This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 076383668

Digitized by Google

3300
.763

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Revue germanique

Digitized by Google

Lille. — Imprimerie Centrale, 12, rue Lepelletier.

Digitized by Google

Revue germanique

ALLEMAGNE. — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS. — PAYS-BAS. — SCANDINAVIE

NEUVIÈME ANNÉE. — 1913

J. TALLANDIER, Éditeur
75, rue Dareau, PARIS (XIVe)
5, rue Faidherbe, LILLE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA MORALE DE W. JAMES

et les éléments de l'activité mystique

On sait combien fut favorablement accueilli dans certains milieux philosophiques, et même bien au delà de leurs limites, le récent plaidoyer du Professeur William James en faveur d'une conception toute mystique de l'activité morale chez l'homme. De même que celle de Nietzsche, il y a quelque quinze ans, son œuvre paraît en voie de devenir parmi nous populaire, au moins dans ses portions les plus accessibles au lecteur dépourvu de culture philosophique spéciale. Cette nouvelle manifestation des appétits de mysticisme conservés autour de nous par cette génération que nous avons proposé d'appeler la cinquième génération romantique, n'a pas de quoi nous trop étonner au surplus, mais elle nous impose le devoir d'examiner de près les suggestions hasardeuses que le Professeur d'Harvard a si habilement revêtues d'un manteau d'empirisme utilitaire. Aussi bien ces problèmes d'orientation éthique essentielle méritent-ils, en tout état de cause, de déborder le cercle restreint des spécialistes pour être discutés devant un plus large auditoire. Nous signalerons donc aux lecteurs déjà nombreux de James ce qui nous apparaît comme les lacunes de son analyse psychologique et ce que nous considérons, en dépit de son évidente bonne volonté, comme le danger de ses suggestions morales.

I. — La délimitation du mysticisme par James

Fils d'un pasteur de notoire érudition théologique, élevé dans la vénération de Swedenborg, le visionnaire du Nord, et dans l'atmosphère parfois si exagérément mystique du protestantisme nord-américain (1), James ne se reconnaissait pourtant pas le privilège personnel de l'illumination extatique : « Mon tempérament m'interdit

(1) M. Paul Adam écrivait récemment, dans une spirituelle satire des excès de ce mysticisme, *Le rail du Sauveur*, qu'on trouve toujours au delà de l'Océan quelques millions de badauds pour marcher sur les pas d'un prophète.

OCT 22 1914 316373

(RECAP)

Digitized by Google

presque toute expérience mystique », a-t-il écrit dans le volumineux recueil de ses conférences d'Edimbourg qu'il intitula *The varieties of religious experience*. (C'est ce dernier livre que nous étudierons surtout dans ces pages, comme la plus récente et la plus instructive apologie philosophique du mysticisme à titre de ressort moral). Mais sa foi dans les fruits spirituels de ce qu'il appelle l'« expérience religieuse » n'en fut pas moins enthousiaste et comme assoiffée de prosélytisme parce qu'il avait délimité préalablement le mysticisme de manière à n'en rencontrer sur son chemin que les productions d'élite et de choix. — Il refuse, en effet, de le rattacher à ses origines historiques, le fétichisme ou l'art magique, sous prétexte que beaucoup d'anthropologistes anglo-saxons, tels que Jevons ou Frazer, *opposent* ces pratiques à la religion digne de ce nom, bien loin de les en rapprocher. Il ajoute qu'elles sont d'ailleurs aussi bien science embryonnaire que mysticisme à son aurore ! — Certes, répondrons-nous, mais deux disciplines issues d'une même source, pour devenir aussitôt après, divergentes, peuvent fort bien conduire l'une à la vérité, l'autre à l'erreur.

C'est au seul sens *étroit* du mot religion, spécifie encore James, c'est-à-dire au sens chrétien le plus achevé de ce mot, qu'il convient de s'attacher pour découvrir l'essence incommunicable de la religion. Base d'investigation beaucoup trop *étroite*, en effet, serons-nous contraint de lui répondre, et que le souci de la vérité eût conseillé de grandement élargir. Alors qu'on prend ainsi pour sujet d'étude le mysticisme dans sa quintessence, et dans un état d'achèvement moral presque accompli dont nous montrerons tout à l'heure quelles sont en réalité les nécessaires et pénibles étapes, on se rend assez facile, à vrai dire, la tâche d'apologiste sans réserves; bien plus, en faveur des résultats sociaux du mysticisme chrétien, James est tout prêt à lui tolérer les collaborations les plus compromettantes, et par exemple celle de la névrose ou de la narcose. Car la névrose et la religion s'accordent on ne peut mieux à son avis, la religion n'étant qu'un *état aigu de fièvre mentale* (1), et c'est pourquoi les génies religieux de premier rang sont encore plus névropathes que les mystiques de portée

(1) Nous nous servons pour ce travail de l'excellente traduction française de l'*Expérience religieuse*, par M. F. Abauzit, que James a contrôlée, applaudie, et proclamée un chef-d'œuvre.

Digitized by Google

moyenne. Voyez plutot Fox, qui fonda la secte des Quakers et méditez sur les singulières hallucinations que souligne loyalement en lui son admirateur. La névropathie serait même, à tout prendre, la disposition la plus favorable à l'action. Qui n'en est pas quelque peu touché risque de demeurer un « indolent vulgaire » !

L'alcool, de son côté, possède la vertu d'exciter en nous, à bien meilleur compte encore que le déséquilibre nerveux, les facultés mystiques qui ne sont que trop refrénées d'ordinaire par la froideur et par la sécheresse de la vie normale. L'esprit dégrisé dit : *non*, analyse, rapetisse, tandis que l'ivresse dit : *oui*, synthétise, agrandit, constitue, en un mot, le plus puissant stimulant du *oui* dans l'esprit humain, *qu'elle identifie un instant avec la vérité !* C'est même, poursuit James avec mélancolie, un des troublants mystères de la vie que, pour beaucoup d'entre nous, les seuls moments où nous aspirions, « quelques bouffées d'infini » soient aussi les premières phases de l'abrutissement par l'ébriété ! — Et voilà des affirmations que le romantisme moral le plus décidé n'avait pas encore hasardées jusqu'ici. — Quels que soient ses résultats à longue échéance, l'ivresse de l'alcool n'en doit pas moins être classée sans constatation possible parmi les *états mystiques*, et l'on peut en dire tout autant de ces ivresses plus raffinées qui naissent de l'inhalation des narcotiques médicaux tels que l'éther ou le protoxyde d'azote, car ces substances chimiques engendrent dans le cerveau ce que James appelle de bonne foi la *révélation anesthésique*. Il parlera donc sans aucun scrupule d' « une expérience religieuse obtenue par le chloroforme ! »

A ce point tolérant sur les sources de l'expérience mystique, James n'en professe pas moins la plus haute estime pour ses résultats moraux immédiats et nous nous servirons, pour résumer ses convictions sur ce dernier point, de la très sympathique et magistrale étude que lui consacrait hier M. Emile Boutroux, — étude qui est beaucoup mieux qu'une simple analyse de son œuvre à notre avis, car elle en doit être considérée bien plutôt comme une rectification tacite et comme une mise au point aussi originale que discrète à l'usage de nos esprits latins (1). — Les résultats de l'expérience religieuse que James juge vraiment digne de ce beau nom sont donc,

(1) E. Boutroux. *William James*. Paris, Colin, 1911.

Digitized by Google

d'après M. Boutroux, la joie essentielle et inébranlable de l'âme, la guérison des maladies morales ou physiques obtenue par l'abandon de soi-même à la toute-puissance de la bonté divine, le goût de la prière qui, par des voies surnaturelles, modifie le cours de nos sentiments ou même des phénomènes ambiants, la possibilité de la conversion, qui, brusque ou progressive, substitue à une personnalité donnée une personnalité toute autre, incomparablement supérieure ; enfin, la sainteté qui réalise dans l'homme une perfection surhumaine et permanente, et la vie mystique spirituelle dans laquelle le sujet, tout en restant lui-même, a conscience de vivre la vie même de Dieu.

Tandis qu'il gravit ces degrés vers le ciel, l'individu a le sentiment d'entrer en relation avec des puissances conscientes et personnelles comme lui-même, mais incomparablement supérieures à sa nature. Il constate que, par l'émotion religieuse, sa vie se trouve transformée, élargie, ennoblie, animée d'un enthousiasme, d'une faculté d'héroïsme et d'une confiance dans le succès dont il n'était point auparavant susceptible. C'est pourquoi il est naturellement conduit à tenir pour une conscience et pour une personne véritable l'être suprasensible qui l'entend, le comprend, le secourt, le guérit et suscite en lui une personnalité nouvelle. La conscience religieuse, qui devient son partage, est la conscience humaine dotée de l'impression qu'elle communique avec Dieu et devenue capable de communiquer avec les autres consciences. Inhabiles à se connaître entre eux, à se comprendre et à s'unir véritablement tant qu'ils ne croient qu'à eux-mêmes, les hommes qui se sont une fois tournés vers Dieu peuvent *en lui* s'aimer et se pénétrer les uns les autres. A ceux que n'a pas encore touchés la grâce divine, l'univers n'offre que des étrangers, des gens à qui l'on dit : *vous*. Pour l'âme religieuse, au contraire, toute créature est un ami à qui comme, à Dieu (en anglais surtout), l'on dit : *tu*. Car l'expérience mystique nous fait pénétrer dans l'intérieur des âmes, nous rend familiers avec elles et nous laisse reconnaître qu'en leur fond les êtres veulent Dieu, le bien et l'amour !

On pourrait objecter à ces bénévoles affirmations de James que ce n'est nullement l'expérience mystique, quoi qu'il en dise, mais tout au contraire une très lente et très complexe expérience pra-

Digitized by Google

tique, traditionnelle et historique de la vie sociale qui nous a permis de pénétrer quelque peu dans l'âme de nos semblables, nous apprenant seule à ne pas les juger uniquement d'après nous-même et par rapport à nous-même, et cela par les inconvénients qu'un si sommaire jugement a peu à peu révélé dans la vie de tous les jours. Seule, encore une fois cette connaissance, véritablement expérimentale, qui descend peu à peu de la conscience claire ou de la mémoire dans les réserves subconscientes du Moi, arrive à se fondre, dans la transe mystique, avec les vœux de perfection sociale qui naissent de la souffrance individuelle et conduit aux beaux rêves d'unité spirituelle ou même métaphysique que les praticiens de l'extase retrouvent vaguement dans leur souvenir au réveil. L'erreur de James sur ce point procède, nous l'avons dit, de ce que, cherchant à préciser l'essence du mysticisme, il ne s'aperçoit pas qu'il définit dans le mysticisme chrétien une apogée, un aboutissement, fruit d'une longue expérience *consciente* de la vie sociale, ainsi que nous l'établirons d'ailleurs plus explicitement par la suite.

Il n'est pas au surplus sans avoir entrevu par lui-même le caractère insuffisament génétique et historique de son analyse psychologique en ces matières. « Je crains, a-t-il écrit quelque part (1), » d'avoir trop simplifié la réalité. Le mysticisme *classique* est un » cas privilégié, il faut en convenir. C'est une *quintessence*, main- » tenue par sélection à l'*état de pureté* et soigneusement *entre-* » *tenue dans les écoles*. Ce n'est qu'un fragment détaché d'un » ensemble beaucoup plus considérable où les diversités abondent, » où l'unanimité disparaît..... A part la *joie*, commune à toutes les » formes du mysticisme, celui d'un Walt Whitman, d'un Edward » Carpentier, d'un Richard Jefferies et d'autres fervents du pan- » théisme naturaliste est *aux antipodes du mysticisme chrétien.* » Bien plus, ajouterons-nous, le mysticisme religieux, caractérisé par la joie, n'est qu'une « moitié du mysticisme, » puisqu'il existe un mysticisme *diabolique* qui est le même à rebours et que marquent l'émotion triste, le pessimisme instinctif ou élevé à la dignité de théorie. — L'analyse de James n'aurait-elle donc pas gagné s'il avait

(1) Trad. Abauzit, page 360.

Digitized by Google

préalablement scruté les obscurs ressorts qui, « par sélection », dit-il fort heureusement lui-même, ont façonné ce fécond mysticisme chrétien dont il étudie les seules manifestations, comme si elles constituaient l'élément primordial de la transe extatique (ou de ses substituts atténués qui sont la substance de la vie mystique).

2. — La « réalité de l'invisible » et la *MIND-CURE*

Nous remarquerons ensuite l'étonnante maigreur des arguments qu'il apporte pour établir, de façon empirique, à la base de sa morale mystique, la « réalité de l'invisible ». Le plus précis de ces arguments, c'est l'existence de certaines hallucinations, souvent périodiques, qui apportent à des esprits, d'ailleurs suffisamment équilibrés pour la vie normale, le sentiment de la *présence* à leur côté d'un être mystérieux plus ou moins vaguement défini. Tel le cas de cet aveugle-né d'une intelligence exceptionnelle qui sentait fréquemment la présence d'un personnage « à barbe grisonnante, habillé d'un costume poivre et sel qui glissait sous la porte en s'aplatissant pour passer », et s'avançait ensuite à quatre pattes vers l'halluciné ; un pur cauchemar, comme on le voit (1). Telle encore l'expérience analogue d'un ami personnel du Prof. James, « une des intelligences les plus pénétrantes qu'il ait connues », dit-il. Le récit de ce visionnaire fait dresser les cheveux sur la tête : on croirait lire un chapitre du *Horla* de Maupassant, qui éprouva sans doute de ces hantises avant de sombrer dans l'aliénation finale. On assiste évidemment chez ces personnages au réveil de lointains atavismes, car le « sentiment de présence » devait être à peu près ininterrompu chez l'homme primitif, animant autour de lui toutes choses. Il est possible aussi que, sur ces vigoureuses mentalités anglo-saxonnes, si différentes des nôtres et si longuement sélectionnées et façonnées par les mysticismes protestants, de telles visions agissent de façon moins nécessairement, moins rapidement désorganisatrice, et puissent s'accorder avec un équilibre mental habituel. Leur valeur démonstative n'en est pas grandement accrue pour cela aux yeux d'un psychologue de sang-froid.

Les autres expériences mystiques fort rudimentaires sur lesquelles James entend appuyer sa foi dans la « réalité de l'invisible » sont

(1) Page 53.

Digitized by Google

généralement analogues aux extases de Jean-Jacques Rousseau herborisant au lac de Bienne ou de Tolstoï inspectant ses bois d'Iasnaia Poliana. Ce sont des effusions romantiques : elles se produisent le plus souvent sur les montagnes, dans les décors de la *Nouvelle Héloïse* et se résolvent en torrents de larmes comme la crise extatique décisive qui terrassa Rousseau dans l'avenue de Vincennes. Charles Secretan, le philosophe vaudois cité par M. James, qui fut favorisé de l'une d'elles, en écrivit, dit-il, immédiatement le récit avec une facilité, une impétuosité de rédaction dont il n'avait jamais connu auparavant le privilège ; mais il eut la prudence de ne jamais relire par la suite ce chapitre d'écriture automatique dont il pressentait devoir être déçu. Abstention fort sage qui lui conserva sans nuage un poétique souvenir. C'est à ce prix que l'évidence du contact divin put prévaloir chez lui contre toutes les objections ultérieures de la raison : « Nous sommes aimés. Dieu nous veut quand même ! » — Ainsi pourraient se résumer, après les siennes, toutes les conclusions, fort toniques assurément, de ces alpinistes attendris.

Une pareille confiance dans la sympathie, et par conséquent dans l'alliance divine s'épanouit plus naïvement encore parmi les adeptes de mouvement mystique qu'on a baptisé la *Mind-Cure* au delà de l'Atlantique et qui est vraisemblablement la source de la philosophie de James, comme elle en est la pratique expression dans la vie. Le mot de mind-cure peut se traduire par cure mentale ou par psychothérapie. Son aboutissement logique et « sa forme la plus avancée », écrit James par un euphémisme bienveillant, ce sont les folles exagérations de Mrs Eddy et de la *Christian Science* qui proscrit, comme on le sait, toute thérapeutique et réserve sa confiance à la prière. Le professeur d'Harvard ne répudie par aucune réserve expresse cette dernière forme de la *Mind-Cure* qu'il juge, au contraire, sanctionnée, dans son principe et dans son influence globale, par *un ensemble de faits vraiment imposant*. Des aveugles auraient recouvré la vue, des malades incurables seraient revenus à la santé ; mais surtout le contentement et la joie ont été rendus à d'innombrables familles qui se sont tout simplement résolues à prendre chaque matin pour devise de la journée ces mots magiques : « Santé, Jeunesse et Vigueur ! » et qui ont édicté dans leur sein

Digitized by Google

d'aimables petits règlements d'hygiène mentale : par exemple l'interdiction de se plaindre jamais du mauvais temps (1) !

Tandis que la théologie chrétienne affirme que le vice de la nature humaine est l'*insoumission*, ou l'individualisme extrême, les adeptes de la *Mind-Cure* estiment, au contraire, que ce défaut est la *soumission craintive* aux influences du dehors. La crainte n'est à leurs yeux qu'une autosuggestion plus ou moins volontaire d'infériorité qu'il emporte d'extirper à tout prix de notre âme, et c'est là, si nous en croyons James, ce qui ferait de leur foi religieuse une attitude nouvelle et originale. « Nous participons, disent-ils, à la vie divine, qui est identique dans son essence à la nôtre propre et n'en diffère que par le degré. Plus nous ouvrons notre âme à ces flots bienfaisants, plus nous parvenons à réaliser en nous-même les puissances de la vie infinie... Nous accrochons pour ainsi dire notre courroie de transmission au grand moteur central de l'univers », ajoutent-ils par une métaphore éminemment transatlantique en vérité. Et, pour réaliser un accrochage aussi rémunérateur, ils vont vers la « guérisseuse » dont la thérapeutique consiste le plus souvent à prier avec eux dans le silence pendant toute la durée de la séance, ainsi que faisait jadis Mme Guyon près de ses enfants spirituels. Ils se passent même au besoin de tout intermédiaire. Une malade gastralgique fait par exemple cette simple réflexion : « C'est au Créateur de mon estomac à me faire digérer ce que je mange ». Et, de cette heure, elle digère sans difficultés. En résumé, il y a là tout un ensemble de faits que nous interpréterions pour notre part de tout autre manière. Ils démontrent surtout l'extrême fréquence de cette névrose que Taine signalait déjà, au delà de l'Océan, sous le nom d' « Américanite », d'après les récits des voyageurs, qu'il attribuait à l'état électrique de l'atmosphère et qui naît surtout de la course au dollar, à notre avis.

D'autres cas rapportés par James avec le même sérieux que les précédents sont, au surplus, bien moins décisifs encore, car on voit

(1) On trouvera dans l'excellente revue pédagogique de M. Compayré, *L'Éducateur moderne* (octobre 1911), une instructive étude du Dr. V. Pauchet sur ces nouvelles pratiques américaines. La résolution de bien respirer et de bien mâcher ses aliments joue le rôle principal dans cette discipline que James appelle sérieusement « la seule contribution vraiment originale du peuple américain à la philosophie systématique de la vie ! »

Digitized by Google

dans son *Expérience religieuse* des gens « guéris » de maladies qu'ils n'ont jamais eues, et, par exemple, d'une entorse ou d'une influenza dont rien ne prouve qu'ils auraient en effet subi le dommage. Il s'agit, cette fois, de guérisons pour ainsi dire préventives et, sans nul doute, de tempéraments nerveux qui se sont crus menacés sans l'être. A qui de nous n'est-il pas advenu de s'endormir avec l'inquiétude d'avoir pris quelque sérieux refroidissement et de s'éveiller à peu près dispos le lendemain sans prétendre à faire intervenir directement la Divinité dans cette aventure. — Que des autosuggestions de cette sorte puissent rendre maint service dans la vie pratique, c'est ce que nul ne s'avisera de refuser au « pragmatisme », à l'utilitarisme mystique de James. Il importe seulement de n'en pas grossir l'importance outre mesure. Les *christian scientists* ont bien raison de ne pas abuser du médecin ou du chirurgien : ils ont parfaitement tort de repousser *en tout cas* leur intervention.

III. — La « Foi » et les « Œuvres »

William James appuie, du reste, sur une conviction fondamentale de son esprit ses sympathies pour la *Mind-Cure*. Il se rallie, comme presque tous les mystiques, à la *rédemption* morale par la *Foi* : il fait fi du progrès moral par les *Œuvres*, point de vue que nous allons préciser de notre mieux en lui empruntant tout d'abord ses propres paroles. Pour une vaste catégorie d'esprit, explique-t-il avec une entière franchise (1), une amélioration ou même une transformation morale s'opère plus aisément si, au lieu de suivre les règles traditionnelles de la morale ordinaire, ces gens font tout *justement le contraire !* Ainsi, la morale nous avertit de ne jamais cesser de faire effort sur nous-même. « Soyez vigilants jour et nuit, nous crie-t-elle par la voix de l'éducation et de la tradition : tenez en bride vos penchants aveugles : que votre volonté soit comme un arc incessamment tendu ! » — Or, les esprits dont nous parlons plus haut s'aperçoivent bientôt que tous leurs efforts n'aboutissent qu'à la défaite et à l'irritation contre eux-mêmes. Alors, pour triompher de cette situation, ils *tournent résolument le dos aux preceptes de la morale* et se laissent aller désormais au gré des forces supérieures qui gouvernent notre destin. Ils se font décidément quié-

(1) Page 93.

Digitized by Google

tistes, ne songent plus aux conséquences de leurs actions, ne s'inquiètent plus de rien et s'aperçoivent avec stupeur que cette attitude nouvelle leur procure non seulement la paix intérieure, mais encore, *dans bien des cas*, les vertus mêmes auxquelles ils avaient cru renoncer pour toujours en l'adoptant. C'est ce que James appelle faire naufrage pour arriver au port ou mourir pour renaître à la vie véritable.

Il use d'une autre image encore : celle d'un voyageur qui ferait une chute de nuit en montagne et se tiendrait longtemps cramponné dans l'obscurité au-dessus de ce qu'il croit être un abîme sans fond, jusqu'à ce que, lâchant enfin l'appui dont il n'a pas la force de se servir pour se remettre d'aplomb, il tombe et... trouve le sol horizontal à quelques centimètres au-dessous de ses pieds. — Nous ne pouvons nous empêcher de faire observer ici sans retard que l'aventure est rare autant que la comparaison ingénieuse : le « précepte » de lâcher l'appui en pareil cas ne serait-il pas au moins téméraire ? — Nous dirons tout à l'heure que les moralistes empiriques dont James célèbre en cet endroit le succès étaient vraisemblablement sur le point de voir couronner leur effort antérieur au moment même où ils s'appliquent à en perdre la conscience, et qu'ils en recueillent les bénéfices après en avoir désespéré de bonne foi. En outre, leur abandon aux décrets de la Providence a pour premier résultat de les rendre moins exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes et ils sont parfois les seuls à être pleinement satisfaits des résultats sociaux qu'ils obtiennent par cette nonchalante méthode.

Luther, un des plus puissants mystiques qu'ait comptés l'hétérodoxie chrétienne, a résumé dans des pages bien connues sa croyance à cette soudaine rédemption par la *Foi* qu'il oppose à l'inutile effort de l'amélioration par les *Œuvres* : « Si ce n'était, écrit-il, que Dieu » m'est favorable parce qu'il est apaisé par le sang du Christ, mes » bonnes œuvres ne me sauveraient pas quand il faudra déloger de » cette pauvre vie. Ceux qui veulent être sauvés ne doivent pas » s'appuyer sur leur propre justice. L'homme se croit volontiers » juste et ne veux pas être pécheur, immonde, misérable et damné. » Il faut annihiler enfin l'orgueil de l'homme, cette bête féroce. Il » ne saisit pas la doctrine de la Grâce : il va chercher d'autres lois

Digitized by Google

» pour se tirer d'affaire. A l'avenir, dit-il, j'amenderai ma vie. Si » tu ne fais *tout le contraire,* si tu ne renvoies aux cœurs endurcis, » trop sûrs d'eux-mêmes, Moïse avec sa loi, c'en est fait de ton salut. » Si, par mes *Œuvres* et mes *Mérites*, je pouvais venir à Christ et » l'aimer dignement, quel besoin y avait-il qu'il fût livré pour moi? » — Cette doctrine-là, James remarque à très juste titre que Luther l'a tirée de sa propre « expérience », de son propre tempérament émotif, mais que tous les protestants ses disciples n'étaient pas des âmes « douloureuses » et que la confiance en ce que leur maître appelle le « fumier de nos mérites » a bientôt reparu dans leur religion. — On ne s'étonnera pas que le psychologue du Harvard en tienne pour Luther contre le protestantisme ecclésiastique de ses trop rationnels continuateurs. « Quand, dit-il, le moine de Wittenberg balaya virilement, d'un revers de main, le Grand Livre où l'Éternel était supposé inscrire le Doit et l'Avoir de chaque individu, il élargit l'horizon des âmes », et les vrais continuateurs de sa pensée furent donc les mystiques jansénistes ou surtout quiétistes comme Molinos, un « vrai génie religieux », en attendant Mme Guyon et son pupille spirituel Fénelon.

IV. — Le caractère romantique du mysticisme de James

Par ces dispositions d'esprit, William James se rattache étroitement au mysticisme romantique, qui, repoussant la nécessaire collaboration de l'expérience sociale et rationnelle à l'œuvre du progrès moral, proclame la *bonté naturelle* de l'homme, en cela si profondément différent du mysticisme chrétien véritable, appuyé sur la saine psychologie du *péché originel* et toujours orienté ou contenu par une ferme discipline rationnelle. Oui, la notion du péché originel (si étonnamment en harmonie avec les actuelles propositions du transformisme sur les origines animales de l'homme) a sans cesse gardé les mystiques orthodoxes des conclusions d'orgueil excessif qui procèdent du mysticisme romantique ou néoromantique, tandis que les promesses de Jésus-Christ les préservaient du pessimisme anémiant qui naît des mysticismes diaboliques (sentiment de la possession).

Notre penseur américain ne se dissimule guère au surplus que l'expérience « religieuse » dont il approuve les résultats « pragmatiques » est fort éloignée de la tradition chrétienne. Nous avons

Digitized by Google

déjà vu que la *Mind-Cure*, qui possède toutes ses sympathies, s'appuie sur une conviction entièrement opposée à celle de la psychologie ecclésiastique, puisqu'elle place le vice de la nature humaine dans la crainte et dans la défiance de soi, au lieu de le situer dans l'orgueil et dans la volonté *insuffisamment raisonnée* du pouvoir. Bien que les partisans de la *Mind-Cure* emploient souvent la terminologie chrétienne, écrit-il, on voit combien diffèrent entre elles l'idée que ces gens se font de la nature humaine et la conception chrétienne de la chute originelle. Il n'hésite pas à donner pour sa part une entière adhésion à la psychologie optimiste de ces néoromantiques. Rousseau, dans ses premiers écrits, dit-il (1), Diderot, Bernardin de Saint-Pierre et les autres représentants du mouvement *antichrétien* au XVIIIe siècle appartiennent à ce type optimiste de pensée qui se développe si heureusement aujourd'hui dans le protestantisme nord-américain au détriment de l'ancien pessimisme chrétien. L'influence de ces écrivains naquit avant tout de leur foi contagieuse à l'*absolue bonté de la nature quand on la laisse agir sans entraves*, et il est à souhaiter, ajoute aussitôt ce moraliste imprudent (que n'a pas éclairé un siècle et demi de tentatives romantiques avortées), il est donc à souhaiter que chacun de nous ait *un ami de ce genre qui ne sait penser aucun mal ni de l'homme ni de Dieu!* Walt Whitman, disciple anarchiste de Rousseau, serait le type de ce conseiller si désirable à chacun de nous, selon l'avis de James ! En général, le progrès du « libéralisme » au sein des Églises réformées apparaît à James comme une victoire de l'optimisme psychologique (qu'il patronne) contre la vieille théologie pessimiste « qui rôtissait les damnés aux brasiers de l'enfer ». Beaucoup de prédicateurs se gardent aujourd'hui, dit-il, d'insister sur le remords du péché et le laissent volontiers dans l'ombre : ils ne parlent plus des peines éternelles dont ils vont jusqu'à nier l'existence. Ils soulignent la *dignité* de la nature humaine plutôt que sa malignité native ; la « robustesse d'un esprit sain », que nos aïeux eussent qualifiée de « païenne », est devenue à leurs yeux un élément de l'idéal chrétien (2). — Et tout cela nous

(1) Page 68.
(2) On remarquera que tout ceci n'est autre que le christianisme romantique d'un Lamennais ou d'une George Sand, dont le roman fameux, *Mademoiselle La Quintinie*, en fournirait par exemple l'exposition éloquente et passionnée.

Digitized by Google

paraîtrait acceptable si la *vraie* nature humaine ne devait abuser aussitôt de la liberté qui lui est offerte, car elle ressemble fort à cet ami du Professeur James affirmant tout naïvement : « *Dieu a peur de moi !* » un matin qu'il semblait vouloir « avaler le monde » dans l'expansion de son énergie conquérante ! Réaction certes contre ces résidus d'humilité chrétienne que le psychologue d'Harvard voudrait voir expulsés de tout esprit moderne, mais réaction anarchique dont le monde a déjà goûté çà et là quelques fruits amers.

Une psychologie si décidément romantique se couronne naturellement d'une morale de même caractère, qui en est comme la conséquence naturelle. C'est ainsi que James paraît adhérer sans appréhension à ce mysticisme passionnel jadis prêché par Sand dans *Jacques* ou dans *Léoni* et qui fait de la passion aveugle non plus la voix du Tentateur, à la mode chrétienne, mais la voix de Dieu lui-même dans le cœur humain. « Comparez donc, nous dit-il, un homme doué par la nature d'une grande passion, un grand amoureux, un grand batailleur ou un grand apôtre avec l'homme qui reste candidat perpétuel à ces types de caractère. Vous sentirez toute la différence qui sépare l'action volontaire et consciente, toujours hésitante et superficielle, de l'action *instinctive, toujours sûre et profonde* (1). » En effet, tandis que l'homme de conscience et de volonté travaille *vainement* à surmonter les inhibitions d'ordre social, les prudentes lâchetés qui l'arrêtent dans l'expansion de sa personnalité dominatrice, le passionné les a d'un seul geste écartées de sa voie triomphale !

Oui, poursuit notre psychologue, devant cet élément pour ainsi dire *explosif* qui est l'émotion passionnelle, s'évanouit la *triste et lâche* cohorte des *inhibitions coutumières. Nos instincts les plus purs chantent comme des oiseaux.* L'homme qui commence à vivre d'une vie mystique voit fondre et disparaître au feu de son enthousiasme les inhibitions d'ordre *inférieur*, convenances *mondaines*, désir de passer avant les autres, soupçons mesquins. Il devient invulnérable aux miasmes qui montent des régions marécageuses de sa nature animale ! Nous objecterons ici qu'à l'obser-

(1) Page 225.

Digitized by Google

vateur de sang-froid doué de quelque expérience historique, ce facile développement de poète semblera fait de contre-vérités psychologiques accumulées comme à plaisir. Si nos instincts les plus purs chantent comme des oiseaux dans la transe mystique, les impurs, qui sont les primordiaux après tout, se mettent bien souvent de la partie pour couvrir la faible voix de leurs trop jeunes rivaux. Si le mystique (non préparé par une sévère discipline consciente antérieure) écarte les inhibitions d'ordre « inférieur », il écarte encore plus volontiers celles de nature morale et d'institution préservatrice, qui sont beaucoup plus gênantes en vérité. Avec les convenances « mondaines », il bousculera très facilement les convenances « sociales », qui sont souvent synonymes des premières, et, bien loin de s'atténuer, le désir de passer avant les autres deviendra tout au contraire la préoccupation la plus âpre du favorisé de *l'Alliance* divine, de quelque voile qu'il se serve pour dissimuler aux yeux d'autrui son effort en ce sens. — En un mot, les affirmations optimistes que nous venons de reproduire ne sont applicables jusqu'à un certain point qu'au mysticisme le plus soigneusement épuré par un long travail conscient et consciemment volontaire, ce qui est le cas du mysticisme chrétien dans ses plus hautes manifestations, comme nous le dirons. -- Telle est l'illusion fondamentale de James sur les racines, la nature et le résultat le plus ordinaire de l'expérience mystique dans l'âme humaine.

Très romantique aussi nous apparaît son extrême individualisme religieux et sa méfiance à l'égard de toute tradition ou discipline ecclésiastique. Le caractère *individuel* de l'expérience mystique n'en peut être retranché, dit-il, sans que le caractère religieux en disparaisse du même coup. Il faut d'ailleurs à une religion le piquant de la nouveauté pour lui assurer des adeptes sincères. La mind-cure elle-même perdrait sa puissance de prosélytisme si elle s'organisait le moins du monde et revêtait un caractère officiel. Car l'esprit « politique » envahit toute Eglise naissante et c'est pourquoi bien des hommes entendent par le mot d'Église « un si horrible » mélange d'hypocrisie, de fanatisme et de superstition » qu'ils en viennent à tenir la religion elle-même pour une pure abomination. Dès qu'une religion se façonne une orthodoxie, elle perd à tout jamais son intériorité ; ses fidèles ne vivent plus que de traditions

Digitized by Google

et lapident les prophètes initiateurs. L'Église « établie », quelles que puissent être les vertus développées par son enseignement chez ses adeptes, condamnera sans pitié les idées nouvelles ; on pourra compter sur son bras chaque fois qu'il s'agira d'écraser dans l'œuf toute vie religieuse spontanée, d'étouffer l'inspiration originale et mystérieuse qui l'anima jadis elle-même aux jours de son héroïsme et de sa pureté première.

Il est néanmoins possible, concède James, qu'une telle institution réussisse à exploiter dans l'intérêt de sa tradition ou de sa hierarchie sacerdotale les frémissements spontanés de l'esprit religieux qui agitent ses membres privilégiés. La manière dont l'Église romaine s'est comportée, après hésitation plus ou moins longue, à l'égard de beaucoup de réformateurs hardis et de saints authentiques, offre, dit-il, des exemples frappants de cette politique défensive qui absorbe et canonise l'hérétique pour mieux annihiler son hérésie, tout en tirant gloire et profit de ses surnaturelles faveurs. — Mais tout cela est fort discutable et nous répondrons tout à l'heure à James que l'Église a le droit d'exercer largement de pareilles reprises — si tant est que ce soit là sa coutume — en raison de tout ce qu'elle a préalablement fourni de soutien à ses enfants privilégiés contre l'hérésie sociale et morale dans laquelle ils étaient menacés de sombrer.

Encore le Professeur d'Harvard, très favorable aux « frémissements » de l'esprit religieux individuel, ne reconnaît-il pas volontiers ces frémissements chez les mystiques sanctionnés par l'Église romaine. Il dédaigne Sainte Thérèse d'Avila, « toujours préoccupée d'elle-même », avec son humilité « stéréotypée » et son habitude d'exploiter les faveurs du Christ au profit de sa communauté. Saint Louis-de-Gonzague lui apparaît, « immensément insignifiant » : et, de la bienheureuse Alacoque, révélatrice du Sacré-Cœur, il prétend qu'on dut renoncer à l'employer, fût-ce à l'infirmerie ou à la cuisine, en raison de l'état de stupeur où la laissaient pour longtemps ses visions ! — En outre, tous les mystiques qui ont précédé Jean-Jacques lui paraissent manquer du désir de la *justice sociale*, servir un Dieu de favoritisme et de partialité ! Comme si les mystiques optimistes que nous a fournis le romantisme social étaient

Digitized by Google

moins suspects de cette dernière illusion quand on écarte leur phraséologie sophistique !

V. — Le mysticisme comme impérialisme subconscient

C'est en effet, à notre avis, le grand défaut de l'analyse psychologique du mysticisme sous la plume de James que sa méconnaissance trop fréquente des impulsions absorbantes, conquérantes, « impérialistes » en un mot, dont cet état d'âme est la source. Notre philosophe met de tout dans son expérience mystique ou religieuse : sentiment de dépendanee, sentiment de crainte, sentiment de l'infini ; il n'y met pas ce qui nous y paraît essentiel, la Volonté de puissance, l'effort pour exploiter une *Alliance* surnaturelle omnipotente dans la lutte vitale. Ou tout au moins il ne l'y met pas explicitement, nettement, consciemment, — car nous allons voir qu'il est, en fait, un trop averti psychologue pour n'avoir pas aperçu plus d'une fois malgré lui cet ingrédient essentiel dans les objets de son étude, fût-ce sous l'impulsion de quelques analystes, tels que Leuba ou Bender, qui ne sont point détournés, comme lui, par une excessive sympathie pour le mysticisme, de l'observation exacte et de l'interprétation résolue des faits.

« Une religion, a-t-il écrit quelque part (1), porte toujours, au » moins dans sa première phase, l'empreinte des besoins profonds » qui aspirent par elle à se satisfaire. Les prophètes, les voyants, » les dévots qui fondent un culte nouveau ne proclament pas un » Dieu qui leur soit *indifférent* ; c'est un Dieu dont ils peuvent *se* » *servir*, comme dit le Prof. Leuba, qui... les protège contre le » diable ou qui *extermine leurs ennemis*. » S'ils choisissent ce Dieu et non pas tel autre, c'est à cause des bénéfices qu'ils comptent tirer de sa coopération. Les divinités que nous approuvons sont celles dont nous avons besoin, dont nous pouvons *nous servir*. — Puis, revenant aux Églises dont nous avons déjà dit qu'il condamne l'esprit « politique » parce que cette politique-là est nécessairement théocratique et même *impérialiste*, ainsi qu'il l'écrit en toutes lettres, il ajoute encore : « Avouons qu'il n'y a pas de péché » auquel l'âme sainte soit plus exposée à succomber que celui-là. » David ne fait pas de différence entre ses propres ennemis et ceux

(1) Page 282.

Digitized by Google

» de Jéhovah. Catherine de Sienne désire la croisade contre les » Turcs. Luther laisse torturer les chefs des Anabaptistes. Cromwell » loue le Seigneur de ce qu'Il livre ses ennemis entre ses mains » pour leur exécution. » Il faut donc de toute nécessité reconnaître que « la piété semble faire avec la politique un assez bon ménage ».

Si pourtant, conclut James, nous devons inscrire ainsi le fanatisme au passif des âmes religieuses, c'est seulement lorsque leur niveau intellectuel est si peu élevé qu'un Dieu despote les satisfasse entièrement ! — Eh quoi, répondrons-nous à cette échappatoire, Luther était-il donc d'un si médiocre niveau intellectuel à vos yeux de chrétien réformé ? Hélas ! l'élévation du niveau intellectuel ne fait trop souvent qu'affiner la formule de l'alliance divine en semblable matière et que motiver plus subtilement le recours à la coopération de l'idole (1). Mais quand il en est autrement (ce qui arrive quelquefois, en effet), quand le mystique ne met plus trop directement son Dieu au service de ses rancunes et de ses passions si conquérantes, comment expliquez-vous donc cette *élévation du niveau intellectuel* sinon par l'expérience consciente accumulée de l'espèce et par la discipline sociale ou ecclésiastique longuement acceptée ?

Enfin, dans la conclusion de son livre sur l'*Expérience religieuse*, James écrit que le pivot de la vie religieuse doit être cherché dans l'intérêt passionné que l'individu prend à sa destinée personnelle et que la religion n'est donc en un sens qu'un monument de l'*égoïsme* humain, ce qui nous paraît replacer enfin à leur véritable rang de secondaires et de dérivées les impulsions altruistes qu'il s'efforce ailleurs de nous donner comme les fruits originels de l'expérience mystique ; et, à ce propos, il cite encore une fois son compatriote Leuba (2), doué d'une plus réelle clairvoyance que lui-même. On ne doit pas dire, a écrit ce dernier psychologue, que l'on connaît Dieu ou qu'on le comprend, mais, plus exactement, que l'on s'*en sert*, tantôt comme d'un nourricier, tantôt comme d'un protecteur, tantôt comme d'un ami, tantôt comme d'un objet d'amour — nous dirions en un mot, pour notre part, comme d'un *allié* dans

(1) Voir, dans le *Journal des Débats* (feuilleton du 22 novembre 1911), notre étude sur le mysticisme de Bismarck d'après le beau livre de G. Goyau : *Bismarck et l'Église*. Perrin, 1911.

(2) Page 423.

Digitized by Google

la lutte vitale. — « Si Dieu nous est vraiment *utile*, poursuit Leuba, approuvé sur ce point par le « pragmatisme » de James, la conscience religieuse n'en demande pas davantage, car le but de la religion en dernière analyse n'est pas Dieu, mais la *vie*, une vie *plus large*, plus riche, plus satisfaisante. » « La religion, écrit de son côté W. Bender (1), consiste dans cet « instinct de conserva-
» tion — (et nous ajouterions pour notre part d'*expansion* en vue
» de mieux assurer la conservation) — grâce auquel l'homme, pour
» mieux triompher des *forces ennemies* qui l'enserrent, fait hardi-
» ment appel aux *puissances* supérieures qui ordonnent et gou-
» vernent le monde quand *ses propres forces sont épuisées*. » En d'autres termes, l'attrait principal du mysticisme est de satisfaire en nous, par voie irrationnelle, la volonté utilitaire de puissance. — Nous montrerons bientôt comment la discipline chrétienne a merveilleusement canalisé et moralisé dans son élan une impulsion si profondément « égoïste », en effet, dans ses origines.

Mais insistons d'abord sur les nombreuses observations d'expérience mystique qui nous sont fournies par James lui-même à l'appui de son interprétation insuffisamment critique de cette expérience, car nous trouverons dans la plupart d'entre elles l'occasion de mieux souligner ce caractère impérialiste auquel il est si loin de faire assez large place en son analyse. — Écoutons, par exemple, ces très curieuses confidences d'un savant qui subit, par une exception assez rare, une évolution mystique nettement rétrograde, car il connut dans sa jeunesse toutes les émotions de l'extase, se sentit ensuite de moins en moins favorisé à ce point de vue pour tomber définitivement dans la « sécheresse » de l'âme après la cinquantaine : « Dans tous mes ennuis, expose donc ce savant (2), notam-
» ment dans les conflits domestiques ou professionnels, lorsque
» j'étais abattu ou qu'une affaire me tourmentait, je me rends
» compte maintenant que je trouvais secours auprès de cet Être,
» principe de l'univers. Il était *de mon côté* ou j'étais du sien,
» comme on voudra, dans chaque difficulté particulière qui venait
» m'assaillir. Il me réconfortait et semblait susciter en moi une
» vitalité nouvelle. Il me tirait toujours d'embarras... J'ai maintenant

(1) *Wesen der religion*. Bonn. 1888.
(2) Page 55.

Digitized by Google

» cinquante ans et j'ai entièrement perdu le pouvoir d'entrer en » communication avec lui. Je dois reconnaître que ma vie a perdu » en lui un grand soutien, qu'elle est devenue quelque chose de » morne et d'indifférent. C'était *mon Dieu à moi*, individuel, » instinctivement saisi, sur qui je comptais pour me donner une » sympathie *plus qu'humaine*. Je l'ai perdu, mais je ne sais pas » comment ! »

Voici encore un certain pasteur de Bristol, grand philanthrope, qui eut une vie « extraordinairement active et féconde » (1) en œuvres de toutes sortes, pour lesquelles il recueillit et dépensa environ trente-cinq millions de francs durant sa carrière sacerdotale. Or, James le juge pourtant remarquable par l'*étroitesse* de son horizon intellectuel, parce que son Dieu était, comme il le disait souvent, « son associé », une sorte de pasteur surnaturel qui s'intéressait tout spécialement aux pieux commerçants de Bristol et aux autres fidèles de la même paroisse, — conception toute pratique en effet et comme égoïste des rapports de l'homme avec la Divinité que notre psychologue compare à la fruste religion des premiers hommes. — Oui, certes, concéderons-nous, mais si la religion des hommes du présent diffère quelquefois de l'ancienne autrement que par l'apparence, c'est que les hommes ont connu dans l'intervalle une éducation morale efficace de ces impulsions subconscientes qui faisaient le tout de la religion chez leurs lointains ancêtres et qui sont beaucoup trop encouragées, en tous temps, par l'expérience mystique dépourvue du correctif conscient, expérimental et rationnel, ainsi que nous le dirons mieux tout à l'heure.

Un autre pasteur, missionnaire aux Nouvelles-Hébrides, est cité naïvement par James comme un exemple de la puissance qui réside dans cette *non-résistance* au mal par la violence dont la religion intérieure enseigne la pratique à ses adeptes. Ce missionnaire, ayant essuyé de la part des sauvages une salve de javelots mal dirigés qui ne le blessèrent pas, leur dit avec solennité après cet épisode : « Voilà comme Jéhovah me protège. Il m'a *donné* tous vos » javelots. Jadis, je vous les aurais relancés pour vous tuer, etc... » Les païens étaient tout à fait *abasourdis*, continue James : on

(1) Page 392.

Digitized by Google

voyait qu'ils considéraient ce chrétien comme protégé par un Être invisible ! Eh oui, certes ! Ce fut cette constatation d'une puissance mystique apparente, c'est-à-dire d'une alliance divine et non pas du tout celle de la mansuétude chrétienne ultérieurement affirmée qui soumit les sauvages au nouveau venu. Il faudrait bien mal connaître l'homme primitif pour rester dans l'hésitation sur ce point.

Bien frappante aussi dans sa précision de détails est l'hallucination narcotique de cette femme — « fort intelligente », dit James, — qui, soumise à l'ivresse de l'éther en vue d'une opération chirurgicale, crut voir Dieu passer comme une roue de feu sur son corps et se servir à ce moment de ce corps en lui infligeant une atroce souffrance pour infléchir la précédente direction de sa course éternelle : « Au réveil, poursuit la patiente, mon premier mouve-
» ment fut de dire avec des larmes : *Domine; non sum digna*, car
» j'avais atteint une élévation dont je n'étais pas digne. Je me rendis
» compte qu'en cette demi-heure d'anesthésie j'avais servi Dieu
» d'une manière plus efficace et plus pure que jamais auparavant
» ou que je ne pourrais même souhaiter de le faire. *Par mon*
» *moyen*, il accomplit alors ou révéla quelque chose, je ne sais
» quoi, je ne sais à qui, en réalisant à cet effet toute la souffrance
» dont *j'étais capable* ! » (1) N'est-ce pas là, en présence de sensations d'ailleurs purement organiques et artificiellement provoquées, une interprétation commode à l'instinctif orgueil mystique qui ne renonce point à la conviction de l'*alliance* suprême ?

Examinons maintenant de plus près, sur les citations fournies par James lui-même, les raisonnements de ces praticiens de la *Mind-Cure*, dont il approuve si résolument l'attitude morale. La cause primordiale de toute maladie, c'est, à leur avis, le sentiment d'être séparé de cette énergie suprême que nous appelons Dieu : au contraire, la maladie ne saurait avoir de prise sur celui qui sent à chaque instant *passer en lui le souffle divin*. Comment pourrais-je souffrir, se dit-il, moi qui suis une parcelle consciente de la divinité ? Dieu étant plus grand que tout, *s'il est avec nous, qui sera contre nous* (2) ? Voilà une formule révélatrice quant au sentiment

(1) Page 334.

(2) James réprouve avec horreur la thèse de Calvin sur la prédestination, thèse qui prête à Dieu la cruauté de damner dès le berceau la plupart de ses créatures. Mais il devrait remarquer que les mystiques ne réservent jamais pareille infor-

Digitized by Google

d'alliance défensive et, sans nul doute, offensive, que savent se procurer ces virtuoses de la demi-extase.

Résumons ces considérations en quelques concises formules. William James définit (1) l'expérience mystique ou religieuse comme l'état où le Moi *ne fait plus qu'un* avec un Moi plus grand, d'où lui vient la *délivrance*. Nous dirions pour notre part : l'état où le Moi *s'attribue l'alliance* d'un Moi plus grand d'où lui vient la *puissance*. D'autres encore proposeront les formules suivantes : sortir de soi, briser la pesante individualité, s'épanouir en réalité plus vaste, Dieu, Univers ou Principe. Périphrases qui nous paraissent, elles aussi, une interprétation tardive et savante du mobile premier de l'élan mystique : on le traduirait plus nettement à notre avis par ces mots : *absorber* en soi plus de réalité, plus de puissance, et s'assurer à cet effet l'alliance d'un Dieu fort.

tune qu'à leurs *ennemis*. Les calvinistes voyaient dans la Prédestination une doctrine « lumineuse, douce et agréable » pour la raison bien simple qu'elle leur garantissait *à eux* le salut, quoi qu'ils fissent ! « La confiance de *notre* salut, » écrit leur maître, est fondée en Christ et repose sur les promesses de l'Évan- » gile. Il nous a été donné de croire en Christ. *Notre* élection, fondée au bon » plaisir de Dieu, *n'est sujette à aucun assaut de Satan* ni à aucun change- » ment qui puisse survenir de l'*infirmité de notre chair !* » C'est bien là l'absolution avant le péché pour qui sait lire, ou encore, c'est le salut par la foi, cher à Luther, mais poussé ici jusqu'à cet excès où l'acte de foi initial et décisif deviendrait lui-même *involontaire* et totalement dépourvu de cet odieux prédicat du « mérite » humain. Citons encore Nicole combattant les premiers quiétistes dans ses *Visionnaires* : « Lorsque, dit-il, les *fanatiques* s'appliquent » à se considérer eux-mêmes, comme leur imagination est alors conduite par » l'*amour-propre*, ces gens-là se destinent d'ordinaire dans leurs visions des » emplois relevés et s'imaginent que Dieu veut faire de grandes choses par eux... » Il n'y a rien qui doive nous être plus suspect de *cupidité* (ou volonté de » puissance) que tout ce qui se fait sans *réflexion, sans préméditation, sans* » *règle. Car la cupidité est d'ordinaire plus prompte, plus vive, plus agis-* » *sante que la charité !*... Ces gens se regardent comme les organes du Saint » Esprit, ne s'apercevant pas qu'il n'y a *rien qui flatte plus l'orgueil humain* » que cette pensée d'être éclairé et conduit de Dieu en toutes choses. » Voilà qui est admirablement vu à la lumière de la forte expérience psychologique du christianisme. Un savant fort distingué, de qui nous empruntons cette dernière citation et à qui nous allons demander bien davantage, M. H. Delacroix, dans ses *Grands Mystiques chrétiens* (Alcan, 1908), n'a pas nettement appuyé sur le trait impérialiste dans la psychologie du mysticisme, mais il a discerné cependant l'esprit de *conquête*, le besoin d'*expansion*, l'autorité « réformatrice, envahissante et contraignante » déployés par les âmes extatiques dont il étudie les précieuses confidences.

(1) Page 428.

Digitized by Google

VI. — Les facultés conscientes éducatrices de l'impérialisme mystique

Si James n'a pas discerné assez nettement le caractère d'impérialisme subconscient qui est celui du mysticisme à nos yeux, c'est que, trop favorable aux suggestions mystiques sans correctif et partisan décidé du salut par la Foi, il a constamment négligé de faire sa part au rôle *éducateur* de nos facultés conscientes qui peuvent canaliser, assainir et transformer si bien l'activité mystique que non seulement elles en utilisent au profit de la société, mais encore elles en dissimulent aux regards superficiels ou prévenus *l'impérialisme* primordial. N'est-ce pas, en effet, l'*altruisme* qui apparaît à maint analyste contemporain comme le fruit *naturel* et *spontané* du mysticisme, alors qu'à le considérer de plus près, on reconnaîtra bientôt avec nous cet altruitisme comme une superfétation imposée du dehors au mystique.

Le rôle éducateur essentiel des facultés conscientes dans l'âme des grands mystiques fut, au contraire, admirablement mis en lumière il y a quelques années par M. H. Delacroix dans un livre auquel nous avons fait déjà quelques emprunts : *Les Grands Mystiques chrétiens*. Ce scrupuleux analyste démontre, en effet, que le mystique chrétien qui débute peut-être par l'expérience fruste de l'extase lui substitue bientôt en tout cas un état plus large, où la conscience permanente du divin ne suspend nullement l'activité raisonnée du sujet, où l'action et la pensée précise se détachent nettement sur le vague de la contemplation pure. Insister sur la période ou sur les manifestations de l'extase simple, poursuit M. Delacroix, ce serait méconnaître l'originalité des grands mystiques chrétiens qui, au mysticisme intermittent et alternant de leurs débuts dans la vie spirituelle, ont bientôt fait de substituer un mysticisme continu et homogène, *progressif et systématique*, qui les conduit enfin à ce qu'il nomme la « théopathie », ou possession continue de Dieu. Quel sera cependant l'agent de cette *systématisation* et de ce progrès si ce n'est l'activité *consciente* du moi qui, en soutenant les inspirations ou mouvements théopathiques par l'influence continue de la dogmatique et de la morale chrétiennes, préserve ainsi la subconscience de *l'agitation et de la divagation* qui lui sont propres ?

Digitized by Google

Oui, la subconscience du grand mystique chrétien, préalablement disciplinée par les habitudes morales de la conscience claire, construit dès lors « sous le contrôle de ce qu'il y a de plus vivant et de *plus raisonnable* dans la personne », continue M. Delacroix. Et qu'est donc une habitude morale autre chose qu'une détermination préalablement imposée au subconscient par la volonté consciente? Aussi les habitudes morales du mystique chrétien, habitudes créées par des années de vie religieuse disciplinée et réfléchie, continuent-elles de fournir désormais lois et règles à son activité subconsciente, même quand celle-ci s'affranchit de façon plus ou moins durable du contrôle immédiat de la réflexion et de la volonté, comme il arrive dans la transe extatique ou semi-extatique. Qu'on envisage, par exemple, le mysticisme véritablement classique de sainte Thérèse. Tandis que se déroule en elle, écrit M. Delacroix, l'évolution interne qui y réalise le Dieu confus de l'extase, le Dieu vierge de toute forme, on voit se préciser parallèlement dans son esprit le Dieu objectif, le Dieu qui parle et qu'on reconnaît, le Dieu-personne, le Dieu de l'Écriture, qui, affirmé par l'immense autorité de la tradition ecclésiastique, corrige sans cesse de sa précision quasi-historique l'indistincte intimité divine. Par les données du dogme sera donc amendée comme il convient la conception du Dieu interne et individuel, de l'allié sans motifs et sans conditions, qui s'est souvent révélé fort dangereux pour ses clients, puisqu'il a plus d'une fois entraîné les mystiques chrétiens eux-mêmes hors du christianisme et parfois hors de toute religion digne de ce nom.

Ainsi armés par leur passé conscient, poursuit M. Delacroix, les mystiques chrétiens ne procèdent jamais comme les rêveurs de l'Inde qui aspirent à la négation absolue de la portion consciente du moi. Ils recherchent sans doute, sous l'impulsion de leur tempérament spécifique, le Dieu absolu, le Dieu ineffable qui ne se manifeste pas dans un état clair et distinct, mais ils savent aussi, grâce à la tradition de leur Eglise, que ce Dieu est le *créateur* de la nature et de la vie, l'*ordonnateur* providentiel, le maître incontesté de l'action dans le monde. L'*oraison* chrétienne avec ses normes strictes et l'*ascétisme* chrétien, cet exercice infatigable des vertus sociales, ont de concert élevé leur âme vers un Dieu qui est un juge, et ils la maintiennent ensuite devant ce Dieu dans un rapport bien défini

Digitized by Google

de créature à Créateur, de pécheresse à Toute-puissance équitable autant que miséricordieuse, de nature *déchue* à Grâce qui justifie.

Certes, la contemplation extatique proprement dite, en supprimant par intervalles ce rapport si précisément défini, ne laisse plus dans l'âme qu'un état confus, et il semble que, même chez les mystiques chrétiens, il y ait dans ces états mystiques frustes une aversion de tout ce qui est formulé, une ambition de l'infini ou de l'indéfini qui dépasse tous les dogmes, toutes les pratiques religieuses. Certes, encore, l'expérience mystique déchaîne toujours, pour parler avec M. Delacroix, un fond d'émotivité *superbe*, une exaltation indisciplinée du Moi, et le mysticisme chrétien n'échappe pas à cette tendance dont maint conflit fut le résultat. — Mais les grands mystiques parviennent à réconcilier enfin leurs intuitions les plus informes avec les notions chrétiennes et à *expérimenter* dans l'extase le Dieu même de l'Église. Les idées ou images chrétiennes dont ils se servent nécessairement pour formuler après coup, devant leur pensée consciente, les résultats de leurs investigations extatiques, les maintiennent d'ailleurs, par leurs harmoniques ou leurs résonances cérébrales inévitables, dans la voie traditionnelle, en même temps que leurs états profonds s'encadrent, comme nous l'avons dit, dans une vie chrétienne et dans une activité chrétienne, qui contribuent à les pénétrer de finalité consciente.

Si, malgré tout, chez ces patients modeleurs de leur être moral, le subconscient, amené par l'extase au premier plan de l'activité psychique, conserve quelques-unes de ces velléités absurdes ou incohérentes qu'il manifeste si ouvertement dans le rêve, ils savent alors éliminer de si basses suggestions en les rapportant à l'Esprit malin, qui seul, à leur avis, est capable de leur imposer, à leur corps défendant, des inspirations ridicules, laides, immorales ou bizarres. Ce sont là les « épreuves » ou les « peines » spirituelles, pour ainsi dire inséparables du mysticisme habituel, mais qui sont impitoyablement éliminées par la systématisation divine qui est l'œuvre de la haute vie mystique et qui seront considérées dès lors comme transitoires, accidentelles, négligeables, au moins chez les âmes robustes et capables de se gouverner. Au contraire, chez les mystiques moins armés d'énergie vitale, ces « tentations » pourront tourner à la systématisation démoniaque prépondérante, à la posses-

Digitized by Google

sion diabolique et au mysticisme satanique entièrement caractérisé.

En résumé, nous concluerons avec M. Delacroix que les mystiques chrétiens, ces grands conquérants d'âmes, se conquièrent avant de dominer les autres, car ils disciplinent en eux-mêmes le machinal et l'organique, domptent les excès ou les égarements de leur impulsivité native, éliminent ou utilisent la surabondance de leur agitation émotionnelle, imposent en un mot un plan rationnel à leur activité subconsciente avant de lui laisser quelque autonomie. L'âme mystique dispose en général d'une richesse d'intuition ou d'action qui va parfois jusqu'au délire, mais la puissance d'adaptation à la vie sociale et l'*intelligence* claire qui soutient l'intuition vague distinguent les constructions mystiques *gouvernées* et pourvues de finalité, des systématisations incomplètes qui demeurent plus ou moins délirantes. Le mystique chrétien ne s'en remet à sa subconscience qu'après l'avoir façonnée par l'ascétisme préalable, par une longue « mortification » de la nature, et, dans toute la liberté qu'il vient à lui laisser par la suite, il la surveille encore, car son esprit, imbu d'une tradition, rompu à une discipline, sait quelles démarches lui sont permises et quelles autres lui demeurent strictement interdites (1). La motion divine devient par là chez les grands mystiques une *suite d'impulsions raisonnables*, écrit M. Delacroix, cette motion ne s'étant établie au surplus que par une victoire sur la systématisation adverse, puisque la possession divine a toujours triomphé, nous l'avons dit, d'un essai de possession démoniaque et continue de tenir en respect certains états inférieurs, une sorte d'automatisme de déchet que le mystique regarde à présent du haut de sa grandeur divine, comme étrangers à son Moi véritable.

Après ces conclusions tirées d'une solide et minutieuse étude historique, comment ne pas constater l'imprudence d'un James qui s'en va médire naïvement des « œuvres » et de la préparation morale consciente, pour exalter sans en reconnaître la source les

(1) Dans un bel article récent (*suppl. du Figaro*, 30, XII, II), M. Henri Bordeaux, l'excellent psychologue, analysant la conversion d'un jeune érudit contemporain, Maurice Faucon, écrivait : « Comme il arrive dans la plupart des » *illuminations* mystiques, cette crise fut précédée de longues années obscures, » années de bonne volonté, qui servent à préparer le terrain et dont les lentes » semailles germent en un instant. »

Digitized by Google

résultats « pragmatiques » d'un mysticisme sinon catholique, du moins chrétien, et auquel s'appliquent par conséquent la plupart des remarques précédentes? Si, en effet, le mysticisme protestant, invoqué le plus souvent par James, ne connaît pas la vigilance d'une hiérarchie sacerdotale fortement constituée, il subit du moins la surveillance d'opinion qui est exercée sur lui par ses coreligionnaires, et, pour le surplus, il parcourt, à l'école de l'Écriture et des Pères, à peu près tout le cycle de préparation consciente dont nous venons de préciser les étapes. Ni l'oraison, en effet, ni l'ascétisme, conçue comme une discipline de la volonté, ne lui sont, après tout, étrangers.

Aussi bien, l'animosité des mystiques instinctifs contre les « œuvres » repose-t-elle le plus souvent sur une confusion plus ou moins volontaire de leur part entre les pratiques rituelles, parfois machinales ou vides de sens en effet, et les actes ou résolutions de réforme personnelle progressive ou d'altruisme réfléchi qui sont la véritable voie du progrès moral et social à notre avis. Ce qu'il est vrai de dire et ce que la discipline chrétienne réalisa fréquemment de manière à tromper des observateurs trop superficiels, c'est qu'après une longue préparation consciente de l'âme par les *œuvres* — préparation effectuée sous le contrôle d'une tradition et d'une morale imposées du dehors, — l'émancipation mystique de la pensée, c'est-à-dire l'abandon à la subconscience ainsi *façonnée préalablement*, peut produire des fruits excellents. Et là est le véritable bienfait de la religion, mais d'une religion traditionnelle et non pas strictement individuelle ou variable en ses suggestions. Il importe, en effet, de ne pas mettre la charrue avant les bœufs, selon l'expression vulgaire, et de bien discerner la part prépondérante des œuvres dans ces finals résultats de la foi (1).

VII. — Du mysticisme chrétien au mysticisme romantique

Nous consacrerons quelques lignes à l'examen d'une mystique chrétienne qui délaissa les voies de l'orthodoxie romaine et ouvrit jusqu'à un certain point celles du romantisme moral, précisément pour

(1) Fénelon, le plus génial peut-être des mystiques qui soient demeurés fidèles à l'orthodoxie (tant bien que mal), a fort bien indiqué à plusieurs reprises comment le sentiment de l'amour et de la présence divine doit être, au point de vue

Digitized by Google

avoir montré trop de complaisance à ses impulsions subconscientes, trop de négligence à préparer par une solide discipline consciente leur activité prépondérante en son âme. On verra par cette esquisse que *le mysticisme chrétien dénué de préparation consciente tend vers le mysticisme romantique.*

L'étude de Mme Guyon a tenté presque tous les théoriciens récents du mysticisme, et par exemple M. Delacroix après M. Leuba. En effet, ses amples confidences à la postérité et la culture morale toute moderne au sein de laquelle s'épanouit sa pensée prêtent à son cas le plus haut intérêt psychologique. Nous remarquerons d'abord que, loin de concentrer comme sainte Thérèse son activité « théopathique » sur une tâche précise et limitée (telle que la réforme d'un ordre religieux ou l'expansion de ce même ordre dans le monde), elle s'est de prime abord enhardie à la prétention nettement *messianique* de redresser l'Église entière et de *réformer* la religion chrétienne jusqu'en ses principes directeurs. Son effort ne tendit à rien moins en effet qu'à effacer, sous certaines conditions assez faciles et *courtes* (comme l'est son moyen d'oraison), le péché originel de l'âme humaine, afin de remplacer la saine psychologie pessimiste de l'Écriture par une psychologie hypocritement optimiste, qui deviendra celle du romantisme au siècle suivant.

En effet, l'état de perfection mystique qu'elle propose à tous les lecteurs de son célèbre *Moyen court* (pour faire utilement oraison) est caractérisé, s'il faut l'en croire, par l'abolition du Moi insensiblement (1) envahi de Dieu. Par malheur, à l'examiner de sang-froid,

pratique, une sorte de tonique émotif pour une vie *préalablement* confirmée dans les voies de la morale *consciente* : « Cet amour, écrivait-il par exemple au » duc de Bourgogne, veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la » *raison nous doit faire pratiquer.* Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes » œuvres qu'on fait déjà. Il n'est question que de faire par amour de Dieu *ce que* » *les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour* » *eux-mêmes.* Il n'y a à retrancher que le mal qu'il faudrait retrancher *quand* » *même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison* ! » Voilà bien, — sous une forme presque excessive en vérité, car il n'y reste rien de la « folie de la croix », — la conclusion dictée au christianisme par son expérience de la nature humaine, sur la portée de l'expérience mystique dans le domaine moral.

(1) Elle décrit dans son âge mûr (et presque dans les mêmes termes que nous avons plus haut rapportés de Nicole) un premier état mystique qu'elle estime avoir dépassé depuis longtemps. « L'âme, dit-elle, s'y attache à son Dieu jusqu'à s'en rendre *propriétaire* et puise dans ce lien un certain amour de sa propre excellence, mêlé de quelque mépris des autres, une *estime extraordinaire de sa voie*, un secret appétit de se produire! » Et tout cela est admirablement vu, il faut l'avouer, bien que situé par elle dans un passé auquel son présent ressemble alors plus qu'elle ne pense.

Digitized by Google

cette prétendue abolition du Moi n'en est, au vrai, que l'exaltation éperdue et l'irrationnelle apothéose, car son premier fruit, c'est l'indifférence aux actes, qui, accomplis par un principe divin, *seront désormais tout divins.* « Quelle différence de cette âme à une » personne encore tout engagée dans l'humain, écrit naïvement » notre mystique! Les inclinaisons de Jésus-Christ lui sont *propres,* » *habituelles* et comme *naturelles.* » Et notons déjà en cet endroit jusqu'à l'épithète même qui caractérisera la psychologie romantique du lendemain, la bonté *naturelle* ! « Cette créature, poursuit » Mme Guyon, n'est tirée de sa capacité propre que pour recevoir » une capacité *immense* en Dieu. Elle ne saurait en rien rendre » raison de sa conduite et agit néanmoins infailliblement, puisqu'elle » n'a d'autre principe que le principe infaillible. *Tous les premiers* » *mouvements de cette âme sont de Dieu* ! »

On sait que ce sentiment d'infaillibilité personnelle se doubla tout naturellement chez Mme Guyon d'une mission gouvernementale, « impérialiste » vers le dehors, car une âme à ce point privilégiée devait posséder, on le conçoit, une facilité extraordinaire à prêcher (c'est-à-dire à régenter) ses frères en humanité, fussent-ils les plus hauts dignitaires de l'Église établie (1). Elle est de celles « que Dieu » destine pour aider les autres dans les routes impénétrables ». Bien plus, elle délivre les âmes du Purgatoire par un simple vœu

(1) Ses relations avec le Père La Combe dans sa jeunesse, avec Fénelon par la suite, sont toutes d'une directrice, bien qu'elle s'insinue d'abord auprès d'eux sous les dehors d'une humble pénitente. Au premier de ces deux directeurs, elle débuta par accorder sur elle le droit de miracle : elle en fit le guérisseur attitré de ses complaisantes infirmités nerveuses. Mais ce n'est pas là qu'une feinte préalable dont elle se précautionne pour le soumettre ensuite à sa propre volonté : « Lorsqu'il fut assez fort pour perdre tout témoignage, écrit-elle (à savoir tout » témoignage sensible de l'assistance divine, tel que visions ou révélations auri- » culaires) et que Dieu voulut le faire entrer dans la voie de la perte (c'est-à-dire » la perte de la volonté ou quiétisme), cette obéissance à lui *me fut ôtée*, en » sorte que *sans y faire attention, je ne pouvais plus obéir!* » Tout au contraire, elle sentit alors mieux que jamais que Dieu voulait se servir d'elle pour *conduire* ce Père et qu'il était destiné à devenir son fils « spirituel ». La Combe ne put s'empêcher de réagir parfois contre un si audacieux renversement des rôles. Doux pour tout le monde, assure sa pénitente étonnée de sa résistance, il se fâchait souvent contre son amie, attribuant ses avis à l'*orgueil* (ce qui lui était une assez facile clairvoyance, on en conviendra.) Crédule avec tous, il ne se laissait pas facilement convaincre du premier coup par Mme Guyon et lui faisait parfois fort mauvais accueil lorsque le sort persistait à les réunir aux mêmes lieux (sans doute aidé en cela par la tenace volonté subconsciente de la béate). Au total, ce religieux semble avoir opposé une assez vive et longue résistance aux empiètements de sa cliente. On sait que Fénelon eut moins de défense et la correspondance spirituelle récemment restituée dans son authenticité par M. P.-M. Masson a porté la plus éclatante lumière sur ce célèbre épisode de l'impérialisme mystique.

Digitized by Google

présenté à son divin Époux. « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » lui répète une voix mystérieuse qu'une conscience plus profondément chrétienne n'eût pas manqué d'attribuer à Lucifer. C'est là ce que discerna Bossuet du premier coup d'œil lorsque lui furent soumises les élucubrations de Mme Guyon. Elle crut pouvoir le dominer lui aussi, après tant d'autres plus subtils en apparence, mais devant ce ferme bon sens échoua la virtuose de l'enveloppement victorieux. L'évêque de Meaux lui conseille avant toutes choses de corriger « les grands sentiments qu'elle » marque d'elle-même ». Les fameux articles d'Issy insisteront sur cette vérité psychologique fondamentale qu'en tout état de vie le chrétien rencontre dans son cœur les dangers de la *concupiscence* (ou volonté aveugle de jouissance et de puissance) et qu'on ne saurait donc admettre la prétention d'une âme à l'impeccabilité sous le prétexte spécieux que cette âme serait l'objet d'une « prévention extraordinaire », d'une alliance personnelle de la part de Dieu !

Montant plus haut que le cas de Mme Guyon, Bossuet estime que les mystiques ont quelque tendance à *exagérer* depuis quatre siècles leur autonomie doctrinale et leur indépendance pratique dans l'Église. Il est souhaitable, en effet, que l'inspiration, la motion mystique y demeurent des états *rares*, exceptionnels, et n'interviennent en tout cas qu'aux heures décisives de la vie spirituelle, telles que conversion, vocation, entreprises disproportionnées aux forces humaines. Eh quoi, insiste le grand prélat avec quelque impatience, dans tous les menus problèmes de conduite qui forment la trame de l'existence chrétienne, nous devrions être conduits *non par la raison et par la prudence*, mais par *l'instinct* et par quelque élan soudain du sentiment ? Cette conviction (qui sera celle des romantiques) mène tout droit au *fanatisme*, qui, pour Bossuet, est précisément la croyance, mal fondée, à l'inspiration *directe* et *personnelle* de Dieu. Ce fut, dit-il, l'erreur de Luther, ce mystique sans frein, d'avancer que l'opération de l'homme est *toujours* un péché, que le juste pèche dans toute bonne œuvre, que la nature humaine est foncièrement, totalement mauvaise. Eh bien ! c'est une erreur opposée, mais non pas moindre, de prétendre que, sous la nature humaine, il y ait en quelque sorte *la substance divine qui se*

Digitized by Google

réalise à mesure que la raison démissionne, ou, en d'autres termes, *une bonté foncière et absolue de l'âme*, « fausse idée de perfec- » tion qui a fait Pélasge, Jovinien, les Béguards, et, aujourd'hui, *les* » *nouveaux* mystiques ! »

Eh oui, certes, avec l'Église romaine, éclairée par son expérience de la nature humaine, Bossuet n'est ni pélasgien comme seront les romantiques, ni antipélasgien et étroitement augustinien avec les jansénistes de son temps : il est semi-pélasgien, comme disaient ces derniers mystiques, c'est-à-dire pessimiste en psychologie et optimiste en morale, et telle est bien la voie droite pour le progrès spirituel de l'humanité sociale. Il entend s'en tenir pour sa part à la grâce efficace et à la motion des justes (pour employer le langage théologique de l'époque), à ces prudentes notions si lourdes d'expérience ancienne, de méfiance et d'indulgence heureusement dosées à l'égard de la dangereuse nature humaine. Il n'a nul respect superstitieux pour la transe extatique, puisqu'à son avis les mystiques ne *méritent pas* au cours de leurs oraisons extraordinaires, Dieu agissant alors en eux sans coopération active de leur part. Les mystiques approuvés par l'Église ont tous souscrit, conclut-il, à cette équitable appréciation de leur activité mentale d'exception : les autres abusent audacieusement contre le christianisme ecclésiastique de certains modes de méditation ou d'oraison qui ne sont au fond que tolérés dans son sein.

Encore une fois, dans tout ceci Bossuet se montrait l'interprète autorisé de l'antique expérience psychologique et morale de l'Église chrétienne et l'adversaire, au regard vraiment aquilin, de ce romantisme moral si périlleux dont Mme Guyon et mieux encore son exquis disciple Fénelon, l'auteur du *Télémaque* et de *l'Éducation des filles*, ont été les effectifs précurseurs. Il n'y a plus chez Mme Guyon, comme jadis chez une Sainte Thérèse, remarque M. Delacroix, cette juxtaposition salutaire d'un Dieu extérieur et précis au Dieu intérieur et indéterminé de l'extase, cette justification des états confus par les états clairs, qui, eux-mêmes, se retrempent sans cesse dans les notions traditionnelles de l'Ecriture et de l'enseignement ecclésiastique. Sa prédilection va tout entière à l'obscur et au diffus. Nicole et Bossuet ont donc parfaitement pressenti où devait conduire dès le siècle suivant ce dédain pour la collaboration

Digitized by Google

du Moi conscient à la Grâce; ils ont bien vu que le mysticisme ainsi compris aboutit à substituer partout l'opération divine immédiate à l'effort fécond du Moi appuyé de la Grâce, parce qu'il *supprime le dualisme irréductible de la grâce et de la concupiscence*, qui seul multiplie la vie chrétienne en actes distincts et réfléchis. Mme Guyon devint d'ailleurs, vers la fin de sa vie, fort indifférente à l'orthodoxie, car elle déconseillait à Milord Forbes de se convertir au catholicisme, prétendant lui enseigner un christianisme supérieur aux rivalités des communions diverses. Le Vicaire savoyard reprendra le même thème avec plus d'éclat.

VIII. — Le rôle du Subconscient dans l'expérience mystique

Tout en mettant de notre mieux en évidence le rôle des facultés conscientes dans la formation des grands mystiques chrétiens, nous n'entendons nullement nier la participation décisive de leur activité subconsciente aux résultats de leur investigation extatique. M. l'abbé Pacheu, qui a professé à l'Institut catholique de Paris et publié depuis lors des commentaires fort intéressants sur la mystique chrétienne (1), accepte au total de la moderne psychologie scientifique une intervention prépondérante de l'activité subconsciente dans les révélations de ces mystiques — intervention qui, à son avis, élucide même fort heureusement sur plus d'un point les allures de leur activité psychique. — Mais il ne conclut pas comme M. Delacroix et, l'exploration de notre activité subconsciente étant fort loin d'être achevée par la science, nous aurons profit à préciser les positions diverses que prennent provisoirement à son égard les moralistes du temps présent.

Pour un certain nombre de savants, dont M. Boris Sidis est peut-être le plus net en ses affirmations (2), l'activité subconsciente manifesterait ses vraies dispositions dans le rêve, c'est-à-dire qu'elle serait de nature inférieure et grossière, encombrée de déchets et de rebuts psychiques: observations insignifiantes, souvenirs imparfaits, bizarres associations verbales. Le Subconscient, bien que pourvu de mémoire, d'imagination et même d'une notion rudimen-

(1) Consulter en particulier son plus récent volume : *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*. Perrin, 1911.

(2) Elles sont excellement résumées dans le livre de M. Bazaillas : *Musique lein consciente*. Alcan, 1907.

Digitized by Google

taire de sa personnalité indépendante, et formant de la sorte comme un deuxième Moi sous le Moi de la conscience claire, resterait donc incapable de jugement sain et d'activité utile. Injuste, cruel, brutal, ballotté çà et là au gré de son caprice entre les suggestions qui lui sont successivement apportées de l'extérieur, il travaillerait sans maxime directrice et sans lois clairement formulées, comme le font encore les facultés conscientes des peuples primitifs et celles de l'enfance : la confusion, le mensonge, l'illusion perpétuelle formeraient l'atmosphère morale où il se complait. Son expression adéquate serait, en somme, assez proche de cette systématisation *démoniaque* que savent si bien écarter de leur activité normale les grands mystiques orthodoxes, mais à laquelle succombent les névropathes insuffisamment doués qui présentent alors, de façon plus ou moins nette, les phénomènes de la possession diabolique.

Un fait semble contredire toutefois — sauf éclaircissement ultérieur — une définition à ce point dédaigneuse de l'activité subconsciente dans l'esprit humain. C'est son rôle dans l'invention *géniale*, rôle constaté et affirmé plus d'une fois par les grands inventeurs lorsqu'ils évoquent le souvenir de leurs découvertes ou de leurs inspirations décisives. M. Henri Poincaré, en particulier, nous a fait sur ce point de précieuses confidences que nous avons déjà relevées et discutées à plusieurs reprises (1). Cette seconde conception du Subconscient est donc beaucoup plus avantageuse à celui-ci que la première : c'est celle que M. Delacroix fait sienne après les pénétrantes études que nous avons exploitées à notre profit. Pour ce critique, une Sainte Thérèse, un Saint Jean de La Croix sont doués du *génie* religieux dont le siège est principalement dans leur activité subconsciente, et c'est là une conviction qu'il exprime fréquemment en termes divers. L'automatisme, écrira-t-il par exemple, n'est nullement chez les grands mystiques une activité de répétition et de déchet, mais bien un processus actif, dynamique et constructeur. S'il édifie sans doute ses constructions sous le contrôle de ce qu'il y a de plus vivant et de plus *raisonnable* dans la personnalité,

(1) Dans notre *Introduction à la philosophie de l'impérialisme* (Alcan, 1911) et dans le numéro inaugural de l'*Internationale Monatsschrift* (Berlin, octobre 1911).

Digitized by Google

ainsi que nous l'avons établi, il possède néanmoins une originalité définie, une action régulière, des aptitudes nettement caractérisées. C'est une puissance d'acquisition et d'organisation qui s'est spécialisée vers l'activité religieuse et qui sait fournir des armes au mystique pour la conquête des âmes.

En outre, — et notons-le bien, car c'est en ce point qu'on pourrait réintroduire avec vraisemblance le conscient *ancien* dans le subconscient génial *présent*, — il faut nécessairement admettre un caractère *individuel* et préformé du Subconscient dans chacun de nous. Quelle différence ne pourrait-on pas constater en effet entre l'activité subconsciente qui collabore aux productions d'un grand artiste ou d'un savant véritablement initiateur d'une part et celle qui s'associe d'autre part aux décisions banales d'un homme du commun ? Avant toute éducation religieuse, le subconscient des mystiques chrétiens était sans doute dans son fond religieux et moral, capable par conséquent d'approvisionner la conscience claire de pensées et de motions dont la bonne qualité éthique fût déjà garantie par leur origine. Chez eux, la Subconscience était préalablement disposée de telle sorte par les lois encore mal connues de l'hérédité que des germes utilement apportés par la conscience réfléchie pussent s'épanouir en large moisson de résultats sociaux lorsqu'ils tombaient sur ce terrain si bien préparé pour les recevoir. On trouve en effet chez ces grandes âmes, concède M. Delacroix, une fertilité, une générosité de tempérament qui, une fois *sollicitée par le travail conscient,* donne beaucoup plus que ce travail ne pouvait espérer de produire s'il avait rencontré de moins favorables circonstances. Pour le psychologue dont nous résumons les travaux, il existe un *génie religieux* qui a son siège dans les régions subconscientes du Moi.

Enfin, viennent les esprits aux convictions ou aux propensions décidément mystiques, qui, tout en acceptant ce qu'on ne saurait plus rejeter dans les actuelles constatations de la science sur l'activité subconsciente et ses allures, expliquent malgré tout, par une directe opération divine, ce que cette activité paraît encore posséder de capacité créatrice. Telle est, tout naturellement, la thèse de M. l'abbé Pacheu, parlant au nom du mysticisme catholique, mais nous avons vu de quels prudents correctifs s'accompagne, dans la

Digitized by Google

bouche d'un Bossuet par exemple, cette affirmation traditionnelle et multiséculaire. Telle encore la conviction de M. Boutroux, qui écrit dans sa belle Préface à l'*Expérience religieuse* de James : « On ne peut certes rigoureusement démontrer, mais il est très » raisonnable de croire que, plus ou moins directement, en particu- » lier par l'intermédiaire de notre Moi subconscient, le divin agit » sur le détail même des phénomènes de ce monde. » Telle enfin s'affirme la conviction de James lui-même, qui n'hésite même pas à se proclamer surnaturaliste *grossier*, — c'est-à-dire à souscrire aux miracles et aux directions *particulières* de la Providence, — par opposition à ces surnaturalistes plus *raffinés* qui n'acceptent l'intervention du Divin en ce monde que suivant la norme des lois, pratiquement stables, de la Nature.

William James a tiré, comme on le sait, les conséquences les plus extrêmes de ses convictions surnaturalistes. Il osa suggérer une sorte de polythéisme nouveau, qui supposerait des dieux finis et multiples au-dessus de nos têtes, et il accepta du spiritisme la possibilité d'une communication verbale entre les vivants et les morts. Ne se proposait-il pas de fournir lui-même à ses amis la preuve expérimentale d'une pareille communication, si toutefois la chose lui était possible après son trépas ? Mais cette suprême expérience du trop intrépide « empiriste » paraît avoir jusqu'à présent échoué. Quoi qu'il en soit, nous espérons avoir mis dans un suffisant relief sa conception toute romantique de la portée qu'il convient d'attribuer à l'expérience mystique. Nous avons défendu contre son assaut les *œuvres* et souligné leur rôle éminent dans les résultats dont la *foi* a trop longtemps prétendu se réserver l'honneur exclusif. Nous ne méconnaissons pas pour cela ses intentions généreuses et partageons son admiration pour les mystiques d'action largement sociale qui poussent parfois la charité jusqu'à l'extravagance et, par là, suggèrent autour d'eux la bonté : « Nous ne pouvons plus » être aussi médiocres, écrit-il dans une heureuse formule, après » qu'ils ont passé devant nous... Quand leur méthode réussit, le » succès en est bien plus complet que celui de la force et de la » prudence. » Soit, mais pour qu'elle réussisse, il ne faut pas oublier d'une part les préparations historiques qui ont fait du mysticisme, tout égoïste en ses origines, un facteur de concorde et de

Digitized by Google

solidarité. Et d'autre part, il faut, à notre avis, prévoir non sur la voie de la *passion* (même sainte), mais sur celle de la raison (qui est expérience élargie), le progrès moral d'*ensemble* et de durée pour le genre humain, lentement éclairé non par l'« expérience » mystique, mais par l'expérience pratique, sur ses intérêts à longue échéance.

Ernest Seillière.

Digitized by Google

Encore le Willehalm de Wolfram d'Eschenbach

En reprenant à mon tour le sujet inépuisable du *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach, que je n'ai jamais perdu de vue depuis 1895, je demande la permission d'offrir, comme préliminaire à toute une série d'études que j'espère publier dans cette *Revue*, un court article d'ancienne date, mais dont l'origine n'est pas dépourvue d'intérêt. Il s'agit, en effet, d'un des fruits dus aux Conférences du Dimanche, faites par l'inoubliable Gaston Paris pendant l'année scolaire de 1894 à 1895 à l'École pratique des Hautes Etudes. Comme principal thème de nos recherches, notre maître avait choisi le cycle de Guillaume d'Orange. Parmi les différents sujets (1) qu'il avait proposés à ses élèves, j'avais retenu le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach. Tous nos travaux ont été lus et discutés dans plusieurs séances. Gaston Paris me demanda plus tard l'envoi de mon manuscrit, qu'il comptait publier dans un volume collectif de la Bibliothèque de l'École pratique des Hautes Etudes. Malheureusement, ce projet tarda à se réaliser. Il m'en exprima ses regrets en 1902, tout en m'invitant à faire un compte rendu de la thèse de Mlle S. M. Nassau-Noordewier (2). Après sa mort, mon maître vénéré, M. Paul Meyer, retrouva l'article en question parmi les papiers mis en réserve, et avec cette bonté exquise qu'il me témoigne toujours, me le renvoya spontanément, pensant me rendre service.

Je l'aurais supprimé tout à fait si les recherches récentes en avaient dépassé les résultats sur tous les points. Mais, quoique j'aie suivi tous les progrès notables qu'on a faits depuis, je suis d'avis qu'on n'attribuera pas la publication de ce petit « revenant » à une lamentable vanité d'auteur.

Je n'ai rien changé ni ajouté à ces feuilles jaunies, dont le texte montre çà et là une légère correction au crayon de la main de Gaston Paris, avant de les envoyer à la Rédaction de la *Revue* (3). Les comptes

(1) Cf. Ecole pr. des H. Etudes, Annuaire 1896, p. 65-66.
(2) Cf. *Romania XXXII*, 317.
(3) Les citations de textes sont faites d'après les éditions qui étaient alors à ma disposition.

Digitized by Google

rendus que j'ai publiés dans l'intervalle (1) suffiront pour démontrer qu'en attendant j'ai observé de près la marche de la science.

I

De nos jours, personne ne doute plus que Wolfram d'Eschenbach, comme il l'avoue lui-même dans l'Introduction de son *Willehalm*, n'ait travaillé d'après un modèle français la *Chanson d'Aliscans*, dont, pour la première partie au moins, il a très fréquemment suivi le texte pas à pas. Quant à la seconde partie de la *Chanson*, Jonckbloet (2) est le premier qui ait supposé avec raison que, les manuscrits français eux-mêmes différant beaucoup entre eux, il ne serait pas impossible qu'ici Wolfram eût puisé dans une rédaction qui nous est inconnue.

D'après la plupart des critiques, le *Willehalm*, composé vers 1215, est resté inachevé. De bonne heure il trouva deux continuateurs. Wolfram n'avait guère emprunté au vaste cycle de Guillaume d'Orange que la légende d'Aliscans. Tout le commencement et toute la fin de la grande Geste restaient peut-être inconnus à l'Allemagne. Pour suppléer à cette lacune apparente, causée par l'indifférence ou l'ignorance supposées de l'auteur du *Willehalm*, ces deux continuateurs, infiniment inférieurs à Wolfram, ont ajouté encore, au XIIIe siècle, une sorte de commencement et de fin à son récit. Vers 1270, Ulrich du Türlin entreprit d'écrire l'Introduction, comprenant les premiers combats de Guillaume contre les Sarrasins et l'enlèvement d'Orable. Vingt ans plus tôt (vers 1250), Ulrich de Türheim s'était proposé de compléter la fin du *Willehalm* en traduisant à sa façon la *Bataille Loquifer* et les *Moniages*, en sorte que nous voyons l'œuvre de Wolfram encadrée entre deux poèmes d'intérêt secondaire, dont un seul, le dernier, a des origines incontestablement françaises. Il est impossible de se dispenser d'étudier ces deux poèmes d'étendue assez considérable, à cause de plusieurs questions très intéressantes qu'ils ont soulevées et qui permettent d'attaquer quelques points douteux du *Willehalm*.

Dans sa dissertation : *Ueber die Quelle Ulrichs v. d. Türlin und die älteste Gestalt der prise d'Orenge* (Paderborn, 1873), M. H.

(1) Cf. Behrens, Ztschrft. f. frz. Spr. u. Lit., XXVI, p. 164 ff., et *Romania*, t. XL, p. 462...

(2) Cf. *Guillaume d'Orange*, t. II, p. 219 ss.

Digitized by Google

Suchier a résolu, suivant l'opinion de G. Paris (1), d'une façon qui paraît définitive, un problème assez délicat de l'histoire de l'Épopée française. L. Gautier, en poursuivant une conjecture de Jonckbloet, avait pensé, autrefois, qu'il avait existé sous le titre de *Prise d'Orenge* une chanson beaucoup plus ancienne dont il a cru retrouver la traduction dans le poème allemand d'Ulrich du Türlîn. Mais M. Suchier croit qu'Ulrich n'a eu sous les yeux aucun poème français et qu'il s'est borné à développer, avec les ressources propres de son imagination, les indications sur le passé de Guillaume qu'il trouvait dans son modèle Wolfram. M. Suchier croit, en effet, que « tous les passages à l'aide desquels Ulrich fait marcher son action peuvent se diviser en deux classes » : 1° ceux qu'il a empruntés à Wolfram et qui se trouvent déjà en partie dans des poèmes français ; 2° ceux qu'Ulrich a introduits et qui sont inconnus tant à Wolfram qu'aux branches françaises, mais qu'on ne rencontre pas un seul nom qu'Ulrich ait en commun avec les poèmes français, tandis qu'il serait inconnu à Wolfram.

Dans cette même étude (2), M. Suchier a aussi traité, en passant, la question très importante de savoir si Wolfram lui-même a connu d'autres poèmes français qu'*Aliscans*, des branches consacrées à la jeunesse, aux premiers exploits de Guillaume, question qui mérite d'être examinée de nouveau, la démonstratiou négative de M. Suchier n'étant pas tout à fait irréfutable.

Quant à l'autre poème, intitulé *Le fort Renouart*, dont l'auteur, Ulrich de Türheim, s'était proposé de compléter le *Willehalm*, il a été cause d'une autre erreur, dans laquelle on est évidemment tombé, parce que le continuateur, au début de sa compilation, va jusqu'à citer le dernier vers du *Willehalm* : *Sus rùmt er Provenzâlen lant*. Rien ne paraît donc plus naturel que l'idée que le nouveau poète ait repris le récit de Wolfram exactement au point où celui-ci l'a laissé. En réalité, les rapports entre les deux poèmes sont beaucoup plus étroits et plus compliqués qu'on ne l'a supposé au premier abord. Dans son étude : *Zu Ulrich v. Türheims Willehalm* (3), O. Kohl a fourni des détails précieux concernant cette

(1) V. *Romania*, t. II, p. 111-112.
(2) p. 39, 40
(3) Cf *Zeitschr. f. d. Phil.*, t. XIII. 1882. p. 129 ss., p. 277 ss., p. 480 ss.

Digitized by Google

question embarrassante. Türheim, tout en citant ce dernier vers de son grand prédécesseur, s'empresse de répéter, avec des variantes et des additions considérables, la description de tous les événements racontés déjà par Wolfram dans la dernière moitié du 9e livre de son poème. C'est ainsi que chez Türheim les rois Cador et Tampaste sont tués une seconde fois, et Terramer, grièvement blessé, s'enfuit de nouveau vers la mer. Notre continuateur reprend donc, pour ainsi dire, une partie du récit, traitée déjà par Wolfram, avant d'aborder son propre thème : les exploits de Rainouart et de Maillefer, avant de nous montrer Guillaume d'Orange devenant ermite et Guiborc se faisant nonne. Türheim a travaillé d'après un manuscrit français que lui avait communiqué le Minnesinger Otto de Bogener. A-t-il voulu rectifier le récit inexact de Wolfram ? A-t-il simplement reproduit les faits tels qu'il les a trouvés dans son original, sans aucune arrière-pensée de critique : voilà un autre problème très important qui se pose à propos du *Willehalm* et dont Kohl, malheureusement, ne nous a pas donné une solution définitive.

Pour des motifs différents, le *Willehalm* a été considéré comme inachevé. En comparant le texte de Wolfram avec celui de l'édition Guessard, comme l'a fait L. Gautier (1), on est porté à croire avec lui que le poète allemand s'est arrêté dans son imitation de l'*Aliscans* au vers 1493. Le reste manque : nous n'apprenons pas dans le *Willehalm* le retour de Guillaume à Orange, l'ingratitude dont Rainouart est l'objet de sa part; ni la réconciliation de Guillaume et de Rainouart, qui se fait enfin connaître comme le propre frère de Guiborc, ni le baptême ni l'adoubement du jeune géant, ni le baptême de Baudus, ni enfin le mariage de Rainouart avec la belle Aélis. C'est pourquoi le *Willehalm* passait autrefois, sans le moindre doute, pour un fragment. On a voulu attribuer ce fait à l'attitude du landgrave Louis, qui n'aurait pas protégé le Minnesinger aussi chaudement que l'avait fait son père Hermann ; d'après Wackernagel, Bartsch et bien d'autres, c'est plutôt la mort qui aurait surpris le poète avant qu'il eût eu le temps d'achever son œuvre. Suivant L. Clarus (2), Wolfram a abandonné à dessein la fin

(1) *Épopées françaises*, t. II, p. 283.
(2) « *Herzog Wilhelm. v. Aquitanien, ein Grosser der Welt, ein Heiliger der Kirche, ein Held d. Sage u. Dichtung* », p. 344 ff.

Digitized by Google

du texte français, parce qu'elle ne lui semblait ni assez épique ni assez chevaleresque.

Gautier (1) et Guessard (2) s'accordent à admettre que Wolfram a brusqué le dénouement « par pure impuissance » ou parce qu'il était « fatigué ». Pour San-Marthe (3), il n'est pas douteux que le *Willehalm* immortalisant la gloire de Guillaume ne soit terminé selon l'idée du poète et selon l'idée de ceux qui veulent se donner la peine de le comprendre.

La seule argumentation qui mérite d'être encore discutée a été présentée par M. Rolin (4), « *Wolfram liess in seiner Dichtung es nicht zur Verbindung Rennwarts mit Alicen kommen, weil das französische Gedicht diese Heirat nicht kannte...* »

Toutes les questions qui ont été soulevées au sujet du *Willehalm* par des savants français et allemands se réduisent à peu près à trois problèmes, dont la solution définitive est restée douteuse :

1° Wolfram a-t-il connu d'autres branches françaises de la Geste de Guillaume d'Orange, ou a-t-il puisé uniquement dans le texte français de la *Bataille d'Aliscans ?*

2° En quoi consistent les modifications apportées par lui aux épisodes concernant le personnage de Rainouart ?

3° Le *Willehalm* est-il resté inachevé ?

Wolfram, comme il nous en informe (5), a reçu le modèle français, d'après lequel il a composé son poème, des mains de son protecteur, le landgrave Hermann de Thuringe.

Comme San-Marte (6) a eu soin de le constater, le landgrave fit vers 1160 le voyage de Paris en compagnie de son frère. Le manuscrit français, donné plus tard à Wolfram, a-t-il été acquis dans ce voyage ?

(1) *Ép. fr.*, t. II, p. 283.

(2) *Guessard, Aliscans*, Préface, p. 82-83.

(3) Cf. *Wolfram v. Eschenbach : Vie et Poésies*, Magdeburg, 1835 ; *Wilhelm v. Orange*, Leipzig, 1871 (VII, p. 122 s. s : *Zur Kritik des deutschen Gedichtes*).

(4) *Aliscans* (mit Berücksichtigung v. Wolfram v. Eschenbach's Willehalm). Leipzig, 1894, Einleitung, p. IX.

(5) Willh. 3. v. 8 : lantgrâf v. Dürngen Herman
tet mir diz maer von im bekant.
Er ist en franzoys genant
kuns Gwillâms de Orangis.

(6) *Wilh. v. Or.* N. p. 118 : Konnte Wolfr. v. Esch. lesen u. schreiben ?...

Digitized by Google

En tout cas, l'auditoire de la petite cour de Thuringe n'aurait rien compris au beau mais brusque début de la Chanson :

A icel jor ke la dolor fu grans
Et la bataille orible en Aliscans.....

Ce produit spontané de contrées qui ont été longtemps le théâtre des combats contre les Sarrasins, ennemis acharnés de la civilisation chrétienne, était resté incompréhensible à l'Allemagne, trop éloignée des lieux de l'action. Simple spectatrice, elle ne participait pas aux grandes émotions qui avaient fait palpiter les cœurs en France, en Espagne et même en Italie (1).

Pour initier ses auditeurs aux péripéties du récit qu'il allait leur faire, Wolfram lui-même avait besoin de quelques renseignements concernant son héros, afin de s'en servir pour composer le prologue qui ouvre son poème. D'après M. H. Suchier (2), Wolfram a puisé les indications nécessaires à son début dans les allusions semées çà et là dans le texte de la Chanson d'Aliscans.

Mais, outre que ce procédé semble bien subtil pour le degré de développement intellectuel manifesté dans les œuvres des poètes du moyen âge, un petit nombre de faits, très restreint, il est vrai, vient confirmer ma conviction que Wolfram doit avoir eu une notion générale, un peu vague, j'en conviens, de la vie de son héros, notion qui, en tout cas, ne se bornait pas aux indications fournies par la *Chanson d'Aliscans*.

En 1873, M. Gaston Paris (3) avait déjà relevé ce fait étrange que Wolfram, en racontant qu'Aimeri de Narbonne avait déshérité tous ses fils au profit d'un sien filleul, se soit rencontré tout à fait fortuitement avec l'auteur de *Guibert d'Andrenas*, qui dit absolument la

(1) Ce n'est pas la faute de Wolfram, assurément, si son œuvre, pour avoir été transplantée dans un milieu tout à fait différent de la France, semble à L. Gautier (*Ép. fr.*, t. II, p. 282; t. V, p. 46-51) une copie pâle et froide. Le *Willehalm*, c'est l'hommage rendu par un prince allemand et sa petite cour à la France et à sa poésie qu'il avait appris à admirer et à aimer lors de son séjour à Paris. Et Wolfram, qui s'est constitué pour l'Allemagne le digne interprète de quelques-unes des plus belles poésies du moyen âge français, tout en marquant de l'empreinte de son génie ces joyaux exotiques, a aidé à répandre au loin la gloire de la littérature française. C'est pourquoi je crois qu'il mérite un jugement moins sévère de la part des critiques qui sont les compatriotes de Guillaume.

(2) M. Rolin (p. XII de sa préface) semble partager l'opinion de M. H. Suchier : « Allen Stoff hat er einzig und allein aus einer älteren Fassung Aliscans' geschöpft ».

(3) *Romania*, II, p. 111.

Digitized by Google

même chose (1). Deux hypothèses pourraient expliquer le récit de Wolfram : ou bien il aurait emprunté ce fait à des légendes allemandes analogues, ou le manuscrit français qu'il avait sous les yeux contenait, quelque part, cette allusion. Quant à la première hypothèse, elle est rendue impossible par un aveu du poète lui-même (2) : ce récit exotique l'étonne, lui semble étrange, comme il l'avoue, mais — c'est la vérité. Raison suffisante, il me semble, pour qu'elle se fût gravée dans sa mémoire. Quant à son modèle français, qui, dit-on, a contenu encore d'autres allusions, disparues de toutes les rédactions françaises qui sont parvenues jusqu'à nous, je ne crois pas que l'on ait raison de lui attribuer, d'une part, toutes sortes de petites déviations (comme l'a fait M. Seeber (3), ni, d'autre part, de nier qu'il ait contenu d'autres variantes plus considérables, en invoquant solennellement le témoignage des manuscrits français conservés qui s'accordent autrement sur tel ou tel point. Du reste, on se demanderait, en vain, quel passage du récit de l'*Aliscans* se serait prêté sans effort à une interpolation de l'histoire de l'exhérédation des fils d'Aimeri : même à l'occasion de l'apparition du Chétif, Aimer, elle n'aurait guère été à sa place.

Tous les manuscrits français d'*Aliscans* ne présentent que 6 fils d'Aimeri : Guillaume, Ernaut, Buevon, Bernart, Guibert, Aïmer ; Garin d'Anseüne n'y est pas mentionné une seule fois. Chez Wolfram figurent les sept frères ; mais il substitue au 6e qui manque dans la *Chanson*, à Garin, un autre, nommé Bertram. Encore faut-il ajouter que Wolfram ne confond jamais ce Bertram avec Bertran le Palazin, fils unique de Bernart de Brusbant. Pourquoi a-t-il complété le nombre de sept ? Est-ce une pure invention dont il aurait eu besoin ? En parcourant tout le poème, on n'en voit pas la nécessité. L'aurait-il trouvé dans son original ? Cela est encore peu vraisemblable. Ce nom de Bertram, fils d'Aimeri, serait-il peut-être le résultat d'une confusion, même antérieure au poète allemand ?

(1) IX Programm d. fürstl. Pr. Gymnas., Brixen, 1884 : *Über Wolfram's Willehalm*, p. 6. (L'objection de M. Seeber, qui, en contradiction directe avec San-Marte, maintient qu'il n'existe de cette branche de notre cycle qu'un seul manuscrit, datant de la fin du XIVe siècle, ne prouve absolument rien).

(2) *Willeh.* 5, v. 15 : Diz maere ist wâr, doch wunderlich.
von Narbôn cuns Heinrich
alle sine süne verstiess ....

(3) *Ib.* p. 7 : « In Wolfram's Vorlage fanden sich wahrscheinlich auch die Worte u. Nebenbezeichnungen, die San-Marte jetzt vermisst. »

Digitized by Google

Bertran le Palazin joue un rôle important dans la Geste de Guillaume d'Orange. Déjà dans le fragment de La Haye, c'est un guerrier célèbre à côté d'Ernaud, de Bernard et de Guibelin (*Dextera namque Palatini nulli hostium parcere suevit*) ; dans le *Pèlerinage*, il remplace avec Guillaume, Ernaud, Aimer et Bernard cinq des douze pairs de Charlemagne ; cette fois, il apparaît sans son épithète invariable. Dans le *Charroi de Nîmes*, dans la *Prise d'Orange*, partout il se présente un peu comme s'il n'y avait aucune différence d'âge entre lui et son père, entre lui et ses oncles. Dans les *Nerbonesi*, vers la fin de la compilation, il devient même le principal représentant de toute la Geste nerbonnaise et le centre réel du récit. Peut-être Wolfram (ou quelque autre avant lui), en entendant le récit des exploits antérieurs de Guillaume, serait-il tombé dans l'erreur de croire qu'il s'agissait ici encore d'un frère de Guillaume, et ce nom de Bertram s'était-il déjà gravé dans sa mémoire avant la lecture de l'*Aliscans*, où il trouva de nouveau un Bertram associé à un groupe de tout jeunes chevaliers ?

Quoi qu'il en soit, Wolfram s'attache strictement à ce nombre de sept fils d'Aimeri !

On (1) a déjà relevé dans le *Willehalm* une allusion évidente au *Charroi de Nîmes*. La triple allusion que je vais signaler me semble la plus importante, parce qu'elle s'oppose le plus énergiquement à la théorie de M. Suchier. Du reste, le passage en question se trouve dans une partie du récit où l'invention du poète allemand joue le rôle principal, où le fil de la narration semble nous échapper complètement. C'est le moment où Guiborc a donné une armure à Rainouart, qui, au lieu de se rendre à la cuisine (2), reste dans l'appartement de sa sœur ; celle-ci s'absente pour aller entendre la messe, et Rainouart, armé de pied en cap, se voit entouré par les jeunes demoiselles du château, qui l'amusent en s'amusant elles-mêmes. Après ce petit intermède, tout à fait improvisé par le poète, le conseil de guerre se rassemble en présence de la femme courageuse qui a su défendre vaillamment Orange. Guillaume adresse une belle harangue à tous les chevaliers qui sont venus le secourir,

(1) Jonckbloet : *G. d'Or.*, t. II, p. 222 ; M. G. Paris : *Romania*, t. II, p. 111-112 ; San-Marte : *Wilh. v. Orange*, p. 83.

(2) Conformément aux textes français.

Digitized by Google

à son père, à ses frères, aux combattants du Nord que le roi lui a envoyés pour défendre en commun avec lui la foi et la patrie. Il leur dépeint la situation si grave de son pays, ravagé par les Sarrasins, et le tableau sinistre qu'il déroule devant ses auditeurs semble un écho de cette scène grandiose du *Charroi de Nîmes*, où Guillaume explique au roi Louis les motifs qui l'avaient conduit à lui demander le fief d'Espagne :

V. 570 : . . . . . .
Par la fenestre me fist metre mon chief :
Toute la terre vi plaine d'aversiers,
Viles ardoir et violer moustiers,
Chapeles fondre et trébuchier clochiers,
Mameles tordre à cortoises moilliers.
Que en mon cuer m'en prist si grant pitié !

La cruauté qui consiste à mutiler même les femmes sans défense s'est gravée dans la mémoire du poète qui répète presque mot pour mot le vers 574 : Mameles tordre à cortoises moilliers (Cf. *Willeh.* 297, v. 15 : *Den getouften wîben sint gesnitn ab die brüste*).

Et après la description navrante des sacrilèges commis par les Sarrasins, Guillaume rappelle aux chevaliers du Nord de la France l'assurance solennellement donnée par le roi et ses douze pairs de le secourir en cas de détresse. — Guillaume a soutenu à lui tout seul sept ans de luttes acharnées ; le voilà maintenant à bout de forces ; il réclame le secours promis (1) ! C'est encore une réminiscence, un peu confuse, il est vrai, d'un passage du *Charroi de Nîmes :*

V. 590 : Et dit Guillaume : « Et ge mielz ne demant,
Fors seulement un secors en VII ans. »
Dist Looys : Ge l'otroi bonement.....

Tybalt, avec son armée, menace de s'emparer d'Orange. Mais — ajoute Guillaume, que l'orgueil pousse à se vanter, même en face du péril — moi aussi je lui ai fait assez de mal : « Déguisé en mar-

(1) *Willeh.* 298, v. 5 : Dâ lobte mir des riches hant.
Und swuoren zwelf die wârn benant
In Francriche an die hœchsten kraft,
Daz sie mit guoter riterschaft
Mich des jâres lôsten zeiner zit,
Swenne überlüede mich der strit.

Digitized by Google

chand je lui ai pris la bonne ville de Nîmes et — puis sa femme dans la prison (1). »

Voilà donc trois réminiscences du *Charroi de Nîmes* se suivant presque immédiatement, et cela dans un passage où il est tout à fait impossible que Wolfram se soit servi d'une interpolation du texte de l'*Aliscans*.

Mais dans les manuscrits français conservés, le *Charroi* est immédiatement suivi de la *Prise d'Orange*. Wolfram a-t-il connu cette branche ? Dans le *Willehalm*, cet épisode de la vie de Guillaume est traité d'une manière qui semble prouver le contraire. En effet, Guillaume, présenté d'abord comme déshérité aussi bien que ses frères (2), est en possession de la ville d'Orange, sans que Wolfram se soucie de nous donner un récit même concis des circonstances qui ont accompagné le siège et la prise de cette ville. Dans tout son poème, Orange appartient aux Chrétiens, assiégés par les Sarrasins. L'enlèvement d'Orable, dont le poète allemand nous apprend quelques détails, est un fait entièrement distinct de l'histoire de la ville. Orable a reçu le nom de Guiborc au baptême, après avoir été l'épouse du roi païen Tybalt, a qui elle a donné un fils, Esmeré d'Odierne. C'est à Odierne même que Guillaume, amené prisonnier par Sinagon, a fait la connaissance d'Orable, qui s'est réfugiée, avec le héros qu'elle aime depuis longtemps, dans le pays des « baptisés » (3). Le mari abandonné poursuit, avec une grande armée, les fugitifs à Aliscans, pour tirer vengeance de l'affront. Il y a deux passages dans le *Willehalm* (4) où Wolfram a introduit cette variante surprenante. Chaque fois il a mis le récit de l'enlèvement dans la bouche de Guiborc elle-même. La première fois, Guiborc, pendant l'absence de son mari, (5), parle du haut des murs avec son père, qui la somme

(1) *Ib.* 298, v. 14 : ... Ich was sô lange ein koufman,
unz ich Nimes gewan, die guoten stat,
mit wagen. Dar nâch ich bat
in gevancnisse ir minne
sin wîp die küneginne.

(2) *Ib.* 7, v. 15 : ... Willalm der selbe hiez.
Ouwê daz man den niht liez
bî sins vater erbe !.....

(3) *W.* 220, v. 29 : « unt fuor in toufpaeriu lant. »

(4) *W.* 220, v. 14-30 ; 293, v. 28-30 ; 294. 295 f. f.

(5) La version « en prose » (Bibl. Nationale, 1497) contient une réminiscence de cette scène.

Digitized by Google

de rendre la ville et de retourner chez les siens. Guiborc reste sourde à toutes ses prières : elle est devenue chrétienne par amour pour Guillaume; quant à Tybalt, qu'il se contente de son pays « Todjerne », qu'elle lui a apporté autrefois en dot. La seconde fois, elle répète le même récit avec un peu plus de détails à Rainouart, au moment où elle lui donne l'armure et le glaive. L'armure a été portée par le roi Sinagon, le fils de la sœur d'Haucebier, pendant la bataille où Guillaume fut fait prisonnier et emmené dans le pays d'Odierne. Guiborc a délivré Guillaume, qui s'est enfui plus tard avec elle, revêtu des armes de Sinagon (1).

M. Suchier (2) explique comment Wolfram est arrivé à cette conclusion, tout à fait contraire au récit de la prise d'Orange. Il avait trouvé des allusions dans son modèle qu'il avait mal comprises.

D'abord (A) v. 362 : Nies fut Tiebaut et oncle Sinagon,
cil ot Guillaume maint jor en sa prison.

De même : Jonckbl. v. 5341-3 (Guess., p. 153) :

La tierce eschiele a Synagon chargie :
Cil ot Guillaume ment jor en sa bailhe
dedanz Palerne en sa grant tor entie.

De même : Jonckbl. v. 1153-1168 :

Le seme apelent d'Odierne Esmeré ;
flex fu Tiebaut.....

Ces passages se rapportent à la captivité de Guillaume chez Sinagon de Palerne, non pas avant la bataille d'Aliscans, mais bien après. Mais Wolfram aurait conclu des passages où Esmeré, fils du roi Tibaut, est appelé d'Odierne, que Tadjerne était le royaume de Tybalt. Et puis il aurait imaginé un enlèvement :

Guess., p. 8 : Guillaumes a le roi Tibaut honi,
Quant dame Orable sa femme li toli.

Des enlèvements de ce genre se trouvent souvent dans les

(1) Les textes français expliquent :

Ed. Jonckbl. : v. 4754 : ... Un escrin vet moult tost destorteillier,
(Ed. Guess., p. 136) Si en tret fors un blanc hanberc doublier,
Qui fu son oncle l'amiré Tornefier.
... puis prist un brant.....
v. 4768 : El fu Corsuble, le neveu Haucebier,
puis la dona à Tibaut le guerrier
por une paie n'en ot autre loier.
Guess. : puis le douna à Guiborc la moillier
por une plaie, n'en vaut autre loier.

(2) *Ueber Die Quelle Ulrichs von dem Türlin*, p. 39, 40.

Digitized by Google

poèmes allemands de jongleurs (Spielmannspoesie), où le prince d'Occident s'enfuit avec la princesse sarrasine. Cette explication de M. Suchier n'a donc rien de forcé ; on l'a acceptée sans discussion. Mais néanmoins elle pourrait soulever des objections sérieuses. D'abord, ces allusions à la captivité de Guillaume chez Sinagon (interpolation étrange dans la seconde rédaction du *Moniage Guillaume* (1) se sont-elles déjà trouvées dans le modèle de Wolfram ?

Jonckbloet (qui voudrait dater ce texte primitif du *Moniage Guillaume* du XIe siècle) fait observer (2) que *Synagon se retrouve, comme chef des Sarrasins, dans presque toutes nos chansons. Les deux derniers vers* (*Cil ot Guillaume meint jor en sa baillie — dedanz Palerne en sa grant tor antie*) *seraient probablement intercalés par un copiste postérieur dans le texte du manuscrit de l'Arsenal* (3). Or, la rédaction sur laquelle Wolfram a travaillé est plus ancienne que celle de l'Arsenal, qui date des premières années du XIIIe siècle. Un demi-siècle devait s'écouler au moins à cette époque avant que les pays étrangers, même l'Allemagne, dominée alors par le goût littéraire de la France, fussent au courant (4) des nouveautés épiques.

Je me contente de citer un petit fait qui fera ressortir l'ancienneté du modèle de Wolfram. Wolfram ignore le nom de la sœur de Guillaume, mariée au roi Louis.

... Dedenz un an les ot-il si menez,
Que XV contes fist à sa cort aler,
Et qu'il lor fist tenir lor héritez
Del roi Looys qui France ot à garder
Et sa sereur li fist-il espouser (5).

En adoptant la théorie de M. Suchier, il faudrait encore supposer que Wolfram a changé à dessein le nom de «Palerne» contre

(1) Cf. Jonckbl. *Guill. d'Or.*, t. II, p. 160-162. — Clarus : W. v. Aquitanien, p. 289.

(2) *Ib.*, t. II, p. 178 (1).

(3) Cf. Guessard, Préf. LXXXij.

(4) Türheim, en effet (à peu près cinquante années plus tard), connait, comme nous verrons, des détails datant du temps de Wolfram, mais qui, probablement, n'avaient pas encore franchi les frontières de la France.

(5) Cf. *Li Coronemens Looys*, v. 2673.

Digitized by Google

celui d'Odierne et qu'il a eu soin de supprimer l'allusion qui lui aurait inspiré l'idée de combiner la captivité de Guillaume auprès de Sinagon avec l'enlèvement d'Orable, à l'endroit où il l'avait dû trouver (1) dans son original. Je doute fort qu'un poète du moyen âge ait fait preuve d'une telle subtilité.

D'après mon opinion, Türlin, s'emparant de l'histoire de l'enlèvement d'Orable, qu'il a sans doute amplifiée par ses propres moyens, fournit une preuve de plus, que Wolfram n'est pas l'inventeur de cet épisode romanesque dans la vie de Guillaume. Il fait, du reste, mention de tant de petits détails concernant le baptême d'Orable, l'adoubement de Vivien, que je ne saurais m'empêcher de croire qu'il a existé des branches françaises perdues où il a puisé à pleines mains. Il se trouve assez souvent en contradiction avec Wolfram en racontant les mêmes faits avec des modifications qui sont probablement le résultat d'une comparaison du *Willehalm* avec d'autres modèles, plus authentiques, traitant en partie le même sujet. Par exemple, on ne saurait affirmer que Türlin ait adopté le récit des fils d'Aimeri de Narbonne tel qu'il se trouve dans le *Willehalm*. En effet, le nom de ce Berhtram, inconnu aux branches françaises, figure dans la liste de Türlin, mais d'autre part le Chétif n'existe pas pour lui, quoiqu'il soit impossible que celui des frères qui, dans le tableau de Wolfram, est dépeint avec des couleurs moins monotones, ait échappé à l'œil de ce copiste fidèle de certaines parties du *Willehalm*. Quel nom a-t-il substitué à celui de Heimrich? Le nom de *Wilschart-Guichard*. D'après l'argumentation de M. Suchier, Türlin ne connaissait les Chansons françaises que par l'intermédiaire de Wolfram. Mais, dans l'édition Jonckbloet, le nom de *Guichars* est mentionné deux fois come celui d'un des fils du vieil Aymeri :

1° v. 2844 .. Au perron est descendus Aymeris...
Avec lui ot les IIIj. de ses fiz,
Bernart le preuz, Buevon de Commarchis,
S'i fu *Guichars* et Hernaus li floriz.

2° v. 4893 ... De la table ist Aimers et Bernars,
Hernaus li rous et *Guichars* d'Andernas,
Au tinel vont por essaier lor bras.

Cette coïncidence serait-elle donc fortuite ?

(1) Cf. *Willehalm*, 344, v. 1-3.

Digitized by Google

Jonckbloet (1) nous apprend, en outre, que du temps où la *Bataille d'Aliscans* était le plus en vogue et où tout le monde chantait la prise de Nîmes, la tradition de la prise d'Orange avait vieilli et était tombée en oubli avec toute la chanson des *Enfances*. Le silence de Wolfram et de Türlîn, leurs soi-disant malentendus sur ce point seraient donc une preuve de plus de l'existence de cette lacune temporaire dans le cycle de Guillaume d'Orange. Mais les jongleurs de France, ne récitant ou plutôt ne chantant pendant un long intervalle que la prise de Nîmes et la bataille d'Aliscans, n'ont-ils pas éprouvé le besoin d'expliquer temporairement ce mariage raconté dans l'Aliscans comme un fait accompli, de sorte que Wolfram ait pu profiter de quelques interpolations qui, plus tard, sous l'influence d'une nouvelle rédaction des *Enfances* et de la *Prise d'Orange*, tombèrent en oubli et disparurent des textes français conservés ?

En tout cas, Wolfram n'a pu connaître la rédaction conservée des *Enfances* et de la *Prise d'Orange*, datant, d'après L. Gautier et M. Suchier, du commencement du XIIIe siècle.

II

En quoi consistent les modifications apportées par Wolfram aux épisodes concernant le personnage de Rainouart ?

La lecture du *Willehalm*, même si nous tenons compte des atténuations nombreuses que Wolfram y a introduites, surtout pour les scènes qui lui paraissaient trop burlesques, pourrait nous faire supposer que le personnage de Rainouart (2) n'est pas l'invention d'un remanieur, une création destinée à introduire l'élément comique dans le drame d'Aliscans, mais plutôt que Rainouart fut, dès l'origine, l'auxiliaire du comte Guillaume. Cette conjecture, qui se fonderait sur ce que le *Willehalm* est une traduction assez libre, se présente néanmoins à l'esprit parce que l'épisode des couards, chez Wolfram (3), est d'une étendue qui frappe. Peut-être le fond de cette scène, de plus en plus effacé dans les rédactions postérieures, a pu avoir au début une importance réelle (4) et nous four-

(1) Cf. Jonckbl. *G. d'O.*, t. II, p. 74.
(2) Cf. Guessard, Préf., p. XXXIII.
(3) *Willeh.*, 302 ; 323-328 ; 329-331 ; 333.
(4) Cf. Rolin, p. XXXIV.

Digitized by Google

nirait le point de départ de la création du personnage de Rainouart. Au moment critique, un jeune homme de taille gigantesque, de mise pauvre, armé d'une façon irrégulière, d'un gros bâton (d'un tinel), aurait décidé la victoire par sa force physique extraordinaire, par sa présence d'esprit, en secourant Guillaume au point où le danger était devenu imminent. Ce fait serait peut-être le premier et le seul exploit de Rainouart, celui qui, sans diminuer la gloire du chef de l'armée, rendit célèbre le nom du jeune géant. Mais l'invention des poètes ne se contentait pas de ce fait assez simple d'apparence. Il fallut trouver à Rainouart une origine illustre ; on grandit son prestige en le rattachant au héros principal par un lien étroit; on lui attribua peu à peu les exploits de Guillaume et des autres héros de cette expédition; on fit entrer ce jeune « Siegfried » dans des scènes d'un comique de plus en plus exagéré. Ces deux tendances aboutissaient à deux conséquences extrêmes. D'un côté, le personnage de Rainouart devint comique, même un peu grotesque par exubérance; de l'autre côté, sa force extraordinaire grandit de plus en plus dans la bouche des récitateurs, qui voyaient dans le secours imprévu, prêté par un être humain au moment d'un danger suprême, l'intervention d'une puissance surnaturelle. L'élément merveilleux (presque complétement absent du récit de Wolfram) prit à la fin le dessus.

Quant à Wolfram, admettons que son modèle lui présenta un Rainouart héroï-comique sans épisodes mythologiques (1). Le mélange de ces deux éléments juxtaposés, réunis dans un seul et même personnage, l'a déjà suffisamment gêné. Chez lui l'élément héroïque l'emporta à la fin, sans qu'on puisse dire du reste que l'auteur du *Willehalm* fût un personnage aussi grave que le compilateur des *Nerbonesi*.

Les remaniements de Wolfram semblent se borner presque exclusivement à la partie narrative du *Rainouart* : ici, au moins, nous pouvons avec plus de certitude établir une comparaison suivie entre la traduction et les textes français ; les épisodes de combat, au contraire, soulèvent des problèmes plus compliqués, en raison de l'absence de la rédaction très ancienne qui doit avoir servi de modèle.

(1) Türheim ne les a pas connus non plus !

Digitized by Google

Le vers 2516 de l'édition Jonckbloet : *De haut parage est, je l'sai de verté*, a été développé tout au long par Wolfram. Dès le début de l'épisode de Rainouart, qui est presque le même que dans les textes français, trois métaphores anticipant sur les faits nous annoncent que nous avons affaire à un personnage de noble rang. Ce porteur d'eau, tout barbouillé de noir, bafoué et bousculé rudement par les écuyers, et qui, à la fin, s'emporte et lance l'un des fâcheux contre un pilier, ressemble à l'or pur qui ne peut jamais se rouiller, à la pierre précieuse dont l'éclat se dissimule pour un moment sous la suie, à un jeune aigle dont les yeux peuvent défier le soleil. Ce jeune prince déguisé a été acheté tout petit enfant par le roi à des marchands perses. Il se trouve dans la cuisine parmi *les keus et les valets* parce qu'il a refusé le baptême (1). L'explication naïve des textes français (2), *por ce k'est grans, ainc ne le poi amer*, n'a pas trouvé faveur aux yeux de Wolfram, qui s'étonne que Rainouart ait été relégué dans la cuisine. Son « assottement » n'est pas si profond qu'il ne s'aperçoive des maladresses de toute sorte qu'il commet en se présentant à Guillaume, il est honteux de sa pauvre mise, il se plaint de son sort, il est ambitieux, il se révolte, il comprend très bien le français, mais il ne répond qu'à des questions adressées à lui dans sa langue maternelle. Il est prêt à partir avec Guillaume, le célèbre héros dont il a entendu déplorer la défaite à Aliscans. Pour son équipement il ne demande ni armure, ni glaive, ni coursier, mais un grand tinel. Un juif de Narbonne, qui est au service d'Ermenjart, pourvoit à l'équipement de toute l'armée ; il donne à Rainouart ce qu'il veut : des vêtements de toile blanche et un grand tinel ferré par devant et garni de grandes viroles (3).

Après le récit du départ de l'armée de Laon, Wolfram n'ajoute presque rien de personnel au rôle que Rainouart joue dans la Chanson. Rainouart est oublieux, il abandonne trois fois son tinel ; il

(1) Cf. *Willeh.*, 191 ss. ; 284, v. 29, 30.

(2) Guess., v. 3204.

(3) L'épisode du tinel soulève une question que je ne prétends pas éclaircir. Quel motif aurait conduit Wolfram à supprimer cette histoire d'un gros sapin coupé par Rainouart lui-même, et si grand qu'il couvrirait cent chevaliers de son ombre ? Serait-ce à cause de la cruauté de Rainouart qui tue le pauvre forestier ? Mais d'où lui vient l'épisode du juif de Narbonne, qui est, pour ainsi dire, fourrier d'Ermenjart de Pavie ? Car cette tradition appartient à la Chanson d'*Aymeri de Narbonne*.

Digitized by Google

donne une rude leçon aux cuisiniers qui le lui ont enlevé pendant la nuit. Mais Wolfram parle moins souvent de son amour pour la cuisine, de son appétit glouton, de son ivresse (1).

Les **Épisodes de combats** chez Wolfram présentent deux différences remarquables : d'abord ils ne sont pas aussi nombreux que dans les textes français, et en outre Rainouart n'y joue pas le rôle principal. Il faut constater l'absence de tous les épisodes mythologiques. Agrapart, Crucados, Valegrape, Grishart et sa sœur Flohart ne sont pas même mentionnés. La défaite de « Baudus » n'est pas racontée non plus dans le *Willehalm*. Mais « le Chétif », « Bernard », « le roi Tandernus », les neveux de Guillaume, dès qu'ils sont délivrés, même le « vieil Aimeri de Narbonne », ne restent pas inactifs. Aimeri tue « Cernubile d'Ammirafel »; « Bernart de Brubant »; « Cliboris v. Tananarke » ; le Chétif venge la mort de « Kiun de Bêâveis », en frappant d'un coup mortel « Poydwiz », le fils du roi Oukin. Haucebier, ayant abattu « Hûnas v. Sanctes », se voit entouré et massacré par les sept compagnons d'armes du jeune neveu de Guillaume. Guillaume lui-même tue le roi « Oukîn » et engage un combat furieux avec « Terramer ». Rainouart, en secourant Guillaume, tue « Canlîun de Lanzesardîn et les quatre rois : Giböe, Malakîn, Cador et Tampaste. « Dans le combat de Rainouart avec Purrel » (Borrel) et ses quatorze fils, son tinel se brise. Le vieux roi, grièvement blessé, a perdu connaissance ; il est sauvé par les siens et porté vers la mer. Ses fils, avec leur cousin le roi Sinagon, s'enfuient de même. Rainouart se voit réduit à frapper du poing, jusqu'à ce que « Gibelin » lui propose de se servir du glaive que lui a donné Guiborc. A la fin, Desramé, grièvement blessé par Guillaume, s'enfuit par la mer ; les chefs de son armée, Haucebier, Hector de Salorie et Poydwyz, sont tués. La fuite des païens devient générale. Rainouart poursuit les fugitifs jusqu'à la mer, en tuant Tedalon et en défiant Poydjus (Baudus), mais celui-ci était trop sage pour risquer un combat (2).

(1) Cf. Guess., p. 290 : *Ce dernier manuscrit omet tout l'épisode du moutier Saint-Vincent, et le remplace par 16 vers dans lesquels Guillaume consent à attendre Rainouart jusqu'à ce qu'il soit revenu avec son tinel.*

(2) Cf. *Willeh.* 444, 29 : do begund er Poydjusen manen
daz er wider kêrte an in.
des tet er niht : daz lêrt in sin.

Digitized by Google

L'arrangement des scènes de combat chez Wolfram permet deux hypothèses :

1° Ou bien il a diminué autant que possible l'importance du rôle de Rainouart, en supprimant quelques preuves éclatantes de son courage et en attribuant à d'autres héros la plupart de ses exploits, ne lui réservant qu'un seul combat héroïque : le combat contre Borrel et ses fils ;

2° Ou bien il a copié presque fidèlement son modèle, antérieur à toutes les rédactions françaises conservées.

Cette dernière hypothèse paraît plus admissible pour les raisons suivantes : Jusqu'au moment où commence la seconde bataille d'Aliscans, Wolfram, fidèle à l'habitude des poètes-imitateurs du moyen âge allemand, n'a rien changé d'essentiel à l'action principale du poème français original. Aurait-il eu des raisons importantes d'introduire une foule de stratagèmes nouveaux dans la dernière partie du récit? Et quelles seraient ces raisons? On a essayé de les conjecturer en partie. D'après San-Marte, par exemple, Wolfram, uniquement préoccupé de la gloire de Guillaume, aurait, par amour de l'unité, amoindri autant que possible le rôle de Rainouart (1). Mais, est-ce qu'il serait arrivé à son but en répartissant les exploits de Rainouart entre les compagnons d'armes de Guillaume ? La gloire de Guillaume n'aurait rien gagné à cette perte infligée à Rainouart.

Nous pourrions, d'ailleurs, découvrir dans les rédactions françaises quelques faibles indices nous permettant de penser que Wolfram ne s'est pas livré tout d'un coup à son imagination :

1° Le duel d'Aimer le Chétif avec Baudus est un des derniers débris, sauvés par un hasard inexplicable de l'oubli qui a frappé, au profit de Rainouart, les hauts faits d'autres héros célèbres (2).

2° Un autre passage (3) fait une allusion discrète aux exploits des jeunes neveux de Guillaume :

(1) Cf. Paulin Paris, *Ms. fr. Bibl. du R.*, t. III, p. 166 : « Dès l'instant où paraît Rainouart, Guillaume n'occupe plus qu'un rang secondaire; il n'agit plus, il combat faiblement, il se montre ingrat, timide et presque peureux à force de prudence. »

(2) Guess., p. 155.

(3) Guess., p. 170.

Digitized by Google

[B. Li quens Bertrans leit le cheval aler,]
Tant com il pot le ceval randoner,
Brandist l'espié od le fer d'outre mer
Et va ferir Aiglin à l'encontrer...
Li VI cousin resont alé joster ;
VI rois paiens fisent mort craventer...
(Guess., p. 170).

Grans fu la noise de la paiene gent.
Li quens Guillames i flert hardiement,
Et Aimeris et si fil ensement.
(Guess., p. 171).

4° En étudiant de près la scène comique où Rainouart, avec une rare maladresse, tue un nombre (de plus en plus grand) de chevaliers sarrasins, abattant à coups de tinel hommes et chevaux à la fois (1), il me semble qu'on pourrait — avec une certaine réserve — reconnaitre l'origine de cet épisode chez Wolfram (*Willehalm*, 417). Wolfram peut avoir simplifié cette répétition de coups maladroits, mais les noms des Sarrasins tués (d'après les textes français) apparaissent chez lui dans d'autres passages (2). Ce sont toujours — aussi chez lui — des adversaires tués par Rainouart. Il est donc probable que plus tard, pour distraire les auditeurs que la monotonie de tous ces combats fatiguait un peu, on aura transporté ces mêmes personnages dans l'épisode de l'équipement improvisé des prisonniers délivrés.

La monotonie du récit des combats, qu'accuse visiblement l'original français, se retrouve chez Wolfram : il s'agit toujours des mêmes coups, des mêmes blessures ; même la scène où les jeunes cousins entourent Haucebier pour le tuer afin de venger la mort de leur cousin Hûnas, von Sanctès (3) (*Willehalm*, 419, 6) n'offre aucun trait particulier pouvant faire croire que Wolfram ait été l'inventeur de cet épisode. Ce qu'il a ajouté est aisément reconnaissable : c'est la description brillante des armures, des heaumes, des « Karrâschen mit den goten » (par exemple, *Willehalm*, 398, 27). En outre, sous l'influence visible des renseignements récents sur le caractère

(1) Cf. Jonckbloet, p. 381, v. 6305 ss. et *Die Schlacht v. Alischanz* (Kitzinger Bruchstücke, 1874), p. 54, v. 188, ... « Der conk *Sinagon*...
er stach *Bertran* dor den Scilt
unt den halsberg dare
in die siten aine grosse wouden gar.
der stach Sinagon wider dar. »

(2) Guessard, p. 111, cf. Guess., p. 179.

(3) Cf. *Le Covenans Vivien* : v. 60, « Hunauz de Saintes. »

Digitized by Google

des Sarrasins (résultats de la 3e croisade ?), il regarde les païens, contrairement à l'épopée française, comme aussi nobles, aussi généreux, aussi beaux que les chevaliers chrétiens (1).

En examinant minutieusement les épisodes de combat chez Wolfram, je suis arrivée à la conclusion suivante : *Wolfram ne manifeste nulle part de tendance à diminuer le rôle héroïque de Rainouart.*

III

En établissant la filiation des différents manuscrits, on sera forcé de tenir compte, et en premier lieu, du *Willehalm*, d'autant plus que ce n'est pas un fragment. Wolfram a eu sous les yeux un manuscrit qui se terminait par la fuite des païens et la disparition de Rainouart.

L'examen de trois parties du *Willehalm* suffira à confirmer — sauf quelques restrictions — cette conjecture ingénieuse, due à M. Rolin.

Étudions :

1° les épisodes concernant Aélis en vue d'établir si Wolfram a connu le fait de son mariage avec Rainouart ;

2° le combat entre Terramer et Guillaume ;

3° la fin proprement dite du *Willehalm* (445-467).

1. — Aélis et Rainouart

Examinons un à un les dix passages du *Willehalm*, concernant Aélis, et nous verrons que Wolfram n'a trouvé à ce sujet que deux épisodes (2) dans son modèle et qui l'ont beaucoup embarrassé : α) la scène où la seule arrivée de la jeune fille apaise la colère de Guillaume et du roi ; β) Aélis embrassant Rainouart au moment du départ. Ce dernier épisode a visiblement consterné Wolfram ; le contraste était trop choquant. Voici ses propres paroles qui témoignent de sa surprise :

« wan daz mirz d'âventiure sagt
des mæres wær ich gar verzagt,
als] ez im Alyze erbôt. »

(*Willeh.*, 213, v. 13-14).

(1) Du reste, cette conception nouvelle du Sarrasin ne l'empêche pas de parler aussi de l'équipement caractéristique de l'armée de Margot de Bocident (Cf. Jonckbloet, v. 5988 : *n'ot pas destrier, ainz chevauche jument* et *Will.*, 395 v. 5-14) et de Gorhant (*Willeh.*, 395-396 ff.).

(2) V. *Willeh.*, 154 ss. ; 218, v. 9-28.

Digitized by Google

Wolfram aurait pu effacer cet épisode, mais ce procédé aurait été tout à fait contraire à sa fidélité coutumière : il ne modifie jamais l'action principale ni même les petits traits caractéristiques. Nous le voyons ici dans un grand embarras dont il n'a su se tirer qu'à l'aide de petites inventions très innocentes, naïves, voire triviales.

D'abord, il a établi une certaine intimité entre la fille du roi et le jeune prince marmiton. C'est à la prière d'Aélis (1) que le roi consent à ce que Guillaume emmène Rainouart.

C'est en sa présence que Guillaume adresse pour la première fois la parole au jeune géant (2).

Après le départ de Monlaon (*Willehalm*, 270-271), nous apprenons que Rainouart aspire à la gloire; il est devenu très ambitieux; depuis qu'Aélis a daigné l'embrasser, la barbe lui a poussé malgré sa jeunesse (3).

Dans le passage suivant (*Willehalm*, 284), Wolfram, en vantant la grande beauté de l'enfant vendu au roi par des marchands de Perse, ajoute que, pour cette raison, le jeune garçon fut d'abord élevé avec Aélis. Les deux camarades d'enfance s'aimaient mutuellement, mais le roi, voyant Rainouart refuser le baptême, le trouve indigne d'être le compagnon de sa fille et, pour l'humilier, le relègue à la cuisine. Avant de se séparer de sa jeune amie, le pauvre garçon, d'ordinaire peu expansif, lui confie le secret de son origine royale. Du coup, l'intérêt qu'Alice porte déjà à son compagnon bien aimé devient durable. Et Wolfram ajoute ici le thème banal des amours fidèles jusqu'à la mort.

(1) Cf. *Willeh.*, 191, v. 25 ss. der künec versagens gein im phlac.
Alyze bat in mêre
so lange und ouch sô sêre,
unz in der künec gewerte
des er umbe den knappen gerte.

(2) *Willeh.*, 192, v. 13 ss. do der maregrâve in komen sach,
en franzoys er im zuo sprach
mit der jungen künegîn urloup.

(3) *Willeh.*, 270 v. 28-271 v. 1 ss. gedanc nach prise erhez in nieht,
sit er von Munleûn ûf die vart
schiet, im wuohs sîn junger bart.
ern hete der jâr doch niht sô vil,
diu reichent gein des bartes zil :
Alyzen kus het in gequelt.

Digitized by Google

ir zweier liebe urhap
volwuohs : die bráhtens an den tót
und liten nâch ein ander nôt.

(*Willeh.*, 284, v. 14).

Et le poète continue sa petite broderie : Aélis, gardant scrupuleusement le grand secret, souffre pour Rainouart, jusqu'au moment où Guillaume demande le jeune géant au roi. Elle emploie toute sa persuasion pour tirer Rainouart de sa condition indigne. Rainouart sera dorénavant l'écuyer de Guillaume. Elle l'entrevoit déjà, dans ses rêves, jeune chevalier victorieux. Partout, depuis ce temps, Rainouart se comporte, en effet, comme tous les héros, chrétiens et sarrasins, dans le *Willehalm* : il combat « pour l'amour de sa dame » et va laver dans le sang de sa race maudite l'ignominie de sa condition première (1).

Au moment où le queux lui a brûlé la barbe (*Willehalm*, 285, v. 10-22), où Rainouart voit se renouveler les avanies dont il a tant souffert à la cour du roi, c'est encore Aélis, dont la douce image se présente à ses yeux : oui, c'est elle qui aurait pitié de lui, elle qui l'a tant de fois considéré avec compassion lorsque, pauvre marmiton, il regardait de loin, d'un œil envieux, les chevaliers, montés sur leurs beaux coursiers, partant pour les tournois, aspirant aux faveurs des nobles dames (2).

Quand Rainouart a oublié son cher tinel pour la troisième fois

(1) Cf. *Willeh.*, 285, v. 13 ss. sin hant vaht sige der kristenheit .
sus rach er smæhlichez leit
des er vor Alyzen pflac :
ir minne anprise im gap bejac.
sîn dinc soll immer sus niht varn :
Alyzen minne in sol bewarn.
swaz man ie smæhe an im gesach,
Alyzen minn die von im brach
dar nâch in kurzen ziten
in tôtlîchen striten.

(2) *Willeh.*, 287, v. 11 ss. Mine grane, die mir sint an gezunt,
gesiet ir minne ûf minen munt,
diu mir stiure ûf dise vart
mit kusse gap den selben bart.
hât ûz mîme kinne
noh mêr gezogn ir minne,
dan mîner kurzen zîte jâr,
oder dan der smæhliche vâr
des mich ir vater wente
ich getrûwe ir wol, *sie sente*
um mich, ze swelher zît si sach
daz der künc sîn zuht an mir zebrach,
und ich spehte die gelegenheit
der riterlichen arbeit
in turneyn unde in strîten... ff.

Digitized by Google

(*Willehalm* 318), il quitte brusquement l'armée sans dire mot à personne. A mi-chemin il s'arrête : on le croira un lâche, un déserteur, et alors « il ne sera plus digne du baiser qu'il a reçu d'Aélis ! » Honteux, il se met de nouveau en route pour trouver son tinel aussi vite que possible (1).

Trois fois encore, nous trouvons (chez Wolfram) des allusions à l'amour tout courtois de Rainouart pour la belle princesse :

1° Après l'épisode des couards, Guillaume, reconnaissant, demande au jeune guerrier quelle récompense il doit lui offrir. Rainouart lui répond : *Willehalm* 331, v .17 ss.

> «... und einen solt den ich noch hil :
> mir ist halt gedanke dar ze vil.
> nemt ir mich von herzesêre,
> daz mac iu füegen êre. »

et un prix que mon âme n'ose pas s'avouer encore à elle-même (2).

2° En délivrant les neveux de Guillaume, Rainouart est appelé :

> « ir niftl Alizen soldier. » — le champion d'Alice
> (*Willeh.*, 418, v. 15).

3° Dans le combat contre Purrel et ses fils, Rainouart se montre intrépide; il doit l'être, parce que c'est :

> Rennewart, dem ouch nâch minne
> stuonden siner freuden sinne. »
> (*Willeh.*, 431, v. 19 s.).

Les interprètes de Wolfram ont cherché et présenté une foule d'explications pour les passages concernant Aélis et Rainouart, en les observant séparément. En examinant l'ensemble, je suis arrivée à la conclusion suivante : *Wolfram n'a pas connu l'épisode du mariage*. Autrement, sa tâche aurait été beaucoup moins difficile. Dans son embarras visible il s'est toujours préoccupé de la petite scène où Aélis, la modeste jeune fille, embrasse Rainouart. Outre cet épisode, reconnaissable dans les textes français, toutes ses additions sont *extrêmement vagues*. M. Rolin s'est trompé complètement en affirmant que Wolfram, le « Minnesinger » courtois, n'aurait jamais cru à la possibilité d'un mariage de la fille du

(1) Cf. *Willeh.*, 318, v. 13 ss.

(2) Ici Wolfram a développé au long le vers :

> « *Voir dit Guillaumes, bien le voil otroiez*
> *Renoart, frère, ne t'os rien refuser.* »
> (Guess., p. 146, Jonckbl., p. 350).

Digitized by Google

roi avec un cuisinier, quelque héroïque qu'il pût être ! Au contraire : Wolfram aurait pu, avec la plus grande facilité, unir les deux enfants issus de sang royal, après avoir attiré, dès le début de Rainouart, l'attention sur son origine, après avoir tout préparé, pour ainsi dire, pour rendre cet événement parfaitement vraisemblable.

Mais M. Rolin a raison, lorsqu'il dit que « das französische Gedicht, das Wolfram vorlag, diese Heirat nicht kannte. »

C'est pourquoi Wolfram ne s'est pas permis une addition d'une telle gravité au récit original (1) : ce qu'il a ici ajouté à son modèle, ce n'est pas autre chose qu'un petit pont, destiné à joindre deux scènes tout à fait contradictoires. Mais, en ajoutant, pour son propre compte, tous ces petits détails, il a créé — sans le vouloir — une nouvelle disparate. Il a grandi l'importance du rôle amoureux de Rainouart, dont la disparition sera trouvée d'autant plus étrange ! Ce sera donc l'affaire de Türheim, de compléter, à l'aide de nouveaux renseignements, un récit qui n'était pas fait pour satisfaire la curiosité une fois éveillée.

2. — Terramer et Guillaume

L'épisode du combat de Rainouart contre son père Desramé ne se trouve pas non plus dans le *Willehalm*. On n'a pas hésité à supposer que Wolfram, trop pénétré du devoir filial pour admettre l'idée d'un fils luttant contre son père, aurait supprimé cette scène. Mais je crois devoir insister sur un point : Rainouart est resté Sarrasin d'après Wolfram ; il a refusé le baptême, il a juré une haine mortelle à son père, à toute sa famille qui l'a abandonné à son sort. Le poète, sans se compromettre, pouvait donc lui attribuer une attitude impossible à des héros chrétiens. Mais Kohl maintient impérieusement : « *Es kann kein Zweifel sein, dass bei Wolfram der Kampf Wilhelm's und Terramers nicht der in b. und A. vor Rennewarts Kampf mit Borrel stehende ist, sondern eine Umbildung* (!) *des Kampfes Rennewarts und Terramers, da Wolfram sich scheute Vater und Sohn gegen*

(1) Cf. *Willeh.*, 280, v. 21... où Wolfram regrette la tristesse de son récit qui lui prête rarement l'occasion de dépeindre un moment de joie :

diz maer bi freuden selten ist
ich müeste haben gnoten list,
swenne ich freude drinne funde,

Digitized by Google

einander kämpfen zu lassen. » L'autorité que Kohl cite pour appuyer son argumentation, c'est San-Marte (1) : *Willehalm*, 349, v. 10 : *begegnet Rennewart seinem Vater Terramer beim Kampfe an der Furt des Larkant, aber es kommt nicht zum persönlichen Kampfe zwischen ihnen, und schön bemerkt unser Dichter entschuldigend, als Rennewart seinen Bruder Kanliun erschlagen :*

« sine kunden niht einander sagn
von deheiner künde ê. »

Mais nous ne trouvons, nulle part, dans le *Willehalm*, des preuves en faveur de l'argumentation de San-Marte et des autres. Wolfram n'a jamais employé d'atténuations pour raison de « scrupules religieux » ; c'est un chevalier et non un clerc !

En outre, en établissant une comparaison entre le combat de Guillaume contre Terramer dans la *Chanson*, avec celui qui est raconté dans le *Willehalm*, nous ne rencontrerons aucune preuve qui confirme l'hypothèse de Kohl (2).

Dans la *Chanson*, Terramer arrive, accompagné de 4 rois païens (3). Wolfram (*Willehalm*, 442, v. 25...) connaît leurs noms : *Giboë*, *Malakin*, *Cador*, *Tampaste* ; ces 4 rois et « *Canlîun* », fils de Terramer et frère de Rainouart, accouru au moment du danger, sont tués par le jeune géant. Les blessures, les coups échangés sont les mêmes. Terramer :

« fiert Guill. parmi l'elme luisant »
« er sluog in durch den helm sîn. »

Guillaume :

« tint Joieuse au pont
d'or flamboiant...
« Diu Schoyjûsen ecke
in durch al sîn harnasch sneit...

Et il ne faut pas oublier que Wolfram est poète : il ne se serait jamais privé d'un si émouvant passage. Il nous a déjà dépeint, en grand maître, un Rainouart qui se repent (4) d'avoir oublié son

(1) Cf. Zeitschr. f. d. Phil., t. XIII, 1882, p. 157.
(2) Cf. *Willeh.*, 442 ss.
(3) Cf. Guess., p. 170 : « A ces paroles est D. venuz,
En sa compaigne IV rois mescréuz. »
(4) *Willeh.*, 317, 318.

Digitized by Google

tinel; il aurait reproduit avec des couleurs plus fortes encore le Rainouart désespéré d'avoir levé la main contre son père.

Wolfram, dit-on, a dû se conformer aux idées qui dominaient son temps, et l'atmosphère âpre de son époque étouffa son élan poétique. Mais, alors, je ne comprends pas que, une trentaine d'années plus tard seulement, son continuateur Türheim ait joui de privilèges qui auraient été refusés au génie de Wolfram ! Assurément, dans un intervalle si court, les sentiments moraux n'avaient pu se modifier en Allemagne au point que Türheim eût pu risquer impunément des hardiesses impossibles à son prédécesseur. Car nous voyons Türheim ajouter au commencement de son récit cet épisode de combat entre père et fils, qu'il aurait pu supprimer avec la plus grande facilité en rattachant son récit strictement au dernier vers du *Willehalm*. Mais il s'obstine, au contraire, à insérer cette interpolation nouvelle, car lui, poète inférieur sans doute à Wolfram, a pressenti tout de même dans cet épisode la possibilité d'un certain effet dramatique qu'il ne voulait à aucun prix laisser échapper.

Je vois dans cet empressement de Türheim une faible preuve de plus à l'appui de mon argumentation : Wolfram n'a pas eu de raisons de dédaigner la description de cette scène ; il ne l'a pas trouvée dans son modèle.

3. — La fin proprement dite du Willehalm

(*Willehalm*, 445-467)

Si on hésite encore à reconnaître la fin proprement dite du récit français dans le texte de Wolfram, on pourra voir se dissiper les derniers doutes, en examinant minutieusement la dernière partie du récit du poète allemand qui commence à 445, 1). C'est surtout vers la fin du *Willehalm* que l'alliage d'éléments trop hétérogènes, c'est-à-dire du génie de l'épopée française populaire avec l'esprit chevaleresque du moyen âge allemand, n'a pas très bien réussi. On y peut donc aisément démêler l'ensemble des passages français au milieu des fantaisies propres à Wolfram.

Je vais essayer de reconstituer à peu près la fin de la *Chanson* telle qu'elle a dû être représentée dans le modèle de Wolfram. Après la rencontre de Desramé avec Guillaume et les épisodes de

Digitized by Google

combat de Rainouart avec des rois païens, surtout avec Borel, le chef arabe, grièvement blessé par Guillaume, se voit obligé de fuir pour sauver sa vie. Il se jette dans un bateau et gagne le large. La fuite des païens devient générale. Ils ne s'arrêtent qu'à Cordoue :

Desramez... sen est à esperon tornez
Et ses paien sont après lui alé . .
(Jonckbl., v. 6419 ss.).
Paien s'en vont fuiant, desbareté.
Li vif dieable leur done tel oré
Que leur cemin ont en la mer trové ;
De ci à Cordes ne se sont aresté.
(Guess., p. 205-6 ; Cf. Jonckbl., v. 6520 ss.).

Ceux qui ne sauraient s'embarquer, faute de navires (1), sont poursuivis et tués :

Cil qui remesent sont molt mal ostelé ;
Par Aliscans fuient molt esfréé.
Cil les ocient ki nes ont pas amé.
L'un après l'autre s'en fuient aroté
Plus de X^m., qui tout furent navré.
(Guess., p. 206).

Après avoir recueilli un immense butin dans les navires ennemis, les Français se livrent au repos :

Li Franc de France ont vuidies les nés.
Dou grant avoir [qui] i fu amassés ;
Bon soit de l'eure qu'il i fu amenés,
Dicoe, quel eschec fu illuec conquestés !
Cascuns en ert marans et asasés.
En Alischans ont fait tendre leur très.
Nuis fu oscure, solaus fu esconsés ;
Francois descendent, cascuns fu desarmés.
(Cf. Guess., p 220 ; Jonckbl., p. 398, v. 6976 ff.).

Molt fu cascuns travelliés et penés,
De la bataille dolereus et lassés.
Li quens Ernaus les a la nuit gardes...
En Alischans fu molt grans li barnés ;
Tous li avoirs fu ensamble amassés,
Après si l'ont et cargiez et trousés.
Quant ont mangié, li solaus fu clinés.
Li quens Guillames est la nuit ostelés,
Et Naimeris et li autre barnés ;
Molt volentiers reposent..
(Guess., p. 221).

L'armée victorieuse reprend le chemin d'Orange :

(1) Cf. Guess., p. 205 ; Jonckbl., p. 386, v. 6511 ff.

Digitized by Google

François s'en tornent, molt se vuelent haster ;
Sonent ces grailles et ces cors font soner
Li os s'aroute et pense de l'esrer
A grant exploit ; ne vuelent demorer,
Dusqe à Orenge ne vaurent arester.

(Guess., p. 226).

A ces passages il faut joindre *le fait de la disparition de Rainouart* (1), qui a laissé des traces visibles dans les différents manuscrits français (2). Cette disparition s'explique aisément comme étant survenue pendant la confusion générale, occasionnée par la désorganisation de l'armée de Desramez. Peut-être ce n'est que le lendemain de la bataille qu'on s'est aperçu de l'absence du jeune héros. Les manuscrits de *Boulogne* et de *Berne* s'arrêtent aux regrets causés par la perte de Rainouart :

Molt le regrate Aimer li chaitis
Sor toz les autres Guillaumes li marchis.
Mais li coart n'an ont ne jus ne ris.
Ainz le regratent et crient et hau criz
Renoart sire franc chevalier alis
Ce te perdon certes biau dous amis.
N'i a-celui ne soit de la mort fis.
Li quens Guillaumes fu formant esbahis.
Une orison commanse li marchis...

Cette oraison se termine par la prière fervente :

« De Renoart soies garde et saisis
Garisez sire que il ne soit ocis. »
Et quant li quens ot toz ces dis fenis
Monjoie acrie s'a Francois abaudis
Don refu granz et fors li poinneis.
Mais de Francois fu granz li ploreis.
Por Renoart est chascuns amaris.
Li arquant dotent qu'il ne soit (*f.* convertis, *C.* relenquis).

La paraphrase de Wolfram se compose à peu près de la matière ci-dessus rapportée : il parle du riche butin, de Bernart de Brusbant sonnant le cor à l'approche de la nuit, du banquet animé (3) où tant de guerriers s'enivrent. Et le matin on s'occupe de l'en-

(1) Cf. *Gautier. Ep. fr.*, t. II, p. 283 : J'imagine que le poète (Wolfram)... a brusque son denouement. Pour le precipiter, il a supposé une disparition de Rainouart, dont il n'est aucunement (!!) question dans l'original français...

(2) Cf. par exemple, Guess., p. 211 ; Jonckbl., v. 6440... 6692-6719.

(3) Cf. Rolin, Varianten, p. 114 : [*L.* Francois sestendent en aleschanz sus mer]
M d C... Et li mangiers fu molt bien aprestec
Bien son servi de vin et de clere
Et de vitaille tot à lor volonte.
(*d*) Que il troverent an grant plante es nez.)
Francois se couchent quant ont mangie assez.

Digitized by Google

terrement des morts, on panse les blessés, on s'apprête à retourner à Orange, à quitter le champ de bataille. — A ce moment (*Willehalm*, 452-457), Guillaume, profondément affligé, se demande : Où est Rainouart, qui a délivré mes neveux, qui a ramené les déserteurs du Nord ? Je regrette sa perte autant que celle de Vivien et de Mile. Je souffre autant que Charlemagne après la défaite de Roncevaux. Ni l'amour de Guiborc, ni les richesses de tous les rois du monde me feraient oublier la perte du jeune héros ! — C'est Bernart de Brusbant qui cherche à consoler Guillaume. La perte de Rainouart, le sauveur de Bertran, l'attriste autant que son frère. Il faut faire des recherches. Peut-être n'est-il que prisonnier. En ce cas, on trouvera moyen de le délivrer : le roi de Scandinavie et une vingtaine d'autres rois païens sont entre les mains des chrétiens, on va les offrir comme rançon.

Guillaume recommence ses plaintes :

> ôwê tag, und ander tac !
> Ein tâc dô mir Vivians
> wart erslagn ûf Alischans,
> . . . . . .
> Gestern was min ander tac !
>
> *Willeh.*, 459, v. 29 ss.

Les rois prisonniers sont rassemblés devant la tente du vieil Aimeri. Guillaume les confie au roi Matribleiz, auquel il permet en outre de faire embaumer les princes morts et de les faire transporter dans leur patrie.

Une vision, qui est tout à fait l'œuvre de l'auteur du *Parzival*, complète cette dernière partie du récit (1) qui porte un cachet étranger au génie de l'ancienne épopée française : Guillaume, avant d'adresser des mots gracieux d'adieu au roi Matribleiz, lui raconte que, s'approchant de la mer, il a remarqué une tente de velours blanc, gardée par un vieux prêtre. Cette tente renfermait vingt-trois bières, avec des épitaphes gravées sur des plaques d'or, ornées de pierres précieuses dans lesquelles étaient étendus les corps de vingt-trois

(1) Elle commence par les plaintes de Guillaume (*Willeh.*, 452, 15).

> der fürste ûz Provenzâlen lant
> klagete sêr daz er niht vant
> Sinen vriunt Rennewart :
> im was leit diu dannenvart.
> Er sprach « in hân noch niht vernumn
> War min zeswiu hant sî kumn... »

Digitized by Google

rois païens. Sur la demande de Guillaume, le prêtre lui avait dit que Terramer (!) avait arrangé cet enterrement provisoire.

En effet, Türheim, le continuateur, reprend le récit français strictement à l'endroit où s'est terminé le modèle de Wolfram et néglige les ornements fantastiques dont il n'a su que faire pour ne pas perdre le fil de la narration française, complétée par les épisodes de combat entre Rainouart et son père, entre Rainouart et Baudus, l'oubli de Guillaume, la réconciliation, le baptême, l'adoubement et le mariage du jeune géant avec Aélis.

J'arrive aux conclusions :

1° Le *Willehalm* n'est pas un fragment, mais une copie fidèle d'une très ancienne rédaction de la *Bataille d'Aliscans*, se terminant par la fuite des païens et la disparition de Rainouart ;

2° Wolfram n'a rien changé ou ajouté d'essentiel à l'action principale de son modèle ;

3° En étudiant la méthode de Wolfram et de Türheim, on parvient à établir avec une certaine probabilité la chronologie de quelques interpolations et additions du récit original : par exemple, le combat de Rainouart avec son père est postérieur à celui de Guillaume avec Desramez ; de même l'épisode de Baudus est plus ancien que tous les épisodes merveilleux ;

4° Le début (le prologue) et la dernière partie du *Willehalm* (*Will.* 552, 15-461) sont composés par Wolfram lui-même : le premier à l'aide de certaines indications sur des faits antérieurs de la vie de son héros, puisées à différentes sources : légendes, traditions, branches françaises du cycle de Guillaume d'Orange ; la dernière, création pure et simple de sa fantaisie, devenue indispensable parce que Wolfram — comme nous l'avons vu — a agrandi, sans le vouloir, l'importance du rôle amoureux de Rainouart.

M. J. Minckwitz.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

CARDUCCI ET LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

I

Une « réminiscence » heinienne dans un sonnet de Giosuè Carducci

Dans l'ouvrage, justement couronné par l'Académie française, de M. A. Jeanroy sur *Giosuè Carducci. L'homme et le poète* (Paris, H. Champion, 1911), on lit, p. 129, le passage suivant :

« Je range ici avec quelque hésitation une pièce beaucoup plus originale, moins parfaite cependant, qui n'est pas proprement une ballade, puisqu'elle n'est pas strictement narrative, mais où apparaît très nettement l'influence allemande : c'est une sorte de méditation historique où l'auteur passe en revue les spectacles que Versailles offrit au monde sous les deux avant-derniers représentants de la monarchie absolue :

« Jadis, il y avait à Versailles, un homme qui proclamait : Tout ce qui germe de la terre, glisse dans les ondes, vole dans les airs, tout cela est à moi. Et le prêtre reprenait : O peuple, souviens-toi que Dieu a dit : Tu ne voleras point... Quand il dormait, le coude appuyé sur un sein de femme, l'épée au poing, le pied sur les têtes, toute la France, de l'Océan au Rhin, était fière de veiller sur le sommeil de son roi... Si c'est Dieu qui le soutenait, ou si c'est lui qui soutenait Dieu, c'est un point que ses orateurs sacrés n'ont point éclairci. Mais vos morts le savent, pieuses Cévennes, qui ne croyiez pas à son confesseur...

» Mais le jour vint où, inconnus l'un à l'autre, opposés par leur foi, mais unis dans la soif de la vérité, parurent Kant et Robespierre ; celui-ci décapita le roi, et l'autre Dieu.

» Aujourd'hui ces deux morts, sur leurs tombeaux, leurs crânes en main, crient pitié, l'un demande la charité au nom du sentiment, et l'autre au nom de l'autorité...

» Et Versailles, pour ces deux débris, fleurit le trône et l'autel des anciens jours.

» Oh ! fournissez des pierres pour refermer leurs tombeaux, ô noirs décombres des Tuileries ! »

Cette pièce, où bouillonnent toutes les passions politiques et antireligieuses du poète, fut écrite le 21 septembre 1871... comme protestation contre le couronnement de Guillaume Ier, qui avait eu lieu à Versailles peu de temps auparavant. Le fond en paraît emprunté à Michelet, auquel Carducci doit sans doute sa conception simplifiée de la monarchie absolue ; mais le tour à la fois sarcastique et macabre des dernières strophes est tout à fait dans la manière de Heine. »

Après quoi — mais sans indiquer pour ces « dernières strophes » une

Digitized by Google

analogie précise avec la manière de Heine — l'auteur énumère divers rapprochements entre des passages de Heine et de Carducci, au cours desquels il se réfère à une brochure de M. C. Bonardi, *Heine nelle opere di Giosuè Carducci, Sassari, 1903*, qu'il a consultée à Florence, ajoutant qu'il n'a pu se la procurer, non plus qu'un nouveau travail du même auteur sur le même sujet (*Heine e Carducci, Florence, Lanai, 1907*). Nous sera-t-il permis de rappeler que de la brochure et du « nouveau travail » — qui n'est autre qu'un article de la *Rivista di Letteratura tedesca* —, nous avions rendu compte ici même, dans le n° de juillet-août 1909, p. 457, ainsi que du très important article de M. C. Fasola : *La letteratura tedesca nelle opere di G. Carducci* (*Riv. di Lett. Ted.*, t. I, p. 86-100 ; avec compléments [*notizie varie riguardanti il Carducci e la letter. ital.*], *ibid.*, p. 207-210) (1) ? Voici, en tout cas, ce que la brochure de M. C. Bonardi contenait, quant au fameux sonnet qu'on vient de lire, *Versaglia*, et qui, paru originairement en 1873, comme n° 24 des *Nuove Poesie di Enotrio Romano*, forme le n° 21 des *Giambi ed Epodi* dans l'édition définitive. « Derivata certamente dal Heine è pure la comparazione tra Emanuele Kant e Massimiliano Robespierre in quella poesia terribilmente bella che s'intitola « *Versaglia* » :

E il giorno venne : e ignoti, in un desìo
Di veritade, con opposta fè,
Decapitaro, Emmanuel Kant, Iddio,
Massimiliano Robespierre, il re.

Enrico Heine nel suo libro, citato poc' anzi, « *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland* », ritorna più volte sul concetto che « *la rivoluzione spirituale in Germania presenta le più singolari analogie con la rivoluzione morale in Francia* », e in un luogo assomiglia appunto l'opera del Robespierre, il quale decapitò in Francia un re che, del resto, « *aveva già perduto la testa* », all' opera ben più audace del Kant, « *questo grande distruttore nel regno delle idee* », il quale giustiziò in Germania niente meno che Dio » (Lib. II e III [*Werke*, V, 93, 97-98], *broch. cit.* p. 17).

Nous ne savons si notre ami M. Bonardi avait eu connaissance du passage d'un livre qu'il ne cite pas : *Il Plagio*, de Domenico Giuriati, paru — d'après le *Catalogo completo delle Edizioni Hœpli*, 1871-1907 (Milano, U. Hœpli, 1907), p. XLVI — en mars 1903 chez l'éditeur Hœpli et réimprimé en mai de la même année, *ibid.*, en seconde édition (in-16, XVI et 495 p.), passage qui se trouve p. 353 et où son rapprochement est fait déjà avec une ampleur de détails qui eût mérité au moins une mention. Toujours est-il que l'indication de M. Bonardi, mérite bien quel-

(1) La brochure de notre ami C. Bonardi, un très érudit Napolitain, n'est qu'un chapitre de son volume, paru quatre ans plus tard : *Enrico Heine nella letteratura italiana* (Livorno, Giusti, 1907) et que nous signalions également dans la *Revue germanique*, *loc. cit.*, à l'article : *La littérature allemande en Italie*. Dans un article de *La Phalange* (20 février 1912) : *Le Prix Nobel à Pérez Galdós*, p. 152, *note* 2, nous avons indiqué que nous écrivions un travail sur « l'influence de la littérature allemande » dans l'œuvre de Carducci.

Digitized by Google

ques précisions et que l'on nous pardonnera sans doute d'insister ici pour les fournir.

C'est dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1834, à la *Troisième Partie* de son étude : *De l'Allemagne depuis Luther*, que Heine, étudiant Kant, Fichte et Schelling, a écrit, p. 635 : « On dit que les esprits de la nuit s'épouvantent quand ils aperçoivent le glaive d'un bourreau. De quelle terreur doivent-ils donc être frappés quand on leur présente la *Critique de la Raison pure* de Kant ! Ce livre est le glaive qui tua en Allemagne le Dieu des déistes. A dire vrai, vous autres Français, vous avez été doux et modérés, comparés à nous autres Allemands : vous n'avez pu tuer qu'un roi, et encore vous fallut-il en cette occasion tambouriner, vociférer et trépigner à ébranler tout le globe. On fait réellement à Maximilien Robespierre trop d'honneur en le comparant à Emmanuel Kant. Maximilien Robespierre, le grand badaud de la rue Saint-Honoré, avait sans doute des accès de destruction quand il était question de la royauté, et il se démenait d'une manière assez effrayante dans son épilepsie régicide ; mais s'agissait-il de l'Être suprême, il essuyait l'écume qui blanchissait sa bouche, lavait ses mains ensanglantées, sortait du tiroir son habit bleu des dimanches avec ses beaux boutons en miroirs, et plantait une botte de fleurs devant son large gilet (suit le portrait de l'existence, bourgeoisement réglée, de Kant à Königsberg et l'expression du contraste entre la vie extérieure de cet homme et sa pensée destructive, puis) : mais si Emmanuel Kant, ce grand démolisseur dans le domaine de la pensée, surpassa de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre, il a pourtant avec lui quelques ressemblances qui provoquent un parallèle entre ces deux hommes. D'abord, nous trouvons chez tous deux cette probité inexorable, tranchante, incommode, sans poésie, toute triviale ; et puis tous deux ont le même talent de défiance que l'un traduit par le mot de critique, et qu'il tourne contre les idées, tandis que l'autre l'emploie contre les hommes et l'appelle vertu républicaine. D'ailleurs, ils révèlent tous deux au plus haut degré le type du badaud, du boutiquier... La nature les avait destinés à peser du café et du sucre : mais la fatalité voulut qu'ils tissent une autre balance, et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu..... Et ils pesèrent exactement ! »

Ce passage, intégralement reproduit — sans indication de provenance — en 1835 au t. V des *Œuvres de Henri Heine* publiées chez Eugène Renduel (*De l'Allemagne*. I. *Troisième Partie*, p. 151), eut la singulière fortune d'émouvoir Victor Considérant et de lui sembler digne d'être cité à l'appui de sa thèse dans ce si curieux volume — où il semble que l'on retrouve, écrite cinquante ans à l'avance, l'histoire actuelle des doctrines et des écoles socialistes ! — *Le Socialisme devant le vieux monde ou le vivant devant les morts par V. Considérant, Représentant, suivi de Jésus-Christ devant les Conseils de Guerre par Victor Meunier*, paru en 1848 et dont nous avons en main le « troisième tirage sur clichés corrigés, Paris, Librairie Phalanstérienne, MDCCCXLIX. » C'est à l'étude sur le socialisme de Proudhon que Considérant en fait mention, p. 104 : « En 1834, dans la *Revue des Deux Mondes*, Henry Heine a tracé un portrait de

Digitized by Google

Kant en ces termes : « On dit que les esprits de la nuit, etc. » A la suite de cette citation, l'auteur écrivait : « Je me suis rappelé ce portrait quand Proudhon, à la tribune, avec un calme et une simplicité dont les témoins seuls peuvent avoir l'idée, faisait trépigner, bondir et voler en éclats l'Assemblée tout entière. »

« Non mi sembra », déclarait M. D. Giuriati, *op. cit.*, p. 354, « potersi dubitare che il grande poeta nostro avesse letto l'articolo di Heine. » Tout au plus émettait-il le doute prudent d'une possibilité d'emprunt de Heine pour le fameux parallèle entre le grand démolisseur français et le grand démolisseur allemand. Et il achevait en lavant Carducci de toute accusation de plagiat, « in primo luogo, perchè quando il pensiero viene espresso in una forma sostanzialmente diversa dalla prima, specie se forma più nobile, avviene quanto i francesi sogliono dire in un broccardico forense che *la forme emporte le fond...* » Nous ferons grâce au lecteur de la suite. En présence de la matérialité de l'analogie des deux images, elle s'efforce en vain de libérer le poète de la *terza Italia* d'une dépendance qui, bien que lointaine, n'en reste pas moins certaine. Quant à l'originalité de Heine lui-même, il est bien certain qu'elle n'est pas toujours réelle et que les brillantes trouvailles sont souvent, chez lui, des réminiscences. A commencer par sa première tragédie, cet *Almanzor* qui, sauf une légère influence — avouée par Heine, qui n'aimait pas à indiquer ses sources — de la *Donna Klara* du *Zauberring* de La Motte-Fouqué, serait de la propre invention de l'auteur, et où, cependant, le dénouement — le *salto mortale* du couple amoureux du haut du rocher — semble bien être pris dans *Der kurieuse Antiquarius* imprimé en 1720 à Hambourg, contenant la légende pyrénéenne de *La Peña de los Enamorados*, à laquelle, peut-être, Heine rêva, quand, plus tard, il s'en fut aux eaux de Barèges et de Cauterets. Mais une telle matière est étrangère aux présentes notes et, déjà trop longues, elles doivent s'en tenir à cette simple indication.

II

Carducci et M. Paul Heyse

Carducci a suscité récemment un petit débat qui intéresse les germanistes parce que le grand nom de M. Paul Heyse y est mêlé (1). Dans un travail, d'ailleurs fort remarquable, sur *Un officier autrichien admirateur et traducteur d'Alessandro Poerio*, M. Ugo Chiurlo ayant émis l'hypothèse (*Rivista di letteratura tedesca*, 1911, p. 328, *note* 1) que « l'opinione non tanto favorevole che l'Heyse conserva tuttora del Carducci, origine di dibattiti e di polemiche odierne, sarà forse dovuta in parte agli anni di dimestichezza collo Zendrini, che non teneva certo in gran concetto il poeta *apostolo e petroliere* », M. Paul Heyse, qui ne nous a jamais refusé

(1) Cette courte note formera, au surplus, une modique contribution à une étude sur *Carducci en Allemagne*, que l'on devrait bien entreprendre, à l'imitation, par exemple, de celle de notre excellent ami Eugenio Mele : *Per la fortuna del Carducci in Ispagna* dans *La Critica* du 20 novembre 1910, p. 430 ss.

Digitized by Google

et les conseils et les renseignements. — et déjà, dans le *Siècle* du dimanche 15 octobre 1905, nous traduisîmes une missive de lui sur les conditions et la possibilité d'un rapprochement franco-allemand — a bien voulu nous écrire ce qu'on va lire à ce sujet : « München, 20. I. 1912. Auf Ihre Frage, werthester Herr Professor, kann ich in Kürze nur erwiedern, dass es meinem Freunde Zendrini nicht eingefallen ist, mich gegen Carducci *einzunehmen*, obwohl dessen gehässige Angriffe ihn wohl dazu hätten anreizen können. Ich hatte, ehe ich Zendrini kennen lernte, der mir übrigens nur bei meiner Übersetzung des Giusti berathend zur Seite stand, verschiedene Gedichte Carducci's aus seiner ersten Periode übersetzt und fuhr damit fort, als die *Odi barbare* erschienen, an denen ich wenig Freude hatte, nur um den Gefeierten *poeta della terza Italia* auch von dieser Seite in Deutschland bekannt zu machen. Als Herr Ladenarda seine heftige Kritik der *Odi barbari* erscheinen liess (1), schrieb ich einem italienischen Freunde in Palermo, dass ich mit Genugthuung ersähe, meine Zweifel an diesen neuesten Dichtungen Carduccis auch von einem Italiener getheilt zu sehen. Dem Verfasser des Buches, der sich darauf an mich wandte, erklärte ich, obwohl ich mit seinen Urtheilen fast immer übereinstimmte, könne ich den Ton, in dem er sie ausgesprochen, durchaus nicht billigen. Statt einer ernsten kritischen Untersuchung, habe er ein Pamphlet verfasst, das den Stempel eines persönlichen Hasses trage.

Ohne meine Erlaubniss einzuholen, veröffentlichte Herr Ladenarda vor seinem 2ten dicken Bande jenen Brief, der nur mein Urtheil über den Dichter enthielt, die Verurtheilung des schmähsüchtigen Tones aber verschwieg er. Darauf entstand in der literarischen Welt Italiens ein grosser Lärm — jene *dibattiti e polemiche*, von denen sig. Chiurlo spricht — und ich wurde einer unerhörten Anmassung bezichtigt, dass ich mir erlaubt hatte, ihren grossen Dichter ungünstig zu beurtheilen. Ich erwiederte kurz, dass ich mir das Recht nicht bestreiten liesse, meine Ansicht auszusprechen und es der Zukunft überliesse, darüber zu richten, ob diese Ansicht berechtigt gewesen sei oder nicht. Seitdem hat sich der Sturm gelegt... » M. Paul Heyse continue en nous expliquant qu'il considère comme inutile de reprendre le débat sur les « Vorzüge und Schwächen » de Carducci, et ce à propos du livre, que nous lui signalions, de M. A. Jeanroy et ajoute enfin cette rectification précieuse à l'assertion de M. Chiurlo, qui était d'avis (p. 323, *note* 2) que « l'Heyse conosceva certo i piani dello Schanz e chissà che non derivasse dell' *Hausschatz* [*der italienischen Dichter des 19. Jahrhunderts, resté à l'état de*

(1) M. A. Jeanroy, qui renvoie au « fin et judicieux compte rendu de M. Ch. Dejob » (*Revue critique*, 1910, I, p. 196) sur le livre de Fr. Enotrio Ladenarda *Giosuè Carducci*, vol. primo, Palerme, Reber, 1910, admet que le nom d'auteur que porte ce « pamphlet où l'humour revêt souvent une forme bien vulgaire » est « sans doute un pseudonyme » (*op. cit.* p. XI, *note* 1). M. Ch. Dejob s'était contenté d'écrire : « *L'auteur, qui signe Enotrio Ladenarda...* » ; mais une fâcheuse coquille à la *Table des matières* du t. 69 de la *Revue critique*, p. XI, transforme ce patronymique en *Ladernada*. Le second volume, que ne mentionne pas M. A. Jeanroy et auquel M. P. Heyse fait allusion, a paru en 1911 à Palerme, chez G. Pedone-Lauriel.

Digitized by Google

projet, d'ailleurs] il disegno dei suoi *Italienische Dichter...* » : « Hinzufügen will ich nur, dass ich von dem Plan des Julius Schanz, einen « *Hausschatz* » ital. Poesie herauszugeben, und nun darin die Übersetzung von Zendrini's Gedichten zu übertragen, in dem Aufsatz des Herrn Chiurlo das erste Wort erfahren habe... » On sera donc fixé sur ce point, désormais, en Italie.

Camille PITOLLET.

Digitized by Google

REVUE ANNUELLE

LE ROMAN ANGLAIS

1911-1912

Le grand événement de cette année est sans doute l'apparition de cette puissante étude d'âme russe de M. J. **Conrad**, intitulée *Aux yeux de l'Occident* (1). C'est l'histoire d'un jeune étudiant de Saint-Pétersbourg, petite nature de fonctionnaire, que saisit tout-à-coup le vaste réseau des complots révolutionnaires et des contre-complots de l'autorité. Il y a là un contraste saisissant et vraiment grandiose entre la petitesse des ambitions égoïstes quoique très honorables, de ce candidat aux succès universitaires, et l'abnégation héroïque que les circonstances demandent de lui, sans l'obtenir : car ce pitoyable Razumow n'est que l'indigne jouet d'un sort plus grand que lui : sa taciturnité a fait croire qu'il était secrètement dévoué à la cause révolutionnaire, et l'assassin d'un ministre vient un jour se réfugier chez lui, et le prier d'aider à sa fuite; Razumow, épris de tranquillité, recule devant le rôle qu'on veut lui faire jouer — il vend son camarade à la police; mais il ne peut empêcher que le gouvernement et les anarchistes eux-mêmes n'aient l'œil sur lui, celui-là pour le suspecter tout en l'employant, ceux-ci pour admirer l'homme qui, croient-ils, a tout fait pour sauver leur martyr ; la carrière paisible qu'il rêvait lui est fermée à tout jamais : on le retrouve à Genève, où il deviendrait vite l'idole des révolutionnaires réfugiés en Suisse, mais où il n'est en réalité qu'un émissaire prisonnier de la police russe ; il a d'ailleurs beau faire : il ne croit pas assez à sa nouvelle mission pour ne pas être la proie d'une sorte de remords glacé, plutôt fait de rancune contre un destin méchant que de repentir au souvenir de sa lâcheté ; et il finit par tout avouer, à la sœur même de celui qu'il a trahi, et qu'il aime... Ainsi sa vie devient à ses propres yeux comme une sorte de rêve que des mains mystérieuses déclenchent pour lui ; rêve double presque pour nous, car l'auteur a pris soin de ne pas nous présenter son pauvre héros directement, de nous le faire raconter par un Anglais, qui est censé avoir séjourné à Genève, avoir rencontré Razumow, et avoir eu connaissance du journal où l'étudiant s'analysait dans le plus grand détail ; peut-être nous trompons-nous, mais il nous semble y avoir, dans ce souci de glisser un intermédiaire entre cette tragédie intérieure et nous, une des intentions artistiques les plus heureuses de ce beau livre ; nous y gagnons une impression d'étrangeté, de mentalité distante de la nôtre, énigmatique souvent, qui n'existerait

(1) *Under Western Eyes*. Tauchnitz, 1911, 2 fr.

Digitized by Google

sans doute pas pour la conscience plus immédiate, moins réfléchie, d'un lecteur slave. Tout au plus ajouterai-je que cet intermédiaire anglais a acquis lui-même quelque chose de la rapide et subtile impressionnabilité des Russes, qu'il fréquente :

I was a very unexpected fact for that young Russian to stumble upon. I caught in his physiognomy, in his whole bearing, an expression compounded of curiosity and scorn tempered by alarm — as though he had been holding his breath while I was not looking. But his eyes met mine wit a gaze direct enough. I saw then for the first time that they were of a clear brown colour and fringed wit thick black eyelashes. They were the youngest feature of his face. Not at all unpleasant eyes. He swayed slighthy, leaning on his stick and generally hung in the wind (p. 190).

Mais c'est dire de quelles finesses de psychologie cette tragédie, simple et forte comme l'antique, sait s'enrichir.

M. **Arnold Bennett**, on le sait, à bien des égards, appartient à la forte tradition anglaise ; ou plutôt il sait, à l'occasion, y puiser tout ce qu'elle a de meilleur : sa passion de réalité n'est rebutée par aucune minutie de description, et aidée par la hardiesse d'expression qui est devenue courante depuis la fin de l'ère victorienne, elle n'est pas loin de professer que toutes choses se peuvent, sinon dire, au moins suggérer ; enfin il sait avoir, pour les plus humbles ridicules de cette petite vie provinciale anglaise qu'il connaît si bien, une intelligente pitié qui est presque de la sympathie. Mais il y a autre chose : il connaît, il partage, cette inquiétude contemporaine qui a inspiré à la génération anglaise d'aujourd'hui, un examen si curieux, parfois une critique si sévère, des séculaires vertus, de tous les axes éprouvés de la vie nationale : dès son roman le plus connu, *Old Wives'Tale*, M. Bennett nous montrait, à côté de représentants endurcis du vieux mode d'existence, une fière figure d'émancipée — émancipée pour quelques années seulement, d'ailleurs, et qui finit par rentrer dans le rang commun. *Hilda Lessways* est une autre révoltée du même genre (1) : elle souffre profondément, mystérieusement, de l'étroitesse et de la monotonie des horizons où, près de sa mère, veuve, petite propriétaire de quelques immeubles situés dans la plus isolée des « Five Towns », sa vie de jeune fille se déroule ; impatiente d'agir et d'organiser son existence à son gré, elle se laisse peu à peu guider et aimer enfin par un homme d'affaires qui lui cache un mariage précédent et qui engage son avoir dans de mauvaises spéculations ; et la fin du roman la laisse triste maîtresse d'une petite pension de famille de troisième ordre à Brighton, vaguement fière encore d'avoir su se montrer « capable d'expérimenter » tant de choses imprévues, résolue à affronter les conséquences de ses folies avec un courage muet qui ne manque pas de grandeur. Bref, la conquête du bonheur se révèle à elle, contrairement à ce que lui disaient ses premières confiances de jeunesse, comme une chose infiniment complexe. Et l'on ne sait trop si M. Bennett n'a pas voulu ici souligner la valeur des plus vieux éléments de cette complexité

(1) *Hilda Lessways*. Tauchnitz, 1911. 2 fr.

Digitized by Google

— des tendresses et des petits dévouements de famille, dont son héroïne est singulièrement dépourvue, et des prudences et des retenues qui auraient arrêté d'autres jeunes filles, plus bourgeoisement honnêtes, sur le seuil de ce mariage fatal. Bref, l'impression que laisse le livre est un peu confuse ; mais sans doute a-t-on tort d'y chercher *une* impression. Jusqu'à présent, il semble que M. Bennett s'attache plus volontiers à disséquer les multiples formes que son observation rencontre, sans chercher par des éliminations et des constructions artificielles à y mettre une unité de direction bien forte. Peut-être le volume qui doit, avec *Clayhanger* et celui-ci, parfaire une sorte de trilogie romanesque, mettra-t-il dans cette double histoire quelque chose comme une conclusion dominante. Alors, le « pluralisme » où M. Bennett se complaît, et qui ne laisse pas d'être un peu déroutant, un peu inquiétant, pour le lecteur, sera organisé par une échelle de valeurs où les vraies préférences, et pour tout dire la philosophie du romancier, apparaîtront nettement. Contentons-nous pour l'instant de signaler ce tableau dont toutes les lignes n'apparaîtront sans doute, pleinement harmonieuses, que dans le tryptique final.

M. **Henry James** a, dans son ivresse d'analyse, allongé ce qui, à première vue, devait être un conte, en un petit roman. *Les Hauts-Cris* (1) sont ceux que la presse et le public anglais, habilement stimulés par un jeune enthousiaste de peinture, poussent aux quatre coins du ciel, le jour où Lord Theign a décidé de vendre, à un amateur yankee dont le carnet de chèques est par trop tentant, la merveille de sa collection. Il est piquant de constater que le subtil romancier américain est, sur cette question brûlante de l'exode, au delà de l'Atlantique, des œuvres d'art du vieux monde, très catégoriquement, très clairement, sans aucune de ses circonlocutions et de ses réserves habituelles, de l'avis du vieux monde : tableaux et statues devraient rester où ils se trouvent ; — il est vrai qu'on ne nous dit pas comment ce bienheureux résultat pourrait être atteint. Si, grâce à une petite crise d'obstination et presque de cynisme de vieux lord autoritaire, le Mentovano de Lord Theign n'avait pas été exposé au public de Londres, avant d'être emballé pour New-York, il serait bel et bien parti — et nous n'aurions pas cette délectable saynète qu'est l'œuvre de M. James. Car c'est presque un dialogue d'un bout à l'autre — un exemple de ces conversations impossibles, mais si désirables, que l'auteur sait mettre dans la bouche de ses aristocrates, prodiges d'innuendos malicieux et de fines restrictions, qu'éclairent d'imperceptibles jeux de physionomie. Quelques portraits très poussés, très retouchés, très léchés, mettent dans ces conversations des arrêts, qui ne sont pas des repos, — car M. James n'est jamais moins facile que lorsqu'il parle lui même, — mais dont tous les détails, les moindres scrupules verbaux livrent quelque chose à une attention fidèle.

Après ce trio d'auteurs consacré par le succès, et déjà étudiés par la critique, non seulement en Angleterre, mais en France, nous aborderons quelques noms plus obscurs — parfois, croyons-nous, injustement tels.

(1) *The Outcry*. Tauchnitz, 1912. 2 fr.

Digitized by Google

M. **Léonard Merrick** est l'un des romanciers anglais contemporains que nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Rhin apprécient le plus et que nous négligeons. Mais c'est peut-être, il est vrai, parce que la claire et ferme conduite de son intrigue, une certaine sobriété dans le commentaire et la description, et une certaine finesse de goût qui lui fait chercher la netteté du trait d'esprit plus que la richesse de tons de l'humour, semblent choses assez voisines de nous. Quoi qu'il en soit, son dernier roman, *la Position de Peggy Harper* (1), peut être pris comme un type de son genre favori. Miss Harper est une de ces fausses étoiles de théâtre que la chance d'un rôle à succès, aidée par une presse moutonnière et l'entraînement d'un public peu clairvoyant, fait prendre, un temps, pour des astres de première grandeur. M. Merrick est ici sur un domaine qu'il connaît bien, et ce n'est pas sans amertume que son histoire souligne une fois de plus la gravité des causes extérieures qui entravent le progrès du théâtre anglais — l'apathie d'auditoires qu'il faut secouer par de grosses terreurs ou de grosses drôleries, la frénésie du lucre qui absorbe les directeurs de troupes, et la médiocrité de ces acteurs ou actrices qu'aucune préparation professionnelle n'a assouplis, qui si vite se figent dans quelles « manières », quand même la boisson ne les pousse pas aux pires déchéances. Bref, et c'est par ce côté-ci que M. Merrick se rattache à la grande lignée anglaise, celle qui comprend Hogarth et Dickens, il y a toute une critique, souvent profonde, et plus d'un coin de tragédie sociale derrière la fine et légère invention du romancier.

M. **Maarten Maartens** aussi, pour d'autres raisons, est très goûté en pays germanique, trop peu lu — croyons-nous — en France. Peut-être affecte-t-il outre mesure les petites allures symbolico-cryptiques qui prêtent un faux air de solennité et d'inutiles réticences aux sentiments les plus simples. Mais ses études de mentalités hollandaises sont souvent profondes. Il nous montre cette fois, dans *Ève* (2), une jeune fille que ses parents, riches, ont systématiquement élevée, dans une maison claire et commode, entourée de beaux jardins, à l'abri de toute inquiétude religieuse, morale ou matérielle; mais la vie se charge de la tirer d'illusion: elle épouse un « burgomaster »; devenue maîtresse d'une vieille et sombre demeure, elle apprend à connaître les aspects les plus sordides de l'exploitation du sol, de la petite politique de paroisse; elle se révolte d'abord — et c'est la faute; mais en même temps elle est initiée à l'altruisme; et la naissance d'un enfant aveugle lui fait renoncer bientôt définitivement à l'esprit de « Sans-souci » — le nom de la maison paternelle — pour épouser son contraire : « Quand Dieu nous aime, il ne nous laisse pas faire ce que nous voulons », c'est l'article suprême de ce catholicisme de pays brumeux auquel, par une réaction tragique, la pauvre femme est acculée. Il y a plusieurs bons personnages de second plan ; la mère d'Ève, la femme qui vieillit, qui devient infirme, boiteuse, et qui, avec une sorte de légèreté héroïque, veut encore parler toilettes et réunions mondaines;

(1) *The position of Peggy Harper*. Tauchnitz, Leipzig. 1911. 2 fr.
(2) *Eve*. Tauchnitz, Leipzig. 1912. 2 v. 4 fr.

Digitized by Google

le ministre protestant, fanatique d'assyriologie, sentencieux, affligé d'une femme sotte et impérieuse ; le « pasteur » catholique, beau type de bon sens courageux et spirituel. Mais le grand, le puissant intérêt du livre est dans le caractère de cette Ève, si tôt, si douloureusement arrachée à son Paradis terrestre.

M. **Richard Dehan**, dont le premier livre a été universellement remarqué (cf. *Rev. germ.* mars 1910), nous donne, dans *Entre deux voleurs* (1), un roman plus touffu encore, plus débordant de choses et de mots que le précédent. Son sujet intéressera particulièrement les lecteurs français : c'est, en somme, l'histoire d'une vie caractéristique des temps qui séparent le premier du second Empire : le général Dunoisse, aide de camp de Napoléon 1er, a enlevé une princesse bavaroise qui avait déjà fait profession de vie religieuse ; le fils, né de cette union, a juré de ne pas toucher à la fortune maternelle, que le maréchal a arrachée au couvent où sa femme, prise de remords, a fini par retourner ; cette dot lui paraît sacrée, mais l'honneur du jeune homme est mis à de rudes épreuves ; une folle passion pour une beauté célèbre du monde bonapartiste le ruine ; l'amour d'une Anglaise — c'est la fameuse héroïne de la guerre de Crimée, Florence Nightingale, sous un autre nom — le purifie finalement de tout ; et après une existence prodigieusement agitée, qui l'a mené, tantôt diplomate et tantôt guerrier, en Angleterre, dans le Levant, et même pendant quelques mois à la forteresse de Ham, il meurt pieusement entre les mains de sœurs de charité. L'auteur n'a pas hésité, pour rehausser l'intérêt de son récit, à y introduire des figures historiques — Napoléon III, Victor Hugo ; et quantité de pages, sur le statut des anciennes écoles militaires, sur les premières conditions des voyages en chemin de fer, sur les vieilles modes et les vieilles habitudes françaises, sur les lois successorales ou le service des armées en campagne vers 1854, témoignent des prodigieuses ressources, de l'industrieuse curiosité de l'auteur ; joignez à cela l'espèce de tumulte et de fièvre qui souvent vient entasser et bousculer ses souvenirs, zébrer ses discours de points d'exclamation ou de suspension et mettre une verve verbale extraordinaire dans ses moindres descriptions, et vous aurez, je crois, très nettement, l'impression d'une sorte de Balzac anglais. Il n'est pas jusqu'à de petites fantaisies qui ne rappellent notre grand romancier : M. Dehan ne recule pas devant des anachronismes comme celui-ci : « Women like Henriette (la lionne de 1852) give out fascination as radium dispenses its invisible energies » (p. 295) ; et son souci de couleur locale lui fait commettre volontairement quantité de gallicismes, dont quelques-uns — traductions de jurons de vieux grognards « sacred name of a pig ! » — sont assez amusants. Mais c'est faire tort à l'auteur que de s'arrêter ainsi sur des détails d'ailleurs discutables. Citons plutôt l'un des nombreux passages où la griffe de l'auteur apparaît, puissante et large : c'est au moment de l'arrestation de Dunoisse.

(1) *Between two Thieves*. Heinemann. 1912. 6 s.

Digitized by Google

And so the Monster Ball spun and whirled itself out, dancing becoming public after the departure of the Imperial Party and their guests. At three in the morning, when even young and handsome faces looked fagged, and old ones witchlike and ghostly ; when the real flowers were faded, and the imitation ones dusty and limp : when the elfin grottos were revealed as garish shams which no respectable fairy would have dreamed of being seen in — when the innumerable coloured lanterns hung from trees and twinkling amongst shrubberies looked pale and mean and wan and sickly in the light of coming day ; a prison van, bolted on a railway truck — having a carriage containing an Imperial aide-de-camp and two Commissaries of Police in front of it, and another full of gendarmerie behind it — was being whirled by a special engine into the Northern Department of the Somme (p. 564).

Tous ceux qui parcourent, ne fût-ce qu'à l'occasion, les « magazines » anglais ont remarqué les savoureuses histoires que **M. W. W. Jacobs** y a consacrées à son *Monde de Matelots* (1). Même privés des admirables illustrations d'un Will Owen, ces contes méritent le commencement d'immortalité que le livre confère. Personne, sans doute n'aura, comme l'auteur de *Skipper's Wooing*, pénétré la mentalité du mathurin anglais égaré sur la terre ferme. Un gros bon sens, qui met à profit l'imagination que le voyage a stimulée — a beau mentir qui vient de loin — une honnêteté lourdaude secouée par le génie des petites fraudes, des petites avarices et des petits amours-propres d'aventuriers au moins long cours, voilà la base commune de presque tous ces contes. Il y a là des prouesses de supercheries populaires, de roueries bourgeoises qui se déjouent l'une l'autre ; cela vaut, dans son genre, pour l'habileté d'invention, les meilleurs romans « detective », et cela est infiniment plus plausible. Surtout, M. Jacobs y sait narrer, comme narrent ses héros, avec ce curieux mélange de réticences et de lenteurs qui filent longuement le *Yarn*, pour le couper plus brusquement, sur une repartie concluante. Coins de tavernes du quartier des docks, boutiques de petits ports, aventures de loups de mer en goguette, rudes farces, colères truculentes, tout est photographié avec l'impeccable sûreté d'observation, la curiosité toujours saine et charitable d'un maître de l'humour.

M. W. Pett Ridge s'est, lui aussi, fait une excellente réputation de conteur humoriste. Ce n'est pas qu'il cherche la drôlerie de propos délibéré, non plus qu'il ne cherche la thèse, ni l'envolée imaginative, ni l'impressionnisme égoïste ; il est de ceux, assez rares en somme, qui se contentent d'exploiter le bon vieux filon anglais de l'observation des choses de tous les jours : aucune recherche de l'extraordinaire, qu'il s'agisse de l'intrigue, des situations, des sentiments ; mais d'un bout à l'autre on se trouve en présence de personnes et d'événements si soigneusement copiés sur la réalité qu'il y a presque plus de plaisir pour le lecteur à les reconnaître qu'à les voir grouper ou colorer par l'art du romancier. *Grâce à Sanderson* (2), nous assistons à quelques bonnes scènes de petite vie bourgeoise : le centre en est ce caractère à la fois amusant

(1) *Ship's Company*. Tauchnitz, Leipzig. 1911. 2 fr.
(2) *Thanks to Sanderson*. Tauchnitz. 1911. 2 fr.

Digitized by Google

et touchant du brave Sanderson, patient employé de chemin de fer, qui arrive au grade d'inspecteur, patient mari d'une femme un peu vaine et autoritaire, à qui il finit par arracher cet aveu : « It's queer, but somehow, James, you can always manage to baulk me when I want to have a row with you. I don't altogether relish it. It's like being stopped when you're going to sneeze » (p. 300). Toutes les réflexions dont l'auteur se permet parfois de souligner les traits principaux de son récit ont ce même air de moquerie enjouée, et presque de malicieuse bienveillance :

A prejudice exists against the losing of anything, whether its value be great or small, and folk with an unlucky tendency in this respect constitute a disturbance to themselves, and a source of extreme anxiety to their friends, to whom it is explained, when (say) sixpence is missed, how much the loser, would have preferred to give it away. For the convenience and assistance of these there is a department at Scotland Yard, and, at large railway-stations, a Lost Property Office, representing harbours to which ownerless craft can be piloted, and held there in safety until claimed. A slight extension of the system is to be found in large open spaces on the occasion of public holidays, with a special tent erected for the safe storage of infants who having become detached from the family party, are found, when the glow of adventure has become cool, wailing aloud for the mother, and unable to identify themselves, or to furnish details of parentage (p. 245).

Peut-être n'y a-t-il guère de livres, depuis ceux d'un Dickens, où plus fortement s'accuse ce grand trait de l'humour anglais — qu'il est proche parent de la bonne humeur, de la bonté, et un signe infaillible d'une certaine santé de l'âme.

M. **E. Temple Thurston** aussi est un maître conteur : les petites histoires publiées cette année, au nombre et sous le titre de *Treize* (1), sont souvent de vraies trouvailles d'invention et se font toujours écouter, tant leur langue est d'une pure et fine qualité. Un pauvre petit gas de l'Est londonnien, après avoir importuné quelques riches promeneurs de Hyde Park, consacre ses derniers six pence à acheter une paire de bretelles, accompagnée d'un coupon d'assurance de 50 livres, payable à la mort du porteur ; « cela sera pour le papa », pense le petit, et il se dirige vers la Tamise... Qu'il s'agisse d'un aveugle obstiné à croire, quoi qu'il en entende dire un jour, à la beauté de sa femme, ou qu'il s'agisse d'un veuf, désireux de se remarier, et que les annonces mensongères des agences matrimoniales finissent par mettre nez à nez avec sa propre fille — que l'intrigue appartienne à la tragédie ou à la comédie, il y a presque toujours une note mélancolique pour atténuer la brutale douleur de l'une ou le gros rire de l'autre. On trouvera cette note, dans toute sa pureté, dans ce qui est peut-être le chef d'œuvre de ce livre — le simple récit d'une visite aux « Little Sisters of Mercy », qui vont quitter leur vieux petit logis pour un orgueilleux hopital-modèle, emportant leurs mortes, par une nuit de janvier, du petit cimetière familier au grand sépulcre neuf, mais vide de souvenirs.

(1) *Thirteen*. Tauchnitz, 1912. 2 fr.

Digitized by Google

Le *Roddles* (1) de M. **P. Neuman** est un petit tailleur à façon, énergique et intelligent, bien que sans culture et sans foi, dont l'ambition est de donner à ses deux garçons les chances qu'il n'a pas eues lui-même : de fait, la nature aidant ses encouragements un peu brutaux, les enfants font leur chemin ; de bourse en bourse, de collège en université, les voilà qui deviennent l'un juge, l'autre médecin, célèbres. Mais le cynisme mercenaire, l'absence complète d'idéal du père retentissent sur leur carrière : une sorte de vide intérieur affaiblit leur confiance en leur propre succès ; la « veine » qui les pousse n'est pas plus diviné que la « déveine » dont leur père aime se plaindre ; et ils ne peuvent pas plus regarder en arrière qu'en avant : car, arrivistes arrivés, ils ne sauraient oublier d'où ils sont partis : ils voient Roddles, à mesure qu'eux-mêmes grandissent dans l'estime du monde, avancer dans la voie qui, des bavardages de clubs aux tristes beuveries de cabarets, mène enfin à la déchéance finale ; ce père compromettant est écarté ; il va se noyer dans la Tamise lorsque la rencontre d'une fille de l'Armée du Salut le sauve ; et le rude sermon du « capitaine Roddles », prêché sous les fenêtres mêmes de ses fils, riches, enviés, mais mécontents d'eux-mêmes et des injustices du sort dont ils ont pourtant profité, vient mettre, aux dernières pages du roman, un germe de religion et de bonté dans leurs cœurs. Cette histoire, très anglaise, on le voit, de souci moral comme de situations et de conduite d'intrigue, ne plaira pas à tout le monde ; peut-être y a-t-il quelques vains incidents et quelques conversations inutilement longues, mais la langue de l'auteur, très savoureuse, très riche d'argot et très capable de trouvailles littéraires, sauve tout : « His scowl *bit* a little deeper into his forehead » pour montrer une colère sourde ; « Her great staring eyes *raked* Madge with one swift glance » pour dire la grossièreté effrontée d'une rivale vulgaire, sont des traits qui révèlent un maître graveur.

M. **W. J. Locke**, dans *La Gloire de Clementina Wing* (2), nous montre un très curieux type de femme moderne : son héroïne est peintre, artiste renommée déjà et qui peut afficher l'indépendance un peu farouche où l'on est tenté d'abord de voir tout le fond de sa nature ; mais la courte histoire d'un jeune amour tragiquement brisé par l'indignité même du fiancé laisse bientôt entrevoir des ressources de tendresse sous l'esprit froid et cynique de Miss Wing ; et l'intrigue du livre peu à peu — trop lentement peut-être — se dessine : la femme va se révéler sous l'artiste : pour sauver un savant distrait et naïf des ruses d'une jeune veuve trop captivante et pour donner à la fillette qui lui a été confiée par un ami mourant la double affection dont elle a besoin, Miss Wing se fait aimable, mondaine et belle. Le récit du grand dîner où elle écrase définitivement sa rivale est très réussi ; la plume de l'auteur, vive et spirituelle, n'écrit jamais mieux que dans ces passages où il faut de l'entrain, et, comme la preste et sûre combativité de l'escrime : « I believe you'd find human nature in the devil », dit Clementina à son savant Quixtus ; « Quixtus smiled one of his

(1) *Roddles*. Murray, 1912, 6 s.
(2) *The Glory of Clementina Wing*. Lane, 1911. 6 sh.

Digitized by Google

sweet smiles : « I find it in you, Clementina, » he said. » (p. 33) : jamais simple repartie n'a mieux résumé tout un roman.

Miss R. Macaulay a, à plusieurs reprises, entendu louer son style sobre et simple, et à ce point de vue son roman, *Vues et Vagabonds* (1), doit être digne des premiers. Mais l'invention en est, à notre avis, à la fois forcée et faible : on a voulu nous montrer un jeune homme de haute famille anglaise, qui, au sortir de Cambridge, veut, par principe, épouser une ouvrière et gagner sa vie ; ce genre de sujet voudrait être traité, ce semble, soit avec la hardiesse imaginative d'un M. Hewlett, qui n'a pas peur, à l'occasion de nous envoyer franchement en Utopie, soit alors avec la prudence minutieuse qui nous expliquerait comment un jour l'invraisemblable a pu être vrai. Ici, l'auteur ne nous convainc pas : la rupture du jeune étudiant devenu charron avec la pauvre créature, bonne, mais vraiment trop muette et stupide qu'il a choisie — on ne sait pourquoi — paraît infiniment plus plausible que la réconciliation et la réunion finales.

Dans *Almayne de Mainfort* (2), M. **R. H. Gretton** nous raconte l'histoire d'un lopin de terre oublié derrière l'une des lignes de chemins de fer qui sillonnent certains quartiers de Londres ; et c'est un imbroglio qui sans doute fera les délices d'un légiste, un conflit de témoignages, de souvenirs enfouis dans les archives ou les mémoires de vieilles familles, de cartes et de plans, sincères ou mensongers ; mais ce n'est peut-être pas un très bon roman. On peut croire d'abord qu'il va présenter au lecteur le type curieux, passionnant même, du jeune homme qui s'arrache à la politique routinière de la province anglaise pour pénétrer le jeu plus compliqué des misères sociales de Londres ; et les cent premières pages sont d'un intérêt très habilement renouvelé et soutenu ; il y a surtout quelques fortes phrases et de jolis mots sur la formation intellectuelle du héros à Oxford, sur les milieux des indépendants de Chelsea qu'un temps il fréquente ; mais ensuite l'atmosphère se raréfie, on ne sort plus guères des petits « offices » poudreux d'hommes de loi retors et, malgré les incontestables ressources de l'auteur, cet interminable « beau cas » paraît monotone et mesquin.

M. **Phillppotts** exploite le riche filon qu'il a découvert sous les plateaux rocheux du Devonshire. *La Forêt sur la Colline* (3) répond à sa formule habituelle : une intrigue de fait-divers, une intrigue un peu passe-partout, comprenant l'histoire toujours touchante d'un jeune amour entravé, l'histoire toujours palpitante d'un crime secret, d'un grand procès où l'innocent risque d'être condamné, tout cela situé dans un de ces paysages dévoniens, comme aiment en rapporter les touristes anglais — aquarelles très poussées, mais que gâte la violence de leurs effets de couleurs complémentaires, des violets de leurs horizons ou de leurs fonds de ravins heurtant les jaunes pâles des arbres d'automne...

(1) *Views and Vagabonds*. Murray, 1912. 6 sh.
(2) *Almayne of Mainfort*. Grant Richards, 1912. 6 s.
(3) *The Forest on the Hill*. Murray, 1912, 6 sh.

Digitized by Google

The dead brake fern spread out from a little copse and its amber oozed away like liquid into the heath and vanished there. But above the brown, there stood an ancient white-thorn ablaze with ripe fruit. Crimson and lustrous they spattered the branches and flamed against the lichen-clad twigs with radiance under the morning sun. Higher yet ascended a great fir, that flung her boughs out of the spinney-side and lifted a sun-soaked mass of glaucous blue against the paler azure of the sky. In the midst, where golden light found the heart of the tree, sat a wood pigeon, like a jewel. It flashed, hurtling away at approach of man, and Timothy Snow stood under the hawthorn and looked down upon Yarner (p. 289.)

Ajoutez à cela quelques dictons populaires et quelques fautes de grammaire et vous aurez la mesure de ce qui n'est guère, ce nous semble, qu'en « régionalisme » de feuilleton, nullement sans valeur, mais un peu facile pour le lecteur comme pour l'auteur.

Les scènes de la vie des humbles semblent attirer de plus en plus l'attention du roman anglais : voici, décrits par le très délicat talent de **M. James Stephens**, les rêves et les soucis d'une pauvre *Femme de ménage* (1) et de sa fille : c'est une courte histoire, presque sans intrigue; — certain policeman lourdaud n'y paraît que pour mieux faire ressortir la timide tendresse de la jeune fille ; et si la fortune longtemps désirée, d'un désir âpre et douloureux, échoit enfin aux modestes héroïnes, c'est sans doute que l'auteur a voulu relever sa grisaille d'un trait d'or final. Qu'il s'agisse de la peinture d'un amour maternel inquiet, violent, qui fait mal jusque dans ses caresses, ou de la description d'un ciel gris d'Irlande, dont le voile mélancolique est tendu sur de transparents paysages, la qualité maîtresse du livre est dans la justesse pénétrante de ses petites phrases. Peut-être, cependant, est-on un peu gêné de voir ainsi analyser d'un crayon si affiné les étroitesses et les platitudes de si pauvres vies ; peut-être se sent-on, derrière l'élégante tenue de ce livre à la couverture rose et or, plus d'intérêt que de sympathie pour ses personnages. Et c'est dire que les beaux dons de M. Stephens semblent devoir trouver ailleurs un meilleur emploi encore.

Le second roman de Mlle **Viola Meynell** a une netteté de direction que le premier ne montrait peut-être pas au même degré : on y voit très vite, ce qui sera en effet tout l'intérêt d'intrigue du livre, que la jeune orpheline, propriétaire de *La Ferme de « Croix-en-main »* (2), par ses petites coquetteries égoïstes, se laissera définitivement supplanter dans le cœur de son fiancé par la fille de son fermier ; il y a d'ailleurs, dans cette seconde figure, un charme de bonté, vaillante et discrète à la fois, très rare et très prenant; il y a aussi, consacrées à l'analyse de ces prétentions de la petite bourgeoise anglaise, quelques-unes des plus fines et des plus justes subtilités du roman : et ce n'est pas la faute de l'auteur sans doute si, malgré tout, cette forme de coquetterie anglaise nous paraît insupportable, tant y grimace la plus creuse vanité, tant y sourit peu la grâce

(1) *The Charwoman's Daughter*. Macmillan, 1912. 3 s. 6
(2) *Cross-in-hand Farm*. Herbert et Daniel. s. d. 6 s.

Digitized by Google

dont une vraie passion sait naturellement se parer. Pourtant, il nous semble qu'il y a ici quelque raideur, comme aussi dans les détentes de l'intrigue quelque brusquerie, et parfois quelques banalités dans les conversations, comme si une plume que l'on sent très aiguisée et d'un goût difficile s'était laissé aller à vite écrire.

Pour se distinguer du troupeau de romanciers, qui écrivent à peu près comme ils parlent, un nombre croissant d'écrivains semble s'attacher à la recherche de l'expression rare, d'un bien-dire inouï, de la bibeloterie verbale. Et quand l'effort n'est pas trop sensible, quand le résultat n'est pas trop impossible, le lecteur étranger, qui plus peut-être que l'indigène est à l'affût d'une phraséologie nouvelle, se montre indulgent à des tentatives de ce genre.

C'est là, ce nous semble, qu'est le grand intérêt du fin roman de **M. E. A. U. Valentine**, *Le Labyrinthe de la vie* (1) : l'auteur avoue, indirectement, qu'il cède volontiers « to youthful affectation and a love of phrase-making » (p. 11) ; et nous en pourrions donner tout un catalogue d'exemples, souvent fort jolis : « a full moon that lay in the west like a magnolia blossom afloat on enchanted waters » (p. 107), « the frothiness of intellectuel small beer » (p. 219) ; et tels passages, de fort bonne critique musicale, ma foi, sur l'effet des cordes dans le *Tristan* de Wagner, des cuivres dans le *Tod und Verklärung* de Strauss... L'histoire aussi est passionnée d'originalité : un jeune auteur américain, poursuivi, dans son énergique effort vers le succès et le bonheur, par un sens indélébile de la futilité des choses humaines, s'attache à une jeune fille, artiste de son côté, qu'il retrouve à Paris ; celle-ci, malgré sa confiance en la vie, avait pourtant juré de ne pas perpétuer un sang qui avait couru jadis, chez sa grand'-mère, dans les veines d'une empoisonneuse ; et l'union de cet optimisme et de ce pessimisme presque également peu raisonnés, fait une faillite assez naturelle ; pourtant, à la fin, la volonté d'aimer se montre plus forte que les obstacles de l'hérédité, de la nature, et des banales difficultés de tous les jours. Les détails des complexités voulues de ce livre ne sont pas toujours convaincants, mais il s'en dégage, malgré tout, une impression de force ; comme si la délicatesse et la richesse de l'observation extérieure, à elles seules, compensaient amplement l'amertume des hasards du sort — et l'on pense un peu au roseau de Pascal.

M. **Darrell Figgis** s'est révélé presque en même temps comme poète, comme critique et comme romancier : à tous ces titres, il s'impose à l'attention. Son roman n'est pas, il faut le dire de suite, une histoire qui puisse être utile ou agréable à tout le monde : les *Arcs Brisés* (2) qu'il nous montre, et où il voudrait nous faire voir des « fragments du parfait » — c'est la thèse du livre, — nous semblent souvent appartenir à de toutes petites circonférences, qui ne sont même pas concentriques au grand Cercle du Bien... et telles amours éphémères, dont fut témoin un petit *flat* de Kensington, nous paraissent retenir beaucoup trop longtemps le

(1) *The Labyrinth of Life*. Dent, 1912. 6 s.
(2) *Broken Arcs*. Dent. 1911. 6 s.

Digitized by Google

lecteur. Je sais bien qu'un peu partout, dans ce volume, « the thought of fleshy voluptuousness is mingled with the thought of spiritual transcendence » (p. 37), mais la formule de cet étrange mélange n'est pas clairement expliquée et l'ensemble ne sent pas toujours bon. Le héros du livre est un jeune homme qui s'éprend d'une pauvre fille déjà séduite, et déjà mère, et qui finira par l'épouser, malgré les infidélités auxquelles je faisais allusion tout à l'heure : impulsif au premier chef, il ne saurait nous faire bien comprendre, comprenant à peine lui-même, les générosités initiales, les défaillances ultérieures et le triomphe final de son amour, et c'est peut-être un axiome plus gênant pour un romancier que pour un philosophe, que les forces les plus profondes de la nature humaine ne sont pas susceptibles d'explication. Mais tout ceci n'empêche point que l'œuvre de M. Figgis ne vaille par une sorte d'âpre véhémence dans la pensée, qui secoue efficacement bon nombre de routines intellectuelles et morales. Surtout, ici encore, la langue de l'auteur, toujours fiévreusement tendue vers le subtil et le nouveau, au point parfois de paraître bizarre, atteint souvent à de jolis effets :

Spring came, with showers of white blossom, sprays of green bud, soft airs and blue skies. Nothing doubting, birds broke to song. Not theirs was it to be daunted by the showers with which she came, even though they stung with hail the youngling shoots, or bit the morning airs with frost... » (p. 245).

On attendrait beaucoup des richesses de forme et de fond de l'auteur si elles étaient toujours ainsi purifiées.

Mais une certaine anarchie, morale, affectant volontiers le cynisme, règne aujourd hui dans quelques coins de cette Angleterre où l'Ère Victorienne avait mis tant de discipline et de tenue.

M. **R. B. Cunningham Graham** dédie au peintre connu, M. John Lavery, une série de tableautins qui valent par une couleur très franche, un peu dure et plate, laquelle rappelle celle du maître. Ce sont des vues de Séville, pleines d'ors et d'écarlates rehaussés de noirs, et des grisailles d'Écosse — et peut-être ces dernières sont-elles les plus convaincantes. Car, après tout, on n'est pas Écossais pour rien. Et il y a quelque chose de forcené, dans l'amour de notre auteur pour les splendeurs tropicales, qui nous semble trahir l'effort non moins que l'enthousiasme. Tout de même que dans les intrigues de passion très chaude qui se déroulent ici, on sent quelque chose de voulu, et que la rudesse explicite dont M. Graham se fait gloire manque de spontanéité. C'est, d'ailleurs, un reste de souci très anglais qui a fait mettre ces histoires, où de fort mauvais lieux tiennent beaucoup de place, sous l'égide de la grande vertu cardinale — la plus haute des trois — la *Charité* (1). Et la préface est, sans trop s'en douter, dirait-on, un amusant exemple de prêche qui serait débité sur le seuil de quelque maison Tellier...

« You've got your sex on your brain » — Ce sévère pronostic d'un docteur, sur le cas d'une infirmière qui s'intéresse à lui plus qu'à ses malades, pourrait, sauf leur respect, s'appliquer à bon nombre de roman-

(1) *Charity*. Duckworth, 1912. 6 s. Les deux autres ont déjà eu leur volume.

Digitized by Google

cières anglaises. Mlle **Adelaïde Holt** nous fournit à la fois la formule et l'exemple (page 229). Que l'une fasse pardonner l'autre. Car, à notre avis, bien que l'œuvre ait été louée quelque part, *La Vallée du Regret* (1) est pleine d'un romanesque tantôt plat, tantôt prétentieux, presque toujours malsain. C'est l'histoire d'un mariage précipité, que gâte l'ivrognerie de l'époux et que la soudaine pitié de l'épouse — consciente, elle aussi, de n'être pas sans reproche — raccommoderait peut-être, si la mort ne survenait pour lui, pendant la romance qu'elle lui chante...

Peu de bien à dire, également, du roman de **Mrs. Sidgwick**, *L'amie d'Anthea* (2) ; il s'agit d'une petite aventurière que, bien imprudemment, une jeune Anglaise ramène de la pension allemande où elle l'a rencontrée, et qui ferait des ravages dans la famille de sa bienfaitrice, si la bonne fée des romanciers n'y prenait garde, au bon moment, c'est-à-dire le plus tard possible. Ni l'observation de la vie allemande, ni l'analyse des caractères anglais ne vont au-dessous de la surface la plus apparente ; et il y a, un peu partout, comme une manie de côtoyer le risqué, avec les expressions les plus banalement élégantes, qui agace bien vite.

M. **Algernon Blackwood** s'est fait une voie nouvelle, difficile, en poussant le roman dans la ténébreuse forêt du mysticisme. Non pas que nul n'ait encore été tenté de loger quelque situation dans l'un des au-delà qui nous entourent ; et nous avons même vu, il y a quelque temps, un Bennett chercher dans cette direction inattendue un nouveau succès. Mais je ne sache pas que personne ait exploité, avec la précision, et la foi aussi, de M. Blackwood, les idées qu'une certaine psychologie à la fois expérimentale et occulte s'est faites d'une conscience cosmique primitive dont notre humanité pourrait encore connaître de rares réapparitions. Car, non seulement il y a de ces moments, comme le lever de l'aurore, qui sont encore tout remplis, grâce au silence des activités modernes, « des splendeurs de la jeunesse du monde » (p. 97), mais même certains êtres de choix, ou de hasard, peuvent encore se rencontrer, qui constituent comme « des projections de la vaste conscience de la terre » (p. 72). Ce sont deux êtres de ce genre, un Russe et un Irlandais, a-t-on soin de nous dire, qui sont les héros du livre de M. Blackwood — héros dont on n'entrevoit qu'à peine, tout d'abord, l'espèce d'aptitude à la dépersonnalisation, mais qui grandissent peu à peu et prennent plus ou moins vaguement les proportions de ces créatures superbes, encore attachées à l'animalité et à la terre, mais pleines d'une vitalité diffuse, que la mort ne fait que mieux éparpiller dans le monde — les *Centaures* (3) de M. Blackwood. Malgré tout, ce mysticisme touche si vite à l'absolu, et cet absolu est par définition même si indicible, que l'auteur est entraîné à plus d'une répétition, d'autant plus lassante qu'elle tend, chaque fois, jusqu'aux suprêmes limites, les insuffisantes ressources du langage. Mais

(1) *The Valley of Regret*. Lane, 1911. 6 s.
(2) *Anthea's Guest*. Tauchnitz, 1911, 2 fr.
(3) *The Centaur*. Macmillan, 1911. 6 s.

Digitized by Google

l'ensemble est attachant. Et il y a là, pour ceux qui sont curieux de cette veine mystique qui, des Romantiques anglais aux philosophes « pluralistes » d'aujourd'hui, court dans la mentalité anglo-saxonne, un jalon à retenir.

Comme pour souligner l'importance de cet élément de rêve qui se glisse ainsi jusque dans le domaine par excellence du réalisme, il nous vient, en droite ligne d'Irlande cette fois, une couple d'histoires (1), l'une de folie, l'autre de magie, toutes deux très caractéristiques : elles sont de M. **Dermot O'Byrne**, l'un des membres d'un petit groupe d'auteurs dont l'idéal serait justement, comme le dit un de leurs sous-titres, « de rallumer les flammes aurorales qui se sont éteintes dans la vie des hommes » ; cela est redit ici, en un fort beau langage :

..... a strange and almost hypnotic atmosphere of ancient peace and the savour of the timeless swooning dream of the western seas begin to steam up around you like incense as you lie among the dry heather on your hill-side, an atmosphere that by degrees pervades your whole being and lulls to rest all the thought and pain and wearinees and strife of your so very well-informed and experienced modern soul. You do not know if this mood is the outcome of Pagan or Christian sentiment, and indeed it is no more possible to reason about its origin than about that of the scent of the hot earth at noon or of the allure of the sea. In reality it has something of the elements of both old and new, for it is the holy effluvia and perfume, the mystical breath of the ageless Celtic life, of the passion- flowers that burn in the gardens of our race-memory (p. 15).

Ajoutons qu'à fixer son dessein dans un petit cadre familier, dont la description minutieuse repose et divertit mieux que les cosmopolitismes de M. Blackwood, l'auteur atteint à plus d'art : si l'on veut les prendre comme de simples observations de l'humble et tragique vie du pêcheur irlandais, ces deux contes sont encore très remarquables.

On s'attendrait à trouver des préoccupations et des qualités analogues dans un petit volume intitulé *Contes indiens d'Amour et de Beauté* (2), mais il n'en est rien. Il s'agit plutôt d'une série de douze figures de femmes puisées dans les légendes hindoues ; et, malgré quelques gros traits de mœurs nationales dans les situations, malgré le soin avec lequel les noms propres hindous sont accentués, ces histoires n'ont presque rien que de banal et d'éteint. Comment tant d'exotisme peut-il paraître si peu étrange et merveilleux ? C'est sans doute que l'art n'a pas eu sa part dans l'élaboration de ce livre ; peut-être l'espèce de féminisme théosophique, qui y est prêché çà et là plus ou moins insidieusement, est-il après tout le véritable inspirateur du recueil ?

Le roman est évidemment, par sa souplesse, le terrain de rencontre des préoccupations et des goûts les plus divers. Cette année nous en apporte des preuves amusantes et singulières, sur lesquelles nous terminerons cette incomplète revue.

(1) *The Sisters and Green Magic*, The Orpheus Series. N° 8 ; 1912. 2 s. 6.
(2) *Indian Tales of Love and Beauty*, by Josephine Ransom (With a Foreword by Annie Besant). The Theosophist Office, Adyar, Madras, 1912. 2 s. 6.

Digitized by Google

Nous ne pourrions guère que répéter, à propos de *La Chanson de Renny* (1), ce que nous disions l'an dernier déjà de M. **Maurice Hewlett** : le personnage qui, somme toute, tient ici, en dépit du titre, la première place, le Comte de Pikpoyntz, est bien encore un bon géant furieux, de la famille du *Grand Brazenhead* : mais c'est un géant vaincu par le petit dieu : il ne s'assure, par un coup de force brutale, la gracieuse héritière du nom redouté de Renny, que pour la voir fuir, en compagnie d'un page, à vrai dire trop indigne d'elle ; et il n'épouse sa cousine Mabilla de Renny que pour tomber vis-à-vis d'elle dans un esclavage amoureux trop indigne de lui. Ceci d'ailleurs n'est guère qu'un gros fil de chaîne autour duquel courent les trames fantaisistes dont l'auteur est depuis longtemps passé maître : le tragique le plus sanglant, le comique le plus burlesque, toutes les brillantes exagérations d'un art qui se joue de lui-même, font de ce roman une sorte de parodie de chanson de geste. On y sent partout un esprit, une malice très moderne, errant, pour ainsi dire, dans les cours tortueuses et bariolées d'un château moyen-âgeux trop richement restauré : écoutez comment Mabilla se laisse conter fleurette par son poète, Lanceilhot :

She looked a prude, but was really very innocent, rather boyish perhaps. The tiger-cat in her was only the savagery of all healthy creatures which cannot forbear to scratch in their play, if only to prove by the shock that play it is. Lanceilhot's sudden appearance had been delightful to her for the sake (as she fondly believed) of old times. Campflors and Joyeulx Saber! How far off they seemed, how faint and estranged from her heart! With Lanceilhot's entry she had thought to win back the very smell of the orange blossom on the terrace walk, to hear the little Mass bell from the shore below it, the hum of bees from the limes. But she very soon found out that they had both moved ; he was older, but, as he said, incurably her servant still. And he had proved it by his deeds, by the news he brought, by his serious declaration that he should only leave her when he thought proper. That he could say this and she listen without a flush of scorn was proof that they had moved very far. She was not sure, though, that they had moved very far apart. Very keenly Mabilla probed herself upon this point. Lanceilhot was assuredly bolder ; yes, he took more for granted. He had always taken his love for her for granted — from the very first. He had not been with her a week at Joyeulx Saber when in answer to some question of hers — How sure was he that he would be a famous poet? — he had replied, « Madam, I am as sure of that as I am that I love you! » She remembered that his pale face and serious grey eyes had been turned full upon her as he spoke. Ah, and she remembered how furious she had been. It took him two days' cringing to appease her. But now, but now! Eh, if Lanceilhot had grown bolder, had she grown more timid? She grew hot as she pondered this ; either she was become more timid or — or she liked his assumptions, pardie! Here was stuff for alarm at last ; if she liked his assumption of her hand, for instance, might not further assumption be made? Ah, Madam Virgin, what was the matter with her at this rate? She found herself holding her side, with a pretty fluttering beneath her hand (p. 326).

(1) *The Song of Renny*. Macmillan, 1911. 6 s.

Digitized by Google

M. **Max Beerbohm**, essayiste et journaliste brillant, a voulu étirer en une sorte de parodie de roman les menues fantaisies qu'il cultive si bien. *Zuleika Dobson* (1) est une délicieuse poupée, dont un goût de paraître, aidé par une chance scandaleuse, a fait une prestidigitatrice adorée des music-halls et même des salons les plus exclusifs des princes du vieux monde et des millionnaires du nouveau. Elle passe à Oxford, reçue chez un respectable Warden, son grand-père. Son éblouissante beauté est avivée par les somptueuses toilettes que sa femme de chambre, une Française, bien entendu, prostituant le nom de Mélisande, sait élégamment assembler sur elle, et par cette grâce un peu méprisante que l'Anglais aime lire dans de grands yeux volontairement froids et dans la fière avancée d'un petit menton. Oxford tout entier, tout le jeune Oxford, du moins, est saisi d'une folle passion. Du plus humble étudiant au plus superbe des futurs pairs d'Angleterre, on s'écrase, on se tue sur les pas de Zuleika ; — oui, après que la déesse a douché le duc qu'elle aime et négligé de non moins glaciale manière ses innombrables rivaux, c'est tout le collège même, c'est toute la jeunesse d'Oxford, qui se suicide. Et Zuleika n'a plus qu'à partir — pour Cambridge. Cette colossale drôlerie est habillée de prestigieuse façon par la plume de M. Beerbohm : le chatoiement des robes éclatant, aux soirs de fête, dans le rêve gris des vieilles pierres oxoniennes, les timidités des *undergraduates*, les distractions des *dons*, les solennités des séances de clubs, tout cela met par-ci par-là un air de vérité dans cette énorme farce ; et c'est peut-être, sous toutes les efflorescences de sa verve, ce fond de réalité qui donne sa vraie valeur à la funambulesque aventure de Zuleika, ex-amie du Prince Vierfünfsechssiebenachtneun, rencontrant le jeune Tanville-Tankerton (prononcez « Tavvle-Tacton ») au vénérable Collège de Judas à Oxford...

Le Père **R. Hugh Benson** continue la série de ses romans apologétiques. Le *Maître du Monde* voulait montrer l'aboutissant du mouvement qui pousserait à leurs dernières conséquences les « idées modernes » ; et il paraît que cette peinture était si convaincante que nombre de chrétiens optimistes en furent découragés ; l'auteur a voulu cette fois dans *La Grande Aurore* (2) montrer l'aboutissant du mouvement contraire, ce qu'il n'hésite pas à appeler le rétablissement des « vieilles idées ». Il nous décrit donc un univers où l'égalitarisme aurait été abandonné, où l'autorité aurait repris ses « droits », où les princes catholiques rétablis partout, et notamment en France, reconnaîtraient à nouveau la suzeraineté du pape et régneraient sur des sortes de corporations nouvelles, ayant chacune sa hiérarchie, son uniforme ; et c'est une assez curieuse sensation que l'on éprouve à voyager en « voleur » — l'aéroplane a sans doute été dépassé en 1973 — dans ce moyen âge ressuscité... Mais on n'est pas très rassuré : admettons la thèse générale de M. Benson — que le progrès social qui s'esquisse dès maintenant soit un progrès dans le sens catholique ; est-il

(1) *Zuleika Dobson*. Tauchnitz, 1912. 2 fr.

(2) *The Dawn of All*. Tauchnitz, 1911. 2 fr. —Voir l'article, d'une pénétration malicieuse, de M. (l'abbé) Dimnet dans le *Bulletin de la Semaine* du 16 oct. 1912.

Digitized by Google

sage, est-il même habile de l'expliquer en termes du passé? L'esprit catholique est-il si pauvre qu'il ne puisse se supposer pleinement vécu que dans une société où toutes les questions philosophiques se traiteront selon la méthode scolastique, et en latin — où le suffrage sera restreint au soixante-dixième de la population adulte — où les justices ecclésiastiques restaurées livreront au bras séculier leurs « coupables » — où les *tests* seront rétablis — où l'Irlande sera devenue l'inaliénable domaine des ordres religieux cloîtrés — où Lourdes aura pris rang parmi les grandes capitales du monde — où la France, dûment battue par l'Allemagne, aura retrouvé dans l'épreuve nouvelle la foi perdue — où les aéroplanes de grandes lignes seront dédiés aux Archanges? Tout cela est-il vraiment indispensable au progrès de la religion de l'auteur? Ce serait tant pis pour elle... Je me demande si l'on osera traduire chez nous cette œuvre singulière, nullement dénuée de talent d'ailleurs, souvent habile de procédé, souvent brillante de style, mais vraiment trop représentative d'un catholicisme romain insulaire, « plus catholique que le pape », qu'on ne croit pas volontiers, malgré tout, être celui de l'auteur.

Nous dirons un mot ici, faute de pouvoir le faire figurer ailleurs, du livre que M. G. Moore a publié l'hiver dernier, sous le titre énigmatique : *Ave* (1). Il n'y a là rien ou presque rien d'un roman : on prendrait plutôt l'œuvre pour des réminiscences si l'on n'était mis en garde, justement, par un avis de l'éditeur, évidemment inspiré, contre une interprétation qui verrait des portraits là où l'auteur, paraît-il, a voulu décrire des types. M. Moore, avec une rudesse dans la plaisanterie qui lui est propre, ne se serait servi des noms de ses amis ou anciens amis, le poète Yeats, Edward Martyn et T.-P. Gill, que pour nous peindre quelques produits littéraires caractéristiques de l'Irlande catholique. Il y a donc là un fond d'histoire — le fait de la liaison temporaire de M. Moore avec les fauteurs des essais de théâtre irlandais dont on parla beaucoup dans les dernières années du XIXe siècle ; mais il y a surtout, sous la baguette magique du fanatique artiste qu'est M. Moore, une transposition curieuse de ces réalités élémentaires dans un domaine de fantaisie moqueuse, de satire volontiers mordante et crue. Pour ceux qui ne peuvent avoir qu'une connaissance superficielle et indirecte des hommes et des choses dont il est ici question, le livre perdra sans doute beaucoup de son intérêt. Car enfin, si M. Moore prend plaisir à scandaliser son public anglais — à lui parler de bonnes fortunes rencontrées au Temple ou à Montmartre, et à éclabousser son récit de mots choquants (« enlarged suspensory ligaments » p. 33.) — c'est là un plaisir un peu facile, et dont on a tant abusé !... Et les paradoxes de M. Moore n'ont pas toujours le fond de vérité qui les sauverait : il a mille fois raison de s'impatienter contre les banalités professorales qui soulignent les « verbal felicities » de Keats ; et l'image est fine qui montre « too much rectory lawn in Tennyson » ; mais que dire de celle qui compare Keats à « a great tabby-cat purring in the sun » (p. 61). ? Le plaisir de surprendre, ou de bafouer son lecteur, entraîne vraiment un

(1) *Hail and Farewell* (1re Partie). *Ave*. Tauchnitz, 1912. 2 fr.

Digitized by Google

peu loin M. Moore... Mais il lui sera beaucoup pardonné, car il se livre lui-même — dans ce grand jour fantasque qu'il fait tomber de droite et de gauche sur ses pauvres amis — avec une franchise que, chez un autre, on prendrait pour de la naïveté : il appelle bien Yeats « un parapluie fermé qui enfermerait l'âme d'un sorcier finnois » (p. 227) ; mais il se montre aussi les épaules tombantes, comme celles d'un agnostique (? p. 69), cherchant à fourrer son doigt dans tous les pâtés littéraires (45), mal disposé à sacrifier la lecture de quelques épreuves à l'amitié (71), volontiers enclin à croire le monde entier versé dans ses œuvres (238), modeste au demeurant (79) et déterministe (223 — oh ! la faiblesse de ce déterminisme !). Bref, sous couleur de nous parler d'autrui, c'est bien de lui-même que nous entretient constamment l'auteur ; et peut-être, en ce pays où il a puisé nombre de ses inspirations et de ses iconoclasmes, sommes-nous assez revenus de l'espèce de dilettantisme exacerbé qu'il représente aujourd'hui en Angleterre, pour n'être pas agacés autant que charmés par ses confessions.

A. Koszul.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Dr. Jacob Knecht : **Die Kongruenz zwischen Subjekt und Prädikat und die 3. Person Pluralis Präsentis auf -s im Elisabethanischen Englisch** (Anglistische Forschungen, Heft 33) 1911, Heidelberg, Winter. M. 4,20.

Un des phénomènes syntaxiques les plus frappants de la langue élizabéthaine consiste dans la fréquente absence d'accord entre le sujet et le verbe, celui-ci étant, en apparence au moins, au singulier, tandis que celui-là est au pluriel. Ainsi nous lisons dans Lyly : *a small conquest it is, to ouerthrowe* those that *neuer* resisteth ; — dans Middleton : The poor has *all our children, we* their *wealth* ; — dans le Plutarque de North : Too many Cœsars is *not good*, etc.

La question avait déjà été traitée par M. Franz à propos de Shakespeare ; il était intéressant de l'examiner dans le cadre plus large de l'ensemble de l'époque, et c'est ce qu'a fait M. Knecht dans un numéro récent des *Anglistische Forschungen*. Son travail comprend : une analyse détaillée du phénomène où sont examinées, en particulier, les influences de son et de sens qui troublent de différentes façons l'application du principe général de l'accord ; des listes d'exemples empruntés à quelque cinquante textes ou séries de textes conformes aux meilleures sources, et, enfin, une vue générale sur la forme du pluriel en *-s* et les formes connexes.

Plusieurs faits importants se dégagent de la consciencieuse et méthodique étude de M. Knecht. La prose est, au point de vue qui nous occupe, plus soignée que la poésie, et l'*Euphues* par exemple ne contient qu'un petit nombre de cas où l'accord n'est pas observé. — La différence observée entre le premier et le second folios de Shakespeare (1623, 1632), au point de vue de l'accord, se retrouve entre les deux éditions du *Friar Bacon* de Greene (1594, 1630) et d'autres témoignages confirment que vers 1630 environ, le pluriel en *-s* n'était plus considéré comme correct ; quelque trente ans ans plus tard Dryden ne l'a plus du tout. — L'emploi de l' *-s* à la 2e personne du pluriel amène, inversement, l'emploi de la 3e personne du singulier sans *-s*.... Tels sont quelques-uns des aspects de cette question complexe, qu'il faut savoir gré à M. Knecht d'avoir mis en lumière.

Quant à l'explication du pluriel en *-s*, M. Knecht y voit, avec MM. Brandl et A. Smith, un cas d'analogie du singulier, — explication plausible certes et plus satisfaisante sans doute que celle par l'origine septentrionale, mais qui ne perdrait rien de sa valeur si M. Knecht nous donnait quand même quelques détails sur cette dernière. Nous nous demandons aussi s'il a bien considéré toutes les données de son problème ; n'y a-t-il pas, par exemple, des cas où la confusion entre le singulier et le pluriel à la 2e personne est d'ordre purement graphique, l'initiale de *thou, thee* étant prise pour celle de *you, ye*, et réciproquement ?

J. Delcourt.

Digitized by Google

R.-H. THORNTON : **An American Glossary**, being an attempt to illustrate certain Americanisms upon historical principles. Francis & Co. London, 1912, 2 vol. 30/-net.

Le glossaire de M. Thornton se trouvera bientôt, nous l'espérons, dans toutes les bonnes bibliothèques. Il fera autorité... jusqu'au moment où un nouvel ouvrage, reprenant son labeur au point où il l'a laissé, viendra le remplacer, comme lui-même remplace (et avantageusement) Bartlett et Farmer (1).

M. Thornton emploie la méthode historique, consacrée et popularisée par le N. E. D. Il réunit pour chaque mot autant de citations qu'il le peut — près de 14.000 pour l'œuvre entière — et ces citations, rangées par ordre chronologique, donnent presque d'elles-mêmes le sens et l'histoire de chaque vocable. M. Thornton exagère peut-être un peu sa réserve scientifique, et celle-ci devient parfois de la timidité ; on aimerait à savoir ce qu'il pense de pas mal d'expressions dont la signification ou l'étymologie reste douteuse ; ses rapports avec le journal des chercheurs d'outre-Manche, *Notes and Queries*, rendraient son opinion particulièrement intéressante et une hypothèse (tant qu'on n'essaie pas de la donner pour une certitude) n'est jamais inutile ; même fausse, elle engendre discussions et protestations et contribue par là même à la découverte de la vérité (2).

Que contiennent les quelque mille pages de ces deux volumes ? Ou, si l'on veut, qu'est-ce que M. Thornton entend par *Américanisme*. L'auteur juge « difficile et en fait impossible de donner une définition d'américanisme qui soit à la fois compréhensive et précise ». Il semblerait pourtant, d'après les espèces de mots étudiées dans le dictionnaire, qu'un américanisme, c'est une expression — groupe de mots, mot ou sens de mot — qui est ou a été spéciale aux Etats-Unis. Peu importe d'ailleurs, car cette définition que nous proposons et qui est latente dans l'ouvrage, M. Thornton nous en donne l'analyse et nous déclare l'avoir englobée dans ses recherches.

I. — Les expressions maintenant désuètes ou provinciales en Angleterre

(1) John R. Bartlett : *Dictionary of Americanisms*. 1848-77 — John S. Farmer : *Americanisms old and new*. 1889.

(2) Relevons ici quelques critiques ou suggestions de détail.

Pourquoi M. Thornton a-t-il placé à la lettre I les verbes *I swan*, *I swow*, *I snore*, *I van*, *I vum*, *I vow*, euphémismes pour *I swear*, qu'on recherchera sûrement aux lettres S ou V ? — A l'article *Burgoyne*, Augereau devient Angereau. — A *Sidewalk*, nous trouvons la réflexion un peu surprenante *a word much needed in England* ; pourtant *parement* et *pathway* s'emploient sans inconvénients notoires. Dans une citation (Teetotally 1833) nous sommes arrêtés par le vocable superbe : *obfusticated* sur lequel le glossaire reste muet. Enfin quelques articles sont insuffisants : nous donnerons comme exemple *cush* :

« CUSH. see quotation

« 1821. Among the fish caught at Wolfborough Bridge, Dr Dwight mentions « *cush 1 to 4 pounds*. Travels IV, 161. »

Nous voilà bien renseignés ! Le fait n'est pas unique, mais nous ne voulons pas insister ; nous n'oublions point que M. Thornton avait presque tout à faire et qu'il y a beaucoup de bon et de solide dans son livre.

Digitized by Google

qui survivent aux Etats-Unis. Ainsi *to allow* (au sens de penser, admettre), *gore* (pièce de terre en forme de triangle), *gotten*, *likely* (able-bodied), *mought* (might), *stricken* etc...

II. — Celles qui sont clairement d'origine américaine ; ainsi : *to belittle*, *to bark up the wrong tree*, *to have a brick in one's hat* (être éméché), *to darken the doors of somebody*, *lengthy*, *lightning-rod*, *to quarrel with one's bread and butter*, *small potatoes* etc ..

III. — Les noms qui désignent des quadrupèdes, des oiseaux, des arbres, des mets, etc..., nettement américains, ainsi : *ground-hog*, *hang-bird*, *hominy*, *lightning-bug*, *liveoak*, *locust* (arbre), *succotash*, *wampum*, *wigwam*.

IV. — Les surnoms de personnes ou de lieux. Ainsi l'Européen apprendra auprès de M. Thornton le sens des sobriquets suivants :

Badger : habitant du Wisconsin ;
Blue-hen's chicken : habitant du Delaware;
Down-Easter ou *eel* : habitant de la Nouvelle-Angleterre ;
Gothamite : habitant de New-York (ou Gotham);
Greaser : Mexicain ;
Hoosier : natif de l'Indiana.

Il saura que Philadelphie s'appelle *the Quaker City* ou *the City of Brotherly Love ;* il reconnaîtra Washington dans *the City of Magnificent Distances*, Baltimore dans *the City of Monuments* et Cleveland (Ohio) dans *the Forest City* et lira Kentucky, Illinois du Sud. Etat de New-York, Pensylvanie, Virginie, Kansas quand il rencontrera les termes *Dark and bloody ground*, *Egypt*, *The Empire State*, *the Keystone State*, *the Mother of Presidents*, *the Sunflower State*. Il retrouvera enfin, sous le déguisement du surnom, la figure connue des présidents de l'Union et de ses hommes d'État.

V. — Les mots qui ont pris un sens nouveau, ainsi *card* (a special notice in the nature of an advertisement), *fork* (a branch of a river), *penny* (pour un *cent*, soit un demi-penny anglais), *windfall* (arbre tombé), etc.

VI. — Enfin les expressions dont M. Thornton découvre le plus ancien exemple en Amérique, sous réserve de citations nouvelles qui pourraient intervertir les rôles ; ainsi : *alarmist*, *to capitalize*, *propaganda*, *to whitewash* (to discharge from debts by bankruptcy).

Puis M. Thornton ajoute en appendice quelques spécimens d' « américain » que nous avons lu avec plaisir : voici un exemple de *Tall Talk* que l'on appréciera, croyons-nous.

« *Now* », *said the General*, « *just look at that ar pony : he can't run, nor he can't trot, nor he can't canter, nor he can't walk, but — — how he can rack ! He'd lick lightning a hundred yards in a mile, and give it two the start. He'd be perfect pisen to a locomotive with the steam up to bustin' pint, and the screeching whistle screwed down. Jist walk round and examine the article* ».

Voilà donc, on doit s'en rendre compte maintenant, un livre qui rendra les plus signalés services aux amateurs de littérature américaine en général et de Mark Twain en particulier.

Nous aurions aimé avoir l'avis d'un juge aussi compétent que M. Thorn-

Digitized by Google

ton sur une question que ses longues listes d'américanismes fera monter à toutes les lèvres. Voilà deux gros volumes bondés d'américanismes, encore M. Thornton déclare-t-il n'étudier que certains d'entre eux, et de fait il laisse de côté tout l'argot moderne, où le temps n'a pas encore trié le bon grain de la paille. Or, si l'Anglais de Londres et son cousin de New-York emploient tant de termes différents, d'où vient qu'il leur arrive encore de se comprendre sans trop de peine ? En repassant les classes de mots énumérées plus haut, on s'apercevra que M. Thornton se sert d'une seule étiquette pour des choses bien différentes, ou nous présente, sur le même plan, des objets auxquels la perspective devrait donner plus ou moins de recul. La série I (survivances) n'offrirait pas beaucoup de difficultés à un Anglais. Dans la série II (origine américaine), beaucoup de mots nés en Amérique se sont répandus depuis longtemps et acclimatés en Angleterre. Pas mal d'expressions se comprennent d'elles-mêmes. Pour un grand nombre d'autres, elle ont obtenu ou vont obtenir droit de cité dans le Royaume-Uni grâce au parrainage des journaux et des humoristes. Ainsi on retrouvera pas mal de figures déjà aperçues dans la liste de mots baroques ou pittoresques qui suit : *to absquatulate, bodaciously, highfalutin, to hornswoggle, jawcracker* (difficult work), *rambunctions, savagerous, to skedaddle, skeezicks*, slantindicular (sur le modèle de perpendicular) *sockdologer, spondulicks*, to squirm, *teetotaciously, stove-pipe hat, womble-cropped., stone Jacket* (prison), dark as a stack of black cats.

Quant aux mots de la série III (histoire naturelle, etc.), on ne les rencontre pas souvent, et ceux qu'on rencontre sont d'un usage assez courant en Angleterre ; ainsi *buffalo* et *opossum, cane* et *catalpa, bobolink* et *whipperwill* (1).

On ne peut guère s'appuyer sur ces termes-là pour démontrer que l'américain diffère de l'anglais : autant voudait dire que nos Alpins et nos Flamands ne parlent point la même langue, parce que les uns font commerce d'edelweiss et les autres de betteraves. Pour la série VI inutile d'en parler. Il reste les groupes IV et V (surnoms, sens nouveaux) qui sont moins accessibles ; mais qui cependant sont l'un assez peu employé (IV) et l'autre peu nombreux (V).

Il y a bien encore les mots d'importation étrangère, mais — chose étonnante — il y en a très peu. S'il y a 18 millions de gens d'origine allemande aux Etats-Unis, leur influence a été nulle sur le vocabulaire (2), sans doute parce qu'ils étaient tard venus. Les races établies sur le sol avant les Anglais, Hollandais, Français, Espagnols et Indiens ont laissé quelques traces sur la langue ; ainsi :

Hollandais : *Caboose* (Cambuse), *Cold Slaw* (Koolsla : chou cru) *Filibuster, Scow* (bateau), *Stiver* (monnaie).

Français : *Batteau, Caba, Cache, Carriole, Chowder* (de Chaudière),

(1) Pas mal de noms d'insectes et d'oiseaux sont des onomatopées ; ainsi le *bobolink*, le *whipperwill* et leurs frères moins connus en Europe le *Chuck will's widow* et le *Chickadee*.

(2) L'exclamation *Ouch !* venue de l'allemand *Autsch !* et *Pretzel* (sorte de biscuit salé) : c'est tout ce que j'ai relevé dans le dictionnaire que nous étudions.

Digitized by Google

Chute, Cord, Cordeau, Cordelle, Cutteau, to Derail (récent) *Escopette* (1), *Prairie, Razee, Soumarkee, Vendue.*

Espagnol : *Adobe, Arroyo, Burro, Calabosse* (Calabozo : prison) *Cañada, Cañon, Corral, Mesa* (plateau), *Mestizo, Pirogue, Rancho, Savannah.*

Indien : *Cultus, Cumtux, Tum-tum, Gumbolimbo, Matchcos, moccassin, pow-wow, sachem, Tammany, wigwam* (2).

On aura remarqué, en parcourant ces courtes listes, que les mots vraiment utiles, tels que *pirogue, savannah, prairie, sachem*, sont dans tous les dictionnaires anglais, et que les autres sont d'un emploi des moins fréquents.

Bref, de tous ces Américanismes, il n'y a qu'une infime minorité qui soit à l'heure présente propre aux seuls Etats-Unis, et M. Thornton aurait peut-être bien fait d'indiquer par des signes conventionnels jusqu'à quel point chaque mot était américain ; un astérisque, par exemple, signifiant que le terme a été anglais et ne l'est plus ; deux étoiles, qu'il est né en Amérique mais qu'il a passé l'Atlantique; trois, qu'il ne se comprend que dans tel Etat, etc., etc... Sans doute, on pouvait bien se passer de cette nouvelle complication ; celui qui n'utilise un dictionnaire que pour y découvrir le sens d'expressions de lui inconnues, s'étonnera de l'idée que nous suggérons ; mais les dictionnaires deviennent vite vieux et, pour garder un peu de jeunesse, il faut qu'ils donnent des renseignements précis sur la langue à une époque déterminée ; ils peuvent ainsi jouer comme un rôle de témoin : n'est-ce pas là le seul intérêt du vieux Cotgrave ? Le seul défaut de l'œuvre, admirable de partout ailleurs, de M. Thornton, c'est donc peut-être de nous donner en même temps et sans les distinguer les américanismes d'hier et ceux d'aujourd'hui, ceux dont le domaine se réduit à une cité ou à une région et ceux qui règnent sur tout le territoire de l'Union.

F.-C. Danchin.

Widsith, a Study in Old English heroic legend, by R. W. Chambers, Cambridge University Press, 1912.

Il s'agit ici d'un poème de 143 vers, édité et commenté en 250 pages. C'est beaucoup d'assaisonnement pour maigre chère, semble-t-il au premier abord, d'autant plus que le texte étudié est moins un chef-d'œuvre qu'une curiosité archéologique. Mais il se pose à son sujet un problème d'histoire littéraire, que M. Chambers, dans son travail nourri d'indications et de faits, essaie de résoudre avec prudence.

Widsith, qui signifie le « grand voyage », ou plutôt, dans ce cas particulier, le « grand voyageur », est le type des ménestrels errants des peuplades germaniques. Ulysse lui-même n'avait pas vu tant d'hommes ni de villes. Il sait, pour le moins, tout ce qu'un scōp anglo-saxon a jamais pu savoir. Il a entendu parler de princes illustres ou obscurs, d'Alexandre

(1) Nous semble venir de l'Espagnol *Escopeta* à travers le Français *escopette* et non directement de l'Espagnol, comme le croit M. Thornton.

(2) Notons l'absence de *sagamore* et de *tomahawk*, que M. Thornton juge peut-être trop répandus pour entrer dans son livre.

Digitized by Google

le Grand et de César le Grec, d'Attila le Hun et d'Ermanaric le Got, de Théodoric le Franc et de Finn le Frison, d'Offa chef des Angles, de bien d'autres encore. Poussant plus loin que quiconque sa curiosité de solitaire, il a visité toutes les nations alors connues : « J'ai été, nous dit-il, chez les Huns et chez les Gots, chez les Scandinaves et les Géates, chez les Danois du Sud », sans omettre les Vandales, les Burgondes, les Lombards, les Italiens d'Alboin, les Pictes et les Scots, et même — excès de vantardise — les « Israélites et les Hébreux », les Indiens et les Egyptiens. Encore notre énumération reste-t-elle très incomplète. Partout enfin, il a reçu le plus gracieux accueil, en particulier auprès d'Ermanaric, roi des Gots, entouré de sa vaillante troupe de guerriers. Ainsi se divise — en trois parties essentielles — ce poème, assez diversement interprété.

Sur un point seulement, les critiques semblent s'être mis d'accord : tel qu'il se présente à nous, Widsith n'a pu exister dans la réalité historique. Trop parler lui a nui. Un voyageur qui prétend avoir été accueilli à la fois par Ermanaric, mort en 375, par Gunther le Burgonde, qui vécut un siècle plus tard, et même par Alboin, maître de l'Italie en 570, se condamne naïvement au miracle ou au néant. Widsith est donc tout fictif, une sorte d'abstraction personnifiée, en qui sont rassemblés les traits caractéristiques du scop anglo-saxon. Mais que penser du poème qui porte son nom ? Est-ce la vaine elucubration d'un voyageur en chambre, ou une compilation malhabile d'éléments plus anciens ? C'est à ce dernier avis qu'on se range généralement. Pour Ten Brink, nous avons en *Widsith* « le plus ancien monument de la poésie anglaise », et des trois parties dont il se compose, les deux dernières auraient été fondues en un tout vers l'an 650 ou 700, la rédaction définitive de l'ensemble datant d'un siècle plus tard ; pour M. Chadwick (*Cambridge History of English Literature*, vol. I, p. 36), le « centre du poème serait vraiment l'œuvre d'un ménestrel inconnu qui, au IVe siècle, aurait réellement visité la cour d'Ermanaric » ; pour M. Chambers lui-même (p. 150-1), nous aurions ici « un poème extrêmement ancien, sans doute du VIIe siècle, mais où se reflèteraient les traditions du Ve et du VIe, et où serait incorporée une pièce de vers, le Catalogue des Rois (v. 10-50), qui semble plus ancienne que le *Widsith* proprement dit. » Pour M. Brandl, au contraire (*Pauls Grundriss*, 1908, VI, p. 968), nous aurions, quant au fond, l'œuvre à peu près telle qu'elle fut écrite au VIIIe siècle et dans un but intéressé, par un ménestrel à la cour de Mercie.

Cette seconde hypothèse nous paraît la plus vraisemblable. Elle est confirmée par un fait curieux, que M. Chambers a omis de signaler. Widsith se vante de ses belles relations : il a connu, affirme-t-il, Ermanaric ; il a connu et Gunther et Alboin, et son propre maître, Eadgils, prince des Myrgings. C'est grand honneur pour le pauvre ménestrel errant — et c'est aussi honneur très profitable. Car Ermanaric lui a fait présent d'un bracelet d'or fin, d'une valeur de 600 shillings ; Gunther lui a remis « un réjouissant joyau comme prix de ses chants » ; Alboin s'est toujours montré le plus généreux des hommes dans « la distribution des brillants anneaux », et, quant à Eadgils, il a gracieusement octroyé à son

Digitized by Google

fidèle poète l'héritage paternel. Autant de précédents heureux et d'exemples bons à suivre. Donnez, princes, et votre dévoué Widsith vous chantera, comme il a chanté Ermanaric, et Alboin, et Gunther, et avec eux la noble reine Ealhhild, fille d'Audoin, dont les louanges, grâce à son poète, retentissent maintenant à travers les nations. Donnez surtout, princes de la maison de Mercie, car votre scōp s'entend à rappeler les exploits de votre grand ancêtre, Offa l'Ancien, qui, sur la terre d'Angel, tout jeune, se tailla un empire, et battit les Myrgings sur les bords de l'Elder (v. 35-43). Justement un second Offa régnait en Mercie, de 755 à 794 : n'est-il pas assez vraisemblable que notre *Widsith* ait été une requête à lui adressée par un poète désireux d'obtenir ses faveurs ? Un tel poète, familier en cette cour qui, juste un siècle auparavant, était encore païenne, devait être fort au courant des traditions de l'Angel d'avant l'émigration et de la Germanie tout entière ; il avait dû réciter maintes fois les lais d'Ermanaric le Got, meurtrier de Swanhild, son épouse, ceux de Gunther le Burgonde et d'Alboin, envahisseur de l'Italie. Procédant par allusions à ces histoires, aussi bien connues de ses auditeurs que de lui-même, il devait être capable d'en faire un ensemble assez cohérent et suffisamment approprié à ses fins intéressées. De là notre *Widsith* avec son double caractère de poésie encore héroïque et païenne, et de compilation déjà chrétienne.

Aussi serions nous disposé à reconnaître dans *Widsith* plus d'unité artistique et moins d'antiquité réelle que ne le fait M. Chambers après beaucoup d'autres. Mais son livre garde le mérite fort appréciable d'être un exposé très large d'une question complexe. C'est un guide des plus sûrs pour l'ensemble du sujet, et, sur un point de détail, il apporte, en outre, une ingénieuse hypothèse, empruntée d'ailleurs à un érudit allemand, Richard Heinzel (p. 22). Pour lui, la généreuse reine Ealhhild (v. 97) serait l'épouse, non pas du roi Eadgils, mais d'Ermanaric, le cruel prince des Goths. Elle aurait pris la place de Swanhild, la véritable victime, par une confusion dans la première syllabe, que l'imprécision de la tradition orale ne rend pas invraisemblable. Nous avouerons, enfin, moins aimer dans ce livre le travail de l'éditeur que celui du commentateur. Il nous semble que les leçons du manuscrit, lorsqu'elles ne sont pas suivies, auraient dû être notées avec plus de clarté, et que la traduction manque de précision en plusieurs endroits : rendre *freoþuwebba* (v. 6) par « gracious », au lieu de « peace-maker » ou même de « peace-weaver », *dugupe* (v. 98) par « chivalry », au lieu de « grown-up mea » ou de « warriors », paraît peu exact. Mais à qui nous a déjà tant donné, il serait peu aimable de demander plus encore.

R. Huchon.

Rich's « Apolonius et Silla », an original of Shakespeare's « Twelfth Night » : edited by Morton Luce. Collection des Shakespeare Classics, Chatto et Windus, Londres, 1912. 2/6.

M. Morton Luce nous donne d'abord une étude critique sur les sources de « *Twelfth Night* », puis le texte d' « *Apolonius and Silla* », une des histoires de Barnabé Riche, considérée depuis longtemps comme la source ou plutôt l'une des sources principales de la pièce.

Digitized by Google

Cette réimpression sera utile, car « Les adieux de Riche à la profession militaire » (*Riche his Farewell to Militarie profession*. Londres, 1581) ne se trouvent pas dans beaucoup de bibliothèques, aussi bien publiques que privées. Aussi M. Morton Luce aurait-il pu ne pas se contenter de reproduire « The historie of Apolonius and Silla » et un fragment de « Of Two Brethren and their Wives » ; et nous aurions lu avec plaisir les huit nouvelles du recueil. Le présent volume ne compte pas cent pages et on aurait peut-être pu le grossir de cette manière sans inconvénient.

Quant à l'introduction, à la fois précise et intéressante, on y retrouve l'auteur de l'excellent manuel de Shakespeare, M. Luce démontre que Shakespeare a eu recours (peut-être en traduction) à la pièce italienne *Gl'Ingannati*, à Bandello, à Belleforest qui suit Bandello, et à Riche qui emboîte le pas à Belleforest. Nous ne reviendrons pas sur cette question que nous avons déjà eu l'occasion de toucher ici-même (1).

F.-C. DANCHIN.

J. L. LALOT : **Macbeth** (de Shakespeare), drame en cinq actes, en vers, précédé d'un essai sur la traduction. De Gigord, Paris, 1909, 294 p., 3 fr. 50.

On espérait pouvoir ici signaler quelques récents exemples de traductions de poètes anglais, et dégager, de quelques comparaisons, les tendances qui se partagent les experts en cet art entre tous rebelle et délicat. Les circonstances ne s'y prêtant pas encore, nous ne voulons pas tarder davantage à souligner, pour nos lecteurs, le très puissant intérêt qui s'attache à l'*essai* de M. Lalot. Il y a là, en quelque cent pages, d'ailleurs très éloquemment écrites, quelques-unes des plus fortes pensées qu'ait éveillées la question de méthode en matière de traduction. M. Lalot est un partisan intransigeant de la traduction en vers, et en vers rimés, des poètes anglais, comme de tous les poètes : son grand argument est, en somme, que la plus grave des infidélités est peut-être celle qui dépouille un texte étranger de sa parure de beauté formelle ; et certes, par réaction contre une sorte de positivisme à courte vue, qui sur ce terrain aussi a longtemps prévalu, cette thèse paraît très soutenable, et peut-être la plupart des traducteurs d'aujourd'hui obéissent-ils à des préoccupations toutes voisines de celles de M. Lalot. Mais sans doute aussi trouveront-ils que M. Lalot dépasse la limite lorsque, courant sus à la traduction littérale, il ose écrire que « le soin immédiat et supérieur (de l'étudiant lui-même) doit être *moins de trouver un sens quelconque* que de se plaire, par un certain sentiment progressif de la beauté [?] au mouvement, à la distinction, à la nuance, au charme des périodes et des mots, et de se façonner ainsi, par la lecture courante, un *tempérament de style plus encore que d'idées* » (p. 31). De même, lorsque (p. 43) M. Lalot définit ainsi son idéal « rendre une œuvre étrangère dans *la perfection littéraire la plus parfaite* possible », il semble qu'il fasse un peu bon marché des qualités d'exactitude, en insistant, avec une vigueur pléonastique qui ne lui est pas coutumière, sur cette beauté formelle que la traduction, à son sens, devra revêtir. Et quelle sera cette beauté formelle ? M. Lalot, qui est évidemment très fortement nourri de nos classiques, n'en admet

(1) V. *Rev. germ.* 1911, p. 226 s.

Digitized by Google

guère d'autre que celle de notre vers régulier, et du style de notre grand siècle. Et je crains d'abord qu'il ne se rende pas bien compte de toute l'atmosphère d'infidélité qu'apportent avec soi, dans le cours d'une traduction de Shakespeare, des vers comme ceux-ci :

> Pour émouvoir son cœur encore et son esprit,
> Il fera de nos maux le terrible récit (p. 224)
> Mais puisqu'il nous unit, bénissons-en l'effet (p. 256)

M. Lalot est d'un goût si exclusif, semble-t-il, qu'il ne conçoit pas que Shakespeare en France ait pu, ou puisse même encore, parler autre chose que la langue de Corneille — non plus qu'il ne conçoit que Rodin se refuse à parler la langue de Phidias (p. 85). Mais, en réalité, l'objection porte plus loin : donner à une traduction, par une conformité plus ou moins scrupuleuse à nos règles de beauté formelle, l'apparence d'une œuvre originale — ce sur quoi M. Lalot fonde la gloire méconnue, dit-il, du traducteur — n'est-ce pas, dès le principe, ruiner cette impression de chose traduite, et d'étrangeté, que le traducteur doit, en toute humilité, à son lecteur ? Car enfin, si nous lisons une traduction de Shakespeare, nous y cherchons, avec les idées, un reflet — pour autant que notre miroir français peut la refléter — de la forme shakespearienne. Le public moderne ailleurs étant de jour en jour plus accueillant aux formes étrangères de l'art, plus tolérant, sinon même plus avide d'exotisme, n'a-t-on pas le droit et le devoir même d'en profiter pour lui suggérer plus exactement ce que ces formes ont de particulier, d'irréductible aux normes de la beauté nationale ? Quand il faudrait pour cela faire un peu violence à notre langue et à notre goût, où serait le mal ? N'est-ce pas le moyen de leur faire prendre une conscience plus nette de leurs caractères propres ? D'ailleurs quelle violence supposerait l'adoption de ce vers blanc — que M. Lalot veut ignorer, malgré de Vigny — dont si naturellement use toute prose française qui se veut harmonieuse ? Les dernières recherches de métrique expérimentale ne sont pas pour confondre ceux qui trouvent, au vers blanc français, d'autres éléments rythmiques que « le seul compte numérique des syllabes » (p. 120) ; — et pour le dire en passant, on se demande pourquoi M. Maeterlinck, qui admet si volontiers l'alexandrin blanc dans sa prose originale, n'en a pas fait un plus large usage dans la traduction de *Macbeth* qu'il a donnée récemment (*Illustration*, 1910). Car c'est pour Shakespeare surtout, ce semble, que la question se pose : pour aucun autre peut-être il ne serait plus désirable d'élever nos traductions dans cette atmosphère de nombre, d'ailleurs libre et souple, où justement se meuvent les plus grands de ses drames. Bref, nous croirions volontiers qu'il y a, aussi éloigné de la traduction littérale où la beauté formelle disparaît toute, que de la traduction en vers réguliers où la forme nationale éclipse trop la beauté étrangère, une sorte de terrain propre où, pour évoquer un instant une poésie lointaine, notre art accepterait quelques libertés, ou quelques restrictions nouvelles, sans cesser d'être de l'art. Quoi qu'il en soit, et quand même nous jugerions que M. Lalot a inutilement donné

Digitized by Google

aux harmonies shakespeariennes une noblesse et une régularité excessives, il faut le remercier d'avoir si bien exposé son précepte, et si bien réussi son exemple, que tout le débat sans doute en restera éclairci et vivifié.

A. Koszul.

Spenser's Minor Poems. Ed. by E. de Sélincourt. Clar. Press, Oxford, 1910, xxxii — 528 p.p.

Le professeur bien connu d'Oxford a voulu donner une suite à la belle édition de *The Faerie Queene* que l'on doit à M. J. C. Smith. Les principes suivis sont excellents : non seulement l'orthographe ancienne est respectée, avec les restrictions qui s'imposent à une édition qui ne veut pas être un fac-similé (on ne trouve pas ici les abréviations jadis usuelles, les s allongés, etc.), mais on nous donne même d'excellentes reproductions des vieilles initiales ornées, et des gravures sur bois des vieux quartos.

C'est, en effet, au texte des premières éditions, que, partout où la chose est possible, M. de Sélincourt désire s'en tenir. La règle n'est d'ailleurs pas aussi simple qu'elle peut le paraître d'abord; ces éditions originales offrant parfois des variantes, dues au fait qu'on brochait ensemble des feuilles plus ou moins parfaitement corrigées. M. de Sélincourt a, le premier, tenu compte de ces variantes. Il a aussi examiné telles copies manuscrites contemporaines, qui directement ou indirectement lui étaient accessibles. Enfin, pour toutes les éditions primitives, jusques et y compris le Folio de 1611, les variantes verbales, et les principales variantes d'orthographe, sont soigneusement indiquées.

L'ensemble constitue certainement un très grand progrès sur les éditions précédentes, dont, d'ailleurs, sans en faire une collation complète, M. de Sélincourt a su fort habilement se servir, et éclairer l'histoire (appendice). Peut-être le conservatisme de M. de Sélincourt a-t-il été un peu loin parfois : il a bien vu, comme dans son ouvrage récent M. Simpson, l'intérêt rythmique de l'ancienne ponctuation (p. xxv), mais puisqu'il annonce qu'il ne s'y tiendra pas, il y a peut-être gêne pour le lecteur à lire, par exemple (p. 371) :

> thy muse hath got such grace, and power to please,
> with rare inuention bewtified by skill.
> As who therein can euer ioy their fill !

au lieu de : *skill*,

Et il y a plus grave : on ne voit vraiment aucune raison pour rejeter, dans *The Shepheardés Calender* (november) la vieille correction qui a fait lire, à cause de la rime (p. 108) :

> Whence is it, that the flouret of the field doth fade,
> And lyeth buryed long in Winters bale :
> Yet soone as spring his mantle hath display'd,
> It floureth fresh, as it should never fayle ? (v. 83-86)

au lieu de : *doth displaye*,

Relevons enfin une erreur qui rend incompréhensible un passage du fameux Epithalame (p. 424) :

Digitized by Google

But first come ye fayre hours which were begot
In loues sweet paradice, of Day and Night

où il faut lire : *In Joves sweet paradice*.

Enfin — c'est la valeur même du livre qui nous oblige à signaler ces vétilles — on pourrait croire à quelque affectation de superbe oxonienne, à voir M. de Sélincourt baptiser négligemment la Revue bien connue de Cambridge, tantôt « Modern Languages Quarterly » (p. XXII), tantôt « Modern Languages Review » (p. XXIV)...

A. K.

The Poems of John Cleveland. Annotated and correctly printed for the first time with Biographical and Historical Introductions by JOHN M. BERDAN, Ph. D. Yale University Press ; London, Henry Frowde, 1911, 5 s. 6 d. net, 270 pp.

John Cleveland, dont M. Berdan publie l'œuvre poétique complète, et qui ne nous paraît plus aujourd'hui qu'un des moindres écrivains du XVIIe siècle, passait aux yeux de ses contemporains pour « un poète éminent et pour le plus grand homme d'esprit de l'époque ». Les causes de ce succès étaient doubles. Cleveland continuait d'écrire des pièces amoureuses, bizarres et quintessenciées à la manière de Donne, auxquelles il donnait volontiers un sens mystérieux qui excitait fort l'ingéniosité de ses lecteurs ; surtout il se posa en défenseur convaincu de Charles Ier et, pendant les premières années de la Guerre Civile, cribla les Parlementaires et les Presbytériens écossais de ses satires acerbes, où les choses les plus désagréables qu'il pouvait trouver étaient dites sur le ton le plus cinglant qui fût. Sa renommée retentissante, dont témoignent tous les historiographes du temps, Th. Fuller, J. Walker et David Lloyd, Ed. Phillips, Granger et Winstanley, Anthony Wood et J. Aubrey, reparaît dans le nombre des éditions qu'atteignirent ses œuvres diverses, une douzaine ayant paru entre sa mort, en 1658, et 1687, les libraires tablant sur sa notoriété et publiant le moindre de ses écrits, ne se faisant même aucun scrupule pour lui attribuer, afin de grossir leurs volumes, toutes sortes de pièces douteuses, ou simplement anonymes.

M. Berdan reproduit l'édition de 1677, la plus complète et la plus correcte à la fois, en ayant soin d'ajouter toujours, au bas de la page, les variantes qu'il a rencontrées dans les éditions antérieures ou postérieures. Il divise l'œuvre poétique de Cleveland, restreinte d'ailleurs, puisqu'elle contient moins de 3.000 vers, en trois parties : poèmes non politiques, où se trouvent des pièces commémoratives telles que *On the Memory of Mr. Edward King, Drowned in the Irish Seas*, le sujet même du *Lycidas* de Milton, ou épigrammatiques, comme *The Antiplatonic*, ou subtilement amoureuses, à la façon de Donne, comme *Fuscara, or the Bee Errant* ; poèmes politiques, dont la satire mordante intitulée *The Hue and Cry after Sir John Presbyter* offre un exemple curieux ; enfin, poèmes divers attribués à Cleveland, et qui ne se trouvent pas dans l'édition de 1677. Chaque partie est précédée d'une introduction, succinte mais très nette, dans laquelle M. Berdan condense tout ce que nous savons aujourd'hui sur son auteur. Il a eu l'idée d'ajouter à chaque poème politique

Digitized by Google

une notice rappelant l'événement précis qui le provoqua, et essayant d'en faire revivre, en partie du moins, l'intérêt. Outre des notes nombreuses qui élucident les allusions souvent très obscures que présente le texte, on trouve dans l'appendice une bibliographie complète, non seulement de l'œuvre même, mais aussi du contenu particulier, extrêmement variable, de chacune des éditions, avec les préfaces importantes qui les accompagnaient.

Le travail consciencieux de M. Berdan ne laisse pas ainsi d'être très utile. Il nous fournit, de l'œuvre poétique de Cleveland, qui était jusqu'ici difficilement accessible, un texte presque toujours acceptable. Cleveland y apparaît comme un poète de circonstance, ou plutôt comme un journaliste vigoureux et rude, sans grande originalité foncière, et qui devait payer de l'oubli total, où il tomba avant 1700, la renommée qui l'accueillit sa vie durant. Si médiocre que soit cette œuvre cependant, elle nous renseigne avec exactitude sur l'état d'esprit des Cavaliers qui, aux abords de 1640, y admiraient l'expression parfaite de leurs sentiments loyalistes.

Floris DELATTRE.

JOHN BAILEY : **Poets and Poetry**. Being articles reprinted from the Literary Supplement of the *Times*. Oxford, At the Clarendon Press, 1911, 217 pp., 5 s. net.

M. Bailey réunit sous ce titre vingt-deux articles consacrés aux plus grands noms de la littérature anglaise, de Chaucer à Meredith. Nous y trouvons un critique sérieux et loyal, qui, avant de rendre compte d'un ouvrage traitant d'un poète important, relit lui-même ce poète afin de juger avec plus de sécurité le travail nouveau qui lui est soumis ; nous y trouvons un ami du passé, en outre, qu'effraie un peu la production tumultueuse du jour, qui se retourne volontiers vers les meilleurs écrivains d'autrefois, et, tout en leur demandant des règles et des exemples, prend plaisir à tracer d'eux un portrait à sa façon. Pour M. Bailey, en effet, la poésie est avant tout une joie très élevée ; son « pouvoir fascinateur » est une de ses fonctions premières ; et elle consiste en délicieuses harmonies de mots, en un ensemble aimable de pensées claires et fortes qui illuminent l'existence. C'est ainsi que notre critique loue Chaucer et Molière, admirant dans l'un, à propos de la traduction française des *Contes de Canterbury* dirigée par M. Legouis, son réalisme ensoleillé et sa franche gaîté, et chez l'autre le parfait équilibre de l'esprit et du cœur. Il gourmande vertement M. Yeats, qui, dans une préface à une édition de Spenser, avait négligé en lui le côté moral et religieux pour exalter davantage son romantisme celtique. Il parle avec admiration de Dryden, de Johnson et de Crabbe. Il définit, avec enthousiasme, la poésie de Walter Scott. Il place Gray bien au-dessus de Collins. Il reproche à Shelley et à Swinburne leur dédaigneuse ignorance du réel, et leur « verbiage effréné ». Il trouve que la poésie de Meredith, malgré son austère et saine énergie, est plus obscure encore que celle de Browning. Or, tout ceci est exprimé avec franchise, mais aussi avec une bonne grâce parfaite. Cette critique essentiellement modérée, qui fait un grief aux poètes de ce qu'il y eut en eux d'excessif, qui blâme ce levain de révolte d'où, si souvent, est sorti

Digitized by Google

leur génie, apprendra peu de chose aux spécialistes, mais elle plaira sûrement au public cultivé auquel elle est destinée, par sa sincérité d'abord, par son tact qui ne se dément jamais, par sa délicatesse modeste, enfin, puisqu'elle borne son ambition à attirer le lecteur vers les œuvres qu'elle a choisies pour lui.

F. D.

ARTHUR C. BENSON **The Leaves of the Tree.** Smith et C°, 1911, 332 p. in-8°, 7 s. 6 d.

Les « Feuilles de l'Arbre », c'est la frondaison de la vie dont l'auteur a cueilli quelques rameaux pour en étudier les différences spécifiques et reconstituer, par delà les traits individuels, la physionomie essentielle de cette souche humaine à laquelle nous appartenons tous. Dans le volume sont réunies onze biographies d'hommes éminents du siècle passé, qui fréquentaient chez l'Archevêque de Canterbury, le père de l'auteur, et qui ont joué un rôle, soit dans l'Eglise, soit dans l'Université, soit dans les Lettres. Les plus intéressantes de ces figures, aux yeux du grand public, sont celles d'Henry Sidgwick, professeur de « philosophie morale » à Cambridge, de Frederic Myers, le fondateur du spiritisme scientifique ; de Charles Kingsley, le socialiste chrétien, et de Matthew Arnold, le critique et le moraliste social. Mais, bien que les autres personnages ne se recommandent pas par le même talent ou la même notoriété, ils sont aussi intéressants pour M. Benson, qui veut étudier, chez ses sujets non pas tant les événements d'une existence mêlée de près ou de loin à l'histoire des faits, des idées ou des Lettres, que les éléments d'une personnalité. A travers ces biographies, nous voyons en effet paraître le dessein dominant de l'essayiste et du philosophe, qui contemple la vie des « fenêtres de son Collège ». Quel secret ces hommes distingués, en qui s'étaient incarnés les dons supérieurs de l'esprit et de la volonté, peuvent-ils nous révéler sur l'art de diriger notre conduite, l'attitude la plus sage ou la plus vaillante à l'égard du devoir individuel et collectif, les raisons de croire ou de douter, les véritables conditions du bonheur ? L'intérêt de ces biographies (comme du livre de M. Benson sur Ruskin) sera donc éminemment psychologique et moral. Mais la connaissance intime que possède l'auteur de la haute société anglaise, des « public schools », des Universités et du milieu ecclésiastique fait aussi de son livre une peinture pittoresque et attachant de l'état social, des idées et des tendances de l'aristocratie Victorienne. Son don de dire les choses avec une suavité sobre, se colorant à l'occasion d'images poètiques, et sa manière pensive d'émailler le récit de jugements critiques et de méditations philosophiques, ont un charme délicat. L'Introduction et l'Epilogue encadrent le tout d'une armature de doctrine, où M. Benson exprime une fois de plus son dilettantisme sympathique et son fatalisme optimiste, qui font de lui comme une sorte d'Anatole France anglais, pénétré de « sense of conduct » et d'idéalisme chrétien.

C. CESTRE.

Digitized by Google

ALFRED AUSTIN : **Autobiography**. L. Macmillan, 1911 ; 2 v. in-8°, 24 s.

Le poète lauréat d'Angleterre, à 75 ans, jette un regard en arrière sur les années parcourues et nous fait les confidents de ses souvenirs. Il se dégage un parfum classique et britannique de cette existence digne, calme et régulière, baignée de paix domestique, honorée de hautes relations et de la faveur royale, mise au service de ce qu'il y a de vénérable dans la tradition monarchique et la piété ancestrale. Elevé dans la religion catholique, à un des collèges que les Jésuites ont établi outre-Manche, M. Austin était acquis d'avance au mouvement qui emporta l'aristocratie anglaise, dans la seconde moitié du XIXe siècle, vers la Haute Eglise. Fils d'un bourgeois aisé, ayant conquis de bonne heure une position distinguée dans la presse conservatrice et dans les lettres, il put entourer son existence de cet éclat sobre et de cette simplicité substantielle qui font le charme de la vie de château en Angleterre. Son manoir de Swinford, aux cinq pignons « Tudor » tapissés de lierre, avec son parc et ses pelouses, animé de la présence du maître lui-même, tantôt montant son cheval favori, tantôt jouissant à l'ombre des grands arbres d'un studieux *farniente*, forme au récit un fond gracieux et fournit aux volumes de charmantes illustrations.

Modestement, comme au temps de Sir Philip Sidney, le poète s'efface devant le « gentleman ». Nous apprenons pourtant de celui-ci quelques détails sur la méthode de travail de celui-là. Les pièces contenues aujourd'hui dans les seize volumes des Œuvres complètes, marquées du caractère noble que donnent la correction, la pondération et la bonne tenue, ont été composées sans hâte, au moment propice où se faisait entendre la voix de l'inspiration. C'est ainsi qu'un jour les huit premières strophes de *Madonna's Child* chantèrent à l'oreille du poète et qu'il les transcrivit, mais dut attendre ensuite de longs jours avant de savoir à quels épisodes et à quelle conclusion voulait le conduire la Muse. Quelques pièces de jeunesse nous sont données, entre autres un salut à Shelley, écrit sur la tombe du poète à Rome, dans lequel le jeune émule fait sonner les anathèmes révolutionnaires contre les *tyrans* et les *prêtres*, le *sceptre* et la *cagoule*. Comme pour nous permettre de mesurer la distance de cet enthousiasme inconsidéré à la pensée de l'homme mûr, le morceau est cité à quelques pages du chapitre où est décrite en termes magnifiques et avec un pieux émoi la grandeur imposante du Concile œcuménique de 1869-1870.

Les lettres et les notes du journal de l'auteur occupent la plus grande partie des « Souvenirs », tantôt nous décrivant avec saveur Rome telle que l'avaient vue Gœthe et Winckelmann, tantôt nous faisant entrer dans l'intimité de quelques grandes figures du XIXe siècle comme Disraeli et Tennyson. Quelques chapitres, racontant les faits observés par l'auteur alors qu'il était correspondant du *Standard* près de l'état-major allemand en 1870, intéressent particulièrement les Français. M. Austin n'a de sympathie très vive ni pour la France ni pour la République, mais ses récits de témoin oculaire sont précieux et la faveur que lui témoigne Bismarck lui permet de donner un portrait intéressant du chancelier de fer.

C. C.

Digitized by Google

Zur Mabinogionfrage. Eine Antikritik von Dr. Rudolf Zenker, o Professor der romanischen Philologie an der Universität Rostock. Halle a S., Niemeyer, 1912. In-8° raisin, vi-118 pp., 4 m.

Ce livre surpendra d'abord le lecteur. Il a les allures d'une brochure et contient cependant la matière d'un volume. Ce n'est pas un exposé méthodique, et pourtant une des questions les plus controversées de ces dernières années y est étudiée dans tous ses détails. Se donnant pour une simple réplique à une critique, il apporte une solution au problème si complexe des *mabinogion*.

La question des *mabinogion* intéresse, en premier lieu, les romanistes. Elle ne saurait — on verra tout à l'heure pourquoi — laisser les germanistes indifférents. Elle est en relation étroite avec celle de l'origine des romans arthuriens. Chrétien de Troies, on le sait, doit le meilleur de sa gloire aux poèmes où il met en œuvre « la matière de Bretagne ». Il fut imité par les classiques allemands, Hartmann d'Aue, Wolfram d'Eschenbach. Les aventures contées par Chrétien et ses émules, l'histoire d'Erec, d'Ivain, de Perceval ont incontestablement un fond celtique. Il y a plus. Ces aventures se retrouvent dans des versions galloises médiévales, les *mabinogion* de Geraint, d'Owen et de Peredur. Quelles relations existent entre ces *mabinogion* et les poèmes de Chrétien et de ses imitateurs ? Tout d'abord on a cru que les *mabinogion* représentaient l'état le plus primitif de ces récits. Chrétien, pensait-on, se serait contenté de mettre en français les contes gallois. Une opinion diamétralement opposée se fit jour par la suite. Quelques savants, surtout M. W. Foerster, l'éditeur bien connu des œuvres de Chrétien, affirmèrent que les *mabinogion*, loin d'être la source où aurait puisé Chrétien, étaient la traduction, abrégée, des poèmes français. Cette thèse semblait avoir rallié tous les suffrages vers 1895. Depuis lors, des travaux nouveaux (1) vinrent compromettre la théorie de M. Foerster. Celui-ci cependant ne se tint pas pour battu. Il s'appliqua à réfuter les objections de ses adversaires. Récemment, M. Edens, dans une thèse intitulé *Erec-Geraint* (Rostock 1910), démontrait que le *mabinogi* de Géraint ne pouvait être la traduction de l'*Erec* de Chrétien. M. Foerster critiqua ce livre. Ce sont ses observations qui ont amené M. Zenker, le professeur et aussi l'inspirateur de M. Edens, à écrire cette « anticritique ».

Ceux qui ont lu des articles polémiques de M. Foerster savent que ce savant est un contradicteur passionné. Il ne redoute pas les personnalités. Sa façon de juger les choses est parfois déconcertante. J'avais cru pouvoir dire ici, en rendant compte du livre de M. Edens, qu'il portait un coup mortel à la théorie de M. Foerster. Voici que M. Foerster me refuse le droit d'émettre un jugement, parce que je n'ai pas réfuté les objections qu'il a faites en son temps à ma thèse. Si je ne suis pas alors entré en discussion avec M. Foester c'est qu'il m'a paru que ses arguments ne détruisaient pas les miens. C'est aussi l'avis de M. Zenker. Seulement, M. Zenker, qui a tenu à examiner toutes les allégations de M. Foerster, a pris la peine de montrer que mon contradicteur, ou ne m'a pas compris, ou s'est abstenu

(1) V mon *Etude sur Hartmann d'Aue*, Paris 1908, p. 177 ss. où fut combattue la thèse de M. Foerster.

Digitized by Google

de répondre à mes raisons (p. 40 ss.). Ces habitudes de polémique de M. Foerster, habitudes dont il ne s'est pas départi vis-à-vis de M. Edens et de M. Zenker, qui était intervenu dans le débat, ont amené M. Zenker à donner à sa réplique un ton assez vif. Si, d'ailleurs, on réfléchit que M. Foerster est enclin à mettre plusieurs fois en ligne le même argument, on comprendra que M. Zenker ait été contraint à des redites. Il lui a fallu épouser la manière de son contradicteur.

Cette fois la discussion paraît bien close. M. Zenker a repris l'un après l'autre tous les arguments de M. Foerster. Il les a scrutés soigneusement. Aucun n'a résisté à cette épreuve. Après ce travail, que distinguent une érudition très sûre et très étendue, une remarquable pénétration, une prudence certaine dans l'interprétation des faits et une dialectique serrée, il devient impossible, à mon avis, de ne pas abandonner la théorie de M. Foerster. J'ajouterai un mot à la démonstration de M. Zenker. M. Foerster invoque à l'appui de sa thèse l'adhésion que lui aurait donnée notre grand romaniste, Gaston Paris. Cette adhésion fut loin d'être complète. A la vérité, Gaston Paris, après avoir affirmé que les poèmes arthuriens français étaient la réplique de poèmes anglo-normands (1), fut ébranlé dans sa conviction par un travail de M. Othmer, paru en 1889, sur le *Geraint* gallois et l'*Erec* français. Mais, en 1898, ayant bien voulu parcourir le chapitre de mon *Etude sur Hartmann d'Aue*, où je combattais la théorie de M. Foerster, il ne fit aucune observation. La même année, rendant compte de mon livre dans la *Romania*, il s'exprimait ainsi : « Je signalerai surtout le chapitre où M. P. a essayé d'établir non seulement que le *mabinogi* de Geraint remonte à un autre poème (français) que l'*Erec* de Chrétien, mais que Hartmann a connu ce poème et l'a utilisé à côté de celui de Chrétien, sa source principale ; il rend son opinion, sinon assurée, du moins assez plausible » (2). Ces paroles révèlent clairement que Gaston Paris ne croyait pas fermement que le *mabinogi* était une traduction du français. Ce menu fait vient s'ajouter aux nombreuses preuves accumulées par M. Zenker et qui font crouler l'édifice de M. Foerster.

F. Piquet.

Quellen und Forschungen zur Sprach- und Literaturgeschichte, herausgegeben von A. Brandl, E. Schmidt, F. Schultz. Strasbourg, Trübner, 1911.

112. Heft : **Rhythmik und Metrik in Sebastian Brants Narrenschiff.** von Paul Claus, 3,50 m

113. Heft : **Untersuchungen über das mittelhochdeutsche « Buch der Rügen »** von Dr Bruno Wiesotzky. 2,20 m.

L'idée dominante du travail de M. Claus — je n'ose dire la thèse qu'il a entrepris de justifier — est que Brant a obéi, en composant sa *Nef des fous*, à un principe de métrique différent de celui qu'on lui a parfois attribué. Ce principe serait l'alternance régulière des temps forts et des temps faibles, ou, plus clairement, des syllabes accentuées et des syllabes

(1) C'est encore l'opinion professée dans la 3e édition de la *Littérature française au moyen âge*, Paris 1905, publiée après la mort de Gaston Paris.

(2) *Rom.*, XXVIII, p. 167.

Digitized by Google

moins accentuées. Chacun des vers couplés du poème contiendrait 4 *Hebungen* (syllabes accentuées) alternant avec autant de *Senkungen* (syllabes moins accentuées), en sorte que le nombre des syllabes de chaque vers est de 8 si la rime est masculine, de 9 si la rime est féminine. Le vers, ainsi scandé, serait parfaitement régulier. Il différerait sensiblement des vers que beaucoup s'accordent à attribuer à Brant et aux poètes du XVIe siècle, et dont le caractère essentiel est qu'il comporte 4 *Hebungen*, les *Senkungen* pouvant manquer ou être en surnombre. La dernière théorie a l'avantage de tenir compte de l'accentuation logique. La première impose au vers de Brant d'assez fréquentes violations à la loi de l'accentuation normale. Pour atteindre la régulière alternance que postule M. Claus, il faut, en effet, dans la scansion, mettre parfois en *Hebung* des syllabes moins accentuées ou déplacer l'accent de phrase, en mettant en *Senkung* un mot qui, par sa valeur ou sa nature, doit être accentué. Par cette scansion, le vers de la *Nef des fous* acquiert quelque dureté rythmique, chose que M. Claus ne nie pas, mais qu'il excuse.

L'examen des vers de Brant a conduit M. Claus à constater que, pour ne pas dépasser le chiffre de 8 à 9 syllabes auquel il est limité, le poète a été contraint de recourir fréquemment à l'apocope, à la syncope et à la contraction. C'est également la nécessité de la régularité syllabique qui explique que Brant ait eu recours à la rime brisée et à l'enjambement. Sans le vouloir, il a donné, par là, à ses vers une heureuse variété.

Aussi instructif et suggestif que le livre de M. Claus est l'étude consacrée par M. Wiesotzky au *Livre des reproches*. L'auteur prépare les voies à une nouvelle édition de ce poème moyen-haut-allemand par ce travail qui examine toutes les particularités de langue, de métrique et de style qu'il y a découvertes. Les observations faites offrent en soi de l'intérêt. Elles ont, de plus, permis de déterminer plus exactement, à ce qu'il semble, la patrie du poème, qui serait aux confins de l'austro-bavarois.

F. P.

Probleme der Grimmelshausenforschung. Von J. H. Scholte. I Groningen, J.-B Wolters, 1912, in-8°, 256 pp., relié 5 m.

Dans ce livre bien imprimé et d'un agréable aspect, M. Scholte a étudié divers problèmes relatifs à Grimmelshausen. Le centre de ce travail est la première édition des œuvres complètes du célèbre auteur du *Simplicissimus* publiée par l'éditeur Felszecker. M. Scholte décrit exactement cette édition et, l'examinant attentivement, arrive à fixer quelques traits de la physionomie de l'auteur. Contre l'avis qui a prévalu jusqu'ici, Grimmelshausen n'aurait pas été anobli ; il n'aurait pas fait d'études classiques ; enfin, le commentateur de l'édition des œuvres complètes ne l'a pas connu personnellement. Il n'est pas exact non plus que l'anonymité du *Simplicissimus* ait eu d'autres causes qu'une fantaisie de l'auteur et que le secret n'en ait pas été forcé par beaucoup de contemporains. Pour ce qui est des œuvres de Grimmelshausen, M. Scholte démontre que si *Dietwald et Amelinde*, *Ratio status*, *Proximus et Lympida* (œuvres publiées sous le nom de Grimmelshausen), *Le chaste Joseph*, *Musai*, *Satyrischer Pilgram*, *la Continuatio de Simplicissimus*, *Courage*, *Springinsfeld*, *Vogelnest*, *Beern-*

Digitized by Google

häuter, *Gaukel-Tasche*, *Galgenmännlein*, *Le Michel allemand*, *Rathsübel Plutonis*, *Le Monde renversé*, *L'altier Melcker*, *Le Courrier volant*, *De toi et moi*, *Voyage à la lune*, *le Calendrier perpétuel* (que Grimmelshausen ne signa pas de son nom) ont bien été écrites par Grimmelshausen. *L'Examen des Raisons qui empêcheraient Simplicius de se faire catholique*, ne sont sûrement et *Le Manifeste contre ceux qui diffament les barbes rousses* n'est probablement pas son œuvre.

Le livre de M. Scholte est un excellent point de départ pour une étude définitive des questions biographiques et philologiques qui se rattachent à Grimmelshausen.

F. P.

WILHELM HARTUNG : **Die deutschen moralischen Wochenschriften als Vorbild G. W. Rabeners**. Halle, Max Niemeyer. 1911. 5 m.

Ce n'est point un livre, c'est une sorte de mémoire qui ressemble beaucoup à ces travaux que l'on exige chez nous des candidats à l'agrégation. La bibliographie est excellente ; l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour arriver à la connaissance directe des faits et des choses ; mais est-ce par principe ou par inexpérience qu'il néglige des points essentiels ? Lui ont-ils échappé ou bien aurait-il craint de donner à son étude un peu de vie et d'intérêt ?

Sans doute, il a raison d'établir une liste scrupuleusement complète des Revues morales hebdomadaires, et il faut le féliciter de son exactitude ; mais, on le féliciterait de sa clairvoyance, s'il avait su distinguer dans l'histoire de ces Revues les deux périodes essentielles ; la période en quelque sorte vivante, où les écrivains, à Hambourg, à Zurich, à Leipzig, font œuvre sociale, prétendant apporter aux pays allemands toutes les conquêtes de la raison naissante ; — et la longue période de déchéance lamentable où les auteurs ne songent même plus à se proposer un objet un peu relevé et font tout bonnement de la mauvaise littérature.

M. Hartung aurait pu insister davantage sur le fait très important que ni les idées, ni les points de vue, ni les procédés de ces rédacteurs de revues ne leur appartiennent en propre. Ils ont adapté, ils n'ont point inventé ; tout leur mérite, c'est d'avoir su choisir au dehors ce qui pouvait être le plus utile à leurs compatriotes. Il est vrai que trop d'insistance sur ce point eût compromis la thèse que soutient M. Hartung. Rabener ne pouvait-il donc de lui-même puiser à des sources où tout le monde puisait autour de lui ? Il était instruit et il avait du goût : pourquoi aurait-il eu besoin de l'intermédiaire d'un Richey ou même d'un Gottsched pour se mettre à l'école de La Bruyère et d'Addison ?

Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est que l'auteur, après avoir constaté que Rabener n'a point écrit pour les Revues morales, mais pour les Revues littéraires, dont le dictateur de Leipzig avait donné le premier modèle avec ses « Critische Beyträge », n'a point su tirer du fait qu'il signalait ses conséquences naturelles. Et pourtant il y a dans ce simple détail un point de départ pour toute une suite de vues et de réflexions qui auraient singulièrement enrichi le sujet ; elles auraient du moins permis à M. Hartung

Digitized by Google

de tenter une définition plus précise du talent de Rabener et du caractère de son œuvre — Il est bon, voyez-vous, d'assembler des faits, mais peut-être n'est-il pas mauvais non plus de les apprécier et de leur donner leur valeur.

BELOUIN.

Schiller. Sein Leben und sein Werk, von FRITZ STRICH (Tempel-Klassiker, Schillers Sämtliche Werke, 13. Bd). Der Tempel-Verlag, Leipzig, s. d. 3 m.

Ce volume complémentaire de l'édition des œuvres de Schiller entreprise par le « Tempel-Verlag » ne passera pas inaperçu. Il n'est pas une incolore introduction à l'édition, comme on en lit tant qui se bornent à quelques éléments biographiques et à des jugements vagues et rebattus. C'est un livre de critique personnelle intelligente et claire. On pourra, il est vrai, dire que M. Strich a réussi à faire une œuvre a ccessible à tous en « schématisant » son sujet, en s'abstenant d'entrer dans les détails qui l'auraient mené à une discussion complexe, ou condamné à des explications subtiles. Cela est juste, et M. Strich n'a pas songé, pensons-nous, à dire le dernier mot sur toutes les questions que la critique schillérienne a à envisager. Il a voulu, en 500 pages vivantes, exactes, limpides, faire connaître à un public lettré les incidents essentiels de la vie et les œuvres importantes du grand classique. Il a accompli cette tâche en bon ouvrier. Ses connaissances sont étendues, sa pensée nette, sa méthode rigoureuse, son exposition, pour quelqu'un qui n'est pas du métier — car je ne pense pas que M. Strich ait encore rien publié d'important — correcte et coulante. Ajoutons qu'il a su pénétrer jusque dans les profondeurs de l'âme de Schiller et suivre avec assez de souplesse l'évolution de cet esprit si curieux pour en devenir l'historien fidèle. La lecture de ce livre — surtout du chapitre consacré par M. Walter Strich à l'étude de l'esthétique du poète nous paraît indiquée à tous ceux qui veulent se préparer à connaitre Schiller.

F. PIQUET.

MARGARETA HIEMENZ : **Dorothea von Schlegel.** Mit 12 Bildern. 8°, X u. 148 S. Freiburg i. B, Herder, 1912. 1,80.

Ce petit volume raconte avec fidélité la vie de Dorothée. Autour de sa figure, il évoque celle du père, des deux maris, des fils, des amis et amies qui ont successivement joué un rôle dans son existence. Rien de bien nouveau dans ce tableau, rien de très pénétrant dans ce portrait. Mais cette étude toute sympathique met en lumière les solides qualités d'intelligence et de cœur de la femme clairvoyante, sincère, courageuse et droite, qui a racheté à force de constance dans l'abnégation l'amour qu'elle jugea elle-même coupable, et a macéré dans les vertus les plus bourgeoises la passion romantique qui l'avait arrachée à son premier mari. Cette biographie pieuse n'est peut-être pas celle que pouvaient souhaiter les historiens du romantisme ; elle est du moins telle que l'aurait désirée Dorothée elle-même, si l'humble chrétienne qu'elle est devenue n'eût préféré sans doute, même à cette discrète apologie, le silence et l'effacement d'un oubli que la critique ne peut pas lui accorder.

I. ROUGE.

Digitized by Google

W. Krebs : **F. von Matthisson** (1761-1831). Ein Beitrag zur Geistes- und Literaturgeschichte des ausgehenden 18. und beginnenden 19. Jahrhunderts. Berlin Mayer und Müller. 1912. 197 p. 3,60 m.

Plus de la moitié de cet ouvrage est consacrée à la vie de Matthisson et c'en est, à notre sens, la partie la plus intéressante ; non pas que l'homme ait valu beaucoup mieux que l'écrivain, mais il eut d'amusants travers et de nombreux amis qui se vengent doucement, en encombrant sa biographie, de l'indiscrétion avec laquelle Matthisson les catalogua après avoir quelquefois forcé leur porte. Ce professionnel de l'amitié fut frappé d'une sorte d'incapacité d'amour sur laquelle ses relations avec les demoiselles Glafey jettent un jour curieux ; nous aurions aimé voir M. Krebs y insister et examiner de ce point de vue l'ensemble de l'œuvre.

Les chapitres qui terminent le livre sont autant d'études séparées qu'aucun lien ne rattache à la partie biographique ; certains titres paraissent légèrement ambitieux et M. Krebs est lui-même obligé de reconnaître que Matthisson ne fut guère qu'un dilettante éclairé, un homme de goût, plein de tolérance, mais sans aucune originalité ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner outre mesure des cinquante années d'oubli qui ont suivi sa mort et M. Krebs nous semble avoir, d'une plume généralement alerte et bien informée, amplement réparé ce que l'indifférence de la postérité avait pu contenir d'injustice.

H. Roudil.

Clemens Brentano : Nachtwachen von Bonaventura. Herausgegeben von Erich Frank. Heidelberg, Winter, 1912, in-12, cvi-172 pp., 3,70 m.

Qui est l'auteur de ce livre anonyme où, sous couleur de nous donner les confidences d'un veilleur de nuit, un émule de Jean Paul a livré toute une philosophie ? Longtemps on a cru que c'était Schelling. Mais enfin on s'est aperçu que l'auteur du *Système de l'idéalisme transcendantal* n'avait pu écrire ces pages si vivantes et d'un esprit si mordant. Récemment, dans un gros livre, M. Fr. Schultz a pensé démontrer qu'il fallait attribuer la paternité de l'ouvrage à un romantique peu notoire, F.-G. Wetzel. Mais les *Nachtwachen* supposent une richesse d'imagination et un talent d'écrivain qui ont fait défaut à Wetzel. M. Frank et M. A. Schmit — collaborateur de M. Franck — sont convaincus que, seul, Brentano a pu produire ce livre étrange, plein de profondeur, brillant d'esprit, malicieusement satirique et mal ordonné. L'argumentation de M. Frank — car c'est lui l'auteur responsable de la thèse, sinon de la découverte — est bien séduisante. Les preuves ne sont pas toutes convaincantes. Ainsi le fait que l'auteur des *Nachtwachen* a subi l'influence de Gœthe et de Shakespeare, ne semble pas devoir être invoqué en faveur de Brentano. Quel homme écrivant en 1804 n'a été soumis à l'action de l'auteur de *Werther* et de celui de *Hamlet* ? Les raisons toutefois que met en ligne M. Frank rendent sa théorie très plausible.

L'étude de M. Frank ne forme qu'une partie du livre qu'il a signé. Le reste est une réimpression des *Nachtwachen*, que légitiment la valeur de l'œuvre et le fait que les éditions anciennes sont épuisées.

F. Piquet.

Digitized by Google

ERNEST TONNELAT : **Les frères Grimm.** Leur œuvre de jeunesse. Paris, Colin, 1912. In-8°, XII-438 p., 7 fr. 50.

ERNEST TONNELAT : **Les contes des frères Grimm.** Etudes sur la composition et le style du recueil des *Kinder- und Hausmärchen*. Paris, Colin, 1912. In-8°, 212 p., 10 fr.

Ce ne sont pas les seuls philologues qui sauront gré à M. Tonnelat d'avoir choisi comme sujet de thèse *Les frères Grimm*. Tous ceux qui pensent que l'histoire d'une belle vie mérite d'être retracée applaudiront à l'initiative du jeune docteur. Jacob et Wilhelm Grimm, en effet, ont été plus que des chefs d'école. Ils ont, on peut dire, fondé une science qui est parmi les plus hautes qui puissent occuper l'esprit humain. Ils ont donné l'exemple d'une existence noblement désintéressée, ne voulant pas la fortune, ne recherchant pas les places, ne briguant pas les honneurs. Toutes les minutes de leur vie ont été vouées à un labeur vaillant et probe. Leur patriotisme fut d'une haute pureté, ni détracteur de l'étranger, ni adulateur de leur pays. Leur dignité morale se manifesta en plusieurs occasions; elle leur fit accepter l'exil plutôt que de paraître approuver un acte qui leur sembla injuste. Hommes de science, ils s'imposèrent une admirable discipline d'esprit, devenant toujours plus sévères vis-à-vis d'eux-mêmes, cherchant à rendre leur méthode de plus en plus rigoureuse.

M. Tonnelat a eu d'autant plus de mérite à étudier l'œuvre de ces deux philologues que lui-même — son œuvre le proclame à toutes les pages — est un « littéraire» au meilleur sens du mot. Il lui a fallu une véritable abnégation pour se familiariser avec l'histoire de la poésie de l'Allemagne et de la Scandinavie anciennes, avec la critique des textes et la linguistique.

Comme beaucoup d'auteurs de thèses récentes, M. Tonnelat n'a étudié que la jeunesse de ses « héros ». Et encore, s'est-il borné à examiner les œuvres, laissant de côté la biographie, où, pensait-il, il n'y avait plus rien à découvrir (p. VI), opinion d'ailleurs démentie par le livre de *Souvenirs* de L.-E. Grimm paru récemment. M. Tonnelat a voulu connaître la naissance et les progrès de la vocation des jeunes philologues, discerner le caractère de leur travaux, apprécier leurs polémiques, marquer les étapes de leur marche vers l'idéal scientifique. Il s'est appliqué à comprendre la genèse des théories romantiques et à rechercher comment le romantisme à été le ferment des études philologiques. Il a voulu aussi s'expliquer pourquoi les frères Grimm ont évolué vers la philologie. M. Tonnelat a le plus souvent trouvé la réponse juste à ces questions. Je crois cependant qu'il s'exagère l'influence du romantisme sur les Grimm, et les suppose trop docilement courbés sous le joug de Heidelberg. De bonne heure, ils s'efforcent de vaincre leur imagination pour atteindre l'érudition exacte. Déjà s'affirme en eux le besoin de précision et le souci d'exactitude qui ira grandissant durant leur carrière de savants.

M. Tonnelat a dû caractériser l'œuvre des frères Grimm. Ici, sa bonne volonté me semble avoir été trahie par son inexpérience des choses de la germanistique. Il n'est pas très sûr de l'état actuel de la science et son exposé des théories des Grimm, qui n'est pas corrigé d'une manière assez certaine par l'indication des progrès réalisés depuis, risque d'enseigner

Digitized by Google

au lecteur ignorant des choses fausses. Une mise au point constante et rigoureuse eût été nécessaire. Mais il eût fallu, pour cela, connaître exactement les derniers travaux sur l'origine des légendes épiques et sur la grammaire historique. Il aurait fallu, pour ne citer qu'un exemple, s'être enquis de l'état actuel de la grammaire du germanique autrement que par l'œuvre de Dieter et de ses collaborateurs, qui date de 1898-1900 et qui, même dès son apparition, n'était pas sans reproche. Mieux informé, M. Tonnelat n'aurait pas dit qu'on divise aujourd'hui les verbes forts en deux groupes principaux, celui des verbes à « métaphonie » (lapsus pour « apophonie ») et celui des verbes à redoublement qui en comprend « deux » (p. 412). Les grammaires modernes, en effet, s'accordent à reconnaître plus de deux classes des verbes à redoublement. On est fâché de trouver dans une étude de ce genre une phrase qui peut laisser croire qu'une diphtongue est constituée par deux voyelles (p. 388). On attendait sur la distinction de *i* et de *u*, ou un seul mot caractéristique, ou des choses plus précises que les quelques lignes descriptives du regretté V. Henry (p. 401 s.). Enfin, de menues erreurs matérielles, comme celle qui fixe au 19 octobre 1806 (au lieu de 1807), la date de la lettre de Brentano à Arnim (p. 37), auraient pu être évitées.

C'est avec étonnement que, jetant les yeux sur le dos des deux livres de M. Tonnelat, on constate que le prix du plus volumineux est de 7 fr. 50, alors que celui du moins épais (212 pages contre 438) est fixé à 10 fr. L'éditeur a-t-il pensé que le livre plus mince, sur les *Contes* des frères Grimm, vaut mieux que l'étude, plus copieuse, sur leur œuvre de jeunesse ? Il ne serait peut-être pas seul de son avis. Plusieurs, parmi ceux qui attachent du prix aux recherches précises et neuves, souscriraient à ce jugement. Dans ce travail, poursuivi avec soin, M. Tonnelat a soumis à un examen attentif les diverses éditions des *Contes de Grimm* et s'est appliqué à signaler et à apprécier les modifications qu'elles ont subies. Les résultats de cet examen sont instructifs. Nous apprenons que ce sont la 2e, la 3e et la 6e édition qui ont été le plus fortement remaniées. Le fond des contes n'a jamais été altéré. Quelques traits ont été modifiés par égard pour les enfants, devenus les plus assidus lecteurs d'un recueil qui n'avait pas été fait pour eux. Des additions ont donné aux récits plus de cohésion, en même temps que des efforts persévérants étaient faits pour rendre la forme plus souple, plus vivante, plus alerte et plus vraiment populaire. Par d'incessantes retouches, le livre a acquis le degré de perfection qui en fait le chef-d'œuvre du genre. Peut-être M. Tonnelat, qui a si bien étudié le caractère du style des frères Grimm, aurait-il pu, en appendice, tracer à la faveur de sa comparaison, une esquisse de leur talent de prosateur ? Les *Contes* sont, en effet, le seul ouvrage où leur fantaisie se soit donné carrière. Il eût été intéressant de voir quels principes guidaient ici ceux que M. Tonnelat appelle « les maîtres de la prose allemande », et qui ne méritent peut-être pleinement ce bel éloge que, comme auteurs de leurs admirables *Contes*.

F. P.

Digitized by Google

Hoffmann von Fallersleben. Auswahl in drei Teilen. Hrg. u. mit Einleitgn u. Ammerkgn. versehen von AUGUSTA WELDLER-STEINBERG. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, '12. 3 t. en 2 vol., in-8°, 4 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Avec une rapidité vraiment surprenante, la collection destinée à remplacer celle des classiques de Hempel s'enrichit d'éditions nouvelles. Celle de Hoffmann de Fallersleben, que fait paraître Augusta Weldler-Steinberg, ne veut pas être complète, mais a l'intention louable de nous donner « un peu de tout », c'est-à-dire des échantillons de tous les genres dans lesquels s'exerça la muse du poète, et même des « Poésies de circonstance », malgré leur évidente médiocrité. La première partie nous donne les « Poésies lyriques » ; la deuxième renferme les « Zeitgedichte » jusqu'en 1849, quelques « poésies de circonstance » ; la troisième partie, qui constitue le second volume, est réservée à l'autobiographie écrite par le poète sous le titre de : *Mein Leben*, et qui se termine au moment où le poète est nommé bibliothécaire du prince de Ratibor. Une biographie suffisamment détaillée (71 p.) et très documentée du poète nous donne tous les renseignements nécessaires pour comprendre des œuvres que seule une connaissance approfondie des événements contemporains peut nous permettre de goûter pleinement. Les notes explicatives sont, comme d'habitude, rassemblées à la fin du dernier volume. LÉON MIS.

EDUARD KORRODI : **C.-F. Meyer-Studien**. Leipzig, Haessel, 1912, in-8°, VII-155 pp., 3 M.

Ces études concernent surtout la langue et le style de Conrad Ferdinand Meyer, particulièrement dans ses rapports avec le paysage suisse. Un premier chapitre sur les poètes descriptifs de la Suisse permet à l'auteur de préciser, à ce point de vue, la physionomie et l'originalité de Meyer. D'intéressantes remarques sur l'emploi de l'adjectif et du participe, sur la structure de la phrase et sur le dialogue font de ce livre une contribution précieuse à l'étude de la langue allemande en Suisse et, en particulier, de la langue du célèbre romancier. L. M.

Annette von Droste-Hülshoff. Sämtliche Werke in 6 Teilen. Hrsg. u. mit Einleitgn u. Aumerkgn. versehen von JULIUS SCHWERING. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, 1912, 6 t. en 2 vol. 4 marcs. [*Goldene Klassiker-Bibliothek*].

Une biographie suffisamment documentée ; une introduction qui apprécie les poésies, caractérise leur inspiration et leur langue ; les poésies lyriques de 1844 et le recueil intitulé « *Letzte Gaben* », tel est le contenu de la première partie de l'édition complète que Julius Schwering a publiée dans la *Goldene Klassiker-Bibliothek*. La deuxième partie renferme : *Das geistliche Jahr*, *Jugendgedichte*, *Aus dem Nachlass*. Avec la troisième partie commencent les récits poétiques : *Walter*, *Das Hospiz auf dem Grossen Sankt Bernhard*, *Des Arztes Vermächtnis*. La quatrième partie comprend : *Die Schlacht im Loener Bruch* et *Der Spiritus familiaris des Rosstäuschers*. La cinquième partie met sous nos yeux ce que l'éditeur appelle les « poèmes en prose », *Die Judenbuche*, *Ledwina*, etc., et les essais dramatiques. Enfin, la sixième partie est réservée à la correspondance et aux notes explicatives de l'ensemble. Edition précieuse et dont le bon marché assurera le succès. L. M.

Digitized by Google

A History of French Literature, by C. H. CONRAD WRIGHT. Assistant professor of French in Harvard University. Oxford, University Press. American Branch. New-York : 35 West Thirty-Second Street ; London, Henry Frowde. 1912, XIV-964 p.

Défense de la Poésie Française à l'Usage des Lecteurs Anglais par EMILE LEGOUIS, professeur de langue et littérature anglaises à la Sorbonne. London, Constable, 1912, VI-151 p.

Voici deux ouvrages récents qui témoignent, chacun à leur façon, du commerce de plus en plus fréquent, de plus en plus étroit, qui existe entre les lettrés de France et d'Angleterre, et des sympathies qui, de part et d'autre, se développent.

M. Conrad Wright est animé des meilleures intentions à notre égard. Il estime notre littérature la plus considérable qui ait paru depuis celles de la Grèce et de Rome (1). Il y prise surtout ce qui en est la marque propre, l'esprit classique, l'esprit rationnel (2). Il l'a d'ailleurs longuement étudiée, et son livre témoigne d'une curiosité infatigable et d'une vaste information. Peut-être même souhaiterait-on une moindre abondance de noms. Dans une histoire des lettres françaises, il est inutile, par exemple, de nommer Robespierre (p. 590) et surtout Ducray-Duminil et Pigault-Lebrun (p. 606).

En général, M. Wright se prête au génie français. Dans le détail, ses formules sont parfois un peu dures et surprennent un lecteur de notre nation. Les fabliaux (p. 67-69) sont fort sévèrement traités ; l'humour et le talent narratif des ménestrels mériteraient plus d'indulgence. Peut-on appeler certains caractères de Corneille « parodies of human nature (page 306) » ? La formule de La Bruyère suffit. Peut-on dire (p. 311) qu'il a combiné dans le rôle du Cid un Céladon et un matamore? Je ne vois pas que Polyeucte côtoie le ridicule en quelque endroit (The play verges on the ridiculous in the emphasis the author gives to what he is pleased to call « reason » as opposed to feeling.) (p. 313) Voici qui est bien sommaire sur l'aine : « To the technical historian his misuse of authorities and his lack of training in the study of documents make his work an object of mistrust. « C'est l'opinion d'un groupe : ce n'est pas celle de tout le monde. (p. 750) On a reproché à Emile Deschanel d'avoir employé le mot *brio* à propos d'Ernest Renan : à plus forte raison, sera-t-on un peu gêné par l'expression suivante : « Renanism... etc, was a more aristocratic form of *blague*. » (754).

Beaucoup de lecteurs de Flaubert ne conviendront pas que Salammbô est « a magnificent failure, laboriously evolved and tedious. » (p. 762). Dans la liste de contemporains qui termine le volume, M. Wright se trompe en appelant René Boylesve « a minor novelist » (p. 852). M. René Boylesve est très nettement le premier romancier de sa génération, au sentiment des connaisseurs.

(1) VIII. (Pref.). — In his opinion, French literature, taken as a whole, overtops in richness, artistic quality, and historical influence, all literatures since those of Greece and Rome.

(2) *Ibid.* — The present writer acknowledges a preference for the classical and rational in French literature.

Digitized by Google

Mais quelques jugements un peu hasardeux, excusables chez un étranger qui le plus souvent nous connaît et nous apprécie fort bien, ne suffisent point à compromettre un ouvrage solide, bien documenté, et tout à fait recommandable aux étudiants d'Angleterre et d'Amérique.

C'est dans une série de quatre conférences prononcées à Londres et à Oxford que M. Legouis nous présente son apologie de la poésie française. C'est un ouvrage agréable toujours, et souvent pénétrant et profond. Nul n'était mieux placé que M. Legouis pour l'écrire. C'est sans doute aujourd'hui le critique le plus compétent, le plus averti et le plus fin que nous possédions en matière de poésie anglaise. Et sa modestie est excessive lorsqu'il nous déclare : « Je n'ai lu les poètes de mon pays qu'en amateur. » (p. III). Le sentiment qu'il a de ces poètes serait souhaitable à beaucoup d'entre ceux qui s'occupent spécialement de littérature française.

M. Legouis nous montre d'abord que l'opinion anglaise a changé sur cette question, et que nos voisins d'outre-Manche ne nous refusent plus aussi obstinément qu'autrefois le don de la poésie, alors qu'ils allaient de l'impertinence de De Quincey (p. 12) à la dédaigneuse indulgence de Matthew Arnold (p. 15).

Dans une seconde conférence, M. Legouis oppose le clair et lumineux génie de nos trouvères à la fumeuse et sombre inspiration des Scōps anglo-saxons. Il rappelle tout ce que la pensée anglaise doit aux envahisseurs normands, et comment les disciplines romanes l'ont élevée à la dignité littéraire. Il est impossible de caractériser avec de plus heureuses formules ce que notre poésie du moyen âge a d'étincelant, de limpide, de frais et de printanier.

Puis, passant au « grand siècle », il loue congrument notre alexandrin avec son essor, son « air de majesté et de grandeur » (p. 91). A propos de Racine (admirablement compris) et de Shakespeare, M. Legouis nous donne de maîtresses pages d'esthétique comparée (p. 103-114), non point perdue dans de vagues considérations, mais appuyée sur des exemples précis et concrets.

Enfin, la quatrième causerie est consacrée entièrement, ou peu s'en faut, à l'œuvre d'Auguste Angellier. M. Legouis, tout en rappelant les premières œuvres du poète, y complète le bel essai qu'il a mis en tête de la sélection jadis publiée par lui à Oxford.

Voilà non seulement un excellent plaidoyer, prononcé en toute compétence, largeur d'esprit et générosité, mais aussi une des meilleures séries d'essais sur la poésie que je connaisse. Les critiques intelligents abondent chez nous ; les vrais juges de la poésie sont plus rares. Pour ne parler que des morts, je ne vois guère qui mettre à côté de Sainte-Beuve, de Théophile Gautier et d'Auguste Angellier. M. Legouis vient donc de nous donner un plaisir des plus exquis.

Henri Potez.

Digitized by Google

BULLETIN

M. T. F. Henderson a récemment donné un excellent résumé des difficiles problèmes qui hérissent l'histoire de la ballade anglaise : il montre quelle assurance, toute américaine, a souvent inspiré les conclusions des dernières études parues sur le sujet — celles des Prof. Kittredge et Gummere ; sa connaissance de l'écossais lui permet, par exemple, de nier le caractère « populaire » d'une œuvre comme *Edward* (p. 25) ; et d'une manière générale il est intéressant de noter que l'auteur s'en tient plutôt à la thèse de l'origine « savante » des ballades, et — sans toujours bien marquer la différence qui sépare nos « ballades » françaises de nos chansons populaires — va souvent chercher comparaisons et appuis dans les travaux de nos Paris et de nos Jeanroy. Bibliographie, index, jusqu'à des indications d'inédits (p. 15), tout concourt à faire de ce petit manuel un guide très utile. (**The Ballad in Literature**, Cambridge Univ. Press. 1912, 1 sh.). A. K.

*
* *

M. P. Thureau-Dangin a fait un petit volume, d'une lecture facile et attachante, de l'article de la *Revue des Deux Mondes* où il rendait compte des deux gros livres récemment consacrés par M. Wilfrid Ward à la biographie du Cardinal Newman. Il n'y parle, bien entendu, que de **Newman catholique**, et c'est là un excellent appendice à l'ouvrage bien connu de M. Thureau-Dangin sur la Renaissance catholique en Angleterre. Ce n'est pas la faute de l'auteur si à l'impression de confiance qui se dégageait de sa première œuvre s'ajoute ici une note de tristesse, sinon d'inquiétude. Certes ce n'est pas Newman qui sort diminué de la révélation des déboires multiples qu'il connut après sa conversion ; mais à quels soupçons, à quelles timidités, à quelles paresses — parlons mieux, comme lui-même aurait fait : à quel opportunisme, nécessaire peut-être, mais sûrement douloureux, le grand homme ne s'est-il pas heurté pendant cette longue carrière ! (Plon-Nourrit, 1912, 3 fr.). A. K.

*
* *

Messrs. Duckworth ont donné, dans leur *Reader's Library*, une seconde édition, moins chère, des délicieux articles de **R. Jefferies** réunis, en 1909 sous le titre *The Hills and the Vale* ; comme le dit M. E. Thomas dans son introduction, ces essais, qui datent de diverses périodes de la vie de l'auteur, montrent admirablement comment le petit journaliste de province est devenu le grand artiste qui a tant de fidèles outre-Manche, comment sa vision fraîche et précise de la campagne anglaise, mariée à une sorte de sens cosmique, a abouti à une poésie mystique de la nature dont la grandeur et la pureté sont peut-être sans égales. Texte, papier, impression, reliure sont également à louer dans ce volume (2 s. 6). A. K.

Digitized by Google

*
**

Attitudes et Aveux. — Sous ce titre, d'une joliesse un peu précieuse, comme l'est volontiers tout son style, M. R. Le Gallienne a réuni un bon nombre d'articles donnés par lui aux revues anglaises ou américaines. C'est d'abord un groupe de méditations fantaisistes sur les sujets les plus divers — depuis « les enfants dans la litterature » et « les contes de fées » jusqu'aux « aéroplanes » — puis une série de menues études sur quelques modernes — de Grant Allen à W. Watson ; figurines délicates, dessinées d'un crayon très pointu, avec une nervosité et des coquetteries très féminines ; volume à la fois attachant et irritant, très caractéristique d'un écrivain trop peu connu en France, ce nous semble, malgré son nom français (**Attitudes and Avowals. Lane, 1910, 5 sh.**). A. K.

*
**

Dans la collection si utile des monuments germaniques qui parait sous le titre *Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit* à Leipzig (Dyksche Buchhandlung) ont été réimprimés récemment trois nouveaux volumes. Le n° 4 est la **Leben des heiligen Severin, von Eugippius**, traduit par M. Carl Rodenberg (3. Auflage, 2 m.). La vie de Saint Séverin, cet ascète étrange, à la personnalité si forte, et qui attira tant d'hommes à la vie monastique. réclame en soi l'attention. Elle est aussi un monument de la civilisation, puisque Saint Séverin fut l'apôtre de la Norique ripuaire à l'époque de l'invasion des Barbares et que son histoire est féconde en renseignements sur les temps troublés où il vécut. Le même genre d'intérêt s'attache au n° 20, les quatre livres d'histoire de Nithard (**Nithards vier Bücher Geschichten**, traduits par J. v. Jasmund et W. Wattenbach, 5e éd. remaniée par M. le Dr. Ernst Müller, 2 m.). Petit-fils de Charlemagne, témoin et acteur des guerres qui divisèrent l'héritage du grand empereur, Nithard retraça, d'une plume forte et colorée, ces grands événements. C'est dans sa chronique que se trouvent les fameux *Serments de Strasbourg*, premiers documents du français et de l'allemand. Le 92e volume contient les lettres de saint Boniface (**Die Briefe des heiligen Bonifatius** traduites par M. Michael Tangl, 5,50 m.). L'activité de l'apôtre de la Germanie fut féconde en résultats et provoqua l'un des plus remarquables progrès de la civilisation. La correspondance de Boniface — commentee de la façon la plus heureuse et la plus claire par l'éditeur — montre par quels moyens et avec quels succès le missionnaire-évêque réussit à accomplir la tâche héroïquement assumée. F. P.

*
**

Le couvent de femmes de Sindelsberg, près de Marmoutier, en Alsace, a subsisté de 1115 à 1489. Son cartulaire, qui donne d'authentiques renseiguements sur la vie monastique — la vie matérielle naturellement — aussi bien que sur l'etat de la langue offre un grand intérêt. Il a été dernièrement publié par M. E. Herr : **Das ehemalige Frauenkloster Sindelsberg** (Strasbourg, J. H. Ed. Heitz, 1912, 12 m.). Les textes sont précédés d'une introduction très exacte où l'histoire du couvent, de son développement et les raisons de sa disparition sont minutieusement étudiées. Ils sont accompagnés de notes explicatives qui les éclairent parfaitement.

D.

Digitized by Google

*
* *

Il existe une anthologie de l'ancien-haut-allemand et qui est excellente. C'est le *Lesebuch* de M. Braune. Aussi peut-on s'étonner que M. Joseph Mansion publie dans la collection *Germanische Bibliothek* (éditée par M. W. Streitberg) un **Althochdeutsches Lesebuch** (Heidelberg, Winter, 1912, 2,40 m.). Cependant à la réflexion, et surtout à la lecture du livre, on se rend compte que cette entreprise n'est pas inutile. La publication de M. Mansion est destinée aux débutants. Elle veut donner, sous forme condensée, à la fois une grammaire, un choix de textes et un vocabulaire, de sorte que l'étudiant qui se sera approprié la substance de cet ouvrage puisse aborder la lecture de tout texte ancien-haut-allemand. Il est évident que ce livre est très court. La grammaire qui compte une cinquantaine de pages seulement, ne poursuit que des visées pratiques. Elle n'étudie que les faits de flexion. C'est fort sage, et peut-être M. Mansion eût-il bien fait d'économiser la dizaine de pages consacrées à la syntaxe. C'est trop ou trop peu. Les textes sont bien choisis et la reproduction du ms., du *Hildebrandslied* est une heureuse innovation dans un livre d'enseignement. Il faut féliciter M. Mansion du sens pédagogique dont il a fait preuve en écrivant ce petit livre. Il faut le féliciter de trouver à Liège, où il enseigne, des étudiants s'intéressant à l'ancien-haut-allemand. F. P.

*
* *

Nous recevons la 4e livraison du **Deutsches Fremdwörterbuch** de M. Hans Schulz (Strasbourg, Trübner, 1,50 m.). Même méthode, même science, mêmes résultats positifs que dans les trois premières qui ont été signalées ici. Les mots étudiés vont de *Gene* à *Kampagne*. On regrettera que M. Schulz n'ait pas accueilli plus de mots dans ce travail. Il eût rendu davantage de services encore aux travailleurs. Une légère critique. A diverses reprises M. Schultz fait venir directement du latin des mots qui, fort vraisemblablement, sinon certainement, sont passés à l'allemand par l'intermédiaire du français. Tels sont *Hermaphrodit*, *Horoskop*, *Hypothek*, connus en français avant que leur présence en allemand soit documentée.

F. P.

*
* *

Depuis longtemps le **Bayerisches Worterbuch** de Schmeller était épuisé. Cependant cet excellent dictionnaire des dialectes bavarois est indispensable à quantité de gens : aux linguistes auxquels il fournit sur le bavarois ancien et moderne des éclaircissements du plus haut prix, aux médiévistes qui y cherchent l'explication de termes inconnus aux dictionnaires généraux et paraissant dans les textes anciens, enfin, aux lecteurs d'œuvres bavaroises modernes, soit dialectales, soit même haut-allemandes à qui il explique le sens des termes régionaux. La maison Hugendubel, de Munich, s'est chargée de rendre aux bibliothèques et aux particuliers en quête du *Schmeller* le service de le leur offrir sous forme de reproduction anastatique (Munich, 1912, 2 vol., 80 m.). Cette reproduction est très lisible. En attendant le grand Dictionnaire bavarois dont on annonce la

Digitized by Google

préparation et dont l'apparition est certainement encore fort lointaine, le *Schmeller* nouveau prendra, sur le rayon des bibliothèques qui en sont dépourvues, sa légitime place d'honneur parmi les meilleurs ouvrages lexicographiques. F. P.

*
**

Attirons particulièrement l'attention des lecteurs de la *Revue germanique* sur le dixième volume des œuvres de Heine publiées par le *Tempel-Verlag* à Leipzig. Il contient une biographie de Heine par Rudolf Fürst (*Heinrich Heines Leben, Werke und Briefe*) qui est remarquable à la fois par l'agrément, la sobriété et la netteté de l'exposé. On ne saurait réunir plus de choses en 500 pages, et on ne saurait les mieux présenter. En ce joli volume, la finesse de la pensée répond à l'élégance de la forme extérieure. Un tel livre sur Heine était nécessaire. Il fallait un ouvrage fortement appuyé sur l'érudition qui commence à s'accumuler autour de Heine, et en même temps dégagé de cette érudition, allégé, attirant autant qu'instructif. Il fallait aussi une critique impartiale (ce qui est chose rare et difficile quand on parle de Heine), compréhensive du poète sans être trop admirative, juste et mesurée dans l'expression. Rudolf Fürst a su réunir ces qualités.

Dans ce volume (où il n'y a pas une note en dehors du texte), il a su recueillir le meilleur des études faites sur Heine, mentionnant avec habileté les auteurs auxquels il nous renvoie, appuyant son opinion sur celle des autres, sans pour cela cacher ses préférences personnelles. La vie et l'œuvre de Heine s'unissent harmonieusement dans cette étude ; l'une explique l'autre : une page replace le poète en son milieu et dit les événements qui purent agir sur lui ; une lettre bien choisie explique ses intentions au moment où il compose ; une analyse rapide met en pleine lumière le contenu d'un de ses livres. Je citerai comme exemples d'une critique très pénétrante et très suggestive dans sa brièveté les passages sur *Napoléon en Allemagne* (p. 274 et suiv.) sur le *Buch der Lieder* (p. 281), sur le *Saint-Simonisme* (p. 344), sur l'*Hellénisme* de Heine (p. 346), sur *Atta Troll* (p. 437) et sur le *Romanzero* (p. 485). Ce ne sont là que des passages pris en quelque sorte au hasard ; on en pourrait nommer bien d'autres qui montreraient combien de nuances Rudolf Fürst sait apporter dans ses jugements. On trouve en lui un guide si sûr et si prudent que l'on se laisse aller à le suivre en toute confiance.

Très rares sont les moments où l'on éprouve le besoin de faire des réserves, ou tout au moins de demander un supplément d'information. Qu'il est difficile, par exemple, dans la querelle de Heine contre Börne de tenir la balance égale ! Les torts sont partagés. Börne avait été très sévère pour Heine ; mais cela n'excuse pas le livre de Heine sur Börne. Rudolf Fürst le dit très franchement, mais il n'en reste pas moins trop « heinéen » quand il parle de l'amie de Börne, Madame Wohl-Strauss. Quelques affirmations aussi dans la conclusion du livre auraient besoin d'être appuyées. Rudolf Fürst reprend une appréciation de Betz qui marque, en l'exagérant, l'influence de Heine sur la poésie française. Cette question d'influence n'a pas encore été l'objet d'un travail très précis : elle donne-

Digitized by Google

rait matière à un beau mais difficile sujet d'étude. Les Français ont toujours admiré Heine poète, mais que lui doivent-ils dans l'inspiration ou dans la forme? A vrai dire, n'ont-ils pas lu surtout Heine prosateur, et particulièrement l'auteur des *Reisebilder*? Il n'en reste pas moins vrai que Heine fut et est encore l'un des auteurs allemands les plus aimés et les plus estimés en France. Et, pour mieux s'initier à sa pensée comme à son art, il n'est pas de meilleur moyen que de lire le précieux volume de Rudolf Fürst. J. D.

*
* *

Vient de paraître, en édition populaire, l'ouvrage bien connu de M. **Richard M. Meyer : Die deutsche Literatur des neunzehnten Jahrhunderts**. (Berlin, G. Bondi, 1912, in-8°, 704 pp., 4,50 M.). Nous croyons inutile de reproduire, à ce propos, les réserves dont l'ouvrage fut l'objet dès son apparition. D'ailleurs, si parfois les jugements du critique appellent la contradiction, on ne saurait lui dénier, ni une connaissance parfaite du domaine qu'il nous convie à explorer avec lui, ni une manière très personnelle de concevoir sa tâche d'historien de la littérature ; il sait exposer les questions avec une clarté à laquelle les critiques allemands ne nous avaient pas, jusqu'ici, habitués, et il est pour le lecteur un guide aussi intéressant que sûr et complet. Sous la forme nouvelle que revêt l'édition populaire, l'ouvrage retrouvera certainement le succès qui l'accueillit à sa naissance. D'un maniement plus commode, d'un prix plus abordable, il ne saurait manquer de fournir encore une longue carrière.

L. M.

*
* *

Signalons, pour constater le grand succès de ce livre, la quinzième édition de la **Deutsche Stilkunst** de **Eduard Engel** (Wien, Tempsky ; Leipzig, G. Freytag, 1912, in-8°, 5 m.). L'auteur a voulu, dit-il dans sa préface, donner à ses compatriotes des conseils sur la manière d'écrire un allemand correct et leur indiquer en quoi consiste la pureté du style, les défauts à éviter, les modèles à imiter. Son exposé est d'une clarté qui ne laisse rien à désirer ; on y trouve des attaques contre les personnalités les plus actuelles et les plus éminentes. Les cris de douleur et d'indignation, l'ironie et la satire y côtoient les apostrophes enflammées. Tout cela, d'ailleurs, est très vivant et, n'hésitons pas à le reconnaître, est, le plus souvent, l'expression même de la vérité. Dans ce livre compact de près de 500 pages d'un texte très serré, sont rassemblées une foule d'observations pénétrantes, de remarques précieuses, de conseils que, le plus souvent, le lecteur aura intérêt à suivre. Le livre est à la fois d'une lecture attrayante et d'une utilité que l'on ne saurait guère contester.

L. M.

*
* *

A feuilleter le livre de M. Eduard Fuchs sur l'histoire de la civilisation (*Illustrierte Sittengeschichte vom Mittelalter bis zur Gegenwart*, 3. Bd. **Das bürgerliche Zeitalter**, Munich, Langen, 1912, 25 m.) et à ne considérer que les illustrations, on pourrait se méprendre sur le caractère de l'ouvrage. On le croirait destiné à l'amusement. Mais son dessein est tout

Digitized by Google

autre. Il veut donner, comme l'indique son titre, une histoire des mœurs, au sens étroit du mot. De nombreux documents ont été rassemblés en divers pays, une étude attentive de faits probants entreprise, un combat livré pour des idées dont la plupart représentent un progrès moral. Le défaut apparent du livre de M. Fuchs est la tendance à la généralisation, qui conduit à une vue pessimiste des choses (A la page 272 « Evening Lesson » est mal traduit par « Morgenlektion »). D.

*
* *

Les études germaniques ne tireront pas un profit direct du livre sur le roman français (**Geschichte des französischen Romans** I. Band, Heidelberg, Winter, 1912, 7 m.) que fait paraître M. Wolfgang von Wurzbach. Dans ce premier volume, cependant, est étudiée la littérature romanesque médiévale dont les sujets sont, comme on sait, passés de Fance en Allemagne, et que le germaniste a, par suite, intérêt à connaître. Le livre de M. de Wurzbach donne l'impression d'un travail fait avec soin et dont les renseignements bibliographiques, très abondants, paraisseut au courant.

D.

*
* *

Voici un livre excellent : Dr. Kurt Kesseler : **Rudolf Euckens Bedeutung für das moderne Christentum** (Bunzlau, G. Kreuschner 1 m. 50). Il est très court et il contient de hautes pensées. Il a de plus un avantage qui est rare, même chez les philosophes, celui d'une extrême clarté !

Il y a quelque chose de vraiment dramatique dans la précision avec laquelle l'auteur nous détaille tous les dangers que la pensée moderne fait courir à l'idée même d'une religion ; mais après nous avoir inquiété, il nous rassure : ces dangers n'étaient qu'à la surface ; il y a des hauteurs métaphysiques où l'harmonie se rétablit entre les contraires, il en est une entre toutes, où l'on peut gravir sans crainte, parce qu'elle attache ses racines au cœur même de notre réalité : c'est la philosophie du bon combat-du combat « um einen geistigen Lebensinhalt », celle que depuis vingt, cinq ans professe à Iéna l'illustre Eucken.

Peut-être regrettera-t-on que l'opuscule, lumineux en sa brièveté, se termine sur quelques pages qui n'ont d'intérêt que pour les théologiens : pourquoi chercher à sauver l'accident, quand on a l'essentiel ? à quoi bon la formule pour qui tient la vérité ? G. B.

*
* *

Les partisans d'une prononciation régulière de l'allemand auront plaisir à apprendre que la *Deutsche Bühnenaussprache*, ce code accepté par les théâtres et beaucoup de professionnels de la parole, paraît en 10e édition (Bonn, Albert Ahn, 1912, 5 m.). M. Theodor Siebs, qui en est resté le méritant rédacteur, n'a rien ajouté à la partie théorique. Il a augmenté le nombre des pages consacrées au « dictionnaire de la prononciation ». Les lecteurs — et surtout les étrangers — seront reconnaissants à M. Siebs d'avoir ainsi diminué le nombre des cas où la recherche dans le « Siebs » n'est pas suivie de succès. C'est de ce côté que ce livre si utile pourra encore gagner en valeur. On trouvera, j'espère, dans la prochaine édition les mots *Bulgarien*, *Schaffhausen* et d'autres au sujet desquels les profanes peuvent avoir des doutes. Ecrire *agrégé* (p. 98) et non *aggrégé*. F. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Langue et Littérature allemandes

I. Histoire de la civilisation. — SCHLENDER, J. H. *Germanische Mythologie. 3. Aufl.* Dresden, Minden, '12. 3.60 m. — KRONENBERG, M. *Geschichte des deutschen Idealismus. 2. Bd. Die Blütezeit Von Kant bis Hegel.* München, Beck, '12. 11 m. — BODE, W. *Karl August von Weimar. Jugendjahre.* Berlin, Mittler, '13. 5 m. — LYNCKER, K. F. v. *Am Weimarischen Hofe unter Amalien u. Karl August. Erinnerungen. Hrsg. v. seiner Nichte* MARIE SCHELLER. Berlin, Mittler, '12. 3 m. [*Mittler's Gœthe-Bücherei.*] — SCHORN, A. v. *Das nachklassische Weimar. 2. Teil : Unter der Regierungszeit v. Karl Alexander u. Sophie.* Weimar, Kiepenheuer, '12. 7 m.

II. Langue allemande. — BERGMANN, K. *Die gegenseitigen Beziehungen der deutschen, englischen und französischen Sprache auf lexikologischem Gebiete.* Dresden, Koch, '12. 4,40 m. [*Neusprachliche Abhandlungen, 18.*] — RUPRECHT, G. *Das Kleid der deutschen Sprache. Unsre Buchschrift in Gegenwart u. Zukunft. 5. Aufl.* Göttingen, Vandenhœck u. Ruprecht, '12. 1 m. — GREIN, C. W. M. *Sprachschatz der angelsächsischen Dichter. Neu hrsg. v.* J. J. KÖHLER. Lfg 5 u. 6. Heidelberg, C. Winter, '12. 3 m. — BULTHAUPT, F. *Milsträter Genesis u. Exodus. Eine grammatisch-stilist. Untersuchung.* Berlin, Mayer u. Müller, '12. 4,80 m. [*Palaestra, 72.*] — MANSION, J. *Althochdeutsches Lesebuch f. Anfänger.* Heidelberg, Winter, '12. 2,40 m. [*Germanische Bibliothek, 3. Bd.*] — BACHMANN, A. *Mittelhochdeutsches Lesebuch m. Grammatik u. Wörterbuch. 5. u. 6. Aufl.* Zürich, Beer, '12. 4,80 m. — REIS, H. *Die deutschen Mundarten.* Leipzig, Göschen, '12. 0,80 m. [*Sammlung Göschen.*] — SCHMELLER, J. A. *Bayerisches Wörterbuch. 2. Ausg. bearb. v.* G. K. FROMMANN. *Stuttgart u. Tübingen (1827-1837). Anastat. Neudruck. 2 Bde.* München, Hugendubel, '12. 80 m. — STAUFF, PH. *Deutsche Judennamen. Zusammengestellt nach Verzeichnissen jüd. Religionsbehörden.* Berlin-Lichterfelde, Scheffer, '12. 0,60 m. — BEHN, S. *Der deutsche Rhythmus u. sein eigenes Gesetz.* Strassburg, Trübner, '12. 6,50 m. — KAUFFMANN, F. *Deutsche Metrik nach ihrer geschichtlichen Entwickelung. 3. Aufl.* Marburg, Elwert, '12. 4,50 m. — ROTTER, C. *Der Schnaderhüpfl = Rhythmus. Vers- und Periodenbau des ostälpischen Tanzliedes.* Berlin, Mayer u. Müller, '12. 8 m. [*Palaestra, 90.*]

III. Littérature allemande. — *a*) **Genres, périodes, thèmes particuliers.** — STORCK, K. *Deutsche Literaturgeschichte. 6. u. 7. verm. Aufl.* Stuttgart, Muth, '13. 6 m. — KÖRNER, J. *Germanische Renaissance. Charakterbilder u. Kritiken. Ausgew. u. eingeltt.* München, G. Müller, '12. 2,50 m. [*Pandora, 10.*] — HETTNER, H. *Deutsche Literaturgeschichte des 18. Jahrh. 6. Auflage.* Braunschweig, Vieweg, '13. 4 vol. 24 m. — MEYER, R. M. *Die deutsche Literatur des 19. Jahrh. Volksausgabe.* Berlin, Bondi, '12. 4,50 m. — *Die Dicht-Kunst. 3 Tle.* Leipzig, Engel, '12. 4 m. (G. HECHT : *Gerhart Hauptmann.* E. MONDT : *Paul Scheerbart.* E. MONDT u. G. HECHT :

Digitized by Google

Rainer Maria Rilke). — BULTHAUPT, H. *Literarische Vorträge*. Oldenburg, Schulze, '12. 4 m. — PNIOWER, O. *Dichtungen und Dichter*. Berlin, Fischer, '12. 5 m. — VISCHER, F. T. *Vorträge. Hrsg. v.* R. VISCHER. *II. Reihe : Shakespeare-Vorträge. 1. Bd. 3. Aufl.* Stuttgart, Cotta. '12. 10 m. — WALZEL, O. *Leben, Erleben u. Dichten. Ein Versuch*. Leipzig, Haessel. '12. 1,20 m. — PETSCH, R. *Deutsche Dramaturgie von Lessing bis Hebbel*. München, G. Müller, '12. 2,50 m. [*Pandora, 11.*] — KEITER, H., u. TONY KELLEN : *Der Roman. 4. verb. u. verm. Auflage*. Essen, Fredebeul u. Kœnen, '12. 4 m. — STRAUCH, P. *Meister Eckhart-Probleme. Rede*. Halle, Niemeyer, '12. 1 m. — BURDACH, K. *Faust und Moses*. Berlin, Reimer, '12. 6 m. [Aus : « *Sitzungsberichte d. preuss. Akad. d. Wiss.* »] — WOOD, H. *Faust = Studien*. Berlin, Reimer, '12. 6 m. — WOLFF, E. *Faust und Luther. Ein Beitrag zur Entstehung der Faust-Dichtung*. Halle, Niemeyer, '12. 5 m. — WOLFSTIEG, A. *Bibliographie der freimaurerischen Literatur. 2. Bd.* Burg, Hopfer, '12. 33 m. — ALTANER, B. *Dietrich von Bern in der neueren Literatur*. Breslau, Hirt, '12. 3 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 30.*] — SCHNEIDER, H. *Die Gedichte u. die Sage von Wolfdietrich*. München, Beck, '13. 15 m. — BENZMANN, HANS. *Die soziale Ballade in Deutschland. Typen, Stilarten u. Geschichte*. München, Beck, '12. 2,80 m. — RÜDIGER, G. v. *Deutsche Romantiker. Aussprüche deutscher Romantiker über sich u. ihre Genossen, gesammelt u. eingeleitet*. München, G. Müller, '12. 2,50 m. [*Pandora, 9.*] — MÜNNIG, EL. *Calderon und die ältere deutsche Romantik*. Berlin, Mayer u. Müller, '12. 3 m. — GOLDSCHMIDT, K. W. *Zur Kritik der Moderne. II. Erlebte Dichtung*. Leipzig, Xenien-Verlag, '12. 3 m. — SOERGEL, A. *Dichtung u. Dichter der Zeit. Eine Schilderung der deutschen Literatur der letzten Jahrzehnte. 2., unver. Abdr.* Leipzig, Voigländer, '12. 10,50 m. — SPIERO, H. *Das poetische Berlin. Neu = Berlin*. München, G. Müller, '12. 2,50 m. [*Pandora, 6.*]

b) **Auteurs et ouvrages particuliers**. — **Arnim, Achim von.** — SCHÖNEMANN F. *L. Achim v. Arnims geistige Entwicklung, an seinem Drama « Halle und Jerusalem » erläutert*. Leipzig, Haesel, '12. 6 m. [*Untersuchungen zur neueren Sprach- u. Literaturgeschichte, 12. H.*]

Arnim, Bettina von. — FREIS, W. *Bettina von Arnims Königsbuch*. Schwerin, Schmidt, '12. 2,50 m.

Bierbaum, O. J. — *Gesammelte Werke in 10 Bdn. hrsg. v.* M. G. CONRAD u. H. BRANDENBURG. *Bd 5 et 6.* München, Müller. '12. 8 m. — DROOP, F. *Otto Julius Bierbaum. Ein deutscher Lyriker*. Leipzig, Hesse u. Becker, '12. 0,80 m. [*Hesse's Volksbücherei, 697-698.*]

Bürger, G. A. — *Der Roman seines Lebens in seinen Briefen und Gedichten. Hrsg. v.* PAUL W. MEDEROW. Berlin, Morawe u. Scheffelt, '12. 5 m.

Ernst, Otto. — ENKING, O. *Otto Ernst u. sein Schaffen*. Leipzig, Staackmann, '12. 2 m. — LATWESEN, A. *Otto Ernst. Ein deutscher Lyriker*. Leipzig, Hesse u. Becker, '12. 0,80 m. [*Hesse's Volksbücherei, 699-790.*]

Felix. — MAI, E. *Das mittelhochdeutsche Gedicht vom Mönch Felix, auf textkritischer Grundlage philologisch untersucht u. erklärt*. Berlin, Mayer u. Müller, '12. 15 m. [*Acta germanica. N. R., 4. H.*]

Digitized by Google

Fontane. — KRICKER, G. *Theodor Fontane. Von seiner Art u. epischer Technik.* Berlin, Grote, '12. 4 m. [*Bonner Forschungen, 4. Bd.*]

Freiligrath. — MEHRING, F. *Freiligrath und Marx in ihrem Briefwechsel.* Stuttgart, Dietz, '12. 0,75 m. [*Die neue Zeit. Ergänzungshefte, n° 12.*]

Gengenbach. — STÜTZ, F. *Die Technik der kurzen Reimpaare des Pamphilus Gengenbach. Mit e. kritischen Anh. üb. die zweifelhaften Werke.* Strassburg, Trübner, '12. 6 m. [*Quellen und Forschungen, 117. H.*]

Glassbrenner. — RODENHAUSER, R. *Adolf Glassbrenner. Ein Beitrag zur Geschichte des « Jungen Deutschland » u. der Berliner Lokaldichtg. Nebst Bibliographie u. Register.* Nikolassee, Harwitz, '12. 4 m.

Gœthe. — CHAMBERLAIN, H. S. *Gœthe.* München, Bruckmann, '12. 16 m. — GEIGER, L. *Gœthe. Sein Leben u. Schaffen.* Berlin, Ullstein, '13. 3 m. — HEHN, V. *Ueber Gœthes Gedichte. Aus dessen Nachlass hrsg. v.* ED. V. D. HELLEN. *2. Aufl.* Stuttgart, Cotta, '12. 5 m. — HERTZ, W. *Gœthes Naturphilosophie im Faust.* Berlin, Mittler et Sohn, '12. 2.50 m. [*Mittler's Gœthe-Bücherei.*] — KETTNER, G. *Gœthes Nausikaa.* Berlin, Weidmann, '12. 1.60 m. — KÜHN, J. *Der junge Gœthe im Spiegel der Dichtung seiner Zeit.* Heidelberg, Winter, '12. 3,50 m. [*Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, N. F., 1.*] — MAASS, E. *Gœthe und die Antike.* Stuttgart, Kohlhammer, '12. 12 m. — MORRIS, MAX. *Gœthes und Herders Anteil an dem Jahrgang 1772 der Frankfurter gelehrten Anzeigen. 2., veränd. Aufl.* Stuttgart, Cotta, '12. 5 m. — SCHAAFFS, G. *Gœthes Hero u. Leander u. Schillers romantisches Gedicht.* Strassburg, Trübner, '12. 4,50 m. — STEINWEG, C. *Gœthes Seelendramen u. ihre französischen Vorlagen.* Halle, Niemeyer, '12. 7 m. — TRAUMANN, E. *Gœthes Faust. Nach Entstehung und Inhalt erklärt. In 2 Bdn. 1. Bd.* München, Beck, '13. 6 m.

Gœthe, Frau Rat. — *Gesammelte Briefe. Hrsg. v.* L. GEIGER. Leipzig, Hesse, '12. 3 m.

Gottsched. — REICHEL. E. *Gottsched. 2. (Schluss-) Band.* Berlin, Gottsched = Verlag, '12. 11,50 m.

Grillparzer, F. — *Werke. Hrsg. v.* A. SAUER. Wien, Gerlach et Wiedling, '12. *Abtlg II, Bd 1-2. 15 m.*

Gutzkow's *Werke. Auswahl in 12 Tln. Nebst Ergänzg. 3 Tle. Hrsg. v.* R. GENSEL. Berlin, Bong, '12. 7 vol. 14 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek.*] — *Die Ritter vom Geiste. In 3 Tln hrsg. v.* R. GENSEL. Berlin, Bong, '12. 6 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek.*] — WEISS, R. *Religiöse und ethische Probleme in Gutzkows « Uriel Acosta » u. in unserer Zeit.* Freiburg i. B., Bielefeld, '12. 1,25 m.

Hartleben, O. E. — *Briefe. 2. Bd. Briefe an Freunde. Hrsg. u. eingel. v.* F. F. HEITMUELLER. Berlin, Fischer, '12. 4 m.

Hartmann von Aue. — RIEMER, G. *Wörterbuch und Reimverzeichnis zu dem* Armen Heinrich *Hartmanns von Aue.* Göttingen, Vandenhœck u. Ruprecht, '12. 3 m. [*Hesperia, 3.*]

Hauff's, W., *sämtliche Werke in 6 Bdn. Hrsg. v.* R. KRAUSS. Leipzig, Hesse u. Becker, '12. 2 vol. 3,50 m.

Hauptmann's, Gerhart, *Gesammelte Werke. Volksausgabe in 6 Bdn.* Berlin, Fischer, '12. 20 m. — SPIERO, H. *Gerhart Hauptmann.* Bielefeld,

Digitized by Google

Velhagen u. Klasing, '12. 0,60 m. [*Velhagen u. Klasing's Volksbücher, 65.*]

Hebbel's *Werke in 4 Bdn. Nebst zwei Ergängungsbdn : Hebbels Tagebücher. Hrsg. v.* F. BRANDES. Leipzig, Reclam jun., '12. 3,60 m. — *Ein Lebensbuch. Hrsg. v.* W. BLOCH = WUNSCHMANN. Berlin-Steglitz, Behr, '12. 6 m. — KRALIK, D., u. F. LEMMERMAYER : *Neue Hebbel-Dokumente.* Berlin, Schuster u. Lœffler, '13. 4 m. — SICKEL, P. *Friedrich Hebbels Welt- und Lebensanschauung. Nach den Tagebüchern, Briefen u. Werken des Dichters dargestellt.* Hamburg, Voss, '12. 6 m. [*Beiträge zur Aesthetik, XIV.*]

Heine, Henri. — PUETZFELD, C. *Heinrich Heines Verhältnis zur Religion.* Berlin, Grote, '12. 4 m. [*Bonner Forschungen, 3 Bd.*]

Heliand. — JOSTES, F. *Die Heimat des Heliand.* Münster, Aschendorff, '12. 0,80 m. [*Forschungen u. Funde, 4.*]

Herbart. — WALTHER, H. *Herbarts Charakter u. Pädagogik in ihrer Entwicklung.* Stuttgart, Kohlhammer, '12. 6,50 m.

Hermes. — MUSKALLA, K. *Die Romane von Johann Timotheus Hermes Ein Beitrag zur Kultur- u. Literaturgeschichte des 18. Jahrh.* Breslau, Hirt, '12. 2,40 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 25.*]

Hölderlin. — *Sämtliche Werke. Historisch-kritische Ausg., unter Mitarbeit von* F. SEEBASS *besorgt v.* N. v. HELLINGRATH. *5. Bd. Uebersetzungen u. Briefe. 1800-1806.* München, G. Müller, '13 5 m.

Hoffmann's, E. T. A. — *Werke in 15 Tln. Neu hrsg. u. m. Einleitgn versehen von* G. ELLINGER. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, '12. 5 vol. 10 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek.*] — HOFFMANN, E. T. A., *im persönlichen u. brieflichen Verkehr. Sein Briefwechsel u. die Erinnerungen seiner Bekannten. Gesammelt und erläutert von* HANS VON MÜLLER. *2 Bde.* Berlin, Paetel, '12. 20 m.

Kästner, A. G. — *Briefe aus sechs Jahrzehnten. 1745-1800.* Berlin, Behr, '12. 6 m.

Kant, J. *Briefwechsel. In 3 Bdn. Hrsg. v.* H. E. FISCHER. *1. Bd.* München, Müller, '12. 5 m. [*Bibliothek der Philosophen, 1 Bd.*]

Kleist, H. v. — HART, J. *Das Kleist-Buch.* Berlin, Borngräber, '12. 5 m.

Klinger. — WYNCKEN, F. A. *Rousseau's Einfluss auf Klinger.* Berkeley, Univ. of Calif. publ. in mod. phil., '12. 4,50 m.

Konrad's von Megenberg *deutsche Sphaera, aus der Münchener Handschrift hrsg. v.* OTTO MATTHAEI. Berlin, Weidmann, '12. 2,80 m. [*Deutsche Texte des Mittelalters, 23. Bd.*]

Lessing's *gesammelte Werke. In 7 Bdn. Bd 1. 2. 4.* Leipzig, Tempel-Verlag, '12. 3 m. le vol.

Ludwig, Otto. — *Das Fräulein von Scuderi. Bühnen-Einrichtung von* CARL BÖMLY. Berlin, Oesterheld, '12 2 m.

Meyer, C. F. — KORRODI, E. *C. F. Meyer-Studien.* Leipzig, Haessel, '12. 3 m.

Mosen, Julius. — MAHRHOLZ, W. *Julius Mosens Prosa. Ein Beitrag zur Literaturgeschichte der Romantik u. des jungen Deutschland.* Weimar, Duncker, 12. 3,60 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 41.*]

Maler Müller. — MEYER, F. *Maler Müller-Bibliographie.* Leipzig, F. Meyer, '12. 14 m.

Digitized by Google

Nietzsche, F. — FREHN, J. *Nietzsche und das Problem der Moral.* Neubabelsberg-Berlin, Akadem. Verlagsgesellschaft, '12. 2,50 m. — R. M. MEYER. *Nietzsche. Sein Leben u. seine Werke.* München, Beck, '13. 10 m.

Raabe. — FEHSE, W. *Raabe-Studien. Unseres Herrgotts Kanzlei. Der Student von Wittenberg.* Magdeburg, Creutz, '12. 1,20 m. — SCHOLZ, W. *Fünfzehn Jahre mit W. Raabe.* Braunschweig, Scholz, '12. 1 m.

Raimund. — FUHRMANN, K. *Raimunds Kunst und Charakter.* Berlin, Hofmann et Co, '13. 1,50 m.

Schnitzler, A. — *Gesammelte Werke in 2 Abteilgn. 2. Abtlg : Die Theaterstücke in 4 Bdn.* Berlin, Fischer, '12. 12 m.

Spee, Fr. v. — BECKER, A. *Die Sprache Friedrichs v. Spee.* Halle, Niemeyer, '12. 5 m.

Spiel, St. Galler. — WOLTER, EMIL. *Das St. Galler Spiel vom Leben Jesu. Untersuchungen und Text.* Breslau, Marcus, '12. 8,60 m. [*Germanistische Abhandlungen, 41.*]

Spitteler, C. — MEISSNER, C. *Carl Spitteler. Zur Einführung in sein Schaffen.* Jena, Diederichs, '12. 2 m.

Tieck. — BRODNITZ, K. *Der junge Tieck und seine Märchenkomödien.* München, Walhalla-Verlag, '12. 2,80 m.

Treitschke's, H. v., *Briefe. Hrsg. v.* MAX CORNICELIUS. *1. Bd. 1. Buch, 1834-1858.* Leipzig, Hirzel, '12. 10 m.

Uhland's *Briefwechsel. Hrsg. v.* J. HARTMANN. *II. Teil. 1816-1833.* Stuttgart, Cotta, '12. 7,50 m. [*Veröffentlichungen des schwäbischen Schillervereins.*] — HARTMANN, A. *Ludwig Uhland. Ein Volksbuch.* Stuttgart, Spemann, '12. 2 m.

Vogelweide, Walther von der. — WUSTMANN, R. *Walther von der Vogelweide.* Strassburg, Trübner, '13. 2 m.

Volksbücher. — *Deutsche Volksbücher. Die schöne Magelone. Die Schildbürger. Fortunatus. Doktor Faust. Melusine. Nach den frühesten Drucken hrsg. v.* P. JERUSALEM. München, Langewiesche-Brandt, '12. 1,80 m. [*Bücher der Rose, 18. Bd.*]

Wagner, R. — KOCH, MAX. *Richard Wagner, 2. Teil.* Berlin, Hofmann. '12. 2 vol. 6 m. [*Geisteshelden, 60-61. Bd.*] — SCHRENK, E. v. *Richard Wagner als Dichter.* München, Beck, '13. 4 m.

Weber, F. W. — TIBESAR, B. L. *F. W. Webers Dreizehnlinden. Eine literarische Studie. 5. verb. Aufl.* Paderborn, Schöningh, '12. 1,20 m.

Wedekind, F. — *Gesammelte Werke. 1. Bd.* München, G. Müller, '12. 4 m.

Wildenbruch, E. v. — *Gesammelte Werke. Hrsg. v.* B. LITZMANN. *Bd 3 u. 8.* Berlin, Grote, '12. 8 m.

L. MIS

Digitized by Google

Langue et Littérature anglaises

Langue anglaise. — ROGET, PETER MARK. *Thesaurus of English words and phrases*, cheaper ed. Longmans, 1912. 2 s. 6. — SKEAT, W. W. *The science of etymology*. Clar. Press. 1912. 4 s. 6. — EXTER, OTTO. *Beon und wesan in Alfred's Uebers. des Boethius der Metra und der Soliloquien.* Eine synt. Untersuchung. Kiel, 1912. — VICTOR, DR. OTTO. *Zur Textkritik und Metrik der früh. m. e. Katharinenlegende* (EETS). Bonn, 1912. — WALTER, FRANK KELLER. *Abbreviations and technical terms used in book catalogs and bibliographies*. Boston, Book Co. 1912. 5/. — EXNER, P. *Typische Adverbialbestimmungen in früheng. Poesie*. Diss. Berlin, 1912. — ALTHAUS, L. H. *The sounds of the mother tongue*. Hodder Ss. 1912. 1/6. — SHEFFIELD, A. D. *Grammar and thinking. A study of the working conceptions in syntax*. Putnam, 1912. 6/. — DIXON, JAMES MAIN. *English Idioms*. Nelson, 1912. 1/. — CHISHOLM, GEO. G. *A pronouncing vocabulary of geogr. names*. Blackie, 1912. 1/. — GRAY, AUSTIN K. *A dictionary of synonyms*. Jack, 1912. 6 d.

Littérature anglaise. — Critique. — Essais. — Genres. — Périodes. — Anthologies. — SMITH, PROF. C. ALPHONSO. *Die amerik. Literatur*. Vorlesungen, geh. an der Königl. Friedr. Wilhelms Univ. zu Berlin. Weidmann, Berlin, 1912. 5 m. — MABIE, H. W. *Background of literature*. Macmillan, 1912. 6/6. — OSMASTON, F. P. B. *The future of poetry*. An essay. Matthews, 1912. 2/6. — CARTER, HUNTLEY. *The new spirit in drama and art*. Palmer, 1912. 12/6. — GORDON, G. S. ed. *English literature and the classics*. Frowde, 1912. 6/. — BIRRELL, AUGUSTINE. *Men, women and books* : papers and essays. Duckworth, 1912. 2/6. — SIDGWICK, A. H. *Walking essays*. Arnold, 1912. 5/. — BROWN, HENRY. *Shakespeare's patrons and other essays*. Dent, 1912. 3/6. — ROSEBERY, LORD *Wallace, Burns, Stevenson : appreciations*. Reimpr. Mackay, 1912. 2/6. — *Essays and studies by members of the English Association*. Vol. 3, 1912. Frowde, 1912. 5/. — BIRRELL, AUGUSTINE. *Essays* (Belles Lettres series : Royal Lib.) A. L. Humphreys, 1912. 2/6. — HARRISON, FRED. *Among my books : centenaries, reviews, memoirs*. Macmillan, 1912. 7/6. — FIGGIS, DARRELL. *Studies and appreciations*. Dent, 1912. 5/. — GOSSE, EDMUND. *Portraits and Sketches*. Heinemann, 1912. 6/. — LEISERING, DR. KONR. *Studien zur Schicksalstragödie*. Prog. Weidmann. Berlin, 1912. 1 m. — SAINTSBURY, GEORGE. *The historical character of Engl. Lyric*. Frowde, 1912. 1/. — ESENWEIN, J. BERG. *Writing the short story* : a practical handbook on the rise, structure, writing and sale of the modern short story. Melrose, 1912. 6/. — DIXON, W. MACNEILE. *English epic and heroic poetry*. Dent, 1912. 5/. — *Arthurian tales and chronicles*. Represented by WACE and LAYAMON (Ev. Man's Lib.) Dent, 1912. 1/. — LOHR, DR. P. *« Le printemps d'Yver » und die Quelle zu « Fair Em ». Zur Gesch. eines pseudo-shak. Stückes* (Literarhist. Forsch. 49. Hft.) Felber, Berlin, 1912. 1 m. 50. — BÖDTKER, A.T. ed. *M. E. versions of Partenope of Blois*. K. Paul, 1912. 15/. — TYROLLER, FRZ. *Die Fabel von dem Mann u. dem Vogel in ihrer Verbreitung in der Weltliteratur*. Felber, Berlin, 1912. 10 m. (Literarhist. Forschungen, 51. Hft). — LOHMANN, H. ed. *John Woodward « The Life and Tragedy of the Royal Lady Mary, late*

Digitized by Google

Queen of Scots » Das älteste englische Epos über Maria Stuarts Untergang. Mit Abdruck des Textes nach einer bisher unbekannten Hs. Diss. Berlin, 1912. — CUNLIFFE. J. W. ed. *Early English classical tragedies.* With intr. and notes. Clar. Press. 1912. 7/6. — GOSSET, ADELAIDE L. J. ed. *Shepherd songs of Elizabethan England.* Constable, 1912. 5/. — HUDSON, W. H. *The story of the Renaissance.* Cassell, 1912. 5/. — ROSCOE, E. S. *The English scene in the 18th. cent.* Constable, 1912. 12/6. — COOPER, F. T. *Some American story-tellers.* Richards, 1912. 5/. — HALL, H. M. *Idylls of fisherman : a history of the literary species.* Frowde, 1912. 6/6. — WESTON, J. L. *Romance, Vision and Satire* : English alliterative poems of the 14th. cent. new rendered in the original metres. Nutt, 1912. 6/. — ELTON, OLIVER. *A survey of English literature : 1780-1830.* E. Arnold, 1912. 21/. — COTTERILL, H. B. *The Faust-legend and Gœthe's « Faust ».* Harrop, 1912. 1/6. — REICHELT, DR KURT. *R. Wagner u. die eng. Literatur.* Xenien-Verl. Berlin, 1912. 3 m. [Kap. 1 et 2. Berlin, Diss.] — WATT, LANCHLEN MACLEAN. *Scottish life and poetry.* Nisbet, 1912. 12/6. — PEACOCK, W. ed. Balstan, T. (notes). *English prose from Mandeville to Ruskin.* Frowde, 1912. 2/6. — COOK, A. T. *An anthology of humorous verse.* Hutchinson, 1912. 3/6. — CHAMBERS, E. K. et SIDGWICK, F. *Early English Lyrics : amorous, divine, moral and trivial.* Sidgwick et J. 1912. 7/6. — SMITH, ROBINSON ed. *Flower of Eng. Poetry. An anthology of Great verse.* Routledge, 1912. 2/6. — HANSEN, M. P. et MCLACHLAN, D. *An Austral Garden. An anthology of Australian verse.* Robertson, Melbourne, 1912. — AUVERGNE. MURIEL NELSON. *An anthology of babyhood.* Hutchinson, 1912. — PALMER JOHN. *The Censor and the theatres.* Unwin, 1912. 5/. — JOHNSON, R. BRINSLEY ed. *A book of British ballads*; selected and arranged (Ev. Man's Lib.) Dent, 1912. 1/. — BURRELL, ARTHUR. *A book of heroic verse* (Ev. Man's Lib.) Dent, 1912. 1/. — SIDGWICK, FRANK ed. *Popular ballads of the olden time.* Sidgwick et J. 1912. 3/6. — GRAHAM, SIR REGINALD. *Poems of the chase.* Humphreys, 1912. 7/6. — FEASEY, J. EATON ed. *Narrative poems : a collection of the shorter standard English story poems.* Pitman, 1912. 10 d. — GALES, R. L. *A poesy of folksongs.* Herbert et D. 1912. 3/6. — INGPEN, ADA M. ed. *Women as letter-writers* : a collection of letters. Hutchinson, 1912, 3/6. — TAYLOR, REV. HEDLEY, V. ed. *Letters of great writers, from the time of Spenser to the time of Wordsworth.* Blackie, 1912. 4/6. — SAMPSON, G. ed. *Nineteenth century essays.* Camb. Univ. Press. 1912. 2/. — MAKOWER, S. V. et BLACKWELL. B. H. *A book of English essays* (1600-1900). Frowde, 1912. 1/. — O'DONOGHUE, D. J. *The poets of Ireland.* A biogr. and bibliogr. Dictionary of Irish writers of English Verse. Hodges, Figgis, 1912, 21/. — *Scottish ballads*; a selection, Richards. 1912. 6 d. — DUNN, S. G. ed. *Indian treasury of English verse.* With intr. and notes. Frowde, 1912. 1/4.

Auteurs et Ouvrages particuliers. — Bacon. — SKEMP, PROF. A. R. *F. Bacon* (The people's books). Jack, '12. 6 d.

« **Bible** ». — MC AFEE, C. B. *The greatest English classic... its influence on life and literature.* Harper, '12. 5 s.

Blake. — RUSSELL. A. G. *The engravings of W. Blake.* Richards, '12. 25 s.

Digitized by Google

Bret Harte. — MERWIN, H. C. *The life of Bret Harte.* Ill. Chatto, '12. 10 s. 6.

Bronte. — SINCLAIR, MAY *The three Brontës.* Hutchinson, '12. 6 s. — MASSON, FLORA. *The Brontës* (The people's books) Jack, '12. 6 d.

Browning, Rob. — FOSTER. A. AUSTIN. *The message of R. Browning.* Hodder. '12. 5 s. — The academic committee of the Royal Society of Literature : *Browning's Centenary* (E. Gosse, A. Pinero, H. James). '12. 3 s. — HIND, W. A. *Browning's teaching on faith, life and love.* G. Allen, '12. 2 s. — SIM, F. M. *R. Browning : the poet and the man.* Ste Catherine Press, '12. 2 s.

Burke. — PHILLIPS, N. ALISON ed. *Reflections on the French Revolution* (Pitt Press) Camb. Univ. Pr. '12. 4 s. — SELBY, F. G. ed. *Speech on Conciliation with America.* Macmillan, '12. 1 s. 6.

Burney (Mme d'Arblay). — HILL, CONSTANCE. *F. Burney at the court of Queen Charlotte.* Lane, '12. 16 s.

Burns. — *Songs and Poems.* Ill. with apprec. by LORD ROSEBERY. Foulis, '12. 10 s. 6.

Butler. — *Note Books,* selections arranged by H. F. JONES. Fifield, '12. 6 s.

Byron. — MAYNE, ETHEL C. *Byron.* 2 vols. Methuen, '12. 21 s. — TOZER, H. F. ed. *Childe Harold, III.* Clar. Press, '12. 1 s. 6.

Chaucer. — TATLOCK, J. L. P. et MACKAYE, P. *The complete poetical works of Chaucer now first put into modern English.* Macmillan, '12. 15 s. — CHILD, C. G. ed. *Selections from Chaucer* ; with intro. and notes. Heath, '12. 2 s. 6.

Clemens (Mark Twain). — PAINE. A. BIGELOW. *Mark Twain : the personal and literary life of S. L. Clemens.* 3 v. Harper, '12. 24 s.

Coleridge. — COLERIDGE. E. H. ed. *Complete poetical works.* 2 v. Clar. Press, '12. 16 s. — (Oxford edition) ibid. 2 s.

Cowper. — FRAZER, J. G. ed. *Letters of Cowper,* chosen... 2 v. Macmillan, '12. 8 s.

Dickens. — RENTON, RICHARD. *John Forster and his friendships.* Chapman et H. '12. 10 s. 6. — PUGH EDWIN. *The Charles Dickens originals.* Frowde, '12. 6 s. — LIGHTWOOD, J. T. *Charles Dickens and music.* Kelly, '12. 2 s. 6. SMITH. JESSIE W. *Dickens's children : ten drawings.* Chatto, '12. 3 s. 6. — CROWDY, W. L. *Famous Dickens pictures.* W. M. Power, '12. 1 s. — DOLBY. CH. *Ch. Dickens as I knew him.* (repr.) Everett, '12. 2 s. — FYFE, THOMAS A. *Who's who in Dickens.* Hodder et S. '12. 6 s. — NICOLL, SIR W. R. *The problem of « Edwin Drood » ; a study in the methods of Dickens.* Hodder et S. '12. 3 s. 6. — CANNING, HON. A. S. G. *Dickens studied in six novels.* Unwin, '12. 6 s.

Donne. — GRIERSON, H J. C. ed. *Poems,* edited from old editions and numerous MSS. 2 v. Frowde, '12. 18 s.

Drummond, W. Hamilton. — FRECHETTE, L. ed. *Poetical works.* Putnam, '12. 10 s.

Dryden. — *Dramatic essays* (Every Man's Library). Dent, '12. 1 s.

Eliot. — GARDNER, CHARLES *The inner life of G. Eliot.* Pitman, '12. 5 s.

Digitized by Google

« **Sir Gawain and the Green Knight** ». — KIRTLAN, REV. E. J. B. *« Sir Gawain » rendered literally into Mod. English*; with intro. Kelly, '12. 3 s. 6.

Gissing. — SWINNERTON, FRANK. *George Gissing, a critical study*. Secker, '12. 7 s. 6.

Goldsmith. — STEIN, LEONARD, ed. *« The vicar of Wakefield »*. Clar. Pr. '12. 2 s. 6. — CHATWIN, G. A. E. M. ed. *« She stoops to conquer »*. ibid. 1 s. 6. — WHISKARD, G. G. ed. *« The good-natured man »*. ibid. 1 s. 6.

Gray. —TOVEY, D. C. ed. *The letters of T. Gray*. 3rd v. (Bohn's Library). Bell, '12. 3 s. 6.

Hardy. — ABERCROMBIE, LASCELLES *Thomas Hardy : a critical study*. Secker, '12. 7 s. 6.

Hearn, Lafcadio. — THOMAS EDWARD *Lafcadio Hearn*. Constable, '12. 1 s.

Kingsley. — INNES, A. D. ed. *« Hereward the Wake »*. Clar. Pr. '12. 2 s. 6.

Lamb. — WILLIAMS, ORLO *Life and letters of John Rickman, Lamb's friend*. Constable, '12. 10 s. 6. — *All the « tales from Shakespeare »*. Ill. 2 v. Heinemann, '12. 21 s.

Meredith. — *Poetical works*; with some notes by G. M. TREVELYAN. Constable, '12. 7 s. 6.

Morris. — DRINKWATER, JOHN ed. *« The Defense of Guinevere » and other poems*. Routledge, '12. 1 s.

« **Patience** ». — BATESON, HARTLEY ed. *« Patience », a West Midland poem of the 14 c.* Sherratt & H. '12. 4 s. 6.

Rich. — LUCE, M. ed. *Rich's « Apollonius and Silla » an original of Shak.'s « Twelfth night »*. Chatto, '12. 2 s. 6.

Rossetti, D. G. — WILLOUGHBY, L. A. *D. G. Rossetti and German literature*. Frowde, '12. 1 s. — *Poems, a reprint of the 1870 ed.* Humphreys, '12. 6 s.

Savile, G. (Marq. of Halifax). — RALEIGH, SIR W. ed. *The complete works*. Clar. Pr. '12. 7 s. 6.

Shakespeare. — MABIE, HAMILTON WRIGHT. *W. Shakespeare, poet, dramatist and man*. Macmillan, '12. 2 s. — HARPER, CHARLES G. *Summer days in Shak.'s land*. Ill. Chapman et H. '12. 7 s. 6. — *Die Lebensnachrichten über Shak. mit dem Versuch einer Jugend- und Bildungsgesch. des Dichters*. Ill. Winter, Heid. '12. 4 m. 25. — RICHTER, K. A. *Beiträge zum Bekanntwerden Shakespeares in Deutschland*. Progr. Oppeln, '12. — HUTCHINSON, J. *The sonnets of Shak., a new view*. Banks, '12. 6 d. — BRADLEY, A C. *« Coriolanus »; second annual Shak. lecture*. Frowde, '12. 1 s. — CALVERT, L. (re. ed. by WOOD, M.) *An actor's Hamlet*. Mills et B. '12. 2 s. 6. — SETÄLÄ, E. N. *Kullervo-Hamlet: ein sagenvergleich. Versuch*. Harrassowitz. Lpz. '12. 5 m. — LESCHTSCH, DR. A. *Der Humor Falstaffs* (Neue Shak. Bühne. 10). Paetel, Berlin, '12. 3 m. — WURTH, PROF. DR. L. ed. *« The tragedy of King Rich. III »*. Freytag, Leipzig. '12. 1 m. 80. — PERCIVAL, H. M. ed. *« The Merchant of Venice »*. Frowde, '12. 2 s. — *The Bacon craze ; an answer to « The Shak. Myth » by Sir E. Durning-Lawrence.*

Digitized by Google

By a member of the Manchester Art Club. Sherratt et H. '12. 1 s. — LANG, ANDREW. *Shakespeare, Bacon and the great Unknown*. Longmans, '12. 9 s. — PENZANCE, LORD. *On the Bacon-Shakespeare controversy, a judicial summing up*. LOW. 1912. 2 s. 6.

Sharp. — SHARP, ELIZ. A. *W. Sharp (« Fiona Macleod ») : a memoir*. 2 v. Heinemann, '12. 10 s.

Shelley. — INGPEN, ROGER ed. *Shelley* (The Regent Library). Herbert et D. '12. 2 s. 6.

Sheridan — SADLER, MICHAEL T. H. *The political career of Sheridan*. Blackwell, Oxford, '12. 2 s. 6.

Southey. — FITZGERALD, MAURICE H. ed. *Letters of Southey : a selection*. Frowde, '12. 1 s.

Spenser. — CORY, HERBERT E. *Spenser, the Fletchers, and Milton*. (Cal. Univ. Publ. in Mod. Philol.) 1912.

Stevenson. — SIMPSON, F. BLANTYRE. *The R. L. Stevenson originals*. Foulis, '12. 6 s.

Swift. — CRAIK, SIR H. ed. *« The Battle of the Books », selections*. Clar. Pr. '12. 2 s.

Synge. — BICKLEY, FRANCIS. *J. M. Synge and the Irish dramatic movement*. Constable, '12. 1 s.

Tennyson. — WATSON, AARON. *Tennyson*. (The people's books). Jack, '12. 6 d.

Thackeray. — CHESTERTON, G. K. ed. *« The Book of Snobs »*. Blackie, '12. 2 s. 6. — FURNISS, H. *How and why I illustrated Thackeray*. Macmillan, '12.

Thompson Francis. — THOMSON, JOHN. *Francis Thompson, the Preston-born poet*; with notes on some of his works. Halewood, '12. 2 s. 6.

Whitman. — TRAUBEL, H. B. ed. *« Leaves of Grass » and « Democratic Vistas »* (Everyman's Library). Dent, '12. 1 s.

Wilde. — MASON, STUART. — *Oscar Wilde : art and morality, a record of the discussion which followed the publication of « Dorian Gray »*. F. Palmer, '12. 5 s.

A. KOSZUL.

Digitized by Google

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur. T. LIII, fascicules 3 et 4 réunis (8 octobre 1912).

A. Galle : *Wappenwesen und Heraldik bei Konrad von Würzburg. Zugleich ein Beitrag zur Chronologie seiner Werke* (Attaque l'opinion de Seyler — dans son *Histoire du blason* — d'après laquelle Conrad aurait été héraut d'armes ; croit que le *Tournoi de Nantes* n'est pas la première, mais la dernière œuvre du poète). — J. Lunzer : *Zu König Wenzels II Minneliedern* (Les trois chansons d'amour de Wenceslas II sont le reflet poétique de son mariage avec « Guote », fille de Rodolf de Habsburg). — R. Gottschick : *Vorlagen zu Fabeln Boners* (Étienne de Besançon a fourni à Boner la matière de plusieurs de ses fables ; le poète allemand a complété ses narrations à l'aide des sources indiquées par son modèle). — C. Biener : *Eine unbekannte Handschrift des Winsbeken* (C'est un ms. du milieu du XVe s., découvert à Lainz, un peu différent, à l'égard de la langue et du fond, des ms. connus). — B. Strauss : *Johannes Ackermann und Hans Sachs* (Sous l'influence de Hans Sachs, Ackermann a remanié en 1540 son drame de l'*Enfant prodigue*, écrit en 1536) — C. Pschmadt : *Die Quellen des Friedrich von Schwaben* (L'auteur de ce poème a puisé la matière de son sujet à 3 sources : un conte souabe de femme-cygne, un poème français ayant le même objet, enfin un roman français contant la légende de Parténopeu). — E. Schröder : *Wieland der Schmied* (Le nom de *Wieland* suivi du qualificatif *faber*, trouvé dans deux documents, atteste que la légende de Wieland le forgeron était encore vivante dans la région du Main inférieur au XIIIe siècle). — E. S. : *Das Oldenburger Fragment des Albrecht von Halberstadt*. — E. S. : *Zur Limburger Chronik*. — Degering : *Neue Fragmente Walthers von der Vogelweide* (Dans ces fragments se trouvent des vers jusqu'ici inconnus). — F. Josts : *Bruchstück eines Münsterschen Minnesängerhandschrift mit Noten* (Il s'agit d'un fragment de ms. récemment découvert, et qui contient des poésies ignorées des recueils publiés). — E. Schröder : *Zum armen Heinrich* (Le mot *erkalte* du vers 875 n'a rien à voir avec *kalt* ; c'est une corruption de *erqual* prétérit de verbe fort *erqueln*). — P. M. Schneiderwirth : *Fragmente des Parzival aus Dorsten* (Environ 500 vers d'un ms. du *Parzival* écrit sans doute par des copistes bas-allemands). — A Jülicher : *Ein letztes Wort zur Geschichte der gotischen Bibel* (Réponse à une critique de M. Kauffmann). — F. Vogt : *Neue Bruchstücke aus Wernhers Marienleben*. — G. Baesecke : *Zur Kritik des Münchener Oswald* (Défense des vues exposées sur l'origine de l'*Oswald* contre plusieurs critiques). — E. Schröder : *Heinzelin von Konstanz*. — E. Schröder : *Parzival und Gregorius* (Le personnage qui paraît dans le *Parzival* 142 : 11 ss. a pris chez Wolfram la figure d'un

Digitized by Google

pécheur sous l'influence du *Grégoire* de Hartmann 2775 ss.). — E. Schröder : *Heinrich von Hesler urkundlich?* (Un certain Henricus de Heseler est attesté par des documents de XIVe siècle : est-ce l'auteur de l'*Apocalypse?*).

Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur XXXV.

Comptes rendus critiques.

Bulletin (Litteraturnotizen).

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XLIV, fascicule 3, novembre 1912.

G. Nutzhorn : *Murbach als Heimat der ahd. Isidorübersetzung und der verwandten Stücke* (Première partie d'un article qui aura pour but de montrer que c'est dans l'abbaye de Murbach, en Alsace, qu'a été faite la traduction en ancien-haut-allemand du traité d'Isidore de Séville : *De fide catholica* etc. Exposition des particularités qui distinguent l'orthographe et la phonétique de Murbach). — F. Scheidweiler : *Zu den Eddaliedern der Lücke* (Le fragment eddique *Brot* est bien un poème d'une parfaite unité).

Mélanges. — A. L. Stiefel : *Zu Hans Sachsens Fastnachtspiel « Der Krämerkorb »* (Hans Sachs a pu s'inspirer de deux farces françaises, mais ne semble pas les avoir connues directement). — V. Moser : *Das ä bei Seb. Brant* (Le *Narrenschiff* distingue la qualité des divers sons *e* avec utant de soin que les autres ouvrages imprimés en pays alemannique).

Comptes rendus critiques.

Euphorion. T. XIX, fascicules 1 et 2 réunis.

A. Hauffen : *Fischart-Studien* (Renseignements nouveaux sur la famille de Fischart et sur Fischart lui-même, fournis par les archives municipales de Strasbourg). — G. Witkowski : *Ein Kleiner Beitrag zur Opitz-Biographie* (Publie Huit épigrammes inédites dues à Opitz et son ami Barth). — A. Bechtold : *Zur Quellengeschichte des Simplicissimus* (Grimmelshausen a beaucoup lu et tiré, pour ses œuvres, grand parti de ses lectures : il s'est servi de Moscherosch, de Prätorius, de Guevara, du *Gusman*, mais il a aussi incorporé à ses récits des faits de sa propre vie). — A Hordorff : *Untersuchungen zu « Edward Grandisons Geschichte in Görlitz »* (C'est Bodmer l'inspirateur de l'ouvrage ; Wieland a collaboré activement ; s'il est impossible de discerner dans le détail la part qui revient à chacun, du moins peut-on en avoir une idée assez exacte). — B. Hirzel : *Briefe von Christian Ewald von Kleist an Johann Kaspar Hirzel* (Fin de la publication de cette correspondance qui fait mieux connaître la vie du poète-officier et offre aussi un intérêt littéraire). — E. Ettlinger : *Eine Parallele zur Parabel von den drei Ringen* (Écrite vers 1490 et trouvée dans un manuscrit de la bibliothèque universitaire de Königsberg). — F. J. Schneider : *Hippel und seine Freunde* (Hippel s'était montré un ami assez peu sûr ; après sa mort, ses amis, Deutsch, Borowski, Scheffner le traitèrent durement). — M. Rubensohn : *Lenz an Boie.* — O. Pniower : *Der Plan von Wilhelm Meisters theatralische Sendung und die Fortführung des Fragments* (La *Mission de Wilhelm Meister* fut conçue dès l'abord sous forme de roman pédagogique et philosophique ; elle ne diffère pas en cela des *Années d'apprentissage* ; influence de la *Flûte enchantée*). — P. Kluckhohn : *Zur*

Digitized by Google

Textgeschichte von Schillers historischen Schriften (Fin. Le texte de la 2e édition de la *Guerre de Trente Ans* est assez peu différent de celui de la première, qui a été reproduit par M. Kluckhohn dans la Tempel-Ausgabe). — E. Sulger-Gebing : *Schillers Entwurf « Rosamund oder die Braut der Hölle »*. (Le plan de *Rosamunde* a été conçu après le mois d'août 1800 ; Schiller a emprunté à Tieck quelques motifs essentiels, mais a sensiblement modifié le sujet ; Schiller a voulu traiter ce sujet, d'abord sous forme de ballade, puis sous forme d'opéra). — P. Köhler : *Zur Entstehungsgeschichte von Novalis' Hymnen an die Nacht* (Idée des *Hymnes* le 13 mai 1797, achèvement 28 mars 1800 ; une étude comparative des deux rédactions montre que les hymnes 1-6 ont été projetées en mai 1797 et finies essentiellement dans l'été de 1797 ; la 2e rédaction aurait eu lieu de janvier à mars 1800). — P. Czygan : *Neue Beiträge zu Max von Schenkendorfs Leben, Denken ued Dichten* (Suite. Reproduction de divers textes — poésies, esquisses, notes, — jusqu'ici inédits). — R. Steig : *Zur Einsiedlerzeitung* (Observations sur divers points de détail intéressant la célèbre revue). — J. Körner : *Achim von Arnims Schicksalstragödie « Der Auerhahn »* (Le *Coq de Bruyère* est un drame fondé sur la puissance du Destin ; cependant il se distingue des drames de ce genre en ce qu'il concède un moindre pouvoir au Destin ; il a les défauts des pièces d'Arnim). — O. Winter : *Ungarn und die deutsche Philologie am Anfange des 19. Jahrhunderts* (Fin. Les Grimm, Büsching et v. d. Hagen, par leurs relations avec les savants hongrois, ont aidé à la publication du manuscrit de Koloza et du fragment du *Nibelungenlied* trouvé à Karlsburg). — K. A. von Müller : *Fünf Briefe von Joseph von Görres*. — G. von Rüdiger : *Die Zitate in « Shakespeares Mädchen und Frauen » von Heine* (Ces citations ont été faites en grande partie d'après des traductions allemandes, surtout celle de Schlegel-Tieck). — S. Aschner : *Zur Quellenfrage der « Jüdin von Toledo »* (C'est Lope dont s'est inspiré Grillparzer, surtout pour les caractères du roi et de Rachel). — W. Miekley : *Gottfried Kinkel in Zürich* (1866-1882) (Professeur à l'Université, organisateur de collections artistiques et archéologiques, propagandiste de l'incinération). — W. Bolin : *Der Menschenfeind* (Coup d'œil d'ensemble jeté sur le *Timon* de Shakespeare, le *Misanthrope* de Molière, le *Dissipateur* de Raimund et le *Misanthrope et l'Auvergnat* de Labiche).

Mélanges. — J. Fritz : *Zur Bibliographie des Faustbuches* (Description du livre populaire *E*). — W. Hartung : *Zwei bisher unbekannte Urteile über Klopstock*. — J. Sembritzki : *Zur Lessing-Bibliographie*. — H. Gloël : *Wieland und Gleim in Wetzlar 1771* (Notices bibliographiques sur Wieland et Gleim pendant leur passage dans le milieu « sentimental » de Wetzlar et Darmstadt). — H Knudsen : *Ein unbekanntes Gedicht Chr. Fr. Dan. Schubarts* (Poésie écrite à Hohen-Asperg pendant la détention de Schubart). — O. Stückrath : *Eine Nachdichtung zu Klamer Schmidts Lied « Da lieg' ich auf Rosen, mit Veilchen gestickt »* (Variante, composée par Zihnert, de la chanson de Schmidt). — H. Gloël : *Charlotte Buffs Geburtstag* (Le 11 — et non le 13 — janvier 1753). — A Gessler : *Zu Albert Leitzmanns « Quellen von Schillers und Goethes Balladen »* (La source de la ballade du *Comte banni et revenu* est la poésie anglaise *The Beggars*

Digitized by Google

Daughter of Bednall-Green.) — W. Schunke : *Erklärung einer Faust-Stelle* (Les vers 1335 s. : « Ein Teil von jener Kraft, die stets das Böse will und stets das Gute schafft » signifient : je veux ce que vous autres hommes appelez le mal, mais qui est en réalité le bien, c'est-à-dire la destruction du monde). — M. Morris : *Ein dramaturgischer Eingriff Goethes in eine Dichtung Calderons* (Le paralipomène 113 est une correction à *La vida es sueño* de Calderon). — H. Davidts : *Zur Quellengeschichte einiger Motive Heinrichs von Kleist.* — F. Meusel : *Zur Biographie Heinrichs von Kleist* (Louis Vogel, le mari de Henriette Vogel, qui se suicida en même temps que Kleist, n'était pas un employé subalterne, mais le directeur de la *Kurmärkische Landschaft*, ancienne et importante institution de crédit). — G. Schaafs : *Zu Euphorion XVIII, 166 f.* — P. Kisch : *Hebbels Gedicht « Die Erde und der Mensch.* — H. Schuller : *Adolf Stahrs Aufsatz : Die moderne Tragödie und ihre Aufgabe* (Exposé de la nature de la tragédie afin de montrer que le *Fils du Prince* de Moser est une bonne pièce). — A. Gessler : *Zu Gottfrieds Kellers Gedicht « Jugendgedenken ».* — H. Reichmann : *Zur Metapher « grüne Nacht »* (Cette image et ses variantes se rencontrent non-seulement au XVIIIe siècle, mais aussi au XIXe).

Comptes rendus critiques.

Die Propyläen 1912.

4 Octobre. — K. Schneider : *Die Heimat des Heliand* (L'opinion formulée par M. Jostes, qui pense que le *Heliand* est né dans la Bretagne française, vers l'embouchure de la Loire, mérite d'être prise en sérieuse considération).

25 Octobre. — G. Simmel : *Goethe und die Frauen* (Gœthe a mal démêlé la psychologie féminine ; ce qui l'a frappé le plus chez les femmes qu'il a connues, c'est une sorte de type idéal, permanent et irréel).

8 Novembre. — A. Härlin : *Ludwig Uhland* (Fut un bon poète lyrique, dramatique sans éclat, patriote fervent).

15 Novembre. — M. G. Conrad : *Anton von Perfall* (Discours prononcé sur la tombe du romancier). — S. Markus : *Gerhart Hauptmann* (N'est en pleine possession de son talent que lorsqu'il travaille suivant la formule naturaliste).

20 Décembre. — Agnès Harder : *Brünnhilde* (Type de la femme noble et héroïque).

F. P.

Deutsche Rundschau. 1912.

Octobre. — E. Ermatinger : *Gottfried Keller und das Dunckersche Haus in Berlin* (Keller a fréquenté la maison de l'éditeur Franz Duncker à partir de 1853. Il y a connu et aimé la belle-sœur de Duncker, Betty Tendering, qui serait le modèle de Dortchen Schönfund dans le *Grüne Heinrich.*) F. E. Schneegans : *J. J. Rousseau.*

Novembre. — E. Ermatinger : *Gottfried Keller und das Dunckersche Haus in Berlin* (Fin. Les relations entre l'écrivain et l'éditeur ont eu le caractère d'une véritable amitié. Keller a donné à Duncker le droit de reproduire quelques-unes de ses nouvelles dans la *Volkszeitung*, mais n'a

Digitized by Google

pu lui fournir les *Galathea-Novellen* qu'il avait promis d'écrire dès 1855). — J. WENDLAND. *Schleiermacher als Patriot und Politiker* (Une analyse de sa carrière et de ses idées politiques montre en Schleiermacher l'union, encore rare à cette époque, de spéculation et d'empirisme, de théorie et de pratique. Après 1813, il reconnaît la nécessité d'une monarchie constitutionnelle et d'un empire allemand vigoureux).

Süddeutsche Monatshefte. 1911-1912.

Octobre. — K. TH. HEIGEL : *Das Leben des Schauspielers und Schriftstellers Cäsar Max Heigel* (Le savant historien retrace la vie mouvementée d'un de ses oncles, né en 1783 ; il y retrouve le type fréquent au XVIIIe siècle des jeunes gens de talent, qui sans pouvoir se fixer, vont d'aventure en aventure et passent par tous les enthousiasmes.) — *Familienbriefe von Karl Stauffer*, mitgeteilt von U. W. Züricher (Lettres inédites, écrites à Munich de 1874 à 1880, de l'artiste bernois : sculpteur, peintre et poète né en 1857, mort en 1890). — J. HOFMILLER : *Eine Fibel für Kulturbedürftige in Deutschland* (Vive critique du recueil d'essais de H. Eulenberg, paru sous ce titre prétentieux). — F. NAUMANN : *Der deutsche Süden* (Constate d'après les derniers recensements que la population du Sud s'accroît plus lentement que celle du Nord ; elle ne représente plus que les 22 °/₀ de la population de l'empire ; en 1855, elle représentait 27, 3 °/₀. Les villes s'accroissent rapidement, Munich est passé de 230.000 hab. en 1880 à 596.000 en 1910. Mais surtout, l'industrie tend à prendre la première place.) — J. HOFMILLER. *Anmerkungen zu Büchern*.

Novembre. — K. TH. HEIGEL : *Das Leben des Schauspielers und Schriftstellers Cäsar Max Heigel* (Fin). — M. ILLE-BEEG : *Eduard Ille und Marie von Ebner-Eschenbach* (Le peintre munichois Ille, mis en relations avec l'écrivain en 1871 pour illustrer une de ses nouvelles, a été un des premiers et des plus fidèles admirateurs de son talent). — *Familienbriefe von Karl Stauffer*, mitgeteilt von U. W. Züricher (Lettres écrites à Dresde et à Berlin de 1880 à 1885). — J. HOFMILLER : *Anmerkungen*.

G. D.

Das literarische Echo. 1912.

15 Octobre. — G. STRUNZ : *Naturgefühl und Naturerkenntnis* (Ce problème est, à vrai dire, le même que celui du *vrai* et du *réel*). — A. BABILLOTTE : *Von elsässischer Gegenwartsliteratur* (Lienhard et Stoskopf ne sont pas les seuls représentants de la littérature alsacienne contemporaine ; des auteurs importants, des courants très divers doivent être signalés à côté de ces deux auteurs). — A. BRAUSEWETTER : *Die Tragödie von Christus* (Aucun poète classique, même parmi les plus grands, n'avait osé donner à la vie du Christ une forme dramatique ; le prêtre Walter Nithak a réussi à triompher des difficultés considérables d'une telle tentative). — R. UNGER : *Neuere Hebbelforschung* (Rend compte de quelques ouvrages récents sur Hebbel).

1er Novembre. — A. HEINE : *Ludwig Jacobowski* (Renseignements sur l'homme, son caractère, son influence). — G. LANDAUER : *Holzamers*

Digitized by Google

Nachlass (Analyse les trois ouvrages posthumes de Holzamer : *Pariser Erzählungen, Pendelschläge, Gedichte*). — G. Witkowski : *Ein Gœthe-Register* (Il s'agit de l'index qui termine l'édition du Jubilé, et dont l'auteur est Ed v. d. Hellen ; incomplet, mais très précieux, en attendant la confection d'un index complet). — O. Walzel : *Zur Uhland-Kenntnis* (Analyse la correspondance de Uhland publiée par le Schwäbischer Schillerverein et rend compte du livre de Reinöhl sur Uhland homme politique) — H. Friedeberger : *Historische Romane* (Rend compte de quelques romans historiques récents).

15 Novembre. — Karl Neye : *Die neue « Literatur »* (Il s'agit du cinématographe ; les écrivains et auteurs doivent lui prêter leur concours, afin de l'empêcher de dégénérer en basse entreprise commerciale). — *Unveröffentlichte Holtei-Briefe. Mitgeteilt durch* J. Reighelt. — H. Mayne : *Die Biedermeierzeit* (L'Allemagne dans la période comprise entre 1813 et 1847). — F. v. Zobeltitz : *Bibliophile Chronik*. — E. Lissauer : *Anthologien* (Quelques récents recueils lyriques).

1er Décembre. — J. Rodenberg : *Karl Frenzel* (Courte notice sur Frenzel, à l'occasion du 85e anniversaire de sa naissance). — F. Rose : *Wortidiosyncrasie*. — F. Servaes : *Jakob Wassermann als Novellist* (Il a donné à ses nouvelles une forme de plus en plus précise et ordonnée ; Il a appris à discipliner son inspiration un peu tumultueuse). — F. Gregori : *Zwischen und vor den Kulissen* (Analyse quelques livres récents relatifs au théâtre).

15 Décembre. — Marie von Bunsen : *Ernst von Wildenbruch* (Souvenirs sur le poète ; le drame fut pour lui la forme d'art la plus parfaite). — E. Heilborn : *Aus Alt-Berlin* (Apprécie le roman de J. Rodenberg « Grandidiers », dont une nouvelle édition vient de paraître). — A. von Weilen : *Hieronymus in seinen Briefen* (A propos de l'édition des lettres choisies de Jérôme Lorm, que vient de publier E. Friedegg.). — W. v. Scholz : *Drei Gedichte*. — P. Hamecher : *Rheinische Erzähler* (Quelques romans récents dont l'action se déroule dans la région du Rhin).

Die Grenzboten. 1912.

N° 41. — O. Meyer : *Max Dreyer* (A propos du 50e anniversaire de la naissance du célèbre écrivain ; il s'est libéré des règles étroites du naturalisme, a trouvé enfin sa véritable voie, se trouve définitivement installé, comme le dit le titre d'un de ses meilleurs romans, « auf eigener Erde »). — N° 42. — K. Polheim : *Der arme Heinrich* (De toutes les formes dramatiques données au sujet du pauvre Henri, depuis Hartmann d'Aue, celle de G. Hauptmann est incontestablement la meilleure. Différences essentielles des deux œuvres ; leurs qualités respectives). — N° 43 — W. Poeck : *Die See in der plattdeutschen Lyrik* (La mer du Nord a inspiré un très grand nombre de poètes de la Basse-Allemagne : au contraire, la mer Baltique n'a été chantée par personne). — N° 44. — R. Schacht : *Max Dauthendey* (Les œuvres de cet écrivain sont froidement accueillies par le public ; cette froideur est injuste ; qualités de son style et de son inspiration) — N° 45. — P. Sommer : *Erfordernisse der Gesetzessprache* (Des qualités essentielles que doivent posséder la langue et le style juridiques). —

Digitized by Google

N° 46. — R. Meszlény : *Prometheus und Zarathustra* (Compare, après le Professeur Ragaz, « *Zarathustra* » de Nietzsche avec « *Prometheus und Epimetheus* » de C. Spitteler, — antérieur au premier, et qui, par suite, ne peut en être une imitation). — R. Schacht : *Impressionismus* (Rend compte du livre de Weisbach sur l'impressionnisme en peinture, dans l'antiquité et à l'époque moderne). — N° 47. — P. Sommer : *Die Sprache unserer Reichsgesetze* (Etudie la langue des lois d'Empire à la lumière des principes établis par lui antérieurement [n° 45]. — N° 48. — P. Sommer : *Massregeln zur Verbesserung der Gesetzessprache* (Propose quelques mesures susceptibles d'améliorer la langue juridique allemande). — H. S. Chamberlain : *Gœthe der Weise* (Extrait de l'ouvrage récent du même auteur sur Gœthe). — N° 49. — W E. Oestering : *Grimmelshausen und der Simplizius Simplizissimus* (Fournit sur la vie encore peu connue de l'auteur du *Simplicissimus* des renseignements précis et intéressants).

L. M.

REVUES FRANÇAISES

Revue de Paris, 1912.

15 Décembre. — A. Boschot : *Le conflit Berlioz-Wagner* (Après s'être à peu près entendus à Londres, en 1855, où ils se virent pour la première fois, les deux musiciens se brouillèrent à la suite d'une critique faite par Berlioz, dans le *Journal des Débats*, des théories de Wagner. La mésintelligence, activée par Mme Berlioz et par la rivalité de l'auteur des *Troyens* et de celui de *Taunhäuser*, dura jusqu'à la mort de Berlioz).

F. P.

REVUES ANGLAISES

Englische Studien. 45 Bd, 1 Heft.

Aug. Western : *Ueber die neuenglische Vokalverschiebung* (Confirme l'opinion de Jespersen, contre Luick, en s'appuyant sur des exemples empruntés aux dialectes). — M. J. Wolff : *Zum Urhamlet* (Insiste sur les traits classiques de la tragédie, sans aller jusqu'à supposer, avec Sarrazin, un prototype italien). — Jos. Quincy Adams (Jr.) : *T. Heywood and « How a man may choose a good wife from a bad »* (Confirme, par une étude précise du style, l'attribution déjà faite par Fleay, mais généralement rejetée depuis). - Ph. Aronstein : *Die Verfasserschaft des Dramas « The fair maid of the Exchange »* (Reprend la question, trés débattue jusqu'ici, et conclut contre Miss Hubbard qui l'a récemment étudiée, que Heywood a tout au plus donné quelques scènes à la pièce d'un jeune disciple de Shakespeare et de Jonson). — A. M. D. Hughes : *The nascent mind of Shelley* (Insiste sur le rôle du Dr. Lind, dans la formation à la fois intellectualiste et mystique du poète).

Digitized by Google

NOTES. — CLARK S., NORTHUP : *On a School-play of 1648*. — M. EIMER : *Ueber Abfassungszeit und Oertlichkeit von Byrons « Manfred »*.

2. Heft.

W. J. LAWRENCE : *Light and darkness in the Elikabethan Theatre* (Revient sur ses propres conclusions et montre que l'emploi de lumières était beaucoup moins mécanique qu'il n'avait cru) — H. RICHTER : *Oscar Wildes künstlerische Persönlichkeit* (Etude d'ensemble, biographique et critique). — L. POUND : *Intrusire nasals in present-day English* (« Messenger » etc. Exemples pris aux dialectes et à l'américain). — A. G. VAN HAMEL : *On Anglo-Irish Syntax* (Persistance de l'influence celtique dans l'anglais parlé en Irlande.)

Anglia. Band 36 (24 neue folge). 2. Heft.

E. FRED, PIERCE : *The collaboration of Dekker and Ford : « The Sun's Darling »* (Statistiques et parallèles). — FR. KLAEBER : *Die christlichen Elemente im « Beowulf »* (Suite). — A. H. UPHAM : *Lucy Hutchinson and the Duchess of Newcastle* (La première a voulu imiter la seconde.) — M. J. MINCKWITZ : *Pope als Uebersetzer der « Ilias »*.

3. Heft.

PIERCE : *id. : « The Witch of Edmonton »*. — M. EIMER : *Byrons persönliche und geistige Beziehungen zu den Gebieten deutscher Kultur* (1re partie : connaissance de la littérature et du pays). — ELEANOR P. HAMMOND : *Lydgate's prologue to the « Story of Thebes »* (Texte et notes).

NOTES : étymologie de *Gafol* Un épisode de « Deor » (Geat-Hilde).

A. K.

The Journal of English and Germanic Philology, vol. XI, n° 2, **Avril** 1912.

FRANCIS A. WOOD : *Kontaminationsbildungen und haplologische Mischformen* (donne une liste de 246 de ces monstruosités verbales, tirées des diverses langues teutoniques). — FREDERICK W. C. LEIDER : *Friedrich Spe and the Theodicée of Leibniz* (Continue à étudier les relations entre Spe et Leibniz, et montre que Leibniz a probablement été influencé par Saint Thomas d'Aquin à travers Spe). — GEORGE O. CURME : *A history of English Relative Construction* (Suite). — ALFRED M. STURTEVANT : *Olaf Liljekrans and Ibsen's later works*. — ARTHUR J. TIEJE : *The expressed aim of the long prose fiction from 1579 to 1740* (La plupart des romanciers, n'osant avouer qu'ils écrivent pour plaire, prétendent qu'ils écrivent pour instruire). — JOSEPH QUINCY ADAM : *Peter Hausted's the Rivall friends* (1632, pièce sans valeur d'un poeta... minimus !)

Comptes rendus critiques.

F.-C. D.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Avant qu'une mort prématurée l'arrachât à son labeur poétique, Auguste Angellier avait souhaité que ses œuvres inédites vissent le jour. Ce désir vient de recevoir un commencement d'exécution. Des amis du poète ont publié chez Hachette, il y a quelques semaines, le premier volume de ses *Œuvres posthumes*. Il comprend deux parties : *Dans la lumière antique* (L'Aventure de Silène et de Pan, Niobé) ; *Poèmes modernes* (L'Allée aux Iris, le Vieux Mendiant). On retrouve dans ces vers du regretté angliste la fermeté de pensée et la richesse de coloris qui a enchanté ses nombreux admirateurs.

Signalons, à cette occasion, le numéro spécial que la *Revue des Poètes* vient de lui consacrer (nov. 1912). Ce numéro comprend un article de M. A. Koszul, un extrait des poésies posthumes et un rappel de la souscription qui a été organisée en vue d'ériger au poète un monument.

La petite auberge de Dumfries, le globe Inn, que tant de voyageurs ont visitée en souvenir de Burns, a été mise en vente. Et l'on a pu craindre un transport à New-York ou à Chicago. Mais le danger serait conjuré.

On annonce la publication du Journal de jeunesse de la Reine Victoria (1832-1840) — suite ou préface des Mémoires que l'on a bien accueillis, malgré des taches de traduction, chez nous.

Le « masque » attire à nouveau l'attention anglaise. Une Société a été fondée à Edimbourg, qui aura pour but de répandre le goût de ce genre, si anglais.

L'une des meilleures mises en scène de Shakespeare, en ces derniers temps, serait celle du *Twelfth Night*, donné au Savoy Theatre.

Une fois de plus, et avec le succès habituel, on a donné à Cambridge, en grec, une tragédie de Sophocle — c'était *Œdipe Roi*.

M. John Masefield a obtenu le prix de 2.500 fr. accordé par la Royal Society of Literature.

M. Kuno Meyer, de Berlin, donnera ce trimestre, au University College de Londres, une série de conférences sur la Littérature celtique.

Digitized by Google

Signalons, à ceux de nos lecteurs qui sont curieux des questions de méthodes et de principes dans l'enseignement des langues vivantes, les deux suggestifs articles que notre collègue M. Cestre a fait paraître dans la *Revue Universitaire* du 15 juillet (Le vocabulaire des langues étrangères et la formation de l'esprit) et dans la *Revue du Mois* du 12 août (Le latin et les humanités modernes).

Les morts :

Le 16 octobre, à 86 ans, le Dr. Eugène Oswald, intéressante figure de démocrate devenu critique et professeur : il avait pris part aux mouvements révolutionnaires de l'Allemagne du Sud en 1848 ; réfugié à Paris, puis en Angleterre, il enseigna l'allemand au Working Men's College, bien connu des Ruskiniens, au Royal Naval College de Greenwich, et jusqu'à la Cour ; ses études sur Gœthe en Angleterre et sur Carlyle sont honorablement connues.

Le 17 novembre, à 80 ans, l'architecte Richard N. Shaw, qui a tant fait pour renouveler l'aspect intérieur et extérieur du home anglais.

Le 23 novembre, à 75 ans, le Professeur Arber — l'un des hommes qui ont le plus fait, pendant le dernier siècle, pour ranimer l'étude de la littérature anglaise en son pays. Ses réimpressions d'ouvrages peu accessibles de l'époque d'Elizabeth et des Stuart sont connues de tous les étudiants. C'est lui aussi qui fit paraître les si utiles Registres de la *Stationer's Company*.

Le 25 novembre, à 46 ans, M. W. F. Monypenny, l'auteur de la grande biographie de Disraeli, en cours de publication.

Le prix Nobel a été décerné à Gerhart Hauptmann. Le grand poète dramatique allemand trouvera, sans doute, dans cette récompense une consolation à la désaffection du public allemand et étranger, qui ne semble plus goûter les œuvres récentes d'un auteur jadis porté aux nues.

L'Académie royale des Sciences de Bavière a décidé d'entreprendre la rédaction d'un grand dictionnaire des dialectes bavarois. Des questionnaires seront adressés à tous ceux — commerçants, ecclésiastiques, professeurs, fonctionnaires, agriculteurs, etc. — qui connaissent les dialectes bavarois et les fiches recueillies seront mises en œuvre dans une dépendance et par les soins de l'Académie. Le dictionnaire ne s'étendra qu'aux dialectes de la Bavière proprement dite, de la Franconie sise en Bavière septentrionale et du Palatinat rhénan — ce qui intéresse tout de même dix millions d'hommes — et négligera le domaine souabe que le Dictionnaire de M. H. Fischer a exploité.

Digitized by Google

M. Jean Blum, professeur au lycée d'Evreux, notre collaborateur, a soutenu, le 21 décembre dernier, en Sorbonne, ses thèses, dont la principale portait sur les œuvres de « J. G. Hamann », l'autre sur « Stark et le crypto-catholicisme ». Il a été déclaré digne du grade de docteur avec la mention très honorable.

M. Lirondelle, Maître de Conférences à l'Université de Lille, et aussi notre collaborateur, a soutenu avec succès, le 24 décembre, devant la Sorbonne les deux thèses suivantes :

1° Le poète Alexis Tolstoï. L'homme et l'œuvre.

2° Shakespeare en Russie, 1784-1840, étude de littérature comparée.

M. Lirondelle a été reçu docteur ès lettres, avec la mention très honorable.

M. Vulliod, docteur ès lettres, et dont le nom est bien connu de nos lecteurs, a été nommé maître de conférences à la faculté des lettres de l'Université de Nancy.

On vient d'inaugurer à Berlin le théâtre Gross-Berlin. Située en plein *Tiergarten*, près du « Zoo », cette salle peut contenir 2.000 spectateurs. Etant donné l'état peu florissant des théâtres à Berlin, on se demande qui remplira l'immense vaisseau. Kadelburg a fourni pour cette solennité une pièce *Voilà comme nous flânons* (*So bummeln wir*), aussi longue, dit-on, que peu spirituelle et originale.

Au *Petit Théâtre* de Berlin a eu lieu le mois passé la première représentation du *Professeur Bernardy* d'Arthur Schnitzler. La pièce, qui a été interdite à Vienne par la censure, traite un sujet assez délicat : Doit-on laisser le prêtre administrer un malade à qui cette révélation de son état peut causer une émotion mortelle ? La thèse de M. Schnitzler est longuement défendue — d'aucuns disent délayée — en cinq actes. Elle a eu d'ailleurs un succès de « première ».

On a trouvé récemment de Walther de la Vogelweide la mélodie qu'il fit pour une de ses poésies et quelques vers conservés dans le domaine rhénan et copiés au XIII° siècle.

Par testament, le regretté Jacob Minor — dont nous avons déploré la mort dans notre dernier fascicule — a légué à l'Académie des sciences de Vienne une somme de 10.000 couronnes, à charge par elle de fonder un prix qui sera décerné tous les cinq ans à l'auteur du meilleur travail d'histoire littéraire. Minor a spécifié qu'il voulait voir écarter les travaux dont l'objet serait « la chasse aux parallèles et à la découverte des motifs ». Cette clause est significative.

La librairie Freytag de Leipzig met en vente une collection d'auteurs classiques et modernes sous le titre *Freytags Schulausgaben und Hilfsbücher für den deutschen Unterricht*. Parmi les auteurs publiés, on relève les noms de Bartsch, Ebner-Eschenbach, Handel-Mazzetti, Rosegger, Zahn.

Digitized by Google

M. le Dr. Moriz Anthropos a publié dans les premiers jours de décembre le fascicule annuel de sa *Œsterreich-ungarische Pariser Rundschau* (Revue de Paris austro-hongroise, Paris, Vieweg) où se trouvent divers articles concernant la philosophie et la littérature allemandes.

M. Paul Bastier, qui enseigne à Posen, a fait une adaptation de la *Marie-Madeleine* de Hebbel. Cette version a été jouée à Paris au Théâtre des Arts les 14 et 17 novembre derniers. Avant la représentation, M. Bastier a fait une causerie sur Frédéric Hebbel.

Ces jours passés, M. Antoine a donné à l'Odéon le *Faust* de Gœthe. La traduction est l'œuvre de M. E. Vedel, à qui nous devons déjà un *Roi Lear* et *Troilus et Cressida*. M. Vedel a choisi dans le premier *Faust* les parties les plus caractéristiques et qu'il s'est appliqué à relier. Du second Faust il a extrait le poétique épisode d'Hélène. La musique de grands compositeurs, qui ont interprété la pensée de Gœthe — et qui sont eux-mêmes interprétés par l'orchestre Colonne — des danses gracieuses et des décors remarquablement ingénieux ont aidé au succès de ce spectacle.

Kismet de Knoblauch, traduit par M. Jules Lemaître, a été représenté pour la première fois en France dans les derniers jours de décembre au théâtre Sarah Bernard. C'est M. Sacha Guitry qui tient le rôle de Haji.

La « Fondation Kleist », destinée à encourager les talents originaux, a décerné récemment ses prix. Sur la proposition de M. Richard Dehmel, ce n'est pas la majorité, mais un « homme de confiance » qui a fait le choix. On a pensé par là éviter les jugements incolores ou timides, favoriser la découverte de tempéraments vraiment « neufs et extraordinaires ». C'est M. Dehmel qui a été « l'homme de confiance » pour cette année. Sur sa proposition, le prix a été attribué à Hermann Burte, auteur d'un roman qui a été très remarqué en Allemagne « Wiltfeber, der ewige Deutsche », et à Reinhard Sorge, pour son drame « der Bettler, eine dramatische Sendung ! » Chacun de ces deux écrivains reçoit 700 marks. La compagnie Hamburg-Amerika et le Norddeutscher Lloyd leur offrent en outre 300 marks et un voyage au long cours sur leurs paquebots.

La bibliothèque royale de Berlin vient de s'enrichir d'une importante série de vieux manuscrits allemands, provenant de la collection de Sir Thomas Phillips, achetés par Sir Max Wæchter, ces manuscrits ont été donnés à l'Empereur, qui les a donnés à son tour à la Bibliothèque royale. Le catalogue en paraîtra prochainement.

Le *Manchester Guardian* du 23 novembre 1912, signale à ses lecteurs et apprécie de façon très élogieuse la revue annuelle de la poésie anglaise qu'a faite notre collaborateur M. Delattre dans le fascicule de juillet de la *Revue germanique*.

Digitized by Google

A signaler parmi les travaux de nos collaborateurs :

1°) Un article de M. A. Meillet, dans *Scientia* XII (1912), p. 384-400) sur l'*Evolution des formes grammaticales* ;

2°) Un article de M. H. Lichtenberger sur le *Problème de la Culture européenne* dans les *Cahiers alsaciens* (novembre 1912) ;

3°) Un article de M. C. Pitollet dans la *Revue des langues romanes* (Tome LV, nov.-déc. 1912, p. 527-577) intitulé *Un épisode inédit de la carrière scientifique de J.-B. Muñoz*.

Dans l'*Œuvre*, organe du théâtre subventionné du même nom et dirigé par M. Lugne-Poe, notre collaborateur, M. Grostils, étudie (août-sept. 1912) le théâtre d'Alfred Sutro, dont il célèbre la valeur scénique, l'art consommé.

On annonce la mort de MM :

Emile Delerot, bibliothécaire, qui traduisit en français les *Entretiens de Gœthe avec Eckermann* ; M. Delerot avait atteint l'âge de 78 ans ;

Ludwig Passarge, auteur de récits de voyage assez appréciés, né en 1825 ;

Eugen Oswald, presque un contemporain de Passarge (né en 1826), qui, contraint de s'expatrier après les troubles dans le duché de Bade, se fixa à Londres, où il fournit une belle carrière d'écrivain, s'occupant surtout de Carlyle et de Gœthe ;

Anton de Perfall, auteur d'une grande quantité de romans et de nouvelles, qui eurent — et ont encore — beaucoup de succès. Perfall, qui était né en 1853 à Landsberg a. L., est surtout un conteur gracieux et aimable.

Dans les derniers jours de novembre est mort à Berlin, des suites d'une opération nécessitée par un cancer intestinal, un homme qui a exercé une grande influence sur les destinées du théâtre allemand. C'est Otto Brahm. Né en 1850 à Hambourg, Brahm fit ses études à l'Université de Berlin. Il fut, avec Minor, un des élèves préférés de Scherer. N'ayant pas la vocation du professorat, il se tourna vers le journalisme et les lettres. Il écrivit une étude sur les drames chevaleresques du XVIIIe siècle, un G. Keller, un Kleist, un Schiller (inachevé), un Ibsen. Ce qui le fit connaître, c'est la part qu'il prit au mouvement naturaliste vers 1889. Il était à ce moment directeur du *Théâtre libre*. Il fit jouer — ou se rappelle au milieu de quel tumulte — *Avant le lever du soleil* de Gerhart Hauptmann, qu'il ne cessa de favoriser, soit comme directeur du *Deutsches Theater*, soit quand il fut à la tête du *Lessing-Theater*. Il mena aussi une active campagne en faveur d'Ibsen, qu'il imposa à l'admiration de l'Allemagne. Une revue française ne peut s'abstenir de mentionner la profonde influence qu'exercèrent sur Brahm, soit directement, soit par l'intermédiaire de Scherer, l'œuvre et les théories littéraires de Zola. Celui qui écrit ces lignes a été à même de constater, par de longues conversations avec Brahm, avec quelle ferveur il admirait notre romancier, et d'apercevoir que c'est Zola qui a conduit le jeune étudiant au naturalisme.

Digitized by Google

Nous avons de nouveau à déplorer la perte d'un fidèle et aimé collaborateur. M. J. Kont, chargé du cours de langue et littérature magyares à la Sorbonne, vient de mourir à l'âge de 56 ans. Né en 1856 près de Raab en Hongrie et docteur de l'Université de Buda-Pesth, où il remplit quelques années les fonctions de Privat-Docent, M. Kont vint à Paris, où il se fit naturaliser. Il fut reçu en 1887 le premier à l'agrégation d'allemand. Professeur en province, puis à Paris, il obtint le doctorat ès lettres en 1902 avec une thèse sur *Lessing et l'antiquité*. Il a écrit plusieurs ouvrages importants sur la Hongrie et sur la littérature hongroise, et il laisse achevée et sous presse une *Bibliographie française de la Hongrie* (1531-1910). A la *Revue germanique*, il a fourni, outre des articles très estimés, des études d'ensemble sur la littérature allemande en Hongrie. Nous publierons dans notre prochain fascicule la contribution annuelle qu'il adressa à la *Revue* il y a quelque mois. Au chagrin de voir disparaître en pleine production ce grand et bon travailleur s'ajoute pour nous le profond regret de perdre un collaborateur d'un vaste savoir, d'un zèle parfait, d'une obligeance exquise.

Lille. Imprimerie Centrale, 12, rue Lepelletier. Le Gérant, Th. Clerquin.

Digitized by Google

Frank Wedekind[1]

Exalté aux nues autant que vilipendé, Frank Wedekind est de tous les écrivains allemands contemporains sinon le plus discuté, assurément le plus diversement jugé : alors que d'aucuns voient en lui une sorte de Shakespeare moderne, beaucoup, haussant les épaules, affectent de ne le considérer que comme un cabotin de littérature, aussi vulgaire que bruyant. Cette divergence, à moins qu'elle ne soit le fait d'un double parti pris, d'admirateurs malgré tout et de détracteurs quand même, indique qu'en l'homme qui en est l'objet il y a une personnalité : comme telle, et quelle qu'elle puisse être, il vaut qu'on la connaisse.

*
**

Wedekind débuta en pleine éclosion du naturalisme en portant à la scène l'une des questions les plus neuves et les plus hardies qui pussent tenter la nouvelle école : l'éducation sexuelle de l'enfant, qu'il traita avec une liberté et une audace qui d'emblée le placèrent hors de pair.

Madame Bergmann a une fille, Wendla, si avancée pour ses quatorze ans qu'elle songe à la mettre en robe longue. Wendla résiste. Wendla supplie. Elle voudrait mourir. Des idées qui lui viennent comme cela, le soir, avant de s'endormir.

Si seulement elle avait vingt ans ! — Sa mère craint qu'elle n'ait froid en sa jupe courte. — Froid ? Maintenant que le printemps arrive !

Le samedi après-midi. Des écoliers. Melchior, Otto, Moritz. Ils s'entretiennent de jeux, de devoirs, d'autres choses encore. A quoi bon la vie ? Pourquoi l'école ? Et les examens ? Un chat noir passe, la queue en l'air. Melchior : « Crois-tu aux présages, toi ? » Moritz : « Je ne sais pas bien. . » Moritz et Melchior vont faire un tour de promenade. Melchior envie les dryades qui se bercent aux cimes

(1) Né à Hanovre le 24 juillet 1864.

Digitized by Google

des arbres les plus élevés. « Ne penses-tu pas », demande tout d'un coup Moritz, « que la pudeur chez l'homme n'est que le résultat de l'éducation ? » Ils parlent des animaux, de la façon dont viennent leurs petits. Ils se racontent les rêves qu'ils font la nuit. Moritz avoue qu'il ne peut parler à une jeune fille sans s'imaginer des choses épouvantables. Melchior est moins naïf. Il s'est instruit dans des livres d'images : ça l'a rendu athée ! Il l'a dit à Georg Zirschnitz, qui a voulu le confier à Hænschen Rilow; mais celui-ci le savait déjà : il l'avait appris de sa gouvernante .. En ces adolescents c'est tout le vague tourment de la puberté qui bouillonne dans le trouble de ses mystères.

Entre fillettes. Thea, Wendla, Martha. Sur la façon de se coiffer; sur les punitions qu'on leur donne ; sur les rubans qu'elles ont à leurs chemises. Martha couche ficelée dans un sac qu'on lui lie au-dessous du menton et dans lequel on la fouette quand il se passe quelque chose d'extraordinaire. Aussi, elle, laissera-t-elle ses enfants pousser comme la mauvaise herbe dans les parterres de leur jardin ! — Des enfants ? Savent-elles si elles en auront !

Thea. — Pourquoi n'en aurions-nous pas ?

Martha. — C'est vrai que tante Euphémie n'en a pas !

Thea. — Petite oie ! Elle n'est pas mariée.

Wendla. — Tante Bauer a été mariée trois fois, elle, et elle n'en a pas un seul !

Martha. — S'il t'en vient, Wendla, que préférerais-tu, des garçons ou des filles ?

Wendla. — Des garçons ! Des garçons !

Thea. — Moi aussi, des garçons !

Martha. — Moi aussi. Plutôt vingt garçons que trois filles !

Thea. — Les filles sont si ennuyeuses !

Martha. — Moi, si je n'étais déjà une fille, bien sûr que je ne le deviendrais plus aujourd'hui !

La conversation est détournée par l'apparition de Melchior.

Dans le parc, devant le lycée, des lycéens, émus, affairés, attendent. Moritz Stiefel s'est introduit dans la salle du Conseil ! Faut-il qu'il ait de l'aplomb ! Mais le voilà ! — Eh bien, oui, ça y est ! Il est promu dans la classe supérieure. Et Ernst Rœbel aussi ! Provi-

Digitized by Google

soirement, il est vrai. S'il ne l'avait pas été, il se serait tué ! — Lui, se tuer ! Le vantard !

Melchior et Wendla se sont rencontrés dans le bois. Ils sont étendus tout de leur long sous un chêne. Pourquoi donc visite-t-elle les pauvres ? Est-ce de son plein gré ou parce que sa mère l'y envoie ? C'est si sale chez les pauvres ! — Ça ne fait rien. Elle y va de bon cœur. — Lui, si le prêtre ne répond pas à ses questions, il ne fera pas sa confirmation ! — Elle, elle voudrait une fois être à la place des pauvres, pour huit jours ! Elle serait curieuse de connaître l'effet que ça produit d'être battue ! S'il la battait, pour voir ! Elle lui en donne la permission. Il la bat... — Pas assez fort ! — Parbleu ! avec toutes ses jupes ! — Il n'a qu'à la frapper sur les jambes ! — Attends ! ... Et il lui envoie quelques coups de poing qui lui font pousser les hauts cris.

Au second acte. Melchior, dans sa chambre, avec Moritz. Moritz ne fume pas. Il veut travailler, afin de n'être pas obligé de redescendre. L'autre, Rœbel, ne se suicidera certainement pas, lui : il n'a pas de parents qui se sacrifient pour le faire instruire ! Melchior trouve la vie ennuyeuse. Il y a des moments où l'envie lui viendrait de se pendre ! Sa mère leur apporte le thé. Elle trouve que Moritz a bien mauvaise mine ! Il a tort de tant travailler ! Il ferait mieux d'aller se promener. — Et ses devoirs ? Ils causent de leurs professeurs. Ce midi, Hænschen Rilow est allé chez le directeur Sonnenstich lui annoncer la mort de Trenck. « Ah ! » fit Sonnenstich. « Dis donc, est-ce que tu n'as pas encore deux heures de retenue de la semaine dernière ? Tiens, te voilà un billet pour le « Pedell ». Tâche de te mettre en règle. Toute la classe assistera à l'enterrement. » Ils lisent Faust, la Nuit de Valpurgis. A deux on comprend mieux...

Madame Bergmann annonce à sa fille que la cigogne lui a apporté un neveu. « Tiens ! c'était ça l'influenza ? Ça lui en fait tout de même trois à Ina, deux filles et un garçon ! » Voilà ce que c'est que d'habiter au pied du clocher où niche la cigogne ! Wendla se demande par où elle peut bien passer, la cigogne : si c'est par la fenêtre ou par la cheminée ? Elle s'informera auprès du ramoneur. — Non. Pas le ramoneur, enfant, pas le ramoneur ! Qu'est-ce que le ramoneur sait de la cigogne ? Il te racontera toutes sortes de bêtises

Digitized by Google

auxquelles il ne croit pas lui-même... Mais qu'est-ce que tu as donc à regarder dans la rue ?

Wendla. — Mère, un homme trois fois gros comme un bœuf... et qui a les pieds comme des bateaux à vapeur !

Madame Bergmann (se précipitant à la fenêtre). — Pas possible ! Pas possible !

Wendla. — Il porte sur son menton un bois de lit sur lequel il joue « La garde au Rhin ». Juste, il vient de tourner au coin de la rue.

Madame Bergmann. — Tu seras donc toujours la même enfant terrible ? Faire de pareilles émotions à ta pauvre sotte de mère ! Va mettre ton chapeau. Ça m'étonnera si tu arrives jamais à l'âge de raison. J'en ai perdu l'espoir !

Wendla. — Moi aussi, petite mère, moi aussi ! C'est une triste chose que ma raison ! J'ai une sœur mariée depuis deux ans et demi et me voilà tante pour la troisième fois sans que j'aie la moindre idée de la manière dont cela arrive. Ne te fâche pas, petite mère, ne te fâche pas ! Mais à qui donc m'adresserai-je à ce sujet sinon à toi ? Je t'en prie, mère chérie, dis-le moi, petite maman aimée ! Sérieusement, tu ne voudrais pas qu'à quatorze ans je crusse encore à la cigogne !... Non ? Eh bien ! et si j'allais questionner le ramoneur ?

Grand embarras de la mère. Si elle veut éviter un plus grand mal, elle est obligée de répondre : « Pour avoir un enfant », dit-elle, « il faut... il faut aimer son mari, là, de tout son cœur ! »

Hænschen Rilow, qui a fermé sa porte au verrou, est en contemplation devant la Vénus de Palma Vecchio, qu'il porte habituellement cachée sur lui. Il a ainsi tout un harem : l'Io de Coreggio, l'Amour de Bouguereau, l'Ada de J. van Beers... celle-ci, qu'il a chipée dans le tiroir de son papa.

Dans le fenil, Melchior est couché dans le foin. Wendla grimpe à l'échelle. Qu'est-ce qu'il fait donc là, depuis le temps qu'on le cherche ? Il y a de l'orage dans l'air. Le foin sent bon. Le ciel dehors est tout noir. « Je ne vois plus que ce pavot qui brille sur ta poitrine... et j'entends battre ton cœur ! » Wendla : « Non, Melchior ! Je ne veux pas que tu m'embrasses ! Non, non... Oh ! Melchior ! »

Le lendemain matin, dans le jardin, en plein soleil. Wendla cherche des violettes. La terre est si douce qu'on la dirait garnie

Digitized by Google

de peluche ; et elle, elle se sent si légère ! Dieu, qu'elle a bien dormi ! Elle voudrait avoir quelqu'un au cou de qui se jeter !

Moritz, à travers les herbes et les buissons, le long de la rivière. Et pourquoi est-ce qu'on n'aurait pas le droit de se tuer ? A-t-on demandé à vivre ? Ne vient-on pas au monde par hasard ?... En tout cas, il ne dansera plus. Snandulia avait une robe décolletée derrière jusqu'à la taille, devant « bis zur Selbstlosigkeit ». Bien sûr, elle n'avait pas de chemise ! Lorsqu'il sera mort... Tiens, Ilse ! — Voilà quatre jours qu'elle n'est pas rentrée chez elle ! Elle était avec des peintres. — Lui aussi, il a fait la noce, la veille...

Le troisième acte débute par un conseil de professeurs dans le cabinet du directeur Sonnenstich. Ah, ces professeurs ! Et quelle réunion ! Il s'agit de Melchior, incriminé d'avoir écrit, illustré et fait circuler un dialogue intitulé « Der Beischlaf ».

Au cimetière. L'enterrement du jeune Stiefel. Sous une pluie battante, devant la tombe ouverte, le pasteur a parlé sur le texte : « Qui attente à sa vie mourra d'une triple mort. » Le directeur présente ses condoléances au père : Le pauvre garçon n'eût tout de même pas pu être admis dans la classe supérieure ! Le père s'excuse : Sûrement, cet enfant... n'était pas le sien ! Non, non ce n'était pas son enfant ! Cependant les élèves entre eux : Qui est-ce qui l'a vu ? Comment était-il ? Est-ce que c'est vrai que la langue lui sortait de la bouche ? Est-on bien certain qu'il se soit pendu ? On a dit qu'il n'avait plus de tête ! « Moi, il me doit cinq francs ! — C'est bien toi qui es cause qu'il s'est tué ! Oui, tu l'as appelé vantard ! » Lorsque tout le monde s'est retiré, Ilse s'approche, avec une autre fille, et dépose des fleurs sur la tombe. C'est elle qui lui a ôté son revolver de la main, le matin, lorsqu'elle l'a découvert, et elle le garde en souvenir.

Monsieur Gabor, en de grands mots, reproche à sa femme l'éducation qu'elle a donnée à leur fils. Elle se défend et ne permettra pas qu'on envoie son enfant dans une maison de correction. Après tout, qu'a-t-il donc fait de si grave ? Ce qu'il a écrit est la meilleure preuve de son innocence, de sa bêtise ! — Ah ! Et cette lettre à une gamine de quinze ans, à qui il jure de réparer sa faute ?

Melchior, avec d'autres détenus, forme des projets d'évasion.

Chez Madame Bergmann. Le docteur Brausepulver a été appelé

Digitized by Google

en consultation. C'est de l'anémie, tout simplement, qu'a mademoiselle Wendla. Son âge, au juste ? — Quatorze ans et demi. — Oui, c'est bien cela. Mademoiselle Elfriede, baronne de Witzleben, sa cliente, était exactement dans le même état. Un petit traitement d'une huitaine de jours et elle ira mieux... Le médecin est parti. « Mère, qu'a-t-il dit ?... C'est tout ? Il n'a pas dit autre chose ? Mais pourquoi pleures-tu, mère ? Oh ! enfant, enfant ! Pourquoi m'as-tu fait cela ? — Mais je ne t'ai rien fait !.... Ce n'est pas possible, puisque je ne suis pas mariée ! » On frappe. La mère Schmidt.

Pendant les vendanges, Hænschen Rilow et Ernst Rœbel se font part de leurs projets d'avenir. Ils s'embrassent. Ils s'aiment.

Une nuit de novembre. Melchior s'est réfugié dans le cimetière, il a sauté par-dessus le mur. Ce n'est pas là qu'on viendra le chercher ! Et, maintenant, que devenir ? Faute sur faute. Pourtant, il n'était pas mauvais, au fond ! Si la folie pouvait seulement s'emparer de lui ! Ah ! La tombe de Wendla Bergmann ! Dire que c'est lui son meurtrier ! Il veut fuir. Quelqu'un l'arrête. Moritz Stiefel ! Moritz, tout exprès revenu du royaume des morts. Les morts ne dorment donc pas ? « Non, pas ce que vous appelez dormir... Nous perchons à la cime des clochers, sur le sommet des toits, où nous voulons. — Sans repos ? — Pour notre plaisir. Nous rôdons... Nous planons... Et nous percevons tout ce qui se passe dans le monde. Nous savons que tout ce que font les hommes n'est que sottise.... et nous en rions ! » Melchior hésite à le suivre. « Tu trembles de faim ! » lui fait un masque, survenu on ne sait comment. « Ta décontenance momentanée résulte du misérable état dans lequel tu te trouves. Une bonne soupe bien chaude et tu t'en moqueras... La petite eût parfaitement accouché. Elle est morte uniquement des pratiques de la mère Schmidt. » Melchior, à moitié convaincu, est parti avec le mystérieux inconnu, et Moritz reste seul, sa tête sous le bras : « Puisque c'est ainsi, je vais relever ma croix que ce fou a si insoucieusement foulée aux pieds... et, quand tout sera remis en place, je m'étendrai sur le dos et me réchaufferai dans ma putréfaction, en souriant. »

Certes, ce n'est pas une banale « tragédie d'enfants » que ce « Frühlings Erwachen » (1891). Bien qu'affaibli par le symbolisme final, l'effet produit, même à la simple lecture, est réellement puis-

Digitized by Google

sant. A l'étude pathologique de l'âge difficile chez les jeunes gens des deux sexes s'y joint une accusation, en réalité très légitime, contre la société, qui impose à nos instincts des règles fort dures, tout en nous abandonnant à leur empire. Ne serait-il pas logique que, le moment venu, elle nous expliquât ce que nous devons ou ne devons pas leur concéder, et comment nous pouvons leur résister ?

L'homme qui a saisi ces clichés de « L'éveil du printemps » dans l'adolescence n'est pas seulement un observateur de premier ordre et un magistral metteur au point : ce serait un profond psychologue, si l'on pouvait dire cela de quelqu'un qui ne voit dans l'homme que l'instinct.

Cet instinct, dont il vient de signaler les premiers troubles, plus brutalement encore il en affirme la toute-puissance dans son « Erdgeist » (1895), auquel fera suite « Die Büchse der Pandora » (1902).

Le sujet de ces deux pièces, c'est la vie d'une femme, de la femme en son animalité la plus absolue. Les hommes qu'elle rencontre sur son chemin, ceux qu'elle épouse et les autres, ne sont que des silhouettes, des ombres chinoises, qui se jouent sur le fond de son existence, grotesques pantins ou tragiques fantoches.

Loulou a épousé le Dr Goll, un vieillard, qui la fait poser en pierrot et qui monte la garde devant la porte du cabinet où elle change de costume. Pendant une courte absence de son mari, elle fait des confidences au peintre, Schwarz, qu'elle affecte de ne point considérer comme un homme. Brusquement, elle le rembarre : « Oh ! vous ne me tenez pas encore ! » Elle lui échappe, pour l'attirer mieux et plus loin. Schwarz est à ses pieds. « Donne-moi un baiser, Eva ! » Elle le prend par le menton et l'embrasse. Puis, tout en jonglant avec sa montre : « Vous sentez le tabac ! » Le Dr Goll les surprend et tombe, frappé d'apoplexie. Froidement, elle commande au peintre de mettre un peu d'ordre dans l'atelier avant d'envoyer chercher le médecin. Et, tournant autour du corps, elle appelle : « Bussi ! » Elle le pousse du pied. « Bussi ! » Ça parait sérieux ! Si Schwarz fermait les yeux de ce mort ! Loulou quitte son costume de pierrot et se rhabille. Elle prie le peintre de lui attacher sa robe, en haut, sous l'épaule gauche. « Ta main tremble ! » lui fait-elle observer.

Loulou a été recueillie, enfant de la rue, par le Dr Schœn, qui l'a

Digitized by Google

fait élever, dresser plutôt, et, le moment venu, l'a prise pour maîtresse. Elle l'est encore, bien qu'il l'ait mariée à ce vieux viveur, afin, lui, de pouvoir reprendre sa liberté.

La grâce naturelle de Loulou et son génie de la toilette ont affolé Schwarz, qui, artiste avant tout, ne voit en elle que la beauté. Il l'a épousée. Il habite chez elle. Chez elle, à son insu, elle reçoit son père, le vieux Schigolch, à qui elle donne de l'argent et avec qui elle boit. « Et ton mari, lui, boit-il ? — Pas encore. La boisson a des effets si différents ! — Il rue ? — Non, il dort. — Alors, quand il est saoûl, tu peux lui regarder dans le ventre. — J'aime mieux pas. » Son père, en extase devant son luxe, la questionne. Est-ce qu'elle fait toujours du français ? — « Non, je me couche et je dors. — C'est très distingué. Du moins, ça en a l'air. Et puis ? — Je m'étire... jusque ça craque. — Et quand ça a craqué ? — Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? »

Le Dr Schœn, qui s'est enfin fiancé, cherche à se débarrasser définitivement de Loulou. Celle-ci fait semblant de ne pas comprendre. Elle lui parle de sa future, qu'elle juge à son point de vue, et de son mari à elle, qu'elle trouve banal et sans éducation. C'est qu'il n'a jamais fréquenté les femmes. Elle supplie Schœn de l'emmener, de lui faire faire des connaissances, car elle, elle ne sait plus qu'entreprendre pour le secouer : elle danse le cancan devant lui, il bâille ; artiste, il s'imagine l'être et grand homme aussi ; méfiant comme un voleur, il croit tout ce qu'on lui dit ; surtout, il ne peut digérer qu'elle dépense tant d'argent. Schœn lui demande si ce n'est pas le fouet qu'elle regrette. « Possible. Je ne danse plus. — Dresse-le. — Ce serait peine perdue !... S'il avait la moindre idée de ce que je suis, il m'attacherait une pierre au cou pour me précipiter au plus profond de la mer ! » Soit, seulement, Schœn entend être tranquille désormais. Mais, pour Loulou, il n'y a qu'un homme au monde : lui, Schœn, qui l'a faite ce qu'elle est.

Schwarz s'est tué. On entend venir la police. Schœn se dispose à aller ouvrir. Elle l'arrête : « Attendez, vous avez du sang ! — Où ? — Ne bougez pas. Je vais l'enlever ». Elle asperge son mouchoir d'héliotrope et essuie le sang que le docteur a sur la main. « C'est le sang de ton mari ! — Ça ne tache pas. — Monstre ! — Vous m'épouserez tout de même. »

Digitized by Google

Le Dr Schœn a fait engager Loulou comme premier rôle dans un ballet composé par son fils Alwa. Depuis six mois, il prépare son succès par la voie de la presse, en même temps qu'il a lancé après elle un prince. Loulou ne s'y est pas méprise : « Il m'a mise sur les planches dans l'espoir qu'il se trouvera d'occasion quelqu'un pour m'épouser ! » De fait, le prince est là, un explorateur revenu d'Afrique, qui, habitué à un pouvoir absolu sur les nègres, a besoin de se reposer en se livrant à la domination d'une femme. Loulou, elle, n'est occupée que de Schœn, ce qui n'empêche qu'elle ne se fasse déshabiller dans sa loge par le prince. Apercevant Schœn avec sa fiancée dans la salle, elle a un moment de faiblesse. Elle voudrait ne plus danser. Elle se sent « malheureuse à mourir ! » Schœn l'insulte. « Ce qu'on pense de moi m'est tout à fait indifférent », lui déclare-t-elle. « Pour rien au monde, je ne voudrais être meilleure que je ne suis ! » Lui, indigné : « Voilà ce que j'appelle être sincère !... Quelle corruption ! — Je ne sache pas avoir jamais eu la moindre estime pour moi-même ! »

Elle excite la jalousie de Schœn. Elle va suivre le prince en Afrique. Pourquoi pas ? N'est-ce pas pour que quelqu'un l'emmène qu'il a fait d'elle une danseuse ? Qu'attend-il donc là, au lieu de retourner auprès de sa fiancée ? « Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?... Vous m'humiliez, vous me ravalez, parce que vous vous imaginez que, ce faisant, il vous sera plus facile de passer sur moi !... » Mais, en la traitant ainsi, c'est à lui-même qu'il fait mal. Elle le voit à son air. Déjà il est à bout. Il perd contenance. « Allez, pour l'amour de votre innocente fiancée, laissez-moi seule ! » Il la maudit, comme il n'a encore maudit personne. Elle le met en rage, sûre qu'elle est de son pouvoir : elle sait qu'il l'a dans le sang. Il la frapperait presque...

« Soyez donc un homme ! » lui dit-elle. Regardez-vous une bonne fois en face ! Vous n'avez pas ombre de conscience. Il n'est pas d'infamie qui puisse vous faire reculer. Avec le plus grand sang-froid vous voulez rendre malheureuse la jeune fille qui vous aime... Vous, qui faites tout ce que vous voulez, vous savez aussi bien que moi — Tais-toi ! — que vous êtes trop faible pour vous arracher de moi ! »

Digitized by Google

Et cet homme, effondré, écrit sous la dictée de cette femme un billet de rupture à sa fiancée.

Loulou, devenue Madame Schœn, vit dans le luxe et les fêtes, au milieu de tout un monde de soi-disant comtesses, artistes, hommes de lettres et autres gens qui fréquentent chez elle.

Son mari, voyez-le, à un moment qu'il se croit seul, comme il regarde tout autour de lui ! Ecoutez-le qui se parle à lui-même ! « Une vraie écurie d'Augias ! Qu'on me montre un seul coin qui soit propre ! Toute la maison est empestée ! .. Dieu sait qui m'espionne encore ! » Il sort son revolver. « La boue ! La boue ! » Il cherche à droite, à gauche « Ou la folie s'est déjà emparée de moi, où bien... les exceptions confirment la règle ! » Entendant venir sa femme, il remet son revolver dans sa poche.

Loulou, qui prévoit la fin prochaine de ce troisième mari, prépare-t-elle encore une fois son avenir ? Ou serait-elle sincère en faisant sa cour à son beau-fils Alwa, le seul homme, dit-elle, qui l'ait protégée sans chercher à l'humilier ? Aux yeux du jeune homme, elle est le soleil qui luit au-dessus de l'abîme. « Je t'aime ! » lui crie-t-il, la tête dans son sein. Elle, les deux mains enfoncées dans ses cheveux : « C'est cependant moi qui ai empoisonné ta mère ! »

Schœn, son revolver braqué, va tirer. Sur qui ? Il voit des amants partout, dans les coins, derrière les rideaux, sous la table. Alwa est sorti et son père l'a suivi... jusqu'à la porte. Mais les autres ? Ils s'esquivent à mesure qu'ils sont découverts. Tirera-t-il sur Loulou ? Plus prompte que lui, lui arrachant son arme, elle l'étend de cinq balles. « Le seul que j'aie aimé ! » murmure-t-elle à genoux près du mourant.

Le Dr Schœn expire en la passant... à son fils.

Que va faire celui-ci ? Loulou s'est jetée à ses pieds. « Tu ne peux pas me livrer à la justice ! On me couperait la tête. Je l'ai tué, parce qu'il voulait me tuer. Je n'ai aimé personne que lui. Alwa, exige de moi ce que tu voudras. Mais ne me laisse pas tomber aux mains de la justice ! Ce serait dommage. Je suis jeune encore. Je te resterai fidèle toute ma vie. Je ne serai qu'à toi... Regarde-moi, Alwa ! Homme, regarde-moi ! Regarde-moi ! »

Ici finit « L'Esprit de la Terre ». Les événements ultérieurs fournissent le thème de « La Boite de Pandore ».

Digitized by Google

Loulou a été condamnée à douze ans de travaux forcés. Grâce au dévouement et à la ruse de la comtesse Geschwitz, qui a pour elle un lesbiaque attachement, elle s'évade et émigre à Paris avec Alwa. Là, grande demi-mondaine, elle tient salon et salle de jeu. Son entourage est composé de viveurs, jeunes et vieux, d'entremetteuses et d'aventuriers. Tous, jusqu'au petit groom, qui fait le service de l'ascenseur, Loulou les traîne à son char triomphal.

L'argent manquant, le marquis Casti-Piani, son ami, qui pratique la traite des blanches en même temps qu'il travaille pour le compte de la police, menace de la dénoncer, à moins qu'elle ne consente à se laisser vendre à une maison du Caire. Elle passe en Angleterre, accompagnée d'Alwa, de Schigolch et de la comtesse.

A Londres, elle occupe dans le quartier infâme une misérable mansarde de deux pièces. Réduite au trottoir, elle s'enivre de schnaps. Elle donne à Schigolch et à Alwa l'argent qu'elle gagne. Ses yeux brillant toujours de leur ancien éclat, les clients ne lui manquent point. Nous en voyons monter plusieurs. Entre autres un jaune, Kungo-Poli, prince impérial de Uehube. Ils se disputent. Alwa accourt. Kungo-Poli, d'un coup de casse-tête, l'assomme. Schigolch cache le cadavre dans un réduit. A ce moment, la comtesse Geschwitz entre, les lèvres tremblantes, et, s'agenouillant un instant devant le portrait de Loulou, unique débris de leur ancienne splendeur, elle se pend. La corde casse. Elle tombe et, stupide, attend la fin. Loulou amène un nouveau visiteur qui disparaît avec elle dans sa chambre à côté. Un cri perçant. Jack l'Eventreur, en s'enfuyant, plonge son couteau ensanglanté dans le ventre de la Geschwitz et s'en va après s'être essuyé les mains au jupon de la morte.

*
**

« Quand je publiai ce drame », déclare l'auteur dans une préface, « j'étais convaincu, en mon âme et conscience, de satisfaire aux exigences d'une morale humaine supérieure ; mais je n'en étais pas moins certain d'avance que cette publication me vaudrait d'être poursuivi pour attentat à la décence : car telle a toujours été la caractéristique de notre développement intellectuel, que tout homme qui fait un pas sérieux dans le domaine de l'esprit soit aussitôt traîné devant les juges pour violation de ce domaine. »

Digitized by Google

Effectivement, les poursuites prévues ne se firent point attendre et Frank Wedekind fut cité devant la première chambre du Tribunal de Berlin.

Les débats de ce procès sont particulièrement intéressants.

L'accusation, cherchant à prouver que l'ouvrage incriminé, « La Boite de Pandore », n'était que de la basse pornographie sans la moindre valeur artistique, exposa comment l'accusé, auteur dramatique de réputation déjà notoire, prenant ses sujets dans ce que la vie humaine offre de plus sombre et de plus répugnant, avait surtout une prédilection marquée pour les problèmes sexuels. Elle ajoutait que la prétendue tragédie en question manquait, et de façon absolue, de ce qui doit être l'essence même d'une œuvre véritablement dramatique, c'est-à-dire une action dont les péripéties excitent l'intérêt, et qu'elle n'était, en réalité, qu'un dialogue vulgaire entre un rebut de filles et leurs souteneurs sur leur honteux métier ; que les lois morales et les institutions sociales y étaient raillées ; que les scènes les plus repoussantes y étaient dépeintes, allant jusqu'à l'assassinat par lubricité, et que le tout, en un mot, constituait un ensemble des plus grossièrement offensants pour la pudeur et la moralité.

A quoi la défense répondit :

Que l'accusé Wedekind était un partisan du mouvement moderne ; que ce mouvement a amené, pour employer l'expression à la mode, une transposition des valeurs dans la poésie et au théâtre ; que, depuis quinze ans, l'on s'est détaché aussi bien de l'esthétique du sujet que de la beauté formelle. On déclare désormais permis d'utiliser en poésie et de représenter sur la scène la laideur la plus repoussante de même que la plus brutale grossièreté, à la condition que ce ne soit en soi et pour soi, ni simplement en vue d'un plaisir malsain, mais qu'on le fasse au service de l'art. Wedekind, obéissant à cette tendance, se plait à projeter la lumière dans les recoins les plus noirs du vice et à prêter le décor de la poésie aux troubles sexuels bien connus de la science médicale. Ses écrits ne visent à autre chose qu'à faire naître la crainte et la pitié, ce qui a de tout temps été considéré comme la mission de la poésie dramatique. « La Boîte de Pandore » n'a point d'autre « tendance ». Le but poétique de Wedekind, comme cela appert de la structure même de

Digitized by Google

son drame, a été de montrer en Loulou la puissance démoniaque de la beauté féminine et l'avidité des plaisirs sexuels depuis le faîte le plus élevé de la société jusqu'en ses profondeurs les plus basses, et ainsi, sous cette crasse, de mettre en garde contre le vice et d'exciter la compassion humaine.

Cela posé, l'accusé Wedekind a poursuivi jusqu'au bout l'exécution de son idée. Loulou, personnifiant l'instinct sexuel qui domine hommes et femmes, qu'elle ruine au moral comme au physique, est obligée d'abandonner sa luxueuse existence dans les élégants salons de Paris et finit à Londres dans un galetas ignoble, assassinée par un maniaque de la lubricité. Cette femme ayant vécu au milieu des individus les plus douteux de toutes les classes, l'accusé Wedekind était obligé, pour faire vrai, de rendre le langage et les usages de cette sorte de gens. Et c'est précisément en cela, dans la façon dont il a représenté ces types et imité leur parler, que réside toute la force de son idéal d'art.

Nulle part on ne rencontre la moindre trace de frivolité ni de piquant. Point de sous entendus à la française ni d'ambiguïtés. Wedekind montre la bête humaine telle qu'elle est.

La défense faisait valoir, en outre, que cette pièce ne s'adressait qu'à un public restreint de lecteurs instruits et expérimentés, dont on ne saurait admettre qu'elle pût avoir pour effet d'irriter la sensualité.

Le Tribunal, tenant compte à la fois des idées nouvelles et du caractère incontestablement sérieux de l'auteur de « La Boîte de Pandore », acquitta Wedekind par jugement en date du 14 juin 1905. Mais le procureur impérial de la Cour de Leipzig, faisant abstraction de l'auteur et des principes pour ne considérer que l'œuvre en elle-même, interjeta aussitôt appel et le jugement fut cassé le 25 octobre de la même année. L'affaire revint devant une autre chambre, laquelle, par un second jugement du mois de février 1906, ordonna l'anéantissement de l'ouvrage, sans autrement punir l'auteur ni l'éditeur. Résultat : une édition nouvelle, refondue et débarrassée des scories.

Ce procès, c'est, en réalité, le procès du naturalisme.

L'art a-t-il, oui ou non, le droit de représenter tout ce qui est ? Eh ! pourquoi pas ? Il fut un temps où, dans l'homme, il ne considé-

Digitized by Google

rait que l'ange. A ce temps en a succédé, par réaction, un autre, où il n'a plus vu en lui que la bête. Ceci se justifie aussi bien que cela. Les deux, d'ailleurs, sont dans le faux. L'homme n'est pas ange *ou* bête ; il est, Pascal l'a dit, ange *et* bête. L'art doit le prendre tel qu'il est. Le reproche que l'on peut faire à Wedekind, c'est de n'avoir reproduit que le vilain côté de l'humanité. S'il l'eût fait par mode ou spéculation, il serait coupable. On est autorisé à croire que ce n'est pas le cas : la question qu'il soulève dans « L'éveil du printemps » est trop douloureuse ; quant à Loulou, en sa bestiale inconscience, on sent, à deux ou trois éclaircies, qu'elle eût pu être, sinon une créature d'élite, car il est à craindre qu'elle n'ait hérité de ceux qui lui ont donné le jour quelque tare indélébile, au moins une femme comme beaucoup d'autres, si elle eût trouvé un moins funeste éducateur que ne le fut le Dr Schœn.

Wedekind a été amené au choix de ses sujets par son propre tempérament, sans doute, et la nature de son esprit, mais aussi par les circonstances.

Le naturalisme, en Allemagne, a été l'aboutissement de tout le mouvement littéraire et social du XIXe siècle en même temps qu'une réaction contre la période précédente. Wedekind, qui pourtant s'en est moqué dans « Die junge Welt » (1897), a poussé cet aboutissement et cette réaction jusqu'à leurs extrêmes conséquences. Lui-même l'a dit par la bouche d'Alwa, qui se donne, quelque part, pour l'auteur de « l'Esprit de la terre » : « La malédiction qui pèse sur notre génération, c'est que, nous autres, poètes, nous sommes beaucoup trop littéraires. Nous ne connaissons de problèmes que ceux qui se posent entre écrivains et savants. Notre horizon ne s'étend pas au-delà de nos intérêts professionnels. Pour revenir sur la voie d'un art grand et puissant, il faudrait nous mêler le plus possible aux gens qui n'ont de leur vie lu un livre et chez qui les simples instincts de l'animal prédominent en tout ce qu'ils font. » Et, plus loin, du même Alwa : « Depuis vingt ans, la littérature dramatique ne produit que des moitiés d'homme, des hommes qui ne procréent pas d'enfants et des femmes qui n'en pourraient mettre au monde... Et cela enthousiasme un public en chemise de chasse au col de caoutchouc raide de crasse, un public de maîtresses de piano, qui surpassent en laideur tous les tas d'ordures amoncelés aux portes de derrière des palais. »

Digitized by Google

Evidemment, un poète classique n'eût jamais abordé les sujets qu'affectionne Wedekind ; il n'en eût même pas soupçonné l'existence. Un auteur réaliste eût pu ne pas les dédaigner, mais il les eût traités sous forme de thèses : Wedekind, lui, en carabin que rien ne dégoûte, enlève jusqu'aux derniers vêtements des malades qu'il étudie, simplement et sans phrases. C'est un musée d'anatomie que son théâtre, où sont exposées les maladies de l'instinct. Car c'est l'instinct seul qui l'occupe dans l'homme, l'instinct, qui s'affirme sans même qu'il y ait lutte entre lui et la volonté humaine. Celle-ci, au reste, existe-t-elle ? Or, c'est précisément cette absence de lutte intérieure, ce manque de psychologie, — les personnages de Wedekind n'ont pas plus d'âme qu'ils n'ont de cœur, — qui amène chez l'écrivain naturaliste une transformation de la technique. Du moment que les personnages ne luttent pas, qu'ils restent du commencement à la fin, constamment *agis* par leur instinct, tout ce qui, dans l'ancien théâtre, avait pour but d'expliquer les changements qui pouvaient s'opérer dans le caractère des héros, par exemple les monologues, a disparu du théâtre de Wedekind. Les personnages étant donc d'un seul bloc, non susceptibles de développement, nous les voyons tout entiers du premier coup. Il peut se faire qu'ils nous intéressent ainsi à première vue ; mais, pour que cet intérêt se maintînt durant toute une représentation, il faudrait que l'auteur nous fît, pour ainsi dire, l'un après l'autre, toucher du doigt tous les détails. En cela Wedekind s'éloigne des véritables naturalistes. La raison en est que ses personnages, au lieu de rester des êtres ayant vraiment vécu, tendent de plus en plus à devenir des symboles. Il n'indique, le plus souvent, ni leur physique ni leur costume, ou que très vaguement. Il nous apprend simplement que Loulou, au deuxième acte de « l'Esprit de la terre », est en matinée de soie verte ; au troisième acte, où elle change plusieurs fois de toilette, elle paraît en robe blanche à l'antique bordée de rouge et sans manches, les pieds nus et des fleurs dans les cheveux. Ce sont plutôt les tics des personnes, leurs gestes, leurs attitudes que Wedekind observe. Quant à leur langage, si, dans la première version de « La Boîte de Pandore », il faisait parler français à Paris et anglais à Londres, on peut se demander si ce n'était pas autant pour ne pas offenser les chastes oreilles de ses compatriotes que pour servilement copier la réalité.

Digitized by Google

Les mille détails qui font le signalement d'un individu fussent-ils plus précis encore, il est nécessaire, pour que l'attention du spectateur soit soutenue, que l'auteur montre ses mannequins dans les poses les plus différentes, les place dans les milieux les plus divers, où, si, eux, demeurent inchangés, les multiples incidents de la vie journalière peuvent en varier les effets. Nous voyons Loulou successivement épouse Goll, épouse Schwarz, épouse Schœn, à Munich, à Paris, à Londres. Partout elle est la même; seul, le cadre se transforme. Ce cadre qui, ici, ne change qu'à chaque acte, était différent dans « L'éveil du printemps » d'une scène à l'autre. Le procédé de Wedekind y est le même que dans « Les Tisserands » ; et il n'est point si mauvais, puisque nous lui devons deux chefs-d'œuvre ou presque. Peu s'en faut, en effet, que je ne donne ce nom à la pièce de Wedekind aussi bien qu'à celle de Hauptmann. Les deux ont, du reste, plus d'un trait commun, dont celui-ci, qui n'est ni le moins curieux, ni le moins important, que, dans l'une ni dans l'autre, il n'y a de personnage principal: le héros, c'est la masse des ouvriers, et c'est l'adolescence. Mais ce procédé cinématographique exige une habileté dont peu d'écrivains sont capables. Il reste alors, pour s'imposer à la curiosité du public, la rareté des faits ou la crudité de l'expression. Il faut convenir que, sous ce rapport, Wedekind a été plus loin que personne, et, si l'on s'en tient aux apparences, on comprend sans peine que la justice ait cherché noise à l'auteur qui a osé la scène d'entôlage où Alwa Schœn trouve la mort. On peut ne pas pouvoir supporter ce naturalisme. C'est affaire d'estomac. Il n'en a pas moins sa place marquée dans l'histoire littéraire au même titre que la scène la plus pathétique d' « Egmont » ou de « Guillaume Tell ». Ce sont également les manifestations d'époques où l'on a eu de l'art et de la vie des conceptions opposées. L'homme valait-il mieux au temps de Gœthe et de Schiller? Peut-être que oui, peut-être que non. En tous les cas, ce qu'il est aujourd'hui, le poète a le droit absolu de le montrer, en dépit des gens qui, par pudeur ou par intérêt, voudraient jeter le voile sur les hideurs de notre société. Il a le devoir, en vertu d'une morale supérieure, de mettre à nu nos plaies, mais pour les panser, non pour s'en amuser.

Digitized by Google

*
**

Aussi, dans « Zensur » (1908), Wedekind demandera-t-il par la bouche du poète Buridan au pasteur Dr Prantl, qui fait partie de la Commission de la censure, quels arguments on a bien pu faire valoir pour interdire sa « Pandora » : car, assure-t-il, il n'y a dans tout ce qu'il a écrit vraiment rien dont il y ait lieu de se scandaliser. « Dans aucune de mes œuvres, je n'ai donné le bien pour le mal, ni le mal pour le bien. Loin de jamais fausser les conséquences que les hommes ont à subir de leurs actions, je les ai toujours montrées dans leur impitoyable fatalité ». De fait, l'image qu'il nous présente de la vie est, sous des apparences quelquefois bouffonnes, si cruellement sérieuse, au fond, que ce n'est plus en artiste qu'il tâche à l'exprimer : de plus en plus l'humoriste prend le dessus sur l'auteur dramatique et ses personnages deviennent des types généraux. Ces types mêmes, Wedekind, en vertu du principe d'exagération, qui est le propre de son talent, ne les fixe plus que dans leurs grandes lignes, que tantôt il grossit jusqu'à la monstruosité, tantôt il simplifie jusqu'à la caricature, tout en lançant, à droite et à gauche, dans le public, les plus cyniques coups de boutoir.

Tel, pour exemple, le ténor wagnérien Gérardo. Une jeune miss vient, sans plus, se jeter dans ses bras. Lui, qui n'a pas de temps à perdre à de pareil enfantillages, la renvoie avec de bons conseils : « Vous avez vos parties de tennis, vos séances de skating. Vous allez à bicyclette. Vous pouvez faire des excursions en montagne avec vos amies. Vous savez nager, monter à cheval, danser. Vous possédez tout ce qu'une jeune fille peut désirer. Mademoiselle, pourquoi venez-vous donc chez moi ? » Surtout il lui recommande, quand elle ira au théâtre, de s'intéresser à la pièce qu'on y joue plutôt qu'aux *hommes* qui sont sur la scène.

Au compositeur Dühring, qui n'a jamais réussi à faire accepter aucune de ses œuvres et qui végète dans la misère : « Nous autres, artistes », dit-il, « nous sommes un article de luxe que les bourgeois s'offrent à qui le plus cher... Savez-vous quels sont les besoins artistiques du public ? Crier bravo, jeter des fleurs, avoir un sujet de conversation, se faire voir, pousser des « ah ! » et des « oh ! » et

Digitized by Google

même, à l'occasion, dételer nos chevaux, voilà, en réalité, ce à quoi, moi, je suis tenu de donner satisfaction. »

Ce Gérardo est-il véritablement un artiste ou simplement un merveilleux phonographe ? Ce qui est certain, c'est que le métier a étouffé en lui tous les sentiments humains. Une femme a quitté pour lui mari et enfants ; lui, qu'elle gêne dans son art, cet art, dont elle, elle n'a cure, à la menace qu'elle lui fait d'attenter à sa vie, il lui conseille de voir d'autres hommes : plus elle en connaîtra, moins elle aura envie de se tuer ! Elle se tue pourtant et il est furieux d'un incident aussi désagréable qui va lui faire manquer son train.

Ces trois scènes se passent en quelques minutes, à l'hôtel, dans la chambre du chanteur. C'est, quant aux unités de temps et de lieu, un record de classicisme. D'action, il n'y en a point. Le suicide final n'est pas un dénouement, il n'est qu'un accident qui eût tout aussi bien pu avoir lieu au commencement ou au milieu de la pièce ; rien ne le prépare : ce n'est qu'un fait divers, ajouté à d'autres, destinés à illustrer l'inconscient égoïsme du ténor à la mode, qui, dans le sillage de son talent, entraîne après lui les cœurs désemparés.

Rien, au point de vue de la forme, de plus opposé à ce « Kammersänger » (1899) que « Le philtre d'amour » (1899), cette farce dans laquelle, autour du prince russe Iwan Michailowich Rogoschin, brute détraquée, évolue, comme des clowns, tout un cercle de femmes tarées et de laquais sans aveu.

Quant au « Marquis de Keith » (1901), c'est un rastaquouère de haute envergure. Né d'une bohémienne et d'un père particulièrement doué pour les sciences, il veut, bien que pauvre et infirme, jouir de la vie, qu'il se sent de taille à brasser. Il en connaît tous les « trucs ». Il n'ignore pas que la presse est la dispensatrice des réputations, l'irrésistible régente de l'opinion. Il n'a point de préjugés. Le péché n'est à ses yeux « qu'une dénomination mythologique synonyme de mauvaises affaires ». A quelqu'un qui lui parle de Dieu : « J'ai », répond-il, « examiné toutes les religions existantes et, dans aucune, je n'ai trouvé de différence entre l'amour de Dieu et l'amour du bien-être. » « Il n'y a point d'idées », dit-il encore, « sociales, scientifiques ou artistiques qui aient d'autre objet que la richesse. » Il sait que plus il arrivera haut, plus les gens auront d'estime pour lui. Aussi a-t-il la tête bourrée de projets grandioses, toujours à la veille

Digitized by Google

de réussir... Il est si sûr de lui, il a des manières si distinguées, qu'il en impose vraiment, et les bons bourgeois n'hésitent point à lui apporter leur argent jusqu'à la catastrophe finale.

Il y a là vraiment de la vie, avec des larmes et du rire et, involontairement, l'on évoque, oh ! bien loin et dans une traînée de brouillard à l'horizon, la figure d'un Molière.

Il semble qu'à ce moment de sa carrière, Wedekind ait eu une sorte d'indécision. « Telle est la vie » (1902) est presque une tragédie romantique : d'un roi détrôné, qui, de chute en chute, finit, en qualité de fou, à la cour de son rival. Sous quelle influence a-t-il écrit cette pièce ? Fut-ce pour répondre à une critique plutôt dure de J. Hart ? Fut-ce pour épancher l'amertume dont son propre cœur débordait ? Car il y a du Wedekind dans ce roi. Ou bien a-t-il, consciemment ou non, obéi à la réaction antinaturaliste qui s'accentuait alors ? En ce cas, il ne tarda guère à en éprouver le remords et ce fut comme amende honorable, pensons-nous, qu'il donna, presque en même temps, sa fameuse « Boîte de Pandore », ce furieux ressaut du naturalisme expirant.

Le monde étant ce que Wedekind le dépeint, il se comprend qu'il y ait eu et qu'il y ait toujours, à côté de ses détracteurs, des idéalistes, qui le veulent réformer, et dont la bonne volonté touchante n'a d'égale que leur naïveté, qui fait d'eux la proie facile d'exploiteurs sans vergogne.

Launhardt, qui, d'ailleurs, n'a pas le sou, projette de fonder un « Institut des sciences sociales ». Qu'y traitera-t-on ? De l'instruction des enfants ? Cela ne suffirait pas pour exercer l'influence internationale à laquelle il vise. Y fera-t-on de la propagande sociale en général ? A la condition, en ce cas, de ne pas trop se mêler à la « Sozialdemokratie » : avec les socialistes, on devient suspect dès qu'on gagne de l'argent. Au demeurant, ne devrait-il pas s'en tenir à quelque bonne question politique à l'ordre du jour ? Impossible. Le beau-père de Launhardt est ministre. A marcher *avec* lui, on ne gagnerait rien ; *contre* lui, on perdrait tous les avantages que son nom peut valoir à l'Institut. Mais il y a le féminisme ! propose Berta Launhardt. Sans doute, l'avenir est à ce mouvement. Seulement, proteste Launhardt, les femmes qui le dirigent actuellement sont trop laides : elles feraient tort à l'entreprise. . Survient Karl

Digitized by Google

Hetman, qui offre ses services. Lui, il a eu l'idée d'une association, qui a la beauté pour but. « Jusqu'ici », explique-t-il, « la morale n'a eu en vue que le bien-être des hommes. Destinée à lutter contre l'infortune, c'est des malheureux qu'elle s'est spécialement occupée. Or, avec cette morale-là il n'y a rien à faire, même si l'on s'adresse à l'esprit de sacrifice des riches. Aussi est-ce pour les riches qui sont au-dessus de cette morale, de l'ancienne morale, que, moi, j'en ai institué une nouvelle dont le suprême commandement est la beauté. Lorsque les hommes en seront arrivés à estimer la beauté plus que la fortune et les biens, plus que toutes les jouissances de la vie, alors ils seront beaucoup plus près de la divinité qu'ils ne l'ont jamais été en plaçant leur plus haute récompense dans la victoire sur les maux de cette terre ». Pour faire partie de cette association, il faut être d'une beauté exceptionnelle. Lui, Hetman, n'est pas beau ; il est atteint d'une déviation de l'épine dorsale ; il n'a ni dents, ni cheveux, mais de grands yeux profonds, qui brûlent d'une passion intense. N'étant pas beau, il ne fait pas partie de son association : il en remplit seulement les fonctions de secrétaire. Quand au grand-maître, qui reste, fort sagement, invisible, c'est lui qui choisit les adhérents, sur la présentation de deux parrains ; mais les adhérents ne le connaissent point. Ils ont un règlement dont l'article premier stipule que, entre membres, toutes les lois bourgeoises sur le mariage et la famille sont abolies. Ils renoncent par un serment solennel au droit de se refuser réciproquement leurs faveurs. — L'amour libre alors ? — Pas du tout, c'en est même tout le contraire. Ils n'ont point la liberté d'aimer. L'amour est un droit de tous sur tous, et quiconque s'y refuse est exclu *ipso facto* ».

Les plus enthousiastes de cette association sont, est-il besoin de le dire ? de vieilles dames fort riches, la princesse Sonnenburg-Hohenstein et Mrs Malet Isabel Grant, qui sacrifient, l'une à l'envi de l'autre, leur fortune aux promoteurs de si raisonnables idées.

Ces idées, Wedekind ne serait pas lui s'il ne les illustrait par la pratique sous les yeux même des spectateurs : par exemple dans telle scène entre Fanny et le jeune von Brühl.

Ainsi dans « Hidalla » (1904), les réformateurs sont caricaturés et leurs théories ridiculisées. Wedekind n'en reste pas là. Il sait trop bien qu'en dehors des charlatans et des exploiteurs, qui abu-

Digitized by Google

sent de la fatuité d'autrui pour, en les flattant, vivre « comme coq en pâte », il y a les naïfs qui, sincèrement, rêvent de bonheur universel et qui sont les premières victimes de leur sincérité et de leur naïveté. Pendant que Launhart, réfugié à Paris, profite des poursuites judiciaires qui lui ont été intentées, en gagnant avec son journal 200.000 m. par an, et que le grand-maître de « l'Association pour la beauté », Pietro Alessandro Morosini, vit dans des délices qu'un pacha n'eût point imaginées, Hetman, lui, dans sa prison, a médité et il a compris son erreur. Désormais isolé du monde : « Je ne puis guère plus me dissimuler », avoue-t-il à Fanny, « que toutes mes convictions reposaient sur de fausses hypothèses. Partout où la santé et l'énergie sont le but de la vie, la santé prospère d'elle-même en un séducteur épanouissement dont le fruit le plus beau est encore l'énergie et la santé... Si l'ancienne morale est tellement bornée, c'est qu'elle n'a eu en vue que le pauvre, à l'évidente exclusion du riche. Or, c'est au riche que, lui, s'adressait. Mais le riche s'est approprié la morale du pauvre et il aura plus tôt fait de risquer sa vie pour sa fortune que sa fortune pour sa vie... » Launhart a voulu exciter la fierté de la femme dans l'espoir de la gagner à son empire de la beauté. Il avait mal calculé : « La femme est moralement si bas que la beauté ne sera jamais autre chose qu'un moyen pour elle. La beauté en soi lui est en abomination. » Surtout, il avait compté fanatiser la jeunesse, inspirer à la prochaine génération une horreur de la laideur égale à celle de la génération actuelle pour la pauvreté. Il s'était trompé. « La jeunesse ne connaît pas de but plus élevé que de vitement mettre en sûreté ce que les vagues de la vie ont soulevé pour elle de ses insondables profondeurs... Je ne me plains pas de ma destinée », conclut-il, « ni d'avoir échoué là où d'ailleurs personne ne réussit ici-bas. Seulement, que rien au monde ne puisse être autrement que cela est : voilà de quoi causer un gigantesque ennui .. Les enfants jouent aux pirates et aux prisonniers, parce que tout ce que font les grandes personnes force leur respect. Mais nous, qui ne sommes pas des enfants, qu'y a-t-il encore qui puisse forcer le nôtre ? A quoi allons-nous jouer ? »

Quel pessimisme en ces derniers mots et quel découragement!

Découragement si grand, que, de gaieté de cœur, Hetman, plutôt que de se laisser sauver la vie par Fanny, préfère se faire assom-

Digitized by Google

mer dans une réunion publique, où il clame à la foule hurlante que « la virginité de la jeune fille est une spéculation et le mépris de soi-même personnifié. »

Point n'est besoin de connaître personnellement Wedekind pour sentir que, s'il n'est pas le réformateur Hetman, beaucoup d'idées leur sont communes et, sans doute, le pessimisme. Les mêmes idées, le même pessimisme, que l'on retrouve dans « Mort et Diable » (1906), pièce plus brutale et antibourgeoise qu'aucune autre, qu'il fait précéder, en motto, d'un suggestif verset de saint Mathieu et qu'il dédie... à sa fiancée.

Elfriede de Malchus, membre de la « Ligue internationale pour la répression de la traite des blanches », a pénétré jusque dans l'antre où gouverne le fameux Casti-Piani, afin d'en arracher son ancienne femme de chambre, la petite Lisiska, qui, tourmentée par les lectures qu'elle a faites des livres et des revues illustrées de sa maîtresse, s'est enfuie, un beau matin, sur une annonce de journal promettant situation exceptionnelle à jeune fille. Dans la conversation qu'elle a avec le maître de céans, celui-ci explique comment tous deux ne font qu'obéir à leur propre sensualité : médiocre en elle, usée chez lui ; et il lui démontre, tout au long, que le « marché d'amour » est, en réalité, une excellente affaire pour la femme. Au lieu d'une ligue contre la traite des blanches, c'en est une plutôt pour le relèvement moral du plaisir qu'il faudrait : la maternité étant pour la femme un besoin aussi naturel que le manger et le dormir, tant qu'il existera sous le soleil une femme qui puisse craindre d'être mère, l'émancipation féminine ne sera qu'un vain mot. Ce droit à la maternité, la société l'a rogné à la femme de la façon la plus barbare. Un enfant illégitime est une honte presque aussi grande que le marché d'amour lui-même...

Elfriede de Malchus, vaincue, enthousiasmée par d'aussi généreuses conceptions, supplie le marquis de l'épouser : lorsque le mariage, lui explique-t-elle, aura fait de lui un homme rangé, il pourra être rédacteur d'une feuille socialiste, qui sait? député peut-être.

Casti-Piani continue : Le mariage, en vue duquel on dresse les jeunes filles comme des chiennes, est une étape de la civilisation que la société franchira ainsi qu'elle a franchi celle de l'esclavage. La liberté du « marché d'amour », où la tigresse célèbre ses triomphes,

Digitized by Google

repose sur une loi éternelle de la nature. Que la femme sera fière lorsqu'elle pourra se donner sans honte au plus offrant!... Alors, les enfants naturels seront mieux soignés chez leur mère, que ne le sont aujourd'hui les enfants légitimes chez leur père... Pour être une fille de joie, il faut de la race : ce que n'ont point la plupart des femmes, ni Elfriede elle-même, issue qu'elle est de serviles amours.

Nous n'avons donc pas seulement la justification des plaisirs sensuels, c'est leur glorification que nous entendons ici, et leur exaltation. Puisqu'il n'y a dans l'homme que l'instinct, pourquoi le tenir encore entravé dans les liens que lui avait imposés une société qui croyait à l'âme ? Evidemment, il y a dans notre société moderne une contradiction. La pratique de notre vie reposant sur des principes que nous ne tenons plus pour bons, il serait juste qu'on l'organisât sur des bases nouvelles. Lesquelles ? Sur « la jouissance des sens, qui est le rayon de lumière, la fleur céleste, parce que c'est le seul bonheur sans mélange, la seule joie pure, que nous offre cette vie terrestre » ?.

C'est ce dont Lisiska était venue chercher la réalisation dans la maison du marquis. Or, voici que la pauvre fille confesse sa déception : les sens sont insatiables en leur torturante avidité ; il n'est de paix pour eux que celle de la tombe.

En entendant cet aveu, Casti-Piani comprend que l'idéal qu'il s'est imaginé n'était qu'un leurre, comme n'avait été qu'un leurre l'idéal d'Hetman ; désespéré, il regrette de n'avoir pas fait cinquante ans plus tôt ce à quoi il est maintenant bien résolu : il va se tirer une balle dans la tête.

Ce qui reviendrait à dire que la vie, qui n'est que purement animale, ne vaut pas la peine d'être vécue. Est-ce à cela que se résume la philosophie de Wedekind ? Ce ne serait ni très original, ni très profond. Aussi joint-il à la satisfaction des sens le culte de la beauté. Qu'entend-il au juste par là ? Il a essayé de s'en expliquer dans « Zensur » (1908), cette « théodicée en un acte », qui semble un chapitre de ses confessions. Depuis son enfance, dit Buridan, il n'a fait que travailler à concilier le respect que nous inspire la beauté de la nature avec celui des lois éternelles qui régissent le monde. Jamais il ne s'est laissé rebuter ; à aucun moment de sa vie, les vilenies qu'il a partout rencontrées ne l'ont découragé, ni seule-

Digitized by Google

ment détourné de son chemin. Pour remplacer l'ancienne morale, qu'après Nietzsche et bien d'autres il a entrepris de jeter bas, Wedekind, néo-romantique, apporte une éthique nouvelle rappelant celle qu'à la fin du XVIIIe siècle Fréd. Schlegel a prêchée en sa « Lucinde ». C'en est, au fond, la même réhabilitation des sens, avec d'essentielles différences pourtant ; c'en est surtout le même cynisme dans l'expression. Cynisme tel que l'on se prend parfois à douter de son sérieux. On craint de n'avoir affaire qu'à un ironiste sceptique, qui, sans sourciller, se moque de vous en vous débitant froidement les plus grosses énormités du monde. Mais non, Wedekind est sérieux. Le professeur Joseph Reissner, dans « Musik » (1908), le juge en la personne de l'homme de lettres Franz Lindekuh : « Voilà des années », dit-il à celui-ci, « qu'on te regarde à cause de tes écrits comme l'être le plus immoral qu'il y ait sous le soleil. En réalité, c'est la fringale de la morale qui, insatiable, tout le long du jour te tourmente, de ci de là. Tu es un monomane de la moralité, un Don Quichotte, qui n'a pas la moindre idée de ce que c'est que le monde et qui attend de la vie qu'elle réalise tes imaginations de cerveau brûlé : cette réalisation n'arrivant pas, tu deviens pour la société aussi dangereux qu'un chien enragé. »

Cette pièce, dans laquelle Wedekind fait ainsi sa propre critique, est peut-être le drame le plus cruellement vrai et le plus réellement tragique qu'ait produit la littérature allemande en ces dernières années : toute de souffrance féminine et d'égoïsme masculin, elle prouve que son auteur n'aurait qu'à vouloir pour redevenir le puissant dramaturge qu'il s'est montré à plusieurs reprises.

Dramaturge fécond. En même temps que « Musik », il donne « Oaha », nous y ouvrant toute grandes les portes de la rédaction d'une feuille satirique — Wedekind a été pendant deux ans collaborateur politique au « Simplicissimus » — où fréquente, chez un éditeur qui a pour principe qu'un journal ne peut vivre que par l'intervention de la justice, un singulier monde de rastaquouères de lettres et d'affamés d'art. Puis, c'est « Der Stein der Weisen », en 1909 ; suivi, en 1910, de « In allen Sätteln gerecht », « In allen Wässern gewaschen », « Mit allen Hunden gehetzt », et « Franziska » (1912). Drame, tragédie, comédie, mystère : les actes succèdent aux actes avec les mêmes personnages, que l'auteur va représenter de

Digitized by Google

ville en ville, portant partout son dédain des conventions sociales, criant partout son dégoût de la veulerie contemporaine.

*
**

Non, il s'en faut que Wedekind soit un Shakespeare ; il n'en est pas moins quelqu'un, un homme d'un tempérament extrême. « Moi, la nature m'a fait de matière grossière, et c'est vers la terre que mes désirs m'attirent », a-t-il écrit au frontispice de son « Erdgeist ». La faute en serait-elle à son éducation première ? Je serais d'autant plus porté à le croire que, sans cesse, dans son œuvre, il revient à cette question. « Ce que j'ai souffert, enfant, » dit le marquis Casti-Piani, « il n'est créature humaine qui puisse l'endurer sans que son énergie n'en soit brisée jusqu'à la tombe... Vous voyez au milieu de quelles créatures je vis ici ? Je n'y ai jamais entendu d'injures comme celles qui, durant toute mon enfance, furent adressées à ma mère et que toujours elle sollicitait par de nouvelles indignités. Mais ce ne sont que vétilles, cela ! Les gifles, les coups de poing et les coups de pied par lesquels père, mère et professeurs à la douzaine ont à l'envi contribué à la dégradation de mon corps sans défense, n'ont été que vétilles en comparaison des gifles, coups de poing et coups de pied dont les hasards de l'existence ont à l'envi avili mon âme sans défense ». Avec une enfance différente, Casti-Piani et Loulou eussent pu devenir des êtres normaux. Sans éducation, forcément le jeune homme finit par être la proie de ses sens. Tel qui, dès la quinzième année, a connu l'amour, chante : « Et, depuis ce jour, je les aime toutes. A moi le printemps, le plus beau, de la vie ! Quand je ne saurai plus plaire à aucune, alors je veux qu'on m'enterre ! » Mais les désillusions ne se font point attendre. « Aimer, non, cela ne donne point le bonheur sur la terre ; cela n'amène que l'avilissement et l'envie. Être aimé, ardemment, souvent, passionnément, voilà la vie, voilà la félicité ! » Et de quel amour s'agit-il ? N'en doutez point. De cet amour qui poussa Clara à se donner, à l'heure de la mort, à son ami ; de cet amour qui fit de tel pauvre gars un incendiaire (1). Celui-là, non plus, ne reçut pas d'éducation. « J'ai tout ignoré de l'homme et de la femme. Je n'ai connu que les animaux, les vaches, les veaux et les taureaux. J'ai su pourquoi ils existaient,

(1) Cf. dans son volume « Feuerwerk » la nouvelle intitulée « Der Brand von Egliswyl » (1905).

Digitized by Google

eux, et quel âge ils avaient : mais je ne l'ai pas su de moi-même. » Pour lui, homme ou bête, c'est tout un. Leur fonction essentielle à l'un et à l'autre, c'est l'amour, la fonction de la femme surtout. Les hommes, comme les bêtes, ne vivent que pour leurs sens ; ils n'ont d'autre raison d'être que la jouissance. Tous, ils ne tendent qu'à acquérir la richesse, sans laquelle aucune satisfaction n'est possible. « L'argent, c'est la liberté, c'est la noblesse du cœur, la dignité humaine, la paix de l'âme. Tout se tourne du côté de la lumière dorée : pourquoi nous autres, hommes, n'en ferions-nous pas autant ? » (1) Les hommes, en leurs efforts, Wedekind, avec cette perspicacité que Melchior attribuait aux morts, les a observés : il a vu Dieu et le diable se discréditer réciproquement ; il a compris qu'il y a une contradiction dans notre société moderne et, reniant l'ancienne religion et sa morale, il a rêvé de réconcilier l'esprit et la chair dans le culte de la beauté. Il s'est dit que pour donner à l'homme une vie meilleure, il fallait refaire son éducation : rendre la liberté à ses sens et lui permettre de se développer en toute la liberté d'un bel animal. Puis, en sa désespérance de voir cet idéal se réaliser, l'existence ne lui a plus semblé qu'une maladie, dont il souhaite que la tombe le guérisse. « L'horreur de cette vie », explique le marquis Casti-Piani, « se manifeste déjà dans ce fait que, pour la pouvoir supporter, les hommes ont dû imaginer un être qui ne fût que bonté et amour et devant lequel l'humanité entière se prosterne à toutes les heures du jour et prie. Mais cet être n'est qu'illusion, ce Dieu, qui laisse les bons dans la détresse et qui permet aux méchants de chanter ses louanges ».

Cette méphistophélique vision de la vie, le poète n'a su la rendre que par le sarcasme et l'ironie, modérée d'abord, puis, impitoyable et, de plus en plus, cinglante. Dompteur, qui présente sa ménagerie au public, il a montré dans leur cage étroite l'homme et la bête luttant l'un contre l'autre : le premier, brandissant, hautain, son fouet ; celle-ci, avec un rugissement de tonnerre, lui sautant à la gorge. Tantôt c'est la ruse qui triomphe ; tantôt la force ; tantôt c'est l'homme, tantôt c'est la bête qui, ployée, gît sur le sol. Mais la bête se cabre... Le dompteur appelle la foule : « Les temps sont

(1) Cf. son recueil de poésies lyriques « Die vier Jahreszeiten » (1905).

Digitized by Google

mauvais ! » crie-t-il. « Tous ceux, mesdames et messieurs, qui, autrefois, se pressaient devant ma baraque, maintenant honorent de leur présence des farces, Ibsen, des opéras, des drames... Qu'y voient-ils donc? Des animaux domestiques bien dressés qui, pour calmer leurs ardeurs, ne se nourrissent que de maigres plantes... Tel de ces héros ne peut supporter le schnaps ; un autre ne saurait dire, au juste, s'il aime ; un troisième, en se lamentant, doute du monde et vous l'entendez se plaindre, cinq actes durant, sans que personne ose lui donner le coup de grâce. La vraie bête, la bête sauvage, la belle bête, mesdames, vous ne la verrez que chez moi... »

Nous ne sommes point surpris qu'on n'aime pas Wedekind. Mais, si les uns lui reprochent la brutalité de son langage et le cynisme de ses idées: en l'évolution de la littérature, son genre qui n'est que le naturalisme poussé à l'outrance, n'est pas moins légitime que celui, idéaliste et éthéré de Hoffmannsthal, qui en est également issu, mais qui, par réaction, est devenu son contraire. D'autres lui en veulent de son pessimisme et lui savent maugré de n'avoir vu au monde que gens tarés, égoïsme partout et bestialité, les monstres au fond du cœur humain, serpents, chacals, hyènes, qu'il prend plaisir, toutes portes barrées, à exciter les uns contre les autres. Puisqu'aussi bien la lumière existe, nous voudrions, c'est sûr, qu'il en eût laissé filtrer quelque rayon dans son œuvre. Cette œuvre toutefois, si sombre qu'elle soit et grouillante, en sa nuit, de fauves et d'horreurs, on ne saurait passer devant sans s'arrêter. Nous ne pouvons pas ne pas nous attarder un instant à écouter le boniment du dompteur. Vous vous enfuyez, criant au scandale et rougissant. Pourtant, vous êtes bien obligés, en vous-mêmes, de convenir qu'en somme c'est cela, la vie... Et, alors, réfléchissant, vous devinez, sous le rictus de l'humoriste, une grande pitié. Ce dompteur aime ses bêtes.

Léon Pineau.

Digitized by Google

La Nature dans l'œuvre de John Galsworthy

Si l'on pouvait raconter la vie des critiques contemporains de la société anglaise, ou, dans la mesure de leur sincérité présumable, tenter d'organiser les fragments autobiographiques de leurs livres, on devrait séparer sans doute pour des différences d'origine, d'un H. G. Wells comme on l'eût fait d'un George Gissing, le pur analyste qui se greffa sur le poète en John Galsworthy ; or, il est difficile, sans faire violence à une sensibilité capable de s'exprimer artistiquement en le portrait d'un Hilary, d'obtenir sur cet écrivain les renseignements précis, tout matériels, si économiques comme points de repère en une étude des influences subies. Pour ceux que séduit son œuvre et qui veulent se l'expliquer, l'hypothèse, toujours bienvenue en France lorsqu'elle favorise la classification des faits, deviendrait donc une stricte nécessité, si la Nature telle que l'a peinte et conçue Galsworthy, à cause de son importance et, pour ainsi dire, de son ubiquité, ne s'offrait à l'admirateur jaloux de préserver ses souvenirs, comme un élément précieux de cohésion.

Née du besoin de certitude aussi vieux sans doute que la conscience même, l'adoration humaine a voulu discerner, puis, dans l'espoir de la gagner à sa cause, prendre pour objet, devant l'écoulement des orthodoxies, quelque force éternelle dont la Nature est le vêtement ; la crainte primitive, l'isolement parmi des puissances hostiles, poussent encore des hommes, même souffrant de son ironie sans fin, à solliciter cette gardienne mystérieuse mais toujours présente, seule apparence qui vaille, avec sa grandeur pour preuve unique, l'effort d'imagination qui est la foi. Peut-être ceux-là représentent-ils le plus spécifiquement l'humanité ; si la peur trouble leur fierté foncière, les cultes populaires enchantent leur inquiétude, endorment leur esprit critique, muent parfois en fanatisme leur bonté ; si l'intelligence en eux prédomine, ils cherchent, comme Eliot dans le positivisme, en des formes plus rationnelles un refuge contre le doute ; mais les négations s'usent au passage des siècles :

Digitized by Google

et, par dilettantisme raisonné, pèlerinage où le hasard peut au détour du chemin faire apparaître la vérité perdue, les mystiques modernes acceptent de l'ancien panthéisme l'abri de sa demeure aux mille fenêtres.

Il est en effet des âmes que le geste cultuel et le vernis social n'emprisonnent jamais de façon sûre ; les impulsions primitives ou une curiosité raffinée y suscitent des mouvements que nulle discipline ne pourrait arrêter ; l'atavisme ou la persistance d'une intellectualité acquise dénouent ou déchirent les bandelettes, descellent les chaînes les plus ornées ; jusque dans les atmosphères raréfiées, dans les allées les plus étroites des parcs mondains, la Nature s'affirme soudain, sans que l'on sache si elle se réveille, si les seules lois de compensation agissent, ou si l'on est en présence de quelque fée redoutable qui se venge de l'oubli. Il semble en tout cas impossible que chez un psychologue qui partout la rencontre, un poète qui sans infidélité la chante, un prêtre qui chaque jour l'enseigne et la craint, elle n'ait pas dès l'enfance coloré les sensations, caressé l'intelligence, orienté la pensée.

S'il est permis de voir d'authentiques *souvenirs* en les notations ainsi nommées (1) ou non, éparses mais concordantes, que n'a pu déterminer en son œuvre aucune nécessité de composition, et qui s'harmonisent d'elles-mêmes avec les attractions et les antipathies, les points de vue et les états d'âme par ailleurs susceptibles d'entrer en une vivante psychologie de l'artiste, il n'est pas vain de savoir que la maison actuelle de Galsworthy est proche *d'un groupe de pins aux bras noueux et rouges, flanqué de hêtres*, et que *souvent derrière eux le ciel est d'un bleu très profond* (2) ; que, malgré leur couleur intense et leur odeur suave, *les violettes de pourpre écloses sur les pas de quelque déesse païenne, à l'ombre des temples grecs de Paestum, ne recèlent pas plus de printemps que leurs sœurs bleues et sans parfum, sous le soleil d'avril, dans les sentiers du Devon* (3) ; que la seule source de tendresse capable d'atténuer entre Stephen et Hilary le conflit des convictions, était le souvenir commun des réveils à l'aube, au premier chant

(1) Memories. 1912. (The Inn of Tranquillity.)
(2) Vague Thoughts on Art. 1911. ib.
(3) Some Platitudes concerning Drama. 1912. ib.

Digitized by Google

d'oiseau, des chasses silencieuses et palpitantes, le lance-pierre en main, en poche le plomb bleuâtre, lourd, doux au toucher, caché toute la nuit sous l'oreiller des collégiens en vacances (1) ; qu'en un des types les plus vibrants, vigoureux et attirants qu'il ait tracés, à une époque où nulle éthique ne pouvait s'extraire de son œuvre, en cette Pasiance Voisey, jeune femme ignorante des villes, passionnée de musique et de liberté, l'écrivain ait senti *la sœur de la nuit à peine tombée, obscure et fraîche, des talus moelleux, du chèvrefeuille odorant, du toucher des fougères et des ronces* (2).

Lorsqu'elles collaborent à la lueur complexe où baigne pour ainsi dire l'œuvre entière, il est de telles confidences, constatations ou adorations du passé, dont l'intensité d'expression commande la mise en relief : fussent-elles filles de l'invention pure et non de réels souvenirs, l'expérience qui les engendra conserve la pleine valeur d'un fait biographique. Qu'il soit donc ou non né dans le Devon, comme incitent encore à le croire la chanson intitulée *Devon to me* (3) et la forme même de son nom, cette province n'en est pas moins la grande inspiratrice, la patrie du paysagiste : là sans doute s'élève sa maison près du groupe de pins et de hêtres ; ses premières joies de chasseur y sanctifièrent les ajoncs et les dunes, les violettes dont le souvenir égale celui de la Grèce ; les paysannes décidées et vivantes y ont dans le regard un reflet de flamme, dans la démarche un rythme souple.

Il serait vain, si c'était possible, de suivre en l'hérédité de l'écrivain les sources de son émotion devant la nature, mais c'est une joie de sentir qu'en dehors de toute recherche, en de sobres notes prises au jour le jour à mesure que se complétait l'histoire de l'héroïne Pasiance (4), chacun des coups du pinceau apparemment destinés à une esquisse provisoire s'affirme comme issu d'une vibration profonde, et que le rythme même de leur continuité semble la pulsation d'un enthousiasme intact ; la vie du peintre est dès lors assez riche pour communiquer à travers les mots une sensation absorbante ; la technique pourra pétrir plus tard pour le

(1) Fraternity. 1909.
(2) A Man of Devon. 1901.
(3) Moods, Songs and Doggereds. 1912.
(4) A Man of Devon.

Digitized by Google

plaisir des dilettantes les éléments sacrés : nulle part ils ne se retrouveront purs comme en ces rapides empreintes, dont plus que toute autre une traduction coulante dissoudrait le relief :

Ici c'est le silence, ou plutôt la somnolence — une ferme n'est jamais silencieuse ; la mer, d'ailleurs, n'est qu'à un quart de mille, et quand il fait du vent, on l'entend monter le long de la combe ; derrière, les champs s'élèvent, et au delà les dunes s'étendent. On a la sensation de voir très loin, mais cela trompe fort, comme on s'en aperçoit en promenade. C'est le vrai Devon — des collines, des trous, des haies en terre, des chemins creux dégringolant dans le sol ou montant comme des murs, des taillis, des champs de blé et des ruisseaux partout où il peut s'en loger ; mais les dunes le-long de la falaise, tout en ajoncs et en fougères, sont stériles. La vallée finit à une crique de sable avec des roches noires d'un côté, de l'autre, jusqu'au cap, des falaises rougeâtres, et un poste de douaniers. En ce moment, où la moisson approche, tout a son air le plus riche : les pommes qui mûrissent, les arbres presque trop verts. Il fait très chaud, et pas de bruit : le pays et la mer semblent dormir au soleil. En face de la ferme sont une demi-douzaine de pins qui paraissent venus d'une autre contrée ; mais par derrière le verger s'étend tout alentour, aussi luxuriant, plein de branches noueuses, aussi orthodoxe qu'on peut le vouloir. La maison, bâtiment long et blanc, avec son toit à trois niveaux, plaqué partout de taches brunes, semble s'enfoncer dans la terre ; le chaume a été remplacé il y a deux ans, et c'est tout ce qu'elle a de neuf ; on dit que la porte d'entrée en chêne, avec ses clous de fer, a au moins cent ans. On peut toucher les plafonds avec la main. Les fenêtres pourraient bien être plus grandes, mais c'est pourtant un vieux paradis, avec son enveloppante odeur de pommes, de fumée, d'églantine, de salaisons, de chèvrefeuille et de vieillesse....

Pendant les trois jours qui suivirent ma dernière lettre, il n'est rien arrivé ici. J'ai passé les matinées à lire sur la falaise et à regarder le soleil pleuvoir en étincelles sur la mer. C'est sublime là-haut, avec les ajoncs tout alentour, les mouettes qui se chauffent sur les rochers, les perdrix qui rappellent dans le blé, et de temps à autre un jeune milan planant au-dessus de vous. L'après-midi, je restais dans le verger ; à la ferme, c'est toujours la même vie que d'habitude : on trait les vaches, on cuit le pain ; John Ford entre et sort à cheval : Pasiance, dans son jardin, cueille de la lavande et cause aux domestiques ; puis c'est l'odeur du trèfle, des vaches et du foin, le bruit des poules, des porcs et des pigeons, les voix douces et chantantes, les cahots sourds des tombereaux, et les pommes qui rougissent d'un jour à l'autre. Donc, lundi dernier, Pasiance disparut du lever au coucher du soleil ; personne ne la vit s'en aller, personne ne sut où elle était allée. C'était un jour merveilleux, étrange, un ciel de gris argent et de bleu, avec un passage de nuages annonçant le vent, tous les arbres soupirant un peu, la mer se soulevant en un lent et long gonflement, les animaux inquiets, les oiseaux silencieux, sauf les mouettes avec leur rire de vieillard et leurs miaulements de petits chats.

Quiconque a connu la paix des campagnes vierges, la gravité consciente des fermes séculaires, la variété inépuisable, accueillante à chaque inquiétude sincère, de côtes où les vents conspirent avec l'océan pour commenter la vie, sera docile au charme de ces extases si spontanées. Mais une fois éprouvée l'admiration initiale, le poète cherche en la profondeur d'interprétation, en la dignité de la forme,

Digitized by Google

l'hommage acceptable à la dispensatrice de ses visions ; graduellelement, le choix s'opère parmi les sensations mêmes, leurs groupements possibles, puis parmi les termes, et les symboles témoins de la foi ; l'art explore, et plus tard accaparera l'expérience. Qu'il suffise d'avoir montré que la beauté moins indéfinissable des études ultérieures ne sera pas seulement le résultat d'une recherche délibérée, à travers la nature, de matériaux *utilisables*, mais le geste savant de l'artiste discernant et interprétant pour l'humanité les plus significatives émotions de l'homme.

Sans doute, la nature elle-même, si subjective qu'on la suppose, est par ses seuls aspects universellement admirés une source d'élévation esthétique ; s'il fallait prouver que sa description fidèle suffit souvent à nous retenir, les témoignages s'en trouveraient, meilleurs encore que le passage qu'on vient de lire, dans toute l'œuvre d'un Hardy ; ce dernier, en effet, au rebours de Galsworthy, s'abandonne à la notation de multiples composants, brosse sans hâte un tableau complet, digne de Tolstoï ou des Hollandais : et lorsqu'apparaît l'interprétation, l'adaptation à l'humanité intérieure, elle semble souvent, avec toute sa force, une juxtaposition factice ; chez Galsworthy, le moment psychologique s'unit au contraire, se fond avec la lumière ou l'ombre, si bien qu'il faut chercher les traits qui ne soient des symboles ou n'en puissent être, et que si, dans ses paysages, s'insinue un détail exclusivement pittoresque, ou bien il est une transition vers un symbole additionnel, ou vaut par sa beauté propre comme tonique de la pensée unificatrice. L'esprit embrasse ainsi très sûrement le spectacle ; la gratitude envers l'écrivain doit être d'autant plus réelle que nulle richesse de détail ne semble nous être refusée, soit pour le nombre, soit pour la rareté et la délicatesse des aspects rendus ; le seul embarras est celui de choisir entre tant d'illustrations possibles. Quelques lignes suffisent souvent pour baigner l'imagination dans l'atmosphère voulue : lorsque George Pendyce, à peine levé, s'abandonne d'avance aux émotions de la battue, une harmonie profonde règne entre l'engourdissement du sommeil non dissipé en lui, et la vision délicieuse mais voilée de cette matinée d'automne :

Digitized by Google

Un rayonnement vaporeux adhérait encore à l'herbe tandis que le soleil séchait la lourde rosée ; les grives sautaient, puis couraient pour se cacher : les freux croassaient paisiblement dans les vieux ormes (1).

La même fidélité sans tache préserve la vie du couchant lorsque le silence des chasseurs a restitué à la nature sa première majesté :

Le soleil était déjà loin derrière le bois, où les chasseurs attendaient la dernière battue de la journée. De la chaumière du garde, au fond du vallon, où les derniers rayons de pourpre s'accrochaient au réseau brun de la vigne vierge, s'élevait comme une brume la fumée d'un feu de bois que la brise dispersait. Nul son ne s'entendait, sauf un léger bruissement, fait des appels lointains des hommes, des bêtes et des oiseaux, qui, dans la campagne, ne s'éteint jamais tout à fait. Au-dessus du bois, très haut, quelques ramiers effrayés tournoyaient encore ; nulle autre créature n'était visible, mais une traînée de lumière, glissant le long du taillis, polissait le retroussis du feuillage, et le bois entier paraissait animé d'un frémissement magique. De ce bois frissonnant un lapin blessé s'était enfui, et mourait. Il gisait sur le côté, contre une touffe d'herbe, les pattes de derrière repliées sous lui, celles de devant levées comme les mains d'un enfant en prière. Immobile comme la mort, toute la vie qui lui restait se rassemblait en ses yeux noirs et doux. Sans une plainte, sans amertume ni conscience, tandis que son pauvre regard errait doucement, il retournait à la terre, sa mère (2).

La fin du passage témoigne parmi de nombreuses pages d'un cas particulier de fidélité à la nature, d'une connaissance d'elle encyclopédique par ses tendances et inséparable de la philosophie de l'auteur : je veux parler de sa psychologie des animaux. Il serait facile et vain de classer « historiquement » parmi les manifestations de préjugés nationaux, ce serait cécité incurable que de comparer cette haute préoccupation de penseur au dévouement caricatural de vieilles filles à quelque totem d'appartement, ou au snobisme fâcheux de la masse antivivisectionniste ou végétarienne ; on ne saurait de même l'assimiler sans erreur à aucune enquête rigoureuse, collaboration organisée ou vérification de scientistes, mécanique jusqu'au ridicule. Il y a là sympathie de poète, — une tendresse profonde, qui seule explique l'observation minutieuse de ces attitudes, sereines ou inquiètes, que nous négligeons plus que nos ombres ; à quiconque comprend la détresse des grives dont un petit est tombé du nid, et le silence de la mère aux appels affolés du jeune oiseau dans le jardin de Mrs Pendyce (3), un univers tout proche du nôtre, palpitant comme lui de tragédies et d'amours, se révèle soudain, et sa longue ignorance laisse presque un remords.

(1) The Country House (Chapter II) 1907.
(2) Ib. (Chapter II) 1907.
(3) Ib. (Part. II Chapter I).

Digitized by Google

Si l'on exigeait une preuve de sa réalité pour l'écrivain, elle se trouverait en la théorie qu'il en donne dans les souvenirs inclus parmi ses plus récents essais (1) ; il faudrait, en effet, pour refuser à ceux-ci une valeur autobiographique, admettre qu'ait pu être illustrée de faits d'expérience frauduleux une attitude où le poète engendre un moraliste. « Au silence éternel de la divinité », Galsworthy, sans abdiquer de sa fierté la moindre part, en pleine indépendance de toute formule, oppose l'effort intellectuel, à l'aide de faits de tout ordre, vers la lumière métaphysique. Et la biographie qu'il nous conte, si convaincante, si réelle, d'un chien longtemps aimé, aboutit à une constatation d'éloquente incertitude quant à l'immortalité de ces compagnons silencieux ; cette extension d'un animisme profond, puis de la survivance possible, aux êtres que notre égoïsme s'attache, mais que notre verbe décrète inférieurs pour épargner l'illogisme à notre tyrannie, ne fait que prolonger, essentiellement en dehors de tout darwinisme, l'humanité abondante de leurs fidélités et de leurs faiblesses.

Aussi ne saurait-on s'étonner du respect du poète pour un être capable de gestes expressifs dont la somme équivaut à une personnalité ; en celui-ci comme en nous, un automatisme comique est proche d'impulsions touchantes ou grandes ; c'est pourquoi jamais à sa grâce aristocratique ne fut infligée par son maître la promiscuité d'une exposition canine, ni la notion, sanctionnée par le code humain, qu'il pût un jour devenir esclave. Galsworthy couronne par un sourire de lumière et de tendresse cette persistante recherche en une vie voisine, de la fraternité diffuse entre les consciences, qui rêveuses ou déductives, aimantes ou hautaines, sont les sommets diversement colorés de l'univers ; et bientôt comme un reflet de cette vérité soudaine se propage en l'âme du penseur, inaccessible désormais à la tentation cynégétique, à l'entraînement passé qui agrandit à la fois son expérience et le domaine de son amour.

Le même artiste qui devina pour les Français l'âme de Riquet affirme en effet, par la bouche d'un personnage du Lys Rouge, que « les chasseurs aiment beaucoup les animaux ». Paradoxe en deçà de la logique formelle, vérité au delà, dans la vie, que ce dualisme

(1) Memories (The Inn of Tranquillity. 1912).

Digitized by Google

de l'homme qui frappe aussi sa maîtresse et blasphème son Dieu ; mais Galsworthy, plus « civilisé » (1) que Le Ménil, selon son intelligence façonne son vouloir. Dans le décor sobre de la bruyère écossaise, dans le silence de la lande à peine troublé d'un souffle égaré, d'un cri rauque d'épervier qui tournoie et disparaît, son frisson fut jadis intense au battement d'ailes tumultueux du grouse ; lorsque l'oiseau tombait, l'écho du coup de feu grondant parmi les collines rocailleuses, quelque chose passait en lui de l'émotion sacrée du créateur, transposée dans le négatif.

Mais comme au médecin penché l'expression du mourant peut transmettre, avec le regret, le secret de la vie précieuse qui s'enfuit, le regard et les convulsions suprêmes de l'animal attestent au chasseur qui pense, et la souffrance, et le désespoir, et l'amour des joies, des beautés, des larmes elles-mêmes irrévocables. La profondeur qui fut celle de l'enthousiasme agissant devient alors dans l'abstention celle de la sympathie pure ; la curiosité du penseur subsiste, s'accroît des énergies abandonnées du meurtre, se traduit par une collection instinctive de faits innombrables encore, dans les limites du respect de la vie ; désormais, leurs plus éloquents aspects font l'objet d'une insistance émue ; des concordances délicates s'établissent d'où naissent les plus resplendissantes comparaisons poétiques, qui frappent comme la subite découverte de vérités puissantes, longtemps inaperçues.

Que l'on ne se trompe pas sur les mérites de cette observation, dont il faut sans doute avoir le don, mais à l'exercice de laquelle suffit seul l'amour constant de toutes les beautés terrestres ; jamais ne saurait mieux se confirmer la formule selon laquelle le génie serait une longue patience, que par l'analyse de ces comparaisons d'abord surprenantes d'originalité, mais qui, une fois trouvée la clé de l'attitude poétique, s'enchaînent dans la marche des associations d'idées avec un naturel parfait ; la longue patience est ici l'immuable et consciente direction du regard. C'est dans *Fraternity* (2) que l'irruption soudaine du clair de lune est comparée à un vol de pigeons blancs qui se posent ; on doit pour sentir la vérité de l'image avoir aimé, au moment même où leurs ailes à peine

(1) Sheep-Shearing (The Inn of Tranquillity).
(2) Chapter XIII. Sound in the Night.

Digitized by Google

croisées vibrent encore, l'immobilité de ces oiseaux, leur regard explorateur, à demi-hagard, d'êtres à qui fut refusée notre sécurité ; il faut avoir regardé les ramiers, longuement, s'abattre par milliers sur un champ nouvellement semé, si serrés que sous le fourmillement des plumes chatoyantes nulle motte de terre n'apparaît plus.

Il ne faut donc voir en semblable passage nul effort délibéré vers un symbole extraordinaire, nulle recherche pour lui-même d'un effet rare, mais la naissance naturelle de la beauté dans l'esprit du poète, à la hauteur où l'ont élevé la méditation avec son héros sur le mystère de Londres endormie, et l'harmonie fatale de la destinée humaine ballottée entre le mal présent et l'invincible optimisme, avec les ténèbres troublées de clartés astrales. A peine le dernier mot de la comparaison est-il écrit que s'y ajoute, comme s'il y fallait un signe de sincérité, la notation d'une émotion sacrée : sur le silence de la ville tombe l'avertissement de l'heure, puis surgit auprès de cette blancheur d'ailes l'ombre des murs sinistres non touchés de lune, *unvisited*, comme si leur était épargné le châtiment religieux de la dénonciation par cette lumière, ou refusée l'inspiration mystique qui purifie.

La sensation qui tout ensemble conditionne le spectacle et en émane est liée en outre, il importe de le noter, à l'attitude du critique social ; la description s'achève ; on perçoit le bruissement tragique de la ville, *puissant et faible, comme le souffle d'un monstre ou le roulement lointain de tambours voilés*, marche funèbre vers l'inconnu de la mort et de son rôle ; et cela contient les cris de vengeance, affolants pour la conscience la mieux rythmée, de ceux que fuit l'espoir, que harcèle la faim. Si l'univers est un, s'il n'est de lui nulle partie qui ne puisse conduire à l'intelligence de l'ensemble et à sa pénétration totale ; si, d'autre part, la méditation a tenté déjà cette voie, le symbole issu d'une émotion profonde en harmonie avec la réalité unique, au lieu de couronner seulement en l'âme du poète une angoisse obscure, rayonne à son heure sur les souffrances sordides inconcevables en une tour d'ivoire ; or, la vision blesse et suggère l'action, car quelque remède s'impose, au prix probable de sacrifices : la notion du devoir a vu le jour. Chez Galsworthy, l'éthique ne se sépare pas de l'esthétique, et celle-ci s'évapore, pour ainsi dire, de la Nature elle-même.

Digitized by Google

Cette union intime des sensations et d'une subtile atmosphère intellectuelle est un des traits constants du génie galsworthien ; et si l'on voulait, plutôt qu'en esquisser un tableau, tracer son évolution, il faudrait dire et illustrer la diffusion graduelle de l'âme, de l'individu jusqu'à l'univers, en passant des premiers contes ou romans aux expressions plus définitives d'une fraternité métaphysique. Dans les *Tales from the Four Winds* (1), sans doute basés sur des souvenirs personnels de voyage, le sens du mystère surtout s'affirme ; l'intelligence du tout commence à éclore, mais l'instinct encore virginal du poète ne pressent qu'avec crainte cette aube inconnue ; les impulsions se combattent, le sens profond des attitudes étudiées par curiosité d'esprit dans les légendes des saints stylites ou des mahatmas menace de noyer sous son flux les formules abstraites, jusque-là non creusées et stériles, éparses dans les livres de l'étudiant. Si la peinture des tragédies humaines est encore en ces essais à peine ajustée au cadre terrible de la nature, si les points d'attache sont difficilement visibles et la relation parfois incertaine, le voyageur du moins, sur la plate-forme du train qui traverse la « prairie », a pris « une leçon en la compréhension de l'infini » (2) ; et la semence sera féconde, bien que se fasse attendre l'abandon parfait de l'âme à cette réalisation nouvelle ; lentement, le culte fait place à l'amour, à l'interprétation grave et ardente d'un prêtre qui pénètre déjà les arcanes par l'émotion, avant qu'une vision trop analytique éprouve sa constance adoratrice.

Le progrès s'affirme dans *Jocelyn*, où l'amour, sans rien perdre de sa poésie ni de sa vérité, plus vrai peut-être exprimé par un penseur qui démêle son origine, n'est qu'une manifestation de la nature et participe à sa fatalité ; les personnages envahis par la passion semblent sentir se surajouter à leur moi une énergie ambiante, incommensurable et irrésistible ; leurs gestes et leurs paroles sont la traduction spontanée, et à eux tous adéquate, des forces éternelles qui les déterminent ; et la conception commune aux deux amants, de l'esprit qui vivifie l'univers et que l'un eu l'autre ils adorent, caractérise et approfondit à la fois leur sentiment. L'amour semble être pour eux le chemin désigné par la nature

(1) 1897.
(2) A Prairie Oyster (From the Four Winds).

Digitized by Google

vers l'intelligence du plan universel ; et l'on peut se demander si pour l'écrivain même cette intelligence, ce culte, et l'art qu'ils basent, eussent été possibles sans l'apparition en sa vie de cette secousse essentielle ; les pages qui lui sont consacrées sont en effet jaillies d'un seul jet, issues d'un souvenir vivant, non délibérément composées à la suite d'une longue méditation ; et les hachures des phrases ressemblent aux arrêts tragiques d'un organisme éprouvé jusqu'à ses limites de résistance par l'intensité soudaine de l'émotion. Déjà toute apparence de juxtaposition a disparu, les transitions deviennent inutiles tant les aspects de la nature et de l'âme se complètent et s'expliquent, tant la même essence profonde réalise l'unisson de l'homme et de l'univers. On pourrait rechercher si les créations de l'auteur y perdent en caractère, si elles ne représentent ainsi qu'une fraction de l'humanité, terrible ou charmante, selon la grâce ou la brutalité de l'impulsion ; Jocelyne, en tout cas, qui vit surtout dans le présent, illustre nettement cette conception initiale, par l'abandon qu'elle fait au moment qui passe, pour mieux en saisir la sensation et en peser la valeur, de toute sa volonté intime ; elle est la première de ces femmes galsworthiennes chez qui la passion s'affine sans cependant s'intellectualiser, enivrantes d'inconnu par leurs silences même et l'incessante suggestion de leur grâce, qui colorent d'une lumière si chaude les allées troublantes du bois sacré. Plus naturelles à la fois et moins passives que les figures qui trainent, en la grande composition inachevée de Burne-Jones, le char de l'Amour, elles incarnent un mysticisme où la sensation nuit moins à la conscience ; selon la parole du psychologue qui les analyse, pour elles l'ombre est la substance véritable et la substance n'est faite que d'ombres (1).

Peut-être en cette œuvre les femmes caractérisent-elles mieux encore que les hommes le point de vue de l'auteur ; ceux des héros vers lesquels semble invariablement aller sa sympathie, Hilary, Stone, Courtier, sont des intellectuels qui ne résistent pas à la tentation essentiellement humaine de la formule ; leur personnalité, très attachante, se sépare en deux lobes, matière et forme, sensation et perception articulée ; on voit en eux intervenir la conscience

(1) *Jocelyn*, 1898, Chapters, II, III, IX, XXII.

Digitized by Google

introspective, qui, même lorsque l'amour de la vie la préserve de mutiler ses éléments en les analysant, communique au spectateur sa fièvre d'investigation, destructive en tout autre qu'un poète. Et comme sans l'aide et pour ainsi dire sans l'application de sa propre psychologie, clé de tout l'univers, nul ne saurait aimer ni comprendre aucune existence extérieure, la création du romancier subit en l'esprit même du lecteur la contagion d'une incapacité de synthèse artistique assez puissante, d'un dualisme irréductible, insatisfaisant et quelque peu factice d'aspect. Les femmes qui sont le plus siennes, Jocelyne, Pasiance, Irène, Audrey Noël, Barbara, sont au contraire trop frémissantes d'extase sous le souffle de la vie pour laisser émaner de leur beauté autre chose qu'un témoignage muet des réalités qu'elles manifestent ; et sans nul doute, pour qui sait voir, en face des incertitudes et des vanités de ce monde, leur éloquence est suprême, et si elle n'ignorait les phrases, ne donnerait à celles-ci qu'une éphémère pitié. Sans donc s'évaporer en paroles, c'est à cette race féminine qu'appartiennent l'énergie élémentaire, la poésie intacte ; et c'est ainsi qu'avant les hommes, elle participe à la nature, à l'animisme répandu par Galsworthy sur tous les êtres exempts de psittacisme.

Il semble qu'aux yeux du poète, en raison de leur humilité pensive, soient dus à ces créatures un crédit et une compensation, et que ne lui vienne aucun regret d'avoir trop révélé de leur vie, parce qu'en face de leur adaptation parfaite, de leur collaboration efficace en son silence, à la beauté du tout, seules sont possibles la sympathie et la reconnaissance. Non seulement, en effet, les phénomènes naturels dont le calme ambiant relève encore la majesté soudaine, mais les existences larges ou simples, toutes d'ailleurs à leurs manières collectives, perçues parfois par un seul de nos sens, communient en cette envahissante extase. Hampstead, faubourg des hautes classes, sommeille, « tête inquiète » : l'odeur des églantiers glisse doucement le long de la colline, les cieux tremblent comme un lac immense où les astres lointains président ; les réverbères semblent, tout au long des sillons formés par les rues, des étoiles semées en un grisâtre marécage ; et sur l'ensemble frémit un murmure, un chuchotement, la séduction puissante de la nature, danseuse immortelle dont la robe noire où luisent des paillettes et dont

Digitized by Google

les bras lumineux qui se tordent, fascinent sans répit les regards humains (1). Au moment le plus intense des drames mondains, cette présence terrible s'affirme, cette séduction s'exerce ; pour la beauté de l'être, les parfums montent des plantes, les chants s'échappent des oiseaux ; les lilas avant leur floraison exhalent une odeur poivrée, tandis que le soleil parmi leurs dernières branches jette un filet de soie d'or, et que sur les rameaux les plus bas de l'acacia un merle immobile, magicien, chef de l'orchestre universel, convoque le soir (2). Au cœur même de Piccadilly, les arbres expriment en leurs soupirs la sagesse la plus douce, et considèrent comme de petits compagnons (3) les hommes infidèles à leur nature profonde, avec leurs classifications, sous forme d'art et de logique, de sensations arbitrairement émondées. Pourtant, lorsque la tragédie humaine détermine par sa profondeur les réactions les plus sincères, les plus intimes de l'être, il semblerait que les éléments conspirent à la célébrer en son caractère sacré, avec son maximum de dignité et de relief. Shelton, isolé par sa sincérité de pensée, par sa loyauté à ce qu'il sait être le vrai, du cercle pharisaïque où le hasard voulut qu'il se fiançât, sent peser sur son amour outragé l'absolue solitude morale ; la haine presque physique, instinctive à son égard, de la classe où l'encadra la cruauté du sort et dont l'existence inclut l'aveuglement volontaire, la panique de l'intelligence et du sens moral devant les réalités essentielles, a supplanté sans effort en l'irresponsable créature que parait son imagination égarée, la joie bourgeoise du mariage prochain, la coquetterie niaise qui souillait en cette cervelle la place de l'amour ; les éléments irréductibles dont la rencontre est imminente vont dispenser à ces individus dissemblables la souffrance fatale, à la personnalité forte le salut par l'épreuve, à Antonia l'humiliation en son milieu, le raffermissement des bornes mentales, l'aigreur future. C'est pourquoi de ces âmes débordantes le tragique s'échappe, pénètre l'atmosphère du lieu, infuse à chaque conscience voisine l'angoisse, la sympathie pour l'être lésé, reflète sur le paysage la colère de la loi violée, l'horreur de l'énergie vitale dilapidée, d'une tentative sincère qui échoue dans la douleur.

(1) Fraternity. XXXV.
(2) Ib. XX.
(3) Ib. XII.

Digitized by Google

Il s'avança dans l'avenue. Sur sa tête le ciel était blême et funèbre ; le feuillage des ormes pendait, lourd et noirâtre ; on n'entendait plus le murmure coutumier du tremble ; les freux eux-mêmes se taisaient ; une force continue, lourdement, pesait sur le cœur de la nature...

Un bain de chaleur tout à coup l'enveloppa ; dans l'air une odeur lourde, sensuelle, sinistre, semblait issue de la floraison subite d'arbustes amoureux. Debout, il la buvait de ses narines altérées. Abaissant les mains, il toucha l'herbe : elle était sèche, chargée d'électricité. Alors il aperçut, pâles, incandescents dans les ténèbres, trois ou quatre grands lys, les auteurs de ce parfum. Leurs fleurs semblaient se dresser vers lui dans l'ombre, tendre leurs faces pour un baiser. Il se raidit brusquement et rentra... Le tonnerre mugissait et crépitait en longues salves ; les éclairs lui montraient dans la chambre les formes des choses avec une netteté métaphysique qui les dépouillait de toute ressemblance avec la fin de leur être, les privait d'utilité, de leur réalité, les présentait comme des squelettes, des abstractions, ajoutait l'indécence à leur aspect, comme aux nerfs et aux tendons d'un pied exposé dans l'alcool (1).

Les deux tendances poétique et logique, l'accueil largé à la richesse de l'expérience et d'autre part l'exclusivisme borné, l'amour qui risque d'être dupe et l'égoïsme bourgeois, toutes formes des mêmes forces ennemies personnifiées sous un de leurs aspects par Shelton et Antonia, se combattent en Galsworthy comme en ses héros favoris, engendrant la douleur avec la clarté de vision, avec l'intelligence le pessimisme ou la mélancolie ; il semble accaparé tour à tour par l'une et par l'autre, la plupart du temps s'arrête à mi-chemin, jaloux de chaque expérience, et finit par pencher vers la poésie plus libre, vers une « naturalisation » dans le sens absolu du terme : élargissement et adoucissement de la conscience disciplinée.

Les symboles portent eux-mêmes la trace de ses affinités : lorsqu'ils sont d'origine hellénique, la pureté de ligne, si l'on peut dire, les caractérise moins que leur transparence émotionnelle, que la joie et la souffrance qu'ils révèlent comme leur raison d'être, au lieu de les voiler sous une splendeur marmoréenne épurée par le rationalisme, et de chercher pour eux-mêmes tout le relief. Ils se rattachent indissolublement aux êtres proches dont ils partagent et montrent l'essence : on trouve à coup sûr en quelque lieu de leur développement la réminiscence classique dont l'absence surprendrait, et qui peut-être déclancha tout le jeu des associations d'idées en l'esprit de l'humaniste ; mais la richesse inépuisable de son expérience cristallise spontanément autour de la donnée ; l'idée

(1) *The Island Pharisees*, Chapters XXX and XXXI. Voir aussi le dernier chapitre de *The Country House*.

Digitized by Google

pure se colore, la flamme blanche du symbole grec s'encadre en une gamme de lueurs fascinantes qui sont la réalité complexe de la vie. Le paon n'est plus seulement pour Galsworthy l'oiseau sur lequel Junon sema les yeux d'Argus : l'effroi de l'âme accablée par l'amour et effrayée de son mystère trouve une voix en sa clameur nocturne déchirante et soudaine. Les hiboux suggèrent de même la sagesse d'Athéné, mais leur image a dépouillé toute froideur hiéroglyphique : leur conscience explore les paysages familiers, elle sait l'âme du rocher ; la douceur de leur vol métamorphose le crépuscule en un être divin ; leurs regards ardents, leurs cris espacés appellent l'amante solitaire, leur sœur en la beauté de l'ombre, Audrey Noël, qui veille en sa chaumière et que la nuit anonyme élit pour symbole. Ces gestes rares s'encadrent en outre parmi les soucis impérieux de la race : les couvées nourries de mulots attendent au creux des arbres, gardiennes futures du sanctuaire immense, continuatrices de l'hymne sans fin (1).

L'individualisme en semblable univers n'est plus la hiérarchisation romantique des sensations collaborant au moi comme fin dernière, mais la science même de la synthèse personnelle avec ses tenants et aboutissants innombrables, avec les variations incessantes de son harmonie selon les souffles qui la traversent, et qui ne sauraient laisser croître en la conscience la plante d'orgueil et d'égoïsme, le pharisaïsme hypocrite ou morbide. On conçoit alors que nulle forme ne reste l'attribut inséparable de l'être qu'elle a recouvert une heure, mais qu'elle soit seulement pour le poète une richesse de plus dans le domaine du souvenir, un signe dont un jour une émotion se voila, et dont l'évocation s'accompagne, vers l'intelligence d'un phénomène nouveau, d'un cortège de réminiscences lumineuses. Pour revêtir de son sens plein le spectacle de l'univers, Galsworthy fait d'abord appel aux réalités intimes vécues dans les parcs les plus étroits des nécessités ou des conventions ; puis, lorsqu'ayant suivi les gestes de son guide et médité sa grave parole, le néophyte a découvert l'unité des choses sous leurs ondoyantes parures, qu'il s'est agrandi l'âme et assoupli la pensée, les anciennes métaphores, les symboles usés resplendissent d'abord sous la poussière des

(1) *The Patrician*. XIII.

Digitized by Google

siècles, s'envolent vers les êtres distants dont la parenté se révèle, puis se perdent, vénérables par l'âge, en une foule de correspondances plus jeunes, semblables aux myriades d'insectes qui s'entrecroisent sous les soleils d'été, et dont les trajectoires fulgurantes, les ailes vibrantes de joie, s'unissent en une vision éblouissante, en une frémissante musique d'enthousiasme.

On ne saurait, dès lors, s'étonner que les émotions humaines éparses dans le passé reçoivent des mains du poète, pour préserver leur intensité, une conscience immortelle, ni qu'alentour des objets qui les suscitèrent elles s'assemblent pour leur composer une âme, éclectique seulement par l'origine. Il est en même temps intelligible qu'en cette dispersion de l'esprit que notre orgueil revendique à son seul profit, souvent l'homme éloigné par le vice ou l'ignorance des sources naturelles de vie se tourne vers les existences élémentaires pour implorer d'elles le secret de leur sérénité.

C'est pourquoi Galsworthy ne saurait, pour décrire les humains les plus conformes à son idéal, mettre sur les lèvres de ses créatures les plus aimées d'aussi éloquentes comparaisons que celles dont les êtres silencieux sont un terme : on se rappelle Courtier pensant à Barbara comme à « un grand lys fauve » (1) et l'on ne peut s'empêcher d'évoquer, en cette subordination des symboles classiques à quelque rêve bouddhique, les rites totémiques où, pour participer aux attributs de l'animal et de la plante, les hommes se pliaient à la « mascarade » qui leur conférait la ressemblance extérieure, et à la « prise du nom » qui favorisait en eux la réalisation de la métamorphose prescrite.

Parfois, il est vrai, la grâce d'un aspect mortel est à ce point intense que la soif de sa fixation passe des hommes aux arbres eux-mêmes, comme s'ils sentaient à leur tour qu'à leur être collectif, à leur communauté manquerait un trait essentiel, si devait disparaître le détail, l'individu qui le manifeste supérieurement : le bouleau svelte, frissonnant, à l'écorce ténue et argentée, brille au milieu des géants plus rudes comme l'esprit subtil du taillis ; le meilleur de leur conscience globale réside en cette plante féminine, plus déli-

(1) *The Patrician*. Voir aussi dans *Fraternity* le chapitre intitulé *Pear Blossom*.

Digitized by Google

cate jusqu'en son murmure aux échos mystérieux ; et tous se groupent autour d'elle pour la retenir prisonnière (1).

Mais, ordinairement, la sympathie pour les hasards du flux des choses, pour l'acceptation du va-et-vient sans fin et de ses surprises grandioses ou exquises, caractérise la nature galsworthienne et l'oppose à son humanité.

La vie profonde est en teintes fuyantes, en douceur qui s'échappe et se voit succéder une autre douceur ; l'art accentue le trait, souvent mutile la vérité ; l'exclusivisme mondain teinté d'épicurisme éloigne les souffrances essentielles, arrête en l'organisme la composition spontanée de l'attitude expressive à la naissance d'une émotion (2). Puisque chez l'homme les sensations se classifient, s'isolent et s'excluent, puisque sa vision est un miroir déformateur, ridicule aux yeux de la nature à conscience totale, l'artiste qui pour enseigner la vie doit en étudier à part tous les rouages, ne peut racheter cette liberté dangereuse qu'en choisissant pour fin de son art, non la gloire égoïste, mais la révélation aux hommes de cette fraternité panthéiste et poétique.

Le poète aime donc peindre les âmes, les lieux et les moments où le conflit se déclare entre l'écoulement impassible des choses et l'amour de « ce que jamais on ne verra deux fois ». L'étonnement, l'incompréhension touchante de l'être encore accessible à l'envahissement absolu du beau, en face des séparations mystérieuses, de l'impossibilité d'une extase immortelle en une seule émotion inexprimable, a suggéré à l'écrivain l'introduction si délicieusement imaginative à la psychologie de Thyme, dont le français ne rend pas la grâce exquise et simple. L'esprit du poète y joue autour des formes des plantes et les revêt successivement des attributs compatibles avec leurs aspects symboliques.

L'âme d'une jeune fille est comme un bois au printemps, tantôt gaze flottante de clochettes bleues, de flocons de soleil éparpillé ; tantôt monde de jeunes arbres silencieux, pâles et tendres, qui pleurent sans savoir pourquoi. A travers les brindilles bouclées des rameaux à peine verts, ses ailes volent vers les étoiles : mais, l'instant d'après, elles retombent pour s'attrister sous les buissons humides. Elle aspire toujours à l'avenir et tremble d'y penser : en ses endroits secrets, toutes les innombrables formes des choses qui doivent être se concertent furtivement pour savoir comment grandir sans dépouiller leur rôle de mystère.

(1) *The Country House*. Part III. Chapter VII.
(2) Ib. Part I. Chapter I. Mrs. Winlow's features...

Digitized by Google

Elles frissonnent, bruissent, crient soudain, et tout à coup retombent en un délicieux silence. Du premier noisetier à la dernière églantine, c'est un rendez-vous sans fin de jeunes et solennelles créatures impatientes de trouver ce qu'elles sont, de se précipiter vers les baisers du vent et du soleil, — et qui toujours reviennent en tremblant et se voilant la face. L'âme de ce bois semble allongée, l'oreille au sol, protégée, comme par une main, par un pétale pâle en forme de coquille, écoutant le murmure de sa propre vie. C'est là qu'on la trouve, blanche et souple, des gouttes de rosée en ses yeux pensifs, et soupirant : « Quel est donc mon sens ? Ah ! Je suis tout ! Y a-t-il au monde chose aussi merveilleuse que moi ? Hélas ! je ne suis rien, mes ailes pèsent, je m'évanouis et meurs ! » (1).

Alors même que le développement normal de l'idée précédente n'implique pas pour l'écrivain l'insistance sur cette opposition mystérieuse, Galsworthy la découvre et l'indique en le paysage aperçu. L'abondance, le négligé majestueux de la nature gagne en relief à la proximité du pédantisme et du puritanisme humains. Le jeune Jolyon, selon le conseil d'un critique d'art, a projeté une série homogène d'esquisses londoniennes et vient de prendre au jardin des plantes sa place familière ; au milieu de cette ville immense aux alignements officiellement déterminés, aux règlements municipaux sans nombre, où magistrature, police et traditions moulent les âmes, il va retrouver cette nature immuable et libre.

Il décida de commencer par le jardin botanique où déjà il avait fait tant d'études ; et il choisit le petit étang artificiel, alors jonché d'une pluie automnale de feuilles rouges et jaunes, que malgré leur désir les jardiniers ne pouvaient atteindre avec leurs balais. Le reste des jardins était assez proprement tenu, car chaque matin disparaissait l'ondée de feuilles, don de la nature. On les enlevait en monceaux, et de leurs feux lents montait une fumée douce et âcre, emblème véritable du déclin, comme pour le printemps la note du coucou, et pour l'été le parfum des tilleuls. L'âme bien tenue des jardiniers ne souffrait pas sur l'herbe ce dessin doré, vert ou rouillé. Les allées sablées devaient être immaculées, ordonnées, méthodiques, ignorantes des réalités de la vie, de la ruine lente et belle qui sous nos pas jette des couronnes dont la terre s'étoile comme de splendeurs déchues, avant qu'à nouveau, tandis que le cycle se poursuit, jaillisse de son sein le printemps libre. Ainsi était observée chaque feuille morte dès le moment où elle frissonnait pour l'adieu, et de sa branche, en tournoyant lentement, tombait.

Mais sur ce petit étang les feuilles flottaient en paix, et leurs teintes célébraient le ciel, sous la caresse amoureuse du soleil (2).

Ce sourire ineffable de la nature au cours même de l'oppression urbaine symbolise sa liberté intangible, son fourmillement païen d'aspects attirants. Vers cette perpétuelle fraîcheur, ce renouvellement de la vie sous des formes toujours fécondes en réactions

(1) Fraternity. XXXV.
(2) The Man of Property, Part III. Chapter III.

Digitized by Google

psychologiques, Galsworthy se sent entraîné, et s'abandonne à ce mouvement en y trouvant la sécurité d'une foi. Sans doute il rencontre parmi ses frères des tempéraments moins confiants et souples, qui suspendent à une logique cohérente, mais à ses yeux étroite et arbitraire, toute leur activité et toute leur joie ; ils représentent pour lui l'esprit classique en face de l'esprit cosmique ; si leur classification de la vie est nécessaire, bien que lui-même ne la pratique que sous forme d'art, instrument d'apostolat fécond, le fatalisme est plus apparent encore et plus tyrannique en leur attitude qu'en son acceptation spontanée du grand courant des choses. De la délimitation personnelle précoce, prématurée, qui doit enchaîner tristement leur vie, il s'éloigne vers la liberté des éléments qui le composent, que seul le souvenir rassemble et qui se fondent sans pharisaïque prétention avec les ondes innombrables dont ils procèdent. C'est ainsi seulement que sa personnalité peut achever son développement intégral, réaliser ses possibilités, en dehors des contraintes que la conscience orgueilleuse s'inflige pour mieux s'affirmer en son isolement. Aussi, avec sa bonne foi, soutenue d'une hérédité inexorable, Milton est-il par l'intelligence profonde inférieur à Courtier : les occasions d'agir que le penseur répudie pour ne pas troubler la sérénité merveilleuse des beautés qui passent, trouvent en lui un utilisateur déterminé qui attaque et qui vainc ; ses semblables réalisent la conception biblique de la nature, royaume de l'homme, la méconnaissent pour ne pas s'attendrir, exaspèrent et en cela ridiculisent leur moi (1), abdiquent la compréhension pleine et la sympathie profonde pour la domination automatique et la joie animale de la possession. Ce pragmatisme, selon la mesquinerie ou la générosité des âmes, fleurit en autoritarisme éclairé ou en haineuse intolérance, mais il s'oppose constamment au respect absolu de la nature, à la recherche désintéressée du vrai et du beau pour eux-mêmes, sans restrictions mentales ni infidélités provisoires.

On conçoit que ce respect, qui longtemps goûte et contemple avant d'interpréter et de trancher, que cette constatation d'indépendance, de supériorité majestueuse, cette admission loyale et

(1) ... For, after all, that deity of his, like the deity of every other man, was but his temperament exaggerated beyond life-size and put in perfect order. A Commentary, 1908, Power.)

Digitized by Google

simple de l'incommensurable écoulement cosmique, de sa présence inévitable à tous les détours de la vie, aient conduit Galsworthy à la critique de l'immobilité bourgeoise, de toute prétentieuse intervention du moi en l'accomplissement de lois dont toute science postule l'immutabilité. La nature libre et solitaire inclut, résorbe et ignore nos difformités, les écrase ou les tolère selon qu'elles s'harmonisent ou s'opposent à son progrès. La liberté humaine n'est auprès de la sienne qu'une fiction née au milieu de l'esclavage. d'une imagination aveuglée (1) ; elle s'évanouit dès le moment où, s'éloignant des villes dont l'atmosphère corrompue épuise leur vitalité, les hommes se retrouvent face à face avec leur mère redoutable ; ils le savent à tel point qu'ils prennent contre elle de significatives précautions : la solitude en sa présence déséquilibre douloureusement les vanités et les myopies, si bien que sur les plages où fleurissaient jadis les ajoncs à l'amère senteur, casinos, théâtres et cafés sollicitent à nouveau la tendance grégaire de l'être tremblant et honteux, dépaysé devant l'infini ; son âme se ferme à l'air de la montagne ou du large ; l'orgueil et l'autoritarisme grandissent en lui, dans la mesure où il s'appauvrit de sa plasticité et de sa jeunesse, cette nature intérieure.

Mais en dépit de tous les ajournements et de toutes les ruses, une heure se hâte où l'inexorable nature use en une fois de tous ses droits, où la pensée, lorsqu'elle survit, ne peut et n'ose nier son besoin suprême de vérité : force invincible en l'immense programme, la mort secoue d'un frisson les égoïsmes individuels les plus enracinés, les familles les mieux fortifiées contre tout élément social nouveau. La tribu des Forsytes, autour du cercueil d'Aunt Ann, croit voir sur les murs de la chapelle sa menace inscrite en signes cabalistiques ; lâches durant toute une vie devant les problèmes essentiels, leur impuissance finale n'a d'égale que leur orgueil de caste propriétaire, et s'ajoute le ridicule du trouble (2). Mort et naissance sont pourtant gestes équivalents de la nature ; le silence de la première est l'indice de sa paix, de sa fatalité louable. Dans la

(1) Beyond everything, he believed in freedom ; he never saw the things that his way of acting prevented him from doing, and so believed his life to be the freest in the world (A Commentary, 1908.)

(2) The Man of Property.

Digitized by Google

voiture qui porte au cimetière le bébé mort des Hughes, les lys fraternisent avec cette réalité sans horreur (1) ; acceptant l'être ou sa dissolution, l'enfant avait passé sans plainte vaine : car, avant la conscience et l'orgueil, l'harmonie avec la nature est automatique, parfaite et sûre comme l'instinct, mais après eux ne peut naître que d'une lente et délicate reconstitution. Il faut donc que l'homme découvre, pour savoir accueillir la mort, tout ce que la conception traditionnelle en a de vide et de destructif ; la sensation de vivre aveugle et accapare trop son esprit pour lui laisser le courage et la logique de l'invention du vrai, pour lui montrer en sa peur, comme en son affirmation de l'immortalité, l'instinct de la conservation, autre élément naturel dont la conscience s'est exagéré le rôle (2). Sans doute un temps sera où la mort apparaîtra en sa vraie lumière à l'intelligence, comme la redistribution de la synthèse du moi, la fraternité véritable avec l'univers, et la possibilité d'une réorganisation plus harmonieuse : nous irons alors vers elle comme vers la vérité et la justice, délibérément, en attendant que la familiarité de cette découverte détermine en l'humanité, avec un atavisme nouveau, l'acceptation du fait, spontanée et profonde. Car au moment présent de l'évolution, où la crainte séculaire côtoie encore l'intelligence, notre mélancolie se teinte déjà d'une aurore d'espoir et d'universelle sympathie :

Lorsque, lentement, on passe sous ces arbres où pendent encore quelques feuilles d'or, lorsqu'envahissent l'air l'odeur des feuilles brunes, mourant à nos pieds, puis l'odeur douce et âcre des feuilles qu'on brûle, — lorsque, derrière et tout près de nous, le chien trotte en silence parmi le bruissement des feuilles éphémères, — alors toute cette beauté, cette lumière qui s'attarde, cette tristesse, accablent presque. Elles sont ensemble l'incarnation rêveuse de ce spectre qui parfois, même à l'âme la plus saine, inflige ces paroles : « La mort ! Et ensuite ? »

Ces jours-là, nul refuge. Il semble vain de s'éprendre d'un monde touché de mort, — on ne peut même distinguer entre riches et malheureux : délices et souffrances de la chair, richesse et détresse, sont comme des sœurs jumelles en face de ces feuilles mortes bruissantes. Les flammes pâles de la vie vacillent, attendent le moment de résigner leur rôle ; puis, elles gagnent les ténèbres. Ces jours-là, le ciel est encore la meilleure consolation de l'homme ; malgré l'effrayante sensation que jamais il ne s'ouvrira, jamais ne laissera le regard inquiet découvrir enfin le sommet de l'éternité, il a pourtant, immense et libre, une face immortelle, et peut-être renferme le souffle subtil échappé des feuilles mortes et des cadavres humains (3).

(1) Fraternity, XXX.
(2) Fraternity, XXVIII.
(3) A Parting, 1909 (A Motley).

Digitized by Google

L'ironie ne se glisse en effet dans le regard de la mort, comme en toutes les manifestations autres de la nature, qu'en face des êtres qui par irresponsabilité ou erreur volontaire se révoltent contre sa sagesse ; parfois le souci même de la conservation entraîne, en notre civilisation moderne, des êtres aux sympathies larges, et dont l'âme s'ouvre à tout écho de l'infini, vers la lutte pour la vie contre la nature elle-même ; l'intelligence humaine devient alors et se juge être un moyen de victoire économique sur un ennemi dont elle sait la grandeur ; le combat se poursuit, serré, tragique en son opposition de la volonté individuelle et éphémère à des éléments énormes et éternels (1) ; mais nul sourire n'ajoute alors à l'échec l'humiliation de la cruauté : la nature s'affirme, déjoue l'expérience de l'ingénieur des mines par quelque éboulement, quelque coup de grisou, quelque grève menaçante des foules ouvrières à peine conscientes, enrégimentées contre le sol ou le climat à exploiter, et dont les impulsions et les rancunes se calment et se calculent comme un phénomène scientifiquement observé ; mais l'immensité des forces combattues semble pénétrée de respect pour le roseau pensant qu'elles écrasent, pour la beauté de son audace, pour la largeur d'une conscience dont la fatalité sociale et non son étroitesse font une ennemie provisoire. C'est pourquoi la sympathie du poète va sans hésitation ni regret vers l'humanité, dont l'intelligence évolue, à travers les hypothèses et les déceptions, vers la domination des forces naturelles, physiques ou psychologiques ; il ne saurait d'ailleurs oublier que l'homme et ses civilisations sont des phénomènes inclus en le panorama universel, que les individus étudiés en son œuvre sont les porte-voix des énergies qu'ils représentent, soit en harmonie directe avec l'ensemble, soit en un parallélisme inaperçu qui utilise toutes les erreurs apparentes ; sa pitié va vers la souffrance de ceux qui ne savent, selon le mot de Bacon, prévoir et pourvoir ; sa tendresse est plus absorbante encore pour les âmes les plus vibrantes, accueillantes aux beautés innombrables de la vie, lorsque la civilisation mécanique, les préjugés et les corruptions les étouffent sous leur tyrannie.

L'amour de Galsworthy pour l'humanité, pour les souffrances

(1) The Silence (A Man of Devon, 1904).

Digitized by Google

dont en dépit de son effort vers le vrai, elle paie ses erreurs et ses progrès, pour son courage incessant malgré que toute définitive lumière lui soit refusée sur sa route, et pour son esprit d'aventure généreuse, est donc une des formes multiples de son émerveillement, la plus proche de nous et la plus intelligible ; ni la fraternelle splendeur de la Nature, ni ses caresses impérieuses ne sauraient incliner sa fierté devant l'inconnu, mais elles lui laissent, avec quelque gratitude pour la conscience éparse de ce dernier, la possibilité d'un optimisme. L'âge pour lui, il faut l'en croire (1), ne saurait donc être jamais un messager de tristesse ; même si la puissance de l'artiste devait faiblir, la vieille habitude de la méditation pénétrante, noblement intellectuelle, les riches souvenirs de ses découvertes esthétiques en l'universel domaine, la pensée des joies délicates réservées à quiconque explore son œuvre, répandraient encore sur sa vie la douceur profonde, la paix et la beauté de ses visions magiques.

G. D'HANGEST.

(1) Felicity, 1912 (The Inn of Tranquillity).

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

PUBLICATIONS HONGROISES SUR LES LANGUES ET LITTÉRATURES GERMANIQUES (1)

1° **Philologiai dolgozatok a magyar-német érintkezésekröl** (Travaux philologiques sur les rapports de la Hongrie et de l'Allemagne), rédigés par Robert Gragger. — Budapest, Hornyánszky, 1912, VII-387 p., 8°.

2° **Német és magyar nyelvujitó törekvések** (Les efforts des néologues en Allemagne et en Hongrie), par Théodore Thienemann. H. Pfeifer, 1912, 63 p., 8°.

3° **Honterus János német iratai** (Les œuvres allemandes de Jean Honterus), par Richard Csáki. H. 1912, 45 p., 8°.

4° **Schiller drámái a régi magyar szinpadon és irodalmunkban** (Les drames de Schiller représentés sur l'ancien théâtre hongrois), par Joseph Bayer. H. Académie, 1912, 112 p., 8°.

5° **Magyar Shakespeare-tár** (Revue shakespearienne hongroise), rédigée par Joseph Bayer. T. IV, Budapest, Kilián, 1911, 320 p., 8°.

6° **Lenau és Fontane** (Lenau et Fontane), par Robert Gragger. Budapest, 1912, 31 p., 8°.

1° Les élèves et les amis de M. Gustave Heinrich ont célébré le départ du savant professeur qui occupait depuis quarante-cinq ans à l'Université de Budapest la chaire de littérature allemande. Ils ont publié un beau volume de Mélanges qui contient non seulement des mémoires très intéressants écrits en magyar, mais aussi, grâce au concours de quelques professeurs d'Autriche et d'Allemagne, des travaux rédigés en allemand. M. Heinrich, pendant sa longue carrière, a formé la plupart des maîtres qui enseignent aujourd'hui, en Hongrie, la langue et la littérature allemandes. Ses cours, sans viser à la haute éloquence, mais plutôt à la conférence intime, pleins d'esprit et de saillies, ont attiré des centaines d'auditeurs. Si les études germaniques sont aujourd'hui bien représentées dans les Facultés et dans les lycées de Hongrie, c'est, en grande partie, son mérite. Il a encore celui d'avoir donné les premiers travaux

(1) C'est avec un sentiment de tristesse que nous publions ces pages, les dernières que notre regretté collaborateur, M. I. Kont, aura écrites pour la *Revue germanique* et dont il n'a pu revoir les épreuves. Que Mademoiselle M. Kont, qui a consenti à se charger de ce soin, veuille bien accepter nos remerciements.
(Note de la Rédaction)

Digitized by Google

dans le domaine qu'il cultive, d'avoir élucidé les nombreuses questions du contact littéraire et intellectuel entre l'Allemagne et la Hongrie, d'avoir été un des meilleurs folkloristes magyars connaissant admirablement la filiation des contes et des légendes dans tous les pays. Grâce à cette activité, son nom restera non seulement dans les annales des études germaniques en Hongrie, mais aussi dans celles des études de littérature hongroise, car il a découvert souvent, dans des recherches qui demandent beaucoup de flair et de finesse, les sources allemandes où les écrivains magyars du XVIIIe et du XIXe siècles ont puisé. M. Heinrich a aussi exercé une influence bienfaisante par les revues et les collections qu'il a fondées, en première ligne par l'*Eggyetemes Philologiai Közlöny* (Revue générale de philologie), aujourd'hui dans sa 37e année et qui contient des centaines d'études et de comptes rendus de sa plume. En 1897, il a créé l'*Ancienne Bibliothèque hongroise*, qui donne les anciens textes, soit inédits, soit réimprimés avec des introductions et des notes. Ses nombreux travaux, l'ascendant qu'il exerce sur la jeune génération de savants, l'ont désigné dernièrement pour les fonctions délicates de secrétaire perpétuel de l'Académie hongroise, où il sait faire valoir ses idées sur la culture nationale, sur la vraie érudition exempte de tout chauvinisme, comme cela arrive souvent dans les pays qui ont eu à lutter longtemps pour l'existence.

Le volume que nous annonçons reflète fidèlement l'activité du maître et la direction qu'il a imprimée aux études germaniques. On y trouve peu de travaux se rapportant au moyen âge ; par contre, beaucoup sur les XVIIIe et XIXe siècles. Nous relevons ceux qui peuvent intéresser les lecteurs de cette Revue.

Frédéric Riedl : *Csaba et Dietrich de Bern dans la légende hongroise.* Touche à une question qui, depuis le Mémoire de M. Heinrich sur Etzelburg (V. l'analyse dans la *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1887, février), a exercé la sagacité de plusieurs savants hongrois. La légende des Huns, telle que les Nibelungen nous la montrent, a-t-elle influé sur les premiers chroniqueurs hongrois, ou bien les Magyars, en arrivant en Europe vers la fin du IXe siècle, avaient-ils déjà leur légende sur Attila et ses conquêtes ? La question n'est pas encore résolue, mais il est très probable que les chroniqueurs magyars puisaient dans des légendes nationales. M. Riedl pense que l'épisode de Csaba, fils d'Attila, fut inventé par les chroniqueurs du XIe siècle pour flatter le roi Aba, qui descendait de la famille Csaba, et que, dans le récit hongrois de Dietrich de Bern, ce mauvais génie qui excite les deux fils d'Attila à la lutte fratricide, on trouve des éléments de folklore hongrois. — G. Petz : *La phonétique et l'orthographe des mots allemands qui se trouvent dans les Chroniques hongroises.* Ces mots trahissent une origine austro-bavaroise ; cela prouve que les chroniqueurs n'ont pas puisé dans les Nibelungen, comme on le croyait si longtemps. — L. Négyesy : *Quelques motifs de la légende de l'époque arpadienne dans le poème épique d'Arany : La Mort de Buda.* Ce fut Fréderic Schlegel qui, dans son ouvrage : *Geschichte der alten und neuen Literatur. Vorlesungen gehalten zu Wien im Jahre 1812*, a, le premier, émis cette hypothèse que la légende hongroise, telle qu'elle se trouve chez les chro-

Digitized by Google

niqueurs, pourrait bien être le reste d'une ancienne poésie épique magyare. Cette hypothèse, que les romantiques allemands et les recherches des frères Grimm ont encore fortifiée, se retrouve chez les historiens de la littérature hongroise, notamment chez Toldy. M. Négyesy démontre qu'un trait de cette légende — le conflit entre le roi Salamon et les princes — a agi sur Arany : la *Mort de Buda* (1864) est l'évocation la plus puissante de la légende des Huns. — C. Horváth : *Les cantiques de Luther et les premiers cantiques protestants hongrois.* Les adaptations magyares, faites par des prédicateurs qui n'étaient ni poètes ni humanistes, ne sont pas bien réussies; ce ne sont que des paraphrases très lourdes. — J. Bolte : *Hans Webers Lied auf die Einnahme von Raab (1598).* Publie une poésie inédite sur la prise de Raab (en hongrois : Györ, chez les historiens français des XVIe et XVIIe siècles ; Javarin, du latin : Jaurinum) par Schwarzenberg et Pálffy, qui avaient commandé une armée composée d'Allemands, de Wallons et de Français (1). La poésie est tirée d'un manuscrit de Dresde (M 6, fol. 246-248). — J. Travnik : *Le manuscrit de Hartlieb conservé à Györ.* Ce manuscrit du XVe siècle se trouve à la Bibliothèque du séminaire épiscopal. Travnik en donne une description minutieuse qui complète le travail de Siegmund Hirsch : *Das Alexanderbuch Johann Hartliebs* (Berlin, 1909). Le manuscrit de Györ est le treizième que l'on connaisse de ce roman. — A. Weber : *Albert Molnár de Szencz en Allemagne.* Molnár (1574-1634) est une des figures les plus intéressantes du protestantisme hongrois. Elève des Universités allemandes, bachelier de celle de Strasbourg, il a adapté les Psaumes de Marot et de Bèze (1607), et cette adaptation marque une date dans la poésie hongroise. Il a traduit également l'*Institution chrétienne* de Calvin et a donné une bonne grammaire hongroise en latin (1610). M. Weber a trouvé dans les archives de Marburg deux lettres de Molnár. Dans la première, il recommande Isaac Genius pour une chaire à l'Université de cette ville ; dans l'autre, il demande au landgrave Maurice de Hesse, auquel il avait dédié sa traduction des Psaumes, son transfert à Heidelberg. — D. Angyal : *André Gryphius sur le théâtre hongrois.* On a joué, en 1669, au collège protestant d'Eperjes, une pièce intitulée : *Papinianus Tetragonus, hoc est vir magnanimus, justus, constans, rectique pertinax* de Ladivér. Cette pièce n'est qu'une adaptation de celle de Gryphius : *Grossmüthiger Rechts Gelehrter oder Sterbender Aemilius Paulus Papinianus.* Eméric Thököly (Tekeli), qui avait alors douze ans, y a joué le rôle d'Eméric, roi de Hongrie. — E. Császár : *Anyos et le sentimentalisme allemand.* Anyos (1756-1784), poète élégiaque, a pris pour modèle, vers 1778, les poètes du « Göttinger Bund ». Il les a lus et son âme mélancolique a trouvé en eux, surtout en Hölty, les sentiments qui lui convenaient. — Gy. Morvay : *Berzsenyi et Sulzer.* Berzsenyi (1776-1836) est connu surtout pour ses Odes, dans lesquelles il unit un patriotisme ardent à un feu poétique peu commun. Il a écrit aussi quelques œuvres esthétiques dans lesquelles on reconnaît facilement les théories de Sulzer, dont l'ouvrage : *Allgemeine Theorie der schönen Künste* fut le livre de chevet

(1) Ce fait d'armes a été souvent décrit par les contemporains. Voy. Alexandre Apponyi, *Hungarica*, n° 621 et suiv.

Digitized by Google

des esthéticiens et critiques hongrois entre 1780 et 1830. — J. Czeizel : *Gœthe et Kazinczy*. Le réformateur de la langue magyare, qui était l'arbitre du goût au commencement du XIXe siècle, ne s'occupa de Gœthe que vers 1790, mais c'est surtout à partir de 1801, lorsqu'il sortit de la prison où il avait été jeté à cause de ses idées libérales, qu'il reconnut en Gœthe son maître et son modèle. Il a traduit quelques-unes de ses poésies (*Stella, Frère et Sœur, Clavigo, Egmont*), mais il s'est surtout inspiré de ses idées philosophiques et esthétiques. — J. Minor : *Martinuzzi*. Charles-Auguste, en recommandant à Schiller le sujet de Martinuzzi, ce cardinal qui dirigea la politique hongroise vers le milieu du XVIe siècle et fut assassiné sur l'ordre de la Cour de Vienne, avait envoyé au poète (1799) un livre sur la vie du cardinal. Minor, dans son travail : *Aus dem Schiller-Archiv* (Weimar, 1890), pensait que c'était le volume du chanoine Antoine Bechet : *Histoire du ministère du Cardinal Martinusius, archevêque de Strigonie* (Paris, 1715), que Düntzer cite également. Dans cet article, un des derniers de l'infatigable écrivain qui vient de mourir, il émet l'hypothèse que c'était plutôt l'ouvrage allemand de Joachim Christoph Schulz : *Martinuzzi oder Leben eines geistlichen Parvenüs in Beziehung auf neuere Erscheinungen erzählt* (Weimar, 1790). — Erich Schmidt : *Brentanos ungarische Novelle*. Dans le tome IV des Œuvres de Brentano se trouve le conte humoristique : *Die mehreren Wehmüller und die ungarischen Nationalgesichter*. Une des sources de ce conte est le travail bizarre du polygraphe Prätorius : *Historischer und lustiger Katzen Veit... von Lustigero Wortlibio* (1692), tandis que l'épisode des Tziganes de Nagy-Ida dérive probablement de l'ouvrage du jésuite hongrois Ladislas Turóczi : *Ungaria suis cum regionibus* (Tyrnavie, 1729, p. 176). — Josep Bayer : *Les premières représentations en Hongrie de Kathchen von Heilbronn*. La première affiche qui mentionne ces représentations est datée de Kassa (Cassovie), 9 février 1831. Dans la suite, on a joué cette pièce plus souvent en Hongrie qu'en Autriche. Une représentation — en allemand — du *Prinz von Homburg* eut lieu à Pest dans la saison de 1822-23. — A. Gedeon : *Un drame allemand sur Hunyadi*. Analyse de la pièce de N. I. Kalchberg (1765-1827). *Ulrich Graf von Cilli*, Trauerspiel in 5 Acten. Le comte de Cilli, le mauvais conseiller du roi Ladislas V, fut tué par Ladislas Hunyadi dans une altercation. La pièce montre peu de sympathies pour les Magyars. — L. Verö : *Georges Gaal*. Retrace la vie de cet écrivain qui a vécu longtemps à Vienne et a rendu de grands services à la littérature hongroise par ses traductions, notamment celles des pièces de Charles Kisfaludy (*Theater der Magyaren*, 1820), par son Recueil de Contes magyars et son *Sprichwörterbuch in sechs Sprachen* (1830). — F. Miklós : *Les éléments hongrois dans la poésie de Pyrker*. Cet archevêque hongrois (1772-1847) a eu son heure de célébrité en Autriche et en Allemagne grâce à ses épopées où il a chanté — en allemand — les exploits de Charles-Quint (*Tunisias*, 1819, en 12 chants) et ceux de Rodolphe de Habsbourg (1824). Les Hongrois ne l'aimaient guère à cause de son esprit germanique et ils en voulaient à Kazinczy, qui avait traduit en hongrois les : *Perlen der heiligen Vorzeit* (1821). Aujourd'hui, il est bien oublié et Auguste Sauer, dans l'Allgemeine Deutsche Biographie, l'appelle : « Ein verspäteter Nachzügler

Digitized by Google

der religiösen Dichtung des vorigen (XVIIIe) Jahrhunderts ». Mais on ne peut nier que sa langue soit belle. Dans sa jeunesse, il a composé trois pièces au sujet hongrois : *Historische Schauspiele* : Die Korwinen ; Karl der Kleine, König von Ungarn ; Zrinis Tod (Vienne 1810). M. Miklós donne une analyse et une appréciation de ces pièces, dont la dernière a eu une influence sur Kœrner. — Jacques Bleyer : *Kotzebue et l'ouverture du théâtre allemand de Pest en 1812*. Les documents inédits du Musée National hongrois (Quarto Germ. 315) prouvent qu'on n'a jamais joué que le Prologue et l'Epilogue — avec la musique de Beethoven — de la pièce que Kotzebue avait écrite pour l'ouverture de ce théâtre. Le Prologue est intitulé : *Ungarns erster Wohlthäter*, — Saint Etienne ; — l'Epilogue : *Die Ruinen von Athen*. La pièce elle-même : *Bela's Flucht*, qui se passe en Dalmatie en 1242 et n'a rien d'historique, ne fut jouée qu'en 1815, traduite en hongrois la même année par Pierre Csery et mise en musique par Joseph Ruzsitska. — S. Galamb : *Grillparzer et la Hongrie*. Le poète autrichien n'aimait guère les Hongrois. Il les croyait peu aptes à la civilisation. Plusieurs épigrammes contre Kossuth et Eötvös montrent sa mauvaise humeur. Il connaissait pourtant la Hongrie ; il y était venu à quatre reprises et avait lu les anciens historiens — Bonfini, Istvánffy — et parmi les modernes surtout Fessler. La tragédie *Ein treuer Diener seines Herrn*, traite le sujet de Bánk bán ; elle n'a pas l'envergure de celle de Joseph Katona (1820) qui vient d'être traduite en français (1). Dans *König Ottokars Glück und Ende* et *Ein Bruderzwist in Habsburg*, il y a également des allusions à la Hongrie. — Richard M. Meyer. *Grillparzer über Lenau*. Le savant professeur de Berlin trouve que la poésie de Grillparzer sur le poète des *Albigeois* est tout à fait inique. Grillparzer n'était pas un poète lyrique et il n'a saisi ni les beautés ni l'originalité de Lenau. Son jugement sur les poètes souabes est également injuste. — E. Castle : *Lenau im Zensurkrieg*. Expose, d'après des documents inédits, toutes les tracasseries que la Censure viennoise a fait subir au poète. Parmi ces documents se trouvent deux lettres inédites de Lenau (mars, 1840) où il se réclame de sa qualité de citoyen hongrois. — H. Bischoff : *Lenaus Heidebilder*. Contribution précieuse à la chronologie et à la critique du texte de ses poésies. — R. Gragger : *Mischka an der Marosch*. Cette poésie de Lenau montre, d'une part, l'influence du poète hongrois, Michel Vörösmarsy (*La belle Ilonka*) et, de l'autre, celle du *Jankó* de Beck. Cette démonstration est suivie de la critique du texte de la poésie de Lenau. — B. Leffler : *La dramaturgie d'Eméric Henszlmann et les Allemands*. Henszlmann (1813-1888) était archéologue et critique d'art ; dans sa jeunesse, cependant, il s'était beaucoup occupé de théâtre. Dans ses critiques dramatiques, il insistait surtout sur la peinture des caractères et sur les sujets nationaux. M. Leffler trouve que ses idées furent, en partie, inspirées par les frères Schlegel et par Rumohr. — Z. Alszeghy : *La pièce de Garay : Ladislas le Cuman*. Cette pièce nous montre un roi débauché de la race arpadienne ; on y trouve des situations qui rappellent un conte de Mme Eugénie Foa, traduit en allemand dans la *Schnellpost* et en magyar dans une revue hongroise

(1) Voy. *Bibliothèque hongroise*, Tome I. Paris, Champion, 1910.

Digitized by Google

de 1837 ; il y a également des réminiscences du *Raphael* de Raupach et de *Macbeth*. — Richard Maria Werner : *Liszt als mutmasslicher Anreger Hebbels*. La princesse de Sayn-Wittgenstein a envoyé plusieurs livres de Liszt à Hebbel, entre autres *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (1859). Cette étude a agi puissamment sur Hebbel; tout ce qu'il a dit, dans ses poésies, sur la musique des Tziganes, en est comme l'écho (V. notamment : *Aus dem Wiener Prater*). M. Werner ne mentionne pas que ce fameux livre, dont la deuxième édition a paru en 1881, est, en grande partie, l'œuvre de la princesse elle-même, et que Liszt, ne voulant pas la contrarier, en a assumé la responsabilité. — G. K. Szidon : *Hebbel et la Hongrie*. Réunit tout ce qui se rapporte à la Hongrie dans l'œuvre de Hebbel. Ses rapports avec Kolbenheyer, le traducteur allemand de l'épopée de Jean Arany, *Toldi*, ont attiré son attention sur la poésie hongroise. M. Szidon relève également les critiques dont les œuvres de Hebbel furent l'objet en Hongrie. Parmi ces critiques, celle de Jean Arany sur *Mutter und Kind* est remarquable. — Louise Györy : *Hebbel et la politique hongroise*. Hebbel fut correspondant, à Vienne, de l'*Allgemeine Zeitung*, de l'*Illustrierte Zeitung* et de l'*Orion*. Ses Chroniques (réunies dans le tome X de l'édit. de Richard Maria Werner) datent de 1848-49, de 1861-62 et de 1863 ; elles sont plutôt hostiles à la politique hongroise. — A. Zlinszky : *La légende de l'argent changé en pierre de Bajmocz*. Cette légende, qui a inspiré un des Contes poétiques de Tompa, se trouve également chez I. F. Castelli : *Das steinerne Geld*. La source de Tompa est l'ouvrage de Vályi : *Description de la Hongrie* (1796), tandis que Castelli a pris le sujet dans le *Taschenbuch für die vaterländische Geschichte* que le Hongrois Aloïs Mednyánszky a rédigé, à Vienne, avec Hormayr. Il est peu probable que Tompa ait connu la poésie de Castelli. — G. Voinovich : *Une traduction inédite de Jean Arany*. M. Voinovich, qui prépare en ce moment une édition critique des œuvres du poète national hongrois, a trouvé dans ses papiers cinq strophes de la traduction de l'*Erlkönig* de Gœthe qu'il publie. Il est probable qu'Arany n'était pas content de son essai et l'a laissé inachevé. — V. Tolnai : *Les rapports de la Tragédie de l'homme de Madách et du Faust de Gœthe*. Faust représente la lutte d'un homme vaillant, Adam la lutte éternelle de l'humanité dans le conflit de l'individu et de la communauté. — R. Gálos : *La légende du Juif errant et Madách*. Réfute l'opinion de quelques critiques qui voudraient ranger la *Tragédie de l'homme* parmi les poèmes inspirés par la célèbre légende. — P. Reichard : *Madách en allemand*. Fait connaître les traductions allemandes de la *Tragédie de l'homme*, surtout celle de Eugène Planer parue dans la *Bibliothek der Gesamtliteratur* (1891). Ce drame philosophique fut traduit sept fois en allemand (nous en avons en France une seule traduction — en prose — par Bigault de Casanove ; *Mercure*, 1896) ; l'auteur relève également l'opinion de la critique allemande sur l'œuvre de Madách. — M. Bittenbinder : *Les romans de Jókai, dont les héros sont les frères Trenck*. Les sources utilisées par le romancier hongrois, avec beaucoup de sans-gêne, sont les Mémoires de Frédéric Trenck, parus en allemand et en français (1788). L'auteur de ces Mémoires, après avoir joué son rôle de pamphlétaire en Hongrie, fut décapité, en 1794, à Paris. — M. Benedek : *Le drame allemand contemporain*

Digitized by Google

en Hongrie. Relève les pièces allemandes des trente dernières années qui furent traduites et représentées en Hongrie. — J. Kelecsényi : *L'influence de l'esthétique allemande sur la Hongrie contemporaine*. Démontre l'influence de Fechner, Lipps, Lange et autres sur le mouvement esthétique de nos jours. — A. Schullerus : « *Amor und Psyche* » *in Siebenbürgen*. La légende est connue depuis deux mille ans dans les parties sud des Balkans. Le conte d'Apulée repose également sur la poésie populaire. C'est grâce à des variantes roumaines que la légende est venue en Transylvanie. Classification méthodique de ces variantes chez les Saxons de Transylvanie, chez les Magyars, chez les Roumains et chez les Tziganes. — Elisabeth Rónasklarek : *Einige Grimmsche Märchen im ungarischen Volksmunde*. Démontre que plusieurs Contes qui se trouvent dans un recueil des Palócz — peuplade dans le Comitat de Nográd qui a conservé son dialecte et ses coutumes — dérivent directement des frères Grimm.

Les soins et la rédaction de ce beau volume furent confiés au jeune et actif germanisant, M. Robert Gragger, qui s'est acquitté avec beaucoup de bonheur de sa tâche. C'est à lui que l'on doit l'Index, ainsi que le fac-similé et trois illustrations. Le fac-similé est une lettre française de Gœthe au colonel Bischoffwerder ; elle date du 6 décembre 1789 et se rapporte à l'offre que l'on a faite à Charles-Auguste d'accepter la Couronne de Hongrie au moment où plusieurs nobles mécontents pensaient à détrôner Joseph II. Les illustrations représentent : 1° La caricature de Gœthe, costumé moitié en Allemand, moitié en Hongrois ; elle doit provenir de cette époque des négociations et se trouve à Weimar. 2° Le portrait de Lenau tel que son ami Schwind l'a représenté sur son tableau *Ritter Kurts Brautfahrt*, isolé de la foule, feuilletant un livre. 3° Un portrait du poète Beck, de naissance hongroise, représenté en costume magyar vers 18 0. — Il ne manque qu'une chose à ces Mélanges : la bibliographie des œuvres, articles et comptes rendus de M. Gustave Heinrich, mais il est probable que la tâche a effrayé M. Gragger.

2° et 3°. Le « Séminaire » d'études germaniques à l'Université de Budapest, fondé par M. Heinrich à une époque où ces études n'étaient pas encore en honneur, est actuellement dirigé par trois professeurs de cette Université : MM. Gédéon Petz, qui s'occupe surtout de philologie et du moyen âge ; Jacques Bleyer, qui étudie la littérature moderne, et Henri Schmidt, qui occupe la chaire de philologie comparée. Ils ont jugé le moment venu de publier les meilleurs travaux de leurs élèves. Le premier fascicule de cette collection est dû à M. Théodore Thienemann. Les néologues font leur apparition en Hongrie vers la fin du XVIII° siècle, lorsque le renouveau littéraire se produit et que l'on commence à traduire, à adapter et à imiter les modèles étrangers. Le vocabulaire étant trop pauvre pour exprimer les idées littéraires, esthétiques et philosophiques, François Kazinczy et ses adeptes forgeront des milliers de vocables, soit en se servant d'une racine magyare, soit en remettant en honneur des mots tombés en désuétude. Le camp des puristes (on les appelait en hongrois : *orthologusok*), les attaqua et cette réforme de la langue suscita une grande effervescence dont on peut suivre les traces pendant 30 ans.

Digitized by Google

La victoire resta à la néologie, grâce à l'Académie fondée en 1825 et surtout grâce au grand philologue Révai. M. Thienemann, dans son étude très approfondie, cherche, dans le mouvement analogue qui s'était effectué en Allemagne, des rapprochements avec celui de la Hongrie. Il étudie, à cet effet, les travaux de Herder, Adelung, Bodmer, Lessing, Klopstock, Gedike, Wieland, Garve, Jenisch, Kolbe, Voss, Arndt, Campe et Wolke ; démontre l'influence d'Adelung sur les grammairiens hongrois du XVIIIe et du XIXe siècles, parle de ses rapports avec Rumy et trouve que les puristes hongrois ont suivi les doctrines du grammairien allemand et s'en sont servis dans leurs attaques. C'est pourquoi Kazinczy, dans une de ses lettres — écrite exceptionnellement en allemand, — dit : « Da ich sehe, dass hier Ansehn und Dünkel, so wie gekränkte Eitelkeit manches ungrischen Adelungs und Gottscheds (sich) ins Spiel mischt, so unterwerfe ich mich nicht ungern der gewiss sehr unangenehmen Mühe, den Kampf mit diesen Antipoden von Lessing, Klopstock, Göthe, Schiller, Wieland und Voss zu bestehen. » Nous pouvons suivre cette lutte dans la brochure de M. Thienemann, qui démontre que même le fameux pamphlet *Mondolat* (1813), lancé contre Kazinczy, trouve son analogie dans un travail de Campe.

L'étude de M. Csáki est purement philologique. Jean Honterus a été le réformateur des Saxons de Transylvanie. Ses œuvres (*Chorographia Transylvaniae. Sybembürgen.* Bâle, 1532 ; *Kirchenordnung aller Deutschen in Sybembürgen.* Kron, 1547 ; *Agenda für die Seelsorger und Kirchendiener in Sybembürgen*, 1547, etc.) sont examinées ici au point de vue des sources et de la langue. M. Csáki établit que la *Kirchenordnung* dérive des ouvrages analogues de la Saxe, de Wittemberg et de Nuremberg, des ouvrages de Luther : *Von ehelichen Sachen* et *Unterricht der Visitatoren* et de celui de Melanchthon : *De Conjugio. L'Agenda* n'est qu'une réimpression de celui de Wittemberg. L'orthographe des noms de lieux dans la *Chorographia Transylvaniae* diffère de l'orthographe employée par la commune de Kronstadt (Brassó) ; l'orthographe de la *Kirchenordnung* est celle des œuvres de Luther employée jusqu'en 1530. Comme le réformateur allemand, Honterus s'efforce d'être intelligible pour tout le monde, mais il n'a ni l'originalité ni la fraîcheur du style de Luther, car il ne puise pas à la source populaire ; il s'est seulement approprié la langue savante du protestantisme.

4° Après avoir donné en deux volumes l'histoire du théâtre de Shakespeare en Hongrie (V. *Revue germanique*, 1910, mars-avril), M. Bayer publie dans les Mémoires de l'Académie hongroise un travail plus restreint sur Schiller où il ne traite que de la représentation de quelques-unes de ses pièces sur l'ancien théâtre hongrois, c'est-à-dire de 1794 jusqu'à l'ouverture du Théâtre National de Pest en 1837. Nous trouvons ici la même abondance des documents, la même minutie des recherches que dans les autres travaux de ce savant. Schiller fut connu d'assez bonne heure en Hongrie, grâce surtout à ses trois premières pièces. A peine les représentations en langue hongroise étaient-elles inaugurées qu'on le joue. C'est en 1794, la même année que le *Hamlet* de Shakespeare, que les *Brigands* furent montés à Kolozsvár (Clausembourg), capitale de la Transylvanie. Le Mécène de ce théâtre, le baron Wesselényi, était enthousiaste de

Digitized by Google

Schiller. Les correspondances de l'époque rappellent ce fait qu'en 1806, il envoya à la veuve de Schiller une partie de la recette des pièces. *Les Brigands* et *Cabale et Amour* furent joués le plus souvent ; *Fiesque* est monté en 1812, *Marie Stuart* en 1822. Les grands acteurs de l'ancien théâtre choisissent de préférence le rôle de Charles Moor, les actrices celui de Marie Stuart. En dehors de ces pièces, le Théâtre National a encore joué, entre 1837 et 1867, *La Fiancée de Messine, Guillaume Tell* et la *Pucelle d'Orléans*. Le culte de Schiller en Hongrie s'est manifesté tout à fait indépendamment de l'Autriche ; comme pour Shakespeare, les théâtres hongrois ont joué les pièces avant le Burgtheater de Vienne, où les *Brigands* ne furent montés qu'en 1850.

5° La Revue shakespearienne hongroise vient de terminer sa carrière avec le tome IV. La Société *Kisfaludy* qui l'a éditée, a décidé de donner tous les ans un Annuaire consacré au culte de Shakespeare en Hongrie. Nous relevons dans ce dernier volume les études suivantes : Alexandre Hevesi : *Sur une comédie de Shakespeare* (Examen esthétique de *Beaucoup de bruit pour rien*). — E. Kiss : *Shakespeare et Vörösmarty* (le grand poète hongrois a fait la connaissance des œuvres de Shakespeare en 1820 ; les drames royaux ont eu une influence considérable sur ses pièces historiques ; il a traduit *Jules César* ; critique de cette traduction). — O. Faragó : Shakespeare à Kassa (répertoire de 1873 à 1899). — L. Bodrogi : *La guerre de la Rose rouge et de la Rose blanche dans la première tétralogie de Shakespeare* (essai historique). — G. Lukács : *Shakespeare et le drame moderne.* — B. Várdai : Le premier acteur hongrois de Falstaff (sur Sigismond Szentpétery, qui fut excellent dans ce rôle). — A. Weber : *Influence de Shakespeare sur les comédies de Vörösmarty* (cette influence se montre dans les *Secrets du voile*, comédie bien oubliée aujourd'hui). — J. Bayer : *Le répertoire shakespearien d'une troupe ambulante de 1820 à 1837* (d'après un manuscrit du Musée national Oct. hung 671). — P. Rakodczay : *Shakespeare en province* (la province hongroise a fait beaucoup pour le culte de Shakespeare et encore aujourd'hui les directeurs feraient de bonnes recettes si on le jouait). — J. Janovics : *Shakespeare sur le Théâtre de Kolozsvár* (répertoire de 1850 à 1866 et de 1867 à 1900). — L. Bodrogi : *Un voltairien hongrois sur Shakespeare* (à propos de notre étude parue dans la *Revue germanique* ; traduction du passage du Comte Jean Fekete sur Shakespeare, avec un commentaire). — J. de Perott : *La Tempête et l'Ile du diable, dans le Miroir des Princes et des Chevaliers* (le savant professeur de l'Université de Worcester, dont la *Revue germanique* a publié dernièrement un article à ce sujet, a communiqué à la Revue hongroise un long passage du *Mirrour of Knighthood*, qui serait une des sources de la *Tempête*). — M. Czeke : *Emilie Lemouton* (née en 1827 à Pest, fille d'un émigré français ; elle a traduit neuf pièces de Shakespeare dont cinq ont paru à partir de 1845. Biographie très détaillée de Mlle Lemouton). — J. Szücsi : *Bajza et Shakespeare* (le critique hongrois s'est occupé de Shakespeare surtout entre 1841 et 1843). — B. Várdai : *Csengery, critique de Shakespeare* (a écrit sur *Henri IV* et *Othello*). — Notes et comptes rendus.

Digitized by Google

6° Fontane décrit dans un volume de ses Mémoires (*Von Zwanzig bis Dreissig*) de quelle façon il fit la connaissance de Lenau en 1840. Depuis lors, le poète, de naissance hongroise, resta pour lui le génie original par excellence, à l'individualité expressive, une « Dichterphysionomie qu'on reconnaît à cinq cents pas ». M. Gragger montre de quelle façon les *Schilflieder* ont agi sur Fontane, qu'il appelle « le plus grand artiste de la ballade allemande » ! Le sentiment de Lenau pour la nature se retrouve dans maintes poésies des *Wanderungen*, surtout dans les descriptions de la grande plaine. Fontane n'est jamais venu en Hongrie, ce qui ne l'a pas empêché d'y placer l'action de son roman : *Graf Petöfy*. Dans une analyse minutieuse de ce roman, M. Gragger nous fait voir les éléments magyars, peu importants à la vérité, mais qui témoignent de la grande sympathie de Fontane pour la Hongrie.

I. Kont.

UN TÉMOIGNAGE FRANÇAIS DE 1810 SUR LES POÈTES LAKISTES

On sait que la renommée des lakistes a toujours été, en France, épisodique et superficielle : J. Texte, qui a consacré, à leur fortune chez nous, une de ses *Etudes de littérature européenne*, rapppelait que Wordsworth et ses amis furent toujours plus fameux que connus de ce côté du détroit ; une thèse récente sur La Morvonnais a étudié l'un des rares cas avérés d'influence subie par un poète français. Il ne reste pas moins vrai que, d'A. Pichot à P. Bourget et au delà, des curiosités actives ont été sollicitées par le groupe des poètes réfugiés dans le Westmoreland.

La page qui suit est certainement l'un des premiers témoignages qu'un Français ait apportés à ce sujet. L'auteur, Louis Simond (d'après Quérard et W. Cushing), a vécu plus de vingt années aux Etats-Unis. Marié à une Anglaise, il entreprit un voyage en Grande-Bretagne et passa deux ans à visiter les villes et les hommes : sa connaissance de l'anglais lui permit bien des *interviews* ; il pouvait citer couramment, outre Pope, des contemporains comme Burns et Scott, « le barde calédonien ». Sa visite à Southey, le 15 octobre 1810, à Windermere, est rapportée dans son *Journal of a tour and residence in Great Britain during the years 1810 and 1811* ; by a French traveller. Edinburgh. 1815, tome I, p. 348, dans les termes suivants.

We had the pleasure of seeing several times the celebrated Mr. Southey, a distinguished favourite of the English muses. M. Coleridge, whose talents are equally known, although less fruitful, was at Mr. S's, with whom he has some family connection. Both of these gentlemen, and, I believe, Mr. Wordsworth, another of the poets of the lakes, had, in the warmth of their youthful days, some fifteen years ago, taken the spirited resolu-

Digitized by Google

tion of traversing the Atlantique, in order to breathe the pure air of liberty in the United States (1). Some accident delayed the execution of this laudable project, and gave them time to cool. At present, these gentlemen seem to think that there is no need of going so far for liberty, and that there is a reasonable allowance of it at home. Their democracy is come down to Whiggism, and may not even stop there. M. S. has resided in Spain (2), and is well acquainted with the literature of that country, and its people. He thinks the Spaniards are welle aware of the defects of their government, and that a thorough reformation of them, and in fact a revolution, would have united the whole people against the invaders, and have rendered them invincible. He and his friends are enthusiastic in the Spanish cause.

Suivent quelques détails sur des choses espagnoles, des impressions sur le genre de poésie de Southey, « eminently the poet of chimeras », particularité qu'il partage avec Milton.

Mr. S. is much esteemed by all those who are acquainted with him, and seems to have as much good sense and general knowledge as talents and genius. I was surprised to hear him censuring highly the doctrine of the Essay on Population (3), or rather not taking it in its true light. One of the dreams of the revolutionary philosophy was, the faculty of indefinite perfectibility in the human species ; and one of its errors, or its artifices, was, to suppose that the great obstacles to this perfectibility came altogether from the social institutions. It is not to be wondered at, that the discovery of a still greater obstacle, — an insurmontable one, raised by nature itself, — which deprives that philosophy of a favourite dogma, should be very ill received by its followers, and excite their ill-humour. In consequence, the doctrine of population is one of the signals of party. It is often approved by the whigs ; but I have not found any thorough reformer to whom it was not odious. These two parties having, however, many points of contact and natural sympathies, individuals slide easily and unconsciously from one to the other ; and when the metamorphosis takes place, it happens frequently that the new insect, fresh out of its old skin, drags still some fragments of it after him, — just enough to indicate what he was before....

Tout ce passage est assez sérieusement modifié dans l'édition française que Simond publia de son livre en 1816, quand l'anglomanie commença à ramener l'attention du public de la Restauration vers les choses britanniques (4). Mais la première rédaction du voyage ayant été faite en anglais, il nous a paru intéressant de citer dans le texte original ces notes de voyage.

F. BALDENSPERGER

(1) C'est le fameux projet « pantisocratique » qui faillit, en mars 1795, entrainer sur les bords de la Susquehannah ces jeunes enthousiastes.

(2) Plus exactement à Lisbonne. Mais c'est le moment où la résistance espagnole inspire à la fois le *Roderick* de Southey, les sonnets de Wordsworth *dédiés à la Liberté*, les *Lettres* de Coleridge sur les Espagnols.

(3) De Malthus.

(4) *Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811.* Paris, 1816, tome I, p 482.

Digitized by Google

NOTE SUR L'ANGLO-FRANÇAIS
A PROPOS D'UNE PUBLICATION RÉCENTE (1)

M. Studer vient de transcrire, avec une traduction et des notes, le *Livre de Chêne* de Southampton. Ce MS municipal comporte 60 feuilles in-huit carré (plus exactement 225 mm sur 158), reliées par la couverture en bois de chêne, à laquelle le volume doit son nom. On connaissait surtout jusqu'ici les Lois de la Guilde Marchande, mais on ignorait du MS une portion, considérable et comme longueur et comme importance.

Outre une bonne Introduction sur le Livre de Chêne même et sur la Guilde, M. Studer donne dans le tome I de sa très utile publication la première moitié du MS, soit diverses notes plus ou moins intéressantes, une liste — incomplète — des *boroughs* anglais avec leur charte et en particulier *les lois et ordonnances de la guilde*, rédigées en anglo-français (a. f.); les différentes versions anglaises de ces statuts sont imprimées en appendice.

Dans le tome II, nous relevons un tarif douanier en a. f., précieux pour l'historien et pour le philologue, quelques documents en latin — latin parfois macaronique — dont l'un sur le prix du pain ; mais la partie de beaucoup la plus remarquable du volume est une version jusqu'ici inconnue du code maritime médiéval, la fameuse *Charte d'Oléron* : cette rédaction nouvelle est en a. f. ; elle est contemporaine des plus anciens MSS de la Charte et les historiens du droit maritime ne pourront désormais négliger d'une part le texte inédit publié par M. Studer, de l'autre l'introduction où l'auteur expose avec force et clarté son opinion sur les origines encore obscures de la « chartre Doylyroun de Jugementz du Meer ». Il y a bien une ou deux erreurs dans cette dernière préface et quelques passages suspects dans les traductions (2), mais les deux volumes de texte sont édités avec une louable minutie, et si l'on y ajoute le supplément où M. Studer étudie le dialecte a. f. de Southampton au commencement du XIVe siècle, et qui en outre contient un glossaire complet au point d'être une vraie concordance, une précieuse bibliographie et trois index, on peut prédire sans crainte que pareil labeur sera récompensé par le succès.

(1) P. Studer. — **The Oak-Book of Southampton** (Publications of the Southampton Record Society) Cox and Sharland, Southampton. 1910-11 3 volumes, l'un 15/6.

(2) Nous serions parfois en désaccord avec M. Studer sur le sens, par ex. : vol. I, p. 38, par. 26 — la conjecture *vendour* nous surprend, nous attendions le contraire *achateour* ; p. 68 — *peaus fresches de berbiz et de motons*, est traduit par *fresh skins of shee . and wethers* ; pourquoi pas : *ewes and wethers*. En pas mal d'endroits, les interprétations de M. Studer nous semblent risquées, quoique nous n'ayons rien à leur substituer. — Signalons dans la bibliographie l'omission grave de : *Brunot. Histoire de la Langue française des origines à 1900. Paris, 1905* (vol I, ch. IX, le Français à l'étranger) — Deux errata : vol. II, p. XLIV. *MS Leghorn* serait d'après la description le MS de Libourne. Le mot Leghorn équivalent anglais de l'italien Livorno (Livourne) pourrait faire croire qu'il s'agit de la ville italienne — vol II, p. 18, note 14. *Chalon*-sur-Marne ?

Digitized by Google

Nous n'avons guère la compétence voulue pour juger M. Studer comme historien; aussi bien les lois et ordonnances de la guilde à peu près seules offriraient de l'intérêt pour nos lecteurs. Mais nous nous placerons à un autre point de vue et nous tenterons de démontrer combien toute réimpression analogue à la présente serait fructueuse pour la philologie.

A n'en prendre pour monument que le New English Dictionary, il est clair que les Anglais étudient leur langue avec méthode et passion. Les Français, derrière Gaston Paris et M. Ferdinand Brunot, ont repris à l'Allemagne la place qu'ils n'auraient pas dû lui abandonner dans l'étude de leur langue maternelle. Néanmoins, Français comme Anglais négligent presque complètement l'anglo-français ou, comme on disait naguère, l'anglo-normand, qui constitue un trait d'union entre les deux idiomes. A part les œuvres que leur valeur littéraire arrache à l'oubli, on se préoccupe trop peu de reproduire les documents qui nous feraient mieux connaitre, en même temps que l'évolution de l'a. f. lui-même, la manière encore ignorée dont ce dialecte roman s'est mêlé à l'anglo-saxon. Il faudrait que M. Studer trouvât des imitateurs aussi zélés, aussi informés que lui ; il faudrait qu'on fouillât les archives de bien des villes anglaises et qu'on édîtât tous les MS a. f. existants ; les plus insignifiants comme sujet, les plus terre à terre comme style auront leur valeur pour le savant, souvent même une valeur plus grande que les écrits des littérateurs, trop influencés par leurs contemporains de France, et dont aussi la langue est moins naturelle, moins courante. Une Sociéte des Anciens Textes Anglo-Français qui se consacrerait à ce labeur, peu glorieux, pas souvent récréatif, et qui, une fois un corps de MS rassemblé dresserait un dictionnaire de l'a. f. sur les principes du N. E. D. (1), rendrait à la science du langage un service inestimable.

En premier lieu un pareil dictionnaire permettrait d'estimer d'une façon plus précise la dette de l'anglais envers le vieux français. Dans combien de cas, Dr Murray avoue-t-il être obligé, faute d'exemples français assez anciens, de faire remonter au latin tel vocable qui certainement vient du français (2). Nous sommes sûrs qu'on retrouverait dans les textes a. f. nombre des exemples absents. Car, on l'oublie trop, c'est non pas le

(1) Le Godefroy est naturellement insuffisant et trop général. Comme dictionnaire spécial, je ne vois que le *Kelham*, qui au reste date de 1779: *A dictionary of the Norman or old French language. Collected from... Acts of Parliament.* Londres.

(2) Cf. *Derocquigny. The French element in English. Lille, 1904*, p. 53: « But as we have hinted before, many more words, no doubt, which are treated as adoptions from the Latin would be traced immediately to French but for the lack of information as to their earliest occurrence in the latter language » Suit une liste de mots, dont M. Derocquigny a pu retrouver l'original français, liste que l'on consultera avec fruit. — D'autres difficultes seront ou expliquées ou reculées d'un degré; par ex. on fait descendre *partner* de parçoneor (Godefroy). Le N. E. D. donne un ex. de *parciner* en 1297, un autre de *parcenel* ou *partiner* en 1310. En réalité, n'y aurait-il pas là deux mots différents ? En tout cas, la forme *partener* existe en a. f. Studer, I, 22, 36, 76.

Digitized by Google

vieux français, mais l'a. f., c'est-à-dire le dialecte de Normandie tel qu'on l'écrivait et le parlait en Angleterre, qui a fusionné avec le vieil anglais ; c'est donc les MSS. a. f. qu'il faudra dépouiller pour éclaircir nombre de points encore obscurs.

En second lieu, on n'a pas encore assez de renseignements sur les conditions dans lesquelles a vécu en Angleterre le français apporté de Normandie par l'armée du Conquérant. On admet implicitement que l'a. f. n'a jamais poussé ses racines jusqu'aux couches les plus profondes de la nation ; la culture des hautes classes était française ; l'aristocratie, comme la cour, restait fidèle à son idiome roman ; le clergé, presque réservé aux Français et par le clergé l'enseignement était normand ; mais — pense-t-on communément — le peuple était demeuré saxon jusqu'à la moelle ; il ignorait la langue de ses maîtres et ceux-ci ont dû finir par lui parler son langage. Si cette opinion courante était exacte, le mélange intime des deux idiomes demeurerait inexplicable. Quelques textes, comme celui du Livre de Chêne, auraient vite fait justice de la théorie admise ; les ordonnances de la guilde, les divers documents et notes en a. f. prouvent qu'au XIVe siècle la bourgeoisie de Southampton se servait du français pour son usage quotidien ; l'a. f. n'était donc pas dans cette ville un parler exotique, réservé aux écrivains et aux nobles, mais la langue de tous les jours, vivant d'une existence naturelle et vigoureuse.

Il est possible — et c'est l'opinion que nous adopterions — que dans bien des villes et surtout dans les campagnes le peuple s'exprimait en un dialecte d'origine anglo-saxonne. Mais qui peut prétendre que le fait de Southampton est un phénomène unique ? Peut-être a. f. et anglo-saxon ont-ils subsisté quelques siècles côte à côte ; ainsi s'expliquerait le rapprochement graduel qui a enfin fait confluer ces deux courants, si opposés dans leur direction première. Dans l'échange incessant des marchandises et des idées, les paysans ont emporté de Southampton quelques bribes d'a. f. et y ont apporté la saveur de leur parler. Les écrivains de la fin du XIVe siècle montrent combien l'anglais s'était déjà imbibé de mots et de tournures a. f. De même on retrouve sur l'a. f. de Southampton la marque visible d'une influence saxonne. — Ce ne sont pas seulement des termes anglais comme, par exemple, *lok*, *floudmarke*, *havene* (1), qu'on découvre dans les documents a. f. — On y voit aussi que la syntaxe et l'accentuation ont déjà subi des modifications caractéristiques. « On note à l'indicatif » présent une tendance curieuse à écrire la 3e personne du singulier et » parfois aussi du pluriel avec la terminaison *z*. Cela semble spécial au » Livre de Chêne et cela est peut-être dû à l'influence de la conjugaison » anglaise. Dans le dialecte anglais parlé à Southampton les 3e personne » du singulier et du pluriel finissent en *th*. Il n'est pas impossible que ce » dernier son se soit glissé dans la conjugaison a. f. », le scribe le symbolisant par un z (2); — l'accent tonique peu marqué du français dut vite être altéré par le vigoureux accent anglais. Alors, comme aujourd'hui,

(1) I. 40 ; I. 78 ; II. 56. 82, 84.

(2) *Notes on Dialect* par. 98. (vol III, p 44). Toutes ces notes, et en particulier l'étude des phonèmes, sont d'un grand intérêt.

Digitized by Google

l'accent tombait sur la dernière syllabe en français et frappait le radical en anglais (1). Quand les Anglais se mirent à parler a. f., l'accent le plus faible céda devant le plus fort. Ainsi *ove* (I. 54, 76) et *ou* (I. 44, 56) remplacent *ovec* (avec) ; on trouve *couple* (II. 14) pour *copele* (coupelle), *arblaste* (II. 6) pour *arbaleste*. — Enfin, l'on reconnaitrait que les deux grammaires avaient avant la fusion bien des points communs ; pour montrer que l'anglais moderne est une langue latine, on voit les philologues invoquer les mêmes exemples que leurs adversaires répètent à satiété, pour prouver que l'anglais est avant tout germanique ; en réalité, ces exemples ne démontrent rien de tout cela ; ils expliquent pourquoi deux dialectes, si différents d'origines, ont pu se mêler, et on en peut conclure que l'anglais de nos jours est une langue métisse.

Donc il nous faut remercier M. Studer de la peine qu'il s'est donnée, pour publier deux volumes de textes a. f. et, en prenant congé de lui, espérer qu'il ne s'arrêtera point là et que nous aurons encore le plaisir de le lire et de lui dire tout le bien que nous pensons de lui.

Fernand-Charles DANCHIN.

UN JUBILÉ OUBLIÉ : LE 2me CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE JOHN BULL

Notre époque, avide de commémorations, vient d'en laisser passer une, qui eût — nous parlons, bien entendu, de la « république des lettres » — pu être intéressante : celle du bicentenaire du sympathique John Bull. C'est, en effet, en 1712, que parut, à Londres, « *printed for John Morphew, near Stationers Hall* », la *1re Partie* de *Law is a Bottomless Pit*, intitulée : *Lewis Baboon turned honest, and John Bull Politician*. Ce pamphlet, qui coûtait 6 pence, était le digne couronnement des trois précédents : I. — *Law is a Bottomless Pit* (London, 1712) ; II. — *John Bull in his senses* (London, 1712) ; III. — *John Bull still in his senses* (London, 1712). Il serait superflu de retracer ici comment, d'abord attribué à Swift, il a été enfin restitué à son véritable auteur, le Dr. John Arbuthnot. Depuis Will. Thom. Lowdes, dans *The Bibliographer's Manual of english literature*, etc. (London, 1834) — où est allé se documenter notre Barbier — jusqu'à l'ouvrage capital de G. A. Aitken : *The life and works of John Arbuthnot*

(1) Est-il utile de dire que la règle est trop générale pour ne pas amener d'innombrables exceptions. ?

Digitized by Google

(Oxford, 1892) (1), les auteurs qui ont traité des œuvres de Swift — voyez, en particulier, Stanley Lane-Pool au t. VI du *Bibliographer* et M. Leslie Stephen à l'article *Swift* du *Dict. of nat. Biogr.* — n'ont pas manqué de s'occuper de ce problème litigieux, dans sa bibliographie. Et il est, à ce point de vue, curieux que le professeur à l'école de Woolwich, Hector France, qui composa pour la *Grande Encyclopédie*, VIII, 407, l'article *John Bull*, n'ait cité aucunes références, dans les quelques lignes imprécises qu'il a consacrées à cette matière, où il parle toujours d'une simple « attribution » à John Arbuthnot et se tait sur les trois pamphlets précédents. La cause de ces incertitudes provient, à notre avis, de ce que les auteurs français n'ont vu l'œuvre d'Arbuthnot qu'à travers la version de sa *4me Partie*, par laquelle l'historien Paul-François Velly débute, en 1753, dans la littérature, version qui eut aussitôt les honneurs d'un très curieux article dans le journal des Jésuites : cf. le n° de novembre de la même année des *Mémoires de Trévoux*, p. 2619-2635. Cette traduction de Velly — qui est mieux qu'une « belle infidèle » — s'intitule : LE | PROCÈS SANS FIN, | OU | L'HISTOIRE | DE JOHN BULL, | *Publiée sur un Manuscrit trouvé dans* | *le Cabinet du fameux Sire Humfroy* | *Polesworth, en l'année 1712.* | PAR LE DOCTEUR SWIFT. [*filet.*] A LONDRES, | CHEZ J. NOURS, 1753, (xxiiij et 248 p. in-12.) Dans l'*Avertissement* de 7 p., Velly ne s'expliquait pas sur sa source, s'étant borné à dire : « *l'Auteur de cette ingénieuse Satyre est le fameux Docteur Swift, qu'on appella le Rabelais d'Angleterre, parce qu'il avoit l'honneur d'être Prêtre comme Rabelais, et qu'il se mocquoit de tout comme lui : c'est la remarque de M. de Voltaire* » (p. iij.) Tout au plus, un « *Avis de l'Imprimeur* » inséré à la suite de la *Préface*, laissait-il entendre que l'ouvrage avait déjà paru en Angleterre, encore qu'usant, pour ce faire, de termes singulièrement voilés : « *Lorsque cette Histoire parut pour la première fois, plusieurs s'imaginèrent que John Bull et les Héros dont il y est fait mention, étoient des Personnages allégoriques : mais l'Auteur n'en voulut jamais convenir. Cependant pour satisfaire au caprice et à la curiosité des Lecteurs, je donne au bas de chaque page les allusions supposées des endroits les plus obscurs* » (p. xxiiij.) Il est certain que, pour tardive qu'elle fût, cette version d'un pamphlet sur la guerre de la succession d'Espagne venant à quarante années de distance, ne pouvait plus présenter aux lecteurs français qu'un intérêt médiocre. Ce qui semble, cependant, avoir décidé Velly à l'entreprendre, malgré l'anachronisme, c'est qu'en ces pages, où l'influence du célèbre humoriste, à qui on les attribuait, se faisait réellement sentir — et les raisons de cette influence s'expliquent assez par l'amitié qui unissait Swift et Arbuthnot, les premiers membres, avec Prior, de ce *Brother's Club* fondé en 1711 par lord

(1) On y trouvera p. 199-214 la discussion et la solution de cette petite énigme littéraire. — En 1826, De Sevelinges, qui composa l'article *Swift* de la *Biographie Universelle Michaud*, XLIV, 286, disait : « Un autre écrit, plus ignoré encore, est une satire intitulée *John Bull* sur la paix d'Utrecht. » Néanmoins, l'article *Arbuthnot, J.*, du même recueil contenait déjà l'attribution au Dr. ; t. II, (1811), p. 356. L'auteur de cet article était Suard. Il était d'avis que *John Bull* équivalait à une « *dénomination derisoire.* »

Digitized by Google

Bolingbroke (1) —, respiraient cette hardiesse philosophique, cette saine critique, cette plaisanterie délicate et fine que les contemporains de Voltaire admiraient dans le *Conte du Tonneau* et les *Voyages de Gulliver*. Ces raisons, pour si déterminantes qu'elles fussent, avaient eu, peut-être, moins de poids cependant sur l'esprit du traducteur qu'une autre, plus capitale pour un membre de la Société de Jésus que le XVIIIe siècle devait, bien à tort, considérer comme le restaurateur des études historiques en sa patrie parce qu'il avait conçu son *Histoire générale de France* sur un plan plus méthodique et plus large que celui de Mézeray : c'est que Louis XIV y était traité — malgré le sobriquet de *Lewis Baboon*, qui n'était là, peut-être, que par allusion au *Bourbon* — avec tous les égards dus aux qualités héroïques qu'il était de bon ton alors de lui attribuer. « *C'est*, déclare Velly p. iv, *de tous les Potentats de l'Europe, celui dont on nous donne une plus haute idée. On en appelle à la simple lecture du* PROCÈS SANS FIN... » Le traducteur, néanmoins, ne se dissimulait pas que cette satire ingénieuse ne manquerait point de soulever certaines répugnances, qu'il met cavalièrement sur le compte des « *petits-Maitres de la Littérature* », lesquels, dit-il, accoutumés « *à n'estimer que ces jolis riens, que ces brillantes bagatelles qui sont si fort à la mode, trouveront sans doute l'allégorie peu noble, les portraits trop chargés, les expressions peu ménagées.* » Mais « *chaque Nation a son goût : heureuse celle qui s'écarte le moins des règles et des loix de la belle nature !* » D'ailleurs, les principaux personnages de cette histoire n'étaient-ils pas des marchands ? « *Cette supposition n'admet ni des images plus sublimes de la part de l'Auteur, ni des mœurs plus élégantes de la part des Acteurs. Ce sont des actions bourgeoises qu'on nous représente : celui qui les dépeint est un Philosophe hardi, qui ne dissimule rien : un Critique sévere, qui ne fait acception de personne : un bel esprit Anglois, qui outre quelquefois le Ridicule pour le combattre plus avantageusement : c'est en même-tems l'excuse et l'éloge de l'Historien de John Bull* » (p. ix.)

Nous ne continuerons pas plus avant ce *memorandum*. Le curieux, qui s'est amusé à poursuivre les diverses variétés du type de John Bull dans la littérature, sait combien il a varié avec les temps et avec les modes. Mais n'est-ce point là le caractère commun à tous ces types, légendaires ou simplement littéraires ? Dans son article sur *John Bull* au t. XXXIII (Paris, 1837) du *Dictionnaire de la Conversation et de la Lecture*, p. 450-452, l'érudit Ph. Chasles produisait le *John Bull* esquissé par George Colman the younger dans sa comédie en cinq actes : *John Bull, or the Englishman's fireside* (2). Il était déjà fort différent de celui d'Arbuthnot. Que serait-ce

(1) Pour l'explication du vocable *John Bull*, nous rappellerons que ce drapier qui est le personnage sympathique personnifie la politique de lord Bolingbroke et que son nom ne permettait aux contemporains aucune confusion. En effet, le ministre s'appelait de son vrai nom Henry Saint John et n'avait pris le titre de Bolingbroke — ou plutôt : *Ballingbroke* — qu'en devenant vicomte (1712). L'auteur de l'article dans les *Mémoires de Trévoux* dérivait *John Bull* du « *goût* » que « *la Nation Angloise... a pour la chair de bœuf !* » (p. 2622).

(2) Nous la connaissons d'après le texte au t. XXI de *The British Theater*, avec remarques de Mrs. Inchbald (London, Longman, 1808, 99 p. in-12 et pl.)

Digitized by Google

si l'on entreprenait de peindre celui de l'Entente cordiale ? Toutes les nuances de la plus riche palette... cubiste n'y suffiraient, certes, pas.

Camille PITOLLET.

P. S. — Dans notre précédente note sur *Carducci et la littérature allemande*, nous avons oublié de signaler que M. Benedetto Croce avait, avec sa coutumière érudition, esquissé la *préhistoire* de la comparaison carduccienne entre Kant et Robespierre dans un article de la *Critica*, fasc. 1er (20 janvier 1906) de la IVe année, pp. 87-88. — Enfin, notre ami, le professeur Carlo Bonardi, nous écrit de Naples pour nous apprendre que son opuscule parut en novembre 1902 avec la date de 1903, de sorte que toute connaissance, de sa part, du livre de D. Giuriati était exclue.

RECTIFICATION

Les citations données comme inédites à la page 403 du n° 4 (1912), dans l'article sur H. C. Robinson, ont été déjà publiées par les soins de M. L. L. Mackall, dans l'édition des *Gœthes Gespräche* (Biedermann, Gräf, Morris et Mackall), 1910, IV, 135 et suiv.

J. M. CARRÉ.

Digitized by Google

REVUE ANNUELLE

LE ROMAN ALLEMAND

La préface du roman de **Max Geissler** « *Au tourbillon de soleil* » (1) contient une déclaration de principes sur l'emploi du dialecte dans la littérature de terroir. L'auteur annonce qu'il a réduit, dans les 3e et 4e éditions de cet ouvrage, la part du patois, et expose les motifs qui l'ont décidé : « Il y a dit-il, dans toute reproduction artistique de la vie, des choses bien plus importantes que l'imitation servile du langage propre à une fraction de peuple ; d'autant plus que toute justification esthétique fait défaut à l'emploi trop large du dialecte : les productions de la littérature allemande appartiennent à la nation, et il n'est pas admissible qu'on leur ôte, par l'usage d'un patois non intelligible pour l'ensemble du peuple, leur caractère d'universalité. L'écrivain ne doit donc emprunter au dialecte que des expressions typiques ou des mots d'une saveur originale, auxquels l'allemand correct ne peut substituer des termes d une égale valeur plastique. » Max Geissler joint aussitôt le geste à la parole et prouve par son roman que, tout en restreignant la place accordée au patois, un écrivain pénétrant peut rendre avec la plus grande énergie l'impression de la vi rustique. Il nous transporte cette fois dans les Monts métalliques, et, fixant les actes familiers ou les sentiments profonds des êtres simples, il nous conte l'histoire émouvante de gens que l'on croirait n'avoir pas d'histoire. La maison d'où le roman tire son nom s'appelle : *Au tourbillon de soleil*, ainsi qu'un montagnard l'explique, « parce que, là-haut, le vent du matin en tourbillonnant avive l'ardeur du soleil. » Une aurore sur la montagne, l'écho des coups de hache dans la forêt, le parfum de la résine dans les sapinières, la fumée des pipes au coin de l'âtre, la rafale qui fait crouler une masure branlante, la neige à travers laquelle il faut se frayer un chemin : ces détails, combinés ensemble, forment un tableau animé dans le cadre duquel se meuvent les personnages, mineurs ou dentellières, braconniers ou bûcherons. Le langage provincial, fidèlement noté, demeure toujours intelligible ; la description trés sobre se contente de quelques traits comme ceux-ci : « Le village est situé en pleine montagne. Les pins murmurent autour des toits de bardeaux des maisonnettes. Les gens qui habitent sous ces toits sont pauvres. Femmes et enfants vont ramasser du bois ou chercher les baies et les champignons de la forêt. Les hommes, avec leur tablier de cuir et leur lampe de sûreté, vont à la mine. » Grâce au ton mesuré, à la limpidité du style, à la sélection élégante des détails, Max Geissler nous donne ici le roman rustique des

(1) *Am Sonnenwirbel. Eine erzgebirgische Dorfgeschichte von Max Geissler*. Leipzig, L. Staackmann, 1912. 4 m.

Digitized by Google

honnêtes gens. L'impression de mélancolie qui prédomine dans l'ensemble s'atténue parfois d'humour et tourne même, dans les récits détachés qui terminent l'œuvre, à la franche gaieté.

Il n'y a guère de roman, ni de vie humaine, qui ne puisse avec raison s'intituler : la chasse au bonheur. **Max Geissler**, qui décidément aime les préfaces, nous le rappelle dans celle de son joli petit roman *Sept qui cherchent fortune* (1). « Quelque part, dit-il, les gens croient trouver la porte du Bonheur. Ils en rêvent dans leur sommeil ou tout éveillés ; ils se disent que derrière elle il y a la splendeur du ciel et que, si une lueur en touchait leurs fronts, ils porteraient d'invisibles couronnes. Ils suivent, pour atteindre cette porte, des chemins insensés, et ils ont en route des pensées bizarres. La plupart ont aussi des cœurs égoïstes et timides, bien trop timides pour saisir le bonheur s'ils le rencontraient. Ils passent ainsi, dans la poussière et la banalité du jour, et sèvrent leurs âmes de la lumière joyeuse du soleil. Mais tous ont l'espoir de reconnaître pourtant le bonheur, s'ils le heurtaient un jour au bord du chemin. Avec leur vain espoir, ils vont, à la recherche du bonheur. » Par timidité, par naïveté, le héros du roman, le violoniste Tullio Torelli, d'abord à San Ilario, puis à Gênes, passe à côté du bonheur : il a aimé dans son petit village de marins, la belle et pauvre Lola Nardi ; celle-ci lui a préféré le pêcheur Santi Fabbro ; après maintes aventures où il n'a pas trouvé le bonheur, Tulio rencontre à Gênes la fille de sa bien-aimée d'autrefois, Madeleine Fabbro, qui gagne son pain en dansant : et ils vont, lui comme le vieux harpiste dans Wilhelm Meister, elle comme une autre Mignon moins sentimentale, mendiant de village en village. Un beau jour, la fortune sourit à Maddalena, mais Tullio blanchi reste le violoniste sans feu ni lieu et meurt sans avoir trouvé un seul instant ce qu'il a cherché toute sa vie. L'histoire est agréablement narrée, en un style très clair, vraiment classique, tantôt avec tendresse ou passion, tantôt avec esprit et une pointe d'humour. Le peu d'étendue de l'œuvre, la sobriété du récit, l'étroite unité d'une action pourtant complexe donnent au roman presque l'allure d'une nouvelle.

La théorie émise par Max Geissler au sujet de l'emploi du dialecte, dans la préface que nous citions plus haut, est mise en pratique par d'autres écrivains encore. Le spécialiste du roman tyrolien, **Rudolf Greinz**, n'abuse pas, lui non plus, du patois dans son roman *Gertraud Sonnweber* (2). Ses descriptions brèves et précises, l'étude consciencieuse de l'âme des montagnards, le dialogue bien provincial, mais toujours intelligible pour le lecteur, produisent une vive impression, laissent un souvenir net et vigoureux. La nature prend corps et vie sous la plume de l'écrivain. Le torrent qui aujourd'hui coule paisible dans son lit en apparence trop large, mais qui demain débordera mugissant et entraînera sur son passage maisons et champs, rochers et bois, gens et bêtes ; le brouillard blanchâtre

(1) *Die sieben Glücksucher. Roman von Max Geissler.* Halle a. S. Otto Hendel, 1912.

(2) *Gertraud Sonnweber. Roman von Rudolf Greinz.* Leipzig, L. Staackmann, 1912. 4 m.

Digitized by Google

qui, disent les payans, présage l'inondation ; le ciel bleu de l'automne où se détachent des montagnes grises aux pentes abruptes, aux dentelures aiguës, aux éboulis émiettés ; le chant d'un coq, les aboiements d'un chien, les clochettes lointaines des vaches, troublant seuls le calme du paysage : toute cette nature, inerte ou vivante par elle-même, s'anime et se colore. L'humour fait entièrement défaut à cette histoire tragique d'une jeune montagnarde dont un robuste gars de la forêt dispute l'âme fragile, d'abord au curé du village, puis à un père prémontré, enfin au mysticisme maladif qui fait d'elle une visionnaire. Une ironie cinglante s'abat sur les instruments, crédules ou astucieux, du malheur de Gertrude ; et la pauvre fille elle-même, victime d'une aberration sensuelle du vicaire, n'échappe pas entièrement, malgré la pitié qu'elle inspire, à la satire amère. Rudolf Greinz ne fait pas œuvre, à proprement parler, de polémiste ; pourtant, il se dégage de son roman une impression bien nette de mépris à l'égard du jeune vicaire qui d'abord ne comprend rien à l'âme rustique, puis pèche par excès de zèle et finalement succombe à la chair ; l'hostilité se fait ardente contre les moines dont les prédications farouches, le prosélytisme brutal jettent le trouble dans un village paisible jusqu'alors. Seul le vieux curé, symbole du clergé séculier regimbant contre les moines, sauve un peu, par sa tolérance envers les mœurs paysannes, par son langage entremêlé de locutions locales, par sa rude opposition à de prétendus miracles, la réputation des prêtres tyroliens. En réalité, cette lutte contre le curé d'une part, son vicaire et les prémontrés de l'autre, n'est qu'une forme du combat entre l'esprit rustique et l'esprit citadin. La leçon à tirer de cette histoire de la pauvre Gertrude peut se résumer ainsi : qui veut comprendre les paysans doit être ou se faire lui-même paysan. Problème admirablement posé par Rudolf Greinz et digne de l'art viril d'un Anzengruber.

Non moins ardu que le problème des rapports entre les paysans et le prêtre, zélateur de la tradition et du passé, est celui des rapports entre les paysans et l'instituteur, apôtre du progrès et de l'avenir. Avec autant d'énergie que Rudolf Greinz aborde le premier, **Alfred Bock**, le romancier hessois déja célèbre, s'attaque au second dans son beau roman *Les gens de l'Oberwald* (1). Peu de patois dans cette œuvre, et cependant il s'en exhale une forte senteur rustique, et les détours de l'âme paysanne y sont suivis avec une tendresse dont seul l'homme du terroir est capable. La vivante réalité des types prouve l'intime familiarité de l'auteur avec cette race du Vogelsberg. Le village s'élève devant nous, avec son site, son histoire et ses gens. Les paysans riches oppriment les pauvres et maintiennent envers et contre tous les vieilles routines ; dans ce milieu égoïste, avare et brutal, tombe un jeune instituteur, du nom de Weilandt, tout frais émoulu de Mayence. Mal reçu par les villageois soupçonneux, il réussit à la longue, au prix de grands efforts, à prendre pied parmi eux. Malgré l'opposition acharnée des gros cultivateurs, il constitue, grâce à des intermédiaires, une caisse d'épargne et de crédit agricoles, destinée à diminuer les inéga-

(1) *Alfred Bock : Die Oberwälder.* Roman. Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.

Digitized by Google

lités sociales ; l'épicier du village, plein de foi et d'ardeur, se charge des fonctions de trésorier qu'il remplit d'abord à la satisfaction de tous ; pour tant il manque de la prudence nécessaire à son emploi, prête à tort et à travers l'argent de la caisse, fait bon accueil à tous les faiseurs de projets et leur ouvre son coffre sans méfiance. Un escroc, sous prétexte de remettre en exploitation des carrières abondonnées, soutire peu à peu jusqu'au dernier sou. L'honnête trésorier, au désespoir, ne peut dissimuler la catastrophe ; les paysans, animés d'une fureur sauvage, se tournent moins contre lui que contre le vrai fondateur de la caisse, l'instituteur Weilandt. Celui-ci, pour comble de malheur, a brigué la main d'une fille du viliage que son père, irrité de la voir partager cet amour, chasse de la maison. La pauvre fille, dans sa détresse, se réfugie auprès de son fiancé, traqué et assiégé lui-même par les paysans. Weilandt, sentant sa présence impossible dans le pays, ne veut pas compromettre davantage la jeune fille et refuse de la recevoir : nous avons quelque peine à comprendre son acte, inspiré d'un scrupule excessif, et qui touche à la brutalité ; peut-être l'auteur a-t-il voulu éviter un dénouement trop banal et trop sentimental. Quoi qu'il en soit, nous entrevoyons, pour un avenir lointain, la réunion des deux amants séparés ; et la conclusion du récit, égayé d'ailleurs çà et là de traits humoristiques, prend un tour moins désolant qu'on eût pu le craindre d'abord : une revision de la caisse par des financiers experts prouve que la ruine n'a pas été aussi complète qu'on l'avait cru, et l'instituteur trop zélé s'en tire, grâce à des chefs bienveillants, avec un déplacement d'office. Les bœufs retournent au labour ; et les paysans, le regard fixé sur la charue, continuent à tracer leurs sillons. De l'œuvre du maître d'école, il restera cependant aux villageois le goût de l'association, l'esprit syndical qui leur permettra de se défendre. Malgré la leçon qui se dégage de ce livre, on ne peut dire que l'auteur ait fait un roman à thèse ; le récit tient la première place, les idées jaillissent en quelque sorte à l'insu de l'écrivain.

Point de leçon à extraire du roman de **Hermann Stegemann** : *La famille Himmelspach* (1) ; point d'idées qui s'interposent entre les personnages et le lecteur ; rien qu'une étude, très réaliste au meilleur sens du mot, de l'âme paysanne, représentée surtout par Jean, le valet de ferme, le faucheur osseux, aux yeux clairs, qui, sa faux posée sur les genoux, assis sur le mur bas de la cour, veille aux intérêts de la maison. Ce cœur simple (pas si simple pourtant, car la rudesse et la ruse se combinent ou luttent souvent en lui) a reçu de la fermière mourante la mission sacrée de sauvegarder l'honneur des Himmelspach : il prendra sa tâche à cœur et ne reculera, pour s'en acquitter, devant aucune besogne, pas même devant l'assassinat ; il aura à défendre Gritt, la fille de sa défunte maîtresse à la fois contre sa belle-sœur acariâtre et contre les entreprises des lurons : un de ces derniers surtout lui cause de légitimes soucis, trompe sa surveillance et finit par se faire tuer par lui d'un coup de pierre à repasser, dans la solitude des bois. Le drôle qui périt de cette mort tra-

(1) *Hermann Stegemann : Die Himmelspacher.* Roman. Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m. 50.

Digitized by Google

gique après avoir séduit la petite Gritt, est un jeune aventurier du nom de Sepp, venu de Colmar : un mauvais coup qu'il a commis l'oblige à mettre la frontière entre les gendarmes et lui ; mais en route pour la France, où il espère s'engager dans la Légion, il s'arrête un soir, exténué, devant la ferme des Himmelspach, et on lui offre l'hospitalité à condition de prendre part à la fenaison qui précisément commence. Hâbleur et violent, il inspire toutefois quelque sympathie par son insouciance encore enfantine, son entrain à l'ouvrage, sa franchise et sa vivacité. Les motifs qui le poussent vers la frontière manquent un peu de noblesse ; pourtant, on devine chez cet Alsacien un penchant natif pour la France : il veut échapper, dit-il lui-même, aux casques à pointe, « il aime mieux aller chez les Français que chez les mangeurs de pumpernickel en Poméranie. » Nous demeurons partagés entre ce Sepp, pauvre vagabond qui, par légèreté de caractère, par sensualité volage, s'expose à la mort, — et le faucheur Jean qui, par devoir étroitement compris, par scrupule excessif envers la mémoire de l'ancienne fermière, tue Sepp au moment où il va mettre le pied sur le sol français, et dissimule son crime avec une obstination et une ruse merveilleuses. La scène se passe dans les Vosges, non loin de Metzeral ; la langue du pays s'émaille de locutions françaises, de mots et de jurons français. Le ton reste, d'un bout à l'autre, simple, rude, original. Le récit qui encadre les dialogues très brefs des personnages a toujours une précision un peu sèche, tranchante comme la faux du vieux valet. Le sourire, très rare, ne s'épanouit jamais pleinement ; le style est glabre, impassible comme la figure des paysans.

C'est dans une région assez voisine, sur les bords du lac de Constance, et dans une ville cette fois, que nous transporte un autre roman de **Hermann Stegemann** intitulé : *Thomas Ringwald* (1) ; et c'est une haute et forte personnalité qu'il nous présente. Ringwald veut tirer sa ville natale, florissante au moyen âge, de la médiocrité où elle est tombée depuis lors. Son énergie entraînante en fait bientôt le bourgmestre de la cité et mène à bien l'œuvre énorme dont il s'est chargé. Mais ses mérites ne désarment pas l'opposition des petites âmes méchantes, et il descend du pouvoir malgré lui, vaincu par la coalition des envieux. Pourtant l'œuvre accomplie est déjà belle, assez forte déjà pour pouvoir subsister maintenant et prospérer même sans son créateur. Bientôt, l'heure de la revanche sonnera pour Thomas Ringwald, et la reconnaissance de ses concitoyens lui rendra son siège à la maison de ville. Le style vigoureux de ce roman s'accorde bien avec le caractère entier, ardent, opiniâtre du héros.

Le roman de **Ludwig Thoma** : *Le Veuf* (2) présente une double originalité. D'abord, ce roman est presque un drame, car le récit proprement dit tient peu de place et sert seulement de liaison aux dialogues qui envahissent tout l'ouvrage. Ensuite, et par une conséquence directe de ce fait, le patois, en recul chez d'autres écrivains, prend ici le pas sur le

(1) *Hermann Stegemann : Thomas Ringwald*. Roman. Berlin, E. Fleischel, 1912. 4 m.

(2) *Ludwig Thoma : Der Witiber*. München, A. Langen, 1911.

Digitized by Google

langage correct. Un vocabulaire de quelques pages, en annexe à la fin du livre, familiarise davantage le lecteur avec ce dialogue bavarois, plus ou moins connu déjà grâce aux feuilles humoristiques de Munich, dialecte alerte et bonhomme, sonore et expressif, où se sont maintenues d'antiques diphtongues et où les finales contiennent des voyelles d'une plénitude retentissante. Le petit travail qu'il en coûte à l'étranger pour se pénétrer de ses formes amusantes n'a rien de rebutant ni de décourageant : quelques pages soigneusement étudiées donnent la clef de tout le volume. Le thème du roman, développé avec art et logique, n'a rien de bien nouveau : c'est l'éternelle histoire du veuf brouillé avec ses enfants auxquels il a voulu donner une trop jeune marâtre. Le fermier Schormayer (de son vrai nom Sébastien Glas), resté veuf à 54 ans avec un fils et une fille adultes, violente un soir d'ivresse une fille de ferme à son service, la Zenzi (Crescence). Ses enfants, indignés du scandale impossible à cacher, craignant pour leur patrimoine, tracassent odieusement le père et vouent à Zenzi une haine féroce. Tandis que sa sœur Ursule prend le sage parti de quitter, en se mariant, la maison devenue inhabitable, le fils Schormayer, Lenz (Laurent), dans un accès de désespoir et de rancune, s'isole avec la Zenzi dans un grenier à foin où il la pend haut et court. Lenz est condamné aux travaux forcés à perpétuité, tandis que son père, la ferme une fois vendue, se retire à Dachau et termine ses jours dans l'ivrognerie. Ce fait-divers, qui serait par lui-même banal, prend du relief grâce à la peinture fidèle des mœurs paysannes et au savoureux dialogue en patois.

Une autre question technique, qui se pose après celle de l'emploi du dialecte, est celle de la traduction : convient-il de traduire des romans étrangers ? Est-il même possible de donner à nos compatriotes ignorants de la langue étrangère une impression vraie de l'œuvre traduite ? Les Allemands ont toujours été friands de traductions, et la richesse de leur langue leur a facilité ce genre de travaux ; et puis, aux époques anciennes, et même parfois de nos jours, la pensée allemande a manqué d'aliments, et il lui a fallu s'approvisionner au dehors. On a, en Allemagne, usé et abusé de la traduction ; il eût fallu, pour être équitable envers les littératures étrangères, la littérature française entre autres, ne leur emprunter que leurs chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, à ce qu'il nous semble, le public allemand montre à cet égard plus de tact et de goût, et les traducteurs font un choix plus sévère parmi les œuvres à reproduire. Ainsi, nous devons de la reconnaissance à Mme Elisabeth Fuhrmann-Paulsen pour avoir traduit fidèlement, pieusement, le hardi et chaste roman de **Charles-Louis Philippe** : *La Mère et l'Enfant* (1). Cette idylle d'amour maternel et de piété filiale donnera aux Allemands une idée infiniment plus juste de l'âme française que les fantaisies montmartroises sur lesquelles ils nous jugent trop souvent. L'œuvre ne perd rien de sa valeur dans la traduction de Mme Fuhrmann-Paulsen qui s'est imposé à tous égards une scrupuleuse exactitude. Pour ce qui est du texte lui-même, ayant à choisir entre la plaquette de 1900, considérée par l'auteur comme formant un tout com-

(1) *Charles-Louis Philippe : Mutter und Kind.* Autorisierte Uebersetzung von Elisabeth Fuhrmann-Paulsen. Berlin, E. Fleischel, 1912, 2 m.

Digitized by Google

plet, bien que l'œuvre y fût très élaguée, et l'édition définitive publiée après la mort de l'auteur et où sont rétablis les chapitres supprimés dans un excès de sévérité par celui-ci, Mme Fuhrmann-Paulsen s'est conformée à cette dernière ; personne en France, à l'heure actuelle, ne songerait à la chicaner sur ce point. Sa traduction se lit, en général, aisément ; et si parfois la fidélité à l'original donne au style allemand un tour un peu étrange, ceci n'est pas pour nuire à l'impression que doit produire une œuvre aussi personnelle et qui, si elle étonne le lecteur allemand, n'a pas moins étonné avant lui le lecteur français.

Un personnage étrange, paysan, philosophe, athlète, apôtre, nous est présenté par **Hermann Burte** sous le nom de *Wiltfeber, l'éternel Allemand* (1). Celui-ci après de longues années d'absence, revient au pays natal, s'efforce de retrouver les liens qui l'y rattachent, et finalement ne s'y reconnaît plus. Sorte de Juif errant (il s'appelle *der ewige Deutsche* comme l'autre *der ewige Jude*) devenu quelque peu antisémite et tout à fait pangermaniste, il va d'un lieu et d'une personne à l'autre, interroge ceux-ci, morigène ceux-là, sonde les cœurs et les reins, fouille le fumier pour y trouver des perles. Mais ni les femmes, paysanne ou grande dame, ni la religion de son enfance, ni les sports implantés sur le sol natal, ni les moralistes de cabaret ne lui livrent le secret de la patrie, ne lui révèlent l'essence de l'âme germanique : pas plus que l'Esprit de la Terre ne trahit à Faust le mystère de la nature ; et comme Faust, vaincu puis victorieux, Martin Wiltfeber, au moment où son âme s'illumine du plus pur enthousiasme, où son amour emporte triomphant la femme adorée, est frappé de la foudre avec elle sur la cime d'une montagne qu'ils ont gravie : tel Hercule flambant sur son bûcher au sommet du mont Œta. Cette œuvre tourmentée, passionnée, audacieuse, où l'auteur a cherché sous une forme symbolique à définir la culture allemande, est écrite en un style biblique, apocalyptique et nietzschéen. L'influence de Nietzsche est manifeste, avouée même par des allusions et des citations ; l'ouvrage lui doit ce qu'il a d'obscur, de bizarre et d'ampoulé. Partout où H. Burte reste lui-même, soit dans ses descriptions poétiques, soit dans ses analyses psychologiques, il charme ou entraîne, convainc ou éclaire. Les types qu'il dessine : le paysan, le bourgeois, le chasseur, le gymnaste, l'artiste, sont merveilleusement individualisés ; les idées, semées à pleines mains, valent toujours la peine d'être discutées ; les problèmes, résolus ou non, sont posés avec une franchise parfaite : le sol du pays natal, brutalement labouré, s'ouvre aux semailles de l'esprit.

Georg Hermann, dans *La nuit du docteur Herzfeld* (2), fait le tour d'une âme et d'une ville. Son docteur Herzfeld n'est pas, il le fait remarquer lui-même, un médecin, mais un docteur en philosophie, vieux garçon et berlinois. Tous les romans de G. Hermann sont berlinois, ce dernier

(1) *Wiltfeber, der ewige Deutsche. Die Geschichte eines Heimatsuchers von H. Burte.* Leipzig, G. K. Sarasin, 1912. 4 m.

(2) *Georg Hermann : Die Nacht des Doktor Herzfeld*, Roman. Berlin, E. Fleischel, 1912. 4 m.

Digitized by Google

plus encore que les précédents : il ne se confine plus, comme *Kubinke* et les *Spielkinder*, dans un certain coin de la capitale ; c'est la ville tout entière, vue la nuit, qui vit sous nos yeux. Le docteur Herzfeld a, du célibataire classique, les petites manies, les habitudes réglées, les souvenirs douloureux, la résignation morne, le sourire compatissant ; on ne sait trop s'il faut le plaindre ou l'envier, car l'auteur a placé en regard un homme marié, du même âge à peu près que lui, et bien plus malheureux. En compagnie de celui-ci, dont il raccommode (à ses dépens, bien entendu) le ménage désuni, le docteur parcourt Berlin la nuit : ils errent tous deux, non pas en noctambules avides de plaisirs, mais comme des âmes en peine, de rue en rue, de café en café, jusqu'à l'aurore. Et partout, à chaque réverbère, dans chaque bar, dans chaque recoin, Herzfeld retrouve des souvenirs. Cette promenade nocturne ressemble à un cauchemar et manque de tourner au tragique : la nausée des jours vides, le regret du passé perdu, l'impossibilité de refaire sa vie poussent le docteur au désespoir, presque au suicide. Un simple fil, un ancien amour depuis longtemps rompu et que peut-être il renouera, le rattache encore à la vie. Son sort nous intéresse peu : ce n'est, après tout, qu'un vieux garçon de plus ou de moins. Mais son esprit, ses remarques fines, son indulgence pour les fautes d'autrui plus que pour les siennes propres, sa connaissance intime de la vie berlinoise, son langage original éveillent la curiosité, même la sympathie. Les lieux où nous devons le suivre et les gens dont il s'entoure nous amusent et nous émeuvent.

Le moi est haïssable. Ne faudrait-il pas dire plutôt : Le moi, s'il ne sort de lui-même, est malheureux ? **Heinrich Steinitzer** semble nous le prouver dans **La Tragédie du moi** (1). Ce roman est une réplique est une réplique moderne de Werther ; le héros narre sa propre histoire, non par lettres, il est vrai, mais sous forme de mémoires ; le suicide, s'il n'est pas décrit, est tout au moins annoncé ; il n'y manque même pas une Charlotte, moins poétique assurément que la première. L'œuvre est sérieuse, bien construite : l'auteur montre les efforts que fait une âme pour s'extérioriser ; l'amour repoussé et l'activité stérile ne lui permettent pas cette expansion sans laquelle il n'existe point de bonheur. L'impuissance à franchir ses propres limites, le divorce entre vouloir et pouvoir constituent la tragédie du moi. En quelques lignes émues, le héros du roman expose les raisons de sa crise : « Dans tout ce que je vois faire par d'autres, dit-il, c'est moi qui suis le personnage principal. Le monde entier se réduit pour moi à un espace minuscule où je me trouve, moi tout seul. Et pourtant je ne veux pas, je ne veux pas. Je hais ce moi qui est partout, et qui crie, et qui ne laisse entendre que soi. Je le sais, c'est au delà de lui que commence la vraie vie, la vaste, l'immense vie ; et je ne peux pas arriver jusque là, je ne peux pas, je ne peux pas. » Ce livre est dédié « aux solitaires » ; et en effet, les égoïstes ne sont souvent que des isolés, des dédaignés, des vaincus, auxquels il n'a manqué que la rencontre d'une âme sœur pour faire jaillir les sources du dévouement.

(1) *Heinrich Steinitzer : Die Tragödie des Ich*. Roman. Berlin. E. Fleischel, 1912. 5 m.

Digitized by Google

Un homme affolé par le suicide d'une femme d'abord aimée, puis haïe, peut-il s'imaginer l'avoir assassinée lui-même ? Voilà pourtant l'une des deux hypothèses par lesquelles **Max Halbe** s'efforce d'éclaircir une mystérieuse affaire, *L'action de Dietrich Stobäus* (1). Le Drame (car on est toujours tenté, vu le nom de l'auteur et la nature du sujet, de lui donner ce titre) est raconté par son héros lui-même, non sous forme de lettres ou de mémoires, mais en manière de confession à l'avocat qui l'a défendu et fait acquitter ; le brillant défenseur, Mr Märchenschön, sentant sa mort prochaine, lègue les papiers de son client à un jeune confrère qui est censé nous en faire part ; auparavant, il lui a montré, au cours d'une promenade, l'endroit de la falaise d'où la victime a été ou s'est précipitée dans la mer ; et il a formulé ainsi son opinion sur cette affaire depuis longtemps jugée : « Il y a deux hypothèses possibles : ou bien Dietrich Stobäus était fou et par suite a commis cet acte ; ou ce n'est pas lui qui est l'auteur de l'acte, et par suite, il est devenu fou. Nous avons le choix. Je suis, moi, pour l'hypothèse numéro deux, vous, à ce qu'il me semble, pour le numéro un. » Ce qui donnerait du poids à l'opinion de Mr Märchenschön, c'est le ton exalté des aveux de Dietrich Stobäus, son état d'hallucination : il croit avoir vu réellement un de ses aïeux se détacher de son portrait, l'avoir entendu parler, avoir touché, saisi et gardé son gant de cuir un peu moisi. Mais, d'autre part, l'innocence d'un homme qui s'accuse lui-même est-elle bien certaine ? Car voici ce que Dietrich Stobäus déclare : fils d'une famille de patriciens, il s'éprit d'une jeune actrice, étoile naissante, nommée Karola, favorisa ses premiers succès, vécut auprès d'elle d'heureux instants ; puis, tourmenté par le vide qu'elle laissait malgré tout dans son âme, blessé par quelques incidents de sa vie de théâtre, il se mit à la craindre et à la détester aussi puissamment qu'il l'avait idolâtrée. Enfin, il avoue son crime, ce qu'il croit être son crime : au moment où son amie roula dans l'abîme, il s'imagina entendre à côté de lui la voix d'un étranger, fantôme qui depuis longtemps le poursuivait, dire tout haut : « Ne soyez pas si vain. Ce n'est pas vous qui avez fait cela. Vous avez été lâche comme toujours. C'est le hasard qui a fait cela pour vous. » Ce fantôme pourrait n'avoir pas tort, et l'on a vu des acquittements plus scandaleux que celui-là. D'un bout à l'autre du récit, Max Halbe nous tient en suspens, accumulant les raisons favorables aux deux thèses, équilibrant les faits contradictoires : aberrations de Dietrich qui feraient croire à son innocence ; griefs très réels qu'il pouvait avoir contre Karola et qui feraient croire à son crime. L'atmosphère du livre est chaude, un peu lourde, de nature à troubler les idées, à entretenir le doute au sujet de la responsabilité du héros. Le style, d'abord raisonnable, puis de plus en plus passionné, enfin haché d'exclamations et d'injures, suit la gradation des sentiments et donne bien l'impression du désordre cérébral qui, chez Dietrich Stobäus, a suivi ou précédé, nous n'en savons rien, l'acte fatal.

(1) *Max Halbe : Die Tat des Dietrich Stobäus*. Roman. München, A. Langen, 1912. 6 m.

Digitized by Google

Le roman de **Max Hochdorf** : *Les rêves de Nathalie Braunstein* (1) plaît à la fois par l'abondance et la précision des détails familiers, et par la richesse de l'étude psychologique. Une description poétique de la plage de Nervi, quelques traits de la physionomie de Berlin, des recettes de cuisine inédites et appétissantes coupent agréablement les aventures de la triste héroïne. Nathalie, délaissant Belgrade, paradis des régicides, se croit née pour le théâtre et se rend d'abord à Berlin pour y débuter, puis sur la côte italienne, enfin à Paris où après trois années de tentatives infructueuses elle aboutit au plus sombre désespoir ; il ne lui reste plus qu'à regagner le pays natal, n'ayant pas même le courage du suicide. L'histoire est des plus tristes, et l'impression de découragement, d'impuissance, de néant finirait par lasser, si quelques points lumineux ne venaient piquer cette nuit effrayante : types de cochers berlinois, bohèmes parisiens, vieilles servantes fidèles égaient ou adoucissent cette lamentable existence. On comprend qu'aux déboires de la vie et des amours d'artiste, Nathalie préfère la vie de famille à Belgrade, l'excellent bouillon de poule et les serviettenknödel de la bonne Dora. L'auteur, qui a des qualités de psychologue, est un délicieux peintre de natures mortes.

Le titre alléchant, les illustrations piquantes, le sujet aimable, le style pomponné, l'humeur souriante font du petit roman de **Hans Hart**, *Le messager de Cupidon* (2), un attrayant volume. La joyeuse histoire se passe vers la fin du règne de Frédéric II dont le profil vieilli se détache en relief sombre sur le fond clair : époque de transition entre les jours glorieux de la jeunesse du roi et l'effondrement momentané de la puissance prussienne ; époque où le goût français déclinant faisait place peu à peu à une génération littéraire plus originale et moins ordonnée. « Les joyeux Français du roi étaient tous morts... Le lendemain d'une grande période dormait dans le parc de Sans-Souci. Les héros et les nymphes semblaient froids et inanimés ; les amours qui jouaient autour des vases s'étaient engourdis eux-mêmes à la première gelée. » Le roi qui n'apparaît en personne qu'un instant, à la fin du livre, tient les ficelles qui font mouvoir les personnages. Cupidon est au service de la diplomatie ; son messager, un brave père de famille, le baron Achatz de Rathsamhausen, est chargé par le grand Frédéric de négocier le mariage, indispensable pour des raisons politiques, du prince Jean-Charles de Waldberg-Altenrott avec la princesse Julienne-Ulrique de Zeitz-Köstrit. Or il arrive que ce prestigieux diplomate qui, dans sa longue carrière, a fait aboutir quatre-ving-cinq mariages princiers, devient lui-même un jouet aux mains de l'amour. Le prince Jean-Charles refuse d'abandonner sa maîtresse, une aventurière parisienne, Louise-Angéline de Charenton, dite la Rousse, pour la peu séduisante Julienne-Ulrique. Pourtant par ruse, on lui enlève sa maîtresse, et l'habile Achatz, ambassadeur d'Amour, réussit à l'attirer dans sa résidence d'Osterspay sur les bords du Rhin. La famille du bon

(1) *Max Hochdorf : Die Träume der Nathalie Braunstein*. Roman. Berlin, E. Fleischel, 1912. 5 m.

(2) *Kupidos Bote. Eine frohe Rokokogeschichte vom Rhein, von Hans Hart*. Leipzig, L. Staackmann, 1912. 2 m. 50.

Digitized by Google

Achatz fait un aimable accueil au visiteur de marque, si aimable que le prince Jean-Charles s'éprend de la plus jeune fille du baron. Sophie-Frédérique, sentimentale et enjouée, lectrice de Werther, le nouveau roman que lui ont prêté les chanoinesses de Coblence. Après avoir fait un peu languir la charmante enfant, le prince, renonçant à ses privilèges, demande sa main, avec l'intention d'entrer au service du roi Frédéric sous le le nom de comte d'Erlenroda ; son frère cadet épousera Julienne-Ulrique un peu dégrossie et pourra hériter de la principauté. Tout le monde est donc heureux : l'astucieux Achatz lui-même se console d'avoir manqué à sa mission en songeant qu'il a casé sa fille préférée et substitué le prince cadet au prince aîné ; quant au roi, ayant atteint quand même son but, il pardonnera. Un gentil sourire éclaire cette histoire d'un bout à l'autre ; la vie simple et gaie des bords du Rhin est décrite avec charme et minutie ; le style des personnages, tout bourré de mots français ou francisés, porte le cachet de l'époque. Cette fantaisie réjouissante a toute la valeur d'une reconstitution historique et géographique.

Tandis que Hans Hart place le roi Frédéric II à l'arrière-plan de son récit, **Max Ludwig** n'a pas craint de prendre pour héros *l'Empereur* Napoléon lui-même (1). Son mérite consiste à éviter entièrement le pathos, à exposer avec simplicité le mécanisme complexe de cette âme géniale. N'est-il pas tombé dans l'autre danger, celui de rapetisser le grand homme, de noyer dans d'infimes détails des événements qui ont bouleversé le monde ? Nous nous le demandons, tout en rendant hommage aux efforts de l'auteur pour échapper à la platitude aussi bien qu'à la boursouflure. Max Ludwig nous introduit dans l'intimité de Napoléon par l'intermédiaire d'un certain Hardenberg, Saxon fixé à Paris sous le Directoire et qui entre en rapports avec le général Bonaparte. Dans des conversations ingénieusement combinées, se dévoile le caractère des deux interlocuteurs dont l'un, il faut l'avouer, nous intéresse médiocrement. Au moment du triomphe de Bonaparte, Hardenberg, resté fidèle aux idées de liberté, quitte Paris pour retourner en Saxe et y administrer ses biens. Napoléon passe alors au second plan ; çà et là seulement il apparaît à l'horizon, comme un nuage noir et menaçant qui déverse sur le monde des torrents dévastateurs, rarement comme la nuée bienfaisante qui féconde la terre. Quelques jours avant la bataille de Leipzig, Hardenberg a une courte entrevue avec Napoléon au château de Dresde : on s'aperçoit de la durée de leur hostilité réciproque. La défaite de l'empereur ébranle profondément Hardenberg, qui croit voir dans le triomphe des Alliés l'aurore de la liberté. Nous sommes obligés de remarquer (car cela ressort de la disposition même du roman) que Max Ludwig glisse rapidement sur l'époque glorieuse de Napoléon, sur les défaites prussiennes et autrichiennes, pour insister d'une part sur ses origines politiques, d'autre part sur son écrasement ; de sorte que Napoléon fait d'abord figure d'arriviste, puis de vaincu. Quoiqu'il en résulte une impression trop incomplète, la tendance de Max Ludwig ne manque pas

(1) *Max Ludwig : Der Kaiser*. Roman. München, A. Langen, 1911, 6 m.

Digitized by Google

de hardiesse, d'originalité et d'habileté technique. Les récits de bataille qui terminent l'œuvre sont pleins de vie et de réalité, et les dernières phrases, dégageant de l'histoire de Napoléon une leçon morale applicable aux individus comme aux peuples, rendent entièrement justice à l'empereur.

L'envers des grands conquérants n'offre guère qu'un intérêt de curiosité. Que nous importe, au fond, la vie amoureuse d'un Napoléon, puisqu'elle n'a exercé sur sa politique aucune influence ? Il n'en va pas de même des poètes ou des musiciens, dont les émotions intimes s'expriment dans leurs œuvres : les moindres détails de la vie d'un Gœthe ou d'un Beethoven apparaissent comme indispensables à l'intelligence de leurs compositions. En essayant de scruter l'âme de Schubert, **Rudolf Hans Bartsch**, dans son roman intitulé *Schwammerl* (1), a quelques chances de dévoiler les sources de son inspiration. Il le montre, vers le déclin de sa courte vie, un peu misanthrope, encore plus misogyne, aimant la solitude des rues balayées par un vent glacial ou les jolies villégiatures de la Haute-Autriche. Schubert, homme de génie, mais laid, cherche le bonheur et ne le trouve pas : il sait que les femmes aiment sa musique et dédaignent sa personne ; en revanche, un cercle d'amis fidèles rend son isolement supportable. Enfin dans la maison d'un brave bourgeois, le père Tschöll, une âme de jeune fille s'ouvre à lui : des trois sœurs Heide, Hedderl et Hannerl, la dernière s'abandonne au charme de ses mélodies et, au-delà de sa musique, aime le musicien. Mais Schubert ne croit pas à son bonheur et passe à côté sans le saisir. Après un séjour à Graz, chez l'avocat Pachler, dont la famille, pour lui épargner les ennuis de sa gloire et lui faciliter l'incognito, le décore du surnom de Schwammerl (petit champignon) correspondant à son physique, il descend vers le Sud de la Styrie, et pousse jusqu'en Carniole où lui apparaît la vision radieuse du Midi. De retour à Vienne, il y trouve la gloire, la richesse, les salons, bientôt aussi l'épuisement et la mort. Les pages sévères où sont narrés ces tristes événements sont parsemées de traits comiques qui en atténuent la mélancolie. Des épisodes, mi-drôles, mi-tragiques, se greffent sur l'action principale : un des types secondaires les mieux réussis est celui du vieil oiseleur Gupf, le modèle du Papageno de Mozart. Le dialecte viennois, savoureux et familier, que l'auteur fait parler à Schubert lui-même, aide à la reconstitution du milieu ; de même les détails familiers de la vie autrichienne ; de même les illustrations bien dessinées qui leur donnent corps.

C'est une sorte de roman historique qu'a écrit M. **Karl Hans Strobl** sous le titre *Les tours de la méchante Paulette* (2) et sous-titre *L'île du Désenchantement*. Paulette est la jeune sœur de Napoleon, cette Pauline dont le ciseau de Canova immortalisa les belles épaules et que connaissent les

(1) *Schwammerl. Ein Schubert-Roman von Rudolf Hans Bartsch.* Leipzig, L. Staackmann, 1912. 4 m.

(2) *Die Streiche der schlimmen Paulette, von Karl Hans Strobl.* Ullstein et Co. Berlin-Wien, 1912, 3 m.

Digitized by Google

visiteurs du palais Borghèse. Pauline est une créature vive, capricieuse, légère et pleine de malice. Elle est venue partager les ennuis de l'empereur à l'île d'Elbe, et aussi l'aider à en sortir. A peine arrivée elle s'applique à tourner la tête à tous les habitants de l'île, depuis l'excellent capitaine Hureau jusqu'au « gouverneur » Drouot, depuis le brave curé de Porto Ferrajo jusqu'au chambellan pontifical Vantini. Elle essaye aussi d'attirer dans ses filets le naïf, confiant et enthousiaste Thomas de Kienast, jeune Allemand venu dans l'île pour servir le grand empereur, et c'est l'aventure de Pauline et de Thomas qui relie les diverses scènes dont l'assemblage continue le roman : l'une coquette, enveloppante, séductrice, l'autre respectueux, droit et inhabile. La morale allemande l'emporte: Thomas reste préservée de la destinée qui le menaçait : il épousera une jeune Elbaine très éprise de lui et beaucoup moins compliquée que Pauline. Le talent de M. Strobl ? Il est celui d'un conteur facile, rapide, entraînant. Il manque à son esprit un peu de finesse et à sa fantaisie un grain de vraisemblance. Il n'est vraiment pas permis de représenter Napoléon sous les traits d'un Croquemitaine s'amusant à faire peur à un enfant. D'autre part ses comparaisons sont trop... imprévues. Mais ces légers défauts n'empêcheront par les lecteurs de suivre avec plaisir ce récit aimable et qui n'a d'autre prétention que de servir à leur divertissement.

Le roman de M. **Gerhard Ouckama Knoop** : *Les Riches* (1) a des visées plus hautes. C'est un roman historique en ce qu'il est une résurrection du passé. Mais à l'encontre du récit de M. Strobl les personnages en sont entièrement du domaine de la fiction. M. Knoop a voulu conter comment une ville meurt. Il a étudié l'histoire d'Enkhuisen, port du Zuydersée. Il décrit cette cité prospère, florissante d'une opulence toute vénitienne. Puis la colère des éléments, l'indolence des hommes, un concours tragique de désastres l'anéantissent. La superbe ville de patriciens, la rivale des grandes villes de Hollande est devenue un amas de ruines. Sur les demeures des riches armateurs croît une herbe maigre où paissent des chèvres efflanquées. A cette mélancolique évocation M. Knoop a voulu joindre une étude sociale. Si Enkhuisen est devenue une ville morte, la faute en remonte pour une large à part ses bourgeois amollis par le luxe, déshabitués de l'effort viril, enclins à la jalousie et à l'égoïsme. Enfin, et c'est ce côté du roman qui apparaît le plus clairement, nous y voyons une série de types et de tableaux de genre. Si l'on ignorait les dessins de l'auteur, on pourrait soupçonner qu'il a tenu à donner sous forme de récits une série de tableaux destinés à illustrer l'histoire de la civilisation d'une époque. On y voit une fête nuptiale, la cérémonie des funérailles, l'exécution d'un criminel, bref toutes les manifestations de la vie publique et privée. Ces brèves indications font deviner le défaut capital de ce roman, qui est le manque d'unité. On va d'un type à l'autre, d'un incident à un épisode, d'une préoccupation à une aventure. Les hommes eux-mêmes changent de nature suivant les besoins du romancier. Incompréhensible est le caractère de cet Edzart, Protée aux formes diverses, qui commence en étudiant

(1) *Die Hochmögenden, von Gerhard Ouckama Knoop*, Egon Fleischel et Co, Berlin, 1912. 5 m.

Digitized by Google

joyeux et finit en prophète de malheur. Durant les 375 pages du roman on cherche à qui et à quoi s'intéresser, sans y réussir. Le vrai mérite du livre de M. Knoop est sans doute la vérité et le relief des tableaux de genre, si soigneusement brossés, et la forme savoureuse de ce style si pénétré des locutions et des termes de la « Waterkante ».

Nous avons eu, l'an dernier, l'occasion de louer les sentiments et l'art de **Walter Bloem** dans *L'année de fer*. Les mêmes qualités se retrouvent dans le deuxième volume du même cycle, qui s'intitule : *Peuple contre peuple* (1). L'auteur qui avait arrêté son récit à la reddition de Strasbourg, raconte cette fois la dernière phase de la guerre de 1870, la lutte désespérée contre l'invasion. Il fallait un cadre romanesque à ce tableau ; peut-être est-il plus romanesque que de raison : les fils qui relient entre eux les personnages des deux nations sont trop ténus et trop enchevêtrés. Il fallait une noble inspiration : le danger serait précisément d'exagérer la grandeur d'âme. Certes, l'auteur prête à ses héros, dans la chaleur du combat, dans l'ardeur de la vengeance, assez de rudesse et de haine : aux avant-postes autour de Metz ou bien dans les batailles sur la Loire, le soldat, las d'assurer un interminable siège ou de battre des vaincus sans cesse renaissants, montre assez les vilains côtés de sa nature. Pourtant Bloem veut trop nous faire croire que les bons Allemands de 1870 n'ont combattu qu'à regret la belle France défendant son honneur et son sol. Dans le corps du récit, nous restons sceptiques ; à la fin, quand le prince rouge salue de l'épée la Pucelle d'Orléans et que, de ce geste symbolique, l'auteur tire une leçon de respect mutuel, nous sommes empoignés. Il y a de beaux accents dans la tirade patriotique sur laquelle s'achève le roman : « Heureux le peuple dont les citoyens fraternellement unis, à cette question : Es-tu prêt à mourir pour moi ? répondent par un « oui » enthousiaste, plus fort que la mort... Un tel peuple, dans la victoire comme dans le désastre, est un peuple... Un pays qui compte de tels hommes est digne de s'appeler « une Patrie. »

Oserait-on sourire encore aujourd'hui des souverains de minuscules Etats, rois de Silistrie ou d'ailleurs, tels que le vaudeville français en a tant mis en scène ? Ce n'est plus dans les salons ou les bars que les princes du Bas-Danube font leurs premières armes, mais sur de vrais champs de bataille d'où ils reviennent sanglants et glorieux. Aussi est-ce une figure tragique que nous présente **Karl von Perfall** en l'appelant *Le nouveau roi* (2). Ce Golo n'a rien d'un personnage de comédie : le jeune tyran, d'abord prince-héritier brutal dans ses plaisirs, puis roi violent, despotique, loyal et clairvoyant, est un être terrible. Sa force oisive commence par se ronger elle-même derrière les barreaux dorés de sa cage ; rendue libre, elle fauche autour d'elle toutes les résistances, jusqu'au jour où le hasard d'un attentat viendra la briser d'un seul coup. Son histoire n'est

(1) *Volk wider Volk. Roman von Walter Bloem.* Leipzig, Grethlein, 1912. 5 m.

(2) *Karl von Perfall : Der neue König. Roman, Berlin, E. Fleischel,* 1912. *4 m.*

Digitized by Google

pas glorieuse, à vrai dire : car Golo tourne sa bravoure, non contre les puissants ennemis du dehors, mais contre son propre peuple. Le tableau que l'auteur trace de la monarchie (petite monarchie lointaine, dans son esprit) n'est guère flatté : le vieux roi manque d'énergie, son successeur en a trop ; les princes conspirent contre le trône, les partis s'entredéchirent. De quelque côté que nous jetions les yeux, nous ne voyons que contrainte mal supportée, débauche hypocrite ou cynique, louches manœuvres de politiciens, égarement ou écrasement du peuple. Rarement on a mis en relief avec autant de finesse et de vigueur, et sans aucune apparence de polémique, l'incompatibilité de la monarchie (bien entendu, de la monarchie anarchique du Bas-Danube) avec les idées modernes. L'auteur, très prudent malgré son audace, fait briller de toute leur splendeur les vertus d'un prince allemand, personnage secondaire qui semble venir dire : prenez-y bien garde, ce royaume n'est pas de chez nous. En un style aristocratique et protocolaire, K. von Perfall a dressé un amusant et formidable réquisitoire contre la royauté... serbe ou bulgare.

Un bon serviteur de son pays nous est présenté par **Otto von Gottberg** dans son roman *Von Radern, résident impérial* (1). Le diplomate dont il retrace la carrière a pris pour devise ces simples mots : Je sers. Von Radern sacrifie son propre bonheur à celui de sa patrie : avec moins de bruit que le soldat, sans la récompense de la gloire ; il se dévoue à l'Empire. Avec lui, nous parcourons le monde, un peu au hasard des mutations : tantôt, en Extrême-Orient, il prédit au Gouvernement allemand la guerre russo-japonaise ; tantôt, au Vénézuéla, il défend contre une administration équivoque les intérêts matériels de l'Allemagne ; enfin, à Tanger, il s'efforce d'assurer le triomphe de la cause allemande sur celle des Français, intrigants et diffamateurs. Les affaires personnelles du résident, cause de sa perte, sont adroitement associées aux faits historiques. Cette étude de la cuisine diplomatique de l'Allemagne aux pays d'outre-mer est approfondie et vivante. Sujet instructif, descriptions variées, conversations animées, mélange de sentiment et d'esprit pratique : telles sont les qualités qui font de ce roman un petit document diplomatique.

L'expansion « mondiale » de l'Allemagne commence à peine à se manifester dans sa littérature romanesque, et les livres « coloniaux », si nombreux en anglais et en français, ne forment pas encore une branche importante de sa production actuelle. **M. Kurt Geucke** publie sous le titre de *Rust, die Geschichte eines Lebens* (2), un récit mi-fantastique, mi-réaliste, qui rattache à des districts familiers de la mère-patrie les mines westphaliennes, les docks hambourgeois, de lointaines îles océaniennes. Les invraisemblances ne manquent pas, dans la partie nautique et coloniale du livre surtout ; et l'on est un peu déçu de voir un roman qui débutait comme une sorte de *Michael Kohlhaas* tourner à l'aventure et à la colonisation. Mais cette orientation même est significative, et

(1) *Otto von Gottberg : von Radern, Kaiserlicher Ministerresident*. Roman. Berlin, E. Fleischel, 1912, 3 m. 50.

(2) Mainz, Scholz, 1911.

Digitized by Google

aussi les espérances et les utopies attachées par l'auteur à ce « cas » d'expansion allemande par delà les océans (1).

Le poète **Max Dauthendey**, dans son roman intitulé *Gens de proie* (2), ne nous promène pas à travers les cinq parties du monde : le Mexique suffit à son imagination fantastique pour déployer l'appareil exotique le plus éblouissant. Ce livre-là sort de l'ordinaire : on garde de sa lecture une impression de rêve et d'ahurissement, d'admiration aussi. Les faits les plus étranges, les plus macabres, les plus atroces alternent avec des visions flamboyantes, joyeuses, enthousiastes, éclatantes. Le roman débute, en un coin de Bretagne, par une aventure sentimentale du héros, Rennewart, dont nous sommes supposés lire les mémoires ; mais ce n'est là qu'un épisode préparatoire, et bientôt un transatlantique emporte le voyageur à New-York, d'où il gagne le Mexique, pays des gens de proie. Un parfum de plantes embaumées monte à la tête quand on lit ces pages stupéfiantes ; toute la flore des tropiques, ananas, caféiers, orangers, citronniers, arbres à pain étalent leur splendeur ; tous les fruits, toutes les essences de cette zone brûlante nous envoient leurs effluves. Sur ce pays prodigieux passent en rafale les gens d'affaires sans scrupules, aux mains remplies d'or et rougies de sang. Ne troublons pas, par des critiques de géographe ou d'économiste, les spectres qui hantent, aux yeux du poète, cette terre à la fois bénie et maudite.

Le baron **Egon von Kapherr**, qui, l'an passé, dans *Scheïtan*, évoquait les esprits animaux adorés ou redoutés par les Ostiaques, conte cette fois l'histoire d'un ours dans son nouveau livre : *Un fils des forêts* (3). L'ours et toute son engeance sont personnifiés, animés de sentiments plus humains que ceux des hommes. La lutte entre le chasseur, avec qui, peu à peu, pénètre dans les régions vierges une civilisation destructrice, et la nature, qui cherche à défendre les restes de son domaine, est décrite par l'auteur avec un intérêt passionné ; il prend souvent parti pour la nature et ne voit qu'à regret le recul des animaux, plus sains, plus sincères, plus innocents, devant l'homme taré, menteur et cruel ; il donne la parole aux animaux sacrés pour lesquels il semble, comme les Sibériens, avoir un culte ; il plaide leur cause auprès de leurs vainqueurs impitoyables. Kapherr ne convaincra pas les hommes ; il aura tout au moins éveillé leur curiosité, leur pitié, leur sympathie ; et s'il ne fait pas triompher le droit des bêtes, il aura peut-être mis un peu plus de bonté au cœur des gens.

Fritz Wittels, qui a composé en prose ce qu'il appelle un poème du monde primitif, intitulé *Tout pour l'amour* (4), nous reporte à son tour

(1) L'appréciation de ce roman est due à M. Fernand Baldensperger.

(2) *Max Dauthendey : Raubmenschen*. Roman. München, A. Langen, 1911. 5 m. 50.

(3) *Ein Sohn der Wälder. Ein Bärenroman von Egon Freiherrn von Kapherr*. Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.

(4) *Fritz Wittels : Alles um Liebe. Eine Urweltdichtung*. Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m. 50.

Digitized by Google

« au temps que les bêtes parlaient ». L'introduction de son roman retrace avec une sincérité brutale les amours de nos premiers ancêtres, au moins soi-disant tels. Nous ignorons si l'homme descend du singe, ou d'ailleurs ; peu nous chaut : l'essentiel est qu'il ne soit plus un singe, mais un homme. Et s'il nous advient de souhaiter un retour à la nature, ce n'est pas sous ces couleurs que nous aimons à nous la représenter. Cette peinture, beaucoup trop osée, n'est que le début d'une galerie de tableaux de plus en plus adoucis, dont les nuances prennent enfin une délicatesse poétique ; ne serait-elle, après tout, que le repoussoir d'une description charmante des amours humaines ? Nous pardonnerons beaucoup d'atrocités à Fritz Wittels pour cette phrase à l'adresse de notre nation : « Le charme du Français, la souplesse et l'élégance de sa langue, la politesse raffinée et la bonté foncière de ce peuple proviennent de la lumière que fait rayonner autour d'elle la femme française. » Voilà un écrivain qui ne manque ni de profondeur ni d'esprit.

***

La nouvelle d'**Anselma Heine** : *L'apparition* (1), d'une composition parfaite, d'un style clair et précis, d'une vigueur incisive, traite un sujet macabre et décevant. Les amateurs de frisson pourront se délecter à cette lecture ; les autres se contenteront d'admirer l'art de l'auteur, son langage sobre, le dessin et le coloris de ses brèves descriptions, son sens du mystère et ce voile vaporeux délicatement jeté sur les faits lugubres. Sur un navire du Lloyd, à Port-Saïd, nous rencontrons le Dr Arnold Riedhammer, ingénieur allemand; qui revient des îles du Pacifique, seul, mélancolique, ne sachant s'il doit se réjouir ou s'attrister du retour au pays natal. La vie du bord se déroule sous nos yeux, sans détails inutiles, mais avec une netteté de traits qui nous y fait participer réellement. Dans l'engourdissement de la sieste, Arnold entrevoit son « apparition », une Hollandaise d'allures étranges, Jeanne Stevens, qui sans grand empressement doit rejoindre son mari sur le continent. Une intrigue se noue entre eux, avec une réserve infinie ; ils se trouvent, se perdent, se retrouvent, et l'apparition garde toujours son aspect lointain et absent. Par Naples et Gênes, ils arrivent à Paris, l'année de l'Exposition universelle. Ils se quittent en se donnant rendez-vous à l'hôtel ; quand Arnold, en pleine nuit, se présente à la chambre de son amie, il en trouve les murs nus, froids, déserts, sans un meuble, sans un être humain. De cette inexplicable disparition, personne dans l'hôtel ne sait rien, ne veut rien savoir. Arnold parcourt la ville, à la recherche de son « apparition » ; il roule sans succès de commissariat en ministère : on l'éconduit, on ne connaît pas à Paris de dame Stevens, on le fait passer pour fou, on l'engage à partir au plus tôt. Après une épouvatable lutte contre lui-même et les autres, ne sachant s'il a rêvé ou perdu la tête, Arnold rentre en Allemagne et soigne sa neurasthénie, cherchant à oublier l' « apparition » qui toujours le hante. Dans le dernier alinéa, l'auteur donne la clef de la troublante énigme : Mme Stevens, venue de Batavia, malade de la peste, est morte à l'hôtel, à Paris ; pour éviter de

(1) *Anselma Heine* : *Die Erscheinung*. Novelle. Berlin. E. Fleischel, 1912. 2 m.

Digitized by Google

nuire à l'Exposition, la police a fait enlever en cachette le cadavre, désinfecter la chambre et rayer des registres le nom de la défunte. Histoire invraisemblable, impossible, mais dont Anselma Heine a tiré le meilleur parti : on ne peut rendre avec plus de force et de sûreté une impression de terreur et d'égarement. Au point de vue de l'art pour l'art, cette horrifique nouvelle est un petit chef-d'œuvre.

Les « quatorze histoires de femmes et d'enfants, de domestiques et de l'âme universelle », réunies par **Walter Harlan** sous le nom de *Scènes de famille* (1), se partagent entre l'étrange et le comique. Nous goûtons moins le pathos un peu confus de ses envolées morales que la fine drôlerie de ses récits sans prétentions. A la rigueur, l'émotion d'une mère d'aviateur qui, hostile d'abord aux vols audacieux de son fils, finit par se laisser emmener par lui comme passagère. peut toucher tout en amusant. Nous préférons, malgré cela, les scènes franchement comiques où le pince-sans-rire W. Harlan déploie sa verve mordante. Très plaisante nous apparaît la situation de ce jeune homme qui, pour se débarrasser d'une importune fiancée, laisse pousser une barbe hirsute qu'il a depuis gardée ; très originale, l'aventure de ce pommier niais qui. assistant un hiver à l'incendie de la maison dont l'ombre le prive de soleil, sent d'abord une chaleur bienfaisante pénétrer jusqu'à son cœur, faire circuler la sève et sortir les bourgeons, mais, le brasier une fois éteint, meurt victime de la gelée triomphante. W. Harlan aime à personnifier ainsi la nature, les arbres, les oiseaux; par ce chemin, il croit nous mener jusqu'à « l'âme du monde ». Mais, dans ce sanctuaire, tout nous semble obscur, et le philosophe risque ici de faire tort à l'excellent humoriste.

Depuis la mort de **Wilhelm Holzamer**, des mains pieuses ont publié, outre un livre de poésies, deux recueils de nouvelles. Pourquoi les deux importants récits « Petite histoire » et « Scènes de la vie d'Arno Strozzi » portent-ils ensemble le nom de *Récits parisiens* (2) ? Sans doute parce qu'elles sont le fruit du séjour de Holzamer à Paris, parce qu'elles reflètent le goût français. Pourtant, sauf quelques détails extérieurs, bien peu de chose rappelle Paris, et ces deux histoires pourraient aussi bien s'être passées à Munich et à Florence. Mais ne chicanons pas sur le titre de l'œuvre, puisque celle-ci a quelque valeur : les aventures émouvantes de la petite Germaine font honte à la société qui tolère de tels malheurs ; quant au jeune Arno Strozzi, nous sommes témoins de ses efforts pour atteindre aux sommets de l'art, de ses déboires et de ses tourments. L'intérêt du récit compense le manque de couleur locale. Les histoires et légendes assemblées sous le nom de *Battements de pendule* (3) sont nombreuses, variées, de valeur très inégale. Holzamer a expliqué lui-même le

(1) *Walter Harlan : Familienszenen.* Vierzehn Geschichten von Weib und Kindern, von Dienstboten und von der Weltseele. Berlin, E. Fleischel, 1912. 2 m.

(2) *Wilhelm Holzamer : Pariser Erzählungen.* Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.

(3) *Wilhelm Holzamer : Pendelschläge.* Erzählungen und Legenden. Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.

Digitized by Google

titre de ce volume : « Il y a dans tout un frémissement léger, comme si quelque chose glissait à coté de nous, comme une eau abondante qui coule vers l'infini, comme un vent passager qui mène au loin. Et il y a comme le tic-tac d'une horloge, dont le pendule va et vient en décrivant d'amples oscillations et sans jamais s'arrêter, dont nous ne voyons pas les aiguilles et dont nous n'entendons pas les sonneries ; de sorte que nous savons bien que le temps fuit, mais que nous en ignorons les heures et le perpétuel mouvement, et qu'ainsi une impression de durée pénètre en nous, parce qu'autour de nous tout est fugitif. » Les récits de Holzamer ne sont pas, en général, d'une originalité très saillante ; mais, comme denrée courante, ils ont leur valeur : le fait banal et quotidien prend du relief sous les mains de l'artiste qui modèle nettement et pétrit d'un geste ferme ses personnages. Quoi de plus trivial, par exemple, que l'infanticide et le suicide ? Pourtant, le double malheur de Tütje Katje, jeune fille d'Helgoland, semble presque nouveau, rare, inouï et particulièrement émouvant dans le récit qu'en fait le fossoyeur de l'île. Et ainsi de toutes ces petites histoires, banales en elles-mêmes, mais où l'auteur a su faire entendre ces battements de pendule qui se répercutent dans les cœurs.

Le titre du recueil de **Karl Goldmann** *La petite vierge sage* (1) n'est en réalité que celui de la première de ses nouvelles qui toutes, sauf une seule très moderne, ont un caractère archaïque. La petite vierge sage est une sorte d'homunculus créé de toutes pièces par un comte et un jésuite qui se livrent à l'alchimie ; de toutes parts, les savants viennent consulter cette petite « âme des choses » qui, sous l'aspect d'une pucelle minuscule, se trémousse dans son bocal. Les réponses données par l'esprit sont si effrayantes pour l'asssistance que les deux alchimistes jugent prudent de lui rendre la liberté et le néant. On voit aussitôt l'allure ironique du récit, et cette tendance se confirme dans les autres nouvelles : *Ignis ardens*, titre d'un livre où le pieux écrivain Praeclarus, en butte aux tentations du diable, expose malgré celui-ci la plus profonde et la plus indulgente sagesse ; l'*Astrologue*, le savant Hui-tsé, oncle de l'empereur de Chine, dont la vie est bouleversée par l'apparition de la jeune Apao ; *Euryalos et Chloé*, deux amants de Byzance qui, séparés toute leur vie par les circontances, ne se retrouvent qu'à leur déclin ; *Sixte-Quint et Vittoria Accoramboni*, l'un plaçant héroïquement le bonheur de la chrétienté au-dessus du plaisir de la vengeance, l'autre centre d'intrigues allant jusqu'au meurtre ; *Eupère Ier*, pape déposé pour incapacité, qui se retire au désert, et meurt victime de sa sainteté ; car les habitants de Némi ayant besoin de reliques pour partir en guerre trouvent ingénieux de le tuer ; *La harpe divine*, merveilleux réseau de fils inventé par un ingénieur et permettant de voir ce qui se passe à l'autre bout du monde, mais que son inventeur, épouvanté de l'usage qu'en font les gens d'affaires, détruit de ses mains en se faisant sauter. — L'invention de ces petits récits témoigne d'une assez grande fertilité ; le ton en est plaisant et irrévéren-

(1) *Karl Goldmann : Das weise Jungfraulein*. Novellen. Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.

Digitized by Google

cieux ; des idées sérieuses donnent du fond à ces contes en apparence badins.

Les récits assemblés par **Ernst Zahn** dans son livre intitulé *Ce que brise la vie* (1) doivent l'émotion qu'ils inspirent, d'abord aux sujets mélancoliques choisis par l'auteur, puis à la forme simple et convaincante dont il a su les revêtir. Une savante gradation des effets, une étude minutieuse des états d'âme, un soin scrupuleux du détail vu suppléent à l'absence de grands éclats. Il résulte de ces qualités une impression totale de réalité matérielle et de vérité morale qui saisit. Ces nouvelles sont d'envergure très diverse : les unes ne comprennent que quelques pages, d'autres ont l'ampleur de petits romans. Mais, soit qu'il ramasse les faits sur un espace réduit, soit qu'il les développe largement, E. Zahn produit le maximum d'effet par les moyens les plus simples. En six pages *(Une partie de billard)*, il fait sentir la mélancolie, atténuée de fierté paternelle, d'un homme vieillissant qui, au retour de son fils après un long voyage, remarque l'immense transformation opérée chez lui par le temps. Quelques fleurs symboliques *(Des Roses)* vues, puis revues au passage, rappellent un grand artiste à la fidélité conjugale un instant oubliée. Deux longs récits *(Les puissances silencieuses* et *La vie de Salomé Zeller)* montrent, d'une part, l'impossibilité de rapprocher, fût-ce par le mariage, deux mondes trop différents, grande et petite bourgeoisie ; d'autre part, l'engrenage fatal où nous pousse une première faute imprudemment commise. Outre la variété des sujets, dans ces nouvelles et les autres du même recueil, il faut louer la précision des peintures, la recherche du détail typique ; les personnages, même les plus secondaires, ont le relief de la vie. La langue, très prosaïque en général, un peu provinciale par endroits, contribue encore au réalisme des récits. La robuste honnêteté des personnages, la foi de l'auteur en la vertu, le calme des nerfs, la pudeur discrète des cœurs souffrants, la beauté tranquille des paysages révèlent le romancier suisse. Mais, au-dessus de ces qualités nationales, la valeur de son œuvre réside dans leur caractère hautement humain, dans la simplicité des sentiments éternels, dans la pitié contenue pour la douleur. Sans chercher à étonner par des situations inattendues, E. Zahn expose la vie quotidienne dans le déroulement silencieux de ses tristesses. Quelques vers, inscrits par lui-même en tête de son livre, en indiquent le sens et le ton : « Ce que, dans le silence et l'ombre, brise la vie, la clarté du jour, elle, n'en sait rien. — La nuit est l'heure qui voit des larmes. Elle n'a point de paroles, la chanson du malheur. — Et quand un espoir vole en éclats, comment le monde bruyant l'entendrait-il ? — Dans les nuits et les bas fonds, la souffrance dévide son fil. Et son âge, c'est : éternité. »

Albert Fournier.

(1) *Was das Leben zerbricht. Ein Buch von Ernst Zahn.* Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1912. 3 m. 50.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

JACOB WITTMER HARTMARN : **The Gongu-Hrólfssaga.** A Study in Old Norre Philology. In-8° de XII-116 p. New-York, Columbia University Press, 1912.

Après un chapitre d'introduction sur les *Fornaldarsœgur* en général, dans lequel nous ne trouvons d'ailleurs rien que nous n'ayons déjà lu autre part, l'auteur de cette monographie, à l'allemande, fait l'énumération des manuscrits de la GHS., au nombre de 33, sans que nous puissions savoir, il est vrai, s'il les a tous consultés. Après quoi, il étudie les sources et les affluents de sa saga : autres sagas, auxquelles elle a emprunté maints détails ; poèmes de chevalerie, qui lui ont apporté maint motif. Je ne saurais dire si M. Hartmann a épuisé son sujet. Je n'ai point sous la main les documents qu'il me faudrait pour le vérifier. Eh, les eussé-je... Mais, ce que je sais, c'est que les résultats, quels qu'ils fussent, auraient gagné à être présentés d'une façon plus méthodique et avec plus de netteté. Il y a, néanmoins, quelques intéressants chapitres, notamment sur Rollon et sur les connaissances géographiques dont a fait preuve l'auteur de la saga. Mais de conclusion, point. L. PINEAU.

THULE : Altnordische Dichtung und Prosa. Hrsgb. von Prof. F. Niedner. B. XIII. **Grönländer u. Färinger Geschichten**, Uebersetzt von E. v. MENDELSSOHN. E. Diederichs, Jena, 1912. Pr. M. 5.

Le présent tome de cette collection, dont nous avons déjà dit, à propos des deux premiers volumes, tout le bien que nous pensions, contient un certain nombre de sagas ayant trait, les unes à la découverte de l'Amérique, les autres à la colonisation du Groenland et des îles Féroé. C'est le tableau, tantôt brutalement esquissé, sec et net, tantôt tout embroussaillé d'anecdotes, de la vie des anciens vikings norvégiens et islandais, vie qui n'était qu'une lutte perpétuelle non seulement contre la nature et les hommes, mais aussi contre les revenants de l'au-delà. Tout particulièrement intéressante est l' « Histoire des gens de Flöi » autant par la tragique destinée qu'elle nous raconte de ce Thorgil aux trois épouses, que par le profond sentiment d'humanité qui y transparaît. Quant au récit intitulé « Renard le Rusé », il constitue un roman tel qu'un maître de nos jours ne l'eût point mieux imaginé.

L. P.

WALTER W. SKEAT : **The Science of Etymology**. Oxford, Clarendon Press, 1912, 4/6 net.

Nul n'était mieux qualifié que Skeat pour exposer au grand public les principes généraux de l'étymologie, cette science qu'il a tant fait pour rendre populaire dans les pays de langue anglaise.

M. Skeat pose d'abord quelques règles générales, dont les principales sont :

Digitized by Google

Remonter aussi loin que possible dans le passé d'un mot et retrouver ainsi l'étymologie par le fait, au lieu de l'inventer par l'imagination (c'est la méthode historique), étudier la phonétique, car l'orthographe et la prononciation sont deux choses distinctes ; ainsi, savoir prononcer le latin comme il faut sera de la première importance dans l'étude de l'étymologie anglaise, l'anglo saxon ayant adopté l'alphabet latin.

Tenir compte des enseignements que nous donnent l'histoire et la géographie, les emprunts verbaux impliquant toujours un contact réel, etc.

Ensuite M. Skeat indique au débutant quelques « canons » ou formules utiles : par exemple, si on ignore l'âge de deux mots dont l'un est évidemment dérivé de l'autre, c'est le mot le plus court qui — presque sans exception — est le plus ancien.

M. Skeat montre encore comment les diverses langues romanes descendent d'un ancêtre commun, le latin parlé ou populaire. Il en déduit que les diverses langues teutoniques doivent également provenir d'un idiome plus ancien, le teutonique, on peut même constituer des « types » appartenant à cette langue-mère.

Comparant les « types » romans et les teutoniques et quelques autres langues de l'Europe et de l'Asie, on arrive à reconstruire l'indo-germanique — ou mieux l'indo-européen. La langue anglaise pourra ainsi servir à expliquer le grec par exemple : car elle a notamment conservé le *w* indo-européen, alors que le digamma grec est disparu de très bonne heure.

Dans les derniers chapitres, M. Skeat étudie, avec une richesse et un bonheur d'exemples que lui permet son érudition très étendue, les diverses langages indo-germaniques dans leurs relations entre eux et en particulier avec l'anglais. L'Index des mots cités est un petit dictionnaire polyglotte ; il comprend 30 pages de 3 colonnes serrées, et encore il n'est pas complet.

L'ouvrage, accessible à tous, est comme un dernier effort du maître pour répandre plus encore ces chères doctrines sur l'étymologie. Et si quelques-uns des principes qu'il énumère nous paraissent un peu aller de soi, si nombre des exemples choisis sont à l'heure présente un peu banals, on n'oubliera pas que c'est grâce à l'érudit modeste et original qu'a été M. Skeat pendant toute son existence.

F.-C. D

Christ on Parnassus. Lectures on Art, Ethic and Theology, by PETER TAYLOR FORSYTH, M. A., D. D. London, Hodder and Stonghton, 1912, in-8°, 297 p.

M. Forsyth, qui avait étudié naguère l'influence de la religion sur l'art anglais contemporain, et plus spécialement chez Rossetti, Burne-Jones et Holman Hunt, entreprend dans cet ouvrage de déterminer les rapports généraux entre la religion et l'art. Selon lui, c'est l'esprit religieux qui, pour s'exprimer, a créé les formes artistiques, et l'art, qui découle ainsi directement de la religion, a trouvé en elle, depuis le commencement des âges jusqu'à nos jours, sa substance la plus pure et sa valeur la plus durable. L'influence de la religion sur l'art dépasse, ou

Digitized by Google

devrait de beaucoup dépasser celle de l'art sur la religion ; l'art gardant et manifestant toute sa force tant qu'il demeure au service de la religion ; périclitant, au contraire, quand il essaie de la dominer ; dégénérant en un simple artifice dès qu'il ne lui emprunte plus que des motifs ou des détails pittoresques. La religion et l'art, qui constituent deux des plus nobles expressions de l'âme humaine, et qui ont ainsi évolué parallèlement au cours des siècles, procèdent enfin d'un principe unique : la curiosité de l'infini, le désir, tenace chez l'homme, de réaliser l'Irréel.

A l'appui de cette théorie, M. Forsyth retrace le progrès des arts sous l'influence de la religion, à travers les âges. La religion grecque consiste en un naturalisme idéalisé, en une constante personnification du monde extérieur, l'homme s'intégrant, comme partie capitale il est vrai, à la nature, et les dieux n'étant que des hommes à peine grandis. De là l'harmonie si parfaite entre l'esprit et la matière, entre l'âme et le corps qui règne dans la religion des Grecs, et que traduisent si absolument la noble simplicité de la sculpture et la calme grandeur du drame. Rien de semblable chez les Hébreux. Tandis que la religion grecque était surtout exposée par les artistes, elle l'est uniquement, ici, par les prophètes et les prêtres. La religion juive est trop sublime pour se prêter aux chétives interprétations de l'art. Dieu est trop lointain, trop puissant, trop grand pour figurer dans une œuvre d'homme. L'émotion religieuse, faite d'autant de crainte que de respect, ne trouvera son expression que dans la forme d'art la plus idéale, la plus immatérielle peut-être : la poésie lyrique, dont les Psaumes de David nous fournissent un noble exemple. Le Christianisme opérera la fusion entre ces deux conceptions si différentes. Au lieu d'incorporer les dieux à l'homme, comme les Grecs, ou, comme les Hébreux, d'abîmer l'homme en Dieu, il fera le départ, chez chacun de nous, entre la nature divine et la nature humaine, et les réunira, conciliées à la perfection, dans la personnalité du Christ, le Dieu fait homme. En introduisant cette idée que l'âme, par la grâce d'un Dieu infini, « possède la possibilité d'un progrès et d'une destinée également infinis », en ayant recours aux formes esthétiques, et en particulier à la peinture, pour traduire les aspirations et les visions de la foi, le Christianisme a été la force qui, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, a le plus contribué au développement de l'art.

La mise en œuvre d'une aussi vaste matière présentait de nombreux dangers, que l'auteur n'a pas tous évités. Il est, sur un grand nombre de points, peu original, doit beaucoup, comme il le déclare, à Hegel et à Winckelmann, et fait souvent songer aux belles pages de Lamennais sur *L'Art et le Beau*. Il est, en maints endroits, forcément cursif et vague, et manque en outre de cette vision pénétrante qui saisit, en un coup d'œil, de larges ensembles, de cette faculté synthétique qui évoque dans un paragraphe suggestif une abondance d'idées nouvelles. Les chapitres mêmes qu'il développe avec le plus de soin demeurent incomplets. Il laisse un peu dans l'ombre, par exemple, la sensibilité passionnée et ardente des Hébreux, cette émotivité intense qui expliquerait, mieux qu'il ne le fait, le manque de connexion, le désordre apparent même de tant de passages des Psaumes et des Prophéties, un sentiment s'empa-

Digitized by Google

rant d'un homme et l'absorbant, s'exprimant en une vibrante image, en un symbole emprunté souvent à la nature orientale, pour laisser place, l'instant qui suit, à un autre sentiment tout opposé. De même, outre le sentiment religieux proprement dit, et cette joie claire que leur procuraient les collines et les ruisseaux sous la lumière pure, n'entrait-il pas dans l'art des Grecs un élément raisonnable, de la sagesse élevée au degré supérieur du beau, qui constituait comme l'armature intellectuelle de cette perception exquise de la beauté, et apportait à l'élégance hellénique ce qui a fait sa force immortelle? En revanche, M. Forsyth introduit dans son ouvrage un nombre trop considérable de notions élémentaires, ou en tout cas généralement connues, qui, si indispensables qu'elles aient pu être au public moyen auquel s'adresse d'abord le conférencier, auraient dû, à coup sûr, disparaître du livre définitif. Il n'est pas jusqu'à la forme oratoire trop fréquente, jusqu'au ton emphatique même de certaines fins de chapitres qui ne détonent singulièrement dans cette étude, par ailleurs si vigoureuse, d'un des plus grands problèmes de l'esthétique.

Enfin, le point de vue nettement théologique, confessionnel presque, où se place M. Forsyth, ne laisse pas de nuire gravement à la valeur objective de sa thèse. Le livre s'achève sur un chapitre intitulé: « L'art, la morale et la religion » qui est tout à fait décevant, et qui tient beaucoup moins du traité d'esthétique que du sermon. Il en a la verbosité hautaine, la grande éloquence un peu abstraite, et surtout l'esprit délibérément tendancieux. Ajoutons néanmoins que s'il néglige, dans l'étude des origines de l'art, tous les arguments psychologiques et sociologiques pour n'en retenir que les arguments religieux, et, s'il s'enferme ainsi dans un cercle volontairement restreint, M. Forsyth épuise complètement sa matière. Les pages intéressantes, qui abondent dans son livre, sont consacrées à des questions précises que l'auteur semble tout particulièrement connaître: la religion hébraïque, par exemple, l'art dans les pays germaniques, le protestantisme et l'art, sur lesquelles il s'exprime avec beaucoup de netteté. On y devine un chrétien fervent, mais aussi très cultivé, très tolérant, largement ouvert à toutes les sensations esthétiques, qui croit que l'art, indispensable à la vie, l'est aussi à la religion, et que « l'Évangile, qui sauvera la société, ne saurait être hostile à sa culture. »

Floris DELATTRE.

The American people, a study in national psychology by A. M. Low. Boston and New York, Houghton Mifflin Co. 1909-1911, 2 v. 8°, prix 4 dollars 50.

Éclairer et expliquer la psychologie du peuple américain par son histoire, tel est le but poursuivi par M. Low dans cet important ouvrage qui doit trouver place à côté des ouvrages classiques de Tocqueville et de Bryce. M. Low a pris la plume après un séjour prolongé dans le milieu qu'il étudie. On sent ses généralisations s'appuyer sur une ample expérience comme elles s'appuient sur une solide documentation. Le moindre intérêt de l'ouvrage n'est pas de voir M. Low remettre en honneur les principes de la critique historique de Taine dans un sujet qui s'y prête merveilleusement. Pour M. Low, l'Américain des États-Unis c'est le Puritain anglais différencié sous les influences du milieu et du

Digitized by Google

climat, dans sa patrie d'outre-mer si différente de l'ancienne. En dépit des croisements et des apports incessants de l'émigration, c'est ce caractère primitif dont M. Low étudie de main de maître la persistance dans l'histoire. C'est l'esprit d'individualisme et d'indépendance, à l'origine religieux, qui explique en bien et en mal et caractérise l'Américain. M. Low montre fort bien comment, formé déjà de toutes pièces aux premiers temps de la colonisation, tout tendait à développer chez les Anglo-Américains ce trait essentiel de leur caractère : la lutte contre l'Indien, l'endurance au climat, bientôt les conflits avec la métropole, puis la conquête de l'Ouest et plus récemment du far-west. De ce caractère fondamental M. Low nous montre l'influence sur les mœurs et ces chapitres de psychologie ne sont pas les moins intéressants de l'ouvrage : mépris de l'autorité et des lois, dédain des manières, provincialisme... M. Low rapporte tout logiquement au caractère essentiel.

L'ouvrage de M. Low nous donne en somme le spectacle fort attachant d'une âme nationale arrivée très tôt, par le dépaysement forcé, l'isolement et la vigueur héréditaire, à une idiosyncrasie définitive, très vite adaptée à son habitat nouveau et s'assimilant désormais avec une facilité remarquable les éléments venus du dehors pour la différencier. Sur le chapitre de l'immigration, étant donnés ces principes, M. Low est d'un optimisme que tous les Américains sont loin de partager. Comme Zangwill dans sa pièce « *The melting pot* », M. Low a pleine confiance en la fusion définitive de tant d'éléments divers en une conscience nationale unique et les faits jusqu'ici semblent donner raison à l'historien. M. Low nous laisse sur l'impression du peuple énergique et indépendant que nous connaissons, avec ses qualités et ses vices, mais doué à son insu d'une âme traditionnelle chargée d'assurer la persistance, parmi tant de croisements, de l'unité primitive d'idéal et de direction.

On regrettera que dans sa synthèse M. Low n'ait pas fait place aux lettres. Les écrivains américains auraient apporté des confirmations à sa thèse : l'individualisme intransigeant d'Emerson et de Thoreau par exemple et leur abstentionisme politique répondent parfaitement au type décrit par M. Low. Le Puritain primitif avec sa méfiance de l'autorité, son orgueil de race, son dédain des manières et son mépris du Vieux Monde se retrouve à la lettre parfois dans les rudes Yankees de Mark Twain. Souhaitons de voir cet important ouvrage traduit bientôt en français.

RÉGIS MICHAUD.

The Soul of the Indian. An interpretation by CH. A. EASTMAN (l'Indien Ohiyesa). Hougton Mifflin Co. Boston, 1911. 1 dollar.

Ce petit livre s'efforce de dissiper les préjugés nombreux encore qui circulent contre l'Indien dans le public américain depuis les premières années de la rencontre outre-mer du blanc et du Peau-Rouge. On n'a pas toujours rendu justice à l'Indien et M. Eastman très justement proteste. Il nous montre son peuple sous un jour différent et cette fois idéalisé. Ce petit livre, d'ailleurs fort bien écrit, n'est pas sans intéresser l'histoire de la littérature américaine. On peut se faire grâce à lui une idée plus complète de ce peuple aujourd'hui décimé qui a donné à la littérature améri-

Digitized by Google

caine le Hiawatha de Longfellow. On trouvera aussi dans ce livre une analyse intéressante du sentiment primitif de la nature américaine, l'analyse d'un état d'âme en présence de l'univers qui offre de curieuses ressemblances avec celui d'Emerson, de Thoreau et des poètes du New England. R. M.

CHAMPLIN BURRAGE : **The early English**. Dissenters in the light of recent research (1550-1641) in two volumes : vol. I. History and Criticism, vol. II. Illustrative Documents. Cambridge, at the University Press, 1912. 20/-.

Nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs le remarquable travail de M. Burrage sur les premiers Nonconformistes anglais. L'histoire des origines du « Dissent » est encore à faire. Les Nonconformistes — c'est-à-dire les protestants qui ne se *conforment* pas aux doctrines ou aux rites de l'Eglise établie — ont, jusqu'à l'heure présente, plutôt négligé l'étude de leurs débuts ; les plus intelligents de leurs pasteurs trouvaient à occuper leur activité autrement, et quant aux autres, ils ne pouvaient toucher à la question sans une certaine partialité. Les anglicans, même dans les meilleures Histoires de l'Eglise d'Angleterre, ont forcément laissé de côté les Nonconformistes, soit par étroitesse de vue, soit que selon eux les séparatistes aient peu influencé l'Eglise orthodoxe elle-même (1). Récemment, il est vrai, la *Baptist Historical Society*, la *Congregational Society*, et pour une période un peu plus tardive la *Friends' Society* ont commencé, par des publications de documents, à jeter un peu de lumière sur ce sujet des plus obscurs. Il traîne néanmoins un nombre considérable d'à peu près et d'erreurs dans l'esprit du public et même dans les plus sérieux ouvrages, et il fallait l'impartialité, la patience et le sens critique aiguisé de M. Burrage pour faire justice de tout cela.

La méthode suivie est excellente : toujours se reporter aux sources et ne rien accepter de première main ; rechercher les documents non découverts encore, utiliser les imprimés et manuscrits déjà connus mais dont l'immense majorité n'a jamais été dépouillée avec soin. Ces principes élémentaires de la critique, tous les connaissent, mais bien peu les appliquent, particulièrement quand il s'agit d'histoire religieuse, là même où l'on en aurait le plus pressant besoin. Nous devons donc à M. Burrage d'être resté résolument scientifique ; le plus beau mérite de son ouvrage, c'est d'être presque uniquement une chasse acharnée à l'erreur : M. Burrage se défend d'avoir écrit une histoire suivie du Dissent, il mentionne

(1) Heretofore, even the best histories of the Church of England have been noticeably lacking in adequate information relating to our subject, while the average history written by Nonconformists is not unnaturally apt to be somewhat partial in its treatment. English Church history as a whole, however, cannot be said to be satisfactorily studied, unless the story of Dissent is fully and facily represented. In the past, it is treu English Church historians may have felt that the record of organized separation from the Established Church was not of sufficient interest to justify any detailed presentation. The modern student, however, who wishes as far as possible to knon all the facts of English Church history, cannot be satisfied to remain largely in ignorance or doubt as to the salient points of Dissenting history (vol. I, p. VII).

Digitized by Google

à peine les faits établis solidement et s'attaque aux préjugés courants et surtout aux demi-vérités plus dangereuses encore — d'où il tâche d'extirper la moitié fausse. Le livre est donc une série de discussions très précises, très serrées, dont les conclusions, toujours nettes, semblent incontestables ; chaque chapitre met au point une question mal centrée jusqu'alors ou détruit quelque idée erronée (1). Par exemple, nous apprenons que, contrairement à l'opinion répandue, il n'y avait pas de congrégations anabaptistes en Angleterre avant 1612 ou même avant une date ultérieure : peut-être y avait-il quelques anabaptistes isolés, mais M. Burrage fait remarquer que le mot s'employait évidemment comme terme générique pour désigner des mécontents ou même des gens d'opinions religieuses irrégulières ou des fanatiques (vol. I, p. 41). De même les termes : *Nonconformiste*, *Brownist*, *Dissenter* n'impliquaient pas à l'origine séparation d'avec l'église anglicane, et cette différence de sens entre le XVIe siècle et nos jours explique bien des méprises. Pas mal de faits nouveaux sont relevés à propos de Robert Browne et des divers leaders Brownistes ou Barrowistes. On trouvera d'intéressantes esquisses des variations et dissensions des congrégations anglaises installées en Hollande. Le volume II forme — bien que M. Burrage ait trop de modestie pour le reconnaître — un véritable Corpus des documents essentiels à l'étude des Premiers Nonconformistes. Bref, c'est de l'érudition probe, un soubassement solide pour l'historien futur.

Ajoutons quelques mots à propos de la bibliographie : *An account of the printed literature on the subject with criticisms* (vol. I. Introduction I) et disons combien nous approuvons la manière dont M. Burrage comprend une bibliographie. On a trop tendance à croire de nos jours qu'une bibliographie c'est une liste de livres, dont le seul défaut possible est d'être incomplète : malheur à l'imprudent qui négligera de signaler dans sa longue kyrielle d'ouvrages anciens et modernes, tel minuscule article absolument nul, telle étude dont toutes les conclusions ont depuis longtemps été reconnues inexactes ; tout son travail, si approfondi qu'il soit, sera flétri de l'épithète « superficiel ». En fait, à quoi servent les bibliographies ? elles ne peuvent être considérées comme moyen de contrôle ; elles ne prouveront jamais que l'auteur a lu tous les livres qu'il catalogue, sans quoi M. John P. Anderson, du British Museum, qui a compilé (et fort bien) toutes les bibliographies de la collection Great Writers — une quarantaine — a dû jouir d'une plus longue existence que Mathusalem lui-même. Leur seule utilité, à mon avis, c'est d'indiquer la voie aux nouveaux arrivants, de leur trier les volumes essentiels et d'en signaler les défauts et les tendances les plus marqués ; on pourrait presque dire que c'est une qualité pour elles de n'être pas complètes. M. Burrage ne s'est pas contenté de la liste sèche et inutile qu'on trouve en tête de tant d'ouvrages à prétentions scientifiques : il a su choisir et critiquer. C'est un mérite de plus dont nous avons à le louer.

F.-C. Danchin.

(1) On trouvera aux pages 26 et 27 du premier tome une liste des principales thèses soutenues par M. Burrage sous le titre : Notes relating to the contents of the following pages.

Digitized by Google

FRANK ALLEN PATTERSON : **The Middle English Penitential Lyric.** A Study and Collection of Early Religions Verse. The Columbia University Press ; London, Henry Frowde, 1911, 6 s. 6 d., VIII + 203 p.

Il existe peu de recueils satisfaisants de la poésie lyrique en Angleterre au moyen âge. Assez abondante, qu'il s'agisse de chansons politiques et satiriques comme celles de Lawrence Minot, de pièces amoureuses produites surtout à l'imitation de la France, ou de poèmes religieux dus en grande partie à l'influence de la liturgie latine encore employée par l'Église, elle est éparpillée dans les nombreuses publications de la *Early English Text Society*, ou dans des recueils peu connus comme ceux de Böddeker et de Flügel. M. Patterson réunit dans ce livre une collection de 69 pièces religieuses empruntées, sauf 6 imprimées ici pour la première fois, à l'un ou l'autre de ces ouvrages, mais se rapportant uniquement à la Pénitence et à la Purification. Son choix, qui paraît plus considérable que celui de Chambers et Pidgwick, dont les *Early English Lyrics* ne contiennent que 45 pièces sacrées, demeure d'autre part plus restreint, puisqu'il ne s'attache qu'à un seul aspect particulier de la poésie religieuse.

Dans les notes, abondantes et attentives, qui accompagnent ses textes, M. Patterson s'occupe presque uniquement d'en rechercher les sources. Il montre en détail où les poètes ont emprunté leur pensée, et souvent l'expression toute faite de cette pensée. L'influence prédominante est celle de la liturgie de l'Église romaine, les paroles entendues, lues, chantées pendant les services de chaque jour étant adoptées, avec plus ou moins de modifications par les poètes, presque toujours prêtres ou moines appartenant aux ordres réguliers. La poésie lyrique française du temps exerce, elle aussi, une influence notable, qui néanmoins ne saurait être comparée à la première : au lieu de mots, d'épithètes, de phrases parallèles, traduites simplement du latin en anglais, il n'est plus ici question que d'une ressemblance générale, que d'un certain tour de style commun, les rudes moines anglais recueillant un lointain écho de la chanson élégante et aristocratique de nos troubadours.

L'introduction, ou l'auteur expose les origines de la poésie lyrique religieuse, est sèche et, dans la première partie surtout, insatisfaisante. Elle abonde en subdivisions, qui émiettent le sujet plus qu'elles ne le définissent. Elle néglige tout à fait la valeur littéraire des « poèmes de pénitence », qui est médiocre, il est vrai, puisque ces poèmes ne consistent guère qu'en paraphrases liturgiques ou patriotiques versifiées à la française, qui par moments est très réelle, néanmoins, dans le morceau, par exemple, qui commence :

> Ihesu, mercy ! mercy, I cry :
> Myn vgly synnes *th*on mȣ forgyfe.

On regrette surtout que M. Patterson ait reculé devant l'étude totale de la poésie religieuse en Angleterre, de l'invasion normande à la publication du *Tottel's Miscellany* (1066-1557) ; qu'il ait séparé, non sans quelque arbitraire en pièces, traitant de la pénitence, décrivant les larmes et la douleur du repentir, des poèmes où s'exhalaient la douceur de l'amour de Dieu, les pures joies des méditations et des dévotions mystiques, les

Digitized by Google

béatitudes des visions célestes. Tandis que les premières ne comprennent, en somme, que des paraphrases simples et frustes, anonymes pour la plupart et assez monotones, les pièces proprement dévotes présentent bon nombre de traits typiquement nationaux. Si banal que soit leur thème : l'humilité de l'homme ou la vanité de toute chose mortelle, on sent dans leur mélancolie sincère quelque chose qui appartient moins à la croyance qu'à la race, et qui découle directement de la sombre tristesse anglo-saxonne. Le livre de M. Patterson, qui renferme une bibliographie mais aucun index, est donc une contribution première à une étude de la poésie religieuse dans l'Angleterre du moyen âge, qui serait plus considérable et autrement caractéristique qu'une étude de la poésie amoureuse, mais qui reste à faire. F.-C. D.

BLAU, DR. ARMIN: **James Thomson's « Seasons » : eine genetische Stiluntersuchung.** Mayer et Müller, 1910, IX-147 p.

On sait que le mot « style » est volontiers pris en Allemagne dans une acception très large : une étude de style devient ainsi une analyse très complète, non seulement des procédés préférés de la langue d'un auteur, mais encore des thèmes choisis par lui, de ses idées, de ses sentiments, de tous les aspects de l'œuvre en somme — et la fameuse formule de notre Buffon semble plus vraie au delà qu'en deçà du Rhin.

Suivant un plan adopté déjà à Berlin par Drechsler (*Ossian*, 1904) et par Michael (*Kyd*, 1906), M. Blau a donc consacré au « Monde du poète » une bonne moitié du présent travail (p. 1-84). Ce catalogue consciencieux des personnages, des événements et des accessoires ou circonstances dans *Les Saisons* vient heureusement compléter çà et là la liste des sources, des modèles ou des simples antécédents que l'on pouvait trouver dans l'étude de Zippel sur l'*Hiver* ou dans les ouvrages moins systématiques de Morel et de Macaulay. A vrai dire, de telles recherches, lorsqu'on ne peut les appuyer sur des listes de lectures faites par l'auteur étudié, restent peu convaincantes : parfois les prédécesseurs paraissent trop nombreux, et qu'il soit « question des nuages d'automne dans Lucrèce » (p. 30), « de la chasse dans Virgile, Layamon, Chaucer, Spenser, Browne, Milton, Denham, etc. » (p. 34), n'importe guère à la connaissance précise de Thomson ; parfois, au contraire, les prédécesseurs paraissent trop rares, et il faut limiter assez arbitrairement le sens du mot « descriptif » pour prétendre que le marin par exemple fut introduit par Thomson dans la poésie descriptive anglaise (p. 7). C'est là, à notre avis, le vice de cette méthode, où l'inclusion et l'exclusion des faits sont également subordonnées à un dessein de classification superficielle et générale plutôt qu'à un dessein d'intelligence profonde et particulière.

Aussi la meilleure partie du livre est-elle la seconde, celle où M. Blau étudie, suivant un plan préconçu, la composition des *Saisons*, leur versification et enfin leurs procédés de style à proprement parler. Il relève nombre de traits — liberté et complexité syntaxiques ; caractère latinisant plutôt qu'archaïque du vocabulaire ; etc. — qui n'avaient pas encore été observés avec la même précision. Leur répartition — en « moyens d'éveiller » et « moyens de satisfaire l'attention » — n'est sûrement pas à l'abri de la

Digitized by Google

critique : l'hyperbole et la métaphore, par exemple, sont-elles à classer parmi les seconds ? (p. 133-5) et la valeur relative que l'auteur leur attribue n'est pas indiscutable : l'adjectif employé adverbialement (p. 111), l'emploi sincère et passionné de l'interrogation et de l'apostrophe (p. 106) sont-ils aussi caractéristiques de Thomson que M. Blau le dit ? Répondre avec une rigueur scientifique à de telles questions, alors même qu'on aurait les études qui permettraient des comparaisons minutieuses, n'est sans doute pas possible. Et c'est dire qu'il faut prendre de semblables analyses pour des moyens non de supprimer jamais, mais d'éclairer et de contrôler la synthèse, seule vivante, de l'impression.

A. Koszul.

Emerson, his contribution to Literature by D. L. Maulsby. The Tufts College Press. 1911.

Intéressante contribution à l'étude des sources de la pensée d'Emerson. M. Maulsby établit de curieux rapprochements entre Emerson et ses livres favoris, philosophies orientales, Platonisme et Néo-platonisme, Montaigne, Gœthe, Carlyle... La conclusion de M. Maulsby est celle où arrivent ceux qui ont trouvé à maintes reprises sous la plume d'Emerson la théorie des livres excitateurs plutôt que révélateurs. L'originalité de la pensée d'Emerson ne fait pas de doute. La plupart de ses doctrines essentielles sont des vérités d'expérience intime découvertes au cours d'une évolution personnelle que nous révèle la lecture du journal de jeunesse. La doctrine de la Surâme, la religion de l'âme, la théorie de la stricte compensation fondement de la morale émersonienne, le symbolisme poétique sont là à l'état naturel et natif. Mais il est bien vrai aussi que, dès lors, les rapprochements deviennent possibles avec tous les grands courants d'idéalisme qu'Emerson suit de plein gré parce qu'il s'y retrouve lui-même et qu'ils aident sa pensée à cheminer. Dès la vingtième année Emerson découvre Platon qui sera le compagnon perpétuel de ses méditations. Il fait de même pour les livres sacrés de l'Orient qu'il possède dans sa bibliothèque et où, de bonne heure aussi, il se retrouve. De même Emerson édifie son symbolisme poétique et mystique, sa doctrine des analogies et du sublime familier sur les observations de Swedenborg, en qui il aime la science mise au service de la poésie. On pourrait multiplier les rapprochements et étudier en détail ces concordances. Il y a entre l'œuvre d'Emerson et les philosophies idéalistes une remarquable harmonie préétablie. En cela Emerson ressemblait à Montaigne, à qui M. Maulsby semble avoir fait bien restreinte la place dans la bibliothèque de l'auteur des *Essays*. Emerson, avec une ouverture d'esprit remarquable, accueillait toutes les sagesses et s'en assimilait volontiers ce qui se conformait le mieux à sa pensée. Nous avons peu d'études consacrées au style d'Emerson. On lira avec intérêt, au début du livre de M. Maulsby, une appréciation exacte d'Emerson écrivain.

Régis Michaud.

Digitized by Google

HENRY D. C. LEE : **Bliss Carman**, a Study in Canadian Poetry. Buxton. 1912.

Très peu connu en Angleterre si l'on en juge par comparaison avec Poë, Longfellow ou Whitman, et jusqu'ici, semble-t-il, parfaitement ignoré en France, Bliss Carman vient enfin de se voir consacrer une étude, sous la forme d'une thèse de doctorat d'université, récemment présentée par M. Henry D. C. Lee à la Faculté des lettres de Rennes. L'intérêt du livre est double : il vient à son heure au lendemain du Congrès du Parler français à Québec, sur l'esprit duquel il jette une lumière nécessaire, et des visites à Londres et à Paris des ministres canadiens ; ce mérite accidentel d'actualité n'enlève d'ailleurs rien au travail en question de sa valeur permanente. Le titre : *Bliss Carman, a Study in Canadian Poetry*, est modeste lorsqu'on songe au terrain déblayé par ces 254 pages serrées d'in-octavo.

Au lieu de se limiter à un mécanique résumé de l'œuvre, qui est considérable, et à une appréciation de sa valeur esthétique, M. Lee a su, sans suivre en leur économie d'effort les théoriciens du « milieu », replacer en ses conditions biographiques et historiques la poésie de Carman. Nous devons à ce souci de vérité complète un chapitre d'ouverture très substantiel, clair et pénétrant, véritable histoire intellectuelle du Canada et de ses deux adolescentes littératures anglaise et française, où Bliss Carman est la seule étoile de première grandeur. Lorsqu'on voit la pauvreté en livres canadiens de la Bibliothèque Nationale et même, en une moindre mesure, du Bristish Museum, et aussi la rareté des articles consacrés par la critique anglaise à la littérature coloniale non impérialiste, on est reconnaissant à l'auteur de cet exposé aussi compréhensif que sobre : il implique un très grand nombre de lectures fastidieuses, de constatations nécessaires, quoique pénibles pour nous, Français, grâce en partie au soin jaloux avec lequel le clergé romain a soustrait les Canadiens de langue française à l'influence intellectuelle de leur patrie première : de sorte qu'à lui seul ce chapitre initial est le fruit d'un travail au moins égal à celui qu'a demandé le reste entier du volume.

L'ascendance et la biographie du poète font l'objet d'un exposé de huit pages seulement : inévitable puisqu'il s'agit d'un contemporain dans sa cinquante et unième année, ce laconisme est bienvenu ; car il dégage les influences profondes, les seules qui comptent pour un homme désireux de logique dans l'existence presque autant que de poésie, pour un écrivain dont la force se manifeste autant que l'art, moins par conséquent à la merci des hasards mesquins dont se gonflent et se glorifient tant de « vies » célèbres. La majeure partie de l'ouvrage est consacrée à l'évolution de la pensée de Carman, à ses théories artistiques, à l'esprit d'aventure, la passion de la beauté, la tendresse qui colorent ses poèmes, au développement de son art, puis à sa technique et à son vocabulaire ; une conclusion très nette et ferme rassemble les résultats de l'étude ; enfin, en huit appendices, nous avons une bibliographie de l'œuvre, une liste de citations établissant l'influence d'Emerson sur la philosophie de Carman, une dizaine de pages sur l'accueil fait à ce dernier par la critique anglaise,

Digitized by Google

quelques notes curieuses sur le jargon français-canadien, puis une bibliographie des productions poétiques canadiennes anglaises et françaises.

Le mérite le plus original de l'auteur est peut-être la fine sympathie qui lui a permis d'interpréter adéquatement le somptueux mais parfois obscur symbolisme de Carman ; il a réussi en une entreprise où avait avoué sa déception un critique aussi connu que M. William Archer, qui sans doute n'avait pas donné le même temps à la question, mais dont l'expérience faisait attendre quelque cohérente solution de certains poèmes énigmatiques. Pour un écrivain souvent inspiré de Browning, et dont l'œuvre est destinée au public anglais, lequel cherche plus encore dans ses poètes que dans ses philosophes une éthique ou une atmosphère philosophique, il importe au plus haut point que la grande majorité des lecteurs, intellectuellement surtout réceptive, trouve un critique capable de la guider ; une longue familiarité avec tous les écrits de Carman, tant philosophiques que poétiques, et des méditations persévérantes en face de passages peut-être devenus pour le poète lui-même insuffisamment clairs, ont seules valu à M. Lee de pouvoir jeter sur ces derniers toute la clarté désirable.

Étant donnée la pénurie, de ce côté de l'Atlantique, d'éditions de Bliss Carman (on ne trouve guère dans le commerce que *Sappho, a Hundred Lyrics*, dans la jolie collection des *King's Classics* à un shilling) il faut savoir gré à l'auteur de la modestie avec laquelle, confiant en la seule conscience de ses lecteurs pour découvrir ses mérites, il s'est effacé devant son héros, sans jamais abdiquer son indépendance de jugement ; les citations abondent, et assurent, sans l'interrompre, la marche du raisonnement. A tous ceux, et ils sont légion, à qui sont inaccessibles les splendides éditions américaines à tirage limité, des grandes œuvres poétiques de Carman, la thèse de M. Lee donnera provisoirement satisfaction ; aucune indication, malheureusement, ne laisse entendre qu'elle puisse encore se trouver en dehors des bibliothèques universitaires.

Puisqu'il en est ainsi, souhaitons-en une deuxième édition, qui fasse d'ailleurs plus d'honneur à l'imprimeur et au correcteur ; car les coquilles sont nombreuses : on en trouve jusqu'en la table des matières ; les caractères sont trop petits et maigres pour le format de la page et la rugosité du papier ; et les italiques semblent un fruit défendu. M. Lee profitera lui-même de cette refonte matérielle pour retoucher çà et là, dans la dernière moitié de son livre, des pages que la date inexorable de la remise du manuscrit a sans doute voulues hâtivement écrites : puisse-t-il utiliser ce retour vers des notes d'antan pour nous donner aussi, avec une sûreté de choix affermie par le recul, l'anthologie de Carman que nous fait souhaiter cette suggestive étude.

G. D'HANGEST.

Aufsätze und Vorträge. von DR. S. SINGER, ord. Professor an der Universität Bern. Tübingen, Mohr, 1912. In-8°, VIII-280 pp., 9 m.

M. Singer a autrefois publié divers articles et fait deux conférences importantes. Il a pensé, et ce sera l'avis de tous ses lecteurs, qu'il fallait rendre articles et conférences accessibles à un public plus étendu que celui auquel il s'est adressé d'abord. C'est à cette heureuse idée que nous devons

Digitized by Google

la publication des dix études qui composent ce volume, études intéressant le folklore (jeux d'enfants et légendes suisses relatives aux nains), ou la littérature anglaise (les assises physiologiques de la psychologie de Shakespeare), ou la linguistique (la civilisation allemande vue à travers les emprunts sémantiques et la langue littéraire du moyen-haut-allemand), ou la littérature allemande du moyen âge (Apollonius de Tyr, Lanzelet, Gottfried de Strasbourg, la langue et les œuvres de Niclaus Manuel), ou enfin la biographie et les travaux d'un germaniste qui fut le professeur de M. Singer (Richard Heinzel). Ce qui fait l'unité de ces travaux, c'est qu'ils se rapportent à une seule discipline, la philologie germanique, et aussi qu'ils se distinguent par une érudition sûre autant que variée et qu'ils apportent des faits nouveaux ainsi que des idées neuves. Certes, on ne partagera pas toujours l'avis de M. Singer et telle de ses opinions paraîtra hasardeuse à un esprit sans audace. Cependant, toutes réclament l'attention. Ce qui est précieux pour les profanes, c'est le souci constant qu'a M. Singer de mettre les choses au point et de déterminer exactement l'état actuel de la science dans toutes les questions qu'il aborde. On suit ses investigations et ses appréciations avec un sentiment de sécurité absolue et on acquiert — surtout en lisant l'article sur Heinzel — une idée juste du mouvement philologique pendant ces dernières années.

F. Piquet.

Das Präsens historicum im Mittelhochdeutschen, von Hugo Herchenbach (Palaestra CIV., hrg. von A. Brandl, G. Rœthe und E. Schmidt) Berlin, Mayer et Müller, 1911. In-8°, XII-164 pp., 4.50 m.

Par « présent historique » il faut entendre l'usage du présent dans la narration d'un fait passé. Il y a cependant, nous apprend M. Herchenbach, deux modes d'emploi du présent historique, et la confusion de ces deux modes, constante jusqu'à nos jours, a empêché de bien comprendre le caractère de ce fait grammatical. Le présent historique, de nos jours, rend présente une action passée, en ce que le conteur se reporte à l'époque où l'action a eu lieu et en revit pour ainsi dire les divers moments comme s'ils s'accomplissaient sous ses yeux ; le narrateur médiéval, au contraire, évoque les événements passés et les transporte dans le temps présent, où ses auditeurs et lui-même les voient se réaliser. La conséquence de cette différence, c'est que le poète ancien ne se sert pas du présent historique pour conter une action suivie. Cette distinction faite, M. Herchenbach a examiné l'usage du présent historique dans les apostrophes, les exclamations (bénédictions et malédictions), les appels aux auditeurs, et a constaté que cet usage, très ancien, a été répandu par Wolfram d'Eschenbach. Passant ensuite en revue les cas plus caractérisés, il a pu se rendre compte de l'emploi du présent historique dans les « récapitulations » (interruptions du récit et énumérations), les descriptions, l'évocation de choses à venir, et il a reconnu que cet emploi se manifeste dès l'abord dans la poésie courtoise, perçant chez Eilhart d'Oberge et s'épanouissant chez Wolfram d'Eschenbach. Quant à la poésie de l'époque suivante, elle ignore encore le présent historique moderne, se bornant à faire usage de ce temps dans un groupe syntaxique.

Digitized by Google

Deux impressions restent après la lecture du livre très solide et très documenté de M. Herchenbach : l'usage du présent historique ne fournit qu'un critère peu sûr pour l'attribution d'œuvres anonymes ; l'enquête aurait sans doute révélé des faits intéressants si l'auteur avait examiné la question du présent historique chez les poètes courtois français, auxquels les adaptateurs allemands doivent tant pour la forme.

F. P.

Der Zwerg in der deutschen Heldendichtung des Mittelalters, von August Lütjens (Germanistische Abhandlungen hrg. von Fr. Vogt, 38. Heft). Breslau, M. und H. Marcus, 1911. In-8°, XII-120 pp, 4 m.

Il y a quelque inconvénient à traiter de façon synthétique une question dont les éléments sont épars en de nombreuses œuvres. On est facilement amené à généraliser trop rapidement et on néglige aisément des détails qui paraissent secondaires parce qu'ils ne se plient pas à l'ordre entrevu. Je crains que le livre de M. Lütjens, si méritoire à divers égards, n'ait pas échappé tout à fait à ce danger. L'auteur a voulu abstraire des divers récits médiévaux où paraissent des nains une figure idéale du nain en soi. Certes, il a pris quelques précautions et a cherché à caractériser exactement les diverses espèces de nains qu'il a rencontrées dans ses lectures. Cependant il a tenu à édifier une sorte de type du nain et il a laissé échapper des traits qui auraient dû appeler son attention. Un exemple va expliquer ma pensée et apporter la preuve de mon affirmation. Il y a dans la légende de Tristan un nain qui découvre au roi Marc les amours d'Iseult et de son neveu. De ce nain M. Lütjens nous dit en bloc qu'il pénètre les secrets des hommes et acquiert cette connaissance en consultant les astres (p. 85 s.). Il y avait ici un départ essentiel à faire et des nuances à démêler dans les diverses versions de la légende de Tristan. Gottfried déclare qu'on dit que Melot sait lire, la nuit, dans les astres, les choses secrètes, mais que, pour lui, il ne veut affirmer de ce personnage que ce qu'il a trouvé dans le livre (sa source), à savoir que le nain était rusé, artificieux et habile parleur. Il y a donc ici, comme je l'ai fait voir ailleurs (1), une distinction très importante à établir. Gottfried résiste nettement à la conception ancienne du nain astrologue. Il fait plus. Il critique ouvertement son prédécesseur Eilhart, qui a répandu cette conception. M. Lütjens aurait dû voir cette divergence et chercher la raison qui explique la transformation du nain astrologue en nain psychologue. Il aurait pu également remarquer que dans l'*Enéid* de Veldeke paraît une magicienne qui, elle aussi, sait lire dans les astres la destinée des hommes (*si kan an den sternen sien — sô wat iemanne sal geskien*, 2279 s.), texte qui, avec d'autres, laisse croire que la science de l'astrologie n'est pas primitivement l'apanage des nains.

Il ne semble donc pas que le sujet ait été exactement et complètement traité par M. Lütjens. Son livre cependant est utile. On trouve ici, réunies, toutes les attestations relatives aux nains de la poésie allemande du

(1) Cf. mon *Originalité de Gottfried de Strasbourg dans son poème de Tristan et Isolde*, p. 253.

Digitized by Google

moyen âge, leurs noms, leurs faits, leurs relations, l'indication exacte des œuvres où ils paraissent et, parfois, l'interprétation des passages qui leur sont consacrés. C'est une sorte de complément à la *Deutsche Heldensage* de W. Grimm et qui rendra des services analogues.

F. P.

Die Wurzeln der Sage vom heiligen Gral. Von LEOPOLD VON SCHRŒDER, wirkl. Mitgliede der Kais. Akademie der Wissenschaften, 2' Auflage (Sitzungsberichte der k. Akad. d. Wiss. in Wien, Philos.-Histor. Klasse, 166. Band, 2. Abh.). Wien, Hölder, 1911. In-8°, 98 pp., 1,90 m.

M. de Schrœder est un orientaliste distingué. Il connaît exactement la littérature sanscrite. Ses études sur ce domaine lui ont suggéré des vues nouvelles sur le mystère de l'origine du *Graal*, mystère qui a déjà suscité tant de travaux. Avons-nous enfin la théorie définitive, qui ralliera tous les assentiments et qui exclut dès maintenant toute autre thèse ?

C'est aux traditions de l'Inde que M. Schrœder demande de lui révéler l'histoire primitive du *Graal*. Les éléments essentiels — pour M. de Schrœder — de la légende sont : le vase miraculeux qui offre aux adeptes une nourriture sans cesse renouvelée, la lance « sans merci », le pays stérile soudain rendu à la fertilité par une pluie merveilleuse, le personnage du fou au cœur pur, enfin la communauté des gardiens du *Graal*.

Ces éléments, M. de Schrœder les retrouve tous dans les légendes aryennes. Au soleil et surtout à la lune est attribuée dans ces légendes une vertu alimentaire, l'un étant le symbole d'un plat de bouillie cuite inépuisable, l'autre celui du « soma », breuvage enivrant, réservé aux dieux et aux âmes des défunts; tous deux d'ailleurs sont conquis par un dieu. La lance « sans merci » serait une transformation de la foudre dont s'arme Indra pour délivrer la pluie céleste et, par là, féconder la terre — ou, suivant certaines versions du *Graal*, les abords desséchés et désolés du château légendaire. Le fou au cœur pur se rencontre également dans la littérature de l'Inde, où un jeune héros fait des merveilles grâce à sa pureté. Enfin, les chevaliers du *Graal* ont leurs prototypes dans les « Gandharves », gardiens belliqueux du « soma » céleste.

Ces analogies suffiront-elles pour faire admettre que les « racines » du *Graal* se trouvent dans le vieux sol nourricier de l'Inde ? Il est très clair que le résultat essentiel des recherches de M. de Schrœder, l'explication du vase miraculeux, est séduisant et ne présente rien d'incroyable. Mais l'exposition appelle la contradiction au moins sur certains points de détail. Il faudrait, semble-t-il, pour convaincre les sceptiques, un faisceau de preuves plus serré. Peut-être M. de Schrœder nous l'apportera-t-il un jour ?

F. P.

Konrads von Megenberg Deutsche Sphaera aus der Münchener Handschrift herausgegeben von OTTO MATTHAEI. (Deutsche Texte des Mittelalters hrg. von der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften. Band XXIII.) Berlin, Weidmann, 1912. Grand in-8°. XIV-64 pp., 2.80 m.

L'astronomie était une des sciences aimées du moyen âge. Elle valait à ceux qui la cultivaient des honneurs et des avantages plus substantiels.

Digitized by Google

Leurs horoscopes et pronostics étaient avidement recueillis et grassement payés. Parmi les livres consacrés à cette science, la *Sphaera mundi*, de l'Anglais Sacro-Bosco, était un des plus réputés. Il fut traduit en allemand par Konrad de Megenberg, auteur d'une histoire naturelle estimée. Des trois manuscrits qui nous ont conservé cette traduction, M. Matthaei publie le manuscrit A, l'un des deux que possède la Bibliothèque de Munich et qui est le plus près de l'original.

L'édition est faite avec le soin auquel nous a accoutumés l'Académie de Berlin. C'est tout dire.

F. P.

Jakob Ayrers Dramen in ihrem Verhältnis zur einheimischen Literatur und zum Schauspiel der englischen Komödianten von Dr. Wilibald Wodick Oberlehrer. Halle, Niemeyer, 1912. In-8°, XII-112 pp., 4 m.

Le critique à qui incombe l'ingrate tâche d'explorer le champ de la littérature dramatique allemande au XVIe siècle rencontre le nom d'Ayrer. Ce poète, à qui manquait le sens de la poésie, fut presque le contemporain de Shakespeare. Il ne fut pas son émule, tant s'en faut. Son mérite se borna à tirer partie de ce que lui avaient légué ses devanciers et de ce qu'il trouvait dans les œuvres des comédiens anglais. M. Wodick croit, et démontre, qu'Ayrer a suivi plus exactement qu'on ne l'a dit la voie frayée en Allemagne. Par le choix des sujets, par l'imitation des anciens auteurs, spécialement de Hans Sachs, par l'usage des procédés scéniques, par la prédilection pour certains personnages typiques, par la forme donnée au discours, il se tient dans la tradition, sans réussir à l'améliorer. Lorsque survinrent les comédiens anglais, qui apportaient en Allemagne un art nouveau et supérieur, Ayrer apprit d'eux à donner plus de vivacité à l'action, à soigner la mise en scène ; il imita aussi quelques-unes de leurs pièces ainsi que leur réalisme cru. M. Wodick a cherché à découvrir l'origine de certaines pièces d'Ayrer, en particulier de la tragédie dont le sujet est la mort du *Sultan Mahomet* et qu'il croit être un récit de Georges Bömiche, de *Phénice*, qui est tirée à la fois par Ayrer et par Shakespeare (*Much ado about nothing*) d'une nouvelle de Bandello, et enfin de *Sidée*, qui a beaucoup de traits communs avec la *Tempête* de Shakespeare. Le travail de M. Wodick n'est pas définitif. Il apporte cependant des solutions exactes à plusieurs questions soulevées à propos de l'art dramatique allemand aux XVIe et XVIIe siècles.

F. P.

Digitized by Google

BULLETIN

C'est une heureuse idée qu'a eue M. A. L. Gowans de rassembler quelques réussites de traductions en vers anglais. Son volume est bien mince, et quantité de très belles choses n'y ont pas trouvé place : Shelley par exemple est imparfaitement représenté, comme traducteur, par ce chœur d'archanges, d'après le *Faust* ; et puisque M. Gowans a donné large part aux modernes, que n'a-t-il fait quelques emprunts à A. E. Housman, et à W. Headlam ? Peut-être aussi estimera t-on que la paraphrase de l'ode à Pyrrha (I. 5) de Cowley est bien longue, comparée à la riche et dense traduction de Milton, que l'auteur n'a d'ailleurs garde d'omettre. Mais tel quel ce petit choix est très intéressant. (**Masterpieces of lyrical translation.** Gowans, 1911. 6 d). A. K.

*
* *

M. Valéry Larbaud a donné, à la Nouvelle Revue Française (1912, 2 fr. 50) en une jolie plaquette, une petite étude vivante et nourrie sur **Coventry Patmore** ; la traduction, qu'elle précède, de quelques odes de l'*Unknown Eros*, par M. Paul Claudel, est des plus discutable, mais il faut souhaiter que l'ensemble attire l'attention sur un poète trop peu remarqué chez nous. A. K.

*
* *

On sait la place honorable tenue, parmi les séries d'extraits qui se publient aujourd'hui en si grand nombre, par la « Regent Library ». Le volume consacré à **Mary Wollstonecraft** par Camilla Jebb n'est peut-être pas tout à fait au niveau de ses pareils. L'introduction biographique est un peu écourtée, et la partie critique porte trop sa date — celle, comme nul n'en ignore, en Angleterre, et même en France, d'un grand mouvement féministe. Il y a des fautes d'impression (l'une, p. 75, montre qu'on n'a pas revu le texte de Pennell, dans l'édition populaire Scott, dont apparemment l'on s'est servi); les coupures faites dans le texte original — l'auteur nous en prévient d'ailleurs — ne sont pas toujours indiquées ; et je remarque dans une Bibliographie, qui semble vouloir être complète, l'omission du livre de H. Richter de 1897. Le portrait en frontispice, le papier, la reliure, sont d'ailleurs dignes de la jeune maison Herbert and Daniel (1912. 2 s. 6). A. K.

*
* *

Cette captivante figure de **Walter Headlam** nous appartient à peine ; les hellénistes seuls peuvent dire. — beaucoup l'ont dit, un Wilamowitz-Moellendorff en tête — ce que l'humanisme a perdu avec lui ; il avait dans les veines du sang de Richard Bentley, et unissait à une puissance et une conscience de travail critique extraordinaires tous les dons d'un poète amoureux de la vie ; quiconque veut comprendre ce que la culture gréco-latine peut produire en pays anglo-saxon ne saurait être indifférent même aux quelques fragments de lettres, aux quelques poèmes — originaux ou traductions — plus ou moins achevés, qu'une mort prématurée nous a laissés (*Letters and poems, with a memoir and a bibliography.* Duckworth, 1910. 7 s.). A. K.

Digitized by Google

*
* *

Dans la collection si utile des « *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen* » que publie la librairie Marcus u. Weber, à Bonn, ALFRED GOETZE vient de faire paraître un « **Frühneuhochdeutsches Glossar** » (1912, VIII-136 pp., 3.40 m.) qui sera le bienvenu de tous ceux qu'intéresse l'histoire de la langue allemande et, en particulier, des candidats au concours d'agrégation d'allemand pour 1913. Ce nouveau glossaire embrasse la période comprise entre la fin du XVe et environ le milieu du XVIIe siècle. Il veut être utile aux théologiens qui doivent lire Luther et Zwingli dans le texte original, aux historiens qui veulent étudier d'après les sources l'histoire de la Réforme, au jeune philologue qui veut faire la connaissance directe de Geiler, Murner, Eberlin, Hütten, Hans Sachs, au juriste, au médecin, au naturaliste qu'intéresse l'histoire documentaire de leurs sciences respectives, à tous ceux, en un mot, qui doivent lire les textes du nouveau haut allemand primitif et qui ne peuvent avoir constamment sous la main le Dictionnaire de Grimm. L'auteur présente son travail, trop modestement, comme un « essai ». Sans doute, il pourra être complété, corrigé même ; mais, tel qu'il se présente, il est un guide précieux et sûr. L'auteur, qui collabore depuis sept ans à la grande édition de Luther (éd. de Weimar) et au Dictionnaire de Grimm depuis deux ans, qui éprouve pour l'époque de la Réforme et de la Renaissance une prédilection toute particulière, saura de lui-même, et par ses seules forces, tenir son glossaire à jour, l'améliorer continuellement, et nous en donner bientôt une nouvelle et plus parfaite édition. L. M.

*
* *

Il y a dix ans environ que paraissait la 9e édition de cette sorte de complément à la grammaire allemande usuelle qui s'appelle **Sprachgebrauch und Sprachrichtigheit im Deutschen**, et dont l'auteur est KARL GUSTAF ANDRESEN. La librairie Reisland a récemment demandé à M FRANZ SÖHNS de mettre sur pied une 10e édition de ce livre bon et utile (Leipzig, O. R. Reisland, 1912, 6 m. rel. 7 m.). M. Söhns a très peu modifié le texte. Il s'est borné le plus souvent à des observations rejetées dans les notes. Le texte d'ailleurs n'exigeait pas un remaniement important. Andresen s'est préoccupé, en écrivant son ouvrage, de donner des règles logiques, d'indiquer l'usage que recommande la nature même de la langue, de corriger les fautes qui dérivent d'une erreur de raisonnement ou d'une ignorance de l'histoire de l'allemand. Les observations basées sur ces principes ne peuvent vieillir. Elles valent même lorsque ce sont des écrivains de premier ordre, des classiques, un Gœthe, un Lessing, un Schiller, qui ont failli. Andresen était servi par une connaissance très sûre de l'allemand et un sentiment précis des nécessités de logique, de clarté et d'élégance qui s'imposent à une langue qui veut être un instrument parfait. On peut regretter que ses observations — concordantes en beaucoup de cas avec celles de Wustmann — n'aient pas acquis une autorité universelle : il est à souhaiter que tous ceux qui, en Allemagne ou au dehors, écrivent en allemand se soumettent à ces lois. — Remarques critiques : citer p. 23 non la 2e, mais la 10e édition, très augmentée, de la *Deutsche Bühnenaus-*

Digitized by Google

sprache de M. Siebs ; ne pas donner comme français irréprochable, p. 258, le *de* répété avec l'exemple : un détachement de troupe de ligne de la garnison de Paris ; ne pas traduire p. 424 le français « grand monde » par *Viel Besuch*. F. P.

*
**

C'est pour l'enseignement de l'allemand aux Allemands qu'a été écrit le livre de M. Karl Bergmann **Der deutsche Wortschatz** auf Grund des Deutschen Wörterbuchs von Weigand (Giessen, Töpelmann, 1912, 2.75 m.), mais il peut aussi — je voudrais dire surtout — servir à l'enseignement de l'allemand aux Français. C'est une classification des mots allemands d'après leur sens, leur origine, leur valeur comme tropes, leur rôle dans la civilisation et leur âge. On trouvera donc ici les éléments d'une étude de l'histoire de l'allemand et les moyens d'acquérir la connaissance précise du vocabulaire allemand dans ses principaux termes. On les découvre, il est vrai, dans les dictionnaires. Ici, ils offrent l'avantage d'être classés, de sorte que les faits individuels et isolés se rangent dans des catégories où un principe commun ramène à l'unité des choses qui paraissent très différentes. F. P.

*
**

C'est un très vaste domaine qu'embrasse la « poétique » : nature de la poésie et ses sujets, caractères du style, moyens d'expression, règles de prosodie, genres divers : lyrique, dramatique, épique. Concentrer une étude de ce genre sur 170 pages, c'est accomplir un tour de force. M. Karl Borinski l'a réalisé dans sa **Deutsche Poetik** (collection Göschen, Berlin-Leipzig, 1912, 0.80 m.), dont la 4e édition, revue, vient de paraître. Evidemment ce tout petit livre ne peut informer très explicitement un lecteur déjà averti. Il est capable de renseigner le profane, à qui il importe de connaître l'essentiel de l'art poétique. M. Borinski n'a pas négligé de donner la définition des termes de rhétorique en usage, ce qui ajoute à l'utilité de son petit livre. D

*
**

Un peu sèche est l'étude que M. Hans Reis a donnée des dialectes allemands (**Die deutschen Mundarten**, Collection Göschen, Berlin-Leipzig, 1912, 0,80 m.). Il s'est borné — la place dont il disposait l'a sans doute voulu — à indiquer brièvement les formes phonétiques des divers sons et les formes de flexion dans les différents dialectes, nomenclature un peu aride. Malgré le désir évident qu'a eu l'auteur de donner les raisons des divergences signalées, il reste beaucoup de faits inexpliqués. Les interprétations même ne sont pas toujours suffisantes. Dire, pour montrer que *ft* est devenu *cht* (v. *sanft* passé à *sacht* en bas-allemand), que les enfants prononcent souvent *t* pour *k* (*Tind* pour *Kind*), n'est pas résoudre la question, les deux faits étant d'ordre différent. Signaler la suppression d'un *d* médial et indiquer que *r* se substitue à *d* est bien. Il eût été mieux toutefois de nous fixer sur la qualité de cet *r*. Mais M. Reis, à propos précisément de *r*, croit à tort que l'*r* uvulaire est uniquement produit par les vibrations de la luette. Ce sont là, il est vrai, petites chicanes. L'ouvrage est consciencieusement fait et peut devenir la base d'un travail d'ensemble — qui nous manque toujours — sur les dialectes allemands. F. P.

Digitized by Google

*
**

Chacun de nous a besoin, à chaque instant, d'un de ces ouvrages que nous appelons « encyclopédies » et qui sont dénommés en Allemagne « dictionnaires de la conversation ». Ce qui en interdit la possession est la somme souvent élevée qu'exige leur acquisition. Voici un de ces ouvrages accessible à tous par son prix : **Habbels Konversations-Lexikon**, unter Mitwirkung von Fachgelehrten herausg. von Dr Adolf Genius, mit 1400 Abblidungen und 20 Karten, Regensburg, Habbel, 1912. Le 1er volume (4 m. cartonné) va de A à E et permet de juger la nature de cette publication. Il est certain que les renseignements qu'on y trouve sont succincts. Chaque article est très brièvement résumé. En revanche, le nombre de ces articles est imposant et les définitions ou explications qu'ils donnent sont exactes, nettes et précises. On devine de temps à autre que la maison Habbel est un centre de publications catholiques; mais la note ultramontaine est en somme discrète. De nombreuses illustrations aident à l'intelligence du texte. D.

*
**

Le poème d'**Engelhard** de Conrad de Wurzbourg, dont le texte mal conservé a été établi par Haupt, puis réédité par Joseph, vient d'être revisé par Paul Gereke (*Altdeutsche Textbibliothek*, n° 17, Halle a. S., Niemeyer, 1912 ; 3 m.). Celui-ci, se basant sur les principes posés par Laudan dans sa Chronologie, a rétabli l'Auftakt dans un certain nombre de vers, restituant ainsi au texte ce caractère d'aisance et de régularité qu'on se plaît à trouver chez Conrad. A. F.

*
**

Il existe bien une édition complète et définitive des œuvres de Herder, c'est celle qu'a publiée le regretté Suphan. Mais elle est volumineuse et très coûteuse. D'autres éditions, qui n'offrent pas ce dernier inconvénient, ont celui de ne donner qu'une partie trop fragmentaire des œuvres du grand penseur. On pouvait adresser ce reproche à l'édition — excellente par ailleurs — qu'a donnée autrefois la maison Bong dans sa collection *Goldene Klassiker-Bibliothek*, et qui comprenait 8 parties en 3 volumes. Il manquait ici des choses très caractéristiques du talent de Herder, et nécessaires non seulement aux littérateurs, mais aux lettrés désireux d'avoir sous la main l'essentiel de ce qu'a écrit Herder. Cette fois, la lacune est comblée. La même maison Bong vient d'ajouter 7 nouvelles parties en 3 volumes à sa publication ancienne, de sorte qu'aujourd'hui, avec ses 15 parties, la nouvelle édition (**Herders Werke**, Auswahl in 15 Teilen, herausg. und mit Einleitungen und Anmerkungen versehen von Ernst Naumann, Berlin-Leipzig-Wien-Stuttgart, s. d., 6 vol. 12 m.) donne la somme des œuvres importantes de Herder. Aux volumes anciens, qui comprenaient les *Fragments sur la littérature contemporaine*, les *Sylves critiques*, *Du Caractère et de l'art allemand*, *De l'Analogie de la poésie anglaise moyenne et de la poésie allemande*, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, les *Chansons populaires* et le *Cid*, sont venus se joindre le *Journal de mon voyage 1769*, si utile pour connaître la formation de l'esprit de Herder ; l'*Origine du langage*, une des œuvres maîtresses sur cette ques-

Digitized by Google

tion, *la Connaissance et les sentiments de l'âme humaine*, *Plastique*, *Monument dressé à Jean Winckelmann*, deux œuvres qui montrent Herder sous l'aspect d'un critique d'art ; *Dieu*, les *Lettres sur l'humanité*, qui offrent encore un si vif intérêt ; *De l'esprit de la poésie hébraïque*, qui fut une révélation et témoigne si éloquemment de l'intelligence critique de Herder ; l'*Orateur de Dieu*, *De l'Esprit du christianisme*, *De la Religion des dogmes et des usages*, publications d'ordre religieux et théologique ; les *Discours scolaires*, où les pédagogues de notre temps trouveront plus d'un grain de mil ; enfin les *Poésies*, nécessaires à qui veut connaître tout Herder. Nous avons donc ici un *Herder* à peu près complet, suffisant du moins aux besoins de la grande majorité des lecteurs. M. Naumann — qui a, je crois, voué sa vie exclusivement à l'étude de Herder — a été chargé d'établir ce complément à l'édition ancienne, également de lui. La « vie de Herder » en tête de l'édition, les introductions à chacune des œuvres et les notes (qui s'étendent sur plus de 400 pages) sont dignes de ce consciencieux savant. F. P.

*
**

Il a été question ici même (v. *Rev. germ.* VI, p. 483 de la 1re édition du **Gœthes und Herders Anteil an dem Jahrgang 1772 der Frankfurter Gelehrten Anzeigen**, œuvre de M. Max Morris (Stuttgart, Cotta, 3 m.), dont l'objet est de fixer la part de collaboration qui revient à chacun des rédacteurs anonymes de cette revue critique. La 2e édition apporte quelques progrès. La méthode y reste la même et les critères n'ont pas pu être modifiés. Que ces critères ne soient pas d'une parfaite sûreté et qu'on puisse hésiter au moins entre Merck, Herder et Gœthe, tout le monde en conviendra. Il semble cependant que, pour la plus grande partie des articles, les doutes soient levés d'une façon définitive. M. Morris a rempli ici une tâche délicate avec le succès du brillant *Gœtheforscher* qu'il est. F. P.

*
**

Dans l'excellente préface, mise en tête de ce livre (Gœthe : **Lettres choisies**, 1765-1832, traduites par Mlle A. Fanta, avec une préface de Arthur Chuquet. Paris, Hachette, 1912, 415 pp., 3 fr. 50). M. Chuquet retrace à grands traits l'évolution des sentiments de Gœthe ; il approuve le choix de Mlle Fanta et prédit à sa traduction le meilleur accueil auprès des admirateurs que Gœthe compte dans les pays de langue française. Nous partageons l'avis de M. Chuquet tout en faisant de légères restrictions. Le travail de Mlle Fanta doit être jugé au point de vue de la sélection et de la traduction. Elle a procédé au tri en faisant abstraction de ses préférences, en témoignant d'une profonde connaissance de la matière, qui est considérable, et de beaucoup d'attention et de jugement. Qu'il nous soit cependant permis de faire une observation en ce qui concerne les lettres à Mme de Stein. Il est incompréhensible que précisément une femme n'ait pas trouvé la note juste pour cette correspondance-là. La lettre p. 35 (Ilmenau, du 7 au 9 septembre 1780) pouvait être aisément supprimée ; par contre, le choix de la lettre du 11 au 12 déc. 1777 (p. 25) et celui du petit billet du 27 mars 1787 (p. 55) qui annonce à l'aimée la découverte de l'os intermaxillaire est des plus heureux. Mais on se demande comment

Digitized by Google

la traductrice a pu passer totalement sous silence le voyage en Italie. On se serait aisément résigné à ne pas connaître quelques lettres à Zeller, à Humboldt et à Platen ; par contre, il eût été nécessaire de donner au moins un témoin du crépuscule du « grand » amour de Gœthe. Moins que toute autre, la lettre de Rome du 17 janvier 1787 pouvait être supprimée ; de même l'admirable lettre en vers du 7 avril 1776, le plus beau monument érigé par Gœthe à une femme, lequel assure à Mme de Stein une haute place dans la glorieuse série commencée par Annette Schönkopf et close par Ulrike de Lewetzow. Pour ce qui est de la traduction, il faut reconnaître que Mlle Fanta a excellement rendu, dans leur entier, les expressions gœthéennes qui exigent une habileté à toute épreuve. Non seulement Mlle Fanta se montre supérieure dans les détails, mais elle a su donner quand il le fallait, par exemple à la lettre à Augusta Stollberg, la délicatesse virile, l'atticisme et la distinction qui caractérisent le style épistolaire du vieux Gœthe. S'il me faut faire quelques objections relativement à la traduction des lettres de l'époque werthérienne, c'est parce que le travail de Mlle Fanta justifie de très hautes exigences. L'exactitude rigoureuse de la langue française oblige à une syntaxe précise et soignée. La traductrice aurait pu s'affranchir parfois de cette contrainte dans les lettres de l'époque werthérienne jusque vers 1777 et dû éviter de donner au caractère libre et impétueux du langage d'étudiant une forme trop correcte et trop soignée qui ne peut que fausser l'impression. Il suffit, pour comprendre mon observation, de comparer avec le texte original la lettre à Kestner du 25-12-1772 (p. 16) ou celle à Mme de Stein (p. 27). Chez Gœthe, nous trouvons le style werthérien, des phrases exclamatives, des points, des traits, des phrases inachevées ; chez Mlle Fanta tout est parfaitement correct et d'une température plus basse de 10°. Quelques petites erreurs, qui proviennent de ce que le texte n'a pas toujours été bien compris, et qui, pour une nouvelle édition, seront faciles à corriger, ne diminuent en rien le mérite incontestable de la traductrice. R. M.

*
* *

Le *Tempel-Verlag* termine sa belle édition des œuvres complètes de Schiller (**Schiller, Sämtliche Werke** in 12 B^den^ und einem Ergänzungsband, 3 m. le vol. relié), dont il a été question ici à plusieurs reprises. Les derniers tomes parus sont le 1er, le 11e et le 12e. Le tome 1 contient les poésies de Schiller. C'est une édition complète — où nous trouvons même les deux versions des *Dieux de la Grèce* — reproduisant la forme et l'orthographe originales, c'est-à-dire une édition qui, sans prétendre servir aux études littéraires approfondies, suffira au grand public et même aux lettrés. MM. Fritz et Walther Strich, qui ont été chargés d'établir l'édition de ce tome, sont également responsables du 12e volume, qui comprend les *Mélanges*, c'est-à-dire les préfaces, comptes rendus, articles et documents divers. Les mêmes principes les ont guidés dans l'accomplissement de cette tâche. Le 11e volume est consacré à l'*Histoire de la Guerre de trente ans*. M. Kluckhorn, qui a préparé ce volume, s'est expliqué sur sa méthode dans deux articles de l'*Euphorion* et a donné les raisons pour lesquelles il a donné d'ailleurs la préférence au texte de la 1re édition, assez peu différent de celui de la seconde. En somme, si cette édition des *Œuvres complètes*

Digitized by Google

de Schiller n'est pas un monument critique, si elle n'apporte pas un appui indispensable aux historiens de la littérature, auxquels importent les notes minutieuses et les dates précises, elle servira à une foule de lecteurs qui tiennent à un texte soigné, à une disposition commode, à une impresion claire, enfin à un format maniable. F. P.

*
**

Les Contes de Musäus ne sont pas des contes semblables à ceux des frères Grimm. Ils n'ont pas le caractère populaire, authentique de ces derniers. L'excellent Musäus en a pris à son aise avec la tradition et les chroniques dont il s'est servi. Cependant, ses contes ont un mérite. Ils sont écrits avec une facilité et une grâce de style qui en font une lecture attrayante. Ils en ont un autre. La matière en est ancienne et ils appartiennent en partie au folklore, en dépit des agréments dont Musäus les a ornés. C'est donc chose utile que de les rééditer, surtout lorsque, comme le fait la maison E. Diederichs (**J. K. A. Musäus Volksmärchen der Deutschen**, mit Holzschnitten von Ludwig Richter hrg. von PAUL ZAUNERT, Iéna, 1912. 2 vol. rel, 3 m. le volume) on se préoccupe de fournir aux lecteurs un texte correct, calqué sur la 1re édition, qu'on orne le livre d'illustrations (celles-ci sont dues à L. Richter), enfin qu'on accompagne l'édition de notes permettant à un lecteur médiocrement instruit de franchir heureusement les passages embarrassants. D.

*
**

Signalons, dans la *Goldene Klassiker-Bibliothek* (Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong et C°., 1913), l'édition des œuvres choisies de Arndt (**Arndts Werke. Auswahl in 12 Teilen.** Hrg., mit Anleitungen und Anmerkungen versehen von AUGUST LEFFSON und WILHELM STEFFENS. Rel. en 4 vol., 8 m.). Publier les œuvres complètes du célèbre poète patriote serait une tâche aussi inutile qu'ingrate. Un choix judicieux peut et doit nous permettre de voir et d'apprécier sous leurs faces diverses la personnalité et le talent du poète, de l'écrivain politique, du pamphlétaire. Nous reconnaissons volontiers que les deux éditeurs ont su concevoir et accomplir convenablement leur tâche. Peut-être pourrait-on même leur reprocher d'avoir admis dans leur publication trop d'œuvres de circonstance ; cependant, comme, en définitive, elles ont, presque toutes, un intérêt historique ou documentaire, leur présence dans une édition même incomplète peut, en somme, se justifier. Les *Poésies*, les *Souvenirs de la vie extérieure*, les *Contes et Souvenirs de jeunesse*, les *Voyages avec Fr. von Stein*, l'*Esprit de l'Epoque*, sont répartis dans les neuf premières divisions. Les trois dernières ont recueilli, sous le titre de « *Kleine Schriften* », les articles, appels, pamphlets politiques, sociologiques ou patriotiques, catéchismes, etc., les plus importants ou les plus caractéristiques. L'un des deux éditeurs, W. STEFFENS, a tracé, en tête de l'édition, l'esquisse biographique de l'écrivain, et a rédigé, à la fin du dernier volume, les remarques utiles pour l'intelligence du texte. Il a, en outre, publié les deux derniers volumes (*Geist der Zeit*, *Kleine Schriften*). Le reste de l'édition est l'œuvre de A. LEFFSON. L'ensemble se recommande par un texte convenablement établi, une impression nette, un choix convenable des œuvres publiées, des introductions courtes, mais suffisamment documentées. L. M.

Digitized by Google

*
* *

La même maison Bong et Cie vient de compléter l'édition de *Gutzkow* qu'elle a fait entrer dans la *Goldene Klassiker-Bibliothek*. La plus grande partie de cette édition avait paru au cours de l'année du centenaire de Gutzkow, en 1911, et il en a été rendu compte dans la *Revue germanique* (Novembre-Décembre 1911). — Voici maintenant que le roman le plus célèbre de Gutzkow, *Die Ritter vom Geist*, s'ajoute à cette publication et la termine.

C'est la première fois que dans une édition de Gutzkow on fait rentrer l'un de ses grands romans. On ne saurait trop louer la maison Bong de joindre les *Ritter vom Geiste* aux œuvres de Gutzkow qu'elle a précédemment fait paraître; car la puissance créatrice de Gutzkow se révèle surtout dans ce grand roman qui restera, dans la littérature allemande du XIXe siècle, représentatif du genre épique. — Le roman dans toute son ampleur est présenté en trois jolis volumes qui peuvent être vendus indépendamment des autres œuvres de Gutzkow et dont le prix modique attirera le grand public. Une bonne préface de Reinhold Gensel, appuyée sur des documents inédits, met en valeur l'importance d'un ouvrage qni reflète bien l'époque de 1848. Des notes et éclaircissements, à la fin du dernier volume, complètent les renseignements de la préface. J. D.

*
* *

Voici un volume **Friedrich Hebbel, ein Lebensbuch**, hrg. von W. Bloch-Wunschmann (Berlin, Behr, 1912. 639 p., grand in-8°, 6 m.) qui est un recueil des passages du *Journal* et des *Lettres* de Hebbel les plus importants pour la connaissance de ses idées et de sa vie; ces extraits sont rangés dans l'ordre chronologique de façon à former une sorte d'autobiographie dans laquelle nous pouvons suivre Hebbel semaine par semaine et souvent jour par jour. Ce livre qui paraît à la veille du centenaire du poète est destiné à augmenter le nombre déjà si important de ses admirateurs; il s'adresse au grand public et on peut dire qu'il n'y avait pas de façon plus attrayante et plus sûre de révéler la personnalité de Hebbel que de laisser ainsi la parole au héros lui-même. L'ouvrage de Bloch-Wunschmann atteindra certainement son but ; c'est une tentative originale et dont on peut regretter qu'elle n'ait pas eu lieu plus tôt.

A. T.

*
* *

C'est le 12 février passé qu'a sonné l'heure où, il y a cent ans, naquit Otto Ludwig, le poète dramatique original, le conteur puissant, le critique au regard aigu. On commémore cet événement de diverses façons. La grande maison d'édition Bong et Cie appelle à cette occasion l'attention des amis de Ludwig sur l'édition qu'elle a publiée de ses œuvres (**Ludwigs Werke**, hrg. und mit einem Lebensbild versehen von Arthur Eloesser, Berlin-Leipzig-Wien-Stuttgart, 2 vol. reliés 3,50 m.). Comme tout ce qui figure dans la *Goldene Klassiker-Bibliothek*, cette édition possède des qualités séduisantes : agrément de l'aspect, qualité des matériaux, sûreté du choix (les *Shakespeare-Studien* sont données d'après l'édition de Stern) et valeur des introductions. C'est M. Eloesser qui a été chargé d'esquisser la vie et de présenter les œuvres de Ludwig. Il l'a fait avec son talent accoutumé. F. P.

Digitized by Google

*
* *

Nous possédons d'innombrables éditions des contes des frères Grimm et chacune d'elles ne peut guère prétendre qu'à des mérites d'ordre extérieur. Celle que donne M. **Frédéric von der Leyen (Kinder-und Hausmärchen gesammelt durch die Brüder Grimm**, Iena, Diederichs, 1912, 2 vol. 3 m. chacun) se distingue par une qualité qui a trait à leur caractère. M. von der Leyen, que des études de longue haleine ont familiarisé avec le folklore, a tenté de classer chronologiquement les Contes de Grimm. Il a placé d'abord les contes qui ont dû naître les premiers, c'est-à-dire ceux qui doivent le jour à des croyances religieuses anciennes Puis viennent les contes créés à l'époque de l'invasion des barbares, ceux du Xe siècle, ceux de la période courtoise, ceux que le contact avec l'Orient lors des Croisades a fait pénétrer en Europe ou a inspirés, ceux qu'inventa le moyen âge finissant et dont les héros sont des animaux ou des hommes mis dans des situations où domine le merveilleux. Ensuite viennent les récits passés de France en Allemagne au XVIIe siècle et, pour clore la série, les contes destinés à égayer les enfants. Grâce à cet ordre les *Contes de Grimm* gagnent en intérêt. Le lecteur pourra s'initier aux questions de folklore et pénétrer le sens profond de récits qui n'ont pas été imaginés uniquement pour distraire l'enfance.

F. P.

*
* *

Le poète Alexis Tolstoï, l'homme et l'œuvre (Paris, Hachette, 1912, 12 fr.), de M. André Lirondelle est une étude, imposante à tous égards, de littérature russe. Je suis incapable d'en apprécier tous les mérites, d'en discerner l'originalité, de constater l'exactitude des solutions apportées aux problèmes étudiés, de mesurer les obstacles dont notre collaborateur a dû triompher. Mais j'ai admiré la belle ordonnance d'un travail dont les éléments étaient complexes, la finesse d'aperçus qui témoignent d'un esprit habile à saisir les nuances, la grâce d'une exposition claire et aisée. Ce livre m'a semblé capable d'intéresser les profanes et de leur apprendre beaucoup de choses sur Tolstoï et la Russie littéraire de son temps. Le ravail de M. Lirondelle a un attrait particulier pour les anglistes et les germanistes. On y voit l'influence des littératures allemande et anglaise sur la littérature russe. Pour ne parler que de l'Allemagne, on constate ici combien Gœthe, Heine, Schiller (qui n'a pas écrit son *Wallenstein* à Eger, p. 248), E. T. A. Hoffmann, Gregorovius, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Gervinus, Rümelin, bref les poètes, les penseurs et les critiques allemands ont marqué de leur empreinte le talent de Tolstoï. L'écrivain russe disait un jour en manière de badinage qu'il avait manqué sa vocation et qu'il aurait dû être un poète allemand. Cette prétention ne paraît par excessive à ceux qui lisent la traduction qu'il fit en allemand d'une de ses ballades et que M. Lirondelle a reproduite (p. 608 s.). F. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

I. — Histoire de la civilisation. — ANDLER, BASCH, BENRUBI, etc. *La Philosophie allemande au XIXe siècle.* Paris, Alcan, '12. 5 fr. — BODE, W. *Das Leben in Alt-Weimar. Ein Bilderbuch, zusammengestellt u. erläutert.* Weimar, Kiepenheuer, '12. 6 m. — DOHN, W. *Das Jahr 1848 im deutschen Drama und Epos.* Stuttgart, Metzler, '12. 7 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 32.*] — HELM, K. *Altgermanische Religionsgeschichte. 1. Bd.* Heidelberg, Winter, '13. 6,40 m. [*Germanische Bibliothek. 1. Abtlg., V. Reihe, 2. Bd.*] — HIRSCHSTEIN, H. *Die französische Revolution im deutschen Drama und Epos nach 1815.* Stuttgart, Metzler, '12. 9 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 31. Heft.*] — REYNAUD, LOUIS. *Les origines de l'influence française en Allemagne. Etude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période précourtoise (950-1150). T. I. L'offensive politique et sociale de la France.* Paris, Champion, 1913. 12 fr.

II. Langue allemande. — GÖTZE, A. *Frühneuhochdeutsches Glossar.* Bonn, Marcus, '12. 3,40 m. [*Kleine Texte f. Vorlesungen u. Uebungen, 101.*] — HAHN, L. *Die Ausbreitung der neuhochdeutschen Schriftsprache in Ostfriesland.* Leipzig, Avenarius, '12. 6 m. [*Teutonia, 24.*]

III. Littérature allemande. — *a)* **Etudes générales, périodes, écoles, thèmes,** etc. — *Als unsre grossen Dichterinnen noch kleine Mädchen waren. Selbsterzählte Jugenderinnerungen* von IDA BOY-ED. H. DOHM, E. v. HANDEL-MAZZETTI, CH. NIESE, CLARA VIEBIG, HERMINE VILLINGER, L. WESTKIRCH. Leipzig, Mæser, '12. 3 m. — ARNOLD, F. *Das deutsche Volkslied. 3., vollst. umgearb. Aufl.* Prenzlau, Vincent, '12. 2 vol. 8 m. — BRIETZMANN, F. *Die böse Frau in der deutschen Literatur des Mittelalters.* Berlin, Mayer u. Müller, '12. 7 m. [*Palaestra, 42.*] — GOLTHER, W. *Die deutsche Dichtung 800-1500.* Stuttgart, Metzler, '12. 6,75 m. [*Epochen der deutschen Literatur.*] — SCHAEFER, H. *Waffenstudien zur Thidrekssaga.* Berlin, Mayer u. Müller, '12. 2,50 m. [*Acta Germanica.*] — SCHIER, A. *Die Liebe in der Frühromantik m. besond. Berücksichtg. des Romans.* Marburg, Elwert, '13. 4 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, 20.*] — STERNBERG, LEO. *Die nassauische Literatur.* Wiesbaden, Staadt, '13. 1,60 m. — *Studien zur Literaturgeschichte. Albert Köster zum 7. XI. 1912 überreicht.* Leipzig, Insel-Verlag, 12. 9 m.

b) **Auteurs et Ouvrages particuliers.** — **Arndt's** *Werke. Auswahl in 12 Tln. Hsg. v.* A. LEFFSON u. W. STEFFENS. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, '12, 4 vol. 8 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek.*]

Basedow, v. Lavater.

Baumann, A. — JAFFÉ, W. *Alexander Baumann. Ein Beitrag zum Wiener literar. Vormärz u. zum volkstüml. Lied in Oesterreich.* Weimar, Duncker, '13. 9,60 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte. 42.*]

Bierbaum, Otto Julius, *zum Gedächtnis.* München. G. Müller, '12. 4 m.

Digitized by Google

Droste-Hülshoff, A. v. — ARENS, ED. *A. v. Droste-Hülshoff. Westfälische Skizzen u. Landschaften.* Münster, Aschendorff, '12. 2 m.

Felix, Mönch. — MAI, ERICH. *Das mittelhochdeutsche Gedicht vom Mönch Felix, auf textkritischer Grundlage philologisch untersucht u. erklärt.* Berlin, Mayer u. Müller, '12. 15 m. [*Acta Germanica, 4.*]

Fortunatus. — *Fortunati Glückseckel u. Wunschhütlein. Nach dem ältesten erhaltenen Druck, Augsburg 1509, hrg. v.* R. BENZ. Jena, Diederichs, '12. 4 m. [*Die Volksbücher der Deutschen*].

Geibel, E., v. **Tieck.**

Gœthe's *römische Elegien. Nach der ältesten Reinschrift hrg. v.* A. LEITZMANN. Bonn, Marcus, '12. 1,30 m. [*Kleine Texte f. Vorlesungen u. Uebungen, 100.*] — HAGEN, ROSA. *Emmendingen als Schauplatz von Gœthes Hermann und Dorothea.* Emmendingen, Dölter, '12. 1.80 m. — LIENHARD, F. *Einführung in Gœthes Faust.* Leipzig, Quelle u. Meyer, '13. 1 m. [*Wissenschaft u. Bildung, 119.*] — SCHMIDT, H. *Gœthe-Lexikon.* Leipzig, Kröner, '12. 5 m. — BIELSCHOWSKY, A. *Gœthe. Sein Leben und seine Werke. 25. Aufl.* München, Beck, '13. 2 vol. 14 m. — SIMMEL, G. *Gœthe.* Leipzig, Klinkhardt, '13. 4 m.

Grabbe's *Werke in 6 Tln. Hrg. v.* S. WUKADINOVIĆ. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, '12. 2 vol. 4 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek.*]

Hamann. — BLUM, J. *La vie et l'œuvre de Hamann, le « Mage du Nord ». 1730-1788.* Paris, Alcan, '12.

Hebbel. — DOSENHEIMER, E. *Friedrich Hebbels Auffassung vom Staat u. sein Trauerspiel « Agnes Bernauer ».* Leipzig, Haessel, '12. 4,60 m. [*Untersuchungen zur neueren Sprach- u. Literaturgeschichte, 13.*]

Heine, H. — *Atta Troll. Allemagne. Transcriptions en rimes françaises* par MAURICE PELLISSON. Paris, Hachette, '12.

Herder's *Werke. Auswahl in 15 Tln. Hsg. v.* E. NAUMANN. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, '12. 6 vol. 12 m. [*Goldene Klassiker-Bibliothek.*] — *Herder's Shakespeare-Aufsatz in dreifacher Gestalt. Hrg. v.* F. ZINKERNAGEL. Bonn, Marcus, '12. 1 m. [*Kleine Texte f. Vorlesungen u. Uebungen, 107.*]

Heyse, Paul. — FARINELLI, A. *Paul Heyse.* München, Süddeutsche Monatshefte, '13. 1,50 m.

Humboldt, A. W. v. — LEITZMANN, A. *Wilhelm v. Humboldts Sonettdichtung.* Bonn, Marcus, '12. 2,80 m.

Keller, Gottfried. — BAECHTOLD, J. *Gottfried Kellers Leben. Kleine Ausg. ohne die Briefe u. Tagebücher des Dichters. 3. Aufl.* Stuttgart, Cotta, '13. 3 m.

Klinger's Frd. Max, *dramatische Jugendwerke. In 3 Bdn. hrg. v.* HANS BERENDT *u.* KURT WOLFF. *1. Bd. Otto. Das leid. Weib. Die Zwillinge.* Leipzig, Rowohlt, '12. 7 m.

Knapp, Albert. — KNAPP, M. *Albert Knapp als Dichter u. Schriftsteller. Mit e. Anhang unveröffentlichter Jugendgedichte.* Tübingen, Mohr, '12. 5 m.

Lavater. — FISCHER, F. *Basedow u. Lavater in ihren persönlichen u. literarischen Beziehungen zu einander auf Grund ihres unveröffentlichten Briefwechsels u. Tagebuch-Aufzeichnungen Lavaters.* Strassburg, Heitz, '12. 3 m.

Digitized by Google

Lenz, J. M. R. — *Gesammelte Schriften. Hrg. v.* F. Blei. 5. *(Schluss-) Bd. Schriften in Prosa.* München, G. Müller, '13. 7,50 m.

Ludwig, Otto. *Sämtliche Werke, unter Mitwirkung des Gœthe-u. Schiller-Archivs in Verbindung mit* H. H. Borcherdt, C. Höfer, J. Petersen, *Expeditus* Schmidt, O. Walzel, *hrg. v.* Paul Merker. *1-2. Bd.* München, G. Müller, '12. 6 m. le vol.

Luther's *kleiner Katechismus. Der deutsche Text in seiner geschichtl. Entwickly., v.* J. Meyer. Bonn, Marcus, '12. 0,80 m. [*Kleine Texte für Vorlesungen u. Uebungen, 109.*] — Klingner, E. *Luther u. der deutsche Volksaberglaube.* Berlin, Mayer u. Müller, '12. 4 m. [*Palaestra, 56.*]

Mörike. — Maync, H. *Eduard Mörike. Sein Leben u. Dichten. 2. stark überarb. u. verm. Aufl.* Stuttgart. Cotta. '13. 6,50 m.

Musäus, J. K. A. — *Volksmärchen der Deutschen. Hrg. v.* P. Zaunert. Jena, Diederichs, '12. 2 vol. 6 m. [*Die Märchen der Weltliteratur.*]

Pfander, G. — Gessler, A. *Gertrud Pfander, e. Schweizer Dichterin.* Basel, Schwabe, '12. 3,20 m.

Raabe. — *Gedächtnisschrift. Hrg. v.* H. Goebel. Leipzig, (Xenien-Verlag, '12. 2 m [*Xenien, Sonderheft 1.*]

Seume, Joh. Gottf. — *Ausgewählte Werke, hrg. u. eingel. v.* W. Hausenstein. Leipzig, Leipziger Buchdruckerei, '12. 3,50 m.

Schlegel, Caroline v. — *Briefe aus der Frühromantik. Nach* G. Waitz *vermehrt hrg. v.* Erich Schmidt. Leipzig, Insel-Verlag, '13. 2 vol. 12 m.

Schopenhauer, A. — *Essai sur les apparitions et opuscules divers. Trad. p.* A. Dietrich. Paris, Alcan, '12. 2,50 fr.

Starck. — Blum, J. *J. A. Starck et la querelle du crypto-catholicisme en Allemagne (1785-1789).* Paris, Alcan, '12.

Stifter, A. — *Ausgewählte Werke. Hrg. v.* O. Rommel. 7 *vol.* Teschen, Prochaska, '12. 7 m. [*Deutsch-österreichische Klassiker-Bibliothek.*]

Storm, T. — *Sämtliche Werke. Neue Ausg. in 5 Bdn.* Braunschweig, Westermann, '12. 15 m. — Storm, H. *Theodor Storm. Ein Bild seines Lebens. 2. Bd. Mannesalter. 2. Aufl.* Berlin. Curtius, '13. 3,50 m.

Tieck. — Heidelbach, P. *Deutsche Dichter und Künstler in Escheberg u. Beziehungen der Familie von der Malsburg-Escheberg zu den Familien Tieck und Geibel.* Marburg, Elwert, '13. 3 m.

Varnhagen, Rahel. — *Ein Frauenleben in Briefen. Ausgew. u. m. Einltg vers. v.* A. Weldler-Steinberg. Weimar, Kiepenheuer, '12. 6 m.

L. Mis.

Bibliographie. — Gray, W. Forbes. *Books that count : a dictionary of standard books.* Black, '12. 5 s.

Langue anglaise. — Roget, Peter Mark (Boyle, A. rev.) *Thesaurus of English Words and phrases* (Ev. Man's lib.) 2 vol. '12. 2 s. — Bergmann, Prof. Dr. K. *Die gegenseitigen Beziehungen der deutschen, englischen, und franz. Sprache auf lexikologischem Gebiete* (Neuspr. Abhandlungen. 18). Koch, Dresde. '12. 4 m. 40. — Gould, S. Baring, *Family names and their story.* new. ed. Seeley. '12. 5 s. — Krüger, Dr. Gust. *Englische*

Digitized by Google

Synonymik (Mittlere Ausg.) Koch, Dresden. '12. 3 m. 40. — SPIRA, THEO. *Die engl. Lautentwickelung nach franz. Grammatiker-Zeugnissen* (Quellen und Forschungen. . Brandl. 115). Trübner, Strassb. '12. 8 m. — KIRKPATRICK, JOHN. *Handbook of idiomatic English as now written and spoken.* Simpkin, 1912. 3 s. 6. — SCHOCH. ALFR. D. & KRON, R. *The little Yankee; a handbook of idiomatic American English.* Bielefeld, Freib. i. B. '12. 3 m. — DUNSTAN, DR. A. C. *Englische Phonetik m. Lesestücken* (Göschen Sammlung, 601. Bdchen). Berlin, '12. 80 pf.

Littérature anglaise. — a) Histoire générale. — Thèmes. — Essais. — Genres. — STEPHENS, W. H. *Introduction to the study of English literature; its history and form.* Macmillan, '12. 1 s. 4. — FAIRCHILD, A. H. R. *The making of poetry.* Putman, 1912. 5 s. — HUDSON, W. H. *An outline history of English Literature.* Bell, 1913. 2 s. 6. — KENNEDY, J. M. *English Literature 1880-1905.* Swift. '12. 7 s. 6. — O' NEILL. GEORGE *Five centuries of English poetry from Chaucer to De Vere.* Longman, '12. 3 s. 6. — WINDISCH, ERNST *Das Keltische Britannien bis zu Kaiser Arthur.* [Abhandlungen... Kön. Sächs. Ges. Wiss.-Philol. 29]. Teubner. Lpz. 1912. 9 m. — ABRAM, A. *English life and manners in the later middle ages.* Routledge, '12. 6 s. — SCHOFIELD, W. H. *Chivalry in English literature: Chaucer, Malory, Spenser and Shakespeare.* Frowde, 1913. 8 s. 6. — MEYER, W. *Der Wandel des jüdischen Typus in der engl. Literatur.* Diss. Marburg. '12. — DAMETZ, M. *Englische Volkslieder u. Mariskentänze.* Prog. Wien. '12. — TODT, W. *Lessing in England.* 1767-1850 (Angl. Arbeiten. 1). Winter, Heidelberg. '12. — RANSOME, ARTHUR. *Portraits and Speculations.* Macmillan, '13. 7 s. 6. — STRONG, ARCHIBALD, T. *Peradventure. A book of essays in literary criticism.* Simpkin, '12. 5 s. — DOUGLAS, GEORGE WILLIAM. *Essays in appreciation.* Longmans, '13. 3 s. 6. — WALLACE, PROF. CH. W. *The evolution of the Eng. drama up to Shakespeare, with a history of the first Blackfriars theatre* (Schr. der d. Shak. Gesellschaft. 4 Bd). Reimer, Berlin '12. 10 m. — REESE. G. H. *Studien u. Beiträge zur Gesch. der engl. Schauspielkunst im Zeitalter Shakespeares.* Diss. Iena. '11. — DIEDE, O. *Der Streit der Alten und Modernen in der englischen Lit. gesch. des 16. u. 17 Jhts.* Diss. Greifswald, '11. — FEHR, DR B. *Streifzüge durch die neueste engl. Literatur.* Trübner, Strassb. '12. 3 m. 50. — GRÜBNER, W. *Der Einfluss des Reims auf den Satzbau der eng. « Heroic Plays ».* Diss. Königsberg. 1912. — ARMSTRONG, G. FERARD. *A century of great actors, 1750-1850.* Ill. Mills & Boon, 1912. 10 s. 6. — JERROLD, WALTER. *A book of famous wits.* Methuen. '12. 7 s. 6. — LEE, H. D. C. *Bliss Carman. A study in Canadian poetry.* Herald printing office, Buxton. 1912.

b) **Anthologies.** — LOUNSBURY, T. R. ed. *The Yale Book of American verse.* Frowde, '12. 10 s. — GRAVES, A. P. *Welsh poetry, old and new, in English verse.* Longmans, '12. 2 s. 6. — GOWANS, ADAM L. edit. *Twelve best short stories.* Gowans. 1912. 1 s. — LEONARD. R. M. ed. *The pageant of English prose.* Frowde, '12. 2 s. — CAXTON, WILLIAM J. ed. *A book of nature poetry.* Blackie, 1912. 1 s. 6. — LUNN, ARNOLD, H. M. ed. *The Englishman in the Alps, a collection of English Prose and Poetry relating to Switzerland.* Frowde, 1913. 5 s. — RICHARDSON, JOHN. *In the garden of delight; a nature anthology in prose and verse.* Harrap, 1912. 3 s. 6. —

Digitized by Google

DAY, E. HERMITAGE ed. *In our lady's praise, an anthology*. Pitman, '12. 2 s. — BARNETT, ANNIE & DALE, LUCY. *An anthology of English prose*. Longmans, 1912. 2 vols. 6 s. — MITCHELL, DUGALD. *The book of Highland verse... with introd. and notes on the gaelic poets*. Gardner, 1912. 4 s. 6. — JONES, WILLIAM HUGHES. *At the foot of Enyri. A book about poetry in Wales*. Jarvis & F. '12. 2 s. 6. — PAUL, HERBERT ed. *Famous speeches*. Pitman. 2 d. series. 1912. 7 s. 6.

Auteurs. — Allingham. W. — ALLINGHAM, HELEN ed. *Poems of W. A. selected* (Golden Treasury). Macmillan, '12. 2 s. 6.

Austen. — SACKVILLE, LADY MARG ed. *Jane Austen* (The Regent Library). Herbert & Daniel, '12. 2 s. 6. — FITZGERALD, PERCY. *Jane Austen, a criticism and appreciation*. Jarrold, '12. 3 s. 6.

Bacon. — HUMPHRIES, SYDNEY ed. *The Essays* (Sydney edition). Black. '12. 6 s.

« **Bible** ». — YOUNG, ROBERT. *Analytical concordance to the Bible*. Rev. ed. Simpkin, '12. 12 s. 6.

Blake. — *Illustrations on the Book of Job*. Gowans. '12. 6 d.

Byron. — BEUTLER, K. A. *Ueber Lord Byron's « Hebrew Melodies »*. Diss. Leipzig. 1912. — BLEIBTREU, KARL. *Das Byron Geheimnis*. Müller, Münich, '12. 3 m. — FUESS CLAUDE M. *Lord Byron as a satirist in verse*. Frowde, '12. 5 s. 6.

Chaucer. — LEGOUIS, E. *Geoffrey Chaucer*. Dent, '13. 5 s. — EGG, W. *Chaucers « Knightes Tale »*. Progr. Marburg a. d. Drau. 1912. — HULBERT, JAMES ROOT *Chaucer's official life*. Diss. Univ. Chicago, 1912.

Clough. — LUTONSKY, P. A. *H Clough* (Wiener Beit. 39). Braumüller. '12. 2 m.

Cobbett. — MELVILLE, L. *The life and letters of W. Cobbett*. 2 v. Lane, '13. 32 s.

Coleridge. — KEELING, M. A. ed. *The rime of the ancient mariner*. Frowde, '12. 1 s.

Dickens. — JÜGLER, R. *Ueber die Technik der Charakterisierung in den Jugendwerken von Ch. Dickens*. Diss. Halle. 1912. — FENNELL, C. A. M. *« The opium woman » and « Datchery » in « The Mystery of E. Drood »*. Simpkin, '13. 6 d. — WALTERS, J. CUMING. *The complete mystery of E. Drood : The history, its continuations and solutions*. Illus. Chapman & Hall, '12. 6 s.

Dryden. — JOHNSON, R. B. ed. *Poems by Dryden*. Blackie, '12. 2 s. 6.

Jonson. — CRUICKSHANK, REV. A. H. *Ben Jonson, a paper read before the Durham branch of the English Association*. Durham County Advertiser. 1912. 1 s.

Keble. — FRANCIS, E. K. Trans. *Keble's lectures on poetry, 1832-1841*. 2 v. Frowde, '12. 12 s.

Kingsley. — JOHNS, E. F. ed. *Words of advice to school-boys, collected from hitherto unpublished notes and letters*. Simpkin, '12. 1 s. — KÖHLER, FR. *Kingsley als religioser Tendenzschriftsteller*. Diss. Marburg, 1912.

Macaulay. — TREVELYAN, SIR G. O. *Life and letters of Lord Macaulay*. Cheap. ed. Nelson. 1913. — CRESWELL, P. T. ed. *Essay on Milton*. Frowde, '13. 2 s.

Digitized by Google

Malory. — WRAGG, H. ed. *Selections*. Frowde, '12. 2 s.

Marlowe. — CRAWFORD, CH. *The Marlowe Concordance* (Materialien zur Kunde des ält. engl. Dramas). Louvain, 1912.

Morris. — DRINKWATER, JOHN. *W. Morris, a critical study*. Secker, '12. 7 s. 6.

Peacock. — CAVENAGH, J. A. ed. *Maid Marian*. Illus. Macmillan, 12. 1 s.

Procter. — JANKU, DR. FERD. *Adelaide A. Procter* (Wiener Beitr. 38). Braumüller, '12. 3 m.

Ruskin. — COOK, E. T. *Homes and haunts of J. Ruskin*. Illus. 4 to. Allen, 1912. 4 s.

Shakespeare. — GILBERT, C. R. ed. *As you like it, the text of the Folio...* Mills & B. '12. 1 s. — V. HERDER, p. 260. — RICHTER, DR. K. A. *Shakespeare in Deutschland, 1739-70*. Muschner, Oppeln. 1912. 4 m. — FISHWICK, LIEUT. COL, ed. *Shakespearian addresses* (the Arts Club, Manchester). Sherratt & H. 1912. 10 s. 6. — HUTCHINSON, JOHN. *The sonnets of Shakespeare, a new view. Part 2 : a reply to critics*. Banks, '12. 6 d. — NAYLOR, E. W. ed. *Shakespeare music : music of the period*. Curwen, 1913. 6 s. — WOLFF, MAX J. *Shakespeare ; der Dichter u. sein Werk*. 3 Aufl. Beck. München, 2 Bde '12. je 6 m. — VISCHER, FRDR. THDR. *Shakespeare-Vorträge*. Cotta, Stuttgart. '12. 10 m. — BARTELS, ADF. *Shakespeare u. das engl. Drama im 16 u. 17 Jahrh*. Callwey, München. '12. 1 m. — NIEMEYER, DR. THDR. *Der Rechtsspruch gegen Shylock im « Kaufmann v. Venedig »*. Duncker, München. '12. 1 m. 50.

Shaw. — HAMON, A. *Le Molière du XXe siècle*. Figuière, 1912. 5 fr. — (id.). *The technique of B. Shaw's plays*. C. W. Daniel, '12. 2 s.

Sidney (Countess of Pembroke), — YOUNG, F. B. *Mary Sidney, Countess of Pembroke*. Nutt, 1912. 7 s. 6.

Spenser. — HIGGINSON, J. J. *Spenser's « Shepherd's Calendar » in relation to contemporary affairs*. Frowde, '12. 6 s. 6.

Stevenson. — BAILEY, MRS. H. S. *A note on R. L. Stevenson, 1850. 1894*. Priory Press, 1912. Id. — MAIER, L. *Die Abenteuerromane R. L. Stevensons*. Diss. Marburg, 1912.

Swinburne. — THOMAS, EDWARD. *A. C. Swinburne, a critical study*. Secker, '12. 7 s. 6.

Tennyson. — BENSON, A. C. *Tennyson*. Cheaper ed. Methuen, '13. 1 s. — *Poems published in 1842*. Frowde, '12. 2 s. 6.

Wilde. — INGLEBY, LEONARD C. *Oscar Wilde : some reminiscences*. Illus. W. Laurie, '12. 2 s. 6. — HOPKINS, R. THURSTON *O Wilde, a study of the man and his work*. Lynwood, '12. 2 s. 6.

A. KOSZUL.

Digitized by Google

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Zeitschrift für deutsche Wortforschung. T. XIV, fascicule 3 (février 1913).

W. VAN HELTEN : *Zur Semasiologie* (Les mutations du sens des mots se ramènent à deux causes, l'une qui n'est pas déterminée par les figures : restriction de sens ; l'autre qui est produite par les figures : association de deux images dont l'une supplante l'autre. Nombreux exemples de cette explication, qui est en contradiction avec celles de MM. Paul et Wundt). — O. B. SCHLUTTER : *Zu den althochdeutschen Glossen* (Citation de gloses latines qui éclairent le sens des gloses ancien-haut-allemandes). — J. A. WALZ : *Fei, Fee — Elfe* (La langue allemande ne possède pas de terme pour désigner les « feies » ou « fées », mot français. Le puriste Bodmer essaya de faire prévaloir le mot *Hexe*, mais sans succès ; quant au mot anglais « elfe », il a dû, pour la même raison, passer dans l'allemand, où il est resté, ayant à subir la concurrence de *Elbe*). — J. A. WALZ : *Strukaras* (Surnom donné à Gottsched par les Suisses, et qui est originairement le nom d'un imposteur connu par un récit anglais). — J. H. KERN : *Zu nhd. nd.* BEIERN, *ndl.* BEIEREN (Ce mot, dont le sens est « sonner les cloches », est sans doute d'origine française). — A. SCHIRMER : *Zur Schlagwortforschung*. — K. ROTHER : *Der Worttypus* FAULENZEN (Quantité de mots silésiens en *-inzig* ou *-inzen*). — S. SIEBER : *Nachtrag zu den Wörtern auf -ling* — E. HOFFMANN-KRAYER : *Sommerfrische* (Le mot se rencontre dès 1763). — A. GÖTZE : *Gabelträger* (Signifie primitivement « jeune cerf »). — A. GÖTZE : *Hainbühl*.

Die Propyläen 1913.

10 Janvier. — FR. CASTELLI : *Gustav Falke* (Ce poète, dont on célèbre le soixantième anniversaire, représente la tendance néoromantique. A subi dans son enfance les épreuves de l'adversité, et dans sa jeunesse l'influence de Lilienkron. Son talent est souple et très personnel).

24 Janvier. — E. HEYCK : *Die Sprachpracht der germanischen Namen* (Les noms propres germaniques, dont beaucoup subsistent en français, offrent un sens indiquant une qualité ou révèlent une beauté poétique).

31 Janvier. — P. ZSCHORLICH : *Nietzsche und das Wetter* (Nietzsche a toujours et fortement subi l'influence du temps).

7 Février. — A. TEUTENBERG : *Otto Ludwig* (Tenta de créer des figures sublimes, réussit dans le détail des caractères, fut attiré par l'élément populaire de la vie, créa avec plaisir et succès ses nouvelles qui représentent le meilleur de sa gloire). F. P.

Deutsche Rundschau. 1913.

Janvier. — ENRICA VON HANDEL-MAZETTI : *Stephan Schwertner*, ein Steyrer Roman. — ISOLDE KURZ : *Wandertage in Hellas*. — B. GROETHUYSEN : *Wilhelm Dilthey* (A la fois historien et philosophe, après s'être consacré à l'étude du passé, a cherché sa continuité dans le présent ; il repousse la métaphysique des classiques et se tourne vers le positivisme). — ERICH SCHMIDT : *Otto Brahm* (Court article nécrologique d'un ami de la première heure ; rappelle ses études littéraires sur Kleist et Schiller, ses coura-

Digitized by Google

geuses initiatives pour faire connaître au public berlinois les drames de Tolstoï, d'Ibsen, de Hauptmann).

Février. — E. von Handel-Mazetti : *Stephan Schwertner.* — P. Bailleu. *Preussen am Scheidewege. Die preussische Politik im Winter 1812 bis 1813.* — B. Groethhuysen : *Wilhelm Dilthey* (Fin. Dans sa bibliographie de Schleiermacher a rattaché à l'individu tout le mouvement intellectuel de l'époque). — A. Leitzmann : *Beethovens literarische Bildung* (Beethoven à été un autodidacte. Il a surtout admiré Schiller, dont la nature correspond à la sienne ; il loue dans Gœthe la vie et trouve ses poésies plus faciles à mettre en musique que celles de Schiller. Il ne semble pas avoir été en contact direct avec la littérature romantique. Les œuvres étrangères ne lui ont été connues que par des traductions ; il a été surtout attiré par la littérature grecque).

Süddeutsche Monatshefte. 1912-1913.

Décembre. — *Familienbriefe von Karl Stauffer* (Suite. Séjour à Rome en 1888 ; y fréquente Klinger). — *Drei Briefe Treitschkes an Heinrich von Marquardsen*, mitgeteilt von K. A. von Müller (Les deux premières écrites en 1863 et 1864 concernent les travaux de Treitschke et contiennent l'affirmation très nette de son hostilité au particularisme, de sa foi dans l'unité allemande). — *Rundschau* (Notes de R. Louis concernant les publications récentes sur Schubert, Wagner, Beethoven ; de K. Voll sur les publications artistiques, en particulier les éditions de luxe des œuvres classiques ; de J. Hofmiller). — A signaler un choix de livres, très utile et très judicieux fait par J. Hofmiller sous le titre : *Bücher zum Kaufen und Schenken.*

Janvier. — H. Fischer : *Zu Uhlands Gedächtnis* (Discours prononcé à l'Université de Tubingue, le 13 novembre 1912, pour le 50e anniversaire de sa mort. Uhland n'est pas un esprit créateur, mais c'est un artiste, un vrai poète, qui ne chante que ce qu'il a ressenti lui-même. C'est un poète national par son amour pour son pays souabe Ses travaux scientifiques témoignent des mêmes qualités de sincérité, de clairvoyance, d'attachement à sa petite patrie). — *Briefe Schellings und anderer Philosophen*, mitgeteilt von A. Löckle (Lettres de Schelling écrites en 1802 et 1803 au philosophe Wagner, qui devint plus tard son adversaire ; lettres des philosophes Eschenmayer et Baader à Wagner au sujet de ses travaux et de ceux de Schelling). — U. Rauscher : *Vom Berliner Theater* (*Totentanz* de Strindberg ; *Henri IV* de Shakespeare au *Deutsches Theater*). — *Anmerkungen* (Compte rendu de récentes publications historiques, par F. Endres, d'ouvrages de littérature par J. Hofmiller).

Février. — *Familienbriefe und Gedichte von k. Stauffer* (Fin. Poésies écrites en 1890 en prison, puis à la maison d'aliénés après les événements où devait sombrer sa vie). — J. Hofmiller : *Anmerkungen* (En particulier, récentes publications du *Inselverlag*). — U. Rauscher : *Vom Berliner Theater* (Critique sévèrement *Der gute Ruf*, de Sudermann ; fait un vif éloge du *Professor Bernhardi*, de Schnitzler). — Tim Klein : *Christoph Martin Wieland* (Indique brièvement ses traits caractéristiques. Un écrivain de la famille de Voltaire, propagateur d'idées, défenseur de la raison. Le dernier intermédiaire important entre l'esprit français et l'esprit allemand.

Digitized by Google

Caractère droit ; de tous les grands écrivains de son époque, aucun n'a été son ennemi, beaucoup furent ses amis. Ses connaissances étendues de toutes les littératures, sa facilité de travail, sa souplesse d'esprit ont fait de lui un journaliste de premier ordre). — L. PARISER : *Richard Weltrich* (Court article nécrologique consacré au biographe de Schiller).

G. D.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. LXVI. Jahrgang (1912), CXXIX. Bd.

Heft 1-2. — *Handschriftliches aus Herders Bückeburger Zeit. Von* OTTO MÜLLER, I. (Reproduit une lettre de Herder à la comtesse Marie de Schaumbourg-Lippe. En établit la date, donne des renseignements intéressants sur les circonstances, lieux et personnes mentionnés dans la lettre). — *Zu den* « Nachtwachen von Bonaventura », *von* FRANZ SCHULTZ (L'hypothèse récente, d'après laquelle l'auteur des *Veillées* ne serait autre que Brentano, est contraire à toutes les lois de la critique méthodique. Montre l'analogie frappante de deux passages des *Veillées* avec une poésie de Wetzel et un passage de « *Sieg über die Hypochondrie* » de ce même auteur). — *Beiträge zur mittelalterlichen Volkskunde, VIII, von* MAX FÖRSTER (Cite et commente un certain nombre de « *Geburtslunare* », c'est-à-dire de prédictions sur la destinée des gens d'après la place occupée dans le mois par le jour de la naissance, de « *Krankleitslunare* », c'est-à-dire de prédictions sur les maladies d'après la place occupée dans le mois par le jour où la maladie s'est déclarée ; ajoute quelques « lunaires » concernant les saignées, les affaires à entreprendre avec chance de succès, le texte de la « Sphère d'Apulée et la Roue de Fortune »). — *Lydgatiana, von* H. N. MAC CRACKEN. — *Zu Seneca und Shakespeare (Richard III), von* FR. WILHELM. — *Milton's View of the Apocalypse as a tragedy. Von* A. S. COOK. — *Kleinere Mitteilungen* (Seume an seinen Verleger. — Zu Gutzkows « Urbild des Tartuffe ». — Wortkundliches zu Gavin Douglas).

Heft 3-4. — ERICH SCHMIDT : *Zur Chronologie von « Wilhelm Meisters theatralischer Sendung »* (Etablit la chronologie de quelques passages de la Sendung, en particulier des premiers Essais dramatiques de Wilhelm, du chant de Mignon : *Heiss mich nicht reden*, et celle du harpiste). — *Johann von Nepomuk im Schuldrama, von W. Richter* (La plus ancienne forme dramatique de la légende de Saint Jean Népomucène est celle de Stranitzky. Cette pièce remonte-t-elle à une source laïque ou ecclésiastique ? Pour l'auteur, cette source serait l' « Argument » d'une pièce scolaire de 1711). — OTTO MÜLLER : *Handschriftliches aus Herders Bückeburger Zeit (Schluss)* (A propos d'un écrit, connu de Herder, et dans lequel le comte Guillaume de Schaumbourg-Lippe tente une réfutation du matérialisme d'Helvétius. — Communique et commente une correspondance échangée entre le fils de Guillaume et Herder). — W. SEELMANN : *Parallelen zu Fritz Reuters Läuschen* (Sources probables ou possibles de quelques passages des Läuschen). — *Zwei englische Bearbeitungen der Psyche-Sage aus dem 17. Jahrhundert, von* DR. ERDMANN. — FED. OLIVERO : *Sulle liriche di Francis Thompson*. — HANS HECHT : *Die « Merry Muses of Caledonia » und Burns « Court of Equity »*. — *Kleinere Mitteilungen* (Das

Digitized by Google

faule Weib; Christ 779-866; Zum Roman des Sept Sages ed. Keller, v. 2169 ff.; — Randbemerkungen von E. Lommatzsch). L. M.

Das literarische Echo. 1913.

1er Janvier. — *Unveröffentlichte Briefe von Zacharias Werner, mitgeteilt von* HANS BRANDT (Ces lettres proviennent de la succession de Hitzig, le biographe de Werner. Intéressantes-moins pour la connaissance de l'écrivain que pour celle de l'homme). — PAUL FRIEDRICH : *Das neue Pathos* (Appelle ainsi une tendance de la poésie lyrique moderne à embrasser l'univers, à pénétrer les secrets de l'infini; quelques représentants de cette tendance). — KARL STRECKER : *Hauptmanns Hauptirrtum als Epiker. Bei Betrachtung seines Romans « Atlantis »* (Cette erreur principale de Hauptmann consiste à croire que la description du détail est l'essentiel de l'art narratif; comme le dit Voltaire, « le secret d'ennuyer est celui de tout dire »). — *Drei Gedichte von* FRANZ THEODOR CSOKOR. — LEON KELLNER : *Neueste Shakespeare-Literature*

15 Janvier. — *Vom Reichs-Theatergesetz.* — *Gustav Falkes Autobiographien, von Rudolf Pechel* (Analyse les ouvrages de Falke : *Die Stadt mit den goldenen Türmen*, et : *Gesammelte Dichtungen*). — GEORG HERMANN : *Otto Erich Hartlebens Briefe* (Très intéressante pour fixer la physionomie curieuse, originale, de ce bohême des lettres, la correspondance de Hartleben nous renseigne aussi sur le mouvement littéraire des années 90). — HERBERT STEGEMANN : *Frauenromane* (Rend compte d'une longue liste de romans récents ayant des femmes pour auteurs). — F. SCHOTTHŒFER : *Der Kampf um « Faust »* (Enumère les nombreuses et vaines tentatives faites pour traduire convenablement en français le *Faust* de Gœthe. Cela vient de ce que nous voulons comprendre, au lieu de simplement la goûter, une œuvre incompréhensible).

1er Février. — LUDWIG FEUCHTWANGER : *Dramatische Volkskunst* (Un théâtre vraiment populaire, c'est-à-dire, dont le peuple précisément serait le héros et fournirait la matière, est à peu près impossible aujourd'hui). — *Ein Schillerroman, von* W. SCHUMANN (Il s'agit du roman *Ums Menschentum*, de Walter von Molo, qui est un exposé du milieu dans lequel vécut et se développa le jeune Schiller). — MORITZ HEIMANN : *Eine Hebel-Ausgabe* (L'auteur, sous ce titre, apprécie la récente édition de Hebel publiée par le Tempel-Verlag : « un des plus beaux livres », dit-il, « qui aient été depuis longtemps imprimés chez nous »). — HERBERT STEGEMANN : *Frauenromane* II (Continue son voyage d'exploration à travers les romans composés récemment par des auteurs femmes).

15 Février. — GEORG HERMANN : *Peter Hille* (Il est le prototype du poète; ce meurt-de-faim sans feu ni lieu était aussi fier, indépendant et grand comme poète, qu'il était pauvre et besogneux comme homme). — CH. LADY BLENNERHASSETT : *Einige Worte über die englische Romanliteratur.* — *Alt-Wiener Miniaturen, von* FRANZ STRUNZ (A propos de l'ouvrage de même titre publié par Eugénie Benisch-Darlang, et dont l'article suivant donne deux extraits). — *Schiller-Schriften* von KARL BERGER (Editions récentes de Schiller; quelques ouvrages récents sur ce poète; apprécie défavorablement celui de A. Ludwig). L. M.

Digitized by Google

Die Grenzboten. 1912.

N° 51. — Dr. Seeliger : *Zum Verständnis Friedrich Chopins* (Il est nécessaire de comprendre psychologiquement l'individualité de Chopin pour comprendre sa musique. Longtemps altérée par des faussaires, l'histoire de sa vie est, maintenant, à peu près exactement fixée). — N° 52. — W. Schäfer : *Der Brief des Dichters und das Rezept des Landammanns.* (Curieuse anecdote où il est question de l'amour de Klopstock pour la jeune femme d'un docteur de Schwyz, et de la recette que la jeune femme tenait de son père, le Landamman). — **1913.** — N° 1. — W. Bloch-Wunschmann : *Friedrich Hebbel als Politiker* (Apprécie l'attitude et les idées politiques de Hebbel pendant les événements de 1848 ; démocrate libéral avant la Révolution et pendant les premières semaines, les excès démagogiques le rebutèrent, et il ne s'intéressa plus aux événements que pour en rendre compte dans *l'Allgemeine Zeitung*). — N° 2. — Ric. von Carlowitz-Hartitzsch : *Das stilechte Fremdwort* (Effort intéressant pour réhabiliter l'emploi scientifique des mots étrangers, au double point de vue du sens et de la forme). — Dr. Hachtmann : *Kurt Münzer* (Rapide appréciation de ce jeune poète et de ses œuvres ; son amour pour l'Italie ; par contre abhorre l'Allemagne, « pays du brouillard et de la laideur »). — N° 3. — G. Ritter : *Der deutsche Idealismus in der geistigen Entwicklung Thomas Carlyles* (Comme il l'a reconnu plus tard lui-même, la littérature et la philosophie allemandes ont rendu à Carlyle des services inappréciables pour la formation de sa philosophie. — Fritz Reck-Malleczewen : *Grundsätze moderner Ringinszenierung* (Une exacte mise en scène du *Ring* de Wagner devra partir de ce principe que cette œuvre a une signification cosmique, et non pas étroitement germanique). — N° 4. — Karl Stählin : *Die hamburgische Universitätsvorlage* (Le Sénat de Hambourg projette de fonder non pas seulement une Ecole Coloniale supérieure, mais une Université complète, sans les facultés de théologie et de médecine, mais avec une faculté coloniale comme centre). — M. Goldstein : *Das Grotesk* (Contre les productions systématiquement absurdes des nouvelles écoles esthétiques). — N° 5. — Lu Märten : *Vincent van Gogh.* — N° 6. — K. Freye : *Der neue Träger des Volks-Schillerpreises* (Il s'agit d'Eulenberg, à qui sa pièce « *Belinde* » a valu ce prix. Il ne le méritait pas, car son œuvre n'est pas un drame, mais un plan, une esquisse. Appréciation de ses autres œuvres). — N° 7. — Dr. M : *Arbeiter als literarische Kritiker* (Reproduit quelques appréciations du roman d'Otto Ludwig *Zwischen Himmel und Erde*, dont les auteurs sont des ouvriers, élèves d'un cours de vacances organisé à Berlin par des étudiants). L. M.

REVUES FRANÇAISES

Revue des Deux Mondes. 1912.

15 Décembre. — Th. de Wyzewa : *Un bas-bleu anglais à la cour de George III : Fanny Burney* (Son journal contient d'intéressants documents sur la cour à cette époque. Elle observait les travers de son entourage ; ses romans sont remplis de détails recueillis par elle pour son

Digitized by Google

propre plaisir. Sa correspondance vient d'être retrouvée et complète heureusement l'histoire de cette période de sa vie).

1913.

15 Janvier. — TH. DE WYZEWA : *Un roman historique autrichien. Stephana Schwertner par Mlle de Handel-Mazetti* (Dans ses deux derniers romans, l'auteur catholique semblait, de parti pris, présenter ses héros protestants sous le jour le plus flatteur. Croyait prouver ainsi qu'elle rendait justice à tous. Dans ce dernier roman les sympathies de l'auteur vont à ses coreligionnaires. Les figures sont dessinées avec vérité et relief. Le style précis et la composition harmonieuse suffiraient pour mettre le dernier roman bien au-dessus des deux précédents).

Revue bleue, 1913.

18 Janvier. — L. MAURY : *A. Bossert : Littérature allemande* (Livre clair, ordonné, qui fait connaître parfaitement la littérature allemande). — A. MANSUY : *Le monde slave et les classiques français aux XVIe et XVIIe siècles* (Saint-Amant va en Pologne sur les bords de la Vistule ; Regnard fait un voyage en Laponie ; tous deux rapportent des documents nouveaux et attrayants). — MRS WILLIAM O BRIEN : *Unseen Friends* (L'auteur conseille de faire entrer dans un cercle d'amis « non vus » les femmes écrivains telles que Charlotte Brontës, Eugénie de Guérin, Emilie d'Oultremont).

8 février. — J. LUX : *La dernière pièce de Gerhart Hauptmann* (La *Fuite de Gabriel Schilling* diffère peu des *Ames solitaires* et des meilleures pièces de Hauptmann. Etude pathologique intéressante de Gabriel Schilling. Les 4 figures féminines finement tracées. L'auteur se rapproche de Strindberg). — O. BRAHM (Brahm est l'auteur de la Biographie de Kleist, et le fondateur de la « Freie Bühne », organe spécial en Allemagne des influences scandinaves. Les préférences de Brahm allaient vers Ibsen, toutefois il resta d'une probité artistique devenue célèbre). F. D.

Revue de Paris, 1913.

15 Janvier, 1er Février. — JOSEPH BÉDIER : *La légende des Quatre fils Aymond* (Cette légende, qui intéresse aussi l'Allemagne, n'a pas été construite en trois fois, ne présente pas trois « phases » différentes. Elle est née tout d'un coup et sans doute dans la région ardennaise, à Stavelot ou Malmédy). F. P.

REVUES ANGLAISES

The Journal of English and Germanic Philology, vol. XI, n° 4, **Octobre** 1912 (1).

ERNST VOSS : *Aus den Schätzen der herzoglichen Bibliothek in Wolfenbüttel.* — PAUL EMERSON TITSWORTH : *The attitude of Gœthe and Schiller toward the French Classic Drama.* — HAROLD H. BENDER ἀπὸ κοινοῦ *in Gudrun.* — GUDMUND SCHÜTTE : *The Geats of Beowulf* (Semble prouver de façon définitive que les Geats étaient bien les Jutes du Jutland). — J. E. WELLS : *Henry Fielding and the History of Charles XII.*

Comptes rendus critiques. F.-C. D.

(1) Par suite d'une erreur, le n° 3. Juillet 1912 a été dans le numéro dernier comme n° 2. Avril 1912.

Digitized by Google

Englische Studien. 46. Band. 1 Heft.

O JOHNSEN : *Notes on Anglo-Saxon Syntax*. — O. RITTER : *Zur Mundart des nordöstlichen Schottland* (Importante addition au travail de Mutschmann). — F. BRIE : « *Morestes* » *von John Pickeryng* (Notes sur l'auteur et les sources supposées de cette pièce : Caxton). — H. CONRAD : *Zu den Quellen von Shaksperes « Twelfth Night »* (Insiste sur la dette de Shak. envers « Riche his farewell to militarie profession », et remonte jusqu'à l'une des pièces signalées par M. Luce dans son édition, « Gl' Ingannati », où il voit quelques traits qui ne se trouveraient ni dans Riche, ni dans Bandello, et qui auraient été directement empruntés par Shakespeare). — C. D. LOCOCK : *Notes on the technique of Meredith's poetry*.

Comptes rendus : Koch, *Neuere Chaucer-Literatur*. — C. S. NORTHUP : *Recent studies of Gray*, etc. — A. SCHRÖER : *W. W. Skeat* (Excellente notice nécrologique). A. K.

REVUES SCANDINAVES

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), 1912.

X. — KNUT FREDLUND : *A. U. Bââths Diktning* (Poète des Hautes-Ecoles populaires, chante la nature et les ouvriers). — A. NILSSON : *Vilh. Ekelund* (Son sentiment presque religieux de la nature. Sa poésie va de l'enivrement de la beauté au désespoir que lui inspire la vanité de la vie).

XI. — JOHN KRUSE : *Om Leonardo da Vinci* (Une monographie du prof. Sirén). — FRED. VETTERLUND : *Karl Warburg, 1852-1912* (Son rôle comme historien et critique de la litt. suédoise).

Samtiden (Kristianla, Aschehoug), 1912.

VIII. — FREED. BÖÖK : *Det romantiska* (Essai d'une définition psychologique du romantisme (Suite). Le romantisme est en sa dernière métamorphose le sens du surnaturel). — JAC. S. WORM-MÜLLER : *Ledende ideer i fransk historieskrivning i det 19de aarhundrede* (Qu'il y a chez les grands historiens français du XIXe siècle une âme, une personnalité, qui nous parle et cherche à nous expliquer l'évolution de l'humanité).

IX. — DIKKEN V. D. LYHE ZERNICHOW : *Betje Wolff og Agje Deken* (Esquisse d'une biographie littéraire du XVIIIe s. hollandais).

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal), 1912.

XI. — J. C. KALL : *Lud. Feilberg* (Personne n'a plus que lui cherché à réaliser le « retour à la nature ». Valeur pédagogique de son œuvre). — W. BEHREND : *Af den tyske Sangs Historie* (A propos du livre de H. Kretschmar : « *Geschichte des neuen deutschen Liedes* »). — JOH. V. JENSEN : *De, der tog hjemmefra* (Analyse du volume de K. Larsen sur les émigrants danois).

XII. — NIELS MOELLER : *Byronbøger* (A propos des ouvragesde Mathilda Malling : *Manden, Hustruen og LordByron* (1902) et de Richard Edgcumbe : *Byron, the last phase* (1909). — CHR. RIMESTAD : *Hans Brix* : « *Tonen fra Himlen* » (La poésie des psaumes en Danemark). — HANS BRIX : *Ny Lyrik* (Revue des principaux recueils de poésies lyriques de l'année.) — PAUL LEVIN : *Nye Bøger* (Analyse principalement le roman de Henrik Pontoppidan *Torben og Jytte.)* L. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE

On annonce la publication, en avril, d'une nouvelle édition complète des œuvres de Kipling : tirage restreint, papier à la forme, caractères spéciaux, signature autographe de l'auteur sur chaque premier volume de la série...

On a beaucoup remarqué dans l'*Athenaeum* du 11 janvier l'article signé A. Chevrillon, qui faisait des réserves — sans doute fort justes — sur une étude de M. J. E. C. Bodley, intitulée « La fin de l'Idéalisme français » ; et du coup la question de la critique anonyme est posée une fois de plus ; on sait qu'elle vient d'être résolue par la négative dans l'*Edinburgh Review*, comme il y a quelques années dans la *Quarterly Review* ; en sera-t-il de même dans l'*Athenaeum* ?

Notre collaborateur M. L. Cazamian a fait, au Congrès annuel de la Modern Language Association, une conférence très écoutée sur « l'Evolution morale de la France contemporaine ».

Le périodique déjà honorablement connu sous le nom de *The Oxford and Cambridge Review* devient *The British Review*, dirigé par M. R. J. Walker et publié par MM. Williams et Norgate (à 1 sh., mensuel). Le premier numéro s'impose à l'attention par de belles études sur Falstaff, Huxley, le P. Tyrrel et F. Thompson.

La toute jeune Université de Bristol (fondée en 1908) vient de recevoir, des trois fils du fondateur, Mr H. O. Wills, des dons nouveaux qui montent à près de 5 millions de francs.

La bibliothèque du professeur Skeat, par la volonté de sa veuve, sera adjointe à celle que déjà le Dr Furnivall avait laissée à la section anglaise de King's College, à Londres.

Les morts :

Le 24 janv. M. Eirikr Magnusson, érudit islandais, qui a fait beaucoup pour les études scandinaves en Angleterre ; né en 1833, il avait été attaché à la Bibliothèque universitaire de Cambridge de 1871 à 1910.

Le 22 janv. le chanoine John Julian, qui depuis quarante ans était l'hymnologiste le plus en vue du monde : son principal ouvrage, le *Dictionary of Hymnology*, parut en 1892.

A l'occasion du 50e anniversaire de Gerhart Hauptmann, la maison Fischer, de Berlin, publie une édition complète des œuvres de l'auteur des *Tisserands*.

La Société Gœthe, du Wurtemberg, a décidé de fonder un bureau de protection des écrivains en contestation avec la censure. Tout auteur dont la censure aura interdit une œuvre pourra s'adresser au Secrétariat de la Société, qui interviendra en sa faveur.

La loi allemande impose, depuis le 1er janvier 1913, aux théâtres l'obligation d'assurer leur personnel. Tout employé dont le traitement est infé-

Digitized by Google

rieur à 5.000 m. est assuré pour une somme assez forte. Aussi certains théâtres auront-ils à supporter de ce chef des frais importants. Comme toujours, c'est le consommateur qui paiera. Le prix des places va subir en plusieurs endroits une augmentation.

Il sera décerné annuellement à partir de 1913 un prix Fontane d'une valeur de 600 m., destiné à récompenser le meilleur roman paru au cours de l'année.

Le Ministère grand-ducal de Weimar a affecté un capital de 40.000 m. à une fondation Herder, dont le but est de subventionner des travaux entrepris dans l'esprit herdérien.

A Francfort-sur-l'Oder, patrie de Henri de Kleist, a été représentée en décembre dernier la *Famille Ghonorez*, première version de la *Famille Schroffenstein*, drame de jeunesse de Kleist. C'est le texte de la reproduction donnée par M. E. Wolff du manuscrit original qui a servi à cette réprésentation.

On regarde comme malencontreuse l'idée qu'a eue G. Frenssen de mettre sur la scène son roman *Sönke Erichsen*. La représentation, au Tholia-Theater de Hambourg, du drame en trois actes tiré du roman, n'a eu et ne mérite aucun succès.

Vieux-Nuremberg, pièce de M. Ch. Leysch, a été joué à Hambourg pour la première fois. La pièce a été très applaudie.

Ce fut un événement littéraire et musical que la représentation d'*Ariane à Naxos*, opéra dont la musique est de R. Strauss et le texte de Hugo de Hofmannsthal. Au Residenztheater de Munich, l'œuvre des deux glorieux collaborateurs n'a pas été accueillie sans réserve.

Le drame *Andreas Hofer* de M. Walter Lutz, dont la première a été donnée récemment au théâtre de la cour de Stuttgart, semble plein de promesses pour l'avenir du jeune auteur.

M. Wilhelm de Scholz vient de terminer une pièce intitulée *Amour dangereux*, qui a été acceptée par plusieurs théâtres allemands.

Les lettres allemandes ont à déplorer la mort de :

Carl Justi, né en 1832, connu du grand public par sa savante étude sur Winckelmann, et mort à Bonn, où il enseigna de longues années et où il prit sa retraite en 1901 ;

Minna Kautsky, qui écrivit des romans assez goutés de la foule ;

Richard Weltrich, né en 1844, à qui ses travaux sur Schiller ont acquis une légitime considération parmi les critiques.

Digitized by Google

George Fox, névropathe

On ne s'intéresse guère en France à la secte des Quakers et à George Fox, son fondateur ; on les connaît surtout par la description pleine d'esprit et de verve, mais très superficielle, qu'en a donnée Voltaire dans ses quatre premières *Lettres sur les Anglois*, et nul, à moins d'être Quaker ou d'être historien, ne se risque plus de nos jours dans cet Evangile du Quakérisme, les Mémoires de George Fox. Fox avait dicté à Thomas Lower (1) « le grand Journal de sa vie, de ses souffrances, de ses voyages, de ses emprisonnements. » Il nous y raconte comment il sentit germer en lui une âme de prophète, ensuite comment il se mit à prêcher, pénétrant dans les églises pour y dénoncer les prêtres mercenaires, empochant coups de poing et coups de bâton, emprisonné et martyrisé, puis, aussitôt en liberté, recommençant de plus belle, tandis que sa persévérance et sa sincérité lui attiraient des admirateurs bientôt transformés en prosélytes. De place en place, pour rompre la monotonie de ces toujours pareilles aventures, l'écrivain nous gratifie d'une relation détaillée de ses discussions, toujours victorieuses avec ses ennemis ou ses juges, et d'un exposé par le menu de ses principales convictions. Dans ces dissertations, les phrases sont fort embrouillées et n'en finissent plus ; car Fox ignore la grammaire et la ponctuation et ce fils de tisserand manie les idées avec la gaucherie d'un homme du peuple. Aussi l'on concevra qu'il faille l'ardeur d'un disciple ou la tranquille audace d'un érudit pour se risquer dans les steppes interminables des deux gros volumes du Journal. Comme les Quakers aiment la vérité toute nue, ils nous pardonneront, nous l'espérons, de la montrer telle que nous la croyons voir : à part quelques bonnes pages savoureuses et pittoresques où Fox nous décrit ses efforts entêtés pour se faire entendre de foules houleuses, ces Mémoires ont, pour nous, l'aridité du désert.

On nous demandera pourquoi, n'étant ni Quaker ni historien,

(1) Thomas Lower est le gendre de Margaret Fell, l'Egérie du Quakérisme, qui épousa Fox en 1669 après la mort de son premier mari, le juge Fell.

Digitized by Google

nous avons lu et relu ce livre d'un bout à l'autre et surtout pourquoi nous voulons en entretenir les lecteurs de la *Revue*. C'est que, dès les premières pages, il nous a semblé pressentir que l'auteur devait être bien singulier et que son ouvrage formait un admirable document psychologique. Divers passages jettent sur la mentalité de Fox un jour assez curieux, et nous avons cru intéressant de coordonner nos observations et de tenter une définition de cet état anormal. La conclusion à laquelle nous croyons pouvoir arriver, c'est que Fox était hystérique : nous prenons le mot dans son acception médicale et non au sens populaire de détraqué sexuel, d'érotique. Certains diront que le seul fait d'avoir fondé une secte religieuse suffisait pour un tel diagnostic : qui dit prophète dit hystérique. C'est, pensons-nous, mettre la charrue avant les bœufs, et nous répugnons à ces principes tranchants qui sont de véritables préjugés. En effet, même pour le cas spécial de Fox, la certitude est loin d'être faite et nous concevons fort bien qu'on puisse interpréter autrement les faits que nous allons soumettre à l'attention du lecteur, surtout si on les examine l'un après l'autre et non en bloc. Nous croyons cependant utile d'indiquer notre opinion : si elle suscite quelque contradiction, elle permettra peut-être de mieux comprendre cet étrange et très sympathique personnage qu'était George Fox.

Nous sommes d'autant moins catégoriques dans notre affirmation que diagnostiquer l'hystérie à deux siècles de distance est une entreprise spécialemement difficile : car pas mal de symptômes n'ont pas pu laisser de traces. On sait, par exemple, que l'hystérique présente souvent des anesthésies locales (ou même générales) : on peut piquer d'une épingle telle partie du corps sans que le patient s'en rende compte. Mais le malade ignore la plupart du temps cet état morbide et c'est le docteur qui le lui révèle. Voilà donc un symptôme éliminé, à moins que l'insensibilité ne porte sur la vue ou sur l'ouïe d'une façon complète. Bref, on ne saurait être trop prudent en ces matières, surtout si l'on n'est ni spécialiste des névroses ni même médecin.

Certains incidents révèlent que Fox est un anormal sans nécessairement être un hystérique. Notons d'abord un état singulier de la circulation. Au moment où sa vocation se forme, le jeune homme

Digitized by Google

est travaillé de doutes et va trouver, entre autres conseillers, « un certain Macham, prêtre de grande renommée. Il voulut absolument — dit le Quaker — me faire prendre médecine et on allait me saigner, mais on ne put tirer de moi une seule goutte de sang, soit du bras, soit de la tête (bien qu'on l'ait essayé), mon corps étant, pour ainsi dire, desséché par la douleur, la peine, les soucis... » (1) Plus tard nous trouvons une déclaration analogue : « Et alors les prêtres et les *professeurs* — *Professor* désigne un croyant, un convaincu, soit-il anabaptiste, anglican ou presbytérien — racontèrent malicieusement que l'on ne pouvait me noyer, qu'on ne pouvait me tirer de sang et que sûrement j'étais sorcier.

Car, lorsqu'ils me battaient avec leurs gourdins, ils ne me tiraient guère de sang et contusionnaient ma tête et mon corps. » (2) Il faut supposer que la tentative de saignée fut faite maladroitement, car on ne peut admettre qu'une bonne grosse veine du bras touchée, le sang n'ait pas coulé. Mais les deux passsages que nous venons de citer semblent témoigner de troubles nerveux : les nerfs seuls peuvent expliquer que toutes les petites veines d'une région aient été contractées au point de ne pas saigner.

Pour les hallucinations, les rêves, les présages, Fox en a à ne pouvoir les compter. Ainsi, « on parlait du sang du Christ, et, comme on en discourait, j'aperçus, par l'ouverture immédiate de l'esprit invisible, le sang du Christ, et je m'écriai au milieu d'eux, disant :

(1) After this, I went to another, one Macham, a priest in high account. He would needs give me some physic, and I was to have been let blood ; but they could not get one drop of blood from me, either in arms or head (though they endeavoured to do so), my body being, as it were, dried up with sorrows, grief and troubles .. (*Wilson Armistead. The Journal of George Fox.* Londres, 1852, vol. I, p. 52.) Nous avons recours à cette édition, que nous désignerons par la lettre A pour le début des Mémoires. L'édition critique de *Norman Penney* (P) Cambridge, 1911, que nous suivons partout ailleurs, omet ce début. Les premières pages du MS ont été détruites et on ne peut les retrouver sous une forme condensée et adoucie, mais généralement exacte, que dans l'une ou l'autre des éditions antérieures à P, toutes reproduisant la version d'Ellwood. 1694 — Cet état maladif du système vasculaire ne semble pas un fait particulier à Fox, cf. A. I. 77.

(2) P. I. 104. And then ye preists and professors raised a report and a slaunder upon mee yt neither water coulde drowne mee : nor coulde they draw bloode of mee : and yt surely I was a witch.

ffor when they beate mee with great stafes they did not much drawe my bloode but bruised my heade and body.....

Digitized by Google

« Ne voyez vous pas le sang du Christ ? » (1) — En 1664, il est en prison ; la chrétienté craignait alors une invasion turque ; il voit « le pouvoir du Seigneur se tourner contre le Turc », qui fut en effet battu ; ou c'est un ange qui lui apparaît, brandissant une épée brillante, et lui annonce la guerre avec la Hollande et l'arrivée de la peste (2). — En 1659, il voit d'avance la Cité de Londres telle que la laissera le grand incendie de 1666 (3). — Il hésite à entrer dans la ville de Cork, dont le maire est ennemi juré des Quakers ; une vision lui montre qu'il passera à cheval sur un individu noir et laid, et il décide aussitôt de traverser Cork à cheval. — Il rencontre Cromwell dans le parc de Hampton Court en 1658 et sent un « vent de mort se jeter sur lui, si bien qu'il avait l'air d'un mort » : il ne devait plus jamais revoir le Protecteur. — Pendant qu'on exécute certains de ses disciples en Amérique, il sent ce qu'on leur fait, aussi nettement que si on lui passait la corde au cou à lui-même (4). Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini.

On remarque cependant que ces visions et ces pressentiments s'emparent généralement de lui lorsqu'il est en prison ou après des fatigues physiques ou morales. Ainsi une courte crise de folie le saisit après un emprisonnement de six mois dans la prison commune de Derby, au milieu de criminels, de vicieux et de fous, ou il voit une apparition après des semaines passées sans presque boire ni manger (5). Les souffrances parfois atroces qui lui sont infligées,

(1) (A. I. 64)... they were discoursing of the blood of Christ ; and as they were discoursing of it, I saw, through the immediate opening of the invisible spirit, the blood of Christ. And I cried out among them, and said. « Do ye not see the blood of Christ ? »

(2) (P. II. 89. 90) ... [1664] And I was in prison att Lancaster : there was a great noise of ye turke spreadinge over Christendome and a great feare in Christendome and as I was walkeinge in my prison Chamber : I saw : ye Lords power tume against him : yt hee was turneinge backe againe.

And soe within a month after : ye news booke came doune wherein it was mentioned yt they had given him a defeate....

.... And another time as I was walkeinge in my Chamber : with my eye to ye Lord : I saw ye angell of ye Lord : with a glitteringe drawe sworde southwarde : and as though ye Courte had beene all off a fire : and not longe after : ye warrs begann with Holland and ye sicknesse begann : and ye Lords sworde was drawne.

(3) P. I. 346.

(4) Le maire de Cork, P. II, 139 (voir aussi 116, 117, 142, 144, 146, 175. La mort de Cromwell, P. I. 327. La pendaison des Quakers, P. II. 5.

(5) P. I. 15 et 16 ; P. I. 40 (voir aussi II. 89. 90).

Digitized by Google

les brutalités dont les foules anglaises n'étaient pas avares au XVIIe siècle, surtout quand il s'agissait de religion, devaient débiliter cet être déjà faible, et il était naturel que les nerfs prissent le dessus. Ajoutons que Fox croyait dur comme roc à sa mission de prophète et qu'il examinait avec respect tous les phénomènes, incompréhensibles autrement, que seules expliquaient l'influence de l'Inspiration divine et la Lumière intérieure. On trouvera que rêves et hallucinations n'ont d'anormal que leur fréquence, et on ne peut décider si ce sont des conséquences accidentelles des fatigues supportées ou s'ils sont dus à une maladie constitutionnelle, telle que l'hystérie.

Les faits qui précèdent ne sont donc pas assez typiques en eux-mêmes pour nous autoriser à trancher la question ; mais ils prennent un relief mieux marqué à la lumière de quelques pages plus caractéristiques. Voici d'abord un cas d'autosuggestion : Fox entre un beau dimanche dans l'église d'Ulverston ; comme la loi l'y autorise, il se propose d'y haranguer les fidèles ; mais ceux-ci ressemblaient à ce sol rocailleux où la bonne graine sèche et ne peut germer. L'intervention de Fox les mécontenta et ils manifestèrent leur mécontentement d'une plébéienne façon, en le rouant de coups et le boutant hors de l'église. Fatigués de le battre, ils appelèrent à la rescousse les *constables* (la police) et le pauvre prophète fut traîné jusqu'au pré communal, où il tomba assommé. « Il se redressa dans la puissance éternelle du Seigneur et il étendit les bras au milieu d'eux et leur dit encore d'une voix vibrante : Frappez encore ; voici mes mains, ma tête et mes joues. » Un maçon, brutal par métier et fanatisé par un zèle religieux excessif, le prit au mot et lui assena un maître coup de gourdin sur le bras : « et mon bras et ma main étaient si engourdis et si contusionnés — écrit Fox — qu'il me fut impossible de les ramener à moi : si bien que la foule criait : « Il l'a estropié pour la vie, » et je regardai mon bras dans l'amour de Dieu et je ressentis l'amour de Dieu pour tous ceux qui m'avaient persécuté.

Et après un moment la puissance du Seigneur jaillit en moi de nouveau et dans ma main et dans mon bras, si bien que je recouvrai ma main et mon bras et ma force, à la face et à la

Digitized by Google

vue de tous. » (1) Cette cure miraculeuse eut sans doute une action plus puissante sur le populaire anglo-saxon que les plus belles paroles et les démonstrations les plus logiques ; à coup sûr, elle fit plus de conversions que le Journal n'en fera d'ici la consommation des siècles.

Nous relevons aussi chez Fox des anesthésies de la vue et de l'ouïe, comme l'on en observe chez les hystériques. Un jour, étant à Masefield, il apprend que les juges — *justices of the peaces* — vont se réunir pour louer des domestiques et le Seigneur lui ordonne d'aller exhorter les juges à ne pas exploiter les domestiques en leur donnant des gages ridicules. Il se dirige vers l'auberge où il les croit réunis et tout à coup est frappé de cécité. Il ne reste heureusement aveugle que peu de temps (2). Nous croyons comprendre que l'émotion, l'excitation avaient déterminé chez lui une petite attaque d'hystérie.

Ceci se passait en 1648 ; vingt-deux ans plus tard, en 1670, le même phénomène se présente, plus complexe, plus intense, plus durable. Après une dure campagne de meetings dans le Kent, l'homme se sent oppressé et très faible ; pendant quelques jours,

(1) P. I. p. 57 et 58 : And when they had ledd mee to ye common mosse aud a multitude of people followinge : there they fell upon mee with there staffes and hedgestakes and ye constables and officers gave mee some blowes over my backe with there willowe rodds and so thurst mee amongst ye rude multitude : and they then fell upon mee as aforesaid with there stakes and clubbs and beate mee on my heade and armes and shoulders till they had mased mee and att last I fell doune upon ye wett common : and when I recovered my selfe again and saw my selfe lyinge on a watery common and alle ye people standinge about mee I lay a litle still and ye power of ye Lord sprange through mee and ye eternall refreshinges refreshed mee yt I stoode uppe againe in ye eternall power of God and stretched out my armes amongst ym all and saide againe with a loude voice strike againe heere is my armes my heade and my cheekes : and there was a mason a rude fellow a professor caled hee gave mee a blowe with all his might Just a toppe of my hande as it was stretched out with his walkinge rule staffe : and my hande and armes was soe nummed and bruised yt I coulde not draw itt unto mee againe : soe as ye poeple cryed out hee hath spoiled his hande for ever haveinge any use of it more and I looked att it in ye love of God and I was in ye love of God to ym all yt had persecuted mee.

And after a while ye Lords power sprange through mee again and through my hande and arme yt in a minute I recovered my hande and arme and strength in ye face and sight of ym all.

(2) A. I. 65. I was struck even blind that I could not see. I inquired of the innkeeper where the justices were to sit that day; and he told me, at a town eight miles off. my sight began to come to me again, and I went and ran thitherward as fast as I could....

Digitized by Google

il ne peut guère supporter le cheval et c'est à peine s'il peut manger et dormir : enfin « il perd l'ouïe et la vue, si bien qu'il ne pouvait plus ni voir ni entendre. » Il reste étendu plusieurs semaines, souffrant de douleurs et d'oppressions ; des Amis — c'est ainsi que les Quakers se désignent entre eux — font appel à leur science de médecins, mais vainement, et on abandonne tout espoir de le sauver. Il semble que l'audition lui revint d'abord, puis il eut une lueur de vision — *a little glimmering sight*, — puis, quoique très débilité, il se remet à marcher, à la grande surprise de ceux qui l'avaient condamné. Pour Fox, cette *passion* coïncidait avec une violente bourrasque de persécution que subissaient alors les Quakers : pour nous, nous pensons bien avoir affaire à une crise d'hystérie fort nettement indiquée (1).

Enfin, il suffit de parcourir n'importe quelles pages du Journal pour y relever une foule d'expressions qui toutes trahissent un même état d'esprit, dévoilent une même attitude : tout ce que Fox dit ou fait lui est inspiré par un ordre ou un conseil du Seigneur : « je fus poussé à dire » ou « le Seigneur me commanda », ou encore « j'eus de grandes ouvertures à ce sujet » (*I had great openings*), ou « la Lumière intérieure jaillit en moi », et ainsi de suite. Les formules de ce genre sont si innombrables que le plus inattentif des lecteurs sera frappé par leur multitude. Or, pour qui connaît la droiture et la simplicité de Fox, il n'est pas douteux que ce ne sont pas là de pures façons de parler ; ce n'est pas là le cant d'un imposteur et Fox sent réellement l'influence d'un pouvoir extérieur qui le dirige au moyen d'impulsions soudaines ou de rêves. On est forcé de l'admettre sans restriction : Fox a l'impression d'être en contact constant et direct avec Dieu.

C'est en cherchant l'origine de cette impression bizarre que nous avons cru y découvrir la marque indubitable de l'hystérie. Et ici on nous permettra d'exposer, d'après les pénétrantes études de M. Pierre Janet (2), de quelle manière nous concevons l'hystérie en tant que maladie de l'esprit. L'hystérie, au point de vue médical, est

(1) P. II. 165 et suivantes.

(2) Pierre Janet (a) ; Etat mental des hystériques : les stigmates mentaux. Paris, Rueff 1892.

(b) Etat mental des hystériques : les accidents mentaux. Paris, Rueff 1894.

Digitized by Google

plutôt un faisceau de symptômes, qu'une maladie caractérisée et on ne sait pas bien à quelles modifications profondes de l'organisme elle correspond ; elle est souvent provoquée par quelque secousse, quelque traumatisme, et elle se manifeste par une série de troubles très complexes et très changeants. Au point de vue psychologique, les profanes comme nous peuvent, à l'aide des beaux travaux du Docteur Janet, se faire une idée élémentaire de cette névrose.

On sait que notre vie mentale ne se passe qu'en partie dans notre conscience : beaucoup de phénomènes psychologiques ont lieu à notre insu dans le domaine de ce qu'on appelle le subconscient. Notre esprit est un ensemble, infiniment complexe, de souvenirs, de faits présents et de ces composés instables d'éléments passés et présents qu'on range sous l'étiquette imagination. Nous n'avons jamais conscience d'un seul coup de tous les souvenirs que nous avons accumulés depuis notre naissance : l'immense majorité dort, noyée dans l'ombre, mais existe, puisque brusquement la mémoire peut faire jaillir en nous des images qu'on aurait cru disparues à jamais. Parmi les perceptions actuelles que nos sens enregistrent mécaniquement, combien peu sont conscientes. Il y a un instant, je me promenais dans mon bureau, me demandant s'il valait mieux supprimer ce que je suis en train d'écrire, comme allant de soi, ou le garder, comme utile à ma démonstration : une bibliothèque, ouverte avec son entassement bariolé de livres, se dessinait sur ma rétine aussi nettement que sur une plaque photographique ; le double bruit de la pendule une fois par seconde venait faire vibrer mon tympan ; je n'avais pourtant pas conscience de ce tic-tac et dans la bibliothèque je ne voyais qu'un obstacle possible devant lequel il était prudent de m'arrêter dans mon va-et-vient. Bref, si l'on veut se contenter d'une comparaison simpliste, mais pratique dans sa simplification, la conscience serait une lanterne dont le cercle, plus ou moins lumineux, plus ou moins grand, n'éclaire qu'une portion de l'existence mentale.

Chez l'hystérique, le cercle serait plus restreint que chez l'homme normal, la lumière plus faible. L'homme ordinaire se rapprocherait ainsi de l'hystérique après une grande fatigue ; mais ce qui est de brève durée dans un épuisement momentané serait plus long, parfois définitif dans l'épuisement constant de l'hystérie. Le malade

Digitized by Google

n'aura plus conscience que d'une partie de ses actes, que d'une partie de son corps, il ne perçoit plus qu'une faible partie du champ visuel habituel, le cercle de lumière présentant des agrandissements ou des rétrécissements suivant l'état profond de l'hystérique. En somme, le subconscient empiète davantage sur le conscient et l'esprit vit d'une existence plus automatique.

Si l'hystérie est bien ce que nous avons cru comprendre et tenté de faire comprendre, on s'expliquera aisément que les « montées du subconscient » soient plus fréquentes chez l'hystérique que chez un sujet sain. L'exemple du problème est le plus connu : on a cherché vainement la solution d'un problème, on se couche fatigué, obsédé ; le lendemain matin, la première chose à laquelle on songe, c'est le problème avec sa solution toute faite ; la machine a continué à fonctionner pendant le sommeil. Comme l'existence inconsciente est plus développée dans l'hystérie, ces illuminations soudaines se produisent souvent et le malade peut s'imaginer qu'un esprit, Dieu ou démon, l'inspire ; de là l'impression curieuse éprouvée par Fox d'être l'instrument de la puissance divine.

En y regardant de près, on s'aperçoit que toutes les idées favorites du prophète lui ont été soufflées par le subconscient. C'est vers dix-neuf ans qu'il commence à croire à sa mission, et la transformation qui s'opère en lui — encore un signe de maladie mentale — se présente dans des circonstances singulières. Le jeune Fox avait grandi dans un milieu tout d'honnêteté et de piété : les voisins appelaient son père Christophe le Juste (*righteous Christer*) et sa mère était une femme droite (*an upright woman*), « de la souche des martyrs. » Fox se forma ainsi une conception trop belle et trop simple de la vie, il crut à la pureté et la justice et prit au sérieux les doctrines qu'on lui enseignait : « Quand George dit : En vérité, il n'y a pas moyen de le faire changer », disait-on. Un jour vint où, par suite d'un incident tout ordinaire, il prit contact avec la réalité et où le voile de vertu qui couvrait pour lui la laideur du monde se déchira. Ce jour-là, il fut secoué violemment, et un événement auquel d'autres n'auraient pas prêté la moindre attention amena chez lui comme un traumatisme moral qui fut peut-être la cause accidentelle de son hystérie.

Il était allé à une foire avec un de ses cousins, *professeur*, et

Digitized by Google

un autre *professeur*, et ceux-ci l'invitèrent à boire une cruche de bière avec eux. Après le premier verre, les deux Puritains décidèrent qu'on allait boire plusieurs tournées et que le premier à crier merci paierait toute la boisson. Fox fut « très peiné de voir agir ainsi des gens qui faisaient profession de religion. » Il se leva, paya son écot et s'en alla. Mais il ne put pas dormir cette nuit-là ; il fit les cent pas dans sa chambre et pria et se tourna vers le Seigneur, qui lui dit : « Tu vois comment la jeunesse s'en va dans la vanité et les vieillards dans la tombe ; tu dois les abandonner tous, jeunes et vieux, et te tenir à l'écart et devenir un étranger pour tous. » Alors il quitta sa famille pour se mettre à la recherche de la vérité. Cet incident si banal lui avait fait brusquement toucher du doigt l'écart qui sépare la théorie de la pratique, et le jeune homme est blessé dans ses chères illusions, troublé, inquiet.

Il va trouver prêtre et prédicateur, *professeur* et fanatique, désespéré de plus en plus de voir qu'aucun d'eux ne possède ce qu'il professe — *they did not possess what they professed.* — Il cherche une explication à cette difficulté, une solution à ce problème qui l'angoisse. Un beau jour, après des méditations longues et pénibles, le Seigneur lui « ouvrit » que « *d'avoir été instruit à Oxford et à Cambridge était insuffisant pour préparer et qualifier un homme à devenir ministre de Dieu.* Et j'en fus surpris — ajoute Fox, — car c'était la croyance du peuple. » Voilà une première montée du subconscient : étonné de voir que les prêtres n'étaient pas les vrais interprètes de Dieu, il se travaille pour découvrir la raison de cette anomalie ; il ne trouve rien, puis tout à coup l'inspiration parle en lui.

Du coup il ne voulut plus entendre parler de prêtres ; le latin ou le grec qu'on leur enseigne à l'Université est inutile pour la mission d'évangélisateur ; puis les prêtres ne devraient point se faire payer ; ils ont reçu sans compter, qu'ils donnent sans compter. — Du prêtre qu'on révère au temple, qui est sanctifié par sa présence et qui à son tour le sanctifie, il n'y a qu'un pas, et Fox a tout à coup une nouvelle *ouverture* : « *Dieu, qui a créé le monde, n'habite pas dans ces temples créés par la main de l'homme.* Ceci parut d'abord une étrange parole parce que prêtres et peuple avaient l'habitude de nommer leurs temples ou leurs églises : lieux terribles,

Digitized by Google

terre sacrée, temple de Dieu. » Et voilà une seconde montée du subconscient (1).

C'est ainsi que Fox trouvera tous les principes — peu nombreux d'ailleurs — à la diffusion desquels son existence fut consacrée : une imperfection, une anomalie le frappe ; il en cherche avec passion le pourquoi, et c'est toujours le subconscient qui brusquement répond à la question posée. Naturellement, Fox n'est pas long à se figurer que le Seigneur lui parle et voilà formée sa théorie centrale de la *Lumière intérieure* : l'Ecriture passe au second plan ; la Bible, c'est l'expérience d'hommes pareils à nous que la Lumière a éclairés ; elle est respectable et utile, mais il nous faut avant tout écouter la voix divine qui prophétise au fond de notre cœur.

L'hystérie semble donc l'origine dont sourdent les principales tendances de la religion nouvelle : elle les aide sûrement à se transformer rapidement chez Fox en idées fixes. Ces messages de Dieu prennent une place prépondérante dans la conscience limitée du malade où peu d'autres images lui disputent le premier rang. Tout au long du Journal, avec la monotonie d'une obsession, ces idées fixes reviennent l'une après l'autre et aucun raisonnement, aucune violence ne peut affaiblir leur puissance : George Fox a découvert qu'il était absurde de dire *vous* à une seule personne, qu'il était coupable de prêter serment et ridicule d'enlever son chapeau devant nos semblables : il tutoiera ses juges et Cromwell lui-même, restera couvert devant eux et se refusera à jurer malgré l'amende, malgré la prison et les coups. Un exemple va nous montrer comment ces idées, si le mot n'est pas trop prétentieux pour pareilles impulsions, le mènent de façon presque automatique.

Nous citons assez longuement, car Fox décrit avec fidélité un véritable accès de folie. Fox, nous l'avons vu, considérait les églises comme un vestige du paganisme ; le temple de Dieu, c'est le Chrétien ; quant « aux maisons à clocher », c'était de la pierre et du mortier et rien de plus :

« Un jour, comme je me promenais dans un enclos avec plusieurs amis, je levai la tête et j'aperçus la pointe de trois maisons à clocher,

(1) A. I. voir passim tout le chapitre I.

Digitized by Google

et ils me frappèrent profondément — *they struck at my life* — et je demandai aux Amis ce que c'était et ils dirent : Lichfield, et ainsi la parole du Seigneur me vint, disant que je pouvais me rendre là : et je priai les Amis qui étaient avec moi de rentrer dans la maison sans moi et ils le firent, et aussitôt qu'ils furent partis, car je ne leur avais nullement dit que j'allais m'y rendre, mais je passai par dessus haies et fossés jusqu'à moins d'un mille de Lichfield, et quand j'arrivai dans un grand champ où il y avait des bergers gardant leurs moutons, je reçus l'ordre du Seigneur d'enlever mes souliers soudainement et je restai immobile et la parole du Seigneur était comme une flamme en moi et — nous étions en hiver — je délaçai mes souliers et je les retirai : et quand j'eus fini je reçus l'ordre de les donner aux bergers et je devais leur recommander de ne les livrer à personne, à moins qu'on ne les achetât.

Et les pauvres bergers tremblaient et ils furent étonnés, et ainsi je marchai pendant environ un mille, jusqu'à mon arrivée dans la ville et aussitôt que j'y pénétrai, la parole du Seigneur vint en moi, me disant de crier : Malheur à la sanglante cité de Lichfield ; ainsi je parcourus les rues criant : Malheur à la sanglante cité de Lichfield, et comme c'était jour de marché, j'allai à la place du marché et je fis les cent pas en divers endroits de cette place et je m'y arrêtai par moments, criant : Malheur à la sanglante cité de Lichfield, et personne ne me toucha ou ne mit la main sur moi.

Et, enfin, quelques Amis et des gens bien disposés pour nous vinrent à moi et dirent : « hélas ! George, où sont tes souliers », et je leur assurai que cela n'était rien ; alors, quand j'eus déclaré ce qui en était en moi et que je me fus déchargé, je sortis en paix de la ville et je me rendis auprès des bergers : et là, je m'approchai d'eux et pris mes souliers et je leur donnai quelque argent et le feu du Seigneur était tellement en mes pieds et sur tout mon être que je n'eus pas envie de jamais remettre mes souliers, et je ne savais plus si je le devais faire ou pas jusqu'au moment où je sentis venir du Seigneur la permission de le faire... Comme je parcourais la ville, il coulait comme un ruisseau de sang dans les rues et la place du marché était comme une mare de sang ; ceci, je le vis, comme je la traversais, criant : Malheur à la sanglante cité de Lich-

Digitized by Google

field » (1). On voit à quel degré d'exaltation mystique pouvait le faire monter la vue d'un clocher.

Donc, s'il faut en croire les divers arguments que nous avons essayé d'exposer, George Fox était bien frappé d'hystérie. On va nous poser immanquablement la question suivante : « Vous prouvez, à votre satisfaction, que Fox est un hystérique : vous l'assimilez par conséquent à ces malheureux dont les bizarreries et les souffrances attristent et humilient ceux qui en sont témoins. Pourtant, cette espèce de maniaque a eu sur nombre de ses contemporains — et certains étaient gens instruits et intelligents — une influence rare : ses yeux perçants, sa parole convaincue ont remué les foules; cet ignorant, cet être chétif a fondé une religion. En second lieu, l'action qu'il a exercée a été féconde et utile : les Quakers ont donné l'exemple de la simplicité, de la franchise, de la droiture ; comme commerçants ils ont contribué pour leur part à

(1) P. I. 15 et 16 : And as I was one time walkinge in a Close with severall friends I lift uppe my heade and I espyed three steeple house spires and they strucke att my life and I askt ffreindes what they was and they saide Lichfeilde and soe the worde of ye Lord came to mee thither I might goe : and I bid freindes yt was with mee walke Into ye house from mee and they did and assoone as they was gonne for I saide nothing to ym whether I would goe butt I went over hedge and ditch till I came withen a mile of Lichfeilde and when I came into a great feilde wher there was shepheards keepinge there sheepe I was commanded of ye Lorde to putt of my shoes off a sudden and I stoode still and ye word of the Lorde was like a fire in mee and beinge winter Iuntyed my shoes and putt ym off : and when I had donne I was commanded to give ym to ye shepheards and was to charge ym to lett noe one have ym except they paide for ym.

And ye poore shepheards trembled and wer astonished and soe I went about a mile till I came Into ye townde and assoone as I came within ye townde ye worde of ye Lorde came unto mee againe to cry : Woe unto ye bloody citty of Lichfeilde : soe I went uppe doune ye streets cryinge Woe unto ye bloody city of Lichfeild and beinge markett day I went into Ye markett place and went uppe and doune in several places of it and made stands cryinge Woe unto ye bloody citty of Lichfeilde and noe one touched mee nor layde hands off mee.

And soe att last some freindes and freindely people came to mee and saide alacke George where is thy shooes and I tolde ym Itt was noe matter soe when I had declared what was upon mee and cleared my selfe I came out of ye tounde in peace about a mile to ye shepheards : and there I went to ym and tooke my shooes and gave ym some money and ye fire off ye Lorde was soe In my feete and all over mee yt I did not matter to put my shooes one any more and was att a stande whether I shoulde or noe till I felt freedome from ye Lorde soe to doe.

.... as I went doune ye tounde there runn like a Channell of bloode doune ye streets and ye markett place was like a poole of bloode this I saw as I went through it cryinge woe to ye bloody citty of Lichfeilde.

Digitized by Google

la prospérité de l'Angleterre, ils ont substitué le prix fixe au marchandage et la confiance qu'on accorda vite à leur parole a rejailli sur toute la nation anglaise. Il y a tout de même une nuance entre un tel homme et les détraqués de la Salpêtrière. »

Il est évident que Fox, loin d'être un fardeau pour ses semblables, a fait œuvre sociale utile ; il est clair aussi qu'il est le fondateur d'une secte encore florissante et qui fut puissante. Mais nous n'en croyons pas moins que sa maladie fut de même essence que celle des pauvres névrosés de nos hôpitaux. L'éducation reçue par lui et en même temps ce coefficient personnel difficilement analysable qui nous différencie des autres hommes, puis le milieu dans lequel il a prophétisé expliquent suffisamment la qualité et l'étendue de son influence.

D'abord, les transformations dues à l'hystérie varient selon le malade. Fox semble avoir été de tempérament bon et sérieux, dépourvu presque totalement de ces dissolvants, l'ironie et l'humour. Sa gravité, son penchant pour la vertu furent encore aidés par l'action profonde des premières années ; l'atmosphère où se passa son enfance n'était pas — nous l'avons vu — imprégnée de ce scepticisme fatigué et de cette indifférence égoïste que respirent aujourd'hui les jeunes gens des classes populaires. Il croyait : toute la vitalité de son être se concentrait sur l'idée religieuse et sur la morale que cette idée enveloppe et protège. Y a-t-il lieu de s'étonner alors si ses idées fixes, qui étaient la substance même de son âme, étaient toutes baignées de religion ? Fox ne pouvait guère devenir un fou nuisible parce que sa folie était empreinte — à son insu d'ailleurs, car il crut que le Seigneur lui révélait des choses nouvelles — d'un christianisme traditionnel ; l'hystérie fut canalisée en lui par l'éducation. Sans doute il attribua une importance démesurée aux plus futiles détails, sans doute il se laissa entraîner à des excentricités mais il demeura, une fois touché par l'hystérie, ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire un chrétien ardent, et il garda de la foi du Christ, un immense pouvoir de faire le bien.

Ceci ne montre pas encore pourquoi le mouvement commencé dans l'âme de Fox put se transmettre à tant d'autres âmes. Il y a probablement autour de nous des hystériques pleins d'idées aussi excellentes que lui ; mais on n'en voit pas donner naissance à une

Digitized by Google

confession nouvelle. Pourtant, l'enthousiasme devrait être aussi communicatif, la conviction aussi convaincante. C'est qu'il y a quelque chose de changé dans les circonstances historiques : l'hystérie est probablement moins contagieuse ou plutôt les hystériques sont plus rares, la moyenne de l'humanité étant mieux nourrie et mieux soignée qu'elle ne l'était au XVIIe siècle. Rappelez-vous, en effet, la Révolution puritaine de 1648, explosion toute religieuse ; rappelez-vous la rafale de fanatisme qui a jeté bas pour un temps la monarchie des Stuarts et l'Eglise anglicane ; songez à toute la flore luxuriante et antédiluvienne des sectes qui couvraient l'Angleterre d'alors : Millénaires et Ranters, Familistes et Chercheurs, Hommes de la Cinquième Monarchie et Muggletoniens, sans parler des plus connus, Baptistes et Presbytériens. Quand la parole du prophète vint frapper l'imagination de pareils exaltés, ou bien ils tentèrent de le mettre en lambeaux, comme possédé du démon, ou bien ils virent en lui le messager du Seigneur. Hâtons-nous de le dire, il y avait parmi les premiers Quakers bien des gens rassis ; mais nombreux étaient aussi les névrosés. Nous ferons seulement allusion au plus connu de ces sectateurs de Fox, à James Nayler, qui poussa jusqu'à l'extrême la théorie de la Lumière intérieure et que Fox répudia vite. Ce James Nayler s'était fait remarquer par l'ardeur de son prosélytisme ; mais Fox lui ayant appris à écouter parler en lui la voix de Dieu, il écouta. Entre autres fantaisies, il pénétra dans Bristol à cheval, escorté d'une compagnie d'hommes et de femmes qui tenaient la bride de sa monture et qui chantaient à tue-tête sous une pluie torrentielle : « Saint ! Saint ! est le Seigneur, Dieu des Armées. » C'était là spectacle insolite, même en Angleterre et en l'an de grâce 1656. Il y eut scandale ; on arrêta James Nayler, qui eut l'imprudence de se déclarer Fils de Dieu. Le Fils de Dieu fut mis en prison et, comme on avait la main lourde au bon vieux temps, le Parlement, s'occupant de son cas, le condamna à être mis au pilori, puis flagellé, puis à avoir la langue percée et un B marqué sur le front au fer rouge.

Si l'on étudie donc les origines du Quakérisme, on s'aperçoit que l'inspiration du prophète ne s'est pas encore soliditiée en dogme ; l'union intime et personnelle des croyants n'a pas encore fait place

Digitized by Google

à l'unité extérieure de la paroisse : il n'y a ni organisation ni corps de doctrine. Il y a un prophète, George Fox, et ce prophète obéit à une série d'impulsions, est mené par une série d'idées fixes !

F.-C. DANCHIN.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

L'OBSCURITÉ DE ROBERT BROWNING.

Des deux façons contraires de juger un poète : l'une, qui ne voit en lui que ses imperfections et insiste surtout sur ses échecs, qu'elle estime caractéristiques ; l'autre, qui s'efforce de découvrir l'idéal qu'eut toujours en vue l'écrivain et, sous les résultats partiels, retrouve la grande œuvre rêvée, c'est la première qui a été le plus souvent appliquée à Robert Browning. Pendant près de quarante ans en effet, depuis *Pauline*, publiée en 1833, jusqu'à *The Ring and the Book*, qui parut en 1868-69, c'est la critique des défauts, bien plus que celle des qualités, qui lui fut généralement infligée, avec une rigueur telle qu'elle explique même en partie le revirement qui, à partir de 1870, se produisit à son sujet dans l'opinion anglaise. Autant on admirait la perfection artistique de Tennyson, le raffinement de sa pensée, le charme musical et la beauté toujours achevée du moindre de ses vers, autant on s'acharnait à grossir les défauts, tout opposés, de Browning, sa langue confuse, son art un peu brutal, la densité parfois impénétrable de ses idées, toutes accusations qui, dans l'esprit simpliste du lecteur ordinaire, *the casual reader*, se résumait en un grief unique : l'obscurité. Cette obscurite passa même bientôt à l'état de légende, et l'on sait les anecdotes nombreuses qui circulèrent à ce propos (1). Browning, au reste, n'ignorait rien de ce reproche qu'on faisait, en maints endroits, à son œuvre, et qui justifiait en quelque sorte l'incompréhension du grand public. Loin de s'en affliger, il racontait lui-même avec certain plaisir que, comme on venait de le présenter, dans un salon, à l'ambassadeur de Chine, son « confrère en poésie » avait-on ajouté, il n'avait pu que s'incliner devant le dignitaire du Céleste Empire, celui-ci lui ayant tout de suite déclaré « qu'il pratiquait le genre énigmatique » (2).

Laissant de côté ces boutades, plus ou moins sincères, l'obscurité de Robert Browning a été trop universellement blâmée ; elle a éloigné de lui un trop grand nombre de lecteurs ; elle nous déconcerte, aujourd'hui même, trop souvent pour qu'on puisse douter encore de sa réalité. Essayons donc d'en examiner de près les causes profondes et de chercher dans son style, dans le genre littéraire qu'il adopta, dans la matière même de son œuvre enfin, les raisons diverses qui font de Robert Browning, dans toute la force du terme, « un auteur difficile ».

(1) Voir notre étude récente : *La pensée religieuse de Robert Browning* dans *De Byron à Francis Thompson*, Paris, Payot et Cie, 1913, pp. 103-143.

(2) Cité par William Sharp : *Life of Robert Browning* (Great Writers), 1899, p. 111.

Digitized by Google

I.

Une des plus marquantes est la langue même qu'écrit Browning. Son vocabulaire est très abondant, souvent curieux, et emprunté aux domaines les plus variés. Il aime les mots rares, les mots savants même, et dont le sens se revêt toujours à nos yeux d'un peu d'hermétisme. Il écrit :

> The grapes which dye thy wine are richer far,
> Through culture, than the wild wealth of the rock ;
> The suave plum than the savage-tasted *drupe*...
>
> *Cleon*, vv. 130-32.

opposant d'ailleurs à tort ce dernier mot, *drupe*, à *plum*, *drupe* étant le terme scientifique qui désigne n'importe quelle espèce de fruit à noyau. Nous trouvons de même, dans « *Childe Roland to the dark tower came* » :

> All the day
> Had been a dreary one at best, and dim
> Was settling to its close, yet shot one grim
> Red leer to see the plain catch its *estray*.
>
> vv. 45-8.

estray, du français *estraier*, étant un vieux terme légal désignant un animal domestique perdu, errant à l'aventure. Browning emploie volontiers des mots appartenant à des vocabulaires très spéciaux, à celui de la géométrie :

> Suppose the artist made a perfect *rhomb*,
> And next a *lozenge*, then a *trapezoid*...
>
> *Cleon*, vv. 84-5.

se méprenant sur le sens de *rhomb*, qui est identique à *lozenge* ; ou au vocabulaire musical, par exemple :

> For music, — why I have combined the *moods*,
> Inventing one...
>
> *Ibid.*, vv. 60-1.

les *modi*, naturellement, ou gammes de la musique ancienne ; ou mieux encore :

> Give me the *keys*. I feel for the *common chord* again,
> Sliding by *semitones*, till I sink to the *minor*, — yes,
> And I blunt into a *ninth*, and I stand on alien ground,
> Surveying awhile the heights I rolled from into the deep ;
> Which, hark, I have dared and done, for my resting-place is found,
> The *C major* of this life...
>
> *Abt Vogler*, vv. 91-6.

Ici, ce sont des termes d'architecture :

> Bricked o'er with beggar's mouldy *travertine*...
> Did I say basalt for my slab, sons ? Black —
> 'Twas ever *antique-black* I meant...
> To comfort me on my *entablature*...
>
> *The Bishop orders his tomb*, vv. 53-4, 66, 111.

là, des termes de médecine purement techniques, et encore plus difficilement compréhensibles :

Digitized by Google

A *viscid choler* is observable
In *tertians*...
Or I might add, Judæa's *gum-tragacanth*
Scales off in purer flakes...
'Tis but a case of mania — *subinduced*
By epilepsy, at the turning point
Of trance prolonged unduly some three days ;
When, by the *exhibition* of some drug
Or spell...

An Epistle, vv. 42-3, 55-6, 79-83 (1).

Même quand il n'abuse pas de mots aussi nettement spécifiques, Browning aime à se servir de vocables recherchés, un peu occultes même, et dont l'origine savante correspond bien à son intellectualisme compliqué :

In *sedulous* (2) recurrence to his trade...

An Epistle, v. 197.

Why, look...
For scarce abatement of his cheerfulness,
Or *pretermission* of the daily craft...

Ibid., vv. 160-1.

One lyric woman, in her *crocus* (3) vest
Woven of sea-wools...

Cleon, vv. 15-6.

Within the *eventual* (4) element of calm.

Ibid. v. 42.

En même temps, notre poète possède un fonds considérable de mots saxons, les plus simples, les plus familiers, ceux qui ont gardé leur rudesse un peu fruste et toute leur saveur primitive. Il en use abondamment, en bourgeois qui, par moment, affecte de parler comme tout le monde, sans se gêner, en artiste volontaire plutôt, qui, au sortir d'un long paragraphe laborieux, reprend contact avec le langage de la conversation, ou qui même, pour exprimer une idée nuageuse a recours délibérément à quelque image banale, qui simplifie la complexité des choses et les décompose, pour ainsi dire, en leurs éléments premiers. Des passages comme ceux-ci abondent dans l'œuvre de Browning :

There burns a truer light of God in them,
In their vexed beating stuffed and stopped-up brain,
Heart, or whate'er else, than goes on to prompt
This low-pulsed forthright craftman's hand of mine...

Andrea del Sarto, vv. 79-82.

(1) Autant de termes, uniquement choisis parmi les plus belles pièces de Browning, qui exigeraient presque une note au bas de la page. *A viscid choler* = a sticky bile ; *in tertians* = the agues whose attacks occur at regular intervals, every other day ; *gum-tragacanth* = a gum from a small Oriental shrub largely used to give consistency to pills, lozenges, etc. ; *subinduced* = brought about indirectly, unobstrusively ; *exhibition* = administration.

(2) Au lieu de *diligent, steady*, du latin *sedulus*.

(3) Du grec : κροκος, couleur jaune safran.

(4) Au lieu de *ultimate, furthermost*. Browning faisant ici allusion à l'atmosphère de tranquillité absolue où vivent les dieux.

Digitized by Google

d'un saxonisme tout à fait dépouillé, on le voit, où les épithètes s'accumulent, drues et fortes. Ou bien encore :

Leave we the common crofts, the vulgar thorpes
Each in its tether
Sleeping safe on the bosom of the plain,
Cared-for till cock-crow :
Look out if yonder be not day again
Rimming the rock-row...

A Grammarian's Funeral, vv. 3-8.

où apparaît nettement la cahotante rudesse si particulière à notre poète. Voyez enfin ce passage, si plat semble-t-il à première vue, et dans lequel c'est lui-même que nous décrit Browning sous les traits du poète espagnol, isolé dans sa petite ville et méconnu de tous :

Poor man, he lived another kind of life
In that new stuccoed third house by the bridge,
Fresh-painted, rather smart than otherwise !
The whole street might o'erlook him as he sat,
Leg crossing leg, one foot on the dog's back,
Playing a decent cribbage with his maid
(Jacynth, you're sure her name was) o'er the cheese
And fruit, three red halves of starved winter-pears,
Or treat of radishes in April. Nine,
Ten, struck the church clock, straight to bed went he.

How it strikes a contemporary, vv. 78-87.

On conçoit l'encombrement du vocabulaire de Robert Browning, formé de matériaux si nombreux, si différents, et même si disparates. La verbosité de notre poète est d'une qualité toute particulière. Elle consiste, non pas à renforcer une idée chétive d'une abondance de mots presque synonymes, mais à trouver pour cette idée dix expressions variées, complémentaires, d'importance presque égale, entassées, non point dans leur ordre logique, mais à mesure qu'elles surgissent dans l'esprit, bourré de connaissances excentriques, de l'écrivain. De sorte que le lecteur perd un peu la vue de l'ensemble dans cet enchevêtrement de détails, que chaque élement particulier, projeté ainsi en pleine lumière, l'éblouit, et finit par obscurcir la pensée qu'elle devait seulement illustrer.

L'opulent désordre du vocabulaire de Browning s'aggrave de la forme spéciale qu'il impose volontiers à sa grammaire. Puisqu'il ne sait se borner, qu'il veut tout observer et tout dire, il essaie de parer, en un sens, à cette prodigalité en faisant sa phrase aussi courte, aussi parcimonieuse que possible : la profusion de son vocabulaire entraîne donc, en manière de compensation, la forme volontairement elliptique de sa grammaire. Browning y supprime les éléments inutiles, tous les mots de coordination, par exemple, et qui ne sont que de simples liens inessentiels. La syntaxe anglaise, presque totalement saxonne, se prête particulièrement, on le sait, à ce synthétisme, et Browning ne néglige aucun des procédés qu'elle lui offre pour rendre sa phrase succincte et compacte. Il emploie consécutivement, par exemple, plusieurs cas possessifs, en emplissant même un vers entier, d'une concision vraiment exagérée :

Digitized by Google

The strong-fierce heart's love's labours's due...

Fuseli, XVI, v. 196.

Pour n'avoir pas recours à cette autre forme analytique qui consiste à employer, pour le comparatif et le superlatif des adjectifs, *more* et *most*, il préfère, et de beaucoup, les formes en *er* et *est* :

I often am much *wearier* than you think...

Andrea del Sarto, v. 11.

And *aptest* in contrivance (under God)

An Epistle, v. 13

... draw breath
Freelier outside...

Childe Roland, v. 29.

et cela, même lorsqu'il s'agit d'adjectifs polysyllabiques tels que *sagaciousest* et *portentousest*.

Surtout Browning use d'ellipses et d'omissions de toutes sortes, de celles que permet la langue, sans exception, de beaucoup d'autres encore qu'elle n'autorise guère, et qui, en tout cas, ne laissent pas de plonger sa phrase dans une certaine obscurité. Omission — pour ne citer que les plus marquantes — du pronom personnel :

(*He*) Sayeth, he will wait patient to the last...

An Epistle, v. 205.

du pronom déterminatif :

Nay more; for there wanted not (*those*) who walked in the glare
and glow...

Abt Vogler, v. 33.

du pronom relatif surtout :

... A judge who only sees one way at once,
One mind-point and no other at a time,
(*Who*) Compares the small part of a man of us ..

Cleon, vv. 67-9.

Rather I prize the doubt
(*Which*) Low kinds exist without...

Rabbi Ben Ezra, vv. 16-7.

Was I, (*whom*) the world arraigned,
Were they, my soul disdained,
Right :

Ibid., vv. 124-26.

En général, Browning fait un emploi aussi restreint que possible de toutes les prépositions et conjonctions, les supprimant même parfois, au risque de devenir à peine intelligible :

His service payeth me (*for*) a sublimate
Blown up his nose..

An Epistle, v. 50.

... Demand
The reason why — « 'tis but a word », (*if you*) object —
« A gesture » — he regards thee as our lord...

Ibid., vv. 165-67.

Long since, I imaged, (*and*) wrote the fiction out...

Cleon, v. 115.

Digitized by Google

Un de ses procédés familiers est d'omettre la préposition *to* devant l'infinitif, à la mode élizabéthaine :

> I had devised a certain tale
> Which, when 'twas told her, could not fail
> (*To*) Persuade a peasant of its truth...
>
> *The Italian in England*, vv. 51-3.

ou même de négliger le premier chiffre dans une date, le vers suivant :

> ... three carved beams make a certain show,
> Dating — good thought of our architect's —
> '*Five, six, nine*, he lets you know.
>
> *By the fire-side*, vv. 93-5.

signifiant 1569, croyons-nous du moins, le *one* étant indiqué simplement par l'apostrophe initiale.

Outre ces omissions, un peu forcées donc, Browning emploie tous les procédés syntaxiques qui peuvent rendre sa phrase, surchargée de matière, aussi indépendante que possible de la forme grammaticale. On trouve chez lui, en abondance, des ellipses excessives :

> For so shall men remark, in such an act
> Of love for him whose song gives life its joy,
> Thy recognition of the use of life :
> Nor (*shall men*) call thy spirit barely adequate...
>
> *Cleon*, vv. 20-3.

> Poor vaunt of life indeed,
> Were man but formed to feed
> On joy, to solely seek and find and feast :
> Such feasting ended, then
> (*There would be*) As sure an end to men...
>
> *Rabbi Ben Ezra*, vv. 19-23.

des inversions inopinées :

> For thence...
> *Shall life succeed* in that it seems to fail...
>
> *Ibid.*, vv. 37-9.

> *Frowned our Lord*,
> Exhorting when none heard — « Beseech me not !
> (*Thou art*) Too far above my people... »
>
> *How it strikes a contemporary*, vv. 66-8.

ou qui même exigent, avant d'être comprises, quelque réflexion :

> For where had been a progress otherwise ?
> Mankind, made up of all the single men, —
> In such a synthesis the labour ends.
>
> *Cleon*, vv. 92-4.

par exemple, qu'il faut, semble-t-il, reconstruire ainsi : « The labour ends in such a synthesis as mankind, a whole made of all the single men » ; ou encore :

> Enough now, if the Right
> And Good and Infinite
> Be named here, *as thou callest thy hand thine own*,

Digitized by Google

With knowledge absolute,
Subject to no dispute...

Rabbi Ben Ezra, vv. 115-19.

la sorte de clause adverbiale que nous avons soulignée dans le vers 117 devant être lue, naturellement, après le vers 118. On rencontre surtout, chez Browning, un nombre énorme de parenthèses, dont on trouvera des exemples dans la première pièce venue, des parenthèses se prolongeant pendant plusieurs vers, qui ne craignent point de rejeter le sujet très loin du verbe, ou le pronom de son antécédent, et qui même, une fois terminées, forcent le lecteur à revenir sur ce qui les précédait. Sans parler enfin de ces transitions soudaines, abruptes, qui forment dans la ligne du développement un angle très aigu, ni de ces phrases qui s'interrompent tout d'un coup, et dont la pensée première n'est reprise que beaucoup plus loin :

The man — it is one Lazarus a Jew,
Sanguine, proportioned, fifty years of age,
The body's habit wholly laudable,
As much, indeed, beyond the common health
As he were made and put aside to show.
Think, could we penetrate by any drug
And bathe the wearied soul and worried flesh,
And bring it clear and fair, by three days' sleep!
Whence has the man the balm that brightens all?
This grown man eyes the world now like a child...

An Epistle, vv. 108-17.

On s'explique à présent le désarroi où un synthétisme grammatical aussi délibéré jette le lecteur le plus maître de lui. A force d'être resserrée sur elle-même, l'expression devient difficilement saisissable. Il faut s'arrêter longtemps devant une phrase comme celle-ci :

Is it for Zeus to boast.
« See, man, how happy I live, and despair —
That I may be still happier — for thy use! »

Cleon, vv. 262-4.

L'explication à laquelle on aboutit enfin : *I shall be still happier because of thy despair, man*, ne paraît pas irréfutable ; le *for thy use* est susceptible d'au moins deux interprétations, selon qu'on le rattache soit à *despair=despair about using the joy you see*, soit à *happier=happier on account of my use of you* ; on hésite longuement, et on passe, sans s'être convaincu soi-même. La langue de Browning est ainsi une sorte de sténographie, qui exige un apprentissage laborieux. Réduite à l'essentiel et dépouillée de tout élément adventice, elle présente les défauts de ses qualités. Les mots de liaison, les adjectifs et les adverbes diluent l'idée, sans doute et, en un sens, l'affaiblissent ; mais en même temps ils la nuancent, ils mettent un temps d'arrêt entre les termes forts, et permettent de mieux saisir le rythme général de la pensée. Trop peu de lecteurs sont sensibles à la beauté austère d'une phrase nue, et qui ne vaut que par la netteté un peu froide de la pensée ; trop peu d'entre eux sont aptes à cette gymnastique intellectuelle qu'exige toujours le moindre poème de

Digitized by Google

Browning. La pensée du poète, trop énergique et abondante, ne prend point la peine de s'atténuer en politesse, le charme de l'expression et même sa clarté étant toujours sacrifiés à sa vigueur. Et c'est ainsi qu'une trop grande partie de son œuvre ressemble, au point de vue du style, à une conversation très élevée, où la pensée s'ébauche en même temps que l'expression, et se fait presque toujours comprendre à demi-mots. Maint poème est plutôt un ensemble de notes sommaires qu'un travail achevé, avec l'intérêt un peu mystérieux qui s'attache à une première esquisse, mais aussi avec toute son imperfection imprécise.

La versification de Browning n'est point faite, d'autre part, pour faciliter la tâche du lecteur. Browning fut toujours un métricien laborieux et, malgré sa peine, insuffisant. Si l'on excepte un certain nombre de pièces lyriques, celles surtout que contiennent les deux volumes de *Men and Women* parus en 1855, et dans lesquelles le mouvement et l'ardeur de la pensée ont créé un rythme naturel, le vers de notre poète demeure, en général, médiocre.

Browning trouve la rime péniblement. Au cours de sa recherche, il torture la phrase, la bourre d'inversions et de parenthèses imprévues qui, si elles obstruent le sens, réussissent cependant à découvrir la rime requise. De là le sentiment, qu'on éprouve trop souvent chez lui, que c'est la rime qui est le « gouvernail » du sens. De là aussi l'abondance de rimes artificielles, contournées, un peu clownesques même, qui rappellent la licence mi-humouristique, mi-vulgaire du *doggerel*, qui sont à la rigueur tolérables dans une pièce comme *The Pied Piper of Hamelin*, sorte de ballade enfantine :

> An hour they sat in *council*,
> At length the Mayor broke silence :
> « For a guilder I 'd my ermine *gown sell*...
>
> vv. 35-7.

> It 's as my great-grandsire,
> Starting up at the Trump of *Doom's tone*,
> Had walked this way from his painted *tombstone !*
>
> vv. 68-9.

mais qui, dans des poèmes plus graves, religieux même comme *Christmas Eve*, détonnent étrangement :

> .. who *knows if*
> They did not prefer our friend to *Joseph*...
> ... the train, as I came by it, up from *Manchester*,
> ... While it only makes my neighbour's *haunches stir*...
> ... I,
> Whom therefore the flock casts a *jealous eye on*
> Still why paint over their door « Mount *Zion* »
>
> IV (1).

(1) Voir d'autres exemples de ces *Hudibrastic rhymes* dans *Childe-Roland* et *A Grammarian's Funeral* ; ainsi :

> He ventured neck or nothing — heaven's *success*
> Found, or earth's *failure* :
> « Wilt thou trust death or not ? » He answered « *Yes* :
> Hence with life's *pale lure* ! »
>
> vv. 109-12

Digitized by Google

Quant au vers blanc, dont Browning se sert le plus souvent, il l'écrit, en ses moments d'inspiration, avec une aisance d'allure, un entrain remarquables. Mais quand son ardeur faiblit, la facilité disparaît, en même temps que la netteté. Pas plus qu'il ne s'attarde jamais à chercher le mot propre, à le choisir entre dix autres, préférant jeter pêle-mêle dans ses vers ces dix mots eux-mêmes, concentriques peut-être, mais seulement approchants, ainsi il ne fait aucun effort pour atteindre le rythme musical ; il ne patiente guère en attendant que s'élabore de lui-même et que chante en son oreille le vers unique dont l'harmonie exprime un sens parfait. Il court son chemin, dédaigneux de la mélodie de sa phrase, y entassant au contraire des monosyllabes dont les rudes consonnes se heurtent et grincent :

And you'll be there anon
To see your flag-bird flap his vans...
Incident of the French camp, vv. 28-9.

Irks care the crop-full bird ? Frets doubt the maw-cramme l beast ?
Rabbi Ben Ezra, v. 24.

se contentant trop souvent de la simple apparence d'un mètre, déplaçant les accents, aboutissant à de fâcheuses cacophonies ou, en tout cas, à un rythme très incertain dont se plaignait Miss Elizabeth Barrett elle-même, et qui, ainsi qu'elle en blâmait justement son grand ami, fait dérailler le lecteur et le sépare du poète (1). Des vers comme ceux-ci abondent chez Browning :

Now for a better country. Vain *presage* ?
Childe-Roland, v. 128.

où l'accent est placé, à tort, sur la seconde syllabe de *presage* ;

What, save to *waylay with* his lies, ensnare
All travellers...
Childe-Roland, vv. 8-9.

où Browning, d'autre part, non content de mettre un accent irrégulier sur la première syllabe de *waylay*, fait aussi tomber, d'une manière assez maladroite, un temps fort sur la simple préposition *with*.

Ainsi donc, au lieu de contribuer, comme il arrive presque toujours, à élucider sa pensée, à l'ordonner symétriquement, au lieu d'aider à son expression même par la puissance mystérieuse du rythme, la versification de Browning, par la gêne évidente qu'elle lui imposa toujours, ne servit au contraire qu'à rendre ses phrases plus gauches et plus tortueuses. Elle constitue ainsi un des éléments, et non des moindres, de son obscurité.

Ajoutons-y le genre particulier d'images qu'affectionne le poète. Browning qui éprouve pour l'érudition, pour tout ce qui est en dehors des

(1) *Lettre du 21 juillet* 1845 : « I object a little to your tendency, which is almost a habit, of making lines difficult for the reader to read... Not that music is required everywhere, but that the uncertainty of rhythm throws the reader's mind off the *rail*... and interrupts his progress with you and your influence with him. Where we have not direct pleasure from rhythm, and where no peculiar impression is to be produced by the changes in it, we should be encouraged by the poet to *forget it altogether* : should we not ? » *Letters of R. Browning and E. B. Barrett*, London, 1899, vol. I, p. 135.

Digitized by Google

connaissances ordinaires, un goût très vif, y fait dans son œuvre des allusions constantes. Il a fouillé avidement, dans sa jeunesse, la bibliothèque de son père, composée en grande partie d'ouvrages curieux, sinon bizarres, et son imagination a été spécialement attirée par les vieux graves bouquins (1), ignorés de tous, par *The Art of Painting in all its Branches* du peintre flamand, Gérard de Lairesse, par exemple; par l'*Essay on Musical Expression* du musicien de Newcastle, célèbre au XVIIIe siècle, Charles Avison ; par le *Diary* de George Bubb Dodington; par *The Fable and the Bees* du Hollandais Bernard de Maundeville, condamné en 1723 par le Grand Jury de Westminster en tant qu'auteur « dangereux et immoral » ; ou par des œuvres plus anciennes encore, telles que *The Wonders of the Little World*, publiée en 1677 par le Puritain Nathaniel Wanley, ou telles que ces fameux *Emblems* de Francis Quarles, qui, avec leurs épouvantables gravures sur bois, furent un des livres les plus répandus pendant le cours du XVIIe siècle : autant d'ouvrages dont Browning se souviendra toujours et auxquels il fera d'incessants emprunts (2). Il aime en effet à pénétrer dans les recoins obscurs de l'histoire. Il éprouve pour les personnages les plus indistincts aujourd'hui, pour les événements les plus confus, les plus nébuleux, une tendresse particulière. Son œuvre est toute encombrée d'allusions énigmatiques, et que le zéle enthousiaste des membres de la *Browning Society* n'a pas toujours réussi à élucider. Ces allusions s'accompagnent même parfois de quelque pédanterie, comme en ce passage de *Christmas Eve*, qui, non content de supposer, chez le lecteur, une connaissance de la grammaire, de la métrique, et de la littérature grecques, le renvoie en outre aux épîtres de Saint Paul :

> Let us at least give Learning honour!
> What laurels had we showered upon her,
> Girding her loins up to perturb
> Our theory of the Middle Verb;
> Or Turklike brandishing a scimetar
> O'er anapaests in comic-trimeter ;
> Or curing the halt or maimed Iketides,
> While we lounged on at our indebted ease :
> Instead of which, a tricksy demon
> Sets her at Titus or Philemon !
>
> XVIII

Ou bien, sans être aussi abstruse, l'allusion est purement capricieuse. On sent que notre auteur saisit le premier prétexte venu pour bondir hors de son sujet, et que le détail le plus menu l'intéresse autant que le thème essentiel de son poème. Le lecteur, il est vrai, est souvent d'un avis différent et lui tient rancune surtout d'être à chaque instant convaincu, devant

(1) Cf. dans *Pauline* :

> ... My first dawn of life
> Which passed alone with wisest ancient books.

(2) Voir, sur ce point, W. H. Griffin and H. C. Minchin : *Robert Browning*. London, 1911 ; *passim*. Mrs. Orr : *Handbook to Robert Browning's Works*. London, 1886, écrit également, à propos de ces mêmes auteurs : « They were all men whose works connected themselves with the intellectual sympathies and the imaginative pleasures of his very earliest youth » (p. 339).

Digitized by Google

tant d'allusions et d'images érudites, de son ignorance. Même quand il finit par découvrir ce qu'a sans doute voulu dire le poète, il éprouve néanmoins une certaine fatigue à se tenir sans cesse sur le « qui-vive », et cette perpétuelle tension d'esprit ne laisse pas, on le devine, de nuire considérablement à la joie que lui procure l'œuvre.

Ainsi, pour prendre un dernier exemple, combien de lecteurs, même parmi les Anglais à qui la Bible est si familière, ont jamais compris la portée du titre général : *Bells and Pomegranates*, que Browning donna à la série de poèmes qui parut de 1841 à 1846 ? Le critique de l'*Athenæum*, qui rendit compte du premier fascicule, n'y vit qu'une énigme (1). Miss Barrett elle-même comprend mal et insiste, à plusieurs reprises (2), pour que l'auteur daigne expliquer, au moins dans une note, ce rébus. Et ce n'est qu'avec le dernier numéro de la série que Browning, avec un étonnement naïf (3), et presque à contre-cœur (4), indiquera qu'il n'a voulu mettre dans le titre : *Bells and Pomegranates* qu'une allusion aux ornements de la robe du Grand Prêtre des Hébreux (5), pour symboliser par là le mélange de plaisir et de profit, de gaîté et de gravité, de musique et de sagesse, de poésie et de pensée qu'on devait trouver dans son œuvre.

II

Le genre littéraire qu'affectionne Browning : le monologue mi-dramatique et mi-lyrique, est, pour le lecteur, l'occasion de difficultés

(1) *The Athenæum*, 11 décembre 1841 : « Mr. Browning's conundrums begin with his very title-page. *Bells and Pomegranates* is the general title given, it is reasonable to suppose Mr. Browning knows why, but certainly we have not yet found out ; indeed, we « give it up ».

(2) Lettre du 17 octobre 1845 : « Do tell me what you mean precisely by your *Bells and Pomegranates* title... Tell me too why you should not in the new number satisfy, by a note somewhere, the Davuses of the world who are in the majority (« Davi sumus, non Œdipi ») with a solution of this one Sphinx riddle. » *Ed. cit.*, vol. I, p. 248. — Lettre du 24 mars 1846 : « Dearest, I persist in thinking that you ought not to be too disdainful to explain your meaning in the Pomegranates. Surely you might say in a word or two that, your title having been doubted about (to your surprise, you *might* say !), you refer the doubters to the Jewish priest's robe, and the Rabbinical gloss... for I suppose it is a gloss on the robe... do you not think so ? » *Ibid.*, p. 575.

(3) « ... I only meant by that title to indicate an endeavour toward something like an alternation, or mixture, of music with discoursing, sound with sense, poetry with thought — which looks too ambitious thus expressed, so the symbol was preferred. It is little to the purpose that such is actually one of the most familiar of the many Rabbinical (and Patristic) acceptations of the phrase ; because I confess that, letting authority alone, I supposed the bare words, in such juxtaposition, would sufficiently convey the desired meaning. »

(4) Voir la lettre de Miss Barrett, datée du 14 avril 1846 : « Thank you for the book (la dernière série des *Bells and Pomegranates* qui venait de paraître), thank you !... One of my first searches was for the note explanatory of the title — and I looked, and looked, and looked, at the end, at the beginning, at the end again. At last I made up my mind that you had persisted in not explaining, or that the printer had dropped the manuscript. Why, what could make you thrust that note on all but the title-page of the *Soul's Tragedy* ? Oh ! — I comprehend. Having submitted to explain, quite at the point of the bayonet, you determined at least to do it where nobody could see it done. Be frank, and tell me that it was just *so*. » *Edit. cit.*, vol. II, p. 67.

(5) *Exodus*, 31-34 : And thou shalt make the robe of the ephod all of blue... And beneath upon the hem of it thou shalt make pomegranates of blue, and of purple, and of scarlet, round about the hem thereof ; and bells of gold between them round about.

A golden bell and a pomegranate, a golden bell and a pomegranate, upon the hem of the robe round about.

Digitized by Google

nouvelles. Notre poète vise non pas tant à décrire les actions des hommes qu'à scruter et à exposer au jour les mobiles secrets de ces actions. Il n'a recours ni au drame proprement dit, ceux qu'il écrivit, en assez grand nombre, ayant obtenu un succès médiocre, ni au simple poème lyrique, qui n'exprime guère que des pensées et des sentiments personnels, mais à une forme mixte qu'il invente en quelque sorte, qui, sous une forme lyrique, avec ainsi toute la sincérité et l'ardeur propres au poète, évoque les sentiments et les pensées d'un personnage dramatique imaginaire, créé de toutes pièces. Cette méthode originale ne laisse pas de présenter certaines difficultés. Ce monologue dramatique, qui débute *ex abrupto*, sans que nous sachions où se passe la scène, ni le nom du personnage qui se met à parler, ce monologue qui, le plus souvent, n'est même qu'un fragment, qu'une suite dont le commencement nous manque, et qu'il nous faut tâcher de reconstituer de notre mieux, nous déroute par sa soudaineté, par son manque absolu de préparation. En outre, c'est une crise, le plus souvent, qui nous est décrite, une tempête d'âme qui se déchaîne devant nous avant que nous ayons eu le temps de pénétrer dans le sujet. Tous les éléments nous font donc défaut du problème dont la solution se précipite sous nos yeux. Qu'un morceau : *The Flight of the Duchess*, commence ainsi :

> You're my friend :
> I was the man the Duke spoke to :
> I helped the Duchess to cast off his yoke too ;
> So, here's the tale from beginning to end,
> My friend !

et nous voilà jetés en pleine confusion. Qui sont ce Duc, cette Duchesse, cet ami ? On songe, avec regret, à l' « argument » que Milton avait soin de placer en tête de chacun des chants du *Paradis perdu*, ou même aux sommaires dont est précédé, chaque jour, dans les journaux anglais, le roman-feuilleton, de sorte que le lecteur qui commence ce roman au chapitre IX, par exemple, sait tout de suite ce qui s'est passé dans les chapitres I à VIII. Or, chez Browning, c'est toujours par le chapitre IX que l'on débute, et c'est à chacun de nous qu'il appartient de reconstituer, tant bien que mal, la lacune. Songeons enfin qu'une telle méthode, qui nous paraît aujourd'hui si difficultueuse, l'était bien plus encore pour les Anglais du milieu du siècle dernier, accoutumés à un style plus simple et plus lucide. Créant ainsi, de toutes pièces, une forme littéraire nouvelle, Browning devait forcément attendre un bon nombre d'années avant d'y accoutumer le goût du public.

D'autant qu'il entrait dans cette méthode mono-dramatique, outre une vision très nette des sentiments humains les plus mystérieux, de ceux en tout cas que l'on cache généralement au plus profond de soi-même, une tendance marquée à l'analyse minutieuse. Il y eut toujours deux hommes en Browning : un poète, qui inventait des situations intenses, et un critique qui, dans le même temps, les étudiait méticuleusement. Le contact de ces deux personnages ne pouvait pas manquer de créer une atmosphère troublée, combative même, une sorte de coudoiement irrité. L'élément critique, dans un poème de Browning, avec sa langue plus

Digitized by Google

malaisée et plus lourde, contraste fâcheusement avec l'élément poétique, s'accroche à lui, le retarde, brise son élan, sans faire, néanmoins, jamais corps avec lui. On dirait d'un spectateur qui, à chaque instant, interpellerait un acteur en scène. A l'émotion sincère qu'exprime le personnage du monologue s'ajoute toujours comme une opinion extérieure ou, si l'on veut, le commentaire du personnage lui-même à propos de son émotion. Chaque confession s'accompagne ainsi, et se double, d'un jugement qui en augmente singulièrement la complexité. Browning, qui aime tant à argumenter, ne manque jamais de discuter ses propres créations. Le dramaturge, ainsi, s'encombre toujours d'un moraliste ; il entre même volontiers en conflit avec lui ; et l'œuvre ne manque pas de se ressentir de cette lutte entre les éléments subjectif et objectif. Le lecteur ne sait le plus souvent à qui entendre, de celui qui expose un cas psychologique, avec une vigoureuse netteté, ou de celui qui, au fur et à mesure, s'efforce de l'interpréter de la manière la plus difficultueuse qui soit au monde.

III

Arrivons aux raisons foncières de l'obscurité de Browning, à celles qui ne tiennent plus seulement à sa langue et à son style, ni à ses procédés littéraires, mais à sa matière poétique elle-même. Ce qui intéresse Browning, presque exclusivement, c'est le travail du cœur humain, et l'effet que peuvent avoir sur le caractère et l'âme d'un homme les circonstances extérieures. Il s'occupe spécialement, nous dit-il dans la préface de *Sordello*, « des incidents dans le développement d'une âme, peu de chose, en comparaison, valant la peine d'être étudié. » (1) Cette poésie intérieure est autrement difficile à suivre, on le comprend, que la simple poésie descriptive ou narrative, et cette analyse subtile, toute en profondeur, dépasse les capacités du lecteur ordinaire. Quel que soit, en effet, le cas psychologique qu'examine Browning, c'est sa complexité surtout qui l'attire et qu'il s'évertue à rendre tout entière. C'est dans les obscurs remuements du cœur qu'il semble être le plus à l'aise, dans les débats qui s'y livrent, si fréquents, entre les habitudes et les impulsions, par exemple, dans les événements de la plus insignifiante apparence ou les plus inattendus, et qui, selon lui, sont d'autant plus révélateurs qu'ils sont exceptionnels. Cette complication psychologique, néanmoins, qu'il n'essaie pas de réduire arbitrairement en un petit nombre de notions précises, qu'il enregistre telle qu'il l'observe, rend trop souvent sa poésie comme lourde et rude. Rien d'aisé, chez lui, ni d'harmonieux. Tout s'y passe dans ce clair-obscur des âmes, que Maeterlinck nous a, depuis, décrit de si poignante façon, dans un clair-obscur plus désordonné cependant, et plus tumultueux, où les images se succèdent, s'accumulent, se heurtent, contradictoires souvent, mais plus évocatrices par là-même de l'incohérence abrupte de la vie.

Cette pénétration psychologique s'accompagne d'une énergie intense, et ce travail intellectuel s'accomplit toujours, chez Browning, avec une

(1) « My stress lay on the incidents in the development of a soul : little else is worth study ». Cité par W. Sharp, *op. cit.*, p. 112.

Digitized by Google

étonnante rapidité. Sa pensée est impétueuse. Il voit les choses en même temps de maints points de vue différents et ne peut ainsi les indiquer que d'un trait, suffisant pour lui peut-être, mais insuffisant pour la plupart de ses lecteurs. Peu de poètes ont dépassé Browning en vigueur et en mouvement, et, comme le fit observer Swinburne dans le passage fameux de son Essai sur Chapman, c'est beaucoup moins de sa pensée elle-même que provient son obscurité que de la rapidité avec laquelle elle évolue et se précipite devant nous. Chacune de ses idées, examinée séparément, si l'on prend la peine d'analyser en détail un poème, est assez simple : c'est la vitesse avec laquelle le poète les fait passer sous nos yeux qui les trouble, comme dans le giroiement d'un kaléidoscope. L'obscurité de Browning résulte ainsi, non pas, comme chez un Mallarmé, de sa réserve excessive, mais, au contraire, de sa hâte fougueuse. Il veut dire trop de choses en trop peu de mots et en phrases trop brusques. Il lance une idée nouvelle avant que la précédente ait été énoncée toute, et le lecteur est ainsi forcé d'y pourvoir lui-même. La trépidation qui est si caractéristique de certaines pièces telles que *Hervé Riel* ou *How they brought the good news from Ghent to Aix* retentit, avec des degrés variables, dans toute son œuvre. Le lecteur y est entraîné au plein galop. Et c'est ce galop forcé qui rend la difficulté de *Sordello* autrement considérable que celle que présente *Hamlet*, le sujet des deux poèmes ne laissant pas, en soi, que de présenter maints points de contact. Browning demeure trop souvent sur la frontière de l'inexprimé, sur la limite des choses trop subtiles, trop fugaces pour se prêter à l'emprise des mots. Ceux qu'il emploie du moins, si nombreux qu'ils paraissent, sont trop lents encore pour arrêter toute sa pensée.

Ajoutons enfin que notre poète ne s'en préoccupe nullement. C'est par indolence d'abord, et parce qu'il écrit très facilement, qu'il déteste se corriger. Puis, cette négligence ayant été très remarquée dans ses premières œuvres, il s'y attache délibérément, malgré les objurgations de ses amis, avec d'autant plus de ténacité qu'il s'avance dans sa carrière, la transformant en « maniérisme » très accentué, en faisant la marque prédominante, et tout de suite reconnaissable, de son style. Sans adopter pleinement l'opinion de Jowett, le Maître de Balliol, qui écrivait à Lady Tennyson que Browning « n'avait aucun sentiment de la forme, ou seulement par hasard, et quand son sujet était restreint ; que sa pensée, son émotion, son érudition étaient généralement infiniment supérieures à ses moyens d'expression » (1), force nous est bien de reconnaître que son dédain du beau style a eu des conséquences plus graves qu'il n'imaginait, et que, s'il a voulu montrer par là la supériorité essentielle qu'il accordait à la pensée sur la forme, il a, en méprisant celle-ci, porté un grave préjudice à son art tout entier. Loin de n'être qu'une élégance de détail, qu'une sorte de politesse due au lecteur, le style fait partie intégrante de la pensée. Les idées les plus originales d'un écrivain ne valent que dans la mesure même où il les expose avec netteté, que si, prenant la

(1) *Alfred, Lord Tennyson*, A memoir by his son, London, 1889, vol. II, p. 344.

Digitized by Google

place de son lecteur, il lui fait comprendre, calmement, à la réflexion, ce qui l'a frappé, lui, dans l'éclair de l'inspiration, que s'il procède, en d'autres termes, à ce travail initial de dépouillement qui rend ses idées accessibles et les réduit à l'essentiel. Autant l'art pour l'art, c'est-à-dire l'art pour la forme, est une billevesée, autant il est funeste de dédaigner celle-ci absolument, puisqu'il ne saurait y avoir, dans la phraséologie grossière, presque inarticulée, d'intérêt durable, ni même de vitalité réelle. On reconnaît trop, dans le style bousculé de Browning, l'autodidacte, l'homme qui a eu une éducation capricieuse et solitaire, qui n'a jamais éprouvé la nécessité de se faire comprendre d'autrui ; l'écrivain qui, aux moments où l'inspiration faiblit, se réfugie, non pas dans l'aimable aisance de ses souvenirs classiques, mais, tout de suite, dans le bizarre et l'étrange. Ceci est d'autant plus fâcheux chez Browning que les jongleries verbales qu'il se permet, de plus en plus nombreuses dans ses œuvres de vieillesse, que cette insouciance avec laquelle il se joue des difficultés de la grammaire et de la métrique créent un déséquilibre entre sa pensée, souvent si haute, et son expression, où traîne toujours un peu de vulgarité. Le lecteur est désorienté, et l'impression qui se forme en lui est celle d'un grand esprit qui, laborieusement, court après l'expression exacte de sa pensée et qui, incapable de l'atteindre, s'en tire par une pirouette.

*
* *

« On dit de vous et de moi, cher Mr. Browning — lui écrivait Miss E. Barrett tout au début de leurs relations, le 2 mai 1845, — que nous aimons vraiment l'obscurité et que nous parlons un idiome de sphinx ; et, sans doute aucun, vous du moins parlez un peu comme un sphinx... » (1). Browning, en effet, n'a jamais ignoré cette accusation d'obscurité qu'on portait de tous côtés sur son œuvre, mais s'il a pu en convenir, ou même en sourire quelquefois, il a toujours nié qu'elle fût, comme on le lui reprochait, « intentionnelle et perverse » (2). « Je ne puis douter, confiait-il plus tard à un vieil ami, que mes écrits aient été, en général, trop difficiles pour un grand nombre de lecteurs avec lesquels j'aurais aimé entrer en contact : mais je n'ai jamais, de propos délibéré, entrepris de poser des énigmes aux gens, comme l'ont supposé certains de mes critiques. D'autre part, je n'ai jamais eu la prétention de produire une littérature qui aurait pu tenir lieu de cigare ou de partie de dominos auprès d'un homme oisif (3). » Assurément, mais, ainsi qu'on en a fait la remarque, ni *Le*

(1) « People say of you and of me, dear Mr. Browning, that we love the darkness and use a sphinxine idiom in our talk ; and really you do talk a little like a sphinx... » *Edit. cit.*, vol. I, p. 53.

(2) Voir la préface qu'il écrivit lui-même pour les *Selections from the Poetical Works of Robert Browning*. London, 1872.

(3) Cette lettre, datée du 27 novembre 1868 et adressée à Mr. W. G. Kingsland, a été citée par lui-même dans son petit livre : *Robert Browning, chief poet of the age*. London, 1890, pp. 56-7 : « ... I can have little doubt but that my writing has been, in the main, too hard for many I should have been pleased to communicate with : but I never designedly tried to puzzle people, as some of my critics have supposed. On the other hand, I never pretended to offer such literature as should be a substitute for a cigar, or game at dominos to an idle man. »

Digitized by Google

Prélude ni *In Memoriam* ne sont des distractions d'après le dîner, sans qu'on y soit embarrassé à chaque instant, rebuté même par des difficultés sans cesse grandissantes.

Au vrai, Browning exigea toujours du lecteur cette attention, cette curiosité un peu spéciales que provoque la difficulté. Tout le prouve, jusqu'aux titres de ses poèmes, voire même d'un certain nombre de ses recueils : *Red Cotton Night-Cap Country*, par exemple, ou *Ferishtah's Fancies*. Tant de mystère se dressant alentour de son œuvre lui a été, néanmoins, des plus nuisibles. Non seulement il en a écarté un trop grand nombre de lecteurs, mais il y a attiré en outre une foule de critiques improvisés, qui ont disserté sans fin sur les beautés qu'ils avaient eux-mêmes découvertes dans cette pensée obscure, une masse d'exégètes bénévoles, de ceux que Hazlitt appelait « eaters of olives and readers of black letter », qui en exaltant à tout propos l'universel génie du penseur ont porté un préjudice sérieux au très réel talent du poète.

Robert Browning, en résumé, apparaît comme le plus paradoxal et le plus insatisfaisant des grands écrivains de l'Angleterre moderne. Une page de lui, prise au hasard, nous fournit un mélange hétéroclite de rhétorique tumultueuse et d'émotion discrète, de notations pittoresques, justes, fines, perdues au milieu de longues périodes du plus laborieux prosaïsme, de détails humouristiques mêlés à des vers de la plus noble ou de la plus délicate tendresse. Tout se coudoie, chez lui, et se bouscule. L'on est toujours prêt à blâmer, sur le point même de s'interrompre quand un passage très beau, qui commence, nous force à persévérer et à tourner la page. Browning est ainsi le plus irrégulier des artistes, le plus hétérodoxe dans son sentiment de la beauté. Il chante et, l'instant qui suit, balbutie piteusement. Il écrit avec la franchise qui vient de cette ardeur sincère qu'on nomme l'inspiration, puis, quelques vers plus bas, avec l'hésitation balourde de quelqu'un qui commence d'apprendre une langue étrangère. Il atteint, d'un trait, l'expression riche, colorée, vivante, qui résume toute une situation, et il consacre les vingt vers suivants à la délayer, à effacer sous son gros badigeon sa fine trouvaille. Il unit trop souvent le grotesque et le beau, le laid et l'exquis, l'ébauche vulgaire, facile, goguenarde même, à la pointe sèche la plus précieuse. Toutes ces fautes diminuent de beaucoup la valeur poétique de l'œuvre de Browning, et si, faut-il le dire, nous persistons à l'aimer et à le placer au premier rang, c'est non point à cause de ces caractéristiques diverses, sur lesquelles nous venons d'insister si longuement, mais en dépit d'elles. « Je voudrais, disait très justement W. S. Landor, que Browning se montrât un peu plus attique. Peu d'Athéniens possédèrent jamais une carrière aussi riche que la sienne : mais ils savaient construire, pour transporter leurs matériaux, de bien meilleures routes. »

Floris Delattre.

Digitized by Google

LAMARTINE ET L'ALLEMAGNE.
DEUX DOCUMENTS

Lamartine, devenu homme d'État, avait publié un manifeste où les hommes de 1848 voyaient déjà réalisées les généreuses illusions humanitaires de ce temps. Une lettre, adressée à l'auteur de ce manifeste par une Allemande, Madame Boettcher, née Heyne, en est la preuve. Lamartine n'a pas tardé à répondre par une lettre qui est digne d'être publiée.

Ces deux lettres se trouvent dans les archives de la famille Heyne et sont conservées par M. le directeur G. Heyne, descendant du célèbre philologue de Göttingen, Christian Gottlob Heyne.

Worms Sur-le-Rhin, 18 octobre 1912. Prof. D. Bonin,
Grossherzoglicher Oberlehrer.

Eine Unbekannte, eine Deutsche ist es, die Ihnen, grosser, edler Mann, aus weiter Ferne schreibt. Mein Herz treibt mich, es Ihnen auszudrücken, wie unendlich ich Sie bewundere und verehre. Zu arm zwar ist die Sprache, um meine Gefühle in Worte fassen zu können, aber ich hege die feste Zuversicht, dass der edle Dichter die Empfindungen nicht verkennen wird, die mich zum Schreiben dieses Briefes veranlassen. Herr Lamartine! gross und herrlich stehen Sie an der Spitze eines freien Volkes; das heilige Evangelium des Friedens ist es, welches Sie verkündet haben. Möge Gott Ihr edles Streben segnen, möge es Ihnen gelingen, die streitenden Dissonanzen einer friedlichen, glücklichen Lösung entgegen zu führen, und in Eintracht und Verbrüderung alle Partheien unter dem Panier der wahren, reinen Freiheit zu vereinen. Möge sich erfüllen, was Ihr Manifest Frankreich und Europa verheissen hat. Es ist ein schweres und mühevolles, aber ein göttliches, erhabenes Werk, dem Sie sich gewidmet haben, würdig der hohen, idealen Begeisterung eines Dichterherzens. Alle meine Landsleute, deren Herz glühend und aufrichtig für das Vaterland, für die heiligen Rechte Aller schlägt, bitten mit mir den Himmel, dass er Sie noch lange, lange in Ihrem segenvollen Wirken für die grosse Sache erhalte. Auch wir Deutschen erringen jetzt die grosse Freiheit, und Aller Augen sind auf Frankfurt gerichtet, wo die deutschen Volksvertreter sich zu einem Parlamente vereinigen, um das Errungene fest und sicher zu stellen und dem noch zu Erringenden Bahn zu brechen. Wir leben in einer heiligen, grossen Zeit; möge die neue Sonne der Freiheit immer leuchtender und reiner strahlen!

Heil sei mit Ihnen, edler Mann des Volkes! Meine heissesten, innigsten Wünsche folgen Ihnen nach!

Zürnen Sie nicht, dass ich es wagte, Ihnen zu schreiben, und empfangen Sie gütig diesen Brief, als schwachen Ausdruck der unbegrenzten Hochachtung und Bewunderung, von denen mein Herz für Sie erfüllt ist.

Essen bei Osnabrück
im Königreich Hannover
am 26ten April 1848.

Marie Boettcher,
geborene Heyne.

Digitized by Google

Madame,

Touché de tant de marques de bonté et d'amour, mon cœur ne peut résister au désir de venir s'entretenir un moment avec vous.

Hélas ! belle, jeune, spirituelle, profonde dans les pensées et sérieuse dans les sentiments, comme tout dans votre lettre l'annonce, joignant de plus à toutes ces qualités cette bonté allemande, qui vous distingue au-dessus de toutes les autres nations, vous avez daigné vous intéresser au sort d'un homme dont la destinée ne semble vouloir en rien répondre à à ses efforts et à ses peines.

Oui, chère enfant! Laissez-moi vous donner ce titre si doux (qui ne vous étonnera pas, car vous n'ignorez pas mon âge) permettez-moi de vous dicter quelques conseils acquis uniquement par l'expérience.

Vous avez beaucoup entendu parler de ce Lamartine, qui de simple poète est devenu homme d'État, vous l'avez cru capable de grandes choses. Oui, moi-même, je le crus aussi, mais lancé dans la politique au milieu d'un peuple inconstant et léger et dont les mœurs malheureusement semblent toujours de plus en plus dégénérer, je n'ai pu parvenir au noble but que je m'étais proposé et me sens même incapable de jamais l'atteindre.

Ah ! que de fois, lorsque éloigné de cette fougue tumultueuse, retiré dans ma maison, où de nombreuses occupations ne me laissaient que peu de temps à réfléchir sur le passé, que de fois alors j'ai regretté ma vie de poète, cette douce retraite du vieux château de mes Pères, où je me retirai lors de mon retour d'Italie.

Eh ! que sont tous ces hommages et tous ces honneurs, au milieu d'un monde mouvant qui ne sait jamais lui-même ce qu'il se veut ? à comparer au bonheur de la vie privée, entouré seulement de ceux qu'on aime et de qui on est aimé ! Oui ! Chère enfant, c'est seulement là où vous rencontrerez le vrai bonheur. Jeune, aimable, comme vous l'êtes, unie à un homme qui vous chérit et que vous chérissez et dont vous pouvez si facilement embellir les jours, ensuite récompensée de tant de soins par des enfants qui se feront un devoir de ressembler à leur vertueuse mère. Ah ! quel bel avenir avez-vous encore au devant de vous ? Que ne suis-je jeune, et que ne puis-je encore avoir de belles espérances !

Maintenant mon vœu est rempli, j'ai répondu à un être qui m'est devenu bien cher et que je ne connaîtrai peut-être jamais. Mais il me reste cette espérance du *Chrétien* qu'une fois en *Haut*, là alors nous apprendrons à nous connaître mais dans un monde meilleur.

Adieu ! Pensez quelque fois à celui qui fait et fera toujours des vœux pour votre bonheur et recevez l'assurance de ma plus haute considération.

Paris ce 15 Août 1848. A. DE LAMARTINE.

Une embassade envoyée d'ici à Berlin se charge de cette lettre jusque là.

Digitized by Google

Identification d'un personnage des CONVERSATIONS IMAGINAIRES de W. S. Landor.

Tous les lecteurs de Walter Savage Landor connaissent la Conversation entre « Alfieri and Salomon the Florentine Jew ». Ce dernier est un des personnages les plus obscurs que W. S. Landor ait introduits dans son œuvre, et le plus récent éditeur des *Imaginary Conversations*, Charles G. Crump, avoue: « I have failed to discover who Salomon was, or whethere was any such person. There is no mention of him in Alfieri's autobiography. » (Ce qui n'est pas surprenant, Alfieri dans sa *Vita* ayant été très avare de noms propres.) Et en effet, ni la *Bibliografia Alfieriana*, ni Emilio Bertana dans son ouvrage (le plus complet qui existe) sur Vittorio Alfieri, ni Jarro dans « V. A. a Firenze », ne mentionnent le nom de Salomon. Mais il est certain que Landor a voulu désigner Salomone Fiorentino, poète contemporain d'Alfieri, et qui eut une certaine notoriété dans les dernières années du XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe ; c'est-à-dire à une époque où Fantoni (Labindo) était le plus populaire des poètes lyriques italiens. Son éloge a été écrit par Giovanni Rosini : « Sulle rime di Salomone Fiorentino » (Pisa, tipografia Nistri, 1834.) Justement les relations d'Alfieri et de S. F. sont établies par un passage de cet éloge: « E quei pochi, che ricordar se ne possono, e che vivi sono, io chiamo in testimonio a deporre della vera stima, che di lui facevano e l'Alfieri e il Pignotti. »

Pour la phrase que Landor fait adresser par Alfieri à Salomon : « I believe, sir, you were the first in commending my tragedies, » elle mérite d'attirer l'attention des historiens du père de la tragédie italienne.

Valery LARBAUD.

Digitized by Google

REVUES ANNUELLES

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE HOLLANDAIS EN 1912

Nous avons essayé, dans les pages qui suivent, de donner du mouvement littéraire hollandais de l'an dernier une image aussi complète que possible. On verra que la tâche est assez lourde. Si les chefs-d'œuvres n'abondent pas, les œuvres honorables sont légion et il se fait chez nos voisins un imposant travail littéraire.

Au théâtre, Willem Schürmann et Heijermans ont remporté de gros succès. Dans le domaine de la poésie, nous retrouvons Gorter et nous voyons à l'œuvre toute une pléiade de jeunes sans compter les talents connus de Boutens, Van de Woestijne, P. N. Van Eyck et Adama van Scheltema. Dans le roman, les œuvres de De Meester, Van Eeden, Haspels, Querido, attestent en Hollande un niveau de production remarquable. En Flandre, Stijn Streuvels et Buysse se maintiennent seuls avec Lode Baekelmans. En critique et en histoire littéraire, les rééditions sont plus nombreuses et valent mieux que les œuvres d'interprétation ou d'analyse. Couperus consacre un beau volume à l'Italie ; le *Scaecspel* et *Trijntje Cornelis* (de Huygens) sont édités avec attention et dévouement (1).

I. — Le Théâtre

L'hiver 1911-1912 a encore une fois apporté des tentatives intéressantes, mais n'a pu enregistrer aucun succès indiscutable :

Les *Pensionnés* de **Cornelis Noordwal**, pièce qui met en scène une série de types fréquents dans la calme résidence hollandaise et qui note leurs mesquineries et leur esprit querelleur, n'a pu tenir l'affiche. On lui reproche de n'être qu'une succession de « vues cinématographiques » sans unité, sans profondeur surtout.

Au contraire, les *Violiers* de **Willem Schürmann** ont joui d'une vogue considérable. Le jugement du critique le plus autorisé, P. N. Van Hall, reste défavorable, mais d'autres critiques sont plus bienveillants. Reprenant un thème fréquemment exploité déjà, Willem Schürmann trace le tableau d'une famille de Juifs qui s'enrichissent au détriment d'autres commerçants. Si le thème n'est pas neuf et si la pièce témoigne d'une complaisance trop accentuée à l'égard de certains effets faciles, sentimentaux ou burlesques, pourtant, à la lecture, elle semble assez solidement construite.

Mark Violiers et son ancien domestique Maurits van Keulen achètent — et revendent à gros bénéfices — certains fonds de magasins dont les propriétaires viennent de faire ou vont faire faillite. Mais ils s'acharnent surtout sur un nouveau venu, Rudolf van Es, commerçant chrétien trop

(1) Le dépositaire pour la Belgique des œuvres analysées ici, est la *Nederlandsche Boekhandel* (Directeur : L. Smeding) 50, Marché Saint-Jacques, Anvers.

Digitized by Google

loyal, qu'ils dépouillent complètement. Or, Violiers a fait élever au dehors sa fille Esther avec grand soin. Dès son retour à la maison, celle-ci méprise son entourage ; elle est honteuse des « affaires » telles que son père les entend et s'éprend de Rudolf van Es. Le père s'oppose au mariage, mais finit par être vaincu. La pièce est très dramatique, mais dénuée de fond. Tout y est sacrifié à l'effet immédiat. Elle renferme, par contre, une infinité de détails vrais et de trouvailles heureuses (1).

L'événement de la saison a été, cette fois encore, une œuvre de **Heijermans** : *Glück Auf !* qui met en scène le monde des mineurs. La tendance socialiste de la pièce est exposée dans une préface assez violente. Quant à la pièce, en elle-même, elle est inférieure à *Op Hoop van Zegen*, du même auteur. Et d'abord, comme on l'a fait remarquer, la catastrophe qui englobe ici les patrons et les ouvriers n'est guère imputable aux actionnaires ; ensuite, si tous les détails recueillis et reproduits sont exacts, l'impression d'ensemble reste inégale (van Hall). Le premier acte met en scène une réunion d'actionnaires et de directeurs. C'est Baumgarten, père, qui dirige tout, impose silence aux récalcitrants et rejette en bloc les réclamations des ouvriers. La scène analogue dans *Strife* de Galsworthy est infiniment plus travaillée et plus fine. Et pourtant cet aristocrate de Baumgarten est la figure la plus achevée de l'œuvre. Le second acte se passe chez les mineurs et nous montre quelques types de révoltés, de résignés, de maniaques religieux. Au troisième acte, nous sommes sous terre, dans une veine où une explosion enterre les ouvriers, le directeur-gérant et le fils de Baumgarten, qui visite la fosse ; au quatrième acte, une nouvelle réunion d'actionnaires prend les mesures nécessaires pour donner à la mine un nouveau directeur.

Le tableau extrêmement complexe — et copié d'après nature — est mal « centré ». Une histoire d'amour entre le directeur Wied et la sténographe Anne semble un hors d'œuvre ; trop d'événements minuscules requièrent notre attention et surtout la « thèse » révolutionnaire — directe, simpliste, un peu brutale — font du tort à l'œuvre. Pourtant l'effort réalisé pour traiter dans son ensemble un conflit gigantesque n'est pas sans beauté et sans grandeur (2).

Jacqueline Reyneke van Stuwe, dans *La Maison Hense et fils*, a choisi un sujet fort pénible. Un homme sait que sa femme le trompe. Il suppose que l'enfant qui lui naît n'est pas son fils. Pourtant, par égard pour son nom et celui de sa maison, il supporte en silence cette souffrance pendant quinze années.

La donnée même de l'adultère a choqué le public hollandais. De plus, on n'admet qu'à demi la conduite du mari et pas du tout celle de la

(1) *Tooneel Bibliotheek* onder Leiding van L. Simons : *De Violiers* door Willem Schürmann (Mij voor G. en Gk. Lectuur), 25 cents.

(2) Herman Heijermans : *Glück Auf !* (Tooneel Bibliotheek, 25 cents, Mij. voor G. en G. Lectuur).

Digitized by Google

femme ; enfin, on a trop senti que tout ici était « arrangé » en vue d'une scène, dramatique à l'excès, entre les époux.

Solidarité, de W. **Kalma**, a révélé au public hollandais l'existence d'un nouveau dramaturge, mais dont l'œuvre est loin d'être parfaite encore. Les défauts — a-t-on dit — proviennent du manque d'expérience de l'écrivain et on a salué avec sympathie son premier essai. Il s'agit d'un ouvrier qui, comme dans la *Grève des Forgerons*, retourne au travail, malgré les engagements pris, pour nourrir sa famille. Le sujet a passé pour neuf en Hollande. On a reproché à l'auteur d'avoir exagéré les remords de l'ouvrier qui fait défection, étant donné surtout que la vie de son enfant malade est en jeu, et on n'a pas vu sans protestation que ce même ouvrier tuât le patron quand celui-ci refuse, à la première sommation, de reprendre à son service ceux qui ont fait grève. Il y a ici des naïvetés impardonnables.

Enfin, *Sirocco* de **Betty Ranucci-Beckman**, histoire de la passion d'un neveu pour sa tante et de deux ou trois intrigues d'amour autour du jeune homme, a été accueilli avec plaisir, ne fût-ce que parce qu'il nous reposait de l'éternel drame social. Ce début semble promettre.

Parmi les œuvres de librairie, il faut, avant tout, attirer l'attention sur le travail de **L. Simons**, qui a donné au public néerlandais une traduction des pièces de G. B. Shaw ; huit fascicules ont paru, en partie d'abord, dans la *Wereldbibliotheek*, puis réunis sous une rubrique spéciale dans la *Tooneel-bibliotheek*.

Cette même série nous présente à peu près toutes les œuvres dramatiques créées dans ces trois ou quatre dernières années par Mme J. A. Simons-Mees, de Heyermans, de Willem Schürmann, de La Chapelle-Roobol et de van Gogh Kaulbach.

Parmi les nouveautés, signalons cinq piécettes d'**Albert de Vries**. *Le Nouveau Directeur* nous fait assister à une audience donnée par un professeur d'économie politique, devenu directeur d'une exploitation de chemins de fer, à une délégation d'un syndicat d'ouvriers.

C'est une satire un peu partiale et assez inoffensive des « meneurs » et un petit acte sans grande conséquence. Au contraire, *De Courant* (Le Journal), met en scène la situation pénible d'un rédacteur en chef, victime d'une cabale, et qui doit résilier ses fonctions parce que les individus tarés qu'il veut attaquer achètent le journal et le cassent aux gages. Le conflit est traité avec sobriété et il est d'un grand effet dramatique. L'auteur n'a pas forcé la note et, seul, l'avocat des nouveaux actionnaires est un peu noirci à plaisir. La tendance de cette œuvrette est généreuse et les types évoqués sont vivants et sympathiques.

L'autre pièce du même volume *De Journaliste* est insignifiante ; elle peint l'effroi de quelques bourgeois qui ont pris un garçon de café pour un journaliste déguisé et qui craignent d'être « mis dans le journal. » *De Zoon* (Le Fils) est un dialogue intéressant entre une jeune fille et un papa très modernes sur l'hérédité et le mariage, tandis que *Crediet* nous montre l'embarras où le sans-gêne de grosses clientes, qui paient mal, peut mettre un fournisseur.

Digitized by Google

Ce sont des esquisses intéressantes et habilement présentées.

Parmi les publications critiques relatives au théâtre, on notera d'abord une série d'études de **Frans Mijnssen** (Over Tooneel). *A propos du théâtre*, publiée également dans la collection de L. Simons *(Wereldbibliotheek)*.

C'est un recueil d'articles de revues fort intéressants et fort sensés et où nous retrouvons, entre autres choses, les chroniques écrites par l'auteur lors de la représentation des pièces principales de Marcellus Emauts, de Mme J. A. Simons-Mees, d'Ina Boudier-Bakker, d'Anna van Gogh-Kaulbach et de Willem Schürmann.

L. Simons, lui-même, a donné en un gros recueil de 410 pages ses études sur Meredith, Shaw, Vondel et Molière *(Studies en Lezingen)* et **P. C. Boutens** a publié dans la même série *(Wereld Bibliotheek)* une nouvelle traduction du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle *(Aischylos' Prometheus Geboeid)*.

II. — La Poésie

L'œuvre poétique de **P. C. Boutens** s'est augmentée cette année d'un recueil nouveau : *Carmina*. Le poète admire l'alouette, mais se plaint que sa chanson soit toujours trop joyeuse et voici la réponse, qui est un peu comme la devise du poète lui-même :

> Toute douleur portée très haut
> Augmente le trésor de nos joies
> Seules les ailes qui nous supportent
> Sont humides des larmes de la terre.

D'autres poèmes, parfaits de formes, d'un grand charme de rythme, sont d'une interprétation un peu plus malaisée. Tel est, par exemple, le *Vin Vieux* (Oud Wijn), mis en cave autrefois, dégusté aujourd'hui, non dans la coupe d'or, mais dans le verre de cristal mince et fragile. Mais la note signalée tout à l'heure domine :

> Que votre peine soit belle et calme. Il ne restera pas de temps pour la douleur...
> La nuit d'été est comme une légère aurore
> Par-dessus la vague sombre de la mer voisine,
> Qui lavera toutes les taches d'amour ou de haine du monde.

Et le soleil *(Avondlicht)* qui a aimé la terre, du baiser du matin à la douceur du midi, se sépare majestueusement, comme l'âme royale du poète se sépare de tous les biens terrestres :

> Car il n'y a que ce que l'âme se rappelle
> Qui soit éternel et beau.

Pourtant, il y a des vers d'amour très tendres *(In de Manteling bij Domburg)* :

> Chaque année vieillit plus vite,
> Chaque jour s'obscurcit plus tôt.
> Mais ma tête repose sur ton épaule
> Et j'entends battre ton cœur.

Digitized by Google

Par-dessus nous passe la vie.
Aucun rayon, aucune ombre ne t'échappe;
Tout bruissement du feuillage
Se reflète sur ton front.

Comme un Dieu qui épierait
Le bruit de la terre dans la paix du ciel,
J'entends ton haleine passer
Dans la voix du vent et de la mer

Le danger, outre l'obscurité déjà signalée, c'est une certaine tendance à la recherche vaine, à la mièvrerie (*Liedje : En Kwam er morgen...*) mais, de plus en plus, ce défaut se fait rare :

J'étais enfant si riche en joie
Que mon cœur n'y suffisait plus.
J'allai aux hommes et demandai
Qui partagerait mon superflu.
Pour tous j'avais assez de joie.
Je n'en trouvais pas un prêt à sourire.
Ils avaient le regard perdu
Comme si un point lointain et sombre
Retenait toute leur attention.

Je devins un enfant si riche en peine
Que mon cœur n'y suffisait plus.
J'allai aux hommes et demandai
Qui partagerait mon chagrin.
Pour tous j'avais de la souffrance.
Je n'en trouvai pas un prêt à pleurer.
Ils avaient le regard perdu
Comme si un point brillant et lointain
Retenait toute leur attention.

Je sentis que sur mon visage
Une main calme avait alors fixé
La marque des regards absents
. . . . . .

Il ne peut être, malheureusement, question d'analyser ce précieux recueil en son entier.

L'œuvre de Boutens a des mérites exceptionnels. De plus elle reste fidèle à l'évangile poétique de 1880. Ici le poète n'est ni un héraut, ni un apôtre; il est une chose sensible, possède un don supérieur de vision et de maîtrise de la langue et il voit les choses sous leur aspect éternel. Cette conception est périlleuse par l'isolement qu'elle crée et l'égotisme exagéré qu'elle peut développer. Chez Boutens, elle correspond à la nature intime de l'homme et reste discrète et réservée sans trop d'afféteries et sans être trop artificielle.

Le nouveau volume contient aussi de nombreuses traductions de Novalis et de Rossetti (1).

P. C. Boutens : *Carmina*. Amsterdam, P. N. Van Kampen en Zoon.

Digitized by Google

Il faut considérer, selon **Karel van de Woestigne** lui-même, le volume de vers publié cette année : *Interludien*, et magnifiquement édité par van Dishoeck, comme « un jeu de l'esprit et une fête de l'imagination » auxquels le poète s'est complu dans les intervalles des confessions amères des deux recueils précédents et d'un autre qui est annoncé (1).

Ce sont trois longs poèmes suggérés sans doute à l'auteur par ses travaux sur Homère et sur les poètes grecs, écrits dans une langue très riche, très sonore, mais plus simple d'effet et plus directement compréhensible que les vers morbides par lesquels il débuta. Il y reste des heurts et des dissonances, et, quoique les sujets soient apparentés, nous sommes loin de l'impression presque purement picturale de Hérédia. Quelque peu d'imprécision et de violence subsiste. Le vers n'est pas régulier et mesuré, soumis à un rythme impeccable ; il est à longs contours, à lentes ondulations, cassé parfois par une courbe brusque, comme une draperie trop lourde. Parfois il s'anime et gronde, il a ses accents farouches par endroits ; son éloquence et son ampleur le rapprochent du caractère traditionnellement pompeux du vers flamand.

Diomède, roi des Bistonides, tyran superbe, nourrit ses chevaux de chair humaine. Heraklès le tue et le donne en pâture à ses bêtes. Tel est le résumé du poème. Le développement en est lent et harmonieux, traité en petits tableaux d'un art achevé, en fragments d'un effet concentré très impressionnant : les cinq chevaux dans la grotte qui sert de caverne, la jument paisible, leur mère, le prince irascible et dominateur, etc...

Puis un chapitre entier dépeint la mer traîtresse et douce sur laquelle arrive le bateau d'azur d'Heraklès, qui assiste de loin au repas horrible. Il s'approche ; Diomède le défie, mais il est anéanti.

Voici la conclusion du poème :

— Alors, la nuit était venue. Comme si son acte
Avait purifié l'univers, la nuit était belle.
Et Hercule retourna vers son bateau,
Le bateau d'azur où son existence terrestre
Devait le conduire vers un exploit chaque jour renouvelé.

. . . . . .

..... Lent était son pas. La fatigue
Pesait-elle à son bras ? Ce n'était pas la fatigue... La joie
Remplissait-elle son cœur ? La joie pourrait-elle emplir
[son cœur à lui ? ..

— Et Heraklès était malheureux, alors
Qu'il s'asseyait à l'avant et soupirait. Car
Il savait que demain déjà il faudrait repartir
Vers d'autres horreurs.

Le *Retour* (*de Terug-Tocht*) est un long poème où s'exhalent les plaintes d'Orphée, qui, ayant obtenu de délivrer Eurydice, n'a pu la ramener sans se retourner vers elle et sans la perdre de nouveau.

(1) 1905 : *Het Vaderhuis* ; 1910 : *Den Gulden Schaduw* ; à paraître : *Het Licht der Kimmen*.

Digitized by Google

L'œuvre est beaucoup moins poignante que l'histoire de Diomède ; elle abonde en tendresses un peu mièvres et le sens symbolique qu'on pourrait soupçonner (cf. *La Colère de Samson*) n'apparaît pas clairement. C'est, avant tout, un beau morceau d'amplification poétique.

Nous avons déjà dit ici tout le bien que nous pensons du poète **P. N. Van Eyck**. Son premier recueil de vers *(De Getooide Doolhof)*, paru en 1909, avait éveillé de grandes espérances. On y trouvait une variété d'inspiration, une certaine habileté à s'assimiler la « manière » et le style de deux ou trois écoles poétiques et des dons de technique très particuliers. *Getijden*, en 1910, avait plu par sa note sentimentale et réservée, sa mélancolie, sa fraîcheur et sa pureté. En 1911, le poème *De Sterren* (Les Étoiles) fut publié à part, bien qu'il appartînt au cycle des *Chercheurs* (De Zoekers). Cette année, c'est un important recueil, *Uitzichten*, qui nous est offert. La première partie, *Uren* (Les Heures), contient certaines pièces un peu lâches, d'une écriture facile, d'une rhétorique assez froide. Ces poèmes d'amour n'émeuvent pas. *Verlangen* (Désir), pourtant, est un cri sincère d'appétit charnel et *Het Reizend Liedje* une charmante inspiration sur le mode de Verlaine.

> Trouverai-je pourtant encore, tard dans la soirée
> Longtemps désirée, longtemps attendue,
> La chanson qui calmera ta peine
> Et me conduira doucement dans la nuit ?

Les cinq poésies sur les *Oiseaux* (on eût pu les intituler aussi bien les *Arbres* ou le *Jour*) notent avec excès de recherche la concordance entre certaines sensations de paysage et certains états d'âme.

La note mélancolique subsiste dans des pièces très douces comme *Liedertroost* et la sensualité un peu brutale, dans *Kruisridder*, tandis que la conversation hachée des deux amants qui se séparent dans la tempête furieuse, sur le rivage où les vagues déferlent (*De Vloed*), a des accents dramatiques très poignants.

A la différence de Boutens pourtant, les vers de P. N. Van Eyck n'éveillent pas en nous un écho très profond, très lointain et très troublant. On dirait presque que les dons de métier, ici, sont supérieurs à la noblesse, à la subtilité, ou à l'intensité des émotions. Mais le sentiment est sincère et souvent exprimé avec succès. Les dernières pièces sur le « bonheur perdu » sont les meilleures peut-être de ce chapitre.

Les *Chercheurs*, la deuxième partie du recueil, sont des fatigués, des solitaires, des misérables, ce sont surtout des inapaisés. Mais ni le *Chercheur d'Or*, ni la *Délaissée*, ni la *Coquette* (De Vrouw) qui fait souffrir les hommes, parce que la souffrance vaut mieux que la joie, n'arrivent à nous intéresser. Et la petite note personnelle de souffrance (*Solitude*) nous touche plus que ces longs poèmes.

Mais la troisième partie, *Uitzichten*, contient une longue et belle série de poèmes plus calmes et plus doux, apparentés un peu, semble-t-il, à *La Bonne Chanson*.

Ces vers d'amour reconnaissants et apaisés, se rapprochant un peu

Digitized by Google

des précédentes pièces de *Getijden*, sont une acquisition heureuse de la nouvelle poésie hollandaise (1).

Th. van Ameide a fait précéder son imposant volume de vers : *Verzamelde Gedichten* d'une pièce, *Præludium*, qui en donne comme la clef et en marque la tendance.

Lui aussi est fidèle à cette idée de la poésie, où l'âme cherche avec calme dans la nature autour d'elle des spectacles de beauté. Poésie contemplative et esthétique, se tenant, le plus souvent, en dehors de tout mouvement social ou intellectuel. L'inspiration vient de Kloos et de Jacques Perk :

Que le monde est beau, depuis que seul
Je suis le monde et apaise tout conflit
Et fais plier l'univers (sensible) devant mon droit sacre
Et lui indique sa place dans mon unité éternelle.
. . . . . .
Je suis un de ceux dont l'âme
Est un monde plein de magnificence et de splendeur.

Mais voici, à côté de cette attitude superbe, certaines niaiseries de pensées ou d'expressions :

Un officier passa sur un grand cheval brun
Au pas paisible, aux sabots blancs :
Il n'a pas autant joui de sa chevauchée
Que moi de son passage dans le verger de mes rêves.

La série des pièces sur les *Saisons* (*Getijden*) renferme de belles descriptions brillantes et colorées, où chaque paysage est un état d'âme, mais où la richesse et la somptuosité du vers décèlent un peu de rhétorique.

Levenskunst (Art de Vivre) compare précisément l'attitude du poète à celle des arbres étincelants et radieux, quoique battus parfois par la tempête.

Partout, les beaux vers sont nombreux :

« Les deux peupliers dont le tronc élancé
Se dressait comme un désir ardent... »

et l'intimité d'émotion du

« ... Grand jardin bas près de la vieille demeure
Où tu es chez toi et où tes enfants dorment. »

excuse bien certaines redondances.

Telle philosophie poétique :

L'émoi de la passion n'est pas beau
Et tout sentiment qui vit encore est souffrance
Et inquiétude, et les plus belles perles
Ne sont ni pour les sauvages ni pour les maraudeurs

(1) *Uitzichten* door P. N. Van Eyck, Bussum, C. A. J. Van Dishoeck, 1912. 1 vol. 244 pages sur hollande ; même éditeur, *Getijden*, 1910, 140 pages ; *De Sterren*, 1911, 76 pages. — *De Getooide Doolhof*, 1909, 82 pages, a paru chez Meindert Boogaerdt, alors à Zeist, aujourd'hui à Krimpen sur la Lek.

Digitized by Google

est très contestable. Mais cette œuvre, qui à elle seule mériterait une étude, est celle d'un vrai poète (1).

Dans *De Balkanstrijd*, Th. van Ameide a, d'autre part, tenté un effort poétique fort curieux. Il s'agit d'évoquer la lutte émouvante des Slaves et des Turcs, de montrer les prêtres bénissant les drapeaux, les généraux turcs mis en fuite, les mères « lacédémoniennes » du peuple monténégrin. Malgré certains passages vibrants, malgré certains tableaux colorés, l'ensemble ne satisfait pas le lecteur. Et cela tient peut-être autant aux disproportions de cette grandiose épopée et du petit vers sautillant adopté pour la traduire qu'à l'insuffisance des moyens propres du poète. La diction heurtée, certaines banalités, certains effets faciles ne sont pas à leur place dans une matière aussi haute et grave. Et pourtant il faut être reconnaissant de l'effort tenté ici pour nous délivrer des petites impressions d'automne ou de printemps et des... regrets de l'année. Et, d'ailleurs, certains fragments du début (sauf la sotte querelle faite aux prêtres qui bénissent les drapeaux) atteignent à la grandeur et à la beauté (2).

Parmi les poètes socialistes — et on sait que le *Socialisme littéraire* constitue ici une école, — **C. S. Adama Van Scheltema** semble être celui auquel les théories marxistes ont le moins enlevé de sa valeur poétique. Il republie cette année sous le titre de *Eerste Oogst* une anthologie de ses deux premiers recueils, *Een Weg van Verzen* et *Uit den Dool*, en même temps qu'il nous donne un volume nouveau : *Mei-Droom*.

On retrouvera dans le premier volume, *Eerste Oogst*, les pièces connues et déjà célèbres comme *Herfstmusiek* (Musique d'Automne) :

L'Automne est la chanson du Souvenir.
Il tresse à ton front le laurier jauni,
Jette à tes pieds le sureau fade, —
Dans ton âme passe un frisson. —
Ton cœur est le violon
Dont l'Automne touche doucement les cordes. —
Enfant perdu, retourne parmi les hommes !

où des influences de Verlaine sont trop apparentes pour devoir être soulignées (Même inspiration dans *Herfstregen*, Pluie d'automne ; *Verdwaald*, égaré, *Herfstliedje*, petite chanson d'automne.)

Mais il y a aussi des chants d'espoir et de courage au milieu d'une ample moisson de sonnets impressionnistes. Ces sonnets sont construits sur le modèle connu (cf. Hélène Swarth) : une impression sensible de nature matérialise un état d'âme. Les *Marches socialistes* sont pleines de brio.

Mei-Droom (Rêve de Mai) est une pastorale écrite en vue de fêter mai. Le poète nous prévient que cette œuvre poétique n'est qu'une partie d'un ensemble dramatique, pictural et sculptural. L'œuvre entière se prêterait, dit-il, à une représentation en plein air.

La naissance du Printemps, les chœurs des Enfants, des Adolescents,

(1) Th. Van Ameide : *Verzamelde Gedichten* (1906-1912). Apeldoorn, Dixon, 1912, 1 vol., grand in-8°, 246 p.

(2) *De Balkanstrijd* door Th. Van Ameide. Apeldoorn, Dixon, 1912, 35 p.

Digitized by Google

des Mariés, des Vertus, puis le récit du Vieillard rappelant le temps où l'Age d'Or ne régnait pas encore sur terre, tel est le motif. Dans l'exécution, de fort beaux vers, très harmonieux, d'une cadence un peu sautillante, peut-être, et d'une mesure un peu facile. La langue est claire, sans recherche inutile. Le scenario est indiqué avec tous les détails voulus pour l'évolution des chœurs, la décoration, les teintes requises et le costume des personnages (1).

Herman Gorter, poète socialiste, lui aussi, et qui a délaissé son idéal d'artiste pour remplir ses devoirs d'homme de parti, a publié cette année un long poème, *Pan*, d'un symbolisme à la fois puéril et didactique, pour célébrer l'avènement du socialisme.

On a remarqué déjà combien, de plus en plus, son vers est devenu lâche et redondant, combien il affectionne certains heurts de pensée et d'expression. Sans doute, sa fantaisie est toujours généreuse et la sincérité de son émotion lui arrache des cris passionnés et poignants. Mais l'union de deux éléments aussi disparates que *Pan* (instinct, musique, orgie dionysienne) et la *Jeune fille*, qui est la bonté et le socialisme réalisé, ne va pas sans de nombreuses disparates. Et la rhétorique assez froide, l'espèce de lyrisme à froid contre le capital fait tort aux accents les plus émus. L'œuvre a son intérêt. Elle permet de juger une partie de la Hollande intellectuelle, mais sa valeur poétique ne semble pas considérable (2).

L'agréable petit recueil : *Nieuwste Lyriek*, publié par **Laurens Van der Waals** (3), contient les œuvres de trente-sept poètes hollandais d'aujourd'hui. C'est donc un volume qui pourra rendre de nombreux services et qui fera connaître aux curieux des talents nouveaux ou peu connus. Le choix est fait avec discernement, les pièces données sont — sinon toujours les meilleures — du moins parmi les bonnes. Le recueil nous démontre qu'il existe une grande activité poétique, une technique assez sûre, mais qu'il y a beaucoup de petits talents. L'impressionnisme littéraire fait ici de sérieux ravages.

Jan Greshof, dont nous avons signalé en 1910 un agréable recueil : *Door mijn open Venster*, reprenant la tradition des *Almanachs poétiques*, continue cette année sa collection intitulée : *Het Jaar der Dichters* (L'Année des Poètes). Le groupement représenté ici est un peu différent du précédent. C'est, d'ailleurs, moins une anthologie qu'un *Musenalmanak* d'une petite école littéraire qui, remontant à Keats et à Tennyson, rarement à Musset, s'en tient à une vision artiste de la beauté sans souci des efforts et des peines du monde réel (4).

(1) *C. S. Adama van Scheltema : Eerste Oogst*. 1 vol. ; idem : *Mei-Droom*, 1 vol., Rotterdam, W. L. et J. Brusse. fl. 0.90 et fl. 0.60.

(2) *Pan*, een Gedicht door Herman Gorter. Amsterdam, Versluijs, 1912, 1 vol., 141 p.

(3) Tjeenk Willink, à Harlem.

(4) *Het Jaar der Dichters*, Musenalmanack, voor 1913, bevattende verzen van Ch. van Ameide, J. C. Bloem, Willem Van Doorn, P. N. Van Eyck, Frank Gericke, Geerten Goossaert, Jakob Israël De Haan, Henriette Labberton-Drabbe, Aart Van der Leeuw, Jan Van Nijlen, François Pauwels, A. Roland Holst, J. J. de Stoppelaer, Nico Van Suchtelen, J. Jac. Thomson ; édité à Apeldoorn chez C. M. B. Dixon, 1912, 1 vol. 227 p., petit in-4°.

Digitized by Google

S. Bonn rassemble sous le titre de *Immortellen* (58 pages, chez van Dishoeck) quelques poésies qui présentent son talent sous un jour assez nouveau. L'évocation du bateau-corbillard sur les eaux terreuses dans un paysage de Bœcklin est, certes, comme une réminiscence des *Spleen et Idéal* pour ce poète populaire, mais, dans *Rust zacht*, le regret du malheureux qui ne sait plus prier, la plainte auprès de l'épouse morte (*Mijn Liefste*), les *Cierges*, les *Porteurs*, sont autant de poèmes touchants et sincères. Et cette guirlande de vers, simples et doux, éloignés de toute « littérature », mais reflétant une douleur vraie, produit du premier coup une émotion réelle et profonde.

Le prosaïsme de certains vers de **J. J. De Stoppelaer** (*Zomermorgen*, par ex.) alterne avec certaines recherches un peu vaines et prétentieuses. Il y a çà et là des pièces heureuses : *Salut au jour nouveau* (Tot een nieuwen Dag), mais il y a surtout des réminiscences et des à-peu-près.

L'ensemble du recueil *De Pareldruiker* (Apeldoorn, Dixon) me semble peu intéressant.

Les poésies religieuses de l'abbé **A. M. J. I. Binnewiertz** : *Gedichten*, lui ont valu, de côtés différents, de grands éloges et de froides remontrances. On lui reprochait surtout de n'avoir pas atteint dans son œuvre le degré de perfection qu'il avait exigé des autres comme critique. Il ne mérite — semble-t-il — « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité » ; ses vers sont sincères et son enthousiasme communicatif ; il a une âme poétique et dispose d'un honorable talent. Il a chanté le printemps et la paix avec Dieu dans quelques poèmes (*Lente, Sorente*) à la douceur du soir, la terreur des ombres, sans montrer d'originalité particulière ; ses vers *van het Priesterleven* sont intéressants, ceux sur les Enfants (*van Kinderen*) touchants et émus (1).

Il y a dans les vers de **Johan Borgman** (*Verzen*, 61 pages, chez van Dishoeck) plus d'une note affectée et plus d'une négligence. Il y a surtout une méconnaissance des rythmes qui trouble le lecteur le mieux disposé et un côte-à-côte bizarre de mièvrerie et de familiarité. De-ci de-là, des dons réels, un vers mélodieux, une image qui porte ; puis une chute malheureuse dans le prosaïsme ou la préciosité.

Ni les *rondeaux* par lesquels s'ouvre le recueil, ni les notes impressionnistes (*Ziekte Stemmingen, Aan Zee*), ni les caractéristiques intitulées *Sombres Vies* (*Donkere Levens*) ne sont à l'abri de ces reproches.

Les vers d'amour *Aan een Meisje* ne sont pas beaucoup plus heureux ; il y avait dans *Weet-je nog wel?...* (*Vous en souvient-il ?*) la matière d'une ballade en prose ; elle est contée avec charme, mais les vers sont mauvais ; ailleurs, les naïvetés alternent avec les platitudes.

En somme, quelques promesses de talent, mais, dans ce premier livre, une bien maigre récolte.

(1) *Gedichten* van A. M. J. I. Binnewiertz Pr. Tweede Bundel, Leiden, H. J. Dieben, 1912. 1 vol., 69 pages.

Digitized by Google

III. — Les Romanciers

Nous avons signalé à cette place déjà (*Profils de Romanciers hollandais* (1) l'activité littéraire de **Johan de Meester** et analysé sommairement ses œuvres principales. Cette année, a paru, au *Gids* d'abord, puis dans les *Nieuwe Romans* de la *Wereldbibliotheck* un roman, *De Zonde in het deftige Dorp*, qui a été bien accueilli.

C'est une œuvre sans prétention. dépourvue d'apprêts ou d'artifices littéraires, contant le « malheur » arrivé à la jolie servante du pasteur dans un village « très comme il faut » et mettant aux prises le Dr Stork (qui est bien un peu la personnification de l'auteur lui-même), quelques demoiselles nobles très « vieux jeu », des paysans madrés et des bourgeois grotesques.

Une épigraphe de Jules Renard : *Surtout il ne faut jamais tricher... je n'écris que d'après nature et j'essuie ma plume sur un caniche vivant*, indique les intentions de l'auteur. C'est probablement à Jules Renard aussi et surtout à *Ragotte* que sont empruntés certains procédés de style que l'on a critiqués. Par endroits, la phrase est hachée. les idées se succèdent sans liaison, l'art des préparations est méprisé. A la seconde lecture, — le livre mérite d'être lu deux fois, — il y a d'admirables effets d'intensité, mais, cependant, certaines dissonances sont choquantes. On a ainsi le contraste très accentué d'une histoire désuète traitée par des procédés impressionnistes.

Le Dr Stork promène dans ce village « comme il faut » ses allures plébéiennes, son caractère primesautier, une colonie de huit chiens de race et une humeur un peu maussade, capable de lui attirer l'hostilité des gens qui ont droit à des égards. Il est le neveu du pasteur Wedelaar ; il entretient quelques relations avec un écrivain paresseux et hâbleur : Berkemeier, et admire surtout Dina, la jeune servante du pasteur, qui lui apparaît comme le seul être sain, joyeux et vivant dans ce village guindé. Berkemeier est un portrait très réussi de « raté » ; sa seule fonction sociale, c'est d'être le mari d'une femme très laide, mais dont le père a des rentes ; son unique activité : des dissertations sur l'art et les artistes. Le pasteur Wedelaar, phraseur cultivé, sincère, loyal, logique, mais d'esprit borné et de cœur peu clairvoyant, dominé d'ailleurs par sa femme plus jeune, descendante pauvre d'une famille noble que des cousines protégent et soutiennent, a la charge d'une paroisse et s'acquitte de cette tâche avec honneur. Il est le conseiller et le directeur de conscience *des autres*. Placé devant une catastrophe intime, découvrant que son fils, Herman, a séduit la jolie Dina, il maudit le « péché », s'astreint à une confession publique pour avoir manqué de clairvoyance, mais... renvoie la servante. Dina obtiendra, il est vrai, un secours important des cousines riches de Mme Wedelaar ; elle sera demandée en mariage par un pauvre diable qui l'admirait depuis longtemps ; le Dr Stork, qui fut presque amoureux d'elle, procurera une place de garde-chasse à son mari et Berkemeier manquera le dénouement attendu de l'œuvre qu'il devait écrire.

(1) V. *Revue germanique*, VI, 2.

Digitized by Google

Nous savons que Johan De Meester avait depuis longtemps rêvé d'écrire ce livre. Il semble que ce dût être d'abord soit une « tranche de vie » naturaliste, soit un tableau un peu morbide des suites du péché, soit une satire du « bourgeoisisme » hollandais. Et tout cela s'est changé en un livre d'un scepticisme souriant, mais où le désabusé a tort devant l'homme de bonne foi.

Il n'y a plus, ici, l'ombre de naturalisme. Seul, Herman Wedelaar rappelle un peu ceux qui, dans les œuvres antérieures, maudissaient la femme et l'enfant. Le Dr Stork, sans « bluff » et sans pose, juge les hommes et les choses à leur vraie valeur et, sans doute, il parattrait très modéré ou très bourgeois à certains représentants des « nouvelles couches ». Le poète Kleestra, le « raté » Berkemeier surchargent encore un peu trop le roman de dissertations littéraires. Dans l'ensemble, le volume — sans qu'on s'en doute — marque un retour vers un idéal bourgeois, très décrié autrefois, de décence, de réserve et de bonne volonté.

Dans *Sirius en Siderius*, **Frederik van Eeden** reprend, semble-t-il, le thème qui a assuré sa réputation dès 1884 avec *De Kleine Johannes*. Mais c'est plutôt à la 2e et à la 3e parties de ce récit, parues en 1905-1906, que sa dernière œuvre ressemble. On ne peut guère juger de sa valeur avec certitude, puisque seule la première partie du cycle nouveau est livrée au public et que, si l'on nous promet un « sauveur du monde » en Sirius, le volume actuel ne s'occupe que de ses parents (1). En outre, sur ce thème de « ce qu'il manque aux hommes d'aujourd'hui », il semblait bien que Frederick Van Eeden eût dit tout ce qu'il avait à dire. Déjà les 2e et 3e parties du *Kleine Johannes* n'avaient obtenu qu'un succès d'estime. Et le troisième volume se terminait par une phrase qui semblait définitive : *Hiermede heb ik alles verteld, wat ik u van den Kleinen Johannes te vertellen had.*

Pourtant, l'œuvre actuelle est loin d'être sans intérêt, comme elle est loin aussi d'être sans défaut.

L'étudiant en médecine Taede a enlevé une jeune fille russe très riche et déjà fiancée à un baron allemand. Réfugiés quelque part, sur la frontière indécise de deux pays, ils sont poursuivis par le père de la jeune fille et son fiancé. Un enfant vient au monde dans une auberge isolée ; un jeune étudiant blond et d'autres personnages énigmatiques protègent cet enfant ; Taede se refugie à la ville, puis part pour l'Amérique avec sa jeune famille. Un naufrage le sépare de sa femme et de son enfant et, dès qu'il est débarqué, le baron von Grobitz, qui l'a poursuivi, le fait mettre en prison. Il est certain que notre intérêt reste médiocre pour un personnage aussi pleutre que phraseur. Malgré sa jeunesse et sa santé, Taede n'est qu'une loque sans caractère : il séduit, il vole, il se cache et se fait alternativement bravache ou chien battu. Ses propos, au moins, trahissent-ils de l'originalité ? Fort peu. Ses blasphèmes ne peuvent sembler audacieux

(1) *Sirius en Siderius*, door Frederik van Eeden, eerste deel : De Ouders. Amsterdam, W. Versluys, 1912. 1 vol., 224 pages.

Digitized by Google

qu'à une petite *miss* anglaise. Ce qui relève ce récit, c'est l'inquiétude sincère, et poignante ressentie en face de la grande énigme : que fait Dieu et que pensons-nous ? Est-il seul maître ? ou lutte-t-il avec nous contre tel ou tel Destin farouche ? Peut-on pénétrer ses vues et agir de concert avec lui ? Ce sera sans doute *Sirius* qui répondra à ces questions, *Sirius*, l'enfant de Taede né dans l'auberge isolée et aidé de *Siderius*, l'homme de devoir et d'action. Dr H. W. Ph. E. v. d. Bergh, v. Eysinga a donné une interprétation très intéressante de cette œuvre : Sirius est comparé au Christ, les étudiants qui le saluent aux Mages; rien ne manque — selon cette opinion — pour confirmer cette correspondance : baptême, fuite en Egypte, etc. Sirius est l'idéal humain, sa mère Emma symbolise la pureté et l'innocence.

Frederik van Eeden, médecin, poète, apôtre, dramaturge, socialisant et théosophe, après avoir touché à tant de domaines de la pensée, est donc revenu ici au conte symbolique par lequel il débuta.

De Stad aan het Veer (La ville de Tolen en Zélande rattachée par un bac, ou *veer*, à la côte du Brabant), de **G. F. Haspels** (1), est un roman par lettres, d'une facture peu habile et d'une lecture peu poignante. La préface nous annonce que, vers 1870, ont vécu à Tolen trois familles amies : celle du bourgmestre Van Overlinghe, du notaire Lepelaer et du juge Driellaert. En 1907, Marie van Overlinghe retrouve à La Haye, chez son amie Lize Lepelaer, le fils du juge Driellaert, Henri, et une idylle est sur le point de naître. Mais Henriette, la fille de Lize, a décidé qu'elle conquerrait Henri et elle y réussit. L'abondance des détails est telle que ce résumé « trahit », plutôt qu'il n'indique les intentions de l'auteur. Mais l'intrigue est dépourvue de clarté et d'intérêt. On ne sait si Henriette agit par amour ou par désir de richesse — car Henri Driellaert a fait fortune aux Indes — ou si Marie, qui s'était fiancée presque contre son gré, souffre d'être abandonnée. Et pourtant, comme tout ce que G. F. Haspels écrit, le livre a du charme, de la noblesse, une tenue qui le distingue des romans de tous les jours. Foncièrement hollandais, volontiers pêcheur, tout plein d'admiration pour un canal tranquille, une dune, un bachot et mille objets insignifiants, l'auteur sait toujours nous émouvoir. Sa parfaite sincérité, sa vénération pour la paisible Hollande d'autrefois, l'exaltation du devoir et des vieilles vertus bourgeoises, tout cela plaît. F. Haspels s'est fait ainsi le peintre d'un monde qui s'en va, d'une Hollande fidèle, loyale, héroïque et prosaïque, fermée aux impressions du dehors, sans avenir et sans horizon, ayant son Dieu, sa mer et ses polders et ayant, par-dessus tout, des hommes de caractère.

Sous le titre de *Uit Blanke Steden onder Blauwe Lucht* (Villes étincelantes sous le ciel bleu), **Louis Couperus** publie chez Veen, en un magnifique volume décoré d'illustrations hors texte, des impressions sur l'Italie.

(1) *De Stad aan het Veer*, door G. F. Haspels. Amsterdam P. N. Van Kampen en Zoon, 1 vol., 211 pages.

Digitized by Google

Cinq études sont consacrées à Venise, dix à Florence, trois à Ferrare, à Ravenne et à Pise. Ce n'est qu'un tableau enthousiaste, qu'une affirmation des charmes et de la puissance de l'Italie sur l'âme des peuples du Nord. Mais ce tableau est brossé avec amour et vraiment suggestif : les sensations d'un Hollandais dans la basilique de Saint-Marc, les pages qui analysent l'art du Tintoret, les excursions aux lagunes du Nord et aux îles où s'édifia Venise, les glaceries de Murano, les dentelleries de Burano, la vieille église de Torcello, bref, l'âme de Venise est évoquée avec force et glorifiée avec éclat. Couperus, qui aime tant l'Italie et la connaît si bien, parle d'elle avec une tendresse profonde et discrète. Il abandonne son dilettantisme habituel et ses réflexions parfois agaçantes d'enfant gâté. Il remplit avec joie la tâche qu'il s'est donnée : admirer tout, l'art, la vie, les sites et l'histoire du pays où il a vécu son rêve.

Pieter Van der Meer de Walcheren a consacré, lui aussi, un volume à ses impressions de voyage en Italie : Pise, Venise, Sienne, Florence, Assise et Rome. Mais c'est ici le pèlerinage d'une âme chrétienne, sensible surtout à tout ce qui élève et soutient sa foi de catholique pieux. Le volume est édité avec grand soin et contient aussi toute une série de belles reproductions (1).

Le recueil des contes en prose de **P. H. Van Moerkerken Jr.**, intitulé *De Dans des Levens* (chez Van Kampen) débute par un récit mi-historique et mi-philosophique qui nous reporte en pleine Renaissance italienne. Le paganisme triomphe de nouveau, la terre est libre et joyeuse, prélats et évêques donnent l'exemple de la vie la plus relâchée, mais tout cela est justifié, paraît-il, par le culte de la beauté. Ce premier fragment est, dit-on, l'épilogue d'un drame paru en 1905. Tel qu'il se présente à nous, il est l'histoire d'une âme troublée qui passe de l'ascétisme à la reconnaissance des droits de la vie sensuelle. Le novice Hans a peint une danse macabre qui lui a valu l'admiration du prélat Battista Andrea Celui-ci l'envoie retrouver sa femme et ses enfants à Avignon. Le soleil et la lumière du Midi finissent par triompher des brumes où se baignait cette âme du Nord.

Jan van den Dom, le second récit, conte l'histoire du petit paysan, devenu architecte de génie et qui construisit la cathédrale d'Utrecht : son orgueil, son amour contrarié, sa retraite avant l'achèvement de son œuvre, puis sa mort comme simple manœuvre, sont l'objet de ce conte.

Psammetichus Filologus reprend, d'après Hérodote, la légende des deux petits enfants élevés — sur l'ordre de Pharaon — dans l'ignorance de tout vocable humain et qui arrivent à prononcer le mot phrygien bekós (pain).

Il y a dans tous ces récits une tendance à répudier toute moquerie apparente, mais leur scepticisme railleur en fait un peu des pastiches d'Anatole France. Ils sont écrits avec grand soin, dans une langue simple et pure, sans pédantisme ni recherche.

(1) Pieter Van der Meer de Walcheren : *Uit Italië*, Reisindrukken, 1911. Amsterdam, Versluys 1 vol. 201 pages.

Digitized by Google

M. J. Brusse s'est fait une réputation par des « études de reportage ». Cette fois-ci, c'est au quartier des marins de Rotterdam, au *Polder* et à la *Zandstraat* qu'il consacre ses observations. *Het Rosse Leven en Sterven van de Zandstraat* nous dépeint ainsi la vie des filles et des souteneurs, des badauds et des escarpes que ce quartier recélait (il vient en effet d'être condamné à disparaître par suite d'expropriation). Après avoir parcouru autrefois cette inquiétante région en compagnie de peintres à la recherche de sujets de tableau, c'est accompagné d'agents spéciaux ou d'un détective, que le journaliste hollandais accomplit cette dernière tournée. Le décor romantique s'évanouit d'ailleurs assez vite et c'est à un spectacle de misère et de brigandages que nous assistons (1).

Kitty Optenberg, de **Josef Cohen** (2), est encore une biographie de jeune femme. L'œuvre a quelques caractères étranges ; elle a certaines qualités très franches : les personnages sont vivants, le dialogue allègre (quelquefois un peu lâché), l'art du conteur attrayant.

Kitty vit avec une vieille tante et toute une légion de frères. L'un d'eux, Hendrik, est étudiant à Leyde et s'en vient mourir chez lui — sans que le lecteur sache de quelle maladie — uniquement pour permettre la rencontre au chevet du mourant de sa sœur Kitty et de sa « petite amie » Lida. Voilà une première expérience pour Kitty. Jan, son frère aîné, est fiancé à Line, une jeune coquette sans cœur qui se moque de lui, mais à qui il faut, à cause de ses goûts de luxe, un époux riche. Line est surprise en conversation amoureuse avec un jeune fat. Les fiançailles sont rompues... et toute cette aventure n'a été pour Kitty qu'une longue leçon. Peu à peu Kitty elle-même est prise au jeu. Elle sait que Karel Kerremans l'aime, qu'il veut la mériter en s'élevant à une situation meilleure. Et Kitty attend l'aveu de cet amour qui doit venir. Brusquement, elle apprend que Karel est l'amant de Lida, l'ancienne « petite amie » de son frère à elle, Hendrik. Or, les choses s'arrangent comme suit : le fat qui a compromis Line, s'enfuit avec Lida. Jan, qui meurt d'amour pour Line, l'épouse malgré tout et Kitty se fiance à Karel après le départ de Lida.

Qu'est-ce à dire ? Sinon qu'il faut apporter une certaine indulgence aux choses de la vie. Mais l'optimisme dont fait preuve l'auteur — sa Kitty est trop vite consolée — n'est pas toujours de très bon aloi. Malgré tout, le livre plaît par son entrain et sa sincérité.

Quant aux personnages, il est curieux de constater qu'ils valent moins à mesure qu'ils vieillissent ; le meilleur de tous est le collégien Steven, rude et gouailleur, mais brave. Les autres, la vie les a trop vite usés et l'heure de la déchéance acceptée est trop tôt venue. La vieille madame Van der Waarde, la mère de Line, est une maniaque pour qui tout est parfait pourvu qu'elle marie sa fille ; tante Adèle est une vieille fille acariâtre et bornée, qui ne voit rien au delà de ses fourneaux. Une part trop large

(1) *Het Rosse Leven en Sterven van de Zandstraat*, von M. J. Brusse, met 30 illustraties. Rotterdam, W. L. et J. Brusse, 1912, 1 vol. broché, 111 pages, fl. 0.90.

(2) *Kitty Optenberg*, roman, door Josef Cohen. Amsterdam, Van Holkema en Warendorf, 1912, 1 vol., 295 p.

Digitized by Google

est faite à d'autres personnages épisodiques et une sotte histoire de livre prêté prend des proportions inouïes. Mais le personnage même de Kitty est bien « au point », saine et loyale, sans affectation ni fadeur, dévouée et vaillante, cherchant sa voie, comme elle peut, courageusement.

De Bruidegom (Le Fiancé), de **Hénri van Booven**, est une œuvre absolument manquée. Un jeune journaliste hollandais, correspondant étranger fixé à Paris, est fiancé à une compatriote. En quelques chapitres, trop longs, trop vides, on nous initie aux habitudes de la pension Blavet et de la salle de gymnastique Lacreuse. Tout le sujet consiste à nous *révéler* que le fiancé souffre du désir physique de posséder sa fiancée et qu'un jour, à bout de résistance, il s'en va retrouver une ancienne « petite amie ». Le lendemain, il se promène à Versailles avec sa fiancée et... s'ennuie. Il se marie quelques mois après, ayant échangé son poste de correspondant à Paris pour un poste de correspondant à Londres. L'œuvre est nulle à tous égards : sans pensée, sans vigueur, sans fantaisie ni qualité de style (1).

Il est impossible également de dire aucun bien du recueil de nouvelles (2) intitulé fort improprement *Idealen en Ironieen* de **R. Van Genderen Stort.** Il y a là un extrait d'un roman non publié, *Het Bedrog*, histoire banale et quelconque d'un mari trompé ; une amourette sans portée devient prétentieusement l'acte d'un *Idealist* ; enfin, les *Dents* (*de Tanden*) rapportent la lente et dolente aventure d'un commis du cadastre que son amie abandonna. Tout cela abonde en pathos et en longueurs. Nul don d'écrivain. C'est abuser de notre naïveté que de vouloir imposer à notre admiration de telles fadaises.

IV — Les Femmes-Écrivains

Liefde's Schijn, de **Jeanne Reyneke van Stuue**, est le huitième épisode du roman en cycle dont chaque année, depuis 1905, nous a apporté un chapitre en deux volumes (3). L'auteur dispose d'une plume facile ; son talent est sympathique. Elle sait conter ; elle connaît à merveille l'art de brosser une scène, d'établir un dialogue ; elle utilise toutes les ressources de son expérience du monde, de son esprit averti, de sa très large culture. Mais, hélas ! elle ne choisit pas, elle écrit « à la diable »... ; elle a une langue un peu incolore ; elle ne sort pas du cadre, une fois fixé, d'un monde un peu factice ; elle prolonge les dialogues et répète perpétuellement à peu près la même histoire. On regrette qu'elle gaspille ainsi des dons très réels.

Liefde's Schijn (Semblant d'Amour) contient deux ou trois aventures d'un héros assez minutieusement et assez heureusement évoqué. Rolf est le beau garçon, égoïste, brutal, très homme du monde, charmeur, apparenté d'ailleurs au *Bel Ami* de Maupassant. Marié à une femme très

(1) *De Bruidegom*, door Henri van Booven, Amsterdam, van Kampen, 1 vol., 217 pages.

(2) *Idealen en Ironieen* door R. van Genderen Stort. Rotterdam, Brusse, 1 vol., 187 p., 1912.

(3) Jeanne Reyneke van Stuwe : *Liefde's Schijn*, 2 vol. 198 et 228 pages. Amsterdam, L. J. Veen.

Digitized by Google

douce, très digne, mais trop peu « en dehors » et trop peu brillante, il la trompe, puis pousse la pauvre fille qu'il a séduite à un autre mariage, puis, enfin, s'éprend d'une coquette rusée et est prêt à divorcer pour l'épouser. Son amour pour son enfant l'arrête. Sa femme le reconquiert encore une fois... mais pour combien de temps ? Nous avons insisté sur la banalité de la langue. Il faut dire que chacun des personnages essentiels : Rolf, sa femme Constance, la pauvre Lisa, la coquette Célie sont des caractères bien définis et que le tableau des agitations inutiles de cette aristocratie de La Haye est très réussi. Seulement, les caractères, une fois donnés, ne changent guère d'un livre à l'autre et le monde qu'on nous fait voir nous était déjà connu.

Bloesem (Floraison), de **Ina Boudier-Bakker**, est un fort agréable recueil de cinq petits récits qui sont parmi les meilleurs que l'écrivain ait publiés. Ils rappellent de fort près les tableaux de *Kinderen* (les Enfants), parus en 1905 et dont la vogue n'a pas faibli. Tous mettent en scène un chagrin de fillette ou d'écolier et tous s'inspirent de l'épigraphe :

> The Child's sob in the silence curses deeper
> Than the strong man in his wrath.

d'Elizabeth Barret Browning. *Illusie*, c'est la peine amère d'une écolière, Fietje, qui tâche de gagner l'amitié de sa compagne Lou. L'une est la fille d'un commerçant, l'autre l'héritière d'un rentier. Le préjugé social est dur en Hollande pour quiconque « tient un magasin ». Lou vient bien une fois en visite, pendant l'absence de ses parents, mais grondée et surveillée et, d'ailleurs pleine de mépris pour ces « petites gens », elle fait expier, par sa hauteur et son dédain, à sa malheureuse amie d'un jour, l'ignorance des belle manières que celle-ci a témoignée.

Pa's Kinderen, emprunté aussi au monde des écoles, nous conte les déceptions, les amertumes de deux fillettes dont le père est directeur d'école. Orphelines, élevées sans douceur et sans joie, elles ne trouvent en leur père qu'un fonctionnaire strict et un pédagogue impitoyable: il leur veut du bien, souffre de son impuissance à assurer leur bonheur, mais tient avant tout à n'accorder aucune faveur à des élèves qui sont ses propres enfants.

Dans toutes ces petites scènes, dans ces épisodes minuscules, le talent d'Ina Boudier-Bakker se révèle très subtil et très sobre. Elle a sa note à elle, très personnelle et très prenante et, sans forcer son talent, elle garde une originalité de bon aloi (1).

Le recueil de **Anna van Gogh-Kaulbach** : *Impromptu's*, débute par un récit rapide d'une dizaine de pages *(Kindje)*, où sont accumulées comme à plaisir les fautes de goût et les fautes de style. C'est le portrait rapidement esquissé d'une fillette morte à sept ans, à l'hôpital, et le sous-titre porte pompeusement la mention *In Memoriam*. Si c'est le souvenir d'un

(1) *Bloesem*, door Ina Boudier-Bakker, 1 vol., 208 p., Amsterdam, P. N. Van Kampen, 1912. Sur Ina Boudier-Bakker, cf. *Revue germ.*, 1910, 2, p. 197 et 1910, 3, p. 335.

Digitized by Google

chagrin réel, il manque d'émotion; si ce n'est, comme nous inclinons à le croire, qu'un appel à la sensiblerie, l'artifice est grossier et déplaisant.

Un autre récit, *Zieke* (Malade), est plus récréatif. C'est l'histoire d'un « bobo », soigné avec application chez un homme qui se flatte de posséder une santé robuste et qu'un petit rien pourtant démoralise.

Dans *Aanzoek* (La Déclaration), un vieux notaire retrouve la femme qui, jeune fille, l'a repoussé, et à qui il offre de partager sa vie.

Een Vrouw (Une Femme) est un essai de psychologie conjugale : la femme doit exagérer certains torts que son mari peut avoir envers elle pour mieux le dominer.

Dans l'ensemble, ce volume est une nouvelle désillusion après *Voor twee Levens* (1910) et ne rappelle en rien l'auteur justement fêtée de de *Getijden* (1909).

Le roman (1) de **Dora Musbach** : *Hechte Banden*, appartient au genre sentimental, prisé des abonnés des *Leesgezelschappen*.

Un grand musicien hollandais, Max Weringa découvre dans un village de la Campine belge une fillette douée d'une voix admirable. Il se charge de son éducation, puis l'épouse. Malheureusement, une ancienne amie du musicien trouble le bonheur de ce ménage d'artiste. La femme meurt de chagrin, le mari finit par épouser son ancienne amie, et la petite Tilly, fille de Max Weringa, le fameux violoniste, et de Hetty, la célèbre cantatrice, est à dix-huit ans, avant de sortir de pension, une romancière de talent (ce détail permet de juger combien le genre roman semble sérieux à la femme-écrivain). Tilly meurt d'amour pour un pauvre artiste (encore un!) phtisique, puis finit par épouser prosaïquement un veuf d'âge mûr.

Cette œuvre, le début surtout, annonce un talent réel. Plusieurs scènes sont bien venues, mais le sentimentalisme débordant, l'obsession des natures d'artistes, le dialogue banal, en gâtent le mérite.

Il est inutile, et parfois injuste, d'être très sévère pour une débutante. Mais **Anna Hers** nous a donné dans *Josua Brunsveld* une œuvre qui est, en vérité, trop naïvement prétentieuse et trop ridiculement sentimentale (2).

C'est la biographie d'une femme artiste, inspirée, peut-être, de *The Devourers*, de Vivanti-Chartres, mais sans aucune trace de la puissance de cette dernière œuvre. Le père de Jozua est un pasteur sans vocation qui aurait dû devenir violoniste. Sa fille hérite des dispositions de son père, de la beauté de sa mère et se trouve être aimée de deux hommes dont la vie a été brisée par un amour malheureux : tous deux ont aimé en silence la mère de Jozua. L'un est un peintre de génie Ter Hoven; l'autre, le célèbre musicien Mac Donald. D'action, aucune. Les personnages ne paraissent que pour se livrer à des digressions pathétiques. Ils meurent tous de tuberculose ou d'accident et leur fin débarrasse l'auteur à point. Tout n'est pas mauvais dans ce livre. Il y a une certaine générosité

(1) L. J. Veen, Amsterdam.

(2) Anna Hers : *Jozua Brunsveld*, Amsterdam, Van Kampen.

Digitized by Google

de bon aloi, quelques pensées justes, des bouts de dialogues vivants et des réminiscences habilement exploitées. Il semble que l'on se trouve ici en face d'un tempérament d'écrivain, qui n'a pas trouvé sa voie, mais qui peut s'affirmer.

V. — Les Conteurs Flamands

Les éditions récentes de **Stijn Streuvels** sont des merveilles de luxe et de recherche. La maison L. J. Veen vient de donner en une plaquette somptueuse un court récit, *Morgenstond* qui peut dignement prendre place parmi les petits chefs-d'œuvre de l'écrivain flamand : C'est *L'heure du matin*, dans la chambre des enfants, le joyeux soleil inondant les fenêtres et le réveil des deux marmots. Ce n'est que cela, mais c'est un petit tableau parfait : sœurette, dormant mollement; le jeune frère, comme abattu dans sa violence, resté menaçant. Jeux de soleil, réveil des bébés, petit drame de la vie qui reprend et de la splendeur qui entoure l'être à son réveil; petite comédie aussi, les rivalités du frère et de la sœur; course folle à travers la chambre et expédition dans l'escalier, puis chute dans les bras maternels.

Un art aussi subtil ne s'analyse pas.

L'Agression nocturne (De Nachtelijke Aanranding) de **Cyriel Buysse** (1) est un récit charmant et savoureux, mais un peu mince et dont la fin semble presque dépasser les limites de la nouvelle pour aboutir au roman. Les cent vingt premières pages, toutefois, sont parmi les meilleures que Buysse ait écrites. Ivo et Guustje vivent tristement dans leur ferme solitaire, deux frères avares, âpres au gain, se privant de tout pour accumuler un gros « magot ». Mais Guustje a ses périodes de prodigalité. Il courtise pendant ces échappées la jolie fille de l'aubergiste : Mie Fnieze. On l'accueille pour ses dépenses on le renvoie affolé et sans un sou. Puis, excités par les vantardises, deux voleurs, peut-être le père Fnieze et son fils, arrivent le soir à la ferme et emportent l'or caché dans la cave. Guustje, qui ne peut se faire admettre comme soupirant par Mie Fnieze, finit par épouser sa servante. Sur cette intrigue, Buysse a écrit une œuvre sobre, sans excès de réalisme, où, au début surtout, les tableaux achevés et émouvants abondent et sont d'une observation piquante et ironique, mais sans cruauté.

Tille, de **Lode Baekelmans**, est lui aussi — si on s'en tient à l'intrigue — un cas de « maladie de la volonté ». Une jeune Anversoise, fille d'un cabaretier du quartier du port, est demeurée orpheline, peu après son retour du couvent. Déçue dans son amour pour Walt, avec qui elle jouait toute enfant, elle se met lentement à boire avec ses clients et finit par mourir alcoolique. Le thème est banal à souhait (2) et il est traité avec une certaine naïveté. Tille est entourée de deux serviteurs fidèles, dont

(1) Nous avons analysé son œuvre actuelle dans la *Revue* (ancienne Revue des Revues), 15 sept. 1912. Les œuvres de Cyr. Buysse sont publiées chez van Dishoeck.

(1) Lode Baekelmans : *Tille*; uitgave van « Plantijn » (Ed. Secelle), Anvers, 1912, 1 vol. 242 pages.

Digitized by Google

le vieux matelot Ole, son tuteur ; elle reste honnête et douce, refuse de prendre Lars pour mari, par amour pour Walt, et refuse Walt à son tour quand, se sentant la proie de son vice, elle désespère de redevenir une femme forte et saine. Pourtant, près de mourir, elle lui demande de l'épouser *in extremis*. Le roman parut en feuilleton et plut. On en a fait un livre qui aura les suffrages de tous ceux qui connaissent Anvers ou s'intéressent à la vie spéciale du « quartier du port ».

On n'ajoute pas grand'chose aux mérites d'un auteur en disant qu'il possède un talent sympathique. Je ne trouve cependant pas d'autre mot pourtant pour caractériser la franchise, le manque d'apprêt, la note savoureuse, qu'elle soit populaire ou comique, qui est le propre de Lode Baekelmans. Il s'était donné pour tâche dans un volume précédent, de nous révéler les types anversois : le joyeux compère qui vit d'expédients et organise des farces colossales ; le messager municipal à qui une journée de gloire a tourné la tête et qui s'en va répétant plusieurs fois par jour le discours qu'il fit en réponse à l'allocution du bourgmestre ; le petit commis vieillot et alcoolique que le printemps et les petits verres ont grisé plus que de raison. Un peu de romantisme, un peu d'ironie sans méchanceté, beaucoup d'observation, une grande sympathie pour certains « maniaques », telle semble être la caractéristique des *Zonnekloppers* (1).

Félix Timmermans et **Frans Thiry** ont publié, en collaboration, trois petits récits empruntés au monde des béguinages flamands : *Bagijnhof-Sproken*, dont on a fait un des charmants petits volumes compris sous la rubrique spéciale le *Keurboekjes*.

C'est Cécile, la vieille portière, qui ouvre sans défiance la porte à des brigands, puis se réfugie, affolée, dans la chapelle ; c'est sœur Cathelijne, qui ne pourra plus porter la châsse aux reliques à la procession, parce qu'elle devient trop vieille ; c'est enfin Lisbeth qui a vu la Sainte Famille près d'une source dont l'eau a pris des propriétés miraculeuses et qui, traitée de sorcière, est contrainte de quitter le béguinage pour aller vivre chez les Wallons incrédules. Ces récits sont des petits chefs-d'œuvre. Ils ont la simplicité d'action, le coloris et le souci du détail d'un tableau de primitif flamand (2).

Nous possédons de **Maurits Sabbe** un charmant recueil de trois nouvelles brugeoises : *Van't Minnewater*, 1908, une bluette parue d'abord chez Dellile, à Maldeghem, en 1903, et rééditée en Hollande, quand la notoriété fut venue à l'écrivain flamand ; *Een Mei van Vroomheid*, 1903, n° 39 der *Duimpjes Uitgave*, et enfin son livre le plus méritoire : *De Filosoof van't Sashuis*, paru chez Van Dishoeck, à Bussum, en 1907. Son œuvre s'est augmentée, cette année, d'un roman (3) en deux volumes : *De Nood der Bariseele's*. Il faut dire franchement que l'œuvre qui nous est offerte

(1) Meindert Boogaerdt, 1906.

(2) *Félix Timmermans en Frans Thiry :* Bagijnhof-Sproken. Keurbkoejes, Maatschappij voor goede en goedkope Lectuur, Amsterdam.

(3) *De Nood der Bariseele's* door Maurits Sabbe. Bussum, C. A. J. Van Dishoeck, 1912, 2 vol., 230 et 202 p.

Digitized by Google

ici rebute le lecteur par ses lenteurs, son inconsistance, son style lâché et son manque d'intérêt.

Le premier volume tout entier pourrait être supprimé. Il comporte quatre épisodes de l'histoire des Bariseele, *l'enterrement* de la mère, bonne et douce créature plus regrettée de son mari qu'elle n'eut à se louer de lui ; *l'intervention*, dans la maison, de tante Flavie, personne désagréable et revêche qui ne réussit pas à se faire épouser ; *la protection* sympathique et inefficace dont le voisin Quickelboorneetje abrite le malheureux petit Monne, le fils cadet, chétif, malingre et simplet des Bariseele, que tout le monde repousse ; enfin, la *découverte* que fait le père de l'ingratitude de son fils aîné Jean-Baptiste, et son suicide.

Au deuxième volume — trente ans après — on nous conte deux ou trois épisodes burlesques de la vie de Jean-Baptiste. Après quoi, les deux frères, sous l'influence d'une petite fillette, au caractère de bonne fée, se réconcilient. Monne meurt et Jean-Baptiste va vivre chez le notaire de la ville, dans l'étude duquel il a passé d'ailleurs un demi-siècle de sa vie.

Il y a dans ce livre des épisodes charmants ; il y aurait presque un recueil de « nouvelles » à détacher de cet ensemble. On y note un sentiment très juste de la petite ville provinciale (Bruges); il y a, par-ci par-là, des vues très exactes sur les caractères : les mesquineries, les petites joies, les humiliations, l'horizon borné de la vie sentimentale et intellectuelle du petit bourgeois flamand. Mais, hélas ! le souffle est court et l'œuvre trop vaste pour ce qu'elle contient.

Quand l'auteur abandonne sa note préférée, quand il quitte le terrain des petites aventures bourgeoises, des petits tableaux de mœurs traités avec une ironie tempérée, quand il s'attelle à une grosse besogne et veut conter l'histoire d'une famille, nous n'avons pas l'impression d'être en face d'un organisme. Et, comme de juste, le style se ressent le plus souvent de l'effort que fait l'écrivain pour se hausser au-dessus de son niveau.

Dans ses deux dernières œuvres : *Filiep Dingeman's Liefdeleven* et *De Gelukkige Echt van Mijnheer Dingeman*, **André De Ridder** n'a tenté rien moins que de tracer le tableau complet de l'amour (juvénile et conjugal) dans ses stades successifs. Si l'ambition littéraire d'André de Ridder est très louable, son œuvre mérite pourtant plus de critiques que de compliments. Son livre, malgré ses attitudes précieuses et recherchées, manque de distinction et de finesse. Les quelques aventures auxquelles nous sommes conviés à assister sont contées sans art, sans profondeur ni relief.

Répétons pourtant que la tendance de cet écrivain, qui apporte un peu d'idées et de sensations du dehors dans une littérature trop exclusivement provinciale est digne d'encouragement (1).

(1) André de Ridder : *Filiep Dingeman's Liefdeleven*, 1 vol., et *De Gelukkige Echt van Mijnheer Dingeman*, 1 vol. La Haye, Dickhoff.

Digitized by Google

VI. — La Critique littéraire

Les *Portraits à la plume (Geschreven Portretten)* de **Is. Querido** forment une galerie (1) remarquable où se coudoient, un peu à l'improviste, van Deyssel, Emants, Tack, Gorter, Balzac, Nietzsche, Hélène Swarth et J. N. van Hall.

L'ouvrage témoigne de beaucoup de lecture et de réflexion. Il apporte aussi une note plus calme et des jugements moins nettement arrêtés que les travaux critiques précédents du même écrivain. Sa bienveillance n'exclut pas la sévérité, mais c'est à faire comprendre et à faire admirer qu'il vise avant tout. Sa longue étude sur *Balzac intime* est très sympathique celle sur Nietzsche un peu trop âpre ; les caractéristiques d'écrivains hollandais, indépendantes et personnelles ; dans la silhouette de J. N. van Hall l'auteur juge admirablement un adversaire très puissant. C'est un recueil que l'on consultera avec profit, mais qui vient malheureusement grossir encore le nombre déjà si considérable des études fragmentaires sur les écrivains hollandais d'aujourd'hui.

Frans Erens est l'écrivain catholique le plus généreux, le plus sympathique et le plus éclairé de la Hollande. Il représente la puissante action artistique et éducative de l'Eglise ; il est le trait d'union entre le Hollandais affairé, positif, raisonneur et la pensée des mystiques et des convertis. Mais il est aussi le peintre attendri des villes françaises du Midi, l'artiste ému de la destinée tragique de Napoléon III et l'observateur attentif de tout ce qui fait présager pour notre monde moderne si agité un retour vers plus de vie intérieure, de calme et de paix. Ses études sur J. K. Huysmans et Adolphe Retté ne sont que de l'apologétique en action, et pourtant elles sont aussi intéressantes qu'intelligentes et sympathiques. L'écrivain juge Zola avec impartialité, il honore Tolstoï, tâche de rendre justice à Maeterlinck et d'apprécier à leur valeur van Deyssel, Couperus et Scharten. Tout ce qu'il écrit respire la sincérité et la bienveillance : la culture latine, dont il est le bénéficiaire et le champion, a développé en lui de précieuses qualités de clarté et d'équilibre (2).

On sait quelle floraison littéraire a suscitée la figure de Saint François d'Assise. Le Frère **David de Kok**, ne pouvant supporter que les incrédules soient plus empressés historiographes du Saint que les catholiques eux-mêmes, écrit, sous le nom de *Zielschoonheid* (Beauté de l'Ame), une série d'études opposées à celles de Sabatier ; il blâme les rapprochements faits trop fréquemment (même par les écrivains catholiques) entre Saint François et Tolstoï et voit surtout dans le créateur de son Ordre un soldat de l'Église. L'ouvrage est écrit avec amour, mais sans hauteur de vues ni talent littéraire (3).

(1) Amsterdam, L.-J. Veen (avec 10 photographies).

(2) *Gangen en Wegen*, door Frans Erens. Paul Brand, Uitgever, Bussum. 1 vol. de critiques et d'essais, 280 pages grand in-8°.

(3) *Zieleschoonheid*, door Fr. David De Kok. O. F. M. Paul Brand Bussum.

Digitized by Google

Mr. **G. J. Grashuis** publie une traduction (1) commentée et annotée du dixième livre des Confessions de Saint Augustin et le **Dr. C. E. Hooykaas** réunit en un respectable volume (2), sous le titre de *La vie religieuse en Hollande* (Godsdienstig Leven in Nederland), la suite des études qu'il a données à l'*Algemeen Handelsblad* en 1910-1911.

Nous avons déjà remarqué qu'un regain de popularité revenait aux auteurs hollandais de la « génération de 1850 ». Cette année, la **Nederlandsche Bibliotheek**, dirigée par L. Simons, réédite à la fois les *Poésies du Maître d'école*, les poèmes de P. A. de Genestet et un volume célèbre de Jacob Geel : *Recherches et Fantaisies*.

De Gedichten van den Schoomeiester parurent en 1860 sous le patronage de J. van Lennep. Elles avaient pour auteur Gerrit van de Linde. On a montré depuis (M. Basse, *Taal en Letteren*, II, 12) que le procédé de ses parodies était emprunté aux *Ingoldsby Legends*. L'édition complète qui nous en est offerte contient les illustrations originales. Ces parodies burlesques ont enchanté des générations de Hollandais ; elles paraissent assez plates à un étranger. Ce sont un peu les « Dimanches en Famille » d'un autre Franc-Nohain. Seulement, l'humour, lui aussi, est soumis aux caprices de la mode et il nous est difficile de goûter parfaitement les plaisanteries d'autrefois. L'ironie est ici trop dépourvue de sel et la satire trop peu relevée. Au contraire, le volume offre un grand intérêt pour l'histoire des idées. Les illustrations originales lui gardent une valeur documentaire.

La réimpression des *Gedichten*, de **P. A. De Genestet**, avec portraits et un bref commentaire, est un tribut pieux offert à un poète qui fut très populaire pour son sentiment religieux et son libéralisme. Il apporta en Hollande l'écho affaibli du romantisme français (1829-1861). Sa mort prématurée, ses qualités de cœur et son esprit éclairé firent de lui l'idole de la jeunesse. Il fut négligé après 1881. On tâche aujourd'hui de lui rendre justice.

Le volume *Onderzoek en Phantasie*, de **Jacob Geel**, est précédé d'une excellente préface du Dr. De Vooijs, où l'on trouvera une analyse de l'esprit régnant en Hollande vers 1830 et une mise au point des travaux récents consacrés à Jacob Geel (1789-1862).

Geel vécut en dehors du cercle des fondateurs du *Gids*, quoiqu'il ait collaboré à cette revue. Il répandit à profusion des idées opposées au traditionalisme et au chauvinisme stérile de son époque. Sous la forme de dialogues platoniciens, il exposa le choc des doctrines classiques et romantiques. Sa langue, unie et claire, est assaisonnée de quelque malice.

Le recueil (3) d'études de **Karel Van de Woestijne**, intitulé *Kunst en Geest in Vlaanderen* (La Flandre artistique et intellectuelle), est intéressant non

(1) *Een Zielsbeschrijving* door Mr. G. G. Grashuis, La Haye, Dickhoff.

(2) A Harlem, chez J. M. Boissevain et Cie.

(3) Karel van de Woestijne : *Kuunst en Geest in Vlaanderen*. Bussum, C. A. G. Van Dishoeck, 1 vol. 272 pages.

Digitized by Google

seulement par ce qu'il nous dit des poètes et des peintres étudiés, mais par ce qu'il nous révèle de la pensée de Karel Van de Woestijne lui-même. L'auteur nous convie d'ailleurs à ne pas négliger ce point de vue.

C'est d'abord, avec Albijn Van den Abeele, un tableau ému de la Flandre autour de Lathem-Saint-Martin, la Flandre des peintres et des poètes, la Lys que Verhaeren a chantée et Claus immortalisée, et à la gloire de laquelle Albijn Van den Abeele consacrait déjà son talent dès 1866 (*Karl en Theresia, eene schets uit het Vlaamsche dorpsleven*), usant du pinceau ainsi que de la plume.

C'est ensuite une analyse des caractères flamands, de l'œuvre et de la personnalité de Verhaeren : sens du mysticisme et tendance vers la vie sensuelle. C'est aussi l'étude des courants complexes, voire contradictoires, auxquels tout un groupe d'écrivains belges doit son originalité. Meunier, Théo Van Rijssellerghe, d'autres artistes moins célèbres sont étudiés dans ces pages. Emile Claus clôt cette série de figures d'aujourd'hui. L'article sur Emile Claus est un poème en prose : le réveil de l'artiste, sa course dans le jour qui naît, sa vision du moulin de Deurle, sa journée entière passée sous la douce lumière de Flandre ; la Lys « paresseuse et lente », le calme et la grandeur, l'intimité et les teintes riches du paysage flamand sont décrits de main de maître. C'est ainsi, dit-il, qu'avec Streevels et Peter Benoit avec Guido Gezelle du « Rijmsnoer », Claus personnifie la force et la santé, les forces joyeuses et calmes de la terre flamande.

Le volume d'études de **Maurits Sabbe** : *Mozaïek*, contient une série d'analyses littéraires sans unité et sans liens apparents. Ces études sont bienveillantes, consciencieuses et sans prétention. Les reproches pourtant adressés à Vermeylen pour sa *Critique du Mouvement flamand* portent à faux. Les mesquineries que Vermeylen signale (haine de la France et tendance à réduire toute question économique ou sociale à l'emploi du flamand) sont encore les traits caractéristiques des apôtres les plus bruyants du mouvement flamand. Parmi les autres études, celle qui a pour objet la poésie hollandaise actuelle est juste et modérée ; le discours sur l'évolution de la prose flamande (déjà paru ailleurs en 1909) est un utile essai d'orientation ; les « causeries » sur la lecture, les proverbes, etc... d'agréables « chroniques ». L'ensemble est sainement pensé et sobrement écrit (1).

L'ouvrage de **Eugène De Bock** sur *Hendrik Conscience* (Wereldbibliotheek) est une biographie concise et sympathique. La tâche était délicate. D'une part, il s'agit d'honorer, comme il convient, un écrivain illustre, un romancier populaire, un héros de la cause flamande. D'autre part, il fallait éviter de tomber dans le dithyrambe et montrer la faiblesse littéraire d'une œuvre considérable, mais très imparfaite. Le résumé rapide de la carrière de H. Conscience nous initie en quarante pages à ses pénibles

(1) *Mozaïek*, Verspreide Opstellen, van Dr. Maurits Sabbe. Anvers, Opdebeek, 1 vol. 184 pages.

Digitized by Google

débuts, à ses misères, à tous les soucis de la vie de l'homme et à la formation du talent de l'écrivain. Ce très vivant aperçu est suivi d'une analyse succincte de l'œuvre entière. Conscience sort grandi de cette étude, précisément parce qu'elle n'a rien d'un panégyrique et qu'elle s'attache très simplement à faire revivre l'homme et son milieu.

La fille de l'écrivain flamand, Mme **Antheunis, née Maria Conscience**, dans *Hendrik Conscience* (*Eenige Bladzijden uit het leven mijns Vaders*, Leyde, Sijthoff, Anvers, Smeding), a publié un récit mêlé de notes et de documents pour servir à l'histoire de la vie de son père. L'œuvre, cela se conçoit, est pieusement laudative. Elle contient nombre de détails savoureux et le texte de nombreux discours et d'allocutions prononcés par Conscience en diverses occasions ; elle renferme aussi quantité d'impressions très fidèles et très précieuses (voyage et séjour à Courtrai, visite de Léopold Ier, de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, discours à l'Académie, fêtes de 1881, funérailles en 1883, etc.). Son grand mérite est d'être une collection de « pièces justificatives », mais elle manque d'indépendance et de recul ; elle donne moins bien une impression d'ensemble que la petite monographie de De Bock.

Il nous faut signaler hâtivement certains travaux récents qui touchent à la vie littéraire flamande.

Dans un recueil très luxueux, destiné à glorifier le passé de la Flandre, le **Prof. J. Vercoullie** a écrit une monographie très intéressante et très richement illustrée de cartes et de gravures, intitulée *De Taal der Vlamingen*. Il y défend l'opinion assez contestée de l'origine germanique (et non celtique) des peuplades belges, fait l'histoire de la langue flamande et analyse les documents essentiels qui se rapportent à cette histoire.

A. De Cock, continuant son labeur de folkloriste, publie en deux volumes les contes flamands qui ont trait aux animaux domestiques, aux oiseaux et aux êtres inférieurs (1).

Le **Willems Fonds** achève la VIe partie d'une monographie en sept volumes de la Belgique flamande depuis 1830 (2).

VII. — Érudition et Enseignement

C'est, à sa manière, un petit événement que la réédition (3), par **Dr. H. J. Eymael**, de *Trijntje Cornelis*, de Huygens (1596-1687).

(1) A. De Cock : *Natuurverklarende Sprookjes*, 2 volumes, dessins de Ed. Van Offel. Gand. Hoste. 1912.

(2) *Vlaamsch België sedert 1830*. Edition du Willems Fonds, de Gand, 7 volumes (1905-1912). — I : Belgique à vol d'oiseau, Gouvernement de Guillaume Ier, Révolution de 1830 ; II, III A et III B, en tout 1.050 pages : Histoire du mouvement flamand, par P. Frédéricq ; IV : Lettres et Arts ; V : Enseignement ; VI : Belgique économique.

(3) *C. Huygens' Trijntje Cornelisdr* Klucht. Uitgegeven, en van eene inleiding en aanteekeningen voorzien door Dr. H. J. Eymael. Zutphen, W. J. Thieme et Cie, 1 vol. 103 pages, grand in-8°.

Digitized by Google

L'ancien ambassadeur des Provinces-Unies à Londres et à Venise, devenu plus tard secrétaire et conseiller de trois stadhouders successifs, un des hommes les plus instruits de son temps, est connu comme satirique, philosophe et homme d'esprit. Sa farce *Trine, la fille de Cornelis*, est généralement citée comme preuve des scènes osées que le public supportait alors sans protestation; mais elle n'a pas été accueillie dans les récentes rééditions de ses œuvres. On admet que l'emploi du dialecte de Zaandam et d'Anvers a découragé les commentateurs. H. J. Eymael, qui a consacré toute une série de travaux à Huygens, a montré ici sa compétence. Dans son Introduction (24 pages), il a reproduit les jugements portés sur cette « farce »; il l'a défendue habilement contre certaines critiques. Il a recherché les sources où Huygens avait puisé et dégagé l'originalité de son talent et expliqué le texte jusque dans ses moindres détails.

Dans la *Bibliotheek van Middelnederlandsche Letterkunde*, sous la direction de J. Verdam, J. Te Winkel et J. Franck (1), **Gertrude A. Van Schaick-Avelingh** publie une version moyen-néerlandaise du *Ludus scaccorum* du Dominicain italien Jacques de Cessoles, intitulée *dat Scaespel*. Il s'agit, comme on le sait, d'un traité de morale, qui a son point de départ dans le jeu d'échecs. Ouvrage très réputé à partir du XIVe siècle, traduit en plusieurs langues européennes et dont la plus ancienne version hollandaise est un incunable de 1479.

L'Introduction à cette nouvelle édition étudie sommairement tout le mouvement littéraire dérivé de l'allégorie du jeu d'échecs, depuis le *De Naturis Rerum* de l'abbé anglais Neckam (1180) jusqu'à ceux qui auraient pu être les précurseurs de Jacques de Cessoles. Elle passe en revue le rôle des « exemples » ou épisodes moralisateurs rattachés aux textes du moyen âge par des liens fort lâches et analyse le contenu du texte. Au rebours de la plupart des autres versions, le texte moyen-néerlandais s'éloigne très notablement de son modèle. Il semble même n'en être qu'un remaniement assez éloigné et brodé sur des textes intermédiaires dont la filiation exacte nous manque. D'un autre côté le quatrième traité de l'ouvrage original a disparu ici et certaines réflexions morales ont été développées ou intercalées.

En imprimant côte à côte le texte latin primitif et la version néerlandaise, pendant une douzaine de pages, on a rendu aisée la comparaison et justifié les arguments de l'Introduction. Restait à exposer ce que l'on peut savoir de l'auteur présumé de cette version (Franconis) et à dégager les caractères de l'ouvrage qui réagit contre le mysticisme de Ruysbroeck et témoigne de beaucoup de lecture, mais dont la langue est cassante, sèche et froide. Si l'œuvre n'a guère de valeur littéraire, elle intéresse l'histoire de la civilisation.

L'importance que peut avoir, au strict point de vue littéraire, un journal de marin est souvent assez mince. Il y avait grand intérêt pour-

(1) *Bibliotheek van Middelnederlandsche Letterkunde* onder redactie van prof. Dr. J. Verdam. *Dat Scaespel* uitgegeven Dr. Gertrude H. Van Schaick-Avelingh. Leiden, A. W. Sijthoff, 1912.

Digitized by Google

tant à éditer certains passages de ces « journaux de bord » et pour leur valeur narrative et pour la leçon d'énergie qu'ils renferment. Les éléments de ce que Texte a appelé « le cosmopolitisme littéraire » se sont souvent répandus par les récits de voyages. Et avec quel intérêt un petit Hollandais ne lira-t-il pas le texte précis des aventures vécues de certains de ses ancêtres dans les mers du Pôle ou d'Extrême-Orient, au cours des voyages de découvertes ou de commerce du XVIIe siècle. Sous le titre de *Van Janmaat en Jan-Compagnie*, **P. L. Van Eck Jr.** publie, dans les *Zwolsche Herdrukken*, dix extraits et une quarantaine d'épisodes empruntés à ces récits. C'est le premier essai — croyons-nous — que l'on tente pour mettre ce genre littéraire à la portée des adolescents. De ces livres populaires, dont l'orthographe varie souvent avec les auteurs et où la langue n'a ni élégance ni recherche, se dégage parfois cependant une impression profonde. Les faits sont simples et connus : marins surpris par des ours blancs et dévorés sous les yeux de leurs compagnons, hivernage forcé, querelle avec d'autres marins, dissensions à bord ; mais c'est l'absence même d'artifice littéraire qui fait leur principal charme. L'édition est bien soignée; le commentaire est sobre, mais suffisant. Un vocabulaire explique les formes rares ou difficiles (1).

Dans une longue et vibrante préface, mise en tête de ses *Studies over-Litteratuur*, **A. M. de Jong** fait le procès à certains manuels et à certains cours littéraires, organisés en Hollande pour les candidats à une direction d'école (2).

Ce sont de fort sages réflexions, auxquelles l'auteur a ajouté une demi-douzaine d'études littéraires dépourvues de tout caractère d'érudition et visant à former le goût, à éveiller le sens du beau, à substituer la connaissance personnelle et intime des chefs-d'œuvre étudiés à la récitation d'un commentaire. L'auteur analyse la légende de *Beatrijs*, le lyrisme de Hooft, *Palamedes* de Vandel, le livre de contes populaires sur les femmes vertueuses (De Vrouwenpeerle) et la poésie de P. C. Boutens.

Or, après avoir lu les attaques de M. de Jong, il est juste aussi que nous jetions un coup d'œil sur les recueils dont il a dit grand mal.

J. Prinsen J. Lzn nous donne en une plaquette d'une centaine de pages une esquisse (3) de la littérature néerlandaise.

L'auteur s'est fait connaître par un remarquable travail (4), paru en 1909, sur Multatuli et le romantisme; il a, depuis, publié dans le *Gids* une étude très importante (De Lessing à Vosmaer, 1909, III et IV).

(1) *Zwolsche Herdrukken* n° 26 : *Van Janmaat en Jan-Compagnie* (fragments de journaux de bord du XVIe siècle) par P. L. Van Eck Jr., Zwolle, W. E. J. Tjeenk Willink.

(2) *Studies over Litteratuur*, door A. M. De Jong, Almelo, W. Hilarius, 114, 147 pages. Broché : 1 fl. 25, relié : 1 fl. 75.

(3) *Schets van de Geschiedenis der nederlandsche letterkunde* door Dr. J. Prinsen J. Lzn. Zwolle, W. E. J. Tjeenk-Willink, 1902.

(4) *Multatuli en de Romantiek*, Rotterdam. Brusse 1909.

Digitized by Google

Malgré les critiques qu'on peut toujours faire à ce genre de résumés, son esquisse constitue un fort bon tableau d'ensemble clair, concis et suffisamment renseigné.

Enfin, dans ses *Letterkundige Richtingen en Verschijnselen* (Courants littéraires et œuvres marquantes), H. **Van Leeuwen** rédige un vrai manuel à l'usage des examens (1). Travail honnête et sérieux, sans doute, mais sec et où les « à côté » de la littérature prennent tant de place qu'il ne reste rien pour l'étude littéraire (2).

J. LHONEUX.

(1) *Letterkundige Richtingen en Verschijnselen* (Studiën et Schetsen uit de Geschiedeniss onzer Letterkunde voornaamelijk ten dienste van Candidaat-Hoofdonderwijzers, door H. Van Leeuwen. Haarlem. P. C. Wezel, 1912.

(2) Nous avons dû, faute de temps, remettre à plus tard l'analyse d'une œuvre très importante, *De Jordaan*, de I. Querido, écrite dans une langue très difficile. Passeront également dans une prochaine revue : *Ratoe Darawati*, de Boemipoetra, Batavia, Kolff ; *In Retraite*, de A. J. Zoetmuller, Amsterdam, van Kampen ; *Macht*, de Wilma, Nimègues, ter Hoet. Enfin, à l'occasion de l'anthologie publiée par Kloos (Rhijnvis Feilh, Bloemlezing met inleiding), nous analyserons l'an prochain la thèse de Dr. H. G. Ten Bruggencate sur Rhijnvis Feith (Wageningen. Veenman).

Digitized by Google

LE THÉATRE ANGLAIS
(1912-1913)

Le théâtre, en Angleterre comme en France, semble attirer de plus en plus les écrivains qui se sont acquis une célébrité dans le roman. Quelques grands noms figurent parmi les dernières recrues de l'art dramatique: H. G. Wells, Arnold Bennett, H. A. Vachell.

Une adaptation de **Kipps**, due à la collaboration de H. G. Wells et de Rudolf Besier, a vu le feu de la rampe au Vaudeville Theatre ; Arnold Bennett a connu le succès au Royalty avec une version scénique de **Milestones** signée de lui et de l'auteur de *Kismet*, E. Knoblauch. Enfin, une très jolie comédie de **H. A. Vachell**. a été montee au Wyndham's Theatre par les soins de Gerald du Maurier.

Le héros de *La Banque Jelf* (1) est d'un type connu, peut-être déjà même conventionnel au théâtre, mais toujours bien accueilli du public, type que naguère Sutro et Bernstein ont rendu célèbre dans *Les Murailles de Jéricho* et dans *Samson*.

Dick Jelf a passé dix ans de sa jeunesse dans un rancho de la Nouvelle-Californie, à mener une vie de cow-boy. La mort d'un oncle le place à la tête de la grande Banque Jelf et fait de lui l'un des hommes les plus riches de Londres. Tout de suite la société londonnienne l'a accueilli et fêté : qui peut résister à un homme qui possède près d'un million de revenu ?

Dick s'est épris de la belle Lady Fenella Mull, fille de la Comtesse de Skene ; et la Comtesse, qui a des goûts dispendieux et quelques dettes. a poussé sa fille dans les bras du jeune banquier. Le mariage va avoir lieu: Dick Jelf nage dans la joie. Il ignore que Fenella a aimé et a failli épouser autrefois Jim Palliser, ami intime de Dick, beau cavalier, homme suprêmement élégant. qui chasse et fait courir, négligeant un peu la direction de la Banque Palliser, dont il est le propriétaire. Jim et Fenella s'étaient fiancés; mais, des bruits fâcheux ayant couru sur l'établissement financier de Jim, Lady Skene, en mère prévoyante, avait exigé une rupture.

Un jour, Fenella vient demander à Dick de venir en aide à Jim, dont la banque est en déconfiture. Puis Jim lui-même vient le supplier de le tirer d'affaire. et Dick promet que la Banque Jelf répondra des engagements de la Banque Palliser.

Le hasard d'une conversation révèle alors à Dick l'histoire de Jim et de Fenella. Il sent que c'est pour sa fortune que Fenella va l'épouser. Il souffre d'autant plus qu'il s'imagine que Fenella lui a demandé de venir au secours de la Banque Palliser parce qu'elle aime encore Jim. Mais Dick a promis de soutenir Jim, et il tient sa promesse, le désespoir au cœur.

Le dernier acte se passe dans le cabinet de Dick. à la Banque Jelf. La panique des clients de l'établissement Palliser a gagné ceux de Jelf. Une

(1) *Jelf's*, a Comedy in four acts, by Horace Annesley Vachell (John Murray, London), 1/6 net.)

Digitized by Google

foule menaçante se presse au dehors en attendant l'ouverture des portes pour se faire rembourser les fonds en dépôt. Les portes s'ouvrent ; les caissiers paient. Mais de gros clients se présentent : il va falloir rembourser immédiatement des sommes considérables. C'est la faillite à peu près certaine. Fenella entre : la noble conduite de son fiancé l'a frappée d'admiration, et l'admiration est devenue de l'amour. Elle aime Dick ; son argent, maintenant, lui importe peu. Elle vient le lui dire, et Dick est bien forcé de la croire, puisque la jeune fille sait qu'il est à deux doigts de la ruine.

L'amour de Fenella réconforte Dick ; mais il est trop tard. Pour lui, il s'en retournera dans son rancho de l'Ouest.

C'est l'heure de la curée. Dans le désarroi de la Banque, un vieil ami de Dick, Syndic de l'Union des Banquiers de Londres, apporte une bonne nouvelle : la Banque d'Angleterre vient au secours de Jelf. Tout danger est passé : les clients rassurés s'en vont ; Dick et sa fiancée tombent dans les bras l'un de l'autre.

Au premier rang des nouveautés de la dernière saison théâtrale, signalons la brillante petite pièce de **J. M. Barrie** : *Rosalind*. Une actrice entre deux âges a inspiré une folle passion à un très jeune homme et, pour l'en guérir, se montre à lui telle qu'elle est. Le jeune homme ne la reconnaît pas et la prend pour la mère de l'étoile dont il est épris. Puis elle se grime, se coiffe, se pare et reparaît telle que la voient les spectateurs qui l'acclament tous les soirs, et telle que son adorateur l'avait toujours vue. C'est la scène inverse de celle que Somerset Maugham avait introduite au dernier acte de *Lady Frederick*. Cette scène était délicieuse ; mais l'acte de J. M. Barrie ne souffre nullement de la comparaison. L'art de l'auteur de *Peter Pan* garde toujours sa finesse, sa légèreté, sa brillante fantaisie, sa clarté lumineuse : *Rosalind* est un pur joyau : il enrichit encore un trésor artistique qui n'a pas de prix.

Le Fils Aîné (1), de **Galsworthy**, rappelle un peu par ses données générales, sinon par son développement, les *Hypocrites* de H. A. Jones.

Un riche propriétaire, Sir William Rathbone, apprenant que Freda Farren, fille d'un de ses gardes-chasse ou d'un de ses fermiers, a été séduite, s'emporte et jure que le séducteur réparera sa faute en épousant la jeune fille. Mais son attitude change quand il découvre que le coupable est son fils aîné, Guy, l'héritier de son nom et de sa fortune. Guy est honnête : il a cessé d'aimer la jeune fille, mais il veut l'épouser tout de même, par devoir. Son père s'y oppose et menace de le déshériter. La mère de Guy fait comprendre à la jeune fille tous les obstables moraux qui la séparent de son fils : différences de goûts, d'éducation, d'habitudes ; elle lui montre qu'un mariage avec Guy qui ne l'aime déjà plus ne saurait être que malheureux pour elle et pour lui. C'est le vieux Farren qui dénoue la situation en déclarant fièrement qu'il n'entend pas qu'on épouse sa fille par charité.

Dans *Paillassons* (2), le spirituel auteur du *Mollusque*, **H. H. Davies**

(1) *The Eldest Son*, by John Galsworthy.
(2) *Doormats*, by H. H. Davies (Wyndham's Theatre).

Digitized by Google

divise le genre humain en deux catégories bien nettes : ceux qui s'essuient les pieds sur les autres et ceux qui servent de paillassons.

Noël Gale est le « paillasson » de Leila, sa jeune et charmante femme. Noël obéit en tout à Neila, et sans même s'en apercevoir, se soumet à toutes ses fantaisies. Le ménage est uni et parfaitement heureux jusqu'au jour où Noël s'aperçoit d'une tyrannie dont il n'avait jamais souffert. Son amour-propre s'en mêle : l'idée que sa femme le mène lui revient bientôt insupportable, et finalement il se révolte. Cette crise est déterminée par le spectacle du ménage de l'Oncle Rufus et de la Tante Joséphine où la Tante Joséphine supporte les lourdes bottes de l'Oncle Rufus avec la patience de Griselidis.

Noël ne veut pas être toute sa vie un paillasson comme la vieille tante. Il part pour l'Amérique et Neila se console avec un admirateur entreprenant, le capitaine Harding.

Le retour du mari amène de nouveaux orages, aggravés cette fois par de sérieuses menaces de divorce. Mais tout s'arrange : l'art subtil de H. H. Davies réussit sans trop de peine à éloigner l'amant et à réconcilier les deux époux. En somme, une œuvre simple, claire et délicieuse comme le *Mollusque*, avec cet arrière-goût un peu amer de pessimisme qu'ont les plus charmantes comédies de cet auteur.

Maisie la Fière (1), de Mr. **Edward G. Hemmerde**, met en scène un incident de la tentative romanesque du prétendant Stuart en 1745.

Charles Stuart a réussi à débarquer en Ecosse. Jeune, brave, éloquent, il est parvenu à grouper autour de lui quelques nobles écossais, des chefs de clans, plusieurs milliers de claymores avec lesquelles il songe à marcher vers le Sud pour attaquer l'usurpateur hanovrien. Les deux enfants du vieux comte de Pitcour, Guy et sa sœur jumelle Maisie, ont embrassé sa cause avec enthousiasme; mais leur père est resté fidèle à l'autorité du souverain anglais. Même il a comploté avec un émissaire de la cour de Londres l'arrestation du prétendant. Charles doit en effet assister à une fête masquée qui se donne un soir au château de Pitcour.

L'envoyé du roi d'Angleterre, que le vieux seigneur de Pitcour ne reconnaît pas, n'est autre que le jeune Lochvar, Neil Mac-Alpine, descendant d'une famille écossaise ennemie des Pitcour. Le jeune Lochvar aime Maisie et est aimé d'elle. Le hasard fait découvrir au frère de Maisie la mission dont Lochvar est chargé. Ne voyant en Lochvar que l'hôte de Pitcour et ignorant le rôle joué par son père dans cette affaire, le jeune Guy accuse Lochvar de trahison. Maisie supplie Lochvar de fuir, mais le jeune homme, par bravade, déclare qu'il assistera à la fête du soir.

La fête a lieu dans le grand hall du château de Pitcour. La salle est remplie d'invités, les dames en robe de bal, les seigneurs vêtus du costume national. Quelques-uns sont masqués. Il y a des danses et des chants, parmi lesquels cette jolie chanson jacobite :

When bonnie John Campbell rade doon frae Tantallan,
Wi' his bonnet o' blue an' his plaidie o' green,

(1) *Proud Maisie*, a play in four acts, by Edward G. Hemmerde (Grant Richards, London).

Digitized by Google

The lasses in scores were a' daft for the callan,
Whi' the bloom o' his hair, an' the glint o' his een!
But Jessie spak oot, « Gin ye're wishful tae win me,
Tae win me sae blithe for yer ain sonsie maid,
I' ll lo' e ye sae true, an' 'twill na gang agin ye,
Tae set in yer bonnet the White Cockade! »

CHORUS

Heigh-ho! Here's tae fair Jessamine!
Clink we the glass to each douce winsome maid!
Wha sends her true love
O'er the Border to rove,
To follow the lad wi' the White Cockade!

Sae bonnie John Campbell rade back to Tantallan,
For he lo'ed Jessie, the pride o' Strathblane,
An' he plucked a White Heather heigh-ho for the callan!)
To set in his bonnet his dearie tae gain!
But Jessie spak oot, « Gin ye're wishful tae win me,
Tae win me sae true for yer ain bonnie maid,
Ye'll gang wi' Prince Charlie, an' ne'er look ahin ye,
But follow the lad wi' the White Cockade! »

CHORUS

Heigh-ho! Here's tae fair Jessamine!
Johnny's in luck an his douce winsome maid!
Bonnie maids an' White Heather
Shall aye gang thegither,
An' follow the lad wi' the hite Cockade!

L'enthousiasme est déchaîné. Le prétendant entre et harangue l'assistance. Sa belle prestance, sa parole chaude et vibrante lui gagnent tous les cœurs. Tous font serment de lui être fidèles.

Seules, deux mains ne se sont pas levées. Ce sont celles du vieux Pitcour et d'un gentilhomme masqué. De caractère faible, le seigneur de Pitcour ne résiste pas aux raisons et aux promesses du prince Charles, aux instances de ses enfants et de ses amis : il promet son concours à la cause. On veut connaître le gentilhomme masqué qui n'a pas juré fidélité à Charles. Guy s'avance vers lui et le démasque : c'est Lochvar. Lochvar se défend d'être un traître : il a toujours été l'ennemi du prince Charles qui a déshonoré sa sœur ; mais il est venu au château comme hôte du seigneur de Pitcour et non pas comme espion.

Le vieux Pitcour, pris de peur et de honte, renie lâchement le jeune Lochvar. Il se défend d'avoir reçu chez lui un agent du roi d'Angleterre et abandonne Lochvar à la colère des partisans de Stuart. Lochvar parvient à s'échapper, mais il provoque Guy, qui l'a insulté. Il va l'attendre dans les fossés du château.

Le duel a lieu au dernier acte. Pour sauver son frère d'une mort certaine, Maisie s'est substituée à lui à la faveur de l'obscurité. Lochvar la tue, puis, reconnaissant le visage de celle qu'il aime, il se poignarde et tombe aux côtés de Maisie.

Digitized by Google

Toute la pièce paraît écrite pour cette scène, qui est très dramatique, mais difficilement acceptable. L'auteur l'a bien senti ; aussi a-t-il préparé l'esprit du spectateur en faisant de Maisie une sorte de fière amazone, compagne de tous les jeux de son frère, s'habillant comme lui et se livrant contre lui à des assauts d'armes où il n'est pas toujours vainqueur. C'est un caractère bien complexe que celui de Maisie : un mélange de timidité et de témérité, d'orgueil et de pudeur, d'ardeur sportive et de grâce poétique. Certains le trouveront invraisemblable, mais on ne peut nier qu'il donne à la pièce beaucoup de charme et d'attrait.

A noter aussi un type amusant de vieux domestique qui a son franc parler avec ses maîtres et dont les réflexions en patois écossais ne manquent pas de saveur : « It's na aye him that has maist wind has most wisdom, nor is't the cock that craws the loudest has maist courage ! »

Parmi les dernières œuvres de Mr. **Harold Brighouse** figurent une comédie d'observation sociale. *Les Yeux vers l'Avenir*, et une délicieuse comédie de caractère : *Cavalier seul.*

Ce qui fait le fond et l'intérêt de **Cavalier Seul** (1), c'est l'antagonisme entre les deux esprits opposés qui animent aujourd'hui la société anglaise : d'une part, l'esprit puritain qui regarde toute joie comme diabolique, toute beauté comme vaine ou dangereuse, qui comprime le cœur et enlaidit le corps, esprit qui semble avoir trouvé dans la bourgeoisie anglaise une forteresse presque inexpugnable ; et, d'autre part, cet esprit plus libre qui paraissait être jusqu'ici le privilège des classes plus élevées, mais qui, grâce aux artistes, aux écrivains comiques, à l'influence étrangère aussi peut-être, commence à pénétrer dans les classes moyennes.

Daniel Weir a quitté son foyer il y a quinze ans. Sa femme Constance, ayant appris sa mort, s'est remariée avec un certain Jonas Enderby, le type le plus accompli du tartufe anglican. Enderby n'a épousé Constance que pour jouir de sa fortune. C'est lui qui a apporté un jour la soi-disant preuve de la mort de Daniel Weir. L'avenir inquiète un peu Jonas : Daniel Weir peut reparaître un jour et, sans distinguer très bien les conséquences éventuelles de ce retour, Jonas voit parfaitement que la fortune de Constance pourrait lui échapper. Pour que cet argent reste aux Enderby quoi qu'il arrive, il a conçu un plan des plus subtils : c'est de faire épouser à son neveu Laurence la fille de Constance et de Daniel Weir. Ce plan a été élaboré de longue main. La jeune Barbara a été élevée avec l'idée qu'elle épouserait un jour Laurence.

Malheureusement pour Jonas, la jeune fille s'éprend d'un ami de Laurence, Dick Carrington. Quoique soumise en tout à la volonté de son beau-père, Barbara n'a pu s'empêcher de faire une comparaison entre les deux jeunes gens. Et Laurence est paresseux, débauché, alors que Dick, qui s'est déjà fait une brillante situation comme ingénieur, est un garçon sérieux et intelligent. Mais Laurence a de la religion, ce qui est tout aux yeux de Jonas. Lorsque Dick dit à Barbara qu'il l'aime, Barbara, qu'on devine déjà consentante, lui répond que son beau-père seul peut disposer

(1) *The Odd Man Out*, a comedy in three acts, by Harold Brighouse (Samuel French, London).

Digitized by Google

de sa main. Jonas, mis au courant, fulmine : en interrogeant Dick, il découvre que les convictions religieuses du jeune homme sont un peu flottantes. « Un libre-penseur chez moi ! » s'écrie-t-il. Quelle bonne occasion de dire son fait à ce gêneur ! Dick est mis à la porte quand survient un revenant : le père de Barbara, Daniel Weir.

Daniel Weir a vite fait de comprendre la situation, et Dick Carrington lui plaît tout de suite autant que lui déplaisent les Enderby. Jonas essaie bien de lui tenir tête, mais son pauvre bluff fait sourir Daniel : « I'm top dog in this scrap, ant it's up to you to knuckle under and take your orders from me. » Daniel Weir devient le *Deus ex machina* de la pièce. Il favorise le mariage de Dick et de Barbara ; il laisse Constance à son nouvel époux et s'en retourne avec sa jeune femme vers quelque république sud-américaine dont il est l'un des hauts dignitaires. Et le pauvre Laurence reste seul, « the odd man out ».

Au point de vue dramatique, cette comédie peut compter parmi les meilleures de l'année. Le second acte est très scénique, mais, à la lecture, l'acte d'exposition est d'un bout à l'autre délicieux. Le dialogue est rapide, spirituel, brillant même, et l'auteur excelle à peindre un trait de caractère en quelques répliques.

Mais *Cavalier seul* est mieux qu'une pièce amusante : c'est un coup droit porté à l'hypocrisie bourgeoise, à la tartuferie puritaine ; c'est la réhabilitation de la beauté et de la joie de vivre et un défi porté à une société qui affecte de les condamner et de les fuir. Le rôle de Barbara apparaît à cet égard presque comme un symbole. Nous voyons d'abord une jeune fille timorée, obéissant aveuglément aux volontés de son beau-père, incapable de penser et de vouloir par elle-même. Elle a honte du moindre plaisir comme d'un péché ; elle cache sa riche chevelure et s'habille suivant les principes de sa mère, qui ne choisit pas ses robes parce qu'elles lui vont bien, mais parce que l'étoffe en est d'un bon usage.

Puis, sous l'influence de Dick et de Daniel Weir, peu à peu, sa personnalité prend connaissance d'elle-même et s'affirme ; Barbara relève la tête et secoue le joug d'Enderby, finissant par se coiffer pour être belle et arborant comme un drapeau d'indépendance la robe dont elle conte si joliment l'histoire à son père :

« Nous étions à Brighton ; mes vêtements m'étaient odieux. J'avais quelque argent que j'avais économisé pour le tronc des missions. Un matin, je suis sortie pendant que tout le monde dormait encore et j'ai acheté une robe que j'ai rentrée en cachette. Je ne peux pas la porter de jour, mais je la mets le soir, quand Mr. Enderby a été plus énervant que d'habitude ; je fais mes cheveux comme je voudrais les porter toujours si on me le permettait, et je me promène dans ma chambre et je me regarde dans la glace avant de me coucher. C'est mal, je le sais... , mais c'est si bon ! »

Cette robe de Barbara, ce sont les idées nouvelles de la jeune génération anglaise, et les jeunes écrivains anglais mettent une crânerie élégante à s'en parer.

Digitized by Google

Les Yeux vers l'Avenir (1), du même auteur, est une œuvre sociale d'une noble inspiration et d'une haute portée. Mr. Harold Brighouse s'est fait ici une fois de plus le défenseur de la classe ouvrière, en faveur de laquelle il avait déjà écrit un si vibrant plaidoyer (2).

Jabez Thompson est un grand fabricant de produits chimiques. Les émanations malsaines des substances qu'ils manipulent tuent lentement les ouvriers de son usine : quelques améliorations dans l'outillage et dans les locaux sauveraient peut-être des existences déjà minées ; mais il faudrait dépenser de l'argent et Jabez Thompson ne veut rien entendre. Les affaires sont les affaires : il paie ses ouvriers, il ne leur doit rien.

A son insu, sa fille Rosie vient en aide aux plus malheureux. Elle leur envoie des secours, va les visiter quand ils sont malades. Elle aime un jeune homme, fils d'un ami de son père, Charlie, à qui elle est fiancée depuis deux ans. Charlie est entré dans l'usine de Thompson comme ingénieur-chimiste. Sa nature droite et généreuse a tout de suite souffert en comprenant à quel crime social Jabez Thompson devait sa fortune. C'est en vain qu'il a cherché dans son laboratoire à découvrir des produits moins dangereux : il n'a réussi qu'à trouver de nouveaux procédés qui ont encore enrichi l'industriel. Thompson veut lui faire quitter le laboratoire. Il veut se l'associer dans la direction des affaires et du personnel, mais Charlie refuse. Pour se consacrer tout entier à la cause des travailleurs, il veut même rompre avec Rosie, qu'il aime. Furieux de s'entendre dire des vérités plutôt dures, le patron menace. Si Charlie ne cède pas, il peut, lui Thompson, ruiner d'un mot le père de Charlie, débiteur insolvable. Charlie s'obstine dans sa résolution.

Un certain Docteur Clavering est le médecin des ouvriers. Ce Clavering voudrait épouser Rosie et s'est vu plusieurs fois éconduit par elle. Il a inventé un appareil respiratoire qui serait excellent, paraît-il, pour les ouvriers : mais Thompson a refusé de l'adopter Pour se venger, Clavering écrit une brochure où il met en lumière les mauvaises conditions hygiéniques où se trouvent les travailleurs des usines de produits chimiques, concluant à la nécessité d'une enquête et d'une réglementation plus stricte des conditions d'hygiène. Charlie, qui ignore les vrais mobiles qui ont fait agir le docteur et qui ne voit que le bien que cette publication peut faire aux ouvriers, a encouragé et aidé Clavering. Le livre va paraître. Le patron en est informé. Si cet ouvrage voit le jour, c'est le scandale, des ennuis sans nombre, une perte d'argent sans doute : il faut le supprimer à tout prix. Thompson n'hésite pas : à défaut de qualités plus nobles, il a la science des hommes. Il connaît Clavering et devine ce qu'il veut : Thompson achètera les appareils respiratoires, il donnera à Clavering un salaire élevé, mais le livre ne paraîtra pas.

Au troisième acte, Charlie prend la parole dans une assemblée pour encourager les ouvriers à la grève. Il n'a pas de peine à leur montrer qu'on les exploite et à déchaîner leur colère contre le patron. Mais Jabez

(1) *Dealing in futures*, a play in three acts, by Harold Brighouse (Samuel French, London).

(2) Cf. *Le Prix du Charbon*, dans la *Revue germanique* de mai 1913.

Digitized by Google

paraît : il promet des réformes, et le docteur qui l'accompagne confirme ses dires. Le patron est acclamé. Charlie est vaincu et Jabez lui pardonne. Humilié, accablé, sentant son impuissance, mais espérant tout de même en l'avenir, Charlie accepte d'épouser Rosie qui l'aidera dans son œuvre de justice et de relèvement social.

La Mort et la Princesse (1), nous dit l'auteur de cette pièce, **Mrs Frances Cornford**, diffère des Moralités du moyen âge en ce qu'au lieu de suggérer toute la conception de la vie et de la mort propre à la grande religion qui les inspira, l'œuvre moderne (comme toute œuvre lyrique) ne peut nous faire entrevoir qu'un aspect de la croyance de quelques gens d'aujourd'hui.

C'est certes avant tout une œuvre lyrique que cette pièce déconcertante et parfois obscure, mais c'est aussi un très beau drame philosophique et symboliste qui ne manque ni de force ni de profondeur. On dirait le manifeste scénique d'un retour volontaire et conscient à la joie païenne, à la simple et heureuse philosophie antique subordonnée à la conception du Grand Tout. Le vieux Dieu Pan demande aux hommes l'abandon joyeux de toute idée d'âme individuelle, de survivance personnelle, et, en retour, il les délivre de tous les cauchemars enfantés par ces chimères : depuis la peur des ténèbres jusqu'à la crainte de la mort. Seul subsiste encore le dogme élevé et consolant du renouvellement perpétuel des êtres et de la continuité de la vie dans la nature universelle. Pour les adeptes de ce panthéisme, la mort ne saurait rien avoir d'effrayant : « Hadès et Dionysos ne font qu'un. » Le fait que Mrs. Cornford ait choisi cette parole d'Héraclite pour en faire l'épigraphe de son œuvre est assez significatif.

L'action se passe au moyen âge. A la tombée de la nuit, des paysans rentrant chez eux s'arrêtent pour se reposer dans une clairière où s'ouvre une caverne à mi-hauteur d'une grande muraille de rochers. Les femmes qui les accompagnent ont peur, car c'est dans ces parages qu'habite le Dragon de la Forêt avec ses servantes les Sorcières rouges aux mains livides. On dit qu'elles sortent la nuit de son antre pour aller cueillir dans les maisons endormies des âmes que le monstre dévore. Plusieurs personnes sont mortes ainsi dans le village. Une antique prédiction dit que ce fléau durera jusqu'à ce qu'une vierge du pays offre sa vie en sacrifice au Maudit.

La souveraine du pays est une jeune princesse à qui ses conseillers et ses courtisans ont toujours caché cette plaie, et les gémissements de son peuple ne sont pas montés jusqu'à elle.

De l'autre côté de la forêt, sur la montagne, vivent des gens à l'esprit libre dont le cœur ne connaît pas la crainte. Ils rient des histoires que racontent les gens de la plaine. Eux-mêmes adorent une sorte de dieu faune, esprit bienfaisant de la nature. Et il se trouve que la grotte hantée par ce dieu insouciant est la même que celle qui sert de repaire à Celui qui dévore les âmes.

Un fils de paysans de la plaine, Loris le joueur de flûte, entre dans la

(1) *Death and the Princess*, a Morality, by Frances Cornford (Bowes and Bowes, Cambridge).

Digitized by Google

clairière avec Goras, paysans de la montagne. Goras lui raconte comment le Roi de la Forêt (c'est le nom qu'il donne au dieu faune) lui est apparu un soir ici même, à l'entrée de la caverne. La flûte enchantée du dieu avait tenu longtemps sous le charme la nature entière, et Goras lui-même, à l'écouter, avait oublié la fuite des heures.

Loris veut voir et entendre le Roi de la Forêt. Il reste seul dans la clairière malgré les supplications de sa mère et des paysans de la plaine. Il attend .. : mais peu à peu la peur le gagne : il songe aux Sorcières rouges et les voit apparaître. Il tombe endormi et les Sorcières cueillent son âme : il meurt.

La princesse, qui s'est égarée dans les bois, entre en courant et en riant dans la clairière. Puisqu'elle ne connaît pas les Sorcières rouges, elle ne les voit pas et celles-ci ne peuvent rien contre elle. Quand elles ont disparu, Sardonyx, son bouffon, qui l'accompagne, reste tremblant d'effroi et veut l'emmener. La pâleur de Loris étendu, qui semble dormir, fait peur à la princesse. Elle se rappelle ce vague sentiment d'effroi qu'elle a deviné souvent autour d'elle, mais qu'on lui a toujours dissimulé et dont elle ignore la cause. Elle veut savoir. « Mes courtisans ont peur, mes conseillers se taisent; mon peuple gémit; les cloches sonnent toute la nuit; ce jeune homme pâle comme la mort, et cette femme qui est venue vers moi, folle de terreur jusque sous les pieds de mon cheval, et toi-même, qui trembles en ce moment comme un chien ! » Pressé de questions, Sardonyx lui révèle l'existence de celui qui dévore les âmes.

Voici les prêtres et le peuple de la plaine. Ils viennent, suivant la prédiction, attendre celle qui doit les délivrer. Émue de leur misère, la princesse se dévoue. La foule la bénit, puis se retire. Elle reste seule dans la nuit et s'avance vers la caverne du Dieu de la Mort. Maintenant qu'elle sait, l'épouvante la gagne. Les Sorcières rouges paraissent. Elles regagnent l'antre avec des âmes encore chaudes dans leurs mains livides. La princesse tombe évanouie.

Elle se réveille à l'aube et ne se sent plus la force d'accomplir son vœu. Goras, le paysan de la montagne, entre dans la clairière avec sa femme Valka et ses deux petits enfants. Goras va à la ville, où des réjouissances vont avoir lieu. La princesse se fait passer pour une de ses propres suivantes égarée dans le bois. Elle demande à ces braves gens s'ils n'éprouvent aucune douleur à la pensée que leur jeune princesse est morte. « Ne devons-nous pas tous mourir ? » lui répond Goras. « Et si nous nous mettions à nous demander où, quand et pourquoi, nous n'aurions plus le cœur de nous mettre au travail ou de manger notre dîner. Voilà bien les idées des gens de la plaine, ajoute-t-il. Notre princesse est morte : un prince la remplacera. Que nous importe à nous ? »

Les dernières illusions s'envolent du cœur de la princesse. L'insouciance de ces enfants de la nature l'étonne. « Si nous habitions les collines, demande-t-elle, oublierions-nous nos craintes ? Pourrions-nous affronter la mort ? » — « Autrefois, dit Valka, les hommes de la Vallée adoraient, dit-on, le même dieu que nous. Mais ils ont oublié de le chercher où il se trouve. Ils ont perdu la raison et toutes sortes de terreurs sont nées dans leur cœur. »

Digitized by Google

Restée seule, la Princesse se trouve en présence du Dieu de la Nature, du Roi de la Forêt, dont Valka lui a parlé. Il chante, annonçant le soleil, et sa voix réveille les fleurs, les arbres et tous les êtres de la forêt. Il ne daigne pas abaisser son regard sur la Princesse, qui le prie à genoux. Elle n'est pas plus à ses yeux que le moucheron qui passe. Qu'importe que le moucheron meure ! Il y en a bien d'autres dans les bois. Cette femme qui est là, il la connaît. « Me connaît-il ? se demande la Princesse effrayée. » « Je la connais bien, répond le Dieu. Je sais comment se passent ses jours : à attendre l'amour, pour donner naissance à des enfants, comme toutes les vierges de la terre ». « Il ne sait rien ! » s'écrie la Princesse blessée. Puis : « Oui, c'est vrai. Je suis comme toutes les autres. Que m'importait au fond mon âme immortelle ? Vivre sur la terre, voilà ce que je voulais... C'est l'amour que j'attendais... Tous mes rêves. . Et toujours, à la fin, il y avait la chair tiède d'un petit enfant contre mon sein ». Le vrai sens de l'existence lui est apparu. Elle est toute illuminée de ce grand dogme de la perpétuation de la vie à travers les âges, dont ce Dieu n'est que le symbole. Et soudain la mort ne lui fait plus peur. Elle comprend qu'il n'y a pas de monstre cruel dans la Caverne de la Mort et que les Sorcières rouges ne sont que des fantômes nés de l'imagination des hommes de la plaine. Le murmure des eaux apaise son cœur. Elle veut fermer les yeux : « Mourir, c'est s'endormir, s'endormir certain que, pendant ce sommeil, la vie continuera de jaillir toujours miraculeuse et nouvelle. »

La pièce finit par un joli symbole. Les enfants de Valka reviennent et la Princesse leur fait gravir avec elle les marches qui mènent au seuil de l'Antre de la Mort. Puis elle leur jette une boule de fleurs qui retombe dans la clairière pleine de soleil, et les enfants se précipitent pour l'attraper. La Princesse entre dans la caverne.

Valka revient et donne à manger à ses petits. « C'est bon, » dit l'un d'eux. « Où est la jeune fille ? » demande Valka. « Elle est partie, » dit un enfant. « Elle a joué avec moi, » dit l'autre. « Et avec moi aussi, reprend le premier. Oh ! Regarde, maman : voilà un écureuil ! »

Marc-Aurèle (1) est une nouvelle pièce historique de l'auteur du *Déluge* et de *Marie, reine d'Ecosse*. L'empereur philosophe y est peint sous un jour très flatteur : sa largeur d'idées, sa mansuétude, sa possession de lui-même le placent au-dessus des événements auxquels il prend part. Le rôle domine toute la pièce.

Avidius Cassius, gouverneur des provinces syriennes, a réorganisé les légions romaines, dompté les révoltes et apaisé le pays. A Rome, le jour de son triomphe il retrouve des amis pour qui le joug pourtant si clément de Marc-Aurèle est pénible à porter et qui rêvent de revenir aux temps de la République. Ils le prient de se mettre à leur tête. Cassius refuse d'entrer dans un complot ; il veut rester ce qu'il est, un soldat. Il a servi fidèlement la Rome impériale et ne veut pas se révolter contre elle.

(1) *Marcus Aurelius*, by John Presland (Chatto and Windus, London).

Digitized by Google

Toutefois, il restera au service de son pays si un jour la République est proclamée.

L'Impératrice Faustine voit décliner la santé de l'Empereur, et elle craint que s'il vient à mourir le pouvoir ne lui échappe. Elle demande à Marc-Aurèle de désigner officiellement leur fils Commode comme héritier du trône. mais l'Empereur, qui connaît ou devine les vices et l'incapacité du jeune homme, refuse d'accomplir un acte que sa conscience lui reprocherait. Faustine se retourne alors vers Cassius, dont elle sent toute la puissance. Elle séduit Cassius par ses paroles et ses promesses de courtisane, et lui demande de se faire élire empereur si Marc Aurèle vient à mourir. « Je mets cet anneau à ton doigt, mon amour, et je l'y scelle d'un baiser. Viens à moi quand tu seras empereur, et je te le rachèterai avec ce que tu voudras. »

Cassius retourne dans son palais d'Antioche, avec cet amour qui lui brûle le cœur. Marc-Aurèle va soumettre les Marcomans au Nord du Danube, puis il revient avec ses légions victorieuses visiter les provinces de l'Asie. Faustine l'accompagne. Les rigueurs de l'hiver du Nord, la guerre et le voyage ont épuisé la santé déjà chancelante de l'Empereur. La nouvelle de sa mort parvient à Antioche et Cassius, se souvenant de la promesse de Faustine, se fait proclamer César par ses soldats. Mais Marc-Aurèle est vivant et il vient camper devant Antioche. Cassius se prépare au combat. Il hésite de sortir de la ville parce qu'il craint une révolte des habitants. En attendant la bataille suprême, il correspond avec Faustine, qui l'encourage à la lutte et qui va jusqu'à lui donner le plan des positions de l'armée de Marc-Aurèle. Mais, au moment où Cassius va se mettre à la tête de ses troupes, un centurion dont il a lâchement assassiné le frère le poignarde. Sa mort met fin à la révolte d'Antioche. Les soldats de Cassius acclament Marc-Aurèle. La ville est au pouvoir de l'Empereur ; les amis de Cassius sont fait prisonniers ; la correspondance et les richesses du gouverneur rebelle sont entre ses mains. L'Empereur pardonne au fils de Cassius, à son lieutenant. Il pardonne à sa femme, dont il ne veut même pas connaître la faute : trouvant dans les papiers de Cassius des lettres signées d'elle, il les brûle sans les lire.

Il est difficile de résister au plaisir de citer ici une partie du monologue de cette scène finale, où l'Empereur, ayant en mains la correspondance de Cassius, va briser le sceau qui la ferme :

« Des noms sont emprisonnés là... Qui de mes sujets vais-je y trouver, de mes familiers, de ceux qui furent mes amis pendant de longues années?.... Comme l'ombre envahit la tente! J'ai cru voir là, mes yeux sont si fatigués, j'ai cru voir là Faustine... Oh! Faustine, toi!... Que chuchote-t-on toujours autour de moi? Que veulent dire ces signes de tête, ces clignements d'yeux, ces airs entendus? Si j'allais trouver son nom parmi les amis de Cassius! Faustine? Oh! non, c'est impossible!... Si c'était vrai pourtant? En quoi cela me toucherait-il?... Non, cela ne peut être, avec un front si pur. Je t'ai loyalement aimée : cela ne peut être... Ouvrons ces lettres. (Il brise le sceau, mais pose les papiers sans les lire.) A quoi bon? A quoi bon reprendre encore l'éternelle histoire du mensonge de l'homme?... Ce qui est fait est fait. De ces choses sans profit pour personne, je ne veux connaître que ce que le hasard m'en a livré, de peur qu'elles

Digitized by Google

fassent germer dans le jardin de mon âme les herbes folles de la haine et de l'amertume. Je ne veux pas haïr ce que je ne puis changer... (Il brûle les papiers.) Brûlez ! Passez dans l'oubli ! La pitié des dieux s'étend également sur le bien et sur le mal : elle estompe toutes les choses de la brume des années. Ne puis-je faire comme les dieux ?... Brûlez, que la haine et le mal s'en aillent en fumée ! Je ne veux pas les connaître. Non, pour moi de tels maux n'existent pas...

C'est alors qu'apparaît, porté sur une bière et paré de fleurs et de bijoux, le cadavre de Faustine. Faustine a pris peur. Voulant faire disparaître pendant la nuit les lettres de Cassius, elle n'a pu obtenir de l'Empereur qu'il passât cette nuit-là auprès d'elle et, se croyant perdue, elle s'est empoisonnée.

Bien que le mouvement dramatique de l'œuvre soit inférieur à celui de la pièce que nous analysions ici l'an dernier (1), le nouveau livre de Mr. Presland se recommande encore au lecteur par les mêmes qualités de style : clarté et richesse d'images.

Marc-Aurèle. — My eyes are grown too dim for reading souls :
I stumble o'er my own.

A peine souhaiterait-on parfois un peu plus de simplicité dans l'expression ; certains néologismes (bridegroom-eager, pyramid-high) font tache ; mais cette langue un peu torturée ne manque pas de force. Il y a beaucoup de souplesse féline et de grâce poétique dans certaines répliques de Faustine, de la passion dans les paroles de Cassius et de la grandeur dans les discours du philosophe-empereur.

Marc-Aurèle (en apprenant que sa vie est menacée :
While I'm of use alive in Nature's scheme,
Alive I shall continue : when she needs
But my corporeal dust, from which to make
New forms again, my life being finished then,
Why should I make a shadow in the sun ?

Esaü et Le Phare (2), les deux pièces qui servent de titre au recueil que vient de faire publier **Kenneth Weeks**, constituent un violent réquisitoire contre l'aristocratie américaine. Celle-ci, suivant l'expression d'un des personnages d'Esaü, a cédé son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Elle a abandonné aux mains d'outsiders et d'étrangers les nobles privilèges qui lui appartenaient : le gouvernement du pays et l'administration des villes. Elle a préféré monopoliser à son profit le commerce et l'industrie, son plat de lentilles. Des incapables, des gens de rien sont au pouvoir, heureux de satisfaire pour un temps leur soif d'honneurs. Chaque élection en ramène d'autres, et à chaque élection le pays fait une expérience nouvelle, aussi funeste que les précédentes. Les affaires publiques sont mal gérées, le prix des denrées augmente constamment et les salaires restent les mêmes.

(1) Voir la *Revue germanique* de mai 1912.

(2) *Esau and the Beacon*, five plays by Kenneth Weeks (George Allen and C°, Ltd. London).

Digitized by Google

L'action d'*Esaü* commence près de Boston, dans la maison de campagne du riche banquier Lebaran Morvran. Lebaran est un de ces hommes d'argent pour qui toutes les choses humaines se ramènent à des contrats d'affaires. Sa femme, Joanne, est malheureuse parce que son mari s'est peu à peu détaché d'elle et qu'elle se sent seule et inutile. Malcolm, leur fils, ne songe qu'au football et à l'aviation, et leur fille Gioya a épousé un homme d'affaires plus odieux encore que son beau-père. Percival Grey, frère de Joanne, est un dilettante qui passe son temps dans sa bibliothèque, à lire les classiques et à éplucher les détails de la controverse Bacon-Shakespeare. Il vit l'esprit tourné vers le passé, plus inutile encore à la société que le reste de sa famille. Nous rencontrons aussi parmi les hôtes des Morvran le Révérend Guy Nottinghill, figure assez noble de prêtre qui a presque entièrement abandonné le rituel pour se consacrer à l'organisation d'œuvres charitables ; l'extravagante Mrs. Whitney et sa fille Cintra, une sportswman du type le plus masculin. Dominant tous ces fantoches, le brillant Owan Dorath, philosophe socialisant, sert de porte-parole à l'auteur pour faire le procès de la haute société bostonnienne.

C'est le soir. Malcolm a ramené Owan Dorath de Boston dans son aéroplane. Ils apportent la nouvelle que la grève générale organisée par le peuple mécontent a dégénéré en émeute. Owan conseille à Lebaran de pactiser avec les ouvriers ; mais Lebaran refuse avec hauteur. Une lueur rouge envahit l'horizon du côté de la ville. C'est tout un quartier de Boston qui brûle. La révolte grandit : il est temps d'agir. Owan offre à Lebaran de servir de médiateur. Comme théoricien des doctrines socialistes, il connaît plusieurs des dirigeants de l'émeute et peut avoir de l'influence sur eux. Il demande à Malcolm de l'emmener à Boston dans son biplan.

Une scène inattendue, mais très belle, met en présence Owan et Mrs. Morvran. Dans un élan de sympathie mutuelle, ils se confessent l'un à l'autre. Dorath dit à Joanne que la mort de sa mère l'a laissé seul au monde, qu'il doit s'occuper maintenant de mille petits détails de la vie matérielle qu'elle réglait autrefois pour lui, et qu'il souffre de perdre ainsi une grande partie du temps qu'il voudrait consacrer à son œuvre littéraire et sociale, et Joanne dit à Owan son besoin de dévouement, sa soif de sacrifice, et elle lui propose de partir avec lui. Après quelques hésitations d'Owan, une automobile les emmène vers Boston.

Cette nuit-là, la maison des Morvan en ville est saccagée par les émeutiers. Dorath parvient à les apaiser en leur promettant que Lebaran Morvran se chargera d'administrer la ville. La fuite inexplicable de sa femme irrite Lebaran. Il s'indigne quand Owan Dorath vient lui dire la promesse qu'il a faite au peuple de sa part. Mais, acclamé par la foule quand Dorath l'entraîne presque de force sur le balcon où le peuple le réclame, il sent un enthousiame inconnu s'emparer de son cœur et, les larmes aux yeux, il accepte la mission que lui seul est capable de bien remplir.

Plus tard Lebaran est grièvement blessé dans l'effondrement d'une estrade, au moment où il parlait à la foule. Sa femme, apprenant l'accident, accourt auprès de lui. Son mari a besoin d'elle maintenant : son instinct

Digitized by Google

de dévouement, qui l'avait poussée à quitter son foyer, la ramène avec le même élan vers son devoir conjugal.

Dans les contours un peu sévères de cette intrigue, l'auteur a fait entrer d'amusantes scènes de genre, d'alertes caricatures des mœurs américaines, dans un dialogue brillant et rempli d'humour. La scène dans laquelle Cintra offre sa main à Malcolm stupéfait mérite d'être citée en partie :

Cintra (assise sur la table). — Hein, qu'en dites-vous? Ma mère veut me faire épouser Dorath!

Malcolm. — Vous? Vous marier? Vous êtes bien trop garçon pour vous marier.

Cintra. — Ne dites pas de bêtises, Malcolm.

Malcolm. — Je ne vous vois pas mariée. Vous êtes comme n'importe lequel d'entre nous : vous montez à cheval, vous jouez au polo, vous nagez, vous faites tout ce que fait un garçon; vous vous habillez en garçon. Je me demande pourquoi vous n'êtes pas allée au Collège avec nous.

Cintra. — Je suis une fille, hélas!

Malcolm. — Allons donc! Vous chaussez la même pointure que moi. Qu'est-ce que ça peut faire? Ça ne nous empêche pas d'être bons amis. On prend un verre?

Cintra. — Whisky pour moi.

Malcolm. — Ça va. (Il presse un bouton sur la table.)

Cintra. — Cigarette? (Elle lui tend une boîte.)

Malcolm. — Oui. (Il allume en silence après elle. Small, le maître d'hôtel, entre.) Deux highballs, Small.

Small. — Bien, Monsieur. (Il sort. Malcolm met les pieds sur la table.)

Cintra. — Ma mère ne plaisante pas, vous savez.

Malcolm. — Et puis après? Vous êtes libre de faire ce qu'il vous plaît.

Cintra. — Vous croyez?

Malcolm. — Pourquoi pas?

Cintra. — Cela dépend de vous.

Malcolm. — De moi? Comment cela?

Cintra. — Oui.

Malcolm. — Que puis-je faire?

Cintra. — Epousez-moi vous-même.

(Malcolm enlève sa cigarette de sa bouche, repose ses pieds sur le parquet et la regarde fixement. Entre Small, avec deux grands verres de whisky).

Small. — Les highballs, Monsieur.

Les mêmes critiques de la société américaine se retrouvent dans *le Phare*, mais elles visent plus particulièrement cette fois la famille et la nation, et c'est un Français qui les émet.

Le Phare, c'est le flambeau allumé autrefois par ceux qui fondèrent les colonies d'Amérique. Le flambeau de la Nouvelle Angleterre a un moment éclairé le monde. Aujourd'hui, il fume et s'éteint.

Les Japonais attaquent les Etats-Unis. Trop confiants dans l'efficacité de la doctrine de Monroe pour protéger les territoires du Nouveau Monde, les Américains ont oublié qu'ils auraient peut-être un jour à se défendre contre un ennemi venu d'au delà des mers, et ils ont négligé leurs armements. Une flotte japonaise s'empare de San-Francisco presque sans coup férir. Toutes les forces militaires du pays sont expédiées vers l'Ouest. C'était ce qu'attendaient les Japonais. Une seconde flotte surgit

Digitized by Google

soudain devant Boston, bombarde la ville et débarque un corps d'expédition formidable. New-York et les grandes villes de l'Est sont au pouvoir de l'ennemi.

Voilà pour le pays. La famille ne va guère mieux. Le ménage de Baldwin Northwyke est un enfer. Le mari est un déséquilibré qui menace et tourmente sa femme Hope et sa fille Sylvia. Hope veut fuir pour toujours et Sylvia veut épouser le Comte Serge de Wrey, un riche Français dont elle s'est éprise et qui l'aime. Mais Baldwin ne veut pas entendre parler de ce mariage et il exige que sa femme reste auprès de lui. Hope, qui aime son mari malgré les mauvais traitements qu'il lui fait subir, ne résiste pas à sa volonté. Une artiste célèbre reçue chez les Northwyke, Rosamonde, se trouve être la femme de Serge, que Serge croyait morte. Il la reconnaît et tout l'amour qu'il avait autrefois pour elle lui revient. D'abord, Rosamonde feint de ne pas comprendre Serge ; elle refuse d'avouer son identité, car elle ne veut pas s'opposer au bonheur de Serge et de Sylvia. Mais, quand elle comprend que son mari l'aime encore, elle se jette dans ses bras.

A la fin du drame, la flamme du Phare jette encore quelques lueurs. Piqué par les sarcasmes de Serge, Baldwin sent se réveiller son énergie et son patriotisme. Les Cadets de West Point et quelques soldats des milices défendent la maison contre les assauts d'une compagnie japonaise. Le Français et Baldwin s'arment de fusils et font le coup de feu aux fenêtres, pendant que Rosamonde, qui n'a pas voulu partir, tombe frappée à mort d'une balle.

Les trois autres petites pièces que contient le recueil ne sont pas moins originales. *Sara* est un drame d'amour et de sang qui se passe au XIIIe siècle dans l'église des Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue. Par certains détails de l'intrigue et par la violence sauvage des passions déchaînées, cet acte rappelle un peu la *Esmeralda*. On y retrouve aussi le souvenir des vieilles coutumes et des légendes cruelles de cette île brûlée par le soleil et dévastée par les tempêtes et le mistral.

Dans le *Duel de Cardor*, l'auteur s'est plu à imaginer la question du duel se posant brutalement à l'esprit d'un Anglais. Un Allemand, qui s'est cru insulté par lui, l'a provoqué. Cardor ne manque pas de courage, mais l'idée de tuer un inconnu ou d'être tué par lui, froidement, sans raison immédiate, l'obsède au point qu'il se suicide pour y échapper. Bien que comportant trois personnages, ce petit drame n'est au fond qu'un monologue, mais la finesse et la profondeur de l'analyse psychologique qu'il contient en font une œuvre des plus intéressantes.

Phélysmort, qui termine le recueil, a l'air d'un légende peinte sur un vieux vitrail. La reine Phélysmort est prisonnière de Gorloïs, qui s'est emparé de son palais et de son royaume. Gorloïs aime sa captive et veut en faire sa femme, mais Phélysmort le repousse. Elle ne veut entendre ni les prières de sa mère ni les menaces de Pellite le prêtre.

Un preux chevalier, Rientz, brise une des fenêtres du donjon où est enfermée la reine et pénètre dans son cachot. Il vient délivrer Phélysmort. Il y a une échelle contre la muraille : la reine gagne la fenêtre pendant que le chevalier va se placer contre la porte. « J'irai vous retrouver, »

Digitized by Google

dit-il. Mais Phélysmort s'arrête et se retourne. Ses yeux rencontrent les yeux de Rientz : elle redescend. Lentement, ils s'approchent l'un de l'autre et leurs lèvres s'unissent. Le soleil, entrant à flots dans le donjon, les entoure d'une gloire éblouissante. Gorloïs, le prêtre et des soldats font irruption dans le cachot, mais s'arrêtent sur le seuil, interdits et saisis de respect. Rientz et la reine ont le temps de fuir.

Les dernières comédies de **Stanley Houghton**, *Hindle-Wakes* et *The Younger Generation* placent cet auteur au premier rang des écrivains dramatiques anglais contemporains.

L'action de *La Jeune Génération* (1) se passe dans une famille de la bourgeoisie anglaise d'aujourd'hui. Mr. et Mrs. Kennion sont de très braves gens, mais ils appartiennent décidément à une vieille école. Leur code de morale est trop strict et leurs enfants, arrivés aux environs de la vingtième année, sont las d'êtres tenus en lisière et commencent à donner des signes de révolte.

Leur fille, Grace, qui a vingt-deux ans, correspond secrètement avec un ami de ses frères, Clifford Rawson. Les deux jeunes gens veulent s'épouser : ils se voient de temps en temps le dimanche, à la sortie de l'église, et les parents de Grace ignorent ces rendez-vous. Reggie, le plus jeune des deux fils, ne peut plus supporter l'existence monotone qu'il mène à la maison : il a dix-neuf ans et parle d'aller aux Colonies pour vivre une « vie d'homme ». Quant à Arthur, vingt et un ans, il ronge son frein avec impatience.

Un jour, la crise, que l'on sentait menaçante, se produit. Une lettre de Clifford Rawson à Grace tombe entre les mains de Mr. Kennion. « D'où vient cette lettre ? » demande-t-il « C'est de Miss Baker, » répond Grace en se troublant un peu. Puis, comme Kennion insiste, elle lui explique qu'elle s'est vue forcée de lui mentir, que c'est de sa faute à lui ; qu'il est si sévère qu'elle a craint de lui dire la vérité. Reggie revient d'une partie de hockey. « Où as-tu dîné ? » lui demande son père. « J'ai mangé un morceau après le match » répond Reggie avec un geste vague. Mais une addition de restaurant, tombée par hasard de sa poche, prouve qu'il a copieusement festoyé en compagnie d'un camarade. Quant à Arthur, sa volonté bien arrêtée de manifester par un coup d'éclat son esprit d'indépendance le fait rentrer à onze heures du soir, abominablement gris. Il embrasse la bonne, qu'on entend crier dans le vestibule, et fait irruption en titubant dans le salon, où l'attendent, avec toute sa famille au complet, son oncle Tom, rentré d'Allemagne et deux respectables gentlemen venus pour annoncer à Kennion que la Fabrique de l'église et le Comité du Parti de la Tempérance l'ont choisi comme candidat aux élections municipales du quartier.

Les explications du lendemain sont pénibles ; mais, soutenue par l'oncle Tom à qui son séjour sur le Continent a donné des idées plus larges, la jeune génération finit par triompher sur toute la ligne. Grace

(1) *The Younger Generation*, a Comedy for Parents, in 3 acts, by Stanley Houghton (Sidgwick and Jackson, London).

Digitized by Google

épousera Clifford et Arthur aura sa clef pour rentrer le soir, en attendant que son oncle l'emmène avec lui à l'étranger.

Pour faire mieux ressortir encore l'évolution des caractères avec l'âge et les variations de la morale avec les temps, l'auteur a très heureusement imaginé une troisième génération au-dessus des deux que nous venons de voir, et il est très amusant d'entendre la vieille Mrs. Hannah Kennion, petite-fille d'un disciple et ami de Wesley, accuser gravement son fils de faiblesse et déplorer de lui voir des principes de morale et d'éducation si relâchés.

Mr. Stanley Houghton vient de rassembler en un volume (1) cinq petites pièces de valeur inégale et appartenant à des genres très différents. Celle qui figure en tête du recueil, *Les Chers Défunts*, a déjà été analysée à cette place (2).

Fancy Free est une délicieuse comédie galante, à la manière ancienne, avec des personnages d'aujourd'hui. Elle est assez libre d'allures pour une pièce anglaise et d'un scepticisme que rehausse à peine à la fin une pointe de sentiment.

Le soir de leur mariage, Fancy et Ethelbert ont convenu de conserver toujours l'entière liberté de leurs actes. Fancy, croyant aimer un ami d'Ethelbert, s'est enfuie avec lui. A l'hôtel où elle s'est arrêtée avec Alfred, ils rencontrent le mari, qu'ils croyaient en voyage d'affaires, mais qui est en partie fine avec une demi-mondaine, Délia. Dans une scène très amusante, les deux amis se font des confidences, et Ethelbert avertit charitablement Alfred que sa femme le ruinera. Alfred sermonne vainement Ethelbert, qui ne veut pas reprendre sa femme. Mais Fancy voit Délia et la jalousie la fait revenir à son mari, qu'elle reconquiert d'autorité. Alfred remplacera Ethelbert auprès de Délia, et tout finira pour le mieux.

Le dialogue de la pièce est rapide et d'une parfaite tenue littéraire. Cette sobriété et ce goût parfait de la forme atténuent très heureusement ce qu'il y a d'un peu hardi dans les situations et met en valeur une œuvre qui aurait pu paraître manquer de vraisemblance et de discrétion.

Tout en s'inspirant des mêmes mœurs, *Phipps* est d'un comique un peu plus gros. Lady Fanny est dépensière et Sir Gérald, son mari, songe à divorcer. Lady Fanny est consentante; malheureusement, le divorce par consentement mutuel n'est pas admis. Que faire? En cas de sévices graves de la part du mari, la femme peut obtenir le divorce, mais les sévices doivent être exercés devant témoins. Devant quels témoins? Sir Gérald ne peut battre sa femme à l'Opéra ou au Ritz. Devant les domestiques? Quelle pitié! Pourtant, il y a Phipps. Puisqu'il faut jouer cette comédie devant quelqu'un, ce sera devant Phipps, l'excellent Phipps, le sympathique Phipps, le modèle des maîtres d'hôtel, qui a tout vu et tout entendu depuis trois ans qu'il sert dans la maison. On sonne Phipps et, sous ses yeux, Sir Gérald feint de frapper Lady Fanny, qui se prend à gémir comme s'il l'avait blessée à mort. Sir Gérald lève la main de nouveau, mais, rapide

(1) *Five One Act Plays*, by Stanley Houghton. Sidgwick and Jackson, London.
(2) *Revue germanique* de janvier 1911.

Digitized by Google

comme la foudre, Phipps bondit sur lui, le terrasse et lui plante solidement son genou sur la poitrine. Il faut parlementer avec lui et lui expliquer l'affaire pour qu'il permette à son maître de se relever. Phipps trouve le plan absurde. « Il est bien préférable, dit-il, que ce soit Sir Gérald qui demande le divorce. — Mais je ne lui en ai jamais fourni le prétexte ! s'écrie Lady Fanny. — Qu'à cela ne tienne, répond Phipps : que Lady Fanny fasse ses malles et s'en aille après s'être choisi un compagnon de voyage. Sir Gérald fera le reste. » Le choix d'un compagnon de voyage embarrasse Lady Fanny. Phipps s'offre, mais on ne veut pas abuser de son dévouement. « Ce sera avec plaisir, » insiste Phipps, et, puisqu'il peut l'avouer maintenant, il déclare qu'il a toujours aimé Lady Fanny. Lady Fanny rêve... : son maître d'hôtel commence à l'intéresser. « Mais comment vivrez-vous à l'étranger ? demande Sir Gérald : Lady Fanny ne possède rien. » C'est vrai ; Lady Fanny n'y avait pas songé. Décidément, le divorce ne lui sourit pas. Si Sir Gerald lui donne le collier de perles dont elle a envie, elle ne lui demandera plus rien, elle le lui promet, avant six mois. On ne divorce plus, mais Phipps, noblement, donne ses huit jours.

Le principal personnage du *Cinquième Commandement* rappelle un peu le *Mollusque* de H. H. Davies. Pour se faire soigner et dorloter par sa fille et pour pouvoir continuer à lire des romans, étendue sur sa chaise longue, Mrs. Mountain se fait passer pour malade et empêche sa fille Nelly d'épouser Bob, le brave garçon qu'elle aime. Mr. Stanley Houghton nous expose d'une manière originale et vivante la trop banale histoire de ce crime d'une mère. Bob, qui a deux billets pour le théâtre, vient chercher Nelly. Mrs. Mountain ne défend pas à sa fille d'aller s'amuser, mais qu'arriverait-il si elle se trouvait mal tout à coup en l'absence de Nelly ? Le feu de la cuisinière va s'éteindre, et comment pourra-t-elle boire chaud avant de se coucher ? Nelly, qui croit sa mère vraiment malade, renonce à sortir, et Bob s'en va. Le désespoir au cœur, Nelly décide d'écrire à Bob pour lui rendre sa parole, puisqu'elle ne peut pas l'épouser. « Tes père et mère honoreras... »

Le Maître de la Maison, qui termine la série, appartient par son dénouement à ce théâtre d'épouvante qui a fait chez nous la fortune du Grand-Guignol. Un vieillard est assis dans son fauteuil, sans parler, n'entendant rien. Il va mourir. La jeune femme qu'il a épousée en secondes noces est là : elle cause avec sa sœur Edie. Elles causent tout haut, sans se gêner ; le vieux est sourd. La jeune femme est heureuse : le vieux a fait appeler le notaire, il va changer son testament. Peut-être va-t-il enfin déshériter son fils Fred, un jeune homme qui a fait de la prison et que le vieux a chassé de chez lui. On frappe : c'est Fred. Il est à bout de ressources, il ne peut pas trouver de travail, il a faim. Il demande de l'argent à sa belle-mère, qui refuse. Le notaire entre alors ; il vient pour le testament. Fred lui demande si son père a l'intention de le déshériter. Le notaire ne veut rien dire et Fred injurie le vieux, qui demeure impassible, caché par le dossier du fauteuil. Le médecin venu pour voir le vieillard ne trouve qu'un cadavre : la mort remonte à deux ou trois heures, dit-il. Le vieux est mort sans avoir modifié les dispositions de son testament. La maison est

Digitized by Google

à Fred, qui chasse sur-le-champ sa belle-mère malgré l'heure tardive. Fred reste seul avec le mort qu'il a insulté. Il fouille les tiroirs pour trouver de l'argent et tout à coup se trouve face à face avec le cadavre, dont le visage blême est éclairé en plein par la lune. Pris d'épouvante, il s'enfuit de la maison.

Il est difficile de bien définir le genre auquel appartient la petite comédie de Mr. **Oliphant Down**, *Le Fabricant de Rêves* (1). C'est une bulle de savon légère ou se joue de la lumière irisée ; on y trouve du rire et des larmes, de la réalité, de la laideur et aussi beaucoup de poésie et de beauté. L'auteur a choisi pour héros cet éternel rêveur, ce poète malheureux et falot, cet amoureux de la lune : Pierrot. Pierrot cherche longtemps l'Amour idéal ; il finit par trouver l'Amour.

Pierrot et Pierrette sont camarades et associés. Dans leur petit théâtre, Pierrot chante et Pierrette danse. Pierrette aime Pierrot ; mais Pierrot poursuit partout un fantôme fuyant. Tous les jours, il songe à un amour nouveau : un visage qu'il a vu, des yeux qui lui ont souri. Mais il se creuse la cervelle et toujours le même doute l'obsède : elle a la forme ; elle a la beauté : a-t-elle l'âme ?

Il rentre le soir au logis, affamé, grelottant et las, et Pierrette le soigne comme un enfant sans même qu'il s'en aperçoive : il est si distrait. Sa tête est pleine de chimères, des chansons improvisées s'échappent de ses lèvres :

> « Petit enfant, n'attends pas la lune,
> Elle est prise au piège dans les grands rameaux... »

Des réflexions philosophiques ; des jugements pessimistes sur la vie, sur l'amour, sur la femme, alternent avec ces folles imaginations. « La femme est maternelle et vite attendrie, et, quand le sentiment maternel s'exaspère en elle, elle dit : j'aime. C'est bête à faire pleurer. »

Pierrot est sorti à la recherche de son idéal, et le fabricant vient rendre visite à Pierrette. Il a de si bons yeux et un visage si sympathique que Pierrette, bien que ne sachant pas qui il est ni d'où il sort, lui confie tout de suite son chagrin. Le bon vieillard la console : c'est lui qui fabrique tous les rêves qui errent à la surface de la terre. Sans rien promettre à Pierrette, il l'aidera.

Puis le fabricant de rêves reste seul avec Pierrot, qui est rentré. Il lui montre l'inanité de ses rêveries de songe-creux et lui propose d'essayer un des rêves plus solides fabriqués par lui. Avec l'air de lui décrire un chef-d'œuvre de beauté, il lui énumère les traits du visage de Pierrette que Pierrot n'a jamais regardé. Le fabricant s'en va ; Pierrette reparaît et Pierrot découvre que Pierrette a les cheveux blonds et les yeux bleus, que l'amour luit au fond de ses prunelles et tremble sur ses lèvres, et que c'est là le rêve qu'il lui faut. Pierrot a trouvé l'amour : il renonce à chercher un idéal impossible.

(1) *The Maker of Dreams*, a fantasy in one act, by Oliphant Down. Gowans et Gray, Ltd., Glasgow.

Digitized by Google

« Pierrette, asseyons-nous au coin du feu, les pieds sur les chenêts, et soyons heureux,

Petit enfant, n'attends pas la lune,
L'escalier du ciel est trop haut... »

Pis-Aller, de **Miss Gertrude Robins** (1), est une comédie; mais cette comédie est plus réaliste et plus douloureusement pessimiste que beaucoup de drames sociaux. C'est une étude excellente et très originale d'un milieu social anglais qui n'est ni la petite bourgeoisie ni la classe ouvrière, mais une sorte de caste à part entre les deux. Les gens de cette classe travaillent plus et sont plus malheureux que les ouvriers, à cause de leur timide orgueil et d'un pauvre besoin de paraître qui fait qu'ils s'épuisent à la besogne et se privent parfois du nécessaire pour se procurer un misérable superflu. C'est pour les jeunes filles de cette classe-là surtout que le mariage apparaît comme un problème angoissant. Beaucoup se sont vues tout de suite dans l'obligation de gagner leur vie : employées, vendeuses, dactylographes, institutrices; elles attendent longtemps, mais sans trop d'espoir, celui qui leur ouvrira peut-être la porte d'une existence nouvelle.

Caroline Parker a 30 ans, sa sœur Dolly 28. Dolly est maîtresse d'école. Sept heures par jour elle enseigne le B. A, BA à une horde de « mioches sales, bruyants » qui l'exténuent. Caroline garde la maison. Elle allume le feu, fait la cuisine, lave la vaisselle, gratte le parquet et soigne sa vieille mère, de sept heures du matin à huit heures du soir. Elles sont fatiguées, lasses de tout, et elles passent leurs soirées sans joie à se plaindre de leur sort. Le mariage les tirerait peut-être de là, mais qui voudrait d'elles pour les épouser? Dolly songe que Mr. Phillips, le surveillant chauve de l'Ecole du Dimanche, lui a fait un jour présent d'un porte-mine; et peut-être Mr. Thompson, aide-pharmacien, un être timide et effacé qu'elles ont pris comme locataire pour arriver à joindre les deux bouts, peut-être Mr. Thompson songe-t-il vaguement à Caroline?... Parmi les rares personnes qu'elles voient se trouve un certain Smythe, clerc d'agent de change, joyeux vivant, égoïste et vantard, qui leur fait un peu la cour à toutes les deux sans que jamais elles aient songé à le prendre au sérieux. Un soir, il vient leur annoncer qu'il a résolu de se marier. Quelque chose dans sa voix et dans sa manière fait qu'elles espèrent toutes deux un moment et écoutent, pâles, haletantes, en tremblant, ses misérables hâbleries. Après un quart d'heure d'espoir insensé, elles apprennent que c'est Rose Phillips qu'il doit épouser, « une jeune personne très comme il faut, qui a un peu d'argent que lui a laissé sa grand'mère, ce qui n'est pas à dédaigner ». Et les deux pauvres filles restent en tête à-tête, encore plus seules, encore plus lasses, lorsque le rideau tombe.

Dans *Réalités*, du même auteur, nous retrouvons quelques-uns des personnages de *Pis-Aller*. Trois ans se sont écoulés. Caroline a épousé

(1) *Makeshifts and Realities*, by Gertrude Robins. T. Werner Laurie. London, 1 s. net.

Digitized by Google

Thompson, l'aide-pharmacien. C'est un pis-aller. Elle aurait peut-être enfin connu quelques moments de loisir si un petit enfant ne leur était pas venu. Et la voilà menant de nouveau une vie d'esclave, à faire le ménage et à laver les langes du petit. De temps en temps, elle souhaiterait presque qu'il ne fût pas là : on n'en aurait pas de chagrin, puisqu'on ne le connaîtrait pas. Mais il est venu et il a bien fallu le prendre, et puis il est si mignon ! Rose Phillips, aujourd'hui Mrs. Smythe, est entrée chez elle parce qu'il pleuvait et qu'elle n'avait pas de parapluie. Mrs. Smythe a une bonne, elle reçoit et fait des visites. Elle a quarante personnes sur sa liste, pensez donc ; elle porte une robe de chez Chose : cinq livres, dix-neuf shillings et onze pence mais on lui a fait un petit rabais. Elle est toujours dehors : peut-on rester chez soi quand on a des robes comme celles-là ?

Elle sort même un peu trop au gré de Smythe le hâbleur, qui commence à regretter de n'avoir pas épousé une femme plus économe et plus rangée, une femme comme Caroline, par exemple. Le voici justement qui entre, sa femme à peine partie, toujours exubérant, toujours hardi et le verbe haut, un peu ivre aussi peut-être. Il s'installe chez les Thompson, boit leur stout, les deux bouteilles de stout que Thompson avait achetées pour la convalescence de sa femme. Puis il fait la cour à Caroline et veut l'embrasser de force. Thompson, rentrant à l'improviste, le surprend. Avec une force dont on ne l'aurait jamais cru capable, il terrasse Smythe et le jette dehors. Caroline ne reconnaît plus son pauvre homme de mari : mais elle n'a jamais été si heureuse et elle se jette avec passion dans ses bras.

L'Expérience, de **Rathmell Wilson** et **Muriel Hutchinson**, rappelle un peu, par un certain mélange de sentimentalisme et de rosserie, les comédies de Gavault et celles de de Flers et de Caillavet. L'héroïne y montre tour à de la hardiesse et de la candeur, et les auteurs se sont plu à la faire sortir parfaitement blanche d'une situation qui ne laisse pas de paraître un peu risquée. Pénélope est la sœur cadette d'un jeune peintre, Charles Turner. Un autre jeune artiste, Roger Gardiner, la poursuit de ses déclarations. Pénélope croit aimer Roger, mais elle hésite encore et voudrait le connaître mieux. A la suite d'une conversation avec un modèle de son frère, une jeune Française qui va épouser un artiste avec qui elle vit depuis plusieurs mois, Pénélope conçoit un plan ingénieux. A Roger Gardiner, qui doit aller passer l'été en France, elle propose de l'emmener avec lui. L'expérience leur montrera s'ils sont faits pour vivre ensemble. Roger, d'abord, se récrie, puis, devant l'insistance de la jeune fille, il finit par céder.

Les voilà en Bretagne, dans une maisonnette sans confort. Roger travaille, Pénélope fait le ménage. Ils souffrent des mille détails sans poésie de l'existence médiocre qu'ils mènent. Leurs caractères aigris se heurtent à tout moment ; de nouveaux sujets de querelle naissent tous les jours. Ils ont beau se réconcilier chaque fois et se répéter qu'ils s'aiment, l'expérience est nettement défavorable.

Un jour, le frère de Pénélope, excursionnant par là, découvre leur retraite. Après une scène terrible, il emmène la jeune fille chez une

Digitized by Google

vieille tante. Elle épouse finalement un vieil ami de son frère, un homme entre deux âges qui l'aime en silence depuis le jour où il l'a vue toute petite fille, lisant *Alice au Pays des Merveilles* au coin du feu.

Ce dénouement, un peu factice, est présenté d'une manière très amusante. « Caley », le vieil ami, a accompagné chez la vieille tante Roger Gardiner, qui croit de son devoir de venir demander une dernière fois la main de la jeune fille qu'il a compromise. S'apercevant que Caley aime Pénélope, Roger veut s'effacer, mais Caley, qui croit à un sacrifice, n'y consent pas. En présence de Pénélope, chacun des prétendants fait l'éloge de l'autre, de sorte que la belle est fort embarrassée. Pour en finir, elle leur fait faire une course à pied dans le jardin et déclare qu'elle épousera le vainqueur. C'est Caley qui gagne, mais on sent que Roger n'a pas « poussé » à fond et que tout, en définitive, est pour le mieux. Il fallait ce dénouement extravagant à cette comédie « peu ordinaire » (1).

Le Théâtre irlandais

Le Pays des Rêves du Cœur (2) est un des plus beaux poèmes dramatiques de **Yeats.** Nous sommes dans une pauvre chaumière d'Irlande, à une époque vague et lointaine. Des paysans vont prendre leur repas : le vieux Maurteen Bruin ; sa femme Bridget, laborieuse, âpre au gain, dure pour elle comme pour les autres ; Shawn, leur fils, robuste, travailleur et honnête, et la femme de Shawn, Mary. Mary lit un vieux livre qu'elle a trouvé caché sous le chaume du toit. De temps en temps, elle regarde en rêvant la fenêtre ouverte, par où on aperçoit au loin une clairière étrangement éclairée par le crépuscule et par la lune. La vieille Bridget gourmande sa bru, qui muse sans cesse et qui néglige les travaux du ménage. Le vieux Bruin dit que ce livre fut écrit par son grand-père : « Sa maison était toujours pleine de chanteurs et de musiciens errants, et lui-même, le pauvre homme, ne se connaissait guère en chevaux et en blé. » Un vieux prêtre, Father Hart, est à table avec les Bruin. C'est la veillée de Mai. Mary est lasse de la vie qu'elle mène, du labeur quotidien, des reproches perpétuels de Bridget : elle voudrait s'en aller au pays mystérieux dont parle le livre, un pays où les voix ne sont jamais amères. Le vieux Bruin lui répond que le bonheur est ici, devant la table bien servie, auprès du foyer qui flambe, au milieu des siens. Quand Mary sera mère, elle ne rêvera plus l'impossible.

On entend une voix qui chante dans le bois. Puis quelqu'un vient frapper à la porte de la chaumière. C'est une petite fille des fées qui demande à entrer. Elle est lasse des clairières où souffle le vent, de la lumière blanche et froide de la lune ; elle veut se réchauffer un instant au feu joyeux de l'âtre. Elle parle et, comme elle est le rêve, tout le monde l'écoute émerveillé. Bridget elle-même est un instant conquise. Puis la fille des fées se met à danser. Pour ne pas l'effrayer, le vieux prêtre détache lui-même du mur la croix où saigne le corps maigre du Christ.

(1) *The Experimentalists*, an unusual comedy in three acts, by Rathmell Wilson and Muriel Hutchinson. John Ouseley, Ltd. London.

(2) *The Land of Heart's Desire*, by W. B. Yeats. Fisher Unwin, London, 1 s. net.

Digitized by Google

Reposée, réchauffée, la fille des fées veut partir. « Quelqu'un m'avait appelée, dit-elle, je vais l'emmener avec moi ». Mary veut s'en aller au Pays du Rêve. Epouvantés, les autres cherchent à la retenir. Shawn la prend dans ses bras. Mais l'âme de Mary s'envole dans le clair de lune avec la petite fille étrange, et son corps, glissant entre les bras de Shawn, tombe à terre inanimé.

Nous retrouvons ici l'atmosphère de rêve et le demi-symbolisme des œuvres de Yeats. Le pays des fées, les brumes, les clairs de lune, les forêts où la brise est toujours sonore des échos de musiques lointaines, tout ce que l'imagination celtique peut rêver de plus lumineux, de plus magique, de plus obsédant tout cela se retrouve dans *Le Pays des Rêves du Cœur*. Nulle part Yeats n'a si bien montré le contraste entre le monde réel et le rêve, entre les lourds soucis de tous les jours et le bonheur léger qu'on entrevoit sans cesse.

Il serait injuste de ne pas citer quelques-uns des vers de Yeats. Voici comment Father Hart parle à Mary et lui expose sa vieille expérience de la vie. « Mets ton livre de côté, ma fille, lui dit-il. »

Put it away, my colleen :
God spreads the heavens above us like great wings
And gives a little round of deeds and days,
And then come the wrecked angels and set snares,
And bait them with light hopes and heavy dreams,
Until the heart is puffed with pride and goes
Half shuddering and half joyous from God's peace...
My colleen, I have seen some other girls
Restless and ill at ease, but years went by
And they grew like their neighbours and were glad
In minding children, working at the churn,
And gossiping of weddings and of wakes :
For life moves out of a red flare of dreams
Into a common light of common hours,
Until old age bring the red flare again.

Nous retrouvons dans l'*Amant magnanime* (1) de **St John G. Ervine** un écho de ce milieu étrange que George Eliot s'est plue à évoquer au début de Silas Marner. Le héros de cette petite pièce appartient, en effet, à un de ces districts ouvriers où, comme à Lantern Yard, les doctrines méthodistes recrutent des milliers d'adeptes fanatiques qui n'ont plus qu'une idée fixe : assurer leur salut. « Salvation sure » est écrit sous le front de Henry Hinde en lettres tout aussi flamboyantes que dans le cerveau bas et étroit d'un William Dane. Et le manque de droiture, l'hypocrisie et la lâcheté de celui-là sont en tous points dignes du faux ami de Silas. A ces travers fréquents chez ceux qui ne voient et ne suivent de la religion que la lettre, l'auteur de l'*Amant magnanime* oppose la spontanéité et la belle franchise d'une femme que les tartufes de la religion montrent du doigt comme une réprouvée.

(1) *The Magnanimous Lover*, a play in one act, by St John G. Ervine. Maunsel et C°, Dublin and London, 6 d. net.

Digitized by Google

L'acte se passe dans un village du Nord de l'Irlande, dans la maison du cordonnier Cathers. Les murs sont couverts d'inscriptions bibliques : « Bénis sont les humbles et les faibles d'esprit » ; « Dieu est ici » ; « A quoi bon gagner le monde entier si l'on perd son âme ? » ; « Jésus pleura ». Nous apprenons bientôt que la fille du cordonnier a été séduite il y a dix ans par Henry Hinde qui l'a ensuite abandonnée avec son enfant pour aller travailler en Angleterre. A Liverpool, il a été soudain touché par la grâce, et aujourd'hui il revient au pays pour réparer sa faute : il vient offrir à Maggie Cathers de l'épouser. « J'étais dans les griffes du démon, Mrs. Cathers. Mais un changement s'est opéré en moi. Mon ancienne vie n'est plus... J'ai été purifié dans le Sang de l'Agneau.

Mrs. Cathers. — Etes-vous sauvé, Henry ?

Henry Hinde. — Oui, Mrs. Cathers, Dieu soit loué, je suis sauvé. Je n'étais qu'un misérable pécheur que guettait l'enfer quand j'étais ici. Je ne songeais qu'à mon plaisir ; le reste ne comptait pas. Le démon était en moi. A Liverpool, où je suis allé après la naissance de l'enfant, j'ai mené une vie de débauche ; mais Dieu veillait sur moi et il m'a sauvé. »

C'est par peur des représailles divines, c'est pour assurer son salut que Henry Hinde vient épouser Maggie. De regrets véritables, de sympathie, de pitié, il ne saurait en être question. Encore bien moins d'amour. Il a des économies, il a repris un petit magasin à Liverpool, ses affaires y prospèrent et il offre le mariage à Maggie, qui n'a rien. Que peut-elle souhaiter de plus ?

Mais Maggie refuse avec dédain les propositions de cet amant magnanime : Henry ne l'aime pas, il ne songe qu'à lui-même. Elle ne veut pas que, pour sauver son âme, il lui fasse la charité. Qu'il s'en aille. Elle a tellement souffert autrefois que maintenant son cœur s'est endurci. Elle restera au village et continuera à travailler pour élever son enfant.

Maurice Harte (1), de **T. C. Murray**, est une des meilleures productions récentes de l'art dramatique irlandais. L'action se passe dans une petite ferme des environs de Cork. Le vieux fermier Michael Harte a trois fils. L'aîné, Owen, travaille avec lui sur ses terres ; le plus jeune, Maurice, termine ses études au grand séminaire de Maynooth. Maurice est venu passer des vacances à la maison de ses parents. Le vieux Harte et sa femme sont très fiers de leur fils. Mrs. Harte frémit de joie à la pensée de le voir bientôt dire sa première messe dans l'église du village. Ils ont dû faire pour Maurice d'énormes sacrifices d'argent et, bien qu'ils aient réussi jusque-là à le cacher à leur fils, ils se sont même lourdement endettés. Mais Maurice, plus tard, leur rendra tout cela, et la perspective du prochain mariage d'Owen avec la fille d'un riche voisin leur dore l'horizon.

Mais Maurice est sombre. Un doute terrible le ravage : de plus en plus, il sent qu'il n'a pas la vocation de prêtre. Depuis longtemps, il veut parler ; sa timidité l'a toujours arrêté et l'aveu est devenu d'autant plus difficile

(1) *Maurice Harte*, a play in two acts, by T. C. Murray. Maunsel and C°, Dublin, 1/. net.

Digitized by Google

que l'espoir joyeux de ses parents s'est accru. Le supérieur du séminaire le rappelle par lettre avant la fin de son congé, et brusquement Maurice décide de ne pas retourner à Maynooth. Il se confesse au vieux curé du village, Father Mangan. Le bon veillard est atterré. Il supplie Maurice d'attendre encore et de prier Dieu ; il lui affirme que tous les saints ont connu ces hésitations et ces doutes ; il veut croire qu'il ne s'agit que d'une crise passagère. Maurice lui prouve que sa résolution est définitive et il en informe ses parents. Tout d'abord, les pauvres vieux ne saisissent pas que Maurice parle d'abandonner pour toujours la carrière ecclésiastique. Mais quand ils comprennent que c'en est fait de leurs chères ambitions, que leur crédit est ruiné si Maurice n'est pas ordonné prêtre, qu'Owen n'épousera pas celle qu'il aime et qu'on vendra tous leurs biens à leur porte, ils supplient leur fils de revenir sur sa décision. Maurice ne résiste pas longtemps à leur désespoir : il retournera à Maynooth, il sera prêtre.

Un an s'écoule, et nous retrouvons les hôtes de la ferme en pleine joie. Le contrat de mariage d'Owen vient d'être signé. Maurice a écrit. L'ordination doit avoir lieu dans quelques jours. Father Mangan doit accompagner le vieux fermier, qui veut y assister. Maurice pourra dire la messe de mariage de son frère. Il vient de passer brillamment son dernier examen : une belle carrière s'ouvre devant lui.

Mais Father Mangan apporte de mauvaises nouvelles. On lui a écrit que Maurice est malade. Il ne pourra pas être ordonné prêtre. On va le ramener au village. « A Mhuire ! Mhuire ! Mhuire ! » s'écria sa vieille mère. « Qu'a-t-il ? » se demande le vieux fermier, qui ne comprend rien aux restrictions et aux explications embarrassées du curé.

Voici Maurice, enfin, ramené par deux de ses amis. On lui parle, il ne répond pas il n'a pas l'air de comprendre. Cette lutte intérieure de tous les jours, de toutes les nuits a été trop forte : sa raison a sombré.

Réimpressions. — Les admirateurs d'Oscar Wilde seront heureux d'apprendre que la librairie Methuen vient de continuer sa série de rééditions populaires des œuvres de ce grand artiste par la publication d'*Un Mari idéal* (1). Cette pièce est incontestablement le chef-d'œuvre dramatique de **Wilde**. Elle joint à une grande puissance de l'intrigue une beauté que l'on est tenté de regarder comme la perfection de la forme dans le dialogue scénique. Sans parler de toute une école anglaise dont Alfred Sutro est le plus brillant représentant, l'influence du génie de Wilde sur l'art dramatique en Europe est indéniable. Chez nous, tout le théâtre de Bernstein et de Bataille, toutes les pièces de l'avant-dernière manière paraissent comme le prolongement de l'œuvre de l'artiste anglais. Mais, à la poétique élégance de Bataille et à la force parfois brutale de Bernstein, Wilde alliait quelque chose que ni Bataille ni Bernstein ne possèdent et qui fait de Wilde un génie essentiellement anglais : une forme très affinée et très aristocratique de l'humour.

(1) *An Ideal Husband*, by Oscar Wilde. Methuen, London, 1/.

Digitized by Google

La carrière politique de Sir Robert Chiltern a été rapide et triomphante : à quarante ans, il est sous-secrétaire d'État. Autrefois, il a vendu un secret d'Etat, et ce marché a été l'origine de sa grande fortune personnelle et de ses succès politiques. Il vit heureux, entre sa femme Gertrude, belle, loyale et confiante, et sa jeune sœur Mabel, qui aime et qui épousera l'ami de Robert Chiltern, le jeune vicomte Goring, nature droite et aimante malgré ses allures sceptiques, cachant sous les dehors du plus élégant et du plus inutile des dandys le penseur le plus fin et le meilleur des hommes.

A une soirée chez les Chilvern, une aventurière, Mrs. Cheveley, vient demander à Sir Robert de ne pas dénoncer devant la Chambre anglaise une entreprise sud-américaine à laquelle elle est intéressée et qui n'est au fond qu'une gigantesque escroquerie. Robert refuse avec indignation et Mrs. Cheveley le menace alors de communiquer aux journaux une lettre qu'elle possède et qui contient la preuve que Robert a trahi pour de l'argent un secret d'Etat. Robert hésite, puis consent à défendre l'entreprise véreuse.

Poussée par une sorte de jalousie féminine, Mrs. Cheveley se vante auprès de Gertrude de la victoire qu'elle vient de remporter, et Gertrude, qui connait l'affaire et qui ignore les mobiles qui ont fait agir Robert, ne peut en croire ses oreilles. Pourquoi Robert aurait-il promis à cette étrangère de soutenir une affaire qu'il flétrissait le matin encore avec indignation? A son mari, qu'elle questionne anxieusement après le départ de l'intrigante, elle montre tant de douloureuse surprise qu'il lui promet, sans oser encore lui avouer son crime passé, de dénoncer publiquement l'entreprise dès le lendemain.

Plus tard, Lord Goring, à qui Robert a tout avoué, découvre par hasard la preuve matérielle d'un vol commis autrefois par Mrs. Cheveley. Il la menace et se fait remettre la lettre qui compromettait son ami. Mais, si Robert est sauvé du déshonneur public, il ne pourra empêcher que sa femme n'apprenne l'acte déloyal qu'il a commis il y a des années. Mrs. Cheveley se charge de le lui faire connaître et Gertrude repousse son mari avec horreur.

Le danger qu'il court la rapproche de lui, et le dénouement est heureux.

Telle est la pièce dans ses grandes lignes. A la scène, elle eut autrefois en Anglelerre et sur le continent un triomphal succès. A la lecture, certains effets scéniques sont sans doute diminués, mais le dialogue ne perd rien de ses brillantes qualités. L'originalité, la parfaite tenue, l'élégance, la profondeur, la poésie même de l'expression y charment d'autant plus qu'on a tout le loisir de s'y arrêter. Ce style est trop connu pour qu'il soit utile d'en donner ici des exemples. L'âme d'artiste d'Oscar Wilde apparaît jusque dans les détails les plus insignifiants. Les indications scéniques que le lecteur parcourt d'ordinaire d'un regard impatient sont dans les pièces de Wilde un régal de plus. Les rapides descriptions qu'il donne des principaux personnages à leur entrée en scène sont de vrais tableaux de maître. Voici Mrs. Cheveley :

Digitized by Google

Grande et svelte. Des lèvres très minces d'un rouge éclatant : un trait d'écarlate sur une figure pâle. Les cheveux d'un blond vénitien, le nez aquilin, le cou dégagé. Du rouge souligne la pâleur naturelle de son teint. Des yeux gris vert jamais en repos. Elle est vêtue d'héliotrope, avec des diamants. Elle a quelque chose d'une orchidée et éveille la curiosité de tous. Elle est extrêmement gracieuse dans tous ses mouvements. Une œuvre d'art, en somme, mais où se retrouve l'influence de trop d'écoles.

Signalons aussi la publication du *Mari perplexe* (1), comédie en quatre actes, de Mr. **Alfred Sutro.** Nous ne reviendrons pas sur cette belle œuvre de l'illustre écrivain, *le Mari perplexe* ayant été analysé ici même dans une précédente revue du théâtre anglais (cf. *Revue germanique* de mai 1912). Qu'il nous suffise de dire que cette comédie obtiendra auprès de ses lecteurs le même succès qu'elle obtint naguère auprès des spectateurs du Wyndham's Theatre, où elle fut représentée.

(1) *The Perplexed Husband*, a comedy in four acts, by Alfred Sutro. Samuel French, London, 1/6.

Henri Ruyssen.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

M. Gemoll, **Die Indogermanen im alten Orient.** Mythologisch-historische Funde und Fragen. Leipzig, Hinrichs, 1911, in-8°, VIII-124 p.

Se fondant sur des ressemblances lointaines de noms propres et sur des concordances, naturellement assez vagues, de mythes, M. Gemoll affirme que les Thraco-phrygiens, les Lyciens, les Cariens, les anciens Assyriens, les Mèdes, les Elamites, etc., sont en principe des Indo-européens, et, plus particulièrement, des Germains et des Celtes. Mais il ne soupçonne même pas ce qu'un linguiste appelle une démonstration.

A. Meillet.

E. M. Spearing : **The Elizabethan Translations of Seneca's Tragedies.** W. Heffer et Sons. Cambridge, 1912, 2/- net.

On a étudié avec assez de soin l'influence de Sénèque sur le drame élisabéthain (1), mais on s'est peu occupé jusqu'ici des traduction sanglaises du XVIe siècle et de leurs auteurs. On connaissait surtout l'édition collective de 1581, mais, sans doute à cause de la rareté des exemplaires survivants, on avait négligé les versions séparées des différentes pièces et, quant à leurs auteurs, le *Dictionary of National Biography* lui-même ne donnait pas à leur sujet des renseignements toujours sûrs.

Le court travail de Miss Spearing vient de combler cette lacune. Il nous montre que *Troas*, *Thyestes*, *Hercules Furens* de Jasper Heywood ont paru d'abord en 1559, 1560 et 1561, que *Œdipus* d'Alexander Neville fut imprimé en 1563 et que *Agamemnon*, *Medea* et les deux pièces disparues en édition séparée : *Hercules Œtæus Hippolytus* de John Studley et l'*Octavia* de Thomas Nuce, datent de 1566-67. Ces neuf tragédies, Thomas Newton les réunit en un seul volume en 1581 ; il y ajouta la *Thebais*. Les *Tenne Tragedies* de 1581 suivent de près le texte des versions séparées, sauf pour l'*Œdipus* qui fut soumis à un remaniement complet.

Miss Spearing a jeté quelque lumière sur divers points obscurs ou mal connus de la vie des « translateurs » de Sénèque et s'est efforcée de mettre en relief les caractères de leur traduction. Elle nous a donné ensuite une étude sur le mètre, généralement le vers iambique de 14 syllabes divisé en 8 et 6 par une césure si régulièrement monotone qu'elle devait bientôt rompre le vers en deux ; puis viennent un chapitre sur la grammaire, un autre sur le vocabulaire, une bibliographie et un glossaire intéressant.

F.-C. Danchin.

Moore, Frank F : **The life of Oliver Goldsmith.** Constable, 1910, 12 s.

Au labeur d'un Forster, en 1849, on doit à peu près tout ce qu'on sait aujourd'hui, de science brutale, sur la vie de Goldsmith. Et si quelques points importants — tels que les circonstances exactes de la publication du *Deserted Village* — restent encore obscurs, il est à craindre que ce soit pour jamais. Au reste, les plus profondes difficultés sont, ici comme souvent ailleurs, de celles qui réclament un effort d'interprétation sym-

(1) Voir en particulier John W. Cunliffe : *Influence of Seneca on Elizabethan Drama*. Londres, 1893.

Digitized by Google

pathique plus encore que les trouvailles de l'érudition. Et c'est ce dont M. Moore, romancier autant ou plus qu'historien, s'est bien rendu compte. Son gros livre est parfois un peu bavard, et ses chapitres, trop nombreux et trop courts, trop ouverts aussi à la pure anecdote, laissent dans l'esprit une impression un peu papillotante ; mais sur quelques traits essentiels du caractère de l'homme et de l'œuvre, on trouvera ici de très pénétrantes pages. On ne saurait sans doute mieux comprendre que n'a fait M. Moore — compatriote de son héros — ces milieux irlandais dont Goldsmith traîna partout avec lui les tares charmantes : ces habitudes de désordre bon-enfant, cette sorte de pauvreté incorrigible, cette fertilité de ressources incomparable, mais insouciante et brouillonne, tout ce qui mêle si curieusement, dans les produits typiques de l'esprit d'Erin, l'échec au succès... Chaque fois que M. Moore rencontre des complexités de ce genre, c'est plaisir de l'y voir se jouer. Et somme toute, l'impression qu'il nous donne de son homme est, je crois, généralement juste. A vrai dire, c'est enfoncer une porte assez largement ouverte déjà que d'insister, comme fait M. Moore, sur le parti-pris de dénigrement d'un Boswell : le petit Ecossais n'a sans doute persuadé à personne que Goldsmith, dont les propos pouvaient sembler ridiculement hésitants auprès des oracles ou des boutades de Johnson, fût pour cela un sot, ni que l'auteur du *Good-natured man* fût en réalité une espèce de mauvais coucheur. Quant aux traits de vanité de Goldsmith, M. Moore va peut-être un peu loin dans son plaidoyer : non seulement il récuse, « explains away », plusieurs histoires reçues, mais il voudrait changer un texte, très significatif, de lettre (p. 334) ; je croirais volontiers pour ma part que Goldsmith était un de ces vaniteux conscients, avertis, qui laissent souvent échapper quelque expression de leur défaut, mais pour la reprendre tout aussitôt, pour la masquer, fût-ce en la grossissant ; un cri du cœur dénaturé en plaisanterie, un germe très spontané qui se déforme, de parti-pris, en s'épanouissant, voilà ce qu'on pourrait lire dans la vanité de Goldsmith ; d'ailleurs — et M. Moore le montre avec force et finesse (chap. 17) — l'humour irlandais est un moyen tout indiqué de donner ainsi le change après s'être vendu.

Mais nous ne pouvons dire ici toutes les remarques (1) qu'apporte ou que suscite ce livre très plein, très spirituellement écrit (2), et bien illustré.

A. Koszul.

(1) Particulièrement heureuse paraît la conjecture qui rapproche du *Game of Chess* de Goldsmith, certaine gravure de son ami Bunbury sur le même sujet (p. 375) — Mais une reproduction en manque.

(2) La période de vogue du poète et essayiste écossais, contemporain de Goldsmith, est appelée « Beattie's beatification » — et il y a de cet esprit de mots, et des plus réussis, tout le long de l'ouvrage.

Digitized by Google

F. M. Sim : **Robert Browning,** the poet and the man. London, The Saint Catherine Press, 2 /-net.

La première partie de cette courte étude sur Browning est consacrée à l'homme et ces quelques pages sont les meilleures du livre : elles mettent bien en lumière l'idée qu'en dehors des héros qui peuplent les poèmes du Shakespeare moderne il y a une personnalité de B. distincte de ces personnages, que le poète, outre les idées qu'il exprimait, gardait un « secret » à lui et rien qu'à lui ; l'analyse de la position, sentimentale et intellectuelle, où B. se trouvait quand il rencontra Elizabeth Barret est également complète. La figure du père de B., avec son agissante bonté, nous est assez finement rendue et il est en effet probable que c'est le souvenir de ses parents qui inspira à l'écrivain les figures de Michal et Festus dans son « *Paracelsus* ». L'auteur a justement noté ce que B. devait à sa mère, « son tempérament passionnément religieux, son âme de musicien. » Mais ne fallait-il pas ici pousser plus loin l'étude et montrer toute l'importance qu'a eue la musique dans la pensée de B. jusqu'à la profession de foi d'Abt Vogler : « 'tis we musicians know ! » ?

Le grave défaut de la seconde partie c'est que, malgré le titre, il n'y est point question du poète : pas une fois l'auteur ne nous y parle de B. comme artiste, mais toujours comme penseur. C'est là un travers commun et nul critique encore ne s'est trouvé pour étudier, parallèlement à sa pensée, le style de celui qui a repris ou créé le plus grand nombre de formes poétiques et les plus variées. L'étude du poète se réduit ici à des analyses de quelques grands monologues ou à des paraphrases inutiles. Toutefois certains passages, écrits en une langue un peu incohérente mais alerte et facile, sont intéressants : l'importance de « *Pauline* » dans l'œuvre est solidement établie ; si l'influence de Carlyle en est omise, celle de Shelley — que le beau livre de Jones négligeait — y est bien analysée. Elle est pourtant un peu exagérée ; et puis est-il vrai que l'amour de Shelley ait jamais mené quelqu'un à « l'égoïsme » et au « marais de Désespoir » comme dit l'auteur ? J'en doute fort ; en tous cas, B. s'en libéra bien vite et il aurait pu être intéressant de chercher pourquoi il fut si peu fidèle au « fouleur de soleil ». Outre ce désir de trouver partout chez B. des discours de morale, ce qui l'oblige à étouffer sous une prétendue allégorie l'admirable cri d'amour qu'est l'Epilogue de « *Fifine at the Fair* » l'auteur cède aussi à la tentation de ne voir dans les poèmes que des fragments autobiographiques : pour lui, Sordello c'est Browning, Paracelsus aussi, et c'est lui seul qui parle dans « *Christmas Eve and Easter-Day* » : ne faudrait-il pas distinguer, comme B. l'a voulu, entre ses personnages et lui-même ? Le défaut général de l'étude est dans cet excessif grossissement de détails, cette simplification arbitraire d'une pensée aussi complexe que celle de B. ; les doctrines délicates, comme celle que Chesterton a nommée « la doctrine de la grande heure », ne semblent pas très comprises ; il n'est nulle part question de l'antithèse « pouvoir-amour » qui se retrouve dans tous les écrits de B. Parce qu'il fait parler Jean dans le désert, l'auteur érige B. en parfait chrétien : on pourrait tout aussi bien le traiter de sceptique comme son Blougram ou de philosophe découragé avec son Cléon. Toute la partie objective de l'œuvre paraît échapper au critique :

Digitized by Google

il néglige les drames, il cite à peine l'épopée centrale, « *The Ring and the Book.* » S'il avait mieux médité ce vers où se définit le fier idéal du grand intellectualiste :

« Speak from every mouth, the speech a poem »

l'auteur de cette intéressante étude eût peut-être été amené à voir en Browning, en même temps qu'un grand penseur, un grand poète.

R. LALOU.

EDGAR ALLAN POE : **Le Poesie,** tradotte da FEDERICO OLIVERO. Bari, Gius. Laterza & Figli, 1912, VIII et 238 pp. in-8°, 4 *Lire.*

Ce volume est le cinquième paru de la collection *Scrittori Stranieri* publiée par la maison d'édition G. Laterza et fils sous la direction de M. G. Manacorda, bibliothécaire à Pise. « L'intention, dit le prospectus intitulé *Scrittori d'Italia*, daté d'avril 1912, que l'éditeur nous a envoyé l'été dernier, de la maison Laterza est d'offrir au public italien par cette nouvelle collection un propre et véritable « corpus » d'écrivains étrangers. Par cette ample collection, dans un temps relativement court et par l'œuvre de plus d'une centaine d'excellents collaborateurs l'on donnera ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus représentatif dans chacune des principales littératures modernes depuis les origines jusqu'à la fin du XIX' siècle. On en exclura régulièrement les traductions fragmentaires, les anthologies et les florilèges, qui n'accueillent que certaines manifestations où disparaît presque la personnalité de l'auteur. Les traductions seront faites d'après les originaux, sur les meilleures éditions, et accompagnées de courtes préfaces et notes, destinées à expliquer le point de vue de chaque traducteur et les allusions et faits pour lesquels un commentaire sera rigoureusement indispensable. Nous avons pris grand soin de l'aspect typographique de la collection, afin que les volumes soient corrects, nets, solides et sobrement élégants. »

De ce cinquième volume, nous pouvons dire qu'il remplit le programme. Nous eussions seulement désiré que l'auteur, qui écrit une *Introduction* de XIII pp. sur la bibliographie des textes qu'il traduit et qui donne en note les variantes de ces textes, eût consacré quelques mots à ses prédécesseurs. Même en admettant qu'il ne se soit pas préoccupé de l'œuvre d'un Baudelaire, d'un Mallarmé, d'un Gabriel Mourey — pour ne nous en tenir qu'à la France — ; qu'il ait, selon l'annonce qu'on vient de lire, traduit du seul original, ce que nous croyons de grand cœur, il semble difficile d'admettre que le public cultivé auquel s'adresse cette collection — mise hors de la portée du peuple par son prix et son caractère intellectualiste — n'eût pas lu avec plaisir de courtes réflexions à ce sujet. On nous objectera peut-être que c'eût été en pure perte, le français et les ouvrages en français constituant le pain quotidien des intellectuels d'Italie et que, précisément pour cette raison, les *Scrittori Stranieri*, s'ils accueillent les œuvres de D. Paparrigopulos, s'ils annoncent la prochaine apparition de *romanciers islandais*, des *drames élisabéthains*, des *Œuvres Choisies* de Hans Sachs, restent muets sur la publication d'une production quelconque de notre littérature. Nous n'insisterons pas, sachant que M. G. Manacorda, si ses tendances le poussent vers l'Allemagne, n'a

Digitized by Google

rien d'un gallophobe et — ses *Studi di filologia moderna* sont là pour l'attester — s'est montré jusqu'alors très accueillant pour la pensée française (1).

Nous ne répéterons pas, non plus, à propos de M. F. Olivero, un mot bien vieux déjà quand E. Stuart en fit le titre de son article sur *Ch. Baudelaire and Edgar Poe, a literary affinity*, au t. XXXIV (1893) de *The Nineteenth Century* et ne parlerons donc pas d'*affinités* entre le traducteur et l'auteur traduit. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le premier a poussé la fidélité jusqu'aux limites que lui imposait le respect de sa langue maternelle et que son effort pour rendre adéquatement les sombres décors et la psychologie bizarre où se complaît Poe a été couronné d'un succès qui fait honneur à son labeur. Nous pourrions un peu le chicaner sur le choix qui lui a inspiré de traduire deux petits poèmes en prose (*Silence* et *Ombre*), ainsi que deux essais critiques (*La philosophie de la composition* et *Le principe poétique*), à la fin de son recueil des vers de Poe. Il s'en justifie à la *Préface*, en disant que les deux premiers, *à part leur forme, ont tous les caractères du lyrisme le plus élevé* et que les deux derniers *constituent l'Ars poetica de notre auteur*. Passe pour la première explication, mais la seconde nous fait d'autant plus regretter l'absence de tout jugement personnel sur cet *art poétique*, ou, si l'on peut, avec raison, juger superflu de revenir sur la matière, d'une liste bibliographique des travaux indispensables à connaître sur le sujet (2). S'il s'agissait, répétons-le, d'une collection de vulgarisation, nous nous serions gardé de formuler de tels *desiderata*. C'est parce que cette collection a des prétentions spéciales que nous insistons. Mais il reste bien entendu que, sauf ces légers manques, le travail de M. F. Olivero est de ceux qui conquierrent la pleine estime de leurs juges.

Camille PITOLLET.

AGNES BARTSCHERER : **Paracelsus, Paracelsisten und Gœthes Faust.** Eine Quellenstudie. Dortmund, Fr. Wilh. Ruhfus, 1911. 7 m.

Le livre est intéressant, mais qu'il est maladroit ! L'auteur manque de discrétion et de mesure : on le voit à chaque instant compromettre par des conclusions excessives ou des hypothèses hasardées le fruit de recherches consciencieuses et d'une réflexion parfois très avisée.

(1) Depuis la composition de cette courte note, nous avons lu avec plaisir, au fascicule dernier pour 1912 des *Studi*, p. 272, *note* 1, que « la littérature française qui, pour des raisons manifestes, n'est pas représentée dans la *1re série*, trouvera dans la suite de la collection la place qui lui revient : et, plus naturellement, ses époques les moins connues du public, c'est-à-dire l'ancienne et la médiévale. » Nous renvoyons à cette déclaration, qui complète fort heureusement le prospectus traduit ci-dessus, et où l'on trouvera la liste des volumes parus au commencement de 1913, p. 271-273.

(2) Le *Mercure de France* vient de donner en traduction un ouvrage de Poe resté inconnu en France, depuis que M. Ingram en avait réimprimé, en 1884, le texte anglais anonyme (dans *The Gentleman's Magazine* de janvier-juillet 1840, que Poe dirigeait alors avec Burton) : *Le Journal de Julius Rodman* (n° du 16 avril 1913 et suiv.).

Digitized by Google

Y a-t-il rien de plus superficiel, de plus enfantin que cette identification absolue de Paracelse et du Faust de Gœthe, que Mademoiselle Agnes Bartscherer dès le principe nous donne comme une vérité qui va de soi ? Eh quoi, parce que l'on trouve entre les maximes plus ou moins fumeuses du médecin novateur et les premiers élans d'âme du jeune poète des analogies qui ont évidemment leur importance et qui doivent être expliquées, on se croit autorisé à déclarer que le poème de Gœthe est une réhabilitation de la science magique et de l'homme dont on en prétend faire le représentant glorieux. Car, aux yeux de Mlle Bartscherer Paracelse est avant tout le magicien ou le mage, l'initiateur mystérieux à une pensée plus profonde, un de ces héros de l'inconnu, dans lesquels leur siècle ingrat ne vit que des nécromanciens ou des charlatans.

D'abord, je ferai observer à l'auteur que ce qui nous attache au personnage du poète, ce qui lui imprime avec son caractère original un charme si étrange, c'est moins ce qu'il croit que ce qu'il fait, moins ses doctrines assez confuses, je l'avoue, pour qui n'est point initié, que ses actes, qui sont précis et clairs pour tout le monde. Il ne s'agit ici bien entendu que du Faust des premières années. Le jeune docteur qui tourne si gaillardement le dos à l'Université pour demander à une femme le secret suprême n'atteint le degré de grandeur et de vérité qui lui était destiné que de l'instant où il a rencontré cette femme Alors des abîmes d'âme s'ouvrent en lui et c'est l'humanité tout entière qui s'exalte et gémit dans sa souffrance. Comme son poète lui-même, Faust en effet est un de ces hommes dont les puissances ne s'épanouissent pleinement que dans la chaleur des tendresses féminines : il faut à leur fécondité l'éveil d'un regard; en les isolant, on les diminue. Melle Bartscherer ne nous parle point de Gretchen. Je le comprends, mais c'est un aveu. Qu'est-ce que Gretchen aurait bien pu conter à Paracelse ? Le savant homme eût, je pense, préféré de beaucoup à la société de l'humble fille celle de Martha Schwerdtlein ou de quelque autre de ces vieilles femmes expérimentées, tant soit peu sorcières, qui détiennent les bons remèdes, les recettes inconnues à Galien et à sa docte école. Toute la préoccupation de Paracelse, c'est de s'instrnire afin de guérir plus sûrement. C'est un esprit curieux, ce médecin, et un cœur généreux ; ce n'est point une âme inquiète. A coup sûr il n'est pas de ceux qui vont chercher un mystère dans l'œil des femmes.

Mais admettons le point de vue de Melle Bartscherer. Consentons à ne voir avec elle dans Faust que le héros de l'esprit, le savant irrité contre la science insuffisante, et soulevé en quelque sorte au dessus de lui-même et de son temps par une prévision du génie. En un mot, ne voyons en lui que l'homme du premier monologue.

Eh bien, même cet homme-là ne se laisse point réduire à l'idéal de Melle Bartscherer. Si au lieu de s'abandonner sans réserve à son zèle passionné pour le génie de Paracelse, elle avait regardé d'un peu plus près le texte décisif, je veux dire ces 168 premiers vers où le jeune poète a déversé tout son cœur, en même temps qu'il y concentrait toute sa naissante vigueur d'esprit, elle aurait pu constater qu'il y avait dans la pensée de ce Faust encore novice quelque chose déjà qui n'est point, qui ne

Digitized by Google

fut jamais dans la pensée de Paracelse, et ce quelque chose en la circonstance, c'est tout.

Hélas ! c'est une faiblesse commune à la plupart de ceux qui ont la bonté de nous expliquer les grandes œuvres. Celles-ci ne leur fournissent trop souvent qu'une occasion à de brillantes conjectures, qu'un thème à exercer leur ingéniosité naturelle. Ils n'ont point le respect de ce que fit le poète ; ils ne savent pas se taire pour écouter. Leur imagination les tourmente et ce sont ses fantômes qu'ils voient, non la statue qui disparaît dans les lumières factices dont-ils s'aveuglent à plaisir.

Faust est las de l'existence misérable qui lui est faite entre des collègues qui ne sont que des pédants et des étudiants qui ne sont que des niais. Il a soif de vivre, de respirer dans une atmosphère plus saine, plus large, là-bas où le rayon de lune auprès de la grotte éclaire la danse des elfes. Il est dans une telle ignorance de la vie réelle que pour exprimer les félicités qu'il en attend, il ne trouve sur ses lèvres que des métaphores mystiques. Il ne voudrait pas être un étranger dans ce royaume des esprits qui se confond pour lui avec la substance même du monde ; il voudrait rentrer dans le grand jardin de Dieu qui était destiné à l'humanité, et d'où elle semble exclue depuis que, dégradée de l'innocence première, elle a cessé de s'entretenir avec la nature bienveillante qui la pressait de toutes parts.

Or, qu'est-ce que la magie donne à Faust ? Un spectacle ! Mais il veut plus qu'un spectacle, il veut une possession ; il ne veut pas une image, si belle qu'elle soit, il veut la réalité même ; c'est elle et elle seule qu'il veut saisir et que, par un effort suprême qui serait en même temps un suprême délice, il prétend serrer tout entière sur son cœur, dût-il mourir dans l'étreinte.

Ce n'est point une formule cabalistique, une évocation matérielle qui dresse devant lui l'Esprit de la Terre, c'est l'excès de son désir, c'est le transport de sa volonté aimante. L'Esprit de la Terre apparaît à Faust comme autrefois dans les sables du désert Jahveh apparut à ses voyants, sous la pression de la foi qui adore, dans l'extase du regard qui exige la présence.

Certes la scène est puissante, mais ce qui nous importe en ce moment, ce n'est pas le génie du poète, c'est sa pensée.

Gœthe ne se contente point d'enrichir l'idée de nature qui avait été l'inspiratrice de Rousseau, de tout un trésor de mysticisme symbolique que Rousseau n'avait pas même soupçonné ; il lui donne une expression neuve et qui, en la précisant, la transforme.

Il dit à l'homme : Sois le fils pieux de la Terre. C'est en te conformant à sa direction maternelle que tu atteindras la nature infinie, et réaliseras en toi Dieu qui est la vie.

Avec les mots des ferveurs anciennes il exprimait là une des vérités profondes qui ont été la raison d'être de son œuvre et auxquelles il est demeuré naïvement fidèle, parce qu'elles étaient lui-même, composant pour ainsi dire sa chair intellectuelle.

Il a beaucoup varié sans doute dans l'image qu'il se faisait de son Faust, mais toujours et en toutes ses métamorphoses il lui a conservé

Digitized by Google

cette foi souveraine en l'immédiate et bienfaisante réalité, ce que l'on pourrait appeler la religion de la terre.

Même quand Faust rêvera des ailes de l'esprit, ce ne sera que par un effet de cet amour: des hauteurs il pourrait alors contempler la terre bien-aimée dans le flamboiement d'un couchant éternel.

« *Das Drüben kann mich wenig kümmern,* » dit-il au démon, qui lui parle de l'au-delà.

Gœthe pense donc dans la maturité du génie ce qu'il pensait jeune homme, ce que sur le bord de la tombe affirmera obstinément son héros centenaire.

« *Nach drüben ist die Aussicht uns verrannt* ». La terre suffit à notre effort ; c'est pécher contre elle que de rêver d'un séjour autre. Vous connaissez le couplet ; c'est une des choses les plus belles que Gœthe ait écrite : il avait 80 ans. Il y a une éloquence que les ans n'entament pas.

Où Mlle Agnès Bartscherer a-t-elle rencontré dans les in-folios de son Paracelse un dessin même lointain, une ombre même à peine saisissable de ce réalisme tout-puissant en sa candeur superbe, naïf comme un désir d'enfant, fort comme une volonté réfléchie ? Les idées essentielles, les conceptions maîtresses ont leurs dates précises et qui ne se laissent pas violenter ; il y a toujours, en dépit des similitudes, des nuances profondes qui distinguent et qui fixent. Ce qui se présentait à Faust dans son ravissement d'esprit, venait sans doute du passé, mais le passé ne l'avait point connu : c'était un dernier fruit de la sagesse humaine, l'œuvre que venait d'achever le temps ou son travail éternel, la pensée jeune et souriante, lentement élaborée sur l'arbre de la vie par des siècles de douleur.

Mlle Bartscherer n'a pas été plus heureuse avec le serviteur qu'avec le maître, et Méphisto pour avoir été traité à la Paracelse ne s'en porte pas mieux que son génial compagnon.

Elle a cherché le prototype du personnage dans le « De philosophia occulta », au chapitre « des Esprits qui habitent sous la terre ». Méphisto devient de par la grâce de Paracelse et de son subtil interprète un de ces esprits élémentaires qui se distinguent de l'homme parce qu'ils n'ont point d'âme, mais qui hantent volontiers chez lui, dans l'espoir d'en acquérir quelqu'une.

Ne vous y trompez point d'ailleurs. Tout sylphe ou pygmée qu'il est, ce Méphisto n'en est pas moins — ainsi qu'on nous le déclare p. 118 — un démon et un des plus cruels : c'est Béelzébub (p. 138), lequel si j'ai bien lu St Mathieu (XII. 24), est le prince des esprits infernaux.

Et c'est encore Paracelse qui vous expliquera le prodige de cette coexistence ! En son « Liber Philosophiæ, De Nymphis, Pygmæis, etc... » vous pouvez lire que les démons entrent dans le corps des esprits des bois et des montagnes, afin de mieux perdre l'homme.

Si bien que Méphisto est un sylphe ou un pygmée en possession de Béelzébub.

Vous voyez que c'est très simple. Mais je crois bien que Gœthe a procédé plus simplement encore : il a pris le démon dans la légende avec la légende elle-même. Ce démon populaire il est vrai, était stupide.

Digitized by Google

Gœthe en a fait un homme d'esprit ; il s'est dit sans doute qu'un diable qui n'a pas d'esprit est bon tout au plus pour des gens qui n'en ont guère.

Je demande pardon à Mademoiselle Agnès Bartscherer de lui avoir dit trop copieusement peut-être des vérités désagréables. On ne peut pas servir deux maîtres ; qui aime une certaine discipline de pensée ne saurait être tendre à l'esprit d'hypothèse. Du reste je reconnais très volontiers qu'il y a autre chose que des chimères dans son livre. S'il n'a pas les mérites que sans doute ambitionnait l'auteur, il en a d'autres qui sont de tout premier ordre. Il peut notamment servir à préciser sur des points encore très obscurs le milieu intellectuel dans lequel s'est formé le jeune Gœthe, non que celui-ci ait fait de Paracelse une étude détaillée et réfléchie, mais il est certain que bien avant sa rencontre avec Herder le poète portait vivante en sa pensée toute une tradition d'esprit que l'on a eu jusqu'à présent le tort de négliger, et il est certain également que dans cette tradition une part importante revient à Paracelse.

Mademoiselle Bartscherer a eu le pressentiment de cette vérité. C'est un titre suffisant et l'on fera bien de lire son livre.

BELOUIN.

NORBERT VON HELLINGRATH : **Pindarübertragungen von Hölderlin.** Prolegomena zu einer Erstausgabe, Diederichs, Iena, 1911.

Cette brochure nous présente moins une étude fouillée des traductions que Hölderlin a données de Pindare et de Sophocle qu'un exposé des considérations dont un travail de ce genre doit s'inspirer. M. de Hellingrath aperçoit dans le vers heurté, dans la syntaxe disloquée d'Hölderlin un effort voulu pour rendre les masses anguleuses de la poésie grecque ; sa traduction tend non seulement à nous transmettre le contenu matériel, mais à reproduire la forme d'art de l'original. On peut, en effet, saisir cette intention heureusement réalisée dans les chœurs de Sophocle signalés par Bettina dans la Günderode et dans plusieurs passages ; mais l'obscurité de certains autres n'indique-t-elle pas que la pensée d'Hölderlin commençait à se nouer ? Peut-on rejeter le témoignage de Schelling qui écrivait le 14 juillet 1804 à Hegel : « Seinen verkommenen geistigen Zustand drückt die Uebersetzung des Sophokles ganz aus », et M. de Hellingrath ne constate-t-il pas (p. 57), dans la dernière partie d'Antigone, des bizarreries qui trahissent déjà la défaillance du poète ? L'interprétation de M. de Hellingrath est donc valable dans une certaine mesure ; il faut le remercier de cette tentative pour élargir notre goût et des précisions que, dans un style martelé, il apporte sur les connaissances métriques et linguistiques d'Hölderlin et sur les éditions qui lui ont servi.

Les fautes d'impression sont rares, cependant p. 22, le passage d'H. se trouve dans Litzmann p. 641 et non 461 ; p. 55, la première note renvoie évidemment à la p. 19 Anm. et non à la p. 42 ; enfin p. 58, nidht pour nicht.

J. CLAVERIE.

Digitized by Google

E. T. A. Hoffmann im persönlichen und brieflichen Verkehr. Sein Briefwechsel und die Erinnerungen seiner Bekannten. Berlin, Gebr. Paetel, 1912, 20 m.

I. Band : **Hoffmann und Hippel,** das Denkmal einer Freundschaft, zusammengestellt von HANS VON MÜLLER.

II. Band : **Hoffmanns Briefwechsel** (mit Ausnahme der Briefe an Hippel), gesammelt und erläutert von HANS VON MÜLLER (1. Heft : Von Plock bis Leipzig, 1803-1814 ; 2. Heft : Berlin, 1814-1822 ; 3. Heft : Anhänge).

Le volumineux ouvrage que M. Hans von Müller a entrepris de consacrer à la mémoire de E. T. A. Hoffmann n'est pas terminé. Il faut attendre un 3e et dernier tome, qui apportera, espérons-le, l'index alphabétique promis par l'auteur (v. I, p. 330 ; II, p. 761) et que le caractère morcelé de cette publication rend indispensable. Ce caractère, il faut le dire, est un défaut de l'œuvre de M. von Müller. Le désordre qu'on y trouve est-il voulu ou fortuit ? Il est en tout cas déplaisant et rend la lecture du livre laborieuse. Peu discrète est aussi la façon dont l'auteur accuse sa personnalité. Il apporte trop de complaisance à mettre en vedette ses efforts et il dépeint avec de trop vives couleurs les torts d'autrui. Le pauvre prince Pückler en sait quelque chose.

Ces critiques faites, il ne reste qu'à admirer. Le premier des deux tomes publiés contient les lettres écrites par Hoffmann à Hippel. Ces lettres parurent pour la plupart dans la biographie que donna Hitzig de son ami en 1823. Mais M. von Müller, qui a découvert la copie préparée par Hippel, a pu amender le texte. Il ne faut pas confondre ce Hippel avec Theodor Gottlieb von Hippel, écrivain notoire et dont le nom figure en bonne place dans les histoires de la littérature allemande. Le correspondant de Hoffmann prend soin lui-même, avec une modestie charmante, de nous mettre en garde contre le malentendu et fait soigneusement remarquer qu'il n'est que le neveu du grand Hippel. Le « petit » Hippel a cependant droit à quelque gloire patriotique. C'est lui qui, en 1813, rédigea le brouillon de la fameuse proclamation du roi de Prusse Frédéric Guillaume III « A mon peuple », qui inaugura le soulèvement de la Prusse. Il fut aussi — et la littérature n'oubliera pas ce mérite — l'ami très cher et le confident de Hoffmann. Les nombreuses lettres que lui adressa l'auteur des *Elixirs du Diable* valent comme documents biographiques. Elles ont une autre portée. Ce sont des œuvres littéraires d'une vraie beauté. Les étincelantes qualités du grand conteur, sa grâce, sa légèreté, son esprit capricieux, son humour s'y manifestent sans contrainte. Elles charment encore pour une autre raison : on voit ici un Hoffmann affectueux jusqu'à la tendresse et ami délicat autant que fervent. Dans ce volume figurent des « souvenirs » de Hippel, où sont consignés de petits faits intéressant les admirateurs de Hoffmann. Nous y apprenons entre autres que Hoffmann avait une prédilection caractérisée pour le français, qu'il préférait aux langues anciennes. On sait que la France n'est pas en reste avec l'auteur des *Contes fantastiques*.

Le second tome offre, dans ses deux premiers fascicules, la correspondance de Hoffmann avec d'autres que Hippel. Moins affectueuses, moins confidentielles, plus préoccupées d'affaires et, par suite, moins révélatrices

Digitized by Google

de l'âme de Hoffmann sont ces lettres. Leur intérêt biographique et documentaire est, en revanche, supérieur.

Ce qui fait la valeur de ce livre, c'est moins la quantité — somme toute peu importante — d'inédits qu'il apporte que la masse de recherches biographiques qui y paraît. M. von Müller, qui a édité plusieurs œuvres de Hoffmann et qui aime passionnément son auteur, a tenu à éclairer sa vie de façon éclatante. Avec une conscience parfaite, une patience que rien n'a rebuté, une minutie qu'on est parfois tenté de juger excessive, il a cherché à préciser tout ce qui se rapporte aux hommes qu'a connus Hoffmann et aux œuvres de l'écrivain. Ce livre, quand il sera complet, constituera une assise sur laquelle on pourra édifier la grande étude sur Hoffmann qui nous manque encore. F. Piquet.

Die Technik der Rahmenerzählung bei Gottfried Keller von Agnes Waldhausen (Bonner Forschungen, herausg. von Berthold Litzmann. Schriften der literarhistorischen Gesellschaft Bonn. Neue Folge II). Berlin, G. Grote, 1911. In-8°, XII-106 pp., 3 m.

Die Landschaft in Gottfried Kellers Prosawerken von Dr. Otto Luterbacher (Sprache und Dichtung, herausg. von H. Mayne und S. Singer, 8.). Tübingen, J. C. B. Mohr, 1911. In-8°. VIII-84 pp., 3 m.

Glattfelden und Gottfried Kellers Grüner Heinrich von Dr. Fritz Hunziker. Mit 3 Bleitstiftzeichnungen Gottfried Kellers, 3 faksimilierten Briefen und 6 Ansichten aus Glattfelden. Gr. in-4°, 94 pp., 4 m.

Après d'autres critiques, spécialement MM. Bracher et Goldstein, Mlle Waldhausen a étudié les procédés du « récit à cadre » ou « récit à tiroirs ». Il s'agit de ces récits contenant au moins deux histoires et dont l'une sert de préface — ou cadre — à l'autre ou aux autres. On sait que Keller a eu pour ce genre de récits une prédilection marquée. Son grand roman le *Vert Henri* est lui-même — sans en présenter l'aspect — un roman à cadre. Mais entre les écrivains qui établissent un récit à cadre en donnant une introduction de fortune à une série de nouvelles et ceux qui font du cadre et des récits un corps organique, il faut distinguer. Keller appartient à ce dernier groupe. C'est même lui qui, avec Hauff, C. F. Meyer et Storm, a montré l'art le plus ingénieux et le plus subtil dans l'application du procédé. Ceci tient à son tempérament. Mlle Waldhausen a très justement remarqué que Keller a surtout le don de l'image, de l'image vue avec l'acuité de vision du peintre, à qui n'échappe aucun aspect de l'objet qu'il considère. L'image est ensuite transformée en mouvement. Mais l'auteur ne l'abandonne pas. Il la retrouve au moment voulu, l'enchâsse à nouveau dans la narration et peut ainsi réunir aisément les divers récits d'un cycle par un lien commun.

Cette faculté, le sentiment de la symétrie que possédait Keller et qui a permis à Mlle Waldhausen de traduire par des graphiques la disposition de telle de ses nouvelles, le sens littéraire si ingénieux de l'auteur du *Bailli de Greifensee*, le souci qu'il apportait à « finir » ses œuvres (et qui donne à ces récits quelque pesanteur), tout cela a été favorable à l'ajustement de ses récits à cadre. Moins heureux dans *Pancrace*, cet ajustement

Digitized by Google

est très bon dans les autres récits et parfait dans l'*Epigramme*. Mlle Waldhausen a expliqué avec intelligence et conscience, non sans excès d'enthousiasme et une certaine gaucherie d'exposition, en quoi chacun de ces récits se distingue des autres à l'égard du cadre et a fait voir que Keller diffère des autres auteurs de récits à cadre en ce que chez lui c'est une idée qui relie les divers récits (1).

Keller aima la nature. Il fit aux champs, aux prairies, aux forêts, aux montagnes, à son cher lac de Zurich une place dans ses œuvres. M. Luterbacher a voulu se renseigner et nous renseigner sur la valeur poétique des vues sur la nature que Keller a disséminées dans ses livres. Le travail de M. Luterbacher a un défaut. Il est morcelé, subdivisé à l'excès. C'est un chapelet de fiches laborieusement rattachées. Il a la qualité de ce défaut. Il épuise son sujet. Il ne reste plus grand'chose à dire sur cette matière après M. Luterbacher. Si l'on peut être d'un autre avis que lui sur certains points de détail, si l'on peut glaner çà et là quelque remarque qu'il aura négligée, on ne trouvera rien d'essentiel à ajouter à cette étude. Voici quelques-uns des traits que l'auteur relève. Keller, par ses dispositions naturelles, était enclin à goûter la nature. Cette tendance fut fortifiée chez lui par la lecture de Jean Paul et de Gœthe. Mais il n'aima pas la grande nature, ni la mer, ni les paysages alpestres. Il se contenta de sites intimes, jardins et campagnes cultivées, qui forment le cadre préféré de ses récits. Il les décrit, en appuyant un peu trop pour notre goût. Mais comme il sait créer ou découvrir les subtils rapports qui se forment entre l'âme humaine et les choses qui l'entourent, comme il n'est pas un réaliste perdu dans les détails, comme ses sens peuvent épier les mille voix et fixer les mille gestes qui animent les champs et les bois, comme il sait surprendre les différents aspects que donne à la nature la succession des saisons et des heures du jour, comme son âme un peu romantique est capable de sentiments d'une ferveur exaltée, il a réussi à pénétrer ses œuvres d'une poésie saine et forte, imprégnée des odeurs du sol et qui ajoute à l'effet du jeu des passions humaines.

M. Luterbacher n'a pas signalé, parmi les incidents qui ont favorisé l'amour de Keller pour la nature, les séjours que fit l'auteur du *Vert Henri* à Glattfelden. Heureusement, M. Hunziker s'est trouvé là à point nommé pour réparer l'omission. Glattfelden est un modeste village situé aux environs de Zurich. C'est là que naquirent le père et la mère de Keller ; c'est là que vécut son oncle ; c'est là qu'il fit plusieurs séjours, parfois assez longs ; c'est là qu'il vécut en pleine campagne et que le jeune Zurichois put entrer en communion avec la vraie nature. M. Hunziker s'est livré à une minutieuse enquête sur Glattfelden et sur l'influence que Glattfelden —, le pays et les hommes — a pu exercer sur Keller. Cette enquête a produit de féconds et curieux résultats. M. Hunziker a découvert que Keller doit à ce village certains motifs qui paraissent dans ses poésies, particulièrement celles de 1845. Il a ensuite mesuré l'empreinte que le village et ses habitants ont

(1) Pourquoi n'avoir pas signalé parmi les récits à tiroirs anciens les *Sept sages de Rome*, cet ancêtre médiéval des romans à cadre ?

Digitized by Google

laissée sur le *Vert Henri*. Keller est un idéaliste — M. Luterbacher a fait la même constatation — qui travaille sur des données réalistes. Très fin observateur, il a enregistré dans sa mémoire les choses vues. Au moment d'écrire, il a évoqué les faits, mais en a modifié l'aspect de façon à les embellir. Les paysans de Glattfelden qui se retrouvent dans le *Vert Henri*, ont été idéalisés. On voit paraître dans le fameux roman les personnages que Keller a connus et fréquentés à Glattfelden : son oncle Scheuchzer, sa grand'mère, l'instituteur. On y voit aussi une représentation dramatique en plein air, comme Keller a pu en observer à Glattfelden ou aux environs, ainsi que des scènes villageoises, enterrements et autres. L'écho y persiste de légendes locales. Chose à remarquer, la seconde version du roman a atténué l'exactitude photographique du premier récit. C'était une œuvre délicate, mais d'un puissant intérêt, de démêler dans ce livre qui pour diverses raisons, pourrait s'appeler, lui aussi, Poésie et Vérité, ce qui est poésie, ce qui est vérité. A mon sens, M. Luterbacher y a découvert trop de vérité. Mais son travail est loyal et le lecteur peut aisément mettre les choses au point. F. P.

ERRATA

Par suite d'une regrettable erreur quelques fautes d'impressions sont restées, malgré les corrections des auteurs, aux pages 238 suiv. du dernier numéro de la *Revue germanique*. Prière de vouloir bien rectifier comme suit :

p. 238, l. 6 : supprimer le point avant Dissenters qui devrait être en caractères gras ;

p. 238, l. 28, lire : ne rien accepter de seconde main ;

— l. 33, lire : nous devons donc féliciter M. Burrage ;

— l. 6 de la note, lire : fairly pour facily et true pour treu ;

p. 240, l. 2, lire : Religious pour Religions ;

— l. 15, lire : Sidgwick pour Pidgwick ;

— l. 37, lire : patristiques pour patriotiques ;

— l. 41, lire : thou pour thon ;

— l. 45, lire : des pièces pour en pièces ;

p. 241, l. 13, lire : Floris Delattre (signature de l'article) au lieu de F.-C. D. F. P.

Digitized by Google

BULLETIN

M. Félix E. Schelling, l'érudit bien connu de tous ceux qu'intéresse l'histoire du drame anglais, dirige la publication d'une nouvelle collection de textes : *The Masterpieces of the English Drama* (American Book Company, New-York). Ces élégants petits volumes, bien imprimés, munis d'une introduction, de notes explicatives et d'un glossaire et vendus au prix modique de 70 cents (3 fr. 50), s'adressent au grand public : le texte est naturellement modernisé et chaque dramaturge est représenté par ses pièces les plus connues et les plus caractéristiques. Ainsi MARLOWE est copieusement représenté par les deux *Tamburlaine*, *Doctor Faustus*, *The Jew of Malta* et *Edward II*. Le volume consacré à WEBSTER et TOURNEUR comprend *The White Devil*, *The Duchess of Malfi*, *Appius and Virginia* d'une part et *The Revenger's Tragedy* de l'autre. Pour BEAUMONT et FLETCHER, on nous donne *The Maid's Tragedy*, *Philaster*, *The Faithful Shepherdess* et *Bonduca* : peut-être aurait-on pu nous donner une ou deux des comédies ; le volume ne compte que 414 pages, alors que celui de Webster et Tourneur en compte 464.

En tête de chaque volume se trouve une introduction, qui est confiée à main experte. C'est ainsi que M. Schelling lui-même nous retrace brièvement la vie de Beaumont et de Fletcher et s'efforce de différencier leur œuvre respective. M. Thorndike caractérise le drame de Webster et celui de Tourneur. Mais nous avons particulièrement apprécié le Marlowe de M. W. L. Phelps : c'est une modeste esquisse, vingt-six pages tout juste, mais c'est de beaucoup ce qu'il y a de mieux sur la question. Tout l'essentiel est dit et les innombrables préjugés que les critiques se transmettent avec respect sur Marlowe et sur ses pièces sont rayés d'un trait de plume vigoureux : nous reprocherons seulement au critique son indulgence coupable pour le gros volume de sottises de John H. Ingram : *Christopher Marlowe and his Associates*. F.-C. D.

*
* *

C'est une des dernières œuvres de l'historien MAITLAND, non des moins attrayantes malgré son allure toute modeste et documentaire, que la vie de son ami Leslie Stephen. On trouverait malaisément un plus noble exemple de l'intellectualiste anglais du XIXe siècle, hardi à la fois et prudent, sympathique et sensible à ce qui lui est contraire, nullement iconoclaste, respirant encore toute la santé de l'humour dans la fièvre de la plus vive critique. Messrs Duckworth ont bien fait de réimprimer ces lettres dans leur Crown Library (**The life and letters of L. Stephen**. 1910. 5 s.). A. K.

*
* *

A signaler, parmi les derniers volumes parus de la collection Tauchnitz, deux séries de piécettes de J. GALSWORTHY : et ceux-là mêmes qui les auraient entendues à Londres, ces dernières années, feront bien de les lire, car les indications scéniques, abondantes, et finement écrites, sont une partie savoureuse de l'œuvre de l'auteur ; elles suffiraient à montrer que M. G. est un romancier plutôt qu'un homme de théâtre, mais il est bien vrai que tout son style est un peu celui d'un metteur en scène très artiste — à la fois laconique et précieux. (**Justice and other plays; The Silver Box and other plays**. 1912. 2 fr. chaque). A. K.

Digitized by Google

*
**

Quatre essais de l'ingénieux et brillant critique G. K. Chesterton (**Simplicity and Tolstoï**, Humphreys, 1912), sont réimprimés coquettement sur vélin, avec vignettes et culs-de-lampe XVIIIe siècle, et forment un délicat petit in-16 destiné aux cadeaux d'anniversaire ou du jour de l'an. A quoi la nouvelle école des virtuoses de l'esprit et du trait ne peut-elle pas aspirer ? On aimera à pouvoir emporter en poche sous les ombrages d'une « chambre de verdure » ce petit bijou de l'art du livre contenant de stimulantes études sur Tolstoï, Saint François, William Morris et Carlyle.

C. C.

*
**

Methuen & Co, continuant la publication des œuvres d'Oscar Wilde dans leur collection à 1 s., donnent **Lord Arthur Pavile's Crime** et d'autres nouvelles en un volume. L'auteur s'essayant dans le genre d'Edgar Poe y a réussi à merveille et y a imprimé sa marque propre par la légèreté, le piquant et l'esprit. Ces récits annoncent ses spirituelles comédies de l'avenir.

C. C.

*
**

La maison Bielefeld de Fribourg en Brisgau, ajoute à sa collection bien connue de petits manuels tels que *The Little Londoner*, *Le Petit Parisien*, *Il Piccolo Italiano*, un nouvel ouvrage **The Little Yankee** composé par M. Schoch sur le plan du *Little Londoner* de M. R. Kron (Alfred D. Schoch and R. Kron, J. Bielefelds Verlag, Freiburg-Baden, 1913, 3 m.). Le livre s'adresse aux débutants, et il sera bien accueilli par eux ; mais il renferme tant de renseignements précieux, et la langue dans laquelle il est écrite sent si bien son Amérique que de nombreux Européens, connaissant à fond leur anglais de Grande Bretagne seront fort aises d'avoir emporté *The Little Yankee* dans leur valise lorsqu'ils traverseront l'Atlantique.

Nous aurions été heureux de trouver un chapitre développé sur « American English, as it is spoken (Colloquial English, slang) » correspondant au chapitre 26 du livre de M. Kron.

Nous croyons aussi bien faire en notant quelques fautes d'impression (p. 119, l 17 : *adveristing* ; 128,19 : *tow* ; 31 : *leik* ; 136,26 *latow* ; 137,21 : *cloosed both* ; 138,2 : *mnst* ; 141,26 : *oits motin* ; 142,12 : *oroslightest* ; 144,25 : *une* ; 159,5 et 6 : *to* et *tho* à permuter). Nous pensons, en effet, que *The Little Yankee* aura vite l'honneur d'une seconde édition, et nous lui souhaitons le succès de ses frères aînés : *Le Petit Parisien* qui en est à sa 16e édition et *The Little Londoner* qui a vu la 12e.

F.-C. D.

*
**

Le quatrième fascicule du *Reallexikon der germanischen Altertumskunde* (Strasbourg, K. J. Trübner, 1913, 6 m.), termine le premier volume de cet important ouvrage. Dans la préface, faite pour être placée en tête de l'œuvre, M. Hoops met au jour les difficultés de l'entreprise. La science de ses collaborateurs et sa propre expérience ont donné dans ce premier volume la preuve que l'ouvrage sera, malgré, ces difficultés, un répertoire

Digitized by Google

essentiel de germanistique. Il est évident que l'impossible n'a pas été obtenu et que certains articles paraîtront ou trop courts ou trop longs suivant que le lecteur s'intéressera plus ou moins aux questions traitées. Dans l'ensemble, cependant, il est sûr que rien n'a été sacrifié, et que, d'autre part, aucun article n'est trop abondant. Les notions données dans le *Reallexikon* sont le résultat de recherches exactes. On y voit, exposé avec précision et sûreté, l'état actuel de la science. Ce qui en constitue en outre le grand mérite, c'est le souci qui y est manifesté de présenter un tableau complet, sinon détaillé, de la civilisation des Germains depuis l'époque la plus ancienne jusqu'au XIe siècle de l'ère chrétienne. L'historien, l'archéologue, le juriste, le mythologue, le littérateur et le philologue trouveront ici les renseignements essentiels intéressant leur spécialité et pourront se documenter sur les spécialités parallèles à la leur. C'est dire que cet ouvrage sera indispensable à quantité de chercheurs. F. P.

*
**

Pour servir de complément à sa *Deutsche Stilkunst*, dont nous avons rendu compte ici même, Eduard Engel publie, sous le titre de **Deutsche Meisterprosa, ein Lesebuch** (Braunschweig u. Berlin, Verlag von Georg Westermann, 1913, gr. in-8°, VII-419 pp., 3,50 m.) une Anthologie des meilleurs prosateurs allemands, depuis l'origine (Meister Eckhart, Schwabenspiegel, etc.), jusqu'à nos jours (Wundt, Volkelt, Guillaume II). Après avoir, dans la *Deutsche Stilkunst*, montré comment *il ne faut pas* écrire en allemand, l'auteur indique ici, par des exemples pris chez les bons auteurs, comment *il faut* écrire, comment il est possible d'exprimer sa pensée en allemand, dans une langue vigoureuse, précise, et qui n'emprunte rien aux idiomes étrangers. Car ce qui irrite surtout l'auteur, c'est de voir comment, par paresse ou par snobisme, les écrivains d'aujourd'hui, les publicistes en particulier, écrivent une langue sans nom, formée du mélange de plusieurs langues étrangères, et expriment, en un vocabulaire hybride, bariolé, carnavalesque, des idées pour lesquelles la langue nationale leur offre les termes les plus précis, les tournures les plus appropriées et les plus claires. Et pour répondre à l'objection, souvent formulée, que les questions scientifiques ne peuvent être exposées que dans un langage international, l'auteur cite des passages de Ratzel, Paulsen, W. Wundt, Volkelt, Roon, Bismarck, Moltke, des trois Empereurs du nouvel Empire allemand, du comte Zeppelin et du Maréchal von der Goltz. Cette simple indication suffit pour montrer l'originalité de ce nouveau recueil. Il réunit des modèles, non pas de beau langage, de beau style, de belle forme, mais de langue vraiment et simplement allemande, où la pensée trouve, dans le vocabulaire national, dans les tournures spécifiquement allemandes, dans les idiotismes, son expression la plus pure et la plus parfaite. Ajoutons que les morceaux recueillis ont, en outre, le mérite d'être intéresssants par les sujets traités. L. M.

*
**

Continuant la série de ses éditions des mystiques allemands du moyen âge en traduction moderne, la maison Diederichs nous offre —

Digitized by Google

après Eckhart et Seuse — les sermons de Tauler. C'est M. WALTHER LEHMANN qui a revêtu du costume contemporain la pensée mystique de Tauler (**Johannes Tauler Predigten**, 2 vol., Iéna. E. Diederichs, 1913, 10 m.). Sous cette forme les œuvres du célèbre sermonnaire deviennent accessibles au lecteur curieux de connaître, par les documents, le caractère de celui qu'on a surnommé le plus pratique parmi les mystiques. La traduction de M. Lehmann est coulante. Elle est fidèle autant que j'en puisse juger par la comparaison de quelques passages avec le texte ancien. Quant à l'introduction, elle est substantielle et reste claire, tout en exposant exactement la vie et la doctrine de Tauler, ainsi que les idées fondamentales du mysticisme médiéval allemand. F. P.

***

La 5e livraison du **Deutsches Fremdwörterbuch** de M. HANS SCHULZ, Privatdozent à l'Université de Fribourg-en-Brisgau (Strasbourg. K. J. Trübner, 1913, 2,20 m. la livraison) clôt le 1er volume de cet ouvrage. Les mots étudiés vont de *kampieren* à *kuvertieren*. L'auteur donne, pour être placé en tête du volume, un index des œuvres citées. Cet index montre à ceux qui ne l'auraient pas vu par la lecture des articles la quantité de recherches que suppose ce dictionnaire. Petites remarques : *kassieren*, au moins dans le sens de « licencier », est sans doute un emprunt non au bas-latin *cassare*, mais au français *casser*, connu avec cette signification dès le XVIe siècle ; de même *Katastrophe*, terme de critique littéraire, semble bien tiré du français et non directement du grec ; *Koteletten*, « sorte de favoris » était un mot connu en France bien avant que les Berlinois le missent en circulation en 1870. F. P.

***

Voici le 5e volume de la collection *Die deutschen Volksbücher* que fait paraître M. RICHARD BENZ (**Fortunati Glückseckel und Wunschhütlein**, Iéna, Eugen Diederichs, 4 m.). Les intentions de l'éditeur de cette collection seront appréciées d'autre part. Il me reste à dire ici — à redire plutôt, car c'est le même témoignage que réclame l'apparition de chaque nouveau volume — que le texte de l'édition est établi d'après la plus ancienne impression (en l'espèce Augsbourg, 1509), que ce texte est très soigné, enfin, que la disposition matérielle du petit livre, qui rappelle de tous points les éditions d'autrefois, plaira au lecteur épris d'originalité. F. P.

***

Le *Tempel-Verlag* de Leipzig, dont les belles éditions ont été, ici même, l'objet de comptes rendus nombreux et élogieux, a entrepris la publication de la traduction de Shakespeare par SCHLEGEL, sous le titre de : **Shakespeares Werke, englisch und deutsch.** L'idée est excellente d'avoir, en face de la traduction allemande, imprimé le texte anglais. Chacun peut ainsi, avec le maximum de commodité, comparer à l'original l'œuvre de Schlegel ; car, si belle qu'elle soit dans l'ensemble, quelque grands qu'en soient toujours les mérites, elle demande pourtant à être contrôlée, et, parfois, des rectifications s'imposent. C'est M. LEVIN LUDWIG SCHÜCKING

Digitized by Google

qui a été chargé de publier **Hamlet**. Il a adopté, pour le texte anglais, celui de l'édition Clark-Wright de la Clarendon Press, qu'il a d'ailleurs complété. Schlegel, lui, s'était servi du texte établi par M. Bernays sur la base de l'édition in-4°. Il en résulte des différences de sens dont l'éditeur indique à la fin du volume les plus importantes. L. M.

*
* *

Du *Gœthe* publié dans la *Goldene Klassiker-Bibliothek* viennent de paraître deux nouveaux volumes (17-19 et 39-40, Berlin-Leipzig-Wien-Stuttgart, Bong et Cie, 2 m. le vol. cart.). Pour ce qui est des tomes 39-40 je ne puis qu'en louer la forme extérieure, les introductions à ces tomes, qui traitent de la théorie des couleurs, échappant à ma compétence. En revanche il m'est permis de dire combien les introductions au *Werther*, aux *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* et aux *Affinités électives*, qui sont contenues dans les tomes 17-19 sont substantielles, exactes et claires. L'introduction au *Wilhelm Meister* surtout témoigne de beaucoup de goût, de sens et de labeur. M. Alt, qui a établi cette édition, est parfaitement au courant des questions intéressant Gœthe et a su parfaitement orienter les lecteurs — qui seront sans doute nombreux — de ces volumes élégants et d'un usage commode. S.

*
* *

« Peut-être n'aurais-je pas dû modifier aussi profondément que je l'ai fait dans cette nouvelle édition un livre répandu à 14.000 exemplaires et qui a été partout bien accueilli ». Nous ne partageons par cette inquiétude de M. Wilhelm Bode et nous croyons que la 6e édition de son livre **Gœthes Lebenskunst** (Berlin, Mittler und Sohn, 1913, 3 m.) a gagné à être augmentée et corrigée. Ce n'est pas l'art de jouir de la vie, pratiqué par Gœthe, que M. Bode a tenu à exposer ici. Il a voulu nous montrer Gœthe intime, comme nous dirions en français. On ne saurait affirmer que tous les renseignements qui donne le très informé auteur soient d'un vif intérêt pour la littérature. On peut apprécier *Faust* et ignorer qu'en 1778 Gœthe possédait 194 chemises avec manchettes et 82 sans manchettes. Mais à côté de ces indications il en est qui jettent de la lumière sur le caractère de Gœthe. Sa philosophie souriante, son aménité, sa modestie, son empire sur lui-même sont accusés par des anecdotes, des récits d'autrui ou des aveux du poète. Parfois ces traits de caractère sont mis en rapport avec des passages des œuvres de Gœthe. On voit alors que l'homme ne peut être séparé de l'auteur. Remercions M. Bode de nous faire mieux connaître l'homme. F. P.

*
* *

Les neuf études qui composent le recueil intitulé par **Otto Ernst**, leur auteur, **Blühender Lorbeer** (Leipzig, Verlag L. Staackmann, in-8°, 328 pp., 3 m.), sont, si nous en croyons le sous-titre, des « causeries et des méditations sur des poètes allemands ». Ce n'est donc point un livre de critique, et l'auteur s'en défend avec force dès le début de sa préface. Ce qu'il se propose de faire, c'est, non pas de révéler au public des poètes qu'il connaît — ou doit connaître — déjà ; non pas de les juger en leur appliquant les normes de l'esthétique rigide et froide ; non

Digitized by Google

pas même d'apporter, au sujet de leur production poétique, des idées nouvelles, des renseignements inédits ; c'est, tout simplement, de nous montrer l'homme dans le poète, de rapprocher ainsi ce dernier de notre cœur, de nous inviter ainsi à l'aimer. « Vous devez les aimer », tel était le titre adopté tout d'abord, et qui résumait parfaitement la tendance de l'ouvrage. Car le poète n'est pas seulement un « artiste » ; il crée son œuvre avec son être tout entier, avec ses joies et avec ses douleurs ; et c'est là surtout ce qui doit exciter notre intérêt. — Nous ne devons pas perdre de vue le terrain sur lequel se place ainsi l'auteur, si nous voulons, à notre tour, apprécier équitablement ses causeries. S'il n'ajoute rien de nouveau, en effet, à notre connaissance des écrivains dont il parle, du moins les rend-il en quelque sorte plus « humains » ; sa critique sympathique, spirituelle, aussi peu pédante que possible, nous les montre, malgré tout, dans une lumière inaccoutumée, plus chaude, plus vibrante et qui, dans une certaine mesure, les transfigure à nos yeux. Les neuf études sont consacrées à Theodor Fontane, Anzengruber, Gottfried Keller poète, Reuter, Hebbel poète dramatique, Henri Heine, aux « Gesellige Lieder » de Gœthe, à Schiller, à Lessing poète.

L. M.

*
* *

Parmi les publications que fait éclore en ces jours le centenaire de la naissance de Hebbel voici un livre (**Hebbels Briefe**. ausgew. und eingel. von Theodor Poppe, Berlin-Leipzig-Wien-Stuttgart, Bong & Co. 4 m.) qui plaira aux lecteurs amis de Hebbel. C'est dans ses lettres que Hebbel manifeste le plus spontanément sa nature et met à nu ses sentiments intimes. Ses confidences à ses correspondants, surtout à Elise Lensing, à qui sont adressées la plupart de ces lettres, éclairent ses successifs états d'âme, révèlent ses impressions de voyageur, font connaître ses idées et ses travaux. Le choix de M. Poppe paraît très judicieux et la maison Bong — ceci n'est pas pour surprendre — s'est appliquée à donner aux lettres du grand poète le décor le plus agréable. P.

*
* *

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'**Otto Ludwig**, la librairie J. W. Gadow u. Sohn, à Hildburghausen, a publié une petite plaquette dans laquelle l'auteur, Karl Friedell, a résumé les renseignements fournis sur le poète thuringien par la biographie de Stern. Fervent admirateur de Ludwig, K. Friedell s'efforce de montrer toute la grandeur tragique de son existence ; il voudrait que le tapage mené, ces dernières années, autour de Hebbel, ne nous empêchât point de rendre justice à son contemporain ; sa brochure, qui n'a aucune prétention scientifique, doit contribuer, dans sa pensée, à rendre plus familière au grand public, qui l'ignore encore, la physionomie, si intéressante et si curieuse, d'un poète qui fut aussi modeste que grand. Des fac-similés et des reproductions photographiques illustrent le texte. L. M.

Digitized by Google

*
* *

M. Frank Wedekind n'a pas encore atteint l'âge où l'on songe à se recueillir. Cependant il donne une édition de ses œuvres complètes (**Gesammelte Werke**, I. Bd, München, G. Müller, 1912,) Le premier volume de cette édition, seul paru, comprend les *Quatre Saisons*, recueil de poésies publié pour la première fois en 1905 ; la *Pierre philosophale*, piécette en vers; *Feu d'artifice*, ensemble de nouvelles ; enfin, *Mine-Haha*, récit. Wedekind paraît donc ici sous le triple aspect du poète, de l'auteur dramatique et du conteur, Il semble bien que ce soit comme conteur qu'il inspire le plus de sympathie — à ne juger que par ce volume. Son art est ici plus franc, plus loyal, de forme plus claire, de langue plus coulante. Les nouvelles réunies sous le titre *Feu d'artifice* sont peut-être ce qui convient le mieux au talent de Wedekind, qui a quelque chose de brusque, de détaché et de bref dans l'exploitation d'un motif. La maison G. Müller a donné tous ses soins à l'exécution de ce volume. D.

*
* *

Signalons sans retard aux lecteurs de la *Revue germanique* le dernier ouvrage de J. Novicow sur l'**Alsace-Lorraine** (Paris, Alcan, 3 fr. 50). Une préface de Ch. Richet indique en même temps que la valeur du livre la largeur de pensée de l'auteur :

« Russe par son père, Grec par sa mère, ayant vécu en Italie et en France, connaissant parfaitement l'allemand, Novicow n'a jamais de parti pris en faveur d'un peuple ou d'un autre. Il s'est toujours mis du côté de la justice. On le verra quand on aura le plaisir de lire ces pages d'une logique pénétrante, éloquentes par leur logique même.

» Cet ouvrage sur l'Alsace-Lorraine est comme une suite nécessaire des livres excellents qu'il avait écrits sur les gaspillages dans les sociétés modernes et sur les Etats-Unis d'Europe. »

C'est le testament en quelque sorte d'un grand esprit que la mort vient d'emporter en pleine force de production. Livre de science et de pensée, qui arrive à son heure, que tout Européen devra lire, qui force à la réflexion ceux-là même qui pourraient n'en pas accepter tous les principes et toutes les conclusions.

J. D.

*
* *

On a écrit dans ces derniers temps beaucoup d'ouvrages sur les rapports de la France et de l'Allemagne. Celui de M. René Pinon : **France et Allemagne, 1870-1913** (Paris, Perrin, 3 fr. 50) est l'un des meilleurs qui aient paru. Livre de haute probité intellectuelle et de grande objectivité, modéré, prudent et bien informé, patriote sans chauvinisme, disant les erreurs réciproques de deux grandes nations, livre qu'il faut lire à l'heure actuelle, tant en Allemagne qu'en France. Les deux peuples se connaîtront mieux quand ces pages auront été méditées : ils sauront quels furent les desseins de leurs gouvernants, quels moyens furent mis en œuvre, quelles conséquences sont à craindre, quels avantages sont à espérer d'une politique suivie depuis quarante années.

J. D.

Digitized by Google

*
* *

Le défilé rapide de noms et d'œuvres que constitue **Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski** (Champion, 3 fr. 50) de M. J. Patouillet, ne peut faire qu'une modeste place aux questions d'influence germanique. On y voit toutefois la part qu'ont eue les Anglais et les Allemands à la création du théâtre russe ; on y aperçoit en un éclair l'engouement pour Shakespeare, Scott, Schiller, et surtout Kotzebue, dont la fortune provoqua des imitations si nombreuses qu'on inventa le vocable « Kotsebiatina ». Il serait difficile d'exiger davantage d'une revue alertement menée et qui en 150 pages embrasse près de deux cents ans de théâtre. A. L.

*
* *

Dans son livre très substantiel **Ostrovski et son théâtre de mœurs russes** (Plon-Nourrit 1912, 10 fr.), M. J. Patouillet est naturellement amené à signaler l'influence qu'ont eue Shakespeare et Schiller, dans les « années quarante », sur la jeunesse russe et en particulier sur Ostrovski, que Tourguenev appelait ironiquement le « Shakespeare du monde des marchands ». Mais s'il indique au passage la dette de *Snégourotchka* envers *A Midsummer Night's Dream*, il limite strictement son étude au théâtre de mœurs russes, et laisse en dehors de son examen les Chroniques dramatiques et les traductions (*Taming of the Shrew*, *Antony and Cleopatra*.) Il est regrettable que M. Patouillet ait ainsi renoncé volontairement à écrire, avec ses qualités de méthode et de conscience, un intéressant chapitre de l'histoire de Shakespeare en Russie. A. L.

*
* *

M. Victor Giraud a classé parmi les **Maîtres d'aujourd'hui**, à côté de Sully Prudhomme, « notre » Auguste Angellier; il lui a consacré une brève étude, un simple chapitre de présentation, mais très plein et bien documenté; et même ceux-là qui croient bien connaître le poète et le critique trouveront encore ici, sur cette abondance qui fut toujours un de ses traits, une page inédite de défense extrêmement curieuse (Hachette, 1912. 3 fr. 50). A. K.

*
* *

An Introduction to the French Classical Drama, by Elanor F. Jourdain, Doctor of the University of Paris (Oxford, Clarendon Press, 1912, pp. 208, 6/ net) esquisse l'histoire de notre théâtre classique. Corneille, Molière, Racine sont étudiés avec sympathie. L'ouvrage présente au public anglais une appréciation française d'œuvres françaises. Et en cela il ne peut manquer d'être utile. Quelques vers français faux (par exemple pp. 156 et 157) distinguent malheureusement certaines citations. Un index rend le volume commode à consulter. J. D.

Digitized by Google

*
* *

Nous voici en possession du 2e volume de cette grande encyclopédie qu'est le **Landlexikon** publié par MM. Konrad zu Putlitz et le Dr Lothar Meyer (Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1913, 20 m.). Les articles principaux y sont assurément du domaine de la vie agricole. Cependant beaucoup de renseignements d'un intérêt général se rencontrent dans ce livre de références, qu'on pourra consulter ailleurs qu'à la campagne. A l'égard de la connaissance de la langue usuelle, vivante, sans cesse en tranformation, le *Landlexikon* fournit des indications très sûres, puisque le mot est toujours pris en fonction de la chose qu'il désigne. De plus, des illustrations judicieusement choisies et bien exécutées éclairent la signification de termes qui échappent à la définition. La planche où sont représentés l'un près de l'autre *Kiefer, Lärche, Fichte* et *Tanne* est des plus instructives pour les lecteurs — plus nombreux qu'on ne croit — qui ne savent distinguer ces diverses sortes d'arbres. Dans ce volume figurent les mots compris entre *Karde* et *Naturschönheit*. F. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Langue et Littérature allemandes

I. — Histoire, Histoire de la civilisation, etc. — HUPP, OTTO. *Die Wappen u. Siegel der deutschen Städte, Flecken u. Dörfer. H. 6.* Frankfurt a. M., Keller, '13. 30 m. — UTTENDÖRFER, O. *Das Erziehungswesen Zinsendorfs u. der Brüdergemeine in seinen Anfängen.* Berlin, Weidmann, '12. 7,20 m. [*Monumenta Germaniae paedagogica, 51. Bd.*]

II. Langue allemande. — BERGER, J. *Die Laute der Mundarten des St. Galler Rheintals u. der angrenzenden vorarlbergischen Gebiete.* Frauenfeld, Huber, '13. 6 m. [*Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik, III.*] — BOHNENBERGER, K. *Die Mundart der deutschen Walliser im Heimattal u. in den Aussenorten.* Frauenfeld, Huber, '13. 8 m. [*Beiträge zur schweizerdeutschen Grammatik, VI.*] — SCHOLL, KL. *Die Mundarten des Kreises Ottweiler.* Strassburg, Trübner, '13. 3,50 m. — SCHRŒDER, OTTO. *Vom papiernen Stil. 8., durchges. Aufl.* Leipzig, Teubner, '12. 2,40 m. — WESLE, C. *Die althochdeutschen Glossen des Schlettstadter Codex zu kirchlichen Schriften u. ihre Verwandten.* Strassburg, Trübner, '13. 4 m. [*Untersuchungen zur deutschen Sprachgeschichte, 3. H.*]

III. Histoire de la littérature allemande. — *a)* **Traités généraux, études générales ou particulières**, etc. — BENZ, RICH. *Die deutschen Volksbücher. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Dichtung.* Jena, Diederichs, '13. 1 m. — HERZOG, RUD. *Die schlesischen Musenalmanache von 1773-1823.* Breslau, Hirt, '12. 3,80 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 23.*] — LÜTJENS, A. *Herzog Friedrich v. der Normandie. Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen u. schwed. Literatur des Mittelalters.* München, Callwey, '13. 4 m. [*Münchener Archiv f. Philologie des Mittelalters u. der Renaissance, 2. H.*] — SIEGEL, C. *Geschichte der deutschen Naturphilosophie.* Leipzig, Akadem. Verlagsges., '13. 10 m. — SPIERO, H. *Geschichte der deutschen Frauendichtung seit 1800.* Leipzig, Teubner, '13. 1 m. [*Aus Natur u. Geisteswelt, 390.*]. — WEISE, A. *Die Entwicklung des Fühlens und Denkens der Romantik auf Grund der romantischen Zeitschriften.* Leipzig, Voigtländer, '12. 6 m. [*Beiträge zur Kultur- u. Universalgeschichte, 23. H.*]

b) **Auteurs et Ouvrages particuliers. — Auerbach's, Berth.**. *Werke. In Auswahl hrsg. u. m. Einleitgn. versehen v.* A. BETTELHEIM. 15 Bde. Leipzig, Hesse u. Becker, '13. 4 vol. 6 m.

Bodmer. — REYNOLD, G. DE. *Bodmer et l'école suisse.* Paris, Fischbacher, '13. 18 fr.

Edda. — *Die prosaische Edda, im Auszuge nebst Volsunga-Saga u. Nornagests-þáttr. Mit ausführl. Glossar hrsg. v.* E. WILKEN. *2. verb. u. verm. Aufl. II. Tl : Glossar.* Paderborn, Schöningh, '13. 6 m. [*Bibliothek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler. 12. Bd.*]

Ernst, Paul. — FAESI, R. *Paul Ernst u. die neuklassischen Bestrebungen im Drama.* Leipzig, Xenien-Verlag, '13. 2 m.

Digitized by Google

Gœthe. — Bode. W. *Gœthes Lebenskunst. 6., neubearb. Aufl.* Berlin, Mittler u. S., '13. 3 m. [*Mittler's Gœthe-Bücherei*]. — Brandt, H. *Gœthe und die graphischen Künste.* Heidelberg, Winter, '13. 4,80 m. [*Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, 2. H.*] — Engel, Ed. *Gœthe. Der Mann u. das Werk.* Braunschweig, G. Westermann, '13. 10 m. — Kohlbrugge, J. H. F. *Historisch-kritische Studien über Gœthe als Naturforscher.* Würzburg, Kabitzsch, '13. 3 m. — Riemer, F. W. *Mitteilungen über Gœthe. Eine Auswahl.* Berlin, Morawe u. Scheffelt, '13. 3 m. [*Gœthe-Bibliothek.*]

Grimm, Brüder. — *Anmerkungen zu den Kinder-u. Hausmärchen. Neu bearb. v.* J. Bolte *u.* G. Polivka *1. Bd.* Leipzig, Dieterich, '13. 12 m.

Hauptmann, Gerhart. — Röhr, G. *Gerhart Hauptmanns dramatisches Schaffen. Eine Studie.* Dresden, Pierson, '12. 4 m.

Hebbel, F. — *Ein heiliger Krieg. Hebbel in seinen Briefen, Tagebüchern, Gedichten. Hrsg. v.* H. Brandenburg. München, Langewiesche-Brandt, '13. 1,80 m. [*Die Bücher der Rose, Neue Aufl., 5. Bd.*] — Bruns, F. *Friedrich Hebbel u. Otto Ludwig. Ein Vergleich ihrer Ansichten üb. das Drama.* Berlin, Behr, '13. 3 m. [*Hebbel-Forschungen, 5. Bd.*] — Lahnstein, E. *Ethik u. Mystik in Hebbels Weltanschauung.* Berlin, Behr, '13. 1,50 m. — Lewin, L. *Friedrich Hebbel. Beitrag zu e. Psychogramm.* Berlin, Behr, '13. 3 m. [*Hebbel-Forschungen, 6.*] — Spiess, Otto. *Hebbels Herodes u. Mariamne. Versuch einer Erläuterung zwischen den Zeilen f. Schauspieler u. Hebbel-Verehrer.* Halle, Niemeyer, '13. 4 m. — Tlustek, H. *Hunger u. Liebe in ihrem Einfluss auf Friedrich Hebbels dichterische Entwickelung.* Wollstein, Scholz, '13. 1 m. — Walzel, O. *Friedrich Hebbel u. seine Dramen. Ein Versuch.* Leipzig, Teubner, '13. 1 m. [*Aus Natur u. Geisteswelt, 408.*]

Heine's, H. *Sämtliche Werke in 10 Bdn. Hrsg. v.* O. Walzel. *Bd. 3,8.* Leipzig, Insel-Verlag, '13. 2 vol. 4 m.

Herbart's, Joh. Fr. *Sämtliche Werke. In chronolog. Reihenfolge hrsg. v.* Karl Kehrbach *u.* Otto Flügel. *Bd. 16-19.* Langensalza, H. Beyer, '12. 4 vol. 20 m.

Immermann. — Wohnlich, O. *Tiecks Einfluss auf Immermann, besonders auf seine epische Produktion.* Tübingen, Mohr, '13. 3 m. [*Sprache und Dichtung, 11.*]

Jahn, F. L. — Mäding, A. *Gedankenschatz aus den Schriften des Turnvaters F. L. Jahn.* Crefeld, Hohns, '12. 2 m.

Jung-Stilling. — Stecher, G. *Jung-Stilling als Schriftsteller.* Berlin, Mayer u. Müller, '13. 7,80 m. [*Palaestra, 120.*]

Kant. — *Aussprüche. Hrsg. v.* Raoul Richter. *2. Aufl.* Leipzig, Insel-Verlag, '13. 2 m. — Schmitt-Wendel, K. *Kants Einfluss auf die englische Ethik.* Berlin, Reuther u. Reichard, '12. 2,80 m. [*Kantstudien, 28.*] — Simmel, G. *Kant. 16 Vorlesgn., 3., erw. Aufl.* München, Duncker u. Humblot, '13. 3,50 m.

Liliencron, Detlev von. — Böckel, F. *Detlev von Liliencron. Erinnerungen u. Urteile. 2. verm. Aufl.* Leipzig, Xenien-Verlag, '12. 2 m. [*Xenien, 2. Sonderheft.*]

Lindner, Otto. — v. **Schopenhauer, A.**

Ludwig, Otto. — v. **Hebbel, Fr.** (Bruns). — Friedel, K. *Otto*

Digitized by Google

Ludwig. Ein Lebensbild. Hildburghausen, Gadow, '13. 0,75 m. — GREINER, W. *Otto Ludwig als Thüringer in seinem Leben u. seinen Werken.* Halle. Moritz, '13. 3 m. — JENTSCH, ERNST. *Das Pathologische bei Otto Ludwig.* Wiesbaden, Bergmann, '13. 6 m.

Luther's *Worte. Hrsg. v.* O. KRACK. Minden, Bruns, '13. 2 m. [*Die Weisheit der Völker, 17. Bd.*]

Lyrik, deutsche. — *Deutsche Literaturdenkmäler des 17. u. 18. Jahrh. bis Klopstock. I. Lyrik. Ausgew. u. erläutert. Neudr.* Berlin, Göschen, '13. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 364.*]

Nibelungen. — *Der Nibelunge Nôt in Auswahl, u. mittelhochdeutsche Grammatik m. kurzem Wörterbuch, v.* W. GOLTHER. *5., verm. u. verb. Auflage.* Berlin. Göschen, '13. 0.80 m. [*Sammlung Göschen. 1.*]

Nietzsche, F. — *Spindler. J. Nietzsches Persönlichkeit u. Lehre im Lichte seines « Ecce homo ».* Stuttgart. Cotta, '13. 2 m.

Otfried. — ENGELBERG, B. *Zur Stilistik der Adjectiva in Otfrieds Evangelienbuch u. im Heliand.* Halle, Niemeyer, '13. 4,60 m.

Schiller. — RUBERKA. F. *Der Idealismus Schillers als Erlebnis und Lehre.* Heidelberg, C. Winter. '13. 4,20 m. — PALLESKE, EMIL. *Schillers Leben und Werke. Neue Ausg., durchges.* von L. GEIGER. Berlin. Weichert. '13. 2 m.

Schlegel, W. v. — CONRAD, H. *Unechtheiten in der 1. Ausgabe der Schlegel'schen Shakspere-Uebersetzung (1797-1801), nachgewiesen aus seinen Manuskripten.* Berlin, Weidmann, '12. 2 m. [*Aus : « Zeitschr. f. franz. u. engl. Unterr. »*]

Schneller, Chr. — PREM, S. M. *Christian Schneller. Ein Beitrag zur tirol. Literatur-u. Geistesgeschichte des 19. Jahrh.* Halle. Niemeyer, '13. 2,80 m.

Schopenhauer, A., u. Otto Lindner. — *Briefwechsel. Hrsg. v.* R. GRUBER. Wien. Hartleben, '13. 2 m.

Schützenbriefe, *gedruckte, des 15. Jahrh. In getreuer Nachbildg hrsg. v.* E. FREYS. München, Kuhn, '12. 45 m. [*Seltenheiten aus süddeutschen Bibliotheken, 2. Bd.*]

Sperber, der. — NIEWÖHNER, H. *Der Sperber u. verwandte mittelhochdeutsche Novellen.* Berlin, Mayer & Müller, '13 4,80 m. [*Palaestra, 119. Bd.*]

Stricker, der : *Der Pfaffe Amis. Ein illustr. Strassburger Wiegendruck. Nach dem Original hrsg. v.* KARL HEILAND. München, Kuhn. '12, 20 m. [*Seltenheiten aus süddeutschen Bibliotheken. 1. Bd.*]

Tieck. — v. Immermann.

Uhland. — MÉJASSON. J. *Le sentiment religieux dans les poésies de Uhland.* Paris, Champion, '13. 4 fr.

Ulfila. — *Stamm-Heyne's Ulfilas od. die uns erhaltenen Denkmäler der gotischen Sprache. Text, Grammatik, Wörterbuch, neu hrsg. v.* F. WREDE. *12. Aufl.* Paderborn, Schöningh, '13. 6 m. [*Bibliothek der ältesten deutschen Literatur-Denkmäler, 1. Bd.*]

Wagner, Richard. — BÉLART, H. *Richard Wagners Liebestragödie mit Mathilde Wesendonk. Die Tragödie von Tristan u. Isolde.* Dresden, C. Reissner, '13. 3 m. — BENEDICT, C. S. *Richard Wagners Parsifal in seiner menschlich-ethischen Bedeutung.* Lissa, Eulitz, '13. 0,60 m.

Digitized by Google

Warnung, die. — *Die Warnung. Eine Reimpredigt aus dem 13. Jahrh. Hrsg. v.* L. Weber. München, Callwey, '13. 7,50 m. [*Münchener Archiv f. Philologie des Mittelalters u. d. Renaissance. 1. H.*]

Wedekind, Frank. — *Gesammelte Werke. Bd. 2-3.* München, G. Müller, '13. 2 vol. 8 m.

Winckelmann. — *Aus Joh. Jac. Winckelmanns Briefen. Ausgew. u. hrsg. v.* R. Meszlényi. *1. Bd.* Berlin, Behr, '13. 3,50 m. [*Deutsche Literaturdenkmale d. 18. u. 19. Jahrh., 145.*]

L. Mis.

Langue et Littérature anglaises

Bibliographie. — *Uebersicht üb. die im J. 1905 auf dem Gebiete der engl. Philologie erschienenen Bücher, Schriften und Aufsätze* (Anglia, 30 Bd. Suppl.) Niemeyer, Halle. 1913. 6 m.

Langue anglaise. — Dawson, A. H. *A dictionary of English slang and colloquialisms.* Routledge. 1913. 1 s. — Brüll, H. *Untergegangene u. veraltete Worte des Französ. im Englischen. Progr.* Posen. 1912. — Matzerath, J. *Die altenglischen Namen der Geldwerte.* Diss. Bonn. 1912. — Sorg, W. *Zur syntax u. Stylistik des Pronominalgebrauches in der älteren Angelsächs. Dichtung.* Diss. Breslau. 1912. — Wood. Prof. Francis A. *Some parallel formations in English* (Hesperia : Ergänzungereihe : Schiften zur engl. Philol. 1.) Vandenhoeck & R. Göttingen. 1913. 2,40. m. — Rohr, G. W. *Die Sprache der altengl. Prosabearbeitungen der Benediktinerregel.* Diss. Bonn. 1912.

Littérature. — Critique. — Weble, W. T. *How to write an essay.* Routledge, 1913. 1 s. — *Primitiae : Essays in English literature.* By students of the University of Liverpool. Constable, 1913. 4 s. 6. — Kelmer, John. *Among famous books.* Hodder & S. 1912, 6 s. — Russell, G. W. E. *Half-lengths.* Richards, 1913. 7 s 6.

Littérature. — Drame. — Flügge, F. ed. « *Fidele and Fortunio* », *ein Beitr. zur Kenntnis des Eliz. Dramas, sowie Ergänzungen zur Biographie A. Mundays.* Diss. Breslau. 1912. — Holthausen, F. ed. *Lee's Sophonisba, or Hannibal's Overthrow, nach der Qo v. 1681.* Lipsius & T. Kiel. 1913. 60 pf. — Adams, Jos. *Qo v.* (Jr.) *John Mason's The Turke,* ed. from the Qos. of 1610 and 1632 (Materialien zur Kunde des ält. engl. Dramas. 37.) Harrassowitz, Lpz. 1913. 6 m. 40. — Cowling, G. H. *Music on the Shakespearean stage.* Camb. Un. P., 1913. 4 s. — Weygandt, Cornelius. *Irish plays and play- wrights.* Constable. 1913. 6 s. 6. — Jones, Henry Arthur. *The foundations of a national drama... lectures, essays and speeches* (1896-1912). Chapman & H., 1913. 7 s. 6.

Littérature. — Moyen Age. — Maclean, Donald. *The literature of the Scottish Gael.* Hodge. 1913. 2 s. 6. — Pfeffer, B. *Die Sprache des Polychronicon John Trevisa's in der Hs. Cotton, Tiberius D. VII.* Diss. Bonn. 1912. — Dolle, R. *Graphische u. lautliche Untersuchung v. Dan Michel's « Ayenbite of Inwyt »* Diss. Bonn. 1912. — Hildebrandt, Th. *Die altfr. Alexanderdichtung. Le roman de toute chevalerie des Thomas von Kent, u. die mittelengl. Romanze « Kyng Alissaunder.* Diss. Bonn. 1911. — Schüm-

Digitized by Google

MER, G. *Probe eines kritischen Textes v. John Waltons Uebersetzung der Consolatio Philosophiae.* Diss. Bonn. 1912. — VICTOR, O. *Zur Textkritik u. Metrik der frühmittelengl. Katharinenlegende.* [E E T S. 80]. Diss. Bonn. 1912. — BRUNÖHLER, E. *Ueber einige latein. engl. französ u. deutsche Fassungen der Julianenlegende.* Diss. Bonn, 1912.

Littérature. — Moderne. — FEDELES. C. *Versuch über Alison's Aesthetik. Ein Beitr. zur Entwickelungsgesch. der engl. Aesthetik im 18 Jht.* Diss. München, 1911. — CHESTERTON G. K. *The Victorian Age in Literature.* Williams & N. 1913. 1 s. — COOPER, F. TABER. *Some English story-tellers : a book of the younger novelists* Richards, 1913. 5 s.

Littérature. — Anthologies. — HELPS, E. A. *Songs and ballads of Greater Britain.* Dent., 1913. 4 s. 6. — METCALFE, W. M. ed. *Specimens of Scottish literature,* 1325-1835. Blackie, 1913. 2 s. 6. STEVENS, BERTRAM ed. *The golden treasury of Australian verse.* Macmillan. 1913. 5 s.

Auteurs. — Barbour. — MÜHLEISEN F. W. *Untersuchungen über die Verwandschaft der Ueberlieferungen von Bruce.* Diss. Bonn. 1912.

Blake. — BASSALIK DE VRIES, J. C. E. *Blake in his relation to Rossetti.* Diss. Zürich, 1911.

Burke. — MAC CUNN, John. *The political philosophy of Burke.* Arnold, 1913. 5 s. — COLLINS, A. J. F. ed., *Speeches on America.* Clive, 1913. 2 s. 6.

Burns. — CLEGHORN, M. S. ed. *Poems, the Kilmarnock ed. 1786.* Frowde, 1913. 3 s. 6.

Campion. — MAC DONAGH, THOMAS. *T. Campion and the art of English poetry.* Hodges, F., 1913. 3 s. 6.

Carlyle. — WILSON, D. A. *The truth about Carlyle : an exposure of the foundamental fiction still current.* A. Rivers, 1913. 1 s. 6.

Chaucer. — AMAN, A. *Die Filiation der Frankeleyners Tale.* Diss. München, 1912.

Dickens. — SWINBURNE, A.-C. *Ch. Dickens.* Chatto, 1913. 3 s. 6. — CROTCH, W. W. *Dickens, social reformer.* Chapman, 1913. 7 s. 6.

Eliot. — DEAKIN, MARY H. *The early life of G. Eliot.* Sherratt & H., 1913. 6 s. — MEYNELL, VIOLA ed. *G. Eliot* (Regent Library). Herbert & D. 1913. 2 s. 6.

Hardy. — TAUFKIRCH, R. *Die Romankunst von T. Hardy.* Diss. Marburg, 1912.

Johnson. — BAILEY, J. *Dr. Johnson and his circle* (Home Univ. Lib.). Williams & N., 1913. 1 s. — MALLORY, G. *Boswell the biographer.* Smith Elder, 1913. 7 s. 6.

Locke. — ERDBRÜGGER, G. *Die Bedeutung J. Locke's für die Pädagogik Rousseau's.* Diss. Würzburg, 1912.

Lydgate. — PERZL, W. *Die Arthur-Legende in Lydgate's Fall of Princes.* Diss. München, 1911.

Meredith. — BRENDEL, A. *Die Technik des Romans bei G. Meredith.* Diss. München, 1912.

Poe. — WACHTLER, P. *Poe und die deutsche Romantik.* Diss. Leipzig, 1911.

Shaftesbury. — GRUDZINSKI, H. *Shaftesbury's Einfluss auf Wieland.* Diss. Breslau, 1912.

Shakespeare. — ACHESON, A. *Mistress Davenant : the Dark Lady of*

Digitized by Google

Shak's Sonnets: Quaritch, 1913. 10 s. 6. — RUEGG, DR. AUG. *Shakespeares Hamlet*. Kober, Basel, 1912. 1 m. 20. — PULS, DR. ALFR. *Macbeth u. die Lady bei Shakespeare u. Schiller*. Thienemann, 1912. 0 m. 80. — BROWN, C. ed. *Venus and Adonis... and other poems*. Macm., 1913. 1 s. — HÜTTMANN, W. *Chr. F. Weisse u. seine Zeit in ihrem Verhältnis zu Sh*. Diss. Bonn. 1912. — BLOMBERG, A. M. F. v. *Bacon-Shakespeare ?* Gutsch, Karlsruhe. 1912. 3 m. — BROWN, H. *Shakespeare's Patrons and other Essays*. Dent. 1912. 3 s. 6. — DEMBLON, CÉLESTIN. *Lord Rutland est Shakespeare : le plus grand des mystères dévoilé : Shaxper de Stratford hors cause*. Ferdinando, Bruxelles. 1912. 5 fr. — ROBERTSON. J. M. *The Baconian heresy*. Jenkins, 1911. 21 s. — WOODWARD, PARKER. *Tudor problems. — The historical and literary Claims [of] F. Bacon... and others, in certain printed books...* Gay & H. 1913. 12 s. 6.

Swift. — HOFMANN. H. *Swift's Tale of a Tub*. Diss. Leipzig. 1911.

Talfourd. — PAWLIK, M. *T. N. Talfourd's Dramen*. Progr. Steyr. 1912.

Tennyson. — MULLINER. B. C. ALLSOPP, H. ed. *The Lady of Shalott... the Princess*. Frowde. 1913. 3 s. 6.

Thackeray. — WHEELER, C. B. ed. *The Eng. Humourists of the 18th c*. Frowde. 1913. 2 s. 6.

Thompson. — BEACOCK, G. A. *F. Thompson*. Diss. Marburg. 1912.

Ward (Mrs. H.). — EXNER, G. *Mrs. Wards Tendenzroman*. Diss. Breslau. 1912.

Whitman. — RIVERS, W. C. *Whitman's anomaly*. G. Allen. 1913. 2 s. 6.

Whittier. — LEWIS, GEORGINA K. *Whittier, his life and work*. Headley. 1913. 3 s. 6.

Wordsworth. — MASSON, ROS. *Wordsworth* (the people's books). Jack. 1913. 6 d.

A. KOSZUL.

Digitized by Google

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XXIV, fascicule 4 (Février 1913).

P. Sparmberg : *Die mundartlichen Szenen in den Dramen des Johannes Bertesius* (Bertesius, de Kammerforst, en Thuringe, auteur d'un nombre encore indéterminé de pièces de théâtre, a intercalé dans ses œuvres des passages en dialecte thuringien occidental, environs de Mulhouse ; reproduction de ces passages). — G. Nutzhorn : *Murbach als Heimat der ahd. Isidorübersetzung und der verwandten Stücke* (Fin. Etude du consonantisme et de la morphologie, dont les caractères apportent la preuve que c'est bien à Murbach que la célèbre traduction a été exécutée).

Mélanges. — W. Michael : *Zu Zeitschrif 44, 404* (Corrections à un livre sur Hölty dont il a été rendu compte dans le 1er fascicule). — W. Deetjen : *Neue Heinefunde* (Documents nouveaux sur Heine, dont deux lettres inédites).

Euphorion. T. XIX, fascicule 3.

A. Bechtold : *Zur Quellengeschichte des Simplicissimus* (Fin. Nouveaux rapprochements entre le *Simplicissimus* et les auteurs dont Grimmelshausen s'est inspiré ; l'imitation est d'ailleurs d'un homme de génie). — F. J. Schneider : *Adam Purwalder, ein Tiroler Dramatiker des 17. Jahrhunderts* (Les œuvres de cet auteur dramatique peu connu témoignent qu'il a subi l'influence de Hans Sachs). — B. Seuffert : *Unbekanntes von Wieland* (Documents et examen de leur authenticité). — O. Wiezelgren : *Zur Motivgeschichte von Schillers Romanze « Der Gang nach dem Eisenhammer »* (Le sujet traité par Schiller se rencontre dans un drame de jésuites de l'année 1688). — A. Leitzmann : *Schiller und Scheuchzer* (Pour son *Guillaume Tell* Schiller s'est servi d'un livre de Scheuchzer sur la Suisse). — P. F. Reiff : *Plotin und die deutsche Romantik* (Les Fragments de Novalis reflètent la philosophie de Plotin, comme le démontrent beaucoup de ses pensées et de ses définitions, surtout sa notion de « magie »). — J. Nohl : *Franz von Baader, der Philosoph der Romantik*, 1765 *bis* 1841 (Baader eut une grande influence sur les principaux romantiques, surtout sur Schelling, mettant Böhme en honneur, recherchant les traces d'une philosophie naturelle allemande ancienne, menant l'assaut contre Kant, Newton et Gœthe). — P. Czygan : *Neue Beiträge zu Max von Schenkendorfs Leben, Denken und Dichten* (Série de lettres adressées par le poète à Madame d'Auerswald). — J. Fränkel : *Studien zu Heines Gedichten* (Corrections à l'édition de M. Elster et description des premières éditions du *Romanzero*). — G. Bohnenblust : *Ueber die erste vollständige Ausgabe der Gedichte Heinrich Leutholds* (Règles à adopter — et que l'auteur se propose d'adopter — en vue d'une édition complète des œuvres de Leuthold). — M. Pahncke : *Aus dem Maikäfer*

Digitized by Google

(Documents relatifs au cénacle connu sous le nom de *Maikäfer* et dirigé par Gottfried et Johanna Kinkel).

MÉLANGES. — M. MORRIS : *Zu den Frankfurter Gelehrten Anzeigen* (Nouvelles remarques relatives à l'attribution des articles parus dans ce périodique). — K. FREYE et A. ROSENBAUM : *Unbekannte Jugendwerke Franz Horns.* — A. ROSENBAUM : *Zu Heinrich Smidts Dramen.* — A. GESSLER : *Zu Faust I. Vers 554/55- Urfaust 201/2* (Explication de la locution *Schnitzel kräuseln*, qui serait la désignation d'un jeu d'enfants).

Comptes rendus critiques et divers.

Die Propyläen 1913.

14 Mars. — A. TEUTENBERG : *Hebbels Grösse* (Ame tourmentée, dépourvu d'héroïsme moral, Hebbel voit dans le monde un conflit tragique incessant entre l'individu et la loi fondamentale qui régit l'univers).

21 Mars. — H. PFÖRTNER : *Der siebente Klassiker* (Jean Paul, c'est de lui qu'il s'agit, n'est pas connu ni aimé autant que le réclament la beauté de sa langue, l'originalité de sa fantaisie, la profondeur de son sentiment).

4 Avril. — H. M. ELSTER : *Wilhelm Raabe und die Frauen* (Raabe tenait de sa mère une sensibilité très fine et le respect de la femme : la plupart ses héroïnes sont sympathiques).

18 Avril. — F. VON OPPELN-BRONIKOWSKI : *Maurice Maeterlinck und Deutschland* (Maeterlinck est, de sentiments et d'aspirations, un Germain ; il a pratiqué les romantiques et aimé Schiller ; il a des affinités visibles avec Gœthe et Nietzsche). — O. E. SUTTER : *Tage mit Gœthe in Bad Berka an der Ilm* (Gœthe a eu une grande part à l'installation à Berka d'un établissement de bains ; il séjourna à diverses reprises en cette localité et y écrivit quelques-unes de ses œuvres). F. P.

Deutsche Rundschau. 1913.

Mars. — G. DICKHUTH : 1813. — E. VON HANDEL-MAZETTI : *Stephan Schwertner* (suite). — *Lebenserinnerungen aus dem Nachlass von Rochus Freiherrn von Liliencron* (Souvenirs du savant éditeur de l'*Allgemeine Deutsche Biographie* mort en 1912 ; font suite à son livre *Frohe Jugendtage*, qu'il publia en 1902. Il y retrace son arrivée à Bonn en 1847, sa nomination de Privat-docent, ses relations avec Dahlmann, Diez, Simrock, Ritschl, Kinkel, l'agitation des esprits en 1848, la répercussion des événements de Paris et de Berlin. Par les lettres de sa sœur, il est tenu au courant des événements de Copenhague). — O. WALZEL : *Friedrich Hebbel* (Etudie dans les poésies lyriques de Hebbel l'évolution de sa pensée jusque vers 1845. Montre l'influence exercée par Uhland sur Hebbel qui voit alors l'apogée de la poésie lyrique dans la ballade. Son goût pour les sujets étranges, pour les situations extraordinaires est nourri pendant son séjour à Paris par les romanciers français, Balzac, Hugo, Eugène Sue ; sa production poétique porte aussi l'empreinte des idées politiques de l'époque, en particulier de Proudhon).

Süddeutsche Monatshefte. 1912-1913.

Mars. — J. HOFMILLER : *Auguste Supper* (Par ses deux volumes de nouvelles : *Da hinten bei uns*. 1905. et *Leut'*. 1908, s'est classée l'égale de

Digitized by Google

B. Auerbach. La scène de ses récits est un petit village de la Forêt-Noire, dont elle dépeint les gens par une grande simplicité de moyens, mais avec une remarquable sûreté de trait et un humour tout naturel. Ses deux romans : *Lehrzeit* 1909 et surtout *Die Mühle im kalten Grund* 1912, donnent lieu à des réserves). — *Die Briefe Miquels an Marquardsen*, mitgeteilt von R. A. von Müller (Lettres écrites de 1876 à 1897 à l'un des chefs du parti national-libéral bavarois). — *Ungedruckte Gedichte von Rückert*, mitgeteilt von H. Niemeyer (Petites poésies de circonstances écrites en 1864). — F. Schulze : *Ein unbekannter Bericht über das Ende Jerusalem-Werthers* (Lettre écrite le 3 novembre 1772 par la femme du conseiller Volz, quatre jours après le suicide de Jérusalem ; confirme, à quelques détails près, le récit de Kestner).— U. Rauscher : *Vom Berliner Theater* (H. Mann. *Grosse Liebe* ; E. Rey. *Schöne Frauen*).

Avril. — E. Traumann : *Lebende Schatten in Gœthes Faust* (A côté des personnages agissants, se trouvent d'autres que nous ne voyons pas, mais qui sont décrits avec une telle netteté qu'ils prennent corps et vie, et servent à préciser le caractère des premiers ou à déterminer la marche de l'action : le père de Faust, la mère de Gretchen, le confesseur de la mère, le mari de dame Marthe, Bärbelchen, dont la faute racontée à la fontaine nous fait deviner celle de Gretchen, la petite sœur de Gretchen, qui permet au poète de montrer dans la jeune fille les trésors de l'amour maternel). — Hans Thomas : *Wem Gott will rechte Gunst erweisen* (Impressions de voyage, surtout des bords du Rhin). — *Unveröffentlichte Briefe von Liebig*, mitgeteilt von R. Allers (Lettres écrites en 1840-41, apportent des précisions nouvelles sur la nomination à l'Université de Vienne du célèbre chimiste). — M. Rade : *Die Notwendigkeit theologischer Fakultäten auch für Frankfurt a. M. und Hamburg*. — W. Diehl : *Kleine Beiträge zur Jugendgeschichte G. Chr. Lichtenbergs* (D'après des documents inédits, rectifie et précise l'histoire des années d'école de Lichtenberg à Darmstadt, de ses années d'université à Gœttingue). — *Briefe Miquels an Marquardsen* (suite). — *Rundschau* (J. Hofmiller recommande la réimpression de l'*Anton Reiser* de K. Ph. Moritz, l'anthologie *Deutsche Meisterprosa* d'Ed. Engel). G. D.

Das literarische Echo. 1913.

1er Mars. — H. Raff : *Friedrich Naumann als Schriftsteller* (Caractérise l'œuvre de cet écrivain, à propos de l'édition des « Gesammelte Schriften », actuellement en cours de publication. Influence considérable de ses études de théologie. Qualités de son style). — *Autobiographische Skizze*, von F. Naumann (Notes autobiographiques, à l'occasion de l'article précédent). — *Richard M. Meyers « Nietzsche »*, von K. Strecker (Fait grand éloge de cet ouvrage ; il nous donne enfin le « Nietzschebuch » que nous attendions depuis si longtemps, et qui étudie en Nietzsche, non pas seulement l'artiste, le philosophe ou le réformateur, mais le créateur et comme le symbole de la civilisation actuelle et future). — F. Braun : *Drei Gedichte*. — R. M. Meyer : *Essayisten* (Analyse et apprécie quelques recueils d'essais récemment parus).

15 Mars. — Alexander von Gleichen-Russwurm : *Der Weg zur*

Digitized by Google

Empfindsamkeit (Etudie le « motif de l'amour » dans la littérature du XVIIe et du XVIIIe siècles. jusqu'aux classiques allemands). — LÉON KELLNER : *John Galsworthy*. — *Aus « Der Demonstrationszug »*, *von* JOHN GALSWORTHY. — E. HEILBORN : *Der Faun Molon* (Caractérise l'idylle de Maller Müller ainsi intitulée, à propos de l'édition de luxe qui vient d'en être publiée). — R. M. MEYER : *Essayisten, II*. — *Echo der Zeitungen : Otto Ludwig* (Cite, et analyse en partie, les assez nombreux articles consacrés à Ludwig par la presse quotidienne, à propos du centième anniversaire de sa naissance). — *Aus Nietzsches Briefwechsel mit Strindberg* (Analyse et cite en partie des lettres échangées par Nietzsche et Strindberg et publiées par K. Strecker dans la *Frankfurter Zeitung*).

1er Avril. — ED. HEYCK : *Begriffe und Formen der Bibliothek* (Rapide historique des bibliothèques importantes et de leur organisation, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours). — C. Ch. BRY : *Heinrich Federer* (Caractérise les œuvres et le talent de ce jeune écrivain suisse). — H. FEDERER : *Autobiographische Skizze* (complément du précédent). — W. SCHUMANN : *1813* (Analyse et apprécie le recueil lyrique de Ernst Lissauer, ainsi intitulé, et dont trois pièces sont reproduites ensuite sous le titre de : *Drei Gedichte*, von ERNST LISSAUER). — R. PECHEL : *Künstler-Novellen* (Il s'agit d'un recueil de Hanns Floerle, intitulé : Les 75 nouvelles artistiques italiennes de la Renaissance). — J. MINDE-POUET : *Neue Kleistliteratur*.

15 Avril. — O. EWALD : *Ueber philosophische und literarhistorische Methode* (Les méthodes d'investigation en philosophie et en histoire littéraire sont moins opposées qu'elles semblent l'être à première vue). — WILLI DÜNWALD : *Gustav Freytag und Ilse* (Comment Freytag connut, aima, épousa sa dernière femme). — C.V. SUSAN : *Steingrimur Thorsteinsson*. (Caractérise ce poète islandais, « le plus ancien des poètes actuels, le plus aimé de ses compatriotes). — G. MINDE-POUET : *Neue Kleistliteratur, II* (Rend compte des nombreux ouvrages récemment publiés sur Kleist). — HEBBELGEDENKBLÄTTER (Liste et analyse des articles de journaux ou de revues parus à l'occasion du 100e anniversaire de la naissance de Hebbel. La liste est longue, d'une longueur inquiétante...) L. M.

Die Grenzboten. 1913.

N° 9. — W. STAPEL : *Vaterländische Jugendschriften* (Malgré l'éducation patriotique donnée aux enfants dans les écoles, l'amour de la patrie est peu développé en Allemagne. Les prétendus ouvrages patriotiques à l'usage de la jeunesse sont mal conçus et mal composés). — R. F. KAINDL : *Die Deutschen in Rumänien*. — F. RECK-MALLECZEWEN : *Alte und neue Hamletforschung* (Tous les travaux modernes sur le personnage d'Hamlet n'ont pu aboutir qu'à la conclusion déjà formulée par Gœthe : une grande action imposée à une âme incapable de l'accomplir. L'énigme ne pourra être résolue qu'à l'aide des récents travaux de psycho-pathologie). — N° 10. — R. MESZLÉNY : *Chamberlains Gœthe* (Les trois quarts de cet ouvrage ne concernent pas Gœthe et sont d'un antisémite ; la partie neuve, solide, durable, est celle qui concerne les études scientifiques de Gœthe dans leurs rapports avec sa poésie). — N° 11. — KLARA HOFER : *Hebbel und Heine* (Récit d'une visite de Hebbel à Heine, à Paris, en juin

Digitized by Google

1844). — N° 12. — K. Freye : *Zu Jean Pauls hundertundfünfzigstem Geburtstag* (Jean Paul mérite mieux que sa réputation ; il n'est pas encore suffisamment connu, et il mérite de l'être. Les reproches qu'on lui adresse généralement sont bien exagérés). — N° 14. — Beda Prilipp : *Die irische Renaissance und George Moore*. — N° 15. — W. M. Becker : *Mehr Herder?* (Etudie la personnalité de Herder à l'occasion du livre de Kühnemann (*Herder*, 2e *éd.*) et de l'ouvrage de Jacoby (*Herder als Faust*). — N° 16. — M. Goldstein : *Kino-Dramaturgie* (Le cinématographe est le théâtre de la vitesse ; les meilleurs effets de cette vitesse sont atteints dans le domaine du comique ; le grotesque est donc le vrai champ d'action du cinéma, qui ne pourra jamais prétendre à produire des œuvres d'art).

L. M.

REVUES FRANÇAISES

Revue bleue, 1913.

15 Mars. — J. Lux : *Un nouveau livre de G. K. Chesterton* (C'est la rébellion contre l'esprit victorieux et non l'esprit lui-même qui forme le sujet du livre. Le sentiment catholique de Chesterton l'a empêché d'exprimer son jugement personnel).

12 Avril. — L. Maury : *La littérature finlandaise* (Dans toutes les œuvres on sent l'opposition des tempéraments russe et finlandais. Partout se retrouve cette sève sauvage et puissante qui circule dans le dernier roman de Juani Aho : Johan. Ses héros rappellent assez Chateaubriand, mais un Chateaubriand rustique et réaliste). F. D.

REVUES ANGLAISES

The Journal of English and Germanic Philology, vol. XII, n° 1 (Janvier 1912).

Günther Jacoby : *Konrad Burdach's « Faust und Moses »*. — G. Schaafs : *Die Faust Paralipomena 2, 11, 41, 19, 53*. — Arthur F. J. Remy : *The origin of the Tannhaüser-legend* (Croit pouvoir affirmer que l'origine est germanique, et non italienne, comme le pensait Gaston Paris). — George T. Flom : *Semological notes on Old Scand. « Flik » and derived Forms in the Modern Scandinavian Dialects*. — Katherine Lee Bates : *A Conjecture as to Thomas Heywood's Family* (Recherches sans résultat apparent sur la famille du dramaturge). — George H. Knight : *Some Compound Etymologies* (Courte étude sur certains mots différents d'origine, mais assez proches de forme, qui ont fini par fusionner). — John S. P. Tatlock : *The Duration of Chaucer's Visits to Italy* (Evalue leur durée totale à 4 ou 5 mois). — Henry David Gray : *The Evolution of Shakespeare Heroine*.

Comptes rendus critiques. F.-C. D.

Anglia. 37 bd. 1 hf.

S. Moore : *Studies in the Life Records of Chaucer* (naissance, mariage, fonctions, etc.). — A. T. Bödtker : *Stress and pause in mod. English* (« that », conjonction et pronom ; expressions du type de « never can tell »). — O. Schlutter : *Weitere Beiträge zur altengl. Wortforschung*. —

Digitized by Google

J H. Kern : *Zum Vokalismus einiger Lehnwörter im ae.* (O ouvert latin, « Crist »). — K. Jost : *Zu den Handschriften der « Cura Pastoralis »* (Corrige l'édition de Sweet). — J. S. P. Tatlock : *Boccaccio and the plan of Chaucer's Canterbury Tales* (Relations avec le *Filocolo*, l'*Ameto* ; très intéressant article). — F. Tupper, Jr. : *The third strophe of Deor* (réponse à Stevanovic). — C. M. Scheurer, *An early sentimental comedy* (De 1671 ; avancerait la date, généralement admise, de l'éclosion de la comédie sentimentale).

A. K.

The Fortnightly Review. Avril.

Clement Shorter : *George Borrow in Scotland* (Extraits du journal et de la correspondance de l'auteur de *Lavengro* et de *Wild Wales*). — Maurice A. Gerathwohl : *Alfred de Vigny (and some english) poets on Nature* (Parallèle avec Matthew Arnold, Shelley, Meredith, Tennyson, Swinburne, Wordsworth, Keats).

A. L.

REVUES RUSSES

Rousskaïa Mysl. Mars.

Arthur Luther : *Friedrich Hebbel* (Exposé des théories dramatiques de Hebbel, analyse de ses principales pièces, éloge du haut moraliste et du défenseur de la personne humaine).

Sovremenny Mir. Février, Mars.

P. Zvèzditch : Un grand poète d'une petite génération (Etude du talent « tendre et mélancolique » d'Arthur Schnitzler).

Journal Ministerstva narodnago prosvèchtchenia. Février, Mars.

P. G. Mijouev : *Les universités d'Oxford et de Cambridge* (Suite d'une étude approfondie dont la publication dans ce *Journal* se continue mensuellement depuis mai 1912).

A. L.

REVUES SCANDINAVES

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal), 1913.

I. — Carl S. Petersen : *Et Brev fra Ludv. Holberg* (Le très petit nombre de lettres que l'on a de Ludv. Holberg donne de la valeur à celle-ci, jusque-là inédite). — Vald. Vedel : *Tale for Gerhart Hauptmann* (Vivat G. Hauptmann ! l'ancien jacobin du naturalisme, qui, maintenant, vient de remporter le prix Nobel de l'idéalisme).

II. — Georg Brandes : *Aage Madelungs og Franz von Jessen to Romaner om Rusland* (Analyse du roman « Katja » du journaliste Fr. v. Jessen : G. Brandes en vante beaucoup les connaissances ethnographiques et la psychologie féminine). — P. Munch : *Det nye Tyskland* (A propos du livre de Marcus Rubin : Histoire de l'Allemagne de 1848 à nos jours).

III. — Harald Hœffding : *Tilbageblick* (Le philosophe jette un regard en arrière sur son passé et résume son œuvre, dont il explique les diffé-

Digitized by Google

rentes phases). — Dr. Ferd. Tönnies : *Harald Höffding* (Le vieux philosophe fut un des principaux penseurs de notre époque, a été une des lumières de la Scandinavie : son « Ethique humaine »). — G. Brandes : *Effdénghe* (C'est ainsi, que d'après le toujours très spirituel G. Brandes, les Français prononceraient le nom du philosophe danois, dont il assure qu'à soixante-dix ans il est aussi peu âgé qu'il fut peu jeune à vingt-cinq ; voudrait qu'on le surnommât « Humanus »). — Ida Falbe-Hansen : *Fra Prof. Hæffdings første aar som Ruslærer* (Souvenirs des premières années de professorat). — Carl V. Petersen : *Omkring Zola's Mesterværket* (Que ce sont ses souvenirs de jeunesse que Zola a utilisés dans « L'Œuvre »).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), 1913.

I. — Olof Rabenius : *Svenska romaner och noveller* (Cite, en particulier, les histoires d'animaux de K. S. Forsslund et les « Lögnerna » de Gustaf Janson).

II. — Ragna Nielsen : *Camilla Collett* (Une initiatrice du mouvement féministe).

III. — Märta Tamm : *Något om Familjenamnen hos svenska romanhjältar* (Que les noms des héros dans les romans varient selon les époques : des lois qui président à cette variation). — Carl Behrens : *Dansk Dramatik* (Le théâtre danois depuis trente ans ; les auteurs actuels les plus connus : Otto Rung, H. Nathansen, H. Bergström, Helge Rode, et le jeune poète islandais Johann Sigurjonsson, à qui le plus brillant avenir semble promis).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug), 1913.

I. — Bj. Bjœrnson : *Wergeland* (Propose la fondation d'une académie dont le rôle serait identique à celui de l'Académie française). — Fru Ragna Nielson : *Utvikling* (L'évolution du féminisme en Norvège depuis un siècle). — X : *Aino-Træk fra finsk Folkedigtning* (L'élément tragique dans le Kalevala : Kullervo symbolisant la tragédie de l'homme ; Aino celle de la femme). — Einar Skavlan : *Nye norske bøker* (L'année 1912 particulièrement peu riche en livres remarquables).

II. — Dr. Georg Fasting : *Smaa minder om Bjørnson* (Souvenirs personnels sur Bjœrnson). — Alex. Bugge : *Norske historikere* (Lud. Daae, Gust. Storm, Ernst Sars représentent les trois grandes catégories d'historiens : chroniqueurs, philosophes, biologistes). — Werner Söderhjelm : Prix Goncourt 1912 (Fait l'éloge des « Filles de la pluie »).

III. — Gerda Welhaven : *Fru Martha Drachmann-Bentzon* (1866-1912) (Correspondance de cette femme réellement remarquable, de fin déc. 1909 à sa mort). — Alex. Bugge : *Norske historikere* (Daae et l'histoire politique des XVe, XVIe, XVIIe siècles ; G. Storm, surtout philologue, s'est particulièrement occupé des origines ; E. Sars, plutôt philosophe et penseur).

L. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Les morts en Angleterre :

Le 7 mars : « Mark Rutherford » de son vrai nom William Hale White, un homme qu'on a lu et discuté beaucoup, il y a quelque vingt ans ; il représentait en effet à merveille la haute tenue morale et le commencement d'inquiétude intellectuelle qui caractérisaient la fin de l'ère victorienne. Né à Bedford en 1829, fils d'un compositeur d'imprimerie, qui devint concierge de la Chambre des Communes, White se vit arrêté par divers scrupules au début d'une carrière de pasteur ; il travailla pour les journaux et les revues de tendances radicales ; puis, ses moyens le lui permettant, il écrivit ces livres, *Autobiographie, Délivrance, La révolution dans Tanner's Lane*, etc., où la vie, les habitudes morales et la pensée religieuse de la « lower middle class » sont si bien exposées.

Le 5 avril : Professor Edward Dowden, né en 1843 ; toute sa carrière s'est écoulée dans son Université de Dublin ; étudiant brillant, en lettres et en philosophie, il y fut nommé professeur de littérature anglaise à 24 ans ; ses ouvrages sont des modèles de savoir précis, de goût sain et ferme, de sens des proportions : son *Shakespeare* (1875), sa *vie de Shelley* (1886) ; ses cours sur *La Révolution Française et la Littérature Anglaise* (1896) sont connus chez nous.

M. Legouis, Professeur à la Sorbonne et collaborateur de la *Revue germanique*, vient de terminer la mission qu'il avait accepté de remplir en Amérique. Pendant cinq mois — d'octobre à février — M. Legouis, déployant une activité qui ne surprend point ceux qui le connaissent mais qui n'en reste pas moins remarquable, a fait à la Harvard University trois cours par semaine, en anglais, aux étudiants de la section anglaise, puis des conférences dans les universités de Princeton, Yale, Columbia et dans divers « Collèges », enfin, des conférences en français pour les sections de l'Alliance française à Boston, Québec, Baltimore, New-York, etc. La nouveauté, très remarquée en Amérique, de cette mission a été d'aller enseigner outre-Océan la littérature anglaise, en anglais, à des étudiants d'une section avec qui les professeurs français envoyés antérieurement n'avaient point pris contact. Les bienfaisants effets de cette heureuse mission sont dès maintenant tangibles.

Il vient de paraître chez S. Fischer à Berlin une édition complète des œuvres d'Arthur Schnitzler en 7 volumes.

L'éditeur Hermann Barsdorf ouvre une souscription pour rééditer la fameuse parodie de « Wilhelm Meisters Wanderjahre » par Pustkuchen. M. L. Geiger écrira l'introduction de ce livre.

Le registre des théâtres pour 1911-1912 indique comme ayant été joués le plus souvent au cours de cette année : Rössler (1610 fois) ; Schiller (1456) ; Sudermann (1228) ; Shakespeare (1104) ; Schnitzler (767) ; Gœthe (723) ; Hauptmann (581). *Penthesilea*, qui avait été représentée une seule fois l'année précédente, l'a été 140 fois.

Premières en Allemagne :

Astrid, drame d'Edouard Stucken (Deutsches Theater, Berlin) ;

Digitized by Google

Le Couple à la mode, comédie de Raoul Auernheimer (Burgtheater, Vienne) ;
Le Tyran, drame de Henri Lilienfein (Dresde),
Le Grand amour, drame de Henri Mann (Lessingtheater. Berlin) ;
Le Conquérant, drame de D. H. Sarnetzki (Dusseldorf) ;
Singes, comédie d'Anton Menzinger (Stuttgart) ;
Hille Bobbe, comédie d'Adolphe Paul (Munich) ;
La Pouponnière (Säuglingsheim), comédie de Ludwig Thoma (Munich).

Une nouvelle revue *Die Geisteswissenschaften*, dirigée par MM. O. Buek et P. Herre et publiée par la maison Veit & C° de Leipzig va paraître prochainement. Ce périodique hebdomadaire est un recueil éclectique où toutes les sciences, littéraires, économiques, mathématiques, etc., seront étudiées dans des articles de fond et examinées dans leurs progrès en des comptes rendus d'ensemble ou isolés.

Notre collaborateur, M. J. Dresch, vient de publier à la librairie Félix Alcan *Le Roman social en Allemagne*, imposant volume où sont étudiés Gutzkow, Freytag, Spielhagen et Fontane.

Le théâtre de l'Œuvre vient de représenter avec un très grand succès *La Brebis perdue* de M. Francis Jammes. La troupe de l'Œuvre a joué récemment l'*Annonce faite à Marie*, de Claudel, à Strasbourg et à Francfort, et a été très applaudie dans ces deux villes. M. Reinhart, directeur du *Deutsches Theater* de Berlin se propose de donner la pièce en traduction allemande dans son théâtre. Nous croyons savoir que *Hamlet* sera donné, toujours par l'Œuvre, en octobre prochain, au théâtre Gémier.

Au théâtre des Arts a été représenté *Les deux versants*, pièce en trois actes de W. V. Moody, traduite par Mme et M. Cazamian, tous deux bien connus des lecteurs de la *Revue germanique*.

Dans un article de l'*Œuvre*, M. Muret conseille de représenter sur une scène française la traduction de *La Peau de castor* de Gerhart Hauptmann. Il croit que cette pièce intéresserait le public français.

Le même périodique contient une étude de M. Paul Grostils sur Alfred Sutro, où sont mis en relief deux procédés du dramatiste anglais : l'action à renversement et l'action sous jacente.

La *Viking Society*, société fondée en 1892 en vue d'étudier les antiquités nordiques vient de publier son recueil annuel : *Year Book of the Viking Society for Northern Research*; vol. IV, 1911-1912, University of London, King's College. Ce petit livre contient des notes étudiant des questions de détail, des comptes rendus de livres, enfin, un rapport sur l'état de la société.

Sont morts en pays de langue allemande :

A Vienne, le 31 janvier 1913, M. Richard Maria Werner, professeur honoraire de l'Université de Lemberg, connu surtout par l'édition qu'il donna des œuvres de Hebbel ;

à Adlershof, près Berlin, M. Karl Engel, auteur de plusieurs travaux sur *Faust*.

Lille. Imprimerie Centrale, 12, rue Lepelletier. Le Gerant. Th. CLERQUIN

Digitized by Google

L'IRONIE
de la « Wilhelm Meisters Theatralische Sendung »

Un savant déclarait un jour que les découvertes ne font que reculer légèrement les bornes de l'ignorance humaine. La trouvaille du manuscrit de Zurich semble, une fois de plus, lui donner raison. A peine l'édition populaire de M. Maync est-elle dans toutes les mains qu'une légion de nouvelles questions, de nouvelles hypothèses surgissent et viennent solliciter l'attention des spécialistes.

Parmi ces questions, il en est une qui passera au premier plan et dont la solution importera grandement à notre interprétation de la « Theatralische Sendung » : quel est le dénouement que Gœthe aurait donné à ce fragment ?

Nous savons en effet que l'auteur des « Lehrjahre » ne laisse pas son héros définitivement au théâtre, mais que, le détournant finalement de la carrière artistique, il le dirige vers la vie pratique et les réalités de l'existence. Pour le Wilhelm des « Lehrjahre » le théâtre a donc été une erreur de jeunesse ; Marianne également. Ce sont là passions juvéniles éprouvées par Gœthe-Wilhelm : le théâtre aussi bien que Kätchen Schönkopf ou Frederike Brion.

Le poète des « Lehrjahre » traite avec ironie tout ce qui, dans son œuvre, concerne le théâtre. Il sait, lorsqu'il se met à remanier la « Sendung » pour en faire les « Lehrjahre », que son héros ne finira pas sous les espèces d'un fondateur du théâtre national allemand. Le théâtre ne sera pour lui qu'une période transitoire, nécessaire à son évolution. Le Wilhelm des « Lehrjahre » n'est donc pas, en ce qui touche le théâtre, le porte-parole du poète.

En est-il de même du Wilhelm de la « Sendung » ? Pour répondre à cette question, étudions l'attitude de Gœthe à l'égard du théâtre, d'abord en 1784, puis en 1794. Si Gœthe envisage les questions de théâtre de façon ironique, il ne pourra pas laisser finir son héros, qui incarne sa propre personnalité, au théâtre ; si, au contraire, il parle

Digitized by Google

de ces choses avec conviction, ne sera-ce pas là qu'il le fixera définitivement ? Il ne faut donc pas se demander, comme on l'a fait, si la « Sendung » terminée nous montrerait un Wilhelm finissant son existence au théâtre ou non, mais plutôt s'il convient de croire que Gœthe a pris la mission théâtrale de Wilhelm Meister au sérieux ?

En d'autres termes, la mission de Wilhelm est-elle vraie, émane-t-elle des profondeurs de l'être, comme la mission poétique de Hans Sachs, ou est-elle une erreur de jeunesse comme dans les « Lehrjahre » ?

***

Il est clair qu on ne peut répondre à cette question en se laissant déterminer par des préférences personnelles. Une interprétation servile du texte ne peut non plus servir de base à la critique. Nous ne devons prendre pour guide que les indications de la « Sendung » d'une part, des « Lehrjahre » de l'autre ; il nous faut essayer d'en pénétrer l'esprit et de comprendre les circonstances dans lesquelles l'auteur a conçu ces œuvres.

Le théâtre et tous les problèmes qui s'y rattachent ont été le point de départ de Gœthe. Nous n'en donnerons pour preuve que ce passage d'une lettre à Merck (1), que M. Maync (page XIV de son Introduction à l'édition populaire de la « Sendung ») date par erreur de 1780 alors qu'elle est, sans aucun doute, bien antérieure, soit du 5 août 1778. Voici la citation :

« Auch hab ich eine Bitte, dass, wenn Du mehr so was schreibst (2), dass Du mir weder direkt noch indirekt ins theatralische Gehege kommst, indem ich das ganze Theaterwesen in einem Roman, wovon das erste Buch, dessen Anfang Du gesehn hast, fertig ist, vorzutragen bereit bin. »

Qu'il ne puisse être question ici que du « Meister », cela ressort de cette note du « Journal » du 16 février 1777 : Im Garten am Meister diktiert ».

Outre ce fait, il faut se rappeler la place que le théâtre tenait dans la vie du Gœthe de 1780 : « Welche Macht in einer Zeit, dit Minor (3), — welche, wie die Sturm- und Drangperiode, Dichtung und Wahrheit beständig durcheinanderwarf — das Theater auf

(1) *Gœthe und seine Freunde im Briefwechsel.* Herausgegeben von R. M. Meyer. Berlin, 1909, Band I, 1325.

(2) Il s'agissait de la nouvelle de Marck : *Der Herr Oheim.*

(3) Minor : *Anfange des Wilhelm Meister* (Gœthe Jahrbuch, IX.B.).

Digitized by Google

emplängliche, poetisch angelegte Naturen ausübte, das beweist Moritz' autobiographischer Roman, *Anton Reiser* ».

Nous ne pouvons malheureusement pas nous autoriser tout à fait de l'exemple cité par Minor. Anton Reiser est un petit garçon malade, opprimé, misérable, que le malheur, l'isolement, les épreuves précoces pouvaient facilement conduire dans des chemins de traverse ; par contre, pour Wilhelm Meister, qui, en somme, n'est autre que Gœthe lui-même, la situation est bien différente. Ici, nous avons affaire à un fils de bourgeois riche, considéré, bien portant, cultivé, à qui sa fortune et des penchants ataviques imposent dès l'abord une carrière stable et approuvée par les traditions familiales.

Aussi doit-on pouvoir découvrir une autre raison qui explique pourquoi Gœthe donne dans la vie de son héros cette importance essentielle aux choses du théâtre. Nous allons la trouver dans les idées du temps.

Deux essais du jeune Schiller, datant de 1782 à 1784, nous montrent avec évidence l'idée que les meilleurs écrivains de l'Allemagne se faisaient du théâtre à cette époque ; ce sont : *Die Schaubühne als eine moralische Anstalt betrachtet* (1784) et *Ueber das gegenwärtige deutsche Theater* (1782).

Gœthe et Schiller ne se connaissaient pas encore. Il ne saurait donc être question d'une influence exercée par l'un sur l'autre. La similitude de leurs points de vue prouve, par suite, à quel degré la question de la scène préoccupait tous les esprits éclairés. Le XVIIIe siècle remettait au législateur le soin des destinées du théâtre comme, d'une façon générale, de tout ce qui avait trait aux manifestations de la vie publique. La scene est appelée à constituer un des trois piliers de l'État. Complément de la loi et de la religion, dont elle est la forme sensible, elle doit figurer dans le Cosmos moral. Voici quel est le sentiment de Schiller sur l'importance du théâtre dans la vie privée et publique de son temps.

« Menschlichkeit und Duldung fangen an, der herrschende Geist unserer Zeit zu werden ; ihre Strahlen sind bis in die Gerichtssäle und noch weiter — in das Herz unserer Fürsten gedrungen. Wie viel Anteil an diesem göttlichen Werk gehört unsern Bühnen ?.... Hier nur hören die Grossen der Welt Wahrheit und sehen Menschen. »

Par le moyen de la scène, l'élite qui pense fait rayonner la sagesse.

Digitized by Google

« Nur die Schaubühne könnte die unglücklichen Schlachtopfer vernachlässigter Erziehung in rührenden, erschütternden Gemälden an ihm vorbeiführen; hier könnten unsere Väter eigensinnigen Maximen entsagen, unsere Mütter vernünftiger lieben lernen.... Mit einem Wort : wenn wir es erlebten, eine Nationalbühne zu haben, so würden wir auch eine Nation. »

C'était le cas en Grèce, à en croire Schiller, et, pour l'humanité entière, le chemin de l'idéal passe par la scène.

Telle est, à grands traits, la somme des idées de Schiller, idées qui ne lui étaient pas du tout personnelles, mais qui étaient dans l'air.

A quel point elles étaient répandues et généralement admises, le paragraphe suivant (p. 34) de la « Sendung » en fera foi :

« Es ist ein unerhörtes Vorurtheil, rief er aus, dass die Menschen einen Stand schänden, den sie um so vieler Ursachen zu ehren hätten. Wenn der Prediger, der die Worte Gottes verkündiget, darum billig der Hochwürdigste im Staat ist, so kann man den Schauspieler gewiss ehrwürdig preisen, der uns die Stimme der Natur an's Herz legt, der mit Fröhlichkeit, Ernst und Schmerz wechselnde Anfälle auf die harte Brust der Menschen wagt, um ihr dunkel eingehülltes Gefühl rein zu stimmen und den göttlichen Klang der Verwandtschaft und Liebe unter einander hervorzulocken. Wo ist ein Sicherplatz gegen die Langeweile wie das Schauspielhaus, wo verbindet sich die Gesellschaft angenehmer, wo müssen die Menschen eher gestehen, dass sie Brüder sind, als wenn sie an der Gestalt, an dem Munde eines Einzigen hangend alle in Einer Empfindung schwebend empor getragen werden? Was sind Gemählde und Statuen gegen das andre Ich, das leidet, fröhlich ist und jede gleichgestimmte Nerve in mir unmittelbar berührt ? Und wo lässt sich mehr Tugend vermuthen, bei dem gedrückten Bürger, der in ängstlich schmutzigem Gewerb seine Nahrung zusammen schleppt, oder bei dem, dessen Kunst, die ihm Brot gibt, zugleich die edelsten, grössten Gefühle der Menschheit durchdringt, der Tugend und Laster täglich in seiner Blösse studirt und darstellt und die Schönheit und Hässlichkeit am lebhaftesten fühlen muss, eh'er sie andre so lebhaft empfinden lassen kann? »

A l'appui de cette conformité de vues entre Gœthe et Schiller, nous indiquerons les passages des pages 29-30, 49, 61, 163 et d'autres encore de la « Sendung ». Toutes ces citations nous confirment dans l'opinion que Gœthe, comme les autres, était pénétré vers 1780 de l'idée que le théâtre a une haute importance pour l'individu et pour la nation. Nous avons, certes, lieu d'être étonnés aujourd'hui de la foi exagérée qu'avait le XVIIIe siècle dans les bienfaits du théâtre : nous pouvons à peine concevoir quelle valeur on accordait alors à ce moyen de civilisation. Pour nous l'expliquer, il convient de nous rappeler « les exagérations qui sont inséparables de la psychologie de l'attente ». Il n'y avait pas encore de théâtre national allemand ; aucune des troupes existantes n'osait prétendre l'avoir fondé. Le directeur de la troupe était alors le régisseur,

Digitized by Google

le maître souverain de son entreprise, avec laquelle il faisait corps. Sans doute, sous la direction d'une Neuberin, à Leipzig, telle de ces troupes a fourni un travail utile. Döbbelin aussi, à Berlin, a, à sa manière, préparé l'avenir. Mais les circonstances économiques étaient telles, à cette époque, que des troupes d'acteurs, obligées de faire les choses petitement, de vivre au jour le jour, et dont le directeur était d'habitude un homme d'affaires médiocre, ne pouvaient fonder d'entreprises viables. Alors des voix s'élevèrent, qui parvinrent jusqu'à Joseph II et à Frédéric II et qui réclamaient un théâtre national. Que de fois croyons-nous, dans la fièvre de l'attente, trouver une panacée dans l'institution que nous sommes en train de créer ? Car elle est profondément enracinée chez l'homme, cette tendance à s'exagérer les promesses de l'avenir. Si les déceptions de la réalité nous apparaissaient quand nous abordons une tâche, qui sait si nous aurions l'énergie nécessaire pour agir ?

Concluons. Il nous semble impossible, après ce qui vient d'être dit, d'attribuer encore une tendance ironique au jugement porté par la « Sendung » sur l'importance des choses du théâtre. L'œuvre, dans ses six livres, ne nous donne aucune raison de le croire. Selon toute vraisemblance, le héros du roman serait resté fidèle au théâtre et aurait trouvé sa véritable fonction en fondant le théâtre national allemand.

On ne peut nier cependant que, même dans la « Sendung », certains détails n'indiquent que les vœux et le but du héros dépasseront la sphère du théâtre. Le roman de Gœthe, dit M. Pniower (1), est la réalisation de l'idéal d'humanité dont le XVIIIe siècle s'était fait le champion, de l' « Aufklärungsphilosophie », appliquée à un personnage donné. Pour cette philosophie, l'art théâtral n'est qu'un moyen d'éducation et non un but en lui-même. Il en résulte que cet art ne saurait être pour Wilhelm un idéal définitif. Quelque séduisante que soit cette explication, elle a des côtés faibles. Admettons que Wilhelm Meister se rattache à l'innombrable lignée des romans d'éducation inspirés par l'*Emile*, romans qui se proposent l'application d'une théorie d'éducation à un individu particulier, il est parfaitement possible que Gœthe ait fondé son roman sur les idées de Rousseau.

(1) V. *Neue Rundschau*, déc. 1911.

Digitized by Google

Mais on ne doit pas oublier qu'un Gœthe, dans son œuvre poétique, ne reste pas aussi fidèle à sa théorie qu'un Schiller. Son sens du réel et du concret s'accommode mal de prémisses artificielles, son sentiment poétique prend le dessus. Le récit « l'entraîne » pour employer ses propres paroles, et si, avant de commencer, il s'est imposé une théorie, l'œuvre achevée en manifeste une autre ; peut-être sera-t-elle si opposée à sa thèse originale qu'il ira demander à son ami, Schiller, qui s'y entend beaucoup mieux que lui, de dégager la conclusion à sa place. Il lui écrit : « Fahren Sie fort, mich über mich selber zu belehren. »

« Wilhelm Meister » n'est pas seulement un roman théâtral dans le sens où l'est le « Roman comique » de Scarron, en ce sens qu'il représente avec force et de manière vivante les souffrances et les joies du monde du théâtre ; mais, plus abstrait, conformément au caractère national allemand, il est l'histoire symbolique du théâtre national allemand lui-même. Ce développement est exposé de deux manières : biogénétiquement, en Wilhelm lui-même ; pragmatiquement, dans les différentes troupes. Le théâtre allemand tire son origine du théâtre de marionnettes ; la foire est, pour l'art, le sol fécond par excellence. Wilhelm y trouve l'initiation, le stimulant ; il y apprend à connaître la « Haupt- und Staatsaction », la manière dont on se défait du tyran au cinquième acte ; il trouve même une jouissance de gamin au coup de poignard classique des drames du temps. Ensuite, il y voit la « Commedia dell' arte », à laquelle correspondent, dans la carrière de Wilhelm, la représentation avec ses amis de la « Jérusalem délivrée ». Tous ses jeunes amis montent sur les planches, mais s'aperçoivent trop tard qu'ils ne savent improviser. Wilhelm, en qualité de régisseur et de metteur en scène de son « Belsazar », représente enfin la notion moderne, stable, du théâtre, où le texte est appris par cœur. Telle est, dans le raccourci d'une vie humaine et résumée dans l'expérience d'un seul individu, l'histoire du théâtre allemand.

Les aventures des personnages secondaires du roman, surtout de Mignon, symbolisent le destin social du théâtre allemand. Les acteurs les plus sérieux, ceux qui ont des ambitions d'artistes, ne

(1) V. *Neue Rundschau*, déc. 1911.

Digitized by Google

rencontrent pas dans la bourgeoisie, insuffisamment cultivée, étroite d'esprit et de fortune médiocre, l'appui matériel et l'intérêt intellectuel qui leur est nécessaire : ils se tournent naturellement vers la noblesse, symbolisée dans le roman par l'invitation du comte et par tout le chapitre du château. Au terme de ce développement, il y a le théâtre de la cour avec son byzantinisme désespéré. C'est une prophétie que nous lisons dans la « Sendung » :

Die Gesellschaft wurde manchmal samt und sonders nach Tafel vor die hohen Herrschaften gefordert. Sie schätzten sich es zur grössten Ehre und bemerkten nicht, dass man zu ebenderselben Zeit durch Jäger und Bediente eine Anzahl Hunde hereinbringen und Pferde im Schlosshofe vorführen liess.

Trente-cinq ans après avoir écrit ces paroles, en 1817, Gœthe, dans un moment d'amère rancune, se démettait de la direction du théâtre de Weimar, où, par la volonté de Charles-Auguste, malgré l'opposition de Gœthe, Karsten figura, avec son barbet dressé, dans le « Chien d'Aubry de Montdidier », sur la scène où Iphigénie, le Tasse et Wallenstein avaient exhalé d'harmonieuses et nobles plaintes.

Donc les paroles de Mélina dans la « Sendung » (p. 123) trouvent leur confirmation au théâtre de la cour ;

« Wahrhaftig, man muss ein Fell haben wie ein Bär, der in der Gesellschaft von Affen und Hunden an der Kette herumgeführt und geprügelt wird, um bei dem Ton eines Dudelsacks vor Kindern und Pöbel zu tanzen. »

Gœthe lui-même montre aux éléments inférieurs de la comédie (p. 134) le chemin du cirque. Il préféra toujours un saltimbanque qui savait tirer parti de son corps à un pseudo-intellectuel.

D'une manière générale, nous nions donc, en nous appuyant sur des preuves « intérieures et extérieures », qu'il y ait intention ironique dans la « Sendung », et la seule conclusion admissible semble être que, si l'œuvre avait été continuée, Wilhelm aurait rempli sa mission théâtrale. Que Gœthe ait douté de bonne heure que le rêve de son époque dût se réaliser rapidement, qu'il ait vu clairement que la noblesse et la bourgeoisie étaient également incapables de soutenir un théâtre national, cela ne prouve pas qu'il jugeait cette ambition irréalisable. Il ne pouvait pas croire avec l'optimisme d'un Schiller qu'il eût suffi aux Allemands de fonder un théâtre national pour devenir une nation. Sa profonde connaissance des lois qui président à l'évolution d'une race lui avait sans doute permis de sentir que, sans nation allemande, le théâtre national

Digitized by Google

allemand ne pouvait pas naître. Jusqu'à ce moment-là, il n'y aura pas de moyen terme ; les meilleurs parmi les auteurs et les acteurs ne pourront pas aller au delà d'un théâtre de cour, d'un « Hoftheater » ; quant au reste, il se perdra dans le cirque ou disparaîtra.

C'est un fait trop connu pour avoir besoin d'être prouvé que Gœthe, le poète des « Lehrjahre », dès 1784, modifiait du tout au tout ses convictions sur l'importance du théâtre, qui avait depuis longtemps cessé d'être à ses yeux une des assises de la civilisation. C'est pourquoi Wilhelm, dans le roman définitif, se détourne du théâtre et se consacre à une activité pratique qui lui paraît à ce moment infiniment supérieure. Et ce n'est que par ce contraste entre l'enthousiasme exagéré pour les choses du théâtre au début des « Lehrjahre » et l'indifférence que Wilhelm leur marque dans la suite de sa carrière, que nous pouvons juger qu'il y a, de la part de l'auteur, intention ironique, alors que, dans la « Sendung » où nous en restons à la première étape, nous n'avons aucun motif de conclure à une pareille intention. La question ne présente aucune obscurité ; le seul devoir de l'historien est de s'efforcer d'expliquer ce changement de front par des faits, tirés de la biographie de Gœthe aussi bien que de l'histoire du théâtre allemand.

***

Qu'est-il arrivé à Gœthe lui-même ? Quelles ont été les destinées de la scène allemande entre 1784 et 1794 ? Pour Gœthe, il y a eu le voyage d'Italie, principalement. Ce fait a déterminé la transformation de son style et n'a pas été sans laisser des traces dans le choix de ses sujets. La phrase de la « Sendung » : « Was sind Gemählde und Statuen gegen das lebendige Fleisch ? » aura perdu sa signification pour Gœthe revenu d'Italie.

Le 3 février 1787, Gœthe écrit de Rome à Charles-Auguste :

« Vom Theater und den kirchlichen Ceremonien bin ich gleich übel erbaut, die Schauspieler geben sich viel Mühe um Freude, die Pfaffen um Andacht zu erregen und beide wircken nur auf eine Klasse, zu der ich nicht gehöre, beide Künste sind in ein seelenloses Gesprânge ausgeartet. Auf alle Fâlle ist der Papst der beste Schauspieler, der hier seine Person produzirt. »

Le rapprochement, mis en relief dans la « Sendung » (p. 34) entre la profession d'acteur et celle de prêtre, reparaît ici, mais avec une autre tendance. Les 27 et 29 mai 1787, il écrit de Naples à son souverain :

Digitized by Google

« In diesen meinen letzten Tagen unterhält mich auch das Theater, an dem ich bisher wenig Freude gehabt habe. Doch seh ich, dass ich auf alle Fälle zu alt für diese Spässe bin. Die anderen bildenden Künste (1) erfreuen mich mehr, und doch am meisten die Natur mit ihrer ewig konsequenten Wahrheit. »

Rentré dans sa patrie, Gœthe éprouva un éloignement de plus en plus prononcé pour le théâtre. Son « Journal » en fournit de nombreux témoignages. Nous n'en citerons que trois :

1794 : « Das Theater, wenn es mich auch nicht ergötzte, unterhielt mich doch in fortwährender Beschäftigung. »

1795 : « Wenden sich nun meine Gedanken von diesen kleinen (il s'agit de la scène), in Vergleich mit dem Weltwesen höchst unwichtigen Verhältnissen zu diesem.....

1796 : « Bei dem unablässigen Thun und Treiben, was zwischen uns (c'est-à-dire Schiller et lui-même) stattfand, bei der entschiedenen Lust, das Theater kräftig zu beleben, ward ich angeregt, den Faust wieder hervorzunehmen ; allein was ich auch that, *ich entfernte ihn mehr vom Theater*, als dass ich ihn herangebracht hätte. »

La vie intérieure de Gœthe s'est trop élargie pour pouvoir trouver son expression adéquate dans le cadre d'un roman de théâtre. D'ailleurs, les crises subies par la scène allemande avaient favorisé cette nouvelle attitude de Gœthe. A la vérité, les efforts incessants des écrivains de l'Aufklärung n'étaient pas restés sans résultats. Les gouvernements s'étaient montrés eux-mêmes désireux de voir le théâtre s'améliorer. En 1767 le théâtre de Hambourg est ouvert, en 1776 le théâtre de la cour à Vienne, en 1779 celui de Mannheim, en 1786 celui de Berlin. Le théâtre devenait ainsi une institution subventionnée par l'État. Cependant, le nouveau système d'administration du théâtre portait en soi des germes de destruction. On n'échappait pas plus qu'autrefois à ce dilemme : ou bien l'on avait une organisation faite à l'image d'une république, ou bien une tyrannie autocratique. Dans le premier cas, où régnait une soi-disant égalité dans la troupe, le talent provoquait des troubles internes, des coups d'État qui amenaient la révolte des médiocres et, par là, la dissolution de la république. C'est ce que firent Brockmann à Vienne et Iffland à Mannheim. D'autre part, il y avait une trop grande différence entre les goûts de la noblesse et ceux de la bourgeoisie pour qu'on pût jamais afficher un programme qui satisfît tout le monde. Ainsi on aboutissait toujours au même dilemme : théâtre de cour ou cirque.

(1) L'expression a ici le sens général d'art, y compris la musique et la littérature.

Digitized by Google

Dans le deuxième cas, on nommait un intendant armé d'un pouvoir discrétionnaire ; c'étaient alors d'interminables histoires de femmes. La situation n'était pas meilleure à Leipzig, où régnait un pédant instruit comme Gottsched, ou à Berlin avec des Engel et des Ramler.

Du reste, ceux-ci non plus ne réussirent pas à gagner la faveur de Frédéric II ou de Frédéric-Guillaume II. Quand il y avait un conflit entre les savants et les ballerines, ces souverains le tranchaient toujours en faveur des ballerines. Les femmes étaient une source incessante d'ennuis. Les rapports des directeurs avec les premiers sujets n'étaient pas plus faciles, comme le montre l'histoire de Madame Mara. De plus le sort du théâtre était trop étroitement lié aux incidents de palais, au moindre événement qui survenait dans une famille princière. A cause de la mort d'une princesse de Prusse, Döbbelin vit son théâtre fermé pendant trois semaines. Hors d'état de supporter la perte de dix-huit recettes, étant donné le nombreux personnel de sa troupe, il sollicita une audience royale. Il était tellement persuadé qu'il représentait « die teutsche Kunst in silbergrauen Haaren » qu'il gagna sa cause par le comique involontaire de son attitude.

Ces circonstances créaient une situation trop instable, trop anormale pour qu'on arrivât à la création d'un théâtre national. Toutes les tentatives que nous avons rappelées étaient vouées à un échec, et c'est ce qui se produisit entre 1784 et 1794.

La déception que Gœthe et son époque ont éprouvée à l'égard des progrès du théâtre paraît plus explicable encore si nous considérons l'état d'esprit de l'époque dans son ensemble. Le lamentable insuccès du développement théâtral n'était qu'un épisode du découragement général provoqué par les effets de la Révolution française. Les dix dernières années du XVIIIe siècle présentent particulièrement ce caractère de dépression. Toutes les espérances de liberté et d'égalité qu'avait fait naître la Révolution française ont aussi cruellement déçu les peuples que les réformes de Joseph II. La croyance au progrès s'évanouit. Gœthe ne peut échapper au découragement général qu'en se repliant sur lui-même. Son « Journal » de 1794 atteste cet abattement en ce qui concerne le théâtre, comme tout le reste d'ailleurs :

Digitized by Google

« Dem besten Teil der Nation war ein Licht aufgegangen, das sie aus der öden, gehaltlosen, abhängigen Pedanterie, als einem kümmerlichen Streben, herauszuleiten versprach. Sehr viele waren zugleich von demselben Geist ergriffen ; sie erkannten die gegenseitigen Verdienste, sie achteten einander, fühlten das Bedürfnis, sich zu verbinden, sie suchten, sie liebten sich und dennoch konnte keine wahrhafte Einigung entstehen. Das allgemeine Interesse, sittlich, moralisch, war doch ein vages, unbestimmtes, und es fehlte im ganzen, wie im einzelnen, an Richtung zu besondern Thätigkeiten. Daher zerfiel der grosse unsichtbare Kreis in kleinere, meist lokale, die manches Löbliche erschufen und hervorbrachten ; *aber eigentlich isolierten sich die Bedeutenden immer mehr und mehr.* »

Ainsi trois causes ont concouru à produire chez Gœthe le revirement qui aboutit à la transformation du manuscrit de la «Sendung» en un ouvrage différent, qui est « Wilhelm Meister Lehrjahre ». Ce sont, d'une part, la crise subie par le poète en Italie, et qui l'amena à se désintéresser des choses du théâtre; d'autre part, le mouvement qui visait à réformer la scène; enfin, la dépression épidémique qui pesait sur toute la nation à la fin du XVIIIe siècle.

R. MESSLÉNY.

Digitized by Google

François Villon en Angleterre

Nous ne croyons pas qu'on ait encore prouvé qu'un Anglais ait, avant le XIXe siècle, imité, ou même connu, une ballade ou un rondeau de Villon. Sans doute, Rabelais fait séjourner le poète banni à la cour d'Angleterre, mais on a démontré que la patriotique anecdote du *Quart Livre* (chapitre 67) n'a aucune valeur historique. Un autre Français au moins, avant le Villon rabelaisien, avait déjà tenu dans la même anecdote les mêmes propos gaulois. Certains critiques supposent aussi que, entre autres clercs voyageurs venus d'Angleterre ou d'Ecosse, le poète William Dunbar connut à Paris, probablement en 1491, non seulement le *bruit* du « bon Maître François Villon », le héros des anonymes *Repues franches*, mais l'œuvre du poète des *Testaments*, imprimée en effet pour la première fois en 1489. Ce n'est qu'une hypothèse plausible. Enfin, au XVIIIe siècle, le savant historien de la littérature, Thomas Warton, n'a cité que pour protester en faveur de Guillaume de Lorris les deux célèbres vers de Boileau :

> Villon sut le premier dans ces siècles grossiers
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Mais, au XIXe siècle, nous verrons Villon introduit en Angleterre, en compagnie d'autres poètes d'avant Malherbe, par l'écrivain anglais qui, plusieurs années avant Sainte-Beuve, découvrit et essaya de faire goûter à ses compatriotes le charme de notre Renaissance. Villon continuera d'apparaître ainsi en compagnie d'autres auteurs dans les quelques livres que la critique anglaise consacrera à la vieille poésie française, jusqu'au jour où les poètes le réclameront. Il sera pour les poètes le prince des rimeurs de ballades, et son nom reste associé à l'important mouvement poétique des environs de 1870 : subissant l'influence de la poésie française, une école nouvelle réhabilita la rime et les poèmes traditionnels à forme fixe, œuvre parallèle à celle de notre Banville. Puis la personnalité même de Villon, mieux connue grâce aux travaux des érudits, attirera certains Anglais. Nous verrons se former, vers 1880, un

Digitized by Google

culte de Villon, se constituer une « *Villon Society* ». Nous verrons aussi l'impression produite par l'image ressuscitée du bohème parisien sur l'âme différemment bohème de Robert-Louis Stevenson, ce qui jettera quelque lumière sur certains traits de la figure énigmatique du romancier écossais.

C'est entre 1821 et 1825 que le Révérend Henry Francis Cary publia dans le *London Magazine* une série d'articles sur les vieux poètes français. Esprit distingué, poète, Cary avait fait paraître en 1814 la première traduction anglaise de la *Divine Comédie*, son principal titre de gloire aux yeux de ses compatriotes, qui l'ont accueilli dans le « *coin des poètes* » de l'Abbaye de Westminster. Il mériterait d'être connu en France comme le premier qui ait parlé avec sympathie de nos poètes du XVe et du XVIe siècles, petits et grands.

Il les découvrit à Versailles, à la bibliothèque des rois, devenue bibliothèque publique. Là, pendant l'été de 1821, il admira en bibliophile et lut en poète les premières éditions. Il arrivait aux poètes français d'avant Malherbe, connaissant des poètes provençaux, des poètes italiens du *Trecento*, du *Cinquecento*, Pétrarque, Bembo, et aussi les vieux poètes anglais, Chaucer, les Chaucériens, les Elisabethains. Tout de suite il voit des parentés, il retrouve des accents connus. Il proteste contre la critique française qui dédaigne les vieux poètes que Boileau a condamnés ; Marot lui paraît supérieur à ses contemporains anglais du temps de Henri VIII ; il signale ce que doit à l'*Eglogue de Pan et de Robin* la douzième églogue du *Calendrier du Berger* de Spenser; Maurice Scève lui rappelle Donne ; il indique un emprunt d'Héroët à Bembo. Il lit jusqu'à Hugues Salel, qui lui rappelle Lydgate. Il aime la *Didon* de Jodelle, où il trouve plus de poésie que dans Corneille et Racine. De Ronsard enfin il parle très bien, en homme qui a lu ce prince des poètes avec amour, et aussi qui connaît Pindare, Pétrarque, Bembo.

De Villon il parle presque comme en parlera Sainte-Beuve dans son *Tableau de la poésie au XVIe siècle*. Sainte-Beuve y rapetissera Villon, faisant de lui un poète « ingénieux », « piquant », insistant sur sa ressemblance avec cet autre « enfant de Paris », Voltaire, le poète du *Mondain*. Cary, lui, a trouvé dans Boileau le mot « badinage » que Boileau employait à propos du premier des villonistes,

Digitized by Google

Clément Marot, et le critique anglais insiste sur le « badinage » de Villon, comme Sainte-Beuve insistera sur son « esprit gaulois ». Le « badinage » est quelque chose de proprement français, « quelque chose entre l'esprit et la bouffonnerie, moins intellectuel et raffiné que l'un et moins grossier et personnel que l'autre » ; « en les réconciliant, dit Cary, il les neutralise tous les deux jusqu'à un certain point. »

Cary donne en passant la première traduction anglaise de la « Ballade des Dames du temps jadis », mais sans observer l'ordre des rimes et en substituant à l'unique vers du refrain le très peu heureux distique :

Where are they? Tell me, if ye know,
What is come of last year's snow.

Il traduit la première strophe de la Ballade des pendus :

Frères humains qui après nous vivez...

Arrivé au *jargon*, il rappelle que Marot le laissait « à corriger et exposer aux successeurs de Villon en l'art de la pinse et du croq », et le Révérend anti-papiste ajoute — *badinage* français ou *bouffonnerie* anglaise? — qu'autant vaudrait aller « demander à un prêtre romain de traduire l'Invocation des Saints, ou à un médecin ses recettes, du latin en langue vulgaire. »

Quoique Cary notât « l'étrange mélange de pathétique et d'humour » de la « Ballade des pendus », son article n'était pas fait pour attirer au poète les lecteurs anglais. Cary avait insisté sur ce *badinage*, qui, pour un Français, « suffit presque à faire le charme de la vie », mais qu'un Anglais trouve souvent « soit ridicule, soit insipide ». Il avait dit aussi la grande difficulté du texte, à cette époque aussi obscur que l'avait laissé son premier exégète Marot. C'était plutôt à Du Bellay, à Belleau, à Ronsard, que le traducteur de Dante et de Pindare menait ses lecteurs anglais.

Ce fut aux Trouvères et aux Troubadours qu'allèrent les préférences du deuxième critique de Villon en Angleterre, l'auteur des *Specimens of the Early Poetry of France* (1835), Miss Louisa Stuart Costello. Dans ce livre, qui avait évidemment la prétention de faire pendant à celui de George Ellis pour la vieille poésie anglaise, Miss Costello maltraite et mutile le pauvre Villon. A son public de curieux et de gens du monde elle déclare ne vouloir parler

Digitized by Google

de Villon qu'à cause des deux vers de Boileau, que citait déjà Thomas Warton, et elle ne traduit que la « Ballade des Dames du temps jadis », en en retranchant l'envoi et en lisant :

Mais où sont les neiges d'*autan ?*
Where is fled the south wind's snow ?

Et pourtant, à l'insu de Miss Costello, si dédaigneuse pour un homme « si peu poète », la gloire de Villon venait de naître, car c'était par un portrait du bohème que Théophile Gautier avait commencé le défilé de ses *Grotesques* (1832). Sainte-Beuve, en 1827, n'avait pas songé un instant à ranger Villon parmi les ancêtres de la nouvelle école poétique ; le portrait de Gautier fait de Villon le lointain aïeul de la Bohème romantique d'après 1830. On connaît son appréciation de l'écolier du XVe siècle, traditionnelle dans nos imaginations pénétrées de romantisme : après un jugement sévère sur l'immorale conduite du vagabond, nous sentons, comme Gautier, le besoin de circonstances atténuantes ; « placé sur un autre théâtre... », nous répétons aussi le splendide défi romantique à la morale *bourgeoise*, « ... mais nous aurions peut-être perdu le poète en gagnant l'honnête homme. Et les bons poètes sont encore plus rares que les honnêtes gens, quoique ceux-ci ne soient guère communs. » Puis nous nous attardons, comme Gautier, à pénétrer le secret de ce personnage romantiquement complexe, grossier et délicat, vicieux et noble : « Il avait une belle âme accessible à tous les bons sentiments. Il soutenait trois pauvres orphelins. » Si nous ne croyons pas à ce beau trait de charité, ne voyant plus dans ces « trois petits enfants tous nus... tous déchaussés, tous dépourvus », que trois gros bourgeois bien fourrés, l'un usurier, l'autre juge et le troisième probablement notaire, nous invoquons encore la piété filiale du poète envers sa mère « povrette et ancienne » et sa dévotion à la Sainte Vierge, *Notre Maîtresse :*

Autre chastel n'ai, ni fortresse,
Où me retraye corps et âme,
Quand sur moi court male détresse,
Ni ma mère, la pauvre femme !

Nous ne nous étonnons pas non plus outre mesure de ce parallèle romantique : Villon-Byron. Il y a bien, comme le veut Gautier, quelque lointaine parenté entre les « octaves » du *Don Juan* et

Digitized by Google

celles du *Grand Testament*. « C'est le même mélange de sensibilité et de raillerie, d'enthousiasme et de prosaïsme ; à côté d'une page toute moite de pleurs, vous trouvez un chapelet de coq-à-l'âne et de rébus aussi détestables que les calembours du pair anglais. » Enfin, chez le noble lord, comme chez le pauvre vagabond, même *egotisme*, même *désenchantement*.

Désormais, la gloire du bohème était assurée parmi les jeunes générations romantiques. Gaston Paris, dans son *François Villon*, a montré comment cette gloire fut consacrée par la critique universitaire. Qu'un Anglais lût les *Grotesques* ou la *Littérature* de Nisard, il trouvait une appréciation intelligente et sympathique du vieux poète, et, si cet Anglais aimait les choses françaises et se piquait de liberté d'esprit, il devait parler de Villon sans pharisaïsme. Cet Anglais n'apparut qu'en 1868. Un jeune homme, Walter Besant, qui plus tard devait se faire un nom comme romancier, surtout dans le roman social, comme philanthrope, comme historien de Londres et aussi comme amateur de la littérature française, surtout de Rabelais, débuta par un volume sur les *Early French Poets*, qui contient un chapitre sur Villon. Sans doute, dans son portrait en pied du bohême, il y a, pour un lecteur britannique, les éléments d'un sévère jugement moral : le long nez, le bas du visage *weak*, la poitrine creuse, les épaules voûtées, mais, lorsqu'il analyse l'âme de ce corps ravagé par la débauche et par la maladie, il insiste sur sa mélancolie et il exagère même peut-être la profondeur et surtout la fréquence de ses contritions : « Villon était tout entier conscience. » Et il note avec une indulgente finesse le ton de la scandaleuse Ballade de la grosse Margot « *half bold, half ashamed* ».

Mais, plus puissante qu'un chapitre dans le livre d'un critique inconnu, la poésie vint alors répandre le nom de Villon. C'est comme grand rimeur de ballades, et surtout comme rimeur de la « Ballade des Dames du temps jadis », que les poètes le présentèrent au public anglais. Le premier, Dante Gabriel Rossetti, donna, après l'échec de Cary et la honteuse mutilation de Miss Costello, une version musicale du célèbre poème. Il trouva le refrain avec le mot archaïsant qu'il fallait pour évoquer les fameuses *neiges d'antan* :

Where are the snows of yesteryear ?

La version de Rossetti reste classique. Andrew Lang en tenta une

Digitized by Google

autre, mais Swinburne consacra la version de Rossetti en se refusant à rivaliser avec elle.

Sur le modèle de la « Ballade des Dames du temps jadis » éclata toute une floraison de ballades. Entre les années 1870 et 1880 surtout, on demanda à tous les échos des revues et des *magazines* littéraires et mondains où étaient choses et êtres d'antan. Qu'on feuillette une charmante anthologie de ces « vers de société », comme disent les Anglais : les *Ballads and Rondeaus*, *Chants royal*, *Sestinas*, *Villanelles*, réunis en 1887 par M. Gleeson White.

Où sont les cités de jadis ?

demande M. Edmund Gosse dans sa « Ballade des cités mortes ».

Où, les acteurs défunts ?

se demande William Ernest Henley, et il se répond à lui-même le triste refrain :

Into the night go one and all.

Il y eut même des échanges, des combats de ballades, comme au bon vieux temps. Andrew Lang dédiait à M. Edmund Gosse une autre « Ballade des cités mortes ». A un mélancolique refrain de Mme Duclaux (née Mary Robinson), prêchant aux héros la vieille leçon de l'Ecclésiaste, de saint Bernard de Clairvaux, des danses macabres et de Villon :

Now all your victories are in vain !

M. Austin Dobson répondait dans une autre « Ballade des héros » par le viril refrain :

The deeds you wrought are not in vain !

L'historien de la littérature doit rapprocher cette renaissance anglaise de la ballade de Villon de sa résurrection en France. En 1857 paraissaient avec les *Odes funambulesques* de Banville trois ballades, dont une « des célébrités du temps jadis », avec le refrain : « Mais où sont les neiges d'antan » ? et, en 1873, c'était toute une gerbe de ballades, les « Trente-six ballades joyeuses », que le poète offrait à ses admirateurs de France et d'Angleterre. On doit aussi rattacher cette floraison de ballades au goût de certains Anglais, poètes et lettrés, dont quelques-uns vivent encore, pour tous les vieux poèmes à forme fixe d'origine française : virelais, villanelles, triolets, rondels et rondeaux. M. Edmund Gosse, l'un de ces poètes érudits, montra alors dans le *Cornhill Magazine* (1877) comment

Digitized by Google

ce goût nouveau s'expliquait par le besoin d'une réaction en faveur d'une technique difficile, exigeante, après l'emploi trop exclusif du vers blanc par les disciples de Robert Browning et de Tennyson. Mais, en ce goût encore, Andrew Lang, le poète des *Ballads and Lyrics of old France* (1872) ; M. Austin Dobson, auteur des *Vignettes in Rhyme* (1873) ; M. John Payne, M. Edmund Gosse et William Ernest Henley, avaient comme initiateur leur maître Banville, savant technicien, champion de la rime riche, et qui ressuscita, avant les Anglais, non seulement la ballade de Villon, mais le rondel de Charles d'Orléans, et qui rima aussi avant eux des rondeaux, des dizains, des villanelles et des triolets.

Mais tous ces échos de la « Ballade des dames du temps jadis », et aussi toutes ces « chansons de la vieille France », le plus souvent fraîches et vives, lumineuses ou légèrement voilées de mélancolie, rejetaient dans l'ombre le vrai Villon. Sans doute, quelques-uns le connaissaient : Andrew Lang, M. Edmund Gosse, Henley, Swinburne, qui s'inspiraient non seulement de la « Ballade des dames du temps jadis », mais de celle de « Bonne doctrine à ceux de Mauvaise vie » ou de celle de « la Belle qui fut hëaulmière ». Henley écrivit en *thieves' patter* du XIXe siècle pour imiter les ballades en *jargon de coquillards* du XVe. Swinburne joignit à de belles traductions du poète une « ballade de François Villon, prince de tous les rimeurs de ballades. »

Villon, our sad bad glad mad brother's name !

Mais, pour la plupart de ses imitateurs anglais et de leurs lecteurs, la figure médiévale du poète des « neiges d'antan » devait rester lointaine, jusqu'au jour où ils purent connaître les découvertes des érudits français.

A partir de 1873, Vitu et surtout Auguste Longnon, puis plus tard Marcel Schwob, commencèrent à trouver dans les archives judiciaires des traces authentiques du vrai Villon, meurtrier de Philippe Sermoise et voleur des écus du Collège de Navarre. Les huitains des *Testaments* reçurent de ces travaux, en même temps que plus de clarté, un nouvel intérêt. M. John Payne donna alors une excellente traduction complète de l'œuvre de Villon, respectant le sens et la rime (1878). L'édition populaire expurgée de 1881 parut précédée d'une préface où la figure de Villon était présentée hardi-

Digitized by Google

ment, car M. John Payne, admirateur des Français : Théophile Gautier, Banville, Baudelaire, Stéphane Mallarmé, tient pour la doctrine de l'art pour l'art et fronde la morale. Par ses premières œuvres, le *Masque of Shadows* (1870) et les *Songs of Life and Death* (1872), mystiques et sensuelles, il s'était acquis une place honorable, inférieure seulement à celle de ses aînés, Rossetti et Swinburne, dans cette *fleshly school of poetry* que dénonçait alors l'éloquence puritaine de Robert Buchanan, poète plus moral, mais moins artiste.

M. John Payne se fait donc le champion de Villon. Après l'auteur des « Grotesques », il proclame que c'est à sa vie pittoresque que nous devons le grand poète des bas-fonds de la société, et il montre l'homme tout entier dans son milieu. Par instinct romantique, il donne toujours aux confessions obscures des *Testaments* le sens le plus fort qu'elles puissent avoir. Il dramatise là où un Sainte-Beuve ne voyait que badinage poétique. Si Villon a mal tourné, c'est à cause des « désirs effrénés de son âme de poète », et parce qu'il fut déçu dans son amour pour Catherine de Vausselles :

Le regard de Celle m'a pris
Qui m'a été félonne et dure...

Rejeté par la coquette, il descendit à l'amour facile de Jehanneton la Chaperonnière, et enfin à l'amour honteux de la grosse Margot. Auguste Longnon voulait que celle-ci ne fût qu'une enseigne de taverne. M. Payne, qui tient pour les interprétations vigoureuses, lui rend la vie. C'est chez elle que Villon se réfugie à la fin de l'année 1461. Il est malade, atteint d'une phtisie, en partie due à « l'eau froide » que lui fit boire l'évêque d'Orléans, et M. Payne est d'avis que cette « eau froide » est celle de la question et non, comme le croyaient Sainte-Beuve et Théophile Gautier, la fade eau pure qu'on sert aux prisonniers. En 1461, la grosse Margot a donc dû se dévouer au poète, et M. Payne renvoie son public anglais « pour des exemples touchants de pathétique abnégation « chez des femmes de sa classe à « la curieuse Histoire de la Prostitution » de Dufour ou à la sympathique étude de Dumas : « Filles, Lorettes et Courtisanes. »

Cela dans la préface d'une édition populaire expurgée. Pour les initiés, M. Payne fonda une *Villon Society*, qui a distribué à ses

Digitized by Google

membres, outre les œuvres originales de son fondateur, et l'édition non expurgée de de la traduction de Villon, d'autres très belles traductions en vers et en prose, toutes l'œuvre de M. John Payne : d'abord, une version des *Mille et Une Nuits* et des autres vieux contes arabes, la première version en une langue européenne qui prétendit à être intégrale, puis des traductions de Boccace, de Bandello, de Hafiz, et aussi, tout récemment, à partir de 1906, des traductions de poètes lyriques français : les *Fleurs de France*.

M. John Payne a aussi composé, comme Swinburne, quelques vers français. Certains sont incorrects de langue, voire de métrique, mais d'autres ont une forte saveur, témoins ces vers de sa « Ballade à Villon ».

Et je me suis promis, braille qui braille,
Contre la mort de livrer ta bataille.
. . . . . .
Dire tes gentes filles, ta prêtraille,
Tes compagnons, tes jeux, doux vagabond.

« Doux vagabond », c'est la dernière formule du Villon romantique. C'est l'écho en Angleterre du Villon de Banville. Théophile Gautier, en 1832, lançait le défi : « . . . Les bons poètes sont encore plus rares que les honnêtes gens, quoique ceux-ci ne soient guère communs. » Le romantisme triomphant a fait de tous les bons poetes des honnêtes gens supérieurs à la morale de leur époque. François Villon, pour un disciple de Banville, est une espèce d'Edgar Poe, persécuté par les philistins du XVe siècle.

Villon, ce bel enfant, qui n'eut ni feu ni lieu,
A chanté sa ballade en riant comme un dieu,

s'écriait Banville dans la *Voie Lactée*.

Le « doux vagabond », le « bel enfant », est revêtu du prestige des génies bohèmes pauvres et fiers, victimes du *bourgeois*, « de la société dirigée par des riches qui, comme le dit Banville dans ses *Souvenirs*, lisent les livres quand on les leur prête et vont à la comédie quand on leur donne des billets gratuits. » « Il y a quatre siècles bientôt, elle a presque pendu François Villon pour lui apprendre qu'elle n'attache pas ses poètes lyriques avec des saucisses. »

Cette idéalisation poétique de Villon, première incarnation de Gringoire et de Glatigny, ne pouvait résister à la vague réaliste. En

Digitized by Google

France comme en Angleterre, le « doux vagabond » dut redescendre de l'Elysée des poètes et revenir hanter mauvaise compagnie et plus mauvais lieux.

En 1876, M. Jean Richepin, naturaliste passionné, évoquait le prince des poètes-chemineaux, le frère des sombres vagabonds.

Roi des poètes en guenilles,
O gueux, Maître François Villon.

Mais si l' « escroc », le « truand », était replongé dans le ruisseau d'où l'avait tiré Banville, c'était pour que chaque tache de fange ajoutât à sa gloire. Sous le parti-pris naturaliste, M. Richepin était un romantique, comme Banville : il constellait ses « gueux » de boue et de vices pour attester sa foi de néophyte en l'idéal romantique et faire hommage de leur laideur à la sainte poésie. C'est par le mot « génie » que se clôt sa truculente apostrophe à l' « escroc » François Villon.

Ce fut aussi un poète-vagabond, Robert-Louis Stevenson, qui, l'année suivante, donna au public anglais un Villon réaliste. Dans le *Cornhill Magazine* d'août 1877 parut l'étude sur « François Villon, étudiant, poète et cambrioleur », dans le *Temple Bar* d'octobre, la nouvelle : « Un logis pour la nuit ». Depuis 1882, l'une fait partie des *Familiar studies of men and books*, l'autre des *New Arabian Nights*. Pour Stevenson, Villon est le prototype du louche bohème parisien, fleur des ruisseaux de la colline Sainte-Geneviève. Et Stevenson, le bohème de plein air et le rêveur de romans d'aventures, se détourne non sans dégoût du bohème de la ville. Pour lui, comme pour Sainte-Beuve, Villon est le poète des « Contredits Franc-Gontier », mais là où Sainte-Beuve s'amusait du badinage, Stevenson voit l'indice d'une âme laide. Il reproche au poète de célébrer à la fois la sensualité et la ville, d'unir dans une même réprobation la morale et la campagne :

Mais, quoi que soit du laboureux métier,
Il n'est trésor que de vivre à son aise,

et l'imagination de Stevenson ne peut oublier non plus l'acte laid du poète épiant « par un trou de mortaise » le héros qu'il oppose à l'honnête paysan Franc-Gontier :

Sur mol duvet assis, un gras chanoine,
Lès un brasier, en chambre bien natée,
. . . . . .

Digitized by Google

et le « gras chanoine » est peut-être, pense Stevenson, l'oncle Guillaume de Villon !

Dans l'imagination de Stevenson, nette, implacable, le prestige romantique de la Bohème parisienne s'évanouit. Le jeune Écossais fait tomber le voile de poésie qu'ont tissé Mürger, Banville, Glatigny, Catulle Mendès. Villon, dépouillé de tout romantisme, apparaît à Stevenson comme l'ancêtre, « plus grand » que ses arrière-neveux, des écrivains réalistes : Zola, les Goncourt, l' « infiniment plus grand » Flaubert, et on sait comment l'auteur de l'*Ile au Trésor*, admirateur de Walter Scott et de Dumas père, désapprouvait la manière brutale de nos réalistes, tout en reconnaissant leur puissance.

Voilà donc François Villon condamné par la sensibilité de Stevenson, mais d'où vient le portrait poussé au noir ? Toute la critique moderne insiste sur l'humanité de ce « pauvre Lelian » médiéval, sur sa piété filiale, sur sa terreur de la mort, sur ses repentirs. « Comme c'est souvent le cas pour les hommes d'une vie relâchée et même criminelle, écrit M. John Payne, sa foi religieuse était sincère et profondément assise » Pour Stevenson, la sincérité dans une nature comme celle de Villon est une impossibilité psychologique. C'est un « mendiant envieux, grimaçant » : c'est « le mauvais pauvre, le premier méchant sans-culotte. » « Il s'approche de nous, se lamentant comme un mendiant, et nous quitte en se sauvant à toutes jambes, avec une huée et un pied-de-nez. » Voilà comment Stevenson malmène le « bel enfant » de Banville.

Un tel réquisitoire contre un poète mort depuis quatre cents ans et écrit par un apprenti-artiste ne peut s'expliquer entièrement que par l'état d'esprit de Stevenson à l'époque où il écrivit son étude et sa nouvelle.

En 1875, après des vacances d'été dans sa chère forêt de Fontainebleau, où il a lu Villon et Charles d'Orléans et composé des rondels dans les paysages de l'Ile de France, Stevenson rentre à Édimbourg et songe à publier un premier livre, un livre de critique sur les poètes populaires écossais du XVIIIe siècle : Ramsay, Fergusson, Burns. En les étudiant, il retrouve l'image de Villon, comme plus tard en écrivant la biographie de Burns, Auguste Angellier pensera « invinciblement » « à Régnier, à Villon, parfois à Saint-Amant, à

Digitized by Google

Olivier Basselin. » « Villon, écrit Stevenson à M. Sidney Colvin, est une partie essentielle de mon *Ramsay-Fergusson-Burns*, je veux dire, en est une note, et il reviendra souvent comme comparaison et illustration. » Le livre projeté se réduisit à l'article sur « Some Aspects of Burns », paru en 1879 dans le *Cornhill Magazine* et réimprimé dans les *Études familières*. Villon n'est rapproché du poète écossais que pour lui faire antithèse. Burns a « le désir de s'élever », de « combattre », et, malgré ses faiblesses et ses fautes, Burns est, pour Stevenson, le paysan de l'Ayrshire qui sut « réussir dans la société d'Édimbourg », qui eut « le respect de soi-même », et qui fut « un *gentleman* du commencement à la fin. » Stevenson a pour son compatriote « la pitié la plus profonde » : dans la préface des *Études familières*, il déclare « avoir étudié avec une estime grandissante les efforts désespérés de Burns pour bien faire. »

Dans l'esprit d'un Écossais, c'est-à-dire, à en croire Stevenson lui-même, d'un homme qui « aime à moraliser », Villon ne pouvait que souffrir de ce parallèle avec Robert Burns. Mais il semble bien que ce ne soit pas seulement le poète national de l'Écosse ou le « pauvre gars », Fergusson, que Stevenson oppose au vagabond français. Il y a dans l'étude sur Villon et dans la nouvelle « Un logis pour la nuit » un accent personnel qui trahit la préoccupation du jeune écrivain. Il ne veut pas être un Villon. Voilà, semble-t-il, le secret de sa dureté. C'est lui-même qu'il oppose au bohème, comme lui « sec et noir comme écouvillon », et malade comme lui. Il semble bien que Stevenson veuille écarter toute supposition d'une ressemblance entre lui-même et ce fantôme évoqué du passé, et, pendant qu'il se roidit dans le stoïcisme, il fait Villon faible, simulateur et vil.

Dans « Un logis pour la nuit », le poète Villon est, une nuit d'hiver, accueilli à la porte de la maison amie où il frappe par un seau d'eaux ménagères (1). Il est glacé. « Il se rappela qu'il avait

(1) Stevenson, dans ce conte, ajoute une « repue franche », la moins joyeuse, à celles de la légende de Villon. Il le fait assister au meurtre de son bon compagnon Thévenin Pensete par son autre bon compagnon Regnier de Montigny. Le poète prend sa part des dépouilles du mort, mais ses complices la lui dérobent séance tenante, par vol furtivement fait. Après la mésaventure du seau d'eaux ménagères, il reçoit chez un vieillard hospitalier une « franche repue », sans avoir cette fois besoin de la voler, de la gagner par des bouffonneries ou de la

Digitized by Google

une tendance à la phtisie, et commença de tousser, pour essayer. » Pour comprendre toute la force de ce détail, il faut le rapprocher de certains passages des lettres de Stevenson à cette époque. Il a dû passer l'hiver de 1873-1874 à Menton, et là, dans l'air alanguissant des pays de convalescence, il a eu un moment de faiblesse, qui moralement correspondait presque à cet essai de tousser qu'il imagina plus tard chez le malsain Villon. « Si vous saviez comme je me suis senti vieux, écrit-il en novembre 1873 à Mrs Sitwell; ce que la vieillesse amène avec elle, c'est bien cette insouciance, ce désenchantement, cette fatigue continuelle Je suis un homme de soixante-dix ans. O Médée, tue-moi ou rends-moi ma jeunesse. » Mais il quitte vite ce ton de malade. En janvier 1875, Leslie Stephen le mène à la vieille infirmerie d'Édimbourg pour lui faire faire la connaissance du poète Henley, vaillant contre la souffrance; Henley, l'invalide qui chante l'action, la lutte, la vie physique. Stevenson aussi lutte ; dans une lettre du 8 février à M. Sidney Colvin, il cite en français Balzac : « Il faut travailler *comme le mineur enfoui sous un éboulement* », et il ajoute encore en français ces mots dignes de la correspondance de Flaubert, et qu'il affirme avec un énergique humour : « J'y parviendrai, nom de nom de nom ! » A ce moment-là, il est très malade. Il va à Barbizon. De retour à Édimbourg, dans le terrible climat qui le mine, il écrit à Mrs Sitwell en avril 1875 : « L'influence de cette ville est assurément ce qui peut être le pire pour moi; *mais il faut lutter.* » — Ces derniers mots en français.

Pour cette âme qui se roidit, les efforts de Burns pour s'élever sont, on le comprend, un spectacle passionnant, la dégradation de Villon, une vision répugnante. Un tempérament vigoureux, comme Gautier; un rimeur, comme Banville, pour qui par définition un bon poète est un dieu, peuvent se donner en spectacle ce « grotesque » ; pour Stevenson, l'homme est trop réel pour qu'on l'idéalise, et il ne peut seulement jouir en artiste de cette « peur de la mort », de ces « lamentations ». C'est malsain, et Stevenson, au contraire de Swinburne et de M. John Payne, ne veut pas se complaire dans le

mendier par des jérémiades. Il en récompense son hôte par des paradoxes cyniques, par des insultes et par le regret de ne pas l'avoir volé, et peut-être assassiné.

Digitized by Google

malsain. Il ne veut pas s'attarder dans « la profonde et quelque peu pleurnicharde conviction médiévale de la nature éphémère de cette vie et de l'horreur de la mort. » « Ce voleur impénitent ne peut atteindre ni à la confiance chrétienne ni à l'esprit de la lumineuse parole grecque. » « Celui que les dieux aiment meurt jeune. » « C'est un pauvre cœur, et une plus pauvre époque, qui ne peuvent accepter la condition de la vie avec un certain empressement héroïque. »

Telle est la philosophie de Stevenson à vingt-cinq ans. François Villon en souffrit. Les lecteurs de Stevenson sont longtemps hantés par sa vision réaliste du bohème. Il grimace dans leur mémoire, louche rôdeur, méditant au clair de lune un mauvais coup ou une bonne rime, « with his finger to his nose. »

Mais que dans l'imagination anglaise chante la ballade des neiges d'antan, la figure de Villon se revêt malgré tout aujourd'hui d'un charme préraphaëlite :

Villon, our sad bad glad mad brother's name!

Car, frère lointain de Dante Gabriel Rossetti, il avait pris plaisir à énumérer les noms de femmes musicaux :

Berte au grand pied, Bietris, Allis,
Haremburgis, qui tint le Maine (1),

et il avait dit la pitié de la disparition de la beauté et l'horreur de la mort.

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
. . . . . .
. . . . . .
Corps féminin, qui tant est tendre,
Poli, souef, si précieux,
Te faudra-il ces maux attendre?
Oui, ou tout vif aller es cieux.

Les joies délicates ou grossières, et aussi les amères rancœurs de la vie sensuelle, dramatisées par les évocations de la danse macabre où chacun doit entrer à son tour, tous ces thèmes de la poésie de Villon ont été orchestrés, on sait avec quelle richesse, par Rossetti, et surtout par Swinburne. L'Anglais moderne lisant les vers :

(1) On ne peut s'empêcher de rapprocher l'énumération des dames du temps jadis de celle de ces servantes de Notre Dame « dont les noms sont cinq douces symphonies » :

Cecily, Gertrude, Magdalen,
Margaret and Rosalys.
(Rossetti : *The Blessed Damozel*).

Digitized by Google

Un temps viendra qui fera dessécher,
Jaunir, flétrir votre épanouie fleur,

les entend à travers les multiples chants païens de ces deux Villoniens romantiques : Rossetti et Swinburne, comme nous à travers une ode païenne de Ronsard.

Bien plus, Swinburne et Rossetti ont non seulement enrichi d'échos romantiques l'interprétation moderne du poète médiéval, mais encore transformé le son même de sa voix. Qu'on lise la traduction que fit Rossetti du joli rondeau :

Mort, j'appelle de ta rigueur,
Qui m'as ma maîtresse ravie.

Villon le terminait en badinant, s'amusant à des jeux de mots et d'esprit, tout à fait dans la tradition de ce petit poème :

Deux étions et n'avions qu'un cœur ;
S'il est mort, force est que dévie,
Voire, ou que je vive sans vie
Comme les images, par cœur,
Mort !

Profitant d'une erreur de lecture évidemment volontaire, Rossetti substitue au dernier trait spirituel : « vivre par cœur » un peu de pittoresque pré-raphaëlite : l'évocation d'un *chœur* d'église médiévale avec une image de pierre peinte, et le ton à moitié sérieux du poète français devient dans la traduction anglaise d'une gravité, elle aussi, pré-raphaëlite :

Two we were, and the heart was one ;
Which now being dead, dead I must be,
Or seem alive as lifelessly
As in the choir the painted stone,
Death !

La transformation atteint jusqu'au titre même. Ce rondeau ou, comme dit Villon,

Ce lai contenant des vers dix,

est un *legs* plaisant du poète à Maître Ythier Marchant. C'est un *lai* des « anciennes amours » de Maître Ythier ; que Villon l'écrivit originellement après la mort d'une sienne maîtresse est une conjecture douteuse ; mais Rossetti intitula hardiment sa traduction : « To Death, of his Lady. »

A la mort de Rossetti, Swinburne se souvint de ce rondeau, et, dans un double *roundel*, il ensevelit aux côtés de François Villon son mélodieux « translateur » : à travers « la porte blindée de fer »

Digitized by Google

qui nous sépare des morts « chemine » jusqu'à nos oreilles la plainte éternelle de Villon :

Mort, j'appelle de ta rigueur,
Qui m'as ma maîtresse ravie,

et « au-dessous de cette plainte perçante » qui vient du fond des siècles, et à laquelle avait répondu Rossetti, le mari de la belle et douloureuse Elisabeth Siddal, murmure maintenant « la voix plus proche » de Rossetti lui-même, « submergé », à son tour, « par le flot de la mort ».

I

« — Mort, de ta rigueur une voix fit appel, et les hommes entendent encore ce que dit la douce plainte, qui pleure inapaisée à tes oreilles bien scellées — Mort !

Comme une voix dans une vision qui s'évanouit, à travers l'entrée de la tombe barrée et la porte blindée de fer, le son de ce gémissement chemine.

Gémissement inapaisé d'un cœur inguérissable, il éveilla l'écho d'accents mélodieux à des lèvres, elles aussi maintenant glacées par ton baiser — Mort !

II

Il y a des siècles, aux lèvres d'un poète triste et joyeux dont l'âme était une colombe sauvage perdue dans la neige tournoyante, la tendre et perçante plainte de sa douleur prit voix pour se montrer il y a des siècles.

Si clairs, si profonds, coulent les divins et désolés accents que toute âme qui écoute doit frémir à l'entendre, percée et torturée par l'angoisse de la musique passionnée.

Pour nous murmure au-dessous une plus proche voix, que connurent des oreilles qui ne la connaîtront jamais plus, muette maintenant comme la bouche qui se sentit submerger par le flot de la mort — il y a des siècles » (1).

Henri VIGIER.

(1) Swinburne : *A Century of Roundels* : On an old Roundel.

Pour compléter cette étude, ajoutons que la critique anglaise contemporaine traite Villon comme un classique français : c'est par une étude sur Villon que commence la deuxième partie du Manuel de Littérature française de M. Saintsbury (la Renaissance) ; c'est par des extraits de Villon que commencent les *Specimens of French Literature* du même auteur. Enfin, la figure du bohème hante toujours les imaginations des écrivains anglais. Voyez, par exemple, le roman de M. Justin Huntly Mac Carthy : *Needles and Pins* (1907) et sa comédie : « *If I were King* », traduite en allemand en 1909 sous le titre de *François Villon*.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

UNE SOURCE NOUVELLE DE CHAPMAN :

« Francisci Petrarchae De Contemptu mundi colloquiorum liber, quem Secretum suum inscripsit. »

M. Castelain est parvenu à reconstituer en majeure partie la bibliothèque de Ben Jonson à l'aide de toutes les traductions, adaptations, allusions ou citations qu'il a relevées dans ses œuvres. C'est une tâche analogue qui incombe à l'industrieux éditeur et annotateur des œuvres de Chapman, Mr Parrott ; et cependant la liste est longue des sources auxquelles le « traducteur d'Homère » est dès à présent convaincu d'avoir librement puisé : elles ont été signalées, soit par Mr Parrott lui-même dans le volume des « Tragédies de G. Chapman » qu'il a publié en 1910, soit, avant lui, par de féconds travailleurs : Mr Boas, l'auteur de la première bonne édition de « Bussy d'Ambois » ; Sir Sidney Lee, dans sa « Renaissance française en Angleterre » ; Mr Koeppel dans « Quellen und Forschungen », et d'autres encore.

Parmi les auteurs grecs (il les lisait généralement dans leur traduction latine), latins (de l'Antiquité ou du moyen âge), anglais, français, voire même italiens, qui lui ont donné l'idée ou fourni l'aliment de ses tragédies, de ses comédies ou de ses poèmes, il faut citer : Plutarque (1), Térence (2), Pétrone (3), l'Ange Politien (4), Chaucer (5), Grimeston (6),

(1) La tragédie de « César et Pompée » est basée sur trois des « Vies » de Plutarque : celles de César, Pompée et Caton d'Utique.

(2) L' « Heautontimorumenos » et l' « Adelphi » ont suggéré « All Fools ».

(3) « The Widow's tears » n'est qu'une version nouvelle du conte de la « Matrone d'Ephèse » dans le « Satyricon ».

(4) L' « Epicedium or a funeral song », écrit en 1612 par Chapman à l'occasion de la mort d'Henri, prince de Galles, est en majeure partie une traduction de l'élégie de Politien : « Epicedion in Albierae Albitiae immaturum exitum ».

(5) L'intrigue principale de « Sir Giles Goosecap » est celle de « Troilus and Criseide ».

(6) Le « General Inventorie of the History of France » de Grimeston (1607), fondé lui-même sur les chroniques françaises de Jean de Serres, Pierre Mathieu, et Palma Cayet, est l'autorité, parfois littéralement traduite, de Chapman pour ses deux drames : « Biron's Conspiracy », « Biron's Tragedy ».

Digitized by Google

Pasquier (1), Gilles Durant (2), A. Piccolomini (3). Mais il convient de faire aussi une place aux anciens et aux contemporains, que Chapman n'a pas moins bien connus, auxquels cependant il n'a fait que de plus courts emprunts, soit qu'une pensée ou une image isolée lui ait plu, soit qu'un passage de quelques vers ou de quelques lignes lui ait paru pouvoir s'insérer avantageusement dans le contexte de son drame ou de son poème. Citons seulement parmi ces derniers : Homère, Hésiode, Epictète, Lucien, Virgile, Ovide, Juvénal, Sénèque le philosophe, Sénèque le tragique, Du Bartas (4) ; à cette liste, un heureux hasard nous permet d'ajouter le nom de Pétrarque, le prosateur latin, non le sonnettiste. Une récente lecture de son « De contemptu mundi, sive Secretum meum » nous a, en effet, révélé que dans ce livre Chapman est allé chercher la belle scène initiale de l'acte III de sa comédie « Monsieur d'Olive » (1606). L'emprunt est si inattendu et si flagrant, la nature et les tendances de l'œuvre latine et de la pièce anglaise si étrangères les unes aux autres, les procédés de traduction et d'adaptation de Chapman si curieux et si représentatifs de son époque, qu'il peut être intéressant d'examiner le cas avec quelque attention.

Avant de confronter les deux textes, rappelons quelques faits : le « Secret » de Pétrarque, conçu dès 1336, écrit à Vaucluse vers 1342-43, est un dialogue imaginaire entre Saint Augustin et l'auteur, dialogue auquel assiste silencieusement la Vérité elle-même sous les traits d'une femme resplendissante de lumière. Dans ce dialogue, qu'un souci tout médiéval de la Trinité lui a fait diviser en trois « journées », Pétrarque nous donne le récit sincère et touchant de ses passions tumultueuses, de ses afflictions, de ses innombrables misères morales. Il est le pénitent qui, avouant tout au confesseur, accepte tout de lui avec une égale reconnaissance : encouragements, consolations même illusoires, remontrances à la fois douces et sévères. Le troisieme colloque, celui qui nous intéresse principalement ici, est le plus beau, Il roule en grande partie sur l'amour de Pétrarque pour Laure : Saint Augustin — tel un Ovide chrétien — s'y fait le conseiller des remèdes propres à guérir un tel amour. Un voile de mélancolie tendre et romanesque plane sur tout le livre et empreint ces confessions très véridiques d'un mysticisme imaginatif qui n'en est pas le moindre charme.

« Monsieur d'Olive », même dans sa partie sérieuse — la seule dont

(1) La tragédie de « Chabot » a mis en œuvre un chapitre de ses « Recherches de la France » (1607).

(2) Gilles Durant, l'auteur du « Trepas de l'âne ligueur » (1550-1615). « The amorous zodiac », de Chapman, n'est guère que la traduction d'un de ses poèmes.

(3) « May-day » est une adaptation de sa comedie si populaire en Italie et en France : « Alessandro » (1543).

(4) Voyez e. g. *Chabot*, IV, I, 14-16 (note).

En relisant les « Colonies » (2e semaine, 2e jour), nous croyons avoir trouvé l'original d'une image favorite de Chapman, celle de l'onde circulaire qui, provoquée par le jet d'un caillou dans une source, va s'élargissant jusqu'aux bords (Comparez « Colonies », v. 283 sqq. avec Chapman, poemes (edition Shepherd), pp. 35b et 129 b.).

Digitized by Google

nous ayons à nous occuper, — est une œuvre de portée infiniment moindre, bien moins vivante et moins humaine : le comte de Sainte-Anne a perdu sa femme adorée, sœur de son ami Vaumont, il l'aimait d'amour si passionné qu'il ne peut se résigner à l'abandon de son corps, le fait embaumer, l'assoit sur un fauteuil « comme si elle dormait seulement » et ne cesse, jour et nuit, de pleurer à ses pieds. Son beau-frère Vaumont intervient alors, lui conseille de renoncer à sa folie, de s'arracher à une douleur qui dépasse de beaucoup les limites assignées par la nature ; autrement dit, remplit très exactement auprès de lui l'office même de Saint Augustin auprès de Pétrarque. La défunte comtesse, objet de ce funeste amour, remplace la Laure vivante dont la cruauté a poussé Pétrarque au désespoir : elle menace, elle aussi, de faire sombrer la raison de son amant si d'autoritaires conseils ne le rendent aux hommes et à la vie.

Voici comment chacun des deux poètes a traité cette scène, où s'échangent plaintes douloureuses et salutaires avis (1) :

Chapman	*Pétrarque (édition de Bâle, 1581)*
St A. You have inclined me more to leave this life	
Than I supposed it possible for an angel ;	
Nor is your judgment to suppress your passion	
For so dear loved a sister (being as well	
5. Your blood and flesh as mine) the least enforcement	
Of your dissuasive arguments. And besides	
Your true resemblance of her much supplies	
Her want in my affections ; with all which,	*Petr.* Fateor, et illud accidit quod omnibus ferme quibus angor aliquid falsi licet dulcoris immixtum est : In hac autem tristitia, et aspera et misera et horrenda omnia ; apertaque semper ad desperationem via ; et quicquid infelices animas urget in intentum... Hæc autem pestis tam tenaciter me arripit interdum ut integros dies noctesque illigatum torqueat, quod mihi tempus non lucis aut vitæ sed tartareæ noctis et acerbissimæ mortis instar est... *Colloq. 2em p. 347.*
I feel in these deep griefs, to which I yield	
10. *A kind of false, sluggish and rotting sweetness*	
Mix'd with an humour where all things in life,	
Lie drown'd in sour wretched and horrid thoughts ;	
The way to cowardly desperation open'd ;	
And whatsoever urgeth souls accursed	

(1) Les 36 vers imprimés en italiques sont ceux que Chapman doit à Pétrarque. Les 15 autres représentent son effort personnel pour les souder en quelque sorte au contexte dramatique.

Digitized by Google

15. *To their destruction, and sometimes their plague*
So violently gripes me, that I lie
Whole days and nights bound at his tyrannous feet:
So that my days are not like life or light,
But bitterest death, and a continual night.
20. *Va.* The ground of all is unsufficed love,
Which would be best eased with some other object;
The general rule of Naso being authentic,
Quod successore novo vincitur omnis amor:
For the affections of the mind drawn forth
25. *In many currents are not so impulsive*
In any one; and so the Persian king
Made the great river Ganges run distinctly
In an innumerable sort of channels;
By which means, of a fierce and dangerous flood
30. *He turn'd it into many pleasing rivers.*
So likewise is an army disarrayed
Made penetrable for the assaulting foe;
So huge fires being diffused, grow assuaged;
Lastly, as all force being united increaseth,
35. *So being dispersed, it grows less sharp and ceaseth.*
St A. Alas, I know I cannot love another,
My heart accustom'd to love only her,
My eyes accustom'd to view only her,
Will tell me whatsoever is not her,
40. *Is foul and hateful.*
Va. Yet forbear to keep her
Still in your sight; force not her breathless body
Thus against Nature to survive, being dead:
Let it consume, that it may reassume
45. A form incorruptible; *and refrain*

Aug. (*Ciceronis*) consilio et magister Amoris Naso consentit, regulam afferens generalem: *quod successore novo vincitur omnis amor*... disgregatus enim et in multa distractus animus, segnior fertur ad singula. Sic Ganges, ut aiunt, a rege Persarum innumerabilibus alveis distinctus, atque ex uno alto metuendoque flumine in multos spernendosque rivulos sectus est.
Sic sparsa acies penetrabilis hosti redditur: sic diffusum lentescit incendium. Denique omnis vis ut unita crescit, sic dispersa minuitur.
Colloq. 3um *p. 358.*

Petr. Hoc igitur unum scito, me aliud amare non posse, assuevit animus illam adamare, assueverunt oculi illam intueri, et quicquid non illa est, inamœnum et tenebrosum dicunt...

Aug. Potesne igitur in animum indu-

Digitized by Google

The places where you used to joy in her ;
Heu fuge dilectas terras, fuge littus amatum :
For how can you be ever sound or safe
Wherein so many red steps of your wounds
50. *Gasp in your eyes ? With change of place be sure,*
Like sick men mending, you shall find recure.

cere fugain exiliumve et notorum locorum caruisse conspectu ?...
Heu fuge dilectas terras, fuge littus amatum.
Quomodo enim unquam his in locis tutus esse poteris, ubi tam multa vulnerum tuorum extant vestigia, ubi et præsentium conspectu et præteritorum recordatione fatigaris ?... Loci mutatione, tanquam ægroti jam convalescentes, curandus eris.
Colloq. 3um p. 359.

Un examen attentif de l'un et de l'autre texte suggère quelques réflexions très simples ; celle-ci d'abord : Chapman n'a pas eu grand effort à faire pour s'approprier et versifier la prose pétrarquesque, tant les deux situations étaient — momentanément — similaires : il lui suffisait de rappeler par deux fois qu'il s'agissait d'une morte, et non d'une vivante, pour que tout cadrât à merveille. Notons cependant que la mélancolie de Pétrarque, si éloquemment exprimée dans le fragment tiré du second colloque, n'est pas une mélancolie amoureuse : il rend encore uniquement responsables de ce sombre pessimisme sa mauvaise fortune persistante, ses multiples déboires, le spectacle des vices de la cour papale à Avignon. Mais peu importait à Chapman qu'il ne s'agît point d'amour : le passage pouvait servir tel qu'il était ! Il est curieux qu'il débute par un indéniable contresens. Ce que Pétrarque dit, en effet, c'est ceci : « Tandis que dans presque tous les maux qui me tourmentent se mêle une certaine douceur, quoique fausse, — dans cette tristesse, au contraire, tout est âpre, lugubre, effroyable. » Les deux propositions s'opposent l'une à l'autre. Chapman, croyant que la première, comme la seconde, décrivait la mélancolie présente du pauvre pénitent, a voulu compléter l'une par l'autre et a abouti à une « contradictio in terminis », palliée il est vrai par ce vers de maladroite transition :

« *Mix'd with an humour where all things in life...* »

Chapman ne saurait avoir altéré le texte à dessein, car le latin lui offrait un sens satisfaisant qu'il pouvait conserver sans la moindre modification.

Ailleurs, il a introduit des changements plus conscients sans doute : là où Pétrarque esquisse une image, il en grossit les traits, mais, ce faisant, il la déforme et tombe dans le mauvais goût, presque dans l'incohérence (1).

Parfois, il ajoute une image, le plus souvent malencontreuse (2), ou

(1) V. surtout v. 49-50.
« ... Wherein so many red steps of your wounds
Gasp in your eyes. »

(2) V. 12 ... All things in life
Lie drowned in sour, wretched and horrid thoughts.
Au v. 17, « at his tyrannous feet » forme une image d'autant plus regrettable que nous pensons immédiatement à la morte, et que nous ne savons trop à quoi se rapporte « his ».

Digitized by Google

il parfait son vers à l'aide de quelque épithète, de quelque synonyme ; mais il est le plus souvent littéral, allant jusqu'à garder autant que possible le mot latin (1) dans sa version poétique.

Au total, traduction facile, mais hâtive, comme il y en a beaucoup dans l'œuvre de Chapman. Avait-il, quand il la fit, le livre même sous les yeux, ou, comme le suggère Mr Parrott à propos d'un cas analogue (2), tenait-il plus probablement, comme son ami Jonson un « common place book » où il traduisait — en vers — ses passages favoris, et qu'il exploitait à volonté quand il écrivait ses pièces ou ses poèmes ? Nous ne le pouvons savoir. Mais il était intéressant de constater que Chapman, comme Ben Jonson, comme Chaucer, étendait ses sympathies classiques à la basse-latinité et au moyen âge, avec une impartialité qui, pour une fois, n'excluait pas le sens des valeurs littéraires.

Franck L. SCHOELL.

UN PEU DE PRESQUE INÉDIT

I. — La Révolution française et Milton : une édition de la « Défense du peuple anglais »

On sait (3) que, dès l'aurore de notre Révolution, quand la question des droits respectifs du peuple et du roi fut à nouveau posée, les amis de la nation eurent recours aux vieux arguments de Milton. En 1789 parut une *Théorie de la Royauté d'après la Doctrine de Milton* (4), qui contient, après une longue et intéressante notice « Sur Milton et ses ouvrages », une traduction abrégée de la fameuse *Pro populo Anglicano defensio* de 1651. L'auteur ne serait pas, comme on le crut longtemps, Mirabeau, mais un

(1) C'est ainsi qu'il rend *falsi* par *false* ; *horrenda* par *horrid* ; *desperationem* par *desperation* ; *generalem* par *general* ; *penetrabilis* par *penetrable*, etc., etc.

(2) « Bussy d'Ambois », I, 1-57-81 note.

(3) Cf. J. M. Telleen : *Milton dans la littérature française*, thèse de doctorat d'Université, Paris, 1904.

(4) In-8° ; « à Paris », dit A. Geffroy, *Etude sur les pamphlets de Milton*, 1848 ; bibliog., p. 247, — mais on n'a pas remarqué qu'il y eut deux éditions : l'une, qu'on peut voir à la Bibliothèque de la Sorbonne, ne porte que cette date, 1789, sans nom d'auteur, d'éditeur ou de lieu ; l'autre, qu'on peut voir à la Bibliothèque universitaire de Lille, ajoute au titre donné ci-dessus : « Par M. de Mirabeau. — A Paris, chez Le Jay, Libraire, rue Neuve des Petits-Champs, près celle de Richelieu, n° 146. — 1790 ».

Digitized by Google

certain « Salaville, mort à Paris en 1831 » (1). — Pour le dire en passant, ce n'est pas là, comme on l'a dit (2), la première apparition du Traité de Milton en langue moderne ; si l'on ne sait pas ce qu'il advint d'une version, sans doute en anglais, dont parlait déjà Heinsius en 1651, on connaît une traduction anglaise par J. Washington, de 1692 (3) ; et il semble que notre adaptation française soit basée sur le texte anglais, puisqu'elle le cite en note, p. 65. — Cette publication française aurait été supprimée par ordre du roi, mais (et c'est le point sur lequel nous voulons attirer l'attention) un arrêté du Conseil départemental de la Drôme la fit réimprimer à la fin de 1792, sans l'introduction, jugée sans doute trop littéraire pour l'époque troublée que l'on traversait, mais avec quelques considérants qu'il peut être intéressant de reproduire ici.

p. 1] DÉFENSE | DU PEUPLE ANGLAIS, | SUR LE JUGEMENT | ET LA CONDAMNATION | DE CHARLES PREMIER, | ROI D'ANGLETERRE. | PAR MILTON. | *Ouvrage propre à éclairer sur la circonstance* | *actuelle où se trouve la France.* | Réimprimé aux frais des Administrateurs | du Département de la Drôme. | [Vignette : un pont garde par une grosse tour, sur laquelle flotte un drapeau] A VALENCE, | chez P. AUREL, Imprimeur du Département | de la Drôme. | 1792.

p. 3] AVIS PRÉLIMINAIRE.

En 1649, Charles premier porta sa tête sur l'échafaud, d'après le jugement rendu contre lui par le Parlement d'Angleterre.

Cet acte de justice national, inouï dans l'histoire moderne, fit accuser les Anglois de parricide ; un pedant originaire de France, mais pensionnaire d'une Republique, où il étoit professeur, *Saumaize* essaya de justifier Charles des crimes qu'on lui imputoit, & ne craignit pas de faire le procès à toute une Nation, dans une diatribe intitulée, *defensio Regia*, défense pour le Roi.

Milton répondit vigoureusement à cette plate production ; il prouva qu'il étoit aussi profond politique que grand
p. 4 | poète, dans l'ouvrage qu'on réimprime | aujourd'hui, & qui parut alors sous le titre de *defensio pro Populo Anglicano*, apologie du Peuple Anglais.

Les Parlements de Paris & de Toulouse lui firent l'honneur de le brûler ; en 1789, Mirabeau le ressuscita de ses cendres, & le traduisit en notre langue ; la cour en fit

(1) Geffroy, *o. c.* et Quérard, *La France littéraire*, vol. viii, p. 397, qui donne les initiales « J.-B. Salaville ». Le catalogue du British Museum attribue la dissertation préliminaire à Mirabeau. C'est fort plausible, Salaville ayant sans doute été un secrétaire de l'orateur. L'exemplaire de Londres tient apparemment le milieu entre celui de Paris et celui de Lille : il a la page de titre du premier ; mais la réimpression en gros caractères (lxxviii pages au lieu de xliv) de la dissertation, qui caractérise la seconde édition. La traduction est identique — texte, typographie, papier même — dans tous les cas.

(2) Telleen, *o. c.*

(3) *Cambridge History of English Literature*, vol. vii ; bibliog., p. 418.

Digitized by Google

enlever presque tous les exemplaires ; elle redoutoit un ouvrage qui tue les Rois, en les rabaissant à leur véritable niveau, celui de mandataire des Peuples.

p. 5] ARRÊTÉ | DU CONSEIL DU DÉPARTEMENT | DE LA DRÔME, | EN PERMANENCE. | SÉANCE publique du 14 novembre 1792, l'an premier de la République.

Présens Antoine Melleret, *Président* ; Bossan, Duclos, Tiron, Perriolat, Lermy, Lambert, Bernard, Bellier, Faure, Vernet, Caudeiron, Ithier, Blanchard, Larivière, Archinard, Long de Gigors, Germigny, Armand, Chancel, Algoud, Craponne-Duvillard, Laget, Romieu, Viot, Bergier, Payan, Martin, Ayme, Bés, *Administrateurs, et* Payan, *Procureur-général-Syndic.*

Des pétitionnaires se sont présentés au conseil, et ont demandé que l'administration fit réimprimer l'écrit intitulé : *Doctrine de Milton, sur la Royauté.* Ils ont déposé sur le bureau un exemplaire de cet ouvrage et leur pétition motivée.

Lecture faite de plusieurs fragmens de cet écrit et la matiere mise en discussion ;

Le conseil considérant que l'ouvrage de Milton établit et développe avec autant de clarté que de solidité, les droits imprescriptibles de la souveraineté de tous les peuples ;

Que le génie qui l'a produit embrase tous les cœurs du feu sacré de la liberté, qu'il présente des idées justes et saines de la royauté, qu'il combat victorieusement les prétentions ridicules et barbares de ces hommes criminels qui

p. 6] tenant leurs pouvoirs | de l'ignorance ou de la foiblesse des peuples, veulent s'élever au-dessus de la loi et refusent de courber leurs têtes coupables sous son glaive ; qu'il démontre aux partisans de l'inviolabilité des rois que dans tous les tems et chez toutes les nations leurs crimes ont été expiés par l'échafaud ; qu'il est du devoir des Administrateurs de former et de mûrir l'opinion publique, sur la grande question qui s'agite à la Convention nationale pour le jugement de Louis Capet, lequel doit être présenté à la sanction du Peuple (1), que l'Administration est sûre de remplir cet objet essentiel en repandant, sur-tout dans les campagnes, la connoissance d'un livre devenu très-rare, et par la lecture duquel tout Français Républicain pourra démêler avec sagacité les rapports et l'analogie qui existent entre la conduite de Charles Stuard et celle de Louis Capet.

Le Procureur-Général-Syndic oui, arrête que le livre *in-8° intitulé Doctrine de Milton sur la royauté, d'après l'ouvrage intitulé Défense du Peuple Anglais*, contenant dix chapitres et 96 pages, sera réimprimé au nombre de mille exemplaires aux frais des Administrateurs présens à la Séance, qu'il sera précédé d'un appendix sommaire sur

(1) Cette incidente est rendue illisible par un trait d'encre dans l'exemplaire de la Bibliothèque Municipale de Lyon ; elle est respectée dans celui de la Bibliothèque Municipale de Lille. — Ces deux exemplaires sont les seuls que nous ayons vus : on n'en trouverait pas à la Bibliothèque Nationale. La traduction occupe ici 94 pages (de 7 à 100).

Digitized by Google

l'origine de cet écrit, les noms et le caractere de son auteur et de l'interlocuteur, que des exemplaires en seront adressés à toutes les communes du ressort, aux 82 départemens, au Conseil exécutif provisoire et à la Convention Nationale, qui sera invitée à en ordonner la réimpression dans toute l'étendue de la République.

Signés MELLERET, *Président.*
REGNARD, *Secrétaire.*

II. — Le prix des « Nuits » de Young

Un doute semble avoir flotté jusqu'ici sur ce que J. Dodsley, l'éditeur des premières *Nuits* de Young, aurait donné à l'auteur : J. Warton parlait de 300 guinées pour les trois premières brochures; B. Victor de 200 livres seulement (cf. W. Thomas, *Le Poète E. Young*, 1901, p. 176 n.). Ce dernier chiffre est encore supérieur à la réalité, si l'on en peut croire le reçu, dont nous donnons ici copie (1) :

A] Novr 24 1743
Rec^d of M^r. Dodsley fifty Guineas which with 110 Guineas before receiv'd is in full for ye sole Right, to him and his Heirs for ever, of ye Copy of the five first parts (or Nights) of a Poem entituled Night Thoughts on Life Death & Immortality.
Edward Young
John Spooner (2)
This Receipt was shown to George Hawkins at the time of his Examination taken in Chancery on the part & behalf of Andrew Millar and James Dodsley Complain^ts ag^t Robt. Taylor Deft (3)

III. — Une lettre de Gray

Le Rev. D. C. Tovey n'ayant pu faire état, dans son édition des *Lettres* de Gray (vol. iii. Bell, 1912) du texte qu'on va lire, nous donnons ici une copie, aussi exacte que la typographie permet de l'attendre, de l'original (4) :

(1) Collection d'autographes Dubrunfaut, vol. i, fol. 111, à la Bibliothèque Municipale de Lille.

(2) et (3) sont, bien entendu, d'une autre écriture.

(4) Cet original se trouve à la Bibliothèque Municipale de Lille : Collection Dubrunfaut, vol. v, fol. 719. C'est un autographe provenant d'une collection anglaise, vendue à Londres, en avril 1879, à en croire une note au crayon (probablement la collection d'autographes du Baron Heath, consul-général d'Italie, vendue chez Sotheby les 24 et 26 avril).

Digitized by Google

[27]

Lancaster, 10 Oct : 1759

Dear Sr

I set out on 29 Sept : with poor—
Doctor Wharton & lay at Brough, but he was—
seized with a fit of the Asthma the same night
& obliged in the morning to return home. I—
went by Penrith to Keswick, & pass'd 6 days there
lap'd in Elysium ; then came slowly by Ambleside
to Kendal, & this day arrived here. I now [am]
projecting to strike cross the hills into Yorkshire
by Settle, & so get to Mason's : then after a few—
days I shall move gently towards Cambridge.
the weather has favour'd all my motions just—
as I could wish.

I received your letter of 23 Sept :, was glad—
yon deviated a little from ye common track, &
rejoiced you got well & safe home. I am ever

Yours

T G :

Cette lettre est écrite au premier recto (p. 1) d'une feuille double de papier vergé, soigneusement pliée en 9 et adressée au dernier verso (p. 4) :

To
The Revd Mr Brown, —
President of Pembroke Hall
Cambridge

On remarquera les traits dont Gray se servait pour combler les blancs que son écriture scrupuleusement régulière se trouvait laisser — telle une machine à écrire — en fin de ligne.

Tout en somme trahit, dans ce simple billet, adressé à un correspondant familier, des habitudes d'ordre et de soin méticuleux, raffinés, presque maniaques.

Et pourtant, chose amusante, Gray semble bien avoir commis un lapsus : il a daté sa lettre, très nettement, 1759 : le contexte suffit à la situer d'ailleurs, sans hésitation possible, en 1769.

Mais notre manuscrit n'est pas toujours inférieur au texte reçu... Il nous permet de lire (l. 8) *cross* pour *across*. Or, comme l'observait M. Tovey dans une lettre particulière, « I question *across* whenever it is printed as Gray's. Crabbe and others all said and wrote *cross the street*, not *across*. »

IV. — Une traduction de Thomas Moore

Dans sa thèse récente (1), M. A. B. Thomas a parlé de la traduction des *Amours des Anges* de Davésiès de Pontès, 1823, comme étant la dernière version en prose de ce trop célèbre poème ; il ne signale aucune version de *Le Paradis et la Péri* postérieure à 1820.

(1) *Moore en France*, Doctorat d'Université. Lyon, 1911.

Digitized by Google

Les deux œuvres ont encore paru, dans ce qui semble être un petit volume « à offrir » (1), en 1836, « chez Vanackère fils, libraire, place du théâtre », à Lille. Le traducteur, A. Wacquez, est sans doute celui qui devait se faire connaître plus tard par des travaux de journalisme et de critique(2).

Pour l'instant, il n'avait que vingt ans, et son effort que l'on sent scrupuleux, — il vise au mot-à-mot partout où il le peut — ne fut guère récompensé. On pourra, si l'on veut, comparer, aux passages des traductions antérieures, données par M. Thomas, ces deux phrases :

> p. 14 Frappé de surprise, je regardais, tandis que, folâtrant, elle brisait autour d'elle les eaux limpides qui brillaient comme des diamans, elle riait de ses jeux.
>
> ....Il semblait que chaque pensée, chaque sentiment, chaque regard étaient à ce moment fixés sur sa figure tant elle fut immobile ;

La comparaison, avec des prédécesseurs qu'il ignorait sans doute, n'est pas, il faut l'avouer, en faveur du jeune Lillois...

A. Koszul.

P. S. — Ces notes atteindraient leur but principal si elles incitaient nos lecteurs à ne pas négliger les collections publiques françaises de livres et de manuscrits, auxquelles ils ont si facilement accès.

UN PASSAGE DE BROWNING

(*Cleon*, v. 262-4)

Des passages cités dans notre dernier numéro (p. 295) à propos de « l'obscurité de Browning », celui-ci aura sans doute retenu l'attention comme étant le plus difficile — le seul vraiment difficile peut-être ; et puisque les explications données laissent l'auteur lui-même peu convaincu, il ne saurait être tout à fait vain d'y revenir.

Browning vient de constater que « la vie est inadéquate à la joie » (3), que l'homme ne peut jamais, dans le cadre physique étroit qui lui est échu, utiliser qu'une petite partie des infinies ressources de bonheur éparses autour de lui.

(1) Petit in-16, couvert de papier vert ; avec les notes ; mais les citations en grec de Moore sont supprimées. — Se trouve à la Bibliothèque Municipale de Lille.

(2) Cf. H. Verly. *Essai de biographie lilloise*, 1869, p. 223 ; des traductions manuscrites de lui sont conservées à la Bibliothèque Municipale de Lille.

(3) Non pas absolument « incompatible avec la joie » (F. Delattre. *De Byron à F. Thompson*, p. 125).

Digitized by Google

Il continue :

Is it, for Zeus to boast

c'est-à-dire : « Serait-ce par hasard afin que Zeus puisse s'écrier arrogamment » ou, plus explicitement encore : « Cette exiguité de la participation humaine à la joie totale a-t-elle été décrétée pour permettre à Zeus de s'exalter par comparaison » (1). — C'est donc, nettement, une hypothèse, l'hypothèse de la méchanceté divine, hypothèse dont le v. 265 « If this were so, we could not thank our Lord » marque clairement la conséquence.

Puis vient l'expression de cette « malice » attribuée pour un instant à la Divinité :

« See, man, how happy I live, and despair —
That I may be still happier — for thy use ! »

c'est-à-dire : « Vois, homme, combien je suis heureux, moi » (remarquer le *I* accentué dans le vers) « et désespère en comparant mon bonheur, si grand, au tien, si infime, — et je serai plus heureux encore de te voir désespéré. » — Aucune hésitation, ce me semble, n'est possible sur ce premier rebondissement de la pensée.

Le « for thy use ! » deuxième rebondissement, deuxième cascade de la pensée (remarquer l'emploi des tirets) porte nettement sur *happier*, non sur *despair* (ce qui aurait plutôt appelé une parenthèse) et se paraphrase, sans forcer aucunement les relations grammaticales usuelles : « that you may use (2) (this greater happiness of mine) ! » C'est-à-dire, pour reprendre la pensée à sa source : « Tu ne fais jamais, pauvre humain, que canaliser un peu de la grande joie divine ; si donc je suis heureux, fût-ce de ton malheur, c'est pour ton bien ! » « So shall I be happier still — and much good to you ! » — on dirait presque, en français : « Et ma joie sera d'autant plus grande — à ton service, mon vieux ! » Et l'on voit que le trait final (dont l'accent est souligné par le point d'exclamation) n'est pas seulement une expression de méchanceté, mais encore, dans son laconisme insultant, une ironie colossale, et vraiment olympienne.

Faut-il ajouter qu'il y a chez Browning des choses plus dures — « harder nuts to crack » — qu'on essaierait moins volontiers d'expliquer ?...

A. Koszul.

---

(1) La virgule, au vers 262, est utile. Ne pas comprendre « Appartient-il à Zeus » comme on dirait « It is not for me to say... »

(2) Cf. le vers de Shakespeare. *Henry V*, II, ii, 99.

Wouldst thou have practised on me for thy use

Digitized by Google

A PROPOS DE « WERTHER » EN FRANCE

Sur la feuille de garde d'un exemplaire de *Werther* (traduction d'Aubry, Reims 1784) que possède la Bibliothèque municipale d'Evreux, se trouve le madrigal que voici :

Par la lecture flatteuse
De ce roman séducteur,
Voulez-vous dans un jeune cœur
Allumer la flamme amoureuse
Dont fut embrasé son auteur ?
Ah ! croyez-moi, l'amour si bien peint dans son style
Dans votre œil se peint encore mieux.
Ne vous connait-on point ? ce livre est dangereux.
Vous a-t-on vue ? il devient inutile.

Sans doute le roman de Gœthe a-t-il inspiré plus d'un madrigal de ce genre ; il n'est pas sûr qu'ils soient tous aussi joliment tournés.

J. Blum.

Digitized by Google

REVUES ANNUELLES

LA POÉSIE ANGLAISE

Si l'on a pu s'étonner parfois de voir les poètes anglais d'aujourd'hui publier, dès le temps même de leur pleine activité, des éditions collectives, voire même définitives de leur œuvre, si le critique, appelé ainsi à en juger comme fera la postérité, s'inquiète à bon droit du rôle périlleux qu'on lui impose, rien en revanche ne lui semble plus normal, plus naturel même, que l'apparition des œuvres complètes de Mr. **Robert Bridges** dans une série réservée aux grands noms de la littérature anglaise : *The Oxford Editions of Standard Authors* (1). Mr. Bridges est en effet, dans toute la portée du terme, un poète classique. Dédaigneux de la popularité, se tenant à l'écart des écoles diverses, s'adressant surtout aux esprits cultivés, il jouit auprès d'eux d'une réputation solidement établie, indépendante des modes du jour, qui puise même dans ce qu'elle a d'un peu austère et mystérieux un de ses principaux attraits. Les thèmes, en outre, qu'a traités le poète sont pour la plupart empruntés à l'antiquité. Sans parler des huit drames, qui ne figurent point dans cette réédition, et qui sont consacrés à la mythologie ou à l'histoire d'Athènes et de Rome : *The Return of Ulysses*, par exemple, ou *Nero*, nous trouvons ici un masque « à la manière grecque » : *Prometheus the Firegiver*, composé de longs monologues lyriques et de chœurs, et un autre masque, *Demeter*, qui raconte, sur le même mode, l'enlèvement de Perséphone par Hadès. La note dominante est celle de la méditation érudite, et comme un peu livresque. On y sent le labeur d'un artiste très instruit, qui prend une joie profonde à évoquer un monde à jamais disparu, à le reconstituer par le détail, à manier pieusement, comme des feuilles mortes, les images et les métaphores anciennes. Le sujet choisi n'est qu'un prétexte à rêveries délicates, qui se jouent en de beaux vers d'une précision toujours un peu froide. Et il en est de même d'*Eros and Psyche*, un long récit d'après Apulée, et de *The Growth of Love*, une série de soixante-neuf sonnets, où l'on est frappé par l'adresse de l'artiste d'abord, qui, minutieusement, enroule autour d'un sujet donné des phrases d'une justesse et d'une harmonie parfaites, puis par la gravité hautaine, solennelle, un peu insensible parfois, du poète.

Les *Shorter Poems*, qui n'ont plus rien de cette atmosphère académique, représentent le meilleur de l'œuvre de Mr. Bridges. Ils sont purement lyriques et ne cherchent plus qu'à peindre les aspects nombreux et variables d'une personnalité. Ils sont classiques encore par leur réserve constante, qui ne retient des choses que l'essentiel, qui vise moins à fixer

(1) Henry Frowde, Oxford University Press, 1912, 2 s.

Digitized by Google

les impressions d'une sensibilité frémissante qu'à définir les aspects d'un noble caractère, qui semble même parfois anonyme, tant elle évite avec soin les caractéristiques trop évidentes et qui procurent trop aisément l'originalité. On y trouve des pensées graves, sereines, des émotions toujours intellectualisées, une sorte d'austérité délicate, un peu puritaine, où le plaisir que causent les choses belles se transmue toujours en une méditation paisible, qui en veut scruter la valeur :

I love all beauteous things,
  I seek and adore them ;
God hath no better praise,
  And man in his hasty days
  Is honoured for them.

I too will something make
  And joy in the making ;
Altho' to-morrow it seem
Like the empty words of a dream
  Remembered on waking.

Dans la nature, Mr. Bridges aime surtout les aspects tranquilles, la fraîcheur si verte, si reposante, le charme si discret de la campagne anglaise. Ce qui l'enchante dans l'amour, c'est l'harmonie exquise de deux âmes, la sagesse qu'ont mûrie lentement les années vécues en commun, la paix heureuse qui jette sur la plus grise journée son voile d'or. Les *Shorter Poems* abondent en joyaux comme celui-ci :

I wish'd to sing thy grace, but nought
Found upon earth that could compare :
Some day, maybe, in heaven, I thought, —
If I should win the welcome there, —

There might I make thee many a song :
But now it is enough to say
I ne'er have done our life the wrong
Of wishing for a happier day.

ou comme cet autre encore :

When Death to either shall come, —
  I pray it be first to me, —
Be happy as ever at home,
  If so, as I wish, it be.

Possess thy heart, my own ;
  And sing to the child on thy knee,
Or read to thyself alone
  The songs that I made for thee.

Ce n'est pas à dire que ce poète subtil, ami de la retraite propice aux longues et graves rêveries, ne s'abandonne jamais à la sincérité de son cœur, tels poèmes, *Pater Filio* ou *On a Dead Child* par exemple, étant d'une simplicité poignante. Mais on n'entend jamais chez lui de cris de passion ou de révolte. Sa gaîté demeure silencieuse et sa douleur même ne hausse jamais la voix. Le plus grand bonheur auquel il prétende, et qu'il semble avoir atteint, est tout modeste :

Digitized by Google

Simple enjoyment calm in its excess,
With not a grief to cloud, and not a ray
Of passion overhot my peace to oppress ;
With no ambition to reproach delay,
Nor rapture to disturb my happiness.

Un dernier élément, sur lequel il revient à plusieurs reprises, complètera ce bonheur : la joie très pure que lui procure l'art des vers,

For howsoe'er man hug his care,
The best of his art is gay.

Classique, Mr. Bridges l'est encore par l'importance qu'il accorde à la forme et par la perfection technique du moindre de ses poèmes. Nul écrivain d'aujourd'hui n'a apporté plus de patience scrupuleuse à son œuvre, nul ne l'a composée plus délibérément, et ne l'a astreinte à plus de règles étroites. Il a étudié de près l'art sévère de Milton et en a transposé dans son propre vers tous les principes. Musicien achevé, il a non seulement écrit maintes pièces destinées à être mises en musique, mais il a tiré parti de la valeur harmonieuse des mots et des rythmes, de sa connaissance approfondie des moindres ressources mélodiques du langage, au point même que cette exquise simplicité que nous admirons chez lui n'est que la perfection où atteint son art savant. Maintes de ses innovations, les « vers quantitatifs » par exemple qui terminent le volume, et grâce auxquels le poète a essayé d'introduire dans la poésie anglaise les procédés des métriques anciennes, ne nous paraissent plus aujourd'hui que des expériences intéressantes, mais sans aucune chance de succès durable : appliquée au contraire à de plus petites pièces, cette technique rigoureuse en rend la beauté plus précise et la subtilité comme plus pure et essentielle.

Le classicisme de Mr. **Maurice Hewlett** se rapproche par certains côtés du classicisme de Mr. Bridges. C'est à l'antiquité que le poète emprunte, cette fois encore, le sujet de son nouveau recueil : *Helen Redeemed, and other Poems* (1). Le siège de Troie dure depuis dix ans. Pâris, malgré les malheurs qui accablent la cité, est toujours aussi épris d'Hélène, aussi dévot de sa beauté qu'au jour, déjà lointain, où ils s'enfuirent ensemble de Sparte ; Ménélas, d'autre part, n'a point renoncé à reconquérir l'infidèle. Il songe à son bonheur d'autrefois. La vie lui est devenue un douloureux exil et il s'effraie de ses rêves, la nuit, dans la solitude de sa tente :

... lest he should see her there
Aglimmer through the dusk and, unaware,
Discover her fill some mere homely part
Intolerably familiar to his heart,
And deeply there enshrined and glorified,
Laid up with bygone bliss.

Hélène elle-même est en proie à la nostalgie du passé. Elle n'est plus qu'une captive aux bras de son amant, et elle en est arrivée à haïr celui

(1) Macmillan and Co., 1913, 4 s. 6 d. net.

Digitized by Google

qui l'incita jadis à le suivre, à se détester elle-même, en outre, du plaisir qu'elle lui procure toujours :

Argive now herself she avers
And proudly slave of Paris and no wife :
Minion she calls herself ; and when to strife
Of love he calls her, secret her heart surges
Back to her lord ; and when to kiss he urges,
And when to play he woos her with soft words,
Secret her fond heart calleth, like a bird's,
Towards that honoured mate who honoured her,
Making her wife indeed, not paramour,
Mother, and sharer of his hearth...

Dès avant l'aube, et tandis que la ville repose encore, elle va s'accouder au rempart et contempler l'armée grecque qui occupe toute la plaine. Elle aperçoit Ménélas. Il s'approche de la muraille et entre en conversation avec elle. Les paroles de haine qu'il lui adresse d'abord sont toutes frémissantes de son tumultueux amour, qui bientôt éclate, en pleine franchise, quand elle lui avoue sa détresse, quand elle lui explique comment, toute jeune et ignorante, elle écouta la voix du galant étranger :

Nay, come close. I loved him dear,
Too dear, I know, but never till he came
Had known the leap of joy, the fire of flame
Upon the heart he gave me, Paris the bright,
Whose memory was music, and his sight
Fragrance, whose nearness made my footfall dance...

Elle lui dit encore les regrets qui l'assaillent aujourd'hui à la pensée des malheurs qu'elle a ainsi provoqués, de la douleur et de la honte surtout dont elle l'a accablé lui-même. Ménélas ne songe plus qu'à lui pardonner et est tout prêt à l'accueillir de nouveau dans ses bras. Les souffrances d'Hélène et son repentir, l'amour qu'elle retrouve au cœur de son mari, lui rendent une pureté nouvelle,

Whereat made virgin, as all women are
By love's white purging fire which leaves no scar.

En expiation de sa faute, et comme pour mériter sa rédemption, cependant, Ulysse, qui s'est, par ruse, introduit auprès d'elle, lui enjoint de retenir Pâris dans sa couche amoureuse pendant que les Grecs feront l'assaut de la ville, et de le livrer ainsi désarmé à la vengeance de Ménélas :

... Out again
With all thine arts of kisses slow and long,
Of smiles and stroking hands, and crooning song
Wheneas full-fed with love thou lulledst asleep ;
Renew thine eyebright glances, whisper and creep
And twine about his neck thy wreathing arms :
As we with spears so do thou with thy charms,
Arm thee and wait the hour of fire and smoke
To purge this robbery. Paris by the stroke

Digitized by Google

Of him he robbed shall wash out his old cheat
In blood, and thou, woman, by new deceit
Of him redeem thy first. For thus God saith,
Traitress, thou shalt betray thy thief to death.

L'intérêt de ce long poème ne se ralentit pas un instant. On y retrouve la puissance d'évocation, l'habileté à ressusciter les siècles passés, si caractéristiques du talent de Mr. Maurice Hewlett ; son art de conteur, en outre, qui donne à ses récits une allure souple, aisée, captivante ; son élégance, un peu précieuse parfois, mais toujours extrêmement distinguée ; sa fine sensualité, qui s'est laissé prendre, après tant d'autres, à la beauté enchanteresse d'Hélène de Sparte mais qui a su la représenter avec une grâce et une passion nouvelles. La fin du recueil contient quelques pièces dont le sujet est emprunté également à la mythologie hellénique et une série de sonnets et d'épigrammes d'une grave et simple tendresse : elle ne réussit pas néanmoins à nous faire oublier l'ardent poème initial dans lequel Mr. Hewlett a recréé, avec une ferveur si caressante, une des plus lumineuses légendes du monde antique.

C'est de l'Angleterre moderne, de l'Angleterre guerrière et impérialiste, que nous entretient Mr. **Henry Newbolt** dans le récent volume : *Poems New and Old* (1), où il a réuni ses recueils divers publiés séparément de 1897 à 1912. L'antiquité ne figure plus ici que dans quelques adaptations d'Horace et de Martial, et Rome n'est plus invoquée que pour la force de ses armées victorieuses. Mr. Newbolt est en effet, avant tout, un poète belliqueux. Il excelle à composer quelque ballade entraînante qui chante les exploits des loups de mer du Devonshire, comme cette pièce vigoureuse, et qui fut célèbre au lendemain même de son apparition : *Drake's Drum* :

« Take my drum to England, hang et by the shore,
Strike et when your powder's runnin' low ;
If the Dons sight Devon, I'll quit the port o' Heaven,
An' drum them up the Channel as we drummed them long ago. »

Il exalte les noms des amiraux valeureux qui, d'Effingham et de Grenville à Blake et à Nelson, ont tressé à l'Angleterre une couronne de gloire. Il chante le courage des soldats tombés pendant la guerre sud-africaine. Il compose, pour les grandes écoles publiques, des appels d'un vibrant patriotisme. Un souffle d'orgueil anime cette œuvre robuste, d'une langue sonore et simple, d'un rythme allègre, qui rappelle la cadence des fifres et des tambourins. Tout y est sain, net et loyal ; tout y dit la noblesse du sacrifice, la beauté de la mort sur le champ de bataille, et qu'il n'est rien qui égale la puissance de l'Empire britannique. Comme Kipling, auquel il adresse un hommage sincère, Mr. Newbolt s'emploie de toute sa force à stimuler chez ses lecteurs la foi impérialiste, à leur communiquer son optimisme, à les convaincre des destinées glorieuses de la « plus grande Angleterre ». Ses moyens, cependant, sont beaucoup plus modestes. Sa poésie demeure familière, presque d'actualité même, sans jamais de ces vastes coups d'ailes, si fréquents chez l'auteur de *The Seven Seas*, et qui firent de lui, à un moment, le poète de toute une race. Plus terre à terre,

(1) J. Murray, 1912, 5 s. net.

Digitized by Google

Mr. Newbolt se contente de fournir à ses compatriotes des chansons que tous comprennent, des ballades patriotiques qui expriment leurs sentiments journaliers, des refrains que répètent les soldats anglais, autour du feu, en quelque camp lointain, ou qu'entonnent à la nuit tombante, durant les longues traversées, des chœurs de matelots.

Le même patriotisme retentit, plus impétueux encore, dans *The Clouds* (1), de Mr. **Charles M. Doughty**, et, en un sens, le même but utilitaire est ici poursuivi. Persuadé que l'Angleterre est menacée, à bref délai, d'une invasion allemande, le poète en décrit tout au long les horreurs. Il dépeint, en une série de scènes dialoguées, la calamité honteuse qui va fondre sur son pays, et cela dans le but avoué de le faire sortir de son inertie présente et de lui faire adopter, sans retard, la conscription. Afin de susciter ses énergies, trop confiantes en elles-mêmes, il agite éperdument le spectre de la défaite et de la ruine.

L'œuvre est d'une large envergure et comme traversée, par instants, d'un souffle épique. Ce sont des personnages divers, un charpentier entre autres, qui nous racontent les étapes successives de l'invasion, le débarquement des *Eastlanders*, leur marche victorieuse, l'incendie des villages, le pillage des villes, l'entrée dans Londres, l'occupation progressive de toute l'Angleterre, que vient seule interrompre l'arrivée opportune des flottes et des armées coloniales. Ici, nous écoutons un maire faire à un officier le récit de la prise de la ville; là, une sœur de charité essaie de répandre dans un camp de fugitifs un peu de courage et d'espoir; ailleurs, le poète nous montre la flotte allemande s'emparant, pour bien marquer son triomphe, du glorieux bateau de Nelson, *The Victory*, et l'emmenant de la rade de Portsmouth dans un port de guerre de la Baltique; des sous-marins cependant parviennent à empêcher cette honte suprême :

But when, off Holy Island, they arrived ;
And drew nigh port : forewarned, by wireless grams,
Awaited them there British submarines,
That blew up their own *Victory*, which there sunk,
With honour ; and by her rent timbers, foundered
One of the enemy cruisers. They the other,
With her propellers injured and foreplates
Stove in, ceased from pursuing, then only ; when her
Rife wireless signal-calls brought flocking warships
Out from, (nigh-hand there,) Eastlanders' war-haven.

Le recueil est ainsi un constant mélange de détails vulgaires, entassés pêle-mêle, exprimés souvent avec la brièveté saccadée d'une dépêche télégraphique, de traits satiriques à l'adresse des politiciens imprévoyants, d'éclats de colère où l'auteur s'emporte contre l'apathie de ses compatriotes; puis de hautes envolées où se retrouve le poète de *The Dawn in Britain*, pour qui l'Angleterre est le pays le plus noble qui soit au monde, chez qui le sentiment de la patrie revêt quelque chose de religieux, de sacré, de supra-terrestre, et qui puise dans la contemplation du passé

(1) Duckworth and Co, 1912, 5 s. net.

Digitized by Google

glorieux des raisons profondes de ne point, malgré tout, désespérer de l'avenir.

Le style de Mr. Doughty complique encore l'aspect multiple de sa pensée. Il présente maintes qualités : de la vigueur, de l'ampleur par moments, un ton prophétique même, qui révèle la conviction sincère. Il abonde malheureusement en maniérismes exagérés : ellipses et inversions, cacophonies, archaïsmes purement capricieux, circonlocutions rigides et gauches, ponctuation bizarre, qui tous ensemble nuisent beaucoup à l'effet produit et donnent trop souvent à la voix robuste du poète un ton hargneux et brutal.

La brutalité dont on ne manquera pas, en Angleterre, d'accuser Mr. **D. H. Lawrence**, est d'un ordre différent. La langue dans laquelle il a écrit ses *Love Poems and Others* (1) n'a rien de délicat, ni de tendre. Irrégulière, mobile, impulsive, dédaigneuse de la stricte correction, elle cherche uniquement à épouser la pensée, à reproduire sa démarche, ses sinuosités ou, au contraire, ses brusques bondissements. Elle naît avec le sentiment et s'y adapte avec une vérité absolue, qui ignore les artifices, les règles même, quelles qu'elles fussent. Or, le sentiment, ici, est presque toujours intense. Le poète nous décrit quelques aspects de l'amour, en toute franchise, sans rien cacher de leur rudesse ardente, ni de leur cruauté égoïste parfois, sans voiler sous des badinages jolis la simplicité ou l'énergie du désir. Une jeune épousée songe que, dès le matin suivant, son mari lui appartiendra tout entier :

And I shall watch the wan light shine
On his sleep that is filled of me,
On his brow where the wisps of fond hair twine
So truthfully,
On his lips where the light breaths come and go
Naïve and winsomely,
On his lips that I shall weep to know
Lie under my mastery.

Une femme décrit la rentrée de l'homme à la maison et la fougue de leur baiser :

... Down his mouth comes to my mouth, and down
His dark bright eyes descend like a fiery hood
Upon my mind : his mouth meets mine, and a flood
Of sweet fire sweeps across me, so I drown
Within him, die, and find death good.

Un amant s'attriste sur la froideur de son amante, qu'angoisse l'étreinte proche :

You love me while I hover tenderly
Like clinging sunbeams kissing you : but see
When I close in fire upon you, and you are flamed
With the swiftest fire of my love, you are destroyed..

Il est rare de rencontrer, dans la poésie anglaise d'aujourd'hui, une sincérité aussi absolue, une pénétration psychologique aussi directe et qui

(1) Duckworth and Co, 1912, 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

mette à nu, sans vaine pudeur, quelques-uns des sentiments humains que l'on hésite, en général, à laisser paraître, qui les exprime enfin en une langue dépouillée de toute convention, comme spontanée et instinctive.

Le recueil de Mr. **Edmond Holmes** est d'une teinte uniformément sérieuse et grave. Les poèmes de religion et d'amour qui constituent *The Creed of my Heart* (1) paraissent dans la première partie du volume, d'une dignité un peu morne. A mesure qu'on s'avance, néanmoins, on s'intéresse à ces sentiments tranquilles, dont l'honnêteté rachète ce qu'ils ont d'un peu banal, dont la loyauté fervente fait oublier la médiocre qualité de l'expression. Mr. Holmes est un spiritualiste convaincu, qui voit dans la nature, dans la forêt printanière ou le lever glorieux du soleil, la splendeur du « Dieu inconnu » :

... when the dew is on the meadows, when the lark soars up and sings,
Leaps a sudden flame within me from its ashes pale and dead,
And I see God's beauty burning through the veil of outward things...

et qui entend, dans le tumulte de la mer, l'écho de son âme inquiète *(The Secret of the Sea)*. Les thèmes des pièces amoureuses sont moins usuels. L'amour y apparaît comme un sentiment vigoureux et pur, austère même, comme « l'âme essentielle de la beauté », la « vérité profonde » de la vie, la lumière du monde, et, selon la définition même de Maeterlinck, comme la forme la plus divine de l'infini. Tout ici est d'une simplicité un peu fruste, d'une régularité trop compassée, qui retient cependant par la conviction qu'on y devine :

... perhaps when our passions surge and throng,
The silence deep of the startled soul,
The silence beyond our thought's control,
Is the truest speech and the sweetest song.

Le recueil, malgré son art facile, et du moins sans prétention, révèle un beau caractère, qui a mis dans la pureté hautaine de sa vie intérieure son unique idéal.

Tout symbole a disparu dans les descriptions de la nature que nous présente le volume de Mr. **Norman Gale** : *Song in September* (2). Ce ne sont ici que chants d'oiseaux et parfums de fleurs, qui animent le paysage du Warwickshire, l'emplissent de leur allégresse, le font ressembler à un vaste verger savoureux, le métamorphosent, dans l'imagination du poète, en une lumineuse Arcadie. Le soleil de septembre se pose doucement sur les pommiers des prairies et des jardins. Et c'est, tout à travers le recueil, la saison des vacances :

... I can hear in sunshine beat
The sanguine heart of holiday,

où la campagne paraît plus exquise au citadin fatigué, où elle lui procure, à chaque pas, le plaisir de la découverte, où elle l'enchante par sa paix profonde et sa beauté si saine, qu'il devra quitter demain.

(1) Constable and Co, 1912, 3 s. 6 d. net.
(2) Constable and Co., 1912, 5 s. net.

Digitized by Google

Mr. Norman Gale ajoute à ces aquarelles délicates un bon nombre de petites pièces où se retrouve la même finesse de sentiments. Les quelques poèmes où il dit l'affection qui le lie à sa mère *(A Review, The Voice, To my Mother)* sont d'une tendresse délicieuse. Dans un des plus beaux morceaux du recueil : *Dream and Ideal*, il décrit la jeune fille de rêve qui illumine, pendant toute leur vie, le cœur des hommes :

Diana with her limbs of dream
Her wavering heart of lily-stuff...
The fragrant girl without a name
Who at the edge of being runs
Between the light and dark, and calls
Across the distance for my sake.

Et écoutez ces couplets d'une sorte de romance sentimentale sur un vieux piano qu'on menace de reléguer dans un grenier :

The woman never blessed to bend
Above a cradle sweetly filled
Unrobed in melody the babes
That flocked the keyboard as she willed ..

At evenfall a bride has played
A son or daughter on the notes,
And stitched in cadences a stock
Of pinafores and tiny coats...

Le recueil entier est écrit dans cette langue aimable, gracieuse, un peu mièvre parfois, mais toujours soyeuse et souple, et qui a la fraîcheur veloutée d'une pêche mûre.

Un très réel talent d'écrivain, une curiosité du mot juste, de l'image pittoresque, de la phrase stricte et précise, une maîtrise parfaite du court poème alliée à une certaine indécision de la pensée, à une hésitation continue entre des sujets différents : telle est l'impression que produisent les *Poems of Love and Earth* (1), de **John Drinkwater**. On rencontre dans ce mince volume des thèmes très éloignés les uns des autres, entre lesquels l'auteur n'a pas cherché à établir le moindre lien, comme si le sujet lui importait beaucoup moins que la forme raffinée, jolie d'ailleurs, dont il l'enveloppe. On trouve ainsi des esquisses champêtres encadrées, d'une manière assez inattendue, dans des rondeaux, un long poème : *The Fires of God*, qui demeure assez trouble et fumeux, des chansons à Pierrot et des élégies sur la mort de Tolstoï et de Florence Nightingale, des ballades à la gloire des marins anglais et des légendes miraculeuses, comme *The Roses of Bethlehem*. On ne laisse pas de regretter cette versatilité excessive, dont l'harmonie élégante paraît très artificielle, et de déplorer que Mr. Drinkwater ne se soit point borné à un ou deux thèmes, où il nous a semblé plus particulièrement heureux, dans son protestantisme d'une gravité si souriante et claire, par exemple :

(1) David Nutt, 1912, 1 s. 6 d. net.

Digitized by Google

Thank God for sleep in the long quiet night,
For the clear day calling through the little leaded panes,
For the shining well-water and the warm golden light,
And the path washed white by singing rains,

dans la psychologie amoureuse du début du livre, surtout, où il a, en de courts monologues dramatiques, exprimé les :

Fierce inarticulate passions that are near
In ecstasy to God's imagining,

dans *Wed*, où une femme se lamente sur les désirs qu'elle éveille autour d'elle, et sur la jalousie qui peu à peu grandit dans l'esprit de son époux :

As he grows sullen I grow cold,
And whose the blame ? Not mine the blame ;
Their passions round me as a flame
All fiercely fold ;

dans *Uncrowned* enfin, où une autre femme, dont on vante partout la beauté, se désole que nul n'ose s'approcher de son âme et ne daigne la connaître telle qu'elle est en vérité :

How shall I speak ? How, being proud,
Shall I cry out that this
Woman they praise is hungering
For one unfestered kiss,
That she they make a song-burden
Is starving while they sing,
Starving among them all, O God,
How shall I cry this thing ?

Sous la diversité d'aspects que nous présente le recueil de Mr. **Wilfrid Meynell** apparaît au contraire un talent très sûr et très captivant. Ainsi que nous l'explique la préface, ces *Verses and Reverses* (1) ne sont que des sentiments vagabonds qui refusent d'obéir et de marcher en ordre, des fuyards que l'auteur essaie en vain de ramener sur la ligne de combat, des *vers* qui ne sont que des *revers*. L'humour est délicieux qui anime mainte de ces petites pièces délicates, écrites avec joie, et rapidement, de ces quatrains, huitains ou dizains composés souvent pour enchâsser un bon mot, un simple trait d'esprit :

In the Sargentine Republic all equal « sit » or « stand » —
And the women are elect in that mighty canvassed land ...

ou une plaisanterie gracieuse :

Men « fall in love », and soar the skies
From earth's profoundest prison :
O change the word as there it lies —
Not *fallen* in love, but *risen*.

D'autre part, une certaine gravité attendrie s'insinue presque toujours dans ces mots pétillants, et donne à l'ironie du poète une douceur de

(1) Herbert and Daniel, 1912, 1 s. net.

Digitized by Google

caresse. « He had other misfortunes... he married a Woman with a Past » — lit-il dans quelque biographie, et il évoque tout le clair passé d'une jeune fille, depuis les premiers mots qu'elle balbutia, ses souvenirs d'enfant candide :

... her humble vaunt
When she' s a First Communicant,
And hears and fears her parents' boast,
« O what a hostess for the Host »

ses émois de fiancée, pour conclure, au rebours du biographe :

O luckless husband, if thou hast
A woman wed *without* a past !

Toute la série de poèmes dédiée à sa femme, Mrs. Alice Meynell, qui est, on le sait, un des plus purs écrivains de l'Angleterre d'aujourd'hui, est imprégnée d'une dévotion à la fois fervente et exquise ; et il en est de même de la pièce : *George Meredith in old age :*

His lonely home — a little box
Beside a little hill :
Whose spirit raced the great cloud-flocks,
Scaled Heaven's high Alps at will..;
He soared — who had in strength to God,
And not in weakness, clung.

ou des quelques morceaux : *Welcome, The Folded Flock, The Climber in the Cot, The Winds of Heaven,* dans lesquels Mr. Wilfrid Meynell a exprimé son catholicisme sincère, et dont le charme pittoresque n'a atténué en rien la fermeté.

Combien plus sévère est le sujet qu'a abordé Mr. **Eden Phillpots** dans son beau poème narratif : *The Iscariot* (1). On n'ignore point que l'auteur est un romancier très estimé, et qui a consacré la grosse partie de son œuvre à dépeindre les mœurs et les paysages de Dartmoor, à en montrer surtout les aspects tragiques, à les envelopper d'une atmosphère de sombre douleur. La même austérité se retrouve dans cette légende de Judas l'Iscariote qu'il entreprend, cette fois, de nous conter. Pendant la nuit qui précède la crucifixion du Christ, Judas essaie de se justifier devant le Sanhédrin, d'expliquer toute l'étendue de l'erreur qu'il vient de commettre, et il supplie Caïphe de mettre Jésus en liberté et de le condamner, lui seul, au supplice.

L'interprétation personnelle que nous donne Mr. Phillpots du caractère de Judas est vraiment intéressante. Il nous le montre ardent patriote, désespéré de la servitude odieuse que la puissance romaine fait peser sur la Palestine ; disciple fervent du Christ, en qui il vénère le Sauveur qui doit instaurer sur la terre la justice et la paix ; penseur audacieux, qui s'estime supérieur aux autres apôtres, qui souffre de voir Jésus s'attarder trop longtemps parmi les faibles et les pauvres, s'humilier, se plaire surtout dans la compagnie des simples, se contenter d'affirmer sa puissance divine au lieu de la prouver, s'efforcer de convaincre au lieu d'exterminer :

(1) Murray, 1912, 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

Through the chambers of my swifter brain,
The force ineffable and secret fire
Of all he taught us leapt and burned apace ;
In frenzy of anticipation fierce
I saw the promised conquest of this world,
That first should come ; I ate my spirit out,
While still he tarried, caring not that time
Sped on, and that Judea's lowly couch
Was wet with tears.

Judas confie à Jésus la hâte qu'il éprouve de le voir agir et terrasser enfin ses ennemis. Comme celui-ci le repousse, il prend la détermination de le forcer à révéler à tous sa grandeur, à manifester au monde le Dieu qui s'est trop longtemps caché sous son humble douceur et sa tendresse humaine, et c'est dans ce dessein qu'il le livre aux prêtres juifs. Le remords, cependant, l'envahit aussitôt, avec le sentiment de son infamie. Et quand le Sanhédrin, devant lequel il fait sa confession sincère, refuse son sacrifice offert, il s'éloigne, décidé à précéder dans la mort Celui qu'il a trahi par excès de foi et d'amour :

Thither I hasten, that when Jesus comes,
The foremost of all spirits waiting him,
With forehead on the earth, the Iscariot kneels.
So shall he, reading in the bloody book
Of my sore, wounded soul, lift up his voice
And pardon.

On retrouve dans ce long monologue dramatique tout le talent de romancier de Mr. Phillpots. Le récit se développe avec aisance, en amples paragraphes bien distincts et d'un intérêt adroitement gradué. Le vers blanc est massif et sonore, varié d'images, un peu cherchées, ou du moins un peu trop prolongées quelquefois, mais toujours vigoureuses. Le frontispice de Mr. Frank Brangwynn ne laisse pas d'ajouter enfin à l'intérêt très réel de l'ouvrage.

C'est l'ombre de la mort qui donne à la pensée de Mrs. **Rosamund Marriott Watson** sa nuance spéciale, et qui enveloppe tout le volume dans lequel le mari de la poétesse regrettée vient de réunir son œuvre complète (1). Cette œuvre est assez considérable, et il faut remercier Mr. Marriott Watson de nous l'avoir restituée tout entière, depuis le recueil initial : *Tares*, qui parut anonymement il y a près de trente ans, jusqu'aux volumes qui établirent la réputation de l'écrivain : *A Bird-Bride* (1889), *Marpessa* (1889), *A Summer Night* (1891), *Vespertilia* (1895), *After Sunset* (1904), jusqu'à *The Lamp and the Lute*, que l'auteur avait complété avant sa mort, le 21 décembre 1911.

Ce recueil, qui contient plus de trois cent-trente pages d'impression serrée, est d'une unité d'inspiration parfaite, et la différence est bien légère qui sépare les productions de jeunesse de celles de la maturité. Les vers suivants, extraits de *The Pilgrim* :

(1) John Lane, 1912, 5 s. net.

Digitized by Google

Where is the haunt of Peace,
The place of all release —
Tell me, O Wind — the House of sweet repose ?

« Night's dusky tent is spread
For tired heart and head,
And very fragrant is Night's orchard-close. »

« Death's black pavilion stands
In the Unshapen Lands,
And in Death's garden all the flowers are grey. »

donnent la note dominante de tout le volume. Mrs. Watson est hantée de la vision de la mort. Elle s'attarde dans la contemplation des crépuscules d'une grisaille triste, traversés de fantômes, de bruits mystérieux, de parfums inconnus, et qui lui suggèrent la fin inéluctable de chaque chose. Dans la vie, elle considère surtout le passé à jamais enseveli, la jeunesse perdue, dont le souvenir même lui paraît lamentable,

Wan as a withered flower,
Only the ghost of it.

les bonnes années heureuses qui ne sont plus, dans l'âtre refroidi, qu'un peu de cendre, ou que la bande vermeille et or du soleil couchant s'étrécissant à l'horizon. Aucun cri de révolte cependant, aucun pessimisme austère, mais une tristesse résignée, accueillante aux pâles vestiges de l'autrefois, tendrement nostalgique, amie des soirs d'automne :

So sweet, so sad, so still, this silent hour;
My heart throbs slow in solemn ecstasy :
The golden air is faint with memory,
And gracious weariness is evening's dower...

ou de « la quiétude des mers grises et sans vagues », se réfugiant dans un jardin solitaire, où

... the tall tree-shadows swim weird and grim,

et surtout dans la paix des chambres closes :

I said. my dwelling-place is passing fair,
My dusk, dim chamber where the daylight dies.

Parmi les variations nombreuses que Mrs. Watson a brodées sur ce thème capital, et qui est la trame de son œuvre, nous avons surtout goûté les petits tableaux qu'elle a tracés de Londres, de la nature qui vit parmi les pierres grises, de l'aspect des rues, par les nuits de printemps, par les matinées ensoleillées, par les longues après-midi pluvieuses. Nul n'a su, comme elle, dépeindre le lent réveil régulier de l'énorme capitale *(Aubade)*, ni la fraîcheur de ses jardins, les soirs d'été *(In a London Garden)*, qui lui paraissent plus exquis cent fois que les paysages de la campagne lointaine :

And the green country meadows
Are fresh and fine to see,
But the grey streets of London
They' re all the world te me.

Digitized by Google

Bien qu'elle garde, dans ces pièces où elle dit son amour pour les aspects multiples de la vaste cité, la finesse, la précision jolie, la richesse discrète qui caractérisent son art tout entier, Mrs. Watson s'y débarrasse de ce que sa tendresse avait parfois d'un peu maladif, d'un peu morbide presque, dans ce très beau poème, par exemple : *London in October*, dont il nous faut encore citer la fin :

Thine are our hearts, beloved City of Mist,
Wrapped in thy veils of opal and amethyst,
Set in thy shrine of lapis-lazuli,
Dowered with the very language of the sea,
Lit with a million gems of living fire --
London, the goal of many a soul's desire !
Goddess and sphinx, thou hold'st us safe in thrall
Here while the dead leaves fall.

Un spiritualisme candide, un peu naïf même, apparaît dans les *Songs of God and Man* (1) d' « **Anna Bunston** » et les illumine, comme un cierge dans une chapelle catholique. La nature, pour Mrs. de Bary, est toute pure et divine ; elle n'est, avec ses fleurs délicates : perce-neige et primevères, aubépines et roses blanches, qu'un voile transparent où le poète découvre la splendeur céleste. Les haies et les prairies d'avril, sous leur éclat « rose et tendre comme l'aurore », lui représentent les cortèges d'anges, dans le Paradis. Un if même, dont le feuillage sombre se pare de fruits rouges, lui semble

... a sullen grief, surprised
Into a prayer for the dead.

Le monde entier n'a ainsi qu'une signification symbolique, et, malgré son charme pittoresque, malgré la joie de ses couleurs et de ses parfums, il ne saurait retenir longtemps l'âme du poète, avide du seul bonheur qui n'aura point de fin :

And I must leave the humming pastures
For the rocks where ravens fly,
With bended back and painful footsteps
Must climb toward the sky...
... The hard-won height hath blossoms
Valleys never see;
Chastened flowers, but unfading,
Here I pluck for thee.

La première partie du recueil nous a paru moins satisfaisante. Le mysticisme de Mrs. de Bary s'y fait trop didactique, trop régulièrement ordonné, à la manière un peu d'un manuel de dévotion. Bien que les vers heureux n'y soient point rares :

The lightning vision of the Lord
For ever followed is
By all the shattering thunder of our doubt...
Clothed in the warm simplicities of prayer...

(1) Herbert and Daniel, 1912, 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

l'ensemble demeure compassé, comme si la grave piété de l'auteur avait entravé son imagination ingénue, comme si son désir d'édifier avait voulu tirer parti de sa fraîcheur d'intuition.

Nous avons vainement cherché dans les *Lyrics* (1) de **Lady Margaret Sackville** une pièce originale. Nous y avons rencontré des thèmes traités maintes fois déjà, et qui sont devenus des lieux communs dans la poésie contemporaine : les périlleux secrets de la mer parmi « ses vagues furieuses, ses marées rugissantes et ses golfes de brillante écume » (*Sea Song, The Ghost, Song of the Seafarers*) ; le bonheur des voyages lointains, à l'aventure, et la nostalgie du retour (*Ballade of the Journey's End, The Wanderer, The Home-coming, The Return*) ; ou encore l'attrait mystérieux de la terre des fées (*A Fairy Song, The Road to Fairyland, Fairy Song*). Un des motifs, celui sur lequel s'ouvrait le volume, l'ardeur voluptueuse des midis d'été :

> We who entreat thee are the children of
> Fire and delight and ecstasy and love...
> And we have laughter on our lips and pride
> And song and passion...
> Grant us one day of roses — all the scent
> Of roses — fragrant as Love's sacrament...

et qui promettait d'être personnel, disparaît presque aussitôt. Tout se réduit ici à une « littérature » aimable, d'une technique attentive et régulière, d'une pensée qui ne surprend jamais et devant laquelle on passe avec indifférence. Et, le livre fermé, quelques petites pièces seules demeurent un moment dans notre souvenir, celle-ci, par exemple, où la concision de la forme a donné au sentiment comme un attrait nouveau :

> I gather in my arms full sheaves
> Of blossoms, plucked from some dim garden-close.
> The way thither none knows
> Save I. All carpeted with fallen leaves
> It is, which are but memories,
> Faint, fugitive and sweet,
> Dropped silently from my soul's orchard trees,
> Which I disturb with lingering slow feet.

Les différentes caractéristiques du talent de Mrs. **Dora Sigerson Shorter**, que nous avions signalées ici même, en rendant compte de son précédent recueil : *The Troubadour and other poems*, se retrouvent dans la mince plaquette qu'elle publie aujourd'hui sous le titre de *New Poems* (2) : une imagination délicate, toute pareille à celle d'un enfant candide qui ouvre sur le monde des yeux émerveillés ; une foi intuitive, qui vit dans une atmosphère supra-terrestre et voit partout le Paradis autour d'elle ; une profonde tendresse, en outre, qui donne à ses rêves les plus purs la douceur d'une chaude caresse. C'est cette spontanéité naïve unie à une grave expérience de la douleur qui fait le charme de *The cry eternal, The Good Lord Gave*,

(1) Herbert and Daniel, 1912, 3 s. 6 d.
(2) Maunsel and Co. Dublin and London, 1912, 1 s. net.

Digitized by Google

The Six Sorrows. C'est ce mélange de simplicité et de mystère, le sentiment le plus banal, exprimé dans une langue aussi élémentaire que possible, faisant vibrer dans l'esprit du lecteur comme un frisson divin, qui caractérise les ballades : *The Four Children*, *The Guardian Angels*, *Sister Marie*, celle-ci surtout, qui raconte comment une pauvre petite religieuse échappa, par la mort, à la convoitise des soudards qui avaient envahi son couvent. On demeure surpris de l'effet, si puissant, obtenu par des moyens si ingénus et si directs. Mrs. Shorter, qui se rattache à la lignée des poètes anglo-irlandais, nous présente avec son spiritualisme si spontané et, à la fois, si familier et tendre, un des aspects les plus captivants de la « Renaissance celtique ».

Quoi de plus représentatif aussi de la mythologie celtique que cette légende d'*Etain the Beloved* (1) que nous raconte Mr. **James H. Cousins**, qu'il interprète d'une façon nouvelle, et qui lui sert à exprimer une conception intéressante de l'univers ? On a exposé plus d'une fois, ces dernières années surtout, l'histoire fabuleuse d'Etain, l'épouse du roi Eochaidh, qui fut enlevée par le dieu Mider, et c'est moins le récit lui-même, emprunté de toutes pièces au folk-lore gaélique, que l'atmosphère dont l'enveloppe le poète qui nous séduit ici. Toute la foi et la vision des anciens Celtes s'évoquent au détour de certaines strophes, tout le surnaturel qui était leur élément quotidien :

> The mystery of small, familiar things
> Made great with gleams from past the verge of sight.
> And strange with rumours of the infinite,

la noblesse simple de leurs rois :

> Strong in the strength that finds in gentleness
> A way to peace,

et leur soumission à la grandeur fatale de l'amour ou aux arrêts implacables du destin. Le conte peut paraître, en quelques endroits, un peu froid, écrit avec un peu trop d'application même, mais on y est souvent surpris par de magiques lueurs qui traversent, comme de rapides flèches, la régularité de la strophe, et qui y laissent une longue traînée de rêve :

> ... thou
> Art as a voice that calls across the night
> To where some dawn blows freshly on the brow,
> And love with love moves freely as the light...
> And now the king, heart-eased in her repose,
> Gathers warm love about him like a fleece..
> One sings within the maiden's wondering heart :
> One stirs the veins of manhood, as the sun
> Sets the spring's fingers thrilling with the smart
> Of keen, ecstatic life that's but begun...

Nous avons moins goûté la fin du volume. L'affection très sincère et haute

(1) Maunsel and Co. Dublin and London, 1912, 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

qui inspire à Mr. Cousins une pièce délicieuse : *Love in Absence*, ne réussit pas cependant à nous faire aimer certains sonnets : *A paperseller*, *To one in prison*, *A home-coming*, écrits, nous confirme une note, pendant l'emprisonnement de la femme du poète, « for taking part in the active movement for the political enfranchisement of women ».

Ce même mélange de réalisme et de spiritualisme se retrouve dans le recueil de Mr. **James Stephens** : *The Hill of Vision* (1). On y passe constamment du détail le plus ordinaire, le plus terre à terre, à la foi profonde et large. Le poète, qui aime à décrire des caractères simples, qui ajoute même volontiers à son esquisse quelques traits humoristiques, est surtout attiré par leur vérité intérieure, par ce que les plus frustes d'entre eux recèlent de mystérieux, presque de divin :

When I was young I used to think
That every eye peered through a chink
And every man was hid behind
His own thick self where none could find. .
And though I' m older still I see
In every face a mystery.

Ce qu'il découvre surtout, sous la multiplicité des aspects humains, ce qui lui paraît comme le son même du cœur frappé directement, est la saine gaîté, la gaîté honnête et sincère en laquelle il n'est pas éloigné de voir le résumé de la sagesse :

Good and bad and right and wrong.
Wave the silly words away...
This is virtue to be gay :
Let us sing and dance until
We shall know the final art,
How to banish good and ill
With the laughter of the heart.

Mr. Stephens est le poète de la joie. Comme une abeille butineuse, qui, au long des jours d'été, bourdonne dans les jardins fleuris, il puise dans chaque chose ce qu'elle contient de plaisir et de clarté. Il dit l'allégresse des promenades solitaires à travers la forêt matinale, alors que les herbes et les arbres, les oiseaux et les ruisseaux participent à son ravissement. Il chante les caprices du vent, des nuages et des averses. Il dépeint les espoirs enthousiastes d'un jeune amoureux naïf, ses protestations enflammées et son dépit candide contre l'amoureuse qui l'a éconduit. Le volume entier résonne d'une franche allégresse, celle d'un grand garçon qui s'avance dans la vie avec confiance, qui est robuste et ardent, qui a laissé derrière lui tout romantisme mélancolique, tout orgueil exagéré aussi, qui ne voit les événements que sous leurs aspects joyeux et qui, même dans la tristesse qu'il rencontre, trouve toujours une raison, un prétexte au moins, de sourire et de reprendre courage. Il est rare de rencontrer un volume aussi totalement sain, aussi foncièrement spontané, et qui fasse sur le lecteur l'impression même d'une

(1) Maunsel and Co, 1912, 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

tumultueuse journée d'avril, en pleine campagne. La gaîté qui y rayonne est d'autant plus convaincante qu'on la sent plus simple, et qu'elle bondit vers vous, avec la franchise impétueuse, avec toute la moquerie, sans méchanceté, mais aussi sans pitié, de la première jeunesse, avec cette énergie enfin qu'apporte dans le moindre de ses actes un être généreux :

Who'd be the ebb if he might be the flow
That bursts in thunder on the solid shore...
I would not lose a pang of heated strife
For all the comfort that the Preacher saith.

Plus rien de cette cordiale allégresse, où se reflète un des aspects multiples du caractère irlandais, ne subsiste dans le volume de Mr. **Seumas O'Sullivan**, publié encore par le grand éditeur de Dublin, Mr. Maunsel, et intitulé simplement : *Poems* (1) La tristesse prédomine ici, mais une tristesse qui provient de vastes désirs irréalisables, d'aspirations mystiques que rien d'humain ne saurait satisfaire :

With sorrows I have coloured all my days,
And I have scattered in unfrequented ways
Dead leaves out of the forest of my thought.

Et la pensée du poète, qui erre dans la paix solennelle des crépuscules, y apprend « les secrets des siècles disparus », y retrouve « des choses que le passé n'avait point achevé de dire » et, sur l'horizon qui s'obscurcit, érige « tout le monde quiet de jadis » *(Evening)*.

Ce n'est pas à dire que le monde d'aujourd'hui n'intéresse en rien Mr. O'Sullivan. Nous trouvons ici en effet un bon nombre d'esquisses des rues de Dublin, tracées d'un crayon précis et alerte, mais auxquelles s'ajoute toujours une nostalgie de l'autrefois :

A piper in the streets to-day
Set up, and tuned, and started to play...
And women with petticoats coloured like flame
And little bare feet that were blue with cold
Went dancing back to the age of gold...

Dans une autre circonstance encore, un air banal que répète un orgue de barbarie éveille, dans l'âme du poète, une réminiscence profonde « de l'antique extase de la terre » et, un instant, y fait passer un frisson d'éternel.

Cette émotivité si sensible au moindre heurt, cet égarement plein de regret, l'ensemble de ces désirs si tristes et si ardents à la fois que la langue anglaise désigne du mot de *wistfulness*, n'apparaît nulle part plus nettement que dans les petites pièces amoureuses qui constituent les joyaux de ce très beau recueil. Rien ne s'y passe : ce ne sont que ravissements muets :

I too would sing for your praising,
Dearest, had I
Speech as the whispering grass,
Or the silent sky...

(1) Maunsel and Co., 1912, 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

ou que douleurs qui se plaignent comme « des roseaux au bord de l'étang » ; ce ne sont que regards empreints d'une grave gaîté ou que sourires d'une sagesse très tendre ; ce n'est qu'une sorte de joie pieuse :

A joy my heart holds holier than these,
Your wild and sweet and maidenly wise words
That on the autumn greyness of my thought
Came flashing down like gold and silver birds...

On devine, d'après ces quelques citations, qu'il serait agréable, et si facile, de multiplier, le charme tout personnel du talent de Mr. O'Sullivan. Nous nous trouvons ici en présence d'un poète qui, presque toujours, réussit à faire flotter sur son œuvre la lumière indécise des vieilles légendes de son pays natal ; qui, en des morceaux très courts, d'une technique minutieuse et vraiment exquise, a su enclore comme un peu du silence des soirs d'été :

All the magic of dusk
Tremulous grey and blue,
Gathers into my heart,
Quiet for you...

qui a su exprimer, en des vers d'une musique subtile, de « frêles choses immortelles », qui a enfermé dans son livre enfin, le plus beau peut-être qu'ait produit cette année poétique, « la cendre blanche de ses années de jeunesse » ou, pour employer une autre encore de ses images, tout le cortège de ses timides souvenirs, semblables à un troupeau dans le soir :

They...
Gleam for a moment,
All white, and go fading
Away in the greyness
Of sundering years.

***

Quelle impression finale emporterons-nous de cette rapide course à travers les recueils de vers qu'a vu paraître l'année 1912 ? Si imprudent, si dangereux même qu'il soit de vouloir dogmatiser en matière d'art, parce que « l'esprit poétique souffle quand il lui plaît », parce que chaque poète est, pour lui seul, une loi naturelle et importe, en un sens, dans la mesure même où il se sépare de ses contemporains, il est permis cependant de réunir, en arrivant au port, ses impressions, de les comparer les unes aux autres, d'en souligner les points communs, d'en esquisser même une synthèse finale. Cette synthèse pourra n'être vraie qu'un moment très court : elle vaut pourtant d'être tentée, et ses erreurs probables trouveront dans leur sincérité absolue leur excuse même. Le critique qui entreprend de suivre la production poétique d'un pays ressemble, comme on l'a dit, à un matelot sur le mât de vigie, attentif toujours à scruter l'horizon : son devoir est d'annoncer, aussi précisément que possible, ce qu'il croit avoir vu, sans se soucier des passagers qui, longtemps après, pourraient railler ses méprises.

Digitized by Google

L'impression dominante que nous fournit la poésie anglaise d'aujourd'hui est celle d'une pleine vigueur. Sans doute, elle ne compte pas, pas encore du moins, de poète vraiment grand. Nul de ceux que nous venons de passer en revue ne provoque l'enthousiasme, nul ne nous apporte une conception de notre vie morale vraiment décisive et qui, par sa netteté et sa vérité tout ensemble, traverse nos cœurs d'un frisson nouveau. Leur « message » ne nous était point complètement inconnu. Et nous n'avons point trouvé chez eux ce changement brusque, déconcertant peut-être, qui, certain jour, nous signifie qu'une saison commence.

Nous en avons, en revanche, mille indices de détail. Pour anciens qu'ils soient, les thèmes que nous avons rencontrés sont traités ici d'une manière personnelle et qui s'efforce, en tout cas, d'être originale, qu'il s'agisse de la fresque antique de Mr. Hewlett ou de l'épopée patriotique de Mr. Doughty ; des pièces amoureuses de Mr. Holmes ou de Mr. Lawrence ; des esquisses champêtres de Mr. Drinkwater ou de Mr. Norman Gale ; des petits vers si tendres, si délicatement spirituels, de Mr. Wilfrid Meynell, ou du long monologue dramatique de Mr. Eden Phillpots ; que nous nous tournions vers les poétesses, plus nombreuses chaque année, et dont l'œuvre est une sorte de broderie tranquille, faite de leurs secrets espoirs, de leurs rêves mystérieux, de leur intuition profonde de la vie, ou encore vers les poètes irlandais, qui essaient de ressusciter les vieilles légendes de leur race et d'ajouter à la beauté, à la splendeur des mythes primitifs toute la précision du réalisme moderne. Chez tous ces écrivains nous rencontrons les mêmes caractéristiques fondamentales : une connaissance directe de la vie, une sympathie profonde pour tous ses aspects, assez pénétrante même pour découvrir ce qui se cache d'éternel sous ses spectacles les plus transitoires et, en apparence, les plus communs ; une vision de la lueur vagabonde qui tremble, par instants, à la surface des choses, et qui n'est point de la terre ; un reflet de cette clarté divine qui transfigure, aux yeux des avertis, les moindres objets ; cette sorte d'imagination, en un mot, qui propage de par le monde la mystérieuse et obscure lumière de l'âme.

Ajoutez une conception nouvelle de la forme, aussi éloignée que possible de la stricte régularité et de l'excellence sereine de Tennyson, chez qui chaque strophe est une musique d'une délicate perfection. Pour les poètes d'aujourd'hui, la forme est une création perpétuelle, qui se contente d'être un vêtement souple, soigneusement adapté à l'idée, dont le laisser-aller n'est qu'apparent, dont le négligé est même voulu, dont l'objet unique est l'absolue sincérité. Tous s'accordent pour faire de la forme un voile transparent ; tous s'acharnent à la rendre, à force de patience, aussi simple que possible ; tous se préoccupent de n'employer, pour exprimer leur réalisme transcendantal, si l'on peut dire, que les mots les plus courants et les plus familiers. Un bon nombre d'entre eux vont même jusqu'à la méfiance de la phrase harmonieuse et pure, jusqu'à croire que la perfection du corps ne fait que masquer l'absence de l'âme, et qu'un style trop achevé ne saurait témoigner que d'un manque absolu d'inspiration.

Ces impressions générales se trouvent de tous points confirmées dans le volume que vient de publier *The Poetry Bookshop* : **Georgian Poetry**,

Digitized by Google

1911-1912 (1), qui contient des extraits de l'œuvre de dix-sept poètes contemporains. Les limites que s'étaient fixées l'éditeur étaient assez étroites : les morceaux choisis devaient avoir été publiés, pour la première fois, durant les deux dernières années, leurs auteurs étant, au début de 1911, très peu connus, sinon même tout à fait ignorés encore du grand public. Ces restrictions sévères rendent d'autant plus significative la valeur du volume, qui a obtenu en Angleterre un succès très mérité et qui justifie pleinement l'opinion exprimé dans la préface, à savoir que « la poésie anglaise est au commencement d'une nouvelle période géorgienne destinée, par sa force et sa beauté, à prendre rang parmi les autres grandes périodes poétiques du passé. » L'ensemble est, en effet, trés frappant. On y trouve trois des poètes que nous venons d'examiner : John Drinkwater, D. H. Lawrence et James Stephens ; cinq autres que nous avons étudiés à cette place même l'an dernier : Lascelles Abercrombie, Rupert Brooke, Walter De La Mare, John Masefield, T. Sturge Moore ; d'autres encore, dont nous aurons sans doute l'occasion de nous occuper plus tard. Chez tous, nous retrouvons le même sentiment de leur personnalité, cette même énergie spirituelle, cette curiosité de la vie profonde, ce désir de la forme plus juste que jolie, plus vigoureuse qu'aimable et, avant tout, sincère. De sorte que ce recueil, outre sa valeur d'anthologie et le plaisir qu'il nous procure en groupant ainsi un bon nombre de pages que nous avions lues en divers endroits, ou qui nous avaient échappé, prend une signification d'ensemble autrement considérable. Il nous fournit l'assurance d'une sorte de renouveau poétique et comme la conviction qu'apporte une somme de témoignages en tous points concordants. Il y a un plaisir tout particulier, enfin, à constater que le groupe des « poètes géorgiens », qui marche avec tant de confiance vers l'avenir, n'oublie pas ce qu'il doit à ses devanciers : d'un consentement unanime, cette collection a été dédiée à l'écrivain qui représente aujourd'hui en Angleterre la fidélité à la tradition classique et le culte de la beauté pure : Mr. Robert Bridges.

Floris DELATTRE.

(1) Edited by E. M. The Poetry Bookshop, 35, Devonshire Street, London, 1912, 198 pp., 3 s. 6 d. net.

Digitized by Google

LE THÉATRE ALLEMAND 1912-1913

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Allemands se plaignent du marasme où végète leur théâtre et ce n'est pas encore la dernière saison dramatique qui fera taire ces lamentations. Ni peut-être les suivantes. Car on peut découvrir sans doute une première cause de cette apathie ou de cette atonie de l'art dans le manque de talents d'un ordre éminent ou encore dans l'absence d'un courant littéraire bien marqué dans lequel des écrivains, même ordinaires, trouveraient une tendance, une inspiration, des indications, des procédés, tout un capital en un mot qui, sagement administré et fructifié, pourrait produire des œuvres honorables. Mais peut-être les raisons de la crise sont-elles plus profondes et tiennent-elles à un défaut d'harmonie entre notre vie actuelle contemporaine et le théâtre tel que nous l'avons reçu, sans modifications radicales en somme, des mains de nos pères et de nos grands-pères. C'est une question souvent soulevée de savoir si l'homme moyen du commencement du XXe siècle, ayant peiné tout le long de la journée pour gagner sa vie et ayant vécu, même en dehors de ses heures de travail, d'une vie beaucoup plus intense, fiévreuse, fatigante que les générations précédentes, a encore le soir assez de fraîcheur d'esprit pour goûter vraiment le mérite littéraire d'une œuvre qui ne prétend pas être seulement le divertissement de quelques semaines. Les faits donnent à réfléchir : c'est d'abord le développement du music-hall et plus encore la faveur croissante de ce genre de pièces qui se tiennent à la limite entre le music-hall et le théâtre proprement dit, qui témoignent de quelque ambition littéraire, d'ailleurs modeste, et n'exigent cependant du spectateur aucune contention d'esprit. Elles atteignent le comble de leur popularité sous le nom d'opérettes parce qu'ici elles donnent en plus au public du commun la menue monnaie du grand art musical. Mais même sans le secours de la musique, elles sont légion, sous les dénominations les plus diverses et nous pouvons du reste nous vanter, nous Français, d'être les plus féconds en ce genre. Nous inondons chaque année l'Allemagne de productions frivoles et éphémères qui ne relèvent peut-être pas l'idée que nos voisins se font de nous, mais qui mériteraient tout au moins de figurer sur les statistiques officielles de nos exportations, car elles rapportent autant d'argent à la France, en la personne de notre Société des auteurs dramatiques, que maint autre article de Paris.

Les Allemands ne restent pas cependant entièrement inactifs dans ce domaine et je vois précisément, dans un relevé des auteurs le plus fréquemment joués en Allemagne l'année dernière, que le record est battu par Rössler avec ses *Fün Frankfurter*, une pièce qu'un théâtre parisien nous promet pour le prochain hiver. Je ne veux pas dire du mal des *Fünf Frankfurter* ; je reconnais même très volontiers que c'est là une comédie vraiment amusante, mais ce me paraît être justement un excellent exemple

Digitized by Google

de ce type d'œuvres sans lendemain dont je parlais tout à l'heure et le fait qu'elle a atteint ses 1.610 représentations, le maximum pour cette saison, vient à l'appui de ma thèse. Sudermann, qui dépasse, en troisième ligne, les 1.200 représentations, ne me contredit pas, surtout lorsqu'on voit Hauptmann ne pas atteindre les 600, bien que le talent de Hauptmann, comme tout le monde l'avoue, soit à cent coudées au-dessus de celui de Sudermann. Mais Sudermann est un faiseur, un praticien des ficelles, dans lequel le gros du public reconnaît avec joie une âme apparentée à la sienne. Les comédies-farces de Ludwig Thoma ont aussi le plus vif succès. Et, si, dans le relevé général, Schiller figure en seconde, Shakespeare en quatrième ligne (1.456 et 1.104 représentations), tandis que Kleist, Gœthe, derrière eux Hebbel, Grillparzer, Lessing, sont encore dans une honorable moyenne, ce phénomène témoigne dans le même sens : le public, lorsqu'il a souci de littérature, s'adresse aux classiques et aux demi-classiques, parce que leur théâtre est encore simple, accessible à tous, représente l'excellente routine. Mais ceux de nos contemporains qui veulent maintenir l'art dramatique à un niveau honorable ou l'orienter dans de nouvelles voies, sont délaissés; on les trouve trop raffinés, trop compliqués, trop fatigants. Tout au plus Schönherr, grâce à une pièce, Ibsen et Schnitzler paraissent-ils assez souvent sur les planches ; des autres, il n'est pas question.

Précisément parce qu'on sent que la technique, que la forme théâtrale consacrées par la tradition, ne sont plus adaptées aux conditions de la vie moderne, on cherche ce que sera au théâtre l'œuvre d'art de l'avenir. Je pense à toutes ces tentatives faites pour révolutionner la décoration ou plutôt l'aspect visuel tout entier de l'œuvre dramatique dans le sens de la simplification et de l'intensification de l'impression essentielle que doit produire chaque pièce. Le spectateur moderne n'a plus le loisir, la patience ou peut-être la vigueur intellectuelle nécessaires pour dégager et approfondir ; il demande que l'auteur ou le régisseur soulignent pour eux et résument, de même que l'homme moderne veut trouver sa nourriture intellectuelle à l'état de comprimés ou d'extraits dans des dictionnaires, des manuels ou des articles de journaux. C'est ce goût irrésistible et général de simplification et d'intensification de l'émotion qui explique la vogue subite et incroyable de cette forme nouvelle d'art dramatique qu'on appelle le cinématographe. On s'étonnera peut-être de me voir faire figurer le cinématographe dans l'art dramatique et d'entendre parler de lui dans une chronique du théâtre allemand. Mais si l'on lit tant soit peu de revues ou de journaux, on s'aperçoit que, depuis deux ou trois ans, il n'y a pas, dans le domaine du théâtre, de question plus discutée que celle du cinématographe.

Cet appareil s'est imposé par son succès foudroyant. Il a commencé par enlever au théâtre traditionnel une partie de son public; il lui a fait une victorieuse concurrence. Et peu à peu il lui enlève ou du moins lui dispute, le force à partager avec lui ses acteurs et ses auteurs. En Allemagne comme en France, comme dans tous les pays européens, le cinématographe a haussé peu à peu ses prétentions. Il prétend donner de véritables pièces de théâtre; devant les films enregistreurs ont gesticulé les

Digitized by Google

meilleurs acteurs. L'action est une adaptation des pièces des meilleurs auteurs et ceux-ci ont même commencé à écrire directement pour le cinématographe ; Hauptmann a promis un drame et l'héritier littéraire d'Ibsen a été sur le point de signer un traité avec une Compagnie industrielle qui aurait mis en films tout le théâtre du Norvégien. Le cinématographe est du reste en état de payer ses écrivains et ses interprètes royalement, plus même que ne peut le faire le théâtre de l'ancien style. Il n'est donc pas étonnant que beaucoup d'esprits distingués, auteurs, critiques ou autres, voient dans le cinématographe le théâtre de l'avenir. Ils conviennent qu'il sort à peine de l'enfance et de la barbarie ; mais ils le considèrent comme la forme d'art dramatique vraiment appropriée à l'esprit contemporain, dont elle est un des plus authentiques produits, et comme la seule propre en même temps à réaliser cette démocratisation du théâtre à laquelle il faut que notre société parvienne ; l'art dramatique, cette idée ne date pas d'hier, est un des moyens les plus efficaces d'agir sur l'âme du peuple pour l'éclairer et la moraliser ; mais le peuple ignore au fond la scène traditionnelle. Le cinématographe doit-il être le théâtre du peuple dans un meilleur sens que les reproductions de la lithographie en couleur sont la peinture du peuple et le gramophone sa musique ? D'autres esprits non moins distingués, mais de tendances plus aristocratiques, dénient au cinématographe, non seulement pour le présent, mais à tout jamais, toute valeur artistique ; ils croient qu'il restera éternellement superficiel et brutal. Ainsi se poursuit la controverse dont on a l'impression qu'elle ne porte pas sur un ensemble de faits et un espace de temps suffisants pour pouvoir être tranchée. Mais elle est brûlante et actuelle ; je crois bien que depuis un an il ne s'est guère passé de semaine que je ne rencontre quelque article sur les rapports du théâtre et du cinématographe. Aussi ai-je cru bon d'effleurer cette question au moins en manière d'introduction et je retourne maintenant à notre vieux théâtre.

Avec *Der verlorene Sohn* (1), **Schmidtbonn** nous donne ce qu'il appelle un « Legendenspiel », une œuvre dramatique qu'il veut aussi simple, aussi rudimentaire qu'une moralité du moyen âge. Mais sous cet art fruste se cache une âme très moderne. C'est l'histoire du fils prodigue, telle que nous la raconte la Bible. Jether, que lasse la vie abondante mais monotone à la ferme de Joa son père et que tente au loin la grande ville de Jérusalem, quitte ses parents malgré leurs supplications pour aller dilapider sa part d'héritage dans la compagnie des joueurs, des viveurs et des filles de Sion aux joues éclatantes. Il revient en haillons, les pieds déchirés par les cailloux de la route, réduit au désespoir par la faim et la maladie, mais plus encore par la honte. De sorte qu'il voudrait seulement apercevoir une dernière fois sa mère par dessus la haie de la ferme ou l'appui d'une fenêtre avant de s'en aller à jamais, s'il n'était reconnu et d'abord raillé, honni, méprisé par les serviteurs et son frère, puis recueilli par ses vieux parents qui le relèvent dans la poussière et appuient sur leurs genoux chancelants sa tête douloureuse et souillée. C'est la légende de l'amour paternel et de la pitié humaine. Le style est volontairement

(1) Berlin, Fleischel, 1912, Mk. 3.

Digitized by Google

clair et uni, d'une rapidité et d'une précision naïves. Comme dans *Der Zorn des Achilles*, où il dramatisait l'épisode central de l'Iliade, Schmidtbonn peint ici à fresque, mais comme peut peindre à fresque un moderne qui reprend la forme puérile et l'ordonnance candide des primitifs pour nous faire deviner dans son œuvre les sentiments compliqués de notre âme. La technique un peu sèche, un peu raide, la psychologie schématique pour ainsi dire ont pour nous le charme de l'originalité, presque de la sauvagerie judaïque.

La pièce de **Rudolf Greinz** : *Die Vergangenheit* (1) se déroule au contraire en plein dans l'Allemagne ou plutôt l'Autriche de nos jours, et le sujet en est strictement contemporain. Si contemporain même que j'ai le souvenir vague, mais certain, d'avoir lu quelque part un drame ou un roman qui traitait le même thème. Non que je suspecte le moins du monde l'originalité de Greinz, mais le conflit sur lequel il échafaude son œuvre est de ceux qui sont trop fertiles en effets dramatiques pour ne pas avoir été exploités depuis longtemps. En bref, c'est l'histoire d'un certain Friedrich Gerhart qui, étudiant en droit, a eu un fils, en sa folle jeunesse, d'une petite ouvrière quelconque et qui, vingt ou vingt-cinq ans plus tard, devenu un juge austère, voit comparaître devant son tribunal ce fils devenu un criminel; comme il ignore absolument son identité, il peut le condamner à mort avec sérénité. Les complications ne surgiront qu'après la sentence, quand la mère, l'ancienne maîtresse de Gerhart, lui révèle tout pour implorer sa grâce. Jusqu'ici le sujet n'a rien de bien original, non plus que les sentiments des personnages. Je remarque seulement que la mère, l'ex-servante de brasserie, s'exprime dans un style fâcheusement littéraire, par exemple lorsqu'elle se désigne comme « un instrument que l'on rejette après qu'on s'en est servi » et elle a beau ne parler que par interjections, exclamations et phrases entrecoupées, le naturel de son langage n'y gagne rien. Seul, le troisième et dernier acte apporte une modification tant soit peu originale. Gerhart n'a pu faire gracier le condamné; celui-ci, qui sait que l'heure fatale approche, passe par d'affreuses angoisses et sa mère, par une idée bizarre, demande, pour les abréger, la permission de le voir dans l'intention de lui administrer quelque poison qui le délivrera promptement de la vie. Gerhart refuse naturellement de se prêter à cette combinaison et ici entre en scène un personnage jusqu'alors assez effacé : la femme de Gerhart, Hélène. Il l'a épousée autrefois plus par ambition ou intérêt que par amour; leur vie conjugale a été une pure cohabitation, une ignorance mutuelle, un mensonge conventionnel (on se croirait chez Ibsen), et c'est ainsi qu'Hélène, un peu par dégoût de son mari, un peu par pitié de la mère et beaucoup, je pense, dans l'irresponsabilité d'une nature exaltée, tue le criminel d'un coup de revolver. Vous penserez de ce dénouement, au plus haut degré inattendu, ce que vous voudrez.

La tragédie de **Emanuel von Bodmann** : *Die heimliche Krone* (2) s'élève

(1) Leipzig, Staackmann, 1912, 3 m.
(2) Berlin, Julius Bard, 1909; joué seulement en 1912, 2.50 m.

Digitized by Google

au-dessus du niveau moyen aussi bien par l'originalité de la pensée que par la pureté de la forme. Pour la forme, Bodmann est, comme l'on sait, un lyrique subtil et délicat. Pour le fond, il appartient à ce néo-classicisme qui veut relever la tragédie en lui trouvant des sujets vraiment dignes d'elle par leur contenu idéal. Dans *Die heimliche Krone* plus encore que dans les drames antérieurs de Bodmann : *Donatello* et *Der Fremdling von Mürten*, une idée profonde, presque philosophique, cherche une apparence dramatique. Pour ne pas être gêné par la vaine érudition d'une couleur locale qui distrairait la pensée du lecteur, Bodmann situe sa tragédie dans la lointaine et imprécise Tiflis du XIIIe siècle. Cette couronne cachée, c'est celle que porte Gurgin, un sage, un Zoroastre, qui prêche à quelques initiés une doctrine de la régénération : renoncer à l'illusion fugitive du monde, rentrer en soi-même, n'avoir souci que de son âme, la purifier, la fortifier, être par l'abnégation et l'énergie le seul maître de son destin. Le royaume de Gurgin, c'est le royaume de l'esprit; sa couronne c'est la flamme descendue du ciel que Eva, sa femme, que quelques disciples fidèles ont vu briller sur sa tête. Et cependant Gurgin est le neveu du roi. Mais son oncle l'a banni de sa cour, le soupçonnant de conspiration. Depuis dix ans, Gurgin vit obscur et suspect, joyeux de travailler uniquement à son Évangile qui, sans même qu'il le veuille, se répand peu à peu dans le peuple et groupe autour de lui une Église invisible. Si bien que lorsque les Perses ou les Turcs ont presque conquis la Géorgie, Gurgin sauve sa patrie de l'anéantissement en galvanisant le peuple contre l'envahisseur. Il est le libérateur ; on l'acclame et, le vieux roi étant mort, le prince Dimitri, son fils, momentanément écarté, on presse Gurgin de poser sur sa tête la couronne royale, celle que le vulgaire peut voir étinceler et dont il fait dépendre toute gloire, toute grandeur et toute puissance. Gurgin accepte ; ici commence sa tragédie.

C'est celle de Démétrius et en général de tous les enthousiastes auxquels le sort imposa de maîtriser la banale réalité. Gurgin se figure n'avoir pris le pouvoir que pour construire au sommet de la plus haute montagne ce temple magnifique de la religion nouvelle vers lequel s'acheminera le pèlerinage de tous les peuples. Mais il a compté sans les intrigues d'un prétendant évincé, sans la jalousie de la religion d'État, solidement installée dans ses vieux privilèges, le christianisme, sans l'ignorance et la stupidité du peuple, sans l'impatience enfin et l'intransigeance de ses disciples de la première heure qui exigent la réalisation immédiate de leurs communes espérances. Ainsi, hésitant entre un passé encore plein de force qu'il ne peut détruire en un jour et un avenir dont la fascination est de plus en plus puissante sur lui, il devient également suspect aux partisans du passé et de l'avenir. Il est obligé d'abord de sacrifier à la colère du peuple des disciples téméraires jusqu'à l'iniquité, mais ce sacrifice ne désarme pas une hostilité toujours plus perspicace et plus acharnée. Il remplit seulement Gurgin de dégoût et de remords ; ses yeux s'ouvrent ; il reconnaît qu'il a déposé la vraie couronne, la couronne invisible de pureté et de force, pour ceindre la couronne de mensonge et de faiblesse ; il se repent, il rentre dans la voie droite ; il retrouve son énergie et son idéalisme un instant obscurci ; au milieu du festin, il dépose

Digitized by Google

la pourpre royale pour descendre dans la cour du palais, où ses ennemis l'immoleront sur l'échafaud où on vient d'exécuter ses amis ; ainsi le sang du maître se mêlera à celui de ses disciples qu'il ordonna de verser. Cette dernière scène, comme celle où Gurgin accepte la royauté malgré les supplications de sa femme qui fut la compagne et le soutien de son exil, la première et la plus fervente de ses prosélytes et qui maintenant tombe morte à ses pieds comme le fantôme du passé avec lequel il va rompre, ces deux scènes et quelques passages encore sont de la plus grande beauté parce que, sous l'harmonie un peu vague des vers, on sent affluer, se heurter, tournoyer et se confondre les grandes idées.

Gustav Frenssen a abandonné cette fois le roman pour le drame, mais il n'est pas infidèle à la contrée qui est son pays natal et à laquelle il doit sa gloire littéraire, puisqu'elle lui a fourni les héros de ses ouvrages. Son *Sönke Erichsen* (1) est donc un Holsteinois, plus exactement un Dithmarse, et en lui s'incarnent une fois de plus cette dure ténacité, cet orgueil inflexible qui sont la caractéristique de ces hommes. Sönke Erichsen avait 20 ans en juillet 1870 lorsque, la veille de la déclaration de guerre, il déserta véritablement en prenant à la dérobée le bateau pour l'Amérique. Pourquoi cette fuite ? Son père avait été un gros paysan de la Marsch, peu à peu ruiné, et le fils, humilié jusqu'au fond de l'âme par la pauvreté succédant à la richesse, s'était juré de consacrer sa vie, coûte que coûte, à refaire la fortune familiale. Dans cet individualisme forcené, il n'y a pas de place pour le sentiment du devoir social ou national ; Erichsen estima que la patrie n'avait pas le droit de lui demander de se faire tuer devant Metz comme une vingtaine de ses anciens camarades enrôlés dans le même bataillon ; il avait mieux à faire. Et, en effet, en Amérique, après quarante ans d'un dur labeur, il devint riche. Cependant, au village, on le croyait mort et on ne parlait de lui qu'avec mépris, comme d'un lâche et d'un traître. Un jour, en 1910, il reparaît ; la nostalgie le pousse, le désir de revoir les toits de chaume et les hêtres du Holstein, mais aussi un besoin farouche de revendiquer son droit, comme il dit, de reprendre, enrichi, une place honorée parmi ses concitoyens et en même temps de se défendre d'avoir arbitrairement suivi sa voie, vécu sa vie, contre les préjugés du commun. Il veut s'installer au village, il veut racheter la maison et les terres paternelles, il veut s'imposer aux habitants, il veut les forcer à reconnaître qu'il était dans son droit ; il brave leur mépris avec l'orgueilleuse obstination d'un Dithmarse. Ce sexagénaire tient tête à tout un village ; ce n'est pas que quelquefois la douleur ne lui torde le cœur de ne pouvoir reposer en paix sa tête sous le toit ancestral, mais il est rebelle au remords ; il fait même disparaître sa sœur, qui pourrait témoigner contre lui d'une faute ignorée de tous. Et, si on veut l'exclure de la fête que le village célèbre en l'honneur des jeunes gens tombés devant Metz, il mettra le feu au village pour se venger. Mais il échoue ; le châtiment le menace ; sa résistance s'est usée ; la conscience l'envahit que pourtant il n'avait pas raison, qu'il a été un déserteur. Dès lors il est anéanti ; sa raison sombre et sa mort physique n'est plus qu'un symbole.

(1) Berlin, Grote, 1912, 2 m.

Digitized by Google

Il y avait là un conflit vraiment tragique que Frenssen n'a pas su pleinement exploiter ; la situation reste au premier abord obscure ; on ne la comprend qu'à la réflexion. On sent l'inexpérience de l'auteur dans la forme dramatique, en particulier dans le dialogue. Et Frenssen enfin est resté fidèle à ce déplorable procédé du drame naturaliste qui accumule sur le caractère des personnages les indications scéniques, même celles qui ne sont visiblement faites que pour la lecture et que l'acteur ne peut rendre.

Voici encore un autre drame tiré de la vie des paysans, mais celui-ci est de **Carl Hauptmann** : *Die lange Jule* (1). On y trouve, comme dans Frenssen, ces passions intenses mais avares de manifestations, ces haines profondes, cette ténacité farouche qui semblent la caractéristique des êtres attachés au dur et lent travail de la glèbe. Le vieux paysan Hallmann meurt en déshéritant sa fille du premier lit : Jule Stief ; la ferme ira à la seconde femme de Hallmann, Beate. Mais Jule n'aura de repos en ce monde qu'elle n'ait arraché à l'intruse cette maison où elle est née, ces champs qui ont appartenu à ses parents. La ferme est hypothéquée à un usurier de village, qui a dû jurer au vieil Hallmann de ne céder sa créance à personne. Mais Jule, en sacrifiant une grosse somme, en sacrifiant même plus encore, rachète l'hypothèque. Elle triomphe ; elle chasse sa belle-mère insolvable. Mais, dans la nuit même, un incendie allumé par une main inconnue consume la ferme et Jule, n'ayant plus de motif de vivre, s'ouvre les veines. C'est là un sujet dramatique, un conflit intéressant, passionnant, bien construit ; l'architecture de la pièce est solide et ces paysans, en particulier Jule et son père, nous retiennent par l'ardeur de leur vie intérieure, par leurs rancunes implacables qui accumulent sans mot dire pendant des années le souvenir de tous les affronts jusqu'au jour du triomphe où l'on jette à terre et achève sans pitié l'ennemi. Une passion unique, la haine et l'amour de Jule, anime toute la pièce et la précipite vers son but ; nous n'avons pas d'inutiles effusions et de vaines analyses, mais des faits, et les mots même sont des actes. On sent dans Carl Hauptmann l'influence d'Anzengruber, aussi bien dans *Die lange Jule* que dans ses autres drames d'il y a dix ans ou vingt ans (*Waldente ; Die Austreibung*). Mais le réalisme n'est qu'une face du talent de Carl Hauptmann et, dans son dernier drame comme dans ses autres pièces, comme dans ses poésies et ses romans, nous sentons l'effort pour percer la surface sensible des choses et des individus, pour atteindre le centre invisible, l'âme. Hauptmann écrit dans son roman : *Einhart der Lächler* : « Chez Einhart voisinaient constamment le rêve et la réalité. » C'est la devise de l'œuvre de notre auteur. La passion fait de la paysanne Jule une hystérique et une visionnaire ; des paroles sont échangées qui font allusion à des forces secrètes, impalpables, mais toutes-puissantes de l'au-delà ; le mari de Jule, le vieux Stief, et son fils sont des hommes religieux, presque mystiques, qui, dans l'exaltation haineuse de Jule, voient le démon à l'œuvre ; ils sentent autour d'eux l'Ennemi ; un insensé, le père

(1) Leipzig, Rowohlt, 1913, 2,50 m.

Digitized by Google

Jonathan, rôde à travers la pièce et lâche d'obscures prophéties, comme si le bon principe parlait par la bouche des simples d'esprit ; un mort apparaît, le vieil Hallmann, assis sur le poêle et fumant sa pipe ; est-ce vraiment un spectre, est-ce une simple hallucination de sa fille? Nous ne savons ; cependant, le mort parle. Ainsi se croisent fantastique et réalisme.

Parlons maintenant d'un romantique : **Eulenberg**. Et d'abord de son *Ikarus und Dädalus* (1), un oratorio comme il l'appelle, par antiphrase, je pense, car la philosophie de ce poème dramatique (je ne sais quelle autre dénomination employer) est que nous ne devons pas prier. Icare est l'esprit humain encore juvénile qui dans sa témérité veut s'élever sur des ailes fragiles jusqu'à l'éther céleste et revient s'abîmer sur la dure terre. Mais son père Dédale est un second Prométhée, un Titan qui a apporté aux hommes la civilisation et leur a ouvert ainsi les voies de l'infini. Dédale ne connait d'autre dieu que la terre ou plutôt l'humanité ; c'est l'humanité future qu'il adore, tandis qu'il refuse ses offrandes à Zeus et à ses divins acolytes. Car, dit-il après les romantiques et le jeune Gœthe, c'est l'esprit de l'homme qui a fait les dieux, ou, presque avec les paroles de Tieck vulgarisant Fichte : « Lorsque nous ne te pensons pas, Zeus, tu n'existes pas. » Et la promesse que Dédale arrache aux hommes avant de les quitter, c'est de ne plus courber la tête devant aucune divinité supra-terrestre, de vivre, hautains et intrépides, à la face du ciel, comme les souverains de la terre, comme une race de rois, maîtrisant et pétrissant ce monde, mourant sans peur, car la mort n'anéantit que les apparences individuelles et non l'humanité ; ne connaissant pas enfin le remords, car le mal n'existe pas et le péché est une invention des dieux. Ainsi nous retournons à Nietzsche, un autre romantique. Dans le style, tel passage nous fait songer à Kleist et aux hyperboles de la *Penthésilée* lorsque Icare forge (moralement) les traits qu'il darde contre sa propre image ou lorsque Dédale veut cueillir le soleil pour en orner comme d'un coquelicot la poitrine de son fils. Et Kleist n'hésiterait pas non plus à parler « de l'âcre odeur des aisselles » d'Icare. Des visions d'un impressionniste moderne à côté : l'aurore aux vêtements jaunes et portant une cruche noire. Les oiseaux parlent et les arbres et les vents du matin et les divinités mythologiques : les Heures, l'Aurore, la Renommée. Ils parlent le plus souvent en des rythmes libres et légers, presque prosaïques dans leur simplicité, mais qu'interrompent de rapides et belles images : les boucles jaunes comme l'ambre des nymphes de la mer, le dieu sombre de l'Hadés sur le front duquel les cheveux pendent comme un lierre noirâtre ou la clarté livide, « plombée » du matin, lorsque le rocher s'éveille,

der alte, zerrissene,
zottige Greis zu seiner Gestalt,
und blutet vor Sehnsucht wie ich
im rosigen Morgendunst.

(1) Leipzig, Rowohlt, 1912, 2,50 m.

Digitized by Google

Belinde (1), la dernière pièce de **Eulenberg**, a obtenu le Volksschillerpreis ; c'est la consécration officielle d'une popularité, d'une gloire qui va croissant depuis quelques années. Il y a près de quinze ans que Eulenberg débutait avec *Anna Walewska* et on ne peut pas dire qu'il ait beaucoup changé depuis lors, à quelques hardiesses près et quelques bizarreries voulues dans la manière et maintenant atténuées. Mais le système dramatique dont procède *Anna Walewska* est déjà celui que nous retrouvons dans *Belinde* : c'est la passion romantique, ardente ou langoureuse qui possède tout l'homme et qui ne souffre auprès d'elle ni raison ni énergie calculée, tout au plus la folie de l'imagination. Eulenberg appelle *Belinde* une tragédie d'amour, une pièce amoureuse, « ein Liebesstück ». Et les trois héros ne connaissent en effet que l'amour ; il est leur raison de vivre et aussi de mourir. Eugène, le mari de Belinde, s'en alla, il y a dix ans ou plus, courir le monde à la poursuite de la fortune qu'il voulait pour le bonheur d'une femme adorée ; Belinde lui avait juré éternelle fidélité et sans doute aurait-elle tenu son serment si Eugène, par un caprice purement romantique, n'avait négligé de donner la moindre de ses nouvelles et préféré passer pour mort. La motivation chez Eulenberg comme chez ses ancêtres littéraires est d'une faiblesse très consciente où ils mettent leur coquetterie. L'essentiel est d'amener de quelque façon que ce soit la belle situation. Nous l'avons : au bout de dix ans de veuvage, Belinde se croit en droit de s'éprendre de Roger, un jeune homme, un enthousiaste, un embrasé, « ein brennender Mensch », dit le texte. Elle l'épouserait presque si à ce moment Eugène ne revenait soudain, tel Enoch Arden, mais moins résigné que lui, si bien qu'après un léger imbroglio les deux hommes, par un procédé américain qui détonne un peu en ce milieu, décident de s'en remettre au sort pour savoir lequel cédera la place à l'autre en se suicidant : c'est Roger. Mais sa disparition ne résout rien. Car l'amour, comme le dit Belinde (et ce pourrait être l'épigraphe de tous les drames de Eulenberg), est la seule aiguille magnétique qui nous guide à travers les tempêtes de la vie ; quand cette aiguille s'affole, l'homme n'est plus que le jouet des vagues. Or, Belinde ne sait plus si elle aime Roger ou si elle aime Eugène, son amant ou son mari ; le présent n'est pas mort avec Roger et le passé revit avec Eugène. C'est la situation du comte de Gleichen dans la légende et dans une pièce de Schmidtbonn, qui pour le fond traite le même thème que *Belinde*. Que reste-t-il donc à l'héroïne si ce n'est à mourir ? Et que reste-t-il à Eugène si ce n'est à mourir aussi, le dernier et le plus parfait de ce trio de parfaits amants ? Car il ne mettra pas fin à ses jours par le fer ou le poison mais, comme le rêva autrefois Novalis selon une conception authentiquement romantique, il mourra par un acte pur de la volonté, par la puissance de l'esprit sur la vie du corps. Cette pièce à l'action exiguë surabonde en passages lyriques. Les abandons puérils de Belinde et de Roger dans les bras l'un de l'autre, ou les adieux de Roger à cette vie sensible qu'il ne découvre qu'au moment où il est condamné à la quitter, ou la passion brûlante et mélancolique d'Eugène vieilli et las nous font parcourir toute la richesse des accords de l'instru-

(1) Leipzig, Rowohlt, 1913. 2,50 m.

Digitized by Google

ment lyrique. Par un contraste romantique et shakespearien (Wedekind le connaît aussi) Eulenberg place, à côté de ces personnages auxquels les vapeurs enivrantes de la passion dissimulent la réalité, deux grotesques, deux fantoches, un frère de Belinde et son serviteur, déformations caricaturales de la laide et stupide réalité.

La pièce de **Georg Kaiser**, *König Hahnrei* (1), reprend, en la modifiant quelque peu, l'histoire du roi Marke de Cornouailles (c'est lui le Sganarelle couronné), de sa femme Isolde et de son neveu Tristan. Mais la raison de ces modifications et l'idée même de la pièce restent, du moins au premier abord, assez obscures, d'un côté parce que Marke parle trop, de l'autre parce que sa femme et son neveu ne parlent pas assez. Les scènes assez lâches qui composent chaque acte ne sont le plus souvent que des monologues débités par Marke avec une prolixité sénile, et cette impression s'impose que les années n'ont pas respecté cette royale intelligence. Il se défend ainsi pendant trois actes contre la conviction de son malheur, bien que les barons accusent, bien que les coupables ne se défendent pas, et je ne conteste pas qu'il n'y ait là des scènes du meilleur comique, lorsque par exemple Marke est blotti dans une barrique dont il jaillit à chaque instant comme un diable de sa botte ou lorsque les barons déploient leur pièce à conviction, le drap perfidement saupoudré de farine sur lequel Tristan et Isolde ont laissé l'empreinte de leurs corps. Enfin, Marke chasse l'adultère et son complice, mais presque aussitôt il les rappelle. Pourquoi ? Pour cette idée, psychologiquement juste et heureusement introduite, qu'il aime mieux les tenir près de lui, dût-il en souffrir, que de les savoir au loin, s'aimant librement. Et cette pseudo-captivité détruit l'amour dans le cœur des deux amants. Alors Marke les tue. Pourquoi encore ? Parce qu'il voit dans leur froideur une dernière ruse, une suprême duperie. Et il ne veut plus être trompé. Ainsi finit la la pièce de l'aveuglement du roi Marke.

Ludwig Ganghofer, que l'on ne connaît guère que comme un représentant de la Heimatkunst, a abandonné dans sa pièce *Der Pflaumenhandel* (2) le sol bavarois, et on peut douter que ce soit pour son bien. Sa comédie est très littéraire et un peu compliquée. Elle nous transporte en Turquie, à Stamboul, en 1664, et cette date, qui marque la fin d'une des nombreuses guerres entre l'Autriche et les Turcs, n'est pas choisie au hasard, car des événements politiques et des personnages officiels, un grand-vizir d'un côté, un ambassadeur de France de l'autre, se mêlent à l'action sans qu'elle en soit sensiblement modifiée, pas plus que deux ou trois intrigues accessoires n'influent sur le motif principal : le comte Dubarry, ambassadeur de Sa Majesté très chrétienne, mais agissant en tant que simple amoureux et non en tant qu'ambassadeur, obtient sa bien-aimée Amina, cependant qu'Achmed, fils du grand-vizir, s'unit à une certaine Leila pour leur plus grande satisfaction mutuelle, et Ali Mustapha, vizir et prêtre, est dupé pour avoir voulu duper les autres.

(1) Berlin, S. Fischer, 1913, 2 m.
(2) Stuttgart, Bonz, 1912, 2 m.

Digitized by Google

Il faudrait encore parler de quelques burlesques, jardiniers turcs et marchands juifs. En général, cette comédie est d'une haute tenue et pas très comique ; Ganghofer a voulu quitter le ton populaire et le costume du forestier bavarois, mais la tenue de ville le gêne un peu.

Raoul Auernheimer, au contraire, est un homme de la ville et un homme du monde. Depuis des années déjà, son champ d'observation est Vienne, depuis la haute société des archiducs et des millionnaires jusqu'aux cochers de fiacre et aux marchandes de légumes. Dans ses nouvelles et ses pièces, il a dessiné comme Peter Altenberg et tant d'autres la légèreté et l'élégance viennoises. Sa comédie *Das Paar nach der Mode* (1) nous montre précisément l'entrée en ménage d'un de ces couples ultra-modernes dont s'illustre la société fashionnable de la capitale autrichienne et de quelques autres capitales encore. Bob et Mulli, auxquels la richesse de leurs parents permet d'être en tout du dernier cri, ne veulent pas pour leur début d'une union banale. Ils courent ensemble en camarades les petits théâtres, les redoutes, les cabarets et autres endroits à la mode, chacun faisant de son côté ses petites affaires et poursuivant ses petites aventures. Ils se croient très forts, au-dessus des préjugés, et cependant, dès que la conduite de Mulli devient tant soit peu suspecte, Bob se révèle aussi jaloux qu'un homme des cavernes, tandis que Mulli, qui a juré de ne pas sacrifier à son mari un seul de ses flirts et de ses chapeaux, fait humblement les premiers pas pour la réconciliation, Bob lui épargnant du reste la moitié du chemin. Ils s'embrassent comme le plus bourgeois des couples et ce soir-là ils resteront au logis conjugal, pour la première mais pas pour la dernière fois Une comédie charmante et faite de riens, que l'on dirait parisienne si elle n'était viennoise. D'ailleurs, la différence est-elle grande ?

J'avais conservé un bon souvenir de la première comédie de **Thaddäus Rittner**, parue il y a deux ans : *Der dumme Jakob*, et c'est également avec plaisir que j'ai lu la seconde : *Sommer* (2). L'intrigue est mince ; le principal attrait est dans le grouillement des personnages. Une maison de santé, qui porte le nom prometteur de Château-des-dames (Frauenschloss) et s'élève au bord d'un lac de Carinthie, réunit pendant trois mois d'été une société un peu hétéroclite ; les hommes d'abord : un certain Hans Torup, 20 ans, rêveur, timide, maladroit, plein de méfiance de lui-même et de l'avenir, secrètement pessimiste et qui jouit des derniers mois de sa liberté avant d'embrasser un métier, il ne sait pas encore lequel ; son antithèse : Alfred Solders, représentant en fournitures de modes, bellâtre, sportif, large d'épaules, d'une irrésistible fatuité, la coqueluche des dames ; les femmes ensuite : Lilly Meier, artiste lyrique, qui passe en une saison par deux ou trois flirts, comme elle désigne chastement la chose, car une artiste lyrique a besoin de toilettes parisiennes qui sont terriblement chères ; Mme Pouchard, veuve, grasse, molle et toujours vaguement effarée ; sa fille Eveline, que tourmentent ses vingt ans, et

(1) Berlin, S. Fischer, 1913, 2 m.

(2) Wien, Deutsch-österreichischer Verlag, 1912, 2,40 m.

Digitized by Google

Mme Gianetti, personne très indépendante, toutes deux pâmées devant les superbes moustaches de Solders. Aux destinées de l'établissement et de ses hôtes président le docteur Wimmer et sa femme Maja. Les hôtes sont tous quelque peu neurasthéniques; je pense même que l'oisiveté de la villégiature leur laisse tout le loisir de varier et nuancer leur neurasthénie. Mais le docteur et sa femme n'ont pas le système nerveux en meilleur état. Ainsi s'engagent entre tous ces personnages des intrigues passagères dont la principale est la liaison de Maja et de Torup. Le nœud de l'action, c'est que le docteur Wimmer, redoutant pour sa femme le jeune Torup, malgré sa timidité, imagine de persuader à celui-ci qu'une maladie de cœur ne lui laisse pas plus de trois mois à vivre et qu'il fera bien par conséquent d'éviter les émotions. Mais cette ruse produit l'effet contraire, car Torup, décidé à profiter du temps qui lui reste, devient soudain d'une folle témérité, conquiert Maja et se prépare à fuir avec elle. Juste à ce moment, il apprend avec consternation que le médecin lui a menti, que son cœur est en excellent état et que rien ne l'empêche d'atteindre la vieillesse. Il lui faut donc de nouveau songer à l'avenir, à une profession, rentrer dans ce cauchemar qui paralysait son activité. Il n'a plus le loisir ni le goût de s'occuper de Maja et celle-ci, ayant fait déjà ses malles et ne voulant pas les défaire, prend le parti de s'esquiver à l'anglaise avec son propre mari pour un nouveau voyage de noces. Ainsi finit cette agréable fantaisie, ce rêve d'un mois d'été, où l'on retrouve quelque chose de la philosophie malicieuse de notre Tristan Bernard.

A. Tibal.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

GUSTAVE LANSON : **Trois mois d'enseignement aux États-Unis.** Paris, Hachette, 1912, in-16, 3 fr. 50.

Enfin l'Amérique est découverte ! et l'on veut bien désormais nous faire grâce de ces grandes descriptions générales qui ne nous apprennent plus rien... que la naïveté ou la prétention d'explorateurs arriérés. M. Lanson aurait aussi bien pu, — mieux que bien d'autres, assurément, — nous donner de ces pages pittoresques qui font surgir aux yeux un paysage inconnu : tels traits vifs de ses impressions à New-York, à Boston, à Washington, au Canada, etc. nous en sont garants ; ses jugements nets portés sur la société new-yorkaise nous montrent qu'il a pénétré fort avant dans l'âme américaine (à signaler, en particulier, le beau type d'Américain décrit pp. 60-66). Mais, bien plutôt que des généralités plus ou moins accessibles, M. Lanson a préféré nous donner des particularités d'autant plus précieuses que « le touriste ordinaire n'y a guère d'accès. »

Pendant trois mois professeur de littérature française à l'Université Columbia et conférencier en une douzaine d'autres institutions universitaires, M. Lanson nous parle avec une rare compétence de l'enseignement aux États-Unis. Et d'abord il a fort bien remarqué, — avec toute l'indulgence requise, — le caractère par trop strictement utilitaire de l'enseignement secondaire ou du moins de ce qui y correspond là-bas : on apprend uniquement pour savoir, c'est-à-dire pour acquérir des connaissances pratiques, et non pour former l'esprit : ce qui est précisément le contraire de la méthode française, laquelle ne va pas non plus sans excès inverse. Dans l'enseignement supérieur, même tendance : la trop grande facilité d'option et une foi aveugle dans le texte imprimé ou dans la parole du maître entravent l'ample formation d'esprits bien cultivés et la libre initiative d'originalités dûment émancipées. Les étudiants sont, du reste, plus jeunes qu'en France, et partant plus aisément enrégimentés en classes aux pratiques routinières, et naturellement plus tôt détournés aussi des spéculations libérales vers les professions lucratives. Ce qui frappe M. Lanson, toutefois, c'est la belle vie saine, libre, active, féconde de ces jeunes gens et de ces jeunes filles, solidairement groupés en leurs vastes *campi* où se manifestent en somptueux édifices la prospérité de l'*alma mater* dont ils sont si fiers ; c'est l'admirable organisation dont l'outillage en fiches et en catalogues ne le cède en rien à la valeur des acquisitions.

Et que devient la France en tout cela ? Eh bien, le français est peut-être à la veille de devenir la grande langue de culture intellectuelle. Oui, l'élite américaine s'aperçoit qu'avec son riche amalgame d'éléments antiques et modernes, avec son éternel besoin de raison et de clarté, avec ses rares qualités de mesure et de goût, la littérature française est bien mieux que la pâle et pauvre littérature romaine « le vrai dépôt des idées humaines » et que, par suite, l'étude du français s'impose bien plus que celle

Digitized by Google

d'aucune autre langne morte ou vivante comme initiatrice à la civilisation de la vieille et de la jeune Europe. Il nous reste, il est vrai, fort a faire pour nous assurer un si beau rôle. Avec notre déplorable indolence nous nous sommes laissé évincer sur ce terrain intellectuel comme sur le terrain commercial par l'Allemagne, dont les professeurs, avec leur habileté d'adaptation coutumière, se chargent d'enseigner jusqu'au français dans les écoles et même les Universités américaines : il en résulte dans l'enseignement secondaire un véritable recul de notre langue. M. Lanson publie à ce sujet des statistiques officielles dont la consultation est ou plutôt serait navrante si l'on ne connaissait de remède. Un de ses remèdes, c'est l'influence du haut enseignement français sur le haut enseignement américain. Or, depuis la renaissance des Universités de France, cette influence n'a fait que croître grâce à la valeur universellement reconnue de l'érudition à la fois forte et sobre qui en dérive : les étudiants américains affluent en France et les professeurs français sont appelés en Amérique. C'est donc par le haut enseignement que la France prendra aux États-Unis la place qui lui est assignée.

On voit de quel intérêt sont les principales questions traitées en ce livre. A vrai dire, il n'est guère de pages qui ne fassent penser, même à propos de questions incidentes. Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de signaler un éloquent plaidoyer en faveur de l'éternelle nécessité, toujours si pressante en France, d'unir à un idéalisme chimérique un peu d'utilitarisme bienfaisant (p. 212), une juste dénonciation des irréparables méfaits de la vieille éducation routinière de notre ancien régime (p. 51), une vaillante défense des sports à l'encontre d'inteilectuels qui ne voient pas « les précieuses qualités d'énergie entreprenante et disciplinée qui en résultent (p. 137), etc., etc... Enfin, n'oublions pas cette belle conférence sur *la France d'aujourd'hui* qui montre si bien comment, sans humilité ni fanfaronnade, un Français à l'étranger peut dignement parler de son pays « comme on parle quelquefois avec des amis, en toute confiance, des qualités et des faiblesse d'une personne chérie. « Bref, en tout ce livre se manifeste, en même temps que la largeur des vues et la pénétration de la pensée, une délicatesse de sentiments et une chaleur d'âme qui rassérènent et font du bien.

E. LAUVRIÈRE.

G. HARTWELL JONES : **Celtic Britain and the Pilgrim movement.** London 1912 (published by the hon. society of Cymmrodorion). In-8° de VIII-581 p.

M. G. Hartwell Jones, dont les travaux sont bien connus de tous ceux — et ils sont chez nous de plus en plus nombreux — qui s'intéressent aux études celtiques, nous apporte dans cet ouvrage une contribution très importante et très neuve à l'histoire de la civilisation chrétienne au moyen âge, et du rôle qu'y joua la Bretagne celtique. Le sujet qu'il a choisi, — les *pérégrinations* des peuples celtiques insulaires, — exigeait une double compétence, de celtisant et d'historien du moyen âge : M. G. Hartwell Jones est l'un et l'autre ; et il est, en plus, un psychologue et un artiste, ce qui lui a permis de saisir et de décrire dans toute la complexité de ses aspects ce phénomène qui présenta une si grande impor-

Digitized by Google

tance doctrinale, sociale, humaine, qui eut toute la fécondité d'une *idée* et toute la force d'un *instinct*.

M. Jones a mis en lumière un grand nombre de faits peu connus, ou même entièrement nouveaux, et il s'est efforcé d'en dégager la signification, tant pour l'histoire générale de l'Europe que pour l'histoire des peuples celtiques, Irlande Galles, Ecosse, dans leurs relations entre eux et avec les peuples du continent. Bien plus, ainsi qu'il le remarque lui-même, les faits qu'il étudie ne sont pas tombés tout entiers dans le passé, car le pays de Galles, par exemple, qui est aujourd'hui entièrement protestant, après avoir été, jusqu'au XVIe siècle et longtemps même après la Réforme anglaise, très attaché à la vieille foi, a maintenu et maintient de nos jours encore des instincts et des pratiques directement hérités du catholicisme : à savoir ce sens mystique, ce sens collectif et ce zèle dans le prosélytisme, qui furent les caractéristiques de la *peregrinatio*, et que nous avons retrouvés si nettement marqués au dernier réveil de 1905.

L'auteur nous montre comment le goût et l'habitude de la *peregrinatio*, d'abord proscrits par la foi purement spirituelle des Pères (St Jérôme, ép. 48), se réintroduisirent dès le IVe siècle avec les cultes locaux des saints et des martyrs, avec la vénération des lieux où le Christ, les apôtres et les propagateurs du christianisme avaient prêché, avaient souffert et étaient morts. Cette *localisation* du culte, tout à fait conforme à l'esprit des races celtiques, qui est un « esprit de la terre », fut l'un des principaux moyens d'action de l'Eglise en Galles et en Irlande, où abondèrent les « lieux sacrés » (St David's, les fontaines, comme Holywell, les îles, comme Bardsey, culte de la Vierge de Penrhys, le Purgatoire de Patrick, etc.). De plus, dans les pays celtiques, l'idée de *pénitence*, dont (nous le savons par les pénitentiels) les missionnaires celtiques furent les propagateurs infatigables, se lia étroitement à la pratique de la *peregrinatio*, si bien que l'expatriation volontaire (« peregrinam ducere vitam », dit Bède) devint, pour les Celtes, l'une des formes les plus parfaites du renoncement et de l'immolation. Enfin le pélerinage répondait bien au tempérament des Celtes, à leur recherche inquiète de Dieu à travers les terres et les mers inconnues (voyez la navigation de Brendan), et à leur ferveur d'apostolat. L'Eglise ne fit que confirmer et discipliner ce mouvement.

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le détail des événements qu'il relate. Disons seulement qu'il a déterminé avec beaucoup de soin les routes que suivaient les Celtes insulaires pour se rendre sur le continent, notamment aux trois lieux de pélerinage les plus fameux : Jérusalem et la Terre-Sainte, — puis Rome, qui, déjà très vénérée au temps de Patrice et de Columba, malgré le prétendu particularisme des chrétientés celtiques, devint, à partir du XIIIe siècle, le centre vers lequel regardaient tous les chrétiens fervents de l'Extrême Occident, — enfin St Jacques de Compostelle, dont le voyage, peu aisé, a laissé de curieuses traces dans les poésies galloises du moyen âge. L'auteur a bien mis en lumière l'extrême importance de ces grands mouvements de peuples, dont les Croisades furent l'expression suprême, pour l'histoire de la civilisation au moyen âge : il a montré comment cette visible manifestation de la

Digitized by Google

« communion des saints » servit la catholicité, comment la *peregrinatio*, substitut des échanges, noua, au point de vue social et économique, des relations étroites entre les peuples, créa les établissements hospitaliers, et donna naissance, avec les immunités, à une véritable justice internationale, comment enfin ces expansions, en mettant en contact l'Europe avec l'Orient et avec l'Irlande, ancienne dépositaire du savoir, favorisèrent le renouveau des idées, le progrès des arts et des découvertes, la propagation des thèmes du roman et du drame, et comment ainsi elles préparèrent la Renaissance, — jusqu'au jour où les Lollards puis la Réforme interrompirent ce mouvement et ramenèrent la Grande-Bretagne sur elle-même.

Le livre, édité par les soins de la Société des Cymmrodorion, est admirablement présenté, et enrichi de belles reproductions. On regrettera seulement que l'auteur n'ait pas traduit les textes gallois qu'il cite ; et on lui reprochera peut-être d'avoir trop tiré des textes hagiographiques tardifs (comme Adamnan, Ailred, les vies de Gildas), qui sont plus intéressants comme témoins de la mentalité de leurs auteurs que comme attestation des faits qu'ils relatent. Mais ces légères critiques de détail n'enlèvent rien à la valeur de l'ouvrage, à la solidité de sa texture, ni à la portée de ses conclusions.

Jacques CHEVALIER.

JOHN W. CUNLIFFE : **Early English Classical Tragedies.** Oxford, Clarendon Press, 1912, 7/6 net.

M. Cunliffe publie en un volume *Gordobuc*, *Jocasta*, *Gismond of Salerne* et *The Misfortunes of Arthur*, quatre tragédies qui sont autant d'efforts (on le sait, restés vains) pour naturaliser dans l'Angleterre du XVIe siècle la tragédie classique et en particulier celle de Sénèque.

Gordobuc nous est donné dans le texte de 1570-71, l'édition de 1565, quoique généralement correcte, ayant été imprimée à l'insu des auteurs ; la pièce adapte la forme de Sénèque, ses grands discours et ses phrases pompeuses à un sujet tiré de l'histoire nationale légendaire. *Jocasta*, représentée en 1566, est une traduction très indirecte des Phéniciennes, à travers la Giocasta de l'Italien Dolce et une version latine d'Euripide ; la pièce se rapproche aussi de Sénèque par l'horreur des situations et les longues tirades : *Gismond de Salerne* est l'une des plus tragiques nouvelles du Décaméron et s'inspire de Sénèque et de ses imitateurs italiens en général et de la Phèdre en particulier. Enfin, dans *les Malheurs du Roi Arthur* (1588), Thomas Hughes prend pour modèle le Thyeste et emprunte libéralement à toutes les autres pièces de Sénèque.

Ces quatre tragédies sont toutes munies de chœurs ; elles possèdent toutes des pantomimes (*dumb shows*), d'origine indigène, qui servent à mieux faire saisir aux esprits lents les événements de l'acte suivant ; toutes quatre furent écrites par des lettrés pour un public de lettrés ; toutes quatre restent froides, malgré la chaleur artificielle de leur rhétorique et aucune d'entre elles ne fut jamais populaire. Elles présentent donc beaucoup de traits communs et, formant comme un type, un genre littéraire avorté, il était utile de les réunir en une édition groupée.

Digitized by Google

Le texte est excellent. M. Cunliffe avait déjà donné une édition de la *Jocosta*, parallèle à la Giocasta de Dolce, et il est depuis longtemps hors de page. Le texte est muni d'un apparat critique et suivi de notes et d'un glossaire. M. Cunliffe aurait peut-être pu donner des indications bibliographiques plus complètes : par exemple pour *Gordobuc*, l'édition de Miss. L. Toulmin-Smith n'est signalée nulle part.

Enfin, l'introduction est un très intéressant *essai* de littérature comparée, et suit les vicissitudes de la tragédie classique en Europe pendant le moyen âge et la Renaissance pour aboutir à son échec en Angleterre au XVIe siècle. Cette étude, très claire et cependant très documentée, développe les idées déjà indiquées par M. Cunliffe dans *The Influence of Seneca on Elizabethan Tragedy* et dans la *Cambridge History of English Literature*. Nous l'avons lue avec beaucoup de plaisir ; nous ne lui reprocherons que de finir un peu brusquement et de consacrer douze pages seulement sur cent aux tragédies qu'elle précède. F.-C. Danchin.

S. L. Wolff : **Greek Romances in Elizabethan prose fiction**. Columbia University. Studies in Comparative Literature. Henry Frowde, London, 1912. 8/6.

M. Wolff étudie l'influence de « Théagène et Chariclée », de « Daphnis et Chloé » et de « Clitophon et Leucippe » sur les romans en prose du temps d'Elisabeth. Son étude arrive au total respectable de 529 pages et nous ne pouvons nous empêcher de constater que c'est trop, beaucoup trop. On apprendra avec une certaine surprise que M. Wolff a cru devoir nous donner des résumés détaillés (et fort bien faits d'ailleurs) de tous les romans dont il nous parle, y compris — horresco referens — de l'Arcadia ; cela tient déjà 150 pages. Puis, impitoyable pour le lecteur, M. Wolff fait entrer dans le corps de son travail, toutes les fiches qui lui ont servi à établir ses conclusions : ce sont d'interminables listes de rapprochements de fond ou de forme, des énumérations de passages innombrables pour caractériser le style des romanciers grecs ; bref, tout ce que d'ordinaire on laisse en note, tout ce que l'on condense en une série de références à l'appui d'un ou deux exemples bien choisis, tout cela inonde le texte proprement dit. Cette méthode, M. Wolff l'emploie, croyons-nous, pour donner plus de force et de certitude à ses conclusions ; mais elle finit par faire oublier ces conclusions mêmes au lecteur abasourdi et fatigué. Ce livre là, c'est une maison devant laquelle on a laissé l'échafaudage !

Il nous semble qu'on aurait pu réduire au moins d'une grosse moitié, d'autant mieux que ce monceau de faits ne recouvre qu'une idée assez mince. L'on songe, devant ce gros volume, à la montagne de La Fontaine. Que d'efforts, que de labeur pour arriver à conclure que Sidney a su imiter Héliodore mieux que Robert Greene ; et que, apprenant auprès d'Héliodore l'architecture romanesque, Sidney arrive à battre son maître et à construire une intrigue plus majestueusement compliquée que celle de « Théagène et Chariclée ». On se demande s'il n'aurait pas mieux valu que Sidney ignorât à jamais l'art subtil du bâtisseur de roman. « Théagène et Chariclée » est suffisamment embrouillé, et ce n'est peut-être pas un

Digitized by Google

progrès que de renchérir sur cette savante technique. Au fond, M. Wolff le reconnait par ailleurs, on n'arrive pas sans un travail pénible à suivre les fils nombreux et emmêlés de l'Arcadia : ce n'est plus un roman, c'est une bibliothèque romanesque dont toutes les histoires se seraient enchevêtrées les unes dans les autres. L' « Architectonique » de Sidney est beaucoup trop habile, et ce qui repose l'audacieux qui s'est aventuré dans les inextricables pérégrinations de Pyroclès et de Musidorus, c'est le détail, les fleurs du chemin.

Ramené à des proportions plus modestes, l'ouvrage qui, dans son état actuel, rebutera bien des lecteurs, deviendrait accessible et, par suite, utile. Car l'extrême diffusion de M. Wolff ne doit pas nous empêcher de rendre justice à ses qualités ; et elle est d'autant plus regrettable que les qualités sont nombreuses et grandes. — Voici une vue très juste sur l'Arcadie que nous choisissons entre autres bons passages (p. 352) « Of « course, such marvellous involution and complexity defeat their own « artistic ends. One who reads for pleasure simply cannot understand « the Arcadia. He gets a dim notion, after a while, of the course of the « Main Plot : but most of the Episodes, with their relation to each other, « to the Main Plot; and to the Previous History of the Princes, remain in « a fog. *Only a deliberate disentanglement of the threads — to employ a « paradox — can make the pattern clear.* But the same process of disen- « tanglement shows with what deliberation, and with what almost « incredible skill Sidney performed the opposite process — the process of « re-weaving the old Arcadia upon the loom of Heliodorus.... ». Le résumé de l'Arcadia a dû coûter des veilles à M. Wolff ; et il a été travaillé avec une patience et une conscience dignes d'une meilleure cause ; le résumé des romans d'Héliodore et d'Achilles Tatius témoigne du même soin, et voyant ainsi que M. Wolff est doué d'un sens critique aussi aiguisé — le passage que nous venons de citer le prouve surabondamment — et d'une aussi formidable puissance de travail, nous ne pouvons que renouveler nos regrets et espérer beaucoup mieux de l'avenir, si M. Wolff veut bien élaguer tout l'inutile et comprendre que l'érudition la mieux renseignée doit se tenir à l'essentiel.

F.-C. Danchin.

Carlyle et Emerson — Correspondance (1834-1872). Traduction de E.-L. Lepointe. Paris, Colin, 1913, 3 fr. 50.

Th. Carlyle n'est pas seulement pour le public français le créateur de Teufelsdröckh et l'historien apologiste de Cromwell : il en est aussi connu pour l'auteur de très belles « *Lettres à sa mère* » et « *Lettres à Jane Welsh.* » Mais ces deux recueils ne pouvaient suffire pour apprécier sainement le talent épistolaire de Carlyle : restait à traduire la correspondance, de caractère presque exclusivement littéraire, qu'il échangea avec Gœthe pendant les cinq années environ qui précédèrent la mort de ce dernier en 1832 (1), avec Emerson pendant la plus grande partie de leur

(1) C'est chose faite depuis que cet article a été composé. V. *Revue bleue*, n° du 24 mai et suiv.

Digitized by Google

vie. C'est avec celle-ci que M. Lepointe, fervent lecteur d'Emerson, s'est courageusement mesuré.

Point n'était besoin de courage, allèguera t-il peut-être : à tentation forte, chute facile ! Et il n'aura pas tort, car il est peu de lettres plus attachantes, il n'en est guère de plus nobles. Depuis le moment où Emerson lit *Sartor Resartus* (mai 1834) jusqu'à celui où il commente, le 5 janvier 1872, la *Vie de Frédéric*, des « lettres transocéaniques » ne cessèrent de faire la navette — plus lentement à partir de 1850 — entre Chelsea et Concord. Tous les événements intéressant la vie des deux philosophes s'y trouvent fidèlement reflétés. Au début, Carlyle est petit ; Emerson, prédicateur obscur, vient de le « découvrir ». A la fin, tous deux sont universellement reconnus, l'un pour le grand spiritualiste de l'Angleterre au XIXe siècle, l'autre pour le premier penseur de la jeune Amérique. Ce fut pour eux une lente ascension, au cours de laquelle ils se prêtèrent mutuellement une main secourable. Il semble que celle du débile Emerson se soit plus fermement posée sur l'épaule de son ami, et l'ait plus utilement soutenu, que la main de Carlyle, puissante et rude, ne l'allait pouvoir faire pour Emerson. L'Anglais doit, en effet, beaucoup à l'Américain : il lui doit en partie le pain même qu'il mangea pendant les dures années d'obscurité et de misère qui précédèrent pour lui la renommée et l'aisance. Emerson n'hésita pas à se faire l'éditeur des œuvres de Carlyle aux Etats-Unis, au fur et à mesure qu'elles paraissaient chez Fraser ou Chapman. Tout le monde sait que la Nouvelle Angleterre reconnut en *Sartor* un chef-d'œuvre avant que la Vieille ait même daigné le lire. Ce que l'on sait moins, et ce que les lettres traduites par M. Lepointe révèlent, c'est la part que prit Emerson à la diffusion du nom de son auteur, l'inlassable dévouement et la longue persévérance avec lesquels, d'année en année, au prix de combien de déplacements, de déboires, de sacrifices de tout genre ! il réussit à métamorphoser en dollars le génie « articulé » de Carlyle, sans préjudice porté à l'autre, l' « inarticulé », le vrai !

C'est ainsi qu'il y a, dans cette correspondance, deux parties bien distinctes : les affaires — M. Lepointe a eu raison de l'en alléger ; elles ne présentent, dans leur détail, que peu d'intérêt — et l'échange d'impressions, de sentiments et d'idées. Peu d'échanges ont été plus sincères. Sans doute Emerson conserva toujours envers Carlyle, son aîné de par les années et de par la gloire, l'attitude d'admirateur modeste et respectueux que Carlyle lui-même avait, comme jeune homme, délibérément et assez naturellement adoptée envers Gœthe ; sans doute Carlyle est transcendentaliste en critique comme ailleurs, et juge Emerson de très haut, sans appel ; (Lettre CXLIII : « Ce n'est pas vous qui avez raison, mon ami, mais moi ! ») Néanmoins, quand Carlyle publie un livre, Emerson lui écrit tout ce qu'il en pense aussi librement que Carlyle lui-même se prononçant sur les *Essais* ou *Les hommes représentatifs*. Emerson ne réussit jamais complètement à apprécier la « langue choquante » (« so defying a diction ») de Carlyle (v. Lettres I, CXC.), pas plus d'ailleurs que Carlyle ne put se réconcilier avec l'idéalisme un peu trop « éthéré » d'Emerson, sa tendance à « monologuer sur les sommets des montagnes éternelles,

Digitized by Google

parmi de vastes solitudes que ne troublent pas les bruits des humains et de leurs intérêts » (Lettr. XCVI). Et pourtant les deux hommes s'aiment tels qu'ils sont : Emerson aurait pu signer ce que lui écrivit un jour Carlyle : « Bien que je voie parfaitement quel grand et profond fossé nous sépare dans nos façons d'envisager nos rapports avec ce monde — je vois aussi (comme probablement vous le faites vous-même) où les couches du roc, à une profondeur de plusieurs milles, se réunissent, et où nos deux pauvres âmes s'accordent » (Lettre CXLII). L'âme d'un homme « vraiment humain » (truly human) s'entretenant avec l'âme d'un autre homme non moins vraiment humain, voilà, pour parler « carlylese », où tous deux sentirent que résidait la valeur de leur correspondance ; voilà ce qui fait aussi son mérite à nos yeux.

On y pourrait aussi aller chercher toute une série de brillants portraits de contemporains — caricatures quand *Carlyle pinx* (1). — La traduction leur rend justice, comme d'ailleurs à toutes les lettres. Elle est dans l'ensemble ferme et précise, sans manquer de souplesse. Carlyle a manifestement plus embarrassé le traducteur qu'Emerson : M. Lepointe n'a peut-être point conservé de ses « férocités » de style et de ses néologismes tout ce qu'il aurait pu conserver sans pour cela devenir inintelligible. Il n'a pas compris telle allusion fréquente dans Carlyle, faute de s'être rappelé tel passage de « Sartor » ou de « Latter-day Pamphlets » ; il lui est arrivé de faire des erreurs d'interprétation caractérisées, et quelques anglicismes ne laissent pas de lui échapper ; mais il y aurait injustice flagrante à ne point féliciter M. Lepointe, germaniste, pour son sens réel et son évident amour de la langue anglaise.

Frank L. Schoell.

Roger Ingpen ed. **The letters of P. B. Shelley**. 2 vols. Pitman & Sons 1912, 10 s.

Cette collection des lettres de Shelley a, dès sa première apparition, en 1909, reçu partout le meilleur accueil. Elle apportait au lecteur près de 40 lettres inédites, complétait nombre de lettres qu'on ne connaissait que par fragments ; surtout elle donnait de toute cette correspondance une copie fidèle, soigneusement annotée, disposée dans l'ordre chronologique, éclairée de notices biographiques, d'index et d'illustrations — un modèle d'édition, scrupuleuse et modeste.

Dans cette seconde édition, M. Ingpen n'a pas pu, et pour cause, ajouter grand'chose à son premier texte (une lettre italienne, qui a paru dans le livre de Mme Angeli-Rossetti sur *Shelley and his friends in Italy* ; et tels passages corrigés des lettres à Hogg, ou telles esquisses de lettre à Ollier, que nous avions données dans nos « thèses »). Ce n'est pas qu'on ne puisse espérer, et bientôt peut-être, faire mieux encore : M. Ingpen est un habile et heureux fureteur, et l'on peut s'attendre, paraît-il, à voir s'accroître encore considérablement le gros, presque trop gros volume des lettres d'avant la vingtième année...

(1) Voyez les jugements sur Tennyson (CXXXI, CLXXV), Hedge (CXXIV. « Une figure comme un roc, une voix comme un obusier. », Webster) (XLIII), etc.

Digitized by Google

Le jour où M. Ingpen publiera sa troisième édition, il nous dira au moins ce qu'il pense d'une lettre du 22 nov. 1817, fort intéressante, sinon authentique, qui parut dans *Anglia* il y a plusieurs années. Et il pourra boucher quelques trous : l'un, fort amusant, que nous avons comblé déjà (*La Jeunesse de Shelley*, p. 387, n.), l'autre concernant un passage de la fameuse lettre du 15 déc. 1816 (p. 534, vol. 2) dont quelques initiés seulement ont le texte, mais dont la virulence ne paraîtrait pas aujourd'hui bien scandaleuse. Une touchante lettre de Harriet, du 3 oct. 1814, serait aussi à joindre à celles que M. Ingpen, donne en appendice. Les lettres de Miss Hitchener seraient souvent à citer, sinon à publier *in extenso*, pour rendre celles de Shelley intelligibles. Les manuscrits de ces dernières lettres et (faute de mieux) le texte de la première édition des lettres de Hogg, devront aussi être revus, si l'on veut éviter de menues erreurs : quelques exemples — p. 29, l. « benificient » — p. 75, la division en paragraphes n'est pas respectée — p. 89, l. « June 5 » — p. 94, l. « made » (la courbe du *d* se voit dans l'original) — p. 135, Shelley a écrit, comme d'ordinaire, « dissapointed ». Parfois des corrections de texte semblent s'imposer : p. 40, le sens du passage, plus rigoureusement que la grammaire, demande « either » pour « neither » — p. 42, l. « fallibility » ? pour « callibity » — les dates des lettres de mai 1811 sont probablement à modifier — p. 110, l. « This *is* coercion ! » — p. 111, l. « united *not* by the rites of the Church, but... » — p. 490, l. « Nernier » pour « Herni » — p. 496, « at St Gingoux » pour « of ». Enfin il y aurait lieu de compléter ou de contrôler les illustrations : les Southampton Buildings, où d'autres hommes de lettres du temps ont habité, ne pourraient-ils nous être montrés ? Des doutes, qu'il faudrait chasser, planent sur la petite maison de Bishopsgate, p. 469 ; quant à la vue prise à San Giuliano, p. 824, j'ai cru remarquer, lors d'un voyage, qu'elle est à retourner : la plaque photographique devait être à l'envers dans l'appareil de l'opérateur (1).

On nous pardonnera ces minuties ; elles montrent de quelles difficultés fourmille la tâche que M. Ingpen a su mener si près du terme.

A. Koszul.

J. Douady. **La mer et les poètes anglais.** Hachette, 1912, 3 fr. 50.

L'auteur, qui a été professeur à l'Ecole Navale, a ainsi le privilège de pouvoir préciser, visualiser, vivre enfin, quantité de notions techniques dont la littérature d'outre-Manche est pleine, et qui souvent échappent au lecteur ordinaire, surtout au lecteur de France. Il a eu l'heureuse idée, ainsi équipé, de parcourir l'histoire de la poésie anglaise et d'en éclairer les tableaux marins. C'est une revue fort instructive. Après des débuts chargés de promesses, après *Beowulf* — et, on aurait pu ajouter, après les

(1) Quelques notes encore : p. 134, l. « liken » pour « listen » ; — p. 219, n. l. « April » pour « June » (Shelley exagère moins que M. I. ne croit) — p. 511 séparer « Arvei-ron » ; — vol. 2. p. xi, l. « June 23 » (1816) ; — p. 846, n. il s'agit sans doute, comme M. Garnett le croyait, de l'*Essay on Decils* ; — p. 1020, s. v. J. Williams, l. « xlv » pour « xliv ».

Digitized by Google

élégies anglo-saxonnes — où la sombre voix de la Mer du Nord chante comme une sirène monstrueuse et cruelle, il se fait un long silence ; et ce n'est pas sans quelque artificielle subtilité qu'on peut découvrir quelques reflets de la vie d'aventure dans la carrière du « Marinier », de Chaucer, ou dans tel ou tel conte de ses co-pèlerins. Entrée tardivement dans la voie des découvertes géographiques, l'Angleterre n'a guère recommencé à mériter, et à avoir, une littérature marine qu'à la fin du XVIe siècle. Encore est-il vrai que les plus grands poètes de la Renaissance ne sont pas ceux qui ont le plus puisé à cette source d'inspiration. D'ailleurs même un Milton, après eux, mêle encore à ses sublimes visions des curiosités et des érudictions assez naïves — et bien amusant est le chapitre où M. Douady nous décarcasse, sous la direction de deux savants Pères Jésuites, la vieille arche de Noé. Avec le XVIIIe siècle, avec le romantisme surtout, et ce qui l'a suivi, la matière devient abondante et forte. M. Douady y a fait de très judicieux prélèvements : il a dégagé le mérite technique d'un poème peu connu comme le *Naufrage* de Falconer ; il a impitoyablement signalé tout le mensonge qui se cache sous la rhétorique Byronienne ; il a souligné la grandeur de l'hypothèse cosmologique de Shelley, etc. Le livre se clôt sur une étude très pénétrante de Kipling, de Stevenson et de Swinburne. Pour deux d'entre eux, M. Douady a dû faire incursion, en dépit de son titre, sur le domaine de la prose ; et on se prend à regretter qu'il ne l'ait pas fait plus tôt, pour un Smollett, par exemple, sinon pour un Defoe. D'autant qu'il est évidemment lui-même un prosateur délicat, soucieux de pureté, de justesse, et de variété aussi, dans le style : il y a telle page (297-298) décrivant les fumées des vapeurs — seul panache qu'arbore le navire moderne, depuis l'évanouissement des voilures — qui est un petit chef-d'œuvre d'observation et de poésie à la fois. M. Douady est dans la grande tradition anglaise lorsqu'il appuie ainsi sur un réalisme scrupuleux le sens de la beauté ; et c'est là sans doute la profonde leçon de ce livre où il y a beaucoup de science, et beaucoup d'art.

A. K.

FREDERIC HARRISON : **Autobiographie Memoirs.** Macmillan, 1911, 2 v., 30 s.

Un homme de bonne compagnie, sachant bien dire, qui aurait vécu quatre-vingts ans pendant la partie du XIXe siècle la plus féconde en innovations et en transformations intellectuelles et morales, et qui raconterait simplement les événements de son existence, au fil du souvenir, ferait un livre plein d'intérêt. Combien plus attachant encore sera le livre d'un « honnête » homme, et disert, qui a contribué pendant seize lustres à l'histoire des faits et des idées dont nous sommes directement solidaires, et qui a joué pendant cette période un des premiers rôles dans la critique littéraire, la propagande philosophique et l'activité sociale ! Les « Souvenirs » de M. Harrison sont un monument important pour l'histoire de la société et de la pensée anglaises contemporaines, et méritent de nous retenir spécialement, nous Français, comme ceux d'un

Digitized by Google

grand ami de la France, d'un admirateur d'Aug. Comte et d'un promoteur ardent de l'entente cordiale, longtemps avant qu'elle ait été acceptée par les hommes d'Etat et l'opinion de son pays.

L'œuvre historique et littéraire de M. Harrison est consignée dans les quelque vingt volumes qui constituent sa participation à la production intellectuelle de son temps; son œuvre politique demeure dans le triomphe du radicalisme anglais, dont il a contribué à poser les principes ; son œuvre sociale se traduit dans les progrès récents de la législation du travail, dont il a été un des puissants promoteurs ; son œuvre philosophique dure dans l'activité de la Société positiviste d'Angleterre, dont il a été le fondateur et reste le chef. Il ne reprend pas, dans ses « Souvenirs », les idées qu'il a exprimées et les campagnes qu'il a soutenues ; il rappelle les circonstances qui l'ont amené à embrasser ses opinions et à prendre parti dans les luttes de doctrine et dans les crises nationales. Ce récit d'une vie bien remplie, animée d'un noble idéal et d'un généreux enthousiasme, et racontée avec franchise et dignité, fait honneur à celui qui ne veut être qu'un homme sincère et un bon citoyen, mais dont les actes et les œuvres sont, pour son pays, une illustration et une force.

C'est une vie de lutte qui se dessine à travers ces simples confidences, lutte courageuse et noble, pour la démocratie, pour la justice sociale, pour la paix européenne, pour la foi positiviste, pour la grandeur et le progrès moral de l'humanité. Il fallait du courage et une généreuse initiative à un fils de famille bourgeoise, *fellow* d'Oxford, se destinant à la carrière d'avocat, pour revendiquer en 1855 les droits du peuple au suffrage et les droits du travail à la protection légale, à un loisir juste et à un salaire raisonnable. Ce courage, M. H. l'a eu, malgré l'ostracisme de sa classe et le préjudice qu'il en subit dans sa profession. Nous le voyons enseigner au *Working Men's College* aux côtés de Maurice, de Kingsley et de Ruskin, fréquenter les réunions des Trade-Unions et présider les Congrès ouvriers, mener des enquêtes dans les districts manufacturiers, se multiplier pour faire connaître par la parole et par la plume les faits qui devaient éclairer les esprits de ses concitoyens et les amener à former une vue plus équitable et plus humaine du conflit entre le capital et le travail. Ce fut un pionnier de ce mouvement socialiste — au sens légal et constitutionnel du mot — où les dirigeants de la Grande-Bretagne sont entrés aujourd'hui. L'Irlande lui doit aussi, en partie, d'avoir pu obtenir un régime de la propriété foncière favorable au travailleur des campagnes et de pouvoir espérer dans un avenir prochain un régime de liberté, juste compensation de tant de siècles d'impitoyable oppression.

Au moment où l'Angleterre, fière de sa puissance et dédaigneuse de ses voisins du continent, qu'elle considerait comme encore à l'âge de la minorité, s'enfermait dans un « splendide isolement » et préparait ses forces pour ses desseins impérialistes, M. Harrison montrait le danger de cet égoïsme ambitieux et aveugle. Il prévit, dès 1860, la future fortune de la Prusse et recommanda l'alliance française comme le seul moyen de maintenir l'équilibre européen. Avec quel mélange de satisfaction et de regret il lui fut donné de voir enfin se sceller l'*entente cordiale*, longtemps

Digitized by Google

après la terrible épreuve de la France, et lorsqu'il était trop tard pour éviter à l'Angleterre la course folle aux armements ! Ce n'était pas seulement la sagesse politique qui le faisait pencher vers la France ; il était attiré vers elle par le rayonnement de sa pensée et le prestige de son idéalisme. L'Empire n'était à ses yeux qu'un nuage passager, après lequel le soleil de la liberté et de la démocratie brillerait plus clair. D'ailleurs, l'Empire lui-même n'était-il pas touché par un souffle d'enthousiasme lorsqu'il entrait en campagne pour l'unification et la libération de l'Italie ? Le principe des nationalités était et resta un des dogmes du libéralisme de M. Harrison, par respect des civilisations nationales, établies par l'effort des siècles et des sentiments sacrés des peuples. C'est au nom de ce principe qu'il se trouva plus tard du petit nombre de ceux qui, au milieu des huées et des cris de haine, protestèrent contre l'occupation de l'Egypte et contre la guerre des Boers.

Dans toutes ses pensées et dans tous ses actes, M. Harrison a été conduit par un idéalisme réfléchi, qu'il professe, aujourd'hui qu'il a dépassé sa quatre-vingt-unième année, avec la même ferveur qu'au premier jour. Ce libéralisme s'appuie sur une conviction philosophique, née de l'union de la raison et du sentiment, capable à la fois de calcul froid, établi sur la connaissance précise des faits, et d'élan hardi, inspiré par la foi dans l'humanité et dans l'avenir. Par cette doctrine, qui fut chez lui un point d'appui et une force, sa vie prend un caractère d'unité et de grandeur, dont les « Souvenirs », malgré la modestie du narrateur, deviennent le noble monument. Cette doctrine, c'est la philosophie positiviste, dont M. Harrison devint l'adepte au sortir d'Oxford en 1855 et dont il est aujourd'hui l'apôtre et l'ancêtre en Angleterre. Nourri de la pensée d'Aug. Comte, il eut l'honneur de converser avec le maître et de recevoir de sa bouche la consécration orale de ses préceptes quelque temps avant sa mort. Depuis, il s'est consacré à la diffusion de la « religion de l'humanité » en Angleterre, y apportant son talent de parole, l'ampleur et la sûreté de ses connaissances, l'ardeur de son tempérament et l'ascendant de sa sympathique personnalité. Il ne chercha pas à jouer d'autre rôle que celui de prosélyte convaincu, mais les instances de ses disciples l'amenèrent à prendre successivement la direction des trois « temples » positivistes établis à Londres, et à devenir, malgré lui, le patriarche de la nouvelle foi. Fidèle à la pensée du maître, il ouvrit des cours publics et gratuits pour l'enseignement des sciences et de l'histoire et entreprit lui-même une série méthodique de conférences sur les « héros » du Calendrier positiviste. Il dirigea des « pèlerinages » aux tombeaux et aux lieux de naissance des grands hommes de son pays. C'est à lui, en partie, ainsi qu'à ses disciples américains, qu'on doit les cérémonies annuelles en l'honneur de Shakespeare, à Stratford, et c'est lui qui fit revivre la grande physionomie du roi anglo-saxon Alfred. Il était, comme il est juste, à une place d'honneur lors de l'inauguration du monument élevé à Aug. Comte, place de la Sorbonne, en 1902, et prononça à cette occasion un discours en français. Le positivisme, tel que l'a conçu son fondateur, survit en lui dans sa pureté primitive, avec son goût des cérémonies et son attachement au symbolisme. Il est significatif et conforme à la psycho-

Digitized by Google

logie anglaise, avec son fond essentiel de religiosité, que ce soit en Angleterre qu'on trouve l'adepte le plus fidèle et les disciples les plus nombreux de la doctrine qui a cherché au milieu XIX' siècle à unir dans un même dogme la méthode de la science et les émotions de la religion.

M. Harrison est vraiment le philosophe pieux, dont la foi a été la pensée inspiratrice dans son œuvre de large dévoûment à l'humanité, et dont la philosophie a été la pensée organisatrice dans son œuvre d'historien, de critique et de sociologue. Non moins que l'amour des humbles, il a eu toujours présent à l'esprit le principe de synthèse, qui doit, d'après Comte, ordonner nos jugements et nos actes autour de la notion d'évolution et de progrès humain. C'est une simplicité grave, s'animant parfois d'une émotion contenue qui fait le ton de ces « Souvenirs ». L'élégance de l'écrivain, réputé pour l'aisance et la souplesse de sa forme, se retrouve ici, comme dans ses œuvres étudiées, avec un abandon charmant qui naît, comme un parfum naturel, de la sincérité. On sent dans le style, comme dans la pensée, la franchise de l'honnête homme qui a adopté, après Aug. Comte, la noble divise : « Vivre au grand jour ».

C. Cestre.

Beiträge zu einer Kritik der Sprache von Fritz Mauthner. I² Band : Zur Sprache und zur Psychologie : II² Band : Zur Sprachwissenschaft ; III² Band : Zur Grammatik und Logik. Suttgart und Berlin, J. G. Cotta. 3 vol. in-8°, 1902, 1906 et 1912. Prix : 12 m., 14 m. et 12 m.

« Il serait temps maintenant d'apprendre à se taire » dit M. Mauthner (I p. 230), en constatant que la langue est en décadence parce qu'on parle et écrit trop. On ne voit pas qu'il prêche d'exemple. Voici trois gros volumes sortis d'une plume qui ne s'est point bornée là. Ne nous plaignons pas d'ailleurs de cette abondance de biens.

M. Mauthner est un philosophe épris des questions intéressant le langage. Malheureusement il n'est pas linguiste et, parfois, il lui échappe de regrettables affirmations. Ne tient-il pas pour chimériques les « idées » relatives à la parenté des langues, des racines, des mots, à l'existence d'une langue indo-européenne ? C'est dire qu'il faut lire avec circonspection ce travail si judicieux par endroits. On devine sans doute que ce qui s'y trouve de plus important, de plus stimulant, ce sont les études sur la psychologie du langage. Le premier volume et le troisième sont dignes de toute considération. Quoique, ici encore, l'imagination et le raisonnement jouent un rôle plus grand que l'histoire et la documentation, il y a d'intéressantes observations à y recueillir. M. Mauthner est un esprit très curieux ; il s'est frotté à toutes sortes de sciences ; aussi son exposition est-elle nourrie d'exemples et d'allusions qui lui donnent un singulier attrait. Ses hypothèses sont infiniment curieuses et ses comparaisons d'une prenante originalité. On ne l'accusera pas non plus d'accepter sans critique les opinions reçues et il manifeste toute autre chose qu'un respect superstitieux vis-à-vis de Lombroso et autres « autorités ».

On ne peut prétendre que les linguistes aient beaucoup à apprendre dans cette œuvre si touffue ; mais on peut croire qu'ils y glaneront çà et

Digitized by Google

là mainte idée intéressante, et y rencontreront maint aperçu ingénieux. Quant au grand public, pour qui l'ouvrage a été conçu, à ce qu'il semble, il sera conduit, en le lisant, à d'attachantes réflexions.

F. PIQUET.

Wörterbuch der obersächsischen und erzgebirgischen Mundarten von KARL MÜLLER-FRAUREUTH. Dresden, Wilhelm Baehnsch, 1908-1913. 7 livraisons parues (de *a* à *sagen*), 3,50 m. chacune.

Sans avoir l'importance des très grands dictionnaires dialectaux, tels que le Schmeller, le Martin-Lienhart, le Fischer, le Tobler, ce glossaire des dialectes de la Haute-Saxe et de l'Erzgebirge est une œuvre considérable. Son but n'est pas d'offrir aux linguistes un répertoire complet et et précis de termes, de formes et de sons. Il s'agissait seulement de réunir les mots dialectaux d'une région, de les présenter avec leur sens exact et, en cas de besoin, dans des contextes explicatifs, à des lecteurs qui les connaissent et sont curieux d'en vérifier les diverses acceptions, ou à des lecteurs ignorants désireux d'étendre leurs connaissances linguistiques ou de pouvoir lire les auteurs qui écrivent en dialecte. Ce but est atteint. Ce répertoire de mots est d'une consultation aisée, même au lecteur le plus inexpérimenté. On y trouve en abondance les termes populaires et d'argot que ne fournissent pas les dictionnaires habituels. De ce fait, la lecture de ce vocabulaire offre un très grand intérêt en soi, en montrant les infinies ressources de la langue du peuple. L'œuvre apporte aussi un précieux témoignage au folkloriste, à qui est révélée de la façon la plus authentique la mentalité de ceux qui ont créé ces mots et ces images.

Une minuscule observation. Pourquoi certains mots figurent-ils ici qui n'ont rien de dialectal, ex. *pariern* ? Il serait aussi à souhaiter qu'une carte géographique renseigne le lecteur sur le domaine linguistique étudié.

F. P.

Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen. Von SIGMUND FEIST. Mit 36 Textabbildungen und 5 Tafeln. Berlin, Weidmann, 1913. In-8°, XII-574 pp., 13 m.

Ce vaste problème contient une quantité de petits problèmes. Aussi est-il encore fort loin de sa solution. Où, quand, comment les Indo-européens (que l'Allemagne s'obstine à appeler un peu égoïstement Indo-germains) ont-ils vécu sous forme de peuple unique ? Ces questions sont controversées. M. Feist ne prétend pas les résoudre. Son dessein est de présenter à un lecteur qui n'est pas nécessairement un spécialiste l'état actuel des choses. Il ne se dispense pas, à l'occasion, de formuler sa manière de voir ; mais son intervention est toujours discrète et appuyée d'arguments résistants. Au sujet de la région habitée par les Indo-européens avant leur séparation, M. Feist, se fondant surtout sur la découverte récente des textes tokhariens (1), revient à l'ancienne opinion et pense que c'est dans l'Asie

(1) V. sur ce fait essentiel l'article de M. A. Meillet : *Les nouvelles langues indo-européennes trouvées en Asie centrale*, Revue du mois 1912, 10 août.

Digitized by Google

centrale qu'il faut la chercher. La date de la séparation peut être fixée à l'an 2500 à 2000 avant l'ère chrétienne. Quant à la civilisation des peuples indo-européens elle est naturellement très complexe quoique encore élémentaire. Sur l'organisation familiale et sociale, sur l'habitation, sur les animaux domestiques, sur les ustensiles et armes, l'alimentation et le vêtement, les mœurs et la religion, les renseignements sont à la fois abondants, parce qu'ils sont pris dans des époques ultérieures, et peu précis, puisqu'ils ont un caractère inductif. Le tableau qui nous est offert est cependant satisfaisant. Grâce aux données fournies par l'anthropologie, l'archéologie et surtout la linguistique, qui présente la plupart des critères, nous avons quelque idée de la façon dont vivaient nos lointains ancêtres. F. P.

WOLFGANG GOLTHER : **Die deutsche Dichtung im Mittelalter,** 800 bis 1500. Stuttgart, J. B. Metzler, 1912. Grand in-8°, VIII-602 pp., 6,75 m.

Les études de détail abondent sur la littérature allemande du moyen âge. Chaque semaine nous apporte au moins une brochure ou un livre sur une question déterminée. Mais les études d'ensemble sont beaucoup trop rares. Celles qu'on trouve dans les histoires générales de la littérature allemande sont faites par des auteurs dont l'information n'est pas toujours suffisante et dont les jugements sont souvent dépourvus d'originalité. Aussi est-ce un devoir utile que remplissent les spécialistes qui consentent à écrire l'histoire de la littérature allemande du moyen âge. M. Golther, qui vient de se livrer à ce travail, est parmi ceux qui sont le plus qualifiés. Il s'est livré à de minutieuses investigations sur le *Rolandslied*, le *Tristan*, le *Nibelungenlied*, la légende du *Graal*. Il a acquis par ce contact intime et réitéré avec quelques-unes des grandes œuvres médiévales le sens des choses, l'intelligence des idées et des sentiments, la connaissance des auteurs et du public, sans quoi on n'arrive ni à comprendre ni à sentir les œuvres anciennes. En outre, M. Golther a écrit un manuel de la littérature allemande du moyen âge. Le livre qu'il offre aujourd'hui est destiné à un large public. C'est pourquoi l'auteur ne s'est pas astreint à une étude complète, mais a porté son attention sur les textes les plus importants. C'est pourquoi aussi il a donné tous ses soins à l'exposition qu'il a faite sobre, claire, élégante, parfois saisissante. C'est pourquoi enfin, il a délaissé la discussion de questions ardues d'histoire littéraire, et ajouté des citations capables de donner une idée des textes.

Ce livre, qui est un bon livre et aussi, à tous égards, un beau livre sera une lecture attrayante et profitable pour tous les étudiants et d'ailleurs tous les lettrés qui voudront acquérir une connaissance précise des œuvres qu'a produites le moyen âge allemand. F. P.

Littérature allemande par WALTER THOMAS, Agrégé d'anglais et d'allemand, Professeur à l'Université de Lyon. Paris, Larousse, 1913. In-12, 144 p., 1 fr. 20.

Condenser en 150 pages toute une grande littérature est une entreprise dont les dangers s'aperçoivent aisément. M. Thomas, qui a déjà affronté ce péril en écrivant un petit manuel de littérature anglaise, s'est

Digitized by Google

tiré à son honneur d'une tâche analogue en composant une esquisse de la littérature allemande. Ce « Guide » n'est pas une sèche énumération de noms d'auteurs et de titres d'ouvrages ; les reliefs y apparaissent avec la vigueur nécessaire; le choix y est judicieux des choses à signaler et de celles qu'il faut répudier; les jugements y sont précis et exacts. Des critiques sévères pourront trouver que M. Thomas a manqué parfois de hardiesse dans l'exposition de théories ou de faits encore controversés et s'est attaché trop étroitement à l'opinion courante. Mais cette prudence s'imposait, eu égard au public à qui ce livre est destiné et qui cherchera ici des renseignements tout à fait généraux. Si, d'autre part, on peut relever çà et là quelque erreur de détail (1) il ne faut pas oublier que demander une exactitude absolue à un travail de ce genre est exiger l'impossible. De nombreuses gravures ajoutent à l'attrait de cet intéressant tableau. F. P.

Das mittelhochdeutsche Gedicht vom Mönch Felix auf textkritischer Grundlage philologisch untersucht und erklärt von Erich Mai, Dr Phil. (Acta Germanica, neue Reihe, Heft 4.). Berlin, Mayer und Müller, 1912. In-8°, VIII-516 pp., 15 m.

Le *Moine Félix* est un poème de moins de 400 vers, dû à un auteur anonyme allemand du moyen âge, qui conte une histoire merveilleuse. Un moine, sorti pour quelques heures de son couvent, se perd dans la contemplation d'un oiseau dont le chant le ravit au point qu'il passe un siècle à l'écouter. Revenu de son extase, il rentre au couvent, où personne ne le reconnaît.

Cette aventure, très proche parente de celle des *Sept Dormants* a été, nous dit M. Mai, mise en œuvre par divers auteurs avant de devenir le *Moine Félix*. La matière première en aurait été fournie au poète allemand, qui serait un moine cistercien, par un sermon de Maurice de Sully et, sans doute, par l'intermédiaire d'un poème issu de ce sermon. M. Mai a publié le texte du *Moine Félix* et l'a étudié avec une précision et une science admirables. Non seulement sur l'histoire et les origines de la légende, mais aussi sur le caractère de l'auteur et de son époque, sur sa patrie, sur son style, sur sa versification, sur l'âge et les relations des manuscrits, sur les adaptations modernes de l'œuvre il a apporté des renseignements recueillis avec une inlassable patience. On comprend qu'il ait fallu, entre la composition des chapitres I-III qui firent l'objet de la thèse de doctorat de M. Mai et cette œuvre définitive, une dizaine d'années d'un travail constant pour mener à bien une étude de cette envergure. F. P.

---

(1) Voici quelques observations de minime importance. Ecrire *Heliand* (p. 19) et non *Heljand*, Chrétien (p. 28) et non Chrestien. La déclinaison de l'ancien-haut-allemand *tac, takes, take* (p. 42) est inexacte, c'est *tac, tages* (- *as*), *tage* (- *a*) qu'il fallait écrire et l'exemple est mal choisi pour illustrer la loi de l'affaiblissement des voyelles en syllabe moins accentuée. C'est anticiper que de dire que Gœthe trouva à Weimar en 1775 « l'élite des écrivains allemands » (p. 75). On s'étonne de ne point trouver le nom de Clara Viebig parmi les femmes auteurs citées pages 125 suiv.

Digitized by Google

RICHARD BENZ : **Die deutschen Volksbücher.** Ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Dichtung. Iéna, Eugen Diederichs, 1913. In-12, 60 p., 1 m.

Après Simrock et Schwab M. Benz publie une édition des Livres populaires allemands, que nous apprécions autre part au fur et à mesure de leur publication. D'après les cinq volumes parus on peut se faire une idée de la méthode adoptée et qui est excellente. Nul doute que cette édition ne fasse aux réimpressions de Simrock et de Schwab une rude concurrence. M. Benz a jugé utile de donner en manière d'introduction à sa publication une courte étude sur la destinée et la valeur des Livres populaires. Il l'a fait avec un fervent enthousiasme. Je ne voudrais pas dénigrer ce genre littéraire qui a sa valeur et qui, surtout, nous est un précieux trésor des traditions et un témoin sûr des goûts du « peuple » allemand aux XVe et XVIe siècles. Cependant, il me paraît que M. Benz attribue à ces récits une beauté d'art et une puissance de culture excessives. L'âge d'or de la littérature allemande ne serait pas venu si tôt — ne serait peut-être jamais venu — si l'Allemagne pensante n'avait pu s'alimenter qu'aux sources populaires. L'influence des « savants », l'action étrangère, ont eu, quoi qu'on en dise, une importance décisive dans la formation du goût. Il est aisé aujourd'hui de maudire la Renaissance, de vitupérer Opitz, de persiffler Gottsched, de découvrir les erreurs du rationalisme : il ne faut pas oublier ce que Herder, Gœthe, Schiller et surtout Lessing ont dû à ces facteurs de la civilisation allemande. Lisons, relisons, étudions les livres populaires dans la belle édition que nous en donne M. Benz ; mais ne croyons pas y voir ce qui n'y est vraiment pas : la source de la poésie et l'essentiel document de la prose allemande. F. P.

A. VULLIOD : **La Femme Docteur.** Mme Gottsched et son modèle français Bougeant, ou Jansénisme et Piétisme. Paris et Lyon, Rey et Fontemoing, 1912. Prix : 6 fr.

Les jugements tout faits que l'on se transmet de génération en génération, sans que personne s'avise jamais de les contrôler sont en tout pays une des plaies de l'histoire littéraire. Il est convenu en Allemagne que, tout comme nos classiques du XVIIe siècle, Mme Gottsched a excellé dans l'art de la libre et féconde imitation ; on y répète à satiété que sous ses heureuses mains, grâce à quelques retouches géniales, la « Femme Docteur » du jésuite Bougeant est devenue une œuvre toute nouvelle et qui s'adapte merveilleusement à son cadre d'adoption.

M. Vulliod a conféré les deux ouvrages, la « Femme Docteur ou la Théologie tombée en quenouille » et « la Pietisterei im Fischbeinrocke ». Il nous donne les deux textes, l'un vis-à-vis de l'autre, et nous fait juges. Ce simple rapprochement suffit pour que le mensonge traditionnel s'évanouisse. Le commentaire suivi dont M. Vulliod accompagne sa double réimpression est des plus instructifs ; en tant que preuve, il est inutile. On voit tout d'abord que Mme Gottsched copie, et très lourdement ; qu'elle écrase et défigure. Autant l'original était aimable, souriant, autant la contrefaçon est chagrine et grimaçante ; il faut bien de la patience pour aller jusqu'aux dernières pages, tandis que la « Femme Docteur » se lit encore avec plai-

Digitized by Google

sir. Ce n'est qu'un pastiche de Molière, mais si ingénieux que Molière eût approuvé cet emploi de son génie et se fût même volontiers reconnu à la vivacité naturelle du trait, au piquant des détails bien choisis, et surtout à cette continuité de bonne humeur que la théologie ne peut altérer; on dirait du Voltaire première façon, du Voltaire mondain. Les jésuites étaient de bons maîtres, si on en juge par ces deux excellents élèves.

L'œuvre de Mme Gottsched est donc, il faut en convenir, fastidieuse pour le lettré, elle a par contre une valeur documentaire qui compense bien des défauts et bien des platitudes. L'aridité fleurit et tout devient pittoresque, voyez-vous, à qui sait envisager les choses sous de certains angles; la seule difficulté, c'est de trouver ces points de vue qui font miracle.

Y a-t-il rien de plus plaisant que de voir le boudoir parisien se réduire à Dantzig à une table de toilette? et encore, à une table de toilette, qui a des usages multiples, puisqu'elle est en même temps table de nuit. Les détails de ce genre se multiplient à la lecture obstinée, et le contraste permanent qu'accentue le « face à face » ininterrompu des deux textes les précise et les fixe. Peu à peu, toute la pauvreté, toute l'exiguité de la vie bourgeoise dont souffrait l'Allemagne de ce temps apparaît, et l'on a l'impression concrète que l'on a affaire à une civilisation retardée, à des classes qui ne sont pas au même étage que les classes correspondantes en France, à une société qui cherche à se dégager, mais qui est bien fruste encore et dont la politesse même a quelque chose de gêné et de rudimentaire.

Si l'on demande ainsi aux ouvrages de l'esprit autre chose que le plaisir littéraire, ce n'est pas l'œuvre la plus parfaite qui méritera toujours la vue la plus attentive.

Les changements que Mme Gottsched introduit dans l'œuvre de Bougeant et qui sont en effet d'un goût déplorable, prennent un très grand intérêt, dès que l'on en cherche les raisons en quelque sorte historiques.

Mme Gottsched supprime M. Frondebulle et M. Braillardin qui sont deux fantoches assez amusants et elle ne se fait point le moindre scrupule d'attribuer leur rôle à M. Faux-Dévot auquel il ne convient pas du tout. C'est là évidemment un procédé qui ne se justifie pas, mais il s'explique, et l'explication instruit. Faux-Devot c'est l'hypocrite. Or, c'est l'hypocrite qui préoccupe Mme Gottsched et elle met au premier plan, sous un nom plus significatif, la figure de M. Bertaudin à laquelle Bougeant ne s'était attaché que par accident. Le jésuite avait allégé son sujet de tout ce qui pouvait l'assombrir ou l'aggraver; il s'était moqué d'un travers à la mode, en homme d'esprit et de bonne compagnie et c'est avec le plus exquis sourire qu'il avait renvoyé à leur ménage des femmes indiscrètes qui se mêlaient de grâce efficiente ou prochaine, quand elles avaient à la maison de grandes et belles filles à pourvoir. Mme Gottsched a d'autres visées. Elle sert une cause qui lui est sacrée, celle de la raison, à laquelle s'est voué son fiancé, et au nom de cette raison outragée, elle attaque l'éternelle ennemie de toute lumière et de toute vérité qu'elle croit surprendre sous le masque du piétisme. M. Bertaudin était un Trissotin aux ruses épaisses; Faux-Dévot sera un nouvel exemplaire de Tartufe, un

Digitized by Google

Tartufe décoloré, moins grassement nourri, mais sensuel et grossier, comme son modèle. Mme Gottsched, pour compléter le personnage, lui a même prêté des aventures galantes qui le mettraient en fort mauvaise posture devant ses admiratrices, si celles-ci ne s'aveuglaient à plaisir. Ainsi la très spirituelle comédie s'est transformée dans l'esprit de la plagiaire naïve en une satire violente, et l'on peut ajouter, de portée générale, bien qu'elle fourmille d'allusions immédiates. Par delà une secte déterminée, la « Pietisterei », atteint un vice universel, une déviation morale à laquelle sont exposées toutes les églises et toutes les confessions. Les piétistes que l'on nous présente ici, et comme on nous les présente, sont tout simplement des hypocrites, des cagots. Ils n'ont plus rien de commun avec les braves gens pour lesquels Thomasius avait pris parti ; ils font la loi dans l'église de Luther et y constituent une orthodoxie nouvelle, cent fois plus tracassière que ne l'était l'ancienne. Leurs façons obliques exaspèrent l'excellente femme et elle s'emporte contre les outrecuidances rampantes, les rusticités sournoises du faux zèle, comme faisait son mari contre les superstitions populaires, les sorcières et Faust. Ce sont sottises de même ordre, vous eût-elle dit, et qui méritent un égal châtiment, puisqu'elles dégradent également la nature humaine.

Elle avait donné un exemple qui fut suivi. La pièce n'a pas été jouée, et il aurait été bien difficile qu'elle le fût ; mais on l'a imitée, elle a inspiré les écrivains de la scène naissante, entre autres, celui de tous qui a le plus de vrai talent, ce Joh. Chr. Krüger, si longtemps négligé et que M. Erhardt le premier sut apprécier selon son mérite (1). Pour l'auteur des « Pasteurs de campagne », comme pour Mme Gottsched, l'hypocrite, c'est le piétiste, et le piétiste charnel autant que mal élevé. Mais Mme Gottsched avait transporté son triste héros dans un monde factice ; Krüger ose placer les siens dans leur milieu naturel, au village, entre les paysans dont ils ont la grossièreté et les châtelains dont ils exploitent les vices. Arnold, dans les « Candidaten », sera taillé sur le même patron : seulement il n'aura plus la collerette. La « Betschwester », malgré toute la prudence de Gellert, est bien agressive encore, sous sa première forme du moins. Le théâtre et le clergé, décidément, ne s'aimaient pas. Lessing fut le premier qui réagit contre cette hostilité de parti-pris et, dès l'année 1749, il faisait d'un jeune ecclésiastique un modèle d'honneur et de piété.

Le théâtre redevient avec lui purement littéraire ; il avait été pour Gottsched, comme la littérature tout entière, un instrument de propagande et de polémique. Gottsched était un bien mauvais poète, et c'est un pédant odieux ; on lui fait tort pourtant, quand on ne voit en lui que le régent insupportable et le lamentable auteur. Il a poursuivi courageusement l'œuvre de Thomasius, et comme lui, plus que lui, il a été un précepteur de son Allemagne bien-aimée. Fidèle à la leçon du maître, il a uni dans une haine égale l'intolérance des dévots de métier et l'orgueil des savants à latin, qui se permettaient de mépriser les « Unstudierten », c'est-à-dire « la plus grande et la plus noble partie du peuple ». C'est vers ces « Unstudierten » qu'il se tourne, lui, avec une foi patriotique ;

(1) A. Erhardt, la *Comédie de Molière en Allemagne*, Paris 1888.

Digitized by Google

c'est à eux qu'il apporte le meilleur de ce que lui ont appris les Français exécrés, et c'est d'eux qu'il attend la récompense de son effort. S'il essaie de les former en public, c'est dans l'espoir que tôt ou tard ce public deviendra une nation.

M. Vulliod a parlé de Gottsched en termes vivants ; peut-être aurait-il pu indiquer ce trait qui relève singulièrement l'intérêt de la figure.

Mais à quoi bon des chicanes ou des réserves devant 82 pages d'excellent français ? L'introduction, toute nourrie de faits et de détails précis, est écrite avec une fermeté de style qui est la marque d'une pensée. Il y a de l'énergie et de la chaleur dans la sobriété voulue de cette phrase concise et d'allure décidée. Je regrette seulement que le très juste désir de faire courtnous ait privés de quelques développements que le sous-titre m'avait fait espérer. M. Vulliod n'insiste pas sur les différences radicales qui séparent le jansénisme du piétisme ; il se contente de nous signaler les analogies superficielles qui ont rendu possible la transposition de Mme Gottsched. Bien entendu, il n'est point dupe de ces ressemblances fortuites ; il sait qu'elles sont fortuites et qu'il y a en réalité un abîme entre les deux doctrines ; mais il s'abstient des précisions que l'on désirerait. Je me console de son silence actuel en me disant qu'il n'est point définitif. Nul n'est mieux désigné pour ces graves et passionnants sujets qui touchent à la littérature, mais qui ont leurs racines en dehors, dans les régions profondes de l'âme.

J'ai presque honte de finir sur quelques observations qui paraîtront bien petites au lecteur ; mais M. Vulliod, j'en suis sûr, ne les dédaignera pas. Je le trouve, en ce qui concerne la langue de Mme Gottsched, un peu trop prompt à la sévérité. Il écrira par exemple, à la note 4 de la page 101, « obscur gallicisme », alors que l'auteur a très élégamment traduit. « Vorteil » avait au XVIIIe siècle le sens que lui donne Mme Gottsched ; il est employé exactement avec la même signification par Lessing (XIII, 171, éd. Muncker) et par Gœthe (XX, 279, éd. Weimar). Je soupçonne que M. Vulliod s'est laissé entraîner par sa prévention, très légitime d'ailleurs, pour le modèle qu'on avait si sottement méconnu. Plus tard il sera plus indulgent. Il me semble aussi que dans sa préface (p. 76) il se méprend sur le sens de « Vetter ». Vraiment, ce n'est pas la faute de Mme Gottsched si de son temps le mot a conservé le sens plus étendu qu'il avait au moyen âge, où il désignait à la fois l'oncle et le neveu. Lessing le traduit par « Blutsfreund » dans le « Freygeist », où Théophane m'a bien l'air d'être le neveu et non le cousin du vieil Araspe. Mettons, si vous voulez, qu'il est son neveu à la mode de Bretagne, et ainsi nous aurons tous trois raison, M. Vulliod, Mme Gottsched et moi. G. Belouin.

Maler Müller-Bibliographie bearbeitet von Friedrich Meyer. Mit 2 Beilagen und 14 Tafeln. Leipzig, Friedrich Meyer's Buchhandlung, 1912. Grand in. 8°, 176 pp. 14 m.

On voudrait posséder des principaux auteurs allemands une bibliographie comme celle que vient de publier M. Meyer du peintre-écrivain Frédéric Müller. Que de recherches seraient épargnées aux historiens de

Digitized by Google

la littérature ! Mais ce rêve sera-t-il jamais réalisé ? Il a fallu à M. Meyer pour mettre cette œuvre sur pied un dévouement pieux qui lui a fait sacrifier allègrement des mois et des années. Il lui faut une confiance, que je souhaite fondée, dans la libéralité du public studieux pour qu'il espère rentrer dans les fonds qu'il a dû avancer. Et peut-être n'aurait-il pas tenté cette entreprise s'il n'était le petit-neveu par alliance de l'écrivain à qui il a consacré ce livre.

L'ouvrage est une énumération, par ordre chronologique et une description détaillée, des œuvres de Müller avec leurs diverses éditions et de tous les livres, articles, etc. (à l'exception des histoires de la littérature), où son nom est mentionné. Ce fut une heureuse inspiration de laisser des blancs à la suite de chaque année ou d'indiquer par des pages blanches les années, rares, où ne figure aucun document. De cette façon le possesseur du livre pourra le tenir à jour. Un index alphabétique, quelques autographes et quelques reproductions d'effigies de Müller complètent ce volume, qui est non seulement un monument à la gloire de Müller, mais un utile instrument de travail pour ceux qui auront à s'occuper du Sturm und Drang. F. PIQUET.

Gœthe. Der Mann und das Werk. Von EDUARD ENGEL. Mit 32 Bildnissen, 8 Abbildungen und 12 Handschriften. Braunschweig-Berlin, G. Westermann, sans date (1913). Grand in-8°, 642 pp., relié 10 m.

J'ignore pourquoi l'auteur de ce livre n'en indique ni la date d'apparition ni le chiffre de l'édition. J'ai sous les yeux la 3e édition, qui est de 1910. Celle-ci est donc au moins la 4e. Si je relève ce fait, ce n'est pas par minutie, mais parce qu'il convient de constater le succès de l'ouvrage.

Ce succès est mérité. M. Engel a tracé un portrait vivant de Gœthe et donné de ses œuvres une analyse attachante et un jugement le plus souvent exact. Tout est fait pour plaire dans ce livre. L'auteur a écrit une langue alerte, formulé ses idées avec clarté, offert à ses lecteurs des extraits bien choisis et nombreux. Enfin de bonnes illustrations animent le texte.

M. Engel a voulu faire œuvre d'historien indépendant. On le surprendra fréquemment en désaccord avec ce qu'on appelle irrévérencieusement la « Zunft », c'est-à-dire la critique dominante. Il dit son opinion, même lorsque cette opinion pourra choquer. Le point le plus douloureux, je crois, est la critique âpre qu'il fait de Mme de Stein. Il ne croit pas que la patricienne de Weimar ait eu sur Gœthe l'heureuse influence qu'on lui attribue volontiers. En revanche il a pour Christiane Vulpius des trésors de bonté. C'est là un point de vue. Chacun de nous apprécie les faits suivant son esprit et son caractère. Les appréciations de M. Engel ne sont jamais banales. Jamais elles ne manquent de quelque fondement. F. P.

GEORG SCHAAFFS : **Gœthes Hero und Leander und Schillers romantisches Gedicht.** Strasbourg 1912, Verlag von Karl G. Trübner. 1912. 4,50 m.

Le livre de Georg Schaafs ouvre une série d'études dont le but est de rechercher d'une façon très précise les sources de quelques œuvres de

Digitized by Google

Gœthe. Prochainement paraîtront des travaux de ce genre sur *Die Weissagungen des Bakis, die Müllerinballaden* et quelques scènes de *Faust*. La série s'annonce bien avec l'ouvrage de Georg Schaaffs, car il contient une étude approfondie et souvent pénétrante des sources auxquelles Schiller et Gœthe peuvent avoir puisé pour les poésies qui se rattachent au cycle projeté sur le thème de *Hero et Leandre*. De telles recherches sont loin de nuire à des œuvres justement réputées ; elles font ressortir, au contraire, la façon dont un grand poète sait renouveler des thèmes anciens.

J. Dresch.

Am Weimarischen Hofe unter Amalien und Karl August. Erinnerungen von Karl Frhr. von Lyncker, herausgegeben von seiner Grossnichte Marie Scheller. Mit acht Bildnissen. Berlin, Mittler und Sohn, 1912, xxi-189 pages in-16.

Ces souvenirs d'un contemporain de Gœthe — à seize années près — n'ont pas une valeur littéraire spéciale, ni une importance documentaire absolue, puisque leur rédaction date de 1837 à 1843. Mais ce page de la petite cour ducale, ce fils d'un haut fonctionnaire weimarien s'est trouvé en tiers dans bien des secrets et des commérages, il a pu recueillir des impressions et des allusions qu'une solide mémoire lui permit de conserver à peu près intactes. Aussi trouvera-t-on, dans l'élégant petit livre que M. Bode a muni d'une préface, d'amusants détails sur la minuscule résidence de 1772, sur l'arrivée du « Dr. Gœthe » et les objections qu'elle suscita, sur le premier traducteur de *Werther*, Seckendorff, sur la joyeuse et folle époque des chevauchées, des divertissements et des amourettes. La campagne de France, les émigrés et Napoléon ont leur tour ; mais bien que Lyncker ait été, après 1815, un adversaire de l'ancien absolutisme, c'est plutôt dans l'ère du despotisme éclairé et dans l'amosphère d'un Versailles en miniature qu'il se meut tout-à-fait à l'aise. Quelques erreurs concernent, dans les notes, Mounier, qui ne réside pas à Weimar avant 1795 (p. 178), et dans la rédaction de Lyncker, quelques noms français.

F. Baldensperger.

Wilhelm Bode : **Karl August von Weimar. Jugendjahre.** Berlin, Mittler u. Sohn, 1913, in-8°, xviii-364 pp., cart. 5 m.

Malgré le rôle essentiel joué, dans l'histoire de la littérature allemande, par le duc Charles Auguste de Weimar, il n'existait pas encore une biographie d'ensemble de ce prince à maints égards si intéressant. Nul n'était mieux qualifié pour l'écrire que le chercheur infatigable auquel nous devions déjà les ouvrages si vivants, et d'une si précise documentation, sur la duchesse Amélie, Charlotte von Stein, le Jardin de Gœthe au Stern, la Musique dans la vie de Gœthe, et qui dirige le recueil apprécié des « *Stunden mit Gœthe* ». D'ailleurs, la plupart des matériaux utilisés dans ce premier volume sur la jeunesse de Charles Auguste lui avaient déjà été fournis antérieurement par ses recherches sur la duchesse Amélie, et maints renseignements, rassemblés ici et concentrés autour de la figure du jeune duc, se trouvaient déjà, en ordre dispersé, dans les

Digitized by Google

deux premiers volumes consacrés à sa mère. Le nouveau livre n'en constitue pas moins, dans l'ensemble, une œuvre nouvelle et qui apporte beaucoup de renseignements inédits. Un travail de ce genre, bourré de faits, de documents, et où chaque phrase, en quelque sorte, ajoute à nos connaissances, ne peut guère s'analyser. La lecture seule peut permettre d'en apprécier l'importance. Disons seulement que l'auteur, comme toujours, a puisé aux sources les plus directes, aux Archives de Weimar, à la Bibliothèque ducale, au Gœthe-National-Museum. Nous espérons bien que l'auteur ne se contentera pas de ce volume d'introduction et nous donnera bientôt, après la biographie de l'enfant et de l'adolescent, celle du prince régnant. L. Mis.

Paul Czygan : **Zur Geschichte der Tagesliteratur während der Freiheitskriege.** 1911, Leipzig (Duncker u. Humblot), 30 Mk., tome I. Introduction. Tome II, 1re et 2e parties, Documents.

L'ouvrage de M. Czygan est de ceux qui ne se lisent pas d'un trait, mais que l'on consulte souvent, et toujours avec profit. Quiconque s'occupe de l'histoire des guerres de délivrance saura gré à la *Société de l'histoire de la Prusse orientale et occidentale* d'avoir assumé les frais de cette publication et à M. Czygan de l'avoir entreprise et menée à bonne fin. En deux volumes de 384 pages et de 475 pages, M. Czygan a réuni une masse de documents dispersés dans les bibliothèques ou gardés jusqu'ici aux Archives de Berlin et de Königsberg, sur la littérature politique des années 1812 à 1815. Ce sont surtout les correspondances officielles échangées entre le gouvernement prussien et ses fonctionnaires au sujet des journaux et des nouvelles publications politiques. Avec raison, M. Czygan a groupé ces documents, non pas d'après l'ordre chronologique, mais d'après les affaires traitées. On y trouvera entre autres les négociations au sujet du *Preussischer Correspondent*, du *Russisch-Deutsches Volksblatt* de Kotzebue, les avertissements donnés aux journaux de Berlin, la campagne menée par les Gouvernements allemands contre le *Rheinischer Merkur* de Goerres. La plus grande partie et la plus curieuse est formée par les rapports des Censeurs à Hardenberg, notamment par ceux de Renfner, un fonctionnaire vieilli dans la carrière qui, sauf quelques interruptions, exerça cette charge de 1810 à 1815. Les rapports au ministre contiennent chaque mois la liste des ouvrages de nature politique ou historique examinés par la censure, et pour chacun d'eux l'avis motivé du censeur sur sa publication ou son interdiction. Ce n'était pas une mince besogne par ces temps troublés, la censure prussienne exigeant que les libraires lui soumissent non seulement les ouvrages édités par eux mais encore ceux édités hors de Prusse, et le bon Renfner se plaint à maintes reprises du « fatras » qu'il est obligé de lire. Mais remercions la censure prussienne de sa rigueur et Renfner de son zèle. Ces rapports et la correspondance qui s'ensuit nous permettent de voir les événements sous un angle différent de celui où on les envisage d'habitude ; alors que l'Allemagne est soulevée d'un élan patriotique, les cercles officiels se réjouissent peut-être moins des victoires qu'ils ne craignent les mouve-

Digitized by Google

ments populaires qu'elles suscitent ; en honnêtes fonctionnaires, les censeurs obéissent aux instructions venues d'en haut et redoublent de vigilance pour réprimer tout écart de langage, pour interdire tout ouvrage qui parle trop librement des souverains. Le Coq déplore « l'esprit de présomption et d'insubordination » du Professeur Schleiermacher (II, 1, 166) ; Renfner signale la « rage furibonde » de Tiedge (II, 1, 262) et la licence du *Rheinischer Merkur*, où Goerres « vomit toutes sortes d'horreurs contre la nation française » (II, 2, 32) ; mais, il en veut surtout à « la coterie des Arndt, Jahn et Rühs » (II, 2, 65). Bien rares sont les ouvrages d'Arndt pour lesquels la censure prussienne n'ait pas soulevé de difficultés ; elle surveille de près « cet écrivain exalté » (II, 2, 65), ses « sorties virulentes » (id. 257), ses « excès effrénés contre Napoléon » (id. 250), ses « blasphèmes honteux contre la mémoire sacrée du grand Frédéric » (id. 271).

Mais la publication de ces rapports n'est pas seulement utile à l'histoire politique. Grâce aux détails bibliographiques qu'ils contiennent (éditeurs, dates d'apparition, etc.), aux extraits qui les accompagnent, ils font connaître des pièces rares, fixent l'attribution de brochures ou d'articles anonymes, permettent d'élucider certains problèmes de la biographie des écrivains de ce temps : Arndt, Kotzebue, Fouqué, Goerres, Schleiermacher, Niebuhr, etc. L'histoire du journalisme, l'histoire littéraire y trouvent également ample moisson.

Ces deux volumes sont précédés d'une introduction qui, malgré son étendue (400 p.), n'épuise pas la matière : il aurait fallu écrire une histoire du journalisme ou une histoire du temps. La masse des documents et des faits est telle que M. Czygan n'a pas toujours pu la dominer. Après avoir exposé l'organisation de la censure jusqu'en 1812, il nous donne plutôt une série d'études détachées : la *Gazette de Königsberg* ; la *Gazette de Silésie* ; la littérature patriotique russo-allemande en 1812-13 ; Garlieb Merkel, Kotzebue, E. M. Arndt ; la littérature politique à Dresde de mars à mai 1813 ; les Russes à Berlin ; le *Preussische Correspondent* et sa continuation, le *Tagesblatt der Geschichte*, jusqu'ici fort peu connu, le *Rheinische Merkur* de Goerr s ; les *Feldzeitungen*, journaux officiels rédigés au quartier général, qui n'avaient pas encore été publiés et que M. Czygan a eu le mérite de retrouver aux Archives de Berlin et d'exhumer. La diversité des sujets fait qu'ils chevauchent parfois les uns sur les autres, d'où résulte une certaine confusion. Des erreurs dans l'emploi des caractères d'impression ne permettent pas non plus de distinguer toujours nettement ce qui est citation, ou résumé, ou appréciation de l'auteur (par ex. I, p. 68, 89, 192). Mais on y trouvera des renseignements précieux comme la liste chronologique des annonces d'ouvrages parues dans les numéros de la Gazette officielle de Königsberg ou dans celle de Silésie (I, 198-205) ; la discussion critique des écrits attribués à Kotzebue (id. 86 ss.), des poésies d'Arndt (135-148), etc. Dans un ouvrage de ce genre, des erreurs ou des omissions sont inévitables ; j'en signale quelques-unes : parmi les journaux de Königsberg en 1807, le *Volksfreund* de Baersch, où Gneisenau publia son fameux article, aurait pu être mentionné (I, 12) ; l'article de M. Lehmann sur l'édition originale du *Katechismus* d'Arndt a paru dans la

Digitized by Google

Deutsche Revue (I, 144); la proclamation de Francfort est du 2 décembre 1813 (II, 1. 257); lire « horreurs » (II, 2. 32). Encore un détail : M. Czygan a rendu l'usage de son ouvrage fort commode en y ajoutant des index alphabétiques, mais la commodité aurait été plus grande s'il avait fondu en un seul les quatre index dans lesquels il faut faire ses recherches.

G. DELOBEL.

K. BERGER : **Theodor Körner.** 1912. Bielefeld u. Leipzig (Velhagen u. Klasing). VII-283 p., 8°, 5 m.

Théodore Körner a eu le même sort que beaucoup d'écrivains patriotes. On chante leurs poésies, on exalte leurs noms, mais la plupart des études qui leur sont consacrées témoignent de plus d'esprit national que de sens critique. L'ouvrage de M. Berger fait une heureuse exception. Ce n'est pas une monographie complète, car elle laisse de côté l'étude esthétique des œuvres, mais c'est une très bonne biographie, qui, venant après les travaux de M. Peschel et la publication de la correspondance de Körner avec les siens par Mme Welder-Steinberg, les utilise intelligemment et y ajoute les résultats de recherches personnelles faites au Körner-Museum de Dresde et des études antérieures du biographe de Schiller. En un style net et simple, exempt de la phraséologie patriotique qu'on retrouve trop souvent dans ces sortes d'ouvrages, M. Berger nous retrace la vie du poète à l'aide d'une documentation abondante et sûre. Il décrit avec soin le milieu où vécut le jeune Körner, la maison de Dresde, la société groupée autour de Gottfried Körner, la vénération de la famille pour Schiller. Dans les années d'études à Freiberg, à Dresde, à Leipzig, il marque, par un choix judicieux de leur correspondance, les rapports entre père et fils, celui-ci s'ouvrant en toute confiance sur ses projets, ses doutes, ses espérances, celui-là cherchant toujours sans idées préconçues à suivre l'évolution du jeune homme et n'usant de son autorité que pour lui donner les conseils de l'expérience. Ce sont ensuite les premiers succès dramatiques à Vienne, le roman d'amour avec Antonia Adamberger ; en même temps, M. Berger montre très nettement comment le sentiment national naît peu à peu dans l'âme du poète, s'éveille surtout à partir de 1810 à Leipzig, puis à Berlin, enfin à Vienne, jusqu'au moment où, quittant sa fiancée et sa nouvelle situation, il se consacre au service de la patrie. La campagne du corps de Lützow, la journée de Kitzen, où les faits qui peuvent expliquer l'attitude des troupes napoléoniennes sont un peu laissées dans l'ombre, enfin les nouvelles hostilités, le combat de Wöbbelin, la mort héroïque de Théodore Körner, tout cela est conté avec clarté et précision et une sobre simplicité. De belles reproductions de portraits, de tableaux, d'autographes appuient la documentation de cet ouvrage très soigneusement édité.

G. D.

Calderon und die ältere deutsche Romantik. Von DR. ELISABETH MUNNIG. Mayer und Müller, Berlin, 1912. 3 m.

Le titre fait illusion et incline à quelque rigueur. Mais l'auteur n'a, semble-t-il, eu d'autre ambition que d'analyser les rapports de la critique

Digitized by Google

romantique, représentée par les deux Schlegel et Tieck, avec le poète dramatique espagnol.

Calderon fut découvert par Tieck. Mais c'est W. Schlegel qui fut le premier pionnier du dogme nouveau, applaudit, glorifia, traduisit. Sa science d'hispanologue est courte, et, dès 1803, ses points de vue, comme son enquête, étaient arrêtés ; les conférences de 1809 n'apportèrent guère que quelques gerbes de fleurs. Puis, ce beau feu tomba ; Calderon ne fut plus pour le critique qu'un souvenir, presque un remords ; Frédéric Schlegel partagea ces enthousiasmes, mais, faute de connaissances et trop à l'étroit dans son horizon de converti, il s'en tint à de prudentes généralités. Tieck ne reçoit d'abord de Calderon qu'une idée du drame proprement romantique, une inspiration catholique, des modèles de rythmes et de style. Il revient à Calderon dans un âge mûr, déjà renouvelé par l'influence de Solger, et lui voue un culte moins exclusif, plus savant et plus scientifique.

Ces conclusions sont presque toujours exactes, mais souvent trop hâtives. Il serait peut-être injuste de reprocher à l'auteur des oublis bibliographiques, malgré tout fâcheux. Cependant les travaux de ce genre nous ont habitués à plus de rigueur dans la méthode, plus de précision dans les références (ex. p. 3, 5, 47, 50, 59, etc.), plus d'étendue dans l'information. On ne peut s'empêcher de regretter que la recherche n'ait pas été plus poussée, qu'elle n'ait pas tout au moins essayé de faire revivre le milieu d'idées et d'hommes, les éléments littéraires et sociaux qui constituaient l'atmosphère même où respiraient les romantiques et conditionnaient le développement de leur pensée. Quelle place occupait Calderon dans l'âme allemande avant Schlegel et Tieck ? Pour quelles raisons cette influence s'est-elle répandue ? La vague de catholicisme qui passe a-t-elle contribué à ce renouveau de renommée ou en est-elle partiellement une conséquence ? Autant de questions qui se posent au lecteur et que ne résolvent pas quelques allusions.

La documentation est, dans les limites étroites que s'est imposées l'auteur, satisfaisante. Cependant on eût voulu (p. 4, 5, 66, 69, etc.) une confiance moins aveugle dans les affirmations aventurées de Köpke (1), un contrôle plus constant à l'aide des correspondances.

Pourquoi ne pas citer tout au long les pièces de vers dédiées par les Schlegel à Calderon ? Pourquoi (p. 45 et 69) cette indécision au sujet des collections espagnoles de W. Schlegel et de Tieck, dont les catalogues sont à la bibliothèque de Berlin (2) ? Pourquoi ne pas discuter les témoignages documentaires qui pourraient, tout au moins en apparence, infirmer les thèses admises ? Il y a à mon sens un défaut de mise au point. Signalons de plus quelques-unes des inexactitudes matérielles. P. 3 et 7 : Bouterwek, né en 1766, n'a guère pu professer en 1790 la littérature espagnole à Göt-

(1) Cf. A. Farinelli : *Grillparzer und Lope de Vega*. Berlin, 1894, p. 16, n. 2.

(2) *a*) Katalog der von A. W. von Schlegel nachgelassenen Büchersammlung. Bonn, 1845.

b) Catalogue de la bibliothèque célèbre de M. L. Tieck, etc., 1849. Asher. On y compte 453 titres de littérature espagnole, un grand nombre en plusieurs volumes, plus un millier de pièces de théâtre, numérotées à part.

Digitized by Google

tingen, où il n'obtint qu'en 1801 une chaire de philosophie. P. 4 : Tychsen (nous n'avons sur son hispanisme universitaire d'autre témoignage que celui de Köpke) enseigna non la littérature, mais la langue espagnole. P. 24 : destecho, faute d'impression, pour deshecho (El principe constante I, 6). P. 63 : La déclaration de Dorothée Schlegel : « Dies sind alberne, dumme gotteslästerliche, geschmacklose Katholiken aber doch keine üblen Dichter » (Raich: Dorothea Schlegel, I, p. 160, à Caroline Paulus) est prise à contresens ; il suffit de lire la lettre tout entière pour en découvrir l'ironie. P. 67 : Octavian n'est pas de 1801-02 mais de 1801-03 (1) ib. Le premier contact de Tieck et de Solger date non de 1811, mais de 1808.

L'ouvrage doit donc être favorablement accueilli comme une « contribution » intéressante, mais il n'en fait que plus vivement désirer la publication d'un travail depuis longtemps promis et, espérons-le, prochain, qui étudierait dans leur ensemble les relations de l'Allemagne, en particulier de l'Allemagne romantique, avec Calderon (2).

A. Bertrand.

Novalis' « Heinrich von Ofterdingen » als Ausdruck seiner Persönlichkeit. Eine ästhetisch-psychologische Sonderuntersuchung, von Dr. Georg Gloege (Teutonia XX., hrg. von Wilhelm Uhl). Leipzig, Avenarius, 1911. In-8°, XVII-188 pp., 4 m.

L'intéressant travail que M. Gloege nous présente sous ce titre eût gagné en unité et en prestige scientifique, si l'auteur en avait résolument éliminé les trente-cinq premières pages. Cette première partie, consacrée à la langue de Novalis, est, pour un aussi vaste sujet, trop courte et trop rapide, et par suite souvent imprécise et inexacte. On ne sait trop, par exemple, ce que l'auteur entend par « Neubildungen » ; car des six néologismes qu'il cite, p. 30, il nous dit que les uns sont « auch anderweitig belegt », et d'autres « gleichzeitig Archaismen ». Quoi qu'il en soit, M. Gloege n'aurait pas dû qualifier de néologismes des mots comme *Unkunde*, *Weitung*, *Heitung*, *Selbstheit*. Il suffit, en effet, d'ouvrir le dictionnaire d'Adelung pour y rencontrer déjà *Unkunde* (IV², 875) et *Weitung* (IV², 1474) ; *Heitung*, qui se trouve déjà dans le *Simplicissimus*, est fréquent au XVIIIe siècle (il est attesté, dans le DWb. par Musäus, Stolberg, Klinger, Gœthe) ; quant à *Selbstheit* (on connait dès le XIVe siècle un *selpheit*, *selbesheit*), il n'a cessé d'être en usage dans la langue théologique, et Frisch (1741) prend bien soin de le relever. De même, je ne puis partager l'opinion de M. Gloege sur la valeur de l'archaïsme dans *Henri d'Ofterdingen*. Novalis nous dit expressément (Minor III, 5) qu'il veut prêter à son œuvre « eine gewisse Altertümlichkeit des Stils ». Voilà qui est clair. M. Gloege connaissait ce passage, puisqu'il en donne la référence en note (p. 28) ; pourquoi en a-t-il voulu méconnaître la portée ? La vérité est que l'auteur n'a pas su résister au désir d'appuyer ses observations sur une thèse *a priori*, et ceci a faussé sa vision. Pour renforcer ses conclusions, pour mieux nous montrer qu'il n'y a pas, dans *Henri d'Ofterdingen*, un seul mot qui ne soit

(1) Gœdeke. VI, p. 38.

(2) E. Schönebeck : *Tieck und Solger*. Dissertation. Berlin, 1910, p. 9 (ib. n. Z.).

Digitized by Google

l'écho d'une idée, d'une préférence, d'un trait de caractère propre à Novalis, M. Gloege a cru devoir diminuer la part du styliste chez ce prosateur si harmonieux et raffiné en dépit de sa simplicité limpide et de ses apparentes négligences, nous présenter un Novalis obéissant aveuglément à toutes ses impulsions scripturaires, toujours fidèle aux premiers mouvements de sa plume, ne limant ni ne travaillant sa phrase, ne se relisant et ne se corrigeant même pas, ou si peu qu'autant vaut n'en point parler. Malheureusement, les faits sont là qui démentent la thèse. L'étude philologique du texte, l'examen des manuscrits, les nombreux fragments qui traitent des questions de langue et de style et attestent chez Novalis une incessante préoccupation du problème de la forme, tout nous oblige au contraire à nous ranger à l'opinion de Haym, combattue par Gloege, à savoir que de toutes les écritures romantiques, celle de Novalis reste l'une des plus travaillées et des plus subtiles.

Ces réserves faites, je suis tout à fait à l'aise pour rendre justice à la seconde partie, très fouillée, très substantielle et très consciencieuse du travail de M. Gloege. Que dans *Henri d'Ofterdingen* il n'y a, en fin de compte, qu'une seule personnalité : celle de Novalis, qui submerge et envahit tout, Haym et Dilthey en Allemagne, M. Spenlé en France, nous l'avaient déjà dit. M. Gloege nous le prouve d'irrécusable façon et sa démonstration projette des lumières nouvelles sur le caractère si complexe et nuancé de Friedrich von Hardenberg. Mais l'intérêt de ce livre s'étend bien au-delà de son objet immédiat. Ce travail n'est pas seulement une contribution à l'étude de la mentalité romantique ; il est un essai de méthode, et l'auteur a raison, dans sa courte préface, d'attirer l'attention sur ce point. Au moment où les grammairiens s'efforcent de débarrasser définitivement la syntaxe de toutes les végétations parasites qui l'encombraient, il est opportun, en effet, de rapprocher l'étude du style des disciplines auxquelles elle appartient vraiment à savoir l'esthétique et la psychologie. C'est cette tentative qui fait, dans une large mesure, l'originalité et l'intérêt du travail de M. Gloege, et nous souhaitons vivement que l'auteur soit suivi dans la voie qu'il a si intelligemment tracée.

G. T.

F. Schönemann : **A. v. Arnims geistige Entwicklung an seinem Drama « Halle und Jerusalem » erläutert.** Leipzig, Haessel, 1912, xv-269 p., 7 fr. 50.

Etudier, à la lumière d'une seule de ses œuvres, le développement intellectuel d'un écrivain nous apparaît comme une entreprise un peu vaine, tout au plus excusable dans le cas d'un ouvrage auquel auraient abouti l'effort et la vie d'un artiste ; mais, pour M. Schönemann, Arnim n'est guère qu'un dilettante (1) ; son esthétique est enfantine et manque de goût (2) et « Halle und Jerusalem » n'est qu'un drame de jeunesse (3) en très grande partie manqué (4) ; quant à l'exécution de ce programme un peu surprenant,

(1) Page 18,240.
(2) P. 100.
(3) P. 19.
(4) P. 15.

Digitized by Google

sorte de marche à reculons sur une corde lisse, elle n'est pas davantage faite pour nous gagner. En vingt chapitres, dont quelques-uns ont trois ou quatre pages à peine, l'auteur dissèque impitoyablement le drame soumis à son examen et il n'est presque pas un personnage, une idée ou une formule auxquels il ne découvre quelque modèle dans une œuvre antérieure ou contemporaine. Cette abondance étonnante de parallèles fait le plus grand honneur aux lectures et à la mémoire de M. Schönemann, mais l'abus des recherches de détail, des digressions, des formules restrictives, comme aussi des renvois hiéroglyphiques intercalés dans le texte, enfin une terminologie inutilement abstraite et qui sent l'école fatiguent et égarent le lecteur; encore ne songeons-nous pas ici aux observations, suggestions, réflexions et comparaisons, d'ailleurs souvent intéressantes, que M. Schönemann a reléguées dans des « Exkurse » sans pouvoir se résoudre à les sacrifier. Sa conclusion est qu'Arnim, presque constamment imitateur volontaire ou inconscient, n'a apporté comme élément original dans son œuvre que son « Künstlerisches Märkertum ». Devant ce résultat on se prend à regretter l'impassibilité, la belle froideur de M. Schönemann. Que n'a-t-il eu quelque chose du polémiste! Peut-être nous aurait-il dit ce qu'il pensait de la place faite jusqu'ici à Arnim dans l'histoire littéraire de son pays. H. Roudil.

Eichendorffs Lyrik. Eine Studie zur Analyse ihrer Stoff- und Motivkreise. Von Franz Fassbinder. Köln, Bachem, 1911, 1.80 m.

L'idée première de cette étude, nous dit l'auteur, remonte à une époque où les travaux sur Eichendorff étaient encore assez rares. Depuis lors toutefois bien des ouvrages ont paru, dans lesquels des écrivains, catholiques surtout, ont fait revivre la personnalité et l'œuvre du plus populaire des poètes romantiques. Le livre de J. Nadler notamment et la dissertation de H. Stiegeler semblent s'être proposé le même but que l'ouvrage dont nous parlons. Il n'en est rien cependant. Alors que ces deux auteurs ne tentent qu'une étude assez sommaire de quelques motifs, M. Fassbinder a, lui, voulu connaître toutes les sources auxquelles s'alimenta la poésie lyrique d'Eichendorff. Il a fait ses recherches d'une manière fort ingénieuse et très complète, en une série de chapitres habilement gradués et bien documentés. De plus, et quoique son dessein ne l'y obligeât nullement, l'auteur a bien voulu signaler en passant les influences aussi bien que les origines. Ce petit livre pourra donc rendre de précieux services à tous ceux qui s'occupent de poésie allemande en général et de poésie romantique en particulier. Ch. Krumholtz.

J. Uhlmann : **J. Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage** bis zum Jahre 1824, dargestellt auf Grund seiner geschichtsphilosophischen und staatstheoretischen Anschauungen (Leipziger historische Abhandlungen. Heft XXXII) x-155 p. Quelle und Meyer, Leipzig, 1912. 6 m.

Cè travail est divisé en cinq chapitres dont le premier nous paraît être le moins solide comme aussi le moins personnel; sans doute l'activité révolutionnaire de Görres n'est-elle point faite pour faciliter la tâche

Digitized by Google

de ceux qui s'appliquent à dégager de ses œuvres une doctrine où ils voudraient voir quelque unité. Les périodes suivantes se prêtent mieux à ce travail de systématisation qui aboutit cependant trop rarement à des formules capables d'entraîner la conviction. Celles de R. Huch, de Hashagen et de Schultz semblent assez souvent à M. Uhlmann fausses ou exagérées ; ce jeu d'abstraction, attrayant sans doute pour le critique, ne comporte peut-être pas de solution définitive.

Il nous semble que M. Uhlmann est plus à son aise quand il aborde la période de 1814 à 1819 ; quelque chose de la flamme du grand publiciste se communique à son style et nous nous passionnons à sa suite pour ces origines déjà lointaines et trop oubliées du pangermanisme et du nationalisme actuels. Si quelques-unes des questions posées en ces temps de crise sont aujourd'hui résolues, combien d'autres s'imposent encore à notre attention. M. Uhlmann est un guide toujours sûr, au courant des travaux les plus récents, soucieux d'objectivité et impeccable dans sa méthode.

Son livre souffre du manque d'air caractéristique de certaines publications modernes ; l'impression uniformément serrée dissimule trop à l'œil les très nombreuses citations intercalées dans le texte ; les chapitres se suivent sans interruption apparente, et la dernière moitié de la page finale est occupée par un index des noms propres ; cette utilisation exagérée des espaces libres n'est pas sans inconvénients même en matière de typographie.

H. Roudil.

J. v. Görres : Ausgewählte Werke und Briefe, herausgegeben, mit Einleitung und Anmerkungen versehen von W. Schellberg. Kempten, Kösel, 1911, CL-679 et XVI-842 p., 2 vols., 6 m.

L'érudit éditeur de ces deux volumes d'extraits prélude par cette intéressante publication à celle des œuvres complètes de J. Görres ; nul ne nous paraît mieux qualifié pour mener à bonne fin une aussi vaste entreprise et M. Schellberg réussira, nous en sommes sûr, à intéresser ses compatriotes à une réparation nécessaire. Sa lumineuse introduction dissipera, nous l'espérons, maint préjugé ridicule et permettra enfin d'apprécier, textes en mains, à leur juste valeur certaines monographies inspirées par un esprit de parti qui, de nos jours encore, n'a pas désarmé.

Il faut regretter, croyons-nous, que le volume consacré aux œuvres choisies ne renferme aucun extrait d'ouvrage postérieur à 1819 ; la période qui va de 1823 à 1845 eût à elle seule fourni matière à un troisième volume que M. Schellberg nous donnera sans doute plus tard, puisqu'il a poussé dans les lettres choisies jusqu'à la fin de la vie de Görres. Parmi ces 284 lettres deux sont mal datées, deux autres portent une fausse suscription (1). Celles enfin qui ont été reléguées dans l'appendice ont été défigurées par un étudiant berlinois chargé de les copier et qui a véritablement

(1) Nous renvoyons le lecteur à notre note : Quelques erreurs dans les éditions des lettres de Görres, Annales révolutionnaires, 1912, n° 3, pp. 420-421.

Digitized by Google

trahi la confiance dont on l'avait honoré (1). Signalons, pour terminer, une confusion causée par la correction erronée d'une faute d'impression de la lettre 134, p. 290, l. 28 : Las Cases (1766-1842), l'auteur du *Mémorial de Sainte-Hélène*, prend dans l'index la place du duc Decazes (1780-1860), ministre de l'intérieur de Louis XVIII au moment de l'arrivée de Görres à Strasbourg.

La maison Kösel a édité avec beaucoup de soin ces deux volumes très compacts; des portraits, des reproductions, des fac-similé égaient ces pages toujours intéressantes, parfois un peu austères peut-être pour le grand public auquel elles sont destinées. Souhaitons que leur succès récompense M. Schellberg comme il le mérite et fasse la preuve que dans l'Allemagne du vingtième siècle ce n'est pas seulement un petit cercle de chercheurs et de savants qui s'intéresse à cette résurrection.

H. R.

Karl Lebrecht Immermann. A Study in German Romanticism by ALLEN WILSON PORTERFIELD, PH. D. Sometime Carl Schurz Fellow in German, Columbia University. New-York, The Columbia University Press, 1911. In-8°, 154 pp., 1 doll.

Le désir de M. Porterfield a été de déterminer de quelle façon et à quel degré Immermann a été un romantique. La difficulté de la tâche saute aux yeux. Pour la résoudre il faut avant tout définir exactement le romantisme. Or, on sait que personne n'a encore pu résoudre cette difficulté, ni les romantiques eux-mêmes ni les critiques venus après eux. C'est donc sur un terrain mouvant que M. Porterfield a dû opérer. De là une incertitude et un flottement qu'il est aisé de comprendre ; de là aussi des affirmations qui prêtent à la discussion.

Du moins on peut croire que M. Porterfield a consciencieusement traité un sujet si délicat. Son plan révèle une méthode claire et juste. Après un coup d'œil sur l'homme, il examine ses œuvres d'un double point de vue. Il cherche la note romantique dans les sources, dans les idées, enfin dans la forme; puis il s'applique à découvrir les éléments non romantiques qui se manifestent dans les ouvrages de l'auteur de *Münchhausen*. De cette façon nous obtenons une vue très nette du « romantique » Immermann. Si, il faut le répéter, on peut discuter les détails et différer d'avis avec M. Porterfield sur certaines définitions (2) et classifications il faut reconnaître que son étude dans l'ensemble est judicieuse et que le portrait du « romantique » Immermann est assez ressemblant.

Pour ce qui est de l'exécution, on la souhaiterait plus achevée. Certains faits littéraires sont grossis ou déformés. Il n'est pas exact, sans doute, de dire que « Tieck ressuscita les *Volkslieder* » (p. 64) ni que « Immermann, dans son *Tristan* a chanté comme Gottfried et Gottfried comme Thomas

(1) Elles ont été depuis publiées à nouveau par M. K. A. v. Müller dans *Archiv. für Kulturgeschichte*, Bd. IX, 4. Heft, p. 438-474.

(2) Exemple « By the philosophy of a German romanticist is meant his poetic attitude toward nature », p. 80; « Rationalism may be described as the exact opposite of mysticism », p. 120.

Digitized by Google

de Bretagne » (p. 56). L'étude linguistique n'est pas assez serrée dans le tableau donné p. 113-116. Considérer le mot *buhurt* comme archaïsant ne paraît pas justifié, la langue allemande manquant d'autre terme pour désigner la chose ; les formes *Grafe*, *Herze*, etc. n'ont rien d'archaïque non plus à l'époque où écrivait Immermann : c'est tout au plus une licence poétique. Je signale aussi à M. Porterfield qu'il n'y a jamais eu de « countess Lützwow » p. 98, ou de « Gräfin Lützow » p. 30, mais une comtesse d'Ahlefeldt, devenue par mariage baronne de Lützow. Enfin les fautes d'impression sont assez nombreuses (v. Rosengranz p. 146 pour Rosenkranz, etc.).

En somme ce livre témoigne de beaucoup de connaissances, et d'une méthode sensée. C'est à la fois un intéressant début et une digne addition à la collection des travaux de germanistique publiés par la Columbia University. F. PIQUET.

ROBERT RODENHAUSER : **Adolf Glassbrenner**. Ein Beitrag zur Geschichte des « jungen Deutschland » und der Berliner Lokaldichtung. Nikolassee bei Berlin, Max Harrwitz, 1912. 4 m.

Adolphe Glassbrenner a été oublié après sa mort. De nos jours seulement l'intérêt s'est reporté sur lui. En 1906, sa collection de *Berliner Volksleben* fut rééditée sous le titre *Humor im Berliner Volksleben*. En 1910 et 1911 quelques-unes de ses œuvres furent à nouveau publiées, entre autres *Alt Berlin* chez Reclam. Le centième anniversaire de sa naissance amena quelques articles, mais aucune étude sérieuse sur Glassbrenner. On n'a pas de collection complète de ses œuvres, on est peu renseigné sur sa vie ; on saura donc gré à M. Robert Rodenhauser d'avoir tenté le premier de nous donner sur lui un ouvrage vraiment scientifique. Le livre qu'il nous apporte repose sur des recherches très précises ; il est clair dans l'exposé, très objectif. Glassbrenner ne fut pas un homme de génie. Rodenhauser a soin de ne pas le placer sur un piédestal ; mais il dégage bien son rôle entre 1830 et 1870, qui fut d'écrire pour le peuple et d'y répandre les idées de la « Jeune Allemagne ». Glassbrenner fut le favori, et, jusqu'à un certain point, l'éducateur du petit bourgeois berlinois volontiers frondeur et démocrate. Par là, il occupe une place à part dans la littérature et le journalisme, car il fut plus accessible aux petites gens que Gutzkow ou que Laube. Ce fut avant tout un talent berlinois, conclut Rodenhauser, le seul écrivain essentiellement berlinois — avant Georg Hermann. J. DRESCH.

Digitized by Google

BULLETIN

A signaler, dans l'une des éditions les plus estimées de Shakespeare, l'apparition d'un **Richard II**. M. Ivor B. John, qui a déjà présenté le *King John* insiste ici, non sans de bons arguments, sur la probabilité d'un « Ur-Richard » dont Shakespeare se serait servi, comme il s'est servi du *Troublesome Raigne of John* pour l'autre pièce. La critique des caractères semble particulièrement attentive et juste : M. Ivor John n'a sans doute pas tort de proposer une nouvelle injure à la théorie allemande qui voit une conception d'ensemble dans les « trilogies » ou « tétralogies » shakespeariennes, en distinguant soigneusement le Bolingbroke de cette pièce du Henri IV des pièces suivantes. — Puisqu'il fait tant que comparer rapidement *Richard II* à l'*Edouard II* de Marlowe, peut-être aurait-il pu nous dire un mot des relations de la pièce avec les *Civil Wars* de Daniel? Le texte est solidement appuyé, les principales variantes sont données, les notes abondent — trop parfois; et l'on semble encore ignorer (v. I. iii. 3) les progrès faits par la grammaire historique depuis Abbott. — (Arden Shakespeare, Methuen. 1912. 2 s. 6)

A. K.

*
* *

Une série déjà très appréciée, et qui unit au caractère de petits livres populaires celui d'éditions très soignées, *The Oxford Library of Prose and Poetry*, vient de s'enrichir d'un volume particulièrement intéressant : c'est une reproduction page pour page, et à très peu près un fac-simile, des fameux **Poems in Two Volumes** de Wordsworth parus en 1807. Des index et une liste des quelques corrections qui s'imposaient ont été ajoutés, donnant ainsi au lecteur les avantages réunis du vieil original et de l'édition la plus moderne. C'est M. Humphrey Milford, le jeune directeur de la maison Frowde, qu'il faut remercier, croyons-nous, de cette excellente idée: elle se présente modestement sous l'anonymat (Frowde, 1913. 2 s. 6).

A. K.

*
* *

M. Richard Bagot, connu déjà pour quelques romans situés en Italie, cherche à faire apprécier à ses compatriotes d'origine les aspects modernes de son pays d'adoption. *My Italian Year*, et *The Italians of To-day*, forment deux petits volumes de lecture facile, un peu rapidement écrits, mais où l'auteur proteste avec une conviction contagieuse contre l'étroitesse d'esprit des touristes qui s'obstinent à ne voir dans la péninsule que son glorieux passé, contre les portraits tout artificiels du paysan italien que l'on trouve dans tels romans en vogue comme ceux de Ouida, etc. ; ce qu'il nous dit des récents démêlés avec la Turquie est, dans sa réaction contre l'opinion commune en Angleterre et en France, d'une justesse moins éclatante, mais très digne encore d'attention (Tauchnitz, 1912. 2 fr.).

A. K.

Digitized by Google

*
* *

Le **Stamm-Heyne's Ulfilas** (oder die uns erhaltenen Denkmäler der gotischen Sprache. Text, Grammatik, Wörterbuch) est un livre ancien. Mais de fréquentes éditions le mettent au point et lui gardent son caractère et son utilité de manuel à l'usage des étudiants. M. Ferdinand Wrede, qui publie la 12e édition (Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1913, 6 m.), a apporté tous ses soins à la correction de ce recueil si important. On trouve dans ce livre tous les textes gotiques qui nous ont été conservés une grammaire de la langue gotique (phonétique, formation des mots, morphologie, esquisse de la syntaxe), enfin un glossaire abondant et qui dispense de recourir dans la plupart des cas au dictionnaire d'Ernest Schulze. M. Wrede a tenu compte — encore qu'il se montre parfois sceptique — des récents travaux de MM. Braune, Streitberg et Braun. Il a ajouté au livre de fécondes contributions personnelles et le *Stamm-Heyne's Ulfilas* reste une œuvre indispensable au germaniste.

F. P.

*
* *

Voici un bon exposé sommaire de la mythologie germanique et de la légende héroïque des Germains : **Germanische Götter- und Heldensage** dargestellt von Dr Arnold Zehm (2. verm. und verb. Aufl., Leipzig, G. Freytag, 1913, 2 m.). L'auteur s'est attaché à initier un large public à ces questions. Il conte les choses d'après les textes et se préoccupe peu des recherches savantes entreprises sur l'origine et l'histoire des dieux et des héros. La mythologie et la légende héroïque scandinaves sont largement représentées. Le récit est coulant, clair, animé. C'est une attachante introduction à l'étude de matières dont l'importance est considérable à l'égard de l'histoire littéraire. F. P.

*
* *

Malgré son apparence scientifique et son caractère de précise érudition l'abrégé de la formation des mots en allemand (**Abriss der deutschen Wortbildungslehre**) que donne M. Frédéric Kluge (Halle, Niemeyer, 1913, 1,50 m.) dans la collection des *Grammaires abrégées des dialectes germaniques* peut être lu avec intérêt et fruit par ceux qui s'adonnent à l'enseignement primaire et secondaire. L'éminent germaniste a réuni en 68 pages les faits essentiels intéressant ce chapitre important de la grammaire allemande. La dérivation et la composition des mots sont étudiées sobrement, mais avec une parfaite clarté et — est-il besoin d'ajouter ? — avec une absolue sûreté de documentation. Le seul vœu qu'on puisse formuler, et dont M. Kluge voudra peut-être tenir compte dans une seconde édition de son livre, est une traduction plus fréquente en haut-allemand moderne des formes anciennes. Si, par exemple, au § 29, sous *a* le moyen-haut-allemand *getregede* était suivi du haut-allemand moderne *Getreide* le livre serait d'un usage plus commode pour les profanes en matière de germanistique.

F. P.

Digitized by Google

*
* *

Entre les histoires littéraires de la littérature moderne et les « dictionnaires des contemporains » il y a place pour un « guide » se donnant la tâche d'informer rapidement le lecteur sur la quantité et la qualité des œuvres littéraires de notre temps. C'est ce qu'a tenté M. Max Geissler en écrivant son **Führer durch die deutsche Literatur des 20. Jahrhunderts** (Weimar, Alexander Duncker, 1913, 7,50 m., relié 9 m.). Plus de 2.700 auteurs allemands vivants sont signalés et appréciés dans ce volume qui a dû coûter à M. Geissler une grosse somme de travail. La partie biographique est négligée, ce qui importe peu, puisque les renseignements de ce genre sont fournis dans d'autres ouvrages de références. Par contre, M. Geissler a pris soin d'esquisser avec des traits sobres, mais d'un dessin fermement arrêté, la personnalité littéraire des écrivains qu'il nomme. Ce sont des médaillons d'un vigoureux relief. Que l'artiste se place à un point de vue particulier et que dans le modelage de ses figurines il ait, d'un coup de pouce hardi, accentué certaines attitudes, cela était inévitable. Il ne tombe cependant jamais dans le parti-pris et son éloge comme sa critique procèdent du désir d'être sincère et équitable. Ces jugements sont parfois — lorsqu'il s'agit de poètes — appuyés par la citation de quelques vers caractéristiques. Enfin les œuvres des érivains signalés sont indiquées avec leur date d'apparition. F. P.

*
* *

Dans une brochure publiée dans la *Sammlung Gemeinverständlicher Vorträge und Schriften aus dem Gebiet der Theologie und Religionsgeschichte*, M. Gustav Krüger examine à nouveau les raisons que l'on peut avoir d'attribuer au médecin Albrecht Thaer (1752-1828) la paternité de tout ou partie de *Erziehung des Menschengeschlechts* (Tübingen, J. C. B. Mohr, 1913, 44 pp.). C'est en 1839 que, dans sa biographie de Thaer, Wilhelm Körte publia le passage des « Confessions » écrites par Thaer pour sa fiancée, où le jeune médecin reconnaît, entre autres choses, avoir jeté sur le papier *ein neues System* dont une copie tomba entre les mains d'un grand homme qui en changea un peu le style et en publia une partie comme « fragment d'un auteur inconnu ». L'année suivante, dans sa *Christliche Glaubenslehre*, F. D. Strauss ne donnait que sous réserves *Erziehung* pour l'œuvre de Lessing. En 1841, Guhrauer dirigeait une polémique violente contre la thèse de Körte. Le regretté Erich Schmidt ne mentionne pas cette polémique dans sa biographie de Lessing ; la question soulevée mérite cependant examen ; elle porte sur les 80 premiers paragraphes, et M. Krüger conclut d'une part que la paternité de Lessing est loin d'être certaine, d'autre part que la thèse de Körte repose sur des probabilités plus convaincantes qu'on n'aurait pu le croire tout d'abord. J. B.

*
* *

Ce n'est pas un modeste livre « à l'usage des classes » que nous offre M. Karl Breul dans son édition de **Schiller : Die Braut von Messina** (Cambridge University Press, 1913, 4 sh.). Le texte en est établi avec un soin minutieux, commenté et expliqué dans des notes précises et abon-

Digitized by Google

dantes, interprété par une introduction où se manifeste une connaissance exacte de tout ce qui a paru sur ce sujet (cependant omission d'un article de la *Rev. germ.* 1912, p. 266). Cette édition s'élève évidemment au-dessus des nécessités de l'enseignement secondaire. Aussi sera-t-elle consultée utilement par les étudiants et les maîtres de l'enseignement supérieur, non seulement en Angleterre, mais partout où l'on aura à approfondir la pensée, la langue et la prosodie de la *Fiancée de Messine*. F. P.

***

La grande édition des **Œuvres Complètes de Heine** que publie l'*Insel-Verlag*, sous la direction de Oskar Walzel, progresse avec une sage lenteur — plus lentement qu'on ne l'avait laissé espérer au début. Mais sans doute est-ce à l'avantage de la valeur scientifique de la publication, et nous aurions dès lors mauvaise grâce à nous en plaindre. Le 3e vol., publié par les soins de Jonas Fränkel, renferme : *Romanzero* ; *Gedichte* (1853 et 1854) ; *Rimini* ; *Nachlese* (subdivisé en : *Liebesverse*, *Romanzen und vermischte Gedichte*, *Zeitgedichte*, *Aus der Matratzengruft*, *An Personen*, *Widmungen*, et *Fragmente*). L'éditeur du 4e vol., Julius Petersen, y a réuni les trois parties des *Reisebilder* et un *Supplément* tiré du manuscrit de la suite de l'ouvrage ; — des remarques abondantes, un commentaire copieux pour lequel l'éditeur reconnaît avoir utilisé les éditions de Elster, Karpeles et Kalischer, nous fournissent les renseignements indispensables pour l'intelligence du texte. Enfin Oskar Walzel lui-même s'est chargé de la publication du 8e volume qui nous offre, entre autres : *An die hohe Bundesversammlung*, *Ueber den Denunzianten*, *Ueber die französische Bühne*, *Einleitung zum Don Quixote*, *Shakspears Mädchen und Frauen*, *Ludwig Börne*. Cent pages de remarques, notes et commentaires, où la solide érudition de l'éditeur a rassemblé les renseignements les plus précis et les plus précieux, terminent le volume. Deux tomes de cette importante édition restent encore à paraître. Souhaitons qu'ils ne se fassent pas trop attendre et qu'ils viennent compléter heureusement une publication digne du grand poète (Prix : 2 m. le vol.). L. M.

***

Les éditions si appréciées de la *Goldene Klassiker-Bibliothek* se succèdent avec une rapidité presque déconcertante, si l'on considère surtout que leur valeur scientifique n'est nullement compromise par cette production accélérée. Ce sont aujourd'hui les Œuvres de Grabbe qui sont présentées aux lecteurs par le plus compétent des éditeurs (**Grabbes Werke**, *hsg. von* Spiridion Wukadinović. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong u. Cie., 1913. 2 vol. rel. 4 M.). Une substantielle Introduction biographique (LXVIII p.) en tête du premier volume ; des introductions littéraires devant chacune des œuvres publiées, nous donnent une idée suffisamment complète et exacte de l'homme, de la signification et de la valeur de ses œuvres. A la fin du deuxième volume ont été rassemblées les notes concernant l'établissement du texte ; elles nous prouvent que la tâche de l'éditeur n'a pas toujours été aisée à cet égard, et qu'il était vraiment urgent de rectifier les trop nombreuses erreurs conservées et transmises

Digitized by Google

par les éditions antérieures. Enfin des Remarques historiques ou littéraires nous aident à découvrir la signification exacte de maints passages peu clairs. En résumé, édition faite avec soin, et à laquelle il faudra désormais se reporter pour avoir un texte exact. L. M.

***

Nous avons annoncé l'année dernière (v. *Revue germ.*, VII, p. 365) l'apparition du premier volume de l'édition critique des œuvres complètes de Jeremias Gotthelf (**Sämtliche Werke** in 24 Bänden. In Verbindung mit der Familie Bitzius herausgegeben von R. Hunziker und H. Bloesch, Munich, G. Müller und E. Rentsch, le vol. 5 m.). Le second tome de cette œuvre monumentale vient de voir le jour. C'est, dans l'ordre adopté d'avance, le VIIe. Il est publié par M. Bloesch et contient la 2e partie des *Récits (Kleinere Erzählungen) : L'Araignée noire, Hans Berner et ses fils, Elsi l'étrange servante, Le Druide, Kurt de Koppigen, Servais et Pancrace.* La valeur de cette édition est attestée par le soin qu'ont pris les éditeurs de faire connaître, quand cela a été possible, le premier jet de la pensée de Gotthelf. En effet, on nous offre ici en appendice la première version du *Druide* et de *Kurt de Koppigen*, que les critiques doivent connaître pour apprécier l'œuvre de Gotthelf. Ces nouvelles, ainsi que les autres qui ont été accueillies dans ce volume, sont acompagnées d'observations de l'éditeur et des variantes. Le scrupule de M. Bloesch a été tel que, pour l'*Araignée noire*, dont le manuscrit a été conservé, mais qu'il n'était pas utile de publier parce qu'il diffère peu du texte imprimé, il a reproduit les mots barrés par Gotthelf. Nous serons donc bientôt, il faut le souhaiter et l'espérer, en possession d'une édition définitive, aussi satisfaisante par la perfection du texte que par ses qualités extérieures, des œuvres de Bitzius-Gotthelf, dont la gloire, après une longue éclipse, brille à nouveau, comme le montrent cette édition et une thèse récemment soutenue en Sorbonne. F. P.

***

Il n'est guère d'auteur plus populaire — et qui mérite plus de l'être — que Peter Rosegger. Ses œuvres où se révèle un art si personnel et où il entre si peu d'apprêt sont répandues et goûtées non seulement dans sa petite patrie, à laquelle l'attachent de si puissants liens, mais aussi dans toute l'Allemagne. On comprendra que l'éditeur du célèbre romancier, L. Staackmann, ait voulu fêter son 70e anniversaire en publiant un choix étendu de ses œuvres. Le premier volume de cette édition, qui portera le titre **Peter Rosegger : Gesammelte Werke** et en comprendra 40, vient de paraître (Leipzig, L. Staackmann, 2,50 m. le vol. relié). Il est précédé d'une préface dans laquelle Rosegger annonce que cette nouvelle édition sera soumise à une attentive révision. Afin que rien ne manque à notre joie le poète a ajouté à ce premier volume une charmante autobiographie. Ces quelques pages, d'une simplicité et d'une ingénuité touchantes nous content une vie sans fracas mais remplie d'un effort loyal et animé par la passion du bien. Ce n'est pas la confession bruyante d'un artiste en mal de popularité, mais les candides aveux d'un homme de cœur, qui ne fait

Digitized by Google

point mystère de ses goûts modestes et du plaisir que lui procure la nature la moins prétentieuse. Ce plaisir, ses lecteurs le goûteront en lisant ou en relisant ses œuvres dans la belle édition qui nous est offerte aujourd'hui et qu'inaugure l'une des œuvres maîtresses de Rosegger, *Die Schriften des Waldschulmeisters.* S.

*
* *

La maison Georg Müller, après le 1er volume des *Œuvres* de Frank Wedekind, qui a été signalé dans notre dernier fascicule (p. 383), vient d'en publier les tomes 2, 3 et 4 (Munich et Leipzig, 1913). Le 2e volume comprend: *Die junge Welt, Frühlingserwachen, Fritz Schwigerling (der Liebestrank)*; le 3e : *Erdgeist, Die Büchse der Pandora, Der Kammersänger;* le 4e : *Marquis von Keith, König Nicolo, Karl Hetmann, Der Zwergriese (Hidalla).* Après l'excellente étude faite ici même par M. Léon Pineau de l'œuvre dramatique de Wedekind il n'est pas utile de montrer les côtés lumineux et les parties faibles de ces pièces, dont on peut penser et dire qu'elles ne sont pas sans défauts, mais dont il faut affirmer la grande originalité et le prenant intérêt. Le groupement des pièces n'est pas chronologique. Elles semblent ordonnées suivant les idées générales qui y sont traitées, de façon à présenter une vue de l'évolution du poète. Chaque volume contient au moins une des pièces caractéristiques de Wedekind. Dans le 2e nous trouvons l'*Eveil du Printemps*, qui a fondé sa réputation, dans le 3e l'*Esprit de la Terre* et la *Boîte de Pandore*, dans le 4e le si curieux *Marquis de Keith.* D.

*
* *

Les publications populaires et de vulgarisation se font en Allemagne tous les jours plus nombreuses et plus jolies. En voici une nouvelle, la *Deutsche Bibliothek* (Berlin W. 66, Kaiserhsfstrasse) qui nous apporte toute une série de belles et bonnes œuvres en volumes élégamment reliés, à 1 M. chaque. On y trouve du Gœthe, du Otto Ludwig, du Fichte, etc., et beaucoup d'auteurs étrangers. Signalons particulièrement parmi les derniers livres parus, *Barfüssele*, de Berthold Auerbach, l'une des plus populaires parmi ses nouvelles, l'une des plus connues en France et l'une des plus dignes de l'être. Ce livre est accompagné d'une excellente introduction, sobre et claire, de Rudolf Fürst. J. D.

*
* *

Nous ne pouvons qu'être touchés de l'hommage rendu a notre littérature par la maison Fleischel, qui vient de faire traduire en allemand et qui publie les œuvres d'un de nos compatriotes (**Charles-Louis Philippe Gesammelte Werke**, hgb. von Dr Wilhelm Südel, 6 volumes, reliés 20 m., Berlin, Egon Fleischel & Co). Le nom de Charles-Louis Philippe n'est pas de ceux qui sont arrivés à la popularité. Ecrivain d'avant-garde, réaliste hardi, Philippe, mort à 35 ans, n'avait ni le goût, ni le temps, ni les moyens de soigner sa réputation. Aujourd'hui encore, il s'en faut qu'on lui rende justice. Pourquoi la maison Fleischel a-t-elle tenté de faire connaître à l'Allemagne un écrivain peu connu en France? Il y a plusieurs raisons. Philippe a cherché des sensations d'art nouvelles dans la vie des classes popoulaires d'où il est issu lui-même. Il a donné à son émotion

Digitized by Google

une expression sobre, discrète, attachée aux choses mêmes. Par cette originalité et cette simplicité, il plaira à l'Allemagne moderne. D'autre part, la hardiesse d'expression, capable d'effaroucher un lecteur français, se trouve atténuée par la traduction. Cette traduction, entreprise par M. Südel, qui s'est adjoint plusieurs collaborateurs, est très lisible et bien adéquate à la pensée de Philippe. Il semble qu'elle doive gagner de nombreux amis à l'auteur de *Marie Donadieu*. D.

*
**

Etudiant à l'aide de documents du temps la querelle de Lamettrie et de Haller M. Ernst Bergmann, Privatdozent à l'université de Leipzig, a fait revivre dans **Die Satiren des Herrn Maschine** (Leipzig, Ernest Wiegandt, 1913, 3 m.) le célèbre contemporain et hôte de Frédéric II. Sans dénaturer les faits, en les expliquant par le caractère si bizarre de Lamettrie, M. Bergmann réussit à créer un courant de sympathie pour le philosophe si maltraité de son vivant et mal connu de la postérité. C'est le démon de la satire qui perdit Lamettrie. C'est aussi la hardiesse de ses idées, en avance sur son siècle, mais dont plusieurs sont devenues monnaie courante. Une reproduction du portrait de Lamettrie, connu par un passage du *Laokoon* de Lessing ajoute au prix de ce joli petit volume. S.

*
**

L'Enigme allemande, que M. Georges Bourdon publie ces jours derniers (Paris, Plon-Nourrit, 1913, 3 fr. 50) est plus que du reportage, bien que la plus grande partie du livre ait paru sous forme d'articles de journaux. M. Bourdon, à cette époque si grave de notre histoire, a fait une enquête en Allemagne. Il a voulu savoir les raisons de la mésintelligence franco-allemande et rechercher les moyens de la dissiper. Les hommes qui lui ont exprimé leur opinion — ou ce qu'ils ont jugé utile d'en faire connaître — sont parmi les plus considérables. M. Bourdon, écrivain de sens rassis et capable de voir les choses de haut, a complété ou discuté leurs déclarations. Ceux qui connaissent bien l'Allemagne, qui s'attachent à pénétrer sa pensée et à comprendre sa vie, ne partageront pas toujours l'avis de M. Bourdon ; ils reconnaîtront que son livre est un livre de bonne foi, aussi loin du chauvinisme irréfléchi que de l'admiration béate et qu'il peut contribuer à éclairer chez nous l'opinion publique, trop insuffisamment renseignée sur ce qui se fait, se dit, se croit au-delà des Vosges. F. P.

*
**

La petite brochure écrite par un professeur de langues vivantes bavarois et éditée par la Maison Oldenburg : **Die neuphilologische Lehrerbibliothek**, zusammengestellt von einem bayerischen Neuphilologen (Munich, 1913, 1,20 m.) intéresse les professeurs qui enseignent le français, l'anglais et l'italien en Allemagne. C'est un répertoire des ouvrages dont on peut se servir dans les classes. Ce choix a l'avantage d'indiquer exactement le lieu — malheureusement pas toujours la date — d'édition et le prix des œuvres signalées. Ne se trouvera-t-il pas en France un homme du métier consentant à faciliter, de la même façon, la tâche des professeurs qui enseignent chez nous les langues étrangères ? D.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Langue et Littérature allemandes

I. Histoire de la civilisation, etc. — FEIST, S. *Kultur, Ausbreitung u. Herkunft der Indogermanen.* Berlin, Weidmann, '13. 13 m. — KAUFFMANN, F. *Deutsche Altertumskunde. 1. Hälfte : Von der Urzeit bis zur Völkerwanderung.* München, Beck, '13. 10 m. [*Handbuch des deutschen Unterrichts an höheren Schulen. V. Bd. 1. Tl.*] — SCHMIDT, L. *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung. II. Abtlg., 2. Buch.* Berlin, Weidmann, '13. 4 m. [*Quellen u. Forschungen zur alten Geschichte, 27.*] — AUERBACH, B. *La France et le Saint Empire romain germanique depuis la paix de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* Paris, Champion, '13. 15 fr.

II. Langue allemande. — JELLINEK, M. H. *Geschichte der neuhochdeutschen Grammatik von den Anfängen bis auf Adelung. 1. Halbbd.* Heidelberg, C. Winter, '13. 7,50 m. [*Germanische Bibliothek, 7. Bd.*] — LEYEN, F. v. DER. *Das Studium der deutschen Philologie.* München, Reinhardt, '13. 1 m. — LOEWE, R. *Germanische Pflanzennamen. Etymologische Untersuchgn.* Heidelberg, Winter, '13. 5 m. [*Germanische Bibliothek, 6. Bd*] — MARZELL, H. *Die Tiere in deutschen Pflanzennamen. Ein botanischer Beitrag zum deutschen Sprachschatze.* Heidelberg, Winter, '13. 6,80 m. — MEYER, RICH. M. *Deutsche Stilistik. 2., verb. u. verm. Aufl.* München, Beck, '13. 5 m. [*Handbuch des deutschen Unterrichts an höheren Schulen. III. Bd., 1. Tl.*]

III. Littérature allemande. — *a*) **Etudes générales ou particulières**. — BRÜMMER, FRZ. *Lexikon der deutschen Dichter u. Prosaisten vom Beginn des 19. Jahrh. bis zur Gegenwart. 6. völlig neu bearb. u. stark verm. Aufl. Bd 1-6.* Leipzig, Reclam, '13. 6 vol. 9 m. [*Universal-Bibliothek.*] — JUNGBAUER, GUST. *Bibliographie des deutschen Volksliedes in Böhmen.* Prag, Calve, '13. 8 m. [*Beiträge zur deutschböhmischen Volkskunde, 11. Bd.*] — SCHULTE-STRATHAUS, E. *Bibliographie der Orig.-Ausgaben deutscher Dichtungen im Zeitalter Gœthes. Nach den Quellen bearb. I. Bd., 1. Abtlg.* München, G. Müller, '13. 15 m. — DRESCH, J. *Le roman social en Allemagne (1850-1900).* Paris, Alcan, '13. 7,50 fr. — DUPOUY, A. *France et Allemagne. Littératures comparées.* Paris, P. Delaplane, '13. 3,50 fr. — NADLER, J. *Literaturgeschichte der deutschen Stämme und Landschaften. 2. Bd. Die Neustämme v. 1300, die Altstämme von 1600-1780.* Regensburg, Habbel, '13. 8 m. — GEISSLER, MAX. *Führer durch die deutsche Literatur des 20. Jahrh.* Weimar, Duncker, '13. 7,50 m. — WELTZIEN, O. *Das niederdeutsche Drama. Sein Werden in Dichtg. u. Darstellung.* Rostock, Kaufungen-Verlag, '13. 3 m. [*Beiträge zur Geschichte der niederdeutschen Dichtung, 3. Bd.*] — WITKOWSKI, G. *Das deutsche Drama des 19. Jahrh., in seiner Entwicklung dargestellt. 4., durchges. Auflage.* Leipzig, Teubner, '13. 1 m. [*Aus Natur u. Geisteswelt, 51.*]

b) **Auteurs et Ouvrages particuliers**. — **Börne's** *Werke. Historisch-kritische Ausg. in 12 Bdn. Hrsg. v.* L. GEIGER. *Bd 6, 7, 9.* Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong, '13. 6 m.

Fitger, A. — WOCKE, HELMUT. *Arthur Fitger. Sein Leben u. Schaffen.*

Digitized by Google

Stuttgart, Metzler, '13. 4,50 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 36.*]

Gessner. — BERGEMANN, FRITZ. *Salomon Gessner.* München, G. Müller, '13. 3 m.

Gœthe's *Werke. Volksausg. In 18 Bdn. Hrsg. v.* E. ENGEL. Leipzig, Hesse u. Becker, '13. 5 vol. 8 m. — *Gœthe's Werke in Form und Text ihrer Erstausgaben, neu hrsg. v.* K. G. WENDRINER. *Egmont. Gedichte. Götz von Berlichingen. Werther. Die Wahlverwandtschaften.* Berlin, Morawe u. Scheffelt, '13. 5 vol. 13 m. — HEHN, V. *Ueber Gœthes Hermann u. Dorothea. Aus dessen Nachlass hrsg. v.* A. LEITZMANN *u.* T. SCHIEMANN. *3. Aufl.* Stuttgart, Cotta, '13. 3 m.

Gotthelf J. — MURET, G. *Jérémie Gotthelf, sa vie et ses œuvres.* Paris, Alcan, '13. 10 fr. — MURET, G. *Jeremias Gotthelf in seinen Beziehungen zu Deutschland.* München, G. Müller, '13. 3 m.

Hauptmann, G. — BEHL, C. F. W. *Gerhart Hauptmann. Eine Studie.* Berlin, Borngräber, '13. 1 m. — SCHLENTHER, P. *Gerhart Hauptmann. Leben u. Werke. Neue, gänzlich umgearb. Ausg. (6. Aufl.).* Berlin, Fischer, '12. 4 m.

Hebbel's *Briefe. Ausgewählt u. eingel. v.* T. POPPE. Berlin, Deutsches Verlagshaus Bong. '13. 3 m. — *Aus Fr. Hebbels Korrespondenz. Ungedruckte Briefe von u. an den Dichter nebst Beiträgen zur Textkritik einzelner Werke. Hrsg. u. erläutert v.* HIRTH. München, G. Müller, '13. 3 m. — BLANKENBURG, J. *Friedrich Hebbels « Nibelungen » in christlich-deutscher Beleuchtung.* Halle, Mühlmann, '13. 1,50 m. — KUTSCHER, A. *Hebbel u. Grabbe.* München, Bachmair, '13. 2,50 m. — WERNER, R. M. *Hebbel. Ein Lebensbild. 2., verm. Aufl.* Berlin, Hofmann, '13. 4,80 m. [*Geisteshelden, 47-48. Bd.*]

Heine, H. — PIERRE-GAUTHIEZ. *Henri Heine.* Paris, Bloud, '13. 2,50 fr.

Herder. — KOSCHMIEDER, A. *Herders theoretische Stellung zum Drama.* Stuttgart, Metzler, '13. 4,80 m. [*Breslauer Beiträge z. Literaturgeschichte, 35.*]

Holz, Arno. — RESS, R. *Arno Holz u. seine künstlerische, weltkulturelle Bedeutung.* Dresden, Reissner, '13. 3 m. — HARNACK, OTTO. *Wilhelm von Humboldt.* Berlin, Hofmann, '13. 3,60 m. [*Geisteshelden, 62. Bd.*]

Jean Paul. — BEREND, ED. *Jean Pauls Persönlichkeit. Zeitgenössische Berichte, gesammelt u. hrsg.* München, G. Müller, '13. 5 m.

Lessing. — SCHREMPF, CHR. *Lessing.* Leipzig, Teubner, '13. 1 m. [*Aus Natur u. Geisteswelt, 403. Bd.*]

Luther. — FRANKE, C. *Grundzüge der Schriftsprache Luthers in allgemeinverständlicher Darstellung. 1. Tl. Einleitung u. Lautlehre. 2. Aufl.* Halle, Buchh. d. Waisenh., '13. 7,60 m.

Nietzsche. — SCHARRENBROICH, H. *Nietzsches Stellung zum Eudämonismus.* Bonn, Georgi, '13. 1,50 m.

Rosegger, P. *Gesammelte Werke. Vom Verf. neubearb. u. neueingeteilte Ausg. 1. Bd. Mit der Lebensbeschreibung des Verfassers.* Leipzig, Staackmann, '13. 2,50 m.

Schaukal, R. — ELSTER, H. M. *Richard Schaukal. Versuch einer Charakteristik.* Leipzig, Sphinx-Verlag, '13. 1 m.

Schelling's *Briefwechsel m. Niethammer vor seiner Berufung nach Jena. Hrsg. v.* G. DAMMKÖHLER. Leipzig, Meiner, '13. 4 m. [*Hegel-Archiv, 1.*]

Digitized by Google

Schlegel, Fr. — WIENEKE, E. *Patriotismus u. Religion in Friedrich Schlegels Gedichten.* München, Gais, '13. 1,50 m.

Schleiermacher. — SIEGMUND-SCHULTZE, F. *Schleiermachers Psychologie in ihrer Bedeutung für die Glaubenslehre.* Tübingen, Mohr, '13. 5 m.

Spielhagen, Fr. — KLEMPERER, V. *Die Zeitromane Friedrich Spielhagens u. ihre Wurzeln.* Weimar, Duncker, '13. 8 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 43.*]

Vogelweide, W. v. der. — NUSSBERGER, MAX. *Walter v. der Vogelweide. Essay u. Uebertraggn.* Frauenfeld, Huber, '13. 1.60 m.

Wagner, R., *über den Ring der Nibelungen. Aussprüche des Meisters üb. sein Werk in Schriften u. Briefen. Hrsg. v.* E. KLOSS *u.* H. WEBER. Leipzig, Breitkopf u. Härtel, '13. 3 m. — FRIEDRICH, E. *Die Siegfried-Tragödie im Nibelungenring.* Breslau, Markgraf, '13. 2 m.

L. MIS.

Langue et Littérature anglaises

I. Langue. — RIPPMANN, WALTER. *English sounds : adapted for use in Scottish schools* by B. H. A. ROBSON. Dent. 1913. 1/. — FLEMING, L. A. *Synonyms, antonyms and associated words : a manual of reference.* Putnam. 1913. 5/. — MORSBACH, LOR. *Grammatisches u. psychol. Geschlecht im Englischen.* Weidmann, Berlin. 1913. 1 m. — STROHEKER, FRDR. *Doppelformen [u. Rhythmus bei Marlowe u. Kyd.* Diss. Winter, Heidelberg, 1913. 3 m.

II. Littérature. — *a)* **Genres.** — SAINTSBURY, GEORGE. *A Short history of English literature.* Parts 1 to 5. Macmillan. 1913. à 2/. — BAKER, ERNEST A. *A Guide to the best fiction in English.* Routledge. 1913. 21/. — SCHELLING, F. E. *The English lyric.* Constable. 1913. 6/. — CRUSE, AMY. *The Elizabethan lyrists and their poetry* (Poetry and life ser.). Harrap. 1913. 1/. — KITCHEN, G. *Sir Roger l'Estrange : a contribution to the history of the Press in the 17th century.* K. Paul. 1913. 10/6. — CRAIG, ROBERT. *A History of oratory in Parliament, 1213 to 1913.* Heath, Cranton. 1913. 10/6. — COOK. ELIZABETH C. *Literary influences in colonial newspapers, 1704-1750.* H. Milford, 1913. 6 6.

b) **Critique. — Essais.** — MILLER, G. M. *The historical point of view in Eng. literary criticism, from 1570 to 1770* (Anglistische Forschung — en. 35). Winter, Heidelberg. 1913. 4 m. — MORE, PAUL ELMER. *The Drift of romanticism* (Shelburne essays, 8th ser.). Constable. 1913. 5/. — ADCOCK, A. ST. JOHN. *Modern Grub Street, and other essays.* Herbert & D. 1913. 3/6. — GARROD, HERBERT BARING. *Dante, Gœthe's Faust, and other lectures.* Macmillan. 1913. 3/6. — BROOKE, STOPFORD A. *Four poets : Clough, Arnold, Rossetti, Morris.* Duckworth. 1913. 2/6.

c) **Vieil anglais.** — KLAEBER, DR. FR. *Genesis : the later, and other old Eng. and old Saxon texts relating to the fall of man* (Eng. Textbibliothek. 15). Winter, Heidelberg. 1913. 2 m.

d) **Drame.** — LAWRENCE, W. J. *The Elizabethan playhouse and other studies.* Second ser. Shakespeare Head Press. 1913. 12/6. — SPEARING, E. M.

Digitized by Google

Studley's translations of Seneca's « Agamemnon » and « Medea », ed. from the octavos of 1566 (Materialien... Prof. W. Bang. 38). Harrassowitz, Lpz. 1913. 16 m.

e) **Anthologies.** — MEYER, KUNO, trans. *Selections from ancient Irish poetry.* 2nd edit. Constable. 1913. 3/6. — GREGORY, P. *Old world ballads.* Nutt, 1913. 2/. — IVOR-PARRY, EDITH. *In the garden of childhood : an anthology in prose and verse for all Child-lovers.* Routledge, 1913. 2/6. — SMITH, J. C. and SOUTAR, G. eds. *A Book of ballads for boys and girls.* Clar. Press. 1913. 1/4.

III. Auteurs.

Austen. — AUSTEN-LEIGH, W. and R. A. *Jane Austen, her life and letters : a family record.* Smith, E., 1913. 10/6.

Browning, Eliz. — FLECKENSTEIN, DR. EDG : *Die literarischen Anschauungen u. Kritiken Eliz. B. Brownings* (Würzb. Beitr. zur engl. Lit. gesch. 3). Winter, Heidelberg. 1913. 3 m. 40.

Burney. — *Evelina* (Bohn's popular library). Bell. 1913. 1/.

Byron. — DICK, WILLIAM. — *Byron and his poetry* (Poetry and life ser.). Harrap. 1913. 1/.

Carlyle. — CAZAMIAN, L. *Carlyle* (Les Grands Ecrivains Etrangers). Paris, Bloud. 1913, 2 fr. 50.

Chaucer. — HULBERT, J. R. *Chaucer's Official Life* (Univ. of Chicago Dissertation). 1912. — KOCH, PROF. DR. JOHN. *A detailed comparison of the 8 MSS of Chaucer's « Canterbury Tales »* (Anglistiche Forschungen. 36). Winter, Heidelberg. 1913. 13 m. 50.

Dekker, cf. Jonson.

Emerson. — *Works.* Vols 1 and 2 (Bohn's popular library, Bell. 1913. 1/. — DOST, DR. OTTO hrsg. « *Representative men* ». Winter, Heidelberg. 1912. 1 m. 60.

Fielding. — LOBBAN, J. H. ed. « *Journal of a voyage to Lisbon* ». Camb. Univ. Press. 1913. 1/4.

Gaskell. — CHADWICK, MRS ELLIS H. *Mrs. Gaskell : haunts, homes and stories.* New and rev. edit. Pitman, 1913. 5/.

Goldsmith. — PADRAIC. *Oliver Goldsmith* (Regent library). Herbert & D. 1913. 2/6.

Henley. — CORNFORD, L. COPE. *William Ernest Henley* (Modern biographies). Constable. 1913. 1/.

Jonson. — PENNIMAN, J. H. ed. « *Poetaster* » ; *and* « *Satiromastix* », by T. Dekker. D. C. Heath. 1913. 3/.

Lamb. — MASSON, FLORA. *Charles Lamb* (People's books). Jack. 1913. 6 d.

Lewis. M. G. — *The Monk* : a romance, 3 vols. New edit. Gibbings. 1913. 7/6.

Longfellow. — SMEATON, OLIPHANT. *Longfellow and his poetry* (Poetry and life series. Harrap. 1913. 1/.

Lowell. — HUDSON, WILLIAM, HENRY. *Lowell and his poetry.* New edit. (Poetry and life ser.). Harrap, 1913. 1/.

Massinger. — SHERMAN, L. A. ed. *Massinger's Dramas* (Masterpieces of English Drama). Amer. Book C°. N. Y. 1913.

Digitized by Google

Maurier (du). — Wood, T. Martin. *George Du Maurier, the satirist of the Victorians : a review of his art and personality.* Illus. Chatto, 1913. 7/6.

Mitford. — Roberts, W. J. *Mary Russell Mitford : the tragedy of a blue-stocking.* Illus. A. Melrose. 1913. 10/6.

Morris. — Compton-Rickett, Arthur. *William Morris : a study in personality.* H. Jenkins. 1913. 7/6.

Newman. — *Sermon notes. 1849-1878.* Edit. by Fathers of the Birmingham Oratory. Longmans. 1913. 5/.

Phaer. — Brenner, Dr. Ed. J. W. *Thomas Phaer m. besond. Berücksicht. seiner Aeneis-Uebersetzung (1558)* (Würzb. Beitr. zur eng. Lit. gesch. 2). Winter, Heidelberg. 1913. 3 m. 40.

Ruskin. — Daniel. J. *Les idées sociales de Ruskin.* Bloud. 1913. 3 fr. 50.

Shaftesbury. — Grudzinski, Herb. *Shaftesbury's Einfluss auf Chr. M. Wieland* (Breslauer Beitr. zur Lit. gesch. 34). Metzler. Stuttgart. 1913. 3 m.

Shakespeare. — Berzewiczy, A. *Le surnaturel dans le théâtre de Shakespeare.* Fontemoing. 1913. 3 f. — Poel, William. *Shakespeare in the theatre.* Sidgwick. 1913. 5/. — Downing, Charles. *Shakespeare as Panjudge of the world.* Publ. under the auspices of the Soc. of the Shakespearean Reconciliation (Stratford-on-Avon). Shakespeare Press. 1913. 2/. — Furnivall. Dr. F. J. and Munro, John. ed. *The Comedies, histories, tragedies, sonnets and poems.* Cassell. 1913. 5/. — Law. R. A. ed. *King Henry the Sixth. Part 3* (Tudor Shakespeare). Macmillan. 1913. 1/. — Howe, W. D. ed. *Cymbeline* (Tudor Shakespeare). Macmillan. 1913 1/. — Furness, Jr. H. H. ed. *The Tragedies of Julius Caesar.* Lippincott. 1913. 15/. — Sieper, Ernst. *Shakespeare und seine Zeit* (Aus Natur. u. Geisteswelt. 185). Teubner, Leipzig. 1913 (2me éd.). 1 m.

Shaw. — Norwood, G. *Euripides and Mr. Bernard Shaw.* St. Catherine Press. 1913. 1/.

Shelley. — Waterlow, Sydney. *Shelley.* (People's books) Jack. 1913. 6 d.

Sheridan. — Balston, T. ed. « *The Rivals* » (Milford). Clarendon Press. 1913. 2/.

Spenser. — Higginson, J. J. « *The Shepherd's Calendar* » *in relation to contemporary affairs* (Columbia Univ. Studies). Frowde. 1912. 6/6.

Swinburne. — Drinkwater, John. *Swinburne : an estimate.* Dent. 1913. 5/.

Tennyson. — Johnson, R. Brimley. *Tennyson and his poetry* (Poetry and life ser.). Harrap. 1913. 1/. — Choisy, L. F. *Alfred Tennyson, son spiritualisme, sa personnalité morale.* Champion. 1913. 6 fr.

Vane. — Willcock, John. *Life of Sir Henry Vane the younger, statesman and mystic.* St. Catherine Press. 1913. 10/.

Walpole. — Greenwood, Alice Drayton. *Horace Walpole's world : a sketch of Whig society under George III.* Bell. 1913. 12/6.

Wilde. — Ransome, Arthur. *Oscar Wilde : a critical study.* Methuen. 1913 (Cheap ed.). 1/.

Wordsworth. — *Poems. 1807.* 2 vol. (Clar. Press). Frowde, 1913. 2 6.

A. Koszul.

Digitized by Google

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur. T. LIV, fascicule 1 (17 avril 1913).

J. Franck : *Germanisch B D G* (Contredit l'opinion d'après laquelle *bh dh gh* ou *b d g* indo-européens — en tant que ceux-ci sont soumis à la loi de Werner — seraient devenus les spirantes sonores *b, d, g*, en germanique primitif). — E. Schröder : *Fuldaer Bruchstück von Rudolfs von Ems Barlaam* (variantes fournies par un fragment manuscrit, récemment découvert de ce poème). — R. Meissner : *Ueber eine Gruppe von Kenningar für « Mann » und « Frau »* (Enumération des *kenningar* — sortes de périphrases poétiques, — qui servent dans la poésie des skaldes à désigner l'homme et la femme Les *kenningar* ont été formées avec réflexion et attention). — E. A. F. Michaelis : *Zum Ludus de Antichristo* (Remarques de détail sur ce drame liturgique, écrit entre 1155 et 1160 par un moine appartenant à l'entourage bernardien). — H. Schmidt : *Collation des Biterolf.* — H. Schmidt : *Die Nibelungenhandschrift O* (Ce ms. remonte à la même source que *d*, c'est-à-dire à un ms. *Od*, très ancien, et a été copié dans la région des Alpes austro-bavaroises). — Th. Baunack : *Beiträge zur Erklärung Heinrichs von Melk* (Interprétation de passages relatifs aux clercs, aux moines, à la messe et à la biographie du poète). — A. Morsbach : *Bruder Hansens Englisch* (Frère Hans savait mal l'anglais).

Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur XXXVI.

Comptes rendus critiques.

Bulletin (Litteraturnotizen).

Euphorion. T. XIX, fascicule 4, 1912.

H. E. Trutter : *Bibliographisches in Stranitzky's Ollapatrida* (Cette œuvre est bien de Stranitzky ; le nom de *Fuchsmundi* est un jeu de mots sur *lux mundi*. Quelques-unes des poésies de Stranitzky sont imitées de Weise). — F. Bertram : *Gleim und Spalding* (Causes de la rupture entre Gleim et Spalding, et dont la principale est la publication de lettres de Spalding à l'insu de ce dernier). — F. J. Schneider : *Theodor Gottlieb von Hippel und Carl George Gottfried Glave* (Après avoir été amis Hippel et Glave se brouillèrent, ce dernier fut victime de son penchant pour l'intrigue). — H. G. Gräf : *Zum Schiller-Gœthe-Briefwechsel* (Variantes fournies par une collation des mss.). — P. Czygan : *Neue Beiträge zu Max von Schenkendorfs Leben, Denken und Dichten* (Suite. Documents relatifs à son duel avec le général Rouquette). — J. Fränkel : *Studien zu Heines Gedichten* (Discussions de textes). — A. Becker : *Friedrich Rückert und die Pfalz* (Deux lettres de Rückert à son neveu le pasteur Neundorf). —

Digitized by Google

K. Wehrhan : *Ferdinand Freiligrath und seine kaufmännische Tätigkeit* (Lettre de l'écrivain à F. Weerth, de laquelle il ressort que Freiligrath fut un bon comptable et satisfait de son sort).

Mélanges. — A. Warda : *Das Zeugnis eines Zeitgenossen über den Verfasser des Liedes von Crambambuli* (Ce n'est pas Buck, mais Wittekind qui en est l'auteur). — W. Hartung : *Zum « komischen Krieg » Gottscheds und seiner Anhänger mit dem Schauspieldirektor Koch* (Documents confirmant que les tribunaux eurent à connaître de la querelle entre les défenseurs du bon goût et Koch). — R. Schlösser : *Kleine Textbesserungen zu Strachwitz und Hebbel.*

Comptes rendus (Parmi ceux-ci à signaler la critique du livre de M. E. Frank : *C. Brentano, Nachtwachen von Bonaventura* et dont l'auteur, M. Berend, pense démontrer que les anonymes *Nachtwachen* ne sont pas de Brentano).

Die Propyläen, 1913.

9 Mai. — C. Hagemann : *Strindberg als Dramatiker* (Tempérament de Titan, talent souple, dramatiste puissant, Strindberg est toujours original et non un imitateur d'Ibsen).

16 Mai. — P. Schubring : *Zu Richard Wagners 100. Geburtstag* (Wagner fut l'initiateur à un art supérieur et mérite — quoi qu'en pensent les « absolutistes » — d'être rangé parmi les héros intellectuels).

23 Mai. — H. Bethge : *Friedrich Huch* (Ce romancier mort récemment à l'âge de 39 ans possédait un talent très subtil et pénétrant).

30 Mai. — H. Konnerth : *Gerhart Hauptmanns Weber* (Est, avec le *Tell* de Schiller et l'*Asile de Nuit* de Gorky, une tragédie où la foule est le héros de la révolution). F. P.

Deutsche Rundschau. 1913.

Avril. — *Lebenserinnerungen aus dem Nachlass von Rochus Freiherrn von Liliencron* (Suite. Souvenirs sur le soulèvement du Schleswig-Holstein en 1848. Ses années de professorat à l'Université de Kiel). — G. Dickhuth : *1813.* — Charlotte Lady Blennerhassett : *Disraeli im Parlament 1837-1846.*

Mai. — *Lebenserinnerungen aus dem Nachlass von Rochus Freiherrn von Liliencron* (Suite. Intéressants souvenirs sur Iéna et son Université, où il est nommé professeur en 1852. La vie matérielle y est tout à fait modeste, mais une grande activité intellectuelle y règne). — G. Dickhuth : *1813.* — W. Reinke : *Wichtige Probleme der Weltanschauung.*

Süddeutsche Monatshefte. 1912-1913.

Mai. — *Die Briefe Miquels an Marquardsen*, mitgeteilt von K. A. von Müller (Suite. Lettres écrites de 1888 à 1897. Débuts du règne de Guillaume II. La chute de Bismarck. Les réformes financières). — J. Hofmiller : *Thomas Manns neue Erzählung* (Compte rendu très élogieux de la nouvelle *Der Tod in Venedig*, solidement construite, écrite en une langue qui est un charme pour l'oreille). — U. Rauscher : *Vom Berliner Theater* (*Der lebende Leichnam*, de Tolstoï ; *Bürger Schippel*, de C. Sternheim). —

Digitized by Google

K. Boll : *Ein Beitrag zur E. T. A. Hoffmann-Literatur* (Rapprochement entre le *Nussknacker und Mausekönigin* et l'*Histoire d'un Casse-Noisette*, par Alexandre Dumas, 1845).

Juin. — Th. Ziegler : *Nietzsche gegen Sokrates.* (Malgré ses variations, Nietzsche est surtout un adversaire de Socrate, dont la laideur et l'origine plébéienne le repoussent, et dont il hait le rationalisme, l'optimisme, la doctrine morale; il a donné plutôt une caricature de Socrate qu'un portrait fidèle). — J. Hofmiller : *Schlözers Römische Briefe* (Lettres écrites de 1864 à 1869 par Kurd von Schlözer, alors attaché d'ambassade à Rome; très spirituelles, pleines de détails curieux sur la vie et la politique romaines). — Thomas Mann : *Friedrich Huch* (Discours prononcé le 15 mai aux obsèques de l'écrivain, que Th. Mann considère comme un des représentants les plus marquants du roman moderne et du nouvel humanisme). — A. Supper : *Ratgeber für schwäbische Volksbüchereien.* (La romancière souabe examine avec humour les différentes divisions de ce catalogue et les besoins auxquels elles répondent).

G. D.

Das literarische Echo. 1913.

1er Mai. W. von Molo : *Das beste Buch* (Il n'est pas possible de dire : ce livre est le *meilleur* de l'année, ou du genre, etc. ; tout ce que l'on peut affirmer, c'est : ce livre a de la *valeur pour moi* »). — M. Meyerfeld : *Ludwigs Wagner-Buch* (Ce livre ne procède pas d'une hostilité sincère et impartiale envers le grand compositeur, mais simplement du désir d'écrire un livre sensationnel ; a manqué son but). — E. Heilborn : *Sterbens-Orgie* (Analyse et apprécie la nouvelle de Thomas Mann : *Der Tod in Venedig*). Chr. Wagner : *Drei Gedichte.* — W. Nithack-Stahn : *Aus der Welt der Schule* (Analyse de quelques publications récentes concernant l'école et les écoliers).

15 Mai. — L. Feuchtwanger : *Kosten und Preis der geistigen Arbeit.* — W. Rath : *Clara Viebigs Altberliner Roman* (Désigne ainsi le dernier roman publié par la célèbre et infatigable romancière sous le titre : *Das Eisen im Feuer*, et où est racontée l'histoire mouvementée de Berlin de 1848 à 1866). — Käte Müller : *Irische Volkslieder* (A propos d'une collection de chants populaires irlandais publiés en 1905 par Douglas Hyde). — H. Amelung : *Neues und altes, echtes und falsches von Clemens Brentano* (Attribuées successivement à Schelling, Caroline et Hoffmann, les *Veillées de Bonaventure* furent enfin, en 1909, rendues par Schultz à leur véritable auteur, *Wetzel* ; — les arguments de E. Frank, qui en attribue la paternité à Cl. Brentano, sont insuffisants). — W. Hegeler : *Der letzte Taler* (Nouvelle extraite d'un récent recueil intitulé : *Eros*). — W. v. Molo : *Dramatische Strategie* (Apprécie quelques pièces récentes).

1er Juin. — A. Köster : *Erich Schmidt* (Article où le disciple et l'ami expose avec émotion ce que fut le grand savant trop tôt disparu). — E. Pernerstorfer : *Ein polnischer Bauernroman.* — Marie von Bunsen : *Das Exemplar* (Tel est le titre d'un roman de Annette Kolb, dont le critique fait l'analyse et l'éloge). — F. von Zobeltitz : *Reisen und Reisende* (Analyse et apprécie quelques récents récits de voyages).

Digitized by Google

15 Juin. — M. Brusot : *Einiges über Erotik* (A propos de l'écrivain espagnol Felipe Trigo). — H. Friedeberger : *Ein deutsches Epos* (Désigne ainsi le dernier grand roman de Ricarda Huch : *Der grosse Krieg in Deutschland*, où semblent réunies, un peu violemment peut-être, les tendances diverses, jusqu'ici dispersées, du célèbre écrivain). — E. Heilborn : *Caroline* (Intéressante étude de la personnalité de Caroline Schlegel à l'occasion de la nouvelle édition de sa correspondance par E. Schmidt). — Richard Schaukal : *Französische Briefe*. — J. E. Poritzky : *Humoristika* (Rend compte de quelques ouvrages satiriques ou humoristiques récents). — Else Lasker-Schüler : *Zwei Gedichte*.

Die Grenzboten. 1913.

N° 18. — P. Hauck : *Richard Wagners Parsifal* (Signification exacte de cette œuvre. Parsifal est « le pur insensé qui devient savant par la pitié » ; c'est là une théorie schopenhauérienne ; influence de Schopenhauer sur Wagner, comparable à celle de Kant sur Schiller). — N° 19. — M. Goldstein : *Nietzsche und sein Biograph* (Apprécie la récente biographie de Nietzsche par R. M. Meyer ; elle tient le milieu entre un ouvrage scientifique et un livre de vulgarisation. Son principal mérite réside dans l'analyse littéraire des œuvres ; — n'a pas su pénétrer la personnalité du penseur et de l'écrivain). — N° 20. — F. Braun : *Anselm Feuerbach und seine Zeit* (Article important sur le célèbre peintre, un des plus grands du XIXe siècle en Allemagne). — N° 21. — R. Messlény : *Roman und Epos* (Ces deux genres littéraires ne sont pas identiques, comme le proclamaient les esthéticiens Hegel et Vischer, pourtant ils ne s'opposent pas non plus l'un à l'autre comme le déclare Spitteler ; ni identiques, ni contraires, telle serait la vérité). — N° 22. — A. Dühr : *Aus Arndts Vermächtnis* (Apprécie et analyse diverses études récentes sur Arndt et quelques publications récentes de ses œuvres. La biographie rédigée par Steffens pour l'édition de la Goldene Klassiker-Bibliothek est particulièrement remarquable). — Otto Zoff : *Indifferentismus in der Literatur* (Le représentant le plus éminent de cette tendance serait Max Brod. Analyse de ses principaux ouvrages). — N° 23. — F. Reck-Malleczewen : *Richard Wagner contra Emil Ludwig*. — N° 24. — R. Lehmann : *Adolf Matthias und das höhere Schulwesen*. — K. Lange : *Die « Kunst » des Lichtspieltheaters* (Le cinématographe s'est définitivement révélé impuissant à faire l'éducation esthétique du peuple ; il est temps d'en réprimer les excès par voie législative). L. M.

REVUES FRANÇAISES

Revue des Deux Mondes, 1913.

15 Mai. — Th. de Wyzewa : *Un nouveau livre de Swinburne : Charles Dickens* (Swinburne apprécie dans les œuvres de Dickens les caractères et la langue. David Copperfield est trop autobiographique ; le personnage garde toujours en soi quelque chose de son modèle. Au contraire, Nicolas Nickleby et Martin Chuzzlewit, personnages jaillis de l'invention poétique de Dickens, nous montrent un monde plein de vérité et de poésie. La langue est un mélange harmonieux de souplesse et de limpidité). F. D.

Digitized by Google

REVUES ANGLAISES

The Fortnightly Review. Juin, 1913.

W. L. Courtney : *Realistic Drama.* II (Etudie surtout le réalisme de Sir Arthur Pinero, l'influence d'Ibsen, et conclut qu'il faut réagir pour empêcher le réalisme d'aboutir au pessimisme auquel la littérature russe s'abandonne si volontiers). — Gilbert Thomas : *Mr Masefield's Poetry* (Eloge de l'art robuste et « vital » de John Masefield, le représentant le plus caractéristique de l'esprit de révolte contre les vieilles traditions puritaines en poésie). — Herman Scheffauer : *The Death of Satire* (Le déclin de l'esprit satirique dans la poésie, le roman et le drame s'explique par les conditions de la vie moderne, le relâchement dans l'application des lois, la prédominance de la médiocrité, le mercantilisme de la presse, etc...). A. L.

The Dublin Review. Janvier et Avril 1913.

W. Ward : *Disraeli* (Très fine et vivante étude, à propos de la biographie de M. Monypenny). — Blanche W. Cornish : *Digby Dolben* (Quelques notes et souvenirs, accompagnés de citations, sur ce jeune poète exquis, produit si curieux d'une sensibilité religieuse voisine du scrupule et d'un goût classique très haut et très pur). — Louise I. Guiney : *On epitaphs, catholic and catholic-minded* (Intéressant et piquant, parfois un peu trop apologétique, sur un « genre » peu étudié). — Hugh Pope : *The Rheims Version of the New Testament* (En montre, sans pitié, les faiblesses, et reprend l'idée, caressée jadis par Newman, d'une nouvelle version anglaise).

The Modern Language Review. Janvier et Avril 1913.

H. V. Routh : *The future of comparative literature* (Un programme bien vaste, mais stimulant). — F. Baldensperger et J. M. Carré : *La première histoire indienne de Chateaubriand et sa source américaine (Ouabi* de Mrs. Morton, 1790). — Lonsdale Ragg : *Wit and Humour in Dante.* — G. C. Moore Smith : *Donniana* (Notes supplémentaires sur le livre de M. Gosse). — M. Körner : *Two poems attributed to T. Körner* (L'un publié ici même, 1907, p. 231 ; raisons contre l'attribution proposée). — A. S. Napier : *Two fragments of Alfred's « Orosius »* (Un ms de la Bibl. Bodléienne). — W. W. Greg : *A ballad of twelfth day* (Un ms. de Trinity Coll. Camb.). — M. R. James et G. C. Macaulay : *Fifteenth Century carols and other pieces.* — J. G. Robertson : *F. Hebbel.* — C. Brett : *Notes on « Sir Gawayne and the Green Knight ».* — J. E. Wells : *Fielding's « Champion » and Captain Hercules Vinegar* (Personnage historique derrière le directeur supposé du périodique de Fielding). — C. M. Maclean : *Hugo's use of « Les Délices de la Grande Bretagne » in « L'homme qui rit »* (Montre que ce bel ouvrage, de 1707, a été utilisé, sans critique mais avec un sens éveillé du pittoresque, par notre poète). — P. Barbier : *Etymologie et dérivés de « Acernia », « Acerna ».* — M. K. Pope : *The dialect of Beroul's « Tristan ».* — W. F. Smith : *Rabelais on language by signs.*

Digitized by Google

Englische Studien. 46. Band. 2 Heft.

F. Holthausen : *Quellenstudien zu englischen Denkmälern* (Vie de St. Malchus ; Homélies d'Aelfric ; le Christ en Croix — sources latines, accessibles dans la Patrologie de Migne). — J. Marik : *Ueber die neuenglische Vokalverschiebung* (Répond à l'article de Western, 45 b.). — O. Schellenberg : *Wer war Andrew Ols?* (Un des premiers Anglais qui aient été à l'école de la Renaissance italienne; identitié avec Andrew Holes, dont on connaît mieux la carrière).— M. J. Wolff : *Das Komische bei Shakespeare* (Compare le comique shakespearien à la tradition classique aristotélicienne, dont Shak. n'aurait nullement été ignorant). — L. L. Schücking : *Das Datum des Pseudo-Shakespeareschen « Sir Thomas Moore »* (Le début du XVIIe siècle). — F. Jung : *Beckfords Persönlichkeit* (Basé sur la biographie de L. Melville; comp. son caractère à celui de Byron, en souligne les aspects romantiques).

A. K.

REVUES SCANDINAVES

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal), 1913.

Avril. — Numéro en partie consacré au peintre Kristian Zahrtmann. — Niels Mœller : *Harald Hœffding* (Poésies à l'honneur du philosophe danois).

Mai. — Christian Rimestad : *Thomas Krag* (Compte parmi les « sans-repos » et les « sans-patrie » ; romantique, ami du silence et de la nuit : écrit d'inspiration : ce qui explique le réalisme de son style et le manque de composition de ses œuvres).

Juin. — Edith Rode : *Enhver, som forarger en af disse smaa...* (Nouvelle). — Hans Brix : *Nye Ewald-Studier* (A propos du livre de A. D. Jœrgensen sur Ewald : que, tandis que Jœrgensen oppose les deux types de Pantakak et de Philet, celui-ci est la première esquisse de celui-là, le misanthrope d'Ewald).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), 1913.

IV. — Hilma Borelius : *Fredrika Bremer som ung* (Enfance malheureuse de cette femme qui a célébré dans la plupart de ses œuvres les joies de la famille. Ses rapports avec Böklin, de l'automne 1831 à l'automne 1833). — Axel Garde : *Ansigtet* (Une scène d'intérieur : un acte à trois personnages. — A. Jensen : *Ur Bulgariens nya Litteratur* (Le poète et homme d'Etat Petka Slawejkov le père de la littérature bulgare moderne, dont le meilleur représentant actuel serait Ivan Vazov).

V. — Svend Leopold : *Intet uden Roser* (Récit). — Wilh. Peterson-Berger : *Wagnerarfvet* (Bayreuth l'idée fondamentale dans l'œuvre de R. Wagner : réunir à dates déterminées les esprits s'élite en vue d'une jouissance d'art). — Olof Rabenius : *Ny svensk lyrik* (Aucune œuvre lyrique qui s'impose).

Digitized by Google

Samtiden (Kristiania. Aschehoug), 1913.

IV. — Carl Nœrup : *Thomas Krag* (A produit vingt volumes en vingt ans, des romans et des drames ; très irrégulier dans ses œuvres. Dans Frank Hjelm, son dernier roman, nous donne l'histoire de son âme). — Einar Skavlan : *Nye bøker* (Revue des livres nouveaux. Rien de particulièrement remarquable).

V. — Sten Konow : *Det indiske drama og den nyere forskning* (Le théâtre hindou non d'origine grecque, mais d'origine religieuse comme le théâtre grec). — Reidar Mjœen : *Richard Wagner* (Son idéal d'art marque une réaction contre l'intellectualisme en faveur de la naïveté du sentiment). — Elisabeth Brochman : *En bok for folket* (Ereintement féroce, quelquefois juste, du livre de Bull sur Wergeland).

L. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Dans sa séance du 31 mai, l'Académie des Sciences morales et politiques a élu comme membre titulaire M. Bourdeau, en remplacement de M. Compayré. Des trois concurrents de M. Bourdeau, le plus favorisé a été M. Ernest Seillière, notre éminent collaborateur, qui a obtenu 9 voix au premier tour de scrutin.

Ont été reçus docteurs ès lettres par la Sorbonne :

M. G. Muret (thèses : Jérémie Gotthelf, sa vie et ses œuvres ; Jeremias Gotthelf in seinen Bezichungen zu Deutschland) ;

M. E. Vermeil (thèses : Jean-Adam Möhler et l'école catholique de Tubingue 1815-1840 ; Le Simsone Grisaldo de F.-M. Klinger) ;

M. R. Gauthiot (thèses : La fin de mot en indo-européen ; Essai sur le vocalisme du Sogdien) ;

M. R. Lote (Thèses : Les origines mystiques de la science « allemande » ; La France et l'esprit français jugés par le « Mercure » de Wieland, 1773-1797).

Rappelons que M. Gauthiot a fourni à la *Revue germanique* une collaboration très appréciée.

C'est à M. Baldensperger, Professeur à la Sorbonne et collaborateur de la *Revue germanique*, qu'a été confiée la mission de faire des cours en qualite de professeur français à l'Université Harvard en 1913-1914.

Rappelons à cette occasion que M. Baldensperger vient de publier plusieurs intéressants travaux de littérature comparée :

Klopstock et les émigrés français à Hambourg (Rev. d'histoire litt. de la France) ;

La première histoire indienne de Chateaubriand et sa Source américaine (Modern Language Review, avec la collaboration de M. J. M. Carré) ;

La chronologie du séjour de Voltaire en Angleterre et les *Lettres philosophiques* (Archiv).

A signaler une étude du livre de M. P. Rohrbach : *Der deutsche Gedanke in der Welt* publiée par notre collaborateur M. Pitollet dans la *Revue des langues romanes*.

Il ressort d'une enquête faite par la *Frankfurter Zeitung* que le barbet noir du *Faust* aurait pour origine une apparition vue par le légat Crescentius lors du Concile de Trente.

La librairie Meyer et Jessen (Berlin W. 35, Lützow-Strasse 102-104) invite à souscrire à une édition des œuvres complètes de Fréd. Théod. Vischer, l'auteur de l'*Esthétique*, des *Kritische Gänge* et d'œuvres d'imagination. Le prix total des 13 volumes reliés est de 100 m.

De nombreuses manifestations célèbrent le centième anniversaire de de Richard Wagner, Hebbel, Ludwig et le cinquantième anniversaire de naissance d'Arno Holz, l'auteur trop méconnu de la *Famille Selicke*.

Une pièce de Gerhart Hauptmann, déstinée à glorifier les événements de la Guerre d'indépendance, a été interdite à Breslau parce qu'elle exaltait Napoléon. De vives protestations se sont fait entendre de divers côtés contre cette mesure, à laquelle on reproche d'être dépourvue de libéralisme.

Digitized by Google

Le 17 mai a eu lieu à Weimar la réunion générale de la Gœthe-Gesellschaft. On annonce que le bâtiment annexe du Gœthe-Schiller-Archiv pourra être inauguré l'année prochaine. Le nombre des savants étrangers qui viennent travailler dans l'hospitalier établissement weimarien s'accroît tous les ans.

M. Hans Gerhard Gräf a été nommé assistant au Gœthe-Schiller-Archiv.

Notre regretté collaborateur, M. J. Kont, avait pu, avant qu'une mort soudaine l'arrachât à ses travaux, mettre la dernière main à une *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910), qui vient de paraître chez l'éditeur Leroux. C'est un très beau volume de près de 350 pages, où sont signalés par ordre chronologique tous les ouvrages français où il est question de la Hongrie, ainsi que toutes les pièces d'archives ayant trait à ce pays. Sans nul doute, ce travail, qui est le fruit de longues et studieuses années, rendra de grands services à tous ceux, historiens, littérateurs, artistes et philologues qu'intéressent les relations de la France et de la Hongrie.

Le 8 avril dernier, est mort à Paris M. Honoré Champion, qui était l'éditeur très estimé et très aimé de publications scientifiques de premier rang, la *Romania* entre autres. M. Champion éditait aussi des travaux de littérature étrangère, tout récemment : *Le théâtre et les mœurs russes* de M. J. Patouillet, apprécié dans notre précédent fascicule, *Les Origines de l'influence française en Allemagne* de M. L. Reynaud, dont nous parlerons. M. Edouard Champion, son fils et successeur, voudra sans doute persévérer dans cette voie et s'assurer, lui aussi, la sympathie de tous ceux qui suivent le mouvement littéraire à l'étranger. Un joli volume, consacré à la mémoire de M. Honoré Champion, vient de paraître, renfermant de nombreux discours et articles nécrologiques qu'a suscités la mort de ce « libraire d'autrefois ».

C'est pour la littérature allemande une grande perte que la mort d'Erich Schmidt. Né à Iéna le 20 juin 1853, Erich Schmidt a terminé à Berlin, le 30 avril, sa brillante carrière. Elève de Scherer, comme Brahm et Minor, pour ne citer que des disparus, Schmidt fut professeur à Strasbourg, Vienne et Berlin, où il succéda à son maître, mort jeune, lui aussi. Ses travaux sont bien connus et ses livres entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à la littérature allemande. C'est — il faut se borner aux principaux — *Richardson, Rousseau und Gœthe*, *H. L. Wagner*, *Lenz und Klinger*, *Lessing, Charakteristiken* ; ce sont aussi les éditions de l'*Urfaust*, des poésies d'*Uhland*, des drames de jeunesse de *Schiller* et enfin des œuvres de *H. de Kleist* (en collaboration avec M. Minde-Pouët et M. R. Steig). Sans être le « professeur pour dames » que quelques-uns voyaient en lui, Schmidt ne dédaignait pas la popularité. Il était très apprécié de l'Empereur Guillaume II, qui adressa à sa veuve le télégramme de condoléances que voici :

« Soeben erfahre ich den Tod Ihres teuren Gatten. Tiefbetrübt über den schweren Verlust, spreche ich Ihnen und den Ihrigen mein herzliches

Digitized by Google

Beileid aus. Der Lebensarbeit des ausgezeichneten Forschers hat die deutsche Wissenschaft und das deutsche Volk köstliche Schätze unserer Klassiker zu verdanken. Als Universitätslehrer hat der Entschlafene sich um die akademische Jugend grosse Verdienste erworben. Der Name Erich Schmidts wird in der gebildeten Welt bei alt und jung für alle Zeiten einen ehrenvollen Klang behalten. Ich selbst werde des trefflichen Mannes, dem ich zu meiner Freude öfter nähertreten durfte, seiner echt deutschen Biederkeit wie seiner liebenswürdigen Persönlichkeit, die sich als Rektor der Berliner Universität in ihrem Jubiläumsjahr so glänzend bewährten, nie vergessen. Möge Ihnen meine aufrichtige Teilnahme ein Trost in den schweren Tagen der Trauer sein. Wilhelm R. »

Le romancier Frédéric Huch, né à Brunswick en 1873, est mort à Munich le 12 mai. Il laisse des romans appréciés, surtout *Enzio*, où se montre un art très personnel et une forme très pure.

On espère fonder à l'Université de Manchester une bourse d'étudiant en mémoire de George Gissing, qui y travailla alors qu'elle s'appelait encore Owens College; une autre bourse, attribuable à un élève de la Crypt Grammar School de Gloucester, y perpétuerait de même le souvenir de Henley.

Le célèbre romancier Thomas Hardy a reçu de l'Université de Cambridge le bonnet de Docteur ès lettres, « honoris causa ».

Oscar Wilde a été en évidence à la fin du mois d'avril : le procès sensationnel intenté par son ami (?) Lord Alfred Douglas, bien connu dans certains milieux parisiens, à M. A. Ransome et au « Times Book Club », s'est terminé en faveur de ceux-ci, les accusations portées par M. Ransome ayant bien, dit le jugement, un caractère diffamatoire (« libel »), mais paraissant vraies...

L'Université de Londres a vu passer son chiffre d'examinés de 12.263 à 12.455 — dont 1.989 élèves d'enseignement supérieur. Le rapport de la Commission Royale, d'ailleurs sévère, laisse attendre des remaniements profonds dans la constitution de l'Université. On parle beaucoup de son transfert, en un quartier plus central, probablement dans Bloomsbury, non loin du British Museum. C'est une ère nouvelle qui va s'ouvrir pour la jeune Université.

Le 2 mai dernier, ont été adjugées à Londres pour le prix de 163.750 fr., 571 lettres d'amour de Robert et Elisabeth Barrett Browning. Il y avait 284 lettres de Robert et 287 d'Elisabeth.

Le manuscrit original de *Aurora Leigh*, le chef-d'œuvre de Miss Barrett, a été payé 25.250 fr., et 500 lettres d'Elisabeth à Mary Russell Mitford ont été vendues 6.125 fr.

A partir du 5 mai, le prix du *Times* est le même pour tout le monde : abonné ou acheteur au numéro ne le paient que 2 pence.

Le *Times*, qui, à l'origine, se vendait 2 pence 1/2 (25 centimes), a plusieurs fois modifié son prix :

Digitized by Google

Le 1er juillet 1796, le prix du *Times* est de.	4	pence	1/2
Le 1er janvier 1799	6	—	
Le 22 mai 1809	6	—	1/2
Le 1er septembre 1815	7	—	
Le 15 septembre 1836	5	—	
Le 1er juillet 1855	4	—	
Le 1er octobre 1861	3	—	

Les morts en Angleterre :

Le 27 mai : Sir John Lubbock (Lord Avebury) à l'âge de 79 ans. Fils aîné d'un banquier, il s'était mis de bonne heure à l'étude de l'anthropologie et des sciences naturelles. Une activité prodigieuse lui permit de poursuivre ainsi un idéal de large et forte culture au sein d'une vie politique très remplie. Président du Conseil de Comté de Londres (1890-1852), vice-chancelier de l'Université (1872-1880), puis son représentant au Parlement (1880-1900), auteur de plusieurs des projets de lois qui ont assuré au monde du travail en Angleterre ses nombreux loisirs ; il continua d'étudier et d'écrire : plusieurs de ses livres, *The Pleasures of Life* en particulier (1891), sont bien connus chez nous.

Le 3 juin : Alfred Austin, le poète lauréat, à l'âge de 68 ans. Fils d'un négociant de Leeds, catholique de naissance, élève de l'Université de Londres, il passa du droit aux lettres et au journalisme. Il toucha un peu à tous les genres, la satire, le roman, la poésie, sans s'illustrer dans aucun. Sa collaboration au journal conservateur, le *Standard*, lui valut l'amitié de Lord Beaconsfield, puis la confiance de Lord Salisbury. Et c'est ainsi qu'à la mort de Tennyson, après un interrègne de près de quatre ans, Austin fut appellé à lui succéder (1896). Grand sportsman, campagnard résolu, il ne quittait guère sa terre de Swinford. C'est là que se trouve le « Jardin aimé », *The garden that I love*, le sujet du moins inconnu de ses recueils de vers.

Le 16 juin : Canon Barnett, à l'âge de 69 ans. Etudiant de Wadham College, à Oxford, S. A. Barnett prit part dès 1865 au mouvement social dont Denison et Jowett avaient été les instigateurs. C'est son ardeur qui entraîna à la cause nouvelle cette charmante figure d'Arnold Toynbee. A la mort de ce dernier, quand Toynbee Hall fut fondée en mémoire de lui à Whitechapel, le Rev. Barnett en fut le directeur tout désigné (1884 à 1906). Tout le mouvement des *Settlements* lui doit beaucoup.

L'acteur londonien bien connu, Sir J. Forbes-Robertson (né en 1853), a fait ses adieux au public : il a donné ce *Hamlet*, qui fut jadis, à côté de Mrs. Patrick Campbell, un de ses plus grands triomphes, et aussi un *Shylock* qui a paru, bien que tardif, une de ses plus heureuses créations.

Lille. Imprimerie Centrale, 12, rue Lepelletier. Le Gérant, Th. Clerquin

Digitized by Google

LES ÉLÉMENTS ROMANTIQUES

dans l'œuvre de Gœthe après 1786

Il est permis de penser, avec Gœthe lui-même, que Mme de Stein a profondément marqué de son empreinte toute l'évolution du poète; mais, sans vouloir faire de cette femme remarquable le *seul* élément moral dans cette grande vie, devenu typique par l'adhésion d'un groupe national puissant, — ce qui serait une exagération fort contraire à la vérité, — du moins souhaitons-nous de présenter quelques objections à ce schéma traditionnel qui nous montre Gœthe s'élevant sans cesse, et d'une allure à peu près régulière, sur la voie de son perfectionnement moral. Dans cette conception beaucoup trop symétrique en vérité d'une si grande existence, l'Italie serait un progrès moral sur Weimar, Christiane un progrès moral sur Charlotte et ainsi de suite. Certes, nul plus que nous n'est disposé à respecter en Gœthe le mérite d'un constant effort moral au temps de sa vieillesse et, si l'on veut, à partir de la cinquantaine environ. C'est alors qu'il pratiqua effectivement, et de façon fort méritoire le plus souvent, ce « renoncement » qui a fourni leur épigraphe à ses œuvres capitales de ce temps. Jusque-là, et les dix années de l'influence steinienne mises à part, il a plutôt concilié de son mieux, avec un sens très juste des mesures hygiéniques propres à pallier sa névrose géniale, les impulsions de son tempérament ardent avec les nécessités de la vie sociale.

Nous venons d'indiquer par exemple que le Gœthe de 1788, qui est aussi celui de Christiane, ne nous semblait nullement en progrès moral sur celui de 1786 et de Charlotte, bien au contraire, car on le voit à cette heure de sa carrière en recul fort net sur la voie des adaptations sociales nécessaires. Recul favorable à sa conservation physique, il est vrai — ce qui serait une circonstance atténuante, — période durant laquelle il reprit haleine et consentit quelques concessions à ses instincts avant de se remettre

Digitized by Google

en marche dix ans plus tard, sous l'influence de Schiller, vers l'équilibre intellectuel et vers l'adaptation sociale presque acccomplie qui marqueront la fin de sa carrière.

En d'autres termes, pourquoi dissimuler qu'après Charlotte, Gœthe est retourné plus d'une fois vers la morale romantique dont il est facile de discerner les éléments dans son *Werther ?* Il y est revenu dans le premier *Wilhelm Meister,* dont la plus grande part fut rédigée ou retouchée durant ces troubles années de 1789 à 1795, que nous considérons comme un des minima de sa vigueur morale. Il y est revenu dans son *Faust,* dont la rédaction initiale remonte à ses années de Francfort et qu'il a continué au total dans le sens où il l'avait primitivement conçu. *Hermann et Dorothée* seul nous apparaît comme parfaitement dégagé de romantisme moral. Lorsque le poète aura enfin consommé, à l'égard de Christiane et d'Auguste, la tardive réparation du mariage, en 1806 ; quand ses amours avec Minna Herzlieb, Marianne Willemer, Ulrike de Levetzow auront été par lui maintenus dans la voie droite et se réduiront décidément à de passagères exaltations cérébrales, sources de belles œuvres lyriques, telles que *Les Affinités*, le *Divan*, l'*Elégie de Marienbad*, il sera certes loisible aux commentateurs de nous montrer le grand homme engagé, pour cette période de sa vie, sur le chemin d'une moralité encore assez large à coup sûr, mais très suffisamment sociale, il faut le reconnaître. C'est d'ailleurs l'époque où Charlotte acceptera de se rapprocher de lui et le déclarera *redevenu intéressant* à ses yeux, bien que d'une autre manière que dans le passé, à savoir par son rayonnement artistique plutôt encore que par sa bonne volonté morale. Elle finira par nommer à son tour le *Grand Gœthe* l'homme qu'elle avait d'abord regenté pour son bien, puis honni pour sa défection et son abaissement moral transitoire.

I. — Impressions italiennes de Gœthe
L'hellénisme *romantique*

Pour rechercher la source des inspirations romantiques qui reparaissent ou s'éveillent dans la pensée de Gœthe après sa séparation de Charlotte, examinons tout d'abord ce voyage italien que certains critiques nous présentent comme une étape décisive sur la voie de son perfectionnement moral. On l'a déjà donné avant nous

Digitized by Google

comme un quasi-retour du poète vers la conception romantique et « géniale » de la vie qui avait été celle de sa jeunesse.

Sous le couvert d'un néo-hellénisme dont le vernis seul sera classique, mais dont l'inspiration demeurera purement romantique à y regarder de près, — puisqu'il s'agit surtout d'une apologie de l'*instinct*, sous prétexte de *naïveté*, de simplicité et de *sérénité* méditerranéennes, — le poète retournera vers son état d'esprit de Francfort et s'étonnera lui-même de se trouver aussi peu modifié dans son fond par douze années d'efforts dans une autre direction morale. Non qu'il veuille ou puisse rejeter les enseignements de son ministère et la discipline si longuement imposée à sa volonté par Mme de Stein, mais il fait passer ces préoccupations-là au second plan de sa pensée pour une assez longue période. Il les y retrouvera quelque dix années plus tard, au seuil de la vieillesse, et, de ces souvenirs, il cimentera peu à peu l'édifice moral suffisamment rationnel qui abritera ses dernières années, pour la durable édification de ses fidèles.

En attendant cette heure de *renoncement* volontaire, il se délasse d'une longue contrainte et donne libre carrière à ses impulsions de tout ordre. A Naples, en particulier, il inaugure avec éclat ces interprétations toutes romantiques de la vie et du caractère méridional dont Stendhal se fera chez nous une quasi-spécialité à la génération suivante. C'est ainsi que Gœthe fait déjà profession d'admirer cette célèbre *énergie* à la façon calabraise dans laquelle il est permis de voir tout le contraire de l'énergie morale, puisqu'elle est, au vrai, l'obéissance immédiate et sans calcul aux suggestions momentanées de l'instinct. Les Napolitains lui paraissent mériter le nom de sages parce qu'ils vivent pour l'heure présente et ne songent qu'à jouir de la vie à leur mode, *sans nullement s'inquiéter du voisin*, — sagesse déjà au plus haut point beyliste que celle-là. — Ce peuple est, dit-il, si parfaitement *naturel* qu'on se sent devenir naturel à son tour rien qu'au spectacle de sa vie quotidienne. Le lazzarone serait industrieux, laborieux même, en dépit du préjugé contraire. Si les observateurs superficiels ont nié ces qualités, c'est que l'activité des Méridionaux n'a jamais le caractère de prévoyance et d'inquiétude qui préside à l'exercice de toute industrie dans le Nord. A ces fils aînés de sa création, à ces objets de sa particulière

Digitized by Google

complaisance, le Dieu-Nature, celui du romantisme moral, ayant assuré à peu de frais leur subsistance quotidienne, ils n'ont nul besoin de songer au lendemain ou de prévoir un plus lointain avenir. Ils ne travaillent donc jamais pour vivre, mais pour jouir, et ce facile labeur leur devient dès lors un plaisir.

L'observateur allemand se sent tellement sous le charme de ses hôtes qu'il synthétise ses notations complaisantes dans un aphorisme frappant. La sagesse, dit-il, consiste pour les individus comme pour les peuples à vivre selon leur nature, et il écrit à Mme de Stein que, pour adopter sans délai cette facile morale ultramontaine, le tout est de la juger d'après les principes qu'elle propose elle-même et *non point selon les règles de la morale policière* qui a cours dans les régions du Nord. Assertion qui dut faire frémir d'indignation la baronne!

Quant à lui, poursuit-il imperturbable, il a l'espoir de revenir vers son amie entièrement métamorphosé, car son sens moral tout autant que son sentiment esthétique sont en voie de se renouveler par la base. Le pupille de Charlotte écrit froidement à son institutrice de la veille que, plus il se voit contraint à *se renier* lui-même, plus il en éprouve de bien-être et de soulagement. Certes, ajoute-t-il, la nature du Nord nous contraint à la lutte et l'on trouve d'âpres satisfactions dans les victoires que l'on remporte quelquefois sur elle. Mais il ne croit plus chez personne à la durée de ces victoires-là depuis qu'il a dû se reconnaître vaincu pour sa part. Il estime que la Nature un instant refoulée, à grand'peine, ne donne ensuite que mieux à sentir aux Septentrionaux leur vasselage et sa domination imprescriptible.

Le voyageur rapportera donc d'Outre-monts ce principe, emprunté a la sagesse napolitaine, qu'il lui faut désormais vivre uniquement pour lui-même, chasser loin de sa pensée ce qu'il a si longtemps regardé comme son devoir et se convaincre pleinement de cette vérité que l'homme doit en général s'emparer comme d'une conquête de tout bien qui lui échoit en partage, ne regarder ni à droite ni à gauche de sa voie personnelle, se désintéresser du bonheur ou du malheur de quelque groupe social ou de quelque corps national que ce soit! Si l'on peut, insiste-t-il, être quelque part amené à cette manière de voir, c'est en Italie certes et à Rome en

Digitized by Google

particulier, où, comme il arrive à bord d'un vaisseau près de sombrer, *chacun veut et doit vivre pour l'instant présent*, s'enrichir de son mieux et se bâtir une petite maison sur les ruines du voisinage. Que dût-on penser à Kochberg, près du volume de Spinoza encore fatigué de la commune lecture, en recevant les oracles de cette sagesse nouvelle et les premières maximes de l'hellénisme romantique, destiné à une si belle fortune au siècle suivant ?

II. — Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister

Examinons maintenant, dans les œuvres caractéristiques de la période post-ministérielle de Gœthe, ce retour offensif de la morale romantique qui semblait, avec les œuvres conçues sous l'influence de Charlotte, c'est-à-dire avec les premiers chapitres de *Meister*, avec *Iphigénie* et *Tasse*, en voie d'être écartée définitivement de son esprit. Feuilletons d'abord ces *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, dont les premiers chapitres avaient été dictés à Mme de Stein ou du moins rédigés sous ses yeux, mais dont la rédaction définitive se place après la rupture de l'auteur avec son inspiratrice. Certes il n'y a plus là — sauf en quelques passages que nous relèverons tout à l'heure — le pur rousseauisme de *Werther*, le culte du Dieu-Nature, évoqué pendant des extases assez analogues à celles de Jean-Jacques sur le lac de Bienne. Ce n'est plus la protestation du bourgeois bien doué qui se voit entravé dans son essor conquérant par des privilèges ou des préjugés de toutes sortes et invoque alors *contre* le monde pervers l'alliance de son Dieu protecteur. Non, Weimar et Charlotte ont désormais éclairé le jeune *Stürmer* sur la nature humaine véritable et sur les conditions essentielles de la lutte vitale, en quelque milieu qu'elle ait à se dérouler d'ailleurs. Wilhelm Meister ne proteste pas contre la noblesse parce qu'il est aimablement accueilli par ses représentants de choix et son Dieu n'est plus expressément le Dieu-Nature, bien qu'il demeure l'allié d'un Dieu : « Associe-toi donc à ma fortune, » dira-t-il au harpiste de façon bien caractéristique en ce sens, et » nous verrons lequel sera le plus puissant de ton noir démon ou » de *mon bon génie !* »

Aussi profondément convaincu que Werther de la bonne volonté du ciel à son endroit, Wilhelm n'a d'autre souci que de respecter

Digitized by Google

les arrêts de cette puissance métaphysique qui, *sans lui demander son concours*, le conduit par la main au terme de ses vœux. Tout ce qu'il a projeté ou seulement rêvé dans le passé ne lui a-t-il pas réussi le plus souvent *par hasard* — ce sont ses propres paroles — et sans qu'il se soit nullement employé au succès pour sa part ? Or, c'est précisément dans ce sens, vers lequel il ne penche déjà que trop, qu'il sera poussé davantage par ses mystérieux mentors, les « hommes de la tour », les affiliés de cette société secrète, qui, sur sa bonne mine, a pris en mains le soin de son avenir. Leur principe d'éducation se formule en effet de la sorte : laisser le disciple boire à longs traits l'illusion parce que l'homme qui se contente de tremper ses lèvres dans la coupe de l'erreur s'y attardera longtemps par la suite, alors que celui qui absorbe d'un trait le breuvage funeste apprend bientôt à connaître son égarement, à moins qu'il ne soit insensé : « *Tu n'expieras et tu ne regretteras même aucune de tes folies* », crie à Wilhelm une voix anonyme au cours de son initiation maçonnique, comme plus tard les Elfes du second *Faust* au héros de la pièce ! On ne peut gravir qu'au prix de sinueux détours le sommet des monts escarpés. C'est dans la plaine seulement, c'est pour les âmes médiocres que des « routes droites conduisent d'un point à un autre ! » L'amoralisme génial pourrait devenir facilement le corollaire d'une pareille façon de voir.

Parfois même Wilhelm semble se rapprocher plus encore de Werther et des origines rousseauistes de son créateur. Ecoutez plutôt cette boutade audacieuse : « O inutile rigueur de la disci-
» pline morale, puisque la Nature nous façonne par ses *aimables*
» *leçons* à tout ce que nous devons être par la suite ! O prétention
» singulière de la société qui d'abord nous trouble et nous égare,
» puis tout aussitôt exige de nous *plus encore que ne fait la Nature*
» *elle-même !* Malheur à toute espèce d'éducation qui détruit les
» moyens les plus efficaces de l'éducation véritable, à savoir celle
» qui procède de la Nature ! Malheur à toute éducation *qui prétend*
» *fixer nos yeux sur un but au lieu de nous rendre simplement*
» *heureux le long de la route !* » — Morale italienne et non plus steinienne que cette morale-là. Charlotte n'en aurait pas volontiers sanctionné les conseils. — Elle est d'ailleurs illustrée par ce fait que, dans la seule occasion où Wilhelm soit conduit à se décider

Digitized by Google

par lui-même, après mûre réflexion et avec le plein assentiment de sa raison, c'est-à-dire quand il se propose d'épouser l'honnête et cordiale Thérèse, un hasard mélodramatique le contraint de laisser retomber aussitôt la main qu'il tendait déjà vers cette digne compagne. Et l'auteur souligne avec soin cet échec suggestif.

Mais l'apogée du moralisme romantique dans le premier *Wilhelm Meister*, c'est sans doute l'horrifique histoire des origines de Mignon. On sait qu'un religieux italien est devenu l'amant d'une femme qui se trouve être sa sœur sans qu'il en soit informé. Lorsqu'il l'apprend, il se révolte (tel *René* ou *Manfred* quelques années plus tard) contre le verdict de l'opinion au sujet d'une telle alliance. Rien ne lui paraît plus respectable ici-bas que les titres de père et d'époux : eux seuls sont conformes à la nature ; les autres sont *chimères et préjugés*. Des peuples célèbres n'ont-ils pas approuvé l'adelphogamie ? Nous venons de rappeler que les choryphées du romantisme ont eu plus d'une fois la hantise de ce défi suprême jeté à la morale traditionnelle, l'inceste. N'invoquez pas vos dieux ! poursuit donc le père de Mignon dans son exaltation. Vous ne les attestez jamais que pour nous aveugler, nous écarter du *chemin de la Nature* et transformer en crimes, par une infâme contrainte, les plus nobles penchants. Interrogez plutôt votre cœur et surtout la *Nature* : elle vous apprendra ce qui doit vous faire horreur ! Et il termine par un appel à la prétendue « raison » du rationalisme ou du romantisme à son aurore, qui n'est autre que la voix de l'impulsion passionnelle aussi bien que la célèbre « conscience » si souvent invoquée par Jean-Jacques. Il proclame que la raison *libre et indépendante* prononce l'absolution sur son amour entêté. Mais, lui répondrait-on volontiers, comment la raison serait-elle « indépendante » de l'appréciation sociale puisqu'elle n'est, au vrai, qu'expérience sociale synthétisée de l'espèce ? Il reconnait d'ailleurs que sa conscience rationnelle et chrétienne, voix de l'hérédité sociale et de l'expérience personnelle en notre âme (et non plus la conscience romantique et trouble de Rousseau), il reconnait que sa religion, ses idées accoutumées le déclarent criminel. Ainsi divisé contre lui-même, il tombe dans une demi-démence et devient ce harpiste qui tient un rôle si pittoresque dans le roman, tandis que son infortunée sœur et épouse, mourant en odeur de sainteté, fait aussitôt des miracles

Digitized by Google

sur sa couche funèbre. Rien ne pouvait plaire davantage aux tendances de l'époque que des développements de cette espèce.

Hâtons-nous d'ajouter que ce roman, si influent sur la mentalité allemande, offre néanmoins quelques correctifs à cette morale hasardeuse qui se fonde sur la psychologie optimiste conçue par le mysticisme romantique pour appuyer sa prétention à l'alliance divine. On y rencontre certains essais de synthèse entre les enseignements de Rousseau et ceux de la vie pratique, ces derniers utilement commentés par Mme de Stein. Ainsi la pédagogie romantique des « hommes de la tour » que l'opinion allemande de 1795 permet à l'auteur de prêcher au profit des hommes, — celle de l'erreur nécessaire et de l'autocorrection par la divagation préalable, — il n'oserait encore la préconiser pour les femmes. Cette dernière hardiesse demeurait réservée aux générations ultérieures du mouvement romantique après que la voie leur aurait été préparée par leurs pères. Écoutons plutôt Wilhelm interroger naïvement Nathalie sur les jeunes filles dont elle dirige l'éducation : « Laissez-vous, dit-il, » ces jeunes filles s'égarer, chercher, se méprendre, puis atteindre » heureusement le but ou se perdre misérablement dans l'erreur » ? Et la sage personne de répondre aussitôt que cette manière de traiter des *créatures humaines* serait tout à fait contraire à son sentiment. Il lui paraît nécessaire d'énoncer et de graver dans la mémoire des jeunes enfants quelques *règles* capables de donner à la direction de leur vie une certaine fixité préalable : « Oui, insiste-» t-elle, j'oserais presque affirmer qu'il vaut mieux s'égarer en » suivant les règles que de perdre sa route en se laissant emporter » au penchant arbitraire de sa nature. Tels que je vois les hommes, » *il me semble qu'il reste toujours dans leur nature une lacune* » *qui ne peut être comblée que par une loi expresse et positive !* » Eh oui, cette lacune-là, c'est le péché originel ou la concupiscence de la théologie chrétienne, c'est l'égoïsme ou plutôt l' « impérialisme » originel que discerne, à la racine de l'être, toute psychologie quelque peu expérimentale et dégagée de volontaires illusions mystiques. C'est pourquoi la morale et la pédagogie de Nathalie, psychologue rationnelle, diffèrent si complètement de celle des *hommes de la tour*, psychologues romantiques.

En outre, dès le début de l'ouvrage, on rencontre certain

Digitized by Google

dialogue qui pourrait passer, lui aussi, pour une salutaire mise en garde contre les sophismes de la morale mystique issue de Jean-Jacques. Un inconnu, qui a accosté Wilhelm, lui propose, entre autres maximes les suivantes : « Malheur à qui s'avise dès sa » jeunesse de prêter au Destin quelques décisions arbitraires à » son profit et qui attribue dès lors aux hasards de son existence » une sorte de raison à laquelle il se fait une religion d'obéir ! » N'est-ce pas là *renoncer à sa propre intelligence pour donner* » *à ses passions libre carrière?* On s'imagine agir avec piété à » l'égard des dieux et l'on chemine nonchalamment sans prévoir » l'avenir : on se laisse déterminer par des hasards agréables » et l'on prête enfin le nom de *direction voulue par Dieu* au résultat » de cette vie dénuée de principes. » Telle sera en effet jusqu'à la fin la tournure d'esprit de Wilhelm, bientôt encouragé dans cette mystique confiance en un Dieu allié par ses mystérieux protecteurs.

« Ne vous est-il donc jamais arrivé, objecte-t-il en effet à son inter- » locuteur, qu'une circonstance futile vous ait déterminé à vous » engager dans une certaine voie, sur laquelle un incident agréable » s'est bientôt offert à vous? Après quoi, une suite d'événements impré- » vus a fini par vous conduire vers un but avantageux que vous aviez » à peine osé entrevoir dans le passé? Cela ne devrait-il pas inspirer » la soumission à l'égard du Destin et la persuasion d'être réellement » dirigé par lui? » On le voit, c'est à peu près la théorie de la « veine », récemment reprise et commentée par un spirituel dramaturge parisien ? « Avec de tels sentiments, riposte cependant l'inconnu d'un » ton de bonne humeur, il n'est point de fille qui pût conserver sa » vertu ni personne qui sût garder son argent dans sa bourse, car » les occasions pour se défaire de l'une ou de l'autre s'offrent assez » fréquemment sur le chemin. Je ne puis approuver que l'*homme* » *informé de ce qui est utile à lui comme aux autres* et préoc- » cupé de *tenir en bride ses velléités arbitraires.* » On ne saurait mieux dire cette fois : c'est de la sorte que l'antidote se trouve à côté du breuvage dangereux dans les pages capricieuses du premier *Wilhelm Meister*. On n'en voit pas moins au dernier chapitre le fils de Wilhelm et de la jeune actrice qu'il a séduite au début du récit, le jeune Félix, sauvé d'un empoisonnement par une mauvaise habitude d'enfant gâté que son père n'a pas encore réussi à déraciner

Digitized by Google

en lui jusque-là. Conclusion symbolique qui dit la complaisance persistante pour le mysticisme romantique dont l'œuvre de Gœthe restera jusqu'au bout pénétrée.

C'est pourquoi Schiller lui-même, si indulgent au roman dans son ensemble, ne put s'empêcher de remarquer que « les rapports » de l'ouvrage avec la morale ne se faisaient pas assez vivement » sentir ». Guillaume de Humboldt, également très favorable à l'auteur, jugea le héros jusqu'à la fin insignifiant et *passif*. Gœthe lui-même parlera de son livre à Eckermann (18 janvier 1825) comme d'une de ces productions qu'on ne saurait expliquer et pour lesquelles la clef manque à leur créateur lui-même. « Au fond, concluait-il, le tout ne » semble rien vouloir dire autre chose si ce n'est que, malgré toutes ses » sottises et tous ses égarements, l'homme *qui est conduit par une* » *main supérieure arrive néanmoins à son but!* » Et les plus récents critiques ne pensent guère autrement de l'œuvre puisque Bielschowsky estime que Wilhelm incarna seulement le côté veule, presque « somnambulique », écrit-il, de la pensée de l'auteur : cependant que M. Engel, observant que l'aboutissement du récit devait être, selon le plan avoué par Gœthe, la purification morale du héros grâce à son auto-éducation au contact de la vie, conclut qu'on ne voit pas grand'chose de cette purification-là dans le livre.

Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister terminent par leur succès inespéré la période de dépression morale et physique que Gœthe traversa de 1789 à 1795. On sait que Schiller est venu peu auparavant lui apporter l'alliance offensive et défensive si bien analysée par Rod dans son *Essai sur Gœthe*, alliance qui s'élargit bientôt en amitié sincère. Peu après, arrive à la rescousse pour appuyer l'œuvre gœthéenne le groupe du romantisme allemand proprement dit, éclos d'ailleurs à Iéna, sous les yeux et pour ainsi dire sous le sceptre du grand homme, qui demeurait le ministre omnipotent du duc en ce qui touchait aux questions intellectuelles et artistiques. C'est alors l'adhésion enthousiaste des Schlegel, des Tieck, des Schelling, des Novalis, des Zacharias Werner, des Jean-Paul Richter et les services de toutes sortes que cette adhésion rendit à la renommée de Gœthe. Après *Hermann et Dorothée* et en dépit du scandale suscité par les *Xénies*, c'est l'apothéose définitive et la soumission à peu près totale de l'opinion publique.

Digitized by Google

III. — Faust. — Les Affinités électives

Dans cette atmosphère de triomphe et d'enthousiasme se produit, en 1808, la publication de *Faust*, déjà connu par un important fragment qui avait été publié dès 1790, mais qui fut fort peu remarqué à cette date, bien qu'il contînt déjà les scènes principales de l'œuvre. *Habent sua fata libelli.* Rod a parfaitement analysé les conditions du succès de *Faust* au début du XIXe siècle et les motifs de sa rapide ascension vers l'empyrée. Il n'y a rien à corriger à son commentaire sur ce point. Fidèle au point de vue spécifiquement éthique que nous avons adopté pour cette étude, nous nous contenterons de faire remarquer en outre que la pièce populaire d'où procède le drame gœthéen racontait la *juste* damnation d'un *pactisant* diabolique, c'est-à-dire d'un homme qui a lié partie avec le Principe métaphysique antisocial pour satisfaire ses antisociales passions.

Or, cette thèse de morale rationnelle et chrétienne aboutit, sous la plume du grand romantique allemand, précisément à son antithèse, parce que le mysticisme romantique appuyé sur la bonté naturelle est à l'antipode du mysticisme chrétien. A la lumière du fameux *Prologue dans le Ciel*, on ne saurait à notre avis voir autre chose dans le *Faust* que ceci : un homme, favori de Dieu quoi qu'il fasse, s'asservit les puissances métaphysiques sous la forme d'un Esprit complaisant à ses passions et dont on a pu douter s'il incarnait bien le Diable traditionnel ou plutôt quelque messager descendu du *ciel* pour appuyer de sa puissance magique toutes les fantaisies de l'homme *bon par nature* dont Dieu paria le salut dès le début du poème. On sait que l'unique condition mise à ce salut est une sorte d'impulsion vitale infatigable, une ambition d'agrandissement intellectuel sans objet bien défini, qui est chez Faust au surplus le conseil même de sa nature et de son instinct.

Il est depuis longtemps d'usage de voir dans ce Docteur, mal satisfait de son lot d'ici-bas, l'homme moderne par excellence, et d'expliquer les éclatantes destinées de l'œuvre par ce symbolisme puissant. Cette interprétation nous a toujours paru trop peu précise et nous dirons que Faust est surtout l'*homme romantique* élevé à l'état de type, c'est-à-dire l'homme allié de Dieu quoi qu'il fasse, même quand il obéit de façon aveugle à ses impulsions passionnelles semant

Digitized by Google

autour de lui le ravage et la mort. Cette conception de la vie fait de Gœthe le précurseur immédiat de Byron — qui a d'ailleurs reconnu la priorité du grand Allemand sur ce terrain — et l'un des créateurs de l'état d'esprit byronien en Europe.

Dans le travail inconscient de moralisation auquel l'Allemagne a dû se livrer depuis un siècle sur l'œuvre tout entière du poète qu'elle a proclamé son représentant typique, il est même curieux de voir à quelles singularités d'interprétation le trop fréquent romantisme moral de cette œuvre condamne ses commentateurs traditionnalistes. Hier, M. Spletstoesser, dans un livre intitulé : *La pensée fondamentale du Faust* (1), constatait qu'au cours du drame la liberté morale périt, tandis que la prédestination triomphe. En effet, Faust n'est ni libre ni responsable de ses actes, puisqu'il se voit conduit au bonheur définitif, en dépit de son crime inexpié, par un décret de la volonté divine et par l'intervention d'anges tutélaires. Le drame serait donc comédie plutôt que tragédie, sauf en ce qui concerne Méphisto, resté seul pour supporter les suites cuisantes d'une conception erronée du monde et de la vie.

Mais voici mieux encore et bien plus loin va M. le Dr. Freybe, qui intitule son récent travail : *Faust, reflet personnifié de l'esprit allemand dans ses dispositions et ses dégénérescences* (2). Gœthe, dit ce commentateur ingénieux, qui est un théologien luthérien, a voulu de toute évidence conduire son Faust en enfer, ainsi que le séducteur de Gretchen l'a si bien mérité. Aussi l'apothéose finale du docteur (dans la seconde partie du drame) serait-elle sous la plume du poète une très évidente *ironie !* Gœthe s'est moqué de nous en plaçant finalement dans le ciel le pécheur insuffisamment purifié. Ce monde surnaturel dont la splendeur d'opéra nous enchante vers la conclusion de l'ouvrage, ce n'est point, *cela ne saurait être le Ciel véritable !* C'en est une parodie et cette pure fantasmagorie diabolique va s'évanouir sans délai pour laisser place aux flammes de l'enfer, vengeresses du droit social méconnu, — ainsi qu'il arrivait dans la pièce de marionnettes applaudie jadis à Francfort par le jeune Wolfgang Gœthe. — Impossible de souligner plus nettement

(1) *Grundgedanke in Gœthes Faust.* Berlin, 1911.

(2) *Faust. Das persönlich geprägte Bild des deutschen Geistes in seiner Art und Entartung.* Halle, 1911.

Digitized by Google

le caractère insuffisant du *Faust* au point de vue de la justice distributive, qui est la base de toute morale rationnelle.

On sait que le romantisme allemand, anglais, français, ne s'arrêta pas jadis à ces scrupules de conscience, et pour cause, puisqu'il se trouvait caressé par le puissant fragment lyrique dans toutes ses préférences instinctives. Il faut lire dans le beau livre de M. Baldensperger, *Gœthe en France*, quel accueil la jeunesse française de 1825 fit à ce drame prébyronien, annonciateur du *Corsaire*, de *Lara* et de *Manfred*. On lira également avec fruit l'interprétation de George Sand par la bouche de sa *Lélia*, en 1833 : « Qu'un Faust, » fatigué de chercher la perfection et de ne pas la trouver, s'arrête » près de maudire et de renier Dieu, Dieu, pour le punir, lui envoie » *l'ange des sombres et funestes passions !* Cet *ange* s'attache à » lui, il le réchauffe, il le rajeunit, il le brûle, il l'égare, il le dévore, » et le vieux Faust *entre dans la vie jeune et vivace, coupable et* » *maudit, mais tout-puissant !* Il en était venu à ne plus aimer » Dieu, mais le voilà qui aime Marguerite ! *Mon Dieu, donne-moi* » *la malédiction de Faust !* »

Tel fut le vœu avoué de tous les romantiques à l'aspect de leur prototype au temps de la Renaissance. On voit quel est à leurs yeux le caractere de la *mission* toute divine de Méphistophéles près du docteur et combien la prétendue « punition » de ce dernier leur semble enviable ! Oh ! chante de son côté Musset dans *Rolla*, à la même heure que cette Lélia, dont il allait partager quelque temps l'existence agitée :

> Oh ! sur quel océan, dans quelle grotte obscure
> Souffle-t-il à l'aurore une brise aussi pure,
> Un vent d'est aussi plein des larmes du printemps
> Que celui qui passa sur ta tête blanchie
> Quand *le Ciel* te donna de ressaisir la vie
> Au manteau virginal d'une enfant de quinze ans !

Ici encore, Méphisto n'est que l'instrument mis par le *Ciel* à la disposition des passions de Faust : ce que la psychologie chrétienne appelait la voix du tentateur est devenu la voix de Dieu lui-même pour la psychologie romantique, qui suppose la bonté naturelle et divinise l'instinct.

Il est vrai que, dans *Faust* aussi bien que dans *Meister*, la morale passionnelle du romantisme se double et se corrige de quel-

Digitized by Google

ques concessions à la morale traditionnelle. La conclusion de la première partie avait, jusqu'à un certain point, le caractère d'un châtiment imposé au héros. Le lecteur quittait provisoirement ce véritable auteur de l'infanticide, dont Marguerite seule va répondre à la justice des hommes, sous le poids d'une punition méritée. Car c'est un véritable martyre moral qu'il paraît subir un instant au spectacle de la folie désespérée de sa victime. Certains lecteurs de la première heure oublièrent même ou négligèrent l'indication si nette du *Prologue dans le ciel*, qui annonce le salut final de Faust, et ils jugèrent que le diable emportait le coupable avec lui dans l'enfer au dernier vers de la pièce, se payant ainsi, conformément à la tradition chrétienne, de ses complaisants services. « *Her zu mir.* » « *A moi maintenant* », crie en effet Méphisto à son compagnon dans un énergique appel qui pourrait s'interpréter comme le signal de la damnation éternelle aussi bien que comme un avertissement de prudence et un nouveau service rendu au coupable menacé de partager le sort de sa victime. Mais le second *Faust*, où le souvenir de Gretchen n'effleure pas même la mémoire de son séducteur, devait répondre un peu plus tard à cette interprétation erronée.

Le Professeur Ziegler, qui a terminé l'ouvrage excellent de Bielschowsky et jugé à cette occasion le *Faust* dans son ensemble, proclame qu'on a peine à trouver quelque action de caractère réellement moral qui ait été personnellement accomplie par le docteur rajeuni, au cours de son pèlerinage terrestre, de manière à lui mériter le salut. Et le Professeur Engel, plus précis encore dans sa critique en raison de sa franchise coutumière, écrit que de cette constante ascension de Faust vers une activité plus pure — d'où Gœthe prétendit tirer pour le Docteur (comme pour Wilhelm Meister) la justification de son salut éternel et de sa maîtrise finale en matière de vie, — de cette ascension promise et attendue, *le lecteur n'aperçoit pas grand'chose en vérité*! La destinée du personnage le conduit à travers la jouissance sans scrupule avec Marguerite, la basse sorcellerie de Walpurgis et d'infructueuses velléités de suicide vers les aventures politiques et sociales qui remplissent la seconde partie de l'ouvrage. Mais, là encore, fait observer M. Engel, Faust n'a pour ainsi dire aucun rôle actif et tout se fait par Méphisto, le plus souvent durant le sommeil de son protégé.

Digitized by Google

On remarquera enfin que Gœthe écarte soigneusement de son héros jusqu'à la pensée du repentir : « Éloignez de lui les flèches » amères et brûlantes du remords, chante, dès les premiers vers du » second *Faust*, le céleste Ariel aux chœurs d'esprits aériens qui » l'environnent. Purifiez sa mémoire des scènes affreuses qu'il a » traversées dans le passé. » Dans cette facile indulgence, l'auteur proposait plus tard à Eckermann de reconnaître ses habitudes innées de douceur : il avait voulu, disait-il, envelopper tout le passé tragique de son héros dans l'ample manteau de la réconciliation. Aussi bien ne s'agissait-il pas de juger une cause criminelle ou de décider, comme devant un tribunal humain, si Faust a *mérité* ou *démérité* dans sa conduite. *Chez les Elfes,* concluait le poète avec détachement, *de pareilles questions ne se posent même pas.* Eh ! sans doute, mais, pour que nous fussions ici de l'avis de ces Elfes, lecteurs évidents de Rousseau, il faudrait du moins, riposte le Professeur Engel en personne, que Faust accomplit ensuite sous nos yeux de grandes choses : au contraire, Méphisto le conduit comme une marionnette, et c'est pourquoi, conclut le critique berlinois, il en est advenu du grand drame gœthéen sur l'éducation de l'humanité comme de la formation de Wilhelm Meister, ce dilettante impénitent. *Nous ne savons nullement en fin de compte par quelles voies l'un et l'autre héros ont acquis cette maîtrise dont l'auteur les déclare arbitrairement pourvus* après qu'ils ont traversé, sous son impulsion capricieuse, un certain nombre d'aventures diverses. Et telle est l'appréciation d'un commentateur qu'on ne saurait certes accuser de trop sacrifier au point de vue moral dans son exégèse gœthéenne.

Un mot seulement des *Affinités électives* dont le début est charmant, mais dont une trop longue digression esthétique vient malheureusement interrompre le développement harmonieux. On sait que Gœthe croyait de bonne foi avoir présenté dans ce roman une apologie du mariage : il fut fort étonné, à l'en croire, de l'accueil très froid que l'ouvrage reçut et des accusations d'immoralité qu'il suscita. C'est que les derniers mots du livre pourraient servir d'exergue aux productions les plus destructives de l'institution matrimoniale, à certains romans de Balzac ou de Sand par exemple. Écoutons plutôt ce qu'il advient des restes mortels du mari léger, Édouard, et

Digitized by Google

de celle dont il s'efforça de faire sa complice, la bizarre Odile : « Les amants reposent dans le mausolée côte à côte. La paix plane » sur le lieu de leur repos. Des anges souriants, qui semblent leurs » frères, les contemplent de la voûte d'un monument, et *quel joyeux » moment ce sera quand tous deux se réveilleront quelque jour » ensemble.* » Nous voilà, certes, loin de la justice distributive et des sanctions chrétiennes dans l'au-delà !

IV. — Gœthe et la méthode scientifique

Sur ces tenaces propensions au mysticisme romantique dont le germe, inné chez Gœthe, fut sans cesse sollicité de s'épanouir par l'atmosphère morale dont il vécut enveloppé, rien n'est propre à nous éclairer davantage que son attitude sur le terrain de la recherche scientifique, à laquelle il consacra, comme on le sait, une grande partie de son existence. Il y avait apporté, lors de ses débuts, les plus sagaces convictions, celles que reflète son opuscule de 1793 sur *l'Expérience considérée comme médiatrice entre l'objet et le sujet.* Dans ces pages excellentes, il rejetait ce *mysticisme* trop *commode* qui prétend expliquer tous les phénomènes par la volonté arbitraire du Dieu-Nature, sans faire effort pour enchaîner plus solidement l'un à l'autre chacune de ces données de nos sens. Il condamnait cette méthode toute *métaphysique* qui, disait-il, prenant son point de départ dans quelques opinions préconçues, ne poursuit guère ensuite dans l'observation de la Nature que la confirmation de ses préjugés et, en quelque sorte, le reflet complaisant de la personnalité de l'observateur. En effet, tout esprit trop confiant dans sa capacité de spéculation conçoit bientôt la prétention insensée de *créer* en quelque sorte l'objet de son observation, de le tirer avec sa réalité et ses phénomènes des profondeurs de sa propre pensée. Et telle sera bien en effet la tendance invincible de la philosophie romantique en Allemagne, ainsi que la doctrine de Hegel ne l'a que trop démontré.

Au contraire, poursuivait-il, l'expérience digne de ce nom sait faire large part à l'intelligence ordonnatrice qui a pour mission de saisir, de comparer, de coordonner et de perfectionner sans cesse les observations préalablement réalisées par les sens. L'expérimentateur prudent utilise donc, il est vrai, cette force indépendante, et

Digitized by Google

jusqu'à un certain point créatrice, en effet, qui est l'intuition géniale, mais à la condition expresse de la régulariser, de la surveiller, de se confier à elle sans jamais s'abandonner en aveugle. Il se tient toujours soigneusement en garde contre les résultats déjà acquis, l'écueil qu'il doit éviter étant l'illusion qui naît d'un parti-pris, d'abord encouragé par quelques confirmations apparentes.

Par malheur, ainsi que Schiller le lui signala peu après, lors de leur premier et célèbre entretien sur la botanique, Gœthe était beaucoup plus *mystique* et *métaphysicien* qu'il ne croyait l'être, en matière de science tout autant qu'à propos d'esthétique et de morale. Il n'est donc pas toujours demeuré fidèle aux principes du grand Bacon qu'il formulait si nettement tout à l'heure. Il n'a pas su, écrit Faivre, le traducteur français de ses œuvres scientifiques, se maintenir dans les justes limites que lui prescrivait la raison. Il a mis trop souvent l'imagination à la place de la réalité et substitué des idées préconçues ou des systèmes erronés à des inductions légitimes. « Loin de s'oublier lui-même pour n'écouter que la vérité, » ainsi qu'il en avait établi la nécessité, il a tenté plusieurs fois de » faire plier les enseignements de la science devant les exigences » d'un aveugle *orgueil*. L'ardeur de l'imagination, l'amour immo- » déré de lui-même, tels ont été les deux écueils de sa carrière » scientifique ». Et ce sont bien là, en effet, les deux fruits habituels de la disposition mystique lorsqu'elle n'est pas contenue par une ferme discipline consciente, ce qui fut le cas du mysticisme romantique à ses origines. Gœthe se jugea trop souvent guidé dans son laboratoire par la coloration immédiate de l'au-delà, comme son Wilhelm ou son Faust le sont à travers les difficultés de la vie ou les complications sociales issues de leur impulsivité passionnelle.

Il accorda trop large place à l'*esprit synthétique* chez le savant. Tout ce que nous appelons invention, découverte, dans le sens élevé de ces deux mots, dit de son côté Caro (dans son bel ouvrage qui n'a guère vieilli, après un demi-siècle, sur *la Philosophie de Gœthe*), lui apparut comme la réalisation d'un *sentiment originel de la vérité* qui, longtemps cultivé dans le silence, conduirait alors de façon inopinée, avec la rapidité de l'éclair, à une conception féconde, à une hypothèse grosse de résultats précieux : sorte de révélation qui se développe alors de l'intérieur vers l'extérieur et

Digitized by Google

fait sentir profondément à l'homme son affinité avec le Divin ! Et, certes, il y a de la vérité dans ces affirmations enthousiastes : l'expression toutefois en est déjà trop mystique et, par là, chargée de périls. Gœthe, pénétré de mysticisme platonicien, est convaincu qu'il existe dans la réalité concrète, dans l'objet susceptible d'être observé, une loi inconnue *à laquelle répond une loi analogue dans le sujet*, dans l'esprit humain investigateur. Il s'achemine par là vers un anthropomorphisme excessif et vers la tendance (que lui-même proclamait toute à l'heure *insensée*) à créer l'objet de toutes pièces, à le tirer avec sa réalité des profondeurs de notre imagination complaisante. C'est dans ce sens qu'il a osé cette phrase, si belle comme métaphore lyrique et si fatale à sa conception de l'Optique : « Si notre œil n'était préalablement apparenté au soleil, » il ne pourrait percevoir la lumière de l'astre radieux ! »

Oui, Gœthe voyait dans Platon, ce délicieux poète, le maître par excellence de l'esprit synthétique en matière de science. Il le préférait de beaucoup à Aristote, qui fut pourtant un meilleur conseiller pour les investigateurs de la nature. Il estimait que, pour échapper au *morcellement* et à la complication des vues scientifiques, il importe de s'interroger sans cesse en ces termes : « Comment Platon aurait-il » procédé en présence de la Nature telle que nous la voyons aujour- » d'hui, avec la diversité plus grande qu'elle déploie sous nos yeux en » dépit de son inaltérable unité ? » Mais lui répondrait-on, si la Nature nous apparaît en effet plus complexe qu'aux anciens, c'est en raison de notre expérience physique singulièrement accrue depuis deux mille ans. Et cette expérience n'a pas grandi par les méthodes « sentimentales » de Platon, mais bien à l'école plus précise et plus stricte d'Aristote.

Oui, le sentiment peut devenir un guide fallacieux dans les régions inexplorées du Cosmos qui tentent l'inlassable curiosité humaine. Il entraîna Gœthe vers les *philosophies de la Nature*, ces constructions imaginatives qui devaient être chères au romantisme allemand parce qu'elles laissaient le chemin libre à l'émotion créatrice, à la révélation supposée de l'au-delà. Novalis fut un type intéressant de cet état d'âme. Schelling, Hegel, à leur tour, furent par lui entraînés aux assertions les plus étranges. Gœthe y puise des audaces excessives. Ecoutons-le confier à Eckermann, le 27 janvier 1830, son

Digitized by Google

appréciation sur le botaniste de Martius, qui venait de lui faire visite à Weimar « Son aperçu sur la tendance spiraloïde des plantes est » de la plus haute importance. Je désirerais seulement qu'il soutînt » avec plus de hardiesse le phénomène primordial qu'il a découvert » et *qu'il trouvât le courage de formuler le fait en soi sans trop » lui chercher de confirmations !* » Quiconque a réfléchi sur ces matières comprendra le danger d'une pareille suggestion.

La confiance excessive que Gœthe avait placée dans l'intuition géniale s'incarne et se personnifie jusqu'à un certain point dans la Makarie des *Années de voyage de Wilhelm Meister*, image de Mme de Stein par quelques traits, mais d'une Mme de Stein grandie jusqu'à la stature d'une sorte d'archange de l'astronomie : « Les relations » qui associent entre eux les astres de notre système solaire, » explique à Wilhelm la jeune Angela, sont, dès le principe, *innés* chez » Makarie, d'abord à l'état de repos, puis se développant par degrés, » enfin revêtant en elle une vie toujours plus manifeste. Ces *appari- » tions* lui furent d'abord douloureuses ; plus tard, elle y prit plaisir » et son enchantement augmenta avec les années. » Makarie ne peut néanmoins arriver à la paix avant d'avoir choisi un soutien dans la personne d'un ami qui est un astronome non d'inspiration pure, mais d'expérience et de savoir. Celui-ci se fait exposer soigneusement par elle ce qu'elle discerne dans le secret de son âme, puis il réalise des calculs vérificateurs et doit enfin conclure que cette femme unique porte bien véritablement en elle le système solaire tout entier, ou plutôt qu'elle se meut en esprit dans le monde grandiose des planètes comme une de ses parties intégrantes.

Depuis lors, il se fonde sur une si précieuse divination pour entreprendre des recherches méthodiques et ses calculs anticipés se trouvent toujours vérifiés après coup, d'une manière incroyable, par les déclarations purement intuitives de la voyante. Heureux symbole, au total, de l'association nécessaire entre les facultés intuitives et l'intelligence réfléchie pour l'investigation de l'univers. Il n'en indique pas moins le sens vers lequel Gœthe se voyait entraîné quelquefois par son mysticisme romantique originel. Quels furent, en effet, les résultats d'une si pleine confiance dans l'inspiration d'en haut ? D'une part, de fort belles et fort réelles découvertes en matière d'anatomie humaine et de botanique théorique. Mais, d'autre part, la

Digitized by Google

fâcheuse théorie antinewtonienne des couleurs dont Caro a pu écrire que, par l'effet d'une étrange combinaison entre l'esprit scientifique et l'esprit de chimère, entre l'investigation rationnelle et l' « expérience » mystique (1), Gœthe l'édifia sur des illusions systématiques, sur des expériences ingénieusement fausses, sur des raisonnements « empreints d'une ruse innocente et naïve ».

On sait pourtant quelle fut sa ténacité sur ce point. N'est-on pas surpris de lire dans ses confidences à Eckermann, le 2 mai 1824, que, pour faire époque dans ce monde, il importe de faire *un grand héritage*. Ainsi Napoléon hérita de la Révolution française, le Grand Frédéric de la guerre de Silésie, Luther des abus d'un clergé relâché. Or, Gœthe pense avoir eu pour sa part d'héritage ici-bas *l'erreur de la théorie newtonienne*. Et c'est donc là que l'auteur de *Werther* et de *Faust* semble apercevoir sa véritable raison de durer ! « N'ai-je pas le droit d'être fier, avait-il dit quelques mois » auparavant, quand depuis vingt ans j'ai dû reconnaître que, dans » ce grand mystère de la nature, *je suis le seul* à connaître la vérité ! » Pendant que ses paroles s'échappaient de sa bouche, écrit son dévot confident, avec une abondance et une puissance impossible à décrire, ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire. On y lisait l'expression du triomphe en même temps qu'un sourire ironique se jouait sur ses lèvres à l'adresse de ses adversaires. Oui, c'est là l'attitude de la conviction mystique, évocatrice de l'alliance divine. Nous avons ailleurs (2) montré Tolstoï à peu près dans la même attitude quand on lui parlait des sectaires russes, les Doukholors, à la fois ses maîtres en philosophie sociale au cours de ses dernières années et ses clients persécutés et vagabonds. Les objections sur des sujets si brûlants avaient le don d'agiter grande-

(1) Gustave Flaubert, un adepte du mysticisme esthétique dans la quatrième génération romantique, avait placé dans la première *Tentation de Saint Antoine* un oiseau de rêve, aux dimensions gigantesques, qu'il appelait le Dinorius. Il écrivait peu après à son ami Bouilhet (25 déc. 1852) : « Sais-tu qu'on vient de » découvrir à Madagascar un oiseau gigantesque qu'on appelle l'Epiorius ? Tu » verras que ce sera le Dinorius et qu'il aura les ailes rouges ! » Non, la nature n'est pas aussi complaisante à l'imagination des poètes. L'oiseau fossile, dont le vrai nom fut l'*Epiornis*, était du genre autruche et non pas un oiseau de haut vol comme celui qui figure dans la *Tentation* : en outre, on ne saura sans doute jamais s'il avait les ailes rouges !

(2) Voir notre volume sur *Les mystiques du néo-romantisme*. Plon. 1911.

Digitized by Google

ment l'illustre vieillard de Weimar, comme plus tard celui d'Iasnaia Poliana, parce qu'on touchait là au centre même de l'édifice mystique auquel ils avaient jugé bon d'appuyer leur impérialisme vital, au lien par lequel ils se jugeaient reliés le plus directement à leur Dieu.

V. — Le « Démonique »

Ce Dieu de Gœthe, c'est celui de Spinoza et plus encore celui de Rousseau, dont l'alliance avec l'homme prend la forme d'une affection *paternelle* : un Dieu de vérité, de lumière et de bonté avant tout. Mais, à côté d'un pareil Dieu allié, à côté de la systématisation divine de leurs expériences vitales (pour parler le langage de la psychologie pathologique) les grands mystiques ont tous une sorte de systématisation diabolique vers laquelle ils rejettent ces déchets de leur activité mentale subconsciente qu'ils n'ont pu incorporer à l'édifice somptueux de leur théomanie essentielle (1). Pour Gœthe, ce dieu d'ordre inférieur et suspect ne sera jamais pleinement *démoniaque* et hostile, comme le conçoivent les mystiques chrétiens grandis dans l'appréhension du Tentateur. La psychologie optimiste du poète l'engage à écarter autant que possible de sa pensée l'idée de tentation, c'est-à-dire de tendance *naturelle* et spontanée de l'homme vers une attitude égoïste et antisociale. Parce qu'il croit, au total, à la « bonté naturelle » comme son temps, il conçoit à côté de la Divinité rectrice de l'Univers un principe *démonique* et non *démoniaque*, une puissance ambiguë, à la fois malveillante et bienveillante, taquine et favorable, en tout cas impénétrable dans ses dispositions à notre égard. Le *daimôn* de Socrate lui a servi à baptiser ce principe mystérieux.

Le Démonique, c'est, à notre avis, le Subconscient divinisé dans sa totalité, avec ses lueurs parfois illuminatrices et ses feux-follets maîtres d'erreur, avec ces conseils utiles nés d'une sagesse héritée dont nous avons perdu les titres et ses suggestions incohérentes ou brutales. Lisons, afin de nous en convaincre, la description la plus développée que Gœthe nous en ait fournie, vers la fin de ses Mémoires (XXe partie). Il y raconte qu'après s'être attaché, dans son adolescence, à la religion *naturelle* que Rousseau avait mise à la

(1) Voir notre étude sur *W. James* dans notre volume *Mysticisme et Domination*. Alcan. 1913.

Digitized by Google

mode, il revint, après son séjour à Leipzig, vers une religion positive sous la forme du protestantisme piétiste que commentait pour lui Mlle de Klettenberg. Il finit, dit-il, par s'abandonner avec joie à une croyance de caractère universel, c'est-à-dire à une sorte de panthéisme mi-spinozique et mi-romantique. Il ajoute cependant que, cherchant ainsi sa voie vers une religion digne de ce nom, *il rencontra çà et là bien des choses qui ne pouvaient trouver leur place dans aucune des hautes conceptions métaphysiques* qui l'avaient attaché tour à tour. Ce sont ces déchets qu'il systématisa dans son concept du Démonique.

Il pensa, poursuit-il, découvrir dans la nature vivante, et même dans la matière inanimée, un Principe inconnu qui ne se manifeste que par des contradictions et qui, par conséquent, ne saurait être conçu sous forme d'idée claire, encore moins exprimé par un mot véritablement adéquat. Ce quelque chose n'est pas divin, puisqu'il semble déraisonnable ; il n'est pas humain, puisqu'il ne paraît pas doué d'intelligence et de raison ; ni diabolique, car il est parfois bienfaisant ; ni angélique, car il laisse souvent paraître en revanche quelque joie de nuire (*Schadenfreude*). Il ressemble au hasard, puisqu'il ne trahit aucun esprit de suite et n'est pourtant pas sans analogie avec la Providence, parce que son action suppose malgré tout un certain enchaînement. Il semble ne se plaire qu'à l'impossible et écarter de lui le possible avec dédain.

Bien que le Démonique se manifeste à l'occasion dans toute la nature, et chez les animaux en particulier, de la manière la plus frappante, c'est avec l'homme surtout qu'il se trouve en relation de la façon la plus directe, manifestant une puissance *sinon nettement antagoniste, du moins fréquemment perturbatrice par rapport à l'ordre moral des sociétés*, ordre qui est évidemment voulu de Dieu. En sorte qu'associant et opposant tout à la fois Dieu et le Démonique, on pourrait considérer l'une de ces Puissances comme la trame, l'autre comme la chaine de l'ordre général des choses : l'Ormuzd et l'Ahriman des anciens Iraniens. Eckermann n'arracha que péniblement plus tard quelques indications complémentaires à son maître, qui n'aimait pas à aborder ce sujet. « Le Démonique ne fait » pas partie de ma nature, déclarait le poète, mais je lui suis soumis néanmoins », exprimant sans doute de la sorte que les impulsions

Digitized by Google

irrationnelles avaient plus d'une fois menacé de le conduire au naufrage social, mais que toujours sa ferme raison bourgeoise lui avait dicté, à propos et à temps, l'hygiène propre à lui épargner les catastrophes. L'homme, ajoutait-il, doit chercher à sauvegarder ses droits menacés par les caprices de ce maître fantasque, ce qui est le principe même d'une saine morale expérimentale et rationnelle. Enfin, le Démonique, qui s'oppose à la Volonté libre et consciente dans l'homme, parlerait surtout dans l'inspiration poétique, en particulier dans ces effusions lyriques, si familières à Gœthe, effusions dont on n'a pour ainsi dire pas conscience tandis qu'on les exprime, qui dépassent les limites de l'intelligence et produisent par la suite des effets inattendus sur la sensibilité des auditeurs en raison même de leur origine subconsciente. Telle est cette intéressante construction mystique secondaire dans le vaste édifice de mysticisme esthétique qui est la pensée théorique de Gœthe.

VI. — **Synthèse entre romantisme et stoïcisme.** — *Les Entretiens*

Venons à ces *Entretiens* fameux avec Eckermann qui ont dessiné la silhouette définitive du vieillard illustre sous le regard de la postérité attentive autant que respectueuse. Certes, la morale romantique y fait encore çà et là quelques apparitions furtives sous forme de boutades ou de paradoxes le plus souvent. On s'étonne, par exemple, à certaine sortie excessive contre le christianisme, qui est provoquée chez le grand homme par le souvenir d'une dispute avec un évêque anglican sur la moralité de *Werther*. L'auteur du roman n'en avait-il pas regretté plus d'une fois lui-même la néfaste influence sur quelques sensibilités exaltées, surtout quand le livre fut trouvé entre les mains de cette jeune femme qui se tua par désespoir d'amour, à Weimar, durant les premières années de son ministère? Si, comme il le jette en cet endroit à la face du malencontreux Anglais, si la peur de l'enfer chrétien a pu faire, avant le mysticisme théomane de Werther, des déséquilibrés et des désespérés, la morale chrétienne, appuyée sur les sanctions de l'au-delà, n'en a pas moins collaboré de façon efficace à la prééminence de notre civilisation, à l'hégémonie européenne dans le monde.

On verrait encore disparaître sans regret de ces pages si attachantes quelques paradoxes rousseauistes vraiment trop appuyés

Digitized by Google

pour un homme d'âge et, par exemple, la louange des bons sauvages de la mer du Sud (12 mars 1828), parmi lesquels Gœthe aimerait, dit-il, à habiter *pour sentir un peu une fois la vraie nature humaine sans arrière-goût de fausseté*. La nature humaine ne se manifestait-elle pas au vrai, vers nos antipodes, par la barbarie anthropophage ? On ne s'étonne pas moins à l'entendre condamner la police ducale, coupable d'entraver les jeux bruyants des gamins de Weimar, car il est prouvé que le poète recourut plus d'une fois lui-même aux bons offices de l'autorité pour assurer sa tranquillité précieuse et les nécessaires disciplines de la rue. Boutades, certes, que tout cela, mais caractéristiques des tenaces survivances du *Sturm und Drang !* On voudrait enfin tempérer la complaisance trop marquée pour Byron, qui s'affirme çà et là dans les *Entretiens* en dépit de quelques réserves et des scrupules proposés par Eckermann, souvent plus clairvoyant que son maître sur les allures et les conséquences morales probables du byronisme, cette attitude antisociale née de la révolte qui suit le crime (1).

Mais, en revanche, que de pages fines et fortes, spirituelles et saines, qui enchantaient à bon droit Sainte-Beuve lorsqu'elles furent traduites en français vers le milieu du siècle dernier. Et, tout d'abord, ce jugement sur *Werther* (du 2 janvier 1824) qui donne jusqu'à un certain point gain de cause au prélat jadis si mal reçu pour avoir médit de l'ouvrage : « Je n'ai relu qu'une fois ce livre et je me » garderai désormais de le relire. Ce sont des fusées incendiaires. » Je me trouverais fort mal d'une pareille lecture, car *je ne veux pas* » *retomber dans l'état maladif dont il est sorti !* » Nous applaudirons encore à son appréciation du 24 février 1825, sur Byron, appréciation à laquelle il eût mieux fait de se tenir. Puis, le 24 avril 1824, à cette belle profession de foi stoïcienne : « Je suis un homme et, » comme tel, participant des défauts ou faiblesses de l'homme : mes » écrits peuvent donc s'en ressentir ainsi que moi-même. Mais, » comme mon développement était pour moi une affaire sérieuse, » comme j'ai travaillé sans relâche à faire de moi une plus noble » créature, j'ai sans cesse marché en avant et il est arrivé souvent

(1) Sur le crime passionnel de Byron, voir notre étude de *Barbey d'Aurevilly* (Bloud, 1910) et l'article de M. Augustin Filon dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1912.

Digitized by Google

» qu'on m'ait blâmé pour un défaut dont j'étais débarrassé depuis » longtemps déjà. Ces bons adversaires ne m'ont donc pas du tout » blessé : ils tiraient sur moi quand j'étais éloigné d'eux de plusieurs » lieues. »

A vrai dire, ce progrès constant est conçu par Gœthe comme intellectuel plus encore que comme spécifiquement moral, le plus souvent : « J'ai, dira-t-il le 20 » octobre 1830, toujours travaillé à donner à mon « esprit plus de pénétration et à devenir meilleur moi-même, à enrichir » mon être propre et à n'affirmer que ce que j'avais reconnu bon et vrai » par l'étude. » Puis encore, dans sa conversation célèbre avec Falke, le jour des obsèques de Wieland : « C'est quelque chose qu'une vie » de quatre-vingts ans conduite avec dignité et avec honneur : c'est » quelque chose que la *conquête de pensées aussi délicates* que » celles dont Wieland avait su remplir son âme et qui y régnaient » avec tant de charme. C'est quelque chose que cette application, » cette persévérance acharnée, cette constance par laquelle il nous » surpassait tous. La longue vie a fortifié et non diminué des dons » précieux dont son esprit était le dépositaire. Le travail assidu, le » zèle, l'intelligence à l'aide desquels *il s'est assimilé tant de siècles* » *de l'histoire mondiale le rendent digne de tout !* » A savoir, digne de tout dans cette autre vie où la métempsychose va lui assurer une promotion bien méritée : telle est ici la pensée de Gœthe et l'on voit quel genre de mérites il souligne avant tout dans l'existence de son vieil ami, pour le canoniser selon le rite spinozique.

Mais, après tout, cette vue de morale socratique qui fait découler la vertu du savoir n'est pas dénuée de vérité, car l'expérience est la grande source du progrès social en effet, et Gœthe rappelait que, de plus en plus avec l'âge, il avait su commander à ses passions. Ses trois amours de vieillesse en fourniraient au besoin la preuve. Il affirmera le 22 mars 1825 que, directeur de théâtre, il écarta de la scène tout ce qui pouvait attenter à la pureté des mœurs, corrompre acteurs ou public. Quant aux jeunes et jolies actrices, son attitude à leur égard fut dictée par la prudence la plus scrupuleuse à l'en croire : « Je sentis la passion m'entraîner vers plusieurs : on faisait » parfois vers moi la moitié du chemin. Mais je rassemblais mes » forces et je disais : Pas plus loin. Je me conservai de la sorte entiè- » rement pur : je restai entièrement maître de moi et, par voie de

Digitized by Google

» conséquence, je demeurai le maître aussi sur le théâtre. » Tout cela n'est pas négligeable en vérité.

On connaît ses sévérités pour Béranger, immoral et libertin, pour la *Notre-Dame de Paris*, de Hugo, qui riposta beaucoup plus tard, au temps des *Misérables*, en refusant au grand Allemand toute sensibilité de cœur et toute compassion pour les souffrances du peuple. En général, de notre romantisme naissant qui l'intéressa si vivement, il aima surtout l'équipe historique et érudite : Guizot, Sainte-Beuve, Ampère, Mérimée. Rappelons sa lettre à Zelter, datée du 23 juin 1831 : « Cette malheureuse direction romantique de notre » temps, soupire-t-il, conduit à une littérature de *désespoir*. Pour » exercer une influence sur le moment présent, il faut désormais » que les romanciers tracent des tableaux *aussi opposés que possible* » *à tout ce qui pourrait avoir sur l'homme un effet salutaire*. Le » lecteur ne peut plus oublier ces scènes déplaisantes. Pousser » jusqu'à l'extrême et jusqu'à l'impossible le laid, l'horrible, les » cruautés, les bassesses et toute la série des infamies possibles, » voilà leur satanique travail ! » Pourtant, cette cohorte nouvelle du romantisme en France (la troisième génération du mouvement, à notre avis) le reconnaissait à bon droit pour l'un de ses maîtres au delà de nos frontières, avec ce Byron dont il a si souvent prôné la poésie pour sa part. Il avait en effet marqué lui-même une étape décisive dans une évolution morale dont il n'était plus le maître de modérer à son gré la vertigineuse allure. Tel son apprenti sorcier en présence du porteur d'eau magique !

Nous ne lui tiendrons pas moins compte de la tardive et impuissante protestation qui se résume dans sa définition célèbre du 2 avril 1829 : « J'appelle classique le genre sain et romantique, le genre » malade. Si nous distinguons le classique et le romantique d'après » ces caractères, nous y verrons bientôt clair en vérité. » Et nous concluerons de notre sommaire examen de son évolution morale que s'il abandonna vers la quarantaine l'hygiène proposée par Mme de Stein, celle de la tradition stoïcienne et chrétienne, en revanche, il a institué d'instinct à son usage, et par suite à l'usage du tempérament romantique qui est le nôtre à tous, une hygiène empirique et composite, principalement appuyée sur le mysticisme esthétique, qui se montra suffisante pour le conduire au port d'une

Digitized by Google

vieillesse honorée autant que glorieuse. L'homme moderne, qui est l'homme romantique, est allé tout naturellement demander son secret au bénéficiaire d'une si éclatante et si entière réussite vitale. Utilement conseillé par l'expérience de ce sage, le siècle romantique lui a ensuite témoigné par une quasi-adoration sa reconnaissance. Nous l'avons jadis appelé nous-même, dans l'Introduction à notre *Mal romantique*, le grand romantique *guéri* : nous dirions plus volontiers aujourd'hui le grand romantique *amélioré* par une hygiène admirablement souple et diverse, *adapté* surtout à la vie sociale autant qu'il le fallait pour y prospérer à souhait, fût-ce d'ailleurs grâce aux larges immunités réclamées par son génie et facilement concédées par l'opinion à ce génie lyrique souverain.

Nous avons souvent été tenté de le considérer, par rapport à Rousseau, ce Christ de la religion romantique, comme un second Paul ou comme un nouvel Augustin, apôtre-né des bourgeois cultivés ; ceux-ci ne figurent-ils pas en effet les véritables Gentils lorsqu'on les compare aux disciples par excellence de Jean-Jacques, aux plébéiens luttant pour leur agrandissement social ? Gœthe a tempéré la morale romantique et lui a donné un rayon d'action plus vaste. N'est-ce pas là ce qu'exprimait il y a quelques années en d'autres termes un de ses plus sagaces interprètes français, M. Michel Arnauld, qui (dans l'*Ermitage* de 1900 à 1903) définissait ainsi la sagesse gœthéenne : Vertu acquise à force de tâtonnements ; domination volontaire sur mille tendances morbides, au physique et au moral ; dégoût des éthiques toutes faites auxquelles doit être préférée la claire conscience de la finalité immanente à chaque individu distinct ; le renoncement devenu condition intégrante du développement humain, sans pourtant ensanglanter l'homme aux ronces de l'ascétisme ?

Ajoutons que ces conclusions d'une grande vie ont été en outre modifiées, et jusqu'à un certain point rectifiées encore, par l'Allemagne cultivée, qui, tout en acceptant pour son éducateur de prédilection le premier de ses fils dont la renommée eût franchi si glorieusement ses frontières, a, de façon plus ou moins consciente, mais très efficace en somme, éliminé de son œuvre les éléments romantiques trop suspects qu'un regard attentif y rencontre jusqu'à la fin. Nous avons donné, à propos du *Faust*, un exemple de ce travail

Digitized by Google

d'élimination par interprétation incessante. Gœthe éducateur, et Dieu sait si ce titre lui a été souvent prodigué, c'est surtout l'esprit allemand, l'expérience allemande éducatrice. Et qui négligerait sans dommage cette contribution à l'éthique universelle d'un corps national qui a tenu et tient encore une si grande place dans le développement de notre civilisation européenne ?

E. Seillière.

Digitized by Google

La morbidité de Tennyson

En prenant pour sujet de thèse le spiritualisme de Tennyson (1), M. Choisy s'est attaqué à la partie la moins originale et, croyons-nous, la plus caduque de l'œuvre de son auteur : car en matière religieuse et même intellectuelle le « poète national » n'a guère fait que prendre à son pays et à son temps des idées courantes, voire des préjugés, sans rien ajouter de plus neuf que l'expression de son art personnel. Cette forme en sa supériorité peut, certes, suffire à la gloire d'un artiste, mais non à celle d'un penseur. Fort heureusement, pour mieux comprendre ce spiritualisme de Tennyson, M. Choisy s'est trouvé dûment amené à chercher dans la vie même et dans la personnalité de son auteur les sources intimes qui l'ont entretenu, et cette recherche psychologique, très consciencieuse et parfois pénétrante, a fatalement abouti à la pathologie.

Or, nous avions nous-même, dès 1903, à l'occasion d'un travail sur Tennyson (2), été entraîné à étudier cet aspect peu connu de son génie. Nous ne pouvons nous empêcher de constater que mainte et mainte fois nos vues concordent avec celles de M. Choisy, si indépendantes et même divergentes que soient par ailleurs nos recherches et nos opinions. Nous nous en réjouissons ; et, ce que nous voudrions en ces quelques lignes, c'est, en joignant nos observations aux siennes, indiquer d'un trait rapide tout ce qu'il y a d'incontestablement morbide dans l'œuvre de ce grand poète ; cette étude psychologique s'impose d'autant plus qu'on s'accorde d'ordinaire à voir en Tennyson un rare type de parfaite santé mentale.

Né d'un père hypocondriaque, « homme de douleur », chaque jour harcelé d'idées noires, et d'une mère dont la sensibilité excessive se trouva exposée à l'exploitation et à la raillerie, Tennyson était, de par son hérédité, prédisposé à cette nervosité maladive

(1) Alfred Tennyson. Son spiritualisme, sa personnalité morale, par Louis-Frédéric Choisy. Grand in-8°, 287 pp. Paris, Champion, 1912.

(2) Repetition and Parallelism in Tennyson, in-12, 107 pp. Paris, Boyveau et Chevillet, 1910.

Digitized by Google

qu'il manifesta plus ou moins toute sa vie. Dès son enfance, « plus d'une fois, terrifié par les accès de « l'austère docteur », le jeune Alfred sortit dans la nuit et alla se jeter sur une tombe dans le cimetière, souhaitant ardemment d'être lui-même couché sous le sol ». Naturellement, l'influence byronienne s'empara d'un adolescent si bien fait pour la subir, et les accents mélancoliques de *Poems by two Brothers* préludent dignement aux chants désespérés d'*In Memoriam*, de *Maud*, des deux *Locksley Hall*, etc... : « J'erre dans les ténèbres et dans la douleur, sans amis et solitaire, tandis que tristement murmure auprès de moi la plainte désolée de la froide rivière. » Tennyson était donc bien dès sa prime jeunesse enclin à la dépression nerveuse.

« Il manquait de vitalité intérieure », diagnostique délibérément M. Choisy. Ce jeune géant dont on se plaisait à admirer les formes athlétiques cachait, en effet, en son for intérieur, de l'aveu même de son intime Jowell, « une sensibilité de femme ou plutôt d'enfant. » Il en résulta, comme chez tant d'autres natures délicates, une inévitable disposition à réagir douloureusement contre les épreuves de la vie, et, en particulier, cette extrême susceptibilité à la critique qui étonnait si fort et scandalisait presque les amis du poète et qui passait auprès de certains pour un amour-propre excessif. « Ne blesse pas l'âme du poète avec ton esprit superficiel, ne la blesse pas, car tu ne peux la sonder, dit le solennel étudiant de Cambridge au « sophiste au front obscur » ; ne t'approche pas, car le lieu est sacré... Restez donc où vous êtes ; la source de l'inspiration rentrerait sous terre si vous paraissiez. » « Pendant des jours entiers, confirme son ami Benson, les paroles (de quelques jeunes critiques) le brûlèrent comme une blessure empoisonnée ; quelque sujet qu'on abordât, quelque intérêt qu'il prît lui-même à ses propres pensées, toujours il revenait à son même grief. Rien de ce que d'autres personnes pouvaient estimer de son œuvre ne lui semblait compenser ce que « ces jeunes gens « avaient dit. » Et lui-même commente poétiquement une de ces heures d'injustice publique. « Une fois, le croassement d'un corbeau traversa ma vie, un peuple barbare, aveugle à la magie et sourd à la mélodie, aboya derrière moi et me maudit. Un démon me vexa, la lumière se retira, le paysage s'obscurcit, la mélodie s'évanouit. »

Digitized by Google

Il va de soi qu'une nature si douloureusement sensible ne pouvait trouver de bien-être que dans l'isolement. Dès l'Université une timidité maladive entrava les relations sociales de Tennyson et peu à peu l'enferma, loin des villes, dans une réserve farouche qui n'allait point sans sauvagerie. « Il suffisait quelquefois d'une circonstance futile pour le décontenancer, dit un témoin; les yeux innocents d'une jeune fille de quinze ans pouvaient le geler complètement. » De là, « cet air timide et déprimé » qui frappa si fort Hawthorne en 1857 ; de là, cette « attitude de méfiance et de reproche » que signale également M. Choisy.

De tout temps, ajoute ce dernier de ses biographes, Tennyson avait été sujet à des « maux nerveux. » Avec les épreuves, ce tempérament impressionnable se fit plus mobile, oscillant de plus en plus fort de l'exaltation extatique à la dépression mélancolique. Tout à travers la vie de Tennyson, on relève, en effet, mainte et mainte fois les expressions : occasional hypocondria, moods of misery unutterable, utter prostration from grief, dark fits of blank despondency, soudaines crises de spleen, accès de mélancolie en plein bal, brusques mouvements de mauvaise humeur, etc... A la suite de la mort de son ami Hallam et surtout après sa rupture avec sa fiancée Emily Sellwood, Tennyson devint franchement neurasthénique et pendant trois années il passa de cure en cure, du traitement de Birmingham à l'hydrothérapie de Cheltenham. Après la mort de son frère Charles, des voix mystérieuses le hantent ; en d'autres circonstances, il souffre d'idées fixes, de la peur d'être aveugle, de la peur de mourir... Un jour, un de ses amis le rencontre assis sur une falaise, les yeux tournés vers la mer. « Eh bien ! Comment vous trouvez-vous ? demande-t-il. -- Las de la vie ! » lui répond une voix caverneuse. Cette morne attitude du poète désespéré apparaît dans un poème peu connu : « Je me tenais debout sur une tour dans la pluie, et la nouvelle année et la vieille année se rencontrèrent, et les vents rugissaient et soufflaient, et je dis : « O années qui vous rencontrez dans les larmes, avez-vous quelque chose qui vaille la peine d'être connu ? Assez de science et d'explorations, de voyageurs allant et venant, de sujets de lamentations ? Les mers à mes pieds déferlaient, les vagues sur le galet s'épandaient, la vieille année rugissait et soufflait, et la nouvelle année soufflait et rugissait. » En ces

Digitized by Google

fréquentes heures d'accablement, tout semblait insipide au poète : parents, amis, poésie, succès, gloire ; et le lugubre écho de ce désespoir s'en va se prolongeant jusqu'en des poèmes de la dernière heure, *Vastness*, par exemple : « A quoi bon les philosophies, toutes les sciences, poésie, voix diverses de la prière ? tout ce qu'il y a de plus noble et tout ce qu'il y a de plus vil, tout ce qu'il y a d'infect et tout ce qu'il y a de beau ?... » En présence de pareils accès de misanthropie, on se trouve donc autorisé à voir en *Maud* l'aspect morbide du poète, son indignation désespérée. « Il a mis dans *Maud*, constate M. Choisy, beaucoup plus de lui-même que dans ses autres œuvres », bien que « les héros des deux Locksley Hall parlent encore le même langage. » C'est là « my little Hamlet, » disait, du reste, Tennyson, et non sans fierté, à propos de son poème favori. Le pessimisme intermittent de Tennyson avoisine donc de plus près qu'on ne le pense le pessimisme permanent de Vigny.

Après le côté ombre, voici toutefois le côté lumière. Comme tous les vrais poètes, Tennyson fut un rêveur plus ou moins extatique. « J'entends une voix qui parle dans le vent, » disait-il dès l'enfance. Dans ses promenades de Somersby, il paraissait vivre au pays des rêves, « en être mystérieux élevé au-dessus des autres mortels et capable d'entretenir des rapports avec le monde des esprits ». « Son amour de la nature tenait de l'adoration, dit un de ses amis ; il n'établissait pas de barrière entre le monde spirituel et le monde de la beauté ; pour lui Dieu et la Nature ne faisaient qu'un. De tout temps il ressentit d'obscures sympathies pour les arbres et pour les collines. » « Comme un sage artiste, déclare-t-il lui-même, la Nature suggère dans toutes ses œuvres aux êtres vivants quelque chose d'inexprimé. Dans tout ce que je vois, partout où je vais, ces murmures s'élèvent et retombent ; il y a en eux quelque chose qui ressemble à de la douleur, à de la joie, à de l'amour ; mais quoi ? cela serait difficile à dire. « Si vague qu'en soit l'interprétation, l'attitude expectante de Tennyson vis-à-vis de la Nature n'était donc pas très différente de celles de Wordsworth et de Shelley, et pour les mêmes causes psychologiques.

De même que Wordsworth avec sa sœur Dorothy, Tennyson semble bien avoir, lui aussi, cultivé l'extase avec son ami Hallam, non moins prédisposé que lui-même. Certains passages du *Memoir*,

Digitized by Google

d'*In Memoriam* et des œuvres mêmes de Hallam ne laissent guère de doute à ce sujet. « Une pensée mélancolique m'a abattu, écrit Hallam, une pensée d'abandon, et la mort de sentiments qui d'ordinaire coulent dans le sang même de mon cœur et entretiennent la vie intime de l'âme par le plus pur des souffles. » Et ailleurs il ajoute : « Obscur, obscur, oui, irrévocablement obscur est l'œil de l'âme, et pourtant, comme il se débat et lutte à travers les ténèbres impénétrables pour atteindre cette lumière suprême, la secrète vérité des choses, qui est le corps du Dieu infini ! » Avec plus de précision encore Tennyson décrit ces aspirations communes des deux amis en leur intimité émue : « Quand, les yeux baissés, nous rêvons et méditons, et que notre pensée reflue vers une vie antérieure ou semble reculer bien loin en arrière dans un rêve confus jusqu'à des états d'une ressemblance mystique ; pour peu que quelqu'un parle, ou tousse, ou remue sa chaise, cet émerveillement ne manque pas de croître de plus en plus, au point que nous disons : « Tout ceci a été auparavant, tout ceci a existé, je ne sais « ni où ni quand. » Ainsi, ami, quand pour la première fois je regardai ton visage, notre pensée se répondit l'une à l'autre, comme des miroirs opposés se reflètent mutuellement. Bien que je ne sache en quel temps ni en quel lieu, il me semble que je m'étais souvent rencontré avec toi, et que chacun de nous avait vécu dans le cœur et dans les paroles de l'autre. » Par le sentiment mystique de cette harmonie apparemment préétablie s'explique, en même temps que l'exaltante ferveur de cette amitié « à demi-divine », l'immensité de la douleur chez le poète d'*In Memoriam*, quand il se vit, par une mort prématurée, à jamais sevré des ineffables jouissances de cette extatique communion en Dieu.

Voyons de plus près encore le caractère psychologique ou plutôt pathologique de ces extases. « Dès mon enfance, dit Tennyson, j'ai fréquemment éprouvé une sorte d'extase à l'état de veille quand j'étais tout seul. Cet état s'est généralement produit en me répétant mon propre nom à moi-même, silencieusement deux ou trois fois, jusqu'à ce que tout d'un coup, comme si c'était par l'intense conscience de mon individualité, cette individualité même semblait se dissoudre et s'évanouir dans un être illimité. Et cela n'était pas un état confus, mais le plus net parmi les plus nets, le

Digitized by Google

plus certain parmi les plus certains, le plus merveilleux parmi les plus merveilleux, absolument au delà de toute expression ; la mort paraissait une impossibilité presque ridicule, et la perte de la sensilité semblait non pas une extinction, mais la seule vraie vie. » L'*Ancien Sage* éprouve des sensations analogues : « Plus d'une fois quand j'étais assis tout seul, méditant en moi-même le mot qui est le symbole de ma personne, les limites mortelles du Moi se détendirent et passèrent dans l'Innommable, comme un nuage fond dans le ciel. Je touchais mes membres, et mes membres m'étaient étrangers ; ... et cependant aucune ombre de doute, mais une clarté absolue et, par la perte du Moi, le gain d'une vie si ample qu'auprès de la nôtre elle était le Soleil auprès d'une étincelle ; ... inexprimable par les paroles, qui ne sont elles-mêmes qu'ombres dans le monde des ombres » (1). Mêmes émotions transfigurantes chez le roi Arthur : « Maintes fois... cette terre sur laquelle il marche cesse d'être la terre, cette lumière qui frappe son œil n'est plus la lumière, cet air qui passe sur son front n'est pas l'air, mais une vision, oui, sa propre main et son pied aussi ; en ces moments où il sent qu'il ne peut mourir. » Mêmes « saisissements étranges » chez le jeune héros de la *Princesse* : « Tout à coup, au milieu des hommes, en plein jour, tandis que je marchais et parlais comme d'ordinaire, il

(1) Les mots *Far, far away* ! étaient une autre formule magique qui évoquait en Tennyson tout un monde surnaturel, ainsi que le suggère la fameuse poésie :

« What vague world-whisper, mystic pain or joy,
Thro'those three words would haunt him, when a boy,
Far, far away ?
A whisper from his dawn of life ? a breath
From some far dawn beyond the doors of death,
Far, far away ?
Far, far, how far ? from o'er the gates of Birth ;
The faint horizons, all the bounds of earth,
Far, far away ?
What charm in words, a charm no words can give ?
O dying words. can Music make you live.
Far, far away ?

Remarquez que, pas plus chez Tennyson que chez Poe et chez Sully-Prudhomme, cette émotion extatique ne va sans mélancolie voluptueuse :

Tears, idle tears, I know not what they mean,
Tears from the depth of some divine despair
Rise in the heart and gather to the eyes,
In looking on the happy Autumn-fields,
And thinking of the days that are no more.

Digitized by Google

me sembla que je m'avançais dans un monde de fantômes, et je me sentais moi-même l'ombre d'un rêve. » Ne croirait-on pas entendre Edgar Poe parlant dans *Eureka* et bien ailleurs de ses propres émotions extatiques et les interprétant, lui aussi, à sa façon pseudo-scientifique ?

En tout cas, ces soudaines et intermittentes illuminations sont le meilleur commentaire du mystérieux *Gleam* de Merlin qui, de l'avis même du poète, transfigura sa vie entière : cette lueur surnaturelle qui ne vient « ni du soleil, ni de la lune, ni des étoiles », lueur sacrée qu'envoya dès les premiers étés le « Grand Maître », le « Puissant Magicien », lueur éparse « à travers le monde », « sur les montagnes et sur les faces humaines », capable d'animer tour tour à tour « l'elfe de la forêt » et « Arthur le roi sans reproches », lueur mobile, fuyante et flottante, qu'obscurcit « un peuple barbare », qu'amplifie et ravive la magie du « Tout-Puissant », lueur qui, toujours « unie à une suave mélodie », n'égare jamais l'âme pure du poète confiant. « C'est moi, Merlin, qui suivis la Lueur... Suivez-la, suivez la Lueur... Là sur les bords de l'Océan infini, dans les cieux ou tout près, plane la Lueur. » Autant de manifestations verbales de ces ineffables émotions mystiques sont tous ces poèmes intraduisibles : *Far, far away! Tears, idle tears! Break break, break!* et d'autres encore où la musique des mots tente vainement de suppléer à l'insuffisance de leur sens, pour évoquer en d'autres âmes les joies infinies du divin mystère. Ainsi, en sa forme suprême, l'art poétique de Tennyson tend, et pour les mêmes causes psychologiques, vers la formule même d'Edgar Poe : créateur rythmique du Beau. « C'est dans la musique que l'âme atteint le plus intimement la grande fin pour laquelle, sous l'influence du sentiment poétique, elle lutte : la création de la Beauté suprême. » Il n'est donc pas étonnant que Tennyson admirât si fort Edgar Poe : de communes affinités en leurs natures les rapprochaient dans la recherche d'un commun idéal poétique.

On comprend sans peine que toute sa vie Tennyson entretint dévotement en son cœur un état d'âme qui se trouvait si merveilleusement propice à son inspiration lyrique. Chose curieuse, de même que l'opium chez d'autres prédisposés, le tabac chez lui favorisait cette disposition ultra-rêveuse. Aussi en faisait-il, au gré de Carlyle, pourtant

Digitized by Google

grand fumeur lui-même, une « énorme » consommation. « Je prends ma pipe, dit-il à un ami, et la Muse descend dans les fumées. » Son fils parle avec un pieux respect de ces « sacred pipes » du matin et du soir, pendant lesquels le poète, « l'air exalté », n'entendait pas être distrait de « ses meilleures pensées » ; c'étaient là ses « heures sacrées » d'« un enthousiasme infini. »

Un homme qui éprouve de si troublantes émotions ne peut guère manquer de leur attribuer tout à la fois une origine surnaturelle et une portée exceptionnelle. Comment le poète déiste qu'était par éducation Tennyson n'aurait-il pas expliqué par une bienveillante intervention de la divinité ces béates suspensions de sa vie personnelle ? « Oui, c'est vrai, confia-t-il un jour à ses amis avec « une ferveur solennelle » : il y a des moments où la chair n'est rien pour moi, où je sens que la chair est une vision, que Dieu et le Spirituel seuls sont vrais et réels. Soyez-en sûrs, le spirituel *est* le réel ; il nous appartient en propre plus que nos mains et nos pieds. Si vous me dites que ma main et mon pied ne sont que des symboles imaginaires de mon existence, je vous croirai ; mais jamais, jamais vous ne me convaincrez que le *moi* n'est pas une réalité éternelle et que le Spirituel n'est pas la seule et vraie partie de mon être. « Voilà bien la source psychologique du spiritualisme de Tennyson et de bien d'autres croyants : comment pourrait-on convaincre un homme de l'irréalité de son âme et de Dieu, si, lui, il sent en son être même la divine présence ? comment combattre par les froids arguments de la raison le témoignage exalté des sens ? « Une chaleur intime, dit Tennyson, fondait en mon cœur la glace de ma raison et, comme un homme emporté par l'indignation, mon cœur se réveillait et répondait : « J'ai senti ! » « Dieu est avec nous maintenant sur cette dune, pendant que nous marchons ensemble, affirmait-il à sa nièce ; je redouterais affreusement de vivre ma vie sans la présence de Dieu ; mais sentir qu'Il est à mes côtés en ce moment aussi bien que vous, voilà la vraie joie de mon cœur ». « Sentir ! répète-t-il ailleurs ; oui, sentir, alors que nulle langue ne peut prouver... » La foi de Tennyson reposait donc bien sur ses sensations, sur ce qu'il appelle « l'évidence interne » ou plutôt « le témoignage interne » ; et sa raison ne faisait qu'à grand'peine prêter à ces suggestions de ses sens les interprétations philosophico-religieuses de son

Digitized by Google

temps. Or, ces interprétations même, en leur rationalisme, ne pouvaient le satisfaire pleinement : « car rien qui vaille la peine d'être prouvé, dit-il, ne peut être prouvé, ni contesté non plus. » Méfions-nous donc de la Science, répétait-il : car elle vient de la terre en fille de la raison ; tandis que la Sagesse vient du ciel en fille de l'âme. » Ainsi, pour Tennyson comme pour tant d'autres poètes extatiques, état de grâce et inspiration poétique ne sont en leur fond intime qu'une seule et même émotion. « Le poète voit à travers la vie et la mort, à travers le bien et le mal, disait-il dès ses débuts, il voit à travers sa propre âme. » Et, tout comme notre Vigny, le prétendu dilettante en sa religieuse exaltation s'attribuait gravement une mission divine, le rôle sacerdotal de l'Elu. « Il sentait, dit sa nièce, que le don de la poésie lui avait été conféré par son père céleste comme un grand témoignage de confiance, afin qu'il pût devenir un instrument qui transmît à ses semblables le message reçu du Maître... Le sentiment de l'origine divine de ce don lui semblait presque écrasant : car il sentait que chacune de ses paroles devrait être consacrée au service de Celui qui avait touché ses lèvres avec le feu du Ciel. »

Bref, en sa nature morbidement sensible, l'inspiration poétique de Tennyson était essentiellement une intuition extatique, tout comme elle le fut pour Wordsworth, Coleridge, Shelley et Keats en Angleterre, pour Edgar Poe en Amérique, et aussi, en partie du moins, pour Lamartine et Vigny en France. Ainsi, l'auteur de *Maud* se rattache à la grande famille de ces extasiés qui n'ont cessé de féconder la pensée humaine dans le domaine des arts comme dans celui de la religion. Il va de soi que cette merveilleuse faculté d'émotion contemplative fût demeurée aussi inutile chez Tennyson que chez tant d'autres prédisposés, si la nature ne l'avait doué, en outre, d'une non moins merveilleuse faculté d'expression poétique. Mais, ne l'oublions pas, l'émotion intime était bien à ses yeux l'essentiel, le don divin, et tout l'art poétique, si important qu'il parût, n'était, au contraire, que le moyen secondaire, la mise en œuvre. En tout cas, sachons gré à M. Choisy de nous avoir à ce propos ramené vers ces sources méconnues de l'inspiration lyrique.

Em. LAUVRIÈRE.

Digitized by Google

NOTES ET DOCUMENTS

ETUDES CRITIQUES SUR CHRISTOPHER MARLOWE [1]

II

Quelques documents concernant les dramaturges Thomas Kyd et Christopher Marlowe et Sir Walter Raleigh et son entourage

I

Il nous a paru utile de publier les documents qui vont suivre intégralement et tous ensemble. Ils sont épars dans la collection des *Harleian MSS*, actuellement au British Museum. Ils furent achetés par H. Wanley, bibliothécaire de Harley, comte d'Oxford, à un érudit bien connu, *Thomas Baker*. Baker les aurait trouvés parmi les papiers officiels de *Sir John Puckering*, Garde des Sceaux de la reine Elisabeth, mais on ignore comment la correspondance de Puckering a pu lui tomber entre les mains.

Pendant longtemps, les critiques ignorèrent tous ces documents, sauf un seul, notre II bis, que tous les biographes de Marlowe reproduisent avec deci delà quelques pudiques omissions. *Sidney Lee*, dans le Dictionary of National Biography (article Ralegh), signala une note de Baker (Harl. 7042 : 266/411) où celui-ci résumait très brièvement les divers documents que nous donnons plus loin. La piste fut bientôt suivie par *J. M. Stone*, qui étudia notre VI dans un article intitulé « l'athéisme sous Elisabeth et Jacques Ier » (2). Enfin, *F. S. Boas* retrouva tous les autres documents remarqués par Baker ; son article « Marlowe et Kyd sous un nouveau jour » (3) est du plus haut intérêt : il indique l'ordre approximatif dans lequel se rangent les papiers et l'enchaînement qui les lie l'un à l'autre. Boas devait bientôt publier en entier les documents I et III dans la préface de sa remarquable édition de Kyd et on peut dire qu'il a épuisé la question, en ce qui concerne du moins Thomas Kyd (4).

(1) Voir *Revue germanique*, janvier 1912.

(2) *Atheism under Elizabeth and James the First.* The Month, vol. LXXXI, 1894, p. 174 à 187.

(3) *New Light on Marlowe and Kyd.* Fortnightly Review, vol. LXV (new series), 1899, p. 212 à 225.

(4) *The works of Thomas Kyd.* Clarendon Press, 1901.

Digitized by Google

Cependant, personne jusqu'ici n'a pris la peine de copier tout au long cette curieuse suite de documents et on s'est presque toujours contenté, soit de citer des fragments, soit de résumer. Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'existence même du VI soit encore inconnue pour les ouvrages les plus sérieux : ainsi, Brushfield, qui a étudié Sir Walter Raleigh avec amour et minutie, ne souffle mot de ces interrogatoires dans sa bibliographie, pourtant très complète (1), et la *Cambridge History of English Literature*, d'ordinaire si bien renseignée, semble regretter la disparition du VI (2). Enfin, un critique a pu contester toute valeur historique à l'ensemble des documents et les attribuer à un faussaire, sans que ses accusations fragiles aient été démolies par le moindre contradicteur (3).

Nous nous proposons donc en premier lieu de donner un texte aussi fidèle que possible, puis de prouver l'authenticité des documents ; enfin, d'en montrer la liaison et d'en apprécier l'importance.

II

Les Documents (4)

DOCUMENT I. — PAPIERS TROUVÉS CHEZ KYD. (*Harleian 6848 f. 187-9*)

Ce document se compose de trois fragments qui ne se font pas suite, mais sont dus à la même plume. L'écriture est fort belle ; c'est l'écriture italienne qu'aimaient les gens distingués du XVIe siècle. Au dos du troisième fragment [189 b], on trouve la mention :

12 May 1593
vile hereticall Conceiptes
denyinge the deity of Ihesus
Christe our Saviour fownd
emongest the papers of Thomas
Kydd prisoner

puis dans une encre différente, et probablement ajoutée plus tard, la note

which he affirmethe that he
had ffrom Marlowe

La première feuille [187] est complète ; de la seconde [188] le haut manque, de la troisième [189] le bas. La ponctuation est presque continuellement absente. Rappelons que ce document, comme le III, ont été publiés par M. Boas dans la préface de son édition de Kyd (5).

(1) T. N. Brushfield. *A bibliography of Sir Walter Raleigh Knt.* Second edition. Exeter, 1908.

(2) Vol. IV, ch. iii, p. 55.

(3) Ingram. *Christopher Marlowe and his associates* (passim). Londres. Grant Richards, 1904.

(4) Nous tenons à marquer ici notre gratitude pour M. Feuillerat qui a bien voulu guider notre inexpérience de ses conseils, et les autorités du British Museum, qui font tout pour rendre facile et agréable la tâche du critique.

(5) Les lettres en italique proviennent du développement d'abréviations, Ainsi « w*h*ich » était écrit « wch » dans l'original ; *a* indique le recto, *b* le verso des MSS.

Digitized by Google

[187 a]... for how it may be thought tru religion which uniteth in one subiect contraries as visibilitie & invisibilitie, mortallitie & immortalitie & cet.

It is lawfull by many wayes to se the infirmitie of Jhesus Christ whom Paul in the last chapter to the Corinthians of the second Epistle denieth not to be crucified through infirmitie And the whole course & consent of the Euangelical history doth make him subiect to the passions of man as hunger thirst wearines & fear To the same end ar swete anxietie continuall praier, the consolation of the Angell again spitting whipping rebukes or checks His corps wrapt in the linen cloth unburied And to beleue forsooth that this nature subiect to theis infirmities & passions is God or any part of the diuine essence what is it other but to make God mightie & of power of thone part weak & impotent of thother part which thing to think it wer madness and follie to persuade others impieties.

The Nature diuine is single comunicable to no creature comprehensible of no creat understanding explicable with no speche But as Paul saith in the first of the Romains by the uisible structure of the world we deprehend the inuisible power sapience & goodnes of God wher it is by the Scriptures euident That there is one God As in the sixt of Deut : your God is one God yet the vocable is stransferred (1) to other & therfore it is written in the eightenth Psalme of Dauid God stood in the sinagog of Gods which place Christ in the tenth of Iohn declareth to agree to the Prophettes whiles he studieth to auoid the crime of Blasphemie for that the calling of God Father had signified himselfe to be the Sonn of God And Paul the first to the Corinthians 8 Chapter And though ther be which ar called Gods whether in heauen or in earth as ther be Gods many & Lords many yet unto me ther is but one God which is the father of whom ar all things & we in him & saith Paul ther be to whom their bellie is God But to many Idols According to that saying all the Gods of gentils (2) Idols And Paul in the second to the Corinthians fourth cap : doth call Satan the God of this world To men it is applied but seldom yet somtime it is And then we understand it as a name of mean power & not of the euerlasting power Exodus two and twentie Thow shalt not detract the Gods And Moises be he a God to Pharao Again Paul to the Romains Ninth calleth Christ God blessed foreuer And in the Gospell of Iohn Chap : twentie Thomas Didimus doth acknowledge him God through the feling of the wound Many times that I remember I do nôt finde.....

[188 a] will say throughly with one and the same perpetuall tenor & consent.

What the Scriptures do witness of God it is clere & manifest inough for first Paul to the Romains declareth that he is euerlasting And to Timothi immortal & inuisible To the Thessalonians liuing & true James teacheth also that he is incommutable which things in the old law and prophetes likwise ar thought infixed inculcate so often that they cannot escape the Reader And yf we think thes epithetons not vainly put but

(1) Sic.
(2) *The* raturé devant *gentils.*

Digitized by Google

truly & proffitably adiect And that they agree to God And that we must not beleue him to be God to whom the same agree not we therfor call God which onlie is worthie this name & appelation, Euerlasting, Inuisible, Incommutable, Incomprehensible, Immortall &c.

What the Scriptures do witness of God it is clere & manifest inough & so forth as is aboue rehearced.

And if Jhesus Christ euen he which was borne of Marie was God so shall he be a visible God comprehensible & mortall which is not compted God with me quoth great Athanasius of Allexandriae &c.

For yf we be not able to comprehend nor the Angels nor owr own sowles which ar things creat to wrongfully then & absurdly we mak the creator of them comprehensible especially contrary to so manifest testimonies of the Scriptures &cet.

[189 a] Albeit in this vehement & unthought on perturbation of mind reuerend father al (1) Labour is odious writing difficult & hard comentation unpleasant & grievos vnto me yet in the defence of my caus being required to write for the reuerence I ow to your Lordshipp Aboue other I haue purposed brefely & compendiosly to commit in writing what I think touching Tharticles (2).

Which mine opinion by the communication before had with your Lordshipp might haue ben euident inough & sufficiently known without writing for first at the beginning your Lordshipp admitted me to disputation before many witnesses And then after to priuate & familier talk I did plainly say all that then came into my mind verilie I haue not dissembled my opinion which I got not or borrowed owt of Sarcerius, Conradus, Pellican (3) & such garbage or rather sinks or gutters but owt of the sacred fountain.

To which sacred fountain iust and right faith ought to cleaue & lean in all controuersies touching religion chefly in this point which seemeth to be the piller & stay of our religion. Wher it is called in question concerning the inuocation of saincts or expiation of sowles A man may err withowt great danger in this point being the ground and foundation of owr faith we may not err withowt dammage to owr religion I call that true religion which instructeth mans minde with right faith & worthy opinion of God And I call that right faith which doth creddit and beleue

(1) Ici M. Boas lit *when*.

(2) *The Articles*.

(3) La virgule entre *Conradus* et *Pellican* est surprenante. Nous n'avons pas trouvé de Conradus qui puisse convenir à notre contexte. Par contre, Pellican a pour prénom Conrad. On se demande si notre théologien n'a pas coupé en deux l'honorable Conrad Pellikan (1458-1556), hébraïste et réformateur. Cela prouverait son ignorance et cela expliquerait pourquoi il maltraite si vigoureusement Sarcerius et Pellikan, qui ne présentent rien de particulièrement monstrueux pour un protestant. Sans doute, on l'avait accusé de les suivre sur tel ou tel chemin, qui abandonnait la route rectiligne de l'orthodoxie anglicane, et il avait cru bon de montrer tout son mépris pour eux afin de se disculper, révélant du même coup qu'il n'avait pas la moindre connaissance de leurs vraies tendances.

Digitized by Google

that of God which the scriptures do testifie not in a few places & the same depraued & detort to wrong sense B[ut]....

Il nous semble que ce dernier fragment serait mieux à sa place avant les deux autres, mais, comme il est impossible d'arriver à une certitude, nous avons conservé l'ordre traditionnel des *Harleian MSS.*

DOCUMENT II. — LA DÉNONCIATION DE BAINES (*Harl. MSS, 6848, f. 185-6*)

[185 a] A note containing the opinion of on Christopher Marly concerning his damnable (1) Judgement of Religion and scorn of Godes word.

That the Indians and many authors of antiquity have assuredly writen of about 16 thousand yeares agone wheras Adam (2) is proved (3) to have lived within 6 thowsand yeares.

He affirmeth that Moyses was but a jugler & that one Heriots (4) being Sir W. Raleighs man can do more than he.

That Moyses made the Jewes to travell XL yeares in the wildernes (which Iorney might have ben done in less than one yeare) ere they came to the promised land to thintent (18) that those who were privy to most of his subtilties might perish and so an everlasting superstition remain in the hartes of the people.

That it was an easy matter for Moyses being brought up in all the artes of the Egiptians to abuse the Jewes being a rude & grosse people.

That Christ was a bastard and his mother dishonest.

That he was the sonne of a carpenter, and that if the Iewes among whome he was borne did crucify him theie best knew him and whence he came.

That Christ deserved better to dy than Barrabas and that the Jewes made a good choise, though Barrabas was both a thief and a murtherer.

That if there be any god or any good Religion, then it is in the papistes because the service of god is performed with more cerimonies, as elevation of the mass, organs, singing men, shaven crownes, etc .. that all protestantes are hypocriticall asses.

That if he were put to write a new Religion, he would undertake both a more excellent and admirable methodd and that all the new testament is filthily written.

That the woman of Samaria & her sister were whores and that Christ knew them dishonestly.

[185 b] That St Iohn the Evangelist was bedfellow to Christ (5) and leaned alwaies in his bosome, that he used him as the sinners of Sodoma.

That all they that love not Tobacco and Boies were fooles.

That all the apostles were fishermen and base fellowes neither of wit nor worth, that Paull only had wit but he was a timerous fellow in bidding men to be subiect to magistrates against his conscience.

(1) *Opynion* a été raturé.

(2) *Adam* et *proved* remplacent *Moyses* et *said* barrés par l'auteur de la lettre.

(3) Nous reparlerons de ce *Herriot* par la suite.

(4) *The intent.*

(5) Le mot a été recouvert d'un bout de papier, mais on peut encore le lire distinctement.

Digitized by Google

That he had as good right to coine as the Queen of England, and that he was acquainted with one Poole a prisoner in Newgate who hath great skill in mixture of mettals and having learned some thinges of him he ment through help of a cunninge stamp maker to coin ffrench crownes pistoletes and English shillinges.

That if Christ would have instituted the Sacrament with more ceremoniall Reverence it would have bin had in more admiration, that it would have bin much better being administred in a Tobacco Pipe.

That on Ric. Cholmley (1) hath confessed that he was perswaded by Marloe's reasons to become an Atheist.

These things with many other shall by good & honest witnes be aproved to be his opinions and comon speeches and that this Marlow doth not only hould them himself, but almost into every company he cometh he perswades men to Atheism willing them not to be afeard of bugbeares and hobgoblins and utterly scorning both god and his ministers as I Richard Baines will lustify & approve both by mine oth and the testimony of many honest men, and almost al men with whom he hath conversed any time will testify the same. and as I think all men in Christianity ought to indevor that the mouth of [186 a] so dangerous a member may be stopped, he saith likewise that he hath quoted a number of contrarieties oute of the Scripture which he hath given to some great men who in convenient time shalbe named. When these thinges shalbe called in question the witnes shalbe produced.

Richard Baines.

[186 b] B[a]y[n]es M[arlow]
of his blasphemyes

Bought of Mr Baker

DOCUMENT II BIS. — COPIE DU PRÉCÉDENT ENVOYÉE A LA REINE
(Harleian 6853 f. 307-8)

[307 a] A note delivered on Whitson eve last of the most horreble blasphemes and damnable opinions utteryd by Christofer Marly who within iii dayes after came to a soden & fearfull end of his life (2).

That the Indians and many authors of Antiquitei have assuredly written of aboue 16 thowsande yeers agone, wher Adam is proved to have leyved within 6 thowsande yeers (3).

That Moyses was but a luggler and that one Heriots can do more then hee (4).

That Moyses made the Iewes to travell fortie yeers in the wilderness (which iorny might have ben don in lesse than one yeer) er they came to the promised lande, to the intente that those whoe wer privei to most

(1) *That Cholmley* raturé.

(2) Une première rédaction a été rayée en grande partie, sauf les mots *damnable opinions*. Voici ce texte original : *A note contayninge the opinion of one Christofer Marlye, concernynge his damnable opinions and judgment of relygion and scorne of gods worde.*

(3) Les mots *he affyrmeth* ont été rayés.

(4) Notez que l'allusion à Sir Walter Raleigh a disparu.

Digitized by Google

of his subtilteis might perish and so an everlastinge supersticion remayne in the hartes of the people.

That the firste beginninge of Religion was only to keep men in awe.

That it was an easye matter for Moyses beinge brought up in all the artes of the Egiptians. to abvse the Iewes, beinge a rude and grosse people.

That Christ was a bastard and his mother dishonest.

That he was the sonne of a carpenter, and that yf the Iewes amonge whome he was borne did crucifye him, thei best knew him and whence he came.

[307 b] That Christ deserved better to dye than Barrabas (1) and that the Iewes made a good choyce, though Barrabas were both a theife and a murtherer.

That yf ther be any God or good Religion, then it is in the Papistes, because the service of God is performed With more ceremonyes, as elevacion of the masse, organs, singing men (2), &c. That all protestantes ar hipocriticall Asses.

That, yf he wer put to write a new religion, he wolde undertake both a more excellent, and more admirable methode, and that all the new testament is filthely written.

That the women of Samaria wer whores and that Christ knew them dishonestlye.

That St Iohn the Evangelist was bedfellow to Christ, that he leaned alwayes in his bosome, that he vsed him as the synners of Sodoma (3).

That all the Appostels wer fishermen and base fellowes, nether of witt nor worth, that Pawle only had witt, that he was a timerous fellow in biddinge men to be subiect to magistrates against his conscience (4).

[308 a] That if Christ had instituted the Sacramentes with more ceremonyall reverence, it wold have ben had in more admiracion, that it wolde have been much better beinge administred in a Tobacco pype.

That the Angell Gabriell was bawde to the holy ghost because he brought the salutacion to Mary.

That one Richard Cholmelei (5) hath confessed that he was perswaded by Marloe's reason to become an Atheiste (6).

(1) Remplace *Barabas* rayé.

(2) Les mots *shaven crownes* sont barrés d'un trait.

(3) Suivent les mots que voici, raturés :

That all thei that love not tobacco and Boyes are fooles.

(4) Le passage suivant a été raturé :

That he had as good right to coyne as the Queen of Englande, and that he was acquainted with one Poole, a prisonner in newgate whoe hath great skill in mixture of mettals, and having learned some thinges of him, he ment, thorough help of a conninge stampe maker, to coyne french crownes, pistolettes and englishe shillinges.

(5) Dans la marge, on lit les mots *he is layd for* dans une écriture différente. La phrase semble indiquer qu'on a pris des dispositions pour arrêter Chomeley (voir les documents IV et suivants).

(6) La fin de la lettre est barrée d'un grand trait transversal :

Theis thinges with many other shall by good and honest men be proved to

Digitized by Google

Richard Bame (1)

[308 b] *Bought of Mr Baker.*

Copye of Marloes blasphemyes as sent to her Highness.

DOCUMENT III. — LETTRE DE KYD A SIR JOHN PUCKERING
(*Harleian 6849, f. 218-9*)

[218 a] At my last being with your *Lordship* to entreate some speaches from you in my favour to my Lorde, whoe (though I thinke he reste not doubtfull of myne innocence) hath yet in his discreeter iudgment feared to offende in his reteyning me without your honours former pryvitie ; so it is nowe *Right Honourable* that the denyall of that favour (to my thought resonable) hath movde me to coniecture some suspicion, that your *Lordship* holds me in concerning ATHEISME, a deadlie thing which I was undeserved charged withall, & therfore have I thought it requisite, as well in duetie to your *Lordship* and the lawes, as also in the feare of god, & freedom of my conscience, therein to satisfie the world and you.

The first and most (thoughe insufficient) surmize that ever[was and] (2) therein might be raisde of me, grewe thus. When I was first suspected for that libell that concern'd the state, amongst those waste and idle papers (which I carde not for) & which unaskt I did deliuer up, were founde some fragments of a disputation, toching that opinion, affirmd by Marlowe to be his, and shufled with some of myne (unknown to me) by some occasion of our wrytinge in one chamber two yeares since.

My first acquaintance with this Marlowe, rose upon his bearing name to serve my *Lord* : although his *Lordship* never knewe his service, but in[writing] (3) for his plaiers, ffor never cold my *Lord* endure his name or sight [when] (3), he had heard of his conditions, nor wold indeed the forme of deuyne praiers used duelie in his *Lordships* haue quadred with such reprobates.

be his opinions and common speeches, and that this Marloe doth not only holde them himself, but almost in every company he cometh, perswadeth men to Atheisme, willinge them not to be afrayed of bugbeares and hobgoblins, and utterly scornynge both God and his ministers as I Richard Bome (voir note suivante) will justify both by my othe and the testimony of many honest men, and almost all men with whom he hath conversed any time will testefy the same : And as I thincke all men in Christianitei ought to endevor that the mouth of so dangerous a member may be stopped.

He sayeth moreover that he hath coated [*quoted*] a number of contrarieties out of the scriptures, which he hath geeven to some great men, whoe in convenient tyme shalbe named. when theis thinges shalbe called in question, the witnesses shalbe produced.

(1) Le nom de Richard Baines est mal orthographié deux fois de suite. Il est bon de dire que dans le document précédent, qui paraît être l'original, on peut très bien lire *Bame* et *Bome* au lieu de *Baines*, surtout si l'on va un peu vite en besogne.

(2) Le texte est à peine lisible. M. Boas y voit [as], qui ne présente pas un sens très net et ne remplit pas tout l'espace libre.

(3) Partiellement effacé.

Digitized by Google

That I shold loue or be familer frend with one so irreligious, were verie rare, when TULLIE saith DIGNI SUNT AMITICIA *quibus* IN IPSIS INEST CAUSA CUR DILIGANTUR *which* neither was in him for *person*, quallities or honestie, besides he was intem*p*erate & of a cruel harte, the verie contraries to w*hi*ch, my greatest enemies will saie by me.

It is not to be nombred amongst the best conditions of men to taxe or to opbraide the deade QUIA MORTUI NON MORDENT. But thus much haue I (w*i*th you*r* L*ordsh*ips favour) dared in the greatest cause, w*hi*ch is to cleere my self of being thought an ATHEIST, which some will sweare he was.

Ffor more assurance that I was not of that vile opinion, Lett it but please you*r* L*ordsh*ip to enquire of such as he conversed w*i*thall, that is (as I am geven to understand) w*i*th HARRIOTT, WARNER, ROYDEN and some stationers in Paules churchyard (1), whom I in no sort can accuse nor will excuse by reson of his companie ; of whose consent if I had been, no question but I also shold have been of their consort for EX MINIMO VESTIGIO ARTIFEX AGNOSCIT ARTIFICEM.

Of my religion & life, I haue abreadie geuen some instance to the late comissioner*s* & of my reuerend meaning to the state, although p*er*haps my paines and undeserved tortures felt by some, wold haue ingendred more impatience when lesse by farr hath driuen so manye IMO EXTRA CAULAS w*hi*ch it shall neuer do with me.

But what soeuer I have felt R*ight* Ho*nourable* this is my request not for reward but in regard of my trewe inocence that it wold please you*r* L*ordsh*ips so t[o use the] same (2) & me, as I maie still reteyne the favou*r*s of my Lord, whom I have serud (3) almost theis iij yeres nowe, in credit untill nowe, & nowe am utterlie (35) undon w*i*thout herein be somewhat donn for my recoverie, ffor I do know his L*ordsh*ip holdes you*r* honou*r*s & the state in that dewe reverence, as he wold no waie moue the leste suspicion of his loues and cares both towards hir sacred Ma*je*stie you*r* L*ordsh*ips and the lawes where of when tyme shall serue I shall geue greater instance w*hi*ch I haue obserued.

As for the libel laide unto my chardg I am resolued w*i*th receyuing of ye sacram*en*t to satisfie you*r* L*ordsh*ips & the world that I was neither agent nor consenting thereunto.

[218 b] Howbeit if some outcast ISMAEL for want or of his owne dispose to lewdnes, haue w*i*th pretext of duetie or religion, or to reduce himself to that he was not borne unto by enie waie incensed you*r* L*ordsh*ips to suspect me, I shall besech in all humillitie & in the feare of god that it will please you*r* L*ordsh*ips but to censure me as I shall proue my self, and to repute them as they ar in deed CUM TOTIUS INIUSTITIAE NULLA CAPITALIOR SIT QUAM EORU*m*, QUI TUM CUM MAXIME FALLUNT ID AGUNT UT VIRI BONI ESSE VIDEANTU*r* ? ffor doubtles even then you*r* L*ordsh*ips

(1) Kyd désigne ici fort probablement le libraire Blount. Nous reviendrons sur tout ce passage.

(2) On distingue seulement le *t* de *to*, l's de *use* et presque complètement le *the*. Notre texte est donc une conjecture pure et simple.

(3) Partiellement effacé, mais lisible.

Digitized by Google

shalbe sure to breake [in]to (1) their lewde designes and see into the truthe, when but their lyues that herein have accused me shalbe examined & rypped up effectually, soe maie I chaunce with Paul to liue & shake the vyper of my hand into the fier, for which the ignorant suspect me guiltie of the former shipwrack and thus (for nowe I feare me I growe teadious) assuring your good Lordships that if I knewe eny whom I cold iustlie accuse of that damnable offence to the awefull Majestie of God or of that other mutinous sedition toward the state I wold as willinglie reveale them as I wold request your Lordships better thoughts of me that neuer have offended you.

Your Lordships most humble in all duties.

Th. Kydd (2).

[219 b] *Bought of Mr Baker*
To the R. honorable Sr John
Puckering Knight Lord Keeper of
the great seale of Englande

DOCUMENT IV. — CONTRE RICHARD CHOLMELEY (3) (*Harleian 6848 f. 190*)

[190 a] Remembraunces of wordes and matter againste Ric. Cholmeley.

That he speaketh in genirall all evill of the counsell; sayenge that they are all Athistes and Machiavillians, especially my Lord Admirall.

That he made certen libellious verses in commendacion of papists & Seminary priestes very greately inveighenge againste the state, amonge which lynes this was one,

Nor may the Prince deny that Papal crowne.

That hee had a certen booke (as hee saieth) deliuered him by Sir Robert Cecill of whom he geiueth very scandalous reportes. That hee should incite him to consider there of & to frame verses & libelles in the commendacion of constant priestes & vertuous Recusantes; this book is in custodie & is called an Epistle of coumforte (4) & is printed at Paris.

That he railes at Mr Topcliffe (5) and hath written another libell iointlye againste Sir ffranncis Drake & Justice Younge whom hee saieth hee will couple up together because hee hateth them alike.

That when the muteny happened after the Portingale voyage in the Strande (6) hee said that hee repented him of nothinge more than that hee had not killed my Lord Threasorer with his owne handes, sayenge

(1) M. Boas lit *thro*. Cependant, on aperçoit *into* en examinant le papier par transparence.

(2) Les mots en égyptienne dans notre texte sont en écriture italienne dans le document lui-même. On remarque sur la page présente que quelqu'un a écrit le mot *Kiddye*.

(3) Nous essaierons de préciser la personnalité de ce Cholmeley par la suite.

(4) Je n'ai pu retrouver trace de ce volume. Il existe pas mal d'opuscules du même titre, notamment une *Epistle of Comfort* contre les Anabaptistes (mais publiée à Londres en 1609).

(5) Célèbre pour son hostilité contre les catholiques et la férocité avec laquelle il les martyrisait.

(6) *Drake's expedition in 1589* (Boas)

Digitized by Google

that he could neuer haue done god better service, this was spoken in the hearinge of Frauncis Clerke and many other souldiours.

That hee saieth hee doeth entirely hate the Lord Chamberleyn & hath good cause so to doe.

That hee saieth and verely beleueth that one Marlowe is able to shewe more sounde reasons for Atheisme then any devine in Englande is able to geiue to prove devinitie and that Marloe tolde him that hee hath read the Atheist lecture to Sir Walter Raliegh & others.

That hee saieth that hee hath certen men corrupted by his persuasions who wilbee ready at all tymes & for all causes to sweare what soeuer seemeth good to him, amonge whom is one Henry Younge & Jasper Borage & others.

That hee so highly esteemeth his owne will & Judgment that he saieth that noman are sooner deceyued & abused than the counsell themselues.

That hee can goe beyonde & cossen (1) them as he liste & that if hee make any complainte in behalfe of the Queene, hee shall not onely bee presently heard & enterteyned, but hee will so vrge the counsell for money that without hee haue what hee liste hee will doe nothinge.

[190 b] That beinge imployed by some of her majesties prevy counsaile for the apprehension of Papistes & other daungerous men hee vsed as he saieth to take money of them & would lett them passe in spighte of the counsell.

That hee saieth that William Parry (2) was hanged, drawen & quartered but in leste, that he was a grosse asse, overreached by conninge, & that in trueth he neuer meant to kill the Queene more than himselfe had.

DOCUMENT IV BIS. — MÊME SUJET (*Harleian 6848 f. 191*)

Ce document est écrit sur le même papier, avec une encre analogue de couleur, que le précédent. L'écriture présente une ressemblance si marquée que je n'hésite pas à donner un seul et même auteur aux deux dénonciations. D'ailleurs, il semble, d'après les plis des feuilles que notre IV a été renfermé dans le IV bis. Il n'y a aucune signature, mais, d'après la note inscrite sur [191 b] (voir ci-dessous), on pourrait supposer que ces accusations sont dues à ce Yong « *taken and made an instrument to take the rest* ». Cependant, Young est mentionné dans le IV, ce qui détruit pareille supposition. Peut-être Baines est-il encore l'auteur de ces deux fiches : le passage qui concerne Marlowe dans le IV bis semble copié de II, l'écriture est sensiblement la même. Mais Cholmeley a pu aussi imiter Marlowe dans ses attaques contre la Bible.

[191 a] Right worshipfull whereas I promised to send you worde when Cholmeley was with mee, these are to lett you understande that hee hath not yet bene with mee for he doeth partely suspect that I will bewray his villanye & his companye. But yesterday hee sente two of his companions to mee to knowe if I woulde loyne with him in familiaritie.

(1) *Cozen.*
(2) On trouvera tous renseignements sur ce double traitre dans le D. N. B.

Digitized by Google

& bee one of their dampnable crue. I soothed the villaynes with faire wordes in their follies because I would thereby dive into the secretes of their develishe hartes, that I might the better bewray their purposes to drawe her Maiesties subiectes to be Atheistes, their practise is after her Maiesties decease to make a kinge amonge them selves & liue accordinge to their owne lawes, & this [,] saieth Cholmeley [,] wilbee done easely, because they bee & shortely wilbe by his & his felowes persuasions as many of their opynion as of any other religion. Mr Cholmeley his manner of proceeding in seducinge the Queenes subiectes is firste to make slaunderous reportes of most noble peeres and honourable Counsailors, as the Lord Threasorer the lord Chamberleyn the Lord Admirall, Sir Robert Cecill, These saithe hee have profounde wittes, bee sounde Athiestes, & their liues & deedes shewe that they thinke their soules doe ende vanishe and perishe with their bodies.

His seconde course is to make a leste of the Scripture with these fearefull horrible & damnable speeches, that Ihesus Christe was a bastarde St Mary a whore & the Aungell Gabriell a Bawde to the holy ghoste That Christe was lustly persecuted by the Iewes for his owne foolishness. That Moyses was a lugler & Aaron a cosoner the one for his miracles to Pharao to prove there was a god, & the other for takinge the eareringes of the children of Israell to make a golden calfe with many other blasphemous speeches of the devine essence of God which I feare to rehearse.

This cursed Cholmeley hath LX of his company & hee is seldome from his felowes and therefore I beeseech your worship haue a special care of yourselfe in apprehendinge him for they bee resolute murderinge myndes.

Your worshippes

[191 b]

Ye athisme of Ch[olmley]
& others
Yong taken & made an instrument
to take ye rest
hariet (1)
borage dangerous (2)
tippinges ij (3)

DOCUMENT V. — LETTRE ANNONÇANT LA CAPTURE DE CHOLMELEY
(*Harleian 7002 f. 10, 11*)

[10 a] Right honarabill with my umbill comendacions these ar to advartise your Lordship that yestar nyght at IV of the cloke Mr Wilbrom cam to me and brought Rich. Chamley with hym he did submet hym selfe

(1) Peut-être Herriot le mathématicien. Cela semble assez improbable.

(2) Ce Borage pourrait-être un ami de Marlowe. Parmi les étudiants de Corpus Christi College, on trouve en effet un certain Borage admis en 1593. C'est probablement le même Borage que mentionnent les Actes du Conseil Privé de compagnie avec Cholmeley (voir notre discussion plus loin).

(3) Est-ce un nom propre ? Est-ce en livres sterling la somme payée à Yong pour trahir ses complices ?

Digitized by Google

to hym ho (1) brought a letar to me wrytton be Mr Doctar Bankero (2) with a petesion that the said chamley had exebited to the Lord of Cantarbery his grace But the efecte Mr Doctares Letar was that it (3) shuld a compleche my Lords speches cometid to me that was to comet hym the sayd Chomley to preson & the reste that should be fownd of is seat [,] the wyche A haue done so that now he is to be exat (4) by soche as it shall playse your honars to a poynt & for the reste A do not dote but the will submete themselvis now one of the prensypalle be a prehendid & fordar (5) the sayd Chamley said unto my men as he was goyng to preson that he did kno the Law that when it cam to passe he colde shefte will ynowgh [.] this (6) desyryng the all myghty god to bless & presarve you and all youres with moche in crese of honar wrytyn this XXIX of Junii 1593.

Yours umbley to comand
Rich. Young

[10 b et 11 a] en blanc.

[11 b] To the ryght honorable the Lord Keyper of the gret seall thys be delevereid.

En travers de la page : Mr Young that Cholmeley is taken (7).

DOCUMENT VI. — ENQUÊTE CONCERNANT SIR WALTER RALEIGH, SON FRÈRE CAREW ET LEUR ENTOURAGE (*Harleian 6849 f. 183 et sqq*)

[183 a] Dorset

Inter*rogatory* to be ministred unto such as ar to be examined in Her Ma*iesty*'s name, by vertue of Her Highness com*m*ission for cawses ecclesiasticall.

1. Imprimis. Whome do you knowe, or have harde to be suspected of Atheisme, or Apostacye ? And in what manner doe you knowe or have harde the same ? And what other notice can you geive therof ?

2. Whome do you knowe, or haue harde, that have argued or spoken againste, or as doubtinge, the Beinge of any God ? or what or where God is ? And to sweare by God, addinge if there be a God, or such like ; and when and where was the same ? And what other notice can you geive of any such offend*er* ?

(1) *Sic*, faute d'inattention au lieu de *he*.

(2) Le nom a été corrigé et il est assez difficile à débrouiller. Mais la suite permet de croire qu'il s'agit de Richard Bancroft futur archevêque de Cantorbéry, alors *chaplain* du Primat Whitgift.

(3) *I*.

(4) Soit *examinate*, soit plutôt *examinet*.

(5) *Further*.

(6) *This*, comme souvent au XVIe siècle, est une variante de *thus*.

(7) L'auteur est presque sûrement le *Justice Young* dont le nom revient souvent dans les documents de cette période. En tout cas, Justice Young avait comme prenom Richard ; et d'autre part l'orthographe singulière de la lettre révèle un homme peu lettré et probablement originaire du Kent (*e* au lieu de *i*, dans *commet*, *preson*, *sheft*, etc..., est un trait du dialecte du Kent. *Skeat* English Dialects, p. 64. Cambridge Uty Press, 1911).

Digitized by Google

3. Whom do you knowe or have harde that hath spoken against God His providence over the world ? or of the worldes beginninge or endinge ? or of predestinacion, or of Heaven, or of Hell, or of the Resurreccion, in doubtful, or contenciouse manner ? When & where was the same ? And what other notice can you geive of anye such offender ?

4. Whome doe you knowe or have harde that hath spoken againste the truth of God his holye worde revealed to vs in the Scriptures of the oulde & Newe Testamentes ? or of some places there of ? or have sayde those Scriptures are not to be believed and defended by Her Maiestie for doctrine and faith and salvacion, but onlye of policye, or civell government, and when and where was the same ? And what other notice can you geive of anye such offender ?

5. Whome doe you knowe or have harde hath blasphemouslye cursed God ; as in saginge one time (as it rayned when he was a hawkinge) if there be a God A pox on that God which sendeth such weather to marr our sporte ? or such like ? ore doe you knowe, or have harde of anye that hath broken froth into anye other words of blasphemye, and when ? and where was the same ?

[183 b] 6. Whome doe you knowe or have hard to have sayde, when he was dead his soul shoulde be hanged on the topp of a poale ; and ronne God ronne devill and fetch it that woulde have it, or to like effecte ? or that hath otherwise spoken againste the beinge ; or immortalitie of the soule of man ? or that a man's soule shoulde dye and become like the soule of a beaste, or such like ; and when & where was the same ?

7. Whome doe you knowe or have harde hath counselled, procured, ayded, comforted or conferred with anye such offender ? When, where and in what manner was the same ?

8. Do you knowe or have harde of anye of those offenders to affirme, all those that were not of there opinions towchinge the premisses, to be schismatickes, and in error ? and whome doe you knowe hath soe affirmed ? And when ? and where was it spoken ?

9. What can you saye more of anye of the premisses ? or whome have you known or harde can geive anye notice of the same ? And speake of your knowledge therein.

[184 a] Examinacions taken at Cearne in the county of Dorsetshire the XXIth daye of March in the XXXVj^th^ yeare of the raigne of our soveraigne Ladye Queene Elizabeth (1), etc... Before us Thomas Lorde Howard Vicount Howarde of Bindon, Sir Raulfe Horsey knight, ffranncis James Chauncellor, Iohn Willyams, & ffrauncis Hawley Esquiers by vertue of a commission to us and others directed from some of her majesties heigh commissioners in causes ecclesiasticall, etc... (2).

(1) Mars 1593-1594.

(2) Tous étaient, semble-t-il, fonctionnaires de la Reine pour le comté de Dorset. Ralph Horsey, créé chevalier en 1593 et Deputy Lieutenant du comté, et Francis Hawley, Vice-Admiral of the County of Dorset sont fréquemment nommés dans les Actes du Conseil Privé : ils devaient être souvent en contact

Digitized by Google

John Hancocke parson of south Parrott sworne & examined the daye & time above written. To the first Inter*rogatory* sayeth that he remembereth noe man suspected of Atheisme or Apostacye, And soe to the reste of the Inter*rogatory* he sayeth he can saye nothinge.

Richard Bryage churchwarden of south Parrott sworne & examined the daye above written, to the first Inter*rogatory* this depon*ent* can saye nothinge. And soe he annswereth to the rest of the Inter*rogatory*.

John Jesopp minister of Gillinghame sworne & examined. To the first Inter*rogatory* he can saye nothinge of his owne knowledge; but he hath harde that one Hirryott of *Sir* Walter Rawleigh his howse hath brought the godhedd in question, and the whole course of the scriptures. but of whome he soe harde it he doth not remember (1). He alsoe further sayeth That he harde his brother doctor Jesopp say; That Mr Carewe Rawley reasoninge w*ith* Mr Parrye and Mr Archdeacon aboute the godhedd (as he coniectureth) his sayde brother thinkinge that Mr Archdeacon and Mr Parrye would take offence at that argum*ent* desiered *there* L*ordship* bishopp of Worchester (then beinge there) that he might argue with the sayde Mr Rawleigh; for sayed he yo*ur* L*ordship* shall heare him argue as like a pagan as ev*er* you harde anye. But the matter was soe shutt vp as this exa*minate* harde his sayde brother saye, & p*r*oceaded not to argument And further he saieth that he hath hard one Allen, nowe of Portland Castle suspected of Atheisme, but of whome he harde it he remembereth not.

[184 b] To the rest of the Inter*rogatorie* he can remember noe more then the (2) he hath sayde before.

Will*iam* Hussey churchwarden of Gillingham sworne & examined. To the first inter*rogatory* sayeth that he hath harde *Sir* Walter Rawleigh suspected of Atheisme.

To the rest of the Inter*rogatory* he can saye nothinge.

John Davis curate of Motcombe sworne and examined the daye & yeare above sayde.

To the first Inter*rogatory* sayeth that he knoweth of noe such person direcklye, but he hath harde *Sir* Walter Rawleigh by generall reporte hath had some reasonings against the dietye of god; and his omnipotencye. And hath harde the like of Mr Carewe Rawleigh but not soe direklye. Above he sayeth he harde the like report of one Mr Thinn of Wilsheire W*hich* he harde from a Barber in Warmister dwellinge in a bye lane there, whoe toulde this depon*ent*, he did marvell that a gent*leman* of his credite shoulde deliv*er* wordes to so meane a man as him

avec Raleigh, qui habitait son manoir de Sherborne à l'époque et ils semblent s'être appliqués à montrer le peu de substance des accusations lancées contre lui et les siens en soumettant les témoins à un interrogatoire minutieux. Le nom de Doctor James, Dean of Christchurch, Oxford, revient aussi couramment dans les Actes.

(1) Il s'agit évidemment du savant mathématicien Thomas Herriot.

(2) *Sic.*

Digitized by Google

selfe tendinge to this sence as thougth (1) gods providence did not reach on all creatures or to like effecte.

To the 2. 3. 4. & 5th Interrogatory he sayeth noe more then as before is sayed. And to the 6th Interrogatory he sayeth he hath harde that Sir Walter Rawleigh hath argued with one Mr Ironsyde at Sir George Trenchards towchinge the beinge, or imortalitye of the soule, or such like, but the certaintye therof he cannot saye further ; savinge askinge the sonne of Mr Ironsyde uppon the reporte aforesayde, he hath annswered that the matter was not as the voice of the countree reported therof, or to the like effecte. And to the rest of the Interrogatorie he can saye [noe] (2) more.

[185 a] Nicholas Jefferys parson of Weike Regis sworne & examined the daye & yere above sayde To the first interrogatorie this deponent sayeth that he doeth not knowe of his owne knowledge anye Atheiste with in the countie of Dorsht, or places neare adioyning : but he hard by reporte of divers that Sir Walter Rawleigh and his retenewe ar generallye suspected of Atheisme : and especially one Allen of Portland Castle Leiftenant And that he is great blasphemer and leight esteemer of Religion : and theraboutes cometh not to Devine service or sermons (3).

To the 3 he sayeth he hath harde that one Herriott, attendant on Sir Walter Rawleigh hath been convented before the Lords of the Counsell for denying the resurrecion of the bodye (4).

To the 6 he saieth that Mr Ironsyde reported that he was present at Sir George Trenchards at the table when as there were some speches of Mr Carewe Rawleigh gentlye reproved by Sir Raulfe Horsey, whereunto he replied, that he had in deade sinned in manye thinges but what hurte had come unto him for it' wherunto was aunswered althought there were noe hurte unto his bodye, yet there was unto his soule. The soule sayde Mr Carewe Rawleigh what is that ? wheruppon Mr Ironsyde was willed to deliver his opinion therof whoe aunswered that it was a matter rather to be beleeved then to be disputed of Then sayed Sir Walter Rawleigh yet I praye you for our learninge let us knowe. Mr Ironsyde aunswered that it was, Actus primus corporis organici vitam habens in potestate. And accordinge to Devines it was the imortall substaunce created by god to governe this liffe and after this liffe either to suffer punishment, or receave ioye togeather with the bodye forever. It was againe demaunded what that actus primus or imortall substance was ? and he again aunswered it was the soule. It was obiected that was noe sufficient aunswer nor like a scholler ; but he aunswered they were principua and therfore coulde goe noe heigher ; for definicio, and definitum must con-

(1) *Though*,

(2) Ne se trouve pas dans le texte.

(3) Carew Raleigh commandait Portland Castle : cet Allen est-il un de ses lieutenants ? Est-il le même que le mathématicien Thomas Allen ? et *of Portland Castle Leiftenant* veut-il dire « de la suite du lieutenant de Portland Castle » ? C'est un point que nous n'avons pu élucider.

(4) On ne trouve aucune allusion à ce fait dans les actes du *Privy Council*.

Digitized by Google

venire. And if it were demaunded what a man was, it were a sufficient aunswer to saye he were animall racionale ; if you demande what animal racionale was, the aunswer were sufficient to saye he was a man or to like effecte : but he remembereth noe further reporte made, unto him by the sayde Mr Ironsyde.

[185 b] To the 6th interrogatorie this deponent sayeth That aboute some three yeres past coming to Blandforde out of Hampsheire his horse was staydd, and taken for a poste horse by Sir Walter Rawleigh and Mr Carewe Raleigh; where this deponent entreatinge to have his horse released for that he was to ride home unto his charge (from whence he had been some tyme absent) to preach the nexte daye beinge Sundaye, whereunto Mr Carewe Rawleigh replyed! that he this deponent might goe home where he woulde; but his horse shoulde preach before him or to that effecte. And more he cannot nowe call to rememberance of the Interrogatorie.

William Arnolde, vicker of Blandforde, sworne and examined the daye and yere abovesaid.

To the first Interrogatorie this deponent saieth that of his owne knowledge he knoweth not anye man that hath either in earnest, or in sporte, or in waye of argument, either denyed that there is a god, or any parte or parcell of the scriptures. Ffor heare saye he can saye nothinge ; but Mr Ironside deliverd some speach unto him concerning some disputacion had betwene him & Mr Carewe Rawleigh concerning the beinge or substaunce of the soule And yet he remembereth he harde Mr Carewe Rawleigh saye at Gillingham there was a god in nature. And more he remembereth not. And further he sayeth he harde by an uncertain reporte of some strange opinions that shoulde be defended by Sir Walter Rawleigh but wheither the same be true or not, certainelye he knoweth not, or whoe they were that reported the same. To the reste of the Interrogatory he can saye nothinge.

[186 a] Thomas Norman of Wayemouth Melcombe Regis minister sworne and examined the daye and yere above sayde.

To the first Interrogatory he this deponent sayeth that of his owne knowledge he can saye nothinge but he harde Mr Joanes saye that he and one Mr Rogers beinge in companye with one Allen of Portland Castle Leiftenant, woulde have sent for this deponent to dispute of some matters ; but Mr Joanes sayde he thought that this deponent woulde not abyde reasoninge. And the sayde Allen sayde he woulde make many such ministers as this deponent is verye fooles or to like effecte, as Mr Joanes sayde. Also this deponent harde the sayde M. Joanes sonne saye, that the sayde Allen did teare twoe leaves out of a Bible to drye Tobacco on. And the sayd Mr Joannes sonne sayd, that the sayde Allen spake as if he denyed the imortallity of the soule. Alsoe he sayeth that he harde of one Herryott of Sir Walter Rawleigh his howse to be suspected of Atheisme.

John Deuch churchwarden of Weeke Regis sworne & examined.

To the 6th Interrogatory this deponent sayeth that he hath harde one

Digitized by Google

Allen Leiftennant of Portland Castle when he was like to dye, beinge perswaded to make him selfe reddye to god for his soule, to aunswer that he woulde carrye his soule up to the topp of an hill, and runne god, runne devill, fetch it that will have it or to that effecte but whoe toulde this deponent of it he remembereth not, to the rest of the Interrogatory he cann saye nothinge.

[186 b] Ffranciss Scarlett, minister of Sherborne sworne & examined &c. To the first Interrogatory he sayeth that one Olliver servant to Thomas Allen shoulde saye that Mr Tillye the preacher did deliver divers thinges in his sermon which were not true for wheras he spake manye thinges of Moyses in his comendacion, he affirmed that Moyses was noe such man, for he the sayde Moyses had Lii whores, which words he spake to Mrs Elizabeth Whetcombe and Mrs Brewer as they came together from the said Mr Tyllies sermon from Lillington (1).

At which time he deliverd unto them many other thinges in derogacion of God & the Scriptures and of the imortallitye of the soule. Where at the sayd women (as they toulde this deponent) sayed that there eares did glowe, and that they never harde such monsterous speche from anye man. And he further sayeth that a little before Christmas on Roberte Hyde of Sherborne shomaker seinge this deponent passinge by his dore, called to him and desyered to haye some conference with him and after some speches, he entered into these speches. Mr Scarlet you have preachett unto us that there is a god, a heaven & helle, & a resurreccion after this liffe and that we shall geive an accompte of our worckes and that the soule is immortall ; but nowe sayeth he here is a companye aboute this towne that saye, that hell is noe other but povertie & penurye in this worlde ; and heaven is noe other but to be riche, and enioye pleasueres ; and that we dye like beastes and when we ar gonne there is no more remembraunce of us, etc ...and such like. But this Examinate did neither then demaunde whome they were ; neither did he deliver any particulars unto him. And further saieth that it is generally reported by almost every bodye in Sherborne, that the sayd Allen & his man aforesayde ar Atheistes. And alsoe he sayeth there is one Lodge a shomaker in Sherborne accompted an Atheiste.

[187 a] To the 6th Interrogatory he sayeth that he harde Mr Coxe or Randoll of Sherborne (as he remembereth) saye that Allen sayde when he was a hawkinge and that it rayned that if God were in the bushe there he woulde pull him out with his boots.

To the rest of the Interrogatory he can saye nothinge.

Roberte Ashbourne of Sherbourne Churchwarden sworne & examined. To the first Interrogatory he sayeth nothinge of his owne certaine

(1) Dans la marge «This relacion of Mr Scarlet, grounded upon ye report of 2 women and one Robt Hyde is denyed by there oaths and founde otherwise as appeareth by there particular examinacions taken by Raufe Horsey and Doctor Jame». Voir en effet les feuilles (189 a) (189 b) (190 a). L'écriture de la note marginale est rapide ; elle diffère, semble-t-il, de la main du texte courant.

Digitized by Google

knowledge, but sayethe that he hath harde reportes, that a man of Thomas Allens, whose name he knoweth not cominge from Lillington *with* certaine women of Sherborne, spake certaine words in derogacion of Moyses that he had manye whores and other speches to the like derogacion of Moses and the Scriptures.

To the rest of the Inter*rogatorie*, he can saye nothinge.

[187 b] Ralph Ironside, minister of Winterbor, sworne & examined, etc.

To the first inter*rogatorie* he saith that for his owne knowledge he will annswer, but for that he hath harde, and knoweth noe aucthore to iustefye the same, he is perswaded by counsell that he is in dannger to be punished and therefore refuseth to saye any thinge uppon uncertaine reporte, unlesse he coulde bringe in his aucthore in particuler.

The relacion of the disputacion had at Sir George Trenchard's table betwene Sir Walter Rawleigh, Mr Carewe Rawleigh & M. Ironside (audessus de *himselfe* barré), hereafter follweth, written by himself & delivered to the commissioners uppon his oath.

Wednesdaye sevennight before the Assises, summer last I came to Sir George Trenchard's (1) in the afternone, accompayned *with* a fellowe minister & frinde of myne, Mr Whittle, viccar of fforthington. There were then *with* the knight, Sir Walter Rawleigh, Sir Raulfe Horsey, Mr Carewe Rawleigh, Mr John ffitziames &c. Towards the end of supper, some loose speeches of Mr Carewe Rawleighes beinge gentlye reproved by Sir Raulfe Horsey with the words Colloquia prava corrompunt bones mores (2), Mr Rawleigh demaunds of me what daunger he might incurr by such speeches ? wherunto I annswered the wages of sin is death and he makinge leight of death as beinge common to all sinner and reightuous, I inferred further, that as that liffe *which* is the gifte of God trough Jesus-Christ is liffe eternall : so that death *which* is properlye the wages of sin, is death eternal, both of the bodye, and of the soule alsoe. Soule *quoth* Mr Carewe Rawleigh what is that ? Better it were sayed I that we would be carefull howe the soules might be saved than to be curiouse in findinge out the essence And soe keepinge silence, Sir Walter requests me that for there instruccion I woulde answer to the question that before by his brother [188 a] was proposed unto me. I have benn (sayeth he) a scholler some time in Oxeforde ; I have aunswered under a bacheler of arte & had taulke *with* divers ; yet heitherunto, in this pointe (to witt what the réasonable soule of man is) have I not by anye benne resolved. They tell us it is PRIMUS MOTUS the first mover in a man &c. Unto this, after I had replied that howsoever the soule were FONS ET PRINCIPIUM the fountaine beginninge and cawse of motion in us, yet the first mover was the braine or harte. I was againe urged to showe my opinion, and hearinge Sir Walter Rawleigh tell of his dispute & schollership some time in Oxeforde, I cited the generall definicion of Aristotle 2° De Anima cap : 2° & thence a

(1) Etait un autre Deputy Lieutenant du Comté.
(2) *Sic.*

Digitized by Google

subjecto proprio deduced. the speciall definicion of the soule reasonable, that it was ACTUS PRIMUS CORPORIS ORGANICI ANIMANTIS HUMANI VITAM HABENTIS IN POTENTIA (1) It was misliked of Sir Walter, as obscure and intricate. And I with all yealded that though it coulde not unto him, as beinge lerned yet it must seme obscure to the most present, and therfore had rather saye with devines plainly that the reasonable soule is a spirituall & immortal substance, breathed into man by god, whereby he lyves, & moves & understandeth, & so is distingushed from other creatures ; Yea, but what is that spirituall & immortal substance breathed into man &c saieth Sir Walter. The soule, *quoth* I. Naye then saieth he you aunswer not like a scholler Hereuppon I endevoured to prove that it was schollerlike, naye, in such disputes as these usuall & necessarye, to runne in CIRCULUM, partlye because DEFINITIO REI was PRIMUM ET IMMEDIATUM PRINCIPIUM and seinge PRIMO NON EST PRIUS, a man must of necessitie come backwarde, partelye because DEFINITIO & DEFINITUM be NATURE RECIPROCAE the one convertible aunsweringe unto the question made uppon the other. As for example, if one aske What is a man ? you will saye He is a creature reasonable & mortal ; but if you aske again what is a creature reasonable & mortal ? you must of force come backwarde and aunswer It is a man ET SIC DE CETERIS. But we have principles in our mathematickes sayethe Sir Walter, as TOTUM EST MAJUS QUAMLIBET (2) SUA PARTE; and aske me of it, and I can showe it in the table, in the window, in a man, the whole beinge bigger than the partes of it. I replied first, that he showed QUOD EST NOT QUID EST, that it was but not what it was ; secondlye, that such demonstracion as that was against the nature of a mans [188 b] soule beinge a sperite for as his thinges beinge sensible were subjecte to the sence, soe mans soule beinge insensible was to be discerned by the sperite. Nothinge more certaine in the world, than that there is a god, yet beinge a sperite, to subjecte him to the sence otherwise than perfecte it is impossible. Marrye *quoth Sic* Walter these 2 be like, for neither coulde I lerne heitherto what god is ; Mr Fitziames aunsweringe that Aristotle shoulde saye he was ENS ENTIUM I aunswered that whether Aristotle dyinge in a feaver shoulde crie : ENS ENTIUM MISERERE MEI or drowninge him selfe in EURIPUM shoulde saye QUIA EGO TE NON CAPIO, TU ME CAPIES, it was uncertaine, but that God was ENS ENTIUM a thinge of thinges, havinge beinge of himselfe and geivinge beinge to all créatures, it was most certain and confirmed by God Himselfe unto Moyses Yea but what is this ENS ENTIUM ? sayeth Sir Walter. I aunswered It is God and beinge disliked as before, Sir Walter wished that grace myght be sayed for that *quoth* he is better than this disputacon Thus supper ended and grace sayed, I departed to Dorchester with my fellowe minister and this to my remembrance is the substaunce of that speach which Sir Walter Rawleigh and I had at Wolveton.

Ralphe Ironside.

(1) De Anima Livre II, Chapitre I, § 9 et suivants.
(2) *Sic.*

Digitized by Google

Theis examinacions before written are the trewe copies taken at Cern the 21st of march 1593 (1) before the lord viscount Bindon, Sir Raufe Horsey Knight, Mr Doector James, Chauncellor, John Williams & Franncis Hawly Esquires What other examinacions have been taken by vertue of this Comyssion are unknowen to us.

Signatures

[189 a] Robert Hyde of Sherborne shomaker sworne & examined the XXIXth daye of marche in the yeare above sayde before Sir Raulfe Horsey knight & Frannces Iames Chauncellor sayeth as followeth.

That aboute Christmas last Mr Scarlett cominge to this deponent windowe, he this deponent sayed : Mr Scarlett you have this longe preached vnto vs of the Resurreccion of the Dead which I beleive ; And if it be not soe we ar of all men most miserable ; but they sayde there is a secte that teacheth, that there is neither hell, nor heaven, nor god, nor devill ; and that the soule is mortall and dyeth with the bodye. Whervnto Mr Scarlett replied that if there should not be such a secte the worde of God were faulce which did teach that towards the latter end there should be such that shoulde fall awaye ; but this deponent saieth that for his owne parte he doth knowe no such ; neither can bringe any aucthoure for such reporte. but the reasons which moved him to vse such speeches was some conference had with a brother of his, whoe dwellinge at milborne porte toulde this deponent that he harde Mr Davidge preache at Sturton Camdell deliver in the pulpitt that there was such a sectt which he did there seeme to confute.

To the rest of the Interrogatorie he can saye nothinge.

Ralphe Horsey
ffra. James

[189 b] Grace Brewer of Sherborne sworne & examined the daye & yeare last aforesaid before the sayde Sir Raulfe Horsey knight & Franncis James Chauncellor, etc...

Whoe sayeth that aboute michaelmas last comminge from Lillington, in the afternone from a sermon ; beinge accompanied with Mrss Whetcombe and one Olliver servant vnto Mr Allen of Portland Castle this deponent sayed, That they were happie that had soe good a minister. Whervnto Olliver replied, that he sayed manye thinges but might have made it shorter ; vnto which Mrs Whetcombe annswered. if you love to heare the worde of God you cannot be wearyed with hearinge it. Whervnto Olliver annswered I beleive in Iesus Christe and that Iesus Christe is God ; but if a man beleive all that is in the scriptures he must beleive that Moyses had Lij concubines, or whores. but whether concubines or whores this deponent does not well remember. but she well remembereth that she willed him to goe home and slepe for she did well perceave he was gonne with drinke. And more to the Interrogatory she cannot depose.

(Mêmes signatures)

[190 a] Elizabeth Whetcombe of Sherborn sworne and examined before

(1) Ancien style, soit pour nous 1594.

Digitized by Google

Sir Ralfe Horsey Knight and Mr Doctor James Chauncelor the XXVij^th of March Anno 1594.

Imprimis this deponent saith that cominge from Lillington about Michelmas last from a sermon, in that afternoone, beinge accompanied with one Oliver & Mrs Brewer.

This Mrs Brewer as this deponent remembreth, vsed som speches in comendacons of the minister, signifieng that theywere blessed having so good a man : whervnto the seid Oliver replied that he vsed many words but might have ended it in fewer, to as great effect, whervnto this deponent replied that he did nothing but out of the word of god. The word of god saith he sayth, that Moyses had 52 whores. Whores saith this deponent, nay concubines sayd he. Whervppon Mrs Brewer said it was SALOMON that he ment and so bade him goe home to sleepe. And that this was all that this Deponent remembereth of this conference only saving this she saith that he said yf he had had him in corner he could have cavyled with him. For the rest of the particulers she cannot depose, otherwise than before she hath said.

Elizabeth Whetcombe

Ralph Horsey Ffra. James

These three last are the trewe copies of the Interrogatories taken before doctor James & myselfe, the originalls remaining in the honourable viscounts handes.

Raufe Horsey (1)

(*A suivre*).

F.-C. DANCHIN.

(1) Il est remarquable que Horsey, présent à la discussion entre les Raleigh et Ironside [187 b], n'ait pas jugé utile de déposer lui-même.

Digitized by Google

UNE INTERPRÉTATION NOUVELLE
de
QUELQUES ŒUVRES DE TH. STORM

A l'aide de ses souvenirs personnels, renforcés par des « Nachgelassene Aufzeichnungen » et une sorte de « Tagebuch » du poète, qui va de 1880 aux environs de 1884, grâce surtout à un lot de lettres inédites (à Brinkmann, à Fontaine, à Petersen — sans parler des « Gegenbriefe » de P. Heyse, de W. Jensen et d'Erich Schmidt), Mlle Storm, dans son plus récent volume (1), fait le grand jour sur deux événements — jusque-là mystérieux — de la vie paternelle : d'une part, elle nous donne la clef de « Carsten Curator », qui prend une valeur bien différente quand on sait que ce drame, le poète l'a vécu, entre 1875 et 1886, et que Heinrich, c'est par bien des traits Hans Storm ; d'un autre côté, et c'est là la révélation la plus importante (2), Storm a, déjà marié et alors que sa première femme était encore vivante, aimé celle qu'il devait plus tard épouser en secondes noces, Dorothée Jensen.

Sur ce second « fait nouveau », sur cette idylle extra-conjugale qui a bouleversé les premières années du mariage de Theodor Storm et de Constanze Esmarch, on nous permettra d'insister un moment. Il nous semble, en effet, qu'elle crée, qu'elle impose une interprétation différente de celles accréditées jusqu'ici, pour certaines nouvelles et pour la moitié presque des poésies d'amour. — « Ihr gehört die Hälfte meiner Poesie », avait écrit Storm à ses amis Pietsch, dans une lettre encore inédite du 12 mai 1866 où il leur annonçait son remariage. « Lies die Angelika », écrivait Storm dans la même lettre : « das ist sie selbst, nur war sie nicht so schwach wie diese ».

Déjà, je serais tenté de voir le souvenir d'une des premières rencontres du poète et de la fillette (elle a 13 ans quand Storm s'en éprend !) dans la pièce : « die Kleine » (VIII, 213). Rappelons-nous que Storm, même remarié, appellera presque toujours sa seconde femme : « die kleine Do. » ; rappelons-nous la fin aussi, l'allusion au fossé « qu'il devient tentant de franchir ». — Puis la passion éclate, comme cette « rose rouge » que chante le poète dans la pièce « Noch einmal (3) » (VIII, 201). Malgré la lutte des deux amants contre leur propre cœur (v. Angelika, I, 287), l'heure sonne où, dans un jardin, le soir, ils échangent les premiers aveux, les premiers baisers (v. Angelika, I, 288-289, et la poésie : die

(1) Gertrud Storm : *Theodor Storm*. Ein Bild seines Lebens. 2. Band. Curtius Berlin. 1913.

(2) Nous connaissions, à vrai dire, au moins l'existence de cette passion, mais, désireux de ne pas froisser des susceptibilités très légitimes, nous attendions, pour parler tout haut de ce que trahissaient des correspondances encore non publiées, que la famille elle-même eût levé ou soulevé le voile.

(3) « In Mädchenaugen mich vergafft. » Il ne peut s'agir de Constanze.

Digitized by Google

Stunde schlug, VIII, 201). Et, si l'on en croit « Angelika », c'est juste au moment où ils avaient renoncé à un amour impossible, voyant l'impasse où ils s'engageaient, que la passion les a vaincus (I, 288). Dès lors, l'idylle est commencée, torturante et lamentable. La pièce « Abends », s'y rattache bien probablement ; les lèvres rouges seront une des caractéristiques de Do Jensen dans la poésie de Storm : les lèvres rouges, et, avec elles, la chevelure blonde et la main blanche et fine ; la main qui apparaît non seulement dans « Angelika » (scène de la promenade en bateau, I, 251), mais dans « Immensee » encore (1) (en une scène analogue, en barque, I, 35). Ce qui donnerait à croire qu'il y eut, dans l'idylle véritable, une scène au cours d'une partie de canotage (vraisemblablement à Schwabstest, sur la Treene chère aux Husumois).

Si nous voulons nous rendre compte de l'intolérable situation où se débattaient les deux amants, continuons à feuilleter « Angelika » (I, 290 et 293). Caractéristique est la scène du bal, car il y a eu, bien certainement, une « scène du bal » (v. Angelika, I, 293, et la poésie Hyazinthen, VIII, 203). La rencontre du lendemain, au bord du lac (encore le lac, — qui est probablement la Treene, puisqu'il n'y a point de lacs aux alentours d'Husum) a-t-elle été vécue » ? Cela se peut, bien qu'elle n'ait laissé de traces que dans « Angelika » (I, 297).

En tous cas, les deux amants voyaient clairement qu'il leur fallait rompre (Wohl fühl' ich, wie das Leben rinnt, VIII, 202). Mais c'est de Dorothée, plus énergique, que vint l'initiative, semble-t-il. Elle s'efforça de détacher Storm, sans doute, en suscitant un candidat à sa propre main (Angelika, I, 303 : 2e scène dans le jardin), en simulant l'indifférence (v. Angelika, I, 303-304, et surtout la pièce : Weisse Rosen, VIII, 199), par des détails extérieurs, en négligeant ses mains, ces mains sur lesquelles les lèvres de l'homme aimé si souvent s'étaient posées (Détails identiques dans la nouvelle et dans Weisse Rosen (2). Les adieux eurent-ils lieu comme dans « Angelika » (I, 305) ou, comme nous les décrit le n° 3 de « Weisse Rosen », dans le fameux jardin (déjà apparu dans : Abends, Hyazinthen, etc.) ? N'oublions pas que c'est dans son lyrisme que Storm, de son propre et fréquent aveu, met le plus intime de lui-même.

Une époque de désespoir lugubre suit pour le poète (cf. Angelika, I, 308, et les pièces : Sprich, bist du stark ? (3), die Zeit ist hin, VIII, 205, Wohl rief ich sanft, VIII, 205, Wer je gelebt, VIII, 214). L'amant, inconsolable, ne vit plus que dans le passé, fouille, la mort dans l'âme, ses souvenirs (Angelika, I, 308 et 309). L'ombre s'amasse autour de ce passé, dont Storm parle maintenant comme s'il concernait un indifférent, à la troisième personne (Lose, VIII, 200). Il faut laisser dormir la morte (Du schläfst, VIII, 206).

(1) Storm se vante (à Brinkmann, cité par Gertrud Storm, p. 133) d'avoir « naguère fait entrer cette main dans la poésie » (21 avril 1866).

(2) V. entre autres celui des « lèvres mordues » (Weisse Rosen, pièce n° 1, et Angelika, I, 303).

(3) Sommergeschichten u. Lieder, p. 127. Non admise par Storm dans les « Sämtliche Werke. »

Digitized by Google

Mais Storm, nous le savons, est un énergique : la vie renaît en lui, jaillissant par dessus les tombes (Du schläfst, 2e pièce). Il avoue sa faute (Abschied, n° 2, VIII, 303) à Constanze, a celle dont la main douce saura lui fermer les yeux (Schliesse mir die Augen beide, VIII, 214), dont l'amour a le calme crépusculaire d'un rayon de lune (Mondlicht, VIII, 209). Et c'est toute la nouvelle « Späte Rosen », née à Heiligenstadt, quand Storm a oublié les orages de jadis. Mais, malgré cette confession ou plutôt à cause justement d'elle, son cœur ne connaît point de repentir :

Je le ferais encore, si j'avais à le faire.
(Und wär'es auch ein grosser Schmerz, VIII, 220).

Y a-t-il absurdité et invraisemblance à concevoir ainsi, non pas tant la marche même de cette idylle, que son contre-coup sur le lyrisme et les nouvelles de Storm ? — Peut-être, quelque jour, un nouvel apport de révélations viendra-t-il s'ajouter à ces premiers indices. Une chose, désormais, reste acquise : encore que nous ayions réduit au minimum, dans nos conjectures, le nombre des pièces à rapporter à cette aventure sentimentale, c'est bien, dorénavant, la « moitié de la poésie » de Storm qui apparaît sous une lumière autre. Et, sans doute, bien d'autres pièces doivent se rattacher à ce drame sentimental : et peut-être traverse-t-il « comme un fil rouge », pour prendre une image chère au poète, « Ein Grünes Blatt » et « Posthuma. » C'est lui, en tout cas, qui nous explique pour une grande part ce ton mélancolique, cette note élégiaque qui résonne dans toute l'œuvre de Storm et la fin navrante de tant de ses nouvelles. Comment un cœur si éprouvé trouverait-il d'autres accents que ceux de la plainte et de la résignation ?

Robert Pitrou.

Digitized by Google

REVUES ANNUELLES

LITTÉRATURES MODERNES COMPARÉES
(juillet 1912 à juin 1913)

Le « thème » de Salomé doit à de récents exploits musicaux une sorte d'actualité. Mme Drweska (1) se garde de reprendre toutes les confrontations déjà faites entre les œuvres où la « danseuse tragique » a tenu sa place : bien que sa préface énumère les principales versions modernes de la légende, elle ne s'attache qu'aux *Salomé* de Flaubert — inspiré de Flavius Josèphe particulièrement, — d'Oscar Wilde (à propos duquel on regrette de ne pas voir rappeler plus tôt H. Heine), de Sudermann, et enfin d'un auteur polonais, Jean Kasprowicz, qui a donné deux versions de la légende, un poème lyrique et un poème dramatique, le second offrant un développement du premier. C'est d'ailleurs dans l'analyse assez poussée de ces œuvres peu accessibles que réside le meilleur de ce travail, en dépit de l'incertitude où il laisse — d'accord avec Kasprowicz lui-même — la genèse de sa *Salomé* et de son *Festin d'Hérodiade*, tous deux écrits avant le drame d'O. Wilde. Un symbolisme religieux pénétré de pessimisme historique domine ce *Festin d'Hérodiade*, qui n'a jamais été traduit et donne à toute cette dernière partie du travail de Mme Drweska un réel attrait de nouveauté : mais pourquoi les particularités de chaque nouvelle utilisation de l'antique légende n'y sont-elles pas mieux mises en valeur ? L'histoire des « thèmes », à mon sens, n'est vraiment opérante que si les initiatives réelles de chaque adaptateur sont démontrées : et n'y a-t-il pas une sorte d'injustice à dissimuler ici, dans deux lignes de la conclusion, la riche et perverse suggestion d'Henri Heine : « Une femme souhaiterait-elle la tête d'un homme qu'elle n'aimerait point ? »

*
* *

On s'est souvent étonné — et parfois égayé — du souvenir donné par Gœthe, dans les *Remarques* annexes du *Neveu de Rameau*, au poète Du Bartas, avec l'espèce d'importance synthétique qu'il attribuait à ce grand oublié. L'histoire littéraire a déjà rendu manifestes les obligations que la poésie anglaise de la Renaissance et du Puritanisme a réellement à ses ambitieux poèmes bibliques ; son action sur l'Allemagne mériterait une étude précise. Quant à *l'influence de Du Bartas sur la littérature néerlandaise*, elle avait été indiquée par la thèse de M. Pellissier. M. Beekman

(1) Hedwige Drweska. *Quelques interprétations de la légende de Salomé dans les littératures contemporaines.* Montpellier, Firmin et Mortane (thèse d'Université), 1912.

Digitized by Google

la soumet à un examen approfondi (1) qui précise, chemin faisant, les relations de la Renaissance française avec les Pays-Bas et explique la situation privilégiée faite aussitôt aux poèmes de l'aède chrétien. « Absence de psychologie, mélange du réel et du merveilleux, descriptions, ampleur, majesté, tout concourait dans l'œuvre à lui concilier l'admiration de nos ancêtres hollandais, car tout y répondait à leurs croyances et à leur besoin d'évocation » : telles sont les affinités préalables qu'énumère M. Beekman pour rendre compte d'une popularité qui retentit sur la métrique et le vocabulaire autant que sur la poésie et la théorie esthétique. Une disposition assez singulière place le chapitre des traductions après celui qui situe les *Semaines* dans la littérature néerlandaise : sans doute M. Beekman entendait-il ainsi faire converger plus visiblement à Vondel toutes les avenues de son étude. Le poète de la *Pâque* traduisit, en effet, des fragments de l'œuvre de son prédécesseur français avant de faire œuvre personnelle : et l'intervalle de l'une à l'autre de ces périodes littéraires, chez l'auteur de *Lucifer*, dépend de Du Bartas pour mainte disposition de fond et de forme. Surtout l'émancipation à l'égard du médiévalisme poétique, l'influence croissante de l'esprit antique doivent être attribuées pour une part au précédent somptueux et séduisant d'une œuvre quasi-encyclopédique, élaborée aux confins de la Renaissance et de la Réforme.

Vondel a écrit des vers français où se reconnaissent les traces d'une lecture assidue de Ronsard et Du Bartas, sans qu'on y découvre cependant beaucoup d'emprunts lexicologiques directs. M. Salverda de Grave, qui cite ce détail à l'appui de son évaluation des influences linguistiques en Hollande (2), ne croit devoir appeler en témoignage que pour une faible part la littérature française, telle que les traductions ou les imitations la révélaient aux Pays-Bas. « Tandis que les idées se transmettent surtout par des traductions, les mots, généralement parlant, ne passent d'un pays à l'autre que dans des œuvres originales. » Son livre si clair fait néanmoins allusion à divers faits intéressants pour la littérature générale ; le prestige de « culture » plutôt que de « technicité » qui est impliqué dans l'action intellectuelle de la France à diverses époques, l'amoindrissement de cette action durant l'occupation napoléonienne, la récente diffusion de l'œuvre de Zola en Hollande : ce sont là des indices qui ne sont pas moins utiles à recueillir pour la littérature comparée, en dépit du point de vue philologique auquel ils se rapportent ici.

L'importance des périodiques, pour l'estimation d'une époque intellectuelle, ne fait plus doute pour personne, et l'on sait que d'intéressantes moyennes se laissent plus équitablement extraire d'un journal ou d'une revue que des chefs-d'œuvre authentiques du même temps. Aussi pourra-t-on consulter avec fruit le dépouillement qu'a fait M. Lote du *Mercure* de Wieland (3) pour une période particulièrement critique des

(1) A. Beekman. *Influence de Du Bartas sur la littérature néerlandaise.* Poitiers, Masson, 1912 (thèse d'Université).

(2) J.-J. Salverda de Grave. *L'influence de la langue française en Hollande d'après les mots empruntés.* Paris, Champion, 1913.

(3) René Lote. *La France et l'esprit français jugés par le « Mercure » de Wieland (1773-1797) ; répertoire bibliographique précédé d'une introduction.* Paris, Alcan, 1913 (thèse complémentaire).

Digitized by Google

relations franco-allemandes, la fin du XVIIIe siècle. Il s'agit de la France, de sa littérature, de ses beaux-arts, de la science et de la politique, de l'« esprit français » enfin (à supposer que cette entité ne soit pas un peu arbitraire), tels qu'ils se reflètent dans la revue fondée par l'auteur d'*Agathon*. Organisé sur le modèle de notre *Mercure*, ce périodique né d'une évidente émulation francophile fut animé ensuite d'une défiance croissante à l'égard des choses intellectuelles et sociales de France. Mais cette défiance, la tendance de M. Lote à la synthèse en accuse aisément une sorte de patriotisme mystique et absolu, alors que bien des insuffisances et des témérités semblaient alors condamner, dans le domaine de l'action comme dans celui de l'art, notre intellectualité trop sèche et notre sociabilité trop dédaigneuse. Le tableau mouvant et fragmentaire qui se déroule dans les analyses de M. Lote n'en est pas moins instructif : il aurait plus de pratique utilité si une typographie plus adroite en avait rendu la consultation vraiment commode.

Il est assez singulier, et d'une méthode au moins imprévue, que M. Steinweg, étudiant *les précédents français des drames psychologiques de Gœthe* (1), finisse par où il eût semblé tout naturel de commencer : l'indication d'affinités qui pouvaient, à un moment donné, incliner les conceptions du poète de *Faust* vers la forme plus concentrée et le style plus exigeant de la tragédie classique. Mais on attendrait des précisions biographiques autrement insistantes que l'éducation « juridique » de Gœthe qui le rapprochait du processif génie de Corneille, ou que la situation à la Cour, qui le mettait de plain-pied avec Racine : un besoin de discipline esthétique, le souci du grand style, l'acheminement vers une sorte d'eurythmie supérieure ont bien leur importance psychologique. D'ailleurs, le livre de M. Steinweg est surtout fait pour fournir des points de repère et de comparaison aux lecteurs allemands d'*Iphigénie* et du *Tasse*. Il insiste en conséquence sur la nature des conflits, plus intérieurs qu'apparents, qu'harmonise l'arbitrage poétique de l'auteur, sur les ressorts complexes des caractères, sur la nature de cette espèce de « ligne de beauté » que cherche à réaliser le pur artiste ; et c'est une comparaison d'art qu'il institue entre les deux pièces gœthéennes et les chefs-d'œuvre de Corneille ou les drames psychologiques de Racine. Méthode fort éloignée, on le voit, du procédé « génétique » employé communément par l'histoire littéraire.

Les quatre-vingt-cinq pages consacrées par M. Wyneken à *l'influence de Rousseau sur Klinger* (2) appartiennent à un genre un peu stéréotypé de travail : rappel d'opinions sur le sujet traité, allusions expresses, dans l'œuvre de Klinger, à la personne ou aux livres du philosophe genevois, conceptions rousseauistes, sous la plume du « Stürmer und Dränger », touchant quelques notions directrices, les facultés de l'âme,

(1) Carl Steinweg. *Gœthes Seelendramen und ihre französischen Vorlagen. Ein Beitrag zur Erklärung der Iphigenie und des Tasso sowie zur Geschichte des deutschen und des französischen Dramas.* Halle a. S., 1912.

(2) F. A. Wyneken. *Rousseaus Einfluss auf Klinger.* University of California Publications, III, 1. Berkeley, oct. 1912.

Digitized by Google

la nature, la femme, la politique, — tout cela est correct, prévu, irréprochable, mais sans nécessité intérieure et sans vraie force persuasive. Dès qu'il faut voir les choses d'un peu plus haut — comme dans la subdivision intitulée « la joie des larmes » —, la maîtrise du sujet et de ses alentours fait défaut. Même lorsqu'il s'agit d'influences plus directes, on dirait que la citation parallèle est une fin en soi, non un moyen ; et la détermination des apports personnels de Klinger, de ses particularités et de l'empreinte propre qu'il lui arrive de donner à une suggestion issue de Rousseau, ne vient pas animer véritablement la recherche des influences. Ou bien ce sont des bouts de phrase d'inflexion rousseauiste qui prétendent, à eux seuls, démontrer une dépendance qu'on pourrait aussi bien interpréter différemment, comme le « cultive ton jardinet » du *Simsone Grisaldo* qui fait un si évident écho à *Candide*.

L'introduction très poussée que M. Vermeil a mise en tête de sa réédition de ce drame de Klinger (1) offre, dans son chapitre IV, une étude de sources où la littérature comparée a sa place. Je suis moins persuadé que M. Vermeil de la dépendance de *Grisaldo* à l'égard du P. Mariana, et je persiste à croire que l'abondante littérature qui compliquait de galanterie française des aventures mauresques pourrait encore recéler quelques « motifs » caractéristiques de ce drame du *Sturm und Draug*. L'influence de Shakespeare, en revanche, me paraît très heureusement déterminée, à côté des évènements « fiabesques » dont l'utilisation est certaine. Rattacher, par contre, à la Réforme suisse la morale de l'énergie individuelle me semble une singulière méconnaissance d'une autre tradition, celle qui fit passer d'Italie en France et en Angleterre le *virtuoso*, devenant en fin de compte le *real fine gentleman* et rattachant la moralité à l'esthétique : nulle notion de sainteté, ici, ne vient contrarier une conception toute laïque du libre enrichissement individualiste.

Il y aurait beaucoup à dire sur « le développement de l'esprit baudelairien », première partie d'un livre où M. Turquet-Milnes suit l'*influence de Baudelaire en France et en Angleterre* (2), et c'est une dissection un peu simpliste qui isole strictement, dans cet état d'âme particulier, « la faculté d'analyse en amour », la perversité qui trouve dans la volupté une sorte de plaisir sacrilège, le pessimisme dominant, joints à l'absolue solitude morale. Une bonne analyse de la personnalité et de l'œuvre de Baudelaire, aboutissant à un parallèle assez imprévu avec Nietzsche, a le tort (à mon sens) de précéder une étude des « prédécesseurs » qui seraient mieux à leur place dans une division antérieure s'il s'agit de jalonner la voie, ou dans la même division si les dépendances de Baudelaire sont surtout considérées (et nul doute, alors, que Heine et bien des *minores* n'y doivent trouver place). Une série de médaillons repère ensuite la postérité française de l'auteur des *Fleurs du mal* : douloureuse floraison qu'on devine singulièrement abondante, où manquent cependant, entre Samain

(1) E. Vermeil. *Le Simsone Grisaldo de F. M. Klinger* ; étude suivie d'une réimpression du texte de 1776. Paris, Alcan, 1913.

(2) G. Turquet-Milnes. *The influence of Baudelaire in France and England*. London, Constable and Company, 191 .

Digitized by Google

et Rodenbach, les premiers vers de Charles Guérin. Pour l'Angleterre, l'auteur a raison d'observer que des nuances nouvelles et en particulier la haine de la littérature « didactique » ne laissent pas de donner au baudelairisme quelques aspects nouveaux. Procédant par citations et par indications biographiques plutôt que par des analyses et des déterminations critiques, M. Turquet-Milnes étudie successivement, de cet angle, Swinburne, O'Shaughnessy et Oscar Wilde, quelques autres poètes contemporains, enfin des peintres tels que Gustave Moreau, Fél. Rops et Aubrey Beardsley, et des musiciens comme Strauss et Debussy. Revue fort suggestive, comme on voit, qui simplifie à l'excès les individualités artistiques, esquive trop souvent des précisions qui pourraient être poussées plus loin, mais témoigne d'une connaissance fort sympathique de toute une région un peu étrange de l'art moderne et d'une zone claire-obscure dont il est curieux que la poésie française ait presque le monopole et la spécialité.

Avec l'action toute extérieure et visible des « modes » théâtrales de Paris, qu'étudie M. Fritsch pour la dernière partie du XIXe siècle allemand (1), c'est d'une influence fort différente qu'il pouvait s'agir. Le métier, la facture, la virtuosité sont, en effet, au premier plan des éléments qui ont fait le succès de la comédie de mœurs françaises sur les scènes de Berlin, de Vienne ou d'ailleurs : Lindau domine la première période (1870-1889) de l'époque envisagée ici, avec l'activité des « faiseurs » médiocres, utilisant les procédés de construction, les types sociaux courants, les conflits ordinaires que les fournisseurs de la scène française avaient employés, et se servant d'un « raisonneur » (pourquoi pas un Desgenais ?) pour dégager la morale des situations et exposer le point de vue de l'auteur. Dans la seconde période, le Théâtre-Libre et Maeterlinck munissent la dramaturgie allemande de nouveaux types d'êtres et de situations ; Zola donne ses idées essentielles à la philosophie des novateurs d'outre-Rhin, et des dépendances d'un autre genre s'établissent. Les citations parallèles offertes par M. Fritsch à l'appui de ses hypothèses ne sont pas toujours probantes ; le principal défaut de l'investigation dont il donne les résultats est de s'être confiné dans un genre à peu près déterminé, entre des dates trop fixes : en dehors de Zola, il ne fait pas la part d'influences qui, pour émaner du roman, ont souvent touché le théâtre ; en dehors de Scribe, trop peu cité d'ailleurs, il ne s'avise pas assez des survivances, qui touchent la littérature d'un pays étranger plus aisément même que l'art national. Si bien que son livre, qui n'est pas exempt de redites, de gaucheries et de fautes d'impression, vaudra surtout par une liste fort utile des pièces françaises jouées en Allemagne de 1870 à 1906, et par des indications qu'il faudra, dans plus d'un cas, reprendre et revoir attentivement, le fait général de l'influence dramaturgique française étant d'ailleurs admis — comme il l'est depuis longtemps.

C'est encore la langue, et non la littérature, qui rappelle dans le « discours » de M. Hazard (2) ses titres et ses droits à une meilleure

(1) Paul Fritsch. *Influence du théâtre français sur le théâtre allemand de 1870 jusqu'aux approches de 1900.* Paris, Jouve, 1912 (thèse d'Université de Paris).
(2) Paul Hazard. *Discours sur la langue française.* Paris, Hachette, 1913.

Digitized by Google

situation dans le monde : le temps est loin des « hégémonies », et le rôle très suffisant d'idiome auxiliaire international semble, aux meilleurs esprits, conciliable avec les exigences des âges nouveaux autant qu'avec la valeur intrinsèque du français. Mais la littérature a presque toujours partie liée avec une langue, dès qu'on s'élève au-dessus du simple utilitarisme : à cet égard, toute une partie du second chapitre de cette substantielle plaquette est à lire, avec ses rappels de thèmes connus, mais qu'il importait de redire, sur le caractère « social » de la littérature française, sur la clientèle toute prête qui fait d'elle une intermédiaire obligée entre des « génies » nationaux sans grande commune mesure. Le danger, M. Hazard l'aperçoit : ce serait une insuffisance d'information et une étroitesse de goût qui limiterait notre propre accueil. Hier encore, un Anglais écrivait (*Frankf. Ztg.* du 2 avril 1913) que « la langue allemande et le peuple allemand offrent sa vraie patrie à la littérature ». Il ne faudrait pas qu'un commode engouement nous fît trop aisément proférer de belles revendications au moment où les faits nous démentiraient et où, par exemple, nous abandonnerions notre rôle séculaire de médiation et d'arbitrage.

*
* *

Car la concurrence est telle, à l'heure présente, que ces questions de culture, de prestige politique, intellectuel ou linguistique se présentent d'une manière beaucoup moins simple qu'au XVIIIe siècle. Voici un professeur de Tubingue (1) qui reconnaît « tout ce que la France a fait pour la libération de la pensée et l'embellissement de la vie », mais qui ne trouve pas de « valeurs », positives et actuelles, devant conférer à son langage une situation de faveur en Allemagne : il semble, au contraire, à M. Franz que l'anglais mérite dans l'enseignement de l'Allemagne du Sud la même extension qu'il a prise en Prusse. Les arguments pratiques et économiques de sa thèse tombent sous le sens. Pour l'étayer d'arguments pédagogiques et généraux, il insiste sur la qualité du patriotisme, de l'individualisme, du *self-respect* anglo-saxons, sur la variété de la littérature enfantine ou juvénile issue d'Angleterre : c'est un peu la reprise du fameux propos de Charles-Auguste de Weimar, souhaitant beaucoup d'Anglais à l'institution du Belvédère, « pour donner une échine plus solide à nos Allemands. » Reste à savoir si la langue anglaise est, en soi, de meilleur service que la française, et si l'on ne confond pas trop aisément des vertus et des avantages dont l'idiome a, moins que chez nous, emmagasiné l'essentiel. Il est juste d'ailleurs d'observer, comme le fait M. Franz, que cette question de la préséance, dans l'enseignement, de tel ou tel type de « culture » est liée à l'idée même qu'on se fera de la formation de la jeunesse, et que l'éducation « esthético-intellectuelle » est tentée de faire, aux choses anglaises, une part moindre que la pédagogie de la volonté et de la conscience.

Encore semble-t-il que l'on méconnaisse parfois, en cette matière, l'initiative et le sens de notre XVIIe siècle. N'est-il pas singulier qu'au début de son étude consacrée à *l'influence de Shaftesbury sur Wieland*,

(1) W. Franz. *Der Wert der englischen Kultur für Deutschlands Entwickung*, Tübingen, Mohr, 1913.

Digitized by Google

M. Grudzinski (1) ne montre pas la dépendance du « real fine gentleman » des *Characteristics* à l'égard de notre « honnête homme » ? La défiance de l' « enthousiasme », le recours au ridicule comme pierre de touche des valeurs sociales étaient impliqués dans l'idéal même de l'honnêteté ; la morale indépendante de la religion — la thèse favorite des « libertins » — restait, à la fin du siècle de Louis XIV, l'idée secrète de tout un groupe, représenté en Angleterre par Saint-Evremond, et dont Shaftesbury n'a pas laissé de subir l'influence. Il ne faudrait pas oublier non plus (p. 5) que les *Characteristics* ont été d'assez bonne heure traduites en français et que les *Lettres sur l'enthousiasme* étaient discutées en 1709 et 1710 dans divers périodiques, avant même d'intéresser le jeune Voltaire : il me semble donc que toute la première division de la deuxième partie, consacrée à l'influence de la morale de Shaftesbury dans la littérature allemande jusqu'en 1760, fait trop aisément honneur, à l'« eudémonisme » de l'auteur anglais, de notions qui se rattachent en réalité à des sources multiples. La deuxième division de ce chapitre reste davantage dans l'équité souhaitable. L'importance du goût et l'éminente dignité de la critique et des lettres, le panthéisme poétique lui-même avaient assurément d'autres répondants encore, dans la première moitié du XVIIIe siècle, pour qu'on ne doive rattacher Mendelssohm, Gottsched et Sulzer au gentilhomme anglais qu'avec toutes les garanties nécessaires ; mais son idéal de moralité esthétique a vraiment contribué à laïciser la littérature allemande. Et Wieland, sur qui porte l'effort principal de M. Grudzinski, marche bien sur ses traces à partir de 1755, alors que l'influence antérieure était restée médiate et diffuse. Il se sentira son « jumeau par l'esprit », soit qu'il proteste contre l'ascétisme mystique, soit qu'il magnifie le rôle du persiflage et de l'ironie, ou que le modèle du *virtuoso*, à la Shaftesbury, détermine son propre idéal d'humanité. (La bibliographie ne cite pas l'étude de Rehorn sur Shaftesbury et *Laocoon*, dans les travaux du Fr. D. Hochstift, 1886-7.)

Elisabeth Rowe, qu'a célébrée Klopstock, a été connue en Allemagne, goûtée et traduite au cours du XVIIIe siècle. Mlle Louise Wolf étudie l'histoire de sa fortune (2) à travers périodiques et traductions et retrouve son influence, au-delà de l'Allemagne piétiste, dans l'œuvre de Wieland. Mais il va sans dire que c'est à la façon d'une ombre portée d'Young que l'auteur des *Divine Hymns* agissait sur la Germaine poético-religieuse qui s'enchantait de sentimentalité mystique. Détail significatif : la traduction française des *Lettres des morts aux vivants* ne paraît qu'en 1740, et elle a pour auteur un pasteur suisse qui avait fait ses études en Hollande.

Il s'agit au contraire, à un siècle de là, de réalisme cordial et de saine fantaisie avec l'influence de Dickens, agissante en Allemagne à partir des abords de 1840. Freytag, particulièrement préparé à subir son action (3),

(1) Herbert Grudzinski. *Shaftesburys Einfluss auf Chr. M. Wieland. Mit einer Einleitung über den Einfluss Shaftesburys auf die deutsche Literatur bis 1760.* Stuttgart, Metzler, 1913.

(2) Louise Wolf. *Elizabeth Rowe in Deutschland.* Ein Beitrag zur Literaturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Diss. Heidelberg. 1910.

(3) Roland Freymond. *Der Einfluss von Charles Dickens auf Gustav Freytag.* Mit besonderer Berücksichtigung der Romane *David Copperfield* und *Soll und Haben.* Prag., Bellmann, 1912.

Digitized by Google

ne semble l'avoir lu que dans des traductions : mais son fameux roman de *Doit et Avoir* offre des analogies d'intrigue, de psychologie et de forme avec plusieurs éléments romanesques empruntés à l'écrivain anglais : la comparaison des caractères de Veitel et d'Uria est particulièrement probante ; celle d'Antoine lui-même avec de David Copperfield, en dépit d'analogies qu'il ne faut pas scruter avec une minutie excessive, emporte beaucoup moins la conviction. Et j'avoue mon peu de goût pour les graphiques abondants et circonstanciés où vient s'inscrire, en lignes parallèles ou divergentes, la destinée des héros, ou plutôt la ligne de l'action romanesque. Comme procédés mnémotechniques, aide-mémoire ou schéma conducteur, de tels tableaux peuvent être fort utiles ; il leur est difficile de manifester vraiment le degré de dépendance d'un auteur, qui imagine et se souvient, à l'égard d'un précurseur plus ou moins présent à son esprit.

Le succès de Mrs Beecher-Stowe en Allemagne intéresse, à vrai dire, la sociologie plutôt que l'esthétique, nulle particularité de forme ne s'étant révélée, dans son fameux roman, à un nouveau public. Aussi l'étude de Mlle G. E. Maclean sur *la Case de l'oncle Tom en Allemagne* (1) n'offre-t-elle que des données toutes statistiques : et il n'est pas sûr que la « flamme d'émotion » que produisit ce fameux plaidoyer anti-esclavagiste eût autant qu'elle le dit éclairé et échauffé, dix ans plus tôt, d'autres variétés de libéralisme (p. 23). D'innombrables traductions, à partir de 1852, des éditions improvisées en trois jours pour répondre aux demandes, des milliers d'exemplaires disséminés dans le public, des comptes-rendus enthousiastes répandus dans la presse, portent témoignage de cette vogue : les réserves qu'un Gottschall, la *Minerva* ou d'autres journaux pouvaient faire n'empêchaient pas les bons nègres infortunés de trouver en Allemagne des âmes compatissantes. Parmi quelques résultats littéraires de ce grand succès — (n'en trouverait-on pas d'autre dans la conception moyenne que l'Allemagne se faisait des État-Unis ?) — Hackländer et Auerbach seuls retiennent l'attention de l'auteur.

La « pensée anglaise » dont Diderot s'est enchanté avec tant de confiance et inspiré avec un succès si variable, c'est une sorte de positivisme en philosophie et de libéralisme réaliste en art : mais il serait dangereux de prétendre réduire à l'unité tous les éléments intellectuels qui, de 1745 à 1765, trouvèrent, au passage du détroit, un si puissant interprète dans le fameux encyclopédiste. M. Cru se garde bien de le tenter. Son étude (2), attentive et soigneuse à souhait, ne consacre à une synthèse de l'influence anglaise que quelques pages de conclusion : une analyse fort poussée en constitue l'essentiel, et divers inédits, une bibliographie (où manque Swift), une liste chronologique, témoignent de l'intérêt et du zèle que l'auteur a déployés pour ce beau sujet, et dont la correction typographique du livre est un autre indice (écrire *Pour et Contre* p 37 ; il n'est

(1) Grace Edith Maclean. *Uncle Tom's Cabin in Germany*. Diss. Leipzig, 1910 et *Amarica Germanica*, vol. X.

(2) R. Loyalty Cru. *Diderot as a disciple of English thought*. New-York, Columbia University Press, 1913.

Digitized by Google

pas très sûr qu'en 1728 — plutôt que 1729 — Voltaire ait été sincèrement satisfait du peuple anglais au moment de le quitter, p. 56). Un chapitre particulièrement nouveau du livre de M. Cru (et qu'on peut espérer voir encore s'enrichir de données imprévues), c'est celui qui étudie *les amis anglais* de Diderot. On voudrait voir mettre en meilleur relief, dans le chapitre sur *le critique*, la question du « génie » et ses rapports avec la « composition originale ». Quant aux divers problèmes que suscitent, entre ces deux divisions extrêmes du livre, les contacts entre Diderot et la morale, la philosophie, la science, la technicité, le drame et le roman de la Grande-Bretagne, ce simple relevé en dit assez l'importance et le nombre. Quelques hypothèses de M. Cru pourront être revisées ; mais ce « diable d'homme », qui a touché à tant de choses, ne pourra plus être étudié sans qu'on s'inquiète, avec ou contre le présent ouvrage, de toutes les impulsions qui lui vinrent d'Angleterre. Quel dommage — M. Cru en fait la juste remarque — qu'il n'ait pas apporté à l'art de Shakespeare autant de sympathie ingénieuse qu'à Richardson !

Au milieu des influences anglaises — et sans que l'ordre chronologique exerce ici la moindre rigueur — c'est celle de Shakespeare qui reste assurément dominante : et, pas plus que n'est épuisée l'efficacité du grand dramaturge, l'étude de son action dans le passé n'est pas près d'être achevée. M. Borgerhoff (1) a étudié un épisode précis de sa fortune en France — passe d'armes assez brève, mais qui met en présence, d'une part le jeune Romantisme théâtral inquiet de sa voie, d'autre part un répertoire shakespearien partiellement authentique, mais animé par quelques grands acteurs. Ce fut bien la « présence réelle » du grand Will à Paris, au gré de nos Jeune-France, que ces soirées anglaises de 1827-28, citées négligemment par la plupart des historiens de notre littérature, et qui avaient été riches d'incitations et de conséquences pour la libération du théâtre avant 1830. Le livre de M. Borgerhoff est un peu compact, conduit avec un souci de chroniqueur plutôt qu'avec des raccourcis d'historien : on y trouvera, en somme, sans autres erreurs appréciables que de rares fautes d'impression, tout ce qu'on peut connaître aujourd'hui de ces représentations. Les démarches et les formalités administratives, la composition de la troupe et la nature exacte du répertoire, l'état de l'opinion parisienne reflétée par la presse, enfin les résultats dont témoigne la dramaturgie française aux approches de 1830 : autant de questions qui trouvent ici une réponse authentique. On voudrait çà et là un sens plus aigu des particularités littéraires de cette heure décisive entre toutes ; mais l'historien du théâtre pourra s'approvisionner abondamment de faits et de dates dans cette soigneuse chronique.

Fondée sur des recherches dont la poursuite matérielle avait déjà son mérite, l'étude surtout documentaire de M. Lirondelle sur *Shakespeare en Russie* (2) dépasse en apparence le cadre de notre revue : elle y rentre

(1) L. Borgerhoff. *Le théâtre anglais à Paris sous la Restauration*. Paris, Hachette, 1913 (thèse d'Université).

(2) André Lirondelle. *Shakespeare en Russie, 1784-1840 ; étude de littérature comparée* (thèse complémentaire de Paris). Paris, Hachette, 1912.

Digitized by Google

cependant par l'origine française ou allemande (beaucoup plus qu'anglaise) des interprétations que les Russes donnèrent de Shakespeare au cours du demi-siècle étudié ici. Soumarokov (dont le *Sinav et Trouvor*, signalé par le *Journal étranger* d'avril 1755, fut la première « tragédie russienne » connue chez nous) dépend étroitement de Voltaire ; c'est Mercier qui agit, à travers Lenz, et à un degré qu'il eût été intéressant de préciser, sur le shakespearisme « sensible » de Karamzine ; Ducis et sa tentative de conciliation semblent faire loi pour l'opinion pétersbourgeoise de 1803 : et il y a là une exégèse toute française de Shakespeare qui persiste jusqu'en pleine époque romantique. Polevoï en revanche, Pogodine, Bélinski et d'autres lettrés transposent le plus souvent des idées esthétiques empruntées à la philosophie et à la critique allemandes ; l'art considéré comme la révélation du mystère cosmique, avec le théâtre pour temple ; « l'esprit éternel qui se manifeste dans la vie des hommes, se découvre à lui-même en elle » et trouve dans Shakespeare sa forme absolue : autant d'idées qui reprennent les propositions même du romantisme allemand. Si bien que sous le couvert de Shakespeare, et dans une zone importante de la culture moscovite, ce sont des idées surtout étrangères qui se livrent bataille, en attendant que les *années quarante* marquent une réaction plus organique de la littérature russe, et un shakespearisme plus actif dont M. Lirondelle nous promet le tableau et que sa diligence ne manquera pas de nous donner.

***

La synthèse où, pour un public étendu plutôt que pour les spécialistes, M. Dupouy établit le bilan des modernes influences réciproques de la France et de l'Allemagne (1), aboutit surtout à un tableau des emprunts ou des incitations où notre littérature du XIXe siècle fut débitrice. Est-ce la faute de l'auteur si l'histoire littéraire tarde tant, en Allemagne, à examiner ses dépendances à l'égard de sa voisine, et si la valeur persistante de nos formes littéraires ordinaires, du rationalisme du XVIIIe siècle, les énergies émancipatrices du XIXe et par-dessus tout l'efficacité d'une certaine intellectualité que Nietzsche connaissait bien, n'ont pas encore été étudiées dans toute leur action outre-Rhin ? M. Dupouy a surtout repris les conclusions des travaux accomplis durant ces dernières années ; il y a ajouté sur quelques points, et des remarques ingénieuses concernent, en particulier, les poètes : Gautier, Banville, Sully-Prudhomme. Mais son dessein était de présenter, à vue de pays, la carte des enchevêtrements de pensée et d'expression qui empêchent, depuis les « deux Révolutions » — celle de la littérature allemande vers 1760, celle de la société française en 1789, — les deux pays de poursuivre des destinées intellectuelles absolument divergentes. Ce qui précède ce siècle et demi d'échanges enthousiastes ou défiants n'est qu'un préambule rapide dans son livre, et l'on peut regretter que les travaux de M. Raynaud ne lui aient été d'aucun secours. Les deux cent quarante pages qui réalisent son plan essentiel, en dépit d'erreurs de détail et d'omissions témoignant surtout d'une

(1) Aug. Dupouy. *France et Allemagne ; littératures comparées*. Paris, Delaplane, 1913.

Digitized by Google

lacune des études de détail, sont bien informées, agréables et judicieuses. Des remarques sur « le pharisaïsme, assez fréquent outre-Rhin, qui consiste à nous laisser ce que nous avons de frivole et à revendiquer ce que nous avons de sérieux », sur l'erreur de principe qui fit prendre chez nous pour « romantiques » les œuvres de Gœthe et de Schiller, sur les légendes nationales qui ont tant de mal à rebrousser chemin, viennent se greffer très naturellement sur un exposé qui reste historique et ne donne pas dans la gratuite comparaison littéraire. En dehors de toute une variété d'archaïsme et d'exotisme, M. Dupouy voit surtout « l'action spécifique » de l'Allemagne s'exercer dans la métaphysique, l'idéalisme synthétique, et dans l'exaltation de l'instinct, du populaire, du primitif, opposés aux règles et aux exigences du goût, tandis que la puissance d'organiser, l'art de composer seraient un apport français (faut-il dire *welche ?*) dont l'Allemagne a presque toujours éprouvé le bienfait.

Le *Schiller en Italie* de Mlle Mazzuchetti (1) arrête à l'année 1830 la recherche d'une influence qui se borne à peu près à la dramaturgie, mais qui intéresse de près ou de loin les pays cisalpins. L'auteur remarque justement que l'Italie n'avait pas joué, dans le développement du poète kantien, un rôle analogue à celui qu'elle a tenu dans l'existence de tant d'artistes germaniques. Ce qu'il a donné, à la littérature italienne, durant la période considérée, tarde fort à se manifester et pénètre comme de biais au-delà des monts (il eût fallu accorder cependant une mention à Luigi Angiolini, parmi d'autres, ce gentilhomme qui voit en 1799 le milieu littéraire de Weimar). L'*Allemagne* de Mme de Staël et le *Cours* de Schlegel aident Schiller à faire figure de grand dramaturge et comme d'Alfieri germanique. Plus étrangère au génie latin, la lyrique schillérienne, en dehors des *Dieux de la Grèce*, pénètre difficilement (ajouter une traduction fort imprévue du Major W. E. Frye dans *After Waterloo*, Londres, 1908, p. 321). Si bien qu'il y avait quelque exubérance à signaler en 1822, comme le faisait un journal littéraire de Leipzig cité par la *Revue encyclopédique* (XIII, 473), « l'alliance des deux littératures ». Le développement le plus important de la seconde partie — l'influence — dans le livre de Mlle Mazzuchetti est consacré à Manzoni et à son *Carmagnola* qu'elle rattache au *Wallenstein* de B. Constant avec grande apparence de raison. Si bien que l'utilisation dramatique de l'histoire, en dépit des limitations et des faiblesses du poète de *Marie Stuart*, lui a dû une bonne part de ses destinées au cours de la Restauration.

Bien que le Pixerécourt de M. Hartog (2) ne touche à la littérature comparée que par certains côtés, il peut être utile de le signaler ici. Le « Corneille du mélodrame » doit beaucoup, en effet, à la dramaturgie allemande de l'âge contemporain ou immédiatement antérieur. A travers le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel et Bonneville, à travers La Martellière et d'autres adaptateurs, il a recouru plus d'une fois à des œuvres qui, sans doute, lui eussent été moins accessibles directement, en dépit

(1) Lavinia Mazzuchetti. *Schiller in Italia*. Milano, Hoepli, 1913.

(2) W. G. Hartog. *Guilbert de Pixerécourt; sa vie, son mélodrame, sa technique et son influence* (thèse d'Université). Paris, Champion, 1912.

Digitized by Google

des assertions qui veulent qu'il lût « les auteurs allemands dans le texte, car il connaissait cette langue à fond ». *Pizarre* amalgame deux drames de Kotzebue : l'*Homme aux trois visages* utilise les données de l'*Abellino* de Zschokke ; c'est encore à Kotzebue que s'apparentent la *Forteresse du Danube* et le *Solitaire de la Roche-Noire* ; les *Brigands* et *Gœtz* approvisionnent Pixerécourt de faciles et émouvants ressorts. M. Hartog a repris assez diligemment, pour les préciser, les indications de « sources » que la critique du temps, ou Pixerécourt lui-même, avaient pu lui donner ; mais il aurait pu pousser plus loin une recherche indépendante, observer que le *Fridolin* de Schiller, ballade « sensationnelle », revivait dans le *Précipice ou les Forges de Norvège*, étudier de plus près la déformation subie, en 1828, par le *Guillaume Tell* de Schiller dans celui de son émule du boulevard, s'inquiéter des contacts évidents entre le drame fataliste allemand et certains procédés grossiers et saisissants de Pixerécourt. Ces insuffisances — qui s'ajoutent à d'assez nombreuses erreurs de chronologie et à des fautes d'impression parfois déconcertantes — ne laissent pas de diminuer le mérite d'une étude diligemment entreprise, élaborée peut-être dans des conditions moins favorables que l'on n'eût pu souhaiter.

L'important volume de M. Paul Morin (1) sur *les Sources de l'œuvre de H. W. Longfellow* touche — à la suite du poète américain — à tant de littératures, et de si lointaines parfois, qu'il est délicat de le ranger dans une division particulière de la présente revue : doit-on rattacher l'effort d'adaptation ou d'imitation de l'auteur d'*Evangeline* à un cosmopolitisme littéraire absolu, tel que Gœthe, par exemple, le pratiquait vers 1825, ou à des sympathies spéciales pour tel ou tel type de poésie ? La variété est incontestable dans l'information et la lecture de Longfellow, et l'enquête de M. Morin, qui le poursuit (et le *traque* parfois) par des sentiers divers, franchit la frontière de tous les Etats de la République des lettres. Cependant, ne pourrait-on pas dire que Longfellow, par la variété de romantisme, ou de sous-romantisme, qu'il pratique le plus volontiers, manifeste le plus d'affinité pour l'Allemagne poétique de 1820 ? Uhland et sa génération, avec leurs burgs et leurs postillons, leurs cloches et leurs hôtelleries, semblent bien au centre des sympathies du poète d'*Hyperion* ; et, dans la littérature antérieure ou dans des auteurs qui, tel Heine, se dégagent déjà de cet envoûtement nostalgique, ce sont surtout les éléments analogues à ceux-là qu'il aime et qu'il répercute. Hâtons-nous de dire que M. Morin a mis une sorte de coquetterie d'ascète à ne point faire de « littérature » à propos de son auteur : il a même poussé bien loin, par un point d'honneur rigoureux, l'austérité documentaire. Son livre est composé, cependant, et marque une progression, une extension des lectures de Longfellow ; mais l'unique affaire des « sources » l'occupe. Encore faut-il à mon sens, en ces matières, distinguer entre les motifs « générateurs » d'une œuvre et la simple documentation ultérieure d'un écrivain. S'inquiéter des premiers, c'est rendre compte le plus exactement des conditions de naissance et de croissance d'une œuvre nouvelle ; pré-

(1) Paul Morin. *Les sources de l'œuvre de Henry Wadsworth Longfellow*. Paris, Larose, 1913 (thèse d'Université de Paris).

Digitized by Google

ciser la seconde ne fait guère qu'éclairer des points de détail. M. Morin confond un peu ces deux ordres de déterminations, et son livre, parfois, équivaut plutôt à une édition commentée des poèmes de Longfellow. Mais les réelles initiatives du poète américain, « innutrition » livresque plutôt que francs ébats d'un pouvoir créateur, drainage heureux de la poésie européenne plutôt que spontanéité inventive ne manqueront pas, grâce à son livre, de se trouver mises à leur vraie place et comme à leur attitude authentique. Grâce à lui et à ses curiosités, une sorte de « moyenne » poétique dont l'Ancien Monde était dépositaire se trouve débarquée en bloc sur les rivages de la nouvelle Angleterre.

Fernand BALDENSPERGER.

Digitized by Google

LA POÉSIE ALLEMANDE

Abstraction faite du « Festspiel » de Gerhart Hauptmann, — dont il ne nous appartient pas de parler ici, — le centième anniversaire de la guerre d'indépendance, de l' « Aufruf an mein Volk » et de la « Völkerschlacht », s'il a été l'occasion de pompeuses commémorations officielles et de harangues retentissantes, s'il a fait naître aussi bon nombre d'ouvrages en prose, ne semble pas avoir beaucoup inspiré les poètes d'outre-Rhin. En tout cas, dans la quarantaine de volumes que nous avons reçus cette année, il ne s'en trouve qu'un dont l'auteur ait pris pour thème les événements de 1813. Nous ne nous en plaindrons point, car, en poésie, patriotisme et médiocrité vont souvent de pair, et qualité vaut mieux que quantité.

Or, le *1813* de M. **Ernst Lissauer** (de qui nous avons déjà signalé, il y a deux ans, le premier recueil, *Der Acker*, et qui, depuis, a publié un nouveau livre de vers intitulé *Der Strom*) est vraiment remarquable. C'est un cycle de poèmes d'allure épique, légendaire, où s'intercalent des silhouettes, assez vigoureusement tracées, des hommes qui jouèrent un rôle important dans la préparation et la réalisation du grand drame : Kleist, Fichte, York, Frédéric-Guillaume III (« Amtmann von Preussen — Staatkommandant — Ein braver Privatmann regierte das Land »), Stein, Arndt, Scharnhorst, Körner, Blücher et Gneisenau. Au-dessus d'eux se dresse la figure de Napoléon, de cette seconde personne d'une bizarre « trinité maudite » que le poète évoque dès la première page :

> Satan, der Ungott, sein Leib von Haupt zu Fuss flammt ;
> Ihm zur Rechten sein eingeborener Sohn,
> Napoleon,
> Feuer in Händen, zu Schwert gerammt ;
> Schwarzflüglig, ein hackender Adler, kreist
> Um ihre gelbfahlen Kronen der widerheilige Geist.

C'est encore par l'évocation de l'empereur et de la grande armée, traversant la nue comme la « chasse sauvage » des contes populaires, que se clôt le cycle, symbolisant ici la persistance du souvenir de Napoléon en Allemagne. Enfin, comme personnage central, nous voyons le peuple, avec ses souffrances, son attente, son réveil à l'annonce du désastre des Français en Russie, sa lutte pour la liberté et ses déceptions après le triomphe. Tel est le contenu de la nouvelle œuvre de M. Lissauer. Pour donner une idée de la manière de l'auteur, il nous faudrait citer des extraits de ses « Windsäersagen », de sa « Mühlenlegende », des « Opfergaben » ou de ses trois pièces sur la bataille de Leipzig, notamment le passage où les corbeaux de Kyffhausen attaquent et mettent en déroute les aigles impériales. Mais il nous faut restreindre au minimum nos citations.

(1) Jena, Diederichs, 1913. 1,50 m.

Digitized by Google

En plus de ces commémorations patriotiques, 1912-1913 a vu célébrer le cinquantenaire d'Hauptmann, puis, avec moins d'éclat, celui d'Arno Holz, les soixante-dix ans de Rosegger, et, quand cet article paraîtra, on fêtera le cinquantième anniversaire de la naissance de **Richard Dehmel**. Nos lecteurs savent quelle personnalité puissante est l'auteur de *Über die Liebe*, des *Lebensblätter*, de *Weib und Welt* et de *Zwei Menschen*; ils la retrouveront, plus forte encore, dans le nouveau volume que Dehmel vient de publier après plusieurs années de silence, *Schöne wilde Welt* (1). Le titre est, à lui seul, un poème. Et le livre est un évangile : il nous dit que cette « weltenvolle Welt », ce monde où nous vivons notre « staubhaftes Leben », cet univers qui semble n'être qu'un chaos de forces naturelles, cette société qu'agitent de furieuses passions, cette vie pleine de trouble, deviennent un tout harmonieux pour l'esprit qui sait aller des ténèbres à la lumière. Que d'autres, comme la « schöne stille Seele » dont Dehmel nous parle dans sa « Ballade von der wilden Welt », fuient les laideurs de l'existence et recherchent le calme ! Il n'est pas de ceux-là : il sait que

Unruhe braust, wo sich der Geist aufrafft,
wo flügelfrei sich Mut und Wille verschwören,
Herzen und Hirne zur Tat zu empören....
Unruhe heisst die Schöpferkraft.

En dépit des « Sprüche » semés çà et là (et où s'expriment, du reste, des pensées qui nous sont fort sympathiques), *Schöne wilde Welt* est un hymne à la vie, à l'espérance et au bonheur, et Dehmel nous y apparaît bien l'homme que décrit cette strophe de son « Oratorium natale » :

Saaten Lichtes treiben in dir Sprossen,
überschwänglich flammt die Himmelsflur ;
Welten hält dein freier Blick umschlossen,
strahlend zeigt er Freunden und Genossen
unsers Daseins ewige Spur.

Un autre poète dont le cinquantenaire tombera prochainement (le 6 février 1914), c'est **John Henry Mackay**, l'auteur du fameux « Kulturgemälde » intitulé *Die Anarchisten*, et dont un volume de poèmes, paru il y a quelque temps déjà, n'a pas encore, que nous sachions, été signalé aux lecteurs de cette revue. Ces *Gedichte* (2), quintessence de l'œuvre lyrique de Mackay, renferment les meilleures pages des *Dichtungen*, de *Fortgang*, de *Das starke Jahr* et de *Wiedergeburt*. On y trouve une abondance de pensées et de visions souvent rendues d'une façon saisissante, un profond sentiment de la vie individuelle et cosmique dans ses joies et ses douleurs, bref, un véritable poète qui, bien qu'on ne l'ait pas, jusqu'ici, mis à la place qui lui revient, a tout lieu d'envisager l'avenir avec confiance. Car des pièces comme « Die tote Liebe », « Heidnische Lieder », « Die Gewohnheit », « Ich muss wieder fliegen ! », « Die Oase », « Weltgang der Seele », « Der gefallene Stern », « Vorbei ! », « Der Flug des Todes », « Krähengekrächz », « Am Meer », « Der Stern » et bien d'autres encore, sont inoubliables, et on peut leur appliquer ces vers du prologue :

(1) Berlin, S. Fischer, 1913. 3 m.
(2) Treptow b. Berlin, Bernhard Zack.

Digitized by Google

Liest du mich in später Nacht,
Hauchen diese heissen Blätter
Schwül dich an mit wilder Macht ! ..
. . . . . .
Schliesse mich für immer, immer !
Aber wenn du nie mich auch
Wieder öffnest, wird mein Schimmer
Dich umwehn noch wie ein Hauch.

*
* *

Avant d'aller plus loin, il convient que nous parlions de trois recueils posthumes : *Umbra vitae*, de **Georg Heym** (1), *Im bitteren Menschenland*, d'**Ernst Goll** (2), et *Gedichte*, de **Wilhelm Holzamer** (3).

Le titre d'*Umbra vitae* était, nous dit-on, celui que le jeune poète, dont nous déplorâmes la mort l'an dernier, voulait donner à son deuxième livre de vers. Titre doublement symbolique : la vie n'est, pour **Georg Heym**, qu'une ombre, la plupart des êtres ne sont aussi que des ombres (« Schatten sind viele, trübe und verborgen »), et lui-même, pareil à ces « Nachtwandler » qu'il nous montre « gejagt vom Entsetzen der Träume », ne voit guère, dans ce qui l'entoure, que les ténèbres et l'horreur. La guerre, la Morgue, la folie, la malédiction qui pèse sur les villes, la nuit, la cécité, la mort, tels sont, à peu près comme dans son premier volume, ses thèmes les plus fréquents. Mais la forme est, ici, plus sûre que dans *Der ewige Tag* ; elle se distingue par une profusion d'images presque toujours très heureuses et par de pittoresques raccourcis. *Umbra Vitae* ne peut que faire regretter davantage la disparition prématurée de Georg Heym, qui, s'il n'était pas encore, à notre avis, le « wuchtigste, riesenhafteste unter den Dichtern dieser Tage » que M. Kurt Hiller saluait en lui, le serait peut-être devenu.

Ernst Goll, lui aussi, s'en est allé trop tôt vers la « zeitlose Ruh » qu'il vantait dans « Der Wanderer und der Tod ». Il s'en est allé, nous dit M. Julius Franz Schütz, par les soins duquel a paru *Im bitteren Menschenland*, « im Lenz der Kraft, mit fünfundzwanzig Jahren, mit dem Schritt der Jugend, im Festtagskleide », en se précipitant du troisième étage du palais de l'Université de Graz. Les motifs de ce suicide, on les ignore : crainte d'échouer à un examen, ont dit certains ; mais c'est plutôt Rosegger qui nous semble avoir eu raison lorsqu'il écrivit dans son *Heimgarten* : « Das war vielleicht anders, vielleicht war es einer, der überhaupt dieses Leben nicht mehr ertrug ». Il dut se passer en lui un terrible conflit avec le monde extérieur, une de ces crises qui, dans les âmes sensitives et fières, ont si souvent un dénouement tragique. On le devine, on le lit entre les lignes, à maintes pages du livre. Aux poèmes d'amour, aux actes de foi en la jeunesse et en l'amour, au « Königszug der Jugend in der Welt » se mêlent bientôt les notes mélancoliques, la pensée de la mort, les pressentiments d'une fin prochaine, et tout cela aboutit à cette « Grabschrift » écrite par le poète quelques heures avant de mourir :

(1) Leipzig, Rowohlt, 1912. 3 m.
(2) Berlin, Egon Fleischel, 1912. 3 m.
(3) Berlin, Egon Fleischel, 1912. 3 m.

Digitized by Google

Die Menschen haben mich zu sehr gequält,
Uud allzu schwer empfand ich meine Bürde.
Da trat ich frierend aus dem Tor der Welt
Und wünschte nichts, als dass mir Ruhe würde.

Die ihr an meinem frühen Grabe steht,
Verlöschet sanft die blassen Totenkerzen,
Gebt mir nicht Tränen, gebt mir kein Gebet :
Es führt kein Weg zu meinem kühlen Herzen.

Doch jenem andern, der noch Atem holt,
Bekränzt den Weg mit roten Liebesrosen
Und wertet seine Menschheit nicht nach Gold,
Dass er nicht flüchte zu den Lebenslosen.

La poésie lyrique allemande a perdu, en Ernst Goll, un talent qui donnait déjà plus que des promesses.

Wilhelm Holzamer est mort assez jeune, lui aussi, à 37 ans (en 1907). Depuis, ont paru de lui deux romans, deux recueils de nouvelles, enfin des *Gedichte*, publiées par sa veuve, et qui complètent une œuvre poétique peu abondante (elle comprend trois autres volumes : *Zum Licht*, 1897, — *Spiele*, 1901, — et *Carnesie Colonna*, 1902), mais suffisante pour lui assurer une place de choix dans l'histoire du lyrisme allemand. Holzamer nous présente en effet un curieux mélange de délicatesse, de rêverie, de mysticisme, de résignation, d'une part, et, d'autre part, de virile affirmation de la vie. Nous citerons ce court poème, qui nous paraît caractériser on ne peut mieux cet amant du crépuscule, de la nuit et, en même temps, de la lumière :

Schwester Nacht.

Ein letzter Streifen Abendrot verbleicht,
dein Schwesterauge fühl ich, sanfte Nacht,
und lausche deiner Stille, wie sie sacht
mit zagem Fusse durch die Felder schleicht.

Ich will den Tag vergessen, den ich floh,
den lauten, seine wilde Gier und Hast.
Wie meines Irrens letzter Schmerz verblasst,
erhebt mein Herz sich, seiner Sehnsucht froh.

Und wie nun tief dein Frieden mich umfängt,
begreif ich dich. Und fühl mich dir verwandt,
wenn stolz mein Geist, dem Niederen entwandt,
wie du zu neuem, schönerem Morgen drängt.

*
* *

Passons maintenant aux poétesses. Leurs livres, assez nombreux cette fois, sont d'un intérêt inégal. Si nous avons peu goûté — sans doute parce que nous sommes personnellement trop loin de l'idée catholique — la *Missa poetica* d'**Ilse von Stach** (1), nous devons reconnaître pourtant qu'il y a là une tentative originale : celle de rendre, en un cycle de lieder, d'hymnes et de méditations, les sentiments qu'éveille dans l'âme vrai-

(1) Kempten, J. Kösel. 1 m.

Digitized by Google

ment croyante l'action dramatique de la Messe. — Nous avons trouvé assez d'unité aussi dans *Wandernde Seele* de **Tea Girardelli** (1), dont les poèmes auraient toutefois gagné, croyons-nous, à être çà et là plus condensés. L'auteur a de la facilité, avec cependant des gaucheries qu'un peu plus de travail eût permis d'éviter. Mais le vers généralement harmonieux, de beaux accents passionnés et, dans les pièces descriptives, un sens réel du pittoresque font de ce recueil un début, en somme, fort sympathique.

Sympathique est également l'épithète qui convient aux *Gedichte* de **Melanie Ebhardt** (2), une jeune femme à qui la vie ne semble guère avoir souri. Après une triste enfance qui fut « ein Dämmern, ein freudenloser Traum », après une adolescence tourmentée, elle semble, à en juger par les pièces que contient la première partie de son livre, avoir cherché la paix dans la religion. Puis elle est allée vers la nature :

Bruder und Schwester
Sind mir der Eichbaum und die Fichte.
Der tiefe Wald ist mein bester
Freund. Der Fels mit seinem steinernen Gesichte
Tausendmal treuer und nâher
Als mein Vater, den ich kaum gekannt.
. . . . . .
Ich wollte Frieden mit aller Welt
Und hab es nicht vermocht !
Nun schliess ich schweigende Freundschaft mit Baum und Gestein.
Vom Meere trägt der Wind mir flüsternd Grüsse her...
Ich will nun immer einsam sein,
Und es wird mir nicht schwer.

Ce que nous avons aimé surtout dans les poèmes de Melanie Ebhardt, c'est une émotion contenue où éclatent parfois des cris comme celui-ci :

Mir reift kein Glück ! Nie wird mein Schoss zur Hülle
Für neues Leben... Gott, erbarm dich mein !

Une émotion discrète est aussi la principale caractéristique d'**Hedwig Forstreuter**. Ses *Gedichte* (3) ont un charme candide, un peu monotone pourtant. Nous attendrons, pour porter sur elle un jugement catégorique, des productions où sa personnalité s'affirme davantage. — Plus attachante, plus forte, et d'une parfaite unité, est une œuvre d'**Annie Harrar** : *Die Kette* (4). La chaîne dont il s'agit ici, c'est « der triebeschweren Sehnsucht dunkle Kette » que l'humanité traîne depuis ses lointaines origines et qui, souvent, pèse plus lourdement sur la femme que sur l'homme. C'est la chaîne du désir qui, à toutes les époques, demeure identique à lui-même dans son essence, bien que ce qui n'était jadis qu'instinct animal ait été « zum Gesetze umgeprägt », de cet éternel désir qui fait que

(1) Leipzig, Th. Gerstenberg. 3 m.
(2) Berlin, E. Fleischel, 1912. 2 m.
(3) Magdeburg, K. Peter, 1913. 2,50 m.
(4) Munich, Hans Sachs Verlag, 1912. 1,50 m.

Digitized by Google

... suchend, fiebernd, irr von Leidenschaft,
Nahn die Geschlechter sich in dunkler Stunde.
Die alte Glut erwacht auf jungen Munde,

Und strömend quillt und schäumt die ew'ge Kraft.
Und sieghaft über Schranken, Hass und Tod
Die goldne Fackel starken Lebens loht !

Et c'est l'histoire du désir amoureux, mais plus particulièrement du sort par lui réservé au sexe féminin, qu'Annie Harrar esquisse en une série de sonnets, d'une facture à peu près impeccable, parmi lesquels se distinguent surtout les descriptions du culte de la beauté dans la Grèce antique ou dans l'Italie de la Renaissance, ainsi que les portraits de l'ouvrière, de la bourgeoise et de la grande dame modernes. Si, comme nous le croyons, *Die Kette* est un début, l'auteur a, pour son coup d'essai, fait presque un coup de maître.

Eleonore Kalkowska, autre débutante, nous semble faire preuve, dans *Die Oktave* (1), de plus de maîtrise encore. Ainsi que le titre le fait pressentir, la note que l'on entend ici est presque partout la même, mais tantôt grave, tantôt aiguë, comme si elle était proférée tantôt par un gosier viril, tantôt par une voix féminine. Et l'âme aussi d'Eleonore Kalkowska nous présente une curieuse alliance de féminité et de virilité. Autant, dans ses beaux poèmes philosophiques, d'inspiration nietzschéenne, intitulés « Drei Bitten », « Zehn Gebote », et dans certaines de ses « Vermischte Gedichte », la pensée est forte et mâle, autant, dans ses chants d'amour, règnent la délicatesse et la tendresse. Enfin, Eleonore Kalkowska est une artiste qui connaît la valeur des mots, de ces mots dont elle nous dit :

O, wie kann ich an manchem Wort mich freuen,
Das wie ein Boot, das einen Fels umschiffte,
Sich jäh mir zeigt, um seine Farben, Düfte
In meinen Atem, meinen Blick zu streuen,

et elle sait à merveille trouver le vêtement qui convient à l'idée. Qu'on lise seulement ces quelques vers des « Zehn Gebote » :

Ja, wenn die Reue je vermummt dir naht,
Weis sie zurück und liebe deine Tat,
Die dir gehört, so wie der Duft der Blume...
Und will die Bitterkeit ob dir getanem Leide
Dir in die Seele senken ihre Schneide,
Weis sie zurück, denn die Tat ist dir fremd
Wie eines Bettlers ekel-schmutzig Hemd...
Doch merk : wenn Einlass jemals sie gefunden,
Und eines schwachen Tags du wardst ihr Raub,
Abschütteln musst du sie, um zu gesunden,
Wie ein triebstarker Baum sein welkes Laub.

Et qu'on écoute maintenant ce prélude aux « Liebeslieder » :

So wie die Nacht sich zu dem Abend neigt,
So wirst du dich heut abend zu mir neigen,

(1) Berlin, E. Fleischel, 1912 3 m.

Digitized by Google

Und wie der Abend ihr entgegensteigt,
Aufflammend seine tiefste Glut zu zeigen,
Wird meine Seele zu dir aufwärts steigen.

Wenn uns umwallt das dunkle, weiche Schweigen,
Der Sommerwind nur leise Leider geigt
Dem huschenden und zagen Blätterreigen,
Wirst du dich flüsternd zu mir nieder neigen —
So wie die Nacht sich zu dem Abend neigt.

On verra, sans que nous ayons besoin d'en dire davantage, quel poète est l'auteur de *Die Oktave*.

Nous aurions voulu pouvoir donner mieux qu'une simple mention (encore qu'il ne s'agisse pas ici d'une distribution de prix) aux *Gedichte* d'**Hedda Sauer** (1), dont le talent, qui s'est déjà affirmé, du reste, dans deux ou trois recueils, apparaît ici dans la plénitude de ses moyens. Et nous regrettons aussi de devoir passer rapidement sur les *Hohelieder an den Unbekannten* de **Gerda von Robertus** (2), dont nous avons cependant admiré la beauté passionnée. La place nous est limitée, et nous avons encore tant d'œuvres à analyser ! Cependant, avant de prendre congé des poétesses, il nous faut parler un peu moins brièvement des *Neue Gedichte* de **Josefa Metz** (3) et des *Lebenshöhen* d'**Alice Freiin von Gaudy** (4).

Malgré leur diversité, et même malgré l'humour qui perce çà et là, les nouveaux poèmes de **Josefa Metz** laissent une impression mélancolique. C'est que tout ce qu'elle se plaît à évoquer : paysages, tableaux de la vie viennoise, épisodes bibliques, gracieuses scènes enfantines, n'est pour elle que

ein Spiel
Von unerfüllten Möglichkeiten

ou, comme elle le dit ailleurs,

Das leichte Florkleid über schweren Wunden.

Ces blessures, que d'autres étaleraient, Josefa Metz, avec un sentiment de discrétion rare chez les femmes de lettres, préfère les voiler. Et cette pudeur est d'un grand charme.

Nièce de ce Franz von Gaudy qui fut le traducteur de Béranger et dont l'œuvre abondante est quelque peu oubliée aujourd'hui, **Alice von Gaudy** s'est cantonnée surtout dans le domaine de la poésie épique et descriptive. Ses *Lebenshöhen* sont, en majeure partie, un recueil de ballades de ton très varié. Les thèmes lui en ont été fournis par les pays les plus divers, mais les sujets tirés de la légende et de l'histoire des peuples germaniques y dominent. Nous citerons, comme particulièrement remarquables : « Die blassen Rosen », « Die Liebesmär vom Staufenberg », « Kreuzfahrerlegende », « Bauernorakel », « Jadwiga von Moschin », « Die Glocke von Dunbar » et le cycle consacré à Frédéric le Grand. Le livre se

(1) Vienne, Deutsch-Œsterreichischer Verlag, 1912.
(2) Berlin, W. Borngraeber. 1 m.
(3) Leipzig, G. Wigand, 1912. 2,50 m.
(4) Berlin, Felix Lehmann. 3 m.

Digitized by Google

termine par des « tableaux et rêveries » où s'exprime l'état d'âme d'une femme qui, arrivée sur les « hauteurs de la vie », voit s'ouvrir devant ses pas les avenues de la vieillesse :

Nun bin ich grau, nun bin ich kühl,
Und grüsse jeden neuen Tag
Mit stillem, friedlichem Gefühl...
Und fordre nichts, erwarte nichts,
Und nehme was die Stunde beut,
Den Blumenduft, den Strahl des Lichts,
Als ein Geschenk des gütigen Heut,
Und danke allem, was mir naht
Und meinem Leben Inhalt gibt :
Dem kleinen Glück, der schwachen Tat,
Der schlichten Seele, die mich liebt !

***

La production poétique, en Allemagne comme chez nous, semble devenir d'année en année plus abondante. S'il nous fallait signaler autrement que par une sèche énumération les innombrables livres de vers publiés depuis notre dernier article, un numéro de la *Revue* n'y suffirait peut-être pas. Mais qu'on se rassure ! Nous sommes loin d'avoir reçu tout ce qui a paru (et il se peut même que, de ce fait, des œuvres importantes ne soient pas mentionnées ici ; on voudra bien nous en excuser). D'ailleurs, nous serons aussi court que possible.

M. **Friedrich Winterholler** prévient très franchement ses lecteurs, à la première page de son livre, que, deux éditeurs (l'auteur écrit « Unternehmer ») ayant considéré comme impubliables ses *Späne der Schwärze* (1), ceux-ci ont été « von dem alle Herstellungskostengeschäftchen scheuenden Autor selbst verlegt ». Voilà qui dénote à tout le moins, chez les « entrepreneurs » en question, un manque de hardiesse. Car ces « Copeaux de la Ténèbre », qui font, çà et là, songer à Rimbaud, ces poèmes parfois obscurs, mais d'une obscurité voulue, ces vers où se décèle une recherche d'expressions et d'images neuves, fussent-elles bizarres, valent la peine d'être lus. Voici, comme échantillon, quelques lignes de « Ein Büsser » :

Ich hasse mich und meiner Laster Schwären.
Sie quollen aus der Haut. Sie sind mein Gut.
Als Panzer müssen Schorfe mich umwehren...
Ich will mich strafen. Hilf mir liebes Seil !
Ich küsse dich. Sei Peitsche ! . . . . . .
. . . . . Hineingebunden
in dich ist Draht, der Zorn ist. Einen Teil
davon verlier in mich. Das rasche Runden
des Blutes treibe ihn, bis er sich steil
in eine Ader stellt, in sie die Schrunden
einschneidend, die ans Nichts hinschrillen : Eil !

Plus heureux que son confrère viennois, M. **Karl Bröger** a trouvé, pour

(1) Vienne, 1913. Selbstverlag. Postfach 20 im Postamt 56. 2 m.

Digitized by Google

présenter au public ses *Gedichte* (1), non seulement un éditeur, mais, en la personne de M. Franz Muncker, un introducteur autorisé et bienveillant. Celui-ci nous apprend que Bröger, né en 1886, à Nuremberg, d'une famille de pauvres ouvriers, eut une enfance des plus misérables au point de vue matériel, intellectuel et moral. Admis dans une « Realschule » grâce à un prêtre qui avait découvert en lui des dispositions pour l'étude, il n'y put rester longtemps et mena ensuite une vie déréglée qui le conduisit au bord de l'abîme. Sorti du régiment, où la discipline militaire le ramena au sentiment de l'ordre et du devoir, il devint ouvrier de fabrique, puis finit par entrer dans la rédaction d'un journal de sa ville natale. Le petit volume que M. Franz Muncker recommande chaleureusement est un choix des poésies écrites, depuis ses années de Sturm-und-Drang, par le jeune poète nurembergeois. Toutes ne sont évidemment pas d'égale valeur, mais l'ensemble dénote une personnalité réelle, dont il sera sans doute intéressant de suivre le développement.

M. **Heinrich Schäff** montre, dans les très courts poèmes intitulés *Abseits, Lieder meines Lebens* (2), une âme virile, dédaigneuse de la foule, fuyant ce monde qui sait transformer en leur contraire

die reinsten Spenden. . . . .
Wie es der scheele Haufe braucht.

Il ne veut pas

fruchtlos... mit Menschen hadern,
Die — recht besehen — keine Menschen sind.

Une « Riesensehnsucht » l'entraîne vers les déserts où l'esprit « des Insichseins » est seul « mit des Glutorts zerklüfteten Rissen », vers les murs de granit

Um die die Einsamkeit ihr Wetterweben spinnt,

vers les clairs sommets, pour y sacrifier à un Dieu dont il est le prophète et non l'esclave, et pour y hisser, dit-il,

Meiner Stärke
Einsamkeitzeichen
Und der Zukunft
Meine Seele zu reichen.

Qu'il y ait, chez M. Heinrich Schäff, une influence de *Zarathustra*, c'est possible, mais c'est de parenté d'esprit, plutôt que d'imitation, qu'il faut, croyons-nous, parler ici.

Dans *Harzeszauber* (3), M. **Hans Georg Thenau**, sans nous faire oublier les poètes qui, avant lui, chantèrent le vieux Brocken, la vallée de l'Ilse et toute cette belle région du Harz, nous donne des impressions de voyage où le lyrisme, l'humour et, çà et là, un accent religieux s'entremêlent assez pittoresquement. Mais plus remarquable, à notre avis, est un autre recueil du même auteur, *Dämmernde Welten* (4). Quoi que puisse

(1) Munich, Hans Sachs Verlag, 1912. 1,50 m.
(2) Munich, A. Langen. 1 m.
(3) Leipzig. Tuskulum-Verlag. 2,50 m.
(4) Ibid. 3,50 m.

Digitized by Google

faire supposer le titre et le prologue de ces poèmes, et bien que le poète nous déclare qu'il ne croit plus au bonheur, que les hommes ne sont plus pour lui que des

Truggestalten,
Die viel versprechen, aber wenig halten,

et qu'il est près d'abjurer son idéalisme de naguère, c'est cependant vers la lumière, vers la beauté, vers l'idéal que se tournent la plupart de ses pensées, et des chants joyeux s'échappent même assez fréquemment de son cœur. Nous noterons aussi que M. Thenau semble avoir une certaine prédilection pour les sentences exprimées en quelques vers et que c'est peut-être dans ce domaine qu'il fait preuve de la plus grande originalité.

Très idéaliste aussi, et très enclin à la méditation, nous apparaît M. **Richard Oehler** dans *Zwischen Tod und Leben* (1). On trouvera, dans ces brefs poèmes, des réflexions d'une psychologie très fine et l'expression d'un tempérament plein de délicatesse.

M. **Hans Heinrich Ehrler** se borne à chanter, dans ses *Lieder an ein Mädchen* (2), placés sous l'invocation de la Béatrice de Dante, une gracieuse, chaste et brève idylle entre un homme déjà parvenu à la maturité et une toute jeune fille. Nous avons lu avec plaisir ce petit roman très pur de fond et de forme, exempt de toute rhétorique, de toute préciosité.

Les *Gestalten und Stunden* (3) de M. **Wilhelm Walter**, — impressions de nature, paysages de printemps et d'automne, chansons d'amour, souvenirs d'enfance, poèmes religieux et presque mystiques (entre autres une évocation de Marie Alacoque et un cycle intitulé « Der Heiland »), accents élégiaques, — témoignent d'une âme ouverte aux plus diverses manifestations de l'élément poétique et vivant en intime communion avec tout ce qui l'entoure, même avec les choses en apparence inanimées. Mais la forme n'est pas toujours à la hauteur de l'idée et, parfois, de belles images sont gâtées par des vers fort prosaïques ou inutiles, amenés là sans doute pour les besoins de la rime. M. Wilhelm Walter, qui en est déjà, en trois ans, à son troisième livre de vers, a du talent, mais il gagnerait à exercer sur lui-même une sévère critique.

Plus parfaite est l'expression chez le jeune poète autrichien **Ernst Lothar**. Sa première œuvre, *Der ruhige Hain* (4), qui fut assez remarquée, décelait déjà un goût très sûr, un sentiment de l'harmonie et du rythme très développé, un emploi assez fréquent et généralement heureux de l'allitération (par exemple dans ce passage d'un « Hymne à l'Amour » :

Die Wälder wiegen sich wilder im Winde,
Gott hat mit Golde die Gärten erfüllt,
Rauschende Ströme gleiten gelinde, etc.)

enfin une réelle maîtrise dans la construction de la strophe. Et le tempérament qui transparaissait dans les poèmes du « Buch der Feste »,

(1) Bonn, Alb. Ahn, 1913.
(2) Munich, A. Langen. 1,50 m.
(3) Leipzig, F. Eckardt. 1913.
(4) Munich, R. Piper, 1910. 2 m.

Digitized by Google

du « Buch der Tränen » et de l' « Abendbuch » était aussi celui d'un vrai poète. La plupart de ces qualités se retrouvent. à un égal degré, dans le nouveau volume de M. Lothar, *Die Rast* (1), où

leuchtet. . . . .
Die schöne Landschaft und der Brand der Herzen.

Un autre jeune poète, stuttgartois celui-ci, qui en est à son troisième recueil, M. **Bruno Frank**, nous donne, dans *Die Schatten der Dinge* (2), plutôt des réflexions que du lyrisme. Non seulement tout ce que nos sens peuvent percevoir n'est pour lui, comme pour Platon, qu'une apparence, qu'une ombre fugitive, mais il estime avec Schopenhauer, dont l'action semble avoir été très forte sur son esprit, que l'essence des choses est inaccessible à l'intelligence et que, en tant que phénomène, le monde n'est que notre « représentation ». C'est ainsi qu'il écrit :

So wie vielleicht zum ersten Mal dein Hund
Vor seinem eigenen Spiegelbilde bellt,
Weil er es für ein Fremdes, Andres hält —
So grollst auch du und eiferst, ohne Grund.

Wo wären Andre ? Gönn dir selber Ruh.
Wo wären Andre ? Sei gerecht und mild.
Wo wären Andre ? Alles ist ein Bild, —
Das bist ja du und immer wieder du.

C'est ainsi encore qu'il fait dire à un mourant :

Garten, Fluss und Feld,
Wolken sonnerhellt,
Wenn ich gehe, lass ich euch nicht hier.
Erdenraum so weit,
Süsse Tatenzeit,
In mein brechend Aug versinket ihr.

Welt, du meine Welt,
Wenn ein Grab mich hält,
Zog ich in die gleiche Grube dich !
Strauch, der morgen steht,
Wind, der Andern weht,
Das sind Märchen, so für dich wie mich.

D'autres poèmes cependant, comme « März », « Die nahen Träume », « Das Kleiderbuch », « Der Hammerschlag », « Gutshof meiner Freunde », etc., sont dans une note moins philosophique. L'ensemble révèle une âme pleine de noblesse, de réserve, de modestie, rebelle aux épanchements tumultueux, et un artiste qui, sentant peut-être qu'il n'est pas fait pour les hautes envolées, s'attache à condenser en quelques vers des impressions et des idées, et réussit, ce faisant, à n'être presque jamais banal. On peut appliquer à son œuvre ce que lui-même écrit d'un poète qu'il ne nomme pas et dont il compare le talent à une lampe :

Ruhig gespeist von edlem Kern entpressten,
Köstlichen Oelen, die sie sparsam nässten,
Ist sie der flackernden und grellen keine.

(1) Munich, R. Piper, 2 m.
(2) Munich, A. Langen, 1912. 1,50 m.

Digitized by Google

Nous ignorions complètement, jusqu'ici, M. **Hermann Kiehne** (né en 1855), dont le bagage poétique est, paraît-il, abondant, et nous n'avons, du reste, rien découvert de particulièrement notable dans ses *Kleine Lieder* (1), mince plaquette de 30 pages, où l'on sent trop l'influence d'Eichendorff et de Geibel. Plus intéressante est une seconde brochure du même auteur, intitulée *Aus dem Atelier der lyrischen Kunst. Versuch einer graphischen Darstellung des Kunstgehalts der Lyrik* (1), où l'on peut lire d'ingénieuses remarques sur des poèmes de Gœthe ainsi que sur la « Lautmalerei », la rime et le rythme.

M. **Joseph von Schmaedel**, un autre vétéran (né en 1847), et vétéran au double sens du terme, puisque ancien lieutenant dans l'armée bavaroise, publie en deux assez gros volumes et sous le titre de *Vom Isarstrand, Blätter aus der Versmappe eines alten Müncheners* (2), le meilleur de ses productions poétiques. L'auteur nous prévient lui-même que nous n'y trouverons pas

..... hohe Lieder voller Klang,
Wie sie die Meister sangen
Nicht selt'ne Blumen voller Pracht,
Wie sie in Gärten prangen;

Bescheidene Blüten sind es nur
Am Isarstrand gefunden...

Mais ces modestes fleurs ne sont pas sans parfum, et nous avons, pour notre part, éprouvé un véritable plaisir à la lecture des poésies humoristiques (parues pour la plupart dans les *Fliegende Blätter*) où ce vieux Munichois raille avec esprit les femmes modernes, les bas-bleus, les féministes, les artistes et critiques « avancés » et, selon lui, incompréhensibles. Quant à la seconde partie du recueil, renfermant toute une série de pièces de circonstance et de « Festspiele » écrits pour rehausser l'éclat des fêtes de tout genre dont Munich fut le théâtre de 1880 à 1912, elle constitue un document qui n'est pas sans valeur pour l'histoire artistique et littéraire de la capitale bavaroise.

Et voici encore un vétéran, M. **Paul Albers**, qui nous dit :

Wenn man berühmte Namen nennt,
so wird der meine nicht genannt :
kaum dass den schlesischen Sänger kennt
das allerengste Heimatland.

Cependant, son œuvre nombreuse et variée - poésies, romans, nouvelles, drames, sans parler de ses travaux juridiques (M. Albers est « Justizrat » à Breslau) — mériterait, croyons-nous, d'être mieux connue, à en juger par *Durch Klippen und Riffe* (3), recueil de poèmes philosophiques à tendances très modernes, de sentences et d'épigrammes bien frappées, de confessions personnelles, de sonnets, de ballades, voire de joyeuses chansons d'étudiants. L'auteur, malgrés ses soixante ans passés, n'est pas un *laudator temporis acti :*

(1) Verlag der « Deutschen Lieder », Nordhausen a. H.
(2) Munich, Riehn & Tietze, 1912.
(3) Leipzig, Th. Gerstenberg. 3,50 m.

Digitized by Google

Ich habe *mit* der Zeit gelebt,
gern lauscht ich ihrem Wehen.
Ich habe niemals widerstrebt,
mit ihr den Weg zu gehen.

Stehn andre grollend auch beiseit,
ich fühle keine Reue —
Rühmt nur die gute alte Zeit,
ich preis die bessre, neue!

Il croit fermement à un avenir meilleur pour l'humanité :

Nicht *hinter uns*, wie's Torenweisheit pries,
nein, *vor uns* liegt der Menschheit Paradies.

Esprit libre, sa sympathie est acquise aux divers mouvements de progrès, et il lutte avec énergie contre les forces de réaction, flagellant notamment les faux patriotes, les moralistes hypocrites et tous les exploiteurs de la crédulité humaine. Mais il sait aussi, quand il pleure par exemple la mort d'êtres qui lui furent chers, trouver des accents émus, qui vont au cœur.

Revenons maintenant à des écrivains plus jeunes, mais qui, déjà, ont fait leurs preuves. Voici, du **Dr Owlglass** (c'est sous ce pseudonyme, traduction anglaise du vieil « Eulenspiegel », que se cache le médecin munichois Hans Erich Blaich, collaborateur du *Simplicissimus*), une suite de fines notations de paysages et d'états d'âme, accompagnant de fort beaux dessins en couleur du peintre **Rudolf Sieck**. *Von Lichtmess bis Dreikönig* (1), tel est le titre de cet album digne de figurer dans la bibliothèque de tout amateur d'art et de poésie.

Les délicats aimeront aussi *Das Buch Hymen* (2) de M. Alfred Richard Meyer, où une sensualité qui n'a, du reste, rien de pervers, fait bientôt place à un profond sentiment de ce que sont l'amour, la maternité et, surtout, la paternité. Qu'on lise ce fragment de « An meinen Sohn » :

Nur *eine* Stunde ich niemals verschweigen kann,
in der mir mein Herz so selig, so heiss überrann :
Da *du* kamst an !
Siebzehn Stunden mussten wir warten,
deine Mutter wand sich in tausend Schmerzen,
da endlich flatterten uns die Herzen
jubelnd empor wie weisse Standarten.
Die Tiefe des ganzen Glücks doch empfand
ich erst, als der Abend zusammenband
uns beide, deine Mutter und mich.
Wie ich so ängstlich lauschte, da strich
durchs Schweigen *dein* dünner Atem her,
so fein, so friedlich und dennoch ganz Leben,
das fröhlich schläft, dass es endlich frei.
Heiliger kann keine Stunde mir geben
Tränen und Glauben der Wundermär :
dass zwei wurden drei.

Et qu'on nous permette de citer encore ces vers du même poème, qui résument tout le livre :

(1) Munich, A. Langen. 7.50 m.
(2) Berlin-Wilmersdorf, A. R. Meyer, 1912. 2,50 m.

Digitized by Google

Küsse sind wie Wellenschaum,
alle Liebe ist ein Traum,
bis ein Kind aus dunklem Schoss
ringt zum Lebenslicht sich los.

..... ich bin dein Grosser Bruder...

Deine Mutter, kleiner Mann,
ward auch meine. Hör mal an :
Was dir heut als Mär begegnen
will, soll später selbst dich segnen.

Die Dreieinigkeit des Weibes,
Spiel der Seele, Spiel des Leibes :
Kind, Geliebte, Mutter — lade
auf dich Güte nur und Gnade.

Nous avons encore à signaler, du même poète, une aimable idylle en strophes alcaïques, *Branitz* (1), évoquant la curieuse figure de ce Fürst Pückler-Muskau, dont les *Briefe eines Verstorbenen* eurent tant de succès vers 1830 (A. R. Meyer nous annonce tout un *Pückler-Muskau-Buch*), ainsi qu'une amusante « Hunde-und Studenten-Epos aus Marburger und Göttinger Tagen » intitulée *Tiger*.

Cette dernière fait partie d'une collection de « Lyrische Flugblätter » éditées par M. Alfred-Richard Meyer (car ce poète est aussi éditeur) et que nous ne saurions assez recommander pour leur aspect soigné, leur bon marché et le choix presque toujours heureux des écrivains ainsi révélés au grand public. Parmi les « Flugblätter » parues en 1912-1913, nous mentionnerons : *Wenn unter uns ein Wandrer ist*, intéressants extraits du « Nachlass » du néo-romantique **Viktor Hadwiger** (mort en 1911) ; — les *Angelische Strophen* de M. **Rudolf Leonhard**, qui rappellent, par la forme, le *Cherubinische Wandersmann* du vieil Angelus Silesius ; — les *Porträte des Provinz-Theaters* de M. **Max Herrmann**, divertissante série de sonnets ironiques ; — *Die Dämmerung*, de M. **Alfred Lichtenstein**, où le pittoresque dégénère parfois en bizarrerie ; — *Holzbock im Sommer und andere aktuelle Lyrik*, où M. **Peter Scher** se moque impitoyablement de certaines célébrités contemporaines ; — les *Hebräische Balladen* d'**Else Lasker-Schüler**, une très originale poétesse juive de la poésie de qui on a dit, reprenant un vers de son poème « Jakob und Esau », que, telle la servante de Rébecca, elle vivait en notre siècle de prosaïsme comme « eine himmlische Fremde », et dont Peter Hille a comparé le génie poétique à un diamant noir ; — *Ballhaus*, où MM. **Ernst Blass**, **Max Brod**, **S. Friedländer**, **F. Hardekopf**, **Arno Holz**, **René Schickele**, **Ernst Stadler** et d'autres encore s'unissent pour dépeindre la vie factice et énervante des lieux de plaisir des grandes villes ; — enfin, *Das schwarze Revier* (2) de **Paul Zech**, un poète devant qui nous allons nous arrêter un instant.

Paul Zech fut naguère, paraît-il, ouvrier mineur en Westphalie et en

(1) Munich, Bachmair. 1 m.

(2) Berlin-Wilmersdorf, A. R. Meyer. 1913. 0,50 m. (ainsi que toutes les « Flugblätter » ci-dessus énumérées).

Digitized by Google

Hollande. Il commença d'écrire, ou tout au moins de publier, à l'âge de 23 ans, en 1881. L'essentiel de sa production lyrique de 1904 à 1909 est contenu dans un petit volume intitulé *Schotlenbruch* (1), où l'on trouvera des tableaux des saisons, des strophes à la femme aimée et des pièces d'inspiration religieuse, le tout d'une infinie délicatesse de sentiment et approchant souvent, au point de vue de la forme, de la véritable perfection. Mais c'est surtout dans *Das schwarze Revier* que Paul Zech se révèle artiste de premier ordre Il n'y a là que douze sonnets et un poème un peu plus étendu. Mais quelle science dans le choix des mots et des rimes, quelle force d'expression, quelle intensité d'évocation, quelle monumentale grandeur dans ces vers dont Else Lasker-Schüler a dit fort justement que le poète les « schreibt mit der Axt, man kann sie in die Hand nehmen, so hart sind sie » ! C'est à Verhaeren et à Meunier qu'on songe en lisant ces pages, presque toutes objectives, où défilent devant nous des scènes caractéristiques de la vie au pays noir. Voici, par exemple, un sonnet qui nous montre des « briseurs de grève » arrivant à la mine :

Der Trupp weithergereister Frongestalten
schwankt durch das Dorf wie eine Trauerprozession.
Die Ausgesperrten trommeln Rebellion
mit Fäusten, schwieligen und wutgeballten.

Ein Blöder, der am Wegrand müssig lungert,
stösst seine Zunge giftig aus dem Mund
und stürzt sich auf die Fremden wie ein Hund,
der gierig nach gestrafften Waden hungert.

Flugschauer hageln aus halboffnen Türen —
Doch die Sergeanten, die den Zug in die Gewerke führen,
reissen die Säbel abwehrhoch empor.

Aufgähnt das dampfumschnaubte Grubentor,
und zwei zu zwein, wie Schafe an gestrafften Stricken,
entschwinden sie den gieren Raubtierblicken.

Paul Zech est un nom à retenir, un nom qui, certainement, conquerra d'ici peu la grande renommée.

Nous passerons plus rapidement sur la nouvelle œuvre du jeune poète viennois **Felix Braun**, dont les *Gedichte* obtinrent, il y a quelques années, un succès de bon aloi, et qui, dans *Neues Leben* (2), confirme les espérances que ce livre avait fait naître. M. Felix Braun est le poète du sentiment.

Fürst meines Schicksals, was du auch begehrst,

s'écrie-t-il dans une « Bitte »,

ich geb es gern als freie Opfergabe...
Nur lass mir mein Gefühl !...

Le sentiment est, en lui, pareil à une flamme qui, nous dit-il, le

... ... tief durchstrahlt und tief durchhellt,

(1) Ibid, 1912. 2,50 m.
(2) Berlin, E. Reiss, 1913 (les *Gedichte* se trouvent chez le même éditeur).

Digitized by Google

mais qui laisse pourtant subsister dans son âme des coins de ténèbre, comme l'indiquent les sonnets en l'honneur de Kleist (déjà célébré dans son premier recueil) et sur la mort de Georg Heym, ainsi que certains passages des « Briefe an einen Freund » et de « Herbst im neuen Leben ».

Un autre poète viennois, dont nous avons déjà parlé ces deux années dernières, M. **Anton Wildgans**, nous donne cette fois, en un cycle de trente sonnets, l'histoire d'une passion. Ces *Sonette an Ead* (1), qui rappellent un peu, par certains côtés, *Der Salamander* de Heyse, — sans qu'il y ait eu probablement, chez M. Wildgans, la moindre velléité d'imitation, — sont des plus remarquables comme fond et comme forme.

M. **Albert H. Rausch** étant, lui aussi, déjà connu de nos lecteurs, nous nous bornerons à mentionner ses *Sonette, Toskanische Sonette und Hessische Sonette* (2), où s'affirment mieux encore ses qualités de styliste. Ajoutons cependant qu'il y a, dans la première partie du livre, toute une philosophie de l'amour fondée sur l'idée que l'âme est inséparable du corps et que

Ganz in der Welt muss diese Liebe sein.

Nous ne ferons également que signaler *Der Raub von Europa* (3) de M. **Karl Leopold Mayer**, brève épopée mythologique où abondent les vers harmonieux et les belles images, et les poèmes en prose de M. **Armin T. Wegner**, *Höre mich reden, Anna-Maria* (4), dont nous avons aimé pourtant le charme intime et l'allure rythmique habilement adaptée aux diverses péripéties du roman d'amour que l'on devine ici. D'autres œuvres, plus importantes, doivent encore retenir notre attention, et nous ne voulons pas grossir démesurément cet article.

M. **Hermann Lévy**, dont nous avons critiqué l'an dernier le premier livre de vers, a publié, depuis, deux nouveaux volumes : *Die stille Frau* (5) et *Die Frau im Traum* (5). *Die stille Frau*, qui présente certaines analogies avec les *Zwei Menschen* de Dehmel, est un roman psychologique. Deux êtres se rencontrent sur les bords de la Méditerranée. Elle, jeune encore, mariée à un homme près de la vieillesse, est partagée entre des sentiments contraires :

Nächte lang konnt ich's nicht fassen,
wie ich dem älteren Mann, dem müdblickenden, blassen,
die Ehe versprochen. Und doch war es ein tiefes Wesen
treusinnender Liebe, das mich ihm auserlesen,
und am Tage verstand ich kaum, wie ich ohne ihn leben wollte!
. . . . . Ich will Ruhe finden!
Und ich kann dem ernsten, weltfremden Mann,
der mich hüten wird, der mir ein ganzes, heimliches Leben ersann,
Sonnenschein geben! . . . . . .

(1) Leipzig, L. Staackmann, 1913. 1,50 m.
(2) Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.
(3) Berlin, Basch. 1,50.
(4) Berlin, E. Fleischel, 1912. 3 m.
(5) Berlin, B. Cassirer. 3,50 m.
(6) Ibid. 1913. 2,50 m.

Digitized by Google

Lui aime profondément l'épouse qu'il a laisée à son foyer. S'il s'en est éloigné pour quelque temps, c'est que, dit-il, il se sentait coupable d'étouffer en elle, par son amour même, toute personnalité ; il a voulu la rendre à elle-même :

. . . . . .Er kann von ihrem innersten Wesen
im dunkelsten Grund die Grabschrift lesen :
Ein Leben für sich ging hier zu Ende !
. . . . . .
Wie quält ihn die Schuld im Dämmerlichtscheine,
wenn die Seele von Seele denkt !
Und wie er den Blick zu dem Weibe lenkt,
dünkt's ihm wie Raub, den er sühnelos trägt!

Mais c'est aussi, il ne s'en rend compte que plus tard, parce qu'en lui

... unbemerkt und unerfahren sich eine Sehnsucht... verbarg.

Et ces deux êtres s'éprennent l'un de l'autre. Mais, après un court « Liebeszufallstraum », elle retourne vers son mari, lui vers sa « stille Frau ». Ce poème, qui n'est pas pour « den Alltagsbürger der Ehe », et dont notre sec résumé ne donne qu'une idée fort imparfaite, est d'une analyse très fine. Le poète y apparaît aussi plus maître de ses moyens d'expression. Et le progrès sous le rapport de la forme est plus net encore dans *Die Frau im Traum*, où, tout en conservant cette horreur de la banalité et du verbiage que nous avons louée dans ses *Orchideen*, M. Hermann Lévy évolue vers plus de simplicité. Particulièrement remarquable est la scène dramatique (qui a donné son titre au recueil) où une jeune femme qui va être mère d'un enfant dont elle déteste le père voit apparaître en rêve, avant de mourir, celui qu'elle aimait.

M. **Wilhelm von Scholz**, qui, depuis quelques années, semblait avoir délaissé la poésie pour le drame, revient, avec ses *Neue Gedichte* (1), à un lyrisme surtout philosophique. C'est ainsi qu'à côté de descriptions comme « Rauch », « Aprilabend », « Die Dämmerung » et un pittoresque « Wolkenzug » trop long pour être reproduit ici, mais dont on ne peut guère détacher un fragment, on trouvera des « Gedankendichtungen » telles que « Geist und Leib », « Ich und Welt », et les très belles « Lebensterzinen » où le poète se demande ce qu'est la vie :

Was ist das Leben ? Bilder, Worte, Schatten ?
Wohin gedrängt ist dies empfundene Sein ?
Sind wir getäuschte, die nie Leben hatten ?

Wer nennt, ohne zu zittern, Leben sein,
dies Fliessen, dies Verwandeln, dies Ernähren
unstillbaren Verbrennens, dessen Schein

auf allem liegt, solang die Jahre währen,
die es sich selber zu verzehren braucht,
um eine ganze Welt mit zu verzehren,

die schön und fremd in dieses Licht sich taucht ?

(1) Munich, G. Müller, 1913.

Digitized by Google

Ailleurs, déplorant la rapidité avec laquelle s'écoule l'insaisissable flot de la vie, il s'écrie :

Gib drei Saturnusjahre mir, drei Leben,
statt dieser hastig schnellen Erdenjahre,
in denen Monde kurz wie Stunden schweben...

. . . . . .
Wir wollen Dauer !.....

Cette inquiétude du mystère de l'existence et cet ardent désir de durée sont ce qu'il y a de plus caractéristique dans les *Neue Gedichte* de M. Wilhelm von Scholz.

M. **Paul Friedrich**, dans *Solitude* (1). se livre aussi à des méditations sur la vie, sur l'amour, sur la mort, sur Dieu. Mais c'est le lyrisme pur qui prédomine chez lui, ainsi qu'en témoignent de nombreux poèmes comme « Sommernachtstraum », « Die Frauen und die Lieder », « Ellinor », « Requiem », « Der Abenteurer » et cet hymne au feu dont nous citerons quelques vers :

Wie ich Dich liebe, rote Flamme,
In deiner hungrig züngelnden Gier —
Bin ich doch Bruder vom gleichen Stamme,
Sehe ich doch mein Abbild in Dir !
Zehrend leckst Du mit lechzender Zunge
An Deiner Beute, sei's Kohle, sei's Holz. —
Wirfst Dich auf sie in tückischem Sprunge,
Liebst sie, bis sie zu Asche schmolz.
Heiss ist Dein Lieben, heiss wie mein Sehnen,
Das nach dem Fernsten, dem Höchsten flammt,
Lockend Dein Lied, das von den Sirenen
Und ihren brünstigen Töchtern stammt.
Rasch ist Dein Leben, rasch wie mein Leben,
Das sich vor Glut in sich selber verzehrt...

C'est par un hymne analogue que débute le nouveau volume de M. **Hanns von Gumppenberg**, *Schauen und Dichten* (2), continuation de son *Lyrisches Tagebuch* paru en 1906. Lui aussi chante la flamme, fille du soleil, qui monte vers les cieux et nous exhorte à nous élever, comme elle, au-dessus des ténèbres et des misères de la vie :

Dich vor allen
Deinen Geschwistern
Lieb' ich, und werde dich lieben
Bis an mein Ende!
Kann ich dich nimmer empfinden,
Sank ich in müdes
Verglühn zusammen :
Einmal noch gönne mir dann mein Schicksal,
Zu sein, der ich war,
Zu sein wie du,
Aufzuflammen noch einmal im Hochgefühl

(1) Leipzig, Xenien-Verlag, 1912. 2,50 m.
(2) Munich, G. Müller, 1913.

Digitized by Google

Des Wollens, des Können —
Und dann zu erlöschen
Schnell und stolz
Wie du, wenn ein Sturmstoss
Gewaltig ins Nichts dich zerschlägt !

A cet éloge du feu succèdent des poèmes que l'on sent avoir été pour la plupart vécus, où alternent agréablement l'émotion et l'humour (l'auteur du fameux *Teutsches Dichterross in allen Gangarten vorgeritten* reparaît même ici dans une amusante parodie de « stefan george »), et qui prouvent une très saine conception de la vie et de l'art.

***

Nous signalerons, pour terminer cet article, deux anthologies. L'une, *Die Lyrik des heutigen Frankreichs* (1), réunit des poèmes de Verlaine, Rodenbach (dont une effroyable coquille, page 15, défigure le nom en Bodenbach !), Verhaeren, Moréas, Samain, van Leberghe, Maeterlinck, de Régnier, Viélé-Griffin, André Spire, Paul Fort, etc., généralement bien traduits par M. **Ernst Ludwig Schellenberg**. L'autre, intitulée *Der Mistral* (2) et portant en épigraphe les vers de Nietzsche : « Tanzen wir gleich Troubadouren », etc., est à recommander tout spécialement, car elle groupe, à côté de noms déjà célèbres, un grand nombre de jeunes poètes qui méritent d'être connus, entre autres (en laissant de côté ceux dont nous avons déjà parlé dans les pages qui précèdent) MM. Heinrich Franz Bachmair, Gottfried Benn, Hans Ehrenbaum-Degele, Heinrich Horvat, Robert Jentzsch, Heinrich Lautensack, Heinrich Novak, Otto Pick, Toni Schwabe, etc.

Henri BURIOT-DARSILES.

(1) Weimar, G. Kiepenheuer, 1912. 1,50 m.
(2) Berlin-Wilmersdorf, P. Knorr, 1913. 2 m.

Digitized by Google

COMPTES RENDUS CRITIQUES

J. STEYRER : **Der Ursprung und das Wachstum der Sprache indogermanischer Europäer.** Zweite Auflage, Vienne et Leipzig, Holder, 1912. In-8°, XVI-287 p.

Une comparaison du vocalisme du bavarois moderne et du vocalisme du vieil-anglais a révélé à M. Steyrer les principes de la linguistique indo-européenne ; on imagine que ces principes ne ressemblent pas à l'enseignement courant. Il est inutile de discuter avec l'auteur : on aurait sans doute peine à le convaincre et il n'est pas à craindre qu'il convainque personne, ou du moins personne qui mérite d'être convaincu.

A. MEILLET.

W. A. CRAIGIE : **The icelandic sagas.** Cambridge at the University Press, 1913. Pr. 1 sh.

ALLEN MAWER : **The Vikings.** Cambridge at the University Press, 1913. Pr. 1 sh.

Ces deux petits volumes, numéros 54 et 60 de « The Cambridge Manuals of science and Literature », contiennent à peu près toutes les choses essentielles qu'il convient de ne pas ignorer sur les « sagas islandaises » et sur « Les Vikings ». M. Craigie, après un très court aperçu sur l'origine orale et traditionnelle des sagas, examine successivement celles dont l'action se passe en Islande et dans le Groenland : ce sont les plus nombreuses ; puis celles qui ont la Norvège et les autres pays scandinaves pour théâtre. Il consacre un bref, beaucoup trop bref chapitre aux sagas mythiques et romantiques ; un autre, de quelques lignes, aux sagas d'origine latine, c'est-à-dire qui se sont inspirées des poèmes ou des histoires de l'antiquité classique. Aucune idée générale ni conclusion.

Dans le manuel de M. A. Mawer, c'est, et forcément, le même exposé rapide des incursions des Vikings et de leur établissement en Angleterre, en Irlande, en France, sur les côtes de la Baltique et en Russie, jusqu'en Grèce et à Constantinople. Le chapitre sur leur civilisation est particulièrement intéressant. En sa brièveté il dit leurs coutumes de guerre, leurs actes d'inouïe cruauté, mais leurs conceptions originales aussi de l'existence et du monde. Puis, comment ils se convertirent au christianisme et, enfin, les traces qu'ils ont laissées dans les pays qu'ils ont occupés.

L. P.

F. DELATTRE : **Robert Herrick.** Contribution à l'étude de la poésie lyrique en Angleterre au XVIIe siècle. Alcan, 1912, 12 fr.

Nous venons un peu tard — mais une sorte de modestie corporative suffirait à nous excuser — pour louer le beau livre de notre collaborateur. Tout le monde l'a reconnu, c'est ici la « thèse » la plus jolie, la plus finement éclairée de légers souvenirs classiques, que nos études de langues et littératures étrangères aient présentée en Sorbonne.

Digitized by Google

Sans doute, le sujet en soi est un peu menu : Herrick est une petite tête et un petit cœur ; ni l'un ni l'autre, je crois, ne sortent grandis de la longue épreuve que M. Delattre leur a fait subir. Il a bien raison, par exemple, d'attribuer au poète une sensualité plus « animale » que ne font la plupart des biographes anglais (p. 98, 216) ; et, somme toute, qu'il s'agisse de la société citadine, de la vie des champs ou de l'atmosphère religieuse de son temps, il est vrai que Herrick n'a guère apporté, partout où il a passé, qu'une sensibilité très superficielle, très artificielle, des idées banales, inconstantes et même inconsistantes, bref, un égoïsme versatile, qui voltige sur bien des choses sans jamais les pénétrer, sans les vivre, qui joue avec l'amour et la foi sans aimer et sans croire ; voilà, ce me semble, bien qu'il la formule moins sévèrement, la conclusion qui se dégage de l'étude de M. Delattre. Et l'on pense, arrivé à la fin du livre, à ce curieux frontispice des Hespérides, ici reproduit au début : un buste carré et charnu, soigneusement drapé et érigé dans un frais jardin où dansent et volètent de petits amours — une face presque grossière sous des cheveux minutieusement bouclés...

L'une des conséquences fâcheuses de cette exiguïté du fond est que l'effort biographique, quand même il serait soutenu par une richesse de documents extrinsèques qui fait ici défaut, ne peut guère aboutir. M. Delattre, bien que venu après Mr. Moorman (*R. Herrick : a biographical and critical study*, 1910), a su, à force de patience dans la recherche, d'ingéniosité et de science dans la reconstruction du milieu historique, écrire plus de cent pages, qui nous paraissent bien définitives, toutes bourrées de faits souvent nouveaux, toujours intéressants, sur les *alentours* de l'homme (Liv. I). Et pourtant, sur son *caractère*, on ne trouve, on ne peut attendre, qu'une conclusion de quelques paragraphes, en somme assez négatifs : « sens moral médiocre... traits bourgeois... probité passive .. conformiste... pas une seule pensée qu'il n'ait empruntée... » — aveu plus grave, auquel on est acculé (p. 171), il flotte sur tous les gestes de cette existence et sur les expressions que leur donne le poète un air d'insincérité. Il faut s'y résigner : l'âme du sujet a beau être serrée, elle échappe ; derrière l'œuvre, l'homme ne se voit guere, — il n'y a peut être pas d'homme, il n'y a peut-être qu'un virtuose.

Mais l'œuvre a tous les mérites, si elle a les défauts, de cette prestigieuse virtuosité ; et M. Delattre a bien fait, contrairement à son prédécesseur, d'accorder à l'œuvre de Herrick la plus grande part de son livre. Il a, au cours d'une analyse dont ni la longueur, ni la rigueur ne rebutent, tant il a su en rendre la présentation alerte, passé dans des cribles de plus en plus subtils les thèmes d'abord (Liv. II), puis (Liv. III) les talents d'emprunteur, de styliste et de métricien de son poète. Une connaissance étonnamment large et précise de tout le lyrisme contemporain lui a permis de situer et de différencier les traits d'un art essentiellement conscient et savant. Et il y a tel chapitre sur l'imitation dans Herrick, qui, non content d'enrichir la liste déjà très fournie de rapprochements que M. Pollard avait donnée dans son édition, constitue une mine précieuse, où l'étude des littératures comparées du XVIIe siècle — celle qui n'oublie pas, au profit des langues vivantes, la fécondité du néo-

Digitized by Google

latin du temps — pourra puiser beaucoup de choses peu connues, méconnues ou inconnues jusqu'à présent. Ici, comme souvent ailleurs. M. Delattre a prouvé que, s'il avait choisi un sujet qu'il pouvait assez aisément dominer, et dont il pouvait, sans forcer son pas, faire le tour, c'est qu'il entendait bien regarder à côté et au delà de son premier terrain d'observation. Son examen est ainsi une promesse en même temps qu'une réalisation. Une histoire très nourrie de la critique et même plus généralement de la notoriété de l'œuvre de Herrick, de très substantiels appendices — pièces justificatives, poème inédit, bibliographie musicale — terminent digne ment l'ouvrage. Ajoutons qu'il est écrit dans une langue claire, souple, jolie souvent à l'égal de son modèle, une langue qui a fait merveille en se pliant au délicat labeur de la traduction en menus vers blancs — et nous aurons donné une imparfaite idée d'un livre charmant et solide tour à tour et exactement dans la proportion où il pouvait l'être, un livre parfaitement digéré, tout à fait mûr et excellemment à point (1).

A. Koszul.

The Cambridge History of English Literature, edited by A. W. Ward and A. R. Waller. Vol. VII : **Cavalier and Puritan**. Cambridge : at the University Press, 1911.

Ce volume — le septième — de la *Cambridge History of Literature* paraîtra au premier abord un peu aride. Milton, Bunyan et Hobbes mis à part, on n'y voit figurer aucun de ces grands noms vers lesquels on se reporte volontiers, soit dans l'espoir d'entendre donner à leur sujet des aperçus originaux, car ils sont des thèmes inépuisables pour la critique, soit simplement pour retrouver des vérités acceptées parce qu'elles plaisent comme tous les airs familiers. Mais on rencontre dans ce volume une foule compacte d'auteurs presque inconnus, dont les spécialistes eux-mêmes veulent à peine s'occuper et que l'on chercherait en vain dans les histoires du genre de celle-ci, troupe modeste et sans prétentions — collectionneurs de papiers d'Etat, historiens, compilateurs, épistoliers, critiques, érudits, pamphlétaires religieux, journalistes, occultistes, magistes, que sais-je ? — toutes gens de petite condition intellectuelle et bons seulement à former la cour des princes des lettres. Pourtant ces écrivains, s'ils ont individuellement exercé une action minime, ont leur importance. Par leur nombre et par leur diversité ils témoignent de l'activité de la pensée à cette époque ; dans certains cas, ils ont même été les humbles créateurs de genres que le siècle suivant s'appropria ; et, en tout cas, ils ont aidé par leurs efforts convergents à créer des tendances et à perfectionner cet instrument qui sera le triomphe du XVIIIe siècle : la prose. C'est pourquoi je trouve à ce volume un intérêt particulier : tout en liquidant l'histoire de la littérature jacobéenne et caroline, il nous laisse entrevoir ce que sera l'ère qui va commencer.

(1) Il n'est que juste de souligner le finit et le goût de son exécution matérielle : les fautes d'impression sont extrêmement rares et de minime gravité ; l'ensemble fait le plus grand honneur aux presses anglaises de Sainte-Catherine de Bruges.

Digitized by Google

L'obscurité de la plupart des auteurs étudiés rendait le choix des collaborateurs particulièrement difficile ; et c'est par suite un réel mérite chez les « éditeurs » que d'avoir su grouper une phalange aussi complète d'érudits compétents. Presque tous les chapitres qui traitent de ces infiniments petits sont bons et instructifs. C'est ainsi que le Rev. W. H. Hutton nous décrit avec une richesse de détails presque excessive le monde tourmenté et actif des théologiens pendant le règne de Charles. Le Dr. A. W. Ward apporte de son côté une importante contribution sous forme d'une longue étude des écrits politiques et historiques, étude à laquelle il était admirablement préparé et que rend encore plus précieuse l'excellente bibliographie qui l'accompagne. M. Saintsbury donne cours à son érudition au sujet des « antiquaries » Sir Thomas Browne, Fuller, Walton et Urqhart. Le professeur J. E. Spingarn est l'auteur du chapitre sur la critique et retrace avec une minutie qui ne va pas sans une certaine ingéniosité le double mouvement des théories esthétiques et de l'application de ces théories au jugement littéraire. Sous le titre de « Scholars and Scholarship », M. Foster Watson nous présente une étude claire et très pénétrante des diverses influences qui, en se combinant dans la première moitié du XVIIe siècle, ont donné une vigoureuse impulsion à l'érudition protestante anglaise. M. J. Bass Mullinger de son côté fait l'histoire des « Grammar Schools » depuis l'époque d'Edward VI, histoire nourrie de faits et très suffisante malgré sa brièveté bien que l'on puisse trouver un certain manque de proportion dans la place accordée aux différentes périodes. M. J. B. Williams fait revivre le curieux milieu des journalistes, dont l'existence et l'influence sont trop généralement ignorées. M. Routh, enfin, expose d'une manière nette et vivante les principaux courants d'idées qui donnèrent à l'époque sa physionomie.

Les chapitres que je viens d'énumérer (et il serait juste de ne pas oublier les excellentes pages consacrées par le Rev. J. Brown à Bunyan et par M. W. R. Sorley à Hobbes) constituent la seconde et dernière partie du volume. La première partie est consacrée à la poésie. M. F. W. Moorman, dans le chapitre initial nous parle des poètes lyriques : Herrick, Carew, Suckling et Lovelace ; le Rev. F. E. Hutchinson passe en revue le groupe des poètes religieux et M. A. H. Thompson décrit avec clarté la révolution qui mit le couplet à la mode. Enfin, M. Saintsbury après avoir montré l'importance de la foule des poèteraux tels que Chamberlain, Marmion, Kynaston et autres, consacre à Milton un chapitre où au milieu de banalités, de digressions et de polémiques fulgurent des formules qui évoquent assez heureusement l'image gigantesque et flamboyante de l'auteur du *Paradis Perdu*.

Ce volume, comme les précédents, est enrichi d'importantes bibliographies et d'un index aussi copieux que sûr.

A. FEUILLERAT.

Beaumont and Fletcher. The text edited by A. R. WALLER. Cambridge : at the University Press, 1912, 4/6 net.

Voici le dernier volume de l'édition de Fletcher publiée par la Cambridge Press. Il contient *Thierry and Theodoret*, *The Woman-Hater*, *Nice Valour*, *The Honest Man's Fortune*, *The Masque of the Gentlemen of Grays-*

Digitized by Google

Inne and the Inner-Temple, Four Plays or Moral Representations in One. C'est une belle œuvre qui prend ainsi fin et dont on ne saurait être trop reconnaissant à M. Waller. Celui-ci, dans la préface, nous apprend qu'il est obligé de renoncer à donner les deux volumes de notes qu'il comptait ajouter au texte. Tous les érudits déploreront que les trop absorbantes occupations de M. Waller nous privent d'un travail qui, étant donné le soin et la conscience avec lesquels le texte a été établi eût formé le digne couronnement de cette excellente édition. A. F.

The Cambridge History of English Literature, edited by A. W. WARD and A. R. WALLER, vol VIII. **The Age of Dryden.** Cambridge, University Press, 1912, XIII. 515 pages 9/-net.

Il n'était pas facile de trouver pour le présent volume un titre caractéristique et compréhensif. La période de transition du XVe siècle, l'époque élisabéthaine forment, pourvu qu'on les regarde d'un peu loin, des groupes assez nettement délimités. L'étiquette « *Age de Dryden* », bien que consacrée par l'usage, peut paraître assez inexacte quand on la voit recouvrir des chapitres comme Samuel Butler, les premiers Quakers, Platoniciens et Latitudinaires et John Locke ; ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est que l'œuvre monumentale de Dryden se dresse au bout de presque toutes les avenues de cette littérature, et aussi qu'il n'y a guère de meilleur titre à proposer : « *la Restauration* », ou bien ne représenterait que deux dates, assez gênantes dans leur précision, ou bien attribuerait une influence trop grande au changement de régime. Bref, comme Dryden est le plus représentatif des écrivains d'alors, gardons le symbole « Age de Dryden », sans nous en exagérer la valeur.

Les tendances et les genres les plus divers s'entremêlant en un écheveau embrouillé à la fin du XVIIe siècle, le volume que nous considérons ne pouvait posséder une unité très puissante. MM. Ward et Waller en ont pris leur parti et ils en ont profité pour liquider différentes questions laissées en arrière : c'est ainsi que M. Saintsbury nous donne une étude toujours originale et vivante sur la Prosodie du XVIIe siècle. M. Hearnshaw, déjà connu pour diriger les très utiles publications de la *Southampton Record Society*, esquisse une histoire en miniature de la littérature légale depuis ses origines les plus lointaines sous Ethelbert, roi du Kent, histoire que suit une appréciation du *Table Talk* de *Selden* par M. Ward. Enfin M. Shipley suit les progrès de la science au XVIIe siècle. Ces 3 chapitres, sur des à-côtés de la littérature, empiètent sur le territoire des volumes déjà parus. Mais il était nécessaire de les placer quelque part et on a bien fait de les donner à la fin de la période qu'ils résument.

Par contre, le sentiment de disparate, inhérent au sujet même, nous a paru avoir été augmenté, sur un seul point, il est vrai, mais d'une façon assez malheureuse : les éditeurs de la *Cambridge History* ont alloué trois chapitres à ce qu'on est convenu d'appeler « le Drame de la Restauration », et le théâtre méritait bien cet honneur, mais c'est à trois critiques différents qu'ils en ont confié les chapitres. M. Bartholomew (IIIe partie) traite un sujet plus effacé, les dramaturges minores, et se tire honorablement de sa tâche, sans s'opposer brutalement à ses collaborateurs ; mais il y a entre la pre-

Digitized by Google

mière partie et la seconde un contraste violent. Le premier chapitre est dû à la plume un peu lourde de M. Schelling, le second à la plume très agile et très brillante de M. Whibley. Pourquoi donc ne pas avoir chargé M. Whibley de l'ensemble ? Il a écrit une étude très attachante et très fouillée ; aussi documenté que Schelling, il n'étale pas une érudition inutile, mais se sert adroitement de ses connaissances : son *Congreve* est un petit chef-d'œuvre de verve, d'esprit, de pénétration sympathique. Par contre le *Wycherley* de M. Schelling nous paraît manqué : tout le charme de l'écrivain s'est évanoui ; l'érudit patient et très apprécié qu'est M Schelling a les doigts un peu gros pour manier ces papillons de la littérature. Sur les questions de sources, de littérature comparée, — à condition de ne pas voir partout l'influence de l'Espagne, — il est excellent, mais n'est-ce pas lui faire tort que de le mettre en rivalité avec un fin lettré et de lui donner ce sujet délicat, les comédies spirituellement amorales et fragiles de Wycherley. Nous n'apprenons sans doute rien de nouveau à MM. Ward et Waller : ils ont vu et senti le contraste, aussi bien, mieux que nous, et nous devrions avoir pour eux une indulgence bien justifiée, en songeant aux obstacles innombrables qu'ils ont dû surmonter, aux concessions qu'ils ont dû faire à la gent irritable des critiques, et il est bien entendu que, si nous signalons ce léger défaut dans la construction du volume, c'est qu'il faut bien, étant critique, critiquer un peu.

Tous les articles du volume sont intéressants en eux-mêmes : confiés à des mains expertes, ils mettent chacun leur question au point et tous les auteurs mériteraient d'être nommés, si la place ne nous était mesurée. Nous indiquerons seulement nos préférences personnelles pour tel ou tel chapitre, sans pour celà vouloir déprécier les autres études. Nous avons remarqué le Dryden de M. Ward ; M. Ward s'est efforcé de comprendre avant de juger ; il a essayé de se replacer dans l'état d'esprit de l'écrivain et dans les mêmes circonstances que lui ; grâce à cette sympathie intellectuelle, il a pu arriver à des conclusions moins sévères et plus équitables. Le Butler de M. W. F. Smith nous a paru très réussi ; nous avons retrouvé M. Ch. Whibley avec plaisir à propos des poètes courtisans ; et nous relirons certainement les esquisses simples et vivantes de M. Wheatley (les auteurs de mémoires, Evelyn et Pepys en particulier et Hamilton) ; enfin, M. Tilley dans « l'essai et le commencement de la prose anglaise moderne », chapitre qui amorce le volume suivant, nous a paru bien démêler les causes enchevêtrées qui font sortir la phrase alerte du XVIIIe siècle, de la période puissante et lente du XVIIe siècle commençant. — Les bibliographies et l'index sont toujours dignes des plus grands éloges (1).

F.-C. Danchin.

(1) On nous permettra de suggérer une petite amélioration ; dans le corps des volumes, on trouve en haut des pages le titre ; dans la bibliographie, le numéro du chapitre. Nous aimerions lire partout le numéro ; ainsi, lorsqu'on lit John Locke, par exemple, on est obligé avant de pouvoir recourir à la bibliographie de se reporter à la première page du chapitre pour savoir que John Locke est le chapitre XIV. Ce sont quelques secondes perdues.

Digitized by Google

Literary Criticism from the Elizabethan Dramatists. Repertory and Synthesis. By DAVID KLEIN. New-York. Sturgis and Walton Company, 1910, $ 1.50 net.

L'auteur de ce volume s'est proposé de recueillir toutes les opinions exprimées sur leur art par les auteurs dramatiques élisabéthains et de classer ces opinions de façon à montrer qu'il y eut à cette époque un « développement important du sentiment critique ». C'est ainsi que sous des titres comme : « Le rôle du théâtre », « La satire au théâtre », « La question des précédents », « La technique dramatique », etc., M. Klein a rapproché des centaines de citations extraites des œuvres dramatiques depuis Edwards jusqu'à Shirley, et que, dans un chapitre final, il a, en faisant la synthèse de ces idées éparses, composé un véritable traité de la critique dramatique élisabéthaine.

On peut se demander si la méthode adoptée ici est admissible ; car on ne saurait prétendre que l'existence d'opinions exprimées accidentellement suffise à prouver que les auteurs étaient préoccupés par les problèmes de critique qu'ils soulevaient ; et on a encore moins le droit, sans faire violence à la valeur relative des documents et sans fausser toute perspective historique, de construire avec ces débris un ensemble qui a l'apparence d'être complet.

Mais si la synthèse tentée par M. Klein est sujette à caution, le « répertoire » sur lequel elle s'appuie rendra des services. Il est commode d'avoir ainsi réunies des idées éparpillées dans un nombre considérable de volumes et les travailleurs sauront tirer parti du labeur consciencieux de M. Klein.

Il est regrettable que le livre n'ait pas d'index et que la correction des épreuves n'ait pas fait disparaître plusieurs erreurs typographiques (1) que l'on est surpris de trouver dans un travail aussi soigneusement préparé.

A. FEUILLERAT.

The Writing Scholar's Companion (1695), edited by EILERT EKWALL (Neudrucke frühneuenglischer Grammatiken, Band 6., 1911). Halle, Niemeyer. XXI+134 p., 5 m.

Cooper's Grammatica Linguæ Anglicanæ (1685), herausgegeben von JOHN D. JONES (Neudrucke frühneuenglischer Grammatiken, Band 5., 1912). Halle, Niemeyer, XXXI-231 pp., 10 m.

Les deux derniers volumes des *Neudrucke frühneuenglischer Grammatiken* sont la reproduction de deux ouvrages grammaticaux appartenant l'un et l'autre à la fin du dix-septième siècle. On connaissait le premier en date, à savoir la *Grammatica linguæ anglicanæ* de Cooper, par les extraits cités dans les récentes histoires des sons anglais ; quant au second, il avait jusqu'à présent échappé à l'attention des philologues, et n'a été *découvert* que ces dernières années par M. Ekwall, au cours de ses recherches dans le catalogue du British Museum.

Ces deux ouvrages sont de très inégale étendue. Cetui de Cooper est bien une sorte de grammaire complète, où l'analyse physiologique des

(1) Par exemple, Sainte Bjeuve ; Vanquelin ; Sidney, J ; J. S. Wilson ; au lieu de Sainte-Beuve ; Vauquelin ; Sidney, Ph ; et J. D. Wilson.

Digitized by Google

sons et les remarques orthographiques tiennent une place importante, mais où figurent aussi des chapitres — très imparfaits il est vrai — de morphologie et de syntaxe, sans compter encore une préface riche en aperçus intéressants sur les qualités spéciales à la langue anglaise. Celui de son contemporain, conçu sur un plan moins large, vise seulement à donner des notions détaillées de prononciation et d'orthographe, qui sont loin d'être toujours exactes, et dont un certain nombre sont d'ailleurs empruntées à Cooper. Le *Writing Scholar's Companion* n'en a pas moins son intérêt, comme la *Grammatica linguæ anglicanæ*, d'abord à cause de la prononciation qu'il représente, qui est celle de Londres, alors que celle de Cooper est teintée de souvenirs du Hertfordshire, et aussi, entre autres raisons, à cause de ses listes d'homonymes et de mots voisins par le son : *ascent* et *assent*, *berry* et *bury*, etc.

MM. John D. Jones et Eilert Ekwall ont complété leurs consciencieuses publications au moyen d'introductions qui achèvent de rendre leurs textes utilisables en en présentant le contenu à la moderne. C'est ainsi par exemple qu'ils mettent bien en relief le son *ū* dans les mots *horn*, *force*, *sport*, etc., insuffisamment indiqué dans la grammaire de M. Horn, sinon dans celle de M. Jespersen, comme appartenant à ces mots à l'époque en question. M. J. D. J. va même plus loin, et non content d'analyser, pour les rendre plus claires, les données de Cooper, il les interprète au besoin par les témoignages des contemporains : c'est notamment le cas de ma. *ē*, dont il justifie la valeur *ī* que lui aurait, suivant lui, donnée Cooper, au moyen d'un examen détaillé des rimes en usage entre 1620 et 1720. Peut-être faut-il regretter que M. Ekwall ne soit pas, lui aussi, entré dans quelques détails quand l'occasion se présentait. Son auteur aurait souvent besoin d'être, non interprété mais corrigé, et par exemple quand il écrit, dans un paragraphe intitulé : (g) *sounds hard like* (ghee) *before* (e) *and* (i) :

« But *singer*, *eth*, *ed* (!), a Tune ; and *singer*, *eth*, *ed*, the Hair off. Also *swinger*, *eth*, *ed* (!), with a Rope, and *swinger*, *eth*, *ed*, to heat much ; Cannot be distinguished one from the other, but by the sence, the Letters being the same ».

Mais si M. Ekwall avait entrepris de noter toutes les inexactitudes, toutes les confusions, et toutes les naïvetés du Writing Scholar's Companion, il aurait vraiment eu trop beau jeu.

J. Delcourt.

Les origines de l'influence française en Allemagne. Etude sur l'histoire comparée de la civilisation en France et en Allemagne pendant la période pré-courtoise (950-1150), par Louis Reynaud, Docteur ès lettres, Maître de Conférences à l'Université de Poitiers. Tome I. *L'offensive politique et Sociale de la France*. Paris, Honoré Champion, 1913. Grand in-8°, XII-548 p., 12 fr.

Il est très sûr que les relations de la France et de l'Allemagne au moyen âge sont imparfaitement connues. Lors de la découverte de l'Allemagne ancienne par les romantiques d'outre-Rhin le seul sentiment qui se fît jour fut l'admiration. On glorifia les mœurs, l'art, la poésie d'autrefois et, fort ingénument, on crut à une sorte de génération spontanée.

Digitized by Google

On admit de bonne foi que les mœurs naïves et vertueuses du passé étaient celles de l'antique Germanie, que l'art gotique était né en pays teuton et que la poésie médiévale allemande était autochtone. Cette erreur n'est point entièrement dissipée de nos jours. Il est encore des critiques qui ignorent ou méconnaissent l'influence de l'étranger — disons de la France — sur l'évolution de l'Allemagne intellectuelle et morale. On s'obstine à juger les œuvres des poètes courtois, qui sont les traducteurs ou imitateurs avérés de nos auteurs, comme si elles étaient le produit de leur génie propre. Que de fois on invoque comme témoignage des mœurs allemandes tel trait emprunté à nos poèmes français ! A l'ignorance s'ajoute aussi — de la part de gens moins préoccupés de loyauté scientifique que du souci nationaliste — le désir d'exalter partout et toujours la grandeur et l'indépendance de l'Allemagne.

M. Reynaud a pris nettement position contre ces tendances. Il a voulu mettre en évidence la dette contractée par l'Allemagne envers la France. Son effort actif, éclairé et probe autant qu'intense a eu pour but d'éclairer les conditions qui ont favorisé le développement de l'Allemagne, c'est-à-dire, en premier lieu, l'influence française. A l'aide de témoignages recueillis dans des documents nombreux et puisés souvent aux sources mêmes il a étudié le caractère de cette influence entre 950 et 1150. Le résultat de son investigation est plein d'intérêt.

C'est en France que s'est développée la féodalité et c'est de France que l'institution féodale est venue à l'Allemagne, où elle n'a d'ailleurs jamais connu le plein épanouissement qu'elle a eu chez nous. C'est de France également que l'évolution morale consécutive à la réforme clunisienne est partie et a rayonné sur l'Allemagne. C'est en France encore que se forma, avec la chevalerie, l'idéal courtois, dont la noblesse, la haute grandeur, la délicate politesse conquirent les cours souveraines de l'Allemagne et de là se répandirent dans l'aristocratie. Enfin, c'est de France que, sous forme de manuscrits, de récits oraux, grâce aussi au contact personnel favorisé par les Croisades et autres faits politiques, la « matière et le sens » — pour parler comme Chrétien de Troyes — des œuvres poétiques ont franchi la frontière franco-allemande.

Le livre de M. Reynaud est plein de faits et plein d'idées. Il faudrait la compétence de l'historien médiéviste pour l'apprécier à sa valeur et en faire l'éloge qu'il me semble mériter. Le simple germaniste doit se contenter de proclamer qu'il a beaucoup appris en lisant ces pages si documentées et si vivantes.

Est-ce à dire que tout dans ce volumineux ouvrage puisse être approuvé sans réserve ? Je ne le pense pas et, je voudrais soumettre, en toute franchise, à M. Reynaud les objections qui se sont offertes à mon esprit et qui ont trait surtout à l'histoire de la civilisation.

Et, d'abord, j'avoue ne pas aimer que la polémique de tendance intervienne ici de temps à autre. Il est bien entendu que du côté allemand on a formulé des prétentions inadmissibles, et fait d'un débat qui relève de la science seule une question de patriotisme. Mais il faut, pour être juste, reconnaître que les meilleurs parmi les critiques d'outre-Rhin, se sont affranchis de toute prévention. N'avons-nous pas vu récemment

Digitized by Google

M. Brockstedt proclamer que le *Nibelungenlied* n'est autre chose que la traduction d'un poème français ? Il est à redouter que le ton combatif que prend parfois M. Reynaud ne nuise au succès de sa thèse en laissant supposer qu'il n'a pas atteint la parfaite sérénité scientifique. Ce doute prendra corps, peut-être, chez quelques-uns, qui affirmeront que M. Reynaud sollicite avec trop d'insistance les documents en faveur de son opinion. Malgré de prudentes réserves (p. 406, 438) il s'appuie avec un sentiment de sécurité sans doute excessif sur le témoignage des chroniqueurs, gens heureux de donner du relief et de la couleur à leurs récits, ou des clercs, amenés par profession à tonner contre la corruption du siècle (1). Une seule fois, je crois, il a discuté un de ces témoignages, la fameuse lettre de Siegfried de Gorze à Poppon de Stavelot (p. 496), qui n'est pas favorable à sa thèse.

On trouvera peut-être que l'auteur adopte trop aisément les conclusions qui étayent son opinion. Sur les relations des Celtes et des Germains il admet bien vite que ce qui apparaît le plus tôt dans l'histoire et est attesté au profit des Celtes a été nécessairement emprunté par les Germains. Il est sûr, que les Celtes ont été les initiateurs des Germains à la civilisation avant de devenir les victimes du *Drang nach Westen* ; mais il est moins évident que les usages et les mots qui se rencontrent en celtique et en germanique soient toujours empruntés par les Germains (2). Tirer argument de ce que *Weib* est du neutre en allemand pour affirmer que la femme était de condition inférieure en Allemagne (p. 431) semble harsardeux. Mais ce qui me paraît surtout donner prise à la critique c'est l'usage fait des héros des œuvres littéraires comme représentants de l'humanité vivante (p. 455 et passim). Qui sait ce qu'il y a de réel dans les caractères de Siegfried, de Günther, de Hagen ? Ces personnages sont d'origine encore inconnue ; ils ont eu, littérairement, une destinée que nous ignorons ; ils représentent sous la forme que nous leur connaissons et qui d'ailleurs n'est pas toujours la même (cf. le Siegfried du *Nibelungenlied* et celui du *Siegfriedslied*) une sorte de terrain d'alluvion où plusieurs siècles ont laissé leur sédiment. Peut-on alors prétendre qu'ils soient l'incarnation d'une race à un moment donné ? Et quel serait le désenchantement de M. Reynaud si M. Brockstedt avait raison et que le *Nibelungenlied* fût en dernière analyse un poème français, où agissent des personnages français !

Un doute vient encore à l'esprit au sujet du parti que tire M. Reynaud de ces vieux poèmes pour fixer l'état des mœurs allemandes au début du XIIIe siècle (p. 380 et passim). En fait, nous ignorons l'époque — plus exactement les époques — où le *Nibelungenlied* et *Gudrun* ont été conçus et ne savons pas ce qui subsiste du passé dans les versions conservées. Les traits que nous rencontrons ici sont-ils des archaïsmes ou appartiennent-

(1) Lorsqu'un moraliste du moyen âge reproche aux femmes d'exposer « leurs formes dans des vêtements trop étroits » (p. 403), il ne parle pas autrement qu'un prédicateur du XXe siècle. Et que penserait le vertueux Tietmar du décolleté moderne ?

(2) V. F. Kluge : *Urgermanisch*, 1913, p. 5 ss., T. Kauffmann : *Deutsche Altertumskunde*, 1913, p. 252 ss., C. M. Lotspeich : *Celts and Teutons* (Journal of English and Germanic Philology, XII p. 199 ss.), G. Werle : *Z. f. d. Wortf.* XII, Beiheft, p. 13 ss.

Digitized by Google

ils vraiment à l'époque du remaniement ? Ces questions importent si la chronologie doit être une base d'argumentation. Volontiers je reconnais que la solution en est difficile, sinon impossible parfois. Cependant, ce sont ces questions qu'il est utile de serrer de près.

Quelques minimes erreurs de faits qui d'ailleurs semblent des lapsus. *Yvein* est écrit à tort (p. 501) pour *Gregorius*. Dancwart, le frère de Hagen, n'a pas tué Gelpfrât « par derrière » (p. 447). Hagen et Günther ne tuent pas Siegfried par amour de l'or, p. 447 s. Corriger *unsert* en *unser*, p. 466, note 1 et *ambo* en *umbo*, p. 275.

Il ne faut pas que ces observations fassent perdre de vue le réel et grand mérite du travail de M. Reynaud. Cette œuvre, il convient de le répéter, matérialise un admirable effort intellectuel. Elle montre, sous un aspect rarement envisagé, une série de problèmes qui sont d'un puissant intérêt. Du point de vue français elle est une revendication, le plus souvent légitime, de la part prépondérante qu'a eue notre pays dans la civilisation du monde moderne. F. P.

HENRY WOOD : **Faust-Studien**, ein Beitrag zum Verständnis Gœthes in seiner Dichtung. Berlin, Georg Reimer, 1912.

C'est une suite d'articles détachés ; l'ouvrage n'a d'autre unité que l'intention de l'auteur qui espère contribuer, par ces études sans lien apparent, à faciliter aux lecteurs l'intelligence dû poète en son œuvre principale.

M. H. Wood écrit l'allemand avec une aisance accomplie, comme si c'était sa langue maternelle et pourtant il a dû l'apprendre, comme bien d'autres, à la sueur de son front.

Le professeur américain (M. H. Wood enseigne à l'université John Hopkins de Baltimore) dispose évidemment d'une très vaste érudition ; il a étudié à fond tout ce qui se rapportait aux divers sujets qu'il lui a plu de traiter. C'est un fervent de Gœthe et, en général, des lettres allemandes. Du reste — on s'en aperçoit bientôt avec plaisir — ce n'est pas seulement à ces dernières qu'il est sensible ; il cite volontiers nos écrivains français ; en plus d'une rencontre aussi, de beaux vers allemands font chanter dans sa mémoire de beaux vers anglais qui leur répondent.

Pourquoi faut-il donc qu'avec des connaissances aussi variées, tant de science de bon aloi et un si vrai amour de la belle poésie, l'auteur ne nous ait donné qu'un livre parfaitement inutile, un livre qui n'instruit pas ?

Que n'a-t-il pris pour modèle, dans l'examen réfléchi et la recherche de l'exacte vérité, ce Gœthe qui est à ses yeux le poète par excellence. Il aurait pu apprendre de lui l'art que le grand homme pratiqua si bien, l'art sévère de la contemplation scientifique. Faire de son propre esprit une lumière pure qui pénètre les objets et, sans y introduire d'élément étranger, les rend intelligibles jusqu'en leur plus intime essence. — Hélas ! ce rêve de Gœthe, son admirateur n'a point su le faire sien.

A force de subtilités, de raffinements stériles, il en arrive à ne plus voir les objets qu'il considère. On dirait qu'il est la victime de quelque sortilège, mais plus il les étudie, plus il les défigure ; plus il les retourne et plus il enfonce dans la chimère qu'il leur substitue, écartant à plaisir toute possibilité de les comprendre jamais.

Digitized by Google

Son livre est vraiment un exemple curieux du danger que l'on court à entreprendre l'étude scientifique d'œuvres littéraires, quand on ne les a pas fait d'abord revivre en soi-même de la vie qui leur est propre.

D'un bout à l'autre de l'ouvrage, c'est toujours et partout la même faute essentielle qui vicie en quelque sorte à priori tous les raisonnements et toutes les hypothèses de l'auteur. Il est incapable d'apprécier exactement quelque chose d'aussi clair que les sonnets de Gœthe : il commence par y mettre ce qui heureusement n'y est pas. Il y voit une allégorie de toute la vie du poète ; c'est une œuvre de pensée profonde qui continue de lointaines esquisses et prépare l'Ottilie des *Affinités électives*. Il se perd ainsi en pleine fantaisie et la fantaisie à coup sûr ne vaut pas ici la simple réalité. Il n'y a en effet rien de plus touchant que ce poète qui au seuil de la vieillesse s'obstine dans l'adoration naïve de la beauté jeune. Ce n'est pas aux graves *Affinités électives* que l'on pense en lisant ces vers de grâce exquise et de sagesse sans mélancolie, mais aux couplets de Hatem et à la bonté indulgente de Suleika, que des cheveux blancs et des rides n'effraient pas dans sa joie d'épargner une illusion et de sourire à un dernier rêve.

L'épisode de la sorcière est l'occasion d'un long article. Certes, la scène qui est des plus spirituelles et très vivement enlevée, mérite bien d'être suivie jusque dans le détail, mais par quelle aberration peut-on y voir une *image puissante du temps* ? Grossir les objets, ce n'est pas un bon moyen pour en saisir les traits délicats, et si ces traits-là vous échappent, autant dire qu'une œuvre est morte pour vous. Or, ce que je reproche à M. H. Wood, c'est de ne pas s'arrêter aux impressions, aux nuances, aux finesses délicieuses, aux effets ingénus, à tous les riens dont l'ensemble vivant constitue la beauté vraie ; — il lui faut des intentions abstruses, des symboles, des idées, des allusions inattendues, des rapports mystérieux, et en fin de compte, il aboutit à nous déclarer que la sorcière, c'est Lavater, que le matou, c'est Nicolai, etc., etc. Ah ! vraiment, c'est par trop misérable !

La sorcière a porté malheur à notre auteur. Ce n'est pas qu'au sortir de l'antre, il soit prêt à voir Hélène dans la première Goton qui passera ; mais il est prêt à découvrir, sous tous les masques et dans toutes les attitudes, le plus disgracieux des fantômes, celui de la politique. Si vous saviez de quels événements piteux ou grotesques il retrouve la trace dans ce pauvre Gœthe, qui ne s'en doutait pas !

Le dernier article, consacré à Klinger, n'est peut-être pas le plus fantaisiste du volume, mais ce qui est plus fâcheux, c'est un article injuste. Klinger est un homme de belle intelligence et il est certain que ses romans n'ont pas été goûtés de ses contemporains autant qu'ils auraient dû l'être. On y sent une pensée très ferme et une grande expérience de la vie. Gœthe pouvait en estimer l'auteur et il aurait eu grand tort de pas le faire. N'allez pas croire cependant que je vous recommande de lire *Raphaël de Aquilas* ou *Giafar le Barmécide*. Ces lectures-là ne sauraient intéresser que des eprits préparés : à part quelques chefs-d'œuvres, qui sont immortels, on vieillit vite en littérature et pour le public il n'y a que l'écrivain du jour qui soit jeune. Bien entendu, M. H. Wood ne s'abaisse

Digitized by Google

pas à rectifier par une analyse détaillée et précise l'erreur traditionnelle; il établit entre Klinger et Xénophon — oui, vous avez bien lu, Xénophon — — une comparaison que je m'abstiens de caractériser, me reconnaissant incapable d'émettre un avis sur ce genre de critique supérieure, et à ce Klinger-Xénophon il oppose tout naturellement un Socrate-Gœthe !

Puisque M. H. Wood ne dédaigne pas nos poètes, je lui conseillerai en toute bonté d'âme de relire Molière et de le méditer.

La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites, etc.

G. Belouin.

J. Dresch : **Le roman social en Allemagne** (1850-1900). Paris, Alcan. 1913. Prix : 7.50.

Un souci est visible dans le livre de M. Dresch : celui de donner de l'unité à son étude, de grouper un certain nombre d'œuvres qui constitueraient ensemble une expression particulière de la vie et de la pensée allemandes. Il renonce à la tâche immense et formidable que serait une enquête générale sur le roman allemand au XIXe siècle. Il borne son ambition à nous faire connaître le « roman social » de 1850 à 1900 et encore ne veut-il étudier ce genre que chez quatre auteurs qui lui semblent représentatifs, chez Gutzkow, Freytag, Spielhagen et Fontane. « Ce n'est pas, dit-il pour préciser son dessein, une histoire de la civilisation allemande vue à travers le roman social que je présente dans ce livre... Je veux seulement vivre une époque importante avec quatre esprits éclairés, chercher comment ils ont compris et traduit leur temps, quel rôle ils ont pu jouer. » Il se défend d'avoir réuni artificiellement quatre études qui seraient en réalité indépendantes ; « elles se tiennent, dit-il, et se complètent. » On ne peut que féliciter l'auteur d'avoir si prudemment resserré ses limites et d'avoir voulu diriger vers une idée centrale toutes les avenues de son livre.

Peut-être pourra-t-on trouver que les intentions annoncées dans l'introduction et rappelées plusieurs fois au cours de l'ouvrage ne sont pas toujours complètement réalisées et que les quatre parties ne s'emboîtent pas hermétiquement. Si les trois premières sont solidement reliées ensemble, on a l'impression qu'il y a un peu de jeu entre elles et la dernière. L'étude sur Fontane forme par elle-même un tout complet ; elle eût été fort bien à sa place dans une revue où elle aurait eu pour objet de révéler la biographie du romancier et les caractères généraux de son œuvre, sans appuyer sur ses rapports avec ses trois devanciers. La conclusion du livre est aussi plutôt la conclusion d'une étude spéciale sur Fontane que la totalisation des réflexions suggérées par la somme du labeur des quatre écrivains. Il eût fallu que Fontane restât dans le rang, *in Reih und Glied*, pour employer le titre d'un des romans de Spielhagen étudiés par M. Dresch, et alors le lecteur aurait eu pleine et entière cette impression d'une architecture ingénieusement ordonnée qui se dégage de la plus grande partie de l'ouvrage.

Si dans ce quadrille Fontane fait un petit écart, cela tient peut-être au fond à ce que ses œuvres ne rentrent pas expressément dans la catégorie

Digitized by Google

du roman social, tel que l'ont conçu, très diversement d'ailleurs, ses trois prédécesseurs. « Le roman social, dit M. Dresch, est avant tout la peinture des contemporains dans leur vie en société. » Il reconnaît lui-même que cette définition est très élastique et que « les quatre romanciers sociaux étudiés dans cet ouvrage, Gutzkow, Freytag, Spielhagen, Fontane, diffèrent par leur conception et leur technique du roman social au moins autant que par leurs tendances morales et sociales. » Des quatre, c'est Spielhagen qui répond le mieux à l'idée que nous nous faisons communément du roman social, c'est-à-dire d'un large tableau des mouvements qui ébranlent et mettent en conflit les diverses classes d'un pays. L'action publique et religieuse l'emporte dans les œuvres principales de Gutzkow sur les préoccupations d'ordre social. Ce n'est qu'avec les *Nouveaux frères Sérapion*, du reste médiocres, qu'il examine les transformations et les déplacements de puissance dans la vie des collectivités. *Doit et Avoir* de Freytag développe moins un thème social que l'histoire d'une « raison sociale », la maison Schrœter, malgré l'intention d'opposer la solidité bourgeoise à la décadence de l'aristocratie. Les *Ancêtres* nous mènent dans le passé bien loin des sujets dont s'alimente le roman social. Du moins Gutzkow et Freytag ont-ils comme Spielhagen, le représentant le plus authentique du genre, de vastes desseins ; ils embrassent d'amples mouvements de masses. Fontane applique un talent supérieur de romancier à des sujets de moindre envergure. Plus que les grands problèmes sociaux, ce sont les cas individuels qui attirent son attention. L'antagonisme des classes se ramène chez lui au motif de la mésalliance, sans que ces histoires de mariages disparates aboutissent à des vues générales. Si le *Stechlin* renferme des considérations sur le mouvement social, c'est en marge du roman, dans ces conversations où l'auteur se complaît ; la destinée de la noblesse à laquelle appartient le héros n'est pas en cause dans l'action elle-même. M. Dresch constate (p. 386) que Fontane « considère les êtres isolément et de plus près, cherche en eux ce qui est humain. » Il ajoute, il est vrai : « Cette psychologie individuelle devient sociale, parce qu'il sait faire de l'individu le représentant d'une classe. » Néanmoins il est obligé de concéder que le roman social de Fontane est « le dissolvant de la conception classique épique transmise de Gœthe à Spielhagen par Gutzkow». En d'autres termes, les romans de Fontane sont sociaux au même titre que tous ceux qui placent leurs héros dans tel ou tel milieu social, qui en font des figures plus ou moins typiques d'aristocrates, de bourgeois ou de prolétaires. Ces romans se comptent par milliers. Nous les appelons « romans » tout court, depuis les *Rois en exil* jusqu'au *Maître de forges*.

Ces réserves faites, nous ne saurions trop louer les remarquables mérites de l'ouvrage. Nous aimons à insister sur sa belle construction dans laquelle un art véritable fait pardonner aisément un peu d'arrangement artificiel. Le souci de la composition bien équilibrée et des justes proportions est de nos jours une vertu si rare qu'il procure un plaisir double lorsque d'aventure on le rencontre chez un auteur.

Dans chacune des parties une connaissance approfondie des œuvres donne aux jugements portés sur elles une indiscutable autorité. Que les

Digitized by Google

chapitres consacrés à Gutzkow soient particulièrement solides, c'est à quoi l'on devait s'attendre de la part de l'auteur de l'excellent livre sur *Gutzkow et la Jeune Allemagne*. Freytag est caractérisé avec une justesse parfaite; les causes de son éphémère succès et de son légitime discrédit sont clairement exposées. Spielhagen apparaît sous un jour plus favorable que chez beaucoup de critiques; son talent et son caractère sont également sympathiques à M. Dresch, qui fait valoir de convaincantes raisons pour ne pas approuver l'anathème lancé contre cet écrivain par l'école naturaliste. Enfin l'étude sur Fontane, quoi que l'on puisse dire de son rattachement au reste, marque en traits heureux la physionomie de ce remarquable auteur et la place qu'il occupe dans l'histoire générale du roman allemand.

Les dernières lignes du livre éveillent l'espoir qu'il aura une suite. Tous les lecteurs souhaiteront vivement que M, Dresch nous la donne. Personne ne saurait mieux que lui nous montrer comment dans des œuvres telles que celles de Thomas Mann, de Georg Hermann et d'autres se reflète l'évolution intellectuelle, économique, politique et sociale de l'Allemagne au début du XXe siècle.

Auguste EHRHARD.

OTTOMAR ENKING : **Otto Ernst und sein Schaffen.** Leipzig, Staackmann, 1912. 98 p. gr. in-8°, 2 m.

Ce livre, écrit au moment où Otto Ernst fête sa cinquantième année, nous donne une idée très nette du poète. Une idée de son physique d'abord, grâce aux nombreuses photographies répandues çà et là ; mais encore mieux une idée de son individualité morale. C'est une personnalité caractéristique, très arrêtée, énergique, joyeusement combative, prenant parti ouvertement dans toutes les questions du jour et soutenant sans défaillance son opinion : C'est un homme qui, selon ses propres paroles, ne s'est jamais noyé dans son encrier, mais a toujours su discerner et se frayer son chemin. Fils d'un ouvrier des tabacs, élevé dans la pauvreté, il intéresse son instituteur par sa ténacité à s'instruire ; à force de travail, il peut faire ses études et devient instituteur lui-même ; mais la besogne quotidienne de l'école ne suffit pas à son activité ; il traite dans des conférences et des brochures les questions pédagogiques les plus actuelles ; il est au premier rang dans la croisade pour l'art à l'école. Il a quitté l'enseignement mais, il est resté à l'occasion un pédagogue [*Lasst uns unseren Kindern leben*, 1911]. De bonne heure [*Offene Visier*, 1889 ; *Buch der Hoffnung*, 1896] il se lance dans la polémique religieuse, politique, littéraire. Il y a un coin de lyrisme en lui [*Gedichte*, 1888 ; *Neue Gedichte*, 1892 ; *Stimmen des Mittags*, 1900 ; *Siebzig Gedichte*, 1907], de très authentique lyrisme, mais sans s'embrigader dans aucune coterie littéraire, n'attachant pas à la forme plus d'importance qu'il ne faut, il célèbre les sentiments pratiques en quelque sorte : l'amour conjugal ou paternel, sur lesquels se fonde la société. Ainsi, il est conduit tout naturellement au drame, car la scène lui fournit la tribune du haut de laquelle il peut glorifier ou anathématiser. Ses pièces [*die grösste Sünde*, 1895 ; *Jugend von heute*, 1899 ; *Flachsmann als Erzieher*, 1900 ; *die Gerech-*

Digitized by Google

tigkeit, 1902; *Bannermann*, 1904; *Tartäff der Patriot*, 1908; *die Liebe höret nimmer auf*, 1911] sont des pièces à thèse, avec les défauts et les qualités du genre. Elles ne valent ni par la psychologie, ni par la motivation, ni par l'habileté technique, mais elles sont au service d'une idée; elles combattent la tyrannie de la religion officielle ou la phraséologie nietzschéenne; elles stigmatisent les brebis galeuses de l'enseignement, ou du journalisme ou de la politique; elles dévoilent les arrivistes qui spéculent sur un patriotisme de grosse caisse. Au milieu de cette polémique enfin, Otto Ernst a trouvé l'inspiration nécessaire pour écrire cette autobiographie romancée, toute pleine de fraîcheur, de calme et d'idylle, les deux volumes de *Asmus Sempers Jugendland* [1904; 1907] qui ont trouvé un public immense dans toute l'Allemagne. L'étude de Enking, très ingénieusement écrite, nous donne l'envie de faire plus ample connaissance avec cet écrivain encore en pleine vigueur et dont nous devons espérer qu'il nous donnera longtemps des preuves nouvelles de son talent.

A. Tibal.

Heinrich Spiero : **Hermen.** 2e Auflage; Leipzig, Xenien-Verlag, 1912. 234 p. in-8°, 3 m.

Heinrich Spiero est suffisamment connu de tous les amateurs de littérature allemande comme critique pour qu'un livre de lui ne passe pas inaperçu. Ses *Hermen* réunissent un riche butin d'articles [sur Fontane, Jordan, Raabe, Heyse, Spielhagen, Lindau, Liliencron, Ompteda, Speck, Treitschke, Freytag, etc.] où l'on retrouve les qualités ordinaires de Spiero. Derrière les œuvres il voit les personnalités; elles l'attirent, il les aime, il les dessine d'une main délicate et respectueuse; autour des personnalités, il voit le milieu, surtout le milieu provincial; son livre renferme des contributions à la Heimatkunst, par exemple cet excellent article sur les littérateurs hambourgeois contemporains. La vaste érudition littéraire de Spiero lui permet d'éclairer les écrivains les uns par les autres, dans des rapprochements ingénieux et spontanés. La facilité et l'agrément du style, un désordre apparent mais dans lequel l'auteur ne perd jamais de vue son but, augmentent encore la valeur du livre.

A. T.

Digitized by Google

BULLETIN

Le livre classique de Gustaf Cederschiöld « **Om svenskan som skriftspråk** » a reparu en 3e édition (Lund. Gleerup. 1911. Kr. 2.85). Sans rappeler la valeur de cet ouvrage, l'une des meilleures études consacrées à la grammaire du suédois moderne, il convient de signaler l'intérêt qu'il présente pour tous les linguistes. Après avoir poussé très avant les recherches dialectologiques, on s'accorde aujourd'hui à reconnaître l'importance des langues littéraires. Toutes les innovations ne se font pas dans les parlers populaires, comme on avait été tenté de le croire. La langue écrite a pour elle d'être le moyen d'expression d'une civilisation : elle a un rayonnement très large et exerce par là-même une influence considérable sur le développement ultérieur. En s'efforçant de dégager les caractères principaux du suédois littéraire, M. Cederschiöld apporte une intéressante contribution à l'étude d'une question de linguistique générale, dont l'importance est incontestable. M. C.

*
* *

Mr Arthur S. Way, qui avait précédemment traduit le *Nibelungenlied* dans le mètre de *Sigurd the Volsung* de William Morris, vient de traduire dans le même mètre la *Chanson de Roland* (**The Song of Roland**, Cambridge University Press, 1913). A première vue on est frappé d'une disproportion entre le vers de dix syllabes de l'original et le vers de la traduction qui, en moyenne, contient le double de syllabes. Que deviennent la belle nudité, la simplicité, le naturel du vieux poème ? La réponse est dans cet exemple : les deux vers « Fenduz en est mes olifanz el gros, Chedeiz en est li cristals e li ors », où il n'y a pas un mot de luxe, deviennent « Lo, now is mine Olifant's bell-mouth shattered *by that stark blow*, And the gold thereof and the gemstones be strewn *on the earth below* » (p. 90), où on voit le remplissage. C'est peut-être à ce procédé d'allongement que l'on doit cette traduction, qui à l'air d'un contre sens : ere a furlong's measure of that field of death is crossed » (p. 88). Le texte porte « Ainz qu'om alast un sol arpent de champ », simple indication de temps, comme on dirait « deux minutes » — et comme Chaucer dit : « This lohn lyth stille *a furlong-wey* or two » (A 4199). On aurait mauvaise grâce d'ailleurs à ne pas reconnaitre que la version se lit avec agrément, ce qui n'est pas un mince mérite. J. D.

*
* *

M. Herbert F. Schwarz publie une édition en facsimilé de la tragédie **Alphonsus Emperor of Germany** (G. P. Putnam's Sons. New York & London 1913. 5/-). Cette pièce parut pour la première fois en 1654 et son éditeur l'attribuait à Chapman mort depuis vingt ans. Bien qu'*Alphonsus* ait été presque certainement composé du vivant de Chapman, on s'accorde à reconnaître que l'attribution est inexacte : ce drame traite l'histoire avec un mépris qui surprendrait chez l'auteur de *Bussy d'Ambois* et de

Digitized by Google

Charles Duke of Byron, et on ne retrouve dans le style aucun des tics si personnels de Chapman.

On n'a pu jusqu'ici identifier l'auteur de façon satisfaisante et nous approuvons M. Schwarz de ne pas allonger la liste des hypothèses plus ou moins fragiles imaginées par les divers éditeurs de Chapman. Mais il aurait pu au moins poser la question et dire un mot des conjectures de ses prédécesseurs. Il se contente dans son Introduction de prouver que les brutalités et les horreurs de cette sinistre tragédie ne pouvaient choquer les contemporains, comme elles nous choquent. Toute l'histoire et la littérature du temps sont en effet maculées d'assassinats, d'empoisonnements, d'épouvantes sans nom. La thèse est juste et abondamment développée; mais elle pourrait servir d'Introduction à la moitié des drames élisabéthains.

Le vrai mérite du volume, c'est le texte même de la pièce. Il n'y avait pas de réimpression fidèle du drame. Le dernier éditeur de Chapman T. M. Parrott, dans son livre d'ailleurs excellent *The tragedies of George Chapman* a pris la fantaisie de moderniser l'orthographe et de corriger la ponctuation : de sorte que le texte de Schwarz fera désormais autorité. Les notes ne nous apprennent rien de nouveau.

F.-C. D.

*
* *

Byron and his poetry, by W. Dick (1 vol. in-12, 188 p., 1 sh.) et **Tennyson and his poetry**, by R. B. Johnson (1 vol. in-12, 158 p. 10 d.), dans la collection *The Poetry and Life Series*, publiée chez G. Harrap et Cie, sont d'excellents petits manuels, dont l'emploi serait fort utile dans les classes supérieures de nos lycées. Les principales œuvres sont rattachées aux événements de la vie de l'auteur et interprétées en fonction du milieu, des faits historiques, des principaux courants d'idées. Les appréciations sont sobres et suggestives, soutenues de citations empruntées à la correspondance des auteurs ou aux grands ouvrages de critique. Les morceaux sont cités entiers ou par fragments assez considérables pour donner une idée complète de l'œuvre. Par leur valeur intrinsèque et leurs qualités pédagogiques, ces précis méritent de prendre place sur les rayons des bibliothèques de classes. Les étudiants de nos Universités y trouveront aussi, avec de bonnes indications bibliographiques, une substantielle introduction à l'étude approfondie des poètes.

C. C.

*
* *

Une réimpression à bon marché dans *The Readers' Library* met à la portée de tous le bel ouvrage du maître et du patriarche de la critique poétique en Angleterre, Stopford Brooke (**Four Poets : Clough, Arnold, Rossetti, Morris** : Londres, Duckworth, 1913. 296 p., petit in-8°. 2 s. 6 net). Après ses volumes sur les grands poètes du XIXe siècle M. Stopford Brooke aborde ici quatre poètes de second rang, importants et significatifs pourtant par la nature de leurs sujets, les idées qu'ils traitent, ou le charme et la richesse de leur forme. Qu'il apprécie les poètes philosophes, Clough et Arnold, tourmentés par les problèmes de la foi et de la conscience, ou les poètes de la chair et des visions splendides, comme Rossetti

Digitized by Google

et Morris, l'auteur est un guide instruit et disert, qui met ses vastes connaissances et sa sympathie au service d'une critique vraiment appréciative, riche et substantielle. C. C.

*
* *

Le poète W. B. Yeats a donné lui-même, avec une courte préface et des notes, un choix de ses œuvres à la collection Tauchnitz. Poèmes et pièces de théâtre, celles-ci peut-être plus que ceux-là, sont largement représentés : car on sait que Yeats a été de plus en plus tenté par la mise en scène de ses rêves ; certains trouveront que les feux de la rampe jettent un jour trop cru sur le fantastique nébuleux qui les caractérise. Mais ce n'en sera pas moins ici un volume fort précieux aux étudiants et amateurs de littérature anglaise. A. K.

*
* *

Les curieux de politique américaine, ou simplement d'esprit américain, liront volontiers les clairs et vigoureux discours, ou plutôt les « leçons » à la fois éloquentes et familières, où M. W. Wilson, le professeur-président des États-Unis, a consigné la doctrine du radicalisme nouveau. Le style n'en est pas travaillé (« there were planks in that platform which stir all the sympathies of the heart » p. 185, serait une expression bien malheureuse si elle n'était si amusante) mais cela ne gêne nullement, bien au contraire, l'effet du solide bon sens de l'auteur (**The new freedom.** Tauchnitz, 1913. 2 fr.) A. K.

*
* *

La maison Tauchnitz a compris dans sa collection estimée d'auteurs anglais des *Souvenirs d'Allemagne* de M. Sidney Whitman, ex-correspondant à Berlin, et ailleurs, du *New York Herald*. Et ce sont en effet, la plupart du temps, de simples « jottings » de journalistes, groupés, sans transitions, autour de noms de ville ou de grands personnages, qui servent d'en-tête aux chapitres. Le livre manque de composition ; mais c'est son moindre défaut. Ce qui est plus grave, c'est que ces souvenirs nous sont trop souvent indifférents : il est fâcheux, par exemple, qu'un chapitre sur « Munich » s'élève à peine au-dessus des petits potins des salons de Mme Cosima Wagner, et des petits cadeaux que Paul Heyse ou Björnstjerne-Björnson ont pu faire à l'auteur ; que, dans un autre, Mommsen disparaisse derrière certain interview qu'il accorda à M. Whitman, lors de la guerre Anglo Boer, — et qui retentit désagréablement aux oreilles anglaises... Faut-il le dire ? l'abondance de ces menus égotismes sans aucune portée nous renseigne davantage sur la petite âme de M. Whitman que sur la « grande Allemagne » qu'il voudrait faire mieux connaître à ses concitoyens... Mais l'ingénuité avec laquelle il explique (p. 282) comment il comprit « peu à peu », après l'an de grâce 1891, qu'un Bebel pouvait être autre chose qu'un « hors-la-loi », et que « le Socialisme était une *Weltanschauung*, comme les autres (?), et comme telle, un produit des temps, et un grand mouvement intellectuel », est vraiment désarmante.

A. K.

Digitized by Google

*
**

La *Revue germanique* a signalé (juillet-août 1913, p. 487) l'apparition tion des sept premiers fascicules du **Wörterbuch der obersachsischen und erzgebirgischen Mundarten** de M. Karl Müller-Fraureuth (Dresde, Wilhelm Baensch, 3.50 m. la livraison). Nous recevons le 8e fascicule de cette œuvre, dont l'intérêt est très grand. Cette livraison contient les mots allant de *sägen* à *Sommerlatte* et parmi les lesquels se trouvent sans doute les formes dialectales les plus curieuses. L'expression *mit dem Scheunentor winken* cadre de la façon la plus exacte avec la locution comtoise « faire signe avec un van ». F. P.

*
**

Hinter der Weltstadt de M. Wilhelm Bölsche (Jena, E. Diederichs, 1912, 5 m.) est le titre de plusieurs articles réunis et réimprimés par le délicat écrivain. La plupart de ces articles ont un caractère purement littéraire, étant voués à l'analyse du caractère intellectuel de Novalis, Fontane, Heine, des frères Hart, de Hauptmann, Ebers, Hermann Grimm, de Madame Ebner-Eschenbach. Le critique Bölsche est sensible, intelligent, bienveillant, soucieux de dire la vérité, mais sans rudesse ni fracas. L'écrivain en lui est alerte, vivant, artiste raffiné. Rien de cette majesté pesante qui rend parfois les œuvres de la critique allemande si pénibles. Mais M. Bölsche est aussi un moraliste. Il a réfléchi sur les questions qui préoccupent la génération présente. Sur les universités populaires — dont il était plus question, il est vrai, il y a une douzaine d'années qu'aujourd'hui — il dit des choses très sensées et établit des distinctions judicieuses. Il y a tout profit, et grande joie, à lire ce livre substantiel, clair et avenant. F. P.

*
**

Sous le titre **Zwei altdeutsche Schwänke** M. Edward Schröder réédite chez S. Hirzel (Leipzig, 1913, 1,25 m.) deux fabliaux anciens *La méchante femme* (*Die böse Frau*) et *Les joies du vin* (*Der Weinschwelg*). Le premier de ces petits poèmes conte les tribulations d'un mari injurié et battu par sa hargneuse moitié. C'est une satire assez vive et gaie. Des allusions y sont faites aux héros de la poésie courtoise et de la poésie populaire. — Si *La méchante femme* est ignorée à peu près de toute les histoires de la littérature allemande, il n'en est pas de même des *Joies du vin*, où un buveur impénitent exalte, avec quelque verve, le plaisir de boire. M. Schröder, qui a consacré à ces éditions sa coutumière conscience, estime que les deux œuvres ont un seul et unique auteur, et qu'elles ont été composées dans le Tyrol peu après 1250. Pourquoi M. Schröder, qui est si qualifié, n'a-t-il pas voulu nous donner quelques explications sur certains passages du texte et un commentaire historique et littéraire ?

F. P.

*
**

C'est un ouvrage devenu classique que ces **Grundzüge der Schriftsprache Luthers** in allgemeinverständlicher Darstellung que M. le Dr, aujourd'hui Professeur, Carl Franke a publiés en 1887 et dont il donne cette année une 2e édition (Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1913, 7,60 m.).

Digitized by Google

Tout le monde a eu à y recourir. Théologiens, critiques, germanistes ont dû consulter cette étude, qui est la plus approfondie et la plus sûre de celles qui ont eu pour objet la langue de Luther. Cette nouvelle édition, qui tient compte des travaux linguistiques parus depuis 1887 et des manuscrits découverts après cette même époque, marque un sensible progrès sur la première. M. Franke a ajouté, rectifié, précisé les faits observés, et il s'est appliqué à donner à ses opinions une forme atténuée, ce qui est d'un esprit sage et d'un homme instruit par l'expérience. Ce volume comprend 3 parties : généralités sur la phonétique de Luther, orthographe, les sons de la langue de Luther d'après leur parenté phonétique. C'est, naturellement, ce dernier chapitre qui est le plus important. On y voit l'usage de Luther et l'évolution des sons anciens vers la forme qu'ils ont acquise en haut-allemand moderne. Nous attendons avec impatience l'apparition des deux volumes promis par M. Franke : la morphologie et la syntaxe, qui termineront cette belle étude de la langue de Luther.

F. P.

*
**

Nous recevons le 6e et dernier tome du choix des lettres de Gœthe (**Gœthes Briefe**) publié par M. Edward von der Hellen chez J. G. Cotta (Stuttgart et Berlin, 1913, collection *Bibliothek der Weltliteratur*, 1 m. le volume rel.). C'est en 1901 qu'a paru le 1er tome de cette longue, difficile et utile publication, qui comprend toutes les lettres importantes que Gœthe a écrites de 1764 à 1832. On se représente sans peine l'intérêt de cette correspondance, qui s'étend sur un si long espace de temps, qui a été écrite à l'époque classique de la littérature allemande et qui émane de l'homme qui pendant de longues années dirigea le mouvement intellectuel de son pays. Rien n'est plus propre à nous introduire dans la vie de Gœthe et ne nous permet mieux d'apprécier la débordante et multiple activité de ce surprenant génie que ces pages où se révèlent des préoccupations qui, tantôt, sont de l'ordre le plus élevé, tantôt s'attachent aux choses les plus prosaïques. Nous avons sous les yeux, comme l'a dit justement Gœthe de sa correspondance avec Zelter « le document le plus singulier et qui, par sa sincérité et par son caractère très spécial, n'a pas d'équivalent ». M. von der Hellen, s'est appliqué, avec la science qu'on lui connaît, à éclairer ce que « ce document » peut présenter d'obscur aux lecteurs — c'est l'immense majorité — qui ne connaissent pas dans tous ses détails la biographie de l'auteur de Faust et la nature de ses relations avec tous ses correspondants. Ce « choix » n'a pas la prétention de remplacer pour les spécialistes le monument considérable qu'est la grande édition de Weimar : il leur rendra cependant de bons services. Aux profanes il offrira dans son judicieux raccourci une fidèle et saisissante image de la vie de Gœthe.

F. P.

*
**

L'histoire des traductions d'œuvres françaises en allemand ou d'œuvres allemandes en français importe grandement à la littérature comparée. C'est par des traductions que l'Allemagne a connu le mieux — ou le plus — nos auteurs et inversement. Balzac était à peu près ignoré au-delà du

Digitized by Google

Rhin lorsqu'un certain Schiff, qui n'arriva pas à la gloire littéraire, s'avisa, non de le traduire, pas même de l'adapter, mais de l'interpréter, voire de le parodier. Aucun des critiques du temps ne s'aperçut du faux et c'est un Balzac très différent du vrai qui recueillit les suffrages des lecteurs allemands. M. Friedrich Hirth a jugé avec raison qu'il était piquant de mettre sous les yeux du public contemporain ce Balzac maquillé. Il a donc réédité les **Lebensbilder von Honoré de Balzac aus dem Französischen übersetzt vom Dr Schiff** (Munich et Leipzig, Georg Müller 1913, 3 vol.). A cette réimpression il a joint deux études, l'une sur la nature de l'œuvre de Balzac revue par Schiff, l'autre sur cet écrivain lui-même. Il faut savoir gré à M. Hirth d'avoir permis à un futur critique de comparer le texte de Balzac avec celui de Schiff et de montrer les tendances du goût allemand autour de 1830. M. Hirth a fait lui-même les premiers pas dans cette voie et indiqué les grandes lignes du sujet. F. P.

*
**

Le contenu de cette édition (**Theodor Storm : Sämtliche Werke**, Neue Ausgabe in 5 Bänden, Westermann, Braunschweig. 1913. 15 m.), dont le but est tout simplement de mettre à la portée des petites bourses l'œuvre entier du poète de Husum, n'apporte aucune nouveauté, comparé à celui de la précédente édition en 8 vol. (1898, Westermann). Sans suivre encore l'ordre chronologique que nous donnerait l'édition critique qui reste à faire, elle s'efforce du moins de ne pas mélanger autant que le faisait sa devancière des nouvelles au hasard des dates. Elle groupe à peu près la production de chaque période. Les poésies, classées dans le même ordre qu'en 1898, occupent la fin du 5e et dernier volume. On peut donc, maintenant, enrichir d'un Storm complet sa bibliothèque pour une vingtaine de francs. Mais il est bien regrettable que chaque volume ne puisse pas être acquis séparément. R. P.

*
**

L'édition nouvelle des **Œuvres de Rosegger** que nous avons annoncée dans notre dernier fascicule (v. p. 510 suiv.) se poursuit activement. La librairie Staackmann met en vente trois nouveaux volumes (Leipzig, 1913, 3 m. le volume relié). Le premier est le tome I du *Livre des nouvelles*. Les nouvelles qui composent ce tome sont : *Adam das Dirndl*, *Die Harfe im Walde*, *Der Adlerwirt von Kirchbrunn*, *Das Gupferl*, *Der Hinterschopp*, *Die Nottaufe*, *Das Unglück in Rieselwang*, *Die Kreuzhüttenbuben*. Le second (tome 3) comprend, sous le titre général *Die Alpler in ihren Wald- und Dorfgeschichten*, 42 récits où paraissent les personnages les plus caractéristiques de ce monde montagnard, si curieux et si finement observé par le grand conteur autrichien. Le lecteur y trouvera aussi les mœurs d'une humanité primitive, aimable quoique fruste, sensible quoique dure d'aspect, et généreuse malgré son amour de la terre. Le troisième (tome 4) est la réimpression de *Heidepeters Gabriel*, œuvre classique, et peut-être le chef d'œuvre de Rosegger. S.

Digitized by Google

*
* *

La librairie C. H. Beck (Oskar Beck) de Munich nous adresse un magnifique volume, orné de très belles photographies, et qui, étant publié à l'occasion du 150e centenaire de la fondation de la maison, en retrace l'histoire, et résume l'œuvre accomplie par ses divers directeurs (**Verlagskatalog der C. H. Beckschen Verlagsbuchhandlung Oskar Beck in München**). A la suite de cette étude, qui nous montre les relations établies entre la librairie et les auteurs dont elle édita les ouvrages, figure le catalogue des œuvres publiées de 1763 à 1913 et parmi lesquelles on rencontre des travaux de première importance. La maison Beck n'a pas négligé les études de germanistique. Les lecteurs de la *Revue germanique* ont fréquemment l'occasion de connaître par nos comptes rendus et d'apprécier la valeur des œuvres auquelles elle a donné le précieux appui de son vieux renom. Nous souhaitons à l'antique maison, à l'occasion de son « jubilé », gloire et prospérité. F. P.

*
* *

M. Eduard Spranger s'est occupé activement de la question des universités, qu'il connaît très bien, étant lui-même professeur d'université et, si je me souviens bien, directeur du séminaire pédagogique de l'Université de Leipzig. Il vient de faire imprimer sous le titre **Wandlungen im Wesen der Universität seit 100 Jahren** (Leipzig, Wiegandt-Lorenz, 1913, 1 m.) une conférence donnée devant la Société pour la pédagogie de l'enseignement supérieur. Les universités ont évolué depuis un siècle, surtout dans leurs relations vis-à-vis de l'État. Au début du XIXe siècle leur idéal était le libéralisme politique, et l'État leur accordait la plus absolue liberté. Plus tard l'État restreignit leurs droits et vit en elles des institutions destinées à le servir en lui préparant des fonctionnaires, et non plus des corps voués à la seule recherche scientifique. Aujourd'hui, dans les universités, les disciplines sont spécialisées à outrance, même la philosophie, qui devrait coordonner les méthodes et les vues des autres branches de la science. F. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Langue et Littérature allemandes

I. — Histoire. — Hegeler, W. *Tiefurt.* Weimar, Kiepenheuer, '13. 1,50 m. — Petersdorff, H. v. *Deutsche Männer und Frauen. Biographische Skizzen vornehmlich zur Geschichte Preussens im 18. u. 19. Jahrh.* Berlin, Hobbing, '13. 8 m.

II. — Langue allemande. — Leopold, O. *Im Deutschen Reich. Handbuch der deutschen Umgangssprache. 2., verm. Aufl.* Freiburg i. B., Bielefeld, '13. 2,50 m. — Kluge, F. *Abriss der deutschen Wortbildungslehre.* Halle, Niemeyer, '13. 2 m. [*Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, C. Abrisse, 4.*]

III. Littérature allemande. — *a*) **Traités généraux ou études particulières.** — Bruinier, J. W. *Minnesang. Die Liebe im Liede des deutschen Mittelalters.* Leipzig, Teubner, '13. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 404.*] — Pompecki, B. *Die Marienburg in der deutschen Dichtung. Eine literarhistorisch-bibliograph. Skizze.* Danzig, Homann, '13. 0,80 m. — Sauer, Eb. *Die französische Revolution von 1789 in zeitgenössischen deutschen Flugschriften u. Dichtungen.* Weimar, Duncker, '13. 3,60 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 44.*] — Stauf, v. d. March, Ott. *Wir Deutschösterreicher. Ergänzungen z. deutschen Literaturgeschichte der Gegenwart.* Wien, Scherer-Verlag, '13. 4,25 m. — Vanderstetten, Emil. *Die deutschen Meistersinger u. der Letzte ihrer Zunft. 2. Aufl.* Regensburg, Bauhof, '13. 1 m. — Witkop, P. *Die neuere deutsche Lyrik. 2. Bd. Novalis bis Liliencron.* Leipzig, Teubner, '13. 5 m.

b) **Auteurs et Ouvrages particuliers.** — **Bibel**, *die gotische. I. Matthäus. Hrsg. v.* E. Mayr. München, Callwey, '13. 0,60 m. [*Münchener Texte, 5. H.*]

Dehmel, Richard. *Schöne wilde Welt. Neue Gedichte u. Sprüche.* Berlin, S. Fischer, '13. 3 m.

Ebner-Eschenbach, Marie von. — Riemann, Else. *Zur Psychologie u. Ethik der Marie v. Ebner-Eschenbach. Progr.* Hamburg, Herold, '13. 1 m.

Eulenberg, H. — Hagen, J. G. *Herbert Eulenberg.* Berlin, Borngräber, '13. 1 m. [*Der moderne Dichter, IV.*]

Frenssen, G. — Elster, H. M. *Gustav Frenssen. Sein Leben und sein Schaffen. Ein Versuch.* Leipzig, Sphinx-Verlag, '13. 1 m.

Gœthe : *Hermann und Dorothea (Pantheon-Ausg.) Textrevision u. Einleitg. v.* Max Morris. Berlin, S. Fischer, '13. 3 m. — *Gœthe's italienische Reise. Wohlfeile Ausg. Besorgt von* Hans Timot. Kröber. *2 Bde.* Leipzig, Insel-Verlag, '13. 7,50 m. — Pustkuchen, I. F. W. *Wilhelm Meisters Wanderjahre. Wortgetreuer Neudruck der neuen verb. Aufl. von 1823-28. Mit e. Einleitg. :* Gœthe u. Pustkuchen, *v.* L. Geiger. *5 Tle.* Berlin, Barsdorf, '13. 15 m. — *Gœthe's Briefe an Chr. G. Schönkopf u. seine Tochter Käthchen.* Leipzig, Xenien-Verlag, '13. 0,50 m. [*Xenien-Bücher, 16*]. — *Gœthe's Briefe*

Digitized by Google

an Adam Friedrich Oeser u. seine Tochter Friederike. Leipzig, Xenien-Verlag, '13. 0,50 m. [*Xenien-Bücher, 17*]. — DIEZMANN, A. *Gœthe's Liebschaften u. Liebesbriefe.* Halle, Hendel, '13. 1,35 m. [*Bibliothek der Gesamtliteratur, 2331-34*]. — FRUCHT, ELSE : *Gœthes Vermächtnis. « Eine frohe Botschaft. »* München, Delphin-Verlag, '13. 4 m. — HETTICH, L. *Der fünffüssige Jambus in den Dramen Gœthes.* Heidelberg, Winter, '13. 7 m. [*Beiträge zur neueren Literaturgeschichte, N. F., 4.*] — ROTTEN, E. *Gœthes Urphänomen u. die platonische Idee.* Giessen, Töpelman, '13. 4,20 m. [*Philosophische Arbeiten, VIII., 1.*] — WUNDT, MAX : *Gœthes Wilhelm Meister u. die Entwickelung des modernen Lebensideals.* Berlin, Göschen, '13. 8 m.

Grillparzer. — BÜCHER, W. *Grillparzers Verhältnis zur Politik seiner Zeit.* Marburg, Elwert, '13. 3,50 m. [*Beiträge zur deutschen Literaturwissenschaft, 19.*]

Hartmann von Aue. — *Der arme Heinrich. Ueberlieferung u. Herstellung. Hrsg. v.* ERICH GIERACH. Heidelberg, Winter, '13. 2,40 m. [*Germanische Bibliothek, III, 3.*]

Hauptmann, G. — BEHL, C. F. W. *Gerhart Hauptmann. Eine Studie.* Berlin, Borngräber, '13. 1 m. [*Der moderne Dichter, V.*]

Hebbel's, F. *Tagebücher in 4 Bdn. Ausgew. u. hrsg. v.* H. KRUMM. Leipzig, Hesse u. Becker, '13. 4 t. en 1 vol. 2,50 m.

Hegel, G. W. F. *Sämtliche Werke. Unter Mitw. v.* OTTO WEISS *hrsg. v.* G. LASSON. *7. Bd.* Leipzig, Meiner, '13. 7 m. [*Philosophische Bibliothek, 144. Bd.*]

Heine, H. — PLOTHE, G. *Heinrich Heine als Dichter des Judentums, e. Versuch.* Dresden, Reissner, '13. 3 m.

Hölderlin's *Leben in seinen Briefen und Gedichten. Ausgewählt u. eingeleitet v.* WILL VESPER. Berlin, Deutsche Bibliothek, '13. 1 m. [*Deutsche Bibliothek.*] — WAIBLINGER, W. *Der kranke Hölderlin. Hrsg. u. eingel. v.* PAUL FRIEDRICH. Leipzig, Xenien-Verlag, '13. 0,50 m. [*Xenien-Bücher, 20.*]

Jacobi, H. — DAVID, FRIDA. *Friedrich Heinrich Jacobis « Woldemar » in seinen verschiedenen Fassungen.* Leipzig, Voigtländer, '13. 5,80 m. [*Probefahrten, 23.*]

Jensen, W. — BARCHFELD, W. *Wilhelm Jensen als Lyriker.* Münster, Coppenrath, '13. 1,80 m.

Körner, T. — KARL BERGER : *Theodor Körner.* Bielefeld, Velhagen u. Klasing, '12. 3 m. — KOHUT, A. *Theodor Körner als Sänger und Held.* Dresden, A. vom Dorp, '13. 1,90 m.

Lavater. — BLÜMLEIN, CARL : *Lavater und das Haus Hessen-Homburg.* Frankfurt a. M., Baer, '13. 2 m.

Luther. — LOCKEMANN, T. *Technische Studien zu Luthers Briefen an Friedrich den Weisen.* Leipzig, Voigtländer, '13. 5,80 m. [*Probefahrten, 22.*]

Mann, Thomas. — FRIEDRICH, P. *Thomas Mann.* Berlin, Borngräber, '13. 1 m. [*Der moderne Dichter, III.*]

Nietzsche. — WINDRATH, E. *Friedrich Nietzsche's geistige Entwickelung bis zur Entstehung der « Geburt der Tragödie ». Progr.* Hamburg, Crone u. Martinot, '13. 2 m.

Platen, Aug. v. — SCHLÖSSER, R. *August Graf v. Platen. 2. Bd. 1826-1835.* München, Piper, '13. 14 m.

Digitized by Google

Prutz, R. — Büttner, G. *Robert Prutz. Ein Beitrag zu seinem Leben u. Schaffen von 1816-42.* Leipzig, Avenarius, '13. 4 m. [*Teutonia*, 25.]

Rilke, R. M. — Schwiefert, E. *Rainer Maria Rilke.* Strassburg, Heitz, '13. 2,50 m. — Zech, P. *Rainer Maria Rilke.* Berlin, Borngräber, '13. 1 m. [*Der moderne Dichter. H.*]

Rittermaeren, *zwei altdeutsche. Moriz von Craon. Peter von Staufenberg. Neu hrsg. v.* E. Schröder. *2. Aufl.* Berlin, Weidmann, '13. 3 m.

Rosegger, Peter. — *Gesammelte Werke. Vom Verfasser neubearbeitete u. neueingeteilte Ausgabe. Bd. 1-2.* Leipzig, Staackmann, '13. 2,50 m. le vol.

Sallet, F. v. *Ausgewählte Gedichte. Mit e. Einführung v.* Max Henning. Frankfurt a. M., Neuer Frankfurter Verlag, '13, 1,50 m. [*Bibliothek der Aufklärung*].

Schiller *und* **Gœthe :** *Briefwechsel. Hrsg. v.* Heinz Amelung. Berlin, Deutsche Bibliothek, '13, 4 vol. 4 m. [*Deutsche Bibliothek*]. — Bolze, W. *Schillers philosophische Begründung der Asthetik der Tragödie.* Leipzig, Xenien-Verlag, '13. 3 m. — Palleske, E. *Schillers Leben u. Werke. Neue Ausg. durchges. v.* Ludw. Geiger. Berlin, Weicherl, '13. 2 m. — Tiedge, Joh. *Schillers Lehre üb. das Schöne.* Leipzig, Xenien-Verlag, '13. 3 m.

Schlegel, Fr — Enders, C. *Friedrich Schlegel. Die Quellen seines Wesens u. Werdens.* Leipzig, Haessel, '15. 7,50 m.

Schleiermacher. — Scholz, H. *Schleiermacher und Gœthe.* Leipzig, Hinrichs, '13. 1,80 m.

Borngräber, Otto. — Schmidt, K. A. *Otto Borngräber.* Berlin, Borngräber, '13. 1 m. [*Der moderne Dichter. VI.*]

Uhland, L. — Welcker, H. *Ludwig Uhland. Vortrag.* Leipzig, Hinrichs, '12.

Wagner, R. — Walzel, O. *Richard Wagner in seiner Zeit und nach seiner Zeit.* München, G. Müller u. E. Rentsch, '13. 2 m.

Weber, F. W. — Weber, M. C. *Friedrich Wilhelm Webers Verhältnis zur altdeutschen Dichtung.* Münster, Schöningh, '13. 1,50 m.

Wedekind, F. — Friedrich, P. *Frank Wedekind.* Berlin, Borngräber, '13. 1,20 m. [*Der moderne Dichter, I.*]

Zeise, H. — Kohut, Ad. *Heinrich Zeise. Der Nestor der deutschen Dichter u. Schriftsteller der Gegenwart.* Breslau, Markgraf, '13. 6 m.

L. Mis.

Langue et Littérature anglaises

Langue. — Bridges, Robert. *A tract on the present state of English pronunciation.* Clar. Press, 1913. 3/6. — Johnston, Sir Harry. *Phonetic spelling : a proposed universal alphabet.* Camb. Univ. Press, 1913. 3 6. — Brewster, W. T. *The writing of English place names of S. W. Yorkshire.* Camb. Univ. Press. 1913. 7/6. — Brilioth, Börje. *A grammar of the dialect of Lorton (Cumberland).* Akad. Upsale, 1913. 5/. — Booker, J. M. *The French inchoative Suffix « ss » and the French « ir » conjugation in M. E.* (Univ. of N. Carolina Studies in Philology. 9.) Chapel Hill, N. C. 1913.

Littérature. — *a*) **Etudes.** — Brotanck, Rud. *Texte u. Untersu-*

Digitized by Google

chungen zur altengl. Literatur u. Kirchengeschichte (Aelfric, Beda, etc.). Niemeyer, Halle. 1912. 6 m. — BRYANT, SOPHIE. *The genius of the Gael, a study in Celtic psychology.* F. Unwin, 1913. 5/. — ABRAHAM, A. P. *Some portraits of the Lake poets and their homes.* (Illus.) Simpkin, 1913. 3/6. — RAWNSLEY, H. D. *Chapters at the English Lakes.* Maclehose, 1913. 5/. — HUTTON, JOHN A. *Pilgrims in the region of faith :... Pater, Newman.* Oliphant, 1913. 2/6. — BOYNTON, P. H. *London in English literature.* Camb. Univ. Press. 1913. 8/. — RHYS, E. *Lyric poetry.* (Channels of Eng. Lit.) Dent, 1913. 5/. — SAINTSBURY, G. *The English novel* (Channels of Eng. Lit.) Dent, 1913. 5/. — SYMON, J. D. *The press and its story.* (Illus.) Seeley, 1913. 5/. — CLARK, A. C. *Prose rhythm in English.* Clar. Press, 1913. 1/6. — CROSSE, GORDON. *The religious drama* (The Arts of the Church). Mowbray, 1913. 1/6. — HUNT, ELIZ. R. *The play of to-day : studies in play structure.* Lane, 1913. 5/. — WALKER, HUGH. *Outlines of Victorian literature.* Camb. Un. Press, 1913. 3/. — SYMON, J. D. and BENSUSAN, S. L. *The Renaissance and its makers.* Jack, 1913. 10/6.

b) **Anthologies.** — *American poems, 1625-1892 ; ed. with notes and a bibliography.* Camb. Univ. Press, 1913. 6/. — SELBY-BIGGE, L. A. ed. *British moralists : selections from writers principally of the 18th cent.* Clar. Press, 1913. 15/. — BURKE THOMAS ed. *The charm of the west Country ; an anthology.* 2/6. — *On gardens ; an anthology.* (Illus. by G. Strahan). Constable, 1913. 1/.

Auteurs.

Borrow. — ADAMS, MORLEY. *In the footsteps of Borrow and Fitzgerald.* Jarrold, 1913. 6/. — HOOPER, JAMES *Souvenir of the Borrow celebration ; Norwich, 5 July 1913* (Illus.) Jarrold, 1913. 2/.

Browning. — WHYTE, A. J. ed. *Sordello.* Dent, 1913. 5/.

Burns. — *Poems : an exact facsimile of the first Kilmarnok edition, 1786.* Bell, Fowler. 1913. 12/6.

Coleridge. — BENSUSAN, S. L. *Coleridge* (People's Books). Jack, 1913. 6 d.

Disraeli. — O'CONNOR, T. P. *Lord Beaconsfield.* W. Collins, 1913. 7 d.

Eliot. — MORRIS, R. O. ed. *The Mill on the Floss.* Clar. Press, 1913. 2/.

Fitzgerald. — v. **Borrow.**

Johnson. — HUGHES, CHARLES. *Mrs Piozzi's Thraliana : with numerous extracts hitherto unpublished.* Simpkin, 1913. 3/6.

Kyd. — v. **Marlove.**

Lytton. — FROST, W. A. *Bulwer Lytton : an exposure of the errors of his biographers.* Lynwood, 1913. 1/. — ROMILLY, F. C. ed. *The last of the barons.* Milford, 1913. 3/.

Macaulay. — SALMON, DAVID ed. *Essay on Frederic the Great ; Essay on W. Hastings.* Longmans, 1913. 2/ (chaque). — CANNING, HON. A. S. G. *Macaulay, essayist and historian.* Unwin, 1913. 7/6.

Marlowe. — STROHEKER, FRIEDR. *Doppelformen und Rhythmus bei Marlowe und Kyd.* Winter, Heidelberg, 1913. 3 m.

Meredith. — PHOTIADÈS, C. *Meredith, his life, genius and teaching.* (trsl.). Constable, 1913. 6/.

Newman. — A SISTER OF NOTRE DAME, ed. *Literary selections from*

Digitized by Google

J. H. Newman. Longmans, 1913. 1/6. — Ward, W. ed. *Apologia pro vita sua ; the two versions of 1864 and 1865*. Milford, 1913. 2/.

Poe. — Chase, Lewis N. *Poe and his poetry* (Poetry and life series). Harrap, 1913. 1/.

Pope. — Edwards, E. W. *Pope and his Poetry* (Poetry and life series). Harrap, 1913. 1/. — Thompson, A. Hamilton ed. *Essay on man*. Camb. Univ. Press, 1913. 2/.

Shakespeare. — Bradley, A. G. *The Avon and Shakespeare's country* (Illus.). Methuen, 1913. 6/. — Shelley, H. C. *Shakespeare and Stratford* (Illus.). Simpkin, 1913. 3/6. — Brooke, S. A. *Ten more plays of Shakespeare*. Constable, 1913. 7/6. — Trench, *Shakespeare's Hamlet ; a new commentary*. Smith Elder, 1913. 6/. — Jones, F. ed. *The Tempest ; revised text of the F° of 1623*. Hills and B. 1913. 1/.

Sheridan. — Balston, T. and Whiskard, G. G. *The Rivals ; The Good-natured man*. Clar. Press, 1913. 3/6.

Tennyson. — Wheeler, C. B. ed. *Enid ; The coming of Arthur : The passing of Arthur*. Clar. Press, 1913. 2/. — Notcutt, H. E. ed. *Ulysses ; Columbus*. Macm. 1913. 1/.

Tennyson, Fred. — Tennyson, Ch. ed. *Shorter poems*. Macmillan, 1913. 5/.

Trollope. — Escott, T. H. S. *Anthony Trollope, his work, associates, and literary originals*. Lane, 1913. 12/6.

Wilde. — Hopkins, R. Th. *Oscar Wilde ; a study of the man and his work*. Lynwood, 1913. 2/ (new ed.).

A. Koszul.

Digitized by Google

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Zeitschrift für deutsche Philologie. T. XLV, fascicule 1 (Juillet 1913).

K. B. Erman : *Beziehungen zwischen Stellung und Funktion der Nebensätze mehrfacher Unterordnung im ahd.* (Etude statistique du rôle des propositions subordonnées en ancien-haut (et bas)-allemand). — Von Grienberger : *The Thames Fitting* (Le sens de l'inscription runique placée sur ce bronze trouvé dans la Tamise serait « Erhadus episcopus assequitur viam caniculae »). — K. Lehmann : *Ebbe Hertzberg* (Article nécrologique).

Mélanges. — B. M. Ólsen : *Zu den Gedichten von Sighvater Þórdarson.* B. M. Ólsen : *Zu Zeitschr. 44, 133 ff.* — E. Gülzow : *Der Schreiberanhang der Krone* (L'appendice de la *Couronne* de Henri du Türlin n'est pas dû au poète, mais est l'œuvre d'un copiste). — P. Sparmberg, : *Zu Dähnhardts Natursagen* (Le sujet d'une des fables de ce recueil se trouve dans une poésie encore inédite de Michael Beheim). — H. Gering : *Zu Zeitschr. 44, 489 ff.* (Il a bien existé parmi les règles prosodiques des skaldes une interdiction de faire porter l'allitération sur des mots sans importance à l'égard du sens et faiblement accentués).

Comptes rendus critiques.

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur. T. LIV, fascicule 2 (15 septembre 1913).

K. Drœge : *Zur Geschichte der Kudrun* (La dernière rédaction du poème est de 1235 environ ; les Normands qui y paraissent sont ceux de Sicile ; l'unité de l'œuvre est incontestable et il est sûr aussi qu'il a existé une version antérieure au poème conservé ; le fond en est historique). — G. Mehring : *Stuttgarter Bruchstück einer Tristanhandschrift* (Environ 400 vers du poème de Gottfried). — W. Schulze : *Alaferhviae* (Ce mot, trouvé sur une inscription, contient le terme norrois *firar* = hommes). — E. Schaus : *Ein westdeutsches Reutergedicht aus der Mitte des 15. Jahrhunderts* (Reproduction d'un poème dû à un homme d'armes, poème sans poésie, mais intéressant à l'égard de l'histoire de la civilisation). — W. von Unwerth : *Der zweite Trierer Zauberspruch* (Cette formule est claire si on la rapproche d'un texte latin du Xe siècle). — A. Jacoby : *Der Bamberger Blutsegen* (N'a rien à voir avec la mythologie germanique, mais a été inspiré par une légende de l'*Evangelium infantiae arabicum.* — R. Henning : *Der Name der Germanen* (Les Belges ne sont pas des Germains ; le nom « Germain » peut avoir été mérité par les habitants d'une contrée où jaillissaient des sources thermales et étendu ensuite à tous les peuples de race germanique). — L. Pfannmüller : *Kleinere Beiträge zur Kenntnis der mhd. Novellendichtung* (Observations sur le *Schlegel* et le *Kotzenmaere*). — A. Leitzmann : *Zu Athis und Prophilias* (Remarques textuelles sur ce poème). — W. Behne : *Kleinigkeiten zu Neifen.*

Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Litteratur XXXVI (2 sept. 1913).

Comptes rendus critiques.

Correspondance.

Digitized by Google

Zeitschrift für deutsche Wortforschung. T. XIV, fascicule 4 (fin du volume).

CH. REINING : *G. A. Bürger als Bereicherer der deutschen Sprache* (Liste de citations contenant 1018 mots créés par Bürger et dont la plupart ont acquis droit de cité dans la langue). — F. MENNICKEN : *Der Verfasser des « Sendschreibens eines Landpriesters »* (Cet auteur est Schwan — le libraire de Mannheim connu par ses relations avec Schiller — qui s'est montré puriste tolérant dans ses réflexions sur la langue allemande et les mots étrangers qu'elle peut admettre ou traduire). — N. O. HEINERTZ : *Die Flexion der substantivierten Sprachadjektiva im Deutschen* (Règles délicates — et parfois incertaines — régissant la déclinaison d'un adjectif qui désigne une langue et qui est pris substantivement, ex. *dem Französisch seiner Zeit*). — A. SEMLER : *Zu den frühnhd. Endungsvokalen.* — H. WUNDERLICH : *Zum IV. Band des Grimmschen Wörterbuchs* (Observations sur quelques mots commençant par *ge-* et justification de la citation dans le Dictionnaire de termes manquant à la langue littéraire mais vivant dans les dialectes).

Comptes rendus critiques.

Euphorion. T. XX, fascicules 1 et 2 (en un volume).

G. WITKOWSKI : *Methodologische Grundsätze literarhistorischer Seminarübungen* (Les exercices de « séminaire » d'ordre littéraire doivent être dirigés de façon à intéresser tous les participants et avoir une tendance esthétique, historique et philosophique non moins que philologique). — O. STÜCKRATH : *Deutsche Volksliederwanderstrophen* (Citation de chansons populaires où se trouve la strophe *Blaue Augen, blonde Haare* et les vers *Ach hätt' mich meine Mutter — Im ersten Bad ertränkt* et les variantes). — A. MAYER : *Quelle und Entstehung von Opitzens « Judith »* (Dans cette œuvre, adaptée de la *Giuditta* de Salvadori, Opitz s'est écarté assez sensiblement de son modèle, surtout dans les chœurs ; il supprime les épithètes et fait parade de son érudition ; *Judith* a été composée peu aprés *Dafné*). — E. SAUER : *Ueber ein handschriftliches Gleichendrama des XVII. Jahrhunderts* (Le drame manuscrit *Comædia vom Grafen Ernst III von Gleichen* n'est pas de Nicolas Roth, ni de Steiler ; l'auteur n'était pas dépourvu de talent ; il a bien distribué sa pièce ; style périodique ; nombreux proverbes). — W. HARTUNG : *Rabener und die Leipziger moralische Wochenschrift « Der Hofmeister »* (Dans ce périodique, des émules de Rabener font, à la manière de Rabener, le procès aux mœurs du temps, surtout aux erreurs commises dans l'éducation des enfants). — L. NEUBAUR : *Zwei Briefe von Johann Heinrich Voss aus seiner Hauslehrerzeit.* — E. BEREND : *Jean Paul und die Schlegel* (Jean Paul, blessé par un jugement porté sur lui par les frères Schlegel, avait songé à une verte réplique, mais ne mit pas son projet à exécution). — P. KLUCKHOHN : *Französische Einflüsse in Friedrich Schlegels « Lucinde »* (Plusieurs auteurs français tels que Rétif, Crébillon, Mme Cottin ont inspiré à Schlegel certains traits de son roman). — A. SAUER : *Zu Kleists « Amphitryon »* (C'est le dogme de la Conception, et non l'*Amphitryon* de Molière, qui est le centre de la pièce de Kleist). — M. HOLZMANN : *Der österreichische Parnass in Wort und Bild* (Notes biobibliographiques sur les auteurs de deux des satires publiées sous ce titre,

Digitized by Google

Friedmann et Gross). — F. Adler : *La quinta de Florencia, Zu den Beziehungen zwischen Grillparzer und Lope* (La pièce de Lope, la *Maison de campagne de Florence* a inspiré plusieurs traits du *Bruderzwist*). — E. Sulger-Gebing : *Die Uraufführung der « Agnes Bernauer » von Hebbel am Münchener Hoftheater* (La pièce de Hebbel n'eut qu'un demi-succès, dont la presse bavaroise, en partie par animosité contre Dingelstedt, alors intendant du théâtre royal, fit un échec). — W. Bolin : *Anlässlich Anzengrubers « Meineidbauer »* (Défense de la pièce d'Anzengruber contre un critique d'autrefois).

Mélanges. — Th. A. Schröter : *Entlehnungen* (Opitz a composé son *Sonnet über die Augen der Astree* d'après un sonnet français, Haug s'est inspiré pour son *Trinklied* d'une chanson à boire française ; le « madrigal » de Gœthe — dans le livre dédié à Annette — est l'imitation d'un madrigal français reproduit ici). — C. Vogt : *Zu Gelegenheitsgedichten von Simon Dach und Paul Fleming* (Précisions de dates et de texte). — E. Schèidemantel : *Zu Elegie I. Weimarer Ausgabe Band I, S. 412* (La « Nepotin » de cette poésie est la femme du « Nepote », du neveu du pape, dont il est question dans la Deutsche Monatsschrift de 1791). — E. Scheidemantel : *Zu Gœthes Invektiven* (La publication de Böttiger : *Dr Franz Volkmar Reinhard*, etc., explique aisément le texte de Gœthe). — E. Berend : *Briefe eines ehrlichen Mannes bei einem wiederholten Aufenthalt in Weimar* (L'auteur, inconnu, de ce livre a puisé dans la correspondance de Herder avec son fils Auguste). — J. Körner : *Zu H. v. Kleist, S. 95. Z. 22 ff.* — Richard M. Meyer : *« Est est » von Wilhelm Müller* (Le sujet de cette poésie a été traité avant Müller par un certain J. A. G. Heinroth). — C. von Klenze : *Zu Tieck und Hebbel* (Surprenantes coïncidences entre certains passages de Tieck et le *Gyges* ainsi que l'*Agnes Bernauer* de Hebbel). — K. Konrad : *Hebbels « Maria Magdalena » und die sogenannte höhere Kritik* (Glassbrenner a violemment critiqué le drame de Hebbel au nom de l'idéalisme, dont il est le fidèle champion).

Comptes rendus critiques.

Die Propyläen, 1913.

4 Juillet. — H. M. Elster : *Theodor Storm* (N'est pas devenu populaire parce que ses admirateurs ont été trop tièdes, sa nature trop aristocratique, son talent trop local. Bien que ses poésies aient un charme prenant, c'est par ses nouvelles qu'il vivra). — H. Rausse : *Aus Theodor Storms Werkstatt* (Ses poésies ont été inspirées par la réalité, travaillées avec un art admirable et une inlassable patience).

26 Juillet. — H. M. Elster : *Peter Rosegger* (Reste en communion avec la nature et les hommes, se montre dans ses œuvres tel qu'il est).

22 Août. — H. M. Elster : *Thedor Körner* (N'est pas un poète parfait, représente les aspirations de son temps ; ses poésies sont faites pour être chantées).

19 Septembre. — H. Spiero : *Theodor Fontane* (Manque de profondeur dans ses romans, dont, seuls, ceux qui ont la Marche pour théâtre ont un grand mérite. Ses poésies sont de premier ordre ainsi que ses *Promenades* dans la Marche).

Digitized by Google

10 Octobre. — K. Nötzel : *Gerhard Ouckama Knoop* (Eut le sens et le souci de la forme, n'est pas le sceptique qu'on a voulu voir en lui).

F. P.

Deutsche Rundschau. 1913.

Juillet. — K. Burdach : *Richard Wagner* (Discours prononcé à l'occasion de la fête du centenaire, 22 mai 1913, au *Kgl. Schauspielhaus* de Berlin). — H. von Egloffstein : *Carl August während des Krieges von 1813* (A eu une situation difficile ; trop faible pour suivre ses sympathies qui le portent vers les alliés, exposé à l'arbitraire de Napoléon). — Charlotte Lady Blennerhassett : *Montaigne.* — G. Dickhuth : 1813 (Suite). — *Jugendbriefe von Karoline von Humboldt, mitgeteilt von* A. Leitzmann (Ces lettres montrent l'influence exercée sur la jeune fille par le pédagogue Zacharias Becker, précepteur des enfants ; puis son amitié avec les sœurs de Lengefeld ; elles décrivent son séjour à Berlin en 1795). — K. Frenzel : *Die Berliner Theater* (Il y a eu peu de succès durables dans cette saison. Les œuvres de Hauptmann : *Gabriel Schillings Flucht*, de H. Bahr : *das Prinzip* ; de L. Ganghofer : *Tod und Leben*, ont été assez froidement accueillies. Plus importantes et de valeur plus grande sont : *Fiorenza*, de Th. Mann; *Bürger Schippel*, de K. Sternheim, et surtout *Professor Bernhardi* de A. Schnitzler).

Août. — H. von Egloffstein : *Carl August während des Krieges von 1813* (Après Leipzig, il a pu manifester ses sympathies notamment envers la Russie). — G. Dickhuth : 1813 (Suite). — B. Hake : *Aus dem Berliner Musikleben.*

Septembre. — O. Seeck : *Bernard Shaw* (Au fond, un puritain qui se refuse à faire de l'amour et de la femme le centre de sa poésie. Son origine irlandaise le met en opposition avec le caractère anglais, bien qu'il reconnaisse clairement les qualités et les défauts de chacun des deux peuples). — H. von Egloffstein : *Carl August während des Krieges von 1813* (Après Leipzig, passage continuel de troupes et de hautes personnalités à Weimar, ce qui met le duc dans une situation financière inquiétante. Obtient le commandement d'un corps d'armée). — G. Dickhuth : 1813 (Fin).

Süddeutsche Monatshefte. 1912-1913.

Juillet. — F. Moeschlin : *Zum Verständnisse Strindbergs und zur Würdigung seines Uebersetzers* (Strindberg est avant tout un Suédois ; ses descriptions d'autres pays sont superficielles. Tourmenté de scrupules, la vie est pour lui un châtiment. Sa sensibilité, son imagination, l'entraînent souvent à agir contrairement à sa volonté. Il a cherché une aide dans une religion, tantôt conforme au dogme, tantôt personnelle et vague. Il prétend ne rechercher que la vérité, et cependant nul écrivain n'est plus porté à prendre ses idées pour des vérités absolues. La traduction allemande de ses œuvres par E. Schering en donne la substance brute mais non la valeur artistique, les inexactitudes sont assez nombreuses). — H. Konsbrück : *Das Leipziger Aulabild Max Klingers* (Critique très vive du grand tableau placé dans l'Aula de l'Université de Leipzig en 1909). — *Franz Betz und die Münchener Wagner-Aufführungen, mitgeteilt von*

Digitized by Google

Ákos Lápsló (Correspondance du chanteur Betz qui créa en 1868 à Munich le rôle de Hans Sachs dans les *Meistersinger*). — J. Hofmiller : *Das Festspiel Gerhart Hauptmanns* (Critique pleine d'ironie du fameux : « 1813 » un « *Verlegenheitsprodukt* » sans une étincelle de poésie).

Août. — *Schweizer Jahrbuch* (Numéro consacré comme d'habitude à la Suisse). — C. Spitteler : *Das Pfarrhaus Widmann in Liestal* (Souvenirs sur la famille du poète J. V. Widmann). — Ricarda Huch : *Hans Georg Zimmermann* (Suite de tableaux où sont retracés de façon parfois symbolique les espoirs et les déceptions du médecin philosophe). — U. W. Züricher : *Rudolf Willy* (Etude des doctrines de ce philosophe suisse. A surtout été influencé par Richard Avenarius, E. Mach, Nietzsche, Kropotkin. Son principal mérite est d'avoir mis en valeur ce qu'il appelle « l'identité sociale » l'union du milieu et de la personnalité). — J. Hofmiller : *Die Erzählungen Jakob Bossharts* (Etude très élogieuse des nouvelles de Bosshart, actuellement directeur de gymnase à Zurich ; un vrai poète qui se renouvelle sans cesse, sans imiter personne, à l'art simple et naturel). - Th. Uhlig : *Briefe von einer Schweizer-Reise mit R. Wagner*, herausgegeben von R. Louis. — H. Schoop : *Die Schweizer Belletristik des Jahres* (Passe en revue les dernières œuvres de E. Zahn, J. Jegerlehner, H. Federer, A. Huggenberger, P. Ilg. J. Schaffner, H. Kurz, A. Frey, etc. A côté de tant de romans et de nouvelles remarquables, la production poétique ou dramatique paraît faible ; il faut en excepter les poésies de A. Huggenberger et la tragédie « *Odysseus und Nausikaa* » de R. Faesi).

Septembre. — Th. Uhlig : *Briefe von einer Schweizer-Reise mit Richard Wagner* (Suite). — S. Merkle : *Bischof Sailer und die Aufklärung* (Démontre l'injustice des mesures prises contre l'évêque Sailer en 1793, comme adepte de l'Aufklärung). — R. Hallgarten : *Grabbe* (Signale la nouvelle édition de ses œuvres par S. Wukadinović). — J. Hofmiller : *Anmerkungen* (Compte rendu de quelques livres récents). G. D.

Das literarische Echo. 1913.

1er Juillet. — R. M. Meyer : *Ueber Reimfindung.* — Willi Dünwald : *Der geistliche Mai* (Rend compte d'un recueil de portraits de la Vierge dus à divers auteurs allemands anciens, et publiés par F. K. Becker sous le même titre). — A. Biese : *Zur Storm-Biographie* (Signale et apprécie quelques ouvrages récemment parus sur Storm et qui ont apporté beaucoup de nouveaux renseignements sur sa vie). — Fritz Schnack : *Drei Gedichte.* – A. Brausewetter : *Christliche Unterhaltungsliteratur* (Analyse et apprécie quelques romans récents d'inspiration chrétienne). — E. Freund : *Gerhart Hauptmans « Festspiel in deutschen Reimen »* (Apprécie favorablement, d'un point de vue purement esthétique, la pièce où Hauptmann célébra le génie de Napoléon).

15 Juillet. – A. Kutscher : *Heinrich Sohnreys Dorferzählungen* (Originalité de ces récits villageois, inspirés par une affection réelle pour la vie des champs, et par le désir de retenir les paysans à la campagne en leur en montrant les beautés). — H. Sohnrey : *Autobiographische Skizze.* — A. Ruest : *Altes und Neues über Jean Paul* (Rend compte de l'ouvrage récent de Ed. Berend sur « la personnalité de Jean Paul »). — K. H.

Digitized by Google

STROBL : *Bunte Beute. Novellenlese* (Signale et apprécie quelques récents recueils de nouvelles).

1er Août. — A. WILDGANS : *Zwei Sonette.* — KURT MÜNZER : *Nordische Bücherschau* (Se plaint de ce qu'il appelle « une véritable invasion » de livres scandinaves en Allemagne.

15 Août. — O. BRÜLL : *Poesie und Wissenschaft.* — W. DÜNWALD : *Gedanken über den Tod* (Tel est le titre d'un ouvrage de A. Brausewetter, qui est ici analysé et apprécié). — P. FRIEDRICH : *Gleichnisse und Betrachtungen* (Rend compte sous ce titre d'ouvrages de trois auteurs : H. Reinhart, Hetta Mayr, F. Kafka). — G. WITKOWSKI : *Gœthe-Schriften* (Analyse et apprécie plusieurs publications récentes sur Gœthe).

1er Septembre. — G. HIRSCHFELD : *Otto Brahm* (Il fut un critique ; c'est cela qui fit de lui une personnalité. Il vécut pour la vie d'autres hommes, il créa en jugeant les créations autrui). — F. LANGER : *Die Realität der Dichterwelt.* — ED. HEYCK : *Julius Haremann* (Apprécie les œuvres et caractérise le talent de ce romancier). — G. WITKOWSKI : *Gœthe-Schriften, II.*

15 Septembre. — P. J. ARNOLD : *Der Ausbau des Novellenbegriffs* (Apprécie quelques nouvelles modernes, en particulier de Storm, à la lumière de la définition de Gœthe). — U. RAUSCHER : *Das « Freitagskind »* (Analyse le dernier roman publié, sous ce titre, par Otto Flake). — P. ADLER : *Schriftstellerkolonien, VI : Hellerau* (Emil Strauss, Alfons Paquet, Hegner et P. Adler constituent ce que l'on peut appeler la colonie d'écrivains de Hellerau ; leur maître commun est le Français Paul Claudel). — A. v. WEILEN : *Wahrheit und Dichtung aus dem Theaterleben* (Analyse quelques ouvrages concernant le théâtre : souvenirs d'acteurs, romans, études, etc.)

1er Octobre. — E. PERNERSTORFER : *Bernhard Kellermann* (Analyse et apprécie les œuvres de ce romancier ; son dernier roman, « Le Tunnel », est le plus mauvais, malgré son succès). — C. MÜLLER-RASTATT : *Ein Hamburger Roman* (Il s'agit d'un roman de H. F. Gerhard intitulé « *In der Jodutenstrasse* » et dont l'action se passe à Hambourg). — HELENE RAFF : *Gedenkblätter, VI : Wilhem Hertz* (Souvenirs personnels sur l'homme, le poète et le savant). — O. F. WALZEL : *Zur Kenntnis W. v. Humboldts* (Analyse la correspondance de Guillaume et Caroline de Humboldt, l'étude de Harnack sur Guillaume et l'édition des œuvres de Guillaume publiée par A. Leitzmann). — F. v. ZOBELTITZ : *Bibliophile Chronik.*

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. T. CXXX. 1913.

H. 1-2. — W. SUCHIER : *Eine mittelniederländische Bearbeitung altfranzösischer Minnefragen* (Les textes en question sont contenus dans trois manuscrits qui sont conservés respectivement à La Haye, Bruxelles et Vienne ; — analyse et comparaison avec le modèle français). — FR. BRIE : *Zwei mittelenglische Prosaromane : The Sege of Thebes und The Sege of Troy (1422-1450).* — J. DE PEROTT : *Die Hirtendichtung des Feliciano de Silva und Shakespeares Wintermärchen.* — H. HECHT : *Die « Merry Muses of Caledonia » und Burns' « Court of Equity »* (Schluss). — J. M. CARRÉ : *La correspondance inédite de Harriet Martineau et de Henri Crabb Robinson*

Digitized by Google

(L'auteur ne veut pas publier intégralement cette correspondance mais simplement noter quelques-unes de ses appréciations littéraires et compléter certains passages de son autobiographie). — KLEINERE MITTEILUNGEN : *Zu Gœthe in England. Zum Beowulf* (Grendelsage). *Ags. Berechtwine in Alt-Irland.*

H. 3-4. — F. VETTER : *Lautverwachsung und Lautabtrennung im Schweizerdeutschen* (Cite des exemples curieux de déformations verbales causées soit par agglutination, soit par dissociation). — FR. BRIE : *Zwei mittelenglische Prosaromane* (Schluss). — H. N. MAC CRACKEN : *Lydgatiana, IV. Unprinted texts from MS. Trinity College, Cambridge, R. 3. 21.* — KLEINERE MITTEILUNGEN : *Ueber einige Quellen zu Aelfrics Homiliae Catholicae.*

Die Grenzboten. 1913.

N° 26. — R. MÜLLER-FREIENFELS : *Die Natur des Denkens.* — N° 27. — O. ENKING : *Die Tragik der Kleinstadt in moderner Dichtung* (L'auteur de l'article, DR. HACHTMANN, déclare que la parenté entre Enking et Raabe se limite aux sujets traités par ces deux romanciers). — RIC VON CARLOWITZ-HARTITZSCH : *Zur Sprachkritik* (Commente et apprécie l'ouvrage de Fritz Mauthner intitulé : *Kritik der Sprache*). — N° 28. — W. WARSTAT : *Das Symbol in der Kunst* (Une tendance générale vers le symbolisme se fait sentir dans tous les domaines, et, avec une particulière intensité, dans celui de l'art moderne). — N° 29. — H. SEELIGER : *Beethovens Weltanschauung.* — F. RŒPKE : *Verdeutschen und Verdeutschungen* (Nécessité d'opérer un choix judicieux parmi les œuvres à traduire ; qualités d'une bonne traduction). — N° 30. —W. STAMMLER : *Dichter und Verleger* (Communique une nouvelle lettre adressée par l'éditeur de Stifter, Heckenast, au sénateur Culemann de Hanovre). — N° 31. — J. VOIGT : *Eine Leihbibliothek vor fünfzig Jahren* (Il s'agit de la bibliothèque d'un libraire d'Ilmenau, dont le catalogue, pour les années comprises entre 1830 et 1860, ne renferme presque aucune des grandes œuvres littéraires de cette période). — N° 32. — P. HAUCK : *Richard Wagner und die Philosophie des deutschen Idealismus (J. G. Fichte und Schiller)* (Les influences exercées par Feuerbach et Schopenhauer sur R. Wagner ne suffisent pas à expliquer toute la pensée de ce dernier ; il est nécessaire, pour cela, de remonter à Fichte et jusqu'à Schiller). — W. POECK : *Dänische Leute und dänisches Land im Spiegel des Romans (Sophus Bauditz)* (Les romans de Bauditz permettent de se documenter admirablement sur la noblesse et la moyenne bourgeoisie danoises). — N° 33. — H. GÜRTLER : *Zur neueren Wortkunst. Sprachliche Studien zu Detlev von Liliencron* (Ce qui rend les œuvres de Liliencron importantes pour l'histoire de la langue allemande, ce sont ses néologismes, et ses combinaisons nouvelles de notions et de formes, grâce auxquelles il a beaucoup augmenté la capacité d'expression du langage). — N° 34. — W. STAMMLER : *Theodor Körner* (Il est de beaucoup supérieur à ceux que l'on a appelés les « épigones de Schiller » ; il fut un vrai poète). — O. BRIEGLEB : *Wider die Sprachverderbnis* (L'activité de l' « Allgemeiner Deutscher Sprachverein » ne s'est pas exercée en vain ; maints termes

Digitized by Google

étrangers ont été, grâce à cette société, chassés de la langue allemande ; mais les résultats restent médiocres, car chaque mot étranger disparu est remplacé par dix autres mots étrangers nouveaux). — T. FRIEDEMANN : *Die Festspiele des deutschen Schillerbundes in Weimar* (Succès réel de cette entreprise, due à l'initiative d'Adolf Bartels, et qui a triomphé malgré les résistances et les railleries). — N° 36. — *Das neue Kunsthaus in Stuttgart und seine erste Ausstellung* (C'est la section de peinture française qui, seule, donne une impression de beauté créatrice). — N° 37. — K. LÖFFLER : *Die deutschen Studenten und der deutsch-französische Krieg* (Sur 13.765 étudiants immatriculés, dans le semestre d'été 1870, dans les Universités allemandes, 4 510 prirent part à la guerre, 248 y trouvèrent la mort ; tous furent d'excellents soldats). — N° 39. — R. MESSLÉNY : *Neuere Gœthe-Literatur* (Rend compte de quelques ouvrages récents sur Gœthe). — N° 40. — R. LEHMANN : *Die Posener Akademie. Ein Rückblick und ein Vorblick.* (Histoire de l'Académie de Posen depuis sa fondation en 1903 ; plans de transformation). — E. L. STAHL : *Ein englisches Nationaltheater im neunzehnten Jahrhundert. Samuel Phelps und sein Sadler Wells-Theater in London.* — N° 41. — H. v. BRUNECK : *Gustav Frenssen* (Ecrit à l'occasion du 50e anniversaire de la naissance du romancier. Article très élogieux. Frenssen est en pleine maturité de son talent). L. M.

REVUES ANGLAISES

The Journal of English and Germanic Philology. T. XII, n° 2 (Avril 1913).

B. Q. MORGAN : *Some Women in Parzival* (comparaison entre Chrétien et Wolfram, tout à l'avantage du second). - C. M. LOTSPEICH : *Celts and Teutons* (l'influence des Celtes sur les Teutons n'est pas aussi marquée dans le vocabulaire qu'on le croit d'ordinaire. — J. T. HAUSSMANN : *Die deutsche Kritik über Novalis von 1850-1900.* — H. Z. KIP : *M. H. G. Michel as a strengthening modifier.* — R.W. PETTENGILL : *Zu den Rätseln im Apolonius des Heinrich von Neustadt.* — FR. KLAEBER : *Notes on Old English Poems.* — A. H. UPHAM : *English Femmes Savantes at the end of the 17th Century.* — EDGAR F. SHANNON : *Chaucer's use of the octosyllabic verse in the book of the Duchess and the House of Fame.* — P. S. BARTO : *The German Venusberg* (défend ses théories contre l'article de M. Remy dans le dernier numéro du *Journal*). F.-C. D.

REVUES FRANÇAISES

Revue de Paris, 1913.

1er Septembre. — E. A. BOYD : *Le Théâtre irlandais* (Fondé par W. B. Yeats, l'*Irish Literary Theatre*, devenu plus tard l'*Irish National Theatre Society* a eu pour fournisseurs principaux Yeats et J. M. Synge. Le premier est un peu trop lyrique et subjectif ; le second s'est appliqué à mettre sur la scène des paysans, dont il a su faire des héros vrais et impressionnants). F. P.

Revue des Deux Mondes, 1913.

15 Juillet. — TH. DE WYZEWA : *La correspondance amoureuse d'un romancier allemand : Gustav Freytag, Briefe an seine Gattin* (Au point de

Digitized by Google

vue littéraire, la correspondance ne nous instruit que des goûts de l'auteur ; il éprouve de l'aversion pour la littérature sous toutes ses formes ; quelques renseignements politiques ; l'auteur a vécu dans l'intimité du prince de Cobourg-Gotha).

15 Septembre. — Th. de Wyzewa : *Aus meinem Leben : August Bebel.* (La culture qu'il avait réussi à acquérir ne lui a pas permis de combler les lacunes qu'avait laissées dans son esprit son éducation première. Les « souvenirs » où se mêlent les détails de grande et de mince importance sont une ennuyeuse lecture).

Revue bleue, 1913.

9 Août. — J. Lux : *W. Morris* (Tempérament vif et impulsif, voyait l'avenir comme une peinture rayonnante et espérait ramener les innocentes splendeurs de l'âge d'or).

16 Août. — Ch. Becker : *Les Nouvelles de Clara Viebig* (Ses nouvelles témoignent d'une force indomptable et d'un vigoureux talent de peintre. Elle est réaliste, naturaliste même dans le choix des sujets ; le « milieu » est le premier des personnages : on trouve chez elle la « Stimmungskunst ». Conception sombre de la vie. Bannit l'humour et la satire. Ne s'attache point à l'analyse de l'âme ; néanmoins, ses nouvelles sont d'un grand profit moral ; nous mettent en garde contre l'idéalisme facile).

23 et 30 Août. — L. Maury : *Autour d'un grand homme ; Erik Gustaf Geifer* (Cerveau le plus limpide de son pays, peut-être de son temps. L'ami le plus sincère des femmes dont il comprenait l'extrême sensibilité. Ses meilleures amies, au nombre desquelles sa femme Anna-Lisa et sa fille Agnès prirent une part active à la vie littéraire de ce temps).

6 et 13 Septembre. — L. Maury : *Runeberg, poète national de la Finlande* (Runeberg était nourri d'antiquité. A mesure qu'il s'approche de la maturité s'éloigne du lyrisme pour rechercher les amples lignes et l'harmonie de la forme épique. Ses poèmes tiennent en même temps de l'idylle. Il publia aussi des écrits patriotiques exempts de sentiments de haine pour les autres pays. Runeberg est le grand classique finlandais).

27 Septembre. — J. Lux : *J. L. Borgheroff. Le théâtre anglais de Paris sous la Restauration* (Les auteurs subirent l'influence de Shakespeare en ce qui concerne la forme, mais la nouvelle école romantique créa ses propres modèles). F. D.

REVUES SCANDINAVES

Tilskueren (Copenhague, Gyldendal), 1913.

Juillet. — Robert Service : *Sange fra Kanada* (Trad. par Jens Marton sur la 21e édition). — Hans Brix : *Nye Ewald-Studier* (Un nouveau manuscrit du poète Ewald). — Poul Levin : *Nye Bæger* (Cite en particulier le recueil de nouvelles d'Aage Madelung, « Forvandlinger »).

Août. — Harald Kidde : *Tre gamle Byer* (Impressions de Dinkelsbühl). — Valdemar Rœrdam : *Mens Klokkerne ringer* (Poésies).

Septembre. — Harald Kidde : *Tre gamle Byer* (Impressions d'Ochsenfurt). — Chr. Rimestad : *Emile Verhaerens sidsste Vaerker* (E. V. Sa triple

Digitized by Google

description des Flandres. Ses principaux motifs : contre l'individualisme ; la joie de vivre. Le poète des nouvelles générations).

Samtiden (Kristiania, Aschehoug), 1913.

VII. — Edv. Bull : *August Bebel* (Bebel et la « Socialdemokratie » : peu d'idées et simples, mais fortes et profondes).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström), 1913.

VI. — Otto Sylwan : *Kellgrens-minnen* (Kellgren et l'influence de la poésie anglaise au XVIIIe siècle. A propos de quelques manuscrits et portraits). — Ellen Key : *Romain Rolland* (Sa conception de la valeur éthique de l'art. « Jean Christophe » supérieur au « Wilhelm Meister » et à « Henri le Vert » : une rayonnante manifestation des grandes idées que la France a semées dans le monde).

VII. — E. Wrangel : *Tegnérs Mödernesläkt* (La famille maternelle de Tégner). — Johan Götlind : *Något om den nutida Folkvisans Melodirepertoar* (Que des chansons populaires de nos jours les deux tiers au moins sont sorties du peuple lui-même; leur caractère généralement épique. Toujours très vivaces, surtout dans les régions écartées). — E. von der Recke : *Geigerstuhl* (Poésie : Souvenir de voyage). — Olof Rabenius : *Gerhart Hauptmann* (Le premier des poètes de l'Allemagne contemporaine : sa variété fait sa faiblesse; naturaliste et romantique; psychologue et épique).

VIII. — Hilma Angered Strandberg : *Mariettas seger* (Nouvelle). — Einar Apiarie : *Frödings sista Dikter* (Les dernières poésies de Fr. ne nous apportent aucun élément nouveau de sa personnalité ; n'en constituent pas moins une des meilleures productions du lyrisme moderne en Suède). — Olof Rabenius : *Ny svensk Lyrik* (Cite le petit recueil d'**Anders Österling** : « Fränder on främlingar »). L. P.

Digitized by Google

CHRONIQUE

C'est dans le parc de Winterhube que le sénat de Hambourg a décidé de placer la statue de Heine, œuvre de Hugo Lederer.

Le Gœthe-und Schillerarchiv de Weimar s'est enrichi récemment de pièces nombreuses parmi lesquelles des lettres de Gœthe, Wieland, Bürger, Herder, Möricke, Rückert, Hebbel, Freiligrath, etc.

L'*Insel-Verlag* nous fait parvenir son *Insel-Almanach auf das Jahr 1914*, jolie publication, finement illustrée et qui contient, outre le catalogue des ouvrages édités par cette importante maison, des extraits des œuvres les plus intéressantes qu'elle met en vente.

Le théâtre Antoine a donné en octobre dernier des représentations de *Hamlet* avec le concours de MM. Gémier et Lugné-Poe et de Mme Suzanne-Desprès. A cette occasion la revue mensuelle *L'Œuvre* a publié, dans un numéro consacré à *Hamlet*, des articles de M. J. Jullien et de notre collaborateur M. P. Grosfils. On annonce pour le mois de novembre, au théâtre de *L'Œuvre* la représentation du *Balladin du monde occidental* de J. M. Synge, traduction de M. M. Bourgeois et de *Quand nous autres les morts, nous nous éveillerons* d'Ibsen, traduction de M. Prozor.

Nouvelles concernant nos collaborateurs :

M. Koszul, maître de conférences à la faculté des lettres de l'Université de Lille, a été nommé pour l'année scolaire 1913-1914 maître de conférences de langue et littérature anglaises à l'Université de Paris ;

M. Pineau, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand, a été nommé doyen de la Faculté des lettres de cette Université et promu chevalier du Danebrog ;

M. Tonnelat, professeur au Lycée Charlemagne, a été mis à la disposition de l'Université de Genève pour exercer les fonctions de professeur ;

M. Vigier, professeur au Normal College de New-York, vient d'être désigné pour occuper une chaire de langue et littérature françaises à l'Université de Copenhague ;

M. Jean Giraud publie à la Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, les *Œuvres choisies d'Alfred de Vigny*. Le livre est joliment préfacé et annoté avec une précise érudition.

Dans les premiers jours d'août, est mort, à Nice, M. J. Firmery, Inspecteur général honoraire de l'enseignement des langues vivantes. Avant d'occuper les fonctions d'inspecteur général, M. Firmery a appartenu pendant de longues années à l'enseignement supérieur en qualité de professeur de langue et littérature allemandes. Sa thèse de doctorat fut une substantielle étude sur Jean Paul. Parmi ses autres œuvres il faut

Digitized by Google

citer une traduction du *Nibelungenlied* et des *Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge*. Nous ne saurions oublier que M. Firmery apporta à la *Revue germanique* le précieux appui de sa sympathie et son concours efficace, manifesté par plusieurs comptes rendus, où se révélaient sa conscience de critique et son érudition.

Le 14 août 1913 est mort, à la suite d'une chute dans les Alpes, M. Auguste Lütjens, entré il y a un an comme *Dozent* à l'Université de Munich.

Gerhard Ouckama Knoop, le romancier bien connu et dont la dernière œuvre *Die Hochmögenden* a été analysée ici même a succombé le 6 septembre à l'âge de 52 ans à une affection cardiaque.

On signale aussi la mort (24 juillet) de Franz Sandvoss (pseudonyme Xanthippus) auteur de travaux de germanistique, de critique et d'une pièce de théâtre.

The Journal of Education a organisé en juin un concours afin de connaître les trois plus grands poètes de l'Angleterre contemporaine. C'est Rudyard Kipling qui est venu en tête, battant de très loin William Watson et Robert Bridges.

C'est M. Robert Bridges qui a été choisi comme poète lauréat. Le choix est assez inattendu : mais il aura l'heureux résultat d'attirer l'attention du public européen sur ce poète délicat et fin lettré. Le public n'y perdra rien, et M. Bridges remplira sans aucun doute à merveille ses nouvelles et peu absorbantes fonctions. Pourtant on a négligé pour lui un certain Rudyard Kipling, qu'on dit assez connu en Angleterre et même ailleurs.

Le *Times* du 29 juillet publie quatre lettres inédites, écrites par Charlotte Brontë à Heger, l'original de Paul Emanuel dans « Villette ». Elles révèlent une passion violente mais pure de l'élève pour son ancien maître. Heger, marié et père de famille, semble avoir prêté peu d'attention à ces lettres, il a griffonné sur l'une d'elles une adresse de cordonnier. Cette froideur un peu obtuse fait peine quand on lit les phrases où Charlotte Brontë laisse se montrer malgré elle les tristesses et les langueurs d'une âme blessée. Les lettres ont été données au *British Museum* par les enfants de Heger.

On se propose de célébrer l'année prochaine le septième anniversaire de la naissance de Roger Bacon ; on lui élèverait une statue à Oxford, on publierait un volume d'études sur son œuvre et une édition complète de ses écrits (Secrétaire du comité. Lieut. Col. Hime 20 West Park Road Kew).

L'Académie française a décerné le prix Langlois à MM. Auguste Monod et Henry D. Davray pour leur traduction de *Father and Son* de M. Edmund Gosse.

On dit que M. Richepin distille une traduction de Macbeth dont nous jouirons avant peu. Même, pour la représentation, on annonce une

Digitized by Google

couleur locale soignée. M. Richepin se serait rendu en Écosse pour y étudier les rudes « Escossois » qui vivaient au temps où sévissait le Macbeth de l'histoire. Si la nouvelle est vraie (elle est bien vraisemblable pour être vraie) il y aura entre le Macbeth de Shakespeare et les décors de M. Richepin un intervalle de quelques siècles. Souhaitons que l'illustre académicien n'en reste pas là et qu'il nous donne quelques-uns des naïfs miracles que jouaient au moyen âge les corporations anglaises, avec le même souci de la vérité historique. « La Création du monde » et « Le Déluge » des guildes, remis en couleur locale, seraient assurés d'un gros succès.

L'Université de Lille vient de fonder un Institut français à Londres ; cet Institut est ouvert depuis le 2 mai dernier, mais il fonctionne normalement depuis le 6 octobre seulement. Il est destiné à faire connaître « les différentes manifestations de la vie et de la pensée de la France, susceptibles d'intéresser le public anglais. Il est en outre destiné à offrir aux jeunes français de Londres un point de ralliement et à faciliter leur adaptation au milieu commercial britannique. » Souhaitons longue et belle vie au jeune Institut : il contribuera pour sa part à nous mieux faire comprendre l'âme anglaise (Le directeur est M. Albert Schatz, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Lille. L'adresse à Londres est : *Marble Arch House. Marble Arch W.*)

Madame Laurenge, née Angellier, a fait don à l'Université de Lille d'une somme de 10.000 francs, dont le revenu annuel sera consacré à la création d'un prix devant être décerné tous les trois ans à un étudiant d'anglais.

William Carew Hazlitt est mort subitement le 8 septembre. Petit-fils de l'essayiste William Hazlitt, il s'était adonné à l'archéologie (et à la numismatique en particulier) et à la littérature. Il est surtout connu par son *History of the Origin and Rise of the Republic of Venice*, son étude sur Shakespeare *Shakespear the Man and the Poet*, sa *Bibliographical Collections and Notes on Early English Literature* et diverses éditions et rééditions.

Le **Scheffel-Kalender** auf das Jahr 1914, joli volume cartonné (Teschen-Wien-Leipzig, Karl Prochaska), rédigé par M. W. A. Hammer, a paru au début de novembre. Dans cette publication, nous relevons non seulement des articles relatifs à Scheffel, tels que le Grand-Duc Frédéric Ier de Bade et J. V. de Scheffel ; Scheffell et le germaniste K. A. Barack étaient-ils parents ? Ma première rencontre avec Scheffel, par Paul Heyse, le fils et le petit-fils de Scheffel ; mais aussi des poésies, des vues de paysages illustrés par le poète ; des articles relatifs à d'autres écrivains ou émanant d'écrivains divers, tel que le dialecte de Grillparzer ; des Souvenirs de J. Trojan ; un récit de R. Greinz, etc. Enfin, M. Hammer demande qu'on veuille bien, en vue de la publication d'une nouvelle biographie de Scheffel, lui adresser tous souvenirs, surtout lettres, relatifs à Scheffel (Wien, 18. Bez., Türkenschanzstrasse, 2).

Digitized by Google

Le *Schwäbischer Schillerverein* (Marbach, Stuttgart) publie son 17e rapport (année 1912-1913). L'état de la société est florissant et l'établissement où sont conservés tous documents relatifs aux poètes souabes s'est enrichi de pièces nouvelles au cours du dernier exercice. La brochure contenant le rapport financier et la liste des adhérents renferme aussi un extrait de la correspondance de Ludwig Bauer et Wilhelm Hartlaub, intéressant à l'égard de Mörike.

Au dernier moment, et notre mise en pages déjà terminée, nous apprenons la nomination de M. Floris Delattre, notre collaborateur, comme maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille en remplacement de M. Koszul, nommé à Paris, comme nous l'avons dit plus haut.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES ORIGINAUX

Pages

Danchin (F.-C.). — Georges Fox, névropathe. 273
d'Hangest (G.). — La nature dans l'œuvre de John Galsworthy. . . . 172
Lauvrière (E.). — La morbidité de Tennyson. 557
Messlény (R.). — L'ironie de la *Wilhem Meisters Theatralische Sendung* 401
Minckwitz (M.-J.). — Encore le *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach . 36
Pineau (L.). — Frank Wedekind. 145
Seillière (E.). — La morale de W. James et les éléments de l'activité mystique 1
Seillière (E.). — Les éléments romantiques dans l'œuvre de Gœthe après 1786 529
Vigier (H.). — François Villon en Angleterre 412

II. — NOTES ET DOCUMENTS

Baldensperger (F.). — Un témoignage français de 1810 sur les poètes lakistes. 204
Blum (J.). — A propos de *Werther* en France 440
Bonin (D.). — Lamartine et l'Allemagne. Deux documents 305
Carré (J.-M.). — Rectification. 212
Danchin (F.-C.). — Note sur l'anglo-français à propos d'une publication récente 206
Danchin (F.-C.). — Etudes critiques sur Christopher Marlowe 566
Delattre (Fl.). — L'obscurité de Robert Browning 289
Kont (J.). — Publications hongroises sur les langues et littératures germaniques 195
Koszul (A.) — Un peu de presque inédit 433
Koszul (A.). — Un passage de Browning 438
Larbaud (V.). — Identification d'un personnage des conversations imaginaires de W. S. Landor 307
Pitollet (C.) — Carducci et la littérature allemande. 66
Pitollet (C.). — Un jubilé oublié : le 2me centenaire de la naissance de John Bull 209
Pitrou (R.). — Une interprétation nouvelle de quelques œuvres de Th. Storm 588

III. — REVUES ANNUELLES

Baldensperger (F.). — Littératures modernes comparées. 591
Burlot-Darsiles (H.). — La poésie allemande. 604
Delattre (Fl.). — La poésie anglaise. 441
Fournier (A.). — Le roman allemand 213
Koszul (A.). — Le roman anglais. 72
Lhoneux (J.). — Le mouvement littéraire hollandais en 1912 308
Ruyssen (H.). — Le théâtre anglais 337
Tibal (A.). — Le théâtre allemand 462

Digitized by Google

Pages

IV. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

Austin (*A.*). — Autobiography (C. C.) 103
Bailey (*J.*). — Poets and Poetry (F. D.) 101
Bartscherer (*A.*). — Paracelsus, Paracelsisten, und Goethes Faust (Belouin) 368
Beaumont and Fletcher ed. by A. R. Waller (A. F.) 626
Benson (*A. C.*). — The Leaves of the Tree (C. Cestre) 102
Benz (*R.*). — Die deutschen Volksbücher (F. P.). 490
Berdan (*J. M.*). — The Poems of John Cleveland (F. Delattre) 100
Berger (*K.*). — Theodor Körner (G. D.). 498
Blan (*Dr A.*). — James Thomson's « Seasons » (A. Koszul) 241
Bode (*W.*). — Karl August von Weimar (L. Mis) 495
Brentano (v. Frank).
Burrage (*Ch.*). — The early English (F.-C. Danchin). 238
Chambers (*R. W.*). — Widsid, (R. Huchon) 94
Claus (*F.*). — Rhythmik und Metrik in Sebastian Brants Narrenschiff (F. P.) 105
Cleveland (v. Berdan).
Craigie (*W. A.*). — The Icelandic Sagas (L. Pineau). 623
Cunliffe (*J. W.*). — Early English Classical Tragedies (F.-C. Danchin) . 477
Czygan (*P.*). — Zur Geschichte der Tagesliteratur während der Freiheitskriege (G. Delobel) 496
Delattre (*F.*). — Robert Herrick (A. K.). 623
Douady (*J.*). — La mer et les poètes anglais (A. K.). 482
Dresch (*J.*). — Le roman social en Allemagne (A. Ehrhard) 637
Droste-Hülshoff (v. Schwering).
Eastman (*Ch. A.*). — The Soul of the Indian 237
Eckwall (*E.*). — The Writing Scholar's Companion, ed. (J. Delcourt) . . 629
Engel (*E.*). — Gœthe (F. P.) 494
Enking (*O.*). — Otto Ernst und sein Schaffen (A. Tibal). 637
Fallersleben (v. Weldler-Steinberg).
Fassbinder (*F.*). — Eichendorffs Lyrik (Ch. Krumholtz) 502
Feist (*S.*). — Kultur, Ausbreitung und Herkunft der Indogermanen (F. P). 487
Forsyth (*P. T.*). — Christ on Parnassus (Floris Delattre) 234
Frank (*E.*). — Clemens Brentano : Nachtwachen von Bonaventura (F. Piquet). 109
Gemoll (*M.*). — Die Indogermanen im alten Orient (A. Meillet) 364
Gloege (*G.*). — Novalis' « Heinrich von Ofterdingen » als Ausdruck seiner Persönlichkeit (G. T.) 500
Golther (*W.*). — Die deutsche Dichtung im Mittelalter (F. P.) 488
Harrison (*F.*). — Autobiographic Memoirs (C. Cestre) 483
Hartmarn (*J. W.*). — The Gongu-Hrolfssaga (L. Pineau) 233
Hartung (*W.*). — Die deutschen moralischen Wochenschriften als Vorbild G. W. Rabeners (Belouin). 107
Hellingrath (*N. v.*). — Pindarübertragungen von Hölderlin (J. Claverie) . 372
Herchenbach (*H.*). — Das Präsens im Mittelhochdeutschen (F. P.). . . 245
Hiemenz (*M.*). — Dorothea von Schlegel (I. Rouge). 108
Hunziker (*F.*). — Glattfelden und G. Kellers Grüner Heinrich (F. Piquet). 374
Ingpen (*R.*). — The letters of P. B. Shelley (A. Koszul) 481
Jones (*G. H.*). — Celtic Britain and the Pilgrim movement (J. Chevalier) . 475
Jones (*J. D.*). — Cooper's Grammatica Linguæ Anglicanæ (herausg) . . 629
Klein (*D.*). — Literary Criticism from the Elizabethan Dramatists

Digitized by Google

Pages

(A. Feuillerat) 629
Knecht (*J.*). — Die Kongruenz zwischen Subject und Prädikat und die 3. Person Pluralis Präsentis auf-*s* im Elisabethanischen Englisch (J. Delcourt) 90
Korrodi (*E.*). — C. F. Meyer-Studien (L. M.) 112
Krebs (*W.*). — F. von Matthisson (H. Roudil). 109
Lalot (*J. L.*). — Macbeth (A. Koszul). 97
Lanson (*G.*). — Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis (E. Lauvrière) . 474
Lee (*H. D. C.*). — Bliss Carman (G. d'Hangest) 243
Legouis (*E.*). — Défense de la Poésie française à l'usage des Lecteurs anglais (H. Potez) 113
Lepointe (*E. L.*). — Carlyle et Emerson. Correspondance (F. L. Schœll) . 479
Low (*A. M.*). — The American poeple, a study in national psychology (R. Michaud) 236
Luce (*M.*). — Rich's Apolonius et Silla (F.-C. Danchin) 96
Luterbacher (*O.*). — Die Landschaft in G. Kellers Grüner Heinrich (F. Piquet). 374
Lütjens (A.). Der Zwerg ni der deutschen Heldendichtung des Mittelalters (F. P.) 246
Lyncker (*K. Fr. v.*). — Am Weimarischen Hofe unter Amalien und Karl August — herausg. von *Marie Scheller* (F. Baldensperger) 495
Mai (*E.*). — Das mittelhochdeutsche Gedicht vom Mönch Felix (F. P.) . 489
Matthaei (*O.*). — Kourads von Megenberg Deutsche Sphaera (F. P.) . . 247
Maulsby (*D. L.*). — Emerson, his contribution to Literature (R. Michaud) 242
Mauthner (*F.*). — Beiträge zu einer Kritik der Sprache (F. Piquet). . . 486
Mawer (*A.*). — The Vikings (L. P) 623
Mendelssohn (*E. v.*). — Gronländer- und Färingergeschichten (L. P.) . . 233
Meyer (*F.*). — Maler Müller-Biographie (F. Piquet). 493
Moore (*F.F.*). — The life of Oliver Goldsmith (A. Kozul) 364
Müller (*H. v.*). — E. T. A. Hoffmann im persönlichen und brieflichen Verkehr (F. Piquet) 373
Müller-Fraureuth (*K.*). — Wörterbuch der obersächsischen und erzgebirgischen Mundarten (F. P.). 487
Münnig (*E.*).— Calderon und die ältere deutsche Romantik (A. Bertrand). 498
Olivero (v. Poe).
Patterson (*F. A.*). — The Middle English Penitential Lyric (F.-C. D.) . . 241
Poe (*E. A.*). — La Poésie, trad. de F. Olivero (C. Pitollet). 367
Porterfield (*A. W.*). — Karl Lebrecht Immermann (F. Piquet) 504
Reynaud (*L.*). — Les origines de l'influence française en Allemagne (F. Piquet). 630
Rodenhauser (*R.*). — Adolf Glassbrenner (J. Dresch) 505
Schaaff's (*G.*). — Gœthes Heros und Leander und Schillers romantisches Gedicht (J. Dresch). 494
Schellberg (*W.*). — J. v. Görres : Ausgewählte Werke und Briefe (H. R.). 503
Scholle (*J. H.*). — Probleme der Grimmelshausenforschung (F. P.). . . 106
Schönemann (*F.*). — A. v. Arnims geistige Entwickelung an seinem Drama « Halle und Jerusalem » erläutert (H. Roudil). 501
Schroeder (*L. v.*). — Die Wurzeln der Sage vom heiligen Gral (F. P.). . 247
Schwering (*J.*). — Annette von Droste-Hülshoff (L. M.) 112
Sélincour (*E. de*). — Spenser's Minor Poems (A. K.) 99
Sim (*F. M.*). — Bobert Browning (C. R. Lalou). 366
Singer (*S.*). — Aufsäze und Vorträge (F. Piquet) 244

Digitized by Google

Pages
Skeat (*W.*). — The Science of Etymology (F.-C. D.) 233
Spearing (*E. M.*) — The Elizabethan Translations of Seneca's Tragedies (F.-C. Danchin) 364
Spenser (v. Sélincourt).
Spiero (*H.*). — Hermen (A. T.) 538
Steyrer (*J.*) — Der Ursprung und das Wachstum der Sprache indogermanischer Europäer (A. Meillet) 623
Strich (*F.*). — Schiller (F. Piquet). 108
Thomas (*W.*). — Littérature allemande (F. P.) 488
Thornton R.-H.). — An American Glossary (F.-C. Danchin) 91
Tonnelat (*E.*). — Les frères Grimm (F. P.). 110
Tonnelat (*E*). — Les contes des frères Grimm (F. P.) 110
Uhlmann (*J*). — J. Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage (H. Roudil) 503
Vulliod (*A.*). — La Femme Docteur (G. Belouin). 490
Waldhausen (*A.*). — Die Technik der Rahmenerzählung bei G. Keller (F. Piquet). 374
Ward (*A. W.*) et *Waller* (*A. R.*) — The Cambridge History of English Literature. VII (A. Feuillerat), VIII (F.-C. Danchin). 625, 627
Weldler-Steinberg (*A.*). — Hoffmann von Fallersleben (L. Mis). . . 112
Wiesotzky (*B.*). — Untertuchungen über das mittelhochdeutsche « Buch der Rügen » (F. P.). 105
Wodick (*W.*). — Jakob Ayrers Dramen (F. P.) 248
Wolff (*S. L.*). — Greck Romances in Elizabethan prose fiction (F.-C. Danchin) 478
Wood (*H.*). — Faust-Studien (G.). 633
Wright (*H. C.*). — A. History of French Literature (H. Potez) 113
Zenker (*R.*). — Zur Mabinogionfrage (F. Piquet). 104

V. — BULLETINS

Alt (v. Gœthe). . . . . .
Andresen (*K. G.*), *Söhns* (*Fr.*). — Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen (F. P.) 250
Arndts Werke. Ausw. herausg. v. A. Leffson und W. Steffens (L. M.). . 255
Auerbach. — Barfüssele herausg. v. R. Fürst (J. D.) 511
Bagot (*R.*). — My Italian Year, The Italians of To-day (A. K.) 506
Benz (*R.*). — Fortunati Glückseckel und Wunschhütlein (F. P.) 380
Bergmann (*E.*). — Die Satiren des Herrn Maschine (S.) 512
Bergmann (*K.*). — Der deutsche Wortschatz (F. P.) 251
Bloch-Wunschmann (*W.*). — Friedrich Hebbel (A. T.). 256
Bode (*W.*). — Gœthes Lebenskunst (F. P.) 381
Bölsche (*W.*). — Hinter der Weltstadt (F. P.) 642
Borinski (*K.*). — Deutsche Poetik (D.) 251
Bourdon (*G.*). — L'Enigme allemande (F. P.). 512
Breul (v. Schiller).
Brooke (*S*). — Four Poets (C. C.). 640
Cederschiöld (*G.*). — Om svenskan som skriftsprak (M. C.) 639
Chesterton (*G. K.*). — Simplicity and Tolstoï (C. C.). 378
Dick (*W.*). — Byron and his poetry (C. C.). 640
Elœsser. — v. Ludwig.
Engel (E.). — Deutsche Stilkunst (L. M.) 119

Digitized by Google

Pages
Engel (*E.*). — Deutsche Meisterprosa (L. M.) 379
Ernst (*E.*). — Blühender Lorbeer (L. M.) 381
Fanta (*A.*). — Gœthe : Lettres choisies (R. M.) 253
Franke (*C.*). — Grundzüge der Schriftsprache Luthers (F. P.) 642
Fränkel (v. Heine).
Friedell (*K.*). — Otto Ludwig (L. M.) 382
Fuchs (*E.*). — Das bürgerliche Zeitalter (D.) 119
Furst (*R.*). — Heinrich Heines Leben, Werke und Briefe (J. D.) 118
Galsworthy (*J.*). — Justice and other plays ; The Silver Box and other plays (A. K.) 377
Geissler (*M.*). — Führer durch die deutsche Literatur des 20. Jahrhunderts (F. P.) 508
Genius (*R.*). — Habbels Konversations-Lexicon (D.). 252
Gereke (*P.*). — Engelhard, de Conrad de Wurzbourg (A. F.). 252
Giraud (*V.*). — Les Maitres d'aujourd'hui (A. K.) 384
Gœthe, herausg. v. Alt (S.). 381
Gœthes Briefe herausg. v. E. von der Hellen (F. P.) 643
Gœtze (*A.*). — Frühneuhochdeutsches Glossar (L. M.) 250
Gotthelf (*J.*). — Sämtliche Werke (F. P.) 510
Gowans (*D. L.*). — Masterpieces of Lyrical translation (A. K.) 249
Grabbes Werke herausg. v. S. Wukadinović (L. M.) 509
Gutzkow. — Die Ritter vom Geist (J. D.) 256
Headlam (*W.*). — Letters and poems (A. K.). 249
Heines Sämtliche Werke herausg. v. O. Walzel und J. Fränkel. 509
Hellen (von der) (v. Gœthe).
Henderson (*E. T.*). — The Ballad in Literature (A. K.) 115
Herders Werke herausg. v. E. Naumann (F. P.). 252
Herr (*E.*). — Das ehemalige Frauenkloster Sindelsberg (D.). 116
Hirt (v. Schiff).
Hoops. — Reallexikon der germanischen Altertumskunde (F. P.) . . . 378
Jasmund (*J. v.*), *Wattenbach* (*W.*), *Müller* (*E.*). — Nithards vier Bücher Geschichten (F. P.) 116
Jebb (*C.*). — Mary Wollstonecraft (A. K.) 249
Jefferies (*R.*). — The Hills and the Vale, ed. E. Thomas (A. K.). . . . 115
John (*J. B.*). — Richard II (A. K.) 506
Johnson (*R. B.*) — Tennyson and his poetry (C. C.). 640
Jourdain (*E. F.*). — An Introduction to the French Classical Drama (J. D.) 381
Kesseler (*K.*). — Rudolf Enckens Bedeutung für das moderne Christentum (G. B.) 120
Kluge (*F.*). — Abriss der deutschen Wortbildungslehre (F. P.) 507
Krüger (*G.*). — Die Erziehung des Menschengeschlechts (J. B.) . . . 508
Larbaud (*V.*). — Coventry Patmore (A. K.) 249
Leffson (v. Arndt).
Le Gallienne (*R.*). — Attitudes and Avowals (A. K.) 116
Lehmann (*W.*). — Johannes Tauler : Predigten (F. P.). 380
Lehrerbibliothek (neue philologische) (D.). 512
Leyen (*F. von der*). — Kinder- und Hausmärchen gesammelt durch die Brüder Grimm (F. P.) 257
Lirondelle (*A.*). — Le poète Alexis Tolstoï (F. P.) 257
Ludwigs Werke herausg. v. A. Elœsser (F. P.) 256
Maitland. — The life and letters of L. Stephen (A. K.). 377
Mansion (*J.*). — Althochdeutsches Lesebuch (F. P.) 117

Digitized by Google

Pages

Meyer (*R. M.*). — Die deutsche Literatur des neunzehnten Jahrhunderts (L. M.) 119
Morris (*M.*). — Gœthes und Herders Anteil an dem Jahrgang 1772 der Frankfurter Gelechrten Anzeigen (F. P.) 253
Müller-Fraureuth (*K.*). — Wörterbuch der obersächsischen und erzgebirgischen Mundarten (F. P.). 642
Müller (v. Jasmund).
Musäus (*J. K. A.*). — Volksmärchen der Deutschen (D.) 255
Naumann (v. Herder).
Novicow (*J.*). — L'Alsace-Lorraine (J. D.) 383
Patouillet (*J.*). — Le théâtre de mœurs russes des origines à Ostrovski (A. L.) 384
Patouillet (*J.*). — Ostrovski et son théâtre de mœurs russes (A. L.). . . 384
Philippe (*Ch.-L.*). — Gesammelte Werke (D.) 511
Pinon (*R.*). — France et Allemagne (J. D.) 383
Poppe (*Th.*). — Hebbels Briefe (P.) 382
Putlitz (*K. zu*) et *Meyer* (*L.*) — Landlexikon (F. P.) 385
Reis (*H.*). — Die deutschen Mundarten (F. P.) 251
Rodenberg (*C.*). — Leben des heiligen Severin, von Eugippius, trad. (F. P.) 116
Rosegger (*P.*). — Gesammelte Werke (S.). 510, 644
Schelling (*F.*). — The Masterpieces of the English Drama (F.-C. D.) . . 377
Schiff (*Dr.*). — Lebensbilder von Honoré de Balzac aus dem franz., übers. herausg. v. F. Hirt (F. P.). 644
Schiller. — Sämtliche Werke (F. P.) 254
Schiller. — Die Braut von Messina herausg. v. V. K. Breul 508
Schlegel. — Shakespeares Werke, englisch und deutsch herausg. v. L. L. Schücking (L. M.) 380
Schmeller. — Bayerisches Wörterbuch (F. P.) 117
Schoch (*A. D.*). — The Little Yankee (F.-C. D.) 378
Schücking (v. Schlegel)
Schulz (*H.*). — Deutsches Fremdwörterbuch (F. P.) 117, 380
Schröder (*E.*). — Zwei altdeutsche Schwänke (F. P).. 642
Schwarz (*H.F.*). — Alphonsus Emperor of Germany, ed. (F.-C. D). . . 609
Siebs (*Th.*). — Deutsche Bühnenaussprache (F. P.) 120
Söhns (v. Andresen).
Steffens (v. Arndt).
Storm (*Th.*). — Sämtliche Werke (R. P.) 644
Spranger (*E.*). — Wandlung im Wesen der Universitäten seit 100 Jahren (F. P.) 645
Tangl (*M.*). — Die Briefe des heiligen Bonifatius (F. P.) 116
Thomas (v. Jefferies).
Thureau-Dangin (*P.*). — Newman Catholique (A. K.) 115
Walzel (v. Heine).
Wattenbach (v. Jasmund).
Way (*A. S.*). — The Song of Roland (J. D.) 639
Wedekind (*F.*). — Gesammelte Werke (D.) 383, 511
Whitman (*S.*). — Souvenirs d'Allemagne (A. K.) 641
Wilde (*O.*). — Lord Arthur Pavile's Crime (C. C.). 378
Wilson (*W.*). — The new freedom (A. K.) 641
Wordsworth. — Poems in two Volumes (A. K.) 506
Wrede (*F.*). — Stamm-Heyne's Ulfilas (F. P.). 507
Wukadinović (v. Grabbe Werke).

Digitized by Google

Pages

Wurzbach (*W. v.*) — Geschichte des französischen Romans (D.) . . . 120
Yeats (*W. B.*). — Œuvres (A. K.). 641
Zaunert (v. Musâus).
Zehm (*A.*) — Germanische Götter- und Heldensage (F. P.). 507

VI. — BIBLIOGRAPHIE

Langue et littérature allemandes (Léon Mis) 121, 258, 386, 513, 646
Langue et littérature anglaises (A. Koszul). 126, 260, 389, 515, 648

VII. — REVUE DES REVUES

Revues allemandes (F. P., G. D., L. M.). 131, 264, 392, 518, 651
Revues françaises (F. P., F. D., L. M.) 137, 268, 396, 521, 658
Revues anglaises (F.-C. D., A. K., A. L.) 137, 269, 396, 522, 658
Revues scandinaves (L. P.). 270, 397, 523, 659
Revues russes (A. L.) 397
Chronique 139, 271, 399, 525, 661

Digitized by Google

Imp Centrale, 12, rue Lepelletier, Lille.

53220

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PRINCETON UNIVERSITY
Princeton University Library
32101 076383668

Digitized by Google

Digitized by Google